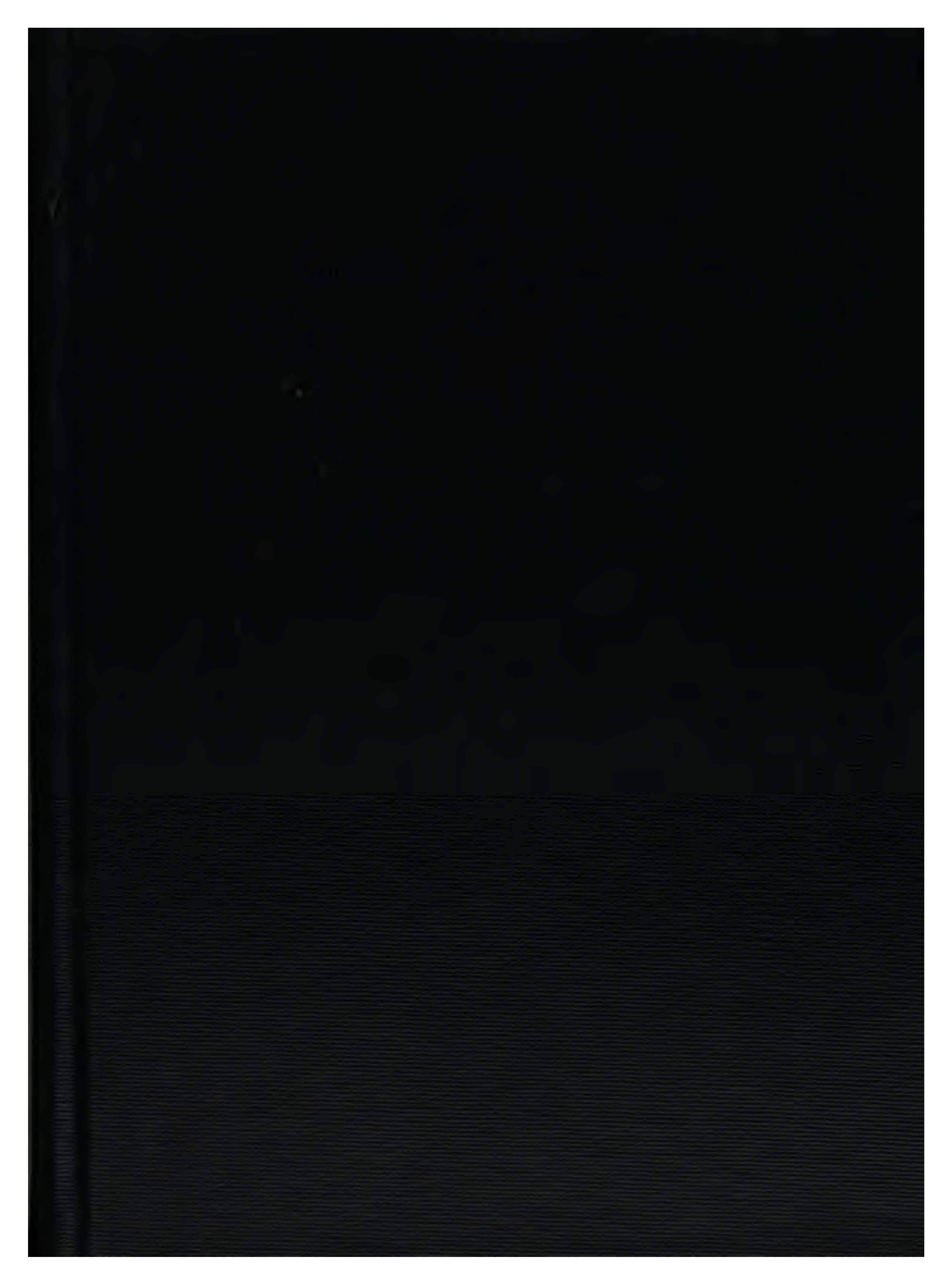


ɔITEUR

ŒUVRES

DE

SAINT BERNARD

TOME TROISIÈME

AVIS IMPORTANT

Je suis seul propriétaire de la traduction française des Œuvres de saint Bernard, par M. Ravelet ; j'ai seul le droit d'y joindre son Histoire par le Père Ratisbonne ; toute reproduction partielle ou totale, contrefaçon ou imitation, sera poursuivie rigoureusement, conformément aux lois.

L'*Histoire de saint Bernard et de son siècle*, par le R. P. Théodore Ratisbonne, est éditée par Mme Poussielgue et Fils, 27, rue Cassette, en deux formats différents :

Deux beaux volumes in-8°...............................	Prix : 12 francs.
Deux volumes in-12..................................	— 5 —

Victor PALMÉ,
éditeur.

Nota. — M. Ravelet n'a pu traduire que les Lettres de saint Bernard ; la suite des Œuvres de saint Bernard est confiée, comme traduction et notes éclairant le texte, à M. l'abbé Laffineur, Curé à Moug, Chanoine honoraire de Beauvais et ancien Supérieur du Collége Saint-Vincent, à Senlis.

Par conventions, en décembre 1869, M. Palmé m'a cédé ses droits ci-dessus d'éditeur-propriétaire.

L. GUÉRIN.

Bar-le-Duc. — Imprimerie L. Guérin.

ŒUVRES

DE

SAINT BERNARD

TRADUITES PAR M. ARMAND RAVELET

Sous le patronage de Monseigneur l'Évêque de Versailles

PRÉCÉDÉES DE

L'HISTOIRE DE SAINT BERNARD ET DE SON SIÈCLE

PAR LE T.-R. P. THÉODORE RATISBONNE

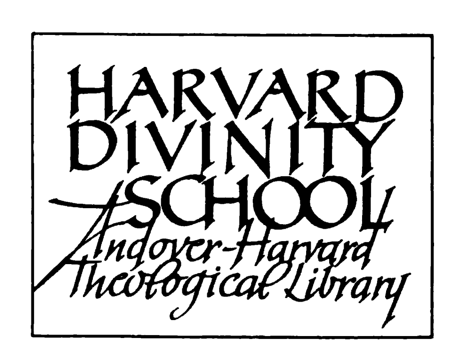
TOME TROISIÈME

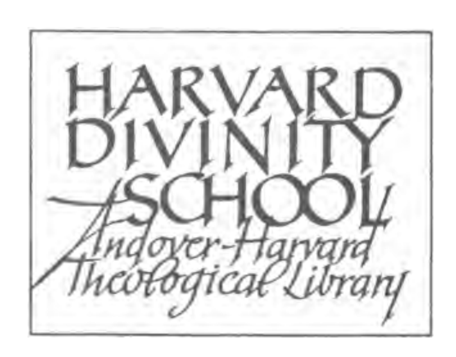
Sermons. — 1. SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES. — 2. DU TEMPS



BAR-LE-DUC. — LOUIS GUÉRIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1870


HARVARD
DIVINITY
SCHOOL
Andover-Harvard
Theological Library


HARVARD
DIVINITY
SCHOOL
Andover-Harvard
Theological Library

ŒUVRES

DE

SAINT BERNARD

TOME TROISIÈME

leur accorde donc la vision intuitive de Dieu, même avant la Résurrection.

J'arrive au dernier objet de cette préface, qui est la critique et la détermination des ouvrages authentiques de saint Bernard. Je ne serai pas long, puisqu'on est d'accord sur les sermons *du temps* admis par Horstius. Nous rejetons comme n'étant pas du saint le second sermon pour le jeudi saint sur les mots : *Vous êtes assis à la table d'un riche, sedisti ad mensam divitis :* il n'est pas de la manière du saint Docteur; on ne le rencontre dans aucun des vieux manuscrits, que j'ai vus, pas même dans l'ancienne édition de Lyon de 1514.

Après le sermon venait une méditation sur la vie ou la passion de Notre-Seigneur, commençant par les mots : *Jésus de Nazareth, etc. Jesum Nazarenum,* qui manque aussi dans ces manuscrits et dans l'édition de Lyon, et que Trithémius et Bellarmin attribuent plus justement à saint Anselme, sous ce titre l'*Aiguillon de l'Amour*.

Le sermon sur le *combat de David avec Golia* (on écrivait ainsi) pour le 4e dimanche après la Pentecôte, se trouve après les sermons de Nicolas de Clairvaux, dans le manuscrit dont s'est servi Bertrand Tissier, auteur de la *Bibliothèque Cistercienne*. Mais comme il se trouve dans les bons manuscrits, ceux de Clairvaux, d'Anchin, des Blancs-Manteaux de Paris, etc., et comme il est loué dans les fleurs de saint Bernard, compilées il y a quatre cents ans, on a cru devoir le laisser parmi les œuvres du saint Docteur.

Pusqu'il est question des sermons de Nicolas de Clairvaux, il est bon de rappeler que, devenu moine de Clairvaux après l'avoir été de Montier-Ramey[1], secrétaire de saint Bernard, qu'il quitta ensuite, il dédia à Henri, comte palatin de Troyes, dix-neuf sermons composés par lui, et qui ont été imprimés au troisième volume de la Bibliothèque Cestercienne indiquée plus haut, avec une préface de Nicolas lui-même au comte Henri, où il est dit : *J'envoie à Votre Excellence dix-neuf sermons de la fête de saint Jean-Baptiste à celle de saint Jean l'Évangéliste, quelques autres sermons et quelques versets du psautier arrangés à ma façon, et écrits par moi : en quelques endroits j'ai emprunté à autrui,* c'est-à-dire à saint Bernard son Maître, dont il a imité le style. Voici ce qu'il en dit en effet dans le sermon sur Noël : *J'emprunterai mes pensées au trésor de celui dont les conseils sont ceux de Dieu : à celui dont la religion, la discrétion, la sagesse, l'éloquence, la vie et la réputation ont justement parcouru le monde latin.* C'est là un bel éloge de saint Bernard. Si Nicolas de Clairvaux en parle si froidement dans la préface précédemment mentionnée, c'est qu'il l'adressait après sa désertion au comte de Troyes. Du reste après ces dix-neuf sermons on en trouve, dans le manuscrit, quatre autres que Nicolas indique clairement dans sa préface : le premier sur les paroles de la sagesse : *le Seigneur a conduit le juste*, etc.; le second sur *les cinq pierres lancées contre Golia;* le troisième sur la *chair, la peau et les os;* le quatrième sur *la triple gloire,* à propos de ces paroles de l'apôtre, *Que celui qui se glorifie se glorifie en Dieu.* Tous sont attribués à saint Bernard : le second est placé au 4e dimanche après la Pentecôte; les trois autres sont rangés parmi les sermons *sur divers sujets*, dans la première édition de Lyon, et dans tous les manuscrits : j'ai donc cru devoir les attribuer au saint, d'autant plus que Nicolas de Clairvaux aurait bien pu se les attribuer à lui-même; il se montra assez peu délicat d'ailleurs, à propos d'autres sermons, comme on en a fait la remarque dans les notes sur la lettre 298.

Dans les sermons *sur les saints*, le second sur la conversion de saint Paul manque dans la plupart des manuscrits, même celui des Feuillants. On le trouve cependant dans celui du Vatican, n° 663, et je ne doute pas qu'il ne soit de saint Bernard. Le sermon pour la fête de sainte Madeleine, qui est un des dix-neuf de Nicolas de Clairvaux, est rejeté au tome VIe après avoir été retranché du Ve où se trouvent et le 5e sermon pour l'Assomption, et les panégyriques de la sainte Vierge autrefois rangés dans les œuvres de saint Bernard. Nous avons omis à dessein quelques sermons qui lui étaient attribués, et dans la nouvelle édition de Cologne, et dans le supplément des Pères, et dans quelques manuscrits; nous les avons trouvés trop différents du style et de la manière du saint; nous n'avons pas même cru devoir les ranger parmi ses œuvres apocryphes.

Ceux des sermons *sur divers sujets* intitulés en quelques manuscrits : *Extraits des paroles de saint Bernard,* sont attribués les uns à Guerric, abbé d'Igny, les autres à Nicolas de Clairvaux; trois, le 6e, le 7e et le 21e, à celui-ci; et six, (8, 28, 71, 13, 76, 79) à l'autre. Mais, au témoignage d'Horstius, les sermons n'étant pas dans le manuscrit de Cologne parmi les sermons de Guerric, et se trouvant dans la plupart des exemplaires de saint Bernard, on a cru devoir les conserver parmi les sermons sur divers sujets : ce sont des ruisseaux sortis de la source même de saint Bernard : c'est ce qu'on lit à la fin du manuscrit du collége de Navarre à Pa-

[1] Aube.

ris et qui renferme les sermons sur divers sujets et sur les saints. On y trouve ces paroles : suivent le sermon de la conversion adressé aux clercs et divisé en 31 sections; puis des extraits abrégés des divers sermons du Saint qu'il a faits en différents lieux et différents temps, recueillis par ceux qui vivaient jour et nuit avec lui. Ensuite un traité de Geoffroi, secrétaire, qu'il a composé et envoyé au seigneur Henri, évêque et cardinal : il roule sur ces mots : *Pierre dit à Jésus;* viennent enfin les lettres de saint Bernard à différentes personnes. Bien que les écrits soient transmis par une autre main que la sienne, ce sont cependant tous des ruisseaux venus de la source. Ces extraits sont les sermons sur divers sujets qui, pour la plupart, sont plutôt des abrégés de sermons que de vrais sermons.

Des cinq paraboles attribuées au Saint et qu'on trouve à la suite des sermons sur divers sujets, la première est authentique : la seconde et la troisième semblent composées à l'imitation de la première : la quatrième et la cinquième sont rangées, dans les anciennes éditions, parmi les œuvres apocryphes. Le poëme à Raynaud paraît indigne de saint Bernard. Les vers rythmés sur le nom de Jésus, et qui sont bien connus, et quelques autres doivent être aussi éliminés de ses œuvres. J'en ai dit les raisons au tome V, où on les trouvera.

Ce que nous venons de dire dessermons du saint Docteur s'appuie sur le *Livre des fleurs* composé, il y a cinq cents ans, par Guillaume, moine de Saint-Martin de Tournai, et qu'il a intitulé Bernardinum, et aussi sur un manuscrit français que Nicolas Lefèvre, précepteur de Louis le Juste a donné aux Feuillants, couvent de saint Bernard de Paris. Dans le *Bernardinum* se trouvent rapportés presque tous les sermons *du temps et sur les saints*, et la plupart des petits sermons sur *divers sujets*.

Tous ces sermons contenus en deux volumes furent envoyés à Pierre de Celle par Nicolas de Clairvaux, comme le prouve sa lettre 24 : *Moi qui avais jeté la plume, m'estimant plus digne de l'obscurité et de la solitude, voyant votre avidité pour les paroles d'un homme dont la vie et la renommée remplissent le monde latin, j'ai repris mes tablettes, et j'ai fait ce que j'ai pu.* On retrouve ces mêmes paroles dans le sermon sur Noël du même Nicolas de Clairvaux.

Dans la lettre précédemment citée il faut en core remarquer le passage suivant : *Vous dites : Vous avez pu faire cela en silence, et ce travail demandait le silence. Je m'étonne que vous émettiez un pareil sentiment. Qui est même plus au milieu du bruit qu'un homme embarrassé du soin d'écrire! A ses oreilles retentit une foule de mots dont il faut trouver le sens vrai, la meilleure liaison, la place, l'emploi, et vous appellerez cela repos et silence, surtout pour un homme inexpérimenté, dénué du sentiment et du style nécessaires pour habiller des idées?* Nicolas indique clairement la peine qu'il a eue à écrire, à polir le style et à disposer l'ordre des sermons qu'il envoie. Mais quels sont ces sermons? Ceux de saint Bernard, puisqu'il ajoute : *Je me suis forcé moi-même et je vous envoie deux volumes des sermons de l'homme de Dieu, dans l'un desquels j'ai dicté ce qui commence ainsi : l'apôtre saint Paul a coutume d'être bref en paroles et riche en pensées. Un autre volume a déjà été dicté aussi; il est limé et arrangé : cherchez quelqu'un qui le transcrive avec soin et intelligence : car il est rempli de sens.* Si je comprends bien ces textes, voici ce qu'ils permettent de conclure. Nicolas a dicté ou écrit en son langage, c'est-à-dire en latin, un volume de sermons qui commençait par ces mots : *l'apôtre a coutume, etc.* C'est le 19e sermon sur *divers sujets*. S'il en est ainsi, voici revenir les arguments que nous avons combattus plus haut et qui tendent à établir que saint Bernard a prononcé ses sermons en français, et qu'ensuite ses disciples les ont mis en latin. Il y a, en effet, dansles sermons sur divers sujets une grande variété de style, variété dont la raison se trouverait dans la différence même des traducteurs. Geoffroi, secrétaire du saint, dit avoir composé un opuscule *sur l'entretien de Jésus* avec Simon, *à l'aide de plusieurs sermons de notre Père.* Pourquoi les autres secrétaires n'en auraient-il pas fait autant? Et en ce cas pourquoi ne se seraient-ils pas attribué ces sermons?

Cependant en y réfléchissant bien, il m'a semblé que cette perplexité de Nicolas à écrire et dicter ne regardait pas les sermons de saint Bernard, mais ses lettres, qu'il veut se dispenser d'écrire. Cette interprétation est favorisée par ce titre même d'une lettre : *A l'abbé de Celles pour m'excuser d'écrire et de dicter.* Peut-être encore Nicolas avait-il en vue ces deux choses et désirait-il et se débarrasser de la charge d'écrire les lettres, et de dicter les sermons sur le manuscrit, ou à tout le moins voulait-il faire valoir son travail en ces deux points. Du reste il a copié a peu près littéralement ici la 81e lettre de saint Bernard adressée à Oger, lettre où le saint s'excuse aussi sur le même sujet : et on doit croire que Nicolas n'avait pas d'autre but en employant ce passage. On peut donc rétablir le texte fautif de Nicolas

d'après cette lettre écrite par saint Bernard vingt ans avant la retraite de Nicolas à Clairvaux. C'est ainsi que le secrétaire, nous l'avons déjà observé, employait à son propre usage les paroles du Saint. Mais comme une notice sur Nicolas servira à éclaircir l'histoire du saint Docteur, il faut peindre ici cet homme sous ses vraies couleurs.

Seconde partie de la Préface.

NICOLAS DE CLAIRVAUX, SECRÉTAIRE DE SAINT BERNARD.

Nicolas était français d'origine, et dès son enfance, moine au monastère de Montier-Ramey, au diocèse de Troyes, à quatre lieues de cette ville. Il avait un esprit facile, mais changeant, babile à s'insinuer dans l'affection des autres, assez cultivé pour l'époque; aussi était-il chargé de diriger les études du couvent : il était aimé des hommes les plus célèbres du temps, Atton, évêque de Troyes, Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, Pierre de Celles, Henri, frère de Louis le Jeune, et de plusieurs autres encore.

Séduit par la renommée, le génie et la piété de saint Bernard, il se rend à Clairvaux, goûte la vie qu'on y mène, sollicite les anciens et demande à être reçu parmi eux, car il est fatigué d'une vie trop libre, et soupire après un régime plus sévère. L'affaire est entamée et conclue en une seule entrevue. Saint Bernard était absent. De retour à Montier-Ramey, Nicolas écrit à Clairvaux lettres sur lettres, sollicitant sa prompte admission. (Lettres 7, 44, 46). qui rencontrait de l'opposition de la part de Guy son abbé.

Enfin de son consentement (lettre 40) Nicolas est reçu à Clairvaux, avec son prieur Théobald qui en sortit ensuite, et que Nicolas cherche vainement à y ramener. (Lettre 6.) L'arrivée du nouveau religieux fut une joie. On lui confia bientôt la charge de secrétaire. Saint Bernard en avait plusieurs, dont le principal était Geoffroi, à qui on adjoignit Nicolas. Voici la description de son cabinet de travail telle qu'on la trouve dans sa lettre 35. *J'ai,* dit-il, *dans mon Clairvaux, un cabinet à écrire entouré de tous côtés d'officines célestes qui le cachent. La porte s'ouvre dans la salle des novices où une multitude de nobles et de lettrés enfantent dans une vie nouvelle l'homme nouveau. A droite s'étend le cloître, où se promène l'assemblée florissante des religieux. Là, sous une exacte discipline, ils ouvrent les livres sacrés, moins pour y chercher une vaine science, que pour y puiser l'amour, la componction et la dévotion. A gauche s'élève l'infirmerie et le promenoir des malades, où les corps fatigués et épuisés par la discipline régulière se retrempent dans une nourriture plus délicate... Ne vas pas mépriser mon étroite demeure, car elle est aimable, agréable à l'œil, et offre une douce retraite. Elle est remplie de livres choisis et divins : à cette vue je me sens plein de mépris pour la sagesse mondaine, et je sens que tout est vanité... On me l'a donnée cette cellule pour écrire, dicter, méditer, prier et adorer la majesté divine.* Nicolas ne transcrivait pas seulement des livres, il négociait aussi des affaires, preuve sa lettre 49 à l'abbé de Celles dans laquelle il lui dit : *Doux ami, je vous écris à bâtons rompus, ne pouvant le faire avec suite, au milieu des nombreuses affaires qui me tirent en tous sens : mais je vous écris de ma propre main. Tous ceux qui ont des intérêts à régler viennent à moi, et je puis dire avec Jacob : tous ces maux retombent sur moi.*

On voit par là que Nicolas avait sous lui d'autres secrétaires : l'un d'eux était Gérard de Péronne, son ami intime, qu'il loue en plusieurs de ses lettres. (Lettre 10.) Il entretenait un commerce assidu de livres avec Pierre de Celles et d'autres encore. Ainsi il écrit (lettre 34) à Amédée, évêque de Lausanne : *Je vous adresse le livre de maître Anselme sur le Saint-Esprit : il est bien ponctué, si je ne me trompe, et bien corrigé.* On le voit aussi en demander à Pierre, doyen de Troyes : *Renvoyez-moi,* dit-il, *les lettres du seigneur du Mans, car nous voulons les copier.* (Lettre 17.) S'adressant sous le nom de frère Philippe, au prévôt de l'Église de Cologne, chancelier de l'Empereur, appelé aussi Philippe, et le félicitant d'un voyage qu'il méditait à Jérusalem, il lui demande en ces termes sa Bibliothèque qui était fort riche : *Votre trésor, je veux dire cette bibliothèque que vous avez amassée d'une façon admirable et incomparable, laissez-la aux pauvres du Christ, afin qu'ils prient et pleurent pour vous, et que le Dieu du salut vous accorde une bienheureuse route.* (Lettre 29.)

Afin de se montrer un vrai religieux, Nicolas ne refuse pas seulement de lire des vers,

à l'exemple de ses confrères, de Clairvaux, mais il renvoie une tunique qu'un ami lui a adressée, sous prétexte qu'elle ne convient pas à son ordre. *Je n'ai pas encore eu les vers de mon Gautier qui est aussi ton ami : je les aurais vus que je ne les aurais pas lus, parce que nous ne recevons rien d'emprisonné sous les lois du mètre.* (Lettre 15.) La tunique lui avait été donnée en signe d'amitié par Odon, abbé de Pottières [1], moine noir. Nicolas la renvoie en exprimant sa reconnaissance : *Elle est trop belle et trop riche*, dit-il (lettre 27). *Elle n'est pas bonne, parce qu'elle est trop bonne*, etc., etc.

Nicolas eut soin de conserver par sa correspondance les amis qu'il s'était faits à Montier-Ramey, surtout les deux Pierre, abbés de Cluny et de Celles. (Lett. 20, 24, 28, 48, 52.) Durant son séjour à Clairvaux il écrivit aussi différentes lettres au nom de saint Bernard, du Prieur Rualène et d'autres religieux : il y en a plus de cinquante, qu'il a dédiées *à ses très-chers frères Girard et Henri,* c'est-à-dire, à Girard de Péronne et à Henri, fils de Louis-le-Gros, alors moines à Clairvaux. Il était cher à Pierre le Vénérable à qui saint Bernard l'envoyait, de temps en temps, pour recevoir les communications secrètes et confidentielles de ce grand homme. (Lett. 124 de Pierre-le-Vénér.) Mais, ô fragilité humaine! Nicolas abusa de la bonté et de l'indulgence de saint Bernard, se servit de son sceau pour des usages criminels, et se laissa entraîner à une triste défection : il est douteux qu'il l'ait jamais sérieusement réparée. (Lettres de S. Bernard à Eugène, III, 298.) Il quitta Clairvaux en 1151 ; on croit qu'il s'enfuit en Angleterre et se retira au monastère de Saint-Alban, et qu'il est le même que ce Nicolas qui, après la mort de saint Bernard, attaqua le sentiment du saint Docteur sur la Conception de la sainte Vierge et trouva un adversaire dans Pierre de Celle. Ce religieux s'appelait en effet de ce nom; mais les deux lettres de Pierre de Celle prouveraient qu'il était anglais. (Liv. VI, XXIII; liv. IX, X.) *Que ta légèreté anglaise ne s'irrite pas, si la maturité gauloise a plus de poids. J'ai l'expérience qu'il y a plus de rêveurs parmi les Anglais que parmi les Français. Le Français tiendra l'Anglais lié et emprisonné dans son antre.* La suite de la lettre établit que Pierre de Celle ne connaissait pas ce Nicolas : *Plût à Dieu que je te visse en face toi que les beaux écrits ne m'ont pas permis d'entendre!* Je laisse la différence entre le style de Nicolas l'Anglais et celui de Nicolas de Clairvaux, style âpre et dur chez le premier, net, poli et cultivé chez le second. Ce qui précède établit que Nicolas de Clairvaux, avant sa fuite, était connu de Pierre de Celle et lié avec lui; il n'était donc pas anglais, mais français. Il faut donc le distinguer de l'autre.

Mais où Nicolas se retira-t-il? Après avoir erré çà et là, il se fixa au monastère qu'il avait quitté, et après la mort de saint Bernard, il y vécut en sûreté et tranquille. Ceci résulte de la lettre 59 d'Arnoul, évêque de Lisieux, à Nicolas lui-même, et d'une lettre de celui-ci à Guillaume, évêque de Reims, publiée par Et. Baluze, au tome II, de ses *Mélanges*. Cette lettre n'a pas été écrite avant 1176, année ou Guillaume occupa le siége de Reims. Nicolas y loue l'Évêque de l'avoir reçu dans le sanctuaire de la familiarité, et de n'avoir point écouté les médisans et les détracteurs. Il s'excuse ensuite d'être resté longtemps éloigné de lui, et allègue la difficulté du voyage et la distance qui sépare la ville de Reims de Montier-Ramey. C'était donc là que Nicolas s'était retiré.

Qu'y faisait-il? La suite de cette lettre le dit : nous en extrayons seulement ce passage : *Ajouterai-je que je n'ai pu obtenir la permission d'aller vous voir? Non, puisque je vais et je viens, je sors et je rentre tout le jour. Je le dirais si j'étais soumis à une autorité, et si je n'étais pas maître de moi.* Nicolas était donc tout à fait libre. Triste condition d'un homme qui avait été le disciple et le secrétaire de saint Bernard! Pourquoi s'étonner? Les Anges sont tombés du Ciel. Mais ce qui met à nu sa vanité c'est le soin qu'il met à se vanter, comme autrefois, du nombre de ses amis. Ainsi dans une lettre à Henri comte de Champagne, publiée aussi au même volume des Mélanges de Baluze, et écrite à la même époque que la précédente, il dit : *Dès mon enfance, je me suis plu avec les grands et les princes de ce monde : mais je dois à votre suzeraineté ce que je suis, et à votre amitié ce que je puis.* Il résulte de ce texte, 1° que Nicolas était originaire de la Champagne, 2° que sa chute n'eut d'autre cause que cette vanité et cet orgueil qui tournent la plupart des têtes.

Ce que nous venons de dire montre assez quel a été le caractère de Nicolas de Clairvaux, homme vain, inconstant, une de ces natures inquiètes qui ne permettent guère d'espérer d'elles rien de bon. Nous ignorons comment il a fini. Il me reste à accomplir la promesse faite plus haut, de donner ici un fragment du premier sermon de saint Bernard traduit en français, et tiré du manuscrit des Feuillants. En voici le titre et le début.

[1] Haute-Marne.

CI ENCOMMENCENT LI SERMON SAINT BERNART

KIL FAIT DE LAVENT ET LES AUTRES FESTES PARMET LAN.

—

1. Nous faisons ici, chieres freires lencomencement de lavent, cuy nous est asseiz renomeiz et conuiz al munde, si aun sunt i nom des altres sollempniteiz, mais li raisons del non nen est mies par aventure si connue. Car le chaitif fil d'Adam nen ont cure de veriteit, ne de celes choses ka lor salveteit apartienent, anz quierent... les choses... faillanz et trespessaules. A quel gent... nos semblans... les hommes de ceste generation, ou a quei gent evverons nos ceos cui nos veons estre si ahers et si enracineiz ens terriens solaz, et ens corporeiens kil repartir ne sen puyent? Certes semblant sunt a ceos ki plongiet sunt en aucune grant auve, et ki en peril sunt de noier. Tu varoyes kil ceos tiennent kes tiennent, ne kil par nule raison ne vuelent devverpir ceu ou il primier puyent mettre lor mains quels chose ke ce soit, ancor soit ceu tels choses ke ne lor puist niant aidier si cun sunt racines derbes ou altres tels choses. Et si ancune gent viennent a ols por ols Asoscor si plongent ensemble ols ceos kil puyent aggrappeir ensi kil a ols nen a ceos ne puyent faire nule ajué. Ensi perissent li chaitif en ceste grant mer ke si est large quant il les choses. Ki perissent ensevent et les estaules layent aleir, dont il poroyent estre delivreit del peril ou il sunt... prennoyent et salveir lor airmes. Car de la veriteit est dit et ne mies de la vaniteit, vos la connessereiz et elle vos deliverrat. Mais vos chier freire, a cuy Deus revelet, si cum a ceos ki petit sunt celes choses, ke receleis sunt as saige et as senneiz, vos soiez entenduit cus en ce nousement encor celes choses, ke vrayment apartienent a vostre saveteit : et si pensiez di merrement a la raison de cest avenement, quareiz et encerchiez ki cest soit ki vient, et dont il vient, ou il vient, et pour kai il vient, quant il vient, et par quel voie il vient. Cestes molte fait aloeir ceste curiositeis, et molte est saine. Car tote sainte Eglise ne celeberrait miet si devotement cest avenement, sancuens grant sacrement ne estoit en lui receleiz.

2. Tot a premiers ses vu... dez ensemble la postle ki de ceste avenement est toz enbahy, etc.

3. Por Deu, chier freire, fuyez orgoil, et forment lo fuyez. Orgoilz est commencement de toz pechiez, ki si hisnelement abateit en parmenant... Luciferum, ki reluisoit plus cler ke totes les estoiles, ki en angele ne muat mies en diaule, mais nes lo prince des Engeles qui aparmemes ot envie de lomme, et si mist en lui la felonie, kil avoit conçeut en lui mismes, quant il semonut kil seroit si cum Deus saichant bien et mal, sil mangievet de larbre ki defenduz li estoit. Chaitif malaurous ke promes tu, cun ce soit ke li Fils del haltisme ait la cleif de science. Anz est il mismes li cleif David qui clot, et nuls ne avuret, En lui sunt reponuit tuit li tressor de sapience et de science. Embleras les tu dons por donneir à lomme. Or puez veor ke menteires est cist et ses peires selone la sentence de notre Signor. Il fut menteires quant il dist kil semblanz serait al haltisme : et ses peires fust de la menzonge quant il lenvelimeie semence de la falseteil gittat assi... en lomme, quant il dit qu'il serait si comme Deu. Et tu assi o tu homme tu vois lo lairon et si cours ensemble lui. Vos aveiz oit, chier freire, car cum leist annuit en ysaie la profete loi ou nostre sires dist li prince de ton peule sunt inobedient et compagnon de lairons.

4. Por veriteit nostre Prince furent inobedient et compaignons de lairons. Cest Adam et Eve ki furent li emcommencement de nostre lignieie, ki par lo consoil del serpent mais del diaule, par lo serpent vorrent malement traire en ols ceu kapartient solement al fil de Deu. Nen a ceste fieie ne mist mies li peires en respit la torture cum faisait al fil, car li peires aiment lo fil, anz lo venuit aparmemes assi de lome, et si apoeset sor nos toz sa...., Car nos pechames tuit en et Adam; et en lui receumes tuit la sentence de damnation. Et ke ferait li fil... il por lui arengier veait si enneut la

peire kil a nule creature nen espargnievet assi cum il desist. Por mi pert mes (Freires) tottes ses creatures. Li premiers Engeles se volt esleveir a ma haltesce, et si ot grant compagniee ki a lui consentit : mais li amors que li peires at vers mi prist a parmemes venjance de luy, ensi kil luy et toz les siens ferit de cruyer chastiement et de plaic ke saneie ne puet estre. La science que meye est aussi volt ausi entrepenre li hom : et il de lui nen ot mies assi pitiet ne ne les pargnat ses oils. Al dons Deus cure des beestes? Il nen avait fait mais ke dous nobles creatures ke resnaules estoient, et ke dovoient estre bien aurouses, cest lEngele et lomme. Mais por mi at parduit une grant partie d'Engeles et toz les hommes. Don kes por ce kil saichent ke ju aimme ausi le peire, si est droiz quil rezoivet parmi ceos quil at parduit assi cum en une maniere parmi. Si por mi est leveiz cist tempez, si cum dist Jonas, prenneiz me, et si me gittiez en la meir. Tuit ont de mi en vie : mais ju envois, et si me demosterray teil a ols, ke tuit cil cui lor envie acoyseront et ensevre me vorront, seront bien au reit, etc.

On a de nouveau soulevé de nos jours la question de savoir si les sermons de saint Bernard (a) ont été prononcés en latin ou en langue vulgaire, mais pas avec plus de succès qu'au temps de Mabillon; les raisons alléguées pour ou contre, bien pesées, celles qui militaient en faveur de la plus commune nous ont paru si sérieuses, que nous ne doutons pas que tous les sermons qui nous restent du saint n'aient été écrits et récités en latin. Et, pour nous le manuscrit des Feuillants ne contient qu'une traduction en langue vulgaire. Au jugement des hommes experts, cette traduction ne remonte même pas au temps de saint Bernard; d'autres soutiennent qu'elle n'est pas antérieure au XIII[e] siècle. Mais quelle en est l'année précise, c'est encore une question.

Le fragment du I[er] sermon pour l'Avent cité plus haut, a été de nouveau collationné sur le manuscrit des Feuillants. Ce qui manque dans le vieux manuscrit, soit par l'effet du temps, soit par toute autre cause a été remplacé par des points. On y compte 44 sermons avec une préface aux sermons sur le psaume 90. Et voici l'ordre dans lequel on les y trouve:

I.	De l'Avent du Seigneur......	I
II.	De l'Avent du Seigneur......	II
III.	De l'Avent du Seigneur......	III
IV.	De l'Avent du Seigneur......	IV
V.	De l'Avent du Seigneur......	VI
VI.	De l'Avent du Seigneur......	VII
VII.	La Vigile de la Nativité du Seigneur	I
VIII.	Pour la Vigile de la Nativité du Seigneur	II
IX.	Pour la Vigile de la Nativité du Seigneur................	III
X.	Pour la Vigile de la Nativité du Seigneur................	IV
XI.	Pour la Vigile de la Nativité du Seigneur................	V
XII.	Pour la Vigile de la Nativité du Seigneur................	VI
XIII.	Pour la Nativité du Seigneur..	I
XIV.	Pour la Nativité du Seigneur..	II
XV.	Pour la Nativité du Seigneur..	III
XVI.	Pour la Nativité du Seigneur..	IV
XVII.	Pour la Nativité du Seigneur..	V
XVIII.	Pour la Nativité des saints Innocents	I
XIX.	Pour la Circoncision.........	II
XX.	Pour la Circoncision.........	I
XXI.	Pour la Circoncision.........	III
XXII.	Pour l'Épiphanie du Seigneur.	I
XXIII.	Pour l'Épiphanie du Seigneur.	II
XXIV.	Pour l'Épiphanie............	III
XXV.	Pour l'Octave de l'Épiphanie.	
XXVI.	1[er] dimanche après l'octave de l'Épiphanie	

(A) J'oublie les Sermons de saint Bernard qui, prononcés en latin, avaient cependant une action populaire. Ce fait qui prouve qu'au XII[e] siècle la langue latine était encore fort répandue et à demi vulgaire, vous étonnera peut-être. Quelques savants même en ont douté, mais on peut leur opposer une très-forte autorité. Le secrétaire même de saint Bernard a écrit ces paroles : « Moi qui avais quitté la plume, « ayant pressenti et connu le désir que vous avez de pos- « séder les paroles de ce saint homme dont l'éloquence et « la sagesse, la vie et la gloire se sont répandues dans « *toute la latinité*, j'ai pris mes tablettes et j'ai transcrit « ce que j'avais. — Ainsi,... il y avait dans l'Europe une espèce de république intellectuelle et invisible qui tenait à l'antiquité et parlait la langue, et on l'appelait *omnis latinitas*, comme on dit aujourd'hui toute la chrétienté. On ne peut douter cependant que saint Bernard n'ait aussi prêché dans la langue du pays, dans le roman wallon, déjà fort distinct du roman provençal. Le cri de guerre *die et volt*, était la réponse du peuple. (VILLEMAIN. Cours de littérature au moyen-âge, leçon, 2[e] leçon).

NOTA

Une raison particulière a entraîné une légère modification dans la disposition des sermons. Après la Préface générale, on a dû placer immédiatement les sermons sur le *Cantique des cantiques;* ce déplacement n'entraîne du reste aucun inconvénient.

SERMONS

DE

SAINT BERNARD

SUR

LE CANTIQUE DES CANTIQUES

PRÉFACE

DES SERMONS SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES [1].

I. Tous les ouvrages de saint Bernard sont abondamment remplis de la doctrine et de la piété les plus solides : mais deux surtout ont plus de prix que les autres : ce sont les livres *de la Considération, et les Sermons sur le Cantique des cantiques.* Ce qu'il y a de plus saint dans les Ecritures et les Conciles, de plus utile dans les anciens Pères, les décrets des Pontifes et les règles tracées par eux pour le gouvernement de l'Eglise, saint Bernard l'a également résumé dans ces deux ouvrages. Ce que les autres écrits du saint Docteur contiennent de plus propre à former les mœurs, à exciter la piété, ce qui regarde les vices, les vertus et la vie spirituelle, se retrouve dans ces sermons traité avec plus de solidité et d'élévation; sous le voile des allégories et des figures, on rencontre ici les secrets de la perfection, exposés avec autant d'agrément et d'utilité que de profondeur. Aussi ces sermons sont-ils les délices de la piété. Rien n'est plus agréable que ce genre d'écrits. « L'âme humaine », dit saint Bernard lui-même, « est « d'une si étonnante et si merveilleuse misère, que tout en devant à son génie naturel « d'innombrables découvertes dans le monde « extérieur, elle a besoin de figures et d'emblèmes matériels pour s'élever des choses « extérieures et sensibles aux réalités invisibles « et intérieures [2] ».

[1] Tirée des Bénédictins. — [2] Serm. sur divers sujets, VI, 1.

II. Saint Bernard entreprit ce remarquable ouvrage, en 1135, à son retour d'Aquitaine, comme il résulte du second livre de sa Vie, chapitre 6. « Ayant trouvé un peu de repos, « l'homme de Dieu se livra à d'autres travaux : il se retira dans une cellule enduite « de terre et se mit à méditer dans la solitude. Dans cette retraite, image de l'étable « de Bethléem, se présentent à sa pensée les « cantiques de l'amour, riche nourriture spirituelle. Longtemps il répandit son âme « dans cette méditation qu'il exposa ensuite « avec une grande abondance de développements. Avec quel profit pour lui, qui chaque « jour se nourrissait de ce mets délicieux, « avec quel profit pour nous à qui il a laissé, « par écrit, ces restes bénis, le lecteur en jugera ». Ainsi parle Geoffroi, qui ajoute au 8e chapitre du troisième livre : « Dans les sermons sur les Cantiques, saint Bernard s'est « révélé profond investigateur des mystères « et magnifique moraliste ».

Ce travail fut commencé dans l'Avent de ladite année 1135, comme nous le donne à entendre l'exorde du 2e sermon : « Combien « vont se réjouir à la Nativité prochaine, « etc. »

III. Le chartreux Bernard des Portes a dû porter ou du moins encourager saint Bernard à entreprendre cet ouvrage. Ceci résulte d'une lettre de saint Bernard à ce religieux (lettre

153) ; à la demande qui lui est faite d'une exposition des cantiques ou d'un autre ouvrage ascétique, le Saint oppose son incapacité ; il cède enfin aux instances qu'on lui fait. Il est vrai qu'à la rigueur ce passage peut s'entendre de la composition, de la publication, ou de l'envoi de l'ouvrage. Je préfère la seconde interprétation. Geoffroi, dans les textes suivants, ne dit pas que Bernard des Portes ait contribué à décider l'auteur à la composition de ces sermons ; il insinue que le saint Docteur en a lui-même conçu la pensée, et cette opinion s'appuie sur ces mots tirés de la lettre 53e : « Je cède à vos importunités, pour « que la réalité dissipe vos soupçons. J'ai af- « faire à un ami. Pourvu que vos désirs soient « satisfaits, je mettrai de côté la modestie. Je « fais transcrire 95 sermons sur le commen- « cement du Cantique de Salomon, et je vous « les envoie de suite, bien que je ne les aie « pas encore publiés. Quand j'aurai du temps, « et que le Christ aura diminué le nombre de « mes soucis, je continuerai ce travail ». Ces paroles permettent seulement de conclure que Bernard des Portes avait demandé quelques traités spirituels au saint qui lui adressa les premiers sermons sur le Cantique. Ne serait-ce pas à ce même Bernard qu'on devrait appliquer ce passage du sermon 1er, n° 52 : « Il « n'aura plus à murmurer contre nous, j'es- « père, l'ami arrivé de voyage, quand il aura « pris ce troisième pain ». Je laisse à d'autres le soin de décider ce point. Les premiers sermons furent donc adressés à Bernard des Portes avec la lettre 154e dans laquelle on lit : « Je vous envoie les premiers sermons sur le « début du Cantique que vous m'avez deman- « dés et que je vous avais promis : lisez-les et « au plus vite, et à la même occasion dites- « moi si je dois poursuivre ou m'arrêter ». Ce passage peut encore s'entendre de la transcription ou de l'envoi de l'ouvrage.

IV. Saint Bernard adressait presque tous les jours ces entretiens aux moines de Clairvaux : et cependant, durant les dix-huit ans qu'il vécut encore, il lui fut impossible d'achever son œuvre, distrait qu'il était par les affaires de l'Eglise ou de l'Etat, l'affluence importune des visiteurs dont il se plaint souvent, comme à la fin du 3e discours : « Mais voici que le mal « du jour nous appelle, et les hôtes qu'on « nous annonce m'obligent à interrompre « plutôt qu'à finir cet entretien. Je vais à eux « pour ne pas manquer aux devoirs de cette « charité dont nous parlons ». Et au sermon 52e, n° 7 : « Il est rare que les survenants me « laissent une heure pour me reposer ». Que saint Bernard, absorbé par le gouvernement d'une nombreuse communauté et les affaires du dehors, ait pu concevoir ces discours dont la science est si profonde, et les prononcer chaque jour, c'est chose prodigieuse. C'est ce qu'il nous atteste cependant au sermon 22e n° 2 : « J'éprouve de la fatigue et de la peine « à aller ainsi chaque jour puiser aux sources « de l'Ecriture... etc. » Il faisait ces discours les jours fériés et presque sans interruption, comme il résulte du sermon 83e, où il dit avoir consacré trois jours de suite à expliquer un passage. Il prononçait ces discours de vive voix. Aussi, à la fin du 42e ajoute-t-il : « Ma « faiblesse qui vous est connue ne me permet « pas d'aller plus loin » ; et à la fin du 44e : « C'est assez : ma faiblesse m'ordonne de me « reposer, comme il arrive souvent ».

V. Pour la préparation de ses sermons, l'homme de Dieu unissait la méditation à la prière ; cependant il parlait quelquefois d'abondance et sans avoir écrit, comme divers passages le prouvent. Car, dans ces entretiens, il se trouve des choses de circonstances, par exemple ce trait du sermon 36e contre les dormeurs : « Je pensais pouvoir en un seul « discours remplir ma promesse touchant la « double ignorance : je l'aurais fait, si je n'a- « vais craint d'être trop long pour ceux que « l'ennui a saisis. J'en vois qui baillent, et « quelques-uns qui dorment ; ce qui n'est pas « étonnant. Les veilles de la nuit précédente « qui ont été fort longues les excusent ». Rien ne prouve mieux que saint Bernard improvisait, que ce passage du sermon 9e, n° 6 : « Un « autre sens s'offre à moi que je n'avais pas « prévu : je ne le tairai pas ». Ajoutez qu'il insinue lui-même que les sermons prononcés par lui étaient mis par écrit par ses disciples : « Ceci a été écrit comme il a été dit (sermon « 54e, n° 1), et recueilli, ainsi que les autres « sermons, en sorte qu'on peut aisément re- « trouver ce qu'on aurait oublié ». Au même sujet se rapporte ce qu'on lit au sermon 77e, n° 2 : « Et si on met par écrit ce que nous « nous disons, il en est qui ne daigneront pas « même le lire.

VI. Saint Bernard prononçait habituellement ses sermons dans « l'assemblée » des frères, et en présence des novices (sermon 63e, n° 6). Les frères convers n'assistaient pas à ces réunions. Aussi insinue-t-il que ses auditeurs sont habiles dans les saintes Ecritures, et il

déclare que leur génie devance sa parole (sermon 15ᵉ, nº 2; 16ᵉ, nº 1; 39ᵉ, nº 2). Ces entretiens avaient lieu tantôt le matin, avant la messe, et tantôt le soir. Il convient d'entendre du matin les deux passages dans lesquels il interrompt son discours, à cause du travail manuel et de l'office divin. Ainsi à la fin du 1ᵉʳ sermon, il dit : « Mais l'heure s'avance où « la pauvreté et la règle nous obligent à nous « rendre au travail manuel ». Sur ce point un passage plus expressif encore est celui du sermon 47ᵉ que saint Bernard interrompt à cause de l'heure de l'office. Pour ce qui est du soir, il y a un témoignage très-clair au sermon 71ᵉ, nº 5 : « Mais pendant que je discute trop lon« guement, le jour a baissé ».

VII. Saint Bernard avait achevé vingt-quatre sermons, en 1137, année du schisme. Revenu l'année suivante, il reprit son travail interrompu, en redisant le sermon 24ᵉ avec un exorde nouveau et une conclusion différente : ce qui a donné lieu à des variantes. Pour le sermon 65ᵉ et le suivant, qui commencent l'exposition du verset : *Prenez-vous les jeunes renards*, etc., le Saint les composa contre des hérétiques de Cologne, et à l'occasion d'une lettre qui lui fut écrite par Evervin, prévôt de Steintelden; c'est pour cette raison qu'on a jugé devoir placer cette lettre en tête des dits sermons. Enfin le 80ᵉ sermon fut prononcé après le concile tenu à Reims, en 1148, devant Eugène, et dans lequel on condamna l'erreur de Gilbert de la Porée, évêque de Poitiers, comme saint Bernard le rappelle dans ce discours.

VIII. Dans la plupart des manuscrits les sermons sont au nombre de 86 : dans quelques autres il y en a 87 : mais cela tient, soit à la répétition du 24ᵉ sermon, comme dans le manuscrit de Colbert : soit à la division d'un autre sermon, comme dans notre manuscrit de Saint-Germain. Des cinq manuscrits du Vatican consultés à ma prière, par notre confrère Jean Durand, un seul contient 86 sermons; un autre, qui porte le nº 665, renferme une préface qui ne se trouve ni dans les imprimés ni dans les manuscrits, et dont voici le début : « Commencement de la préface du « Bienheureux Bernard, abbé de Clairvaux, « sur le Cantique des cantiques. Dieu a pro« posé à la vertu un stimulant souverain : « c'est le plaisir de la béatitude future. Le « démon a aussi imaginé une délectation qui « est à l'erreur un éperon puissant. Ces deux « sentiments nous sont indiqués par Adam « père du genre humain, placé par Dieu dans « le paradis de délices, afin que l'éternelle féli« cité le portât à pratiquer la vertu, en vue « des siècles à venir ». Puis, il ajoute que l'innocence étant perdue, la délectation qui l'accompagnait, le fut aussi, mais qu'elle est rendue par la douceur et le chant des psaumes et des cantiques. Rien dans cette préface ne rappelle le génie ni le style de saint Bernard. A la préface sont joints 83 sermons, sous ce titre : « Commencement de l'exposition du « Bienheureux Bernard, abbé de Clairvaux, « sur le Cantique des cantiques ». Un autre manuscrit porte : « Commencement du traité « du Bienheureux Bernard, abbé de Clairvaux, « sur le Cantique des cantiques ». Et d'autres : « Commencement du traité du Bienheureux « Bernard, abbé de Clairvaux, sur le Cantique « des cantiques ». Dans un des manuscrits de Colbert, ces sermons sont désignés par le mot de traité, selon l'ancien usage, et non par celui de sermon. Ce sont là des points de légère importance. Cette explication finit au 3ᵉ chapitre du Cantique, à ce verset : *Dans mon lit, durant les nuits*, etc. Gilbert d'Oyland, Cistercien Irlandais, l'a continuée jusqu'à ce verset du cinquième chapitre : *Mon bien-aimé est blanc et rouge;* il a composé quarante-huit sermons, égalant presque la science et la piété de saint Bernard. La mort l'empêcha de pousser plus loin son travail, indignée contre lui, dit Sixte de Sienne, de ce qu'il avait eu l'audace de continuer une œuvre interrompue par saint Bernard, et de prétendre l'achever. Sixte se trompe en disant que le travail de saint Bernard fut commencé *la dernière année de sa vie.*

IX. Outre cette exposition, saint Bernard en a dicté une plus courte à Guillaume de Saint-Thierry, comme Guillaume l'atteste lui-même au livre 1ᵉʳ de la Vie du Saint, chapitre 12 : mais nous en parlerons plus à propos quand nous rapporterons l'explication abrégée tirée de saint Bernard, sur les deux premiers chapitres du Cantique.

X. Dans le premier sermon de sa grande explication, saint Bernard semble laisser entendre qu'il a aussi donné des commentaires sur les Paraboles de Salomon et sur l'Ecclésiaste. Il dit par exemple, au nº 2 : « Pour les « paroles de l'Ecclésiaste, grâce à Dieu vous « êtes suffisamment dressés, si je ne me « trompe, à connaître, et à mépriser la vanité « de cette vie. Quant aux paraboles, votre vie « et vos mœurs n'ont-elles pas été assez corri-

« gées, et façonnées selon la doctrine qui s'y « trouve contenue? Ayant donc goûté à ces « deux pains que vous avez pris du garde-« manger de l'ami, prenez ce troisième, afin « d'y trouver un goût supérieur peut-être ». Mais ces paroles ne signifient qu'une seule chose : c'est que les religieux de Clairvaux s'étaient mis à lire les Paraboles et l'Ecclésiaste, et avaient réglé leur conduite sur les préceptes de ces deux livres. Ni Geoffroi, qui indique assez fidèlement l'ordre des ouvrages de saint Bernard, ni aucun des anciens n'ont, que je sache, attribué à saint Bernard ces commentaires. Par le mot « d'ami », peut-être désigne-t-il quelque autre auteur de ce temps, tel que Hugues de Saint-Victor qui a composé 19 homélies sur l'Ecclésiaste.

XI. Je reviens aux sermons sur le Cantique. Guerric, abbé d'Igny[1], nous a donné son sentiment sur ce travail ; il était lui-même un disciple fidèle du saint Docteur : dans son 3e sermon sur saint Pierre et sur saint Paul, qu'on trouve au tome 6, il dit : « Notre maître, « cet interprète du Saint-Esprit, a commencé « à parler de tout ce chant nuptial, et ce qu'il « a déjà publié, nous laisse l'espoir, s'il arrive « jamais à ce passage qui éveille vos questions « (*jusqu'à ce que le jour souffle et que les « ombres déclinent*), de changer les ombres « mêmes en lumière pour l'intelligence : « ce qui a été dit, ou le sera dans les « ténèbres, il nous le dira, lui, dans la lu-« mière ».

[1] Champagne (Marne).

SERMONS DE SAINT BERNARD

SUR

LE CANTIQUE DES CANTIQUES

SERMON PREMIER

Sur le Titre même du livre : Cantique des cantiques de Salomon.

1. Je dois, mes frères, vous prêcher d'autres choses qu'aux personnes du monde, ou du moins, je dois vous les dire autrement : car celui qui, dans le ministère de la parole, suit les leçons de l'Apôtre, donne du lait et non une nourriture solide[1] aux simples fidèles. Mais, aux âmes spirituelles, saint Paul nous apprend, par son exemple, à offrir un aliment plus substantiel : *Nous ne débitons pas*, dit-il, *de savantes paroles de la sagesse humaine; mais nous prêchons une doctrine venue du Saint-Esprit, communiquant les choses spirituelles aux spirituels.* Il dit encore : *Nous prêchons la sagesse aux parfaits*[2]*;* et vous êtes parfaits, je l'espère, à moins que vous n'ayez inutilement étudié longtemps les choses célestes, en mortifiant vos sens, et en méditant jour et nuit la loi de Dieu. Préparez donc vos lèvres à recevoir, non du lait, mais du pain. C'est le pain que nous présente Salomon, pain admirable, pain délicieux; je veux dire ce livre qui porte le titre de *Cantique des cantiques.* Servons-le donc, et rompons-le.

2. Si je ne me trompe, les paroles de l'Ecclésiaste vous ont assez appris, par la grâce de Dieu, à connaître et à mépriser la vanité de ce monde. Les paraboles et la doctrine qu'on y puise n'ont-elles pas suffisamment purifié et formé votre vie et vos mœurs? Après ces deux mets, que l'ami a tirés pour vous de ses trésors, goûtez cette troisième nourriture, que vous trouverez peut-être encore plus suave. Il est des maux qui, soit séparément, soit ensemble, conspirent contre l'âme : le vain amour du monde et l'inutile amour de soi-même. On sait que les deux livres précédents remédient à cette double maladie : l'un, avec le glaive de la discipline, retranche tout ce qu'il y a de désordonné dans la vie et toutes les superfluités de la chair; l'autre nous découvre, aux lumières de la raison, le vain éclat de la gloire mondaine, et son opposition à la vérité. Il nous enseigne enfin que la crainte de Dieu et l'observation de ses commandements surpassent mille fois toutes les connaissances humaines et tous les désirs mondains. Et cette marche est naturelle. Car, de ces deux choses, l'une est le commencement de la vraie sagesse, et l'autre en est la perfection. Vous êtes convaincus, en effet, que la vraie et parfaite sagesse ne consiste qu'à éviter le mal et à faire le bien ; et qu'on ne peut parfaitement éviter le mal sans la crainte de Dieu, ni faire le bien sans la fidèle observation des commandements divins.

3. La double maladie de l'homme étant guérie par l'étude de ces deux livres, il convient d'ouvrir ce livre sacré et symbolique, qui n'est que le fruit des deux premiers, et qu'il ne faut offrir qu'aux âmes et aux oreilles entièrement chastes. Celui qui aborderait, en effet, cette sainte doctrine avant d'avoir dompté sa chair, sous la règle d'une sé-

[1] I Cor., III, 2. — [2] Ibid., II, 13, 6.

vère discipline et sans l'avoir soumise à l'esprit, avant d'avoir répudié et secoué le lourd fardeau des pompes du monde, n'apporterait à cette étude qu'un cœur impur. Si la lumière brille inutilement devant des yeux aveugles ou fermés, *l'homme animal n'entend point les choses qui émanent de l'esprit de Dieu*[1], *car l'Esprit-Saint fuit la feinte discipline*[2], qui est la vie charnelle; et il n'aura non plus jamais rien de commun avec la vanité du monde, puisqu'il est l'esprit de vérité[3]. Quelle société peut-il exister entre la sagesse d'en haut et la sagesse du monde qui est une folie devant Dieu[4], ou la sagesse de la chair, qui est ennemie de Dieu[5]? Or, je pense que l'ami qui nous arrive de voyage n'aura pas sujet de murmurer contre nous, quand lui aussi aura pris ce troisième pain.

4. Mais qui le rompra? Voici le père de famille : reconnaissez le Seigneur à la fraction du pain; quel autre peut le rompre mieux que lui? Pour moi, je n'aurai pas la témérité de m'en croire capable. Considérez donc que vous n'avez rien à attendre de moi, puisque j'attends avec vous; je mendie moi-même comme vous la nourriture de mon âme, l'aliment de l'esprit. Pauvre et indigent je frappe à la porte de Celui qui ouvre, et personne ne ferme; je frappe pour entendre le profond mystère de ce livre. Seigneur, tous les yeux sont tournés vers vous. Les petits enfants ont demandé du pain, et il n'est personne qui le leur rompe. Ils attendent ce service de votre bonté. O Père compatissant, rompez ce pain à ceux qui ont faim, rompez-le par mes mains; mais rompez-le par votre puissance.

5. Dites-nous, je vous prie, par qui, de qui, et en faveur de qui il est dit : *Qu'il me donne un baiser de sa bouche*[6]? Que signifient ces paroles par lesquelles ce livre commence d'une manière si soudaine et si surprenante? Ce brusque début semble, en effet, supposer un interlocuteur à qui vient répondre la personne qui sollicite ici un baiser. Puis, après avoir demandé ou prescrit à je ne sais qui cette marque d'amitié, pourquoi l'auteur parle-t-il d'un *baiser de bouche*, et même *de sa bouche*, comme si en pareille occasion on présentait autre chose que sa bouche et sa propre bouche? Et même on ne se borne pas à dire : *Qu'il me baise de sa bouche*, mais, ce qui n'est guère en usage : Qu'il me baise *d'un baiser de sa bouche*. Doux et agréable discours qui commence par un baiser; aimable caractère de la sainte Ecriture et qui engage à la lire : on travaille avec plaisir à scruter les mystères qu'elle renferme; la difficulté d'en saisir le sens ne fatigue plus, elle a tant de charme en son langage! Mais qui ne serait attentif à ce commencement et à cette nouveauté de langage dans un livre aussi ancien? Evidemment, ce n'est point ici une invention de l'esprit humain, mais l'œuvre du Saint-Esprit; et, s'il est difficile de comprendre, l'étude toutefois est délicieuse.

6. Passerons-nous le titre de l'ouvrage? Non, il ne faut pas négliger un iota[1] : il nous est ordonné de recueillir jusqu'aux moindres miettes, de peur qu'elles ne se perdent[2]. Voici donc le titre : *Commencement du Cantique des cantiques de Salomon*. Observez d'abord que le nom de Pacifique (c'est Salomon) convient bien à ce livre, qui commence par le signe de la paix, c'est-à-dire par un baiser; remarquez en même temps que ce même début indique qu'il n'y a d'appelé à l'intelligence de ce livre que les âmes pacifiques, celles qui savent se soustraire au bruit des passions et au tumulte du monde.

7. Ce n'est pas inutilement non plus que ce livre porte le titre de *Cantique des cantiques*, au lieu du simple titre de *Cantiques*. J'ai lu plusieurs cantiques dans la sainte Ecriture et je ne me souviens pas qu'aucun d'eux porte ce nom. Israël a chanté un cantique au Seigneur en reconnaissance de ce qu'il avait échappé au glaive et à la servitude de Pharaon, et de ce qu'il a été miraculeusement délivré et sauvé des flots de la mer deux fois obéissante. Cependant, ce cantique n'est point appelé *Cantique des cantiques*. Mais, si j'ai bonne mémoire, l'Ecriture dit : *Israël a chanté ce cantique au Seigneur*[3]. Débora a aussi chanté[4]; Judith a chanté[5]; la mère de Samuel a chanté[6]; des Prophètes aussi ont chanté, et on ne lit pas qu'aucun d'eux ait nommé son chant *Cantique des cantiques*. Il est aisé de voir qu'ils ont été inspirés par un bienfait accordé soit à eux, soit à ceux qu'ils aimaient, comme une victoire remportée, la délivrance d'un danger, ou l'accomplissement d'un vœu ardent. Ainsi la plupart ont chanté pour une raison particulière, pour confesser les bienfaits du Seigneur, selon ces paroles : *Il vous louera lorsque vous lui aurez fait du bien*[7]. Mais Salomon, ce roi si sage, si glorieux, environné de tant de richesses, jouissant d'une paix si profonde, n'a manqué d'aucune ferveur

[1] I Cor., II, 14. — [2] Sag., I, 5. — [3] Jean, XIV, 17. — [4] II Cor., III, 19. — [5] Rom., VIII, 7. — [6] Cant., I, 1.

[1] Math., V, 18. — [2] Jean, VI, 12. — [3] Exod., XV, 1. — [4] Juges, V, 1. — [5] Judith, XVI, 1. — [6] I Rois, II, 1. — [7] Ps. XLVIII, 19.

dont le désir lui ait dicté ces cantiques ; et aucun passage de l'Ecriture n'autorise une telle explication.

8. C'est donc divinement inspiré qu'il chante les louanges de Jésus-Christ et de son Eglise, la douceur de leur amour sacré, les mystères de leur éternel mariage ; il exprime en même temps les désirs d'une âme sainte. C'est un chant nuptial, œuvre d'une âme ravie en extase, composé dans une joie douce et néanmoins symbolique. L'auteur, comme Moïse[1], a voilé sa face sans doute trop brillante, parce qu'alors personne ou presque personne n'était capable de contempler l'éclatante lumière de ce visage. Je pense donc que ce chant nuptial, cet épithalame porte ce titre à cause de son excellence, et que c'est avec raison qu'il porte ce titre inusité : *Cantique des cantiques*, comme Celui qui en est l'objet s'appelle d'une manière toute particulière *le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs*[2].

9. Au reste, consultez votre expérience : après cette victoire où votre foi a vaincu le monde, après votre sortie de l'abîme de la misère, de la fange et de la corruption, n'avez-vous pas aussi vous-même chanté au Seigneur un cantique nouveau, parce qu'il avait pour vous opéré des prodiges ? Et lorsqu'ensuite le Seigneur a consolidé vos pieds sur la pierre, et qu'il a dirigé vos pas, en reconnaissance de cette nouvelle vie qui vous a été accordée, votre bouche s'est ouverte à un nouveau cantique, et vous avez chanté les louanges de notre Dieu. Et lorsque le Seigneur, touché de votre pénitence, non-seulement vous a remis vos péchés, mais vous a promis ses récompenses, n'est-ce pas surtout alors que, dans la joie et l'espérance des biens futurs, vous avez chanté les voies du Seigneur et la grandeur de sa gloire ? Et si quelqu'un d'entre vous a pu découvrir le sens d'un passage caché et mystérieux des saintes Ecritures, c'est alors qu'en reconnaissance du pain spirituel qu'il a reçu, il doit réjouir les oreilles de Dieu par des chants d'allégresse et des cris de joie semblables aux cris qui s'élèvent dans les festins. Et dans les tentations quotidiennes, dans les guerres incessantes que la chair, le monde et le démon suscitent à ceux qui vivent pieusement en Jésus-Christ (car vous éprouvez sans cesse en vous-même que la vie de l'homme sur la terre est une guerre continuelle[3]), il faut chaque jour des cantiques en reconnaissance des victoires que nous remportons.

[1] Exod., III, 6. — [2] I Tim., VI, 15. — [3] Job, VII, 1.

Vous avez surmonté une tentation, corrigé un défaut, évité un danger pressant, découvert les piéges de l'ennemi ; vous êtes parvenus à guérir une vieille passion de l'âme ; vous avez reçu de la bonté de Dieu une vertu avidement et longtemps désirée et souvent demandée : alors, suivez l'exhortation du Prophète, faites entendre des actions de grâces[1], et exhalez des cantiques de louanges ; à chaque bienfait reçu, bénissez Dieu dans ses dons ; sinon, au jour du jugement, on réputera ingrat celui qui ne pourra pas dire à Dieu : *Vos lois pleines de justice étaient le sujet continuel de mes cantiques dans le lieu de mon exil*[2].

10. Vous sentez déjà que, si les cantiques contenus dans le Psautier ne s'appellent pas Cantiques des cantiques, mais cantiques des degrés, c'est qu'à chaque degré de perfection que nous atteignons, chacun selon nos moyens, nous devons chanter un cantique particulier à la louange et à la gloire de Celui de qui vient notre progrès. Je ne vois pas comment autrement on entendrait ce verset : *Que des cris d'allégresse et de salut se fassent entendre dans les tentes des justes*[3], ou cette admirable et salutaire exhortation de l'Apôtre : *Entretenez-vous de psaumes, d'hymnes et de cantiques spirituels, chantant et psalmodiant du fond de vos cœurs à la gloire du Seigneur*[4].

11. Mais il est un cantique dont l'excellence et la suavité l'emportent à juste titre sur ceux dont nous avons parlé, et même sur tous les autres ; et c'est à bon droit qu'il est appelé Cantique des cantiques, parce qu'il est le fruit de tous les autres. L'onction secrète seule nous le révèle, et il n'y a que l'expérience qui nous l'enseigne. Que ceux qui le connaissent, le connaissent mieux, et que ceux qui ne le connaissent pas, brûlent du désir non pas tant de le connaître que de le goûter. Ce n'est pas un son de la bouche, c'est une jubilation du cœur ; ce n'est pas le bruit des lèvres, c'est un tressaillement de joie ; ce n'est pas un concert de voix, c'est l'harmonie des volontés. Il ne retentit pas au dehors ni en public ; celle qui le chante est seule à l'entendre avec celui qu'elle célèbre, c'est-à-dire l'Epouse et l'Epoux : c'est un chant nuptial qui décrit les doux et chastes embrassements des âmes, la correspondance des goûts et l'amour mutuel des cœurs l'un pour l'autre.

12. Au reste, chanter ce cantique ou l'écouter n'est pas le privilége d'une âme jeune, novice,

[1] Isaïe, LI, 3 — [2] Ps. CXVIII, 54. — [3] Ps. CXVII, 15. — [4] Ephés., V, 19.

ou récemment sortie du siècle : c'est le partage de celle qui a déjà vieilli, qui est instruite, et tellement avancée dans la perfection, qu'on peut dire avec l'aide de Dieu qu'elle a atteint l'âge parfait et qu'elle est, si j'ose dire, parvenue à l'âge nubile, âge considéré par rapport aux mérites, et non par rapport aux années de l'âme devenue capable de s'unir au céleste Epoux ; ce que nous expliquerons plus longuement en son lieu. Mais l'heure est venue où la pauvreté et la règle nous appellent aux travaux manuels ; demain nous continuerons au nom du Seigneur ce que nous avons à dire du saint baiser. Nous avons suffisamment expliqué aujourd'hui le titre du livre.

SERMON II

De l'Incarnation de Jésus-Christ annoncée et ardemment désirée par les Patriarches et les Prophètes.

1. Au souvenir des désirs brûlants des Patriarches soupirant après la venue de Jésus-Christ dans la chair, je me sens vivement touché, je me confonds au dedans de moi-même ; à peine puis-je retenir mes larmes, tant j'ai honte de la tiédeur et de l'insensibilité de ces temps malheureux. A qui d'entre nous, en effet, cette grâce maintenant accordée cause-t-elle une joie comparable aux désirs excités par sa seule promesse, chez les saints des temps anciens ? Voyez combien de personnes vont se réjouir de la Nativité de Jésus-Christ, que nous allons bientôt célébrer ! et plaise à Dieu qu'elles se réjouissent vraiment de la Nativité, et non de la vanité ! Cette parole : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche*[1], exprime bien les vœux enflammés et tout l'amour qui consumaient les justes dans cette pieuse attente. Tous les cœurs spirituels de cette époque sentaient, en effet, ce qu'il y aurait de grâces répandues sur ces lèvres. Aussi l'écrivain sacré disait-il dans l'ardeur de son âme : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche ;* car il souhaitait sans mesure de n'être point privé d'une aussi grande suavité.

2. Toute âme parfaite se disait, en effet : A quoi me servent tous ces oracles des Prophètes ? Qu'il vienne plutôt lui-même, le plus beau des enfants des hommes, et qu'il me baise lui-même d'un baiser de sa bouche. Je n'écoute plus Moïse : sa langue est embarrassée et obscure[1]. Les lèvres d'Isaïe sont impures[2] ; Jérémie ne sait pas parler, il n'est qu'un enfant[3] ; tous les Prophètes sont sans parole. Que Celui dont ils me parlent me parle lui-même ; qu'il me baise lui-même d'un baiser de sa bouche, qu'il ne me parle plus ni en eux ni par eux, parce que l'eau renfermée dans les nuées reste ténébreuse ; mais qu'il me baise lui-même d'un baiser de sa bouche, Celui dont la présence est si douce, et que les flots de son admirable doctrine deviennent en moi une fontaine qui rejaillisse jusqu'à la vie éternelle. Son père l'a oint d'une huile de joie ; il l'emporte sur tous ses compagnons[4]. N'est-ce pas de lui que descendra sur moi une grâce plus abondante, si toutefois il daigne me baiser d'un baiser de sa bouche ? Sa parole est vivante et pénétrante ; son baiser est puissant sur moi ; et ce n'est pas seulement ici l'application des lèvres, qui souvent annonce faussement l'union des cœurs ; ce baiser, c'est l'effusion des joies divines, c'est la révélation des secrets d'en-Haut, c'est un admirable et presque inséparable mélange de lumière céleste avec la lumière de l'âme. Car celui qui s'attache à Dieu est un même esprit avec lui[5]. Aussi, je ne veux ni vision, ni songe, ni figure, ni énigmes ; je dédaigne même l'apparition des anges : car mon Jésus les surpasse par sa beauté et sa majesté. Je ne veux donc

[1] Cant. I, 1.

[1] Exod., IV, 10. — [2] Isaïe, VI, 5. — [3] Jérém., I, 6. — [4] Ps. XLIV, 8. — [5] I Cor., V, 17.

ni le baiser d'un ange, ni celui d'un homme; c'est lui que je supplie de me baiser lui-même d'un baiser de sa bouche. Certes, je n'ose pas espérer qu'il me baise de sa propre bouche (ce qui est la prérogative de l'âme admise à l'éternelle félicité) ; je sollicite une faveur plus humble, celle de ce baiser accordé à tous ceux qui peuvent dire : *Nous avons tous reçu de sa plénitude*[1].

3. Soyez attentifs. Dans la bouche qui baise, voyez le Verbe qui s'est fait chair; dans celui qui est baisé, voyez la chair qu'il a prise, et par le baiser, qui est le fait de celui qui baise et de celui qui est baisé, entendez la personne même qui unit le Verbe à la chair, le médiateur de Dieu et des hommes, le Christ Jésus. Voilà pourquoi aucun saint n'osait dire : Qu'il me baise avec sa bouche; mais seulement, d'un baiser de sa bouche, réservant cette prérogative à celui sur lequel la bouche du Verbe a été appliquée une fois et d'une manière tout à fait particulière, quand la plénitude de la divinité a daigné s'unir corporellement à lui. Heureux baiser! baiser d'une admirable bonté! baiser dans lequel une bouche ne s'est pas inclinée sur une bouche, mais Dieu s'est uni à l'homme! Dans un baiser mortel le contact des lèvres signifie l'union des cœurs; mais ici l'union des natures rassemble le divin et l'humain, et pacifie la terre et le ciel : *Car il est lui-même notre paix, et c'est lui qui réunit les extrémités*[2]. C'est donc après ce baiser que soupiraient tous les saints des temps anciens : ils y présentaient la source de toute douceur, de toute félicité, des trésors cachés de sagesse et de science[3], et eux aussi désiraient recevoir de sa plénitude.

4. Je le vois, ce commentaire vous plaît. Ecoutez donc encore un autre sens. Les saints savaient bien que, même avant la naissance du Sauveur, Dieu avait à l'égard du genre humain des pensées de paix[4]. Car il ne faisait rien sur la terre sans le révéler à ses serviteurs les Prophètes[5]; néanmoins, il y avait ici un mystère voilé au grand nombre[6]. Dans ces jours, la foi était rare sur la terre et l'espérance faible chez ceux mêmes qui attendaient la rédemption d'Israël. Mais ceux qui connaissaient l'avenir prêchaient la venue de Jésus-Christ dans la chair, et la paix qu'il devait apporter avec lui. Aussi l'un d'entre eux a-t-il dit : *La paix régnera sur la terre, lorsqu'il viendra*[7]. Ils prêchaient même avec toute confiance et au nom de Dieu, que par Jésus-Christ les hommes recouvreraient la grâce. Le précurseur du Seigneur, Jean-Baptiste, a vu ce prodige accompli de son temps, et il en a rendu témoignage. *La grâce et la vérité*, dit-il, *ont été données par Jésus-Christ*[1], et tout le peuple chrétien éprouve aujourd'hui la vérité de cette parole.

5. Mais, pendant que les Prophètes annonçaient cette paix, dont l'auteur tardait à paraître, les peuples chancelaient dans leur foi, parce que personne ne venait les racheter et les sauver. Ils se plaignaient du retard que le Prince de la paix, tant de fois annoncé, mettait à venir, selon la parole qu'à travers les siècles le Seigneur avait donnée par la bouche de ses Prophètes ; et, se défiant de ces promesses, ils réclamaient le signe de la réconciliation promise, qui est le baiser; il semblait que du milieu du peuple une voix répondit aux messagers de la paix : Jusques à quand tiendrez-vous nos âmes en suspens? Depuis longtemps vous annoncez une paix qui ne vient pas; vous nous promettez des biens précieux, et nous sommes toujours dans l'agitation. Les anges mêmes ont annoncé cet oracle à nos pères en diverses occasions et en mille manières; nos pères à leur tour nous l'ont annoncé en disant : *La paix, la paix; et il n'y a point de paix*[2]. Si Dieu veut que je croie aux dispositions bienveillantes de sa volonté, qu'il m'a annoncées par tant de menaces, sans les exécuter, qu'il me baise du baiser de sa bouche, et qu'il m'assure ainsi de la paix par le signe même de la paix : car comment puis-je désormais m'en rapporter à des paroles? Il faut appuyer les paroles par des œuvres. Que Dieu me prouve que ses messagers sont véridiques (si toutefois ils sont ses messagers); qu'il les accompagne lui-même, comme ils l'ont tant de fois promis, car sans lui ils ne peuvent rien faire. Il a envoyé son serviteur. Qui a pris son bâton, mais il n'y a encore ni vie ni parole[3]. Je ne me lève pas, je ne me suis pas encore ranimé, je n'ai pas secoué la poussière du tombeau, je ne respire pas à l'espérance, tant que le Prophète ne descendra pas lui-même et ne m'aura pas baisé du baiser de sa bouche.

6. Ajoutez que Celui qui se déclare notre médiateur auprès de Dieu est le Fils de Dieu, Dieu lui-même[4]. Ah! qu'est-ce donc que l'homme pour que Dieu se manifeste ainsi à lui? et qu'est-ce que le fils de l'homme pour

[1] Jean, I, 16. — [2] Ephés., II, 14. — [3] Coloss., II, 3. — [4] Jérém., XXIX, 11. — [5] Amos, III, 7. — [6] Luc, XVIII, 34. — [7] Michée, V, 5.

[1] Jean, I, 17. — [2] Jérém., VI, 14. — [3] IV Rois, IV, 29-31. — [4] I Tim., II, 5.

qu'il lui montre tant d'estime? Et d'où me vient la hardiesse de me remettre entre les mains d'une si grande majesté? Quoi! moi, terre et poussière, j'aurais la présomption de croire que Dieu daigne s'occuper de moi? Ajoutez qu'il aime son Père; mais il n'a pas besoin ni de moi, ni de mes biens. Comment pourrai-je m'assurer qu'il est mon médiateur? Si cependant, comme vous le déclarez, Dieu a vraiment résolu de me prendre en pitié et de m'être plus favorable, qu'il arrête enfin son traité de paix et qu'il conclue avec moi une alliance éternelle par un baiser de sa bouche. Et pour ne pas rendre inutiles les paroles sorties de ses lèvres, qu'il s'humilie, qu'il s'anéantisse, qu'il s'incline jusqu'à moi et qu'il me baise d'un baiser de sa bouche. Un médiateur véritable ne doit être suspect à aucune des parties: que Dieu, fils de Dieu, se fasse donc homme, qu'il soit Fils de l'homme et qu'il consolide ma foi par ce baiser de sa bouche. Je recevrai avec sécurité le Fils de Dieu comme médiateur de Dieu, si je vois en lui le mien. Il cessera ainsi de m'être suspect, car il est mon frère et ma chair; et, puisqu'il est l'os de mes os, la chair de ma chair, il ne pourra plus, je l'espère, me mépriser.

7. Ainsi les plaintes séculaires des Patriarches appelaient le saint baiser, c'est-à-dire le mystère du Verbe incarné, pendant que la foi se fatiguait dans une longue et pénible attente, et que le peuple infidèle, en proie à l'ennui, murmurait contre les promesses de Dieu. J'invente tout cela, si vous ne voyez pas cette vérité dans les saintes Ecritures. Tel est le motif qui dictait ces expressions plaintives et sous lesquelles se cache le murmure: *Instruisez, instruisez encore; attendez, attendez encore: encore un peu, encore un peu* [1]. De là aussi ces prières ardentes de piété, mais pleines de désirs inquiets: *Récompensez ceux qui vous attendent, afin que vos Prophètes soient trouvés fidèles.* Et encore: *Réalisez les prédictions que les anciens Prophètes ont prononcées en votre nom* [2]. De là, ces promesses pleines de douceur et de consolation: *Le Seigneur va paraître et ses paroles se réalisent. S'il diffère un peu, attendez-le avec assurance: car il arrivera très-certainement et il ne tardera pas* [3]. Et encore: *Le temps de sa venue est proche, et les jours n'en sont pas éloignés* [4]. Puis parlant au nom du Messie promis: *Le Seigneur dit: Voilà que je vais faire couler sur vous comme un fleuve de paix, et je répandrai sur vous la gloire des nations comme un torrent débordé* [1]. On voit assez par ces paroles le zèle des prédicateurs du Messie et la défiance des peuples; ils murmuraient et leur foi chancelait, et, selon la prophétie d'Isaïe, *les anges de la paix pleuraient amèrement* [2]. Aussi, de peur que le genre humain, devant ces longs délais du Christ, ne se consumât de désespoir, qu'il ne se crût méprisé dans son infirme mortalité et ne cessât d'attendre sa réconciliation avec Dieu de la grâce tant de fois promise, les saints, instruits par le Saint-Esprit, soupiraient après la présence certaine du Messie dans la chair, et ils demandaient avec instance, en faveur des pusillanimes et des incrédules, le signe de la paix qui devait se conclure.

8. O rejeton de Jessé, qui êtes comme un signe de salut pour tous les peuples [3], combien de rois et de prophètes ont désiré vous voir et ne vous ont pas vu! Heureux cependant entre tous, Siméon, dont la vieillesse a reçu cette abondante miséricorde! il a désiré avec ardeur voir Celui qui était l'objet des désirs: il l'a vu, et il en a été réjoui; et, ayant reçu le baiser de paix, il est mort dans la paix, publiant à haute voix avant son départ, que Jésus était né pour être un signe de contradiction [4]; ce qui est arrivé. Le signe de la paix a été contredit dès son apparition, mais par ceux qui haïssent la paix: car Jésus est la paix pour les hommes de bonne volonté, et une pierre de scandale et d'achoppement pour les méchants [5]. Hérode même a été troublé, et tout Jérusalem avec lui [6]: car Jésus est venu dans son propre héritage, et les siens ne l'ont pas reçu [7]. Heureux ces bergers qui, pendant leur veille, ont été jugés dignes de voir ce signe! Dès lors, il se cachait déjà aux sages et aux prudents, et il se révélait aux petits. Hérode aussi a voulu le voir; mais, parce que sa volonté n'était pas droite, il ne l'a pas mérité. C'est que Jésus était un signe de paix, destiné seulement aux hommes de bonne volonté. Pour Hérode et ses semblables, il ne leur sera donné que le signe du prophète Jonas. Mais aux bergers: *Voici,* dit l'ange, *le signe qui vous est donné;* à vous hommes humbles, obéissants, qui ignorez les hauteurs de l'orgueil, à vous qui veillez et qui méditez jour et nuit la loi de Dieu: *Ce signe vous est donné,* leur dit-il. Quel signe? Celui que les Anges promettaient, que les peuples réclamaient, que les Prophètes avaient prédit;

[1] Isaïe, XXVIII, 10. — [2] Eccli., XXXVI, 18, 17. — [3] Habac., II, 3. — [4] Isaïe, XIV, 1.

[1] Isaïe, LXVI, 12. — [2] *Ibid.*, XXXIII, 7. — [3] *Ibid.*, XI, 10. — [4] Luc, II, 25. — [5] *Ibid.*, 14. — [6] Matth., II, 3. — [7] Jean, I, 11.

le Seigneur l'a envoyé et il vous l'a montré : C'est celui qui doit donner la foi aux incrédules, l'espérance aux pusillanimes, la sécurité aux âmes parfaites : voilà votre signe. Mais de quoi est-il le signe? Du pardon, de la grâce, de la foi, et de la paix qui n'aura pas de fin. Voilà donc quel est ce signe : *Vous trouverez un enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche*[1]. Et cependant Dieu est en lui se réconciliant le monde[2]. Il mourra pour vos péchés, il ressuscitera pour votre justification, afin que, justifiés par la foi, vous ayez la paix avec Dieu[3]. Autrefois le Prophète proposait au roi Achaz de demander au Seigneur son Dieu de lui montrer ce signe de paix, soit au plus haut des cieux, soit au fond de l'abîme; mais ce roi impie refusa[4], ne croyant pas, le misérable, qu'il fût possible d'unir dans la paix le ciel et la terre; en sorte que les hommes visités par le Seigneur descendu du ciel reçussent le signe de la paix par le saint baiser, et que les esprits célestes, à leur tour, possédassent seuls, dans une éternelle félicité, ce même Dieu remonté au ciel.

9. Il faut finir; résumons en peu de mots ce que je viens d'expliquer : il est évident que ce saint baiser a été accordé au monde pour deux raisons : pour établir la foi des faibles et satisfaire les désirs des parfaits : or, ce baiser n'est autre chose que le Médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ Homme-Dieu qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON III

Du Baiser du pied, de la main et de la bouche du Seigneur, etc.

1. Ouvrons aujourd'hui le livre de l'expérience. Rentrez en vous-mêmes et que chacun de vous interroge sa conscience sur ce qui sera dit. Je voudrais examiner si jamais il a été permis à quelqu'un de vous, de dire sincèrement : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche*[5]. L'homme ne trouve pas ce cri dans son cœur : il n'est possible qu'à celui qui ayant déjà reçu, ne fût-ce qu'une fois, le baiser spirituel de la bouche de Jésus-Christ, est porté par sa propre expérience à le redire volontiers. A mon avis celui qui a reçu cette faveur sait seul en quoi elle consiste : c'est une manne cachée, et celui-là seul qui en a mangé la désire encore. C'est une fontaine scellée où l'étranger ne puise pas; celui-là seul qui a pu y boire en a soif encore. Ecoutez celui qui en a fait l'expérience : comme il y revient! *Rendez-moi*, dit-il, *la joie de votre salut*[6]. Ah! que l'âme donc qui me ressemble, qui est chargée de péchés, assujétie encore aux passions de la chair, qui n'a jamais senti les douceurs de l'Esprit-Saint, qui ignore, ne les ayant pas éprouvées, les joies intérieures, ne s'arroge pas ce droit.

[1] Luc, II, 12. — [2] II Cor., V, 19. — [3] Rom., IV, 25; V, 1. — [4] Isaïe, VII, 11, 12. — [5] Cant., I, 1. — [6] Ps. L, 14.

2. Cependant, je vais montrer à cette âme quelle place lui convient auprès de son Sauveur. Qu'elle n'ait pas la présomption de s'élever jusqu'à la bouche du doux Epoux : qu'elle se prosterne avec moi toute tremblante aux pieds du Maître sévère : et, qu'avec le publicain, pénétrée de frayeur, au lieu d'élever les yeux vers le ciel, elle les tienne abaissés vers la terre[1]. Son regard accoutumé aux ténèbres pourrait être troublé par la lumière céleste, accablé par la gloire de la majesté divine, ébloui à la vue inaccoutumée de son brillant éclat, aveuglé de nouveau et plongé dans l'obscurité de ténèbres plus épaisses. O âme, qui que vous soyez et dont je trace le portrait, n'estimez pas vil et méprisable le lieu où une sainte pécheresse a déposé ses crimes et où elle a revêtu la sainteté. C'est là que l'Ethiopienne a changé de peau et qu'ayant repris son ancienne blancheur, elle pourrait en toute vérité et justice répondre à ses détracteurs : *Je suis noire, mais je suis belle, ô filles de Jérusalem*[2]. Par quel secret, me direz-vous, a-t-elle obtenu ce résultat, et par quels mérites? Apprenez-le en deux mots : elle a versé des larmes amères; elle a tiré de son cœur des

[1] Luc, XVIII, 13. — [2] Cant., I, 4.

soupirs profonds, et son âme ébranlée par de salutaires sanglots s'est débarrassée de ses humeurs plus amères que le fiel. Le céleste Médecin s'est hâté d'accourir, parce que sa parole a la vitesse de l'éclair [1]. La parole de Dieu n'est-elle pas une potion salutaire et active qui pénètre les cœurs et les reins [2]? Oui, *la parole de Dieu est vive et efficace, et elle perce mieux qu'une épée à deux tranchants; elle pénètre jusque dans les replis de l'âme et de l'esprit; jusque dans les jointures et les moelles, et elle sépare les plus intimes pensées* [3]. A l'exemple de cette bienheureuse pénitente, prosternez-vous donc aussi, âme infortunée, et cessez d'être misérable : prosternez-vous à terre; embrassez les pieds du Sauveur, apaisez-le par vos baisers, arrosez-le de vos larmes qui ne le laveront pas, mais qui vous purifieront vous-même, et vous deviendrez une de ces brebis fraîchement tondues qui sortent blanches du lavoir [4]; ne relevez pas votre front accablé de honte et de tristesse qu'il ne vous ait dit aussi : *Vos péchés vous sont remis* [5], et que vous n'ayez entendu ces paroles : *Levez-vous, levez-vous, fille de Jérusalem, fille captive; levez-vous, secouez la poussière qui vous couvre* [6].

3. Ayant donc pris un premier baiser sur les pieds de Jésus-Christ, ne soyez pas assez présomptueux pour vous élever de suite au baiser de la bouche; il faut passer par un autre baiser intermédiaire qui vous servira comme de degré; vous le prendrez sur la main, et en voici la raison : que me servira-t-il d'entendre Jésus me dire : *Vos péchés vous sont remis*, si je ne cesse pas de pécher? J'ai quitté ma tunique; qu'aurai-je gagné si je la reprends? Si je salis de nouveau mes pieds, à quoi bon les avoir lavés? Je suis longtemps resté plongé dans la boue du crime; si j'y retombe, mon sort sera certainement plus déplorable qu'après ma première chute. Il m'en souvient, Celui qui m'a guéri m'a dit : *Voilà que vous êtes guéri, allez, mais gardez-vous de pécher encore, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire* [7]. Mais il faut que Celui qui m'a donné la volonté du repentir, me donne aussi la force de persévérer; sinon, revenant à des fautes qui demandent de nouvelles larmes, je rendrai mon dernier état plus malheureux que le premier. Malheur à moi pénitent, si Celui sans lequel je ne puis rien me retire aussitôt. Non, sans lui je ne puis ni me repentir, ni me contenir. L'avis du Sage me revient aussi à l'esprit : *Ne multipliez pas les paroles dans vos prières* [1]. Je tremble aussi à la pensée du souverain Juge menaçant l'arbre qui ne porte pas de bons fruits [2]. C'est pourquoi je ne suis pas satisfait, je l'avoue, d'une première grâce qui m'a rendu pénitent de mes péchés passés, si je n'en reçois une seconde qui me fasse produire de dignes fruits de pénitence, et m'empêche de retourner à mon vomissement.

4. Voici donc ce que j'ai à demander et à recevoir avant de prétendre à des biens plus saints et plus relevés : je ne veux pas monter tout à coup au premier rang, mais avancer par degrés : autant l'impudence du pécheur déplaît à Dieu, autant la confusion du pénitent lui est agréable. Vous l'apaiserez plus promptement, si, vous mesurant à vous-même, vous n'aspirez pas à des faveurs trop hautes pour vous. Large et difficile est le passage du pied à la bouche, et de plus il ne vous sied pas. Eh quoi! aurez-vous la présomption de monter à cette bouche sacrée, vous encore souillé de fange? Vous êtes plongé dans la boue et, aujourd'hui, vous oseriez baiser cette bouche étincelante de gloire! Passez d'abord par la main. Qu'elle vous purifie, qu'elle vous relève. Mais comment vous relèvera-t-elle? En donnant un appui à votre conscience. Lequel? l'éclat de la chasteté et de dignes fruits de pénitence qui sont les œuvres de piété : ces dons vous tireront de la fange et vous permettront l'espoir de monter plus haut. En recevant ces dons, baisez la main de Dieu, c'est-à-dire ne vous glorifiez pas, mais rendez gloire au nom de Dieu. Oui, rendez-lui gloire, et pour les crimes qu'il vous pardonne, et pour les vertus qu'il vous a conférées. Sinon, comment vous prémunir contre des traits comme ceux-ci : *Qu'avez vous que vous ne l'ayez reçu? et si vous l'avez reçu, pourquoi vous glorifier comme si vous ne l'aviez pas reçu* [3]?

5. Dans ces deux baisers, voilà donc deux expériences que vous faites de la bonté de Dieu; j'espère que vous ne rougirez pas d'aspirer maintenant à de plus saints embrassements; car vous devez grandir en confiance à mesure que vous grandissez en grâce : ainsi vous aimerez plus ardemment et vous demanderez avec plus d'assurance ce que vous sentez vous manquer. Or, on ouvre à celui qui

[1] Ps. CXLVII, 15. — [2] Ps. VII, 10. — [3] Héb., IV, 12. — [4] Cant. IV, 2. — [5] Luc, VII, 37. — [6] Isaïe, LII, 12. — [7] Jean, V, 14.

[1] Eccli., VII, 15. — [2] Matth., III, 10. — [3] I Cor., IV, 7.

frappe. Quant à ce baiser supérieur d'un si grand prix et d'une si admirable douceur, je crois que Dieu ne le refusera pas à de pareilles dispositions. Et voici la voie et la marche pour l'obtenir. Nous nous prosternons d'abord à ses pieds, et là, devant le Seigneur qui nous a faits, nous pleurons les péchés que nous avons commis. En second lieu, nous cherchons la main qui nous relève et qui fortifie nos débiles genoux. Enfin, lorsque nos prières et nos larmes ont déjà obtenu ces faveurs, nous osons élever notre tête jusqu'à la bouche même tout éclatante de gloire, non-seulement pour la contempler, mais, je le dis en tremblant, pour l'embrasser, parce que Jésus-Christ notre vie est devant nous; nous lui sommes unis dans le saint baiser, et par sa bonté nous ne sommes plus avec lui qu'un seul esprit.

6. C'est donc à bon droit que mon cœur vous dit, ô Seigneur Jésus : Mes yeux vous ont cherché, je chercherai, Seigneur, votre visage ; dès le matin vous m'avez fait sentir votre miséricorde : quand je gisais dans la poussière, quand je baisais vos adorables pieds, vous m'avez pardonné une vie criminelle. Puis, le jour s'avançant, vous avez réjoui l'âme de votre serviteur, puisqu'au baiser de votre main, vous m'avez accordé la grâce de bien vivre. Et maintenant que reste-t-il, ô bon Sauveur, sinon qu'en m'admettant avec bonté au baiser de votre bouche dans la plénitude de la lumière et la ferveur du cœur, vous me combliez de joie par la vue de votre visage. Indiquez-moi, ô très-bon, ô très doux, indiquez-moi où vous paissez votre troupeau, et où vous vous reposez à midi. Mes frères, il fait bon d'être ici ; mais voilà que la malice du jour vient nous troubler : les hôtes, dont on nous annonce l'arrivée, nous obligent à interrompre, mais non à finir cet heureux entretien. J'irai donc au-devant d'eux, pour remplir fidèlement les devoirs de cette charité dont nous parlons : il ne faut pas qu'on nous adresse ce reproche : *Ils disent et ils ne font pas*. Pour vous, priez pendant ce temps-là, afin que les sacrifices volontaires que ma bouche lui offre soient agréable au Seigneur, qu'ils servent à votre édification et à celle de nos visiteurs, et qu'ils contribuent à la louange et à la gloire de Dieu et de son nom.

SERMON IV

Du triple progrès de l'âme qui se fait par le baiser du pied, de la main et de la bouche du Seigneur.

1. Notre entretien d'hier, il vous en souvient, a roulé sur trois progrès de l'âme, figurés par les trois baisers. Je vais continuer aujourd'hui le même sujet, selon que Dieu voudra bien, dans sa bonté, inspirer son pauvre ministre. Nous avons dit, vous le savez, que ces baisers se donnent au pied, à la main, à la bouche, et qu'ils mènent l'un à l'autre. Au premier commence notre conversion ; le second est accordé au progrès, la perfection seule, et une rare perfection, mérite de goûter le troisième. Le livre que j'ai entrepris d'expliquer commence par ce baiser saint que j'ai mis le dernier, et ne parle que de celui-là. C'est moi qui, à son occasion, ai nommé les deux autres. Ai-je eu raison? vous en jugerez ; et je pense que la suite du discours voulait qu'il en fût ainsi. Celui qui a dit : *Qu'il me baise du baiser de sa bouche*, a certainement voulu distinguer ce baiser d'un et même de plusieurs baisers, et je serais étonné si vous ne compreniez pas la nécessité de cette distinction. En effet, s'il avait suffi de dire simplement : *Qu'il me baise*, pourquoi ajouter expressément une formule contraire aux habitudes du langage, et dire : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche*, sinon pour montrer que le baiser sollicité était le plus élevé, mais non le seul ? Ne disons-nous pas entre nous : Baisez-moi, ou donnez-moi un baiser ? on n'ajoute jamais : de votre bouche,

ou d'un baiser de votre bouche. Quand nous nous disposons à nous baiser, nous nous présentons réciproquement la bouche, sans cependant la mentionner nommément. Enfin, l'évangéliste, en racontant que le Seigneur a reçu du traître Judas un baiser, se borne à dire : *Et il le baisa*, sans ajouter : sur sa bouche, ou d'un baiser de sa bouche. Telle est la façon ordinaire d'écrire ou de parler. Il y a donc trois sentiments ou progrès dans les âmes, qui ne sont bien connus et compris que de ceux qui en ont fait l'expérience, puisqu'il leur a été donné de sentir, autant qu'il est possible dans ce misérable corps, et le pardon de leurs péchés passés, et la grâce pour faire le bien, et la présence même de Celui de qui descendent et ce pardon et ces bienfaits.

2. Au reste, comprenez mieux encore pourquoi j'ai nommé ici le premier et le second baiser. Le baiser, nous le savons tous, est le signe de la paix. Si donc, comme le dit l'Écriture, *nos péchés ont établi une séparation entre Dieu et nous* [1], enlevons la séparation et la paix régnera. Or, en satisfaisant à Dieu pour obtenir notre réconciliation, après avoir détruit le péché qui nous séparait de Dieu, nous obtenons un pardon qui est un vrai baiser de paix. Mais nous ne devons le chercher qu'aux pieds du Sauveur ; car notre satisfaction doit être accompagnée d'une humilité et d'une confession qui expient l'orgueil de la transgression.

3. Mais comme pour vivre d'une vie plus pure et agir d'une manière plus digne de lui, Dieu par une grâce plus grande a daigné nous admettre à une sorte de familiarité, nous levons avec confiance la tête de la poussière, pour baiser, selon la coutume, la main de notre bienfaiteur, à la condition toutefois de chercher dans le bienfait reçu, non pas notre gloire personnelle, mais celle du Créateur; et de ne point nous attribuer ses dons, mais de les lui rapporter. Autrement, si vous vous glorifiez en vous et non en Notre-Seigneur, vous montrez clairement que vous baisez non sa main, mais la vôtre, ce qui, dans la pensée de Job, est *un crime et une négation de Dieu* [2]. Si donc, au témoignage de l'Écriture, chercher sa propre gloire, c'est se briser la main, il est vrai de dire que c'est baiser la main de Dieu que de chercher sa gloire. C'est ce qui a lieu dans le monde : les serviteurs, voulant demander pardon à leurs maîtres qu'ils ont offensés, leur baisent les pieds, et les pauvres baisent la main des riches dont ils reçoivent l'aumône.

[1] Isaïe, LIX, 2. — [2] Job, XXXI, 28.

4. Mais, comme Dieu est esprit [1], et qu'une substance spirituelle n'a aucune partie corporelle qui tombe sous les sens, il se trouvera peut-être des gens, qui n'ayant jamais reçu de lui de pareilles faveurs, me demanderont de leur montrer les mains ou les pieds de Dieu et de leur prouver ce que je dis du baiser de ces pieds ou de ces mains. Eh ! que me répondrait mon interlocuteur, si je lui demandais de me prouver que le langage de l'Écriture touchant le baiser de la bouche, se rapporte, en effet, à Dieu ? Il me répondra, sans doute, qu'avec une bouche il a aussi des pieds et des mains, ou qu'il n'a ni l'un ni l'autre; mais assurément Dieu a une bouche, avec laquelle il enseigne toute science à l'homme; il a une main qui distribue la nourriture à toute créature; il a des pieds, dont la terre est l'escabeau, des pieds devant lesquels les pécheurs de la terre, convertis et humiliés, viennent apporter leurs expiations; Dieu, dis-je, a ces membres, non pas en nature, mais dans leurs opérations. L'âme peut donc s'humilier et s'anéantir devant Dieu, par l'aveu de ses fautes, se ranimer et se renouveler par une ardente dévotion, se retirer et se reposer dans une délicieuse contemplation. Celui qui gouverne tout, est tout à tous, et il n'est proprement rien de tout cela, car l'Être qui existe par lui-même habite une lumière inaccessible [2]; la paix dont il jouit surpasse tout ce qu'on peut sentir [3], sa sagesse est sans mesure [4], sa grandeur sans bornes [5], et nul homme ne peut le voir sans mourir [6]. Ce n'est pas qu'il soit loin de nous Celui qui est la Vie de tous les êtres, et sans qui rien n'existe : au contraire (et quel sujet d'admiration !) rien n'est ni plus présent ni plus incompréhensible. Qu'y a-t-il de plus présent à chaque être que son essence même ? Et qu'y a-t-il de plus incompréhensible pour lui, que l'essence de toutes choses ? Or, Dieu est l'essence de tous les êtres, non pas que ces êtres soient ce que Dieu est, mais parce qu'ils existent, de lui, par lui et en lui [7]. Dieu est donc l'Être de tout ce qui est, l'Être causal et non l'être matériel. Ainsi, cette haute Majesté daigne être à ses créatures ce qu'elles sont : aux êtres animés, la vie; aux êtres raisonnables, la lumière; à ceux qui usent bien de la raison, la vertu; à ceux qui triomphent dans les luttes de la vertu, la gloire.

[1] Jean, 44. — [2] I Timoth., VI, 16. — [3] Philipp., IV, 7. — [4] Psal. CXLVI, 5. — [5] *Ibid.*, CXLIV, 3. — [6] Exode, XXXIII, 20. — [7] Rom., XI, 36.

5. Or, Celui qui d'une seule parole a tout fait, les corps et les esprits, n'a besoin d'aucun organe corporel pour créer, gouverner, administrer, mouvoir, changer, renouveler, et affermir ses œuvres. Les âmes ont besoin de corps et de sens corporels, pour se connaître les unes les autres et pour agir : il n'en est pas ainsi du Tout-Puissant. De sa seule volonté, prompte et efficace, il crée, il coordonne selon son bon plaisir. Celui qui veut, peut autant qu'il veut, et cela sans l'aide des choses corporelles, et sans le secours des membres. Et quoi ! croyez-vous donc que, pour voir les choses qu'il a faites, il lui soit nécessaire de recourir aux sens corporels ? Rien, non rien absolument ne lui est caché ; rien n'échappe à sa lumière partout présente ; et pour connaître, le ministère des sens lui est superflu. Non-seulement sans corps, il connaît tout ; mais sans corps, il est lui-même connu de ceux qui sont purs de cœur. La brièveté de ce discours n'en demande peut-être pas encore la fin ; mais la sagesse nous conseille d'en renvoyer la continuation à demain.

SERMON V

De quatre genres d'Esprits. L'esprit de Dieu, l'esprit de l'ange, l'esprit de l'homme et l'esprit de la bête.

1. Quatre genres d'esprits vous sont connus : l'esprit animal, l'esprit humain, l'esprit angélique, et l'Esprit divin qui a créé les autres. De tous ces esprits, il n'en est pas qui, soit pour lui-même, soit pour d'autres, soit pour ces deux motifs réunis, n'ait besoin ou d'un corps, ou d'une apparence de corps, excepté pourtant Celui dont toute créature tant corporelle que spirituelle publie les louanges, en disant : *Vous êtes mon Dieu, vous n'avez pas besoin de mes biens* [1]. Au premier un corps est si nécessaire qu'il ne peut subsister sans lui. En effet, l'esprit cesse et de vivifier et de vivre quand l'animal meurt. Pour nous, nous vivons, il est vrai, après notre corps, mais ce n'est qu'avec son aide que nous pouvons atteindre aux moyens de vivre heureusement. C'était l'avis de celui qui disait : *Ce qu'il y a de visible en Dieu, est devenu visible par la connaissance que ses créatures en donnent* [2] ; car les créatures, c'est-à dire les choses corporelles et visibles, ne nous sont connues qu'autant qu'elles sont perçues par l'intermédiaire des corps. En tant que créatures spirituelles, nous avons donc besoin d'un corps pour acquérir cette science qui nous est comme un degré pour arriver à la connaissance qui rend heureux. Si l'on m'objecte ici les petits enfants baptisés, dont l'âme quitte le corps avant de connaître les choses corporelles et qui néanmoins entrent dans la vie bienheureuse, je répondrai en deux mots, qu'ils tiennent cette faveur de la grâce et non de la nature. Pourquoi m'alléguer les miracles de Dieu, quand je ne traite ici que des choses naturelles ?

2. Que les anges aient besoin de corps, j'en ai la preuve dans cette parole certaine et divine : *Tous les anges ne sont-ils pas esprits qui tiennent lieu de serviteurs et de ministres, étant envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut* [1] *?* Comment, en effet, pourraient-ils autrement remplir leur ministère, surtout auprès d'êtres corporels? Enfin, il n'appartient qu'à des êtres corporels d'aller de côté et d'autre, de passer d'un lieu à un autre; ce que font fréquemment les anges, comme nous le prouvent des autorités bien connues. C'est ainsi qu'ils se sont montrés aux patriarches, les ont visités, ont mangé, et se sont lavé les pieds : ainsi les esprits célestes, tant supérieurs qu'inférieurs, ont besoin de corps, non pas pour leur utilité propre, mais pour rendre service.

[1] Psal. xv, 2. — [2] Rom., i, 20.

[1] Hébr. i, 14.

3. L'animal par sa destination est esclave et ne peut servir qu'à des besoins corporels et temporels. Voilà pourquoi l'esprit qui est en lui, passe avec le temps et finit avec le corps ; car le serviteur ne reste pas éternellement dans la maison, encore que les maîtres qui en usent bien, profitent de cette servitude passagère pour gagner les biens éternels. Mais l'ange, esprit libre, exerce un ministère de piété; il travaille avec une joyeuse ardeur à procurer les biens à venir aux mortels en qui il voit de futurs concitoyens et des cohéritiers de l'éternelle félicité. Or, tous deux ont certainement besoin de corps, celui-là, pour son service obligatoire, l'autre pour son ministère de bienveillance. Je ne vois pas quels secours ils en pourraient retirer pour l'éternité. Quoique l'esprit irraisonnable saisisse les choses corporelles au moyen d'un corps, est-il capable, à l'aide de ces choses corporelles et sensibles, d'arriver jusqu'à ce qui est spirituel et intellectuel? Nous savons cependant qu'il y amène les hommes, prêtant un secours matériel et passager à ceux qui subordonnent l'usage des biens temporels aux éternels et qui usent de ce monde comme n'en usant pas.

4. L'esprit de l'ange, sans le ministère d'un corps et sans le secours des choses qui ne se perçoivent que par lui, doit à sa seule pénétration et à sa nature si rapprochées de la divinité, d'atteindre les choses les plus relevées et de découvrir les plus cachées. N'est-ce pas ce que l'Apôtre comprenait, quand après avoir dit : *Ce qu'il y a d'invisible en Dieu est devenu visible par la connaissance que ses créatures nous en donnent,* il ajoute aussitôt : *Depuis la création du monde ?* C'est qu'il n'en était pas ainsi depuis la création du ciel. Car les vérités qu'un être revêtu de chair et habitant cette terre atteint dans ses progrès et sa marche lente et graduelle, par la considération des choses sensibles, l'esprit qui habite les cieux les saisit rapidement et facilement par la sublimité et la pureté de sa nature, sans le secours d'aucun sens corporel et sans l'aide d'aucun objet matériel. Pourquoi chercherait-il les choses spirituelles dans les choses corporelles, celui qui les trouve et les saisit sans obscurité et sans difficulté dans le livre de vie? Pourquoi celui qui nage dans l'abondance tirerait-il à la sueur de son front, la graine de la paille, le vin du raisin et l'huile de son enveloppe? Qui s'en ira mendier son pain à la porte des étrangers, s'il en a chez lui à profusion ? creusera des puits, s'épuisera à chercher jusque dans les entrailles de la terre un filet d'eau, si une riche fontaine lui fournit largement les eaux les plus limpides? Ainsi, ni l'esprit de la brute, ni l'esprit de l'ange n'empruntent de leurs corps aucun secours pour rendre heureuse la créature spirituelle. Le premier en est incapable, puisqu'il est naturellement privé de raison, et le second doit à l'excellence de sa gloire de n'avoir pas besoin de ce concours.

5. A l'esprit de l'homme, placé entre l'esprit le plus élevé et l'esprit inférieur, un corps est manifestement indispensable : sans lui il ne peut ni progresser, ni être utile. Car, sans nommer ici tous les autres membres du corps, ni leurs usages divers, comment sans langue pourriez-vous instruire vos auditeurs? et comment, sans oreilles, vos auditeurs pourraient-ils entendre vos instructions?

6. Ainsi donc, puisque sans le secours d'un corps, ni l'esprit animal ne peut payer sa dette de servitude, ni la créature spirituelle et céleste remplir son ministère de piété, ni l'âme raisonnable pourvoir tant à son salut propre, qu'à celui du prochain, il est évident que tous les esprits demandent un corps, soit pour rendre des services, soit pour en recevoir et en rendre en même temps. Mais que répondre, si on demande pourquoi il se trouve des animaux qui ne sont d'aucune utilité et qui sont même nuisibles ? Ils sont certainement utiles pour la vue, s'ils ne le sont pour l'usage. Ils sont plus utiles à l'âme de ceux qui les voient qu'aux corps de ceux qui s'en servent. Nuisibles et pernicieux à la santé de l'homme, ils peuvent cependant avec leurs corps coopérer au bien de ceux que les desseins de Dieu appellent à la sainteté; si ce n'est pas en leur servant de nourriture, ou en leur prêtant leur ministère, c'est au moins en stimulant le génie des êtres raisonnables et en les faisant avancer dans cette science qui connaît *ce qu'il y a d'invisible en Dieu par les créatures visibles.* Le diable et ses satellites, dans leur infernale méchanceté, cherchent toujours à nuire et surtout aux âmes zélées dont il est dit : *Qui sera capable de vous nuire, si vous êtes ardents pour le bien* [1]? Mais loin d'y réussir, contre leur propre volonté, ils aident les bons dans leurs bonnes œuvres.

7. Les corps angéliques sont-ils naturels à ces esprits, comme les corps humains le sont aux hommes? Sont-ils de chair, mais immortels, ce que ne sont pas encore les nôtres? Les

[1] I Pierre, III, 13.

anges peuvent-ils changer ces corps, les présenter sous toute forme et sous toute apparence, les condensant et les solidifiant à leur gré, et les gardant impalpables, comme il convient en effet à la simplicité de leur nature et de leur substance, et inaccessibles à nos regards? ou bien les anges qui sont une substance simple et spirituelle, prennent-ils des corps seulement lorsqu'ils en ont besoin ? Leur ministère rempli, les rendent-ils au milieu d'où ils les avaient tirés et où ils se dissolvent? Ne me le demandez pas. Les Pères sont partagés sur ces questions, et je ne vois pas clairement si je dois enseigner une opinion plutôt que l'autre. Je suis indécis, je l'avoue; d'ailleurs, je ne crois pas la connaissance de ces sortes de choses très-importante à votre profession.

8. Sachez cependant ceci: Aucun esprit créé ne peut par lui-même arriver à nos âmes; il ne peut non plus, sans le concours de nos corps ou du sien, s'unir à nous ou se glisser en nous, au point de nous rendre par sa participation savants ou plus savants, bons ou meilleurs. Ni ange, ni âme n'est capable de semblable rapprochement, et je me sens moi-même en une pareille incapacité. Les anges eux-mêmes ne communiquent pas ainsi entre eux. Laissons donc ce privilége à l'Esprit souverain et infini, qui pour donner toute science aux anges et aux hommes, n'a besoin ni d'avoir une bouche, ni de s'adresser aux oreilles corporelles. Il s'insinue par sa propre volonté, il se fait connaître par lui-même; esprit pur, il est compris par les âmes pures. Il n'a besoin de personne. Il se suffit à lui-même et il suffit à tous les êtres par sa seule toute-puissance.

9. Dieu opère cependant d'immenses et d'innombrables choses par le ministère des créatures soit corporelles, soit spirituelles, qui sont à ses ordres; mais c'est en leur commandant et non en les priant. Par exemple, en ce moment, il prend ma langue pour opérer son œuvre, c'est-à-dire pour vous instruire. Il pourrait, sans doute, le faire par lui-même et plus facilement et plus doucement: c'est certainement ici indulgence, mais non nécessité de sa part. Votre perfection sera pour moi mérite, mais non soulagement pour lui. Ainsi doit penser tout homme qui fait le bien, afin de ne se point glorifier en lui des dons de Dieu, au lieu de se glorifier en Dieu. Il arrive quelquefois qu'un méchant homme, ou un mauvais ange, opèrent le bien malgré eux; il est clair que ce qu'ils font ne leur est d'aucun avantage, puisqu'aucun bien ne profite à qui n'en veut pas. Dans ce cas, l'agent n'est qu'un instrument; mais je ne sais pourquoi le bien qui nous vient d'un mauvais dispensateur nous cause une émotion plus agréable et plus délicieuse. Voilà pourquoi Dieu se sert des méchants pour faire du bien aux bons, sans avoir toutefois besoin d'eux pour bien faire.

10. Comment douter que les êtres privés de sens et de raison sont les moins nécessaires à Dieu? En les voyant concourir eux-mêmes au bien, on comprend que tout est au service de Celui qui a le droit de dire: *Tout l'univers m'appartient*[1]. Peut-être aussi Dieu, qui sait ce qui convient le mieux à chaque être, exige moins des créatures corporelles un service efficace qu'une harmonie, et veut que les êtres corporels concourent souvent par leurs opérations aux opérations divines; par exemple, que les pluies vivifient les semences, ou qu'elles multiplient les moissons ou qu'elles hâtent la maturité des fruits. Dieu aurait-il besoin d'avoir un corps à lui, lui à qui sont docilement soumis les corps célestes et les corps terrestres? Il n'a que faire d'un corps spécial, puisque aucun corps ne lui est étranger. Mais, si je voulais traiter, dans ce discours, tout ce qui se rattache à ce sujet, il dépasserait les bornes, peut-être même les forces de quelques-uns d'entre vous. Réservons donc ce qui nous reste à dire pour le traiter sous un autre titre.

[1] Ps. XLIX, 12.

SERMON VI

De l'Esprit tout-puissant et infini qui est Dieu. Comment la miséricorde et le jugement sont appelés les pieds de Dieu.

1. Afin de rattacher cet entretien au précédent, vous rappelez-vous ce que nous avons établi, que l'Esprit tout-puissant et infini est le seul qui, pour exécuter ou imposer ses volontés, n'ait besoin ni de l'intermédiaire, ni du secours d'un corps? Croyons donc qu'en Dieu seul se trouve la vraie immatérialité, comme la vraie immortalité; seul des esprits il est tellement au-dessus de toute nature corporelle, que ses opérations ne réclament aucun corps, et que, pour réaliser ses plans et ses desseins, sa seule volonté et son être spirituel lui suffisent. C'est la seule majesté qui, dans ses actes, n'ait besoin d'aucun instrument corporel, que le but en soit elle-même ou un autre; à la volonté toute-puissante de laquelle toute œuvre s'accomplit; devant qui toute élévation s'abaisse, toute difficulté cède, toute créature obéit sans l'intervention ou le secours d'aucun agent corporel ou spirituel. Dieu instruit ou avertit sans langue, il présente ou il tient sans mains, il court sans pieds au secours de ceux qui périssent.

2. Ainsi agissait-il en faveur des patriarches des premiers siècles. Les hommes étaient l'objet de ses continuels bienfaits. Mais le bienfaiteur restait caché. Pour lui, il atteignait tout avec force, depuis une extrémité jusqu'à l'autre, et disposait tout avec douceur, sans que les hommes le vissent. Ils jouissaient des biens d'un Dieu que leurs yeux n'apercevaient pas, parce qu'il réglait tout d'une manière paisible. Tous les êtres venaient de lui, mais sans être immuables comme lui. Ils vivaient par lui, et non par eux-mêmes; par lui ils étaient intelligents, et ils étaient séparés de lui par le péché. Ingrats, insensés, ils ne le comprenaient pas; au lieu d'attribuer à leur Créateur leur être, leur vie, leur intelligence, ils en faisaient honneur à la nature ou, ce qui était encore une folie plus grande, à la fortune, au hasard. Un grand nombre même croyaient tenir ces biens de leur adresse personnelle et de leur habileté. Quels honneurs l'esprit de mensonge ne se fit-il pas décerner! Quel culte ne rendit-on pas au soleil et à la lune! Quelle puissance n'attribua-t-on pas à la terre et aux eaux! Quelle vénération pour des ouvrages fabriqués de la main des hommes! On adorait comme divinités les plantes, les arbres, et jusqu'aux plus petites et aux plus viles semences!

3. C'est ainsi, hélas! que les hommes se perdirent et changèrent leur gloire pour l'image d'un animal qu'on nourrit de l'herbe des champs[1]! Le Seigneur, ayant pitié de leurs erreurs, voulut bien quitter la montagne couverte d'épaisses ténèbres et établir sa tente dans le soleil[2]. Il présenta sa chair aux âmes charnelles, afin de leur apprendre à goûter les choses de l'esprit. S'étant fait chair, et, à l'aide de cette chair, opérant non des œuvres charnelles, mais l'œuvre de Dieu, commandant à la nature, dominant la fortune, convaincant de folie la sagesse humaine et renversant la tyrannie des démons, il montre clairement qu'il est toujours Celui par qui s'accomplissaient autrefois les mêmes prodiges. Ayant donc, dans la chair et avec son concours, opéré des prodiges pleins de puissance et d'éclat, prêché une doctrine salutaire, souffert des traitements indignes, il a prouvé qu'il était le même dont la puissance invisible avait créé les siècles, le même qui les dirigeait par sa sagesse, et les maintenait par sa bonté. Enfin, en évangélisant des ingrats, en faisant des miracles en faveur des infidèles, en priant pour ses bourreaux, ne démontre-t-il pas clairement que c'est lui-même qui, avec son Père, fait lever tous les jours son soleil sur les bons et les méchants, et descendre la pluie sur les justes et les injustes[3]? C'est ce qu'il disait lui-même: *Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne croyez pas en moi*[4]!

4. Voici qu'il ouvre les lèvres et enseigne

[1] Psaume CV, 20. — [2] *Ibid.*, XVIII, 6. — [3] Matthieu, V, 45. [4] Jean, X, 37.

ses disciples sur la montagne, lui qui, dans le ciel, enseigne les anges sans parler. Voici qu'au contact de sa main corporelle, la lèpre est guérie, la cécité s'enfuit, l'ouïe est rendue aux sourds, la langue des muets est déliée, le disciple submergé dans les flots se relève et on reconnaît clairement Celui de qui David disait longtemps auparavant : *Vous ouvrez votre main et vous remplissez tous les êtres animés des effets de votre bonté*[1] ; et encore : *Aussitôt que vous ouvrez votre main ils sont tous comblés de vos bienfaits*[2]. Voilà qu'à ses pieds la pécheresse prosternée et pénitente s'entend dire : *Vos péchés vous sont remis*[3] ; et elle reconnaît Celui de qui elle avait lu ces paroles écrites à l'avance: *Le diable s'enfuira devant ses pieds*[4]. Car, lorsque les péchés sont remis à un pécheur, il est certain que le démon est expulsé de son cœur; voilà pourquoi Jésus-Christ dit en général de tous les pécheurs : *C'est maintenant que le monde va être jugé; c'est maintenant que le prince du monde va être chassé*[5]. En effet, que Dieu remette les péchés à un coupable qui les confesse humblement, le démon perd son empire sur le cœur de l'homme en qui il était entré.

5. Enfin, il foule les eaux de ses pieds corporels[6], Celui à qui le Psalmiste avait dit avant qu'il fût revêtu de la chair : *Ils vous ont ouvert un chemin dans la mer; vous avez marché au milieu des eaux abondantes.* Ce qui signifie : Vous foulez sous vos pieds l'enflure des cœurs orgueilleux, vous réprimez les désirs déréglés de la chair, en justifiant les impies et en humiliant les superbes. Mais, parce que tout cela se fait d'une façon invisible, l'homme charnel ne voit pas celui qui accomplit ces prodiges : c'est pourquoi le psalmiste ajoute : *Les traces de ses pieds ne seront pas reconnues*[7]. C'est pourquoi encore Dieu le Père dit à son fils : *Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied*[8]; jusqu'à ce que je soumette à votre volonté, soit les malheureux qui s'y refusent, soit les bienheureux qui l'acceptent. Mais, parce que la chair ne comprenait pas cette œuvre du Saint-Esprit (l'homme charnel ne conçoit pas les choses qui sont de l'esprit de Dieu[9]), il a été nécessaire que la pécheresse ne pût recevoir la rémission de ses péchés qu'en se prosternant corporellement aux pieds corporels de Jésus-Christ, et qu'elle baisât ces mêmes pieds de ses lèvres corporelles; les hommes charnels devaient connaître ainsi que ce changement venait de la droite du Très-Haut[1] qui justifie l'impie, d'une manière admirable mais invisible.

6. Mais il faut que je dise aussi quelque chose de ces pieds spirituels de Dieu, que le pécheur pénitent doit d'abord baiser spirituellement. Je sais votre désir de ne rien négliger et de tout approfondir. Ne manquons pas d'apprendre quels sont ces pieds dont la sainte Ecriture nous dit sans cesse, tantôt qu'il les pose, comme dans ce passage : *Nous l'adorerons dans le lieu où il a posé ses pieds*[2]; tantôt qu'il marche avec eux, comme dans celui-ci : *J'établirai ma demeure au milieu d'eux, et je marcherai parmi eux*[3]; tantôt même qu'il court, selon ces paroles : *Il part avec ardeur comme un géant, pour parcourir sa carrière*[4]. Si l'Apôtre a vu dans la tête de Jésus-Christ sa divinité[5], je ne pense pas me tromper en disant qu'à l'humanité se rapportent ses pieds, dont nous appellerons l'une miséricorde et l'autre jugement. Ces deux mots vous sont connus, et si vous y faites attention, ils se trouvent ensemble en plusieurs passages de la sainte Ecriture. Que Dieu ait pris le pied de la miséricorde dans la chair à laquelle il s'est uni, c'est ce que nous enseigne l'épître aux Hébreux, en disant que Jésus-Christ a été tenté en toutes choses, excepté le péché, pour devenir miséricordieux[6]. Que dirons-nous de l'autre pied qui est appelé le jugement? Le Dieu fait homme ne nous montre-t-il pas clairement qu'il appartient à l'homme dont il s'est revêtu, quand il déclare que son Père lui a donné le pouvoir de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme[7] ?

7. C'est donc avec ces deux pieds, unis sous l'impulsion de la divinité qui est comme la tête, que l'Emmanuel invisible sous la loi est né de la femme, a été vu sur la terre et a conversé avec les hommes[8] : c'est au milieu d'eux qu'il passe encore, les comblant de ses bienfaits et guérissant ceux que le démon opprime, mais d'une façon spirituelle et invisible. C'est avec ces deux pieds, dis-je, qu'il vient dans les âmes pieuses, les visitant sans cesse, scrutant les cœurs et les reins des fidèles. Ne serait-ce point là ces jambes de l'Epoux dont l'Epouse fait un si magnifique éloge, les comparant à des colonnes de marbre, appuyées sur

[1] Ps. CXLIV, 16. — [2] *Ibid.*, CIII, 28. — [3] Luc, VII, 48. — [4] Hab., III, 5. — [5] Jean, XII, 31. — [6] Matth., XIV, 25. — [7] Ps. LXXVI, 20. — [8] Ps. CXIX, 1. — [9] I Cor., XI, 14.

[1] Ps. LXXVI, 11. — [2] Ps. CXXXI, 7. — [3] Lévit., XXVI, 12; II Cor., VI, 16. — [4] Ps. XVIII, 6. — [5] I Cor., XI, 3. — [6] Hébr., IV, 15. — [7] Jean, V, 27. — [8] Baruch., III, 38.

des bases d'or[1] : et elle avait raison, car la miséricorde et la vérité se sont rencontrées dans la sagesse du Dieu incarné et désigné par l'or[2]; et toutes les voies de Dieu sont miséricorde et vérité[3].

8. Heureuse l'âme dans laquelle le Seigneur a fixé ses deux pieds! Vous reconnaîtrez à deux signes cette âme favorisée de l'impression des vestiges divins: elle vous les montrera dans la crainte et l'espérance qui l'animent. La crainte qui rappelle le jugement, et l'espérance la miséricorde. Oui, le Seigneur se complaît en ceux qui le craignent et qui espèrent en sa miséricorde[4]; car la crainte est le commencement de la sagesse[5], l'espérance en est le progrès, mais la consommation ne s'en trouve que dans la charité. Puisqu'il en est ainsi, vous trouverez un grand avantage dans ce premier baiser, que vous prendrez sur les pieds; seulement, travaillez à mériter aussi les autres. Or, avoir une vive contrition de ses péchés, être pénétré de la crainte du jugement, c'est imprimer les lèvres sur les pieds de Celui qui est jugement et vérité. Si vous tempérez votre crainte et votre douleur par la considération de la divine bonté et l'espérance du pardon, vous baisez les pieds de la miséricorde; mais il ne conviendrait pas de baiser l'un sans l'autre, car la considération du jugement seule jetterait dans l'abîme du désespoir; et la fausse confiance dans la miséricorde engendrerait une dangereuse sécurité.

9. Misérable pécheur que je suis, il m'a été quelquefois donné de m'asseoir aux pieds du Seigneur Jésus, et de baiser tantôt l'un, tantôt l'autre, avec toute la dévotion dont j'étais capable, autant du moins que sa bonté m'a permis cette faveur. Si, percé de remords, j'oubliais la miséricorde pour m'appliquer trop longtemps au souvenir du jugement, bientôt je me sentais couvert de confusion, abattu par une horrible frayeur, plongé dans d'épaisses ténèbres et tout frémissant de crainte, je criais du fond de l'abîme : *Qui peut connaître la grandeur de votre colère, comprendre et mesurer l'étendue de votre puissance*[1] ? Mais, si oubliant le jugement il m'arrivait de tenir plus longtemps embrassé le pied de la miséricorde, je me sentais, au contraire, tellement énervé par la négligence et l'insouciance, qu'aussitôt ma prière en devenait plus tiède, mon activité plus lente, ma joie plus libre, mes paroles moins vigilantes, et les deux hommes qui se trouvent en moi étaient le jouet d'une grande inconstance. Instruit par l'expérience, je ne me contenterai plus de méditer le jugement seul, ou la miséricorde seule, mais je chanterai à la fois, Seigneur, et votre miséricorde et votre jugement[2]. Je n'oublierai jamais la justice de vos ordonnances. Pendant la durée de mon exil, votre jugement et votre miséricorde seront également l'objet de mes cantiques, jusqu'à ce que la miséricorde soit victorieuse du jugement, que le cri de mes misères s'apaise, que je ne sois plus déchiré par les remords, et qu'au sein de la gloire je n'aie plus qu'à célébrer vos louanges.

SERMON VII

De l'Amour ardent de l'âme pour Dieu et de l'attention nécessaire au temps de l'Oraison et de la Psalmodie.

1. J'entreprends une tâche difficile en provoquant vos questions. A l'occasion du premier baiser, j'ai eu soin de vous parler amplement des pieds spirituels et de vous les expliquer en termes et en noms propres; maintenant, vous continuez à me questionner sur la main qu'il faut baiser en second lieu : je consens,

[1] Cant., V, 15. — [2] Ps. LXXXIV, 11. — [3] Ps. XXIV, 10.— [4] Ps. CXLVI, 11. — [5] Prov. I, 7.

[1] Ps. LXXXIX, 11, 12. — [2] Ps. C, 1.

et je vais essayer de vous satisfaire. Je ne vous présenterai pas une main seule, mais les mains, et je les désignerai par leurs significations spéciales. Appelons l'une largeur et l'autre force, parce que la première donne avec abondance et que la deuxième protége avec force ce qu'elle a donné. Quiconque saura n'être pas ingrat, baisera assurément l'une et l'autre, en reconnaissant et en publiant que, comme Dieu est le distributeur de tous les biens, il en est aussi le conservateur. C'est avoir assez traité, je pense, des deux premiers baisers; parlons maintenant du troisième.

2. *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche*[1]. Qui parle ainsi? l'Epouse. Quelle est cette épouse? C'est l'âme qui a soif de Dieu; et je distingue plusieurs affections, afin de préciser celles qui conviennent à l'épouse. L'esclave tremble en face du maître; le mercenaire espère en la main du maître; le disciple est attentif aux leçons du précepteur; le fils honore son père: mais celle qui désire un baiser est mue par l'amour, et ce sentiment l'emporte sur tous les dons de la nature, surtout lorsqu'il remonte à son principe, qui est Dieu. Pour traduire les affections du Verbe et de l'âme, on n'a pas trouvé de plus doux noms que ceux d'époux et d'épouse: car entre époux tout est commun; rien de propre, rien de séparé: même héritage, même habitation, même table, même lit et même chair. Pour son épouse, l'époux quittera son père et sa mère et il s'attachera à elle, et ils seront deux dans une seule chair[2]. L'épouse, à son tour, doit oublier son peuple et la maison de son père, afin que l'époux désire sa beauté[3]. Si donc l'amour convient principalement et spécialement aux époux, c'est à juste titre qu'on appelle du nom d'épouse l'âme qui aime Dieu. Or, l'âme qui aime demande un baiser. Elle ne sollicite ni liberté, ni récompense, ni héritage, ni conseil, mais un baiser: elle le demande comme l'épouse la plus chaste, qui respire l'amour sacré et qui ne peut plus cacher la flamme qui la consume. Car remarquez comment elle débute. Attendant d'un personnage dont elle reconnaît la grandeur, une grande faveur, elle n'a pas recours, comme on le fait souvent, aux ruses de la flatterie, mais elle expose sans détour l'objet de son désir; point de préambule; rien pour capter la bienveillance, mais obéissant à l'impétuosité de son cœur, avec une simplicité pleine de hardiesse: *Qu'il me baise*, dit-elle, *d'un baiser de sa bouche.*

[1] Cant. I, 1. — [2] Gen., II, 24. — [3] Ps. XLIV, 11, 12.

3. Ne vous semble-t-il pas l'entendre dire clairement: *Qu'y-a-t-il pour moi dans le ciel, et que désiré je sur la terre, sinon vous, mon Dieu*[1]? Elle aime assurément tout chastement, celle qui ne cherche que celui qu'elle aime, et sa personne seule; elle aime saintement, parce qu'elle aime non d'une affection charnelle, mais d'un cœur pur. Elle aime ardemment, celle qui est tellement enivrée de son amour qu'elle oublie la majesté de celui qu'elle chérit. C'est pourtant lui qui d'un regard fait trembler la terre[2], et elle lui demande un baiser! Etait-elle donc dans un état d'ivresse? Oui; car en s'échappant à parler ainsi, elle sortait du cellier, où elle se glorifie d'avoir été introduite[3]. David disait aussi à Dieu en parlant des justes: *Ils seront enivrés de l'abondance qui est dans votre maison, et vous les ferez boire au torrent de vos délices*[4]. O puissance de l'amour! ô confiance inspirée par l'esprit de liberté! quelle preuve plus claire que l'amour chasse la crainte[5]?

4. Cependant, dans sa pudique timidité, l'épouse ne s'adresse pas directement à l'époux lui-même, mais à ceux qui l'entourent comme s'il était absent, et elle dit: *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche.* Elle demande une grande faveur, il faut que le respect accompagne sa prière et l'appuie. C'est pourquoi, par les proches et les amis de l'époux, elle cherche un accès jusqu'à son cœur pour obtenir ce qu'elle souhaite. Qui sont ces proches? Nous croyons que les anges environnent ceux qui prient, qu'ils offrent à Dieu les vœux et les prières des mortels, mais seulement s'ils les voient lever vers le ciel des mains pures avec un cœur éloigné de colère et de haine. Nous en avons une preuve dans l'ange qui parle ainsi à Tobie: *Lorsque vous priiez avec larmes et que vous ensevelissiez les morts, que vous quittiez pour cela votre repas, et que vous cachiez les morts dans votre maison durant le jour, pour les ensevelir durant la nuit, j'ai présenté vos prières au Seigneur*[6]. Cette vérité vous est assez prouvée par d'autres passages de l'Écriture. Car, pour démontrer que les saints anges daignent même ordinairement s'associer à ceux qui chantent des psaumes, que faut-il de plus clair que ce que dit le Psalmiste: *Les princes, conjointement avec ceux qui chantent de saints cantiques, se hâtèrent de venir au milieu des jeunes filles qui jouaient des instruments et qui frap-*

[1] Ps. LXXII, 25. — [2] Ps. CIII, 32. — [3] Cant., I, 3 et XI, 4. — [4] Ps. XXXV, 9. — [5] I Jean, IV, 18. — [6] Tob., XII, 12.

paient le tambourin[1]; ce qui lui faisait ajouter: *Je célébrerai votre gloire en présence des anges*[2]. C'est donc avec tristesse que j'en vois parmi vous, pendant les saintes veilles, se laisser vaincre par le sommeil, sans respect pour les habitants du ciel, et être comme des morts devant ces princes. Édifiés de votre ardeur, ils se feraient un bonheur d'assister à vos solennités. Mais je crains que, scandalisés de votre lâcheté, ils ne s'éloignent avec indignation et que, dans vos regrets tardifs, vous ne soyez obligés de dire au Seigneur : *Vous avez éloigné de moi mes amis ; ils m'ont eu en abomination ;* et encore : *Vous avez éloigné de moi mes amis, et vous avez porté ceux qui me connaissent à me quitter à cause de ma misère*[3]; et encore : *Ceux qui étaient près de moi s'en sont écartés, et ceux qui cherchaient à m'ôter la vie me faisaient violence*[4]. En effet, si les bons esprits s'éloignent de nous, qui pourra soutenir la violence des mauvais ? Je le dis donc à ceux qui tombent dans la faute que je signale : *Maudit est celui qui fait l'œuvre du Seigneur négligemment*[5]. Ce n'est pas moi, c'est le Seigneur qui leur dit encore : *Plût à Dieu que je vous eusse trouvés ou chauds ou froids ; mais puisque vous êtes tièdes, je vais vous vomir de ma bouche*[6]. Pensez donc aux princes du ciel, lorsque vous priez ou psalmodiez ; soyez exacts à la règle, respectez leur présence et réjouissez-vous parce que vos anges voient tous les jours la face de votre Père [7]. Ils sont envoyés pour exercer leur ministère en notre faveur, à nous qui sommes les héritiers du salut [8]. Ils présentent notre amour à Dieu et ils nous rapportent ses grâces. Imitons ceux qui nous honorent de leur amitié, afin que Dieu tire une louange parfaite de la bouche des enfants, même de ceux qui sont encore à la mamelle[9]. Disons-leur : *Chantez à la gloire de Dieu, chantez*, et entendons-les nous répondre à leur tour : *Chantez à la gloire de notre Roi*[10].

5. Si vous célébrez la gloire de Dieu dans la société des chantres du ciel, vous êtes donc les concitoyens des saints et les serviteurs de Dieu : alors chantez avec intelligence. Les psaumes sont dans la bouche une nourriture que le cœur savoure. Mais que l'âme fidèle et prudente ait soin de la broyer, en quelque sorte, sous les dents de la réflexion, dans la

[1] Ps. LXVII, 26. — [2] Ps. CXXXVII. — [3] *Ibid.*, LXXXVII, 9, 19. — [4] *Ibid.*, XXXVII, 12. — [5] Jérém., XLVIII, 10. — [6] Apoc., III, 15, 16. — [7] Matth., XVIII, 10. — [8] Hébr., I, 14. — [9] Ps. VIII, 3. — [10] *Ibid.*, XLVI, 7, 8.

crainte que, si elle la prend tout entière et sans cette préparation, le palais ne soit privé d'une saveur délicieuse et plus douce qu'un rayon de miel. Apportons avec les Apôtres au céleste banquet et à la table du Seigneur le rayon de miel [1]. Le miel est caché dans la cire, et la dévotion sous la lettre. La lettre tue si vous n'y joignez l'assaisonnement de l'esprit[2]. Si donc, comme l'Apôtre, vous chantez de cœur, chantez aussi avec intelligence [3] ; et vous comprendrez la vérité de cette parole de Jésus-Christ : *Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie* [4]; et aussi de celles que nous lisons dans la Sagesse : *Mon esprit est plus doux que le miel*[5].

6. Ainsi, votre âme sera comme inondée de joie; ainsi l'holocauste que vous offrirez au Seigneur lui sera agréable. Ainsi, vous apaiserez le Roi des cieux; vous plairez aux anges; vous mériterez la bienveillance de toute la cour céleste; embaumée d'un odeur de suavité, elle dira aussi de vous: *Quelle est celle qui monte du désert comme une fumée d'aromates, de myrrhe et d'encens, exhalant l'arôme de tous les parfums*[6] ? *Là*, dit le Psalmiste, *se trouvent les princes de Juda et leurs chefs, les princes de Zabulon et les princes de Nephtali*[7]: c'est-à-dire ceux qui louent, ceux qui sont purs et ceux qui contemplent; car nos princes savent que leur Roi aime et les louanges de ceux qui chantent, et le courage de ceux qui sont continents, et la pureté de ceux qui méditent, et ils ont à cœur d'obtenir de nous ces prémices de l'esprit qui sont les premiers et très-purs fruits de la sagesse. Vous savez, en effet, que le mot Juda signifie qui loue ou qui confesse; que le mot Zabulon veut dire demeure de la force, et Nephtali, cerf affranchi. Or, le cerf, par l'agilité de sa course, représente parfaitement la vive pénétration qui s'élève à la contemplation. Le cerf franchit d'un bond les plus sombres forêts; ainsi le contemplatif s'élève au-delà de la région des sens, et nous savons quel est Celui qui a dit : *Le sacrifice de louange m'honorera*[8].

7. Mais si la louange n'est pas belle dans la bouche du pécheur[9], ne vous est-il pas nécessaire de posséder la vertu de continence, afin que le péché ne règne pas dans votre corps mortel ? Or, la continence est sans mérite devant Dieu, quand elle recherche la gloire humaine. Il faut donc y joindre la pureté d'inten-

[1] Luc, XXIV, 42. — [2] Cor., III, 6. — [3] I Cor., XIV, 15.— [4] Jean, VI, 64. — [5] Eccli., XXIV, 27. — [6] Cant. III, 6. — [7] Ps. XLVII, 28. — [8] Ps. XLIX, 23. — [9] Eccli., XV, 9.

tion qui porte un cœur à plaire et à s'attacher à Dieu seul. Or, s'attacher à Dieu c'est le voir; heureux privilége réservé aux cœurs purs. Il avait ce cœur, David, qui disait à Dieu: *Mon âme s'est attachée à vous*[1]; et ailleurs: *C'est mon bonheur de m'attacher à Dieu*[2]. En le voyant il s'attachait, et en s'attachant il le voyait. Les esprits célestes, exercés à ces habitudes, se mettent souvent et familièrement au service des âmes qu'ils voient fréquemment occupées à la prière. Qui me donnera donc, ô prince bienveillant, que vous portiez mes demandes devant Dieu; car je ne dis pas à Dieu, à qui la pensée même de l'homme est connue, mais devant Dieu, c'est-à-dire aux bienheureuses Vertus des cieux, ainsi qu'aux bienheureuses âmes qui sont délivrées de leurs corps! Indigent que je suis, qui me relèvera de la poussière? Pauvre que je suis, qui me lèvera de la boue pour me ranger au milieu des princes et me placer sur un trône de gloire? J'en ai l'espérance; leur bonté qui m'a visité dans ma fange m'introduira dans leur palais. Pourraient-ils ne pas me reconnaître dans l'élévation, eux qui se sont réjouis de ma conversion?

8. C'est à eux, sans doute, que l'Epouse s'adresse dans ses prières et qu'elle révèle, comme à des serviteurs et des amis de l'Epoux, le désir de son cœur, lorsqu'elle dit: *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche.* Voyez donc ce langage familier, cette conversation amicale entre l'âme encore soupirante sous son enveloppe charnelle et les princes du ciel: elle tressaille de joie à la pensée d'un baiser; elle réclame ce qu'elle ambitionne; elle ne nomme cependant pas celui qu'elle aime; il ne lui vient pas à la pensée que les anges ne le connaissent pas, puisqu'elle est habituée à leur parler de lui: aussi ne dit-elle pas que celui-ci ou que celui-là me baise; mais simplement *qu'il me baise.* Ainsi Marie-Madeleine, sans nommer celui qu'elle cherchait, se bornait à dire à celui qu'elle prenait pour un jardinier: *Dites-moi, seigneur, si vous l'avez enlevé*[1]*?* Et qui donc a été enlevé? Elle ne le dit pas, s'imaginant que tout le monde connaît l'objet dont son cœur est sans cesse occupé. En tenant ce langage aux amis de l'Epoux comme s'ils connaissaient son secret, et tout en taisant le nom de cet Epoux, l'Epouse laisse échapper ces paroles qui le désignent: *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche.* Je ne veux pas, aujourd'hui, vous entretenir plus longtemps de ce baiser; demain vous entendrez, selon vos demandes, ce que la grâce, qui enseigne tout, daignera me suggérer sur ce sujet. Car ce n'est ni la chair ni le sang qui révèlent ces mystères; c'est le Saint-Esprit qui sonde les profondeurs de Dieu et qui, procédant du Père et du Fils, vit et règne avec eux, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON VIII

Comment le Baiser de la bouche de Dieu désigne le Saint-Esprit que l'Eglise demande pour connaître la sainte Trinité.

1. Fidèle à ma promesse d'hier, je me propose de traiter aujourd'hui du baiser le plus élevé, c'est-à-dire du baiser de la bouche. Ecoutez donc attentivement une doctrine pleine d'une saveur délicieuse, mais goûtée rarement parce qu'elle est difficilement comprise. Pour reprendre les choses de plus haut, il me semble que celui qui a dit: *Nul ne connaît le Fils que le Père, et nul ne connaît le Père que le Fils, ou celui à qui le Fils l'aura daigné révéler*[2], a voulu parler d'un baiser ineffable et inconnu à toute créature. Le Père aime le Fils, et il l'aime d'un amour tout particulier. L'Etre souverain aime son égal, l'Eternel son coéternel, l'Unique son Fils unique; mais le Fils n'a pas pour lui une affection moins vive, car il meurt d'amour pour lui, comme il l'atteste par ces paroles: *Pour que tous sachent que*

[1] Ps. LXII, 9. — [2] *Ibid.*, LXXVIII, 28.

[1] Jean, XX, 15. — [2] Matth., XI, 27.

j'aime mon Père, levez-vous et allons[1]. Sans aucun doute, elles se rapportent à sa passion, et cette mutuelle connaissance du Père et du Fils, comme cette mutuelle dilection, qu'est-ce, sinon un délicieux mais secret baiser ?

2. Je tiens pour certain que la créature même angélique n'a jamais été admise à la connaissance de ce profond et saint mystère de l'amour divin. Car, nous le savons de saint Paul qui en avait goûté quelque chose : *C'est une paix qui surpasse tout sens*[2], même angélique. Aussi l'Epouse, dans sa hardiesse, n'ose pas dire : *Qu'il me baise avec sa bouche*, réservant cette faveur au Père seul ; elle demande une faveur moindre : *Qu'il me baise*, dit-elle, *d'un baiser de sa bouche*. Ainsi, voyez la nouvelle Epouse recevoir un nouveau baiser : ce n'est pas cependant de la bouche, mais d'un baiser de la bouche. *Il souffla sur eux*. Il faut dire, sans doute, Jésus souffla sur les Apôtres, c'est-à-dire sur l'Eglise primitive, et il dit : *Recevez le Saint-Esprit*[3]. Ce fut certainement un baiser, mais quoi ? Est-ce un souffle corporel ? Non, mais l'Esprit invisible communiqué par le souffle du Seigneur, pour nous faire comprendre qu'il procède du Père et du Fils, comme un vrai baiser commun à celui qui le donne et à celui qui le reçoit. Il suffit donc à l'Epouse d'être baisée d'un baiser de l'Epoux, quand elle ne serait pas baisée avec sa bouche ; car elle n'estime pas chose petite ou méprisable d'être baisée d'un baiser ; ce qui est recevoir l'infusion du Saint-Esprit. Si nous regardons le Père comme le baisant, et le Fils comme celui qui est baisé, nous devrons reconnaître dans ce baiser le Saint-Esprit qui est la paix inaltérable entre le Père et le Fils, leur lien indissoluble, leur amour réciproque et leur indivisible unité.

3. C'est donc vers lui que l'Epouse se tourne, et sous le nom de baiser, elle en demande avec confiance la communication. Au reste, tout en elle justifie ses prétentions. Car Jésus-Christ après avoir dit : *Nul ne connaît le Fils que le Père, et nul ne connaît le Père que le Fils*, ajoute : *Ou celui à qui le Fils aura voulu le révéler*. Or, l'Epouse a la confiance que s'il a voulu le révéler à quelqu'un, c'est bien à elle. Elle demande donc hardiment qu'il lui soit donné un baiser, c'est-à-dire, cet Esprit par lequel le Père et le Fils lui seront révélés ; l'un ne peut pas se connaître sans l'autre, ce qui fait dire à Jésus-Christ : *Celui qui me voit voit mon Père*[1], et à saint Jean : *Quiconque nie le Fils ne reconnaît point le Père ; mais quiconque confesse le Fils reconnaît aussi le Père*[2]. Ce qui démontre clairement que le Père ne saurait être connu sans le Fils, ni le Fils sans le Père. C'est donc à bon droit que Celui qui a dit : *La vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le Dieu véritable, et Jésus votre Fils, que vous avez envoyé*[3], a placé la souveraine béatitude dans la connaissance, non de l'un ou de l'autre, mais tous les deux. Enfin, il est dit que *ceux qui suivent l'Agneau portent gravés sur leurs fronts son nom et le nom de son Père*[4], c'est-à-dire qu'ils se font gloire de les connaître l'un et l'autre.

4. Mais, dira-t-on, Jésus-Christ déclarant que la vie éternelle consiste à connaître le Père et le Fils, ne parle point du Saint-Esprit ; sa connaissance n'est donc pas nécessaire ? Elle est, au contraire, très-nécessaire. Quand on connaît bien le Père et le Fils, et la bonté de l'un et de l'autre, qui est le Saint-Esprit, ne connaît-on pas le Saint-Esprit ? Vous ne connaissez pas un homme tout entier si vous ne connaissez quelle volonté bonne ou mauvaise l'anime. Ainsi, lorsqu'il a été dit : *La vie éternelle consiste à vous connaître, vous le Dieu véritable et Jésus-Christ votre Fils que vous avez envoyé ;* si cette mission vous démontre la bonne volonté tant du Père qui envoie que du Fils qui obéit volontairement, là où paraît la générosité de l'un et de l'autre, assurément est révélé suffisamment le Saint-Esprit, car le Saint-Esprit c'est l'amour et la bonté de l'un et de l'autre.

5. En sollicitant un baiser, l'épouse demande que la faveur de cette triple connaissance lui soit accordée dans la mesure possible à un être mortel. Elle le demande au Fils, parce que c'est à lui de la communiquer à qui il veut. Le Fils se révèle donc, et il révèle son Père à qui il lui plaît. Mais, sans doute, il opère cette révélation par un baiser, c'est-à-dire par le Saint-Esprit, selon ce témoignage de l'Apôtre : *Dieu nous a révélé par son Esprit*[5]. Mais, en donnant le Saint-Esprit par qui il révèle, il se fait connaître lui-même ; il se fait connaître en le donnant, et en le révélant il le donne. Or, la révélation qui se fait par le Saint-Esprit n'éclaire pas seulement l'esprit pour le rendre capable de connaître, elle enflamme encore le cœur d'amour, comme dit

[1] Jean, XIV, 31. — [2] Philip., VI, 7. — [3] Jean, XX, 22.

[1] Jean, IX, 6. — [2] Jean, II, 23. — [3] Jean, XVII, 3. — [4] Apoc., XIV, 1. — [5] I Cor., II, 10.

saint Paul : *L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné*[1]. Aussi s'agit-il de ces philosophes qui, connaissant Dieu, ne l'ont pas glorifié comme Dieu, on ne lit pas qu'ils l'aient connu par la révélation du Saint-Esprit. On lit : *Dieu leur a révélé*. Mais l'Apôtre n'ajoute pas, par son Esprit, dans la crainte que ces âmes impies ne demandent pour elles le baiser de l'épouse ; contentes de la science qui enfle, elles ont ignoré la charité qui édifie. L'Apôtre vous apprendra par quel moyen ces hommes ont connu : *Ils ont vu*, dit-il, *par la connaissance qu'en donnent les créatures :* aussi est-il imparfaitement connu Celui qu'ils n'ont point aimé. S'ils l'avaient pleinement connu, ils n'auraient pas ignoré sa bonté qui l'a porté à naître dans la chair pour leur rédemption. Ecoutez enfin ce qui leur a été révélé de Dieu : *C'est sa puissance éternelle et sa divinité*[2]. Ce qu'ils ont pu deviner de sa grandeur et de sa majesté, ils l'ont saisi par la pénétration de leur esprit, mais non par l'Esprit de Dieu. Mais que Jésus-Christ ait été doux et humble de cœur, ils ne l'ont pas compris : et quoi d'étonnant ? leur chef Béhémoth, selon l'Ecriture, *n'arrête les yeux que sur les hauteurs*[3], il ne considère que ce qui est grand. David agissait différemment ; il ne se montrait pas dans la pompe, il ne s'élevait pas au-dessus de lui-même[4] ; il craignait, en voulant sonder la majesté de Dieu, de rester accablé sous le poids de sa gloire[5].

6. Voulez-vous poser un pas assuré dans les mystérieux sentiers de la vérité, souvenez-vous de l'avis du Sage : *Ne recherchez point ce qui est au-dessus de vous, et n'essayez pas de pénétrer ce qui surpasse vos forces*[6]. Marchez sous la conduite de l'Esprit de Dieu, et non de votre esprit propre. La doctrine du Saint-Esprit se propose moins de piquer la curiosité que d'enflammer la charité. C'est donc avec raison que l'Epouse, cherchant celui que son cœur aime, ne se laisse guider ni par les sens, ni par de vains et curieux raisonnements ; mais qu'elle demande un baiser, c'est-à-dire le Saint-Esprit, de qui elle attend et la science et les douceurs de la grâce. La science puisée dans le baiser est reçue avec amour, puisque le baiser est le signe de l'amour ; car la science que n'accompagne pas la charité, enfle et ne procède pas du baiser. Que ceux qu'anime le zèle de Dieu, mais un

[1] Rom., v, 5. — [2] Rom., I, 19, 21. — [3] Job, XLI, 25. — [4] Ps. CXXX, 1, 2. — [5] Prov., XXV, 27. — [6] Eccli., III, 22.

zèle sans la science, n'y prétendent pas davantage. Car la faveur du baiser renferme ces deux choses, la lumière et l'onction. L'Esprit de sagesse et d'intelligence, semblable à l'abeille qui porte la cire et le miel, a le privilége d'allumer le flambeau de la science et de donner le goût de la grâce. Que celui donc qui saisit la vérité sans la charité, ou qui a la charité sans l'intelligence, ne se flatte point d'avoir reçu le baiser où il n'y a ni erreur ni tiédeur. Ainsi que l'Epouse prépare donc ses deux lèvres, sa raison siége de l'intelligence, et sa volonté siége de la sagesse, afin de recevoir directement la double grâce du très-saint baiser ; en sorte que, se félicitant de cette riche faveur, elle mérite d'entendre ces paroles : *La grâce est répandue sur vos lèvres, parce que le Seigneur vous a bénie de toute éternité*[1]. C'est pourquoi le Père, en baisant le Fils, lui communique pleinement le mystère de sa divinité et les douceurs de l'amour, selon ce témoignage de la sainte Ecriture : *Le jour annonce le Verbe au jour*[2]. Jamais, certainement, comme nous l'avons déjà dit, il n'a été donné à aucune créature d'être seule témoin de cet embrassement éternel et d'un si incomparable bonheur. Le Saint-Esprit qui procède du Père et du Fils, a été initié à cette mutuelle connaissance et à ce mutuel amour : *Car qui connaît la pensée de Dieu, ou qui est entré dans le sein de ses conseils*[3] *?*

7. Vous me direz peut-être : Où donc avez-vous connu ce mystère, vous qui prétendez qu'il n'a jamais été confié à aucune créature ? Ah ! c'est le Fils unique de Dieu qui de toute éternité est dans le sein de Dieu, qui lui-même l'a révélé[4], je ne dis pas à moi, misérable et indigne pécheur, mais à Jean dont je viens de citer les paroles, à Jean l'ami de l'Epoux, à Jean qui est de plus évangéliste, à Jean le disciple que Jésus aimait. Son âme dont la pureté ravissait le cœur du Sauveur, mérita le titre et les priviléges de l'Epouse, et les embrassements de l'Epoux ; et il reposa sur le cœur du Seigneur. Jean puisa dans le sein du Fils même ce que le Fils avait lui-même puisé dans le sein de son Père ; non pas lui seul, cependant, mais tous ceux à qui l'Ange du grand conseil disait : *Je vous ai appelés mes amis, parce que je vous ai communiqué tout ce que j'ai appris de mon Père*[5]. Paul a puisé dans le même sein, lui dont la doctrine n'a rien d'humain, et qui ne l'a reçue ni apprise

[1] Ps. XLVI, 3. — [2] *Ibid.*, XVIII, 3. — [3] Rom., XI, 34. — [4] Jean, I, 18. — [5] *Ibid.*, XV, 15.

d'aucun homme, mais de la révélation de Jésus-Christ[1]. Tous ceux-là peuvent donc dire avec autant de bonheur que de vérité : *Le Fils unique qui est dans le sein de son Père, nous l'a fait connaître*, et cette connaissance c'est pour eux le baiser, un baiser simple et non un baiser de la bouche. Quant au baiser de la bouche, écoutez en quoi il consiste : *Mon Père et moi nous ne sommes qu'un, je suis dans mon Père et mon Père est en moi*[2]. C'est là le baiser pris sur la bouche, dont personne ne jouit, baiser de dilection et de paix, d'une dilection qui dépasse toute science, et d'une paix qui est au-dessus de tout sentiment et de toute expression. C'est quelque chose que l'œil n'a jamais vu, que l'oreille n'a jamais entendu, que l'esprit n'a pas compris, et que Dieu a révélé à Paul par son Esprit, c'est-à-dire, par un baiser de sa bouche. L'existence du Fils dans le Père et du Père dans le Fils, c'est un baiser de la bouche. Mais ce qui est dans ces paroles : *Nous n'avons point reçu l'esprit de ce monde, mais l'Esprit de Dieu, afin que nous connaissions les dons qu'il nous a faits*[3], n'est qu'un baiser ordinaire.

8. Pour bien établir la différence de l'un et de l'autre, disons : Celui qui a reçu la plénitude de Dieu, a reçu le baiser de la bouche; mais celui qui n'a reçu qu'un écoulement de cette plénitude n'a reçu qu'un baiser ordinaire. A quelque hauteur qu'il élève sa bouche, l'élevât-il jusqu'au troisième ciel, le grand Paul reste nécessairement au-dessous de la bouche du Très-Haut, et il doit se contenter de cette condition ; et puisqu'il lui est impossible d'arriver jamais jusqu'au visage glorieux de Dieu, il se bornera à lui demander humblement d'user de condescendance envers lui et de lui envoyer d'en haut un baiser. Pour celui qui n'usurpe pas un droit étranger, en se faisant égal à Dieu[4], et en osant dire : *Mon Père et moi nous sommes un*, parce qu'ils sont unis ensemble par le même lien et partagent la même puissance ; celui-là n'a pas à s'élever pour arriver à un baiser : il est placé aussi

[1] Galat., I, 2. — [2] Jean, X, 30. — [3] I Cor., XI, 12. — [4] Philip., II, 6.

haut que Dieu, il peut coller sa bouche à la bouche de son père, et par une prérogative exclusive, il prend un baiser sur cette bouche même. Pour Jésus-Christ, le baiser est la plénitude de la divinité ; mais dans saint Paul ce n'est qu'une participation à cette plénitude. Le premier a l'honneur d'un baiser de la bouche, et le second celui d'un baiser ordinaire.

9. Heureux baiser, cependant, puisqu'il conduit non-seulement à la connaissance de Dieu, mais à l'amour du Père, qu'on ne connaît pleinement qu'en l'aimant parfaitement ! Quelle est parmi vous l'âme, qui dans le fond d'elle-même a reconnu l'Esprit du fils qui lui arrache ce cri : *Mon Père, mon Père*[1] ? et qui s'estime chérie d'un amour tout paternel, puisqu'elle est touchée et animée du même Esprit que le Fils ? Ame privilégiée, ayez confiance ! point d'hésitation ; à l'Esprit du Fils reconnaissez-vous fille du Père, l'épouse ou la sœur du Fils même. Une telle âme a droit à ces titres, et le prouver ne sera pas difficile. Voici ce que l'Epoux lui dit : *Je suis venu dans mon jardin, ma sœur, mon épouse*[2]. Elle est sa sœur, puisqu'ils viennent tous les deux du même père ; elle est son épouse, puisqu'ils sont unis par le même esprit. Si le mariage charnel unit deux êtres dans une même chair, à plus forte raison, le mariage spirituel les établit-il dans un même esprit : et celui qui demeure attaché au Seigneur est un même esprit avec lui[3]. Mais voyez aussi avec quel amour et quelle bonté le Père appelle cette âme sa fille, et comme il l'invite, en sa qualité de bru, à jouir des doux embrassements de son Fils : *Ecoutez ma fille et voyez, ayez l'oreille attentive, oubliez votre peuple et la maison de votre père ; alors le roi sera épris de votre beauté*[4]. Voilà donc celui de qui elle sollicite un baiser. Ame sainte, soyez remplie de respect ; c'est le Seigneur votre Dieu, et peut-être au lieu de le baiser, il faut l'adorer avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Galat., IV, 6. — [2] Cant., 5. — [3] I Cor., IV, 6. — [4] Ps. XLIX, 11, 12.

SERMON IX

Des deux Mamelles de l'Epoux, c'est-à-dire de Jésus-Christ, dont l'une figure sa patience à attendre les pécheurs, et l'autre sa bonté et sa facilité à les recevoir.

1. Abordons maintenant le livre des Cantiques : montrons la suite et l'enchaînement des paroles de l'Epouse, car elles tiennent le lecteur comme en suspens : elles semblent décousues et sans point de départ. Il faut donc dire d'abord à quoi elles se rapportent. Supposons donc que ceux qu'hier et avant-hier nous avons appelés les amis de l'Epoux, et qui étaient venus pour saluer et visiter l'Epouse, en s'approchant d'elle l'ont trouvée gémissant en secret et accablée d'ennui ; ils en ont cherché la cause et lui ont adressé ces questions : Que vous est-il donc arrivé ? Pourquoi vous voyons-nous plus triste que de coutume ? Quelle est donc la cause imprévue de vos plaintes ? Si vous avez eu le malheur de vous oublier et de suivre des séducteurs qui vous ont égarée, ne vous êtes-vous pas sentie pressée de revenir à votre Epoux ? N'avez-vous pas sollicité instamment, et par vos prières, et par vos larmes, la faveur de baiser au moins ses pieds ? — Il m'en souvient bien, dit-elle. — Eh quoi ! ayant obtenu cette grâce et avec elle le pardon de vos infidélités, dans le baiser des pieds, n'avez-vous pas, dans votre impatience, espéré une familiarité plus grande, et demandé une autre grâce ? Et vous l'avez obtenue. Et, dans le baiser de la main, vous avez trouvé de nombreuses et éclatantes vertus. — J'en conviens, dit-elle. — Les amis continuent : Mais ne juriez-vous pas que si le baiser de la main vous était accordé, cette faveur vous suffirait, et mettrait un terme à vos prières ? — Oui. — Vous plaignez-vous qu'on vous ait ravi un droit qui vous avait été concédé ? — Non, certes. — Craignez-vous donc qu'on ne vous retire le pardon que vous pensiez avoir obtenu de vos anciens désordres ? — Non.

2. Dites-nous donc ce que nous pourrions faire pour vous. — Ah ! dit-elle, je n'aurai pas de repos que l'Epoux ne me baise d'un baiser de sa bouche. Merci du baiser des pieds, merci du baiser des mains ; mais *qu'il me baise d'un baiser de sa bouche* [1]. Je ne suis pas ingrate : mais j'aime. Déjà j'ai reçu au-delà de mes mérites, mais non au-delà de mes désirs. N'appelez pas, je vous prie, présomption l'ardeur de mon amour. Le respect, il est vrai, proteste ; mais l'affection l'emporte. Je le sais, la majesté du Roi éclate dans son amour de la justice [2]. Mais un amour violent ne s'arrête point devant la justice. Il ne se laisse ni modérer par les conseils, ni comprimer par le respect, ni conduire par la raison. Je demande, je supplie, j'exige *qu'il me baise d'un baiser de sa bouche*. Déjà, dans mon amour pour lui, je m'efforce de mener une vie pure et mortifiée ; je m'applique à la lecture, je résiste à mes passions, je m'adonne à l'oraison, je me tiens en garde contre les tentations, je repasse dans l'amertume de mon âme mes années écoulées. Je crois vivre en paix avec mes frères, au moins autant qu'il est en moi. Je suis soumise à mes supérieurs ; mes démarches sont réglées sur la volonté de ceux qui sont plus âgés que moi. Je n'envie pas le bien d'autrui, je donne plutôt le mien, et je me donne moi-même. Je mange mon pain à la sueur de mon front. Ces devoirs me sont devenus une habitude : je n'y cherche pas ma satisfaction. Je ne suis pas *cette génisse d'Ephraïm*, dont parle le Prophète, *qui se plaît à fouler le grain* [3]. Au dire de l'Evangile, celui qui ne fait que ce qu'il doit, sera réputé un serviteur inutile [4]. J'accomplis peut-être les commandements ; mais dans leur accomplissement mon âme est comme une terre sans eau ; pour que mon holocauste soit agréable à l'Epoux, je l'en supplie, qu'il *me baise d'un baiser de sa bouche*.

3. Bon nombre d'entre vous, dans leurs

[1] Cant. I. — [2] Ps. IX, 8, 4. — [3] Osée, X, 11. — [4] Luc, XVII, 10.

communications particulières (*a*), je m'en souviens, se plaignent de sécheresse, d'aridité, d'une sorte d'hébètement de l'esprit, qui les rend incapables de pénétrer les choses de Dieu, comme trop élevées et trop subtiles, et les prive totalement ou à peu près de toute douceur. Que font-ils alors, sinon soupirer après le baiser? Oui, ils appellent, ils désirent l'esprit de sagesse et d'intelligence : l'intelligence pour atteindre jusqu'à Dieu, la sagesse pour goûter ce que l'intelligence aura saisi. C'est dans ces dispositions que le Prophète priait et disait : *Que mon âme soit remplie, et comme rassasiée et engraissée, et ma bouche vous louera dans des transports de joie* [1]. Oui, il demandait un baiser qui, ayant embelli ses lèvres d'une grâce spéciale, lui donnait ce qu'il dit ailleurs : *Que ma bouche soit remplie de vos louanges, afin que je chante votre gloire et que je sois continuellement appliqué à publier votre grandeur* [2]. Et aussitôt qu'il en goûte la suavité, il s'écrie : *Grande, ô Seigneur, est l'abondance de votre douceur réservée à ceux qui vous craignent* [3]. Nous nous sommes longtemps arrêtés sur ce baiser, et cependant, je l'avoue, je ne crois pas encore l'avoir assez dignement expliqué. Mais voyons la suite. L'impression reçue de ce baiser le fait mieux connaître que toute explication.

4. Or, voici la suite : *Vos mamelles sont meilleures que le vin* [4]. De qui sont ces paroles? L'auteur ne le dit pas, nous laissant libres de décider à qui elles conviennent spécialement. Bien des raisons m'autorisent à les appliquer soit à l'Epouse, soit à l'Epoux, soit aux amis de l'Epoux. Je vous montrerai d'abord comment elles conviennent à l'Epouse. Pendant qu'elle s'entretenait avec les amis de l'Epoux, le personnage, dont il est ici question, s'est lui-même joint à eux, car il aime à s'approcher de ceux qui parlent de lui; c'est là sa joie. Ainsi les disciples d'Emmaüs conservent entre eux : il se joint à eux comme un compagnon de route plein de bonté et de charme en ses discours [5]. Ainsi s'accomplit la promesse de l'Evangile : *Quand deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux* [6] : et celle du prophète Isaïe : *Avant qu'ils ne crient, dit le Seigneur, je les exaucerai, et pendant qu'ils parleront encore, je leur dirai : Me voici* [1]. Maintenant encore il vient sans être appelé, et touché de nos paroles, il prévient nos prières. Je crois même que souvent il n'attend pas que nos paroles ou que nos désirs l'appellent. *Enfin*, dit l'homme selon le cœur de Dieu, *le Seigneur a exaucé le désir des pauvres. Votre oreille, Seigneur, a entendu la préparation de leur cœur* [2]. Veillez donc sur vous en tout lieu, sachant que le Seigneur connaît tout ce qui est en vous, et sonde les cœurs et les reins. C'est Dieu qui les a formés et il discerne vos œuvres. L'épouse, ayant le sentiment de la présence de l'Epoux, s'arrête, confuse de la présomption dans laquelle elle se voit surprise. Elle pense qu'elle eût agi avec plus de délicatesse, en insinuant ses désirs par des intermédiaires. Elle se tourne donc vers lui, et elle s'excuse, comme elle peut, de sa témérité. *Vos mamelles*, dit-elle, *sont meilleures que le vin; elles ont l'odeur des parfums les plus précieux*. Comme si elle disait : Si je parais porter si haut mes prétentions, vous m'y avez autorisée, ô divin Epoux, vous qui m'avez abreuvée avec tant de bonté du doux lait de vos mamelles, afin que, débarrassée de toute crainte, par amour, plutôt que par présomption, j'ose au-delà de ce qui convient. Oui, j'ose, oubliant votre majesté et ne pensant qu'à votre bonté. Ces explications vous donneront la suite des paroles de l'Epouse.

5. Voyons maintenant ce que signifie cet éloge des deux mamelles de l'Epoux. Les mamelles sont des symboles de cette miséricordieuse patience avec laquelle il attend les pécheurs, et de la douce bonté avec laquelle il agrée leur pénitence. Oui, il déborde une double suavité du cœur du Seigneur Jésus. Il attend avec patience les pauvres pécheurs et il leur accorde un facile pardon. Cette explication n'est pas mon invention. En effet, à propos de sa longanimité, ne lisez-vous pas dans saint Paul : *Méprisez-vous les richesses de sa bonté, de sa patience et de sa longanimité? Ne savez-vous pas que la bonté de Dieu vous invite à la pénitence* [3] ? C'est ainsi qu'il suspend longtemps l'exécution de la sentence vengeresse prononcée contre les contempteurs de ses lois, pour montrer avec quelle bonté il pardonne au pécheur pénitent, dont il ne veut pas la mort, mais la conversion et la vie. Quant à l'autre mamelle qui désigne sa faci-

(*a*) Dans ces aveux intimes, les religieux révélaient jusqu'à leurs négligences, comme dit saint Bernard, sermon Ier sur la Circoncision, n° 5. Guige, prieur de la Chartreuse, appelle confessions privées celles qui avaient lieu dans les cellules, et communes celles qui se faisaient chaque samedi, quoiqu'aussi en particulier.

[1] Ps. LXXII, 6. — [2] *Ibid.*, LXX, 8. — [3] *Ibid.*, XXX, 20.— [4] Cant., I, 2. — [5] Luc, XXIV, 15. — [6] Matth., XVIII, 20.

[1] Isaïe, LXV, 24. — [2] Ps. IX, 17. — [3] Rom., II, 4.

lité à pardonner, voici ce qu'on lit : *A quelque heure que le pécheur déplore son iniquité, elle lui sera remise* [1]. *Que l'impie quitte sa voie, et l'injuste ses pensées, et qu'il revienne au Seigneur, et il lui fera miséricorde : qu'il revienne à notre Dieu, car il est plein de bonté pour pardonner* [2]. Le prophète David exprime aussi admirablement en deux mots ces deux dispositions de Dieu : *Il est patient et miséricordieux* [3]. L'Epouse avoue donc que l'épreuve qu'elle a faite de cette double bonté a tellement augmenté en elle la confiance, qu'elle ose demander un baiser. Est-il surprenant, ajoute-t-elle, si j'attends de vous cette faveur, ô divin Epoux, moi sur qui vos mamelles ont répandu une telle abondance de douceur? Ma hardiesse est donc provoquée par la douceur de vos mamelles plus que par le sentiment de mon mérite.

6. Voici le sens de ces paroles : *Vos mamelles sont meilleures que le vin.* La douceur de la grâce qui me vient de vos mamelles me porte plus efficacement à la perfection qu'une réprimande sévère de mes supérieurs. Non-seulement elles *sont meilleures que le vin*, mais elle *ont l'odeur des parfums les plus précieux ;* parce que vous nourrissez, non-seulement ceux qui sont présents, du lait des douceurs intérieures, mais vous remplissez même les absents de la délicieuse odeur de l'espérance. Vous avez le témoignage et de ceux qui sont avec vous, et de ceux qui en sont éloignés. Vous avez du lait et en vous, et au dehors de vous. Vous en exhalez le parfum : et personne ne viendrait s'en nourrir, si vous, le premier, ne l'attiriez par cette odeur. Nous verrons ce qu'il faut entendre par ces parfums, quand nous arriverons à ces autres paroles de l'Épouse : *Nous courrons à l'odeur de vos parfums* [4]. Maintenant, cherchons, selon notre promesse, si ces paroles attribuées à l'Épouse ne conviennent pas aussi à l'Époux.

7. Je l'ai dit : pendant que l'Épouse parle de l'Époux, celui-ci survient, et, répondant à ses désirs il lui donne un baiser, et accomplit en elle ces paroles de l'Écriture : *Vous lui avez accordé ce que désirait son cœur, et vous ne l'avez pas frustré du vœu de ses lèvres* [5]*;* ce que prouvent les mamelles remplies. Ce saint baiser est si efficace qu'aussitôt qu'elle l'a reçu, l'Épouse en est fécondée, et son sein se gonfle d'un lait abondant qui atteste sa fécondité. Les âmes fidèles à l'oraison ont éprouvé ce que je dis. Souvent, c'est avec un cœur tiède et avide que nous paraissons à l'autel, que nous vaquons à la prière. Mais ceux qui persévèrent dans cet exercice sentent tout à coup la grâce descendre en eux : leur cœur se remplit, et les flots de la piété inondent leurs entrailles. Ceux qui pressent plus vivement ce sein, sont tout à coup remplis d'un lait d'une délicieuse douceur. Disons donc : O épouse, vous avez obtenu ce que vous demandiez : la preuve en est en vos mamelles meilleures que le vin. Ce qui indique que vous avez reçu le baiser, c'est que vous avez conçu. Voilà pourquoi vos mamelles sont gonflées. L'abondance du lait qu'elles contiennent les rend meilleures que le vin de la science mondaine qui enivre, il est vrai, qui excite la curiosité, et non la charité, qui remplit et ne nourrit pas, qui enfle et n'édifie pas, qui charge l'estomac sans le fortifier.

8. Mettons aussi ce langage sur les lèvres des amis de l'épouse. Vos murmures contre l'époux sont injustes, disent-ils. Ce qu'il vous a donné vaut mieux que ce que vous demandez. Ce que vous demandez comblerait vos désirs : mais ces mamelles avec lesquelles vous nourrissez vos enfants sont meilleures, c'est-à-dire plus nécessaires que le vin de la contemplation. Autre chose est de réjouir le cœur d'un seul homme, autre chose d'en édifier un grand nombre. Rachel était plus belle, Lia plus féconde. Ne vous attachez donc pas aux baisers de la contemplation : plus utiles sont les mamelles de la prédication.

9. Ces paroles ont encore un autre sens auquel je ne songeais pas, mais que je ne dois pas taire. Pourquoi ne dirions-nous pas qu'elles conviennent, mieux encore, à ces âmes sur lesquelles l'époux veille avec la sollicitude d'une nourrice ou d'une mère pour ses enfants ? Jeunes et tendres encore, ces âmes ne laissent pas facilement reposer la mère dont la doctrine et les exemples doivent les former. Leur inquiétude cessera-t-elle quand on leur aura défendu de troubler cette bien-aimée? La laisseront-ils s'éveiller d'elle-même [1] ? Les amis, voyant l'épouse aspirer aux baisers de l'époux, se renfermer dans le secret, fuir le public et préférer son repos à celui des autres, lui crient : Arrêtez, arrêtez ; vos mamelles sont plus précieuses que tous les embrassements : par elles vous nous défendez contre les désirs charnels qui assiégent l'âme ; par elles vous nous arrachez aux hommes, et vous nous gagnez à Dieu.

[1] Ezéch., XXXIII, 11, 12. — [2] Isaïe, LV, 2, 3. — [3] Ps. CII, 10. — [4] Cant., I, 13. — [5] Ps. XX, 3, 11.

[1] Cant. II, 7.

Voilà ce qu'expriment les amis, en disant: *Vos mamelles sont meilleures que le vin.* Les douceurs spirituelles qu'elles répandent en nous triomphent enfin des voluptés charnelles qui nous enivrent à la façon du vin.

10. Elle est juste, en effet, cette comparaison des affections charnelles et du vin : comme le raisin pressuré ne renferme plus de liquide mais reste tout desséché, ainsi la chair pressurée par la mort est désormais inaccessible à toute espèce de jouissance, et impuissante à goûter aucun plaisir. C'est pourquoi le prophète dit : *Toute chair n'est que de l'herbe, et toute sa gloire est semblable à la fleur des champs. L'herbe s'est desséchée et la fleur est tombée* [1]. L'Apôtre dit aussi : *Celui qui sème dans la chair recueillera dans la chair la corruption* [2] ; et encore : *Les viandes sont pour le ventre, et le ventre pour les viandes ; mais un jour Dieu détruira l'un et l'autre* [3]. Voyez si ce rapport est non-seulement entre la chair, et n'est pas aussi entre le monde ; car lui aussi passe avec ses passions, et, comme tout finit dans le monde, cette fin sera éternelle. Mais il n'en est pas ainsi des mamelles de l'épouse : lorsqu'elles sont épuisées, elles se remplissent de nouveau, puisant au sein maternel pour abreuver ceux qui les pressent. Elles valent donc mieux que les affections de la chair et du siècle. Elles ne s'épuisent jamais, quel que soit le nombre de ceux qui y boivent. Au contraire, les entrailles de la charité les remplissent d'un lait intarissable. Il sortira de son cœur des fleuves d'eau vive, et une source qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle [1]. Mais le plus précieux avantage de ces mamelles et de la suavité qu'elles répandent, c'est que non-seulement elles nourrissent par la douceur de la doctrine, mais qu'elles embaument de l'odeur des bonnes actions. Quelles sont ces mamelles ? De quel lait sont-elles remplies ? Quel parfum répandent-elles ? C'est ce que je dirai au début d'un autre entretien, avec le secours de Notre-Seigneur, qui vit et règne, avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi-soit-il.

¹ Isaïe, XL, 6, 7. — ² Galat., 68. — ³ I Cor., VI, 13.

¹ Jean, VII, 38.

SERMON X

Des trois Parfums spirituels ; savoir : de la Contrition, de la Dévotion et de la Commisération.

1. Je n'ai point l'intelligence assez riche, ni l'esprit assez pénétrant pour prendre en mon propre fonds un enseignement nouveau. Mais l'inépuisable Paul s'offre à nous parler, lui qui est pour nous une source large et intarissable. C'est donc là, comme je le fais souvent, que je vais encore emprunter, pour vous expliquer les mamelles de l'Epouse. *Réjouissez-vous* dit-il, *avec ceux qui se réjouissent, et pleurez avec ceux qui pleurent* [4]. C'est peindre en deux mots toutes les affections d'une mère : car des enfants ne peuvent ni souffrir ni bien se porter, que celle qui les a mis au monde ne partage leur situation : tout ce qu'ils ressentent retentit au fond de ses entrailles. Pour suivre saint Paul, je rapporterai donc ces deux affections aux deux mamelles de l'Epouse : la compassion à l'une, la sympathie à l'autre. Si l'âme est encore incapable de partager ou la joie ou la peine, si ses mamelles ne sont pas encore formées, elle est encore jeune, elle n'est pas nubile. Quiconque en est là n'est pas encore apte au gouvernement des âmes, ni à la prédication de la parole sainte ; dans ces fonctions, il ne saurait encore être utile aux autres et il se nuirait beaucoup à lui-même. Qu'il y a de présomption à se produire ainsi soi-même !

2. Mais revenons aux mamelles de l'Epouse, et dans leur nombre reconnaissons différentes espèces de lait, car la sympathie fournit le lait de l'exhortation, et la compassion celui de la consolation : or, toutes les fois qu'une mère spirituelle reçoit le baiser de Dieu, elle sent son sein se remplir divinement de ces deux espèces de lait, et vous la voyez se pencher

⁴ Rom., 12, 15.

sur ses enfants, leur présenter ses deux mamelles, et leur offrir dans l'une de douces consolations, dans l'autre des exhortations adaptées aux besoins de ceux qu'elle nourrit. Par exemple, si elle voit quelqu'un de ceux qu'elle a engendrés à l'Évangile troublé de violentes tentations, agité, plongé dans l'abattement et fatigué du combat, comme elle compatit à son état! quelles caresses elle lui prodigue! comme elle pleure avec lui! comme elle le console! que de pieuses raisons elle trouve pour relever un cœur désolé! Au contraire en voit-elle un autre ardent, joyeux et avançant dans la perfection, elle est ravie de joie, elle l'encourage, elle lui indique les moyens de persévérer et l'excite à avancer toujours. Elle se fait tout à tous, elle partage les sentiments de tous; enfin elle se montre à la fois, la mère de ceux qui se relâchent, et de ceux qui marchent d'un pas rapide.

3. Combien sont aujourd'hui éloignés ces sentiments! Je parle de ceux qui se sont déchargés de conduire les âmes. Puis-je le dire sans une profonde douleur? Ils préparent à Jésus-Christ de nouveaux outrages, des crachats, des fouets, des clous, une lance, une croix, la mort, et tout cela, ils le fabriquent dans la fournaise de l'avarice. Ils prostituent tout cela pour acquérir une honteuse fortune, et ils enterrent, dans leur bourse, le prix de la Rédemption du monde. Un seul point les distingue de Judas Iscariote: pour tout salaire, il reçut quelques deniers, tandis que ceux dont je parle, dans leur soif insatiable de gain, exigent des sommes infinies. Ils convoitent les richesses avec une avidité sans mesure, ils tremblent de les perdre, et cette perte les rend inconsolables. Ils en jouissent, mais autant seulement que le soin de leur conservation ou de leur accroissement leur laisse de repos; que les âmes se perdent ou se sauvent, que leur importe! Non! ils n'ont pas un cœur de mère ces hommes qui, nourris, remplis, engraissés du patrimoine du crucifié, restent insensibles aux afflictions de Joseph. Une mère ne se dissimule par les maux de ses enfants; elle a des mamelles pleines, elle se réjouit avec ceux qui se réjouissent, elle pleure avec ceux qui pleurent, elle ne cesse d'exprimer de son sein le lait de l'exhortation, et celui de la consolation. Mais c'est assez traiter des mamelles de l'épouse et du lait qui en découle.

4. Je vais maintenant vous dire quels sont les parfums qu'exhalent ces mamelles, à condition cependant que vos prières m'aideront à rendre dignement, pour le profit de mes auditeurs, ce qu'il m'est donné de sentir.

Les parfums de l'Époux et de l'Épouse sont différents, comme leurs mamelles. J'ai indiqué plus haut en quel endroit je parlerai de l'Époux. Occupons-nous maintenant des parfums de l'Épouse, et avec d'autant plus de soin, que l'Ecriture sainte les signale à notre attention, en les appelant non-seulement bons, mais excellents. Il en est de plusieurs espèces; dans ce grand nombre choisissons de préférence ceux qui conviennent le mieux au sein de l'Épouse. Il y a le parfum de la contrition, le parfum de la dévotion, le parfum de la piété. Le premier est pénétrant et cause de la douleur. Le second tempère et adoucit la souffrance, le troisième a la propriété de guérir et chasse la maladie. Parlons de chacun avec plus de détails.

5. Il y a donc un parfum que se compose à elle-même une âme enchaînée des liens du péché, lorsque commençant à examiner ses voies, elle recueille, réunit et broie, dans le mortier de sa conscience, ses offenses si diverses et si nombreuses, et par la douleur et la pénitence, les soumet au feu d'un cœur tout embrasé : elle peut dire alors : *Mon cœur s'est échauffé et le feu s'est allumé, pendant que je méditais* [1]! Voilà déjà un parfum dont l'âme pécheresse doit embaumer les commencements de sa conversion et couvrir ses plaies récentes; car, le premier sacrifice que nous devons offrir à Dieu est celui d'un cœur brisé. Tant que notre âme, pauvre et misérable, ne peut s'en composer de meilleur, ni de plus précieux, qu'elle se prépare au moins celui-là, quoique la matière en soit bien vile, car *Dieu ne méprisera pas un cœur contrit et humilié* [2], et ce parfum sera d'autant plus estimable à ses yeux, que l'âme s'humiliera plus profondément au souvenir de ses péchés.

6. Si cependant nous trouvons une figure de ce parfum invisible, et spirituel dans le parfum répandu par la pécheresse de l'Evangile sur les pieds corporels de Dieu, nous ne pouvons l'estimer tout-à-fait vil. Que lit-on de ce parfum? *Que toute la maison a été remplie de son odeur* [3]. Il coulait des mains de la pécheresse (A), et tombait sur les extrémités du corps, c'est-à-dire sur les pieds de

[1] Ps. XXXVIII, 4. — [2] Ps. L. 19. — [3] Jean, XII, 3.

(A) Ici, comme au 3e Serm. pour l'Asomption et ailleurs encore, la femme pécheresse dont il est parlé en S. Luc, (ch. VIII,) est confondue avec Marie, sœur de Lazare et de Marthe, qui parfuma les pieds de N.-S. à Bethanie. (Jean, XII). Cependant la plupart des anciens, avant S. Grégoire-le-Grand, et beaucoup de modernes, distinguent cette pécheresse de Marie, et même de Marie-Madeleine de laquelle J.-C. avait chassé sept démons (Marc, XXVI.), qui suivit J,-C. avec d'autres pieuses femmes (Luc, VIII.), même avant la conversion de la pécheresse. — Voyez le Serm. XII, n° 6, et Serm. XXIII, avec la note, n° 9.

Jésus-Christ, et il n'était ni si méprisable, ni si vil que sa force et sa suavité ne remplissent toute la maison. Si nous songeons au parfum dont l'Église est embaumée par la conversion d'un seul pécheur publiquement et sincèrement pénitent, et pour combien de fidèles ce pécheur devient une odeur de vie, nous pourrons dire hardiment de ce parfum que *la maison en est toute remplie*. Le parfum de la pénitence s'élève même jusqu'à la demeure des saints, puisqu'au témoignage de la Vérite la conversion d'un seul pécheur est *une grande joie pour les anges de Dieu*[1]. »

Réjouissez-vous donc, âmes pénitentes, ranimez-vous, âmes pusillanimes. Je m'adresse à vous qui venez de quitter le monde, et qui sortez de ses voies criminelles; vos âmes pénitentes ont été aussitôt remplies d'amertume et de honte, la douleur de vos blessures encore récentes vous agite et vous trouble; que vos mains distillent avec assurance, l'amertume de la myrrhe pour cette onction salutaire, car *Dieu ne méprisera pas un cœur contrit et humilié*. Non, encore une fois, elle n'est ni vile, ni méprisable, l'onction dont le parfum n'attire pas seulement les pécheurs à la pénitence, mais invite encore les anges à se réjouir.

7. Mais il est un autre parfum plus précieux que celui-ci, puisqu'il est composé d'éléments meilleurs que nous n'avons pas à chercher bien loin, car nous les trouvons facilement: nous en faisons une abondante récolte dans nos jardins, toutes les fois que nous en avons besoin. Qui d'entre nous, s'il le veut, et s'il n'est le jouet de l'illusion, ne trouvera pas sous sa main et dans son propre fond, des péchés et des iniquités? Et ce sont là les éléments constitutifs du premier parfum que nous avons décrit. Mais notre terre ne produit pas les aromates qui constituent le second; et nous allons les chercher bien loin au bout du monde: *Car toute grâce précieuse, tout don parfait vient d'en haut et découle du Père des lumières*[2].

Ce parfum se compose des bienfaits accordés par Dieu au genre humain. Heureux qui les recueille soigneusement et se les remet devant les yeux, pour s'exciter à la reconnaissance! Déposés dans le vase de notre cœur, écrasés, broyés sous le pilon d'une oraison fréquente, cuits au feu d'un brûlant désir, enfin arrosés de l'huile de la joie, ils formeront un parfum supérieur au premier, comme le prouve assez le témoignage de celui qui a dit: *Le sacrifice de louange m'honorera*[3]. Et il est certain que le souvenir des bienfaits de Dieu excite l'âme à le louer.

8. L'Écriture se bornant à dire du premier parfum qu'il n'est pas méprisé, montre clairement qu'elle recommande davantage celui qui honore Dieu. Le premier se répand sur les pieds, et le second sur la tête. Si, en Jésus-Christ, la tête se rapporte à la divinité, selon cette parole de saint Paul: *Dieu est le chef de Jésus-Christ*[1], assurément celui qui rend grâces, embaume la tête, parce qu'il touche Dieu et non l'homme. Ce n'est pas que celui qui est Dieu ne soit homme aussi, puisque Dieu et l'homme ne forment qu'un seul Christ; mais tout bien vient de Dieu, et non pas de l'homme, même celui qui s'accomplit par l'homme. C'est *l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien*[2]. Aussi maudit l'homme qui met sa confiance dans l'homme[3]. Bien que notre espérance repose sur les mérites de l'homme Dieu, sa fermeté ne vient pas de ce qu'il est homme, mais de ce qu'il est Dieu; aussi, de nos parfums l'un convient aux pieds et l'autre à la tête. L'humiliation d'un cœur contrit convient à l'abaissement de la chair: la glorification sied bien à la Majesté. Voilà donc ce parfum que le chef redoutable aux anges ne juge pas indigne de le toucher; il le tient même pour un signe d'honneur quand il dit: *Le sacrifice de louange m'honorera*.

9. Aussi n'est-ce point à un pauvre ni à un indigent, à une âme abattue, à un cœur pusillanime, de composer ce parfum dont les éléments sont fournis par la confiance, et par une confiance qui naît elle-même de la liberté d'esprit et de la pureté du cœur. L'âme sans énergie est mal assise dans la foi et gênée par la médiocrité de ses ressources; sa pauvreté la met dans l'impossibilité de chanter les louanges divines, ou de considérer les bienfaits qui excitent à louer et à bénir. Fait-elle quelques efforts pour s'élever, les soucis de ses affaires domestiques la rappellent, et elle est forcément enchaînée par sa propre misère. Si vous me demandez la cause de cette misère, je vous dirai ce que vous trouvez, ou ce que vous avez trouvé autrefois en vous; la langueur de cette âme et sa défiance me paraissent venir de deux causes: ou de la nouveauté de sa conversion, ou de sa tiédeur, quelle qu'en soit d'ailleurs la date. Ces deux causes humilient certainement, bouleversent sa conscience, quand elle sent que ses vieilles passions, par l'effet du temps ou de sa tiédeur, ne sont pas encore mortes; obligée de s'appliquer à arracher du jardin de son cœur

[1] Luc, XV, 10. — [2] Jacques, I, 17. — [3] Ps. XLIX, 23.

[1] I Cor., XI, 3. — [2] Jean, VI, 64. — [3] Jérém., XVII, 5.

les herbes malsaines de ses iniquités et de ses convoitises, elle ne peut prendre son essor. Eh quoi ? Celui qui est dans les gémissements et les larmes, pourrait-il en même temps chanter dans la joie ? Comment dans une bouche remplie de gémissements et de pleurs résonnerait l'hymne dont parle Isaïe, *l'action de grâces et les cantiques de louanges*[1] ? Le sage nous le dit : *La musique dans le deuil est chose importune*[2]. D'ailleurs l'action de grâces suit le bienfait, elle ne le précède pas ; mais une âme plongée dans la tristesse ne se réjouit pas du bienfait : elle en a besoin. Elle sent la nécessité de prier, plutôt que de remercier. Et comment, en effet, repassera-t-elle en elle-même le souvenir d'un bienfait qu'elle n'a pas reçu ? J'ai donc eu raison de dire qu'il n'appartient pas à une âme misérable de préparer ce parfum composé du souvenir des bienfaits de Dieu, parce qu'elle ne peut voir la lumière tant qu'elle est dans les ténèbres. Elle est plongée dans l'amertume ; le triste souvenir de ses péchés occupe sa mémoire, et elle ne saurait ouvrir encore son cœur à la joie. Aussi le prophète lui crie-t-il : *C'est en vain que vous vous levez avant le jour*[3]. Ce qui signifie : Si vous n'avez pas la consolation de voir vos péchés pardonnés, c'est en vain que vous vous lèverez pour considérer les bienfaits de Dieu qui réjouissent l'âme. Ce parfum n'est donc pas le parfum des pauvres.

[1] Isaïe, LI, 3. — [2] Eccles., XXII, 6. — [3] Ps. CXXVI, 2.

10. Mais voyez quels sont ceux qui peuvent se glorifier justement d'en posséder l'abondance ? *Les apôtres sortaient du conseil tout remplis de joie d'avoir été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus*[1]. Il fallait, en effet, qu'ils fussent bien remplis de l'abondance du Saint-Esprit, pour que leur douceur restât inébranlable, je ne dis pas devant les paroles, mais sous les verges. Ils étaient riches de cette charité qui se dépense et ne s'épuise jamais ; ils pouvaient aisément en offrir de grasses victimes. Leurs cœurs versaient de tous côtés la précieuse liqueur dont ils avaient été remplis, lorsque, sous l'action du Saint-Esprit, ils commencèrent à parler plusieurs langues. Et ils étaient aussi remplis de ces parfums, n'en doutons pas, ces fidèles, à qui l'apôtre donnait ce témoignage : *Je rends, pour vous, des actions de grâces à Dieu, pour la grâce qui vous a été donnée en Jésus-Christ; vous avez été comblés, en lui, de toutes sortes de richesses, du don de la parole et de la science, le témoignage de Jésus-Christ ayant été ainsi confirmé parmi vous, de manière qu'il ne vous manque aucune grâce*[2]. Dieu veuille que je puisse aussi moi-même rendre de pareilles actions de grâces au ciel pour vous, que je vous voie riches en vertus, ardents à chanter les louanges de Dieu, et abondamment pourvus, en Notre Seigneur Jésus-Christ, de ces parfums spirituels.

SERMON XI

De deux choses qui se rapportent à l'œuvre de la Rédemption du monde : la manière dont elle s'est accomplie et le fruit qui en découle.

1. Je l'ai dit à la fin du dernier entretien, et j'aime à le répéter, je désire vous voir tous participer à l'onction sacrée, c'est-à-dire à ce sentiment qui porte la piété à se rappeler, dans l'allégresse et l'action de grâces, les bienfaits de Dieu. C'est un excellent moyen d'adoucir les peines de la vie présente, qui nous deviennent supportables si nous mettons notre bonheur a louer Dieu; rien d'ailleurs sur la terre ne nous représente mieux la demeure céleste que l'allégresse de ceux qui chantent les louanges de Dieu. *Heureux, ceux qui habitent votre maison, Seigneur : ils vous loueront dans tous les siècles des siècles*[3]. Selon moi, c'est surtout de ce parfum que le prophète disait : *Il est bon, il est doux à des frères d'habiter ensemble; c'est comme le parfum répandu sur la tête*[4]. Ces paroles ne sauraient convenir au premier parfum, car s'il est

[1] Act., V, 41. — [2] Cor., I, 47. — [3] Ps. LXXXIII, 5. — [4] Ps. CXXXII, 1.

bon, il n'est pas agréable, puisque le souvenir des péchés passés engendre l'amertume et non la joie. D'ailleurs ceux qui le composent n'habitent pas toujours ensemble, chacun déplorant à part ses propres péchés. Au contraire, ceux qui sont occupés à rendre grâces à Dieu ne voient que lui, ne s'occupent que de lui et aussi ils habitent véritablement ensemble. Ce qu'ils font, est véritablement bon, car ils rendent gloire à qui cette gloire est due, et agréable, parce que cette occupation apporte une douce satisfaction.

2. Aussi je vous exhorte vous, mes amis, à laisser, de temps en temps de côté, le triste et pénible souvenir de votre vie passée, pour vous arrêter aux souvenirs plus doux et plus agréables des bienfaits de Dieu. Malgré votre confusion intérieure, respirez un instant dans la pensée de votre bienfaiteur, éprouvez, je vous prie, ce que conseille ainsi le prophète : *Mettez vos délices dans le Seigneur, et il vous accordera ce que votre cœur demande* [1]. Sans doute il faut pleurer vos péchés, mais non avec des larmes continuelles. Il faut y joindre le souvenir de la bonté de Dieu, de peur que la tristesse ne vous jette dans l'endurcissement et peut-être dans le désespoir. Mêlons le miel à l'absinthe : l'amertume tempérée par la douceur se boira plus aisément et vous sera salutaire. Au reste, écoutez comment Dieu même adoucit l'amertume d'un cœur contrit, comment il retire l'âme abattue de l'abîme du désespoir, comment il console, par le miel d'une douce et sincère promesse, un cœur attristé, et comment il le relève, quand il se laissait aller à la défiance. *Je vous mettrai ma louange à la bouche, comme un frein pour que vous ne périssiez pas* [2], c'est-à-dire, pour qu'à la vue de vos crimes, vous ne vous jetiez pas dans l'excès de la tristesse, comme un cheval sans frein, et que vous ne rouliez pas dans l'abîme mortel du désespoir. Je vous retiendrai par le frein de ma miséricorde. Je vous relèverai en vous faisant chanter mes louanges, je vous ranimerai par mes bienfaits; lorsque vous serez écrasés sous le poids de vos péchés, vous me trouverez plus miséricordieux encore que vous n'êtes coupables. Si Caïn avait été retenu par ce frein, il n'aurait jamais dit, en son désespoir: *Mon iniquité est trop grande pour mériter mon pardon* [3]. Non, non, car l'amour de Dieu est plus grand que les plus grandes iniquités : aussi *le juste ne s'accuse pas continuellement, mais seulement en commençant* [4], il a coutume de finir par louer Dieu. Voyez dans quel ordre il procède. *J'ai examiné mes voies et j'ai dressé mes pieds pour marcher dans les sentiers de votre loi* [1]. En sorte que celui qui, dans ses propres voies, n'avait rencontré que douleur et misère, se réjouit dans la voie des préceptes du Seigneur comme dans la possession, de toutes les richesses. Si donc, à l'exemple du juste, vous avez de vous-mêmes des sentiments d'humilité, ayez des sentiments de confiance dans la bonté souveraine du Seigneur. C'est ce qu'on lit dans le livre de la Sagesse : *Ayez du Seigneur des sentiments dignes de sa bonté et cherchez-le avec un cœur simple* [2]. C'est ce que comprend facilement l'âme qui pense souvent à la générosité du Seigneur; autrement comment pratiquer ce que recommande l'apôtre : *Rendez grâces en toutes choses,* si l'on oublie l'objet même de l'action de grâces? Je ne veux pas qu'on vous inflige le reproche mérité par le peuple juif, qui oublia les bienfaits du Seigneur et les merveilles opérées sous ses yeux [3].

3. Il est impossible à quelque homme que ce soit de se rapeler, et de passer en revue tous les bienfaits, que dans sa bonté et sa miséricorde le Seigneur ne cesse d'accorder aux mortels : car, *qui redira la puissance du Seigneur et le louera comme il le mérite* [4]? Qu'au moins l'âme rachetée n'oublie jamais le plus précieux et le plus grand de ces bienfaits, celui de notre Rédemption. Or, dans ce grand œuvre, deux points s'offrent à ma pensée et je les présente à la vôtre. Je serai court, me souvenant de cet avis du Saint-Esprit : *Donnez au sage l'occasion et il sera encore plus sage* [5]. Ces deux points sont le mode de notre rédemption et les fruits qui en découlent : le mode, c'est l'anéantissement de Dieu : le fruit, c'est l'homme rempli de Dieu. Méditer ce dernier point est une source d'espérance : méditer le premier c'est un foyer d'amour : Ces deux choses sont nécessaires à notre avancement spirituel, car l'espérance sans l'amour serait mercenaire, et l'amour, s'il reste infructueux, s'affaiblit et s'éteint.

4. Or, notre amour doit produire les fruits que nous a promis celui que nous aimons : *On répandra dans votre sein*, dit-il, *une mesure pleine, pressée, comble, une mesure qui débordera* [6]. Cette mesure, je le vois, sera sans mesure; mais je voudrais savoir ce que doit contenir cette mesure, ou plutôt cette immensité qui est ici promise. *Aucun œil, sinon le vôtre, mon Dieu, n'a vu ce que vous préparez à ceux qui vous aiment* [7]. O vous qui préparez, dites-nous

[1] Ps. xxxvi, 4.— [2] Isaïe, xlviii, 9. — [3] Gen., iv, 13. - [4] Prov. vi, 48.

[1] Ps. cxviii, 59. — [2] Sap., i, 1. — [3] Ps. lxxvii, 4.— [4] Ps. cv, 2. — [5] Prov., xcix. — [6] Luc, vi, 38. — [7] Isaïe, lxiv, 4.

donc ce que vous préparez? Nous croyons et nous espérons en effet, conformément à vos promesses, *que nous serons remplis des biens de votre maison* [1]. Mais de quels biens? quelle est leur nature? est-ce le froment, le vin, l'huile, l'or, l'argent, ou les pierres précieuses que vous nous réservez? mais nous connaissons ces biens, nous les avons vus, nous les voyons tous les jours, et nous les méprisons. Nous cherchons ce que l'œil n'a pas encore vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas encore monté jusqu'au cœur de l'homme. Voilà l'objet inconnu qui nous charme, qui excite nos désirs et que nous aimons à poursuivre. *Ils seront tous enseignés de Dieu* [2], est-il dit encore, *et lui-même sera tout en tous* [3]. Si je comprends bien, cette plénitude que nous attendons ne sera donc autre que Dieu même.

5. Mais comment comprendre l'abondance de douceur renfermée dans ce mot si court : *Et Dieu sera tout en tous?* Pour ne rien dire ici du corps, je remarque trois facultés dans l'âme : la raison, la volonté, la mémoire; et ces trois facultés sont l'âme même. Quiconque marche selon l'esprit, sent tout ce qui manque présentement à l'intégrité et à la perfection de ces facultés. Pourquoi cela, si ce n'est parce que Dieu n'est pas encore tout en tous. Voilà pourquoi souvent la raison erre en ses jugements; la volonté est agitée par mille causes de trouble, et la mémoire doit rougir de ses fréquents oublis. Noble créature, l'homme est pourtant sujet, malgré lui, à cette triple vanité; il lui reste l'espérance. Celui qui comble l'âme de biens, un jour deviendra un foyer de lumière pour la raison, une source de jouissances pour la volonté, et pour la mémoire un objet éternellement présent. O vérité! O charité! O éternité! O trinité bienheureuse et principe de bonheur! Mes trois facultés misérables, sorte de Trinité aussi, soupirent après vous, loin de qui elles sont si misérablement exilées. En s'éloignant de vous, dans quelles erreurs, quelles douleurs, quelles alarmes elles se sont plongées! Infortuné que je suis, par quelle trinité je vous ai changée! *Mon cœur s'est troublé*, et c'est la source de la douleur; *mon courage m'a abandonné*, et de là la terreur, *et la lumière de mes yeux n'est plus avec moi* [4], de là l'erreur. O trinité de mon âme, de quelle triste trinité tu as donné le spectacle en te séparant de Dieu!

6. Cependant, ô mon âme, pourquoi es-tu triste et pourquoi me troubles-tu? Espère en Dieu, parce que je le louerai encore [5]. Quand ma raison sera débarrassée de l'erreur, ma volonté de la souffrance, et ma mémoire de la crainte, et qu'à ces misères feront place l'admirable sérénité, la pleine suavité, l'éternelle sécurité que nous espérons, je trouverai le premier de ces biens en Dieu vérité, le second en Dieu charité, et le troisième en Dieu souveraine puissance. Alors Dieu sera tout en tous; ma raison sera éclairée d'une lumière qui ne s'éteindra pas, ma volonté possèdera une paix que rien ne troublera, et ma mémoire restera éternellement attachée à une source intarissable. Considérez si le premier de ces biens ne doit pas être rapporté au Fils, le second au Saint-Esprit, et le dernier au Père, sans toutefois rien ôter, ni au Père, ni au Fils, ni au Saint-Esprit. Gardez-vous en effet d'amoindrir la plénitude des personnes par leur distinction, ni leur propriété par leur parfaite unité. Voyez encore si les enfants du siècle n'éprouvent pas quelque chose d'analogue dans les séductions de la chair, les spectacles du monde, et les pompes de satan; c'est, par ces bagatelles, que la vie présente tient dans l'illusion ses malheureux partisans, selon la parole de saint Jean : *Tout ce qui est dans le monde est ou concupiscence de la chair ou concupiscence des yeux et orgueil de la vie* [1]. Voilà pour le fruit de la Rédemption.

7. Quant au mode dont la Rédemption s'est opérée et que j'ai dit être, s'il vous en souvient, l'anéantissement de Dieu, je vous exhorte aussi à remarquer trois choses principales. Ce n'est pas un médiocre anéantissement. Dieu s'y est anéanti lui-même jusqu'à la chair, jusqu'à la mort et jusqu'à la croix [2]. Qui donc comprendra une humilité, une douceur, une générosité qui portent le Dieu de majesté à se revêtir de notre chair, à se laisser condamner à la mort, et à la mort infâme de la croix? Vous direz peut-être : le créateur ne pouvait-il donc réparer son œuvre par de moindres sacrifices? Assurément il le pouvait, mais il a préféré accomplir cette réparation aux dépens de son honneur, afin d'ôter désormais à l'homme l'occasion même du vice le plus odieux et le plus noir, l'ingratitude; il n'a reculé devant aucunes fatigues, afin que l'homme lui fût redevable d'un grand amour, et que la difficulté de la rédemption lui inspirât une reconnaissance et un dévouement qu'il n'avait pas trouvés dans la facilité de sa condition primitive. En effet, quel était le langage de l'homme peu touché du bienfait de sa création? « J'ai été créé gratuitement, mais quelle peine et quelle fatigue en a-t-il coûté au créateur, pour me créer, avec tous les autres êtres? il a dit et

[1] Ps. LXIV, 5. — [2] Jean, VI, 45. — [3] I Cor., XV, 28. — [4] Ps. XXXVII, 11. — [5] Ps. XLI, 6.

[1] Jean, II, 16. — [2] Philipp., II, 7, 8.

j'ai été fait. Qu'y a-t-il donc de si surprenant en des dons qu'un seul mot me procure? » L'homme impie, rabaissant le bienfait de la création, trouvait donc un sujet d'ingratitude là où il aurait dû trouver un motif d'amour; il cherchait ainsi à excuser ses fautes; mais la bouche habituée à l'injustice a été fermée. Tout ce que Dieu a fait pour toi, ô homme, est plus éclatant que le jour : de maître il est devenu esclave, de riche pauvre; de Verbe il s'est fait chair, et de fils de Dieu fils de l'homme. Ah! ne l'oublie pas, si tu as été fait de rien, tu n'as pas été racheté de rien. Dieu a fait en six jours et l'Univers et toi-même; mais pour opérer ton salut, il a travaillé pendant trente années sur la terre. Quelles fatigues n'y a-t-il pas endurées! Aux nécessités de la chair, aux tentations de l'ennemi, se sont ajoutées les ignominies de la croix et les horreurs de la mort. Ainsi fallait-il, Seigneur, que vous sauviez les hommes et les êtres vivants et que vous dilatiez l'étendue de votre miséricorde [1].

8. Réfléchissez à ces vérités, méditez-les attentivement; à l'aide de ces parfums, ranimez vos cœurs longtemps torturés par l'odeur insupportable de vos péchés. Oui, enrichissez-vous de ces parfums aussi suaves que salutaires : toutefois ne croyez pas encore posséder les parfums exquis qui s'échappent du sein de l'épouse. Je vous en parlerais, si je ne devais finir; que votre mémoire retienne ce que j'ai dit des autres, que votre vie en soit imprégnée, qu'ils vous portent à m'assister de vos prières, afin que je puisse dignement vous parler un langage digne des délices de l'épouse, et qui porte vos cœurs à aimer l'époux des âmes, N. S. J.-C. Ainsi soit-il.

SERMON XII

Du précieux parfum de la miséricorde; du respect dû par les inférieurs à leurs supérieurs.

1. Je me souviens de vous avoir présenté deux parfums : celui de la contrition qui doit s'étendre sur tous les péchés et celui de la dévotion qui se rapporte à tous les bienfaits de Dieu; utiles tous les deux, ils n'ont pas une égale suavité. L'un est âcre et amer, car le souvenir des péchés excite à la componction et à la douleur; l'autre est doux : il produit la consolation par la considération de la bonté divine, et adoucit la douleur. Mais il est un autre parfum bien supérieur à ces deux premiers; je l'appellerai le parfum de la bonté, parce qu'il se compose des misères des pauvres, des angoisses des opprimés, des tristesses des affligés, des fautes des pécheurs, et enfin de toutes les souffrances de ceux qui sont malheureux, seraient-ils même nos ennemis. Ces éléments semblent méprisables; ils composent néanmoins, un baume, dont l'odeur surpasse tous les aromates, un baume dont la propriété est de guérir, car *Bienheureux les miséricordieux, ils obtiendront miséricorde* [2]. Ainsi plusieurs misères réunies et considérées avec le regard de la bonté, telle est la matière dont se composent les parfums de choix, dignes du sein de l'Épouse et agréables aux sens de l'Époux. Heureuse l'âme qui a eu soin de faire provision de pareils aromates, les arrosant de l'huile de la miséricorde et les soumettant au feu de la charité! Quel est donc, selon vous, *cet homme heureux qui est touché de compassion, qui vient en aide à ceux qui sont dans la détresse* [2], qui est enclin à la pitié, empressé à secourir, et qui trouve plus de bonheur à donner qu'à recevoir; facile au pardon, lent à la colère, étranger à la vengeance et qui regarde les misères du prochain comme les siennes propres? O vous, qui que vous soyez, qu'animent ces dispositions, qui êtes imprégnés de la rosée de la miséricorde, remplis de sentiments de piété, vous faisant tout à tous, et n'étant pour vous-même qu'un vase qui ne garde rien, allant au devant de toutes les misères, et les secourant, morts à vos goûts, et ne vivant que pour les autres; vous êtes heureux, vous possédez le troisième et le plus précieux parfum; de vos mains découle une liqueur d'une incomparable suavité, dont la

[1] Ps. xxxv, 7, 8.— [2] Math., v, 7.

[1] Ps. xxxv, 7, 8. — [2] Ps. cxi, 5.

source ne tarira pas aux jours mauvais, et que ne desséchera pas le feu de la persécution. Dieu se souviendra de vos sacrifices et votre holocauste lui sera toujours agréable.

2. Il est des hommes riches dans la cité du Dieu des vertus; or, je vous le demande, trouvet-on ces parfums chez quelqu'un d'entr'eux? Voici d'abord au premier rang, comme toujours, saint Paul, vase d'élection, vase vraiment plein d'aromates, vase rempli d'éléments odoriférants, car il était en tout lieu la bonne odeur de Jésus-Christ[1]. Ce cœur, qui avait la sollicitude de toutes les églises, répandait partout l'abondance de sa suavité. Aussi voyez quelles essences et quels aromates il avait accumulés : *Je meurs tous les jours pour votre gloire*, dit-il [2]. Et encore : *qui est faible sans que je le sois avec lui?* Qui est *scandalisé sans que je brûle* [3]? Et il avait ce riche, mille semblables essences, que vous connaissez, qu'il faisait servir à la composition de parfums précieux. Ne fallait-il pas, en effet, quelles exhalassent les premiers et les plus purs parfums, ces mamelles destinées à allaiter les membres de Jésus-Christ, dont Paul était certainement la mère, lui qui les enfantait sans cesse, jusqu'à ce qu'il eût formé Jésus-Christ en eux et rendu les membres semblables à la tête[4]?

3. Voici un autre riche qui a aussi, sous la main, des éléments choisis, pour composer les meilleurs parfums : *L'étranger*, dit-il, *n'est point resté à ma porte, elle a toujours été ouverte au voyageur*[5]; et encore : *j'ai été l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux. J'étais le père des pauvres, je brisais les dents de l'injuste pour lui arracher sa proie*[6]. *Si j'ai refusé aux pauvres ce qu'ils désiraient et si j'ai laissé languir les yeux de la veuve, si j'ai mangé seul mon pain, et si l'orphelin n'en a pas eu sa part, si j'ai méprisé le passant* (A) *parce qu'il n'avait pas d'habit, et le pauvre parce qu'il était sans vêtement; si ses flancs ne m'ont pas béni lorsqu'ils ont été échauffés par les toisons de mes brebis*[7]. Quels parfums cet homme n'a-t-il pas, par de telles œuvres, répandus dans l'univers? car, chacune était un vrai parfum. Il en avait pénétré sa conscience, afin de tempérer l'infection d'une chair corruptible par la bonne odeur qui s'exhalait du fond de son âme.

4. Joseph, après avoir attiré à lui l'Égypte tout entière, par la suavité de ses parfums, en embaume encore ses frères, qui l'avaient vendu. A la vérité il leur adressa de dures paroles, et avec un visage irrité; mais de son cœur plein de tendresse jaillissaient[1] des larmes, qui, loin d'annoncer la colère, témoignaient de son amour. Samuel pleurait Saül[2] qui voulait sa mort, et la tendresse de son cœur mise en fusion, si j'ose dire, par l'ardeur de sa charité, s'échappait dans ses larmes. La bonne odeur de sa réputation fait dire à l'écriture que *depuis Dan jusqu'à Bersabée, tous savaient que Samuel était un fidèle prophète du Seigneur*[3]. Que dirai-je de Moïse? de quelle bonté, de quelle douceur ses entrailles n'étaient-elles pas remplies? ce peuple qui ne cessait d'irriter le Seigneur, au milieu duquel il vivait, ne put jamais, ni par ses murmures, ni par ses révoltes, lui rien ôter de l'onction qu'il avait reçue du Saint-Esprit; en sorte, qu'au milieu des soulèvements et des plaintes dont il était continuellement assailli, il ne perdait rien de sa mansuétude. Aussi le Saint-Esprit assure-t-il de lui *qu'il était le plus doux des hommes qui habitent sur la terre*[4]. En effet, il était pacifique avec ceux qui haïssaient la paix[5] et, loin de s'indigner contre un peuple ingrat et rebelle, il apaisait par ses prières la colère du Seigneur irrité, selon qu'il est écrit : *Dieu avait résolu de les perdre, si Moïse son élu ayant brisé le veau d'or, ne s'était présenté devant lui, pour apaiser sa colère et empêcher qu'il ne les exterminât*[6]; et ailleurs : *pardonnez-leur*, dit-il, *sinon effacez-moi de votre livre que vous avez écrit*[7]. Homme vraiment marqué de l'onction de la miséricorde; il parle avec l'effusion d'un père, qui n'a d'autre bonheur que celui de ses enfants! Qu'un riche, par exemple, dise à une femme pauvre : venez vous asseoir à ma table, mais laissez dehors l'enfant que vous portez, parce qu'il pleure et m'importune; acceptera-t-elle? n'aimera-t-elle pas mieux jeûner, que manger seule avec ce riche, en abandonnant le gage de son amour? C'est ainsi que Moïse ne consent pas à entrer seul dans la joie du Seigneur, sans ce peuple turbulent et ingrat, pour lequel il a les sentiments d'une mère; ses entrailles sont déchirées, mais ce déchirement lui paraît plus supportable que la séparation.

5. Quoi de plus doux que David pleurant la mort de Saül qui avait soif de la sienne[8]? Où trouver plus de bonté d'âme, qu'en lui qui s'affligeait de la fin de celui à qui il succédait? Quelle peine n'eut-on pas à le consoler de la mort d'un fils parricide[9]? Une telle affection

[1] II Cor., II, 15. — [2] I Cor., XV, 31.— [3] II Cor., XI, 29. — [4] Galat., IV, 19. — [5] Job, XXXI, 32. — [6] Job, XXIX, 15, 17. — [7] Job, XXXI, 16, 20.

(A) Leçon ancienne : la Vulgate porte *pereuntem*, *périssant*, selon l'hébreu et les Septantes.

[1] Gen., XLIII, 30. — [2] I Rois, XV, 35. — [3] Rois, III, 20. — [4] Nomb., XII, 3. — [5] Ps. CXIX, 7. — [6] Ps. CV, 32. — [7] Exod., XXXII, 31, 32. — [8] II Rois, I, 3. — [9] Id., XIX, 4.

attestait assurément en lui, une précieuse et abondante onction ; aussi pouvait-il dire avec assurance : *Seigneur, souvenez-vous de David et de sa douceur* [1]. Oui, tous ces hommes ont possédé ces riches aromates qui embaument encore aujourd'hui l'Église entière. Mais ce n'est pas le privilége exclusif de ces saints : il est partagé par tous ceux qui, durant cette vie, ont été bienfaisants, charitables, pleins de douceur envers les hommes et qui se sont montrés les débiteurs de leurs amis et de leurs ennemis, des sages et des insensés. Ils ont été utiles à tous ; humbles en toutes choses et par-dessus tout chéris de Dieu et des hommes, et le parfum de leurs vertus a été en bénédiction. Tous ces saints, dis-je, qui nous ont précédés, ont embaumé leur siècle, et, aujourd'hui encore, ils répandent l'odeur la plus suave. Et vous aussi, si vous avez reçu quelque don d'en haut, hâtez-vous de nous en faire part à nous qui vivons avec vous. Soyez partout, officieux, charitables, reconnaissants, faciles à vivre, modestes, et tous vous rendront témoignage que vous exhalez l'odeur des meilleurs parfums. Quiconque parmi vous non-seulement supporte les infirmités corporelles et spirituelles de ses frères, mais dans la mesure de son pouvoir et de sa force, les soulage par ses services, ses encouragements et ses conseils, ou s'il ne le peut parce que la règle s'y oppose, vient en aide à un infirme, par de fréquentes prières ; quiconque, dis-je, fait cela parmi vous, répand parmi ses frères une odeur parfaite, et embaume une congrégation de parfums choisis. On le montre comme un prodige, et de lui tous disent : *Voilà l'ami de ses frères et du peuple d'Israël. Voilà celui qui prie pour le peuple et pour la cité sainte* [2].

6. Mais, demandons à l'Évangile quelque trait relatif à ces parfums. *Marie Madeleine, Marie, Mère de Jacques et Salomé achetèrent des aromates pour venir embaumer Jésus* [3]. Quels sont ces parfums qu'on achète, qu'on prépare, et qui sont jugés assez riches et assez abondants, pour embaumer le corps entier de Jésus ? On ne voit pas qu'aucun des deux parfums précédents ait été acheté, ni spécialement composé, pour honorer le Seigneur, ou être répandu sur son corps. Une première fois l'Évangile introduit tout-à-coup une femme qui baise les pieds du Sauveur et les oint de parfums [4] ; une autre fois, la même femme ou une autre tenant un vase d'albâtre plein de parfums les verse sur la tête de Jésus-Christ [5]. Ici l'Évangile dit : *Elles achetèrent des aromates pour embaumer Jésus*. Elles n'achètent pas des parfums, mais des aromates : par respect pour le Seigneur, elles ne prennent pas une onction toute préparée, elles la composent : ce n'est pas pour embaumer seulement une partie de son corps, les pieds, ou la tête, mais selon le texte *elles vont embaumer Jésus*, ce qui doit s'entendre du corps tout entier et non d'une partie.

[1] Ps. CXXXI, 1. — [2] Machab., XV, 14. — [3] Marc, XVI. 1. — [4] Luc, VII, 38. — [5] Jean, XII, 3.

7. Vous aussi, si vous avez des entrailles de miséricorde, si vous vous montrez bon et généreux non-seulement envers ceux à qui vous unit la parenté, ou un bienfait reçu, ou un bienfait espéré (les payens en font autant [1]), mais encore, selon l'avis de saint Paul, envers tous les hommes ; si pour l'amour de Dieu, vous ne refusez pas, même à un ennemi, les secours corporels ou spirituels, vous possédez des parfums exquis. Vous embaumez, non-seulement la tête ou les pieds de Notre-Seigneur, mais autant qu'il est en vous, son corps tout entier qui est l'Église. C'est pour cette raison sans doute que Jésus-Christ n'a pas permis qu'on employât pour son corps mort tous les aromates préparés : il a voulu qu'on en réservât pour son corps vivant, et l'Église est ce corps vivant. Elle mange le pain de vie descendu du ciel. Elle est le corps de Jésus-Christ, corps aimé d'un amour de prédilection, et aucun chrétien n'ignore que pour le préserver de la mort il a sacrifié son corps matériel. Il désire donc qu'elle soit embaumée, soignée, et que ses membres délicats soient fortifiés par des onctions choisies. C'est à elle qu'il a réservé des aromates précieux, quand devançant le temps et hâtant sa gloire, il a éclairé la piété des saintes femmes, sans toutefois s'y dérober. S'il a refusé d'être embaumé, ce n'est pas par dédain pour un pieux dévouement : il destinait à ces parfums un autre emploi, où il mettait en réserve, non les aromates matériels et corporels, mais les spirituels dont ils étaient l'image. Ce bon maître s'est montré économe des parfums de la piété, désirant les voir servir un jour à ses membres indigents, soit corporellement, soit spirituellement. Quand on répandit quelques jours auparavant ces parfums sur sa tête et sur ses pieds, s'y opposa-t-il ? Il a même blâmé les disciples qui censuraient cette action, et comme Simon s'indignait de le voir touché par une pécheresse, il le reprit dans une longue parabole, et à ceux qui regrettaient la perte des parfums de Madeleine, il répondit : *Pourquoi faites-vous de la peine à cette femme ?*

8. Permettez-moi ici une courte digression :

[1] Math., V, 47.

Il m'est aussi arrivé, quelquefois, de m'asseoir triste et abattu aux pieds de Jésus, lui offrant le sacrifice d'un cœur troublé du souvenir de mes péchés ; ou même quelquefois, mais plus rarement, de me tenir à sa tête, et de me livrer au joyeux souvenir de ses bienfaits. Alors j'entendais dire : *Pourquoi donc cette perte?* C'est-à-dire qu'on m'accusait de vivre pour moi, quand je pouvais être utile à d'autres. On disait : *On eût pu vendre ce parfum bien cher et en distribuer l'argent aux pauvres* [1]. Mais quel triste commerce de gagner l'univers et de perdre mon âme! Aussi à ces paroles qui me rappelaient ces mouches de l'Écriture, qui mourant dans le parfum le gâtent [2], je me souvenais de l'oracle divin : *Mon peuple, ceux qui vous proclament bien heureux vous séduisent* [3]. Que mes censeurs écoutent donc le Seigneur m'excuser et répondre pour moi : *Pourquoi*, dit-il, *faire de la peine à cette femme?* Ce qui signifie : vous ne voyez que l'extérieur et vous ne jugez que sur l'apparence . Il n'est pas un homme, comme vous le croyez ; il est incapable de mettre la main à des choses fortes, ce n'est qu'une femme débile. Pourquoi voulez-vous lui imposer un joug pour lequel je le crois trop faible ? Il a fait envers moi une œuvre méritoire : qu'il y persévère jusqu'à ce qu'il puisse entreprendre davantage : si un jour cette femme devient homme et un homme parfait, on pourra l'employer à une tâche qui demande la perfection.

9. Mes frères respectons les Évêques, mais redoutons leurs obligations. Songeons à ces obligations et nous n'ambitionnerons pas leur dignité. Reconnaissons l'insuffisance de nos forces : n'aspirons pas à courber de faibles épaules de femmes sous des fardeaux qui exigent des épaules viriles. Ne les observons pas d'un œil jaloux, mais entourons-les d'honneur. Il est inhumain de critiquer la conduite de ceux dont vous fuyez les devoirs. Quelle est téméraire la femme occupée à filer chez elle et qui querelle un homme revenant du combat! Je vous le déclare donc : si un religieux cloitré voit un prélat séculier se donner trop de liberté, soit dans ses discours, soit dans la nourriture, le sommeil, la joie, la colère, ou en ses jugements, au lieu de se livrer à des appéciations légères, qu'il se souvienne de ce qui est écrit : *L'homme qui fait mal vaut mieux qu'une femme qui fait bien* [4]. Si vous faites bien en veillant sur vous-même, celui qui veille avec soin sur les autres agit mieux encore : et si on ne peut remplir ces obligations

[1] Math., XXVI, 8, 10.— [2] Eccle., X, 1. — [3] Isaïe, III, 12. — [4] Eccli., XLII, 14.

sans une certaine inégalité de conduite et de vie, souvenez-vous *que la charité couvre la multitude des péchés* [1]. Ceci soit dit pour vous mettre en garde contre deux tentations auxquelles succombent certains religieux : la première est d'ambitionner l'Épiscopat : la seconde est de se livrer, contre les Évêques, à propos de certaines fautes, à des jugements inspirés par le démon.

10. Mais revenons aux parfums de l'Épouse. Combien l'emporte sur les autres ce parfum de la piété, que seul on n'a pas laissé perdre ! Et on le perd si peu, que le don d'un verre d'eau froide ne reste pas sans récompense [2]. Néanmoins celui de la contrition formé du souvenir des péchés, et qu'on verse aux pieds du Seigneur, est bon aussi, puisqu'il est dit que Dieu ne rejette pas un cœur contrit et humilié [3] ! Je regarde cependant comme plus précieux le parfum de la dévotion, résultat du souvenir des bienfaits de Dieu : aussi mérite-t-il d'être répandu sur la tête, et Dieu dit de lui : *Le sacrifice de louange m'honorera* [4]. L'onction de la piété, produite par la commisération envers les malheureux, l'emporte sur tous les deux, et elle coule sur tout le corps de Jésus-Christ, non son corps crucifié, mais le corps qu'il s'est acquis par sa Passion : onction vraiment exquise, en comparaison de laquelle Dieu dédaigne les autres, car il dit : *Je veux la miséricorde et non le sacrifice* [5]. Oui, voilà le plus précieux de tous les aromates, dont l'odeur s'exhale des mamelles de l'Épouse empressée de suivre, en tout, les volontés de l'Époux. Tabitha ne répandait-elle pas ce parfum jusque dans la mort ? aussi elle ressuscita [6], car l'odeur de la vie triompha en elle de celle de la mort.

11. Un dernier mot sur ce sujet. Quiconque enivre les autres de ses paroles, les parfume de ses bienfaits, doit s'appliquer le texte : *Vos mamelles sont meilleures que le vin, elles ont l'odeur des parfums les plus délicieux* [7]. Et qui est apte à ces deux fonctions? Qui de nous possède, au moins pleinement et parfaitement une de ces propriétés? Qui n'est, au moins de temps en temps, stérile dans la parole, et tiède dans l'action? Pour l'Église elle a certainement le droit de se glorifier de ce double privilège ; car prise dans son universalité, elle a toujours de quoi guérir, enivrer et embaumer les âmes. Ce qui lui manque dans l'un de ses membres, elle l'a dans l'autre, selon la mesure départie par Jésus-Christ, et la dispensation de l'esprit qui distribue ses dons comme il lui

[1] Pierre, IV, 8. — [2] Math., X, 42. — [3] Ps. L, 19. — [4] Ps. XLIX, 23. — [5] Math., IX, 13. — [6] Act., IX, 39, 41. — [7] Cant., I, 2.

plaît[1]. Elle embaume, dans ceux qui se font des amis avec les richesses d'iniquité : elle enivre, dans les ministres de sa parole qui versent sur la terre le vin de la joie spirituelle, l'en abreuvent et portent des fruits dans la patience. Elle se pare hardiment, et de droit du titre d'épouse : car elle a vraiment des mamelles meilleures que le vin, et plus suaves que les parfums les plus précieux. Nul de nous n'ose appeler son âme l'épouse du Seigneur. Cependant comme nous sommes de l'Eglise qui se glorifie d'avoir et le nom et la qualité d'Épouse, c'est avec quelque droit que nous réclamons ce glorieux privilége, et ce privilége que nous possédons tous ensemble, nous l'avons sans contredit individuellement. Grâces vous soient donc rendues, Seigneur Jésus, à vous qui avez daigné nous aggréer à votre Église, non-seulement pour être vos fidèles, mais encore vos épouses, par de chastes et éternels embrassements, dans la contemplation sans voile de la gloire qui vous est commune avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi-soit-t-il.

SERMON XIII

De la gloire et de la reconnaissance dues à Dieu pour les biens qu'il nous a accordés.

1. La mer est l'origine de toutes les fontaines et de tous les fleuves, et Notre-Seigneur Jésus-Christ est la source de toutes les sciences et de toutes les vertus. Car, qui est le Dieu des vertus, sinon le roi de gloire même? et selon le cantique d'Anne le même Dieu *est aussi le Dieu des sciences* [2]. La continence de la chair, le zèle du cœur, la rectitude de la volonté découlent des mêmes principes. De là encore naissent la beauté du génie, l'éclat de l'éloquence, la douceur des mœurs, la science et la sagesse, car là sont cachés tous les trésors qui les renferment [3]. Les chastes résolutions, les jugements équitables, les saints désirs ne sont-ils pas autant de ruisseaux descendus de cette source? Et si toutes les eaux retournent à la mer, par des canaux invisibles et souterrains, et de là reviennent avec une infatigable docilité sous nos yeux et à nos besoins, pourquoi les eaux spirituelles ne remontent-elles pas constamment et sans se perdre, à la source d'où elles s'épanchent, pour féconder le champ de nos âmes? Oui, les fleuves de la grâce retournent à la source d'où ils sortent, pour couler encore. Qu'elles remontent à leur principe, ces eaux célestes et fertilisent ensuite plus richement la terre! Mais par quel procédé cela se fera-t-il? L'apôtre l'indique : C'est *en rendant grâce à Dieu en toutes choses* [4]. Tout ce que vous croyez posséder de science et de vertu, attribuez-le donc à la science et à la vertu de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

2. Eh ! quel est donc, direz-vous, l'homme assez insensé pour rapporter ces biens à une autre cause ? Il n'y en a pas. Le Pharisien lui-même rend grâces [1] d'une justice qui n'a pas l'approbation de Dieu. En effet ses actions de grâces ne le rendent pas plus agréable au ciel ; rappelez - vous l'Evangile. Pourquoi ? C'est qu'un langage dévot ne suffit pas à excuser l'enflure du cœur, devant Celui qui tient l'orgueil à distance [2]. Pharisien, on ne se moque pas de Dieu. Croyez-vous rien avoir que vous n'ayez reçu ? Non, dites-vous : et c'est pour cela que je rends grâces à mon bienfaiteur. Mais si, de vous-même, vous n'avez rien, vous n'avez pas mérité de recevoir les biens dont vous vous glorifiez. Vous en convenez : c'est donc à tort que vous vous préférez au Publicain. S'il n'a pas pas ce que vous possédez, c'est qu'il ne l'a pas reçu. Rapportez donc à Dieu tout ce qu'il vous a donné. Si vous vous attribuez une part de son honneur et de sa gloire, vous méritez le reproche d'injustice, et d'une injustice commise envers Dieu. Si vous vous arrogiez quelques-uns des biens dont vous vous vantez, comme s'ils venaient de vous, je croirais que vous vous trompez plus que vous ne voulez tromper, et j'essaierais de redresser

[1] Eph., IV, 7 et I Cor., XII, 11. — [2] I Rois, II, 3. — [3] Coloss., II, 3.— [4] I Thess., V, 18.

[1] Luc, XVIII, 11. — [2] Ps. CXXXVII, 6.

votre erreur. Mais, en rendant grâces, vous montrez que vous ne vous attribuez rien, et que dans vos mérites vous voyez des dons de Dieu : le mépris que vous portez aux autres vous prouve donc clairement la duplicité de votre cœur. Vous prêtez votre langue à un mensonge, et par un second, vous prétendez à la gloire de la vérité. Vous ne mépriseriez pas le Pharisien à qui vous vous comparez, si vous ne vous estimiez plus honorable que lui. Mais, que répondrez-vous à l'Apôtre qui vous trace cette règle : *A Dieu seul honneur et gloire* [1] ? que répondrez-vous encore à l'Ange qui distingue et apprend ce que Dieu se réserve et ce qu'il laisse aux hommes? *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* [2]? Voyez-vous comment le Pharisien, tout en rendant grâces, n'honore Dieu que du bout des lèvres et en réalité s'honore lui-même en son cœur ? Combien en entendez-vous prononcer des paroles d'action de grâces, plutôt par habitude que par reconnaissance et amour! On trouve jusqu'à des scélérats, qui, après un crime et des abominations, remercient Dieu du bonheur qui leur est arrivé selon eux, et du succès de leurs coupables désirs. Ainsi un voleur, les mains pleines du fruit de ses machinations et de ses mauvais désirs, tressaille d'une joie secrète. Mes veilles, dit-il, n'ont pas été inutiles, Dieu soit béni ! je n'ai pas perdu mon temps, pendant la nuit. Un assassin ne se félicite-t-il pas de la même façon et ne remercie-t-il pas le ciel d'avoir triomphé d'un rival, ou d'avoir pu tiré vengeance d'un ennemi ? L'adultère lui-même loue Dieu, avec transport, d'avoir enfin goûté des jouissances honteuses si longtemps désirées.

3. Toute action de grâces ne plaît donc pas à Dieu. Il n'accepte que celles qui partent d'un cœur simple, droit et pur. Je dis un cœur pur, à cause de ceux qui tirent vanité de leurs désordres, comme si Dieu, condescendant à leur inconduite, pouvait être satisfait de leurs méfaits et se réjouir de leurs désordres. Ah ! ceux-là entendront la parole du prophète : *Vous avez cru, hommes d'iniquités, que je vous serais semblable : Je vous reprendrai, et je vous mettrai en face de vous-mêmes* [3]. J'ai dit un cœur simple, à cause des hypocrites qui rendent gloire à Dieu pour ses bienfaits, mais seulement des lèvres, tandis que leur cœur dément leurs paroles ; comme ils agissent devant lui avec duplicité leur iniquité lui est odieuse. Les uns dans leur impiété, s'arment contre Dieu de leurs abominations ; les autres, dans leur grossière naïveté, se font des bienfaits de Dieu des glaives pour se percer. La conduite des premiers est si insensée, si aveugle, et si j'ose dire, si animale, qu'il est inutile de vous prémunir contre elle : celle des seconds est souvent une pierre d'achoppement pour des religieux et pour des hommes spirituels. Il est aussi beau que rare de rencontrer un homme, qui en faisant de grandes choses, ignore sa valeur ; dont la sainteté, éclatante aux yeux de tous, soit ignorée de lui-même : un homme qui brille aux regards de tous et pourtant s'estime méprisable : à mon avis c'est là le comble de la vertu. Oui, vous êtes un serviteur fidèle si, des merveilles divines dont vous n'êtes pas il est vrai l'auteur, mais dont vous êtes l'instrument, vous ne vous attribuez rien. Alors, selon l'expression du prophète, *vous avez horreur du bien acquis par extorsion, et vous gardez vos mains pures de tout présent* [1]. Alors, selon le commandement du Seigneur, votre lumière brille devant les hommes, non pour vous glorifier vous-même, mais pour glorifier votre Père qui est dans les cieux [2]. Vous êtes vraiment les imitateurs de Paul et de tous les fidèles prédicateurs, qui ne se prêchent pas eux-mêmes. Vous cherchez moins vos propres intérêts que ceux de Jésus-Christ [3]. Aussi l'entendez-vous vous dire : *C'est bien, bon serviteur; Vous avez été fidèle dans les petites choses : je vous établirai sur de plus grandes* [4].

4. Joseph savait que la maison et tous les biens de l'égyptien Putiphar son maître, lui avaient été confiés, à l'exception de sa maîtresse. Aussi, il ne consentit jamais à la toucher : *Il n'y a rien*, dit-il, *qui ne soit en mon pouvoir dans les biens de mon maître : il a tout remis en mes mains, excepté vous seule son épouse* [4]. Il savait que la femme est l'honneur de son mari : et il regardait comme une honte de déshonorer celui qui l'avait élevé si haut. Homme de Dieu, prudent et sage, il sait qu'un époux est jaloux de la vertu de sa femme, comme de sa gloire propre, qu'il la garde pour lui, et ne la donne à personne. Aussi n'est-il pas assez présomptueux pour toucher à un bien qui ne lui est pas confié. Eh ! quoi ! l'homme est jaloux de sa propre gloire, et il ravirait à Dieu la sienne, comme si Dieu n'était pas lui-même jaloux! Mais écoutez ce qu'il dit : *Je ne donnerai pas ma gloire à un autre* [6]. Que nous donnerez-vous donc, ô mon Dieu, que nous donnerez-vous? *Je vous donne la paix*, répondit-il, *je*

[1] I Tim., I, 17.— 17.— [2] Luc, II, 14. — [3] Ps. LIX, 21.

[1] Isaïe, XXXIII, 15. — [2] Math., 5, 16. — [3] II Cor., IV, 5 et Philipp., II, 21.— [4] Math., XXV, 21.— [5] Gen., XXXIX, 9. — [6] Isaïe, XVIII, 11.

vous laisse la paix [1]. Cela me suffit : je reçois avec reconnaissance ce qu'il vous plaît de me laisser, et je respecte ce que vous vous réservez. Voilà ce que je veux, et je ne doute pas que mon intérêt ne soit ici en question. Je renonce donc, de tout cœur, à la gloire, dans la crainte que m'emparant de ce qui n'est pas à moi, je ne perde justement ce qui m'est offert. Je veux la paix, je la désire et rien de plus. A qui la paix ne suffit pas vous ne suffisez pas vous-même, ô mon Dieu! car vous êtes notre paix, vous qui avez réuni les choses extrêmes [2]. Ce qui m'est nécessaire, ce qui me suffit, c'est de me réconcilier avec vous et avec moi, car depuis que vous m'avez pris pour but de vos traits, je suis devenu à charge à moi-même [3]. Je m'efforce de n'être ni ingrat pour la paix que vous m'avez accordée, ni sacrilége usurpateur de votre gloire. Que votre gloire vous reste donc entière, c'est votre bien : la paix est le mien.

5. A la chute de Goliath, le peuple se réjouit d'avoir trouvé la paix; mais la gloire fut pour David seul. Josué, Jephté, Gédéon, Samson, Judith aussi quoique femme, remportèrent, en leur temps, un éclatant triomphe sur leurs ennemis; mais le reste du peuple, tout en jouissant avec bonheur de la paix, n'eut aucune part à la gloire de ces héros. Judas Machabée lui-même illustré, par tant de victoires, après avoir, au prix de rudes combats, procuré plusieurs fois la paix aux Juifs enthousiasmés, partagea-t-il jamais sa gloire avec personne? Il y eut non pas une gloire *mais une grande joie pour le peuple,* dit l'Écriture [4]. Le créateur de toutes choses a-t-il moins de droit que tous ces héros, à jouir seul de sa gloire? Seul il a fait ce qui existe, seul il a triomphé de l'ennemi, seul il a délivré les captifs; et, il aurait un compagnon de gloire? *Mon bras tout seul m'a aidé*, dit-il, *j'ai été seul à fouler le vin, sans qu'aucun homme s'unît avec moi* [5]. Pourquoi donc aurais-je un rival dans la victoire, puisque je n'en ai point eu dans le combat? Il y aurait imprudence de ma part à revendiquer, ou la gloire sans avoir remporté la victoire, ou la victoire sans avoir combattu. O montagnes ! recevez la paix pour le peuple et pour vous, mais non la gloire; réservez-la à celui qui seul a combattu et seul a vaincu. Oui! qu'il en soit ainsi. *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* Or, celui-là n'obéit pas à une volonté bonne, mais à une volonté injuste, qui, non content de la paix, envie d'un œil orgueilleux et d'un cœur insatiable, la gloire de Dieu. Il perd sa paix sans obtenir la gloire. Qui croira jamais la muraille, si elle prétend produire le rayon de lumière, sous prétexte qu'elle le reçoit par les fenêtres? N'est-ce pas une risée que les nuées se glorifient d'avoir engendré la pluie? Il est évident pour moi que les cours d'eau ne prennent pas naissance dans les canaux; que les paroles prudentes ont un autre principe que les lèvres, ou les dents qui aident à les produire, encore que les sens corporels ne puissent pénétrer ce mystère.

6. Je rencontre dans les saints des choses vraiment dignes de louange et d'admiration; mais en les examinant, au clair rayon de la vérité, je verrai qu'autre est celui qui semble digne de louange et d'admiration, autre celui qui mérite réellement ces sentiments, et c'est Dieu que je louerai dans ses saints, qu'ils soient Élisée ou le grand Élie ressuscitant les morts, mais non par leur pouvoir personnel. S'ils donnaient au monde le spectacle de tant de prodiges inouïs, c'était moins par leur pouvoir que par leur intermédiaire. Dieu, présent en eux, opérait ces miracles. Invisible et inaccessible en lui-même, Dieu est visible et admirable dans ses créatures. Et lui seul est admirable qui fait seul des choses admirables [1]. Faut-il rapporter à la plume ou au pinceau le mérite de l'écriture ou de la peinture? Faut-il louer la langue ou les lèvres pour une parole éloquente? Laissons parler le prophète : *La cognée*, dit-il, *se glorifie-t-elle contre celui qui s'en sert? la scie s'élève-t-elle contre la main qui l'emploie? et la verge et le bâton contre celui qui les élève* [2]? Ainsi, se glorifient contre le Seigneur, ceux qui ne se glorifient pas dans le Seigneur. S'il y a lieu de me glorifier, saint Paul m'apprend en quoi [3] et pourquoi je puis le faire. *Notre gloire*, dit-il, *c'est le témoignage de notre conscience* [4]. Je puis me glorifier en toute sécurité, si ma conscience me rend ce témoignage que je ne m'attribue rien de la gloire de mon créateur, parce qu'alors je ne me glorifie pas contre le Seigneur, mais bien en lui. Loin de nous être défendue cette gloire nous est ainsi conseillée : *Vous cherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres et vous ne recherchez point la gloire qui vient de Dieu* [5]. En effet, se glorifier en Dieu seul c'est attendre sa gloire de Dieu seul; or, cette gloire n'est pas médiocre, elle est aussi vraie que sa source; aussi vraie que rare, et c'est à peine si un petit nombre d'âmes parfaites se glorifient de cette façon. Arrière donc ces enfants des

[1] Jean, XIX, 27. — [2] Eph., II, 14. — [3] Job, VII, 20.— [4] I Mach., IV, 58. — [5] Isaïe, LXIII, 5, d.

[1] Ps. LXX, 18. — [2] Isaïe, X, 15. — [3] II Cor., X, 17. — [4] *Ibid.* I, 12. — [5] Jean, V, 44.

hommes esclaves de la vanité; arrière ces enfants des hommes, qui sont menteurs et se trompent mutuellement [1]. Car celui qui veut se glorifier avec sagesse éprouve son œuvre; il l'examine soigneusement, au flambeau de la vérité; c'est ainsi qu'il trouvera en lui-même des motifs de gloire, fondés non, sur la parole des hommes, mais sur lui-même. Je serais un insensé si je remettais à vos lèvres le sort de ma gloire, et si, jaloux d'éloges, j'allais les mendier à votre porte. N'êtes-vous pas libres de m'approuver ou de me désapprouver à votre gré? Ma gloire est en mon pouvoir, je la conserve et la garde en moi, ou, plutôt je ne me fie pas à moi-même de la sûreté de ce dépôt; j'en remets la garde à celui qui peut me le tenir en réserve, pour le dernier jour [2]. Il est prudent, il est fidèle. Alors Dieu rendra une gloire assurée, mais seulement à ceux qui auront méprisé les louanges humaines; et la gloire deviendra un sujet de confusion à ceux qui n'aiment que les choses terrestres, selon le témoignage de David : *Ils ont cherché à plaire aux hommes et ils sont tombés dans la confusion parce que Dieu les a méprisés* [3].

7. Mes frères, si vous êtes convaincus de ces vérités, ne cherchez pas à être loués en cette vie, car, poursuivre la faveur des hommes sans la rapporter à Dieu, c'est commettre un larcin à son égard. Et quelle gloire voulez-vous, cendre et poussière? qu'elle gloire? Celle de la sainteté de votre vie? mais, c'est l'esprit qui sanctifie, l'esprit de Dieu, et non pas le vôtre. Vous feriez des prodiges et des miracles, qu'ils s'opéreraient, non par l'organe de vos mains, mais par la seule vertu de Dieu. On vous félicite d'une bonne parole heureusement trouvée, mais c'est Jésus-Christ qui vous a donné la bouche et la sagesse; votre langue n'est que la plume de l'écrivain et encore ne vous est-elle que prêtée. C'est un talent qui vous a été confié et qu'on vous réclamera avec usure. Si vous vous êtes montrés laborieux, si vous avez porté des fruits, vous recevrez la récompense de vos fatigues; sinon on vous enlèvera le talent que vous aviez, on en exigera l'intérêt, et vous serez traités de serviteurs méchants et paresseux. Rendez donc gloire à Dieu des biens que sont les fruits de sa grâce, à Dieu, le distributeur de toutes les choses dignes de louanges; faites-le sincèrement et sans hypocrisie; n'obéissez pas à la routine comme les gens du monde, ni à la nécessité comme les animaux courbés sous la charge qu'on leur impose; agissez comme il sied à des saints, dans une sincérité entière, une

[1] Ps. LXI, 10. — [2] II Timoth., I, 12. — [3] Ps. LII, 6.

affectueuse dévotion, avec une joie mêlée de reconnaissance et de gravité, offrant à Dieu le sacrifice de louange et rendant chaque jour nos vœux au Seigneur. Appliquons-nous à unir à l'habitude le sentiment, au sentiment l'affection, à l'affection la joie, à la joie la gravité, à la gravité l'humilité, à l'humilité la liberté. C'est le moyen d'avancer avec la liberté d'une âme pure et d'arriver, à travers des émotions et des joies spirituelles inaccoutumées, à de vives jouissances, à la lumière de Dieu et à la douceur du Saint-Esprit. Ainsi nous prouverons que nous sommes du nombre de ceux que le prophète avait en vue quand il disait : *Seigneur, ils marcheront à la lumière de votre visage, ils se réjouiront dans les louanges qu'ils donneront toujours à votre nom, et ils seront exaltés dans votre justice* [1].

8. On me dira peut-être : vos avis sont excellents, mais il faudrait revenir à votre sujet. Attendez, je ne l'ai pas oublié. N'ai-je pas à traiter du sens de ces paroles : *votre nom est comme une huile répandue* [2]? C'est mon devoir et aussi ma difficulté. Je vous montrerai, en peu de mots, comment mes avis se rattachent à ce point. Ne vous souvenez-vous pas que je vous ai recommandé l'exquise douceur des parfums qu'exhalent les mamelles de l'Épouse? Or, la conséquence qui découle de là, c'est que l'Épouse reconnaissante sache qu'elle doit ces parfums, non à elle-même, mais aux bienfaits de l'Époux; c'est à ce but que se rapporte tout ce que nous avons dit précédemment. Si mon sein, dit-elle, est ainsi embaumé d'une odeur qui séduit, je ne le dois ni à mes soins, ni à mes mérites, mais à vos largesses seules, ô divin Époux, à votre nom qui est comme une huile répandue. Voilà la suite du texte.

9. Du reste, l'explication de ce passage, à l'occasion duquel je me suis longuement étendu sur le détestable vice de l'ingratitude, demande que nous en traitions encore et que nous y puisions la matière d'un autre entretien. Il me reste maintenant une dernière observation à vous soumettre. Si l'Épouse n'ose rien s'attribuer des vertus, ni des mérites dont elle est enrichie, combien nos âmes novices y ont moins de droit encore? Disons donc aussi après l'Épouse : *Ne nous donnez point, Seigneur, ne nous donnez point la gloire; donnez-la à votre nom* [3]. Disons-le, non de bouche et des lèvres seulement, mais en vérité et par nos œuvres, sinon on dirait aussi de nous : *Ils l'aimaient seulement de bouche et leur langue mentait, car leur cœur n'était pas droit devant lui*

[1] Ps. LXXXVIII, 16, 17. — [2] Cantiq., I, 2. — [3] Ps. CXIII, 1.

et ils n'ont point été fidèles à son alliance[1]. Disons donc, oui, disons du fond de notre cœur : *Sauvez-nous, Seigneur notre Dieu, et rassemblez-nous du milieu des nations, afin que nous rendions gloire à votre saint nom* et non au nôtre ; *que nous mettions notre gloire dans vos louanges et* non dans les nôtres [1], pendant tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XIV

De l'Église des fidèles chrétiens et de la Synagogue des Juifs perfides.

1. *Le Seigneur est connu en Judée et son nom est grand dans Israël*[2]. *Le peuple gentil qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière* [3] qui brillait en Judée et en Israël : il a voulu s'approcher pour être éclairé, de façon que le peuple qui autrefois n'était pas le peuple de Dieu, le devînt [4], qu'une seule pierre angulaire réunît ensemble deux murs partis de deux côtés opposés, et que sa demeure fût désormais fixe dans la paix. La confiance lui était inspirée par une voix qui faisait entendre cette invitation : *Nations, réjouissez-vous avec son peuple*[5]. La gentilité voulut donc s'approcher; mais la Synagogue y mit obstacle, soutenant que l'Église des gentils était immonde et indigne, lui reprochant son aveugle ignorance et sa honteuse idolâtrie ; elle lui criait : Où sont tes titres ? garde-toi de me toucher ! — Eh ! pourquoi ? répondait la gentilité ? *Dieu est-il seulement le Dieu des Juifs ? n'est-il pas aussi le Dieu des gentils*[6]*?* Si je suis sans mérite, Dieu n'est pas sans miséricorde. N'est-il donc que juste ? Il est aussi miséricordieux. *Seigneur, que vos miséricordes viennent sur moi, et je vivrai ;* et encore : *Vos miséricordes sont infinies, Seigneur; faites-moi vivre selon l'équité de votre jugement*[7], dont les rigueurs sont tempérées par votre miséricorde. Quelle conduite tiendra le Seigneur entre ces deux peuples ? L'un se glorifie dans sa foi, s'appuie sur sa propre justice, n'appelle pas la miséricorde, méprise ceux qui en ont besoin ; l'autre, qui vient d'une région lointaine, connaît ses transgressions, avoue son indignité, n'invoque pas la justice, mais réclame la miséricorde. Que fera le juge, encore un coup, le juge habitué à exercer également la justice et la miséricorde ? Le juif réclame le jugement : qu'il lui soit accordé ; mais que les gentils honorent Dieu pour sa miséricorde. Il est un autre jugement, par lequel ceux qui méprisent la miséricordieuse justice de Dieu, pour y substituer leur justice personnelle (ce qui les accuse au lieu de se justifier) sont abandonnés à leur justice même, qui les accable au lieu de les sauver.

2. Il y a, en effet, une justice qui vient de la loi, et qui n'a jamais conduit personne à la perfection. Cette loi est un joug qu'ils n'ont jamais pu porter, ni eux ni leurs pères ; mais la synagogue est forte, elle ne cherche pas le fardeau léger, ni le joug suave. Elle a une santé brillante, elle n'a besoin ni de médecin, ni de l'onction du Saint-Esprit. Elle se confie dans la loi ; que la loi la sauve, si elle le peut ; mais il n'est pas de loi qui puisse donner la vie ; au contraire, elle tue : *La lettre tue*[2], *c'est pourquoi*, dit le Seigneur, *je vous le dis, vous mourrez dans votre péché*[3]. Voilà donc, ô synagogue, voilà le jugement que vous réclamez dans votre cécité querelleuse ! Vous serez délaissée, jusqu'à ce que la plénitude des nations que votre orgueil méprise, que votre jalousie repousse, soit entrée et connaisse ce Dieu qui s'est révélé en Judée, et qu'elle sache aussi que son nom est grand dans Israël. C'est pour exercer ce jugement que Jésus-Christ est venu en ce monde, afin que ceux qui ne voyaient pas vissent, et que ceux qui voyaient devinssent aveugles[4]. Ce sera là cependant le sort d'une partie des juifs seulement ; car le Seigneur ne rejettera pas son peuple tout entier [5]; il se réservera une semence, dans les apôtres et dans cette multitude de croyants, qui n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Il ne rejettera même pas Israël jusqu'à la fin ; il en sauvera les restes.

[1] Ps. LXXVII, 36, 37. — [2] Ps. LXXV, 2. — [3] Isaïe, IX, 2, [4] I Rois, II, 10. — [5] Deuter., XXXII, selon les Septantes [6] Rom., III, 29. — [7] Ps. CXVIII, 77, 156.

[1] Ps. CV, 47. — [2] II Cor., III, 6. — [3] Jean, VIII, 24.— [4] Jean, IX, 39. — [5] Ps. XCIII, 14.

Il recueillera Israël son serviteur, et se ressouviendra de sa miséricorde [1], afin que cette miséricorde ne cesse pas d'accompagner son jugement, chez ceux mêmes où elle n'a pas de place. Il en serait autrement si Dieu les traitait selon leurs mérites, car justice sans miséricorde à celui qui lui-même est sans miséricorde [2]. Or, les juifs ont reçu en abondonce l'huile de la connaissance de Dieu ; mais avares, ils la gardent dans un vase fermé ; je la leur demande et ils refusent impitoyablement de la communiquer ; ils veulent retenir pour eux seuls le culte du Seigneur, sa connaissance, son grand nom ; et cela moins par zèle pour eux-mêmes que par jalousie contre moi.

3. Jugez donc vous-même ma cause, Seigneur, et que votre grand nom s'étende, que cette huile abondante se répande davantage, qu'elle monte, qu'elle déborde, qu'elle s'épanche, qu'elle se déverse sur les gentils, afin que toute chair reçoive le salut de Dieu. Pourquoi donc, selon le vœu du juif ingrat, l'onction du salut resterait-elle attachée à la barbe d'Aaron ? Elle n'appartient pas exclusivement à la barbe seule, mais à toute la tête ; et la tête n pas seule la barbe, mais tout le corps ; que la barbe y participe la première, mais pas seule, j'y consens ; qu'elle reverse sur les membres inférieurs ce qu'elle a reçu d'en haut : que la liqueur céleste descende et coule dans les mamelles de l'Église (car dans l'ardeur de ses désirs, l'Église ne dédaigne pas d'emprunter à la barbe d'Aaron), et que toute inondée de la rosée de la grâce, elle dise, pour prouver sa reconnaissance : *Votre nom est une huile répandue* [3]. Ce n'est pas assez ; que cette huile descende jusqu'à la frange de son vêtement, c'est-à-dire, sur moi, le dernier et le plus indigne de ses enfants, un petit enfant en Jésus-Christ ; je demande qu'elle découle en moi des mamelles maternelles, et je le demande au nom de la piété filiale. L'homme, dont l'œil est mauvais, murmure-t-il de tant de bonté ? Seigneur, répondez pour moi : que mon jugement sorte de la lumière de votre visage et non du front orgueilleux d'Israël ; répondez pour vous-même à vos calomniateurs, car c'est à vous que la calomnie s'attaque, en vous reprochant de verser sur nous des biens immérités. Dites-leur donc : *Je veux donner également à ce dernier* [4]. Cela déplaît aux Pharisiens. Pourquoi donc murmurez-vous, pharisien ? Mon droit, c'est la volonté de mon juge. Est-il rien de plus juste, quand il est question de mérite, rien de plus riche, quand il est question de récompense ? N'est-il pas permis à Dieu de faire ce qu'il veut ? En me traitant avec miséricorde, il ne vous fait point d'injustice : prenez ce qui vous appartient et allez. S'il a résolu de me sauver aussi, qu'y perdez-vous ?

[1] Luc, I, 54. — [2] Jacq., II, 13. — [3] Cantiq., I, 2. — [4] Math., 2, 14.

4. Exagérez vos mérites à votre gré, vantez vos sueurs : la miséricorde du Seigneur vaut mieux que toutes les vies [1]. Je n'ai pas, j'en conviens, porté le poids du jour et de la chaleur, mais obéissant au bon plaisir du père de famille, je porte le joug suave et le fardeau léger ; mon travail a duré une heure à peine, et s'il dure plus, l'amour m'empêchera de le sentir. Que le juif déploie ses forces ; il me plaît à moi de goûter combien la volonté du Seigneur est bonne, sainte et aimable ; avec elle, je compense le temps et la peine qui manquent à mon travail. Dieu se règle sur les promesses qu'il m'a faites ; pour moi, je m'en rapporte à sa volonté et à son bon plaisir. Je crois en lui (et on ne m'accusera pas de folie), ma vie est entre ses mains ; sa bonne volonté me rend son amitié, et mes droits à son héritage ; il me comble de grâces. Pour moi, la maison est pleine de symphonies, de festins et de bonheur. Si mon frère aîné s'indigne, s'il préfère manger le chevreau, hors de la maison avec ses amis, plutôt que de manger le veau gras avec moi, dans la demeure paternelle, on lui dira : *Il fallait bien faire un festin et nous réjouir, car mon fils était mort et il est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé* [2]. La Synagogue célèbre encore des festins au dehors avec les démons ses amis, qui sont contents de voir l'insensé manger et dévorer le bouc du péché ; elle cache ce mets honteux, elle le conserve dans les entrailles de sa stupidité et de sa folie, car tout en méprisant la justice de Dieu, pour lui substituer la sienne, elle se prétend sans péché ; elle n'a pas besoin, dit-elle, du veau gras, puisque les œuvres de la loi suffisent à la rendre juste et pure. Mais le voile de la lettre qui tue ayant été déchiré par la mort du Verbe crucifié, l'Église, guidée par l'Esprit de liberté, a pénétré hardiment au fond du cœur du Christ : il l'a agréée ; elle lui a plu ; elle a pris la place de sa rivale, et, devenue épouse, elle jouit des embrassements qu'elle a conquis. Attachée à Jésus-Christ, par l'amour le plus ardent, elle est, par lui, inondée de l'huile de joie, dans une proportion qui dépasse la mesure accordée à tous ceux qui y participent : *Votre nom*, s'écrie-t-elle, *est comme une huile répandue*. Pourrait-elle n'être pas embaumée, elle qui serre en ses bras celui de qui découlent tous les parfums ?

[1] Ps. LXII, 4. — [2] Luc, XV, 32.

5. L'Église repose donc au dedans, mais c'est l'Église des parfaits. Pour nous, nous espérons la rejoindre. Veillons donc à ses portes, nous qui sommes moins parfaits. Goûtons au moins la joie de l'espérance, pendant que l'Époux et l'Épouse, seuls au dedans de leur demeure, s'y donnent de secrets et mutuels baisers, loin du tumulte soulevé par les désirs charnels et du trouble des images corporelles. Pour les âmes jeunes encore, incapables de s'affranchir de ces agitations, qu'elles attendent au dehors, dans la sécurité, sachant que d'elles il est écrit, comme elles le lisent : ***Les Vierges seront amenées au Roi, et l'on vous présentera celles qui la suivent***[1]. Et afin qu'elles sachent quel esprit les anime, par vierges, j'entends les âmes qui, fiancées à Jésus-Christ, avant d'avoir été souillées par les caresses du monde, restent fidèlement attachées à l'Époux à qui elles se sont vouées, par une consécration d'autant plus heureuse qu'elle a été plus précoce. Par celles qui les suivent, j'entends les âmes assujetties au monde et aux sciences du monde, c'est-à-dire, à l'esprit impur, souillées de toutes les convoitises de la chair, mais qui, rougissant enfin et se dégageant de leur ancienne laideur, se hâtent de se revêtir aussi sérieusement que sincèrement de l'homme nouveau. Qu'elles avancent les unes et les autres sans se rebuter, ni se décourager, encore qu'elles ne sentent en elles rien qui les autorise à dire : ***Votre nom est comme une huile répandue.*** Leur jeunesse les empêche de parler elles-mêmes à l'Époux. Cependant, si elles s'appliquent à suivre l'Épouse de près, elles jouiront au moins du parfum de l'huile répandue, et elles se sentiront pressées d'aspirer après des parfums plus exquis.

6. Moi-même souvent (je ne rougis pas de cet aveu,) au début de ma conversion surtout, il m'est arrivé de me trouver le cœur dur et froid : je cherchais à quel objet mon âme voulait s'attacher; car elle ne pouvait encore aimer celui qu'elle n'avait pas trouvé, ou elle l'aimait d'une affection moins vive que ses désirs. Aussi cherchait-elle à aimer plus fortement celui qu'elle n'eût jamais aimé, si déjà elle n'avait conçu quelqu'affection pour lui. Je cherchais donc où reposer et réchauffer mon cœur tiède et languissant. Je ne trouvais personne qui pût me secourir, en fondant la glace qui enchaînait mes sens intérieurs, et en ramenant en moi le doux printemps des suavités spirituelles. Mon âme de plus en plus abattue d'ennui retombait dans la torpeur, la tristesse et le désespoir. Elle murmurait en elle-même : *Qui pourra soutenir la rigueur de* ***ce froid***[1] ? Tout-à-coup à la voix, ou à la vue, d'une personne spirituelle et avancée en perfection, ou encore au seul souvenir d'un mort ou d'un absent, l'Esprit-Saint soufflait en moi : mes larmes coulaient et devenaient ma nourriture, le jour et la nuit. D'où cela venait-il, sinon du parfum dont cette personne était embaumée. Ce n'était pas encore l'onction, mais l'odeur seule qui m'arrivait par l'intermédiaire d'un autre. Aussi, bien que réjoui du don qui m'était fait, j'étais cependant confondu et humilié de n'avoir reçu qu'une faible émanation, au lieu d'une riche et abondante onction. Charmé par l'odeur d'un parfum que j'étais privé de toucher, je m'estimais indigne que le Seigneur me fît par lui-même goûter ses douceurs. Et, quand aujourd'hui, la même chose m'arrive encore, je reçois avec avidité et reconnaissance le don qui m'est accordé. Mais je gémis profondément de ne l'avoir pas mérité moi-même, de ne l'avoir pas reçu de la main à la main, malgré l'ardeur de mes prières. J'ai honte d'être plus ému au souvenir des hommes qu'à celui de Dieu, et je m'écrie en gémissant : ***Quand viendrai-je et apparaîtrai-je devant la face de Dieu***[2]. Quelques-uns d'entre vous auront aussi, je pense, éprouvé cet état, et l'éprouvent encore de temps en temps. Qu'en devons-nous conclure? qu'il a pour but ou d'humilier notre orgueil, ou de garder notre humilité; d'entretenir en nous la charité fraternelle ou d'éveiller nos désirs. Ainsi la même chose sert aux malades d'aliment et de remède, de préservatif à ceux qui se portent bien. Le même spécifique chasse la langueur, conserve la santé, guérit le corps et charme le palais.

7. Mais revenons aux paroles de l'Épouse : écoutons-la, avec une attention qui nous aide à partager ses sentiments. Je l'ai déjà dit, l'Épouse c'est l'Église. Elle aime avec d'autant plus de force qu'il lui a été pardonné davantage. Les outrages de sa rivale tournent à son profit. Ils la rendent plus docile à la correction, plus patiente dans les souffrances, plus ardente à aimer, plus vigilante, plus timide en sa conscience, plus souple dans les humiliations : elle devient plus prompte à obéir, plus pieuse, plus empressée à rendre grâces. Enfin, pendant que la Synagogue murmure et rappelle les mérites qu'elle a acquis, en portant le poids du jour et de la chaleur, l'Église reconnaît les bienfaits qu'elles a reçus, et s'écrie : ***Votre nom est comme une huile répandue.***

8. C'est le témoignage par lequel Israël rend gloire au nom de Dieu : je ne dis pas Israël

[1] Ps. CXLVIII, 17.

[1] Ps. CXLVII, 17. — [2] Ps. XLI, 3.

selon la chair, mais Israël selon l'esprit. Car de quel droit le premier le ferait-il? sans doute il possède l'huile : mais elle n'est pas répandue : il l'a cachée : il l'a dans ses livres, et non dans son cœur. Il s'arrête à l'écorce de la loi. Il tient en ses mains le vase qui la renferme, mais ce vase est scellé, et Israël ne l'ouvre pas pour s'en parfumer. L'onction du Saint-Esprit est intérieure. Ouvrez : oignez-vous de cette huile, et vous ne serez plus cette nation qui irrite le Seigneur. De quelle utilité peut être l'huile renfermée dans un vase, si elle ne coule pas sur vos membres? que vous sert de rencontrer souvent dans les livres le doux nom du Sauveur, si vous n'avez nulle piété dans votre conduite? C'est une huile : répandez-la donc, et vous expérimenterez ses trois effets. Le Juif les dédaigne : mais pour vous, écoutez. Je veux vous dire (ce que je n'ai pas fait encore) pourquoi le nom de l'époux est comparé à l'huile. J'en apporte trois raisons. Mais, comme il est appelé de plusieurs noms, parce qu'étant ineffable, il n'en est aucun qui lui soit précisément propre, invoquons d'abord le Saint-Esprit, afin qu'il daigne, entre plusieurs titres, nous indiquer celui sous lequel il veut être désigné, puisqu'il n'a pas jugé devoir en indiquer un par écrit. Nous traiterons plus loin ce sujet. Ces explications ne seraient point déplacées ici, il est vrai : nous ne sommes fatigués ni vous, ni moi, mais l'heure nous ordonne de finir. Conservez donc les pensées qui vous ont tenus attentifs, afin que demain je n'aie pas à les redire. Le sujet que je dois vous développer est donc celui-ci : pourquoi le nom de l'Époux est-il comparé à l'huile? que faut-il penser de ses noms? Je ne puis rien dire de moi-même. Priez l'Époux de m'inspirer de son Esprit, l'Époux, c'est-à-dire Jésus-Christ Notre-Seigneur à qui honneur et gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XV

Comment le nom de Jésus est, pour les chrétiens fidèles, un remède salutaire dans leurs afflictions.

1. L'Esprit de sagesse est plein de bonté[1] : il se rend facilement aux appels de ceux qui l'invoquent. Souvent même, il n'attend pas qu'on l'appelle pour dire, *me voici*[2]. Écoutez donc ce qu'à votre prière, il a daigné m'inspirer, sur le sujet que nous avons remis à aujourd'hui, et recueillez vous-même le fruit de vos demandes. Je vais parler d'un nom justement comparé à l'huile, et j'en dirai la raison. Vous avez rencontré dans les livres saints une infinité de noms donnés à l'Époux. Deux les renferment tous : car vous n'en trouverez aucun qui n'exprime, ou la grâce de la miséricorde, ou la puissance de la majesté. C'est ce que l'Esprit-Saint nous donne à entendre, quand, par son organe le plus familier il nous dit : *La puissance appartient à Dieu et vous êtes, Seigneur, rempli de miséricorde*[3]. S'agit-il de la majesté, *son nom est saint et terrible*[4] : s'agit-il de la miséricorde, *nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes par lequel nous devions être sauvés*[1]. Tout ceci s'éclaircira par des exemples. *Voici*, dit le prophète, *le nom qu'ils lui donneront : le Seigneur, notre Juste*[2]. C'est ici un nom de puissance. *Il sera appelé Emmanuel*[3] : ce nom désigne la miséricorde. Il dit ensuite lui-même : *Vous m'appelez Maître et Seigneur*[4]. Le premier titre se rapporte à la miséricorde, le second à la majesté : car il y a autant de bonté à former l'esprit à la science, qu'à donner la nourriture au corps. Le prophète dit encore : *Il sera appelé l'Admirable, le conseiller, le Dieu, le fort, le père du siècle futur, le Prince de la Paix*[5]. Le premier, le troisième, et le quatrième de ces titres expriment la majesté et la puissance. Les autres ont trait à la miséricorde. Quel est donc celui de ces noms qui se répand? le nom qui indique la Majesté et la Puissance se fond pour ainsi dire avec celui qui indique la miséricorde, et la

[1] Sag., I, 6. — [2] Isaï., LXV, 24. — [3] Ps. LVI, 12, 13. — [4] Ibid. CX, 19.

[1] Act., IV, 12. — [2] Jérem., XXIII, 6. — [3] Isaï., VII, 4. — [4] Jean, XIII, 13. — [5] Isaï., IX, 6.

grâce : et il est abondamment répandu par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Par exemple, le nom qui le désigne comme Dieu ne revient-il pas à celui qui le désigne comme Dieu avec nous[1]? et il se fond et se perd dans le nom d'Emmanuel. Le nom d'*Admirable* revient au nom de *Conseiller*, et les mots *Dieu* et *fort* aux noms de *Père du siècle futur, Prince de la Paix :* et les noms *Seigneur, notre juste*, aux noms *Seigneur miséricordieux, et plein de clémence*[2]. Je ne dis ici rien de nouveau. Autrefois le nom d'Abram fut allongé et changé en celui d'Abraham, et le nom de Saraï transformé en celui de Sara[3]. Nous trouvons en cela une figure de la mystérieuse effusion du nom destiné à nous sauver.

2. Où est maintenant la voix de tonnerre dont l'accent terrible disait : *Je suis le Seigneur : je suis le Seigneur*[4]? On place aujourd'hui sur mes lèvres une prière qui, commençant par le doux et tendre nom du Père, me donne l'espoir d'obtenir l'objet des demandes que ce nom précède. Les serviteurs sont appelés amis[5] : la résurrection est annoncée non-seulement à des disciples, mais à des frères[6]. Je ne m'étonne plus si la plénitude des temps étant venue, il y a eu effusion du nom. Jadis, chez les juifs, il est arrivé quelque chose d'analogue, quand Dieu a accompli les promesses faites par Joël et répandu son esprit sur toute chair[7]. Vous me prévenez et vous savez ce que je veux dire. Que signifiait donc cette réponse de Dieu aux questions de Moïse[8]? *Je suis celui qui suis?* et ces autres paroles : *Celui qui est m'a envoyé vers vous?* Je ne sais si Moïse lui-même aurait compris cette réponse, s'il n'y avait eu une première effusion. Mais déjà le nom sacré était répandu et compris ; non-seulement répandu mais publié. Oui, déjà il était infusé dans les cœurs : les cieux le possédaient, et il avait été révélé aux Anges : il avait été aussi répandu au dehors, et des Anges, dont il semblait le lot réservé, il a été communiqué aux hommes : la terre entière pouvait s'écrier : *Votre nom est une huile répandue*[9], si la détestable obstination d'un peuple ingrat n'y avait été un obstacle. Car Dieu a dit : *Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob*[10].

3. Nations accourez : le salut vous est offert : un nom est répandu sur toute la terre; celui qui l'invoquera sera sauvé. Le Dieu des Anges se nomme aussi le Dieu des hommes. Il a versé l'huile sur Jacob, et elle est tombée sur Israël. Dites à vos frères : *Donnez-nous de votre huile*[1]. S'ils refusent, priez le Seigneur qui en est le maître, d'en verser aussi sur vous. Dites-lui : *Otez l'opprobre qui nous couvre*[2]. Ne laissez pas, je vous prie, un peuple méchant insulter l'Épouse chérie que vous avez bien voulu appeler des extrémités de la terre, par une bonté d'autant plus grande, qu'elle était moins méritée. Convient-il, je vous le demande, qu'un méchant serviteur exclue les invités du Père de famille? Je suis, avez-vous dit, *je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob*. Ne l'êtes-vous pas d'autres encore? Répandez, répandez : ouvrez votre main : comblez de vos bénédictions tout être vivant. Qu'ils viennent de l'Orient et de l'Occident, et prennent place, avec Isaac et Jacob, dans le Royaume des cieux. Que les tribus viennent, selon l'ordre donné à Israël, qu'elles viennent célébrer et louer le nom du Seigneur[3]. Qu'elles se reposent et prennent part au festin : qu'elles se livrent à la joie, et que, parmi tous les heureux convives, il n'y ait qu'un cri[4] : *Votre nom est une huile répandue*. J'en ai l'assurance : si nous demandons à Philippe et à André de nous introduire, nous qui voulons de cette huile et désirons voir Jésus, nous n'éprouverons pas de refus. Sur-le-champ Philippe parlera à André, et, André et Philippe parleront à Jésus. Et que répondra Jésus? ce qu'il a dit lui-même : *Si le grain de froment ne tombe dans le sillon et n'y meurt il reste seul : mais s'il meurt il porte beaucoup de fruit*[5]. Que le grain meure donc, et qu'il produise une moisson de nations. Il faut que le Christ souffre et ressuscite d'entre les morts : que la pénitence et la rémission des péchés soit prêchée en son nom, et dans la Judée, et chez tous les peuples. Et de ce nom, qui est celui du Christ, des milliers et des milliers d'hommes prendront le nom de chrétiens, et diront : *Votre nom est une huile répandue*.

4. Je reconnais ce nom pour l'avoir lu dans Isaïe : *Le Seigneur*, est-il dit, *donnera à ses serviteurs un autre nom. Celui qui sera béni en ce nom, sur la terre, sera béni du Dieu de vérité*[6]. O nom béni! ô huile répandue partout! Et jusqu'où? Du ciel dans la Judée ce nom court par toute la terre entière. Et c'est de la terre entière que l'Église s'écrie : *Votre nom est une huile répandue*. Oui, répandue; et non-seulement elle pénètre le ciel et la terre, mais son influence va jusqu'aux enfers, puisqu'au nom de Jésus, tout genou fléchit au Ciel, sur la terre, et dans les

1 Math., I, 23. — 2 Ps. CX, 4. — 3 Gen., XVII, 5, 15. — 4 Exod., XX, 2. — 5 Jean, XV, 14. — 6 Math., XXVIII, 13. — 7 Joël., XI, 28. — 8 Exod., III, 14. — 9 Cant., I, 2. — 10 Exod., III, 6, 15.

1 Math., XXV, 8. — 2 Isaï., IV, 1. — 3 Ps. CXXI, 4. — 4 *Ibid.* XLII, 5. — 5 Jean, XXII, 12. — 6 Isaï., LXV, 15, 16.

enfers et que toute langue confesse et dit[1] : *Votre nom est une huile répandue*. Voici le Christ : voici Jésus, deux noms révélés aux Anges, répandus parmi les hommes, parmi ces hommes qui, semblables à des brutes, avaient croupi dans leur corruption : noms qui sauvent les hommes et les animaux, tant Dieu multiplie sa miséricorde. Qu'il est aimable ce nom ! mais qu'il paraît petit ! et dans sa modestie, il donne le salut. S'il n'était pas petit, il ne se serait pas répandu sur moi : s'il ne procurait pas le salut, il ne m'aurait pas conquis. Je participe à ce nom, je participe à l'héritage de celui qui le porte. Je suis chrétien, frère de Jésus-Christ, et si je suis vraiment ce que l'on m'appelle, je suis l'héritier de Dieu, le cohéritier de Jésus-Christ[2]. Qu'y a-t-il d'étonnant que le nom de l'Époux soit répandu, puisqu'il l'est lui-même. Il s'est anéanti en prenant la forme de l'esclave[3] et il dit : *Je me suis répandu comme l'eau*[4]. La plénitude de la divinité s'est répandue en habitant corporellement la terre, afin que nous tous, enveloppés d'un corps mortel, nous reçussions de cette plénitude, et que remplis de ce parfum vivifiant, nous puissions dire : *Votre nom est une huile répandue*. Voilà le nom qui a été répandu, et comment, et pourquoi il a été répandu.

5. Mais pourquoi est-il comparé à l'huile? je ne l'ai pas dit encore. Dans un entretien précédent j'avais commencé à le faire. Tout-à-coup, une autre pensée m'est venue et j'ai cru devoir vous en faire part. Si j'ai été plus plus long que je ne le croyais à revenir sur ce sujet, c'est que la femme forte, c'est-à-dire la sagesse a mis la main à la quenouille, et que ses doigts ont pris le fuseau. Or, d'une petite quantité de laine ou de lin, elle sait tirer un fil bien long, tisser une large toile, pour couvrir ainsi ses serviteurs d'un double vêtement[5]. Assurément il y a ressemblance entre l'huile et le nom de l'Époux, et le Saint-Esprit ne les a pas comparés sans raison : et il les a comparés dans les trois propriétés de l'huile : elle éclaire, elle nourrit, elle fortifie. Elle entretient le feu : elle nourrit la chair, elle adoucit la douleur. Elle est en même temps lumière, nourriture, remède. N'en est-il pas ainsi du nom de l'Époux? annoncé par la prédication il éclaire : médité par l'âme il la nourrit. Enfin invoqué il adoucit et fortifie. Examinons chacun de ces effets.

6. Comment, dites-moi, la foi a-t-elle jeté tout-à-coup une si grande et si subite lumière

[1] Philip., II, 10, 11. — [2] Rom., VIII, 17. — [3] Philip. II, 7. — [4] Ps. XXI, 15. — [5] Prov. XXXI, 19, 21.

dans l'univers entier, si ce n'est par la prédication du nom de Jésus? N'est-ce pas à l'éclat de ce nom que Dieu nous a appelés à son admirable lumière, en sorte qu'à nous qu'elle éclaire, et qui honorons en elle la véritable lumière, Paul a eu sujet de dire : *Autrefois vous n'étiez que ténèbres : vous êtes maintenant lumière en Notre-Seigneur*[1]. C'est le nom que l'Apôtre a reçu ordre de porter aux rois, aux nations et aux enfants d'Israël[2]. Il le portait comme un flambeau; il en éclairait sa patrie, et il criait partout : *La nuit a fui, le jour approche; quittons donc les œuvres de ténèbres, et revêtons-nous des armes de lumières : marchons avec honnêteté, comme on marche durant le jour*[3]. Il montrait à tous la lumière sur le chandelier, annonçant partout Jésus et Jésus crucifié. Comme cette lumière a brillé et frappé de son éclat les yeux des spectateurs, quand, sortant de la bouche de Pierre, ainsi qu'un éclair, elle a raffermi et consolidé le boiteux sur ses pieds et rendu la vue à tant d'aveugles spirituels! n'a-t-il pas jeté des flammes quand il a dit : *Au nom de Jésus de Nazareth, levez-vous et marchez*[4]? Le nom de Jésus n'est pas seulement lumière; il est encore nourriture. Ne vous sentez-vous pas fortifiés par son souvenir? qui soutient aussi bien l'âme qui y pense? qui, comme lui, réveille les sens émoussés, ranime le courage, entretient la douceur, et la pureté des mœurs, alimente les chastes affections? toute nourriture de l'âme est sans saveur si elle n'est arrosée de cette huile. Elle est insipide, si elle n'est assaisonnée de ce sel. Vos lettres sont sans attraits pour moi si je n'y lis pas le nom de Jésus. Vos thèses et vos conférences me sont fastidieuses si on n'y mêle pas le nom de Jésus[5]. Jésus! c'est un miel à la bouche, une mélodie à l'oreille, au cœur une harmonie. Ce nom est aussi un remède. Vous êtes tristes : mettez Jésus dans votre cœur; qu'il monte, de là, à vos lèvres, et à la lumière de ce nom, les orages se dissipent et la sérénité renaît. Quelqu'un a fait une faute : il court à la mort conduit par le désespoir : qu'il invoque ce nom de vie, et il reviendra à la vie. Devant ce nom de salut qui a pu garder la dureté de cœur, (trop ordinaire, hélas!) un lâche engourdissement, un esprit haineux, la nonchalance et la tiédeur? La source des larmes était tarie : au nom de Jésus elle a coulé plus abondante et plus douce. Au milieu des

[1] Ephés., V, 8. — [2] Act., IX, 15. — [3] Rom., XIII, 12, 13. — [4] Act., III, 6. — [5] S. Augustin au liv. III de ses Confessions, ch. IV, exprime un sentiment analogue. Les livres d'Hortensius étaient pour lui sans charme, parce qu'il n'y voyait pas *le nom du Christ*.

terreurs et des angoisses du péril, qui a invoqué ce nom, sans voir renaître en lui l'espérance et le courage ? A quelles agitations, à quelles anxiétés l'appel de ce beau nom n'a-t-il pas fait briller le soleil de la certitude? dans l'adversité et ses lassitudes, qui n'a senti se ranimer sa force en entendant prononcer ce nom protecteur? Ces situations pénibles sont des infirmités et des maladies de l'âme, dont le nom de Jésus est le remède. En voici la preuve : *Invoquez-moi au jour de l'affliction*, dit-il, *et je vous délivrerai, et vous aurez sujet de m'honorer* [1]. Rien ne réprime, comme ce nom, la fougue de la colère, l'enflure de l'orgueil; rien ne panse mieux les blessures de la jalousie; rien n'arrête plus sûrement les excès de la luxure, le feu de la passion, n'éteint plus infailliblement la soif de l'avare et ne calme plus vite les entraînements honteux. Quand je dis Jésus, je me représente un homme doux et humble de cœur, bon, sobre, chaste, miséricordieux, modèle de toutes les vertus et de toute sainteté : et je me le représente, en même temps, comme un Dieu Tout-Puissant qui me guérit par son exemple, et me fortifie par son secours. Toutes ces choses retentissent à mon oreille avec le nom de Jésus. A l'homme j'emprunte des exemples : au Dieu Tout-Puissant je demande des forces. Dans ces exemples, je puise l'essence de parfums précieux : dans cet appui, je trouve un élément qui les active; et j'ai ainsi un composé, tel que nul médecin n'en peut préparer de semblable.

7. O mon âme, vous avez un antidote excellent caché dans ce nom de Jésus, comme dans un vase. Il est sans toute très-salutaire, et c'est un remède efficace et souverain contre toutes vos maladies. Ayez-le toujours dans votre sein, ayez-le toujours entre vos mains, afin que toutes vos affections et toutes vos actions soient dirigées vers Jésus. Vous y êtes même invitée par ces paroles : *Mettez-moi*, dit-il, *comme un cachet sur votre cœur, comme un cachet sur votre bras* [2]. Mais nous expliquerons ce passage ailleurs. Maintenant vous aurez un remède pour votre cœur. Vous aurez, dis-je, dans le nom de Jésus, de quoi vous corriger de vos mauvaises actions, ou perfectionner celles qui sont défectueuses; et aussi le moyen de préserver vos actions de la corruption, ou de les guérir, si elles se corrompent.

8. La Judée a eu aussi ses Jésus, mais c'est en vain qu'elle se vante de leurs noms sans vertu. Car ils n'éclairent pas : ils ne nourrissent pas : ils ne guérissent pas; c'est pourquoi, jusqu'à cette heure, la Synagogue a toujours été dans les ténèbres, languissant de faim et de faiblesse. Et elle ne sera guérie, ni rassasiée, jusqu'à ce qu'elle sache que mon Jésus est le Dominateur souverain de Jacob et de toute la terre, qu'elle se convertisse sur le soir, en proie à la faim, comme des chiens affamés qui parcourent la cité [1]. Ces Jésus ont été envoyés comme Elisée envoya son bâton pour ressusciter un mort. Ils ont prévenu le prophète, et n'ont pu expliquer leurs noms, parce qu'ils étaient vides et privés de vertu. Le bâton fut mis sur le mort, et le mort n'avait ni voix, ni sentiment; ce n'était qu'un bâton [2]. Celui qui l'avait envoyé, est descendu lui-même, et aussitôt il a sauvé son peuple, et l'a purifié de ses péchés, montrant ainsi qu'il était véritablement ce qu'on disait de lui : *Qui est celui-ci qui remet les péchés* [3]*?* C'est sans doute celui qui dit : *Je suis le salut du peuple* [4]. Voilà la voix, voilà le sentiment revenus, et il est visible qu'il ne porte pas, comme les autres, un nom vain et stérile. L'on sent la vie répandue dans l'âme, et l'on ne tait point un si grand bienfait. Le sentiment est au dedans, et la voix au dehors. Je suis touché de componction, et j'en rends des actions de grâces, et ces actions de grâces sont une marque de la vie que j'ai recouvrée. *Car un mort ne rend non plus grâces que celui qui n'est point* [5]. Voilà la vie, voilà le sentiment. Je suis parfaitement ressuscité; ma résurrection est pleine et entière. Quand est-ce que le corps est mort, sinon quand il est privé de sentiment et de vie? Le péché, qui est la mort de l'âme, ne m'avait laissé ni le sentiment de la componction, ni la voix de l'action de grâces, et j'étais mort. Celui qui remet les péchés vient et me rend l'un et l'autre; et il dit à mon âme : *Je suis votre salut* [6]. Quelle merveille que la mort se retire, lorsque la vie descend du ciel? La foi intérieure sert à justifier, et la confession extérieure à sauver [7]. L'enfant bâille déjà, et il bâille sept fois [8], et dit : *Sept fois le jour j'ai chanté vos louanges, Seigneur* [9]. Remarquez ce nombre de sept. C'est un nombre sacré et plein de mystère. Mais il vaut mieux réserver ceci pour un autre discours, afin que nous nous approchions avec une grande faim, et non avec dégoût, de ces mets si excellents, où nous invite l'Époux de l'Église, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui étant Dieu, est élevé au-dessus de toutes choses, et mérite d'être béni dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Ps. XLIX, 15. — [2] Cant., III.

[1] Ps. LVIII, 14, 7. — [2] IV Reg., IV. — [3] Luc, VII. — [4] Psal. XXXIV. — [5] Eccli., XVII. — [6] Psal. XXXIV. — [7] Rom., X, 10. — [8] 4. Reg., IV. — [9] Psal. CXVIII.

SERMON XVI

De la contrition du cœur et de trois espèces de vraie confession.

1. Que signifie donc ce nombre de sept? Personne n'est assez simple pour imaginer que ces expressions soient oiseuses, et que ce nombre soit employé au hasard. A mon avis, ce n'est pas non plus sans raison que le prophète, se couchant sur le mort, s'est rapetissé pour se réduire à la taille du corps de l'enfant; qu'il a appliqué sa bouche sur sa bouche, ses yeux sur ses yeux, ses mains sur ses mains[1]. Le Saint-Esprit a sans doute voulu que tout cela arrivât et fût écrit pour l'instruction de ceux qui vivent, au milieu d'une société infidèle et corrompue, et que la folle sagesse du monde a formés à son école. Le corps qui se corrompt appesantit l'âme, et cette demeure terrestre alourdit l'esprit par son poids [2]. Ne vous étonnez donc pas et ne trouvez pas mal que je m'applique à scruter, avec curiosité, ces questions, comme des secrets du Saint-Esprit; car, là est la vie et mon esprit n'en connaît pas d'autre. Quant à ceux dont l'esprit est prompt et qui dans tous les discours cherchent la fin avant d'entendre le commencement, qu'ils sachent que je suis aussi et surtout redevable à ceux dont l'intelligence est lente : d'ailleurs je me propose moins d'expliquer des paroles, que de façonner des cœurs. Je suis obligé de puiser moi-même l'eau, et de la présenter à boire, ce qui ne se fait pas en courant, mais, exige du soin et des exhortations fréquentes. L'étude des mystères qui précèdent nous a retenus longtemps, contre mon attente. Je pensais, je l'avoue, qu'un seul discours suffirait à nous tirer de cette épaisse et ténébreuse forêt d'allégories, et à nous amener, en un jour, à des conséquences morales, comme à une plaine lumineuse; mais il en a été autrement. Nous avons déjà consacré deux jours à cet examen et il nous reste encore du chemin à faire. Mes regards franchissaient la cime des arbres et le sommet des montagnes; mais des vallées profondes et d'épais buissons et taillis trompaient mon œil. Pouvais-je prévoir, par exemple, en traitant de la vocation des gentils et de la réprobation des Juifs, que le miracle d'Elisée se présenterait si subitement à mon esprit? Puisque je l'ai rencontré, ne craignons pas de nous y arrêter, au risque d'interrompre notre sujet que nous reprendrons ensuite. Il y a là aussi nourriture pour les âmes. C'est ainsi qu'il arrive parfois aux chiens de quitter la proie qu'ils poursuivent, et d'en attaquer une autre qui vient, à l'improviste, s'offrir à eux.

2. Un puissant motif de confiance pour moi c'est que Jésus, le grand prophète, puissant en paroles et en œuvres, descendu du haut des cieux, a daigné me visiter, moi cendre et poussière, avoir pitié d'un mort, se coucher sur lui, se rapetisser jusqu'à se réduire à la faiblesse d'un enfant, partager avec l'aveugle la lumière de ses yeux, délier une langue muette, par un baiser de sa propre bouche, et fortifier des mains débiles par le contact de ses propres mains. Je me rappelle ces choses avec délices; mes entrailles frémissent à ce souvenir, et de mes os germe un hymne de louange. Voilà ce qu'il a fait une fois pour l'humanité tout entière; ces miracles, il les renouvelle tous les jours, pour chacun de nous; il donne à notre âme la lumière de l'intelligence, à notre bouche des paroles d'édification, et à nos mains des œuvres de justice. Il nous apprend à bien penser, à parler utilement, à travailler efficacement. C'est là une triple chaîne difficile à rompre, au moyen de laquelle vous retirez les âmes des filets du démon, pour les conduire au ciel; et les anneaux de cette chaîne sont la justesse de vos pensées, l'édification de vos paroles et la conformité de conduite aux unes et aux autres. Il a touché mes yeux de ses yeux, et il a fait briller dans mon âme les rayons de sa lumière, c'est-à-dire qu'il y a déposé la foi et l'intelligence. Il a appliqué sa bouche sur la mienne et il a imprimé le sceau de la paix sur un mort, car lorsque nous étions

[1] IV Rois, XXXIV. — [2] Sag., IX, 15.

encore pécheurs et morts à la grâce et à la justice, il nous a réconciliés à Dieu; il a appliqué sa bouche sur ma bouche et il a répandu, pour la seconde fois, sur ma figure, un souffle de vie, mais d'une vie plus haute que la première : car la première fois il m'a donné une âme vivante, mais la seconde fois il m'a réformé, en me donnant une vie divine. Il a posé ses mains sur mes mains, en me donnant l'exemple des bonnes œuvres et de l'obéissance. Il a mis la main à des choses fortes, pour dresser les miennes au combat et mes doigts à la guerre.

3. Et *l'enfant*, est-il dit, *bâilla sept fois* [1]. Une seule suffisait à prouver l'existence du miracle; mais ce nombre, multiplié à dessein, nous indique un mystère. Si, dans ce corps inanimé, vous vous figurez le vaste cadavre du genre humain, vous y reconnaissez aussi l'Église qui, vivifiée par le prophète, chante sept fois le jour les louanges du Seigneur. Voulez-vous retrouver ici une image de vous-même? Vous aussi, vous avez, aux mêmes conditions, la vie spirituelle, et vous réalisez aussi le nombre mystique, si à cinq, nombre de vos sens, vous ajoutez deux, nombre de la charité : si vous faites servir à la justice et à la sainteté, des membres qui ont été les instruments de l'iniquité [2]; ou encore, si vous consacrez vos cinq sens au salut du prochain, et si, pour compléter le septénaire, vous y ajoutez ces deux choses, chanter la miséricorde et célébrer la justice de Dieu.

4. Il est encore sept autres bâillements, c'est-à-dire sept preuves, sans lesquelles il est impossible d'avoir un témoignage certain du retour d'une âme à la vie. Quatre se rapportent au sentiment de la componction, et trois, à l'aveu formulé des péchés. Si vous vivez, si vous avez la parole et le sentiment, vous avez en vous la preuve de ces choses. Oui, sachez-le, vous avez recouvré pleinement la vie, si vous portez en votre conscience les quatre aiguillons de la componction, à savoir : une double confusion, une double frayeur; et pour compléter le septénaire, il y a encore une triple confession qui atteste la présence de la vie; nous en reparlerons plus tard. Le saint prophète Jérémie n'observe-t-il pas ce nombre sept, dans ses plaintes? Et vous aussi, dans les lamentations dont vous devez être à vous-mêmes l'objet, imitez le prophète : pensez à Dieu, votre créateur, pensez à votre bienfaiteur, pensez à votre père, pensez à votre maître; vous l'avez offensé sous tous ces titres. Pleurez en présence de chacun, que la frayeur réponde au premier et au dernier, et la honte aux deux autres. Sans doute, un père n'est pas à craindre puisqu'il est père, et que la nature d'un père est d'être toujours compatissante et disposée au pardon; s'il frappe c'est avec une verge et non avec un bâton, et après avoir frappé, il guérit. Ecoutez le langage du père : *Je vous corrigerai, je vous consolerai* [1]. Vous n'avez donc rien à redouter d'un père, car s'il châtie, c'est pour amender, mais jamais pour exercer sa vengeance. Mais, si à la pensée d'un père offensé, je n'ai pas à trembler, je dois rougir cependant. Il m'a volontairement engendré par la parole de vérité : en me donnant la vie il n'a pas obéi, comme mon père charnel, à l'aiguillon des sens. Pour moi, devenu ainsi son enfant, il n'a pas épargné son fils unique. Il s'est montré un père à mon égard et je n'ai pas été un fils pour lui. Comment puis-je lever les yeux vers un père si bon, moi, si mauvais fils! Ah! je rougis d'avoir tenu une conduite si indigne de mon origine, et d'être dégénéré d'un père si grand. Versez, versez mes yeux, des torrents de larmes, que la rougeur couvre mon front, et la honte ma figure, que ma vie s'écoule dans la douleur et mes années dans les gémissements. Hélas! quels fruits ai-je recueillis de ces actes qui sont maintenant ma confusion? J'ai semé dans la chair et je ne moissonnerai que corruption [2]. J'ai vécu pour le monde, et il passe avec ses concupiscences [3]. Infortuné, insensé que je suis! à l'amour et à la gloire d'un père éternel, j'ai préféré des choses passagères, vaines, presque nulles, qui aboutissent à la mort. Ah! je suis confus de m'entendre dire : *Si je suis votre père, où donc est l'honneur que vous me devez* [4]?

5. Dieu ne serait pas mon père que ses bienfaits m'accableraient encore. Ils se dressent contre moi, comme autant de témoins; c'est la nourriture corporelle, c'est le temps qu'il met à mon usage, c'est, par-dessus tout, le sang de son fils bien-aimé qui crie de la terre. Ah! je rougis de mon ingratitude! O honte! je serai convaincu d'avoir rendu le mal pour le bien, la haine pour l'amour. A la vérité je n'ai pas à craindre mon bienfaiteur plus que mon père; il donne libéralement et sans reprocher ses dons [5]. Il ne les reproche pas, parce que ce sont des dons; il m'a accordé ses bienfaits et il ne me les a pas vendus; ses dons enfin sont sans repentir, mais, plus il est bienfaisant plus je suis contraint de m'avouer ingrat. O mon âme! rougis et gémis en même temps; car, s'il n'est pas dans la nature de Dieu de redemander

[1] IV. Rois, IV 35. — [2] Rom., VI, 35.

[1] Deuter., XXXII, 39. — [2] Galat., VI, 8. — [3] I Jean, II, 17. — [4] Malach., I, 6. — [5] Jacques, I, 5.

ni de reprocher, il ne nous convient nullement d'oublier ses bienfaits, ni de rester sans reconnaissance et sans mémoire. Hélas! que rendrai-je donc enfin au Seigneur, pour tous les biens dont il m'a comblé?

6. La honte n'agit-elle pas assez énergiquement, appelez la crainte à son aide. Oubliez donc les doux noms de bienfaiteur et de père : entrez en des pensées plus austères. Celui qui est appelé *Père des miséricordes et Dieu de toute consolation* [1], est aussi appelé *le Seigneur Dieu des vengeances* [2]; *le Dieu juste et fort* [3], *Dieu terrible dans ses jugements sur les enfants des hommes* [4]. C'est *le Dieu jaloux* [5]. Il est père et bienfaiteur pour vous, il est Dieu et créateur pour lui : car *il a tout fait pour lui-même* au témoignage de l'Écriture [6]. Si donc, il veille sur ce qui est à vous et vous le conserve, pensez-vous qu'il restera indifférent pour ce qui est à lui, et qu'il ne réclamera pas l'honneur dû à sa grandeur? *L'impie a irrité Dieu parce qu'il a dit dans son cœur, il ne se vengera pas* [7]. Et dire en son cœur : *il ne se vengera pas*, qu'est-ce, sinon ne pas craindre cette vengeance? Mais Dieu exigera jusqu'à la dernière obole, il se vengera et paiera l'orgueil avec usure [8]. Il réclamera l'obéissance de celui qu'il a racheté; et de celui qu'il a créé, la louange et la gloire.

7. Mais je suppose que le père dissimule, et que le bienfaiteur pardonne; le Seigneur, le Créateur ne le peut. Celui qui pardonne à un fils n'épargnera pas une vile argile, un serviteur infidèle. Quelle crainte, quel effroi doit vous inspirer le mépris de votre créateur et l'offense faite au Dieu de majesté! Toute majesté, tout maître veulent être craints, et surtout une pareille majesté et un tel maître. Si les lois humaines ont prononcé la peine de mort contre ceux qui se rendent coupables de lèse-majesté humaine, quel châtiment sera réservé aux contempteurs de la majesté et de la toute-puissance divine? Dieu touche les montagnes et elles se réduisent en fumée [9]; et une vile poussière qu'un léger souffle va disperser, sans qu'on daigne la recueillir, a l'audace de braver cette redoutable majesté! Craignez, craignez celui qui, après avoir ôté la vie, a aussi le pouvoir de précipiter en enfer [10]. Je crains l'enfer, je crains la face de ce juge qui fait trembler les puissances angéliques elles-mêmes; je frémis à la pensée de la colère du tout-puissant, de sa fureur, du fracas de l'univers qui s'écroule, des éléments qui s'enflamment, des tempêtes déchaînées, de la voix de l'archange et de toutes ces horreurs; je tremble en songeant aux dents de la bête infernale, aux gouffres de l'enfer, aux monstres prêts à dévorer leur proie; je redoute le ver rongeur, les torrents de feu, la noire fumée, ses vapeurs, son souffle et ses tempêtes; je redoute les ténèbres extérieures. *Qui donnera de l'eau à ma tête et une fontaine de larmes à mes yeux* [1], afin que mes pleurs préviennent les pleurs éternels, les grincements de dents, les dures et pesantes chaînes aux pieds et aux mains, leurs nœuds serrés et leur ardeur qui ne consume pas? Hélas! ô ma mère! pourquoi avez-vous mis au monde un fils de douleur et d'amertume, un fils d'indignation et de larmes éternelles? Pourquoi m'avez-vous reçu sur vos genoux, allaité de votre sein, moi, né pour être la proie des flammes et la nourriture du feu?

8. Celui qui sent ces vérités a certainement recouvré le sentiment. Il a les quatre baillements figurés par cette double crainte et cette double confusion. Il y joindra les trois qui restent, par l'expression de l'aveu de ses fautes et on ne dira plus de lui, qu'il n'a ni voix ni sentiment; si, du moins, cet aveu part d'un cœur humble, simple et fidèle. Confessez donc humblement, simplement, fidèlement, tout ce que la conscience vous reproche, et vous aurez complété le nombre sept. Il en est qui se glorifient lorsqu'ils ont mal fait et qui trouvent leur joie dans les choses les plus criminelles. Le prophète les flétrit en ces termes : *Ils ont publié leurs péchés comme Sodome* [2], mais, je ne veux pas en parler ici : je les écarte comme des séculiers. Pourquoi nous occuper de ceux qui nous sont étrangers?

9. Pourtant, jusque sous l'habit religieux et dans une profession sainte, j'en ai entendus qui rappelaient et vantaient les crimes de leur vie passée; leurs succès dans des luttes dignes de gladiateurs, ou dans de piquantes disputes littéraires. Ils racontaient même d'autres misères, que la vanité du monde approuve mais qui, au point de vue du salut, sont coupables, dangereuses, pernicieuses. Tout cela est la preuve d'un esprit encore mondain : et l'humble habit porté par ces religieux ne donne pas grand mérite à leur vie nouvelle, puisqu'il n'est qu'un voile jeté sur leurs anciens désordres. D'autres redisent les mêmes choses, avec l'accent de la plainte et du regret; mais leur intention secrète étant la vanité, au lieu de se laver de ces crimes ils se trompent eux-mêmes,

[1] II Cor., I, 3. — [2] Ps. XCIII, 1. — [3] Ibid., VII, 12. — [4] Ibid., LXV, 5. — [5] Exod., XX, 5. — [6] Prov., XVI, 4. — [7] Ps. IX, 13. — [8] Ps. XXX, 24. — [9] Ps. CXLIII, 5. — [10] Luc, XII, 15.

[1] Jerem., I, 11. — [2] Prov., II, 14. — [3] Isaïe, XXXIX.

car, on ne se moque pas de Dieu [1]. Ils n'ont pas dépouillé le vieil homme, ils n'ont que le masque du nouveau. Ce n'est pas par de telles confessions, qu'on dévoile et qu'on rejette le vieux levain : au contraire, on l'affermit en soi, selon ces paroles du prophète : *Mes os ont vieilli, tandis que je criais tout le jour* [2]. On rougit de l'effronterie de certains religieux qui n'ont pas honte de se vanter, avec une gaîté déplorable, d'avoir, même sous le saint habit, trompé adroitement et avec ruse dans les affaires, ou d'avoir audacieusement rendu injure pour injure, outrage pour outrage, c'est-à-dire le mal pour le mal et la malédiction pour la malédiction.

10. Il est encore une confession d'autant plus dangereuse qu'elle est d'une vanité plus raffinée : elle consiste à dévoiler en nous des choses même déshonnêtes et honteuses, non parce qu'on est humble, mais pour le paraître. Chercher les louanges dans l'humilité ce n'est pas la vertu, c'est le renversement de l'humilité. L'homme vraiment humble veut être estimé méprisable et non proclamé humble. Il se complaît dans le mépris de lui-même : un seul point le trouve orgueilleux, mais d'un orgueil salutaire : il méprise les louanges. N'est-ce pas le comble de la perversité et de l'indignité, que de mettre au service de l'orgueil la confession gardienne de l'humilité, et que de prétendre paraître meilleur, précisément par le côté qui nous rend plus mauvais? Singulière espèce de jactance : vous ne pouvez être réputé saint sans vous montrer scélérat. Une pareille confession qui a les dehors de l'humilité, sans en avoir le mérite, non-seulement est indigne de pardon mais elle provoque la colère. Servit-il à Saül de s'être avoué coupable, devant les reproches de Samuel [3]? Ce fut certainement une confession coupable qui n'effaça point son péché : car, comment le maître de l'humilité à qui le pardon appartient, mépriserait-il une humble confession? et il eût été apaisé, s'il eût vu au cœur de Saül l'humilité qui était sur ses lèvres. Voilà pourquoi j'ai dit que la confession doit être humble.

11. La confession doit encore être simple. Ne cherchez pas à excuser votre intention coupable parce qu'elle échappe aux hommes; n'atténuez pas la gravité de votre faute : n'alléguez pas non plus les conseils qui vous ont poussé, puisqu'on ne peut contraindre la volonté. Le premier défaut n'est pas une confession, c'est une justification qui, au lieu d'apaiser Dieu, provoque sa colère. Le second est

[1] I Galat., VI, 7. — [2] Ps. CCCXIII. — [3] I Rois, XV, 30.

une ingratitude, car en diminuant votre faute, vous diminuez aussi la gloire de celui qui pardonne. On accorde avec moins de plaisir un bienfait qu'on sait devoir être accepté avec moins de reconnaissance, ou moins désiré. On se rend indigne de toute faveur, quand on rabaisse le don d'un bienfaiteur. C'est pourtant la conduite de celui qui, à l'aide d'excuses, cherche à diminuer ses fautes. Ne suivons pas l'exemple du premier homme qui ne nie pas sa faute, il est vrai, mais qui cependant n'en obtient pas le pardon, pour l'avoir rejetée sur la femme qui l'a partagée [1]. C'est encore une façon de s'excuser, quand on est réprimandé, que d'en accuser un autre; s'excuser lorsque l'on vous reprend est une conduite dangereuse au lieu d'être profitable. Interrogez ici David : il appelle de *pareilles excuses, des paroles de malice.* Il prie et supplie Dieu de ne pas permettre qu'il y abandonne son cœur [2]. Il a raison; car il pèche contre son âme celui qui s'excuse; il repousse le remède du pardon, et se ferme l'accès de la vie. Y a-t-il malice plus grande que de s'armer contre son propre salut et de se percer soi-même du glaive de sa langue? A qui sera-t-il bon, celui qui est méchant pour lui-même [3].

12. Que votre confession soit aussi fidèle, accompagnée de confiance, attendant fermement le pardon, sinon vous vous condamneriez par votre propre bouche, au lieu de vous justifier. Judas, traître au Seigneur, et Caïn, meurtrier de son frère, ont avoué leur faute, mais avec défiance : l'un a dit : *J'ai péché en livrant le sang innocent* [4], et l'autre : *Mon iniquité est trop grande pour mériter le pardon* [5]. La sincérité de leur aveu leur a été inutile, puisqu'il n'a pas été accompagné de confiance. Ces trois qualités de la confession jointes aux quatre qualités de la contrition complètent donc le nombre sept.

13. Ainsi contrits, ainsi confessés et assurés de la vie vous êtes certains qu'il n'est pas vainement appelé Jésus celui qui a eu la volonté et la puissance d'opérer, en vous, de tels prodiges, et que ce n'est pas en vain qu'il a suivi le bâton, qui l'avait devancé. Non, sa venue n'est pas inutile, car il n'est pas venu les mains vides, celui en qui a habité la plénitude des grâces? l'Esprit-Saint ne lui a pas été donné avec mesure; il est venu dans la plénitude du temps [6], pour nous montrer qu'il venait possédant lui-même la plénitude. Oui, il l'avait, lui que le Père a oint de l'huile de joie, d'une manière plus excellente que tous ceux qui y

[1] Gen., XXXII. — [2] Ps. CXL, 4. — [3] Eccli., XIV, 5. — [4] Math. XXVII, 4. — [5] Gen., IV, 13. — [6] Galat., IV, 4.

ont eu part avec lui [1]. Le Père l'a oint et il l'a envoyé plein de grâce et de vérité [2]. Il l'a oint, afin que lui-même communiquât l'onction; et par lui, ont été oints tous ceux qui ont mérité de recevoir de sa plénitude. Aussi, dit-il : *L'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, le Seigneur m'a rempli de son onction et il m'a envoyé annoncer sa parole à ceux qui sont doux ; guérir ceux qui ont le cœur brisé de douleur; prêcher le pardon aux captifs et la liberté à ceux qui sont dans les chaînes ; publier l'année de la réconciliation du Seigneur* [3]. Il venait donc appliquer un baume sur nos cœurs brisés, et adoucir nos douleurs ; c'est pour cela qu'il est venu rempli d'onction, de douceur, de bonté et de miséricorde pour ceux qui l'invoquent. Il savait qu'il descendait vers des infirmes; et il s'est montré ce qu'exigeait une telle mission; nos maux étaient nombreux; en médecin prévoyant il a pris soin d'apporter une riche provision de remèdes, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, et l'esprit de crainte du Seigneur.

14. Vous voyez combien le céleste médecin a préparé de vases remplis de spécifiques propres à guérir les blessures de ce malheureux tombé entre les mains des voleurs? Ils sont aussi au nombre de sept, capables de provoquer les sept bâillements dont nous avons parlé. Ils recélaient l'esprit de vie. Il en a versé sur mes plaies, et de l'huile et du vin, mais le vin en moindre quantité; ma faiblesse demandait cette précaution, la miséricorde devant l'emporter sur le jugement, comme l'huile surnage au-dessus du vin auquel on l'a mélangée. Il a apporté cinq barils d'huile et seulement deux de vin, car le vin ne désigne que la crainte et la force. La douceur naturelle de l'huile figure les cinq autres dons. Par l'Esprit de force, le Seigneur comme un homme que le vin a rempli d'énergie [4], est descendu aux enfers, en a brisé les portes d'airain, rompu les verrous; il a enchaîné le fort et lui a enlevé ses captifs : il est descendu aussi avec l'esprit de crainte, non en ce sens qu'il craignît lui-même, mais pour se faire craindre.

[1] Ps. XLIV, 8. — [2] Jean, I, 14. — [3] Isaïe, LXI, 1, 2.— [4] Ps, LXX. 65.

15. O sagesse ! avec quelle habileté vous avez exercé l'art de guérir et vous avez rendu la vie à mon âme par le vin et l'huile, vous à la fois fortement douce et doucement forte ; forte pour moi et douce envers moi. Vous atteignez, depuis une extrémité jusqu'à l'autre, avec une force infinie et vous disposez tout avec douceur, repoussant l'ennemi et ménageant le faible. Guérissez-moi, Seigneur, et je serai guéri : et je chanterai et je célébrerai votre nom ; et je dirai : *Votre nom est une huile répandue* [1]. Ce n'est pas un vin répandu : (car, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur) c'est une huile répandue, pour que vous m'environniez de votre clémence et de votre miséricorde [2]. Oui c'est une huile, et comme elle nage au-dessus de toutes les liqueurs dans lesquelles on la mélange, elle est un fidèle symbole de ce nom qui surpasse tout nom. O nom très-suave et très-doux ! O nom glorieux ! Nom choisi entre tous les noms, élevé au-dessus de tous, nom exalté pendant tous les siècles ! C'est vraiment l'huile qui répand la joie sur la face de l'homme, qui parfume sa tête dans les austérités du jeûne, afin qu'elle cesse d'exhaler l'odeur du péché. C'est *le nom nouveau que la bouche du Seigneur nous a donné* [3] *et que l'ange a prononcé, avant que Jésus ne fût conçu dans le sein de sa mère* [4]. Ce n'est pas seulement le Juif qui sera sauvé s'il invoque ce nom [5], mais tous les hommes, tant sa diffusion est grande; c'est le nom que Dieu le Père a donné à son fils, à l'époux de l'Église, Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu béni pendant tous les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Cantiq., I, 2. — [2] Ps. CII, 4. — [3] Isaïe, LXII, 2.— [4] Luc, II, 21. — [5] Isaïe, II, 32.

SERMON XVII

Qu'il faut observer l'arrivée et le départ du Saint-Esprit. De la jalousie du démon envers le genre humain.

1. A votre avis, avons-nous pénétré assez loin dans le sanctuaire de Dieu, en sondant cet admirable mystère? Reste-t-il quelque secret à chercher? Et oserons-nous suivre le Saint-Esprit, jusque dans ses plus intimes profondeurs? Car, cet esprit ne sonde pas seulement les cœurs et les reins des hommes; il scrute aussi les profondeurs de Dieu. Soit donc qu'il me conduise en moi-même, soit qu'il me dirige vers des régions plus hautes, je le suivrai partout. Qu'il garde seulement nos esprits et nos cœurs, de peur que nous ne le croyions présent quand il sera absent, et que nous ne prenions notre inspiration pour la sienne; car il va et vient à son gré, et personne ne sait d'où il vient, ni où il va [1]. Au reste, c'est ce que nous pouvons ignorer sans risque pour notre salut. Mais quand vient-il et quand se retire-t-il? c'est ce qu'il est dangereux d'ignorer, car si nous n'observons pas ces venues et ces retours du Saint-Esprit dans lesquels il nous distribue ces dons, qu'arrive-t-il? Son absence n'excite pas nos désirs et sa présence ne nous porte pas à le glorifier. Il se retire précisément pour que nous le cherchions avec plus d'empressement; comment le rechercherons-nous si nous ignorons son absence? Il daigne venir nous consoler; recevra-t-il un accueil digne de sa majesté, si nous n'avons pas même le sentiment de sa présence? Ainsi l'âme qui ignore son départ est exposée à se perdre, et celle qui n'est pas attentive à son retour sera ingrate envers sa visite.

2. Un jour Élisée sollicita une grâce de son maître, dont il pressentait le départ prochain; il ne l'obtint, vous le savez, qu'à la condition de voir Elie, lorsqu'il lui serait ravi [2]. Pour ces hommes de Dieu tout était figure : mais cela est écrit pour nous. La conduite des prophètes nous enseigne et nous montre la vigilance et la sollicitude que nous devons apporter à l'œuvre de notre salut, que l'esprit opère sans cesse au dedans de nous-mêmes, avec la douceur et la suavité d'une habileté divines. Si nous ne voulons pas être privés de ce double don, ne nous laissons pas ravir à notre insu cette onction qui nous instruit de tout. Que l'arrivée du Saint-Esprit ne nous prenne jamais au dépourvu, qu'il nous trouve toujours attentifs, le cœur largement ouvert aux abondantes bénédictions du Seigneur. Mais en quelles dispositions veut-il nous trouver? *Semblables à des hommes qui attendent leur maître à son retour des noces* [1]. Car il ne revient jamais, sans avoir les mains pleines des abondantes douceurs de la table céleste. Il faut donc veiller et veiller à toute heure, parce que nous ne connaissons pas précisément celle où le Saint-Esprit doit ou venir, ou se retirer. Il vient et s'en retourne. Celui qui n'est soutenu que par son appui tombe nécessairement lorsqu'il se retire, mais il ne se brise pas, parce que le Seigneur lui prête encore le secours de sa main. Telles sont les alternatives auxquelles il assujettit les hommes spirituels ou plutôt ceux qu'il veut rendre spirituels. Il les visite le matin, et puis tout-à-coup les éprouve. *Le juste tombe sept fois et sept fois se relève* [2], si toutefois il tombe *le jour*, s'il se voit tomber, s'il a conscience de sa chute, s'il désire s'en relever, s'il cherche la main qui le soutient et s'écrie : *Seigneur, c'est par un effet de votre volonté que vous m'avez affermi dans l'état florissant où j'étais; vous avez détourné votre visage de moi et j'ai été rempli de trouble* [3].

3. Autre chose est de douter si on est dans le vrai, condition inévitable quand l'Esprit ne souffle pas; autre chose est d'aimer le faux, ce qu'il est aisé d'éviter, en reconnaissant notre

[1] Jean, III, 8. — [2] IV Rois, II, 9, 10.

[1] Luc, XII, 36. — [2] Prov., XXIV, 16. — [3] Ps. XXIX, 3.

ignorance et en disant aussi : *Si je suis dans l'ignorance, mon ignorance ne regarde que moi* [1]. C'est une parole de Job. La fausseté et le doute sont deux détestables filles d'une très-mauvaise mère, l'ignorance. La première est plus malheureuse : la seconde plus digne de pitié. Celle-là est plus dangereuse, celle-ci plus pénible ; l'une et l'autre disparaissent à la parole du Saint-Esprit et il y a alors non-seulement vérité, mais vérité certaine : le Saint-Esprit est l'esprit de vérité à qui la fausseté est contraire : il est aussi l'esprit de sagesse, de cette sagesse, soleil de la vie éternelle dont les purs rayons éclairent tout et dissipent les ténèbres du doute. Quand l'Esprit-Saint se tait, il faut éviter, sinon le doute pénible, du moins la fausseté détestable. Autre chose est d'émettre une opinion dans le doute, autre chose d'affirmer témérairement ce qu'on ignore. Que le Saint-Esprit nous parle toujours, ce qui ne dépend pas de notre volonté ; ou s'il lui plaît de se taire qu'il nous l'indique, et que son silence nous soit un langage : sinon, en croyant le suivre, une malheureuse assurance nous fera prendre nos erreurs pour ses inspirations. S'il nous laisse dans l'incertitude, que ce ne soit pas dans le mensonge. Il en est qui disent une chose fausse d'une façon dubitative ; ce n'est pas mentir. D'autres affirment une vérité qu'ils ignorent : ils mentent. Les premiers n'affirment pas la réalité de ce qui n'est pas ; ils exposent leur sentiment et ils sont dans le vrai, même quand ce qu'ils croient n'est pas vrai ; les autres, en se disant assurés de ce dont ils ne sont pas certains, ne disent pas vrai, encore que la chose assurée serait vraie.

4. Ceci étant dit pour prémunir les inexpérimentés, je suivrai le Saint-Esprit qui me précédera, j'espère, et je le suivrai, avec la même précaution que j'ai mise dans ce que j'ai déjà dit ; je m'efforcerai de pratiquer les conseils que je donne aux autres. Je ne veux pas qu'on me dise : *Vous qui instruisez les autres, vous ne vous instruisez pas vous-même* [2]. Il faut donc distinguer entre le doute et la certitude : ce qui est certain ne peut devenir douteux, et ce qui est douteux ne peut, sans témérité, être donné pour certain. Ici le Saint-Esprit doit servir de maître, et notre habileté n'y suffit pas. Qui sait si le jugement prononcé entre les hommes par Dieu (et dont il a été parlé dans un entretien précédent, le quatrième avant celui-ci), a été précédé d'un jugement porté d'avance dans le ciel ?

5. Et voici ce que je veux dire : croyez-vous pas que ce Lucifer, si brillant à l'aurore, mais qui s'élevait si présomptueusement avant d'avoir été changé en ténèbres, a lui-même envié au genre humain l'infusion de l'huile et fait entendre ce murmure d'indignation : *Pourquoi cette perte ?* Je ne soutiens pas que l'esprit dise cela : je ne le nie pas non plus : je ne sais rien. Mais il a pu arriver, si toutefois on ne regarde pas ce point comme incroyable, que, rempli de sagesse, de beauté et de perfection, Lucifer ait prévu l'existence des hommes, et leur élévation à la même gloire. Toutefois il n'a pu prévoir ces grandes choses que dans le Verbe de Dieu, s'il les a prévues ; et sa malice l'a rendu jaloux ; il a dédaigné d'avoir des compagnons, et tenté de n'avoir que des inférieurs. Les hommes sont plus faibles que moi, s'est-il dit, ils me sont inférieurs par leur nature, il ne leur sied pas d'être mes concitoyens, ni mes égaux dans la gloire. Cette pensée impie n'est-elle pas indiquée, par cette présomptueuse élévation et cette prétention que dénote l'ambition de la primauté ? *Je monterai sur la montagne élevée, et je m'asseoirai du côté de l'aquilon* [1] ? Il trahissait ainsi son désir d'être semblable au Très-Haut, de siéger sur un trône et de gouverner le genre humain, comme Dieu, assis sur les chérubins, gouverne la création angélique. Vains projets ! Il a médité l'iniquité dans le secret de son lit ; que l'iniquité se mente à elle-même. Pour nous, nous ne reconnaissons d'autre juge que le souverain créateur. Ce n'est pas le démon, c'est le Seigneur qui jugera le monde ; de toute éternité il est notre Dieu et il nous régira dans tous les siècles.

6. Il a donc conçu la douleur dans le ciel, et, dans le paradis, il a enfanté l'iniquité, fille de la malice, mère de la mort et de toutes les misères. Et le premier principe de tous ces maux, c'est l'orgueil. La mort est bien entrée dans le monde par l'envie du démon [2] ; cependant l'orgueil est la source de tout péché [3]. Quel fruit en a-t-il retiré ? O mon Dieu, vous êtes en nous, votre nom est invoqué par nous et le peuple conquis, l'Église des rachetés s'écrie : *Votre nom est une huile répandue*. Lorsque vous me repoussez, vous la répandez encore sur moi et en moi, car, jusqu'en votre irritation, vous vous souvenez de votre miséricorde. Cependant Satan a l'empire sur tous les fils de l'orgueil ; il est devenu prince des ténèbres de ce monde ; mais l'orgueil même aide au triomphe de l'humilité, puisque dans ce monde, royaume temporel de l'orgueil, se forme une multitude d'âmes destinées à régner éternellement dans

[1] Job, XIX, 4. — [2] Rom., II, 21.

[1] Isaï, XIV, 13. — [2] Sag. II, 24. — [3] Eccli., X, 15.

la gloire des cieux. Heureuse guerre, par laquelle ce superbe persécuteur des humbles prépare, à son insu, des couronnes immortelles à ces âmes, les harcelant de ses poursuites, mais vaincu par elles. Le Seigneur jugera, partout et toujours, les peuples ; il sauvera les enfants des pauvres et il humiliera le calomniateur. Partout et toujours, il défendra les siens et terrassera les méchants, il ne laissera pas la race des justes courbée sous le sceptre des pécheurs, dans la crainte que les justes n'étendent leurs mains vers l'iniquité [1]. Un temps viendra, où il brisera l'arc et mettra les armes en pièces, jettera les boucliers au feu. Et toi, malheureux, tu placeras ton trône du côté de l'aquilon, région nébuleuse et glacée. Ah! qu'en dépit de toi le Seigneur tire les indigents de la poussière et relève les pauvres de la fange, pour les placer, avec les princes, sur un trône de gloire; et tu te lamenteras, en voyant s'accomplir cette promesse : *Les pauvres et les indigents loueront votre nom* [2].

7. Grâces vous soient rendues, ô Père des orphelins, ô protecteur des pupilles! Une montagne fertile et grasse surgit sur nous. Les cieux se sont fondus, en présence du Dieu du Sinaï. Une huile s'est épanchée et un nom, objet comme nous de l'envie du démon, s'est répandu; et en se répandant, il est venu se placer dans le cœur et sur les lèvres des enfants, et il est loué, même des lèvres qui sucent encore la mamelle. Le pécheur verra, et il s'irritera; et de même que sa colère sera implacable, ainsi sera inextinguible la flamme préparée pour lui et pour ses anges. Et ce sera l'œuvre de l'indignation du Dieu des armées. Comme vous m'aimez, ô mon Dieu, ô mon amour! Comme vous m'aimez! vous vous souvenez de moi partout; partout votre zèle travaille au salut du pauvre et du mendiant, les défendant non-seulement contre les hommes superbes, mais aussi contre les anges orgueilleux. Vous jugez mes ennemis, Seigneur, dans le ciel et sur la terre; et vous renversez mes adversaires. Partout vous me venez en aide; partout vous m'assistez et vous êtes à ma droite, Seigneur, pour m'empêcher d'être ébranlé. Ah! je bénirai le Seigneur toute ma vie ; tant que j'existerai je louerai mon Dieu : c'est lui qui a réalisé ces prodiges et ces merveilles. C'est là ce premier et ce plus grand acte de justice que m'a révélé la vierge Marie, confidente des secrets divins : *Il a renversé les puissants de leur trône et il a élevé les petits.* Il a rempli de *biens ceux qui étaient dans l'indigence et il a renvoyé pauvres ceux qui étaient riches* [1]. Le second acte est semblable au premier et vous le connaissez, *afin que ceux qui ne voient pas voient et que ceux qui voient soient frappés de cécité* [2]. Que le pauvre consolé par ces deux jugements dise : *Je me suis souvenu, Seigneur, des jugements que vous avez exercés et j'ai été consolé* [3].

8. Mais, revenons à nous-mêmes; examinons nos voies, et pour le faire en toute vérité, invoquons l'Esprit de vérité : rappelons-le de la hauteur où il nous avait conduits, afin qu'il nous précède dans cet examen ; sans lui nous ne pouvons rien. Ne craignons pas qu'il refuse d'écouter nos demandes; il s'offense au contraire si nous tentons le moindre effort sans lui ; car il n'est pas un esprit qui passe et ne revient plus; il nous conduit, il nous ramène de clarté en clarté, comme Esprit de Dieu ; tantôt il nous ravit en lui-même par sa lumière; tantôt il tempère cet éclat et dissipe nos ténèbres; et qu'il séjourne au-dessus de nous, ou en nous, nous sommes toujours dans la lumière et nous marchons comme des enfants de lumière. Nous avons parcouru la région des allégories et ses ombres; nous voici arrivés aux questions morales. Le fondement de la foi est posé : posons aussi des règles de conduite; l'entendement est éclairé, traçons la règle des actions, car ils ont une intelligence droite et vraie, ceux qui agissent bien, si toutefois, et l'intelligence, et leurs actes sont dirigés [4] vers la louange et la gloire de Jésus-Christ Notre-Seigneur Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Ps. CXXIV — [2] Ps. LXXIII, 21.

[1] Luc, I, 52. — [2] Jean, IX. 39. — [3] Ps. CXVIII. 52. — [4] Ps. CX, 10.

SERMON XVIII

De deux opérations du Saint-Esprit, l'une appelée effusion et l'autre infusion.

1. *Votre nom est une huile répandue*[1]. Quelle vérité le Saint-Esprit nous enseigne-t-il à l'occasion de ce texte? Il nous donne (ce qui arrive de temps en temps) la preuve de deux opérations de sa toute-puissance; l'une, qui affermit en nous les vertus indispensables pour nous sauver; l'autre, qui nous enrichit des dons extérieurs propres à gagner des âmes. Nous recevons ces vertus pour nous et ces dons pour nos frères. Ainsi, la foi, l'espérance et la charité nous sont données pour notre utilité personnelle et sans elles nous ne pouvons être sauvés. Mais la parole de science et de sagesse, la grâce de guérir les maladies, le don de prophétie et les autres dont l'absence ne compromet pas notre salut nous sont certainement accordés en vue du salut du prochain. Ces opérations du Saint-Esprit en nous, ou dans les autres, nommons-les, si vous le voulez, infusions et effusions, du nom même des effets qu'ils produisent. A laquelle de ces opérations conviennent ces paroles: *Votre nom est une huile répandue?* N'est-ce pas à l'effusion? car si elles se rapportaient à l'infusion, le Saint-Esprit aurait plutôt employé le mot infus que le mot répandu. Le parfum qu'exhalent au dehors les mamelles de l'Épouse lui fait dire : *Votre nom est une huile répandue*. Elle rapporte cette odeur au nom de l'Époux, comme à l'huile répandue sur son sein. Et quiconque se sent enrichi d'une grâce extérieure, qu'il peut déverser sur d'autres, peut dire aussi : *Votre nom est comme une huile qui se répand*.

2. Mais il faut prendre garde ici de donner aux autres ce que nous avons reçu pour nous, ou de retenir ce que nous avons reçu pour les autres. Or, vous gardez le bien du prochain, si riche en votre âme de vertus et des dons extérieurs de science et d'éloquence, cédant à la crainte, à la lâcheté ou à une humilité déplacée, vous refusez la bonne parole qui pourrait servir à un grand nombre, si vous la retenez captive dans un inutile et coupable silence. Maudit êtes-vous de cacher le blé au peuple, pendant la famine[1]. D'un autre côté vous perdez et vous dissipez votre bien si avant d'être entièrement rempli et n'ayant qu'une provision incomplète, vous vous hâtez d'être prodigue envers les autres; vous labourez alors contre la loi, avec le premier né de vos bœufs et vous tondez le premier né de vos agneaux[2]. Vous vous privez de la vie et du salut, en les donnant à d'autres : cette conduite que ne dicte pas la pureté d'intention, vous livre au souffle de la vaine gloire; vous buvez le poison des cupidités terrestres; et vous périssez des suites d'un ulcère mortel.

3. Si vous êtes sage, vous vous montrerez réservoir et non pas seulement canal : car un canal ne fait que recevoir et rendre; tandis que le réservoir ne donne que quand il est rempli; encore ne donne-t-il que de sa surabondance et sans s'épuiser, sachant que maudit est celui qui se réserve la plus mauvaise part. Ne croyez pas mon conseil méprisable, et écoutez un plus sage que moi : *L'insensé*, dit Salomon, *répand tout d'un coup ce qu'il a dans l'esprit ;* mais *le sage ne se hâte pas et se réserve pour l'avenir*[3]. Or, aujourd'hui dans l'Église nous avons beaucoup de canaux et peu de réservoirs. Ceux qui nous transmettent les dons célestes ont tant de charité, qu'ils veulent donner, avant d'avoir reçu, parler avant d'écouter, enseigner sans avoir appris, et ceux qui ne savent pas se conduire brûlent de conduire les autres. Je ne crois pas qu'on se sauve par une piété différente de celle que nous enseigne le sage : *Ayez pitié de votre âme, en vous rendant agréable à Dieu*[4]. Si je n'ai qu'un peu d'huile pour m'oindre moi-même, dois-je donc vous la donner et rester les mains vides? Je la garde pour moi et je ne donne que sur l'ordre du prophète : à ceux qui me pressent de donner

[1] Cant. I, 1.

[1] Prov., XI, 26. — [2] Deuter., XV, 19. — [3] Prov., XXIX, 11. — [4] Eccli., XXX, 24.

parce qu'ils soupçonnent en moi plus qu'on n'y voit ou qu'on n'en dit, je répondrai : *Nous ne pouvons vous donner, de peur que ce que nous avons ne suffise pas pour vous et pour nous : allez plutôt vers ceux qui vendent et achetez ce qu'il vous faut*[1]. Mais *la charité,* dites-vous, *ne cherche point ses propres intérêts*[2]; et vous savez pourquoi. Si elle ne cherche point ses intérêts, c'est qu'elle ne manque de rien. Qui cherche donc ce qu'il possède? La charité a toujours ce qu'il faut, c'est-à-dire ce qui est nécessaire au salut, et elle l'a en abondance. Et elle veut avoir en abondance pour donner à tous; elle conserve pour elle le suffisant pour ne refuser à personne; si elle n'était pas dans l'abondance elle ne serait pas parfaite.

4. Pour vous, mon frère, dont le salut personnel est encore incertain, qui n'avez point la charité, ou chez qui elle est si faible et si peu solide, qu'elle cède à toute influence, qu'elle croit à tout esprit, et se laisse entraîner à tout vent de doctrine; qui avez tant de charité que dans votre amour vous allez au devant du commandement et aimez votre prochain plus que vous-même; ou qui en avez si peu que, contre le commandement, la crainte l'éteint, la faveur la dissipe, la tristesse la rend hésitante, l'avarice la resserre, l'ambition l'affaiblit, les soupçons l'inquiètent, les injures l'agitent, les soucis l'épuisent, les honneurs l'énorgueillissent, la jalousie la refroidit; vous, dis-je, qui connaissez ainsi votre misère, quelle folie vous entraîne à vous occuper des autres? Écoutez le conseil d'une charité prudente et vigilante : *Il ne faut pas,* dit-elle, *que les autres soient soulagés et que vous manquiez vous-même,* mais il faut qu'il *y ait égalité*[3]. *Ne soyez pas juste à l'excès*[4]. Il suffit d'aimer votre prochain comme vous-même, voilà la justice. Et David dit : *Que mon âme soit remplie et comme rassasiée et engraissée, et ma bouche vous louera dans de saints transports de joie*[5] : il voulait d'abord recevoir et répandre ensuite; non-seulement il voulait recevoir d'abord, mais être rempli, pour donner de sa plénitude et n'avoir pas à gémir ensuite sur sa pauvreté. C'est prudence de ne pas ménager au profit des autres une abondance qui nous rende misérables. Toutefois cette conduite est sainte, elle imite Celui dont la plénitude nous a enrichis. Apprenez ainsi à ne donner que de votre plénitude et ne portez pas la présomption jusqu'à être plus généreux que Dieu. Que le réservoir imite la fontaine et ne forme des ruisseaux et des lacs que de son trop plein; le réservoir ne doit

[1] Matth., xxxv, 9. — [2] I Cor., xiii, 5. — [3] II Cor., viii, 13. — [4] Eccli. vii, 17. — [5] Ps. lxii, 6.

pas rougir de n'être pas plus prodigue que la source de laquelle il reçoit l'eau. La source même de la vie toute remplie en elle-même et d'elle-même, n'a-t-elle pas d'abord épanché et déversé sa surabondance dans les secrètes demeures d'en haut? Puis ces régions célestes et mystérieuses étant comblées, ne s'est-il pas répandu sur la terre, et son immense miséricorde n'a-t-elle pas, par sa surabondance, sauvé les hommes et les animaux? Jésus a premièrement comblé les êtres invisibles, ensuite, dans sa bonté, il a visité la terre, il l'a enivrée, et il lui a communiqué une richesse infinie. A son exemple, commencez par vous remplir, et ensuite ayez à cœur de vous répandre. La charité prudente et compatissante a pour principe de donner avec abondance, mais non de s'épuiser. *Mon fils,* dit Salomon, *ne vous épuisez pas;* et l'apôtre dit aussi : *Nous devons faire attention aux choses qui sont dites, et ne pas être comme l'eau qui s'écoule et se perd*[1]. Et quoi donc? êtes-vous plus saint que Paul, plus sage que Salomon? Je ne dois pas m'enrichir de votre épuisement. A qui serez-vous bon, si vous êtes méchant pour vous-même? aidez-moi de votre surabondance si vous le pouvez, sinon réservez à vous-même vos propres richesses.

5. Mais sachez d'abord quelles sont les choses importantes et nécessaires au salut de chacun de nous, les biens dont nous devons nous approvisionner, avant de songer à donner aux autres. Je vais vous les indiquer brièvement. Le médecin visite le blessé; l'esprit visite l'âme; et, quelle est l'âme qu'il ne trouve pas atteinte des traits du démon, même quand la blessure de l'antique péché est déjà guérie par le remède du baptême? Le médecin spirituel vient donc à cette âme qui dit : *Mes plaies sont remplies de corruption et de pourriture, à cause de mon extrême folie*[2]. Que doit-il faire avant tout? Enlever la tumeur ou l'ulcère formé sur cette blessure et qui empêcherait le retour de la santé. Ouvrez donc, sous le fer d'une vive componction, l'ulcère d'une habitude invétérée; vive sera la douleur, qui voudra être calmée par l'onguent de la dévotion, qui n'est autre chose que la joie inspirée par l'espoir du pardon. Elle est produite par la faculté de résister au mal et la victoire remportée sur le péché. Puis l'âme remercie Dieu et s'écrie : *Vous avez rompu mes chaînes, je vous sacrifierai une hostie de louange*[3]. On ajoute ensuite le remède de la pénitence, et comme autant de topiques, les jeûnes, les veilles, l'oraison et les exercices convenables aux pénitents. Dans le

[1] Hébr., ii, 1. — [2] Ps. xxxvii, 6. — [3] Ps. cxv, 16, 17.

travail il convient de soutenir l'âme par l'aliment des bonnes œuvres qui l'empêchent de défaillir. Qu'il soit besoin de nourriture, le Sauveur nous l'apprend : *Ma nourriture*, dit-il, *est de faire la volonté de mon Père*[1]. Que les œuvres de pénitence soient donc accompagnées des œuvres fortifiantes de la piété. *Devant Dieu*, est-il écrit, *l'aumône donne droit à une grande confiance*[2]. La nourriture excite la soif, il faut donc boire; à la nourriture des bonnes œuvres joignons le breuvage de l'oraison, qui élaborera, dans la conscience, le bien que nous avons fait et le rendra agréable à Dieu. Dans la prière on puise le vin qui réjouit le cœur de l'homme, le vin spirituel qui désaltère l'âme, y répand l'oubli des plaisirs charnels et inonde jusqu'aux replis intimes d'une conscience desséchée; il fait digérer la nourriture des bonnes œuvres qu'il distribue dans les différentes parties de l'âme, affermissant la foi, fortifiant l'espérance, animant et réglant la charité et purifiant les mœurs.

6. Après avoir bu et mangé, que reste-t-il à faire au malade, sinon de s'arrêter, et de se livrer au repos de la contemplation après les fatigues de l'action? Celui qui sommeille dans la contemplation rêve de Dieu; il ne le voit pas encore face à face, mais en énigme et comme dans un miroir. Il brûle d'amour pour ce Dieu qu'il devine et sent plutôt qu'il ne le voit; ce Dieu qui passe devant lui à la dérobée avec la rapidité de l'étincelle qui brille et disparaît; ce Dieu que l'âme touche à peine légèrement et s'écrie : *Mon âme vous a désiré pendant la nuit, et dès le matin mon esprit et mon cœur vous cherchent*[3]. Cet amour ne connaît pas le repos; il convient à l'ami de l'Époux et il doit nécessairement brûler et consumer le serviteur fidèle et prudent, à qui le Seigneur a confié le soin de sa famille. Cet amour remplit le cœur, l'embrase; il frémit, il s'épanche sans péril; il surabonde, et en débordant il peut dire : *Qui est faible sans que je ne le sois avec lui? Qui est scandalisé sans que je brûle*[1]? Qu'il prêche, qu'il produise des fruits, qu'il fasse des prodiges et des miracles; quand la charité a tout embrasé, il ne reste plus de place pour la vanité, car la charité parfaite est l'accomplissement de la loi et la plénitude du cœur[2]. Dieu est charité[3], et rien au monde ne saurait satisfaire une créature faite à l'image de Dieu, si ce n'est ce Dieu de charité qui seul est plus grand qu'elle. Sans cet amour, quelles que soient les vertus qui vous parent, vous vous exposez si vous vous mettez en avant; vous auriez toutes les sciences, vous donneriez tous vos biens aux pauvres, vous livreriez votre corps aux flammes; sans la charité votre cœur reste vide. Telles sont les indispensables provisions que nous devons d'abord amasser, afin d'être capables de donner et de répandre en largesses notre plénitude. Ayons donc premièrement la componction, secondement la dévotion; troisièmement, les œuvres de pénitence; quatrièmement, les œuvres de miséricorde; cinquièmement, l'amour de la prière; sixièmement, l'exercice de la contemplation et septièmement, la plénitude de la dilection. Un seul et même esprit opère toutes ces choses, par un même acte, qui se nomme infusion. Mais quant à l'opération appelée effusion, pratiquons-la purement et par là même, sûrement, à l'honneur et à la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est Dieu et qui vit et règne, avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Jean, IV, 34. — [2] Job, IV, 12. — [3] Isaï, XXIX, 9.

[1] Cor., XI, 29. — [2] Rom., XIII, 10. — [3] I Jean, IV, 16.

SERMON XIX

De la nature, du mode et des propriétés de l'amour angélique envers Dieu, considéré dans chaque ordre des anges.

1. Toute embrasée d'amour, l'Épouse continue de parler et de célébrer les louanges de l'Époux. Elle appelle la grâce, en montrant que celle qu'elle a reçue n'est point restée inutile en elle. Écoutez la suite de son discours : *C'est pourquoi les jeunes filles vous ont*

aimé[1]. C'est comme si elle disait : ce n'est pas en vain, ni inutilement que votre nom a été anéanti et qu'il s'est répandu sur mon sein, ô mon époux ; car c'est pour cela que les jeunes filles vous ont si ardemment aimé. Pourquoi donc? Parce que votre nom s'est répandu et parce que mon sein en a été embaumé. Tel est le motif qui excite leur amour envers l'Époux : c'est là qu'elles puisent les flammes qui les consument, l'Épouse ayant reçu le don répandu en elle, ces jeunes filles, placées auprès de leur mère, en ont aussitôt senti le parfum et, remplies de sa douceur, elles s'écrient : *La charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs, par le Saint-Esprit qui nous a été donné* [2]. Aussi l'Épouse louant leur amour : divin Époux, dit-elle, le fruit de l'effusion de votre nom, c'est que les jeunes filles vous aiment. Le parfum qu'elles n'auraient point senti, s'il était demeuré en son intégrité, elles le respirent, quand il est répandu ; et c'est pourquoi elles vous chérissent. L'effusion de ce nom le rend saisissable et, saisissable il est aimable, mais seulement pour les jeunes filles ; car pour les cœurs plus larges, ils goûtent ce parfum tout entier sans avoir besoin qu'il soit répandu.

2. La création angélique considère d'un regard pénétrant le profond abîme des jugements de Dieu, dont la souveraine équité la remplit d'un bonheur ineffable. C'est une gloire pour elle de lui prêter son ministère, dans l'exécution, ou la manifestation de ses desseins : pour ce motif elle porte à Notre-Seigneur Jésus-Christ un amour plus vif. *Tous les anges ne sont-ils pas ses serviteurs et ses ministres, envoyés pour exercer leur ministère envers ceux qui doivent être les héritiers du salut* [3]? Or, les archanges (pour les distinguer des simples anges) éprouvent, selon moi, un bonheur indicible d'être admis, à titre d'amis, aux conseils de l'éternelle sagesse, et employés, chacun en son temps et son lieu, à leur souveraine dispensation : et c'est pourquoi ils aiment aussi Notre-Seigneur. Les béatitudes, appelées encore vertus (parce qu'elles sont divinement destinées à sonder, avec une heureuse curiosité, les causes secrètes et éternelles des prodiges et des merveilles) étonnent le monde par les signes puissants qu'elles exercent à leur gré, sur tous les éléments ; elles aussi, et avec raison, brûlent du désir d'aimer et le Dieu des vertus, et Jésus la vertu de Dieu ; car c'est le comble de la douceur et de la grâce de voir les secrets et les mystères de la sagesse dans la sagesse même. C'est aussi pour les anges le comble de l'honneur et de la gloire que l'efficacité étonnante et merveilleuse des choses cachées dans le Verbe, s'exerce par leur intermédiaire.

3. N'ont-ils pas aussi de justes motifs d'aimer Notre-Seigneur, ces esprits appelés puissances, dont le bonheur consiste à considérer et à glorifier la puissance suprême du Dieu crucifié, présent en tout et partout ; à combattre et détruire les influences ennemies des démons et des hommes : ces esprits à qui la puissance a été donnée, en faveur de ceux qui ont droit à l'héritage du salut? Au-dessus d'eux, sont encore les principautés qui voient et connaissent plus clairement Notre-Seigneur, comme principe de toute chose et comme premier né de toute créature ; ils sont investis, par conséquent, d'une dignité si haute, qu'ils ont plein pouvoir sur l'univers ; ils ébranlent, jusques en leur fondement, les royaumes et les empires, changent et règlent chaque dignité à leur volonté, mettent selon leur mérite, les derniers au premier rang et les premiers à la dernière place, abaissent les puissants et élèvent les humbles : tels sont les motifs de leur amour. Les dominations sont aussi remplies de cet amour. Pourquoi? Une sainte témérité les porte à sonder les mystères les plus intimes de l'immense et souverain empire de Jésus-Christ, à le voir, non-seulement puissant sur tout, mais présent à tout, au ciel et sur la terre ; assujétissant à sa très-pure volonté et dans l'ordre le plus harmonieux, le cours des temps, les mouvements des corps, les volontés des âmes, et avec un soin si attentif, que de ces choses, aucune ne tarde, un instant ni d'un iota, à payer sa dette d'obéissance ; et cette soumission est si aisée que le maître n'y rencontre jamais ni hésitation, ni trouble. A la vue du Dieu des armées, jugeant tout avec un si grand calme, les dominations, emportées à travers l'immense océan de la divine clarté par l'extrême et légitime admiration qu'elles trouvent dans leur douce et ravissante contemplation, se recueillent en une merveilleuse tranquillité et jouissent d'une paix et d'une sécurité si profondes, que le reste des esprits angéliques semble servir les dominations et reconnaître leur prérogative, par cette respectueuse soumission.

4. Dieu est assis sur les trônes, et je crois que ces esprits ont des motifs plus puissants et plus justes de l'aimer. Entrez dans le palais d'un roi mortel ; vous verrez, qu'entre les siéges qui l'ornent, le trône occupe l'endroit le plus éminent. Il n'est pas nécessaire de chercher longtemps la place où le roi a coutume de s'asseoir ; son trône apparaît de suite, plus élevé et plus riche que les autres siéges : apprenez de là combien les trônes l'emportent en éclat sur les autres esprits, puisque la divine ma-

[1] Cant., I. 2. — [2] Rom., V, 5. — [3] Ibid., I, 14.

jesté a daigné les choisir pour s'y reposer. Si le siége est le signe de la souveraineté, notre souverain qui seul domine au ciel et sur la terre, Jésus-Christ la sagesse de Dieu, dont la pureté pénètre toute chose, tient spécialement aux trônes, leur communique une beauté particulière, parce qu'ils forment son trône, et que de ce trône, comme d'une chaire sublime, il instruit les anges et les hommes. De là, en effet, est donnée aux anges la connaissance de ses jugements; aux archanges la connaissance de ses projets; aux vertus la connaissance des prodiges à opérer, du temps, du lieu où ils doivent s'accomplir. Là enfin tous les Esprits, puissances, principautés, ou dominations, apprennent leurs obligations, leurs devoirs et les priviléges attachés à leur dignité; ils apprennent aussi à ne point abuser du pouvoir qu'ils ont reçu et à n'en disposer jamais pour leur gloire, ou leur volonté personnelle.

5. Ces légions célestes appelées chérubins, si on s'en tient à la signification de leur nom, n'ont, à mon avis, rien d'elles-mêmes, ou par elles-mêmes : elles puisent aussi avec abondance à la source, la bonté du Seigneur Jésus les ayant amenées à la plénitude de la vérité, et leur révélant la parfaite connaissance des trésors de la sagesse et de la science cachées en lui. Il en est de même des esprits appelés séraphins; Dieu, qui est charité, les a tellement attirés et absorbés en lui-même, tellement plongés au foyer du saint amour, qu'ils paraissent n'être plus avec Dieu qu'un seul esprit; ainsi le feu communique son ardeur et sa couleur à l'air qu'il enflamme, non-seulement au point de l'embraser, mais de le métamorphoser en feu. Tandis que les premiers esprits aiment surtout à contempler, en Dieu, sa science sans mesure, les seconds se complaisent à considérer son amour inépuisable : aussi tirent-ils leurs noms des propriétés qui paraissent dominer en eux. En effet le mot chérubin signifie plénitude de la science, et le mot séraphin veut dire qui enflamme ou qui est enflammé.

6. Dieu est donc aimé des anges, pour la souveraine équité de ses jugements; des archanges, pour la souveraine sagesse de ses conseils et ces prodiges miséricordieux qui amènent les incrédules à la foi; des puissances, à cause de la puissance avec laquelle il protége et défend les hommes pieux et les soustrait à la cruauté des méchants. Les principautés l'aiment, à cause de cette essentielle et éternelle fécondité qui donne l'être et le principe de l'être à toute créature supérieure et inférieure spirituelle et corporelle et dont l'influence, s'étend partout : les dominations l'aiment, pour cette très-aimable volonté, qui malgré la puissance de son bras partout sentie, dispose néanmoins tout avec douceur, dans une inaltérable tranquillité et par l'effet plus puissant encore d'une bonté qui est son essence. A leur tour, les trônes l'aiment, à cause de cette bienveillante et souveraine sagesse qui se communique, sans exiger de retour et de cette onction qui enseigne gratuitement toute science; les chérubins l'aiment, comme le maître des sciences, qui connaît ce qui convient au salut de chacun et distribue, avec une discrétion prudente, ses dons à ceux qui les lui demandent. Les séraphins l'aiment, parce qu'il est charité, qu'il aime tout ce qu'il a créé et désire que tous les hommes soient sauvés et arrivent à la connaissance de la vérité.

7. Tous ces esprits l'aiment donc, dans la mesure où ils le comprennen. Mais les âmes novices l'aiment moins, parce qu'elles le comprennent moins et qu'elles sont incapables de s'élever à une si grande hauteur. Enfants encore en Jésus-Christ, il faut les nourrir de lait et d'huile; elles ont besoin de chercher aux mamelles de l'Épouse les motifs de leur amour. L'Épouse a une huile répandue dont l'odeur les excite à goûter et à sentir combien le Seigneur est doux. Les voit-elles embrasées d'amour, elle dit à l'Époux : *Votre nom est comme une huile répandue; voilà pourquoi les jeunes filles vous aiment trop* [1], d'un excessif amour. Et qu'est-ce à dire *trop?* C'est-à-dire beaucoup, ardemment, passionnément. Mais cette doctrine spirituelle ne vous regarde que d'une manière indirecte, ô vous, récemment arrivés : elle condamne vos ardeurs indiscrètes, intempérantes, obstinées. Vous ne voulez pas vous contenter de la vie commune. Les jeûnes réguliers, les vigiles solennelles, les disciplines imposées, la mesure fixée dans les habits et les aliments, ne vous suffisent pas; vous préférez vos idées particulières à celles des autres. Puisque vous vous êtes confiés à notre sollicitude, pourquoi reprenez-vous le gouvernement de vous-mêmes? Vous me mettez de côté, pour suivre de nouveau cette volonté propre, qui tant de fois vous a rendus coupables envers Dieu, j'en atteste votre conscience, elle qui vous pousse à ne pas ménager la nature, à ne pas écouter la raison, à négliger les avis et les exemples des anciens, à ne plus nous obéir. Ignorez-vous *que l'obéissance vaut mieux que les sacrifices* [2]? N'avez-vous pas lu dans vos règles : *Que tout ce qui se fait contre la volonté et le consentement du père spirituel*

[1] Cant., I, 1. — [2] I Rois, XV, 3.

sera reputé amour propre et restera sans récompense [1]? N'avez-vous pas lu, dans l'Évangile, quel modèle d'obéissance l'Enfant Jésus a laissé aux enfants qui veulent être saints? Il était resté à Jérusalem : et il disait qu'il lui fallait s'occuper des intérêts de son père; mais comme ses parents ne consentaient pas à l'y laisser, il les suivit à Nazareth. Le maître suit les disciples, Dieu obéit à des hommes; le Verbe, la Sagesse se soumet à un artisan, à une femme. Car le texte sacré le déclare : *Et il leur était soumis* [2]. Et vous, jusques à quand serez-vous sages à vos propres yeux? Dieu se soumet à la parole d'hommes mortels et vous vous obstinez dans vos voies? vous aviez reçu le bon esprit, mais vous en abusez; je crains même que vous ne l'abandonniez, pour en suivre un autre, qui ne vous suggère que le mal sous l'apparence du bien; je crains, qu'après avoir commencé par l'esprit, vous ne finissiez pas la chair. Ignorez-vous que l'Ange de Satan se transforme souvent *en Ange de lumière* [1]? Dieu est sagesse et il veut être aimé, non-seulement avec tendresse, mais avec discrétion. Aussi, l'Apôtre saint Paul dit-il : *Que votre culte soit raisonnable* [2]. Mais si vous négligez la science, l'esprit d'erreur égarera facilement votre zèle, car l'ennemi du salut n'a pas de moyens plus efficaces, pour détruire l'amour dans un cœur, que de l'engager dans une route imprudente et irréfléchie. Aussi mon intention est-elle de vous donner quelques règles que doivent suivre ceux qui ont à cœur d'aimer Dieu. Mais comme il faut finir ce sermon, je vous les expliquerai demain, si Dieu me donne le temps et la force de traiter cette question. Votre esprit ayant retrouvé, dans le repos de la nuit, la force et l'énergie, et ce qu'il importe surtout, étant revenu avec plus d'ardeur à la prière, nous reviendrons nous-même à cet entretien sur l'amour, avec l'assistance de Notre-Seigneur Jésus-Christ à qui soient honneur et gloire pendant tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XX

Du triple amour dont nous aimons Dieu.

1. Commençons par les paroles du Maître : ***Anathème à qui n'aime pas le Seigneur Jésus*** [3]. Oui, il m'est souverainement aimable celui par qui je vis, par qui je sens, par qui je pense; si j'étais ingrat je serais indigne. Oui, il mérite la mort celui qui refuse de vivre pour vous, ô Seigneur Jésus, et même il est déjà mort. Celui qui ne vous aime pas est un insensé; quiconque s'occupe d'un autre objet que vous, est comme rien, ou plutôt il n'est rien. Qu'est-ce que l'homme, si vous n'êtes connu de lui [4]? Seigneur, vous avez tout fait pour nous, et quiconque prétend s'appartenir, au lieu d'être à vous, se réduit au néant. ***Craignez Dieu, et observez ses commandements, c'est tout l'homme*** [5], est-il dit. Or, si c'est là tout l'homme, sans cela l'homme n'est rien. Tournez donc vers vous, Seigneur, le peu que, dans votre bonté, vous avez voulu que je sois, et dans ma misérable vie, prenez je vous prie le reste de mes années. Quant à celles que j'ai perdues, en vivant mal, ne méprisez pas, Seigneur, un cœur contrit et humilié; mes jours ont disparu comme l'ombre; ils se sont écoulés sans fruits, et il m'est impossible de les rappeler : trouvez bon que je les repasse dans ma douleur. Devant vous sont tous mes désirs et les résolutions de mon cœur; s'il me restait quelque sagesse je vous la consacrerais. Mais Seigneur vous connaissez ma folie, si toutefois cet aveu n'est pas lui-même sagesse ; et encore est-ce ici un don de votre bonté, Augmentez-le en moi. Je ne serai point ingrat pour cette faveur commencée. Suppléez, je vous prie, à ce qui lui manque encore. Pour tous ces motifs je vous aime autant que je le puis.

2. Mais voici ce qui me touche, ce qui me presse, ce qui m'enflamme encore davantage, ô bon Jésus : ce qui vous rend par-dessus tout

[1] Règle de S. Benoît, LXIII. — [2] Luc, II. — [3] I Cor., XVI, 4. — [4] Ps. 148, 3. — [5] Eccle., XI, 13.

[1] II Cor., XI. — [2] Rom., XII, 1.

aimable à mon cœur, c'est le calice que vous avez bu, c'est l'acte par lequel vous nous avez rachetés : voilà le titre qui réclame surtout notre amour et le réclame sans réserve : ce qui excite plus délicieusement notre dévouement, ce qui le rend plus juste, plus énergique. A cet acte le Sauveur a beaucoup travaillé, et la formation du monde lui a moins coûté, car ici, *il a dit, et les créatures ont été faites; il a commandé et tout a été créé*[1] : mais là, il a rencontré des contradicteurs de ses paroles, des censeurs jaloux de ses œuvres, des mépris dans ses tourments, des insultes dans sa mort. Oh, qu'il nous a aimés! Et il n'a pas rendu affection pour affection, mais il a prévenu tout amour. En effet, *qui lui a donné le premier pour en prétendre récompense*[2]*?* Mais, comme dit l'évangéliste saint Jean : *Ce n'est pas nous qui avons prévenu Dieu par notre amour, c'est lui qui nous a aimés le premier*[3]. Et il nous a aimés, avant que nous n'existions et depuis il a fait plus. Il nous a aimés malgré nos oppositions, selon ce témoignage de saint Paul : *Lorsque nous étions les ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui, par la mort de son fils*[4]. S'il ne nous avait pas aimés, lorsque nous étions ses ennemis, il n'aurait jamais eu d'amis; de même que s'il ne nous avait pas aimés, avant que nous ne fussions, il n'aurait jamais eu aucun être à aimer, comme il nous a aimés.

3. Il nous a aimés d'un amour tendre, prudent et courageux : d'un amour tendre, car il s'est revêtu de notre chair; d'un amour prudent, car il nous a mis en garde contre le péché; d'un amour courageux, car il a enduré la mort. En effet, ceux qu'il a visités dans la chair, il ne les a pas aimés charnellement, mais avec la prudence de l'esprit; le Christ Seigneur qui est Esprit et qui est devant nous, nous entoure d'une jalousie céleste et non terrestre; d'un amour plus pur que celui du premier Adam pour Ève son épouse. Aussi ceux qu'il est venu chercher dans la chair, il les a aimés en esprit et il les a rachetés par sa puissance. Qu'il est doux et consolant de voir le Créateur de l'homme devenir homme lui-même : en même temps que, dans sa sagesse, il éloigne le péché de sa nature, sa puissance en repousse également la mort. En se revêtant de chair, il montre sa condescendance pour moi; en repoussant le péché, il se montre soucieux de son honneur; en acceptant la mort, il satisfait à son père. En tout, il est ami tendre, conseiller prudent; protecteur puissant. Je me confie donc, en toute sûreté, en celui qui a voulu, qui a su, qui a pu me sauver. Celui qu'il a cherché il l'a appelé par sa grâce; pourrait-il repousser celui qui vient à lui? Oh! je ne crains ni force, ni séduction capable de m'arracher de ses mains. Il a vaincu la mort qui triomphe de tout : le serpent séducteur de l'Univers a été trompé par un artifice plus saint; il est à la fois plus prudent que le serpent, plus fort que la mort. Il a pris la réalité de la chair et la ressemblance du péché; il sait déguiser adroitement un piége qui trompe le démon. Afin de nous réconcilier avec son père, il a courageusement subi et dompté la mort, en versant son sang devenu le prix de notre rédemption. Si cette divine majesté ne nous avait pas si tendrement aimés, elle ne m'aurait pas recherché jusque dans ma prison. Mais à l'amour elle joint la sagesse qui déjoue l'enfer; elle y a joint aussi la patience, afin d'apaiser Dieu le Père offensé. Ce sont là des manières d'aimer dont j'avais promis de vous parler : je les ai montrées d'abord dans la personne de Jésus-Christ, pour les recommander davantage à votre pensée.

4. O chrétiens! apprenez de Jésus-Christ comment vous devez aimer Jésus : et apprenez à l'aimer tendrement, prudemment, courageusement. Tendrement, afin que les attraits, prudemment afin que les séductions, courageusement afin que les persécutions ne vous éloignent jamais de Dieu. Voulez-vous n'être contraint ni par la gloire du monde, ni par les plaisirs de la chair? Que Jésus-Christ la sagesse même vous soit plus doux que tout cela. Voulez-vous éviter d'être séduits par l'esprit de mensonge et d'erreur? Que Jésus-Christ, qui est vérité, soit votre lumière, et afin de n'être pas accablés par l'adversité, que Jésus-Christ, la vertu de Dieu, soit votre force, que la charité enflamme votre zèle, que la science le règle, que la constance le soutienne : qu'il soit ardent, circonspect, invincible; qu'il ne soit ni tiède, ni indiscret, ni timide. Ces trois qualités ne se rencontrent-elles pas dans la loi du Seigneur : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces*[1]. Selon moi, si toutefois cette triple distinction n'a pas un autre sens plus juste, l'amour du cœur se rapporte à un zèle plein d'affection, l'amour de l'âme est un jugement et une appréciation de la raison, et l'amour de force peut se rattacher à la constance et à l'énergie de l'âme. Aimez donc le Seigneur de la pleine et entière affection de votre cœur; aimez-le de tout le zèle

[1] Ps. xxxii, 2. — [2] Rom., ii, 2. — [3] Jean, iv, 2. — [4] Rom., v, 2.

[1] Deuter., vi.

et de toute la prudence de votre raison; aimez-le de toute l'étendue de votre courage, en sorte que vous ne redoutiez pas même de mourir pour son amour, selon ces paroles : *L'amour est fort comme la mort et le zèle est indomptable comme l'enfer* [1]. Que Jésus soit plus doux et plus suave à votre cœur que les perfides douceurs de la vie sensuelle; que la douceur repousse la douceur, comme un clou repousse un autre clou; qu'il dirige votre intelligence, pour l'éclairer et votre raison pour la guider, qu'il ne vous prémunisse pas seulement contre les erreurs des hérétiques, garantissant la pureté de votre foi contre leurs sophismes; mais qu'il vous rende prudent et vous défende contre toute violente et indiscrète ardeur dans votre conduite, que votre amour soit fort et constant, qu'il ne fléchisse point devant la fatigue et ne cède point devant la crainte. Aimons donc affectueusement, discrètement, solidement, sachant que l'amour du cœur que l'on appelle amour d'affection, séparé de l'amour appelé amour de l'âme, est doux, mais sujet à se tromper, et que le dernier, sans l'amour de courage, est raisonnable, mais fugitif et fragile.

5. Des exemples vous montreront la vérité de ce langage. Les disciples murmurant de ce que le divin maître leur avait dit touchant son prochain retour vers son père, il ajouta : *Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais vers mon Père* [2]. Quoi donc! N'aimaient-ils pas celui dont ils regrettaient le départ? Assurément ils aimaient d'un certain amour : mais ils n'aimaient pas bien. Ils aimaient d'un amour affectueux, mais sans prudence: d'un amour charnel, mais qui n'était pas selon la raison : ils aimaient de tout leur cœur, mais non de toute leur âme. Dans leur amour, ils n'avaient pas en vue leur salut : voilà pourquoi le maître leur disait encore : *Il vous est avantageux que je m'en aille* [3]. Il blâmait ainsi leur intention, non leur affection. Comme il parlait de sa mort prochaine et que Pierre s'opposait à ce qu'il allât au-devant, Jésus-Christ le reprit, comme vous savez. Or, que reprenait-il en lui, sinon son imprudence? Et que signifient ces paroles : *Vous ne goûtez point les choses de Dieu* [4], sinon, qu'en suivant une affection toute humaine contraire aux desseins de Dieu, vous n'aimez pas sagement; et il l'appelle Satan, parce qu'il s'opposait sans le savoir au salut du monde, ne voulant pas que le Sauveur mourût. Quand il est revenu à d'autres sentiments et que le Sauveur lui répète cette parole, Pierre ne s'oppose plus à la mort de son maître; il lui promet de mourir avec lui. Cependant, il ne tint pas sa parole, n'étant pas encore arrivé à ce troisième degré, où l'on aime de toutes ses forces. Il savait aimer de toute son âme; mais il restait plein de faiblesse, éclairé sans être fortifié. Déjà il pénétrait le mystère mais il craignait le martyr et son amour n'était pas *ce sentiment fort comme la mort,* puisqu'il cédait à la mort. Il devint tel par la suite, lorsque revêtu de la vertu d'en haut, selon la promesse de Jésus-Christ, il commença à aimer avec tant de force, que traduit devant les tribunaux qui lui défendaient de prêcher le saint nom de Jésus, il répondit aux juges : *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes* [1]. C'est alors qu'il aimait de toutes ses forces, puisque inspiré par l'amour, il immolait jusqu'à sa vie. Or, il n'est pas de *charité plus grande que de donner sa vie pour ses amis* [2]. Sans la donner encore, il l'expose. On aime donc de toute son âme, de tout son cœur, de toutes ses forces quand on ne se laisse ni vaincre par les flatteries, ni séduire par la ruse, ni abattre par les injures.

6. Remarquez que l'amour du cœur est en quelque sorte charnel, puisqu'il impressionne le cœur humain, surtout par la considération de la chair de Jésus-Christ, et de ce qu'il a fait, ou voulu dans la chair. Celui qui ressent cet amour se laisse facilement toucher par les discours qui traitent de cette matière; nul autre entretien ne lui cause plus de plaisir, nulle lecture ne le tient plus attentif; nulle pensée ne lui est plus fréquente; point de méditation qui l'émeuve plus délicieusement. Aussi en arrose-t-il l'holocauste de ses prières, comme avec le sang d'une grasse victime. Pendant l'oraison, se dresse devant lui l'image sacrée de l'homme Dieu, ou naissant, ou reposant sur le sein de sa mère, ou prêchant, ou mourant ou ressuscitant, ou montant au ciel; et quelle que soit celle de ces circonstances qui s'offre à son esprit, elle excite son cœur à l'amour des vertus, elle le pousse à se purifier des vices de la chair, à fuir le plaisir, et à régler ses désirs. Telle est, selon moi, la principale raison qui a déterminé le Dieu invisible à se rendre sensible dans la chair, à converser comme homme, avec les hommes. Il a voulu convertir en amour salutaire les affections de ces êtres charnels, qui ne savaient aimer que charnellement et les élever de la sorte, par degré, à un amour tout spirituel. N'étaient-ils pas parvenus à ce degré ceux qui s'écriaient : *Voilà que nous avons tout quitté pour vous suivre* ! Ils n'avaient certainement tout quitté que par amour pour sa présence corporelle; aussi ne pouvaient-ils, sans trouble,

[1] Cantiq. VIII. — [2] Jean, XIV. — [3] Ibid.— [4] Marc, VIII.

[1] Actes, V. — [2] Jean., XV.

entendre parler de sa précieuse et prochaine passion, et c'est même avec une profonde tristesse, qu'ils songeaient à cette gloire de son ascension, qui devait suivre sa mort. Jésus-Christ le leur reprochait : *Parce que je vous ai dit ces choses la tristesse s'est emparée de vos cœurs* [1]. Ainsi la grâce de sa présence corporelle les avait guéris de tout amour charnel.

7. Il leur proposait ensuite un degré supérieur d'amour, lorsqu'il leur disait : *La chair ne sert de rien, c'est l'esprit qui vivifie* [2]. Il était déjà arrivé à ce degré celui qui disait : *Si nous avons connu Jésus-Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus maintenant de cette sorte* [3]. Le prophète y était sans doute aussi parvenu, quand il disait : *Le Christ, l'Esprit, le Seigneur est devant nous.* Il ajoute : *Nous vivrons sous son ombre parmi les nations* [4]. Ce langage regarde les commençants, qui n'étant pas encore assez forts pour supporter les ardeurs du soleil, ont besoin de se reposer à l'ombre, et qui se nourrissent des douceurs de la chair, ne pouvant encore saisir ce qui est de l'esprit de Dieu. La chair de Jésus-Christ a été comme son ombre [5] placée devant Marie, pour tempérer en sa faveur l'ardeur et la splendeur du Saint-Esprit. Qu'il se console donc, dans l'amour de la chair du Seigneur, celui qui n'a pas encore reçu l'esprit vivifiant, ou qui le possède seulement, dans la mesure de ceux qui disent : *L'Esprit, le Christ, le Seigneur est devant nous.* Et encore : *Si nous avons connu Jésus-Christ, selon la chair, nous ne le connaissons plus maintenant de cette manière.* D'ailleurs, on n'aime jamais Jésus-Christ, même selon la chair, et surtout d'un amour entier, sans l'aide du Saint-Esprit. La nature de cet amour est de remplir le cœur tout entier de sa douce suavité et de le posséder pleinement, l'arrachant à l'attrait et aux charmes de toute créature. Et c'est là aimer de tout son cœur. Autrement si je mets l'amour de la chair, ou de la parenté, ou du plaisir, avant l'amour de la chair de mon Seigneur, de façon à n'accomplir qu'imparfaitement ce que m'ont enseigné sa parole et ses exemples, durant sa présence ici-bas, n'est-il pas évident que je ne l'aime pas de tout mon cœur, puisque ce cœur est partagé et que j'en sacrifie une partie à sa chair et l'autre à la mienne ? Aussi dit-il : *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi, et celui qui aime son fils, ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi* [6]. Donc pour le dire en quelques mots, aimer de tout son cœur, c'est sacrifier à l'amour de la chair de Jésus-Christ tout ce qui peut flatter notre chair propre, ou celle de toute créature. Par quoi il faut comprendre aussi la gloire du monde, puisqu'elle est la gloire de la chair et que ceux-là sont très-certainement charnels, qui mettent en cela leur bonheur.

8. Bien que cet amour de la chair de Jésus-Christ soit un don excellent du Saint-Esprit, je l'appellerai cependant charnel, comparativement à celui qui ne goûte plus seulement le Verbe fait chair, mais le Verbe sagesse, le Verbe justice, le Verbe vérité, le Verbe sainteté, la piété, la vertu et tout ce qui s'y rapporte. Et Jésus-Christ est tout cela, puisque Dieu nous la donné, pour être *notre sagesse, notre justice, notre sanctification, notre rédemption* [1]. Croyez-vous, en effet, animés des mêmes sentiments, le fidèle, pénétré d'une pieuse compassion envers la passion de Jésus-Christ, rempli de componction, ému au souvenir de ses douleurs, touché des suavités de cette dévotion, incliné par la force de ces souvenirs vers les œuvres salutaires et saintes ; et le chrétien toujours enflammé de zèle pour la justice, poursuivant la vérité avec ardeur, brûlé du désir de la sagesse, dont le bonheur est de mener une vie réglée et sainte, qui a honte de la vanité, abhorre la détraction, déteste l'envie et l'orgueil, qui non-seulement fuit la gloire humaine, mais la méprise et la dédaigne, qui a en horreur et réprime sévèrement en lui-même l'impureté des sens et du cœur ; en un mot, celui qui naturellement, repousse tout ce qui est mal et embrasse tout ce qui est bien ? Comparez les affections de ces deux hommes et vous verrez clairement que le premier, opposé au second, paraît n'aimer que charnellement.

9. Il est bon cependant cet amour charnel, qui exclut toute vie charnelle, qui triomphe du monde et le méprise. Il est aussi un moyen d'avancement, lorsqu'il est conforme à la raison ; il devient même perfection, quand il est spirituel. Or, il est raisonnable, si les pensées qu'il nous donne de Jésus-Christ donnent à la foi une telle fermeté que, ni les apparences du vrai, ni les piéges de l'hérésie, ou du démon, ne peuvent la détourner de l'enseignement de l'Église ; ou encore, quand dans les entretiens, on est si attentif, que la superstition, la légèreté, une imprudente vivacité d'esprit ne nous jettent jamais au-delà des limites de la discrétion ; et c'est là, je l'ai dit plus haut, aimer de toute son âme. Si à tout cela, l'aide du Saint-Esprit ajoute un courage que, ni la grandeur des fatigues, ni la rigueur des tourments, ni la

[1] Jean, XVI, 6. — [2] Ibid., VI, 64. — [3] II Cor., V, 16.— [4] Thren., IV, 29. — [5] Luc, I. 35.— [6] Math., X, 37.

[1] I Cor., I, 2.

crainte de la mort, ne font dévier du sentier de la justice, alors on aime de toutes ses forces, et cet amour est tout spirituel. Je crois que ce nom convient tout spécialement à un amour né de la plénitude du Saint-Esprit qui en fait l'excellence. Mais c'en est assez pour l'intelligence de ces paroles de l'Épouse : *C'est pour cela que les jeunes filles vous aiment avec excès.* Puisse Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous révéler, dans la suite, les trésors de miséricorde dont il est le dépositaire, lui qui vit et règne, comme Dieu, avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

SERMON XXI

Comment l'Épouse, c'est-à-dire l'Église, désire être entraînée après l'Époux, qui est Jésus-Christ.

1. ***Entraînez-moi après vous et nous courrons à l'odeur de vos parfums*** [1]. Eh quoi ! l'Épouse a-t-elle donc besoin d'être entraînée et entraînée après l'Époux ? On dirait, qu'en le suivant, elle cédait à la contrainte plus qu'à l'inclination de son cœur. Mais tous ceux qui sont entraînés ne le sont pas malgré eux ; un malade, un infirme, un homme incapable de marcher ne refusent pas de se laisser conduire au bain ou à table ; tandis qu'un coupable répugne à se laisser traîner devant les tribunaux et au supplice. L'Épouse consent bien à être entraînée, puisqu'elle le demande, et elle ne le demanderait pas, si elle se sentait la force de suivre son bien-aimé. Pourquoi n'a-t-elle pas cette force ? Dirons-nous qu'elle est infirme et Épouse à la fois ? Si une des jeunes filles qui l'escortent se disait infirme et demandait à être entraînée, nous n'en serions pas surpris. Mais pour l'Épouse, capable d'entraîner les autres, puisqu'elle est remplie de force et de perfection, n'est-il pas dur de lui entendre dire qu'elle a besoin d'être entraînée, comme une personne malade, ou infirme ? Quelle âme proclamerons-nous donc forte et robuste, si on peut dire faible celle à qui la grandeur de sa perfection et la sublimité de sa vertu ont mérité le titre d'Épouse de Jésus-Christ ? Ou l'Église ne tiendrait-elle ce langage qu'à la vue de son bien-aimé s'élevant au ciel, et dans l'ardeur qu'elle éprouve de le suivre, et de partager sa gloire ? Car quelle que soit la perfection d'une âme, tant qu'elle gémira sous l'enveloppe de ce corps mortel, et sera captive en ce monde, assujettie à la nécessité, tourmentée par le péché, si elle veut parvenir à la contemplation des choses célestes, elle n'y arrivera que lentement, péniblement et elle ne sera pas libre de suivre partout l'Époux. De là cette plainte d'une âme gémissante : *Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort* [1] ? De là cette humble prière : *Tirez mon âme de sa prison* [2]. Que l'Épouse, à son tour, dise donc, et qu'elle le dise avec l'amertume au cœur : *Traînez-moi après vous*, parce que le corps qui se corrompt appesantit l'âme, et que cette demeure terrestre abat l'esprit sous la multiplicité des soins [4]. N'est-ce pas le langage de celui qui désire être affranchi des liens corporels, pour être avec Jésus-Christ, surtout quand il voit les âmes qui réclamaient sa présence [5] aimer dans la perfection, aimer l'Époux, et protégées sous l'abri de la charité ? Au reste l'Épouse avait déjà dit : *C'est pourquoi les jeunes filles vous ont aimé avec excès ;* comme si elle disait : les jeunes filles vous aiment, et en vous aimant, elles s'attachent fortement à vous ; désormais elles n'ont plus besoin de moi, aucun intérêt ne me retient plus dans cette vie : ***Entraînez-moi donc après vous.***

2. Je comprendrais l'Épouse si elle disait : attirez-moi à vous ; mais puisqu'elle dit : *après vous*, elle demande plutôt à suivre ses traces, à pratiquer ses vertus, à imiter sa vie et à régler sur lui sa conduite ; or, il faut que l'Époux l'aide à se renoncer, à prendre sa croix et à suivre Jésus-Christ. L'Épouse a un besoin ab-

[1] Cantiq., I, 3.

[1] Rom., VII, 24. — [2] Ps. CXL — [3] Sagesse, IX, 15. — [4] Philipp., I, 23, 24.

solu d'être attirée, et elle ne peut l'être que par celui qui a dit : *Vous ne pouvez rien faire sans moi* [1]. Je sais bien, dit l'Épouse à l'Époux, que je n'arriverai à vous qu'en marchant après vous, et il est nécessaire que vous m'aidiez : je vous prie donc de m'entraîner après vous : car *Heureux l'homme qui attend de vous le secours dont il a besoin et qui, dans cette vallée de larmes, médite dans son cœur des ascensions* [2] qui le conduisent bientôt à vous, sur la montagne des délices. Il en est peu, ô mon Dieu, qui désirent de vous suivre ! et cependant tous veulent arriver à vous, car tout le monde sait que votre main est pleine de *jouissances éternelles* [3]. Aussi tous les hommes prétendent-ils jouir de vous, quoiqu'ils ne soient pas aussi résolus à vous imiter; tous ambitionnent de régner avec vous, mais ils ne sont pas tous disposés à partager vos souffrances. Il était de ce nombre celui qui disait : *Que je meure de la mort des justes, et que la fin de ma vie ressemble à la leur* [4] ! Il désirait la fin de la vie des justes, sans en souhaiter les commencements. Les hommes charnels ambitionnent même la mort des hommes spirituels, dont la vie les épouvante ; ils savent que la mort des saints est précieuse, car, après *le sommeil que le Seigneur accorde à ses amis, vient son héritage* [5]. Et c'est pourquoi, *Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur* [6], tandis qu'au contraire, selon le prophète, *la mort des pécheurs est détestable* [7]. Cependant les hommes ne se mettent point en peine de chercher celui qu'ils désirent trouver : ils prétendent l'atteindre, sans se soucier de le suivre. Tels n'étaient pas ceux de qui le Seigneur disait : *Vous êtes toujours restés fermes avec moi dans mes épreuves* [8]. O bon Jésus, qu'ils sont heureux d'avoir mérité un tel témoignage de votre bouche ! Et en effet ils vous ont suivi, et en réalité, et de cœur; vous leur avez montré les routes de la vie, en les appelant à votre suite, vous la voie et la vie, leur disant : *Venez après moi je vous ferai pêcheurs d'hommes* [9], et encore : *Que celui qui me sert me suive ; et où je serai, là aussi sera mon serviteur* [10]. Et les disciples s'écriaient dans leur joie : *Voilà que nous avons tout quitté et que nous vous avons suivi* [11].

3. C'est ainsi que votre bien-aimée, après avoir tout quitté pour vous, brûle d'aller après vous, de s'attacher à vos pas et de vous suivre partout. Elle sait que vos voies sont belles, que la paix habite vos sentiers, et que celui qui vous suit ne marche pas dans les ténèbres ; elle vous demande donc de l'attirer, parce que votre justice est comme les montagnes élevées, et ses forces ne suffisant pas pour atteindre ces sommets, elle demande d'être attirée : car personne ne vient à vous si votre Père ne l'attire [1]. Or, ceux que votre Père attire, vous les attirez aussi, puisque les œuvres que fait le Père, le Fils les fait avec lui ; mais elle demande d'être particulièrement attirée par le Fils, son Époux que Dieu le Père a envoyé au devant d'elle, pour être son chef et son maître, chargé de la précéder, dans la voie d'une vie sainte, de la préparer à la pratique des vertus, de l'instruire comme il l'est lui-même, de lui enseigner la voie de la prudence, de lui donner une loi de vie et de discipline, en sorte qu'il puisse être justement jaloux de sa beauté.

4. *Entraînez-moi après vous et nous courrons à l'odeur de vos parfums.* J'ai besoin d'être attirée, parce que le feu de votre amour s'est ralenti en nous : dans le refroidissement, il nous est impossible de courir comme autrefois ; mais nous courrons, quand vous nous aurez rendu la joie de notre salut, quand reviendra le beau temps de la grâce, que le soleil de justice nous aura réchauffés, qu'il aura dissipé les nuages des tentations qui le cachaient pour un temps, que le souffle d'une douce brise fera fondre encore et couler les aromates et en répandra partout les senteurs. Nous courrons alors à l'odeur de ces parfums ; la tiédeur qui nous enchaîne se dissipera, la dévotion renaîtra, et nous n'aurons plus besoin d'être entraînés ; nous courrons de nous-mêmes excités par ces douceurs. Mais en attendant *entraînez-moi après vous.* N'avez-vous pas observé que l'homme spirituel ne reste jamais dans le même état, qu'il n'avance pas toujours avec la même facilité, et que sa route n'est pas en son pouvoir ? Ne voyez-vous pas que le Saint-Esprit le dirige à sa volonté et lui inspire de marcher, tantôt plus lentement, tantôt plus vite, soit en revenant sur ses pas, soit en poursuivant sa route ? Je crois, si vous y faites attention, que l'expérience vous dit intérieurement ce que je vous ai dit extérieurement.

5. Si vous vous sentez allanguis par la nonchalance, la tiédeur et le dégoût, ne perdez pas confiance ; ne quittez pas vos exercices spirituels ; cherchez une main qui vous soutienne, à l'exemple de l'Épouse; demandez aussi à être entraîné, jusqu'à ce qu'une nouvelle grâce vous rendant plus dispos et plus ardent, vous

[1] Jean, xv, 5. — [2] Ps. LXXXIII, 6. — [3] Ps. xv, 11. — [4] Nomb. XXIII. — [5] Ps. CXXVI, 23. — [6] Apoc., XIV, 13. — [7] Ps. XXXIII, 22. — [8] Luc, XXII, 28. — [9] Math., IV, 19. — [10] Jean, XII, 26. — [11] Math., XIX, 27.

[1] Jean, VI, 44.

couriez et vous disiez : *J'ai couru dans la voie de vos commandements, lorsque vous avez élargi mon cœur*[1]. Ainsi, tant que la grâce vous sera présente, puisez-y la joie : mais voyez toujours en elle un don de Dieu et non votre propriété. Ne croyez pas impossible de la perdre; car si Dieu venait à retirer subitement sa main et ses dons, vous perdriez courage, pour tomber dans un abattement excessif. Ne dites pas dans votre abondance : *Je ne serai jamais ébranlé.* Vous pourriez être obligé d'ajouter en gémissant : *Vous avez détourné votre visage de moi et j'ai été tout rempli de trouble*[2]. Si vous êtes prudent vous aurez plutôt soin, selon l'avis du sage, *de vous souvenir des biens de Dieu dans les jours mauvais, et de ne pas oublier le mal, dans les jours heureux*[3].

6. Évitez donc la trop grande sécurité, aux jours de vertu ; mais criez avec le prophète vers le Seigneur : *Ne m'abandonnez pas lorsque la force me manquera*[4]. Puis au jour de la tentation, consolez-vous en disant, avec l'Épouse : *Entraînez-moi après vous, nous courrons à l'odeur de vos parfums.* Ainsi l'espérance ne vous abandonnera pas au temps mauvais, ni la prudence aux jours heureux. Parmi les adversités et les prospérités de cette vie si changeante, vous serez une image de l'éternité. Vous resterez dans une constante, immuable et inébranlable égalité d'âme, bénissant le Seigneur en tout temps, vous assurant au milieu des événements imprévus et des trahisons de cette vie si inconstante, un état de stabilité; alors vous commencerez à vous renouveler et à vous réformer sur l'antique et admirable modèle de Dieu, *en qui il n'y a ni changement, ni ombre de révolution*[5]. Comme lui, vous serez dans ce monde, exempt à la fois et de crainte dans le malheur, et de disipation dans le bonheur ; vous y serez, dis-je, cette noble créature faite à l'image et à la ressemblance de son auteur, appliquée à reconquérir son antique dignité et à se retrouver elle-même, et qui estime indigne d'elle de se régler sur un monde qui passe ; elle s'efforce plutôt, selon la doctrine de saint Paul, de se réformer *en un esprit nouveau*[6], sur le modèle d'après lequel elle se sait façonnée ; elle contraint justement le monde fait pour elle, à changer de rôle et à se conformer à elle ; les êtres qui l'entourent s'unissent à elle et l'aident au bien ; ils reprennent leur propre caractère, dépouillent leur nature déchue et reconnaissent le maître, au service duquel ils ont été destinés.

7. Aussi cette parole du Fils unique disant de lui-même : *Quand j'aurai été élevé de terre j'attirerai tout à moi*[1] ; cette parole, dis-je, convient à tous ses frères, c'est-à-dire, à ceux que le Père a connus d'avance et qu'il a prédestinés à être conformes à l'image de son fils, afin qu'il soit l'aîné entre plusieurs frères. Et moi, j'ose le dire à mon tour, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi, et je ne crois pas être téméraire, mes frères, de m'appliquer les paroles de celui dont je tiens la place. S'il en est ainsi, que les riches mondains ne s'imaginent plus que les frères de Jésus-Christ ne possèderont que le ciel, parce qu'ils l'entendent dire : *Bienheureux les pauvres d'esprit, le royaume des cieux est à eux*[2] ; non, qu'ils ne s'imaginent pas que les frères de Jésus-Christ n'ont d'autre possession que les choses célestes, parce qu'il n'est pas parlé d'autres biens dans les promesses qui leur sont faites. Ils possèdent aussi les biens de la terre ; mais ils les possèdent, comme ne les ayant pas ; ils ne mendient pas, comme des misérables ; ils possèdent, comme des maîtres, d'autant plus maîtres qu'ils ont moins de désirs. Le monde entier, avec ses richesses, est à l'homme fidèle ; il en est le souverain absolu : l'adversité et la prospérité le servent également et l'aident à pratiquer le bien.

8. L'avare, comme un mendiant, a faim des biens terrestres : l'homme fidèle les méprise comme un maître. Le premier mendie, en les possédant, le second jouit, en les méprisant. Demandez à ceux qui convoitent les richesses temporelles et dont le cœur insatiable les poursuit avidement, demandez-leur ce qu'ils pensent de ceux qui vendent leurs biens, pour en donner le prix au pauvre et acheter le royaume des cieux avec les richesses temporelles ; demandez-leur si cette conduite est sage ; ils vous répondront : certainement elle est sage. Demandez-leur, ensuite, pourquoi ils n'imitent pas ce qu'ils approuvent. Nous ne le pouvons pas, diront-ils. Et pourquoi donc ? C'est que l'avarice dont ils sont les esclaves les irrite ; ils ne sont ni libres, ni maîtres des biens qu'ils paraissent posséder. Ils ne sont pas même maîtres d'eux-mêmes. Mais si ces biens, sont réellement les vôtres, usez-en donc pour vous enrichir ; échangez les choses terrestres, pour les célestes. Vous ne le pouvez pas. Eh bien ! avouez que vous êtes les esclaves et non les maîtres de votre argent, les gardiens et non les propriétaires de votre fortune. Vous dépendez de votre bourse, comme un serviteur de sa maîtresse, dont il partage tour à tour la joie ou les larmes. Vous vous enflez avec votre trésor et vous vous amoin-

[1] Ps. CXVIII, 32. — [2] Ps. XXIX. 7, 8. — [3] Eccli., II, 27. — [4] Ps. LXX, 9. — [5] Jacq., I, 17. — [6] Rom., XII, 2.

[1] Jean, XII, 32. — [2] Math., V.

drissez avec lui. Est-il vide? vous voilà abattu par le chagrin. Est-il plein au contraire, vous voilà emporté par la joie, ou exalté par l'orgueil. Tel est l'avare. Nous nous efforçons, nous, d'imiter la liberté et la constance de l'Épouse qui, pourvue de toutes choses et le cœur riche de sagesse, sait également porter l'abondance et la pauvreté. Si elle demande à être entraînée, c'est pour indiquer ce qui lui manque, non d'argent, mais de vertu. Encore se console-t-elle dans l'espoir du retour de la grâce, montrant ainsi que si elle est dans le besoin, elle n'est pas dans la défiance.

9. Elle dit donc : *Entraînez-moi après vous, nous courrons à l'odeur de vos parfums.* Est-il surprenant qu'elle ait besoin d'être entraînée, celle qui doit courir après un géant ; elle qui prétend saisir celui qui bondit sur les montagnes et qui franchit les collines? *Sa parole vole rapidement* [1], est-il dit. Elle ne peut pas courir d'un pas égal au sien ni lutter de vitesse avec celui qui *part comme un géant pour voler dans la carrière* [2]. Les forces lui manquent : c'est pourquoi elle demande à être entraînée. Je suis fatiguée, dit-elle, je succombe, ne m'abandonnez pas, dans la crainte que je ne courre après d'autres amants, ou que je n'erre à l'aventure. Entraînez-moi après vous. Il vaut mieux pour moi que vous me tiriez et que vous me fassiez une sorte de violence, soit en m'effrayant par des menaces, soit en m'éprouvant par de rudes châtiments, que de m'abandonner dans ma langueur. Entraînez-moi, malgré ma résistance, forcez mon consentement; entraînez-moi dans l'engourdissement que je sens, et contraignez-moi à courir. Un temps viendra, où je n'aurai plus besoin qu'on m'entraîne : car nous courrons alors de notre propre force, spontanément, joyeusement. Je ne courrai pas seule, bien que je demande à être entraînée seule : les jeunes filles courront avec moi. Nous courrons du même pas, ensemble, moi excitée par l'odeur de vos parfums, et elles, par mes exemples et mes exhortations, et ainsi nous courrons toutes, à l'odeur de vos parfums. L'Épouse a ses imitatrices, comme l'Époux a ses imitateurs. Aussi ne dit-elle pas, au singulier : *Je courrai*, mais *nous courrons.*

10. Ici se présente une question : pourquoi, en demandant à être entraînée, l'Épouse n'adresse-t-elle pas la même prière pour les jeunes filles et ne dit-elle pas entraînez-nous au lieu d'entraînez-moi? L'Épouse a-t-elle donc plus besoin que les jeunes filles d'être entraînée? O belle ! ô heureuse ! ô fortunée Épouse, apprenez-nous le motif de cette distinction. *Entraînez-moi*, dites-vous ; pourquoi dites-vous *moi* et non pas nous? Voulez-vous, par jalousie, nous devancer dans ce bonheur? Non, car si vous aviez voulu marcher seule, à la suite de l'Époux, vous n'auriez pas ajouté immédiatement que les jeunes filles courraient avec vous. Pourquoi, prête à dire au pluriel, *nous courrons*, avez-vous demandé, au singulier, d'être entraînée? La charité, dit-elle, l'exigeait ainsi. Cette parole nous apprend à espérer, d'en haut, deux grâces dans nos exercices spirituels : une grâce de correction et une grâce de consolation ; l'une qui opère extérieurement et l'autre qui nous parle intérieurement. La première nous prémunit contre la présomption, la seconde nous excite à la confiance. Celle-là produit l'humilité, celle-ci nous guérit de la pusillanimité ; l'une nous rend prudents, l'autre dévots ; l'une inspire la crainte de Dieu, l'autre verse dans l'âme une douce joie, qui tempère la crainte, selon qu'il est écrit : *Que mon cœur se réjouisse afin qu'il craigne votre nom* [1]. Et encore : *Servez le Seigneur dans la crainte et réjouissez-vous en lui, avec tremblement* [2].

11. *Nous sommes entraînés*, quand nous sommes visités par les tentations et les tribulations: *nous courons*, lorsque visités par mille consolations et tribulations intérieures, nous respirons, comme au milieu de délicieux parfums. Je conserve donc pour moi déjà forte et riche de grâce, déjà parfaite, ce qui paraît dur et pénible, et je dis, au singulier, *entraînez-moi.* Mais ce qui est doux, agréable, je vous le communique comme à des êtres faibles encore et je dis : *nous courrons.* Je le sais, les jeunes filles sont faibles, impressionnables et peu exercées à braver les tentations ; voilà pourquoi je veux qu'elles courent avec moi : mais je ne veux pas qu'elles soient entraînées avec moi. Je les veux pour compagnes dans les consolations, mais non dans le combat. Pourquoi? Elles sont faibles et je crains que les forces venant à leur manquer, elles ne succombent. Quant à moi, Époux bien-aimé, reprenez-moi, exercez-moi, éprouvez-moi, entraînez-moi après vous, je suis préparée à souffrir et je m'en sens la force. D'ailleurs nous courrons ensemble ; je serai seule entraînée, mais nous courrons de compagnie ; nous courrons, non pas dans la confiance en nos mérites, mais à l'odeur de vos parfums ; nous compterons moins sur l'énergie de nos forces, que sur la multitude de vos miséricordes, car, quand nous aurons couru, et de plein gré, le mérite ne sera ni à *celui qui*

[1] Ps. CXLVII, 15. — [2] Ibid., XVIII, 6.

[1] Ps. LXXXV, 11. — [2] Ibid., II, 11.

aura voulu, ni à *celui qui aura couru*, mais *au Dieu qui fait miséricorde* [1]. Revienne donc la miséricorde et nous courrons. Pour vous, vous courez de vos propres forces, pareil à un géant tout-puissant ; nous, nous ne courrons qu'autant que vos parfums auront exhalé leur suavité. Vous que le Père *a oint d'une huile de joie d'une manière plus excellente que tous ceux qui ont part à votre gloire* [2], vous courrez par la vertu de cette onction, dont vous possédez la plénitude ; nous en suivrons l'odeur. Ce serait le moment, si la longueur de ce sermon ne s'y opposait, de tenir une promesse que je me rappelle vous avoir faite il y a longtemps, et de vous dire quels sont les parfums de l'Époux. Je dois différer encore ; l'importance de la matière ne me permet pas de la développer dans un temps si court. Priez le maître de l'onction d'agréer le sacrifice volontaire que ma bouche lui offre ; puissé-je graver en vous, selon vos désirs, le souvenir des abondantes suavités qui ont leur source dans l'Époux de l'Église, Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

[1] Rom., IX, 16.— [2] Ps. LXIV, 8.

SERMON XXII

Des quatre parfums de l'Époux et des quatre vertus cardinales.

1. Si nous avons trouvé les parfums de l'Épouse si précieux et si riches, que sont donc ceux de l'Époux? Et si nous sommes incapables d'en expliquer dignement la nature, n'hésitons pas à dire que leur vertu est plus grande encore, leur attrait plus puissant, puisque leur odeur seule excite à courir, non les jeunes filles mais l'Épouse elle-même. En y réfléchissant, vous remarquerez que l'Épouse n'a pas osé parler ainsi de ses parfums. Elle vante bien leur excellence; mais elle ne dit pas que leur odeur l'eût fait, ou la ferait courir; elle ne reconnaît cette vertu qu'aux seuls parfums de l'Époux. Ah ! si elle sentait au dedans d'elle-même l'effusion de cette onction, dont la plus légère émanation la transporte et la presse de courir ! Ce serait un miracle si elle ne volait pas ! Mais, me dira-t-on, cessez l'éloge de ces parfums, on verra assez ce qu'ils sont lorsqu'enfin vous aurez commencé à les énumérer. C'est à quoi je n'ose m'engager. Je ne sais point encore, je l'avoue, si je dois exposer les idées qui me viennent ici à l'esprit. A mon avis, l'Époux possède de nombreuses variétés de parfums et d'aromates, dont la jouissance est permise à l'Épouse seule, comme plus voisine de l'Époux et plus familière avec lui. Il en est d'autres, qu'il communique aux jeunes filles, d'autres enfin à ceux qui sont loin de lui et qui lui sont étrangers, en sorte que personne n'échappe à sa douce chaleur. Mais si le Seigneur est doux pour tous, il l'est spécialement pour les siens, et plus une âme s'approche familièrement de lui, par une vie pleine de mérites et par la pureté du cœur, mieux elle sent la suave odeur des aromates et de leur onction plus suave encore.

2. Mais l'expérience seule donne l'intelligence de ces choses. Pour moi, je revendiquerai, sans présomption, les prérogatives de l'Épouse. L'Époux sait de quelles délices il comble le cœur de sa bien-aimée, par quel souffle il ranime ses sens et par quels parfums il la charme. Qu'il vous soit une fontaine réservée, dont nul étranger n'approche et à laquelle ne puisse boire un indigne ; car *il y a un jardin fermé, et une fontaine scellée* [1]. Mais que ces eaux se répandent dans les places publiques. Je les aurai à ma disposition, pourvu que personne ne m'inquiète ou ne me moleste, quand je puise et je bois à un réservoir public. Car, s'il m'est permis de recommander ici mon ministère, il est certainement pénible et fatiguant d'aller, tous les jours, puiser aux sources publiques des Ecritures et de pourvoir aux besoins des autres, en sorte que chacun de vous ait, sans peine, à sa disposition, les eaux spirituelles nécessaires à chaque office de la vie, par exemple, pour laver, boire, et préparer les aliments. La parole divine est, en effet, une

[1] Cant. IV, 12.

eau de sagesse propre non-seulement à désaltérer, mais aussi à laver, selon ce que dit le Seigneur : *Vous êtes purs à cause de la parole que je vous ai dite* [1]. Cette parole divine jointe aux ardeurs du Saint-Esprit, transforme les sentiments grossiers de la chair, les rend spirituels, et nourrit aussi l'âme, en sorte que vous pouvez dire : *Mon cœur s'est réchauffé au dedans de moi et le feu s'y est enflammé, pendant que je méditais* [2].

3. Un esprit plus pénétrant est capable de comprendre, par lui-même, des choses plus sublimes que celles que nous prêchons ; et loin de le blâmer, je le félicite, pourvu qu'il me permette d'adresser un langage plus simple aux âmes simples. Je désire que tous soient prophètes. Plût à Dieu, que ce ne fût pas un devoir pour moi de m'occuper de ces choses, et que ce soin devînt le partage d'un autre, ou ce que j'aimerais mieux encore, que tous, éclairés par Dieu même, vous n'eussiez plus besoin d'être instruits, et qu'il me fût permis de contempler, en un doux repos, l'Époux qui est Dieu ! Mais dans cette vie, il est impossible, je ne dis pas de le voir, mais même (ce qui m'arrache des larmes), il n'est pas permis de chercher ce roi de gloire reposant en sa beauté sur les Chérubins, assis sur un trône sublime, dans cette forme, où égal à son père, il est engendré de toute éternité dans la splendeur des saints ; dans cette forme, sous laquelle les anges désirent le voir Dieu avec Dieu. Homme, et parlant à des hommes, je vous le représente comme homme, sous cette forme que son amour et sa bonté extrême ont daigné choisir ; où, abaissé au-dessous des anges, il a établi sa tente dans le soleil, semblable à un époux sortant de la chambre nuptiale [3]. Je vous le montre, plutôt en sa douceur que dans sa majesté, dans son onction, plutôt qu'en son élévation ; tel enfin que l'esprit de Dieu l'a oint et l'a envoyé évangéliser les pauvres, guérir les cœurs brisés de repentir, annoncer le pardon aux captifs, aux prisonniers leur délivrance et publier l'année de la réconciliation avec le Seigneur [4].

4. Laissant donc à chacun ce qu'une grâce spéciale lui a fait sentir et éprouver de sublime et de mystérieux, dans les parfums de l'Époux, je dirai, pour le profit de tous, ce que j'ai puisé pour tous à cette fontaine de vie. Cette source scellée sortie du jardin et qui s'en échappe par la bouche de Paul, comme par son canal, ressemble à cette vraie sagesse qui, selon le bienheureux Job, *sort d'une source cachée* [5]. A l'origine, elle s'est divisée en quatre ruisseaux et répandue sur les places publiques, où Paul nous apprend et nous montre que Dieu l'a faite notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption [1]. Et ces quatre ruisseaux sont comme autant de précieux parfums ; car rien n'empêche que l'on entende par là ces deux choses, l'eau et l'onction : l'eau, puisque ces ruisseaux lavent : l'onction, puisqu'ils répandent une délicieuse odeur. De ces quatre ruisseaux, dis-je, comme de parfums choisis et composés d'essences divines cueillies sur la montagne des aromates, il est monté à l'odorat de l'Église une si agréable suavité, qu'aussitôt excitée par cet attrait, elle s'est élancée des quatre parties du monde vers le céleste Époux, pareille à cette reine du midi qui, attirée par la haute réputation de Salomon, est venue des extrémités de la terre, pour admirer sa sagesse [2].

5. Assurément, l'Église n'a pu accourir sur les pas de son Salomon, avant que celui, qui de toute éternité, était sagesse sortie du père, ne fût devenu, pour elle, sagesse dans le temps, afin qu'elle pût en sentir les parfums. Il a donc été fait justice, sanctification et aussi rédemption, afin qu'elle pût accourir à l'odeur de toutes ces choses, et il était tout cela en lui-même, avant toute chose : car le Verbe était au commencement [3]. Mais les bergers ne vinrent en toute hâte à lui, qu'après qu'il leur eût été annoncé qu'il s'était fait chair. Ils se dirent l'un à l'autre : *Passons jusqu'à Bethléem et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur a fait* et nous a révélé : il est dit ensuite *qu'ils vinrent en toute hâte* [4]. Tant que le Verbe était seulement en Dieu, ils restaient immobiles ; mais dès que le Verbe s'est fait chair, dès que le Seigneur eut opéré et manifesté ce prodige, aussitôt ils vinrent avec empressement ; ils accoururent. Mais comme au commencement, le Verbe était en Dieu, qu'il a été fait chair pour être aussi parmi les hommes, au commencement, il était déjà sagesse, justice, sanctification et rédemption, mais pour les anges seulement. Afin qu'il le devînt aussi pour les hommes, son père l'a fait tout cela. Et lui-même a fait ce qu'avait fait son père ; aussi est-il dit : *Il a été fait par Dieu notre sagesse* [5]. Il n'est pas dit simplement : *Il a été fait sagesse ;* mais *il a été fait sagesse pour nous.* Il est donc devenu pour nous ce qu'il était pour les Anges.

6. Mais comment a-t-il été rédemption aux Anges. Je ne le vois pas, direz-vous. L'Écriture ne nous autorise pas à croire qu'ils aient jamais

[1] Jean, XV, 3. — [2] Ps. XXXVIII, 4. — [3] Ps. XVIII, 6. — [4] Ps. LXI, 1, 2. — [5] Job, XXVIII, 18.

[1] I Cor., I. 30. — [2] III Rois, X, 17. — [3] Jean, I, 1. — [4] Luc, II, 15, 16. — [5] I Cor., I, 30.

été esclaves du péché, ou assujettis à la mort, de manière à avoir besoin de rédemption ; j'excepte ceux que l'orgueil a entraînés dans une chûte irrémédiable et qui ne mériteront jamais d'être rachetés. Si donc les anges n'ont jamais été rachetés, les uns n'en ayant pas eu besoin, les autres ne méritant pas cette grâce, les uns parce qu'ils ne sont pas tombés, les autres parce que leur ruine est irréparable, comment prétendre que Notre-Seigneur Jésus-Christ ait été leur rédemption? Le voici en deux mots : celui qui a racheté l'homme tombé a soutenu l'ange debout, pour l'empêcher de tomber; et c'est ainsi, qu'en brisant les chaînes de l'un, il a préservé l'autre des liens de la captivité; c'est ainsi qu'il a été la rédemption de l'un et de l'autre, il a délié dans l'homme les liens qu'il a écartés de l'ange. Il est donc clair que le Seigneur Jésus a été, pour les anges, rédemption aussi bien que justice, sagesse, sanctification, et que, néanmoins, il a été fait ces quatre choses, en faveur des hommes incapables de connaître ce qu'il y a d'invisible en Dieu, autrement que par la connaissance que les créatures leur en donnent [1]. Tout ce qu'il était pour les anges, il l'est devenu pour nous, sagesse, justice, sanctification, rédemption : sagesse, dans la prédication, justice, dans le pardon des péchés, sanctification, dans la vie qu'il a menée avec les pécheurs, rédemption, dans la passion qu'il a endurée pour eux; et aussitôt qu'il est devenu tout cela, par la disposition de Dieu, l'Église a senti son parfum et s'est précipitée sur ses traces.

7. Voyez cette quadruple onction, voyez la suavité abondante et inappréciable de celui que le Père a sacré d'une huile de joie, en une manière plus excellente que tous ceux qui y participent. O hommes! vous étiez assis dans les ténèbres et votre ignorance de la vérité vous reléguait dans l'ombre de la mort. Vous étiez courbés sous les chaînes du péché : il est descendu à votre cachot, non pour vous tourmenter, mais pour vous arracher à la puissance des ténèbres. Docteur de la vérité il a premièrement dissipé les ombres de votre ignorance, à la lumière de sa sagesse ; ensuite, par la justice qui vient de la foi, il a brisé les chaines du péché, justifiant gratuitement le pécheur, et par ce double bienfait, il a vérifié cette parole du saint Roi David : *Le Seigneur délie ceux qui sont enchaînés, le Seigneur éclaire ceux qui sont aveugles*[2]. A ce bienfait, il en ajoute un autre, en vivant saintement au milieu des pécheurs, en vous traçant ainsi une règle de vie, qui est la route qui vous ramènera dans votre patrie. Enfin, pour comble de bonté, il s'est livré à la mort et, de son cœur, il a tiré une satisfaction destinée à apaiser son Père. Il a donc le droit de s'appliquer ce verset : *Le Seigneur est plein de miséricorde et en lui on trouve une miséricorde abondante* [1]. Oui, elle est abondante, car Jésus-Christ ne s'est pas borné à verser une goutte de son sang, il l'a répandu comme un large fleuve, par les cinq parties de son corps.

8. Qu'a-t-il dû faire pour vous qu'il ne l'ait fait? Il a rendu le jour à un aveugle, délivré un captif, ramené un égaré, réconcilié un coupable. Qui ne courrait, avec joie et empressement, après celui qui tire de l'erreur, qui dissimule les égarements, qui, par sa vie, nous enrichit de mérites, et, par sa mort, nous acquiert une éternelle récompense? Quelle excuse alléguer pour ne pas courir à l'odeur de ces parfums, sinon qu'on ne les a pas sentis? Mais cette odeur de vie s'est répandue par toute la terre, puisque la terre est pleine des miséricordes du Seigneur et qu'elles s'étendent sur toutes ses œuvres. Donc, celui qui ne sent pas cette suave odeur de vie répandue partout et n'est pas attiré par elle, celui-là est mort, ou exhale la pourriture du tombeau. L'odeur des parfums c'est la réputation : elle se répand, elle excite à accourir; elle amène à goûter le parfum, elle conduit à la récompense de la vision. Il n'y a qu'un cri d'allégresse, parmi tous ceux qui sont déjà arrivés : *Comme nous avons entendu, nous avons vu dans la cité du Dieu des vertus* [2]. Nous sommes tous accourus, Seigneur Jésus, à cause de votre douceur que l'on publie; nous avons ouï dire que vous ne méprisez pas le pauvre, et que vous n'avez pas horreur du pécheur. Vous n'avez repoussé, ni le larron confessant sa faute, ni la pécheresse en larmes, ni la chananéenne suppliante, ni la femme surprise en adultère, ni Matthieu le collecteur d'impôts, assis à son bureau, ni le publicain en prière, ni le disciple qui vous avait renié, ni le persécuteur de vos disciples, ni les bourreaux même qui vous ont crucifié. Nous accourons attirés par ces merveilles; nous avons senti l'odeur de votre sagesse, quand nous avons appris que si l'homme privé de sagesse vous la demande, vous la lui accorderez; car on dit que vous donnez à tous avec abondance et que vous ne reprochez pas vos dons [3]. Votre justice répand partout une si douce odeur, que l'on vous appelle non-seulement juste, mais justice et justice justifiante. Vous avez enfin autant de puissance pour justifier, que de bonté pour pardonner. Aussi que tous ceux qui, contrits

[1] Rom., I, 20. — [2] Ps. CXLV, 78.

[1] Ps. CXXIX, 7. — [2] Ps. XLVII, 9. — [3] Jacq., I, 5.

de leurs péchés, ont faim et soif de la justice, croient en vous qui justifiez l'impie; et justifiés par la foi, ils auront la paix avec Dieu. On respire aussi abondamment et délicieusement la sainteté, non-seulement en conversant avec vous, mais en pensant à vous. Vous n'avez ni commis, ni contracté le péché. Que ceux donc qui, après avoir été justifiés de leurs péchés, ont la résolution et le désir de pratiquer la sainteté, sans laquelle personne ne verra Dieu, vous entendent leur crier : *Soyez saints parce que je suis saint*[1]. Qu'ils considèrent vos voies, qu'ils apprennent de vous que vous êtes juste dans toutes vos démarches, et saint dans toutes vos œuvres [2]. Qu'ils sont déjà nombreux ceux qu'attire le parfum de la rédemption. Elevé de terre, vous attirez tout à vous. Votre passion est notre suprême refuge, le remède souverain. Quand la sagesse nous abandonne, quand notre, justice est insuffisante, quand les mérites de la vertu se perdent, elle vient à notre aide. Qui osera donc penser que sa sagesse ou sa justice, ou sa sainteté personnelles suffisent à le sauver? *Nous sommes incapables*, dit saint Paul, *de former, de nous-mêmes, aucune bonne pensée, comme de nous-mêmes, mais c'est Dieu qui nous en rend capables* [3]. Aussi mon courage vient-il à faiblir, je ne me trouble pas, je ne perds pas confiance. Je sais ce que je ferai; je prendrai le calice du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur [4]. Éclairez mes yeux, Seigneur, afin que je sache ce qui vous est agréable, en tout temps [5], et alors je serai sage. Oubliez les fautes et les ignorances de ma jeunesse [6], et je serai juste. Conduisez-moi, Seigneur, dans vos voies [7], et je serai saint. Cependant si votre sang n'intercède pour moi, je ne puis être sauvé. C'est afin d'obtenir tout cela que nous courons après vous. Pardonnez-nous, puisque nous crions vers vous.

9. Nous ne courons pas tous également à l'odeur de tous les parfums. Les uns désirent plus ardemment la sagesse, les autres se portent plus courageusement à la pénitence, dans l'espoir du pardon; ceux-ci se livrent plus pieusement à la pratique des vertus, au souvenir de la vie et des actes du Sauveur; ceux-là sont embrasés d'amour, à la pensée de sa passion. Pouvons-nous trouver des exemples de chacune de ces choses? Ils couraient à l'odeur de la sagesse ceux qui, envoyés par les pharisiens, disaient au retour: *Jamais homme n'a parlé ainsi* [8]. Certes ils admiraient la doctrine de Jésus-Christ et ils confessaient sa sagesse. Il courait aussi à cette odeur, ce pieux Nicodème *qui vint à Jésus, pendant la nuit* [1], guidé par la lumière éclatante de sa sagesse; car il s'en retourna éclairé et instruit de nombreuses vérités. Elle courut à l'odeur de sa justice, Marie Magdelcine *à qui beaucoup de péchés furent remis parce qu'elle aima beaucoup* [2]. Elle était alors vraiment juste et sainte et non pécheresse, comme le lui reprochait le pharisien qui ne savait pas que la justice ou la sainteté sont l'œuvre de Dieu, et non l'œuvre de l'homme, et que celui à qui le Seigneur n'imputera pas son péché, est non-seulement juste mais encore heureux. Avait-il donc oublié comment le Seigneur l'avait guéri en le touchant, lui et un autre, de la lèpre corporelle, sans la contracter? Ainsi le juste, touché par la pécheresse, communique la justice et ne la perd pas, comme il ne contracte pas la souillure du péché dont il la purifie. Il accourt, à son tour, le publicain qui ayant imploré humblement le pardon de ses fautes, au témoignage de la justice même, *descendit chez lui justifié* [3]. Pierre est accouru après sa chute: Pierre *qui ayant pleuré amèrement* [4], a effacé sa faute et recouvré la justice. David est accouru reconnaissant et confessant sa faute, et il a mérité de s'entendre dire : *Le Seigneur a transféré votre péché* [5]. Saint Paul, de son côté, assure qu'il a couru à l'odeur de la sanctification, car il se glorifie d'être l'imitateur de Jésus-Christ, en disant à ses disciples : *Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ* [6]. Ils ont couru tous ceux qui disaient : *Voilà que nous avons tout quitté et que nous vous avons suivi* [7] : avides de marcher à la suite de Jésus-Christ ils avaient tout abandonné. Du reste nous sommes invités à courir à ce même parfum par ces paroles : *Celui qui prétend demeurer en Jésus-Christ doit marcher lui-même comme Jésus-Christ a marché* [8]. Maintenant, voulez-vous savoir quels sont ceux qui ont couru à l'odeur de la passion? Ce sont tous les martyrs. Voilà donc les quatre parfums que nous avons annoncés: le premier est celui de la sagesse, le deuxième celui de la justice, le troisième celui de la sanctification, et le quatrième celui de la rédemption. Gardez-en les noms, recueillez-en les fruits. Quant à la manière de les préparer et au nombre d'essences dont ils sont composés, ne cherchez pas ces secrets. La composition des parfums de l'Époux ne nous est pas connue, comme celle des parfums de l'Épouse, dont il a été question plus haut. La plénitude qni réside en Jésus-Christ est sans

[1] Lévit., XIX, 2. — [2] Ps. CXLIV, 17. — [3] II Cor., III, 5. — [4] Ps. CXV, 7, 17. — [5] Sagesse, IX, 10. — [6] Ps. XXXIV, 7. — [7] Ibid., LXXXV, 11. — [8] Jean, VII, 46.

[1] Jean, III, 2. — [2] Luc, VII, 47. — [3] Luc., XVIII, 14. — [4] Ibid., XXII, 62. — [5] II Rois, XII, 13. — [6] I Cor., II, 1. — [7] Math., XIX, 27. — [8] I Jean, II, 6.

nombre et sans mesure, car sa sagesse est sans nombre [1], et sa justice est élevée comme les montagnes de Dieu [2], comme les montagnes éternelles, et sa sainteté est incomparable et sa rédemption inexplicable.

10. Ajoutons encore un mot : les sages du monde ont inutilement disputé sur ces quatre vertus: ils n'ont jamais compris celui que, pour nous, Dieu a fait sagesse, nous enseignant la prudence; justice, pardonnant les péchés; sanctification, se mortifiant pour nous donner l'exemple de la tempérance, et rédemption, en mourant courageusement pour nous apprendre la patience. On dira peut-être : les autres applications sont justes, mais la sanctification ne paraît pas se rapporter si bien à la tempérance. A quoi je répondrai d'abord : la mortification est la même chose que la tempérance. Ensuite, les saintes Écritures prennent ordinairement la sanctification pour la continence ou la pureté. Qu'étaient d'ailleurs ces fréquentes sanctifications si recommandées par Moïse, sinon, certaines purifications, par lesquelles on se privait de nourriture, de boisson, de plaisirs charnels et d'autres choses semblables? Voyez combien il est habituel à l'apôtre lui-même d'employer et d'expliquer le mot sanctification dans ce sens. *La volonté de Dieu*, dit-il, *est que vous soyiez saints, et que vous vous absteniez de la fornication : que chacun de vous sache posséder le vase de son corps saintement, et non point en suivant les mouvements de la concupiscence*, car ajoute-t-il, *Dieu ne nous a point appelés pour être impurs, mais pour être saints* [1]. On voit ici qu'il prend la sanctification pour la tempérance.

11. Après avoir ainsi éclairé ce qui paraissait obscur, je reviens à mon point de départ. Qu'avez-vous de commun avec les vertus vous qui ne connaissez point Jésus-Christ, la vertu de Dieu? Où est, je vous le demande, la vraie prudence, sinon dans la doctrine de Jésus-Christ? D'où vient la vraie justice, sinon, de la miséricorde de Jésus-Christ? Où est le vrai courage, sinon dans la passion de Jésus-Christ? Aussi ne doit-on appeler prudents que ceux qui possèdent la doctrine de Jésus-Christ : justes, que ceux qui ont obtenu de sa miséricorde le pardon de leurs péchés : tempérants, que ceux qui s'efforçent d'imiter sa vie; forts, que ceux qui, dans l'adversité, imitent courageusement sa patience. On travaille donc inutilement à acquérir les vertus, si on les attend d'un autre que du Dieu des vertus, dont la doctrine est un trésor de prudence, dont la miséricorde est le principe de la justice, dont la vie est un miroir de tempérance, dont la mort est le type du courage. A lui donc honneur et gloire, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Ps. CXLVI, 5. — [2] Ps. XXXV, 7.

[1] I Thess., IV, 3, 7.

SERMON XXIII

Des trois manières de contempler Dieu figurées par les trois celliers.

1. *Le Roi m'a introduite dans ses celliers.* Voilà la source des parfums, voilà le lieu où l'on accourt. L'auteur sacré avait dit déjà qu'il faut courir, et avec quel appui, mais il n'avait pas encore dit vers quel but; or, c'est vers ces celliers, et l'on y court, à l'odeur qui s'en exhale. La délicatesse habituelle de ses sens a permis à l'Épouse d'en sentir les émanations; et elle souhaite d'être introduite dans la plénitude. Mais, que penser de ces celliers? Représentons-nous donc certains endroits appartenant à l'Époux, remplis de parfums et comblés de délices; on y dépose et on y garde ce qu'on recueille de plus choisi, soit au jardin, soit dans la campagne. Tous y accourent pareillement. Mais, qui? Les âmes ferventes, l'Épouse et les jeunes filles y accourent; mais celle dont l'amour est plus ardent, y court plus vite et y arrive plus tôt. A son arrivée, elle n'éprouve ni refus, ni retard. On lui ouvre sans délai, comme à un membre de la famille, comme à une personne chérie, objet d'une dilection spéciale, comme à une personne particulièrement agréable. Et les jeunes filles,

que deviennent-elles? Elles suivent de loin; faibles encore, elles ne sauraient ni courir avec l'ardeur et la dévotion de l'Épouse, ni imiter parfaitement ses désirs et sa ferveur; voilà pourquoi, arrivant tard, elles restent en dehors des celliers. L'amour de l'Épouse n'a pas de repos : elle ne s'enorgueillit point de son succès, comme il est trop d'ordinaire, elle n'oublie point ses compagnes; elle les console, les exhorte à la patience, les engage à supporter, sans émotion, et leur propre exclusion et l'absence de l'Époux. Enfin, elle leur raconte sa joie, afin qu'elles la partagent, persuadée que les grâces accordées à leur mère ne leur sont pas étrangères; car elle n'est pas exclusivement occupée de sa perfection, au point de négliger celle de ses compagnes; et elle ne croit pas pouvoir travailler à son propre avancement, si elle néglige celui des autres : si la prérogative de ses mérites l'enlève à ses compagnes, l'Épouse, par charité et par une pieuse sollicitude, ne les quitte pas. Elle imite son divin Époux qui, en remontant au ciel, promet à ses disciples d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles. Ainsi, l'Épouse, si parfaite quelle soit, continue ses soins, son affection, à celles qu'elle a engendrées à l'Évangile, et elle n'oublie pas le fruit de ses entrailles.

2. Qu'elle leur dise donc : réjouissez-vous, ayez confiance : *le Roi m'a introduite dans ses celliers;* regardez-vous comme introduites vous-mêmes. On dirait que j'y pénètre seule, mais je ne profiterai pas seule de cette faveur : ma perfection et mes progrès sont les vôtres, et je partagerai, avec vous, tout ce que je mérite pour vous, peut-être même davantage. Voulez-vous la preuve que l'Épouse a parlé dans ce sens et avec cette affection? Écoutez la réponse de ses compagnes : *Nous nous réjouissons et nous mettons notre bonheur en vous. En vous,* disent-elles, *nous nous réjouissons et nous mettrons notre joie,* car nous ne méritons pas encore de placer notre joie en nous-mêmes; et elles ajoutent : *en nous souvenant de vos mamelles*, c'est-à-dire, nous attendons, avec patience, votre retour, sachant que vous reviendrez, le sein rempli de richesses, et à cette pensée nous nous réjouissons et nous tressaillons. Si elles ajoutent : *Votre amour est meilleur que le vin* [1], c'est pour marquer que, dans l'imperfection de leurs désirs charnels figurés par le vin, elles sont encore pressées de souvenirs qui les troublent; mais pourtant ces mêmes désirs sont vaincus, par un autre souvenir, celui de l'abondante suavité dont le sein de l'Épouse a été la source. Je parlerais de ces mamelles, si déjà je ne l'avais fait précédemment [1]. Vous concevez, maintenant, comment les jeunes filles comptent sur leur mère, comment elles regardent ses avantages et ses joies comme les leurs, et se consolent d'être repoussées, en la voyant elle-même introduite ; elles auraient moins de confiance, si elles ne connaissaient pas leur mère. Leçon pour ces prélats plus jaloux d'être craints que d'être utiles. Instruisez-vous, ô vous qui jugez la terre; apprenez que vous êtes les mères et non les dominateurs de vos inférieurs : travaillez plutôt à être aimés qu'à être redoutés, et s'il est nécessaire de recourir quelquefois à la sévérité, soyez alors pères et non tyrans. Montrez-vous mères, par les soins et pères, par la correction. Soyez doux et mettez de côté la dureté; ménagez la verge et présentez les mamelles pleines de lait et non enflées d'orgueil. Pourquoi alourdir le joug à ceux dont vous devez porter les fardeaux? Pourquoi l'enfant mordu par le serpent redoute-t-il de s'ouvrir au prêtre, qu'il aurait plutôt dû rechercher comme le sein de sa mère? Si vous êtes spirituels, instruisez donc avec un esprit de douceur, en songeant que vous-même pouvez être tenté [2]. Autrement, dit le Seigneur : *Il mourra dans son péché, et je vous redemanderai son sang* [3]. Mais nous traiterons ailleurs ce sujet.

3. Maintenant que la suite du texte est éclaircie, par ce qui vient d'être dit, voyons quel est le sens spirituel figuré par les celliers. Il est aussi question plus loin de jardin, de chambre, mots que je rattache à celui de cellier; je vais en parler, et dans l'explication que j'en donnerai, ces mots s'expliqueront l'un par l'autre. Cherchons donc, si vous le voulez bien, dans les saintes Écritures, ces trois choses, jardin, cellier et chambre. L'âme, altérée de la soif de Dieu, s'arrête et s'appesantit volontiers sur ces choses, assurée d'y trouver ce qu'elle cherche. Prenons donc le mot jardin, dans le sens propre et historique, le mot cellier, au sens moral, et le mot chambre, dans le sens de contemplation sublime.

4. Et d'abord, je crois que le mot jardin peut parfaitement être pris dans le sens historique. L'histoire, en effet, nous montre des hommes vertueux, qui sont comme des arbres fertiles, dans le jardin de l'Époux et dans le paradis de Dieu. Vous trouverez dans leurs bonnes œuvres et leurs bonnes actions, des exemples qui sont comme autant de fruits. Peut-on douter qu'un homme de bien soit une plantation de Dieu? Écoutez David parlant de l'homme vertueux : *Il sera comme une arbre*

[1] Cant., I, 7.

[1] Sermon IX. — [2] Galat., VI, 1. — [3] Ezech., III, 10.

planté près du courant des eaux, qui donnera son fruit en son temps et ses feuilles ne tomberont point[1]. Écoutez Jérémie parler dans le même sens et presque dans les mêmes termes : *Il sera semblable à un arbre planté sur le bord des eaux, qui étend ses racines vers l'eau qui l'humecte, et qui ne craint point la chaleur quand elle viendra*[2]. Le prophète ajoute : *Le juste fleurira, comme le palmier, il se multipliera, comme le cèdre du Liban*[3]. Et il dit de lui-même : *Je serai dans la maison de Dieu, comme un olivier fertile*[4]. Le mot jardin est donc toute une histoire, qui renferme trois parties, à savoir : la création du ciel et de la terre; la réconciliation de l'homme, et la réparation du péché. La création est comme l'ensemencement, ou la plantation du jardin; la réconciliation, comme la germination des semences ou des arbres. La rosée du ciel tombant à temps et les nuées ayant fait descendre le juste, comme une pluie, la terre s'est ouverte et elle a germé le Sauveur[5], par lequel s'est opérée la réconciliation du ciel et de la terre. Il est, en effet, notre paix, et de deux choses il n'en a fait qu'une[6], ayant purifié par son sang la terre et le ciel[7]. La réparation n'aura lieu qu'à la fin des siècles. Il y aura alors un ciel nouveau et une terre nouvelle; les bons seront recueillis, au milieu des méchants, comme les fruits, dans un jardin; ils seront déposés dans les greniers de Dieu. *En ce jour-là*, dit Isaïe, *le germe du Seigneur sera dans la gloire et la magnificence, et les fruits de la terre apparaîtront sublimes*[8]. Ainsi le jardin, pris au sens historique, présente trois époques.

5. Le mot cellier, pris au sens moral, donne également lieu à trois observations, et il y a trois celliers en un seul; c'est pour cela, peut-être, que l'Épouse a dit *les celliers*, au pluriel, et non pas le *cellier*. Plus loin elle se glorifie d'avoir été introduite *dans un cellier où on met le vin*[9]. Puisque nous lisons : *Donnez au sage une occasion et il deviendra encore plus sage*[10], saisissons nous-mêmes l'occasion que le Saint-Esprit nous fournit, dans le nom par lequel il a désigné ce cellier, et appelons les deux autres, l'un cellier où sont les aromates, et l'autre cellier où se composent les parfums. Nous verrons, dans la suite, la raison de ces noms. Présentement, remarquez que chez l'Époux, on trouve l'utile et l'agréable; le vin, les parfums, les aromates. *Le vin,* selon l'Écriture, *réjouit le cœur de l'homme*. On dit aussi que l'huile répand la joie sur son visage[1], et avec elle on élabore les parfums. Les matières de ces parfums ne sont pas seulement agréables par leur odeur, elles servent encore à guérir. L'Épouse se glorifie donc à bon droit d'avoir été introduite dans un lieu, qui contient une si grande abondance de grâces.

6. Je donnerai encore d'autres noms à ces celliers, et des noms qui leur conviennent parfaitement; et, afin de les désigner par ordre, j'appellerai le premier, le cellier de la discipline, le second, celui de la nature, et le troisième, celui de la grâce. Dans le premier, vous apprendrez, d'après les règles de la morale, à être le dernier de tous; dans le second, à être leur égal, et dans le troisième, à être supérieur; ou bien encore, à être soumis à vos frères, à marcher de pair avec eux, à leur commander, à être écolier, collègue, maître. La nature, il est vrai, a fait tous les hommes égaux : mais l'orgueil ayant gâté en eux les dons de la nature, ils n'ont pu supporter l'égalité; ils travaillent à s'élever les uns au-dessus des autres; ils se renversent l'un l'autre, emportés par le désir d'une vaine gloire; mûs par une jalousie réciproque, ils se provoquent mutuellement. Il faut donc, avant tout, dans le premier cellier, soumettre l'âme orgueilleuse au joug de la discipline, jusqu'à ce qu'assouplie longtemps aux sévères leçons des anciens, son opiniâtre volonté soit domptée et brisée par l'obéissance et qu'elle recouvre les dons naturels, que l'ambition lui avait ravis. Guidée par le seul amour naturel et non par la crainte des châtiments, l'âme alors apprend, autant du moins qu'il est en elle, à vivre dans la charité et la paix, avec ses compagnons de la terre, c'est-à-dire, avec tous les hommes; elle passe enfin dans le cellier de la nature, éprouvant ce que dit la Sainte-Écriture : *Qu'il est bon, qu'il est agréable que les frères habitent unis ensemble! c'est comme un parfum répandu sur la tête*[2]. Alors, à ces cœurs bien purifiés, comme à des substances soigneusement travaillées, vient s'unir l'huile de la joie et le bien de la nature, et il en résulte un parfum excellent et agréable. Sous l'onction de ce parfum, l'homme devient doux, affectueux, pacifique, juste, ne blessant personne, ne s'élevant au-dessus de personne, mettant, au contraire, à la disposition de tous ses frères, les dons qu'il tient de Dieu et de la nature.

7. Si vous avez bien compris les vertus de ces deux celliers, vous conviendrez, avec moi, que j'ai eu raison de les nommer l'un, cellier où se confectionnent les parfums, et l'autre

[1] Ps. I, 3. — [2] Jérémie, XVII, 8. — [3] Ps. XCI, 13. — [4] Ibid., LI, 10. — [5] Isaïe XLV, 8. — [6] Ephes., II, 14. — [7] Coloss., I, 20. — [8] Isaïe, IV, 2. — [9] Cantiq., II, 4. — [10] Prov., IX, 9.

[1] Ps. CIII, 15. — [2] Ps. CXXII, 1, 2.

cellier des aromates. Dans le premier, comme les coups énergiques du pilon contraignent les aromates à dégager leurs propriétés et à exhaler une agréable odeur, ainsi les fortes leçons du maître et la sévérité de la discipline mettent au jour la force naturelle d'une vie bien réglée. Dans le second cellier, l'aimable douceur d'une libre et naturelle affection s'offre généreusement d'elle-même, semblable à un parfum versé sur la tête et qui, au contact de la moindre chaleur, se fond et se répand partout. Dans le cellier de la discipline ou de l'éducation, sont renfermées les matières brutes et simples, et voilà pourquoi j'ai cru pouvoir l'appeler cellier aromatique. Mais comme on met en réserve dans le cellier naturel les parfums préparés et finis, je l'ai appelé cellier où l'on compose les parfums, du nom de son emploi. Quant au cellier au vin, on l'appelle ainsi, parce qu'on y conserve le vin du zèle renfermé dans une ardente charité. Personne ne doit commander aux autres avant d'y avoir été introduit. Que celui qui aspire à gouverner soit échauffé par ce vin, comme le docteur des nations, quand il disait : *Qui est faible sans que je le sois avec lui ? qui est scandalisé sans que je brûle* [1]. C'est un crime de chercher à commander sans se soucier d'être utile, et c'est une ambition coupable d'exiger la soumission de ceux dont on ne cherche pas le salut avec zèle. J'ai encore appelé ce cellier le cellier de la grâce, non que sans la grâce il soit possible d'entrer dans les deux autres, mais parce que celui-ci en contient la plénitude : *L'amour est l'accomplissement de la loi, et celui qui aime son frère observe toute la loi* [2].

8. Vous connaissez la raison des noms des celliers; connaissez aussi leur différence. Il n'est pas également possible, ni facile de maintenir les sens dissipés et ardents, d'en chasser la violence des appétits charnels, sous la crainte du maître, ou la sévérité de la règle, ni de vivre avec des compagnons dans une affection spontanée, de rester sans reproche sous la verge, de se montrer complaisant avec ses semblables, si on n'a d'autre guide que la volonté. Non! personne ne prétendra qu'il y ait égal mérite, égale vertu à vivre avec ses amis, ou à bien diriger les autres. Combien n'en voyez-vous pas qui demeurent en paix, sous la conduite d'un maître et qui, ce joug ôté, ne savent ni demeurer en repos, ni laisser leurs égaux tranquilles. Vous en rencontrez d'autres, et en grand nombre, qui vivent doucement, simplement, et sans lutte avec leurs frères; placez-les à leur tête, leur gouvernement n'est pas seulement inutile, il est insensé et funeste. Des hommes de cette sorte se contentent d'une certaine bonne médiocrité, proportionnée à la mesure de grâce que Dieu leur a assignée. Ils peuvent se passer de maître, mais ils ne sont pas faits pour en servir aux autres. Les suivants l'emportent donc sur les premiers par leur conduite, mais ceux qui ont l'aptitude du commandement l'emportent sur tout. Et selon la promesse faite à ceux qui commandent bien, ils méritent d'être établis sur les biens du Seigneur [1]. Mais ils sont rares ceux qui commandent bien, plus rares encore ceux qui restent humbles dans leur supériorité. Il a ces deux qualités celui qui, possédant la discrétion, mère des vertus, s'enivre du vin de la charité jusqu'à mépriser sa propre gloire et s'oublier lui-même; aussi ne cherche-t-il point son intérêt personnel. On n'arrive là que conduit par le Saint-Esprit, dans le cellier où se conserve le vin; mais la vertu de discrétion, séparée de la ferveur de la charité, est inutile et la ferveur sans la discrétion, précipite tout. Louez donc l'homme qui possède ces deux choses, en qui la ferveur amène la discrétion et dont la discrétion règle la ferveur. Tel doit être un supérieur. J'estime donc irrépréhensible et parfaitement élevé celui à qui il est donné de visiter et de parcourir sans obstacle ces celliers, celui qui ne résiste point à ses chefs, qui n'envie point ses égaux, qui ne dédaigne point ses inférieurs, qui ne commande point avec orgueil; qui obéit doucement aux prélats, qui est convenable avec ses semblables et qui s'abaisse dans l'intérêt de ceux qui lui sont soumis. Je conviens, sans hésitation, et avec l'Épouse que tel est le caractère de la perfection. C'est ce qu'elle exprime en disant : *Le roi m'a introduite dans ses celliers*. Et elle indique ici qu'elle n'a pas été introduite dans un cellier unique, mais *dans les celliers*.

9. Maintenant venons à la chambre. Que signifie ce mot ? Je crois le comprendre ; je ne prétends pas toutefois en avoir fait l'expérience, et je ne me prévaux pas de la prérogative réservée à l'Épouse bienheureuse. Je me contente, selon la maxime des Grecs, de me connaître moi-même et comme le prophète, *je sais ce qui me manque* [2]. Cependant si j'étais tout à fait ignorant je me tairais; mais je ne vous refuse pas le peu que je sais; je ne dois pas vous en priver, et je prie celui qui enseigne à l'homme toute science [3] de vous apprendre ce que j'ignore. Je vous ai dit, il vous en souvient, qu'il faut chercher la chambre du

[1] II Cor., xi, 29. — [2] Rom., xiii, 10, 18.

[1] Math., xxiv, 48. — [2] Ps. xxxviii, 5. — [3] Ibid., xciii, 10.

Roi dans le secret de la contemplation; en parlant des parfums, j'ai dit que l'Époux avait à sa disposition des grâces nombreuses et variées qui n'étaient pas accordées à tous et que chacun recevait, selon ses mérites; je pense aussi que le Roi n'a pas seulement une chambre; il en a plusieurs, comme il a plusieurs Reines; il y a même des épouses secondaires en grand nombre, comme les jeunes filles, et chacune a son secret entre elle et l'Époux, et elle dit: *Mon secret est à moi, mon secret est à moi* [1]. Il n'est pas donné à toutes de jouir dans le même lieu, de la douce et secrète présence de l'Époux; cette faveur est accordée à chacune, dans le lieu que le Père a marqué. Car ce n'est pas nous qui l'avons choisi, c'est lui qui nous a élus et qui nous a faits ce que nous sommes; chacun est dans la condition qui lui a été désignée. Une seule femme repentante a obtenu une place aux pieds de J.-C. [2], tandis qu'une autre a trouvé, à la tête [3], la récompense de son dévouement, si toutefois ce n'est pas la même (A). Mais Thomas a trouvé le mystère de la grâce dans le côté du Christ, Jean sur son cœur, Pierre dans le sein du Père, et Paul au troisième ciel.

10. Qui de nous peut apprécier la diversité des mérites, ou plutôt des récompenses? Cependant afin de ne pas paraître glisser rapidement sur ce que nous connaissons, nous dirons : la première femme s'est jetée dans l'asile de l'humilité, et la seconde s'est reposée sur le trône de l'espérance; Thomas s'est appuyé sur la colonne de la foi; Jean a choisi le vaste champ de l'amour; Paul a pénétré dans les secrets de la sagesse et Pierre dans les clartés lumineuses de la vérité. Ainsi, chez l'Époux, il y a plusieurs demeures; et chacun, soit la Reine, soit l'Épouse secondaire, soit l'une des jeunes filles, reçoit, selon ses mérites, une place convenable, en attendant qu'il lui soit donné de parvenir à la contemplation, d'entrer dans les joies du Seigneur et de pénétrer les intimes retraites de l'Époux. C'est ce que je tâcherai de décrire en son temps, avec plus de précision, autant du moins que Dieu daignera m'instruire. Qu'il suffise ici de savoir qu'aucune des jeunes filles, des épouses, ou des Reines ne peut être admise au secret de cette chambre, que l'Époux réserve exclusivement à sa belle colombe, à celle qui seule est parfaite. Je ne m'offense pas de n'y être pas admis, surtout quand l'Épouse elle-même n'a pas, dans la mesure de ses désirs, la connaissance de ce secret; aussi demande-t-elle où l'Époux conduit son troupeau et où il repose à l'heure de midi [1].

11. Mais sachez jusqu'où je suis, ou du moins jusqu'où je crois être parvenu, et ne m'accusez pas de suffisance quand je me risque, pour votre utilité. Il y a chez l'Époux, un lieu d'où le maître de toutes choses exerce ses droits, où il arrête ses projets, donne à chaque créature ses lois avec le poids, la mesure et le nombre qui lui conviennent. Ce lieu est élevé, mystérieux, mais point tranquille, car bien que l'Époux y dispose tout avec douceur, néanmoins il y agit et il ne permet pas à l'âme contemplative qui arrive jusque-là, d'y rester inactive; mais il la soumet à une fatigue merveilleuse quoique délicieuse, dans ses recherches et son admiration; il ne lui permet aucun repos. C'est ce que l'Épouse exprime admirablement, dans les paroles qui suivent, et où elle parle des délices et de l'agitation de cette contemplation. Elle avoue qu'elle dort et que son cœur veille [2], que dans son sommeil elle éprouve, dit-elle, le calme d'un doux saisissement et d'une paisible admiration, tandis que, durant ses veilles, elle ressent la fatigue d'une inquiète curiosité et d'un travail accablant. Ainsi le saint homme Job dit : *Si je m'endors, je dis aussitôt quand me lèverai-je? et j'attends de nouveau le soir avec impatience* [3]. Ce sont là, ne le comprenez-vous pas, les paroles d'une âme sainte qui veut tour à tour se soustraire à une importune douceur et ensuite revenir à un doux malaise. Si le calme de sa contemplation l'avait satisfaite elle n'aurait pas dit : *Quand me lèverai-je?* de même s'il lui avait tout à fait déplu elle

[1] Isaï., XXIV, 16. — [2] Luc, VII, 38. — [3] Math., XXVI, 7.

(A) S. Augustin (sur S. Jean, Traité IX, n° 3), tient le même langage. On sait à quelles controverses a donné lieu l'identité de Marie, sœur de Marthe et de Lazare, avec les deux femmes qui oignirent les pieds et la tête de J.-C. La plupart des interprètes grecs, Origène, Théophylacte, etc., admettent trois Marie, la pécheresse (Luc, VII), celle dont il est parlé en S. Mathieu (XXVI) et en S. Marc (XIV), et enfin la sœur de Marthe. S. Chrysostôme en admet deux (Homélies LXXXI), l'une qui fit à J.-C. les deux onctions mentionnées dans l'Evangile, et l'autre sœur de Marthe. S. Jérôme veut que la sœur de Marthe ait oint la tête de N.-S., mais soit différente de la pécheresse qui lui oignit les pieds chez le Pharisien : S. Ambroise semble appuyer ce sentiment. S. Grégoire-le-Grand soutient l'identité de ces trois femmes, et c'est l'opinion la plus générale. S. Ambroise, du reste, avait dit qu'on pouvait ne voir ici qu'une même personne, en une situation morale différente. S. Bernard, qui au 12e Serm. sur le Cantique, hésite à se prononcer, est plus affirmatif en d'autres endroits. Au 3e Serm. sur l'Assomption, la femme dont il est parlé en S. Luc, lui paraît la même que celle dont il est fait mention en S. Math. (XXVI), en S. Marc (XIV), et en S. Jean (XIII). *Voyez*, dit-il, *la prérogative de Marie, et quels avocats elle a pour défendre sa cause. Le Pharisien s'indigne, sa sœur se plaint, les disciples murmurent : partout Marie se tait, et le Christ parle pour elle.* (Voir Vossius, Harm. Evang. lib. I, ch. II.)

[1] Cant., I, 6. — [2] Cant., V, 2. — [3] Job, VII, 4.

n'aurait pas redemandé l'heure du repos, c'est-à dire, *le soir*. La chambre de l'Époux n'est donc pas dans l'absence totale de tout repos.

12. Il est encore un lieu où s'exerce sur la créature raisonnable et réprouvée, l'immuable, le mystérieux, le sévère châtiment de Dieu, du juge juste et terrible en ses jugements sur les enfants des hommes. Dans ce lieu d'épouvante, on voit Dieu, dont les équitables et secrets jugements refusent d'effacer les crimes des réprouvés et d'agréer leurs bonnes œuvres; il endurcit leurs cœurs et les ferme au repentir, au retour sur eux-mêmes, à la conversion et par conséquent au pardon. Et tout cela, en vertu d'un décret éternel, d'autant plus redoutable qu'il est immuable. On frémit en lisant ce que le prophète en dit, lorsqu'il fait paraître Dieu s'adressant à ses anges et leur disant : *Faisons grâce à l'impie*. Et comme les anges épouvantés lui demandent : *Il n'apprendra donc point à être juste?* Non, répond le Seigneur, leur en indiquant la cause : *Il a commis l'injustice dans la terre même des saints, aussi ne verra-t-il point la majesté du Seigneur*[1]. Que les clercs tremblent, qu'ils tremblent les ministres de l'Église, eux qui dans la terre des saints dont ils sont les possesseurs, se conduisent d'une manière si criminelle, que non contents des revenus qui devraient leur suffire, ils portent l'impiété et le sacrilége jusqu'à s'approprier un superflu destiné à nourrir les nécessiteux, eux qui ne craignent pas de consacrer à l'entretien de leur orgueil et de leur volupté ce qui devrait alimenter les pauvres; se rendant coupables ainsi d'une double iniquité, puisqu'ils ravissent le bien d'autrui, et le consacrent à leurs plaisirs et à leurs vanités sacriléges.

13. A cette vue d'un Dieu dont les jugements sont des abîmes profonds, qui pardonne à ces pécheurs et en a pitié aujourd'hui, pour les punir dans l'éternité, qui cherchera du repos dans ce lieu? Ce spectacle n'inspire que la terreur du jugement, au lieu d'apporter la sécurité de la chambre. Si je m'y transporte quelquefois, je frissonne au souvenir de cette sentence : *Qui sait donc s'il est digne d'amour ou de haine*[2]*?* Il n'est pas étonnant si je chancelle, moi, paille desséchée[3], moi, feuille emportée par le vent, quand le grand contemplatif avoue lui-même que les pieds lui ont manqué sur ce terrain, et qu'il a failli y tomber; il disait : *J'ai été indigné contre les méchants, en voyant les pécheurs en paix*. Et pourquoi? *Ils ne participent point aux fatigues des hommes*, dit-il, *et ils n'éprouvent pas les fléaux auxquels ils sont exposés*[1]. Voilà ce qui les rend superbes, ce qui les empêche de s'humilier, et de faire pénitence, ce qui précipite leur orgueil dans la damnation, avec Satan et ses anges. Car ceux qui ne partagent point les fatigues des hommes partageront certainement celles des démons, selon la parole du souverain juge : *Allez, maudits, au feu éternel qui a été préparé au démon et à ses anges*[2]. Ce lieu est cependant aussi le lieu de Dieu, sa maison et la porte du ciel. Là, en effet, on craint Dieu : son nom y est saint et terrible ; c'est comme l'entrée de la gloire, puisque *La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse*[3].

14. Ne soyez pas surpris si j'appelle ce lieu le commencement de la sagesse, de préférence au premier. Là, comme du haut d'une chaire, la sagesse enseigne toute chose et s'adresse à nous; ici elle vient en nous. Là nous sommes instruits, ici nous sommes touchés. L'instruction rend éclairés, l'affection rend sages. Le soleil n'échauffe pas tous ceux qu'il éclaire; c'est ainsi que la sagesse, en enseignant tout ce qu'il faut faire, ne décide pas tous les cœurs à agir. Autre chose est de connaître de riches trésors, autre chose de les posséder. Ce n'est pas la connaissance, c'est la possession qui enrichit. Connaître Dieu n'est pas le craindre. Et ce n'est pas la connaissance de Dieu qui rend sage, c'est la crainte. C'est aussi la crainte qui touche. Appellerez-vous sage celui qui s'enorgueillira de sa science? N'est-ce pas folie d'appeler sages ceux qui connaissant Dieu ne l'ont point glorifié comme Dieu, et ne lui ont pas rendu grâce? J'aime mieux penser comme l'apôtre qui proclame que leur cœur est insensé[4]. Il est très-vrai que la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, car Dieu commence à être goûté d'une âme, lorsqu'il lui fait sentir qu'elle doit le craindre et non lorsqu'il lui révèle ce qu'elle doit savoir. Craignez-vous la justice de Dieu, craignez-vous sa puissance? alors Dieu juste et puissant est goûté par vous : car la crainte fait le sage, comme la science fait le savant, et les richesses le riche. A quoi sert donc le premier lieu? Il prépare à la sagesse. Vous vous y disposez à une initiation. La préparation est la connaissance des choses, mais l'orgueil accompagne aisément cette connaissance, si la crainte ne l'arrête, en sorte qu'on puisse dire avec assurance : *La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse*, crainte qui s'oppose à la détestable folie. Il y a donc, là, un acheminement vers la sagesse, une sorte d'entrée qui y

[1] Isai., XXVI, 10. — [2] Eccle., IX, 1. — [3] Job, XIII, 2.

[1] Ps. LXXII, 3, 6. — [2] Math., XXV, 4. — [3] Ps. CX, 9, 10. — [4] Rom., I, 21.

mène. Il n'y a donc repos parfait pour le contemplatif, ni d'un côté, ni de l'autre. Dieu se trouve là plein de sollicitude et ici plein de trouble. Ne cherchez donc pas la chambre mystérieuse dans des lieux, dont l'un semble la chaire d'un maître et l'autre le prétoire d'un juge.

15. Il est un autre lieu, où Dieu apparaît véritablement en repos. Ce n'est pas la demeure d'un juge, ni d'un maître, mais le séjour de l'Époux. Oui, ce lieu est, à mes yeux, la vraie chambre de l'Époux. Que ne puis-je y être quelquefois introduit ! Mais, hélas ! cette heure heureuse vient rarement et passe vite. On y voit d'une claire vue l'éternelle miséricorde du Seigneur s'exercer sans fin, sur ceux qui le craignent : heureux celui qui peut dire : *Je me suis uni à tous ceux qui vous craignent et qui gardent vos commandements* [1]. Les desseins de Dieu, ses dispositions pacifiques envers ceux qui le craignent ne changent pas ; il fait semblant de ne pas voir leurs péchés, il récompense le bien qu'ils pratiquent et par une sorte de miracle, non-seulement leurs bonnes actions, mais leurs mauvaises tournent à leur avantage. O vraiment heureux et seul heureux celui à qui Dieu n'imputera aucun péché [2] ! Et qui donc ne pèche pas quelquefois? Personne. Tous ont péché et tous ont besoin de la miséricorde de Dieu [3]. Qui néanmoins accusera les élus de Dieu [4]? Il me suffit, pour ma justification, d'avoir en ma faveur celui contre qui j'ai péché. Tout ce qu'il consentira à ne point m'imputer est comme s'il n'avait jamais existé. L'exemption de tout péché, voilà la justice de Dieu ; mais la justice, pour l'homme, c'est l'indulgence de Dieu. J'ai vu cela et j'ai compris la vérité de cet oracle : *Quiconque est né de de Dieu ne pèche pas, parce que la génération divine le préserve* [5]. La génération céleste c'est l'éternelle prédestination, par laquelle Dieu a aimé et s'est rendu agréables les élus. Ils lui étaient déjà présents dans son fils, avant la création du monde : ils voyaient sa puissance et sa gloire, en celui en qui ils devaient participer à son héritage, et dont ils porteraient un jour en eux l'image. Je les ai vus comme s'ils n'avaient pas péché ; car, bien qu'ils semblent avoir commis des fautes dans le temps, elles ne se voient pas dans l'éternité ; l'amour du père couvre la multitude de leurs offenses (A) ; aussi appelle-t-il *bienheureux ceux dont les iniquités ont été remises et dont les péchés ont été effacés* [1]. J'ai senti naître tout à coup en moi une confiance et une joie égales à la crainte qui m'avait saisi dans le lieu d'horreur, c'est-à-dire, dans le lieu de la seconde vision, et il m'a semblé que j'étais un de ces bienheureux. Oh ! si cet état avait duré ! Seigneur, visitez-moi, visitez-moi encore, par votre assistance salutaire ; accordez-moi de voir les biens que vous réservez à vos élus, et de me réjouir de la félicité de votre peuple [2].

16. O lieu du vrai repos ! C'est à vous que je dois donner le nom de chambre. On y voit Dieu, non pas troublé par la colère, ni distrait par la sollicitude, mais dans sa volonté bonne, bienveillante et parfaite. Cette vue n'effraie pas, elle attire ; au lieu d'éveiller une inquiète curiosité, elle donne la tranquillité ; elle ne fatigue point les sens, elle les repose. C'est vraiment là le lieu du repos. Le calme de Dieu se communique à tout ; le voir paisible c'est se reposer soi-même. C'est un roi qui, après les longues et pénibles discussions des affaires publiques, a congédié la foule, s'est arraché aux soucis du gouvernement, revient la nuit dans son palais, rentre dans son cabinet intime, en compagnie de quelques amis admis à sa familiarité et à ses confidences ; il est là, d'autant plus tranquille qu'il est plus retiré ; son cœur goûte un calme délicieux à se voir entouré uniquement d'amis. Si quelqu'un de vous a le bonheur d'être ainsi, quelquefois, transporté et caché dans ce lieu secret, dans ce sanctuaire de Dieu et de s'y trouver exempt du trouble des sens, des soucis pénibles, des remords et surtout des images et des représentations corporelles difficiles à écarter, celui-là pourra, à son retour vers nous, se glorifier et dire : *Le roi m'a introduit dans sa chambre* [3]. J'ose assurer, sans témérité, que c'est précisément cette faveur qui cause la joie de l'Épouse. Toutefois, il y a chambre et chambre du Roi, et des trois que j'ai signalées à votre attention, celle-ci est exclusivement le lieu de la paix ; car comme je l'ai clairement démontré, dans la première, on ne jouit que d'un demi-repos et la seconde n'en permet aucun. Celle-là est ravissante de beauté et offre un continuel aliment à la curiosité, celle-ci ne présentant que des horreurs, épouvante notre pauvre infirmité ; mais dans la troisième, l'Époux ne paraît ni terrible, ni redoutable ; au contraire il daigne s'y montrer plein d'amabilité, de bonté, de sérénité, de douceur, de suavité et d'une miséricorde sans mesure, envers ceux qui le craignent.

17. Pour résumer brièvement ce que nous

[1] Ps. CXVIII, 63. — [2] Ps. XXXI, 2. — [3] Rom., III, 21. — [4] Ibid. VIII, 33. — [5] I Jean., III, 9.

(A) Ainsi, au livre *de la Grâce et du libre Arbitre*, n° 29, les péchés des prédestinés sont dits *cachés dans l'amour de Dieu*. Voir aussi Serm. IV, sur div. sujets. et Serm. I, pour la Septuagés. n° 5.

[1] Ps. XXXI, 1. — [2] Ps. CV, 4, 5. — [3] Cant., I, 3.

avons dit longuement du cellier, du jardin et de la chambre, figurez-vous trois sortes de temps, trois genres de mérites, et comme trois espèces de récompenses. Le jardin vous rappelle le temps, le cellier, les mérites, et voyez les récompenses dans la triple considération de l'âme, qui cherche la chambre mystérieuse. Mais c'est assez parler du cellier; s'il faut ajouter quelque chose à ce que nous avons dit du jardin et de la chambre, et s'il se présente, par hasard, d'autres réflexions, nous ne les omettrons pas à l'occasion. N'en disons pas davantage et ne recommençons pas : vous pourriez trouver un sujet d'ennui (ce qu'à Dieu ne plaise) dans ce qui a été dit à l'honneur et à la gloire de l'Époux de l'Église, J.-C. Notre-Seigneur qui est béni par dessus tout, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XXIV [1]

Saint Bernard s'élève principalement contre le péché détestable de détraction, et il montre en quoi consiste surtout la droiture de l'homme.

1. Dieu, dans sa clémence, mes frères, a enfin décrété du haut du ciel notre troisième retour de Rome, et son visage nous a souri. Le délire de Pierre de Léon a cessé ; sa malice a eu un terme, et l'Église a recouvré la paix. L'esprit infernal, qui, depuis huit ans, la troublait par un schisme déplorable, a été terrassé aux pieds de Dieu. N'est-ce pas à lui que je suis redevable d'avoir échappé à tant de périls et de vous être enfin rendu? Oui, j'ai été rendu à vos désirs, et je viens travailler à votre perfection. Je vis, grâce à vos mérites, et je veux vivre, pour entretenir votre ardeur et procurer votre salut. J'accepte volontiers la prière que vous m'adressez, de continuer l'explication autrefois commencée sur les Cantiques, et je pense qu'il vaut mieux revenir sur l'entretien resté interrompu, que de dire quelque chose de tout à fait nouveau; mais je crains que la hauteur du sujet ne dépasse les forces de mon esprit devenu comme étranger à ces matières, après une aussi longue interruption et après avoir été longtemps préoccupé de questions non-seulement si différentes, mais encore si déplorables. Cependant je vous donne ce qui me reste. Le Seigneur daignera peut-être accorder à mon humble soumission et en votre faveur, ce qui me manque; sinon, vous accuserez mes moyens, mais non ma bonne volonté.

2. Or, voici, si je ne me trompe, le texte d'où nous devons partir : *Les cœurs droits vous aiment.* Avant d'expliquer ces paroles, voyons ce qu'elles signifient, de qui il y est question, et qui les a dites, car nous devons suppléer au silence de l'auteur. Peut-être est-il plus juste d'attribuer ces paroles aux jeunes filles qui les ajoutent à ce qu'elles ont déjà dit. Car après nous avoir dit : *Nous nous réjouissons en vous et nous serons ravies, en nous souvenant que vos mamelles sont meilleures que le vin* (elles s'adressent sans aucun doute à leur mère), elles poursuivent : *Les cœurs droits vous aiment* [1]. Je crois ceci dirigé contre quelques-unes d'entre elles, dont le sentiment différait de celui des autres, et qui, en paraissant suivre la route commune, cherchaient leurs avantages propres; qui, au lieu de marcher dans la simplicité et la droiture, jalouses de la gloire particulière de leur mère, se livraient au murmure contre elle, parce qu'elle était entrée seule dans les celliers. C'est précisément ce que l'apôtre exprimait par cette plainte : *Péril dans les faux frères* [2]. Ce sont les mêmes jeunes filles dont les reproches obligèrent l'Épouse à se justifier par cette réponse : *Je suis noire, mais je suis belle, ô filles de Jérusalem* [3]. Aussi, ces murmures et ces blasphèmes portent celles qui sont bonnes, simples, humbles et douces à dire à l'Épouse, pour la consoler : *Les cœurs droits vous aiment.* N'ayez aucun souci des repro-

[1] Prononcé après son retour d'Italie, en 1138, à la fin du schisme de Pierre de Léon, antipape sous le nom d'Ancelet.

[1] Cant., I, 3. — [2] II Cor., XI, 26. — [3] Cant., I, 4.

ches injustes de ces blasphématrices, car il est certain que les cœurs droits vous aiment. Oui, c'est une douce consolation pour nous, quand les méchants calomnient le bien que nous faisons, de nous voir aimés des cœurs droits. C'est assez contre les détracteurs, que nous ayions le témoignage des gens vertueux et celui de notre conscience. *Mon âme ne mettra sa gloire que dans le Seigneur ; que ceux qui sont doux écoutent et qu'ils se réjouissent* [1]. *Que ceux qui sont doux se réjouissent,* dit le prophète. Je plairai à ceux qui sont doux et je supporterai sans peine, les traits que la jalousie des méchants pourra lancer contre moi.

3. Voilà, je pense, la signification de ces paroles : *Les cœurs droits vous aiment :* ce sens est, à mon avis, raisonnable, puisque partout, dans le chœur des jeunes filles, on en trouve qui observent malicieusement les actions de l'Épouse, moins pour les imiter que pour les censurer. Le souvenir des bonnes actions de leurs pères les tourmentent, elles se repaissent des méchancetés du passé. Vous les voyez se promener à part, se réunir, s'asseoir ensemble, puis s'abandonner à de détestables murmures; l'une se ligue avec l'autre : mais l'esprit divin n'est point en elles, tant est violente leur passion de médire et d'entendre médire. Elles s'associent pour déchirer ; elles s'unissent pour désunir ; elles nouent d'hostiles amitiés, et, guidées par une même et mutuelle malice, elles forment une affreuse société, semblables à Hérode et à Pilate, dont l'Evangile dit *qu'ils devinrent amis en ce jour-là* [2], c'est-à-dire, le jour de la Passion de Notre-Seigneur. Se réunir ainsi ce n'est pas faire la Cène, c'est plutôt inviter les autres à boire, c'est boire soi-même à la coupe du démon ; c'est inoculer aux autres, par la langue, un germe de perdition, pendant que la mort, qu'ils reçoivent de plein gré, leur entre par les oreillles. Car, dit le prophète, *la mort entre par nos fenêtres* [3] : ce qui a lieu quand, les oreilles et la bouche ouvertes, nous nous administrons réciproquement le mortel breuvage de la détraction. Que mon âme ne fréquente pas l'assemblée des détracteurs, car *ils sont haïs de Dieu* [4]. Oui, l'apôtre le déclare : *Les détracteurs sont les ennemis de Dieu.* Et Dieu lui-même confirme, par le Psalmiste, cette sentence : *Je poursuivais,* dit-il, *celui qui médisait de son prochain* [5].

4. Ce qui ne doit pas nous surprendre, car ce vice, on le sait, offense et blesse plus que les autres, la charité qui est Dieu. Vous pouvez le remarquer vous-mêmes : premièrement

[1] Ps. xxxiii, 2. — [2] Luc, xxiii, 12. — [3] Jérém., ix, 21. — [4] Rom., i, 30. — [5] Ps. c, 5.

le médisant est dépouvu de charité. Ensuite quel but se propose-t-il, sinon de rendre la victime de sa médisance ou méprisable ou haïssable aux yeux de ceux qui l'écoutent? Le médisant blesse donc la charité qui est en lui ; il la détruit aussi, dans tous ceux qui lui prêtent l'oreille, et jusque dans les absents, à qui ses paroles sont rapportées par les auditeurs. Et ainsi, un mot, un simple mot, en se propageant, peut facilement et rapidement empoisonner de son venin une multitude d'âmes. Aussi le prophète dit-il des médisants : *Leur bouche est remplie de malédictions et d'amertume : leurs pieds courent avec vitesse pour répandre le sang* [1]. Oui, leurs pieds ont la vitesse de leur parole ; une seule personne a parlé, elle n'a dit qu'un mot : et ce simple mot, en un instant, tue les âmes d'une multitude d'auditeurs, dont il a empoisonné les oreilles; car un cœur où l'envie a versé son fiel ne répand aussi, par l'organe de la langue, qu'amertume, selon cette parole du Sauveur : *La bouche parle de l'abondance du cœur* [2]. Ce vice offre différentes nuances : les uns vomissent effrontément et sans détours le venin de la détraction tel qu'il arrive à leurs lèvres : les autres essayent de couvrir leur malice d'un verni de respect simulé : ils poussent de longs soupirs, affectent une certaine gravité et une certaine lenteur, montrent un visage triste, baissent les yeux, formulent la médisance sur un ton plaintif, mais d'autant plus persuasif que les auditeurs la croient faite à regret, et plutôt dans un sentiment de compassion que dans une intention maligne. Je le plains bien sincèrement, dit le médisant, je l'aime ; mais jamais je n'ai pu le corriger de ce défaut. Je savais bien cela de lui, dit un autre, et je ne l'aurais jamais divulgué ; mais puisque la chose est connue, je ne puis nier la vérité : c'est avec peine que je l'avoue, mais la chose est trop vraie ; quel dommage, ajoute-t-il : car il a tant de qualités! mais à dire vrai il est inexcusable sur ce point.

5. Après ces courtes observations sur ce vice perfide, revenons au texte que nous devons expliquer et montrons quels sont ceux qu'il appelle *droits.* Nul homme intelligent n'admettra qu'il s'agisse ici, dans les amis de l'Epouse, d'une rectitude corporelle. Il faut donc montrer qu'il s'agit plutôt d'une rectitude spirituelle, ou de la droiture de l'âme et du cœur. C'est l'Esprit-Saint qui parle et il compare les choses spirituelles à d'autres choses prises de l'ordre spirituel. Dieu a fait l'homme droit, en son âme, et non pas seulement selon sa matière terrestre et corruptible.

[1] Ps. xiii, 3. — [2] Luc, vi, 15.

Il l'a créé à son image et à sa ressemblance [1]. Et lui, comme vous le chantez, *lui le Seigneur notre Dieu est plein d'équité et de droiture, et il n'y a point d'injustice en lui* [2]*!* Aussi le Dieu plein de droiture a fait l'homme droit et semblable à lui-même, c'est-à-dire, exempt, comme lui, d'iniquité. L'iniquité est une maladie de l'âme et non une affection de la chair. Apprenez donc à garder l'image divine, non dans votre substance grossière et terrestre, mais dans la partie spirituelle de vous-mêmes. Dieu est spirituel : que ceux qui veulent lui devenir, ou lui rester semblables, rentrent en leur cœur, pour y négocier cette affaire. Là, contemplant, sans voile, la gloire de Dieu, qu'ils se transforment à son image, et qu'ils avancent de clarté en clarté, éclairés par l'esprit du Seigneur [3].

6. Si Dieu a donné au corps de l'homme une attitude droite, c'était peut-être pour que la forme extérieure de la partie la moins noble de lui-même avertît, en lui, l'homme intérieur façonné à l'image divine de conserver sa rectitude spirituelle; et la beauté physique devait lui reprocher sa difformité morale. Quelle indignité en effet de porter, en un corps droit, une âme courbée et abaissée! C'est un désordre, c'est une honte qu'une statue d'argile, comme le corps, ait les yeux en haut, considère le ciel et jouisse du spectacle des astres, tandis qu'une créature spirituelle et d'origine céleste tient, au contraire, ses regards, c'est-à-dire ses sens intérieurs et ses affections attachés à la terre; et qu'une substance, qui ne devrait vivre que dans la pourpre, se roule dans la fange, comme un animal immonde et n'embrasse que l'ordure [4]. Rougis, ô mon âme, d'avoir échangé l'image de Dieu pour celle de la bête. Venue du ciel, rougis d'être tombée dans la boue; ô âme, dit le corps, regarde-moi, et sois couverte de confusion. Créée droite, comme Celui qui t'a faite, tu m'as reçu comme un aide semblable à toi et doué de rectitude physique. De quelque côté que tu portes tes regards, en haut du côté de Dieu, en bas de mon côté, (et personne n'a jamais haï sa chair,) tu retrouves partout les traits de ta beauté : partout, la sagesse, comme une maîtresse amie, te prodigue des avertissements qui te rappellent ta dignité. Moi, j'ai gardé la prérogative que j'ai reçue pour toi : et tu n'as pas honte d'avoir perdu la tienne? Pourquoi le Créateur voit-il son image détruite en toi, tandis qu'il te conserve la tienne en moi, et te la remet sans cesse sous les yeux? Tu as tourné à ta confusion tous les services que je te devais. Tu abuses de ma docilité. Ame grossière et animale tu ne mérites pas d'habiter un corps humain!

7. Des âmes ainsi courbées ne peuvent aimer l'Epouse, parce qu'amies du monde elles ne le sont pas de l'Époux. *Quiconque*, est-il dit, *veut aimer ce siècle, se rend par là même ennemi de Dieu* [1]. Poursuivre et goûter les choses d'ici-bas, c'est donc abaisser son âme : au contraire, méditer et désirer les choses d'en haut, c'est la redresser : mais elle ne sera parfaite qu'à la condition d'arrêter et de fixer désormais ses affections et sa volonté. Je vous appellerai donc droits, si vos affections sont droites en tout, et si vos œuvres ne sont pas un démenti porté à vos croyances. Que votre foi, que vos œuvres témoignent de l'état de votre âme invisible. Estimez-vous droits si vous vous montrez catholiques dans vos croyances et justes dans votre conduite. Sinon avouez franchement que vous êtes tout courbés : car voici ce qui est dit : *Si vous offrez avec droiture votre sacrifice, mais que vous fassiez une injuste séparation, vous avez péché* [2]. Vous êtes droit quand vous offrez à Dieu les dons que nous venons d'énoncer : vous ne l'êtes plus, quand vous les séparez. Ne soyez donc pas des sacrificateurs droits et d'injustes séparateurs. Pourquoi séparer en vous les actes de la foi? C'est un crime : vous tuez ainsi votre foi, puisque la foi sans les œuvres est morte [3]. Vous faites à Dieu une offrande morte? Si l'amour est l'âme de la foi, qu'est-ce qu'une foi qui agit sans amour? C'est un cadavre? Honorerez-vous Dieu par une oblation infecte? Et l'apaiserez-vous, en devenant le meurtrier de votre foi? Trouvera-t-il une hostie pacifique, dans une cruelle discorde? Il n'est pas surprenant que Caïn se soit précipité sur son frère, lui qui avait déjà tué sa foi? Quoi, tu es surpris, ô Caïn, que Dieu qui te méprise, ne regarde que ton offrande [4]? Ne sois pas étonné qu'il n'abaisse pas ses yeux sur un homme divisé d'avec lui-même. Si tu veux mettre la main au sacrifice, pourquoi livres-tu ton cœur à la jalousie? Tu ne saurais te rendre Dieu favorable, puisque tu n'es pas d'accord avec toi-même; au lieu de l'apaiser tu l'offenses; tu ne portes pas encore un coup impie, mais déjà tu fais une séparation injuste. Tu n'as pas encore immolé ton frère, mais déjà tu as immolé ta foi. Est-il droit, même quand il étend sa main vers Dieu, celui dont le cœur est entraîné par la jalousie et la haine envers un frère? Et quelle peut-être la rectitude d'un homme dont la foi est morte, dont

[1] Gen., I, 27. — [2] Ps. XCI, 16. — [3] II Cor., III, 18.— [4] Thren., IV, 6.

[1] Jacq., IV. 4. — [2] Gen., IV, 7. — [3] Jac., II, 20. — [4] Gen., IV, 5.

les œuvres sont la mort, dont l'âme, sans dévotion, est remplie d'amertume? Son sacrifice était bien accompagné de foi, mais d'une foi sans amour; offrande droite, séparation cruelle.

8. La mort de la foi c'est sa séparation d'avec la charité. Croyez-vous en J.-C.? faites les œuvres de J.-C., afin que votre foi soit vivante. Que l'amour anime votre foi, et que vos actes en deviennent la preuve. Que les actions terrestres n'abaissent pas Celui que la foi aux choses célestes a élevé! Puisque vous prétendez demeurer en J.-C., vous devez marcher sur ses traces. Mais, si vous cherchez votre gloire, vous portez envie à la prospérité d'autrui. Si vous déchirez les absents, si vous rendez le mal pour le mal, sachez-le, J.-C. n'a pas agi de la sorte. Vous prétendez connaître Dieu et vos œuvres en sont une négation. Vous manquez de droiture : impie que vous êtes, vous donnez votre langue au Christ et votre âme au démon. Écoutez donc ce que dit le Seigneur : *Cet homme m'honore du bout des lèvres, mais son cœur est loin de moi* [1]. Vous n'êtes certainement pas droits, dans une séparation si injuste. Vous ne pouvez pas lever une tête courbée sous le joug du démon. Accablés par l'iniquité, vous êtes incapables de vous redresser. Vos fautes pèsent sur votre front, comme un insupportable fardeau, plus lourdes qu'une masse de plomb [1]. Vous voyez donc qu'une foi même orthodoxe [2], si elle n'opère pas par la charité, ne saurait rendre à l'homme sa rectitude. Mais celui qui est privé de la charité ne peut aimer l'Epouse. Les œuvres elles-mêmes quoique droites, ne rendent pas le cœur droit, sans la foi : car, comment appeler droit un homme qui n'est pas agréable à Dieu? *Or, sans la foi, impossible de plaire à Dieu* [3]. Et Dieu ne plaît pas à ceux qui ne lui plaisent pas. Celui à qui Dieu plaît ne saurait lui déplaire, et l'âme à laquelle il ne plaît pas n'est pas son Epouse. Comment donc serait-il droit celui qui n'aime ni Dieu, ni l'Église de Dieu, à laquelle il est dit : *Les cœurs droits vous chérissent?* Si donc, ni la foi sans les œuvres, ni les œuvres dans la foi, ne suffisent à la rectitude de l'âme, nous, mes frères, qui croyons en J.-C., efforçons-nous de redresser nos voies et nos affections. Elevons nos cœurs et nos mains vers Dieu, afin d'être trouvés entièrement droits, attestant par nos œuvres, la rectitude de notre foi, aimant l'Epouse et aimés de l'Epoux, J.-C. N.-S., le Dieu béni dans les siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XXV

L'Épouse, c'est-à-dire l'Église, est noire et belle.

1. Je vous disais que les rivales de l'Église, en la forçant de répondre à leurs attaques, montraient bien que tout en paraissant être de corps du nombre des jeunes filles ses compagnes, elles ne l'étaient pas de cœur. Elle leur dit donc : *Filles de Jérusalem, je suis noire mais je suis belle* [2]. Ce qui prouve qu'elles médisaient d'elle et lui reprochaient d'être noire. Mais voyez la patience et la bonté de l'Épouse. Au lieu de leur rendre le mal pour le mal elle les bénit, elle les appelle filles de Jérusalem, elles, à qui leur méchanceté méritait plutôt le titre de filles de Babylone, ou filles de Baal, ou tout autre nom injurieux. Elle avait sans doute appris du prophète, ou plutôt de l'onction divine, qui recommande la douceur, qu'il ne faut point briser le roseau déjà rompu, ni éteindre la mèche encore fumante [2]. Aussi ne croit-elle pas devoir ajouter l'irritation à l'émotion qu'elles éprouvaient, ni stimuler les aiguillons de leur jalousie. Elle s'applique plutôt à être pacifique avec ces ennemies de la paix, s'estimant tenue à des obligations, même envers des insensées. Elle préfère les apaiser par de douces paroles, et elle est plus soucieuse du salut de ces pauvres malades que de sa propre vengeance.

2. Souhaitons tous cette perfection, qui doit surtout servir de modèle aux bons prélats. Car les bons et fidèles supérieurs savent qu'ils ont en partage, non les honneurs, mais le soin

— [1] Isai., XXIX, 13. — [2] Cant., I, 4.

[1] Ps. 37, 5. — [2] Zach., V, 7. — [3] Hébr., II, 6. — [4] Isaïe, XLII, 3.

des âmes de leurs subordonnés. Des plaintes viennent-elles à leur révéler les murmures secrets et injurieux dont ils sont l'objet, ils s'oublient eux-mêmes, parce qu'ils sont plutôt médecins que maîtres, et ils s'empressent de panser une âme en délire au lieu de s'en venger. Voilà pourquoi l'Épouse appelle filles de Jérusalem les compagnes dont elle endure la malveillance et les médisances, afin d'apaiser leurs murmures par sa douceur, de calmer leur agitation et de guérir leur jalousie. Car il est écrit : *Une langue pacifique étouffe les procès* [1]. Les filles de ce caractère sont, en effet, de Jérusalem, sous un rapport, et ce n'est pas à tort que l'Épouse les nomme ainsi. Soit par les sacrements de l'Église qu'elles reçoivent indistinctement avec les bons, soit par la foi dont elles font une égale et commune profession, soit par leur société extérieure avec les fidèles, soit, au moins, par l'espérance du salut à venir et qu'on peut encore attendre pour elles, malgré leur vie actuelle, elles sont bien appelées filles de Jérusalem.

3. Mais voyons ce que signifient ces paroles : *Je suis noire, mais je suis belle*. Ne renferment-elles pas de contradiction? Non. Je le dis pour les simples, qui ne savent pas distinguer entre la couleur et la beauté; la beauté tient à l'ensemble de l'être et la noirceur n'est qu'une couleur; tout ce qui est noir n'est pas dénué pour cela de beauté. Le noir nous plaît, par exemple, dans la prunelle de l'œil : les petites pierres noires plaisent, dans une parure : et les cheveux noirs donnent de la grâce et du charme à une figure blanche. Cette remarque s'applique à mille choses; vous trouverez un grand nombre d'objets, qui pour être à l'extérieur sans couleur, ne manquent pas d'une certaine beauté d'ensemble. C'est ainsi que l'Épouse, qui est belle dans l'ensemble de son être, peut paraître aussi noire, mais seulement durant le cours de son pèlerinage. Il en sera autrement, dans la patrie, lorsque le roi de gloire l'aura devant lui, sans rides, et sans taches, et sans défauts. Mais, si elle prétendait n'être pas noire présentement, elle se ferait illusion et la vérité ne serait point en elle. Ne soyez pas surpris si elle dit : *Je suis noire*, et si elle se glorifie ensuite *d'être belle*. Comment, en effet, ne serait-elle pas belle celle à qui l'Époux dit : *Venez, ma beauté* [2]? Si on lui dit : *venez*, c'est qu'elle n'est pas encore arrivée. Ce qui nous fait entendre que cette parole ne s'adresse pas à l'Épouse bienheureuse qui règne désormais dans la patrie, mais à cette fille noire qui gémit sur la route de l'exil.

[1] Prov., xxv, 15. — [2] Cant., II, 10.

4. Apprenez pourquoi elle se dit *noire*, et pourquoi elle se prétend *belle*. Elle est noire, à cause de la vie souillée qu'elle a menée sous le Prince du monde, quand elle portait en elle l'image de l'homme terrestre. Et elle se prétend belle, à raison de l'image céleste qu'elle a reçue, en entrant dans une vie nouvelle. Mais, s'il en est ainsi, pourquoi n'emploie-t-elle pas le passé, et ne dit-elle pas j'ai été *noire*, au lieu de *je suis noire?* Si on admet ce sens, les paroles suivantes, *comme les tentes de Cédar, comme les pavillons de Salomon*, signifieront que l'Épouse rattache sa vie ancienne aux tentes de Cédar, et sa vie nouvelle au pavillon de Salomon. Car le mot pavillon a la même signification que celui de tente, selon ce mot du prophète : *Mes pavillons ont été renversés tout d'un coup, et mes tentes abattues* [1]. L'Épouse a donc été *noire*, comme les peaux grossières des tentes de Cédar : puis, elle est devenue *belle*, comme les pavillons glorieux du Roi.

5. Mais voyons comment ce langage de l'Épouse se rapporte aux deux états de sa vie passée. Si on ne considère que l'extérieur des saints, et leur physionomie, quelle humilité ! quel abaissement! quel air négligé! Mais au dedans d'eux-mêmes, ils contemplent, sans voile, la gloire de Dieu, ils se transforment à à son image, marchant de clarté en clarté, sous l'illumination de l'Esprit divin [2]. Ne vous semble-t-il pas que ces âmes ont droit de répondre, à ceux qui leur reprochent leur noirceur : Oui, *je suis noire, mais je suis belle?* Et voulez-vous que je vous prouve qu'une âme peut être à la fois noire et belle? *Ses lettres*, disaient les Corinthiens, en parlant de saint Paul, *sont graves et fortes : mais sa présence paraît infirme, ainsi que sa personne, et méprisables sont ses discours* [3]. Il s'agissait de saint Paul. Quoi, filles de Jérusalem, vous jugerez Paul sur la vue seule, et vous le dédaignerez, comme s'il était sans aspect, ni beauté, parce que vous n'apercevrez qu'un homme chétif et faible, *assujetti à la faim, à la soif, au froid, à la nudité, accablé sous le poids des travaux immenses, chargé de coups, et exposé sans cesse à la mort* [4]? Car, voilà ce qui défigure l'apôtre, et le rend sans gloire, méprisable, noir, inconnu, et en fait la balayure du monde. Et cependant n'a-t-il pas été ravi jusqu'au Paradis, et après avoir franchi le premier ciel et le second, n'a-t-il pas par sa pureté, pénétré jusqu'au troisième? O âme vraiment belle, que la beauté céleste n'a pas dédaigné d'admettre

[1] Jérém., IV, 20. — [2] II Cor., III, 18. — [3] Ibid., II, 27. — [4] Id.

auprès d'elle, quoi qu'habitant un corps infirme et chétif, que la sublimité angélique n'a pas rejetée, que la clarté divine n'a pas repoussée? Vous l'appelez noire. Oui, *elle est noire mais belle, filles de Jérusalem :* elle est noire, selon vous : elle est belle, au jugement de Dieu et des Anges. Si elle est noire, elle ne l'est qu'au dehors : mais elle s'inquiète peu de vos jugements, ou des appréciations qui s'arrêtent au dehors. L'homme voit la figure : mais Dieu voit le cœur [1]. Voilà comment, tout en étant noire au dehors, l'Épouse est belle au dedans et plaît à celui à qui elle s'est donnée. Ce n'est pas à vous que Paul veut plaire : s'il vous plaisait il cesserait d'être serviteur du Christ. Heureuse noirceur qui produit l'éclat de l'âme, la lumière de la science, et la pureté de la conscience!

6. Ecoutez enfin les promesses que Dieu adresse, par le prophète, à ces âmes que l'humilité de la pénitence et l'ardeur de la charité, pareille à l'ardeur du soleil, ont comme noircie et décolorée : *Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige : et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils seront blancs comme la laine* [2]. Il ne faut donc pas mépriser, dans les saints, ce sombre aspect extérieur qui produit la blancheur intérieure et prépare un sanctuaire à la sagesse, car la *sagesse*, est-il dit, *est l'éclat de la lumière éternelle* [3], et l'âme dans laquelle elle a choisi sa demeure doit être blanche. *Si l'âme du Juste est le siége de la sagesse,* je n'hésiterai pas à dire qu'elle est blanche; mais peut-être que cette blancheur est la justice même. Paul était juste lui *à qui était réservée la couronne de justice* [4]. Par conséquent, l'âme de Paul était blanche, et la sagesse y résidait, en sorte qu'il prêchait cette sagesse aux parfaits, la sagesse cachée dans le mystère, et que nul prince de ce monde n'a connue. Et c'est l'obscurité extérieure résultant de la bassesse apparente de sa personne, de ses travaux, de ses jeûnes, et de ses veilles prolongées qui produisait, en lui cet éclat de sagesse et de justice. Aussi, ce qui semble noir en Paul est plus brillant que toutes les parades du monde et que les ornements royaux. On ne pourra jamais lui comparer ni beauté charnelle si grande qu'elle soit, ni la fraîcheur, ni la délicatesse d'une peau destinée au feu, ni les charmes d'un visage voué à la pourriture, ni la richesse des étoffes menacées de vieillir, ni le poli de l'or, ni la splendeur des pierres précieuses, rien enfin de ce qui est fait pour la corruption.

[1] I Rois, xvi, 7. — [2] Isaï., i, 18. — [3] Sages., vii, 26. — [4] Tim., iv, 8.

7. Les saints ont donc raison de mépriser la parure et le soin superflu de l'homme extérieur nécessairement corruptible, pour s'appliquer à embellir l'homme intérieur, fait à l'image divine, et qui se renouvelle de jour en jour. Ils sont assurés que rien ne plaît davantage à Dieu que son image, rendue à sa première beauté. Voilà pourquoi toute leur gloire vient du dedans, et non du dehors; et ils la placent, non dans une fleur qui sèche et périt dans l'opinion éphémère, mais en Dieu. Aussi, disent-ils : *Notre gloire c'est le témoignage de notre conscience* [1]. Le seul juge de leur conscience est Dieu, à qui ils veulent plaire, et lui plaire est leur unique et suprême gloire. Et elle n'est pas méprisable la gloire qui vient du dedans, dans laquelle le Roi de gloire daigne mettre la sienne, selon cette parole de David : *Toute la gloire de la fille du Roi lui vient du dedans* [2]. La gloire la plus sûre est celle qui nous vient de nous-mêmes et non des autres. Mais les saints ne doivent pas seulement se glorifier de leur blancheur intérieure, mais encore de leur noirceur extérieure, en sorte que pour eux, rien n'est perdu et que tout contribue à leur bien. Ne nous glorifions donc pas uniquement dans notre espérance, mais encore dans nos tribulations. *Je prendrai plaisir*, dit saint Paul, *à me glorifier dans mes infirmités, afin que la vertu de Jésus-Christ habite en moi* [3]. Et c'est une infirmité désirable que celle qui est compensée par la vertu du Christ. Qui me donnera d'être, non-seulement faible, mais abattu, mais anéanti en moi-même, afin que la force du Dieu des vertus m'affermisse? *Car la force se perfectionne dans la faiblesse, et quand je suis faible c'est alors que je suis fort et puissant* [4].

8. S'il en est ainsi, l'Épouse met à juste titre sa gloire dans ce que ses rivales lui objectent comme une honte; et elle a raison de se vanter, non-seulement d'être *belle*, mais encore d'être *noire*. Elle ne rougit pas d'un état qu'elle sait avoir été d'abord celui de son Époux. Quel honneur pour elle de lui ressembler! Est-il rien de plus glorieux pour elle que de porter les opprobres du Christ? Et voilà ce qui lui arrache ce cri de joie et de salut : *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre qu'en la croix de mon Seigneur Jésus-Christ* [5] ! L'ignominie de la croix est un bonheur pour qui n'est pas ingrat envers Jésus crucifié. C'est une noirceur. Mais c'est aussi l'image et la ressemblance du Seigneur. Interrogez le saint prophète Isaïe et il vous dira en quel état il l'a

[1] II Cor., i, 12. — [2] Ps. xliv, 14. — [3] II Cor., 12. — [4] Ibid., xii, 9, 10. — [5] Galat., vi, 14.

aperçu; car de qui parlait-il, sinon de lui, quand il l'appelle *un homme de douleur qui connaît l'infirmité, un homme sans beauté, sans éclat*. Et il ajoute : *Nous l'avons regardé comme un lépreux, frappé de la main de Dieu, et humilié ; il a été couvert de plaies pour nos iniquités, brisé pour nos crimes. Nous avons été guéris par ses meurtrissures* [1]. Voilà ce qui le rendait noir. A ces paroles joignez ces autres de David : *Vous surpassez en beauté les enfants des hommes* [2], et vous avez, dans l'Époux, tout ce que l'Épouse dit ici elle-même.

9. D'après ces paroles Jésus-Christ ne pouvait-il pas répondre aux Juifs ses ennemis : Je suis noir, mais je suis beau, enfants de Jérusalem? Il était *noir*, en effet, puisqu'en lui il *n'y avait plus ni beauté, ni éclat : noir*, puisque *c'était un ver de terre et non un homme, l'opprobre des hommes, et le rebut du peuple* [3]. Puisqu'il *s'était fait péché* [4]. Et j'hésiterais à l'appeler *noir?* Voyez-le couvert de lambeaux, tout livide de blessures, tout souillé de crachats, tout défiguré des pâleurs de la mort, et vous avouerez bien qu'il était alors vraiment noir. Mais demandez aux Apôtres en quel état ils l'ont vu sur la montagne : demandez aux anges, quel est cet état dans lequel ils désirent le contempler, et vous serez ravi de sa beauté. Il est donc beau en lui-même : il est noir pour nous. Seigneur Jésus! Que je vous trouve beau, jusque sous notre forme terrestre, beau, non-seulement par les miracles divins qui vous environnent de leur éclat, mais encore par la vérité, et la douceur, et la justice qui sont en vous. Heureux qui étudie attentivement votre vie humaine et s'efforce autant qu'il est en lui de l'imiter! Cette béatitude est le partage de votre belle Épouse : elle est comme les prémices de sa dot. Aussi est-elle empressée de reproduire votre beauté autant que courageuse à partager, sans en rougir, vos humiliations. C'est ce qui lui faisait dire : *Je suis noire, mais je suis belle*, et elle ajoutait cette comparaison : *Comme les tentes de Cédar et les pavillons de Salomon*. Mais c'est ici un mystère que la fatigue ne permet pas d'aborder. Vous avez le temps de frapper à la porte de Dieu. Si vous le faites, celui qui révèle les mystères et qui nous invite à frapper ne tardera pas à vous ouvrir : car *c'est lui-même qui ouvre et personne ne ferme* [1]. C'est l'Époux de l'Église, Jésus-Christ notre Seigneur, béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XXVI

Saint Bernard déplore la mort de son frère Gérard [5].

1. *Comme les tentes de Cédar et les pavillons de Salomon* [6]. C'est par là qu'il nous faut commencer, puisque là, finit notre entretien précédent. Vous attendez donc le sens de ces paroles et leur liaison avec le texte que nous avons expliqué, car c'est une comparaison. Or, la liaison peut s'entendre en ce sens que les deux termes de la comparaison ne se rattachent qu'à ce mot, *je suis noire*. Ou bien, la liaison peut encore exister en ce sens, que ces deux mots : *Je suis noire et je suis belle*, se rattachent à ces deux autres : *comme les tentes de Cédar et les pavillons de Salomon;* mais chaque terme isolé se liant à l'autre pris isolément. Ce dernier sens est plus naturel : le premier est plus obscur. Exposons-les tous les deux, en commençant par le moins clair. Toutefois la difficulté n'est pas dans les deux premiers mots, mais seulement dans les derniers, car le mot *Cédar*, qui signifie ténèbres, se rapporte clairement à ces autres mots : *Je suis noire*. On ne peut affirmer que ces expressions *pavillons de Salomon*, soient la même chose que la *beauté* dont l'Epouse se vante. Mais qui ne voit que *tentes et pavillons* expriment la même idée? Et que sont toutes ces tentes, sinon nos corps, avec lesquels nous traversons cet exil? Nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente : nous sommes à la recherche de notre demeure future [3]. Nous guerroyons, comme sous des

[1] Isai., LIII, 35. — [2] Ps. XLIV, 3. — [3] Ps. XXI, 7. — [4] II Cor., V, 21. — [5] Prononcé en 1138. Voir Tom. Ier, p. 333. — [6] Cant. I, 4.

[1] II Cor., V, 21. — [2] Apoc., III, 7. — [3] Hébr., XIII, 14.

tentes, conquérant le ciel par la violence, et la vie de l'homme sur la terre est un combat [1]. Et tant que nous luttons dans le corps, nous sommes loin de Dieu, loin de la lumière : car le Seigneur est lumière, et moins nous lui sommes unis, plus nous sommes plongés dans les ténèbres, c'est-à-dire, en Cédar. Que ce cri de douleur soit donc le nôtre : *Que mon exil s'est prolongé! J'ai demeuré avec les habitants de Cédar; et mon âme s'est trouvée étrangère parmi eux* [2]! Notre corps n'est donc, ni la demeure d'un citoyen, ni la maison d'un indigène : c'est la tente d'un soldat, ou l'hôtellerie d'un voyageur. Oui, notre corps n'est qu'une tente, la tente de Cédar. Placé entre l'âme et Dieu, il prive présentement cette âme du spectacle de l'infinie lumière : il ne lui permet de la voir qu'en *énigme et comme en un miroir*, et non *face à face* [3].

11. Voyez-vous comment l'Église est noire, et comment quelque rouille s'attache aux plus belles âmes? La cause en est dans la tente de Cédar, dans les exercices d'une milice laborieuse, dans la longueur d'un misérable exil, dans les privations, et les difficultés qu'on y trouve, enfin, dans ce corps fragile et pesant : car le corps corruptible appesantit l'âme, et cette demeure terrestre abat l'esprit, par la multiplicité des soucis qui l'agitent [4]. C'est pourquoi ces âmes aspirent à être délivrées de leurs chaînes, afin de voler dans les bras du Christ. C'est pourquoi l'une d'elles s'écriait en gémissant : *Malheureux homme que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort* [5] ? Elle savait que, dans la tente de Cédar, elle ne pouvait être exempte ni de rides, ni de taches, ni de souillures; aussi souhaite-t-elle d'en sortir. Telle est la raison qui fait dire à l'Épouse qu'elle est noire *comme les tentes de Cédar*. Mais comment a-t-elle la beauté des pavillons de Salomon? Je pressens ici quelque chose de sublime et de sacré, que je n'ose dire, sans l'ordre et l'assistance de celui qui a lui-même caché et scellé ces hauts mystères, car j'ai lu : *Celui qui tente de sonder la majesté sera écrasé sous la gloire* [6]. Je m'arrête donc et j'attends. A vous de nous obtenir, comme d'ordinaire, par vos prières, la connaissance et la lumière, afin que nous revenions, avec autant d'empressement que de joie, à un sujet qui demande un esprit attentif. Et peut-être qu'une pieuse prière obtiendra cette faveur, mieux qu'une téméraire curiosité. Le chagrin que j'éprouve et la calamité qui m'a frappé me commanderaient peut-être de finir?

[1] Job, VII, 1.—[2] Ps. CXIX, 5, 6.—[3] I Cor., XIII, 12.—[4] Sages., IX, 15. — [5] Rom., VII, 24. — [6] Prov., XXV, 27.

3. Car pourquoi dissimuler (A) et cacher un feu qui consume mon triste cœur et dévore mes entrailles? Ainsi renfermé il s'étend plus profondément, et me condamne à des tortures plus cruelles. Comment puis-je, dans l'amertume où je suis plongé, m'occuper de ce cantique? La vivacité de la douleur m'ôte toute idée; et l'indignation du Seigneur absorbe mon esprit. La perte de celui qui donnait à mes pieuses occupations leur liberté fait que mon cœur lui-même m'a abandonné. Jusqu'ici, je me suis contenu, j'ai dissimulé, j'ai empêché mon affection de dominer ma foi. Quand tout le monde pleurait, vous avez pu remarquer que j'ai suivi, les yeux secs, le triste convoi. Je suis resté sur la tombe, sans verser une larme, jusqu'à la fin des funérailles. Revêtu des ornements sacerdotaux, j'ai moi-même récité, pour lui, les prières ordinaires : j'ai selon l'usage, jeté de mes mains la terre sur le corps de mon frère chéri, destiné à devenir bientôt terre lui-même. Ceux qui me regardaient pleuraient et s'étonnaient de me voir impassible, et ils étaient pleins de compassion, moins pour le défunt que pour moi qui l'avais perdu : car quel cœur de bronze ne me plaindrait d'avoir survécu à Gérard? Sa mort est un malheur commun : mais rien n'égale le coup qui me frappe. Je maîtrisais mon affection avec toutes les forces que donne la foi : je luttais contre elle, pour n'être pas vaincu. Je pensais à la nécessité impérieuse de la nature, à la dette imposée à l'humanité, à notre condition, à l'ordre du Tout-Puissant, au décret du juge suprême, à la sévérité et à la volonté du Dieu terrible. Ces considérations m'ont empêché de me livrer aux pleurs, malgré l'excès de la douleur qui me trouble. Mais si j'ai commandé à mes larmes, je n'ai pu commander à mon chagrin, et selon qu'il est écrit, *j'ai été*

(A) Ici commence l'éloge funèbre de Gérard, que Béranger, impudent disciple d'Abailard, attaque sans motif et auquel il reproche *d'associer la tristesse à la joie*. Il reproche aussi à saint Bernard d'avoir employé certaines expressions de saint Ambroise, tirées de l'oraison funèbre de Satyre, son frère. Mais ces expressions ne se trouvent pas ici : elles y seraient, qu'on en devrait pas faire un crime à saint Bernard. — Voici deux citations prises de l'Eloge de Satyre : « Mon frère a quitté la vie, ou pour mieux parler, « il a échangé la mort pour la vie. Mon frère est parti, lui, « la conscience inflexible, le miroir des mœurs, le lien de « la religion. Qui donc m'animera désormais au travail? « Qui adoucira mes chagrins? — Le bœuf cherche son « compagnon; il sent son isolement, et ses mugissements « témoignent de son attachement. Le bœuf, dis-je, cherche « le bœuf avec lequel il avait l'habitude de porter le joug. » — Aucun de ces textes ne se trouve en saint Bernard. Béranger avait eu la précaution de dire : *Si je ne me trompe*, pour ne pas s'exposer au reproche de mensonge et d'imposture.

troublé, et j'ai gardé le silence [1]. Une douleur ainsi confirmée a pénétré plus profondément en moi et a jeté, dans mon cœur, des racines profondes; je le sens, cette douleur est devenue d'autant plus poignante que je lui ai moins permis de s'épancher. Je l'avoue, je me sens vaincu ; il faut que mes souffrances intérieures éclatent au dehors. Qu'elle s'échappe donc enfin ma douleur et qu'elle paraisse aux yeux de mes enfants ; ils connaissent ma perte, ils seront indulgents pour mes plaintes, et me consoleront avec plus de bonté.

4. Vous savez, ô mes fils, combien ma douleur est juste, et quelle compassion mérite la blessure faite à mon cœur. Vous voyez quel fidèle ami ma délaissé, dans la voie ou je marchais. Combien il était attentif dans ses assiduités, ardent en ses œuvres; quelle était la douceur de ses mœurs? Qui m'était plus nécessaire ? Qui m'aimait autant ? Nous étions frères par la naissance, mais plus proches encore par la religion. Ah ! plaignez mon malheur, je vous en supplie, vous qui savez ces choses. J'étais faible de corps et il me portait ; j'étais sans courage et il me ranimait ; j'étais lâche et paresseux et il m'excitait, j'étais imprévoyant et oublieux et il m'avertissait. Pourquoi m'avez-vous été enlevé ? pourquoi m'avez-vous été arraché des mains, homme qui partagiez mes sentiments ; homme selon mon cœur ? Nous nous sommes aimés pendant la vie ; pourquoi la mort nous a-t-elle separés ? Cruelle séparation ! La mort seule pouvait l'opérer. Vivant, m'auriez-vous jamais quitté ? Cet affreux divorce ne pouvait être que l'ouvrage de la mort, car, qui aurait pu briser les doux liens de notre mutuelle tendresse, si ce n'est l'ennemi de toute jouissance ? En enlevant l'un d'entre nous, la mort nous a tués tous les deux, car votre mort n'est-elle pas aussi la mienne ? Ah ! c'est pour moi surtout qu'elle est une mort, pour moi à qui reste une vie plus malheureuse que le trépas ! Je vis, pour être désormais un mort vivant ; et j'appellerais cela une vie ? Impitoyable mort ! Il me serait plus doux d'être privé de la jouissance de la vie que du fruit de la vie ; car la vie sans ses fruits c'est la mort la plus dure. Deux châtiments sont réservés à l'arbre infructueux : la hache et le feu [2]. Jalouse de mes travaux, ô mort, tu m'as donc séparé d'un ami, d'un frère, par les soins duquel ces travaux devaient porter des fruits (si toutefois ils n'étaient pas stériles.) Mieux valait pour moi être privé de la vie que de votre présence, ô Gérard, vous si exact à exciter mon zèle pour le Seigneur, vous mon fidèle coadjuteur, mon prudent surveillant ! Pourquoi donc nous sommes-nous aimés et pourquoi sommes-nous séparés ? Amère condition ! mais mon sort est plus douloureux que le sien, car, ô mon cher frère, si vous avez perdu des amis, vous en avez retrouvé de plus précieux. Pour moi, quelle consolation pourrai-je rencontrer dans ma misère, après vous avoir perdu, vous mon unique consolation ! Notre union corporelle nous était également agréable, à cause de la ressemblance de nos goûts ; mais je ressens seul le coup de notre séparation. Le plaisir nous était commun, mais le deuil est pour moi seul. Les flots de la colère du Seigneur sont passés sur moi, et sa fureur s'est appesantie sur ma tête. Notre présence réciproque nous était un mutuel bonheur; nos rapports étaient pleins de douceur, et nos conversations délicieuses ; j'ai perdu seul toutes ces joies. Vous n'avez fait, vous, qu'un échange et, pour tous ceux qui en font de semblables, succède une immense récompense.

5. Quelle joie et quelles abondantes bénédictions vous nous ravissez aujourd'hui, ô mon très-cher frère ! Sans doute la présence de Jésus-Christ, qui vous est assurée, vous dédommage bien de m'avoir perdu, moi, chétive créature ; admis au milieu des anges vous ne souffrez pas de notre séparation. Vous n'avez pas à gémir de mon absence, vous à qui le Seigneur communique sa présence et celle de ses amis. Mais moi, qui me dédommagera de votre perte ? Que pensez-vous de votre ami unique qui chancelle sous le poids des soucis et des peines, privé de vous, le soutien de ma faiblesse ? Plongé maintenant dans un abime de lumière, absorbé dans l'océan de l'éternelle félicité, vous est-il encore permis de songer aux malheureux ? Vous m'avez connu selon la chair, mais aujourd'hui vous ne me connaissez plus ainsi : entré dans la vue de la puissance de Dieu, vous ne vous souvenez plus que de sa justice et vous m'oubliez, car celui qui est attaché au Seigneur n'a qu'un même esprit avec lui [1] et il est entièrement absorbé dans l'amour divin, incapable de sentir, de goûter autre chose que Dieu, rempli de Dieu et des sentiments et des goûts de Dieu même. Mais Dieu est charité, et plus une âme lui est unie, plus elle est riche en charité; si Dieu est impassible, il n'est pas sans compassion, lui dont le propre est d'avoir pitié et de pardonner. Vous êtes donc miséricordieux, vous qui êtes uni au Dieu de miséricorde sans avoir désormais besoin de miséricorde ; vous ne souffrez plus, mais

[1] Ps. LXXV, 5. — [2] Math., III, 10.

[1] I Cor., VI, 17.

vous restez compatissant. Votre amitié est transformée et non refroidie; en vous revêtant de Dieu vous ne vous êtes point dépouillé d'affection pour moi; oui, vous vous occupez encore de moi. Vous avez rejeté toute infirmité terrestre, sans abjurer la pitié, car la charité ne meurt pas [2]; vous ne m'oublierez donc jamais.

6. Il me semble entendre mon frère me répondre : *Une mère peut-elle oublier son enfant? et l'oublierait-elle, moi je ne vous oublierai jamais* [3]*!* Ah! il ne le faut pas; car vous savez où je vis, où je languis et où vous m'avez laissé; là aucune main ne m'est tendue. Dans les accidents qui m'arrivent, je cherche Gérard comme autrefois. Mais hélas! il n'est plus à mes côtés, et je gémis dans mon malheur et dans mon délaissement. Au milieu de mes embarras, qui consulter? En qui mettre ma confiance au milieu de mes peines? Qui m'aidera à porter mon fardeau? Qui écoutera les dangers dont je suis menacé? Les yeux de Gérard ne devançaient-ils point mes pas? mes intérêts ne vous étaient-ils pas plus chers qu'à moi-même, ô Gérard, et ne vous inspiraient-ils pas un zèle plus ardent? Combien de fois votre parole douce et persuasive m'a-t-elle arraché aux entretiens du monde et rendu à un silence ami? Le Seigneur lui avait donné une langue savante afin qu'il sût parler; la prudence de ses réponses et la grâce qu'il avait reçue d'en haut charmaient à la fois les familiers et les étrangers, en sorte que presque aucun de ceux que Gérard avait rencontrés le premier, ne me réclamait. Il allait à la rencontre de ceux qui arrivaient, il les arrêtait et les empêchait de troubler mes instants de repos. Il m'amenait seulement ceux qu'il n'avait pas réussi à satisfaire et renvoyait les autres. Homme adroit, ami fidèle, il était plein de complaisance pour un ami, et il remplissait tous les devoirs de la charité. Qui s'est éloigné de lui les mains vides? Les riches remportaient un sage conseil; les pauvres une abondante aumône. S'il intervenait dans mes affaires, c'était pour me procurer du repos; il ne cherchait pas ses intérêts personnels; dans son humilité, il attendait de mon propre repos plus de profit que du sien. De temps en temps cependant, il demandait qu'un autre plus capable le remplaçât dans son emploi; mais où trouver ce plus capable? Il ne tenait à son office par aucune de ces affections excessives si communes, il n'y portait qu'un esprit de charité, car il travaillait plus et recevait moins que les autres; et souvent, lorsqu'il distribuait aux autres les choses nécessaires, il manquait

[1] I Pierre, v. — [2] I Cor., XIII, 8. — [3] Isaï., XLIX, 15.

des plus indispensables, par exemple, de nourriture, ou de vêtement. Sur le point de mourir; vous savez, dit-il, ô mon Dieu, tout ce qu'il y a en moi. J'ai toujours désiré le repos, afin de veiller sur moi-même, et de m'occuper de vous; mais votre crainte, la volonté de mes frères, mon attachement à l'obéissance et par-dessus tout, un amour pur pour mon frère, non supérieur, mon abbé, m'ont retenu dans les sollicitudes et les embarras. Et il disait vrai. Je vous rends grâces, ô mon frère, des fruits que j'ai retirés de mon zèle pour le Seigneur, si toutefois j'en ai retirés. Si j'ai fait quelque progrès, si j'ai été utile, je vous le dois. Vous succombiez sous le poids des occupations, tandis que je goûtais un repos ménagé par votre affection. Je me livrais avec plus de douceur au service de Dieu, ou je m'occupais plus utilement à l'instruction de mes enfants; car pourquoi ne serais-je pas resté tranquille intérieurement, quand je savais que vous agissiez au dehors pour moi, vous, ma main droite, la lumière de mes yeux, mon esprit et ma langue, main infatigable, œil droit et simple, esprit de conseil, langue ne parlant que selon la jutice, selon ce qu'il est écrit : *La bouche du juste méditera la sagesse et sa langue parlera selon la justice* [1].

7. Mais pourquoi redire ce que Gérard faisait au dehors, comme s'il était novice dans la spiritualité? Les hommes spirituels qui l'ont connu n'ignorent pas combien ses conversations respiraient la foi; ses familiers savent bien que sa conduite et ses goûts opposés aux sentiments charnels exhalaient, au contraire, la plus vive ferveur. Fut-on jamais plus exact à observer la règle, plus ardent à châtier son corps, plus absorbé ou plongé davantage dans la contemplation, plus élevé et plus pénétrant dans la discussion. Combien mes entretiens avec lui m'ont-ils appris de choses que j'ignorais, et venu pour enseigner ne l'ai-je pas quitté plus instruit? Je n'en suis pas surpris, puisque des hommes célèbres, par leur position et leur sagesse, ont assuré que la même chose leur était arrivée. Gérard ne connaissait point la littérature, mais il avait le génie qui devine la littérature et qui éclaire l'esprit. Il se montrait grand, non-seulement dans les grandes choses, mais dans les petites. Quelles connaissances n'avait-il pas en architecture, en agriculture, en horticulture, dans la direction des eaux, enfin dans tous les arts et les ouvrages champêtres? Dans toutes ces matières, rien n'était au-dessus de son habileté. Il pouvait également servir de maître aux maçons, aux

[1] Ps. XXXVI, 30.

charpentiers, aux laboureurs, aux jardiniers, aux cordonniers et aux tisserands; tout le monde le regardait comme le plus capable; lui seul s'estimait inhabile. Plût à Dieu, que beaucoup d'autres, moins capables, ne méritent pas plus que lui cette malédiction : ***Malheur à vous qui êtes sages à vos propres yeux*** [1] ! Je parle à des hommes qui connaissent ces détails; vous en savez même sur lui de plus importants et de plus nombreux. Mais je m'arrête, parce que je parle de ma chair, de mon frère : j'ose pourtant ajouter ceci : il m'était plus utile que personne et en toutes choses, petites et grandes, dans mes affaires personnelles et dans celles qui vous concernaient, à l'intérieur et à l'extérieur. J'étais vraiment tout à lui et il était tout à moi; il ne me laissait que les honneurs et le titre de supérieur, il en portait toutes les charges; j'avais le nom d'abbé, il en avait les sollicitudes. Mon esprit pouvait tranquillement se reposer sur lui, car, par lui, je pouvais me réjouir dans le Seigneur, prêcher plus librement et prier plus à l'aise. Oui, ô mon frère, grâce à votre secours, mon âme était moins fatiguée, ma tranquillité plus grande, mes instructions plus profitables, mes oraisons plus longues, mes lectures plus fréquentes, mon amour plus ardent.

8. Mais, hélas! vous m'avez été ravi et j'ai perdu tout cela, en vous perdant; avec vous se sont évanouies mes joies et mes délices; maintenant les soins m'assiégent, les embarras me pressent; je ne vois que sollicitude de tous côtés, et après vous, c'est ce qui me reste. Je gémis seul sous le fardeau, il faut absolument que je le dépose, ou que j'en sois accablé, puisque vos épaules ne le soutiennent plus. Qui me donnera de mourir bientôt après vous! car je ne voudrais ni être privé de la gloire, ni que la vôtre vous fût ravie; il n'y a que peine et douleur pour moi à vous survivre; ma vie s'écoulera dans l'amertume et la douleur; et toute ma consolation sera l'excès même de mon affliction. Je ne chercherai point de soulagement; j'aiderai la main du Seigneur, car c'est la main du Seigneur qui m'a frappé; c'est sur moi, dis-je, qu'elle s'est appesantie, moi qu'elle a atteint et non celui qui a été appelé au repos. C'est ma vie que Dieu a tranchée, en coupant le fil des jours de Gérard; car pourrai-je appeler mort celui qu'il a fixé dans la vie? Mais la porte par laquelle il est entré dans cette vie, c'est ma mort. On peut me dire mort; on n'en peut dire autant de celui qui s'est endormi dans le Seigneur. Coulez, coulez larmes depuis longtemps avides de vous répandre; celui qui vous retenait est parti. Cataractes de mes tristes yeux, rompez-vous, et qu'il s'en échappe des torrents de pleurs! Peut-être effaceront-ils les fautes qui ont allumé la colère de Dieu. Quand j'aurai consolé le Seigneur, peut-être à mon tour mériterai-je d'être consolé; mais il faut que je pleure sans fin, car ceux qui pleurent seront consolés [1]. Que les saints me viennent donc tous en aide; et que celui qui est spirituel vienne, en esprit de douceur, me soutenir dans mes désolations. Jugez de mon affliction d'après mon affection et non d'après ce qui se passe ordinairement. Nous voyons tous les jours des morts pleurer leur mort; on voit couler beaucoup de larmes; quels fruits en résulte-t-il? Nous ne blâmons pas l'affliction lorsqu'elle est réglée, mais nous en blâmons les motifs; l'affliction est naturelle et son trouble est le châtiment du péché; mais les motifs de l'affliction sont vanité et péché; car, si je ne me trompe, que déplore-t-on, sinon la perte d'une gloire charnelle, les misères de la vie présente? Ceux qui pleurent de cette façon méritent eux-mêmes d'être pleurés. Est-ce ainsi que je pleure? Mon affliction est de la même nature que la leur; mais elle a un autre motif et d'autres intentions; je ne suis pas touché d'une perte mondaine, je ne suis ému que des choses de Dieu; je pleure la perte de celui qui m'était d'un secours assuré, qui était mon sage conseiller. Je pleure Gérard, Gérard mon frère selon la chair, uni intimement à moi par l'esprit, Gérard associé à mes religieux desseins.

9. Mon âme s'était attachée à son âme, et nos deux cœurs n'en formaient plus qu'un, moins par la parenté que par la communauté de sentiments. Nous étions liés ensemble par les liens de la chair, mille fois plus par ceux de l'esprit, par la conformité des pensées et la ressemblance des caractères. Comme nous n'avions qu'un cœur et qu'une âme, le même glaive a percé et divisé cette âme, en mettant une moitié au ciel, et délaissant l'autre dans cette fange. C'est moi, moi qui suis cette moitié plongée dans la boue, séparée d'une autre meilleure. Et on me dit, ne pleurez pas? On m'a arraché les entrailles et on me dit : ne le sentez pas, Ah! je sens, malgré moi, car je n'ai pas la dureté des pierres et ma chair n'est pas d'airain; je sens donc parfaitement, et je me plains, et ma douleur est continuelle. Non, le Dieu qui frappe ne pourra pas m'accuser d'insensibilité, comme ceux dont il dit : ***Je les ai frappés, et ils n'ont exhalé aucune plainte*** [2]. J'aimais, je l'avoue; je

[1] Isai., v, 4.

[1] Math., v, 5. — [2] Jérémie, v, 3

ne le nie pas, et à ceux qui diront que mon affection était charnelle, je confesserai qu'elle était humaine, comme j'avoue que je suis homme. Si ce n'est point assez, je confesserai encore qu'elle était charnelle, comme j'avoue que moi aussi je suis charnel, et assujetti au péché, voué à la mort, sujet aux souffrances et aux misères. Non, je ne suis point insensible aux souffrances, j'ai horreur de la mort et pour moi et pour les miens. Gérard était mon Gérard, il était à moi; comment ne l'aurait-il pas été, lui mon frère par le sang, mon fils, par la religion, mon père, par les soins, lui qui partageait tous mes sentiments, qui avait pour moi une si tendre affection? Il m'a été enlevé, je le sens, j'en ai été blessé et cruellement blessé.

10. Pardonnez-moi, mes enfants, et si vous êtes mes enfants, plaignez le sort de votre père! Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes mes amis, vous les témoins des durs châtiments que la main du Seigneur a infligés à mes péchés. Il m'a frappé avec la verge de son indignation, comme le méritaient mes fautes; mais le coup est rude pour mes forces. Pourrez-vous dire que la vie me sera douce sans Gérard, si vous savez ce que m'était Gérard. Je ne veux cependant pas me révolter contre les volontés du Dieu de sainteté, ni blâmer le jugement qui a décerné à Gérard une couronne méritée, et à moi un châtiment qui m'était dû. Si j'éprouve de la douleur, je ne critique pas la sentence qui me l'impose; ma sensibilité est une faiblesse humaine; ma censure serait une impiété. Est-il rien de plus naturel que ces sentiments doux ou pénibles qui résultent de la présence, ou de l'absence de ceux que nous aimons? La société des hommes entr'eux, surtout celle des amis, n'est jamais sans résultat : la souffrance produite par l'absence, le chagrin né de leur séparation mutuelle attestent bien l'énergie des liens qui enchaînent deux cœurs présents l'un à l'autre. Je pleure donc sur vous, ô mon cher Gérard, non que vous soyez à plaindre, mais parce que vous m'avez été enlevé; peut-être mon sort est-il plus digne de larmes, puisque je suis réduit à boire un calice d'amertume. Je suis seul à plaindre, puisque j'y bois seul; vous n'y buvez pas et j'endure seul la peine que d'ordinaire souffrent également des amis, lorsqu'ils sont arrachés l'un à l'autre.

11. Pourquoi vous avoir perdu au lieu de vous avoir devancé? Puissé-je un jour, si éloigné qu'il soit, vous suivre partout où vous irez! car je n'en doute pas, vous avez rejoint ceux, qu'au milieu de votre dernière nuit, vous invitiez à louer Dieu, quand d'un visage rayonnant de force, et d'une voix émue de bonheur, à la surprise des amis qui vous environnaient, vous vous êtes subitement écrié avec David: *Louez le Seigneur vous qui êtes dans les cieux, louez-le dans les hauts lieux* [1]. Cette nuit était un jour véritable pour vous, ô mon frère, et elle en avait tout l'éclat. Oui, elle était toute lumineuse et pleine de délices. On m'a appelé, pour voir cette merveille et contempler un homme qui tressaillait de joie en mourant, un homme qui se riait de la mort. O mort, où est ton aiguillon? Au lieu d'aiguillon, il n'y avait que jubilation. Un homme mourait en chantant et il chantait en mourant. Tu es devenue une source de félicité, ô mère de la douleur! tu sers d'instrument de gloire, toi ennemie de la gloire! clef de l'enfer, tu ouvres le ciel; abîme de perdition, tu aides à trouver le salut, et tout cela tu l'es pour un pécheur! O mort, te voilà morte, tu as été prise à l'hameçon que tu as imprudemment mordu et qu'a préparé celui qui te crie, avec le prophète : *O mort, je serai la mort; ô enfer, je serai ta ruine* [2]. Blessée à cet hameçon, tu ouvres une large et délicieuse route aux fidèles, qui traverseront tes entrailles, pour arriver à la vie. Gérard ne te craint pas, spectre hideux, Gérard est arrivé victorieux de toi à la patrie, non-seulement sans crainte, mais louant Dieu dans des transports de joie. J'arrivais, lorsque je l'entendis terminer le psaume d'une voix claire; puis élevant les yeux au ciel : *Mon père*, dit-il, *je remets mon âme entre vos mains* [3]. Puis recommençant les mêmes paroles, et redisant à plusieurs reprises: mon père! mon père! il tourne vers moi son visage tout rayonnant: que Dieu est bon, s'écriait-il, d'avoir voulu être le père des hommes! Quelle joie pour les hommes d'être les enfants et les héritiers de Dieu! s'ils sont ses fils ils sont ses héritiers. Ainsi chantait celui que nous pleurons et ainsi, je l'avoue, il changeait presque mon deuil en un cantique de joie; tout occupé de sa gloire j'oubliais mon malheur.

12. Mais une vive douleur me rappelle à moi-même, et les déchirantes angoisses de mon cœur m'arrachent à cette douce et agréable vue, comme à un léger sommeil. Je pleurerai donc, mais sur moi, car la raison me défend de pleurer sur Gérard. Je m'imagine, en effet, que, s'il le pouvait, il nous dirait: Pleurez sur vous, et non sur moi. David a eu raison de verser des larmes sur un fils parricide [4], parce qu'il savait que l'excès de son crime le plongerait, pour jamais, dans les abîmes de la mort. Il

[1] Ps. CXLVIII. — [2] Osée, XIII, 14. — [3] Luc, XXIII, 46. — [4] II Rois, XIX, 1.

a pleuré aussi, avec raison, Saül et Jonathas enfermés pour toujours dans la tombe (A). Ils ressusciteront, à la vérité, mais non pas pour la vie; que dis-je? ils ressusciteront mais non pour la vie; ou vivant dans la mort, ils mourront plus misérablement. On peut, il est vrai, hésiter sur le sort de Jonathas. Je n'ai pas, moi, ces motifs pour pleurer, mais j'en ai d'autres. Je pleure d'abord la perte qui me frappe et qui atteint cette maison; je pleure ensuite la perte que font les pauvres, dont Gérard était le père; je pleure sur le coup qui désole notre ordre, notre religion, qui trouvait une force dans votre zèle, ô Gérard, dans vos conseils, dans vos exemples; je pleure, enfin, sinon sur vous, du moins à votre occasion. Je suis vivement ému, parce que j'aime vivement. Ah! ne m'importunez pas en me disant: vous ne devez pas vous attrister ainsi; le bon Samuel n'a-t-il pas eu d'affection pour un roi réprouvé, et le pieux David pour un fils parricide[1]? Et en cela ils n'ont ni manqué de foi, ni murmuré contre le jugement de Dieu. *Absalon mon fils*, dit le saint homme David, *mon fils Absalon* [2]. Il y a ici plus qu'Absalon. Voyez le Sauveur lui-même, considérant Jérusalem et prévoyant sa destruction, *il pleura sur elle* [3]. Et je ne serais pas affligé et pour vous et pour moi? Je ne sentirais pas ma blessure qui est si profonde? Jésus-Christ a pleuré de compassion, et moi je ne pleurerais pas de mes propres souffrances? Il n'a ni condamné, ni arrêté les larmes qu'on versait sur la tombe de Lazare: au contraire, *Jésus a pleuré lui-même* [4], dit l'évangile. Ces larmes prouvaient sa nature humaine, mais elles n'étaient pas une marque de défiance. Et Lazare mort s'est dressé à la voix de Jésus-Christ, pour vous montrer qu'une affection, qui fait couler des larmes, n'est point contraire à la foi.

13. Ainsi nos larmes ne sont point un signe d'infidélité, mais une suite de notre condition. En pleurant parce que je suis blessé, je n'accuse nullement celui qui m'a frappé; mais j'invoque sa miséricorde et je cherche à fléchir sa sévérité; mes paroles sont pleines de douleurs, elles n'exhalent pas le murmure. N'ai-je pas prouvé que Dieu est infiniment juste, lui qui, par l'exécution du même arrêt, punit le coupable et couronne le mérite. Je le répète, le Dieu plein de droiture a bien fait ces deux choses. Je chanterai, Seigneur, votre miséricorde et votre justice. Qu'elle vous bénisse la miséricorde que vous avez exercée envers votre serviteur Gérard! Qu'il vous bénisse le jugement que vous avez porté contre nous! Miséricordieux envers l'un, juste envers l'autre, vous serez toujours loué. Ne doit-on louer en Dieu que la bonté? Il y faut aussi louer la justice : *vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont équitables* [1]; vous nous aviez donné Gérard, vous nous l'avez enlevé; si nous pleurons sa perte, nous n'oublions pas cependant que nous le tenions de vous; nous vous remercierons de nous avoir accordé de le posséder, et nous consentons à le perdre, selon le bon plaisir de Dieu.

14. Je me souviens, Seigneur, de mes engagements et de votre bonté; reconnu juste dans vos paroles, soyez victorieux dans le jugement dont vous serez l'objet. L'année dernière nous étions à Viterbe, pour l'intérêt de l'Église (A). Gérard tombe malade, et son état s'aggravant, Dieu paraissait vouloir l'appeler prochainement à lui. J'étais désolé d'abandonner mon compagnon de voyage, de le laisser dans une terre étrangère et de ne pas le rendre à ceux qui me l'avaient confié, car son amabilité le rendait cher à tout le monde. Je me mis à prier avec larmes et gémissements. Attendez, Seigneur, disais-je, attendez notre retour, lorsque je l'aurai ramené à ses amis, vous l'enlèverez selon votre volonté, mais je ne serai pas accusé. Vous m'avez exaucé, Seigneur, il guérit; nous avons terminé l'œuvre que vous nous aviez confiée et nous sommes revenus, rapportant, en nos mains joyeuses, les gerbes de la paix. J'avais presque oublié mes engagements: vous, Seigneur, vous n'avez point oublié les vôtres. Je rougis de mes sanglots qui accusent ma faute. Qu'ajouterai-je? vous avez réclamé votre dépôt. Vous avez redemandé votre bien. Mes larmes me commandent de finir; à vous, Seigneur, d'en marquer la mesure et le terme.

(A) Saint Bernard semble douter du salut de Jonathas : mais d'autres Pères et Docteurs le sauvent.

[1] I Rois, VI, 16. — [2] II Rois, XVIII, 33. — [3] Luc, XIX, 41. — [4] Jean, XI, 35.

[1] Ps. CXVIII, 137.

(A) Saint Bernard a fait deux séjours à Viterbe, le premier en 1133 (Lettre 151), et l'autre, dont il s'agit ici, en 1137.

SERMON XXVII

Des ornements de l'Épouse : comment une âme sainte est appelée Ciel.

1. Après avoir rempli les devoirs que l'humanité nous imposait envers un ami maintenant rentré dans sa patrie, je reviens au sujet édifiant que j'avais interrompu. Il ne convient pas de pleurer plus longtemps un homme qui est au sein de la joie, ni d'importuner de nos larmes un convive, qui est assis à un heureux festin. En déplorant nos propres malheurs, évitons l'excès, de peur de paraître moins attachés à nos amis qu'aux avantages qu'ils nous procurent. Que la félicité de Gérard adoucisse l'amertume de ses amis désolés, et que le bonheur qu'il trouve, dans la présence de Dieu, nous rende son éloignement supportable. Soutenu par vos prières, je vais donc, si je le puis, mettre en lumière ce qu'il y a de caché dans ces pavillons pris comme exemples de la beauté de l'Épouse. Déjà nous avons touché ce sujet, sans l'avoir approfondi. Nous avons cherché et expliqué de quelle façon l'Épouse est *noire comme les tentes de Cédar*. Comment donc est-elle *belle comme les pavillons de Salomon*[1] ? La gloire de Salomon offrait-elle quelque rapport avec la beauté de l'Épouse, et cette gloire de l'un était-elle comparable aux parures de l'autre ? Si je disais que ces pavillons, comme les tentes de Cédar, se rapportent moins à la beauté de l'Épouse qu'à son abaissement, je serais peut-être plus exact; et il y aurait des raisons de soutenir cette interprétation, ainsi que je le montrerai. Mais en voyant, dans la beauté de ces pavillons, l'emblème de la beauté de l'Épouse, j'aurai besoin du secours de celui à la porte duquel vous frappez, afin d'exposer dignement ce mystère. Un sage et bon juge ne rejetterait-il pas comme basse et déplacée la comparaison de qualités extérieures avec la beauté intérieure de l'âme sainte ? Qu'y a-t-il, dans les beautés de ce monde fugitif, qui puisse égaler les charmes d'une âme dépouillée du vieil homme et qui, au lieu de diamants, étale pour parure une vie angélique ? d'une âme plus pure et plus élevée que le firmament, plus radieuse que le soleil? Ah! si vous voulez savoir à quels pavillons l'Épouse se glorifie de ressembler, ne songez plus au Salomon terrestre.

2. Que signifient donc ces paroles : *Je suis belle comme les pavillons de Salomon?* A mon avis, elles indiquent quelque chose de grand et de magnifique, si, au lieu de les appliquer à Salomon même, nous les appliquons à celui dont il est dit : *Il y a ici plus que Salomon*[1]. Car celui-ci est mon Salomon, et il n'est pas seulement pacifique, ce que signifie le mot Salomon, mais il est lui-même la paix, comme l'appelle saint Paul : *Il est notre paix*[2]. Je suis sûr qu'on peut trouver, dans ce Salomon, une raison de le comparer à la beauté de l'Épouse. Voyez, en effet, ce que dit le Psalmiste de ces pavillons : *Il étend le ciel comme un pavillon*[3]. Ce n'est pas le Salomon juif, malgré sa profonde sagesse et son immense puissance, qui a étendu ainsi le ciel : c'est celui qui est non-seulement sage, mais la sagesse même ; c'est lui qui l'a créé et étendu. Ce n'est pas le premier Salomon, mais celui qui dit : *Quand il préparait le ciel* (il est ici question du Père), *j'étais présent*[4]. Le Père était assurément assisté dans ce moment par sa puissance et sa sagesse. Et ne croyez pas qu'elles assistaient oiseuses à ce spectacle; car il dit : *J'étais présent*, et non je préparais. Lisez la suite, et vous trouverez : *J'étais avec lui, et je réglais toutes choses*. Il est dit encore : *Tout ce que le Père fait le Fils le fait aussi comme lui*[5]. Ainsi, le Fils lui-même a étendu le ciel, comme un pavillon, admirable pavillon, tente immense qui couvre la terre, et récrée nos regards, par le spectacle du soleil et de la lune et d'une multitude d'étoiles. Quoi de plus beau que ce pavillon ? Quoi de plus magnifiquement orné que le ciel ? On ne peut cependant les comparer à la gloire, ni à la beauté de l'Épouse; tout cela lui est inférieur, en ce sens, que tout cela doit finir, car ce n'est qu'une figure corporelle et sensible qui passe; et les choses visibles sont temporelles, tandis que les invisibles sont éternelles[6].

3. Mais l'Épouse possède une beauté rationnelle et une beauté spirituelle, qui est éter-

[1] Cant., I, 4.

[1] Math., XII, 42. — [2] Ephes., II, 14. — [3] Ps. CIII, 2. — [4] Prov., VIII, 27, 30. — [5] Jean, V, 19. — [6] II Cor., IV, 18.

nelle, car elle est l'image de l'éternité. La beauté de l'Épouse, par exemple, c'est la charité, et *la charité*, comme vous l'avez lu, *ne meurt jamais* [1]. C'est encore la justice, et *la justice*, dit le prophète, *subsistera dans tous les siècles des siècles* [2]. C'est la patience, et vous lisez *que la patience des pauvres ne sera pas éternellement confondue* [3]. Qu'est-ce que la pauvreté volontaire? Qu'est-ce que l'humilité? Ne méritent-elles pas, l'une le royaume éternel [4] et l'autre une exaltation sans fin [5]? Ainsi en est-il de la crainte du Seigneur, qui est sainte et qui subsiste dans tous les siècles [6]. Il en est aussi de même de la prudence et de la tempérance, de la force et de toutes les autres vertus. Que sont-elles, sinon les pierres précieuses qui composent la parure de l'Épouse et qui brilleront en elle d'un éclat immortel? Oui, immortel, car elles sont la base et le fondement de l'éternité: car une âme n'a d'autres titres à la vie éternelle et bienheureuse que la pratique des vertus. C'est pourquoi le prophète s'adressant à Dieu, qui lui-même est la vie bienheureuse, dit: *La justice et l'équité sont la base de votre trône* [7]. Et l'apôtre enseigne que Jésus-Christ habite dans nos cœurs, particulièrement par la foi [8]. Les disciples du Sauveur lui firent de leurs vêtements un tapis [9], quand il entrait à Jérusalem assis sur un âne, montrant par là que Jésus-Christ ne devait point se reposer en une âme nue et qu'il ne trouverait point revêtue et enrichie de la doctrine et des mœurs des apôtres. C'est pourquoi l'Église, qui a la promesse du bonheur futur, a soin de se préparer et de se revêtir d'un ornement d'or [10] et d'acquérir toutes les perfections et toutes les vertus qui la rendront digne et capable de la plénitude de la grâce.

4. Au reste, je ne voudrais pas comparer le ciel visible et corporel, si beau d'ailleurs par les milliers d'astres qui y brillent, à cet assemblage de beautés spirituelles qui éclatent sur la robe de sainteté dont le Seigneur a revêtu l'Épouse. Mais il y a le ciel du ciel dont le prophète dit: *Chantez en l'honneur du Seigneur qui est au-dessus du ciel, vers l'orient* [11]. Or, ce ciel est tout intelligible et spirituel; et celui qui a fait les cieux avec intelligence [12], a créé celui-ci, pour être sa demeure éternelle. Ne pensez pas que l'amour de l'Épouse reste en deçà de ce ciel, où elle sait qu'habite son bien-aimé; là où est son trésor là est aussi son cœur [13]. Elle rivalise avec ceux qui contemplent l'objet de ses soupirs, et si elle est incapable encore de le contempler avec eux, elle travaille à les imiter, en leur criant, par la sainteté de sa vie, plus encore que par ses paroles: *Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison et le lieu où réside votre gloire* [1].

5. C'est à ce ciel que l'Épouse ose emprunter une image et se comparer. Il est vaste comme une tente, non par l'étendue matérielle, mais par celle des affections. On y voit des ouvrages admirables par leurs variétés; ces variétés ne s'entendent pas des couleurs, mais des béatitudes; car Dieu a établi les uns Anges, les autres Archanges, les autres Puissances, les autres Dominations, les autres Principautés, les autres Trônes, les autres Chérubins, les autres Séraphins. Telles sont les étoiles de ce ciel, et les couleurs de ces pavillons. Voilà un des pavillons de mon Salomon, et c'est le plus remarquable, par la variété de ses ornements et de sa gloire. Or, cet immense pavillon en renferme plusieurs autres, qui appartiennent également à Salomon, puisque chaque bienheureux, chaque saint qui s'y trouve est un pavillon de Salomon. Les saints ont une bonté et une charité qui s'étend et vient jusqu'à nous, ils désirent pour nous la gloire qu'ils possèdent, loin de nous l'envier; et parmi eux, il en est qui ne dédaignent pas de rester, par exemple, auprès de nous, qui sont attentifs à nos besoins, qui prennent soin de nous: ce sont les anges, qui nous tiennent lieu de serviteurs et de ministres, envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent être héritiers du salut [2]. Cette multitude innombrable de bienheureux est spécialement appelée le ciel du ciel et chacun d'eux est nommé, cieux des cieux, et à chacun d'eux s'appliquent, par conséquent, ces paroles: *Vous avez étendu le ciel comme un pavillon* [3]. Vous comprenez donc ce que sont, et à quel Salomon appartiennent ces pavillons auxquels l'Épouse se glorifie de ressembler.

6. Considérez maintenant la gloire de celle qui se compare au ciel et à un ciel d'autant plus éclatant qu'il est plus divin. Ce n'est pas sans titre qu'elle prétend ressembler au ciel d'où elle tire son origine (A). Si, par le corps

[1] I Cor., XIII, 8. — [2] Ps. CXI, 3. — [3] Ibid, IX, 19. — [4] Math., V, 8. — [5] Luc, XIV, 11. — [6] Ps. XVIII, 10. — [7] Ps. LXXXVIII, 15. — [8] Ephes., III, 17. — [9] Math., XXI, 7, 8. — [10] Ps. XLIV, 10. — [11] Ps. LXXVII, 33, 34. — [12] Ibid., CXXXV, 5. — [13] Math., VI, 21.

[1] Ps. XXV, 8. — [2] Hebr., I, 14. — [3] Ps. CIII, 2.

(A) Bérenger, disciple d'Abailard, dans l'apologie qu'il entreprit de son maître, contre le concile de Sens et saint Bernard, épilogue sur ces paroles du saint Docteur, comme si l'abbé de Clairvaux eût prétendu que les âmes étaient d'abord créées au ciel, puis mises dans les corps: « Vous avez erré, dit-il insolemment, en faisant venir les âmes du ciel.... Vos paroles sentent l'hérésie... Vous tombez dans les doctrines détestables d'Origène. » Mais quelle inexactitude y a-t-il à appeler céleste, une âme qui a Dieu pour Père, dont la vie doit être au ciel, sa patrie, comme son essence est supérieure à tout ce qui est terrestre? Aussi

tiré de terre, elle s'assimile aux tentes de Cédar, pourquoi ne se glorifierait-elle pas de ressembler au ciel, sous le rapport de son âme qui vient du ciel? Surtout quand sa vie prouve son origine, atteste la dignité de sa nature et de sa patrie. Elle n'adore et ne sert qu'un seul Dieu, comme les anges; comme eux, elle aime Jésus-Christ par-dessus tout; elle est chaste, comme les anges et cela dans une chair de péché et dans un corps fragile que les anges n'ont pas. Enfin elle recherche, elle goûte les biens dont jouissent les anges et non les biens de la terre. Quelle preuve plus évidente d'origine céleste que la ressemblance originelle, qui contraste avec la région qu'elle habite? qu'une vie pure sur cette terre d'exil, que des mœurs d'ange dans un corps presque animal? Ce sont là les apanages d'une vertu plutôt céleste que terrestre; ils démontrent clairement qu'une âme capable de pareils prodiges est vraiment du ciel. Écoutez cependant quelque chose de plus clair encore : *J'ai vu la ville sainte, la nouvelle Jérusalem venant de Dieu et descendant du ciel, parée comme une Épouse pour son Époux.* L'apôtre ajoute : *Et j'entendis une voix qui venait du trône et qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes et il y habite avec eux*[1]. Et pourquoi? c'est, je crois, afin de se choisir une épouse parmi les hommes. O merveille! Il venait à l'Épouse et il ne venait pas sans l'Épouse. Il cherchait l'Épouse et l'Épouse était avec lui. Y a-t-il donc deux Épouses? Non, puisqu'il dit *Ma colombe est une.* Mais comme il a voulu de différents troupeaux n'en faire qu'un, afin qu'il n'y eût qu'un bercail et qu'un pasteur[2], ainsi, après avoir eu dès le commencement pour Épouse la multitude des anges, il lui a plu de former une Église composée d'hommes, et de l'unir à celle du ciel, afin qu'il n'y eût qu'une seule Épouse et qu'un seul Époux. La première est donc devenue parfaite par l'adjonction de l'autre; elle n'est pas double et elle reconnaît que c'est d'elle qu'il a été dit : *Ma colombe est unique et parfaite*[3]. Or, le principe générateur de cette unité, c'est, ici-bas, la conformité d'amour, au ciel, la possession d'une gloire commune.

7. Ainsi, du ciel nous viennent et l'Époux qui est Jésus-Christ, et l'Épouse qui est Jérusalem. Jésus-Christ, pour devenir visible, s'est anéanti, en prenant la forme de l'esclave, en se rendant semblable aux hommes et en se faisant reconnaître comme homme[1]. Mais l'Épouse, sous quelle forme, sous quels traits, en quel état celui qui l'a aperçue, l'a-t-il vue descendre du ciel? Est-ce au milieu des anges qui *montaient et descendaient au-dessus du fils de l'homme*[2]? Nous disons, avec plus de raison, qu'il a vu l'Épouse, lorsqu'il a vu le Verbe dans la chair, et reconnu deux personnes dans une seule chair. En effet, quand le Saint, l'Emmanuel est venu apporter à la terre sa discipline céleste, lorsqu'il nous a montré, en lui-même, l'image visible et la splendeur de la gloire de cette Jérusalem céleste qui est notre mère, qu'avons-nous vu dans l'Époux, sinon l'Épouse? Qu'avons-nous admiré, dans ce même roi de gloire, sinon l'Époux ceint de sa couronne et l'Épouse ornée de ses pierreries? Celui qui est descendu est donc celui-là même qui est monté; en sorte que, personne ne descend que celui qui est monté, le seul et même seigneur, époux en tant que chef, épouse comme son corps. Et sa venue sur la terre n'a pas été inutile, car homme céleste il a rendu célestes beaucoup d'hommes terrestres et les a faits semblables à lui, et il a vérifié ces paroles : *Comme il est céleste, ses enfants sont aussi célestes*[3]. Depuis ce temps, on vit sur la terre, à la manière des esprits célestes : car pareille aux créatures célestes et bienheureuses, cette autre reine de Saba est venue des extrémités du monde, pour entendre la sagesse de Salomon; un chaste amour l'attache à l'homme divin, et sans lui être encore absolument unie, elle lui est néanmoins associée par la foi, selon la promesse venue de Dieu par le prophète : *Je vous rendrai mon Épouse par une alliance de compassion et de miséricorde, je vous rendrai mon Épouse par une fidélité inviolable*[4]. Aussi s'efforce-t-elle de se conformer à ce céleste modèle, apprenant de lui la modestie et la sobriété, la pudeur et la sainteté, la patience et la commisération, la douceur et l'humilité de cœur : séparée de lui, elle travaille à plaire à celui que les anges désirent voir, afin, qu'en partageant leur amour ardent, elle se montre la concitoyenne des saints et la servante de Dieu, sa bien-aimée, son Épouse.

8. Une telle âme n'est pas seulement céleste par origine; l'imitation, qu'elle a en vue, lui vaut le nom même de ciel. Oui, son origine est du ciel, puisque sa vie est dans les cieux. Toute âme sainte est donc un ciel, qui a, pour soleil l'intelligence, pour lune la foi, pour astres les vertus; ou du moins, son soleil c'est son amour pour la justice, et son ardente charité; sa lune

saint Augustin (liv. II, contre Julien) dit-il : « Comme « nous tenons un corps de la terre et un esprit du ciel, « nous sommes à la fois terre et ciel. »

[1] Apoc., XXI, 2, 3. — [2] Jean, X, 16. — [3] Cantiq., VI, 8.

[1] Philipp., II, 7. — [2] Jean, I, 51. — [3] I Cor., XV, 48. — [4] Osée, II, 9.

c'est sa pureté. Comme la lune n'a, dit-on, de lumière que celle qui lui vient du soleil, ainsi la chasteté n'a de mérites que ceux qu'elle tire de la charité et de la justice. De là cette sentence du sage : *Qu'elle est belle la génération chaste, lorsqu'elle a la charité* [1], Aussi n'ai-je pas regret d'avoir dit que les étoiles sont ses vertus, en voyant la ressemblance qui existe entr'elles. Les étoiles brillent pendant la nuit et se cachent pendant le jour : ainsi la vraie vertu, qui souvent n'apparaît pas dans la prospérité, brille dans l'adversité. L'un est de prudence et l'autre de nécessité. La vertu est donc un astre et l'homme vertueux est un ciel, à moins qu'en entendant le Seigneur dire par le prophète : *Le ciel est mon trône* [2], on n'entende ici le ciel mobile et visible, au lieu de celui dont l'Écriture dit plus clairement, en un autre endroit : *L'âme du juste est le siége de la sagesse* (A). Mais, celui qui a appris du Sauveur que Dieu est esprit et qu'il veut être adoré en esprit [3], lui reconnaît, sans difficulté, un trône tout spirituel et j'affirme, avec confiance, que Dieu habite aussi bien dans le cœur d'un homme juste que dans le cœur d'un ange. Je suis confirmé, dans cette manière de voir, par cette promesse divine du fils de Dieu : *Mon père et moi nous viendrons en lui*, c'est-à-dire, dans l'homme juste, *et nous ferons en lui notre demeure* [4]. Ce n'est pas d'un autre ciel que le prophète a dit : *Vous habitez dans le saint, ô vous la gloire d'Israël* [5]. Et l'apôtre déclare expressément que *Jésus-Christ habite, par la foi, dans nos cœurs* [6].

9. Il ne faut pas nous étonner si le Seigneur Jésus se plaît à habiter ce ciel ; pour le créer, il ne lui a pas suffi de dire, comme pour l'autre : qu'il soit fait ; mais il a lutté et combattu pour le conquérir; il l'a acheté au prix de sa mort ; aussi ses vœux ayant été enfin exaucés, il a dit : *C'est ici pour toujours le lieu de mon repos, c'est ici le lieu que j'habiterai, parce queje l'ai choisi* [7]. Bienheureuse aussi l'âme à qui il est dit : *Venez, mon élue, je placerai en vous mon trône.* Maintenant, ô mon âme, pourquoi es-tu triste et pourquoime tourmentes-tu ? Penses-tu trouver en toi une demeure pour le Seigneur ? Et quelle place pouvons-nous trouver en nous qui soit capable de contenir ce Dieu de gloire et de renfermer cette majesté ? Puis-je seulement mériter de l'adorer dans le lieu où il a posé ses pieds? Qui me donnera au moins de m'attacher aux pas d'une de ces saintes âmes qu'il a choisies pour sa demeure? Qu'il daigne seulement répandre sur mon âme l'onction de sa miséricorde et la dilater, comme une de ces peaux qui s'élargissent et s'étendent sous l'huile dont on les oint, et je pourrai dire à mon tour : *J'ai couru dans la voie de vos commandements lorsque, vous avez élargi mon cœur* [1]. Peut-être pourrais-je moi-même lui montrer, sinon une salle vaste et richement ornée, afin qu'il s'y mette à table avec ses disciples, du moins un lieu où il puisse reposer sa tête. Certes, j'admire de loin ces bienheureux dont il est dit : *J'habiterai en eux, et je marcherai au milieu d'eux* [2].

10. Oh ! quelle grande âme ! Quelle faveur pour elle d'être jugée digne de la présence de Dieu et d'être capable de le contenir ! Mais qu'est-elle donc, celle qui lui offre un espace assez large pour que la majesté suprême s'y déploie ? Certes, ce n'est point une âme embarrassée par les affaires et les soucis du monde, dominée par la sensualité ou la luxure, poussée par le désir de voir, éprise de la passion du commandement, enivrée du pouvoir. Une âme ne devient un ciel et la demeure de Dieu, qu'à la condition d'être exempte de ces misères; sinon, comment pourrait-elle s'occuper de Dieu et le voir ? Il faut encore qu'elle renonce à la haine, à l'envie, à la rancune, car la sagesse n'entrera jamais dans une âme malveillante [3]. Il faut aussi qu'elle grandisse et se dilate, pour devenir capable de contenir Dieu. Or, sa grandeur, c'est l'amour, comme dit l'apôtre : *Elargissez-vous par l'amour* [4]; car bien qu'en sa qualité de substance spirituelle, l'âme n'ait point d'étendue matérielle, la grâce lui donne ce que la nature lui refuse. Elle croît, elle s'étend, mais spirituellement ; elle croît, non en substance, mais en vertu ; elle croît en gloire, elle croît aussi pour devenir le temple saint du Seigneur, elle croît enfin pour arriver à l'état d'homme parfait, pour atteindre la mesure de l'âge de la plénitude de Jésus-Christ [5]. La grandeur de l'âme se mesure donc sur la charité : celle qui en a beaucoup est grande, celle qui en a peu est petite, celle qui

(A) Cette maxime se retrouve au Serm. I, n° 4, sur la Purification ; au Serm. V. pour le 1er Dim. de novembre; et plus haut, Serm. XXV, nos 6, 7. Elle n'est pas textuellement dans la Vulgate, bien que citée comme tirée de l'Ecriture, par saint Augustin (in Ps. 46, 9, et Serm. CC), et saint Grégoire-le-Grand (29 Mor. 15; Homél. 38, sur l'Évangile). Cette parole est attribuée à Salomon, auteur de la sagesse, au sentiment de beaucoup d'anciens Pères. Or, le 7e verset du 7e chapitre de la Sagesse porte : *J'ai invoqué, et l'esprit de sagesse est venu en moi.* C'est peut-être de ce texte qu'est formée la sentence en question. Il est bon d'observer que les Pères citent souvent l'Ecriture, selon les Septantes, ce qui est arrivé aussi plus d'une fois à saint Bernard.

[1] Sagesse, I, 4. — [2] Isaïe., LXVI. — [3] Jean, IV, 24. — [4] Ibid. XIV, 23. — [5] Ps. XXI, 4. — [6] Ephes., III, 17. — [7] — Ps. CXXXI, 14.

[1] Ps. CXVIII, 32. — [2] II. Cor., VI, 16. — [3] Sagesse, I, 4. — [4] II Cor., VI, 13. — [5] Ephés., IV, 13.

en est dépourvue n'est rien, selon ce mot de l'apôtre : *Si je n'ai point la charité, je ne suis rien* [1]. Celui qui en a un faible commencement, qui se met en devoir d'aimer ceux qui l'aiment, de saluer ses frères et ceux qui le saluent, celui-là a déjà un peu d'amour, puisqu'il observe la charité sociale, en tant qu'elle donne et reçoit. Cependant, dit Jésus-Christ, que fait-il de plus qu'un payen [2]? Cette âme, en qui je reconnais une si étroite charité, je ne l'appellerai ni large, ni grande, mais étroite et resserrée.

11. Mais si elle grandit et se dilate jusqu'à dépasser les limites d'un amour mesquin et nécessaire, si elle s'élance libre dans le vaste champ d'une bonté toute gratuite, si elle se donne tout entière, si elle ouvre son sein à tous les hommes, les aimant comme elle-même, pourra-t-on alors lui demander : que faites-vous de plus que les payens ? Elle a rendu son cœur aussi large que possible ; il est d'une charité si étendue qu'elle embrasse tous les hommes, même ceux avec lesquels elle n'est unie par aucun lieu de parenté ; elle n'est dirigée, ni par l'espoir du profit, ni par celui de quelque don réciproque ; elle n'est tenue par aucune obligation autre que celle dont il est dit : *Ne soyez redevable à personne que de l'amour qu'on se doit mutuellement* [3]. Mais si vous voulez, par un pieux envahissement, étendre votre charité jusqu'à ses dernières limites, c'est-à-dire, jusqu'à ouvrir des entrailles de miséricorde même à vos ennemis, à faire du bien à ceux qui vous haïssent, à prier pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, à vous montrer pacifiques avec les ennemis de la paix, alors votre âme devient vaste comme le ciel ; elle en a la hauteur ; elle en a la beauté, et elle réalise ces paroles : *Il étend le ciel comme un pavillon* [4]. Le Dieu grand, immense, resplendissant de gloire, daigne habiter dans ce ciel d'une étendue, d'une hauteur et d'une beauté admirables. Que dis-je ? Il s'y promène au large.

12. Voilà les cieux que l'Église possède, elle dont l'universalité forme un ciel immense qui s'étend d'une mer à l'autre et d'un fleuve jusqu'à l'extrémité du monde. Cherchez donc à qui vous pouvez la comparer, si toutefois vous n'avez pas perdu de vue le modèle que, naguères, je vous ai mis sous les yeux, c'est-à-dire, le ciel du ciel, les cieux des cieux [5], l'exemple de notre mère qui est dans le ciel. L'Église encore voyageuse ici-bas, a, pour cieux, ces hommes spirituels, admirables par leur vie et leur réputation, purs dans leur foi, fermes dans leur espérance, dilatés dans leur charité, sublimes dans leur contemplation. Ils répandent la parole sainte comme une rosée salutaire, ils font gronderlet onnerre de leurs menaces, ils brillent par leurs prodiges, ils racontent la gloire de Dieu. Larges, comme des pavillons tendus sur toute la terre, ils enseignent la loi de vie et de sagessé gravée en eux par le doigt de Dieu, ils apprennent au peuple la science du salut ; ils prêchent aussi l'Evangile de la paix, ils sont les pavillons de Salomon.

13. Reconnaissez maintenant, dans ces tentes, l'image de ces pavillons célestes décrits plus haut quand nous parlions de la parure de l'Époux [1]. Reconnaissez aussi la Reine assise à ses côtés, sous des ornements analogues mais qui ne sont pas entièrement pareils. Si, pendant son pèlerinage et au jour de sa puissance, au milieu de la gloire qui environne les saints l'Époux est entouré de lumière et de beauté : cependant aujourd'hui, dans la perfection et la consommation de la gloire des bienheureux, il trouve une couronne plus brillante. Si j'ai appelé l'Épouse heureuse et parfaite, elle ne l'est réellement qu'en partie ; par un côté, elle ressemble aux tentes de Cédar. Elle est cependant belle, soit dans cette partie d'elle-même qui règne déjà dans le bonheur, soit dans ces hommes célestes qui l'ornent de leur sagesse et de leurs vertus, comme le ciel est orné par les astres : ce qui fait dire au prophète : *Ceux qui auront été savants brilleront comme les feux du firmament et ceux qui auront instruit les autres luiront comme des étoiles, dans l'éternité* [2].

14. O humilité ! O grandeur ! Tentes de Cédar et sanctuaire de Dieu ! Tabernacle terrestre et palais céleste ! Maison de boue et royale demeure ! Corps mortel et temple de lumière ! enfin objet des dédains de l'orgueil et épouse de Jésus-Christ ! *Elle est noire, mais elle est belle, ô filles de Jérusalem.* Si les fatigues et les ennuis de l'éxil la ternissent, une beauté céleste celle des pavillons de Salomon l'embellit. Son aspect sombre vous repousse, admirez sa beauté : vous méprisez son humilité, considérez son élévation. Voyez-vous par quels desseins de prudence, de sagesse, de discrétion et de convenance, cet abaissement et cette élévation se combinent présentement chez l'Épouse? Ainsi, parmi les vicissitudes du monde, l'élévation soutient son humilité, l'empêche de succomber sous l'adversité, et l'humilité contre-balance son élévation, et la préserve de l'aveuglement de la prospérité. Ces deux états

[1] I Cor., XIII, 3. — [2] Math., V, 47. — [3] Rom., XIII, 8. — [4] Ps. CIII, 2. — [5] Plus haut, n° 9.

[1] Plus haut, n° 3. — [2] Daniel, XII, 3.

opposés contribuent admirablement au bien de l'Épouse et servent à son salut.

15. C'en est assez sur la ressemblance de l'Épouse avec les pavillons de Salomon. Il me reste maintenant à vous développer, selon ma promesse, cette ressemblance, sous le seul rapport de la noirceur. Je dois tenir à ma parole; mais remettons cette question à un autre sermon. La longueur de celui-ci l'exige, comme aussi la nécessité. Selon notre usage, demandons à la prière ce qui doit procurer la louange et la gloire de l'Époux de l'Église, J.-C. N.-S. Dieu béni dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XXVIII

L'Époux est aussi noir. Comment, dans les choses de foi, l'ouïe conduit plus sûrement que la vue à la connaissance de la vérité.

1. Vous n'avez pas oublié aux pavillons de quel Salomon il convient de comparer la beauté de l'Épouse; et cette similitude sert à prouver cette beauté et à en montrer le prix. Mais s'agit-il de comparer cette beauté à la couleur sombre, à celle des tentes de Cédar, je ne sais plus quels sont ces pavillons de Salomon, à moins qu'il ne faille entendre les peaux dont se servait, quand il voulait habiter sous des tentes. S'il y en avait de cette sorte, elles étaient nécessairement ternies et noircies par leur exposition quotidienne au soleil et à la pluie; ce n'était pas inutilement, mais afin que la beauté intérieure de ces tentes fût préservée. Dans cette comparaison, l'Épouse ne nie pas sa couleur noire, elle l'excuse, et elle n'estime honteux aucun des états où la met la charité et qu'accepte la raison. Qui est faible sans qu'elle soit faible elle-même? qui est scandalisé sans qu'elle brûle [1]? Elle se revêt d'entrailles de miséricorde, pour soulager, ou guérir la misère des autres; c'est le zèle de la pureté, c'est le désir de la beauté des âmes qui la ternit ainsi.

2. Un seul, devenu noir volontairement, en blanchit plusieurs, non pas en contractant leurs souillures, mais en se chargeant de leurs misères : *Il vaut mieux qu'un seul homme meure pour le peuple et que la nation ne périsse pas* [2]. Oui, il vaut mieux qu'un seul, en prenant la ressemblance du péché, semble devenir noir, que toute la nation soit condamnée pour les fautes qui la couvrent. Que l'éclat et la splendeur de la substance de Dieu se cachent donc, sous la forme de l'esclave, pour sauver la vie à l'esclave, que la candeur de la vie éternelle s'assombrisse sous la chair, pour pacifier la chair; que celui, dont la beauté surpasse celle des enfants des hommes, soit défiguré dans sa passion, pour sauver les enfants des hommes; qu'il soit condamné aux hontes de la croix et de la mort; qu'il n'ait plus ni éclat, ni beauté, afin de s'acquérir ainsi une épouse toute belle et toute éclatante, une église sans tache et sans rides. Je reconnais bien là la tente de Salomon, et c'est Salomon lui-même que j'embrasse, sous ce sombre pavillon. Salomon est noir aussi, mais au dehors et à l'extérieur; il a la peau noire, mais la peau seule, car *toute la gloire de la fille du Roi vient du dedans* [1]. Au dedans, brille le rayon divin, la beauté des vertus, la splendeur de la gloire, la pureté et l'innocence, toutes choses cachées sous un aspect infirme et méprisable : et son visage est comme voilé, tandis qu'il s'assujettit, quoique innocent, à toutes les tentations. Ici, je reconnais la nature obscurcie et défigurée; je reconnais l'état de nos premiers parents pécheurs et couverts de peaux de bêtes [2]. Jésus-Christ s'est assombri, en prenant la forme de l'esclave en se rendant semblable aux hommes, et en se montrant tel par les apparences [3]. Sous la peau du chevreau, emblème du péché, je reconnais et la main qui n'a pas péché, et la tête que jamais n'a traversée la pensée du mal; aussi le mensonge n'a-t-il jamais été dans sa bouche [4]. Seigneur, je le sais, par nature vous êtes doux, doux et humble de cœur, aimable dans votre aspect, suave en votre es-

[1] II Cor., II, 29. — [2] Jean., XI, 50.

[1] Ps. XLIV, III, 14. — [2] Genèse, III, 21. — [3] Philipp., II, 7. — [4] Isaï., LIII, 9.

prit et inondé de l'huile de joie, en une mesure plus excellente que tous ceux qui y participent[1]. Mais pourquoi maintenant est-il donc couvert et hérissé de poils comme Esaü? Quelle est cette image dure et rebutante? Quels sont ces poils? Ah! ce sont les miens, car ces mains velues sont l'image du pécheur. Je reconnais mon bien, et, sous mon enveloppe, je vois le Dieu qui s'est fait mon Sauveur.

3. Ce n'est cependant pas Rebecca, c'est Marie qui l'a ainsi revêtu, et il est d'autant plus digne de recevoir la bénédiction de son père que sa mère est plus sainte. Il est bien heureux qu'il ait pris mon extérieur, puisque c'est à moi qu'il mérite la bénédiction et pour moi qu'il sollicite l'héritage. Il avait entendu ces paroles : *Demandez-moi, et je vous donnerai les nations pour votre héritage, et j'étendrai votre possession jusqu'aux extrémités de la terre*[2]. *Je vous donnerai votre héritage et votre possession.* Comment lui donner un héritage qui est à lui, et pourquoi lui inspirer de demander ce qui lui appartient? ou, comment ce bien est-il à lui, s'il faut qu'il le réclame? Celui qui a pris ma ressemblance demande donc pour moi, se chargeant de ma cause : car, dit le prophète : *Le châtiment qui devait nous procurer la paix est tombé sur lui. Dieu l'a chargé de nos iniquités à tous, c'est pourquoi il a fallu qu'il devînt, en tout, semblable à ses frères,* dit l'apôtre, *pour être un pontife compatissant*[4]. Aussi *sa voix était-elle la voix de Jacob, mais ses mains étaient les mains d'Esaü*[5]. Ce que l'on entend de lui, lui appartient; mais ce que l'on voit, en lui, est à nous. Ce qu'il dit est esprit de vie, ce qui paraît de lui est mortel, c'est la mort ; on voit une chose, on en croit une autre. Les sens le montrent noir, la loi le montre éclatant de blancheur et de beauté. Il est noir, mais aux yeux des insensés ; aux yeux des fidèles, il est tout rayonnant. Il est noir, mais beau. Il est noir au jugement d'Hérode ; il est beau dans la confession du larron et la foi du Centurion.

4. Il le trouvait beau, ce soldat qui s'écriait : *Cet homme était vraiment le fils de Dieu.* Mais il faut remarquer en quoi : s'il n'avait considéré que les dehors, pouvait-il le trouver tel et le reconnaître pour le fils de Dieu? Qu'offrait-il, aux yeux des spectateurs, autre chose que laideur, opprobre, quand les deux bras étendus en croix, entre deux scélérats il provoquait la risée des méchants et les larmes des fidèles? Il était seul un objet de dérision, lui qui seul pouvait inspirer la terreur et seul méritait

[1] Ps. XLIV, 8. — [2] Ps. II, 8. — [3] Isaï., LIII, 5, 6. — [4] Heb., II, 4, 17. — [5] Genèse, XXVII, 22.

d'être honoré. Quelle beauté le soldat trouva-t-il donc en lui? A quoi reconnut-il le fils de Dieu, dans un homme mis au nombre des scélérats[1]? Il ne m'est ni nécessaire, ni permis de répondre, puisque l'Évangéliste l'a fait avec soin : *Le centurion qui était présent en face de lui, voyant qu'il avait expiré en jetant un si grand cri, s'écria : Certainement cet homme était le fils de Dieu*[2]. Il crut donc à la voix de Jésus-Christ ; à cette voix plus qu'à son extérieur, il reconnut le fils de Dieu. Il était probablement de ces brebis dont il est dit : « *Mes brebis entendent ma voix*[3].

5. L'ouïe lui révéla ce que la vue ne lui avait pas montré; l'apparence trompa ses yeux et la vérité se glissa en lui, par les oreilles. L'œil prononçait que Jésus-Christ était infirme, défiguré, que c'était un misérable, condamné à une mort infame ; l'oreille le reconnut plein de beauté et fils de Dieu. Il n'en fut pas ainsi des Juifs aux oreilles incirconcises. C'est pourquoi Pierre coupa l'oreille au serviteur du Grand Prêtre, afin que trouvant ce chemin, la vérité l'affranchît et le délivrât. Ce Centurion était incirconcis, mais ses oreilles ne l'étaient pas, puisqu'au seul cri de Jésus expirant, malgré tant d'infirmités, il reconnut le fils de Dieu, le Dieu de majesté. Aussi ne méprisa-t-il pas ce qu'il voyait et il crut à ce qu'il ne voyait pas; il ne crut pas, d'après ce qu'il voyait, mais par ce qu'il avait entendu, car la foi vient de ce que l'on entend[4]. Il convenait à la vérité d'entrer en nous par les yeux, comme par une porte élevée; mais ce procédé, ô mon âme, nous est réservé pour un autre temps, quand nous verrons Dieu face à face ; aujourd'hui le remède doit entrer par où le mal s'est glissé; la vie suit les traces mêmes de la mort, la lumière les ténèbres et l'antidote véritable le venin du serpent. Il faut guérir l'œil qui avait été troublé, afin qu'ayant recouvré sa sérénité, il voie ce qu'il n'apercevait pas en son trouble. Il faut que l'oreille, cette première porte de la mort, devienne aussi la première porte ouverte à la vie, et que l'ouïe nous rende la vue qu'il nous avait enlevée. Nous ne comprendrons qu'autant que nous aurons cru; l'ouïe conduit donc au mérite et la vue à la récompense, ce qui fait dire au prophète : *Vous donnerez à mes oreilles une parole de joie et de consolation*[5]. En effet, la vision béatifique sert de récompense à ma docilité à écouter, et cette docilité sera le mérite de la vision bienheureuse : *Bienheureux ceux qui sont purs de cœur, car ils verront Dieu*[6]. Il

[1] Isaï., LIII, 12. — [2] Marc, XV, 39. — [3] Jean, X, 14. — [4] Rom., X, 7. — [5] Ps. L, 10. — [6] Math., V, 8.

faut que la foi purifie l'œil, afin de le rendre capable de voir Dieu, selon ces paroles : *Il purifie leurs cœurs par la foi* [1].

6. Mais en attendant que l'œil soit disposé à voir, que l'ouïe soit donc attentive; qu'elle s'exerce et s'ouvre à la vérité. Heureux celui à qui la vérité rend ce témoignage : *Il m'a obéi dès qu'il a entendu ma voix* [2]! Je serai digne de voir, si avant de voir, je suis trouvé obéissant, et je contemplerai avec sécurité celui devant qui m'aura précédé l'offrande de mon obéissance. Heureux celui qui peut dire : *Le Seigneur mon Dieu m'a ouvert l'oreille et je ne l'ai point contredit, je ne me suis point retiré en arrière* [3]! Là où se trouve la vraie obéissance, se trouve le modèle de la longanimité, car ne pas contredire c'est montrer sa bonne volonté, et ne pas se retirer en arrière c'est persévérer; ces deux choses sont nécessaires car Dieu aime celui qui donne avec joie [4] et celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé [5]. Puisse le Seigneur m'ouvrir les oreilles, et la parole de vérité arriver à mon cœur, purifier mes yeux et les préparer à la vision bienheureuse, en sorte que je puisse dire à Dieu : *Votre oreille a entendu la préparation de mon cœur* [6]! Et qu'avec toutes les âmes obéissantes je m'entende dire par Dieu : *Vous êtes pur à cause de la parole que je vous ai dite* [7]! Car tous ceux qui entendent la parole ne sont pas purs, mais ceux-là seulement qui lui obéissent : *Heureux ceux qui entendent la parole et la mettent en pratique* [8]. Telle est l'ouïe que demande le souverain maître quand il dit : *Ecoutez Israël* [9]; et c'est aussi celle qu'offre celui qui répond: *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute* [10]; et que promet celui qui ajoute : *J'écouterai ce que le Seigneur mon Dieu me dira au dedans de moi* [11].

7. Apprenez aussi que le Saint-Esprit suit cette marche dans l'avancement spirituel d'une âme : en elle, il prépare l'ouïe, avant de réjouir la vue : *Écoutez ma fille,* dit-il, *et voyez* [12]. Pourquoi vous occuper de l'œil? préparez l'oreille. Vous désirez voir le Christ? Il faut d'abord l'écouter, entendre parler de lui, afin de pouvoir dire, lorsque vous verrez : *Nous avons vu comme nous avons entendu* [13]. La lumière est immense et votre vue bornée ne peut l'embrasser tout entière. Vous le pouvez par l'ouïe, vous ne le pouvez du regard. Dieu criait : *Adam où es-tu* [14]? Infortuné pécheur! je ne le voyais pas cependant, et je l'entendais. L'ouïe nous rendra la vue, si nous prêtons à Dieu une oreille pieuse, vigilante et fidèle. La foi purifiera les souillures de l'impiété, et l'obéissance ouvrira les yeux fermés par la désobéissance. *Vos préceptes m'ont donné l'intelligence* [1], dit le sage. En effet, l'observation des commandements rend l'intelligence que la trangression nous avait ôtée. Voyez comment, dans le saint homme Isaac, l'ouïe avait gardé plus de vigueur que les autres sens : les yeux du patriarche sont obscurcis; son palais et ses mains se trompent, l'ouïe ne se trompe pas; il n'est pas étonnant que ses oreilles perçoivent la vérité, puisque la foi vient de ce que l'on a ouï, et l'on a ouï parce que la parole de Dieu a été prêchée [2], et la parole de Dieu est vérité. *La voix est la voix de Jacob*, dit Isaac; rien de plus vrai; *Mais les mains sont les mains d'Ésaü* [3]: rien de plus faux, vous êtes dans l'erreur, la ressemblance de la main vous a égaré; la vérité n'est pas dans le goût, quoiqu'il savoure la douceur. Comment Isaac pouvait-il être dans le vrai, lui qui croit manger de la venaison, tandis qu'il mange la chair de chevreaux domestiques? L'œil est aussi trompé, puisqu'il est aveugle; l'œil ne possède ni la vérité, ni la sagesse : *Malheur à vous*, dit le Saint-Esprit, *à vous qui êtes sages à vos propres yeux* [4]. Une sagesse qui est maudite n'est pas la bonne sagesse; c'est celle du monde et c'est pourquoi *elle n'est que folie devant Dieu* [5].

8. La bonne et vraie sagesse *a une origine secrète* [6], dit le bienheureux Job. Pourquoi la cherchez-vous au dehors dans les sens corporels? le goût réside dans le palais, et la sagesse dans le cœur. Ne la demandez pas à l'œil corporel, car ce n'est ni la chair, ni le sang qui la révèlent, mais le Saint-Esprit [7]. Non! elle ne réside pas dans le goût physique et on ne la trouve pas dans la terre de ceux qui vivent au sein des délices [8]. Elle n'est pas dans le toucher, puisque le Saint-Esprit dit : *Si j'ai porté ma main à ma bouche pour la baiser, ce qui est le comble de l'iniquité et le reniement de Dieu* [9]; ce qui a lieu, je pense, quand on rapporte la sagesse qui est un don de Dieu, non à Dieu même, mais aux mérites de ses actions personnelles. Isaac a été sage et cependant ses sens l'ont trompé. L'ouïe est le sens qui perçoit la vérité, parce qu'il saisit sans la parole. C'est donc, avec raison, qu'on interdit à cette femme, sage d'une sagesse charnelle, de tou-

[1] Actes., xv, 9. — [2] Ps. xvii, 15. — [3] Isaï., l, 50. — [4] II Cor., ix, 7. — [5] Math., x, 22.— [6] Ps. ix, 7.— [7] Jean, xv, 3. — [8] Luc, xi, 28. — [9] Deuter., vi, 3. — [10] I Rois, iii, 9.— [11] Ps. lxxxiv, 9. — [12] Ps. xliv, 11. — [13] Ibid., xlvii, 9. — [14] Genèse, iii, 9.

[1] Ps. cxviii, 4.— [2] Rom., x, 17.—[3] Genèse, xxvii, 22. — [4] Isaï., v, 21. — [5] I Cor., iii, 19. — [6] Job., xxviii, 18. —[7] Math., xvi, 17. — [8] Job, xxviii, 13. — [9] Ibid., xxxi, 37, 38.

cher la chair ressuscitée du Verbe; elle croyait plus à ses yeux qu'à l'oracle divin, c'est-à-dire, plus aux sens de la chair qu'à la pureté de Dieu. Elle ne crut pas à la résurrection de celui qu'elle avait vu mort; malgré la promesse qui lui avait été faite, ses yeux ne cessèrent de regarder, jusqu'à ce qu'ils fussent enfin rassasiés par l'objet de son amour; elle n'avait ni la consolation de la foi, ni confiance dans la promesse de Dieu. Le ciel, la terre, tout ce que les yeux charnels saisissent ne doit-il pas passer et périr plutôt qu'un seul iota et un seul point des choses que Dieu a dites? Et cependant cette femme, qui avait refusé de se consoler sur la parole du Seigneur, cessa de pleurer, lorsqu'elle vit de ses yeux, s'en rapportant plus à son expérience qu'à la foi. Mais l'expérience est trompeuse.

9. On la renvoie donc à la connaissance plus certaine de la foi, qui saisit ce que les sens ignorent et ce que l'expérience ne découvre pas : *Ne me touchez pas* [1], est-il dit, ce qui signifie : cessez de vous en rapporter à des sens sujets à s'égarer : appuyez-vous sur la parole et accoutumez-vous à croire. La foi est infaillible, elle atteint l'invisible sans l'aide du sens; elle dépasse les limites de la raison humaine, les forces de la nature et de l'expérience. Pourquoi interroger l'œil sur des objets qui ne sont pas de son ressort? Pourquoi tendre la main vers ce qui est hors de sa portée? Tout ce que l'une ou l'autre m'apprennent n'est rien : que la foi prononce sur moi; elle ne rabaisse pas ma grandeur : apprenez donc à estimer plus certain et plus sûr ce qu'elle vous persuade : *Ne me touchez pas, car je ne suis point encore remonté vers mon père* : comme si, après son ascension, Jésus-Christ eût voulu et pu être touché par elle. Sans doute elle le pourra alors, mais par l'affection et non avec la main, par le désir et non par les yeux, par la foi et non par les sens. Pourquoi, dit-il, cherchez-vous à me toucher maintenant, vous qui jugez de la gloire de la résurrection, d'après les idées venues des sens ? Ne savez-vous pas, qu'au temps de ma mortalité, mes disciples n'ont pu soutenir la gloire de mon corps mortel un moment transfiguré [2] ? Je me prête encore à vos sens, en conservant une forme d'esclave, que l'habitude vous permet de reconnaître; mais ma gloire est trop admirable pour vous; elle est si haute que vous ne pouvez vous élever jusqu'à elle. Différez donc votre jugement : suspendez votre sentence; ne vous abandonnez pas à vos sens, mais réservez à la foi la connaissance de si grands mystères. Elle définira plus dignement ce qu'elle saisira plus pleinement. Elle embrassera dans son sein mystérieux et profond ces longueurs, ces hauteurs et ces profondeurs. Ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce que le cœur de l'homme n'a pas senti, elle le porte renfermé, caché, et scellé au dedans d'elle-même.

[1] Jean, xx, 17. — [2] Math., xvii, 6.

10. Elle me touchera donc d'une manière digne de moi, celle qui me considérera assis à la droite de mon père, non plus dans un état d'humiliation, mais dans un état tout divin, revêtu de la même chair, mais sous une autre forme. Pourquoi voulez-vous me toucher dans ma laideur ? Attendez; vous me toucherez dans ma beauté. Si je parais laid aujourd'hui, laid au toucher et à la vue, laid pour vous qui partagez ma laideur et qui vous attachez plus aux sens qu'à la foi, plus tard je serai beau. Devenez belle et touchez-moi; soyez fidèle et vous serez belle, et dans cette beauté, vous toucherez plus dignement et plus utilement celui qui est beau. Vous me toucherez de la main de la foi, du doigt du désir, du baiser d'amour, de l'œil du cœur; serai-je encore noir alors? Non! Votre bien aimé est *blanc et vermeil*. Il est éclatant de beauté, entouré de roses, des lys des vallées c'est-à-dire des chœurs des martyrs et des vierges. Je suis assis au milieu d'eux, semblable aux unes et aux autres, vierge et martyr aussi : serai-je déplacé, dans le chœur éclatant des vierges, moi vierge, fils d'une vierge, et époux d'une vierge? Et n'ai-je pas un rang au milieu des martyrs, moi, cause, force, fruit et modèle des martyrs? Vous qui êtes tout cela aussi, touchez-moi, et dites : *Mon bien aimé est blanc et vermeil et choisi entre mille* [1]. Il y a des milliers d'âmes auprès du bien aimé, une foule innombrable l'entoure, mais personne ne peut lui être comparé. En cherchant celui que vous aimez, craignez vous de vous tromper, en prenant pour lui quelqu'un de cette multitude? N'hésitez pas dans votre choix : vous reconnaîtrez facilement celui qui est choisi entre mille et qui surpasse tous ceux qui l'entourent, et vous direz : *C'est celui qui éclate par la beauté de ses vêtements et qui marche avec une force toute puissante* [2]. Il n'est donc plus sous ces couleurs sombres, qu'il fallait alors opposer aux yeux de ses persécuteurs, afin qu'il fût méprisé et mis à mort, ou même aux regards de ses amis, afin qu'ils connaissent sa résurrection. Non, dis-je, il n'est plus noir : le voilà revêtu d'un vêtement blanc, plein d'une beauté qui surpasse non seulement celle des

[1] Cantiq., v, 10. — [2] Isaï., lxiii, 1.

enfants des hommes, mais celle même des anges. Pourquoi voulez-vous me toucher dans mon extérieur d'humiliation, dans ma forme d'esclave, dans une apparence si méprisable? Touchez celui qui est paré d'une beauté céleste, couronné de gloire et d'honneur. La majesté divine, il est vrai, le rend redoutable, mais sa sérénité naturelle le rend doux et aimable.

11. Remarquez en tout cela la prudence de l'épouse et la profondeur des paroles de celle qui, sous la figure des pavillons de Salomon, c'est-à-dire, sous la chair, a découvert un Dieu et reconnu la vie dans la mort, la gloire la plus éclatante et la grandeur sous les opprobres, et enfin sous les traits affreux d'un crucifié, la candeur de l'innocence, la splendeur des vertus. Ainsi ces pavillons noircis et méprisables renfermaient, au dedans, les brillantes et précieuses parures du plus riche des Rois. C'est avec raison que l'Épouse remarque la beauté renfermée en ces pavillons, sans dédaigner leur sombre aspect. D'autres avaient cédé à ce mépris, ils ne connaissaient pas cette beauté ; s'ils l'avaient connue ils n'auraient jamais crucifié le Dieu de gloire[1]. Hérode ne l'a point connu et il l'a méprisé. La synagogue ne l'a point connu, elle qui lui reprochant les humiliations de sa passion et de son infirmité, disait: *Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même : que le Christ roi d'Israël descende maintenant de la croix et nous croirons en lui*[2]. Mais le bon larron, du haut de sa croix, l'a reconnu tout crucifié qu'il était, et il a confessé la pureté de son innocence; *celui-ci,* dit-il, *quel mal a-t-il fait?* Et rendant témoignage à sa majesté royale : *Souvenez-vous de moi lorsque vous serez dans votre royaume*[3]. Il l'a reconnu ce centurion qui le proclame fils de Dieu[4]. Elle l'a reconnu l'Église qui aime à partager ses abaissements, afin de participer à sa beauté. Elle ne rougit pas de paraître noire, d'être appelée noire, afin de pouvoir dire à son bien-aimé : *Les outrages de ceux qui vous insultaient sont tombés sur moi*[5]. Si elle est noire extérieurement, comme les pavillons de Salomon, elle ne l'est pas intérieurement. Du reste, mon Salomon n'a lui-même aucune tache intérieure. Enfin elle ne dit pas : *Je suis noire* comme Salomon, mais *comme les pavillons de Salomon ;* car l'aspect sombre du vrai pacifique n'est qu'extérieur. La tache du péché est intérieure, elle souille le cœur avant de paraître aux yeux; c'est du cœur en effet que viennent les mauvaises pensées, les larcins, les meurtres, les

[1] I Cor., II, 8. — [2] Math., XXVII, 42. — [3] Luc, XXIII, 41, 42. — [4] Math., XXVII, 54. — [5] Ps. LXVIII, 19.

adultères, les blasphèmes et toutes les choses qui souillent l'homme[1]. Mais rien de pareil en Salomon; vous ne trouverez aucune souillure dans le vrai pacifique, il doit être sans péché celui qui ôte les péchés du monde, pour être capable de réconcilier les pécheurs et de mériter ce nom de Salomon.

12. Il y a encore la noirceur de l'âme pénitente affligée de ses fautes et qui les pleure. Que Salomon ne la repousse pas en moi si je m'en revêts spontanément et pour expier mes iniquités, car Dieu ne méprise point un cœur contrit et humilié[2]. Il y a la noirceur de la commisération, qui compâtit aux afflictions des autres; laissez-vous attrister par le malheur de vos frères : notre pacifique ne repousse pas cette tristesse, il a daigné prendre lui-même des entrailles de compassion; il a porté nos péchés en son corps, jusque sur la croix[3]. Il y a la tristesse de la persécution, belle parure, si on la souffre pour la justice et la vérité. Aussi il est dit : *Les disciples sortaient du conseil tout remplis de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus*[4]*;* et encore: *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice*[5]. C'est surtout de ce sombre aspect que l'Église se glorifie et elle l'emprunte aux pavillons de l'Époux. En effet, parmi les promesses qui lui ont été faites, elle trouve celle-ci : *S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront*[6].

13. C'est pourquoi l'Épouse ajoute : *Ne considérez pas que je suis noircie par le soleil qui m'a ôté ma couleur*[7], c'est-à-dire, ne me regardez pas comme laide parce que vous me voyez éprouvée sous les coups de la persécution, dépourvue de la gloire mondaine. Pourquoi me reprocher des couleurs que je tiens plutôt de la violence de la persécution que de la honte de ma vie? Par soleil, elle entend peut-être encore le zèle dont elle brûle pour la justice, ou dont elle est animée contre les méchants, quand elle dit à Dieu : *Le zèle pour votre maison m'a dévorée*[8], et encore : *Mon zèle m'a fait sécher, parce que mes ennemis ont oublié vos paroles,* et encore : *Je suis tombée de défaillance à la vue des pécheurs qui abandonnent votre loi*[9], ou bien: *N'ai-je pas haï ceux qui vous haïssaient, et n'ai-je pas séché de douleur à cause de vos ennemis*[10] ? Elle observe encore avec soin cet avis du sage : *Avez-vous des filles ? ne leur montrez pas un visage trop gai*[11], c'est-à-dire, si elles tombent dans le relâchement et la mollesse,

[1] Math., XV, 19, 20. — [2] Ps. L, 19. — [3] I Pierre, II, 14. — [4] Actes, V, 41. — [5] Math., V, 10. — [6] Jean, XV, 20. — [7] Cantiq., I, 15.— [8] Ps. LXVIII, 10. — [9] Id., CXVIII, 139, 53. — [10] Id., XI, 21. — [11] Eccles., VII, 26.

si elles viennent à secouer le joug, montrez-leur, au lieu d'une douce amabilité, la tristesse de la sévérité. Peut-être encore pour l'Épouse, être décolorée par le soleil, est-ce brûler d'amour pour ses frères, pleurer avec ceux qui pleurent, être faible avec les faibles, être désolée du scandale de chacun ; ou bien encore veut-elle dire : c'est le soleil de justice, Jésus-Christ qui m'a décolorée, lui pour qui je languissais. Cette langueur amène une espèce de décoloration et le désir de l'âme produit une espèce de défaillance : voilà pourquoi il est dit: *Je me suis souvenu de Dieu et j'ai trouvé la joie, je me suis exercé dans la méditation, et mon esprit est tombé en défaillance* [1]. Un ardent désir, comme un brûlant soleil, décolore l'âme voyageuse dans le corps ; avide de voir le roi de gloire, les refus l'irritent, et les délais crucifient cette âme aimante. Qui de nous brûle de cet amour, jusqu'à désirer voir Jésus-Christ, mépriser et rejeter toute beauté, toute gloire et toute joie présente et s'écrier avec le prophète : *Vous savez que je n'ai point désiré le jour de l'homme* [1], ou avec David : *Mon âme a refusé toute consolation* [2]? Elle dédaigne le vain éclat et la fausse joie des biens présents; oui, le soleil m'a décolorée, car en approchant de lui et en me comparant à sa vive splendeur, je me vois sans couleur. Je me trouve noire et laide; cependant je suis belle, sous un autre rapport. Pourquoi m'appelez-vous brune, moi qui ne le cède qu'à la beauté du soleil seul? Les paroles qui suivent paraissent se rapporter mieux au premier sens. En ajoutant : *Les enfants de ma mère se sont élevés contre moi*, l'Épouse indique clairement quelle a été persécutée. Mais nous commencerons par là un autre sermon ; nous pouvons nous contenter aujourd'hui de ce que nous avons appris de la gloire de l'Époux de l'Église, Notre-Seigneur Jésus-Christ, grâce à ce Dieu béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XXIX

Des plaintes de l'Église contre ceux qui l'attaquent, ou qui attaquent l'union fraternelle.

1. *Les enfants de ma mère se sont élevés contre moi* [2]. Anne, Caïphe et Judas Iscariote étaient fils de la synagogue; ils ont cruellement attaqué l'Église fille aussi de la synagogue. Ils l'ont attaquée, à ses premiers jours, en crucifiant Jésus son fondateur. Dieu accomplit, dès lors, par eux, ce qu'il avait annoncé par le prophète en disant: *Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées* [3]. Et c'est probablement sa voix que nous entendons dans le cantique d'Ezéchias : *Le fil de ma vie a été tranché, comme par le tisserand, quand je commençais à peine à le tisser* [4]. C'est donc de ces persécuteurs et d'autres encore de cette nation, que l'Épouse a dit : *Les enfants de ma mère se sont élevés contre moi*. Elle a raison de les appeler les enfants de sa mère et non les enfants de son père, car ils n'avaient pas Dieu pour père ; leur père était le démon, et ils étaient, comme lui, homicides dès le commencement [3]. Aussi ne dit-elle pas : mes frères, ou les enfants de mon père, mais, *les enfants de ma mère se sont élevés contre moi*. Sans cette distinction, l'apôtre saint Paul devrait être compris parmi les ennemis dont elle se plaint, car lui-même a persécuté, un moment, l'Église : mais il a obtenu miséricorde, parce que n'ayant pas la foi, il a agi dans l'ignorance [4]. Il a prouvé qu'il avait Dieu pour père et qu'il était frère de l'Église, aussi bien de père que de mère [5].

2. Mais considérons comment l'Épouse accuse nommément les enfants de sa mère, et les accuse seuls, comme les seuls coupables. Cependant que n'a-t-elle pas souffert de la part des étrangers, selon ces paroles d'un prophète : *Ils m'ont souvent attaqué dès ma jeunesse et les pécheurs ont forgé sur mon dos* [6] ? Pourquoi donc mettez-vous particulièrement en cause

[1] Ps. LXXVI, 3. — [2] Cantiq., I, 5. — [3] Zach., XIII, 7. — [4] Isaï., XXXVIII, 12. 12.

[1] Jérémie, XVII, 6.— [2] Ps. LXXVI, 3.— [3] Jean, VIII, 44. — [4] I Cor., XV, 9.— [5] I Timoth., I, 13.— [6] Ps. CXXVIII, 1, 3.

les enfants de votre mère, puisque vous savez bien avoir été attaquée par d'autres ennemis et d'autres nations ? Il est écrit : *Si vous êtes invités à la table d'un riche, considérez avec attention ce qui vous sera servi.* Mes frères, nous sommes assis à la table de Salomon. Et, qui est plus riche que Salomon ? Je ne parle pas ici des biens de la terre, dont Salomon a regorgé ; mais voyez quelles célestes délices recouvrent la table devant laquelle vous êtes ! Les mets qui vous y sont servis sont tout spirituels et divins : *considérez donc avec attention*, vous répète l'Esprit-Saint, *considérez ce qui vous y est servi, et sachez les dispositions que vous devez apporter vous-mêmes à ce festin* [1]. Pour moi, j'observe ce qui m'est recommandé dans les paroles de l'Épouse : elles concernent la doctrine que je dois prêcher et les précautions que je dois prendre. L'Épouse ne parle nommément que de la persécution qui lui vient des siens ; elle se tait sur tous les maux affreux quelle a essuyés de la part de toutes les nations du monde, des infidèles, des hérétiques, des schismatiques. Je reconnais ici sa prudence et je crois que son silence sur ces maux n'est ni hasard, ni oubli. Elle se plaint plus expressément de ceux-là, parce qu'elle sent plus vivement leurs attaques et qu'elle croit devoir nous précautionner plus soigneusement contre eux. Pourquoi ? parce que c'est ici un mal intérieur et domestique ; ceci nous est clairement exprimé dans l'Évangile par la bouche du Sauveur lui-même : *L'homme aura pour ennemis ceux de sa propre maison.* [2] Le prophète dit aussi : *L'homme avec lequel je vivais en paix, qui mangeait mon propre pain a fait éclater la trahison contre moi* [3]. Et ailleurs : *Si mon ennemi m'avait maudit, je l'aurais plutôt souffert et si celui qui me haïssait avait parlé de moi avec mépris, peut-être l'aurais-je caché. Mais c'est vous qui viviez dans mon intimité, vous le chef de mon conseil, qui dans mon étroite confidence, trouviez tant de douceurs à vous nourrir des mêmes viandes que moi* [4] ; c'est-à-dire, ce que je souffre de votre part, de vous, mon convive et mon compagnon, m'est plus sensible, et je le supporte plus péniblement. Vous savez de qui vient cette plainte et quelle en a été l'occasion.

3. C'est dans ces sentiments que l'Épouse se plaint des enfants de sa mère, et dans cet esprit qu'elle dit : *Les enfants de ma mère se sont élevés contre moi*, et ailleurs : *Mes amis et mes proches se sont élevés et déclarés contre moi* [5]. Rejetez loin de vous cette abominable et détestable conduite, vous qui avez éprouvé et éprouvez encore, chaque jour, combien il est doux et suave pour des frères d'habiter ensemble [1], si toutefois ils s'unissent pour s'édifier et non pour se scandaliser ; sinon une pareille union, loin d'être douce et agréable serait horrible et funeste. Malheur à celui par qui le doux lien de l'unité est rompu ! quel qu'il soit, il répondra de ce crime au jugement. Puissé-je mourir, avant d'entendre quelqu'un de vous s'écrier avec justice : *Les enfants de ma mère se sont élevés contre moi !* N'êtes-vous pas tous frères, tous enfants de cette congrégation qui est comme votre mère ? Quel trouble pourrait venir du dehors vous attrister, si vous êtes bien unis intérieurement, si vous vivez en paix comme des frères ? Et qui donc, demande l'apôtre, *pourra vous nuire, si vous n'avez de zèle que pour le bien* [2] ? Cherchez avec empressement les biens les meilleurs [3] et montrez-vous animés d'un saint zèle. Le don le meilleur c'est la charité, trésor incomparable dont le céleste époux travaille sans cesse, à enrichir sa nouvelle Épouse et dont il dit : *C'est à cette marque qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres. Je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les autres* [4] *; le commandement que je vous donne est de vous aimer les uns les autres* [5], et il demande, dans sa prière, *qu'ils soient un, comme lui et son père ne sont qu'un* [6]. Saint Paul lui-même vous invite à chercher les biens meilleurs, et il met au premier rang la charité, soit qu'il la proclame plus grande que la foi et l'espérance et la place au-dessus de toute science, soit, qu'après avoir énuméré les innombrables et admirables dons de la grâce céleste, il nous introduise dans la voie la plus sûre et la plus excellente, entendant certainement par là la charité. Que pourrions-nous comparer à ce don préférable au martyre et à la foi qui transporte les montagnes [7] ? Je vous le dis donc : que la paix soit avec vous et qu'elle vienne de vous. Les menaces du dehors n'épouvantent pas, parce qu'elles ne nuisent pas ; au contraire, les caresses du dehors ne vous apportent aucune consolation si, (ce qu'à Dieu ne plaise,) vous portez au dehors un foyer de désordre.

4. Donc, ô mes bien-aimés, ayez la paix entre vous ; gardez-vous de vous blesser mutuellement soit en actions, soit en paroles, soit en aucune façon. Que personne, en succombant à la pusillanimité du cœur, aux troubles de l'esprit, n'ait droit d'invoquer Dieu contre ceux qui l'auraient contristé, et de formuler cette plainte :

[1] Prov., XXIII, 12. — [2] Math., X, 36. — [3] Ps. LX, 10. — [4] Ps. LIV, 13, 15. — [5] Ps. XXXV II, 12.

[1] Ps., CXXXII, 1. — [2] I Pierre, III, 13. — [3] I Cor., XII, 31. — [4] Jean, XIII, 35, 34. — [5] Id. XV, 12. — [6] Id., XIX, 11. — [7] I Cor., XII, 31.

SERMON XXX

Comment les vignes dont l'Église est gardienne signifient le peuple fidèle et les âmes des élus. De la prudence de la chair qui est la mort.

1. *Ils m'ont placée dans les vignes, pour les garder* [1]. Mais qui donc? Vos agresseurs dont vous venez de parler? Écoutez et voyez si ceux dont elle avoue avoir souffert, ne sont pas les mêmes qu'elle dit l'avoir promue à cet emploi? Et il ne faut pas s'en étonner; car le motif de leur agression n'était autre que l'intention d'amender l'Épouse. Eh! qui ne le sait? un grand nombre d'âmes sont persécutées pour leur propre utilité et par l'amitié seule. Combien n'en voyons-nous pas, tous les jours, marcher à la perfection, parvenir aux états les plus sublimes, parce que les supérieurs les ont stimulés? Essayons donc de prouver, s'il est possible, comment l'Église, bien qu'attaquée par les enfants de sa mère, dans une intention hostile, n'a fait que des pertes heureuses. En effet, quel sort plus heureux que d'être assailli par des ennemis, dont l'intention est de nuire, et qui, contre leur gré, nous ménagent un triomphe? Or, l'explication donnée plus haut, présente ces deux sens : l'Église a eu des agresseurs qui étaient les uns bien, les autres mal disposés à son égard; ils l'ont attaquée, avec des intentions différentes; et les uns et les autres ont procuré son bien; en sorte qu'elle se glorifie de s'être enrichie des souffrances que lui ont causées ses ennemis. Pour une vigne qu'ils paraissaient lui enlever, elle a la joie de se voir constituée gardienne de beaucoup d'autres. Voilà, dit-elle, ce que m'ont valu ceux qui, combattant contre moi et contre ma vigne, s'écriaient : *Exterminez-la, abattez-la jusqu'aux fondements* [2], en sorte, que j'ai échangé une vigne contre plusieurs. C'est la conséquence qu'elle tire : *Je n'ai pas gardé ma vigne*, et, de suite, elle explique comment cela lui est arrivé; elle est établie gardienne, non d'une seule vigne, mais de plusieurs. Voilà le sens littéral.

[1] Cantiq., I, 5. — [2] Ps. CXXXVI, 7.

2. Mais si nous suivons simplement ce sens, nous contentant de sa signification apparente, nous pourrions croire que l'Écriture ne parle que de ces vignes matérielles et terrestres qui, tous les jours, sous nos yeux, reçoivent la rosée du ciel, la graisse de la terre et qui produisent ce vin qui allume les passions. Mais des saintes et divines lettres ainsi considérées nous ne tirerons aucune leçon digne, je ne dis pas de l'Épouse du Seigneur, mais de toute autre. Eh! quel rapport y a-t-il entre des épouses et la gardienne d'une vigne? Trouverait-on là quelque rapport? Comment montrer que l'Église ait jamais été chargée d'un pareil office? Dieu a-t-il souci des vignes? Mais, si venant au sens spirituel, nous voyons dans les vignes les Églises, c'est-à-dire les peuples fidèles, selon ce mot du prophète : *La vigne du Dieu des armées, c'est la maison d'Israël* [1], nous commencerons peut-être à apercevoir qu'il n'est nullement indigne de l'Épouse d'être commise à la garde des vignes.

3. Un regard attentif trouvera qu'une des grandes prérogatives de l'Église est d'avoir étendu ses vignes dans tout l'univers, du jour où elle fut persécutée et chassée de Jérusalem, par les enfants de sa mère, elle et ses premiers et jeunes plants. Je désigne ainsi la multitude des croyants, dont on lit qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme [2]. Elle-même avoue n'avoir point gardé et défendu sa vigne, et cet aveu ne tourne pas à sa confusion. La persécution ne l'a pas tellement arrachée qu'elle n'ait pu être replantée ailleurs, et confiée à d'autres agriculteurs, qui lui ont fait porter des fruits, en temps convenable; non elle n'a pas été détruite, elle a changé de sol; elle a même grandi; elle s'est étendue, comme un plan béni du Seigneur. Levez donc les yeux : voyez si de

[1] Isaï., V, 7. — [2] Act., IV, 32.

ombre elle n'a pas couvert les montagnes et si ses branches n'ont pas dépassé les cèdres les plus hauts? N'a-t-elle pas *étendu ses rameaux jusqu'à la mer et ses rejetons jusques aux fleuves* [1] ? Cela n'est pas étonnant; elle est l'édifice de Dieu; elle est le champ de Dieu [2], c'est lui qui la féconde, la taille et l'émonde afin de l'aider à porter des fruits plus abondants. Comment priverait-il de ses soins et de sa sollicitude une vigne que sa main droite a plantée? Non, il ne délaissera pas la vigne, dont les apôtres sont les rameaux, J.-C. le cep, et son Père le vigneron [3]. Elle est plantée dans la foi, elle plonge ses racines dans la charité; elle est labourée par le hoyau de la discipline, engraissée par les larmes des pénitents, arrosée par la parole des prédicateurs; par ces moyens elle donne un vin abondant qui communique la joie et non la luxure, un vin suave qui n'allume aucune passion, le vrai vin qui réjouit le cœur de l'homme, le vin que les anges boivent avec allégresse. En effet, ils se réjouissent de la conversion et de la pénitence des pécheurs; ils sont altérés du salut des hommes. Les larmes des pénitents sont leur vin, parce qu'il renferme l'odeur de la vie, la saveur de la grâce, le goût du pardon, la douceur de la réconciliation, la pureté de l'innocence rendue, la sérénité d'une conscience calmée.

4. De cette vigne que l'orage d'une horrible persécution semblait avoir détruite, combien d'autres sont sorties qui, en se propageant, ont fleuri à travers le monde? et c'est de toutes ces vignes que l'Épouse a été établie gardienne, pour la dédommager de n'avoir pas gardé la première. Consolez-vous, fille de Sion; si une partie des Israëlites est tombée dans l'aveuglement, que perdez-vous? Admirez un grand mystère et ne vous plaignez pas de vos pertes; élargissez votre sein pour y rassembler la plénitude des nations : Dites aux villes de Juda : *Vous étiez les premiers à qui il fallait annoncer la parole, mais puisque vous la rejetez et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous nous en allons vers les gentils* [4]. Dieu avait offert à Moyse de le faire chef d'une autre grande nation, s'il consentait à quitter un peuple prévaricateur et à l'abandonner à la vengeance divine; il refusa [5]. Pourquoi? à cause de l'immense amour qui l'attachait à ce peuple; il cherchait non son intérêt propre, mais la gloire de Dieu; non son avantage personnel, mais celui de tous. Telle était la disposition de son cœur.

5. C'est, selon moi, un dessein mystérieux qui a confié à l'Épouse, plutôt qu'à Moyse, la mission d'être envoyée à une grande nation. Il ne convenait pas que l'ami de l'Époux ravît cette bénédiction à l'Épouse, et voilà pourquoi ce n'est pas à Moyse mais à la nouvelle Épouse qu'il a été dit : *Allez, prêchez, dans tout l'univers l'Évangile, à toute créature* [1]. C'est elle, dis-je, qui a été envoyée vers une grande nation et pouvait-elle être adressée à une plus grande qu'à l'univers entier? L'univers a été heureux de s'incliner devant elle qui lui apportait la paix, et lui offrait la grâce; mais cette grâce ne ressemblait pas à la loi. Sous quels traits différents se présentent à la conscience la douceur de l'une et l'austérité de l'autre!

st-ilpossible, en effet, de regarder du même œil, celui qui condamne et celui qui console; celui qui réclame et celui qui pardonne; celui qui châtie et celui qui embrasse? Il n'est pas moins impossible d'accepter, dans les mêmes sentiments, l'ombre et la lumière; la colère et la paix; le jugement et la miséricorde, la figure et la vérité, la verge et l'héritage, le frein et le baiser. Les mains de Moyse, au témoignage d'Aaron et de Hur [2], étaient pesantes et le joug de la loi était lourd; les apôtres le déclarent insupportable pour eux et pour leurs pères [3]. Le joug était lourd et la récompense légère, puisqu'on ne promettait que la terre. Moyse ne pouvait donc pas être envoyé à une grande nation. Mais vous, ô Église ma mère, vous qui avez les promesses de la vie présente et de la vie future, il vous est facile, avec cette double prérogative, de vous faire accepter de toutes les nations, grâce à la douceur de votre joug et à la sublimité de votre royaume. Si vous êtes chassée d'une ville, tout l'univers vous tend les bras, vos promesses attirent et le fardeau que vous imposez n'épouvante pas. Pourquoi pleurer encore la perte d'une vigne, en retour de laquelle vous avez reçu tant de compensations? Parce que vous avez été abandonnée et haïe et que personne ne passait dans vos murs. *Je vous établirai l'orgueil des siècles, dans une gloire qui ne finira jamais, dans une joie qui durera dans la succession des temps : vous sucerez le lait des nations, vous serez allaitée à la mamelle des Rois, et vous saurez que je suis le Seigneur qui vous sauve, et le fort de Jacob qui vous rachète* [4]. Voilà comment l'Épouse dit, qu'établie gardienne des vignes, elle n'a pas gardé la sienne.

6. A l'occasion de ce passage, je me reproche toujours d'avoir accepté la charge des âmes des autres, moi qui ne saispas g arder la mienne;

[1] Ps. LXXIX, 11, 12. — [2] I Cor., III, 9.— [3] Jean, XV, 2, 5, 1. — [4] Actes, XIII, 46.— [5] Exod., XXXII, 9, 13.

[1] Marc., XVI, 15. — [2] Exod., XVII, 2. — [3] Actes, XV, 10. — [4] Isaï., LX, 15, 16.

car par les vignes j'entends les âmes. Selon cette interprétation, voyez si nous ne pourrions pas logiquement appeler la foi une vigne, les vertus des rameaux, les œuvres les raisins, et la dévotion le vin? Point de rameaux sans cep de vigne, comme sans foi point de vertus. Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu [1], on ne peut au contraire que lui déplaire. Et tout ce qui n'est pas selon la foi est péché [2]. Ceux qui m'ont établi gardien des vignes devaient donc s'assurer d'abord si je gardais bien la mienne. Hélas! qu'elle est restée longtemps inculte, déserte, réduite à la solitude! Les rameaux des vertus se sont desséchés à cause de la stérilité de ma foi, elle ne produisait point de vin; j'avais la foi, mais une foi morte. Comment, en effet, n'aurait-elle pas été morte? Je n'en faisais aucune œuvre. Telle a été ma vie dans le monde. Enfin je me suis converti au Seigneur et j'avoue que j'ai commencé à garder ma vigne un peu mieux, mais pas encore, cependant, avec le soin que j'aurais dû y apporter. Et qui est capable de cette tâche? Personne, pas même le saint Prophète puisqu'il dit : *Si le Seigneurne protége la cité, c'est en vain que veille celui qui la garde* [3]. Que de fois, il m'en souvient, j'ai été exposé aux embûches de l'ennemi qui lance dans l'ombre ses flèches contre l'innocent. Que de larcins vous ont causés ses secrètes machinations, ô ma vigne, lors même que nous commencions à nous surveiller et à nous garder plus exactement! Que de germes heureux n'a-t-il pas étouffés par la colère, enlevés par la jactance, ou flétris par la vaine gloire! Que d'assauts n'ai-je pas eu à soutenir, contre les attraits de la gourmandise, contre la tiédeur, la pusillanimité et les soulèvements de mon cœur! Voilà ce que j'étais alors: et cependant, on m'a établi gardien des vignes, sans égard pour ce que je faisais, ou j'avais fait de la mienne; sans écouter les avertissements du docteur qui crie : *Si quelqu'un ne sait pas gouverner sa propre maison, comment aura-t-il soin de l'Église de Dieu* [4]*?*

7. J'admire l'audace de certaines gens qui ne recueillant, dans leurs vignes que des épines et des ronces, au lieu de raisins, ne craignent cependant pas de s'ingérer eux-mêmes dans le soin des vignes du Seigneur. Ce sont des voleurs et des larrons, et non des gardiens et des vignerons : voilà pour eux. Mais malheur à moi, si ma vigne est aujourd'hui exposée et elle l'est plus que jamais. Occupé à en surveiller plusieurs, j'ai nécessairement moins d'attention et de sollicitude pour la mienne. Il ne m'est permis ni de l'environner de haies, ni d'y construire un pressoir. Ses murs de clôture sont détruits, les passants y pénètrent et la pillent [1]. Mon âme est ouverte à la tristesse, à la colère et à l'impatience; des nécessités pressantes, comme autant de petits renards, la ravagent; les anxiétés, les soupçons, les sollicitudes l'assiégent de toutes parts; d'innombrables contestations, des procès embarrassants ne me laissent que de rares intervalles de repos; il m'est impossible de m'y soustraire et ils m'ôtent le temps de prier. Quelles larmes pourraient féconder la *stérilité de mon âme* [2]? J'ai voulu dire de ma vigne; mais l'habitude de réciter le psaume m'a mis ce mot à la bouche; au reste le sens est le même et je ne regrette pas l'erreur qui me rappelle la comparaison, car il n'est pas ici question de vigne, mais d'âme. Pensons donc à l'âme lorsqu'on parle de vigne; sous cette figure et ce nom, nous déplorons la stérilité de l'âme. Avec quelles larmes arroserai-je donc la stérilité de ma vigne? Tous ses pampres privés d'eau sont desséchés et sans fruits, parce qu'ils n'ont pas eu d'humidité. Bon Jésus! Quels monceaux de ces sarments consume, en votre présence, la flamme de mon cœur contrit, dans le sacrifice que je vous offre tous les jours! Agréez, je vous conjure, le sacrifice d'un cœur affligé; ne méprisez pas, ô mon Dieu, un cœur contrit et humilié [3].

8. C'est ainsi que, dans mon imperfection, je m'applique le texte actuel : parfait sera celui qui pourra dire : *Je n'ai pas gardé ma vigne*, en ce sens que le Seigneur a en vue dans ce mot de l'Évangile : *Celui qui aura perdu son âme pour moi la retrouvera* [4]. Il mérite d'être établi gardien des vignes celui, en qui le soin de sa propre vigne n'arrête et ne ralentit point la vigilance, ni les soucis exigés par celles qui lui sont confiées, parce qu'il cherche l'intérêt de tous et non le sien. C'est pour ce motif que J.-C. confie à saint Pierre la garde des innombrables vignes composées des Juifs circoncis; il était prêt à aller en prison et à la mort, sa sollicitude pour les vignes confiées à sa garde le rendant insensible et indifférent à sa propre vigne, c'est-à-dire, à sa vie. Il était juste aussi qu'une immense étendue de vignes, parmi les gentils, fût confiée à saint Paul, puisqu'il portait l'indifférence pour la sienne jusqu'à se dire prêt et aux chaînes et à la mort soufferte, dans Jérusalem, pour le nom de J.-C. [5]. *Je ne crains rien de toutes ces choses,* disait-il, *et je*

[1] Hébr., XI, 6. — [2] Rom., XIV, 23. — [3] Ps. CXXVI, 1. — [4] Timoth., III, 5.

[1] Ps. LXXIX, 13. — [2] Ps. XXXIV, 12. — [3] Ps. L, 19. — [4] Math., X, 39. — [5] Actes, XXI, 3.

ne juge pas ma vie plus précieuse que moi [1]. C'était un excellent juge de penser qu'il ne devait rien préférer à lui-même.

9. Combien cependant préfèrent une légère et vile somme d'argent à leur propre salut! Saint Paul dédaignait jusqu'à sa vie. *Je ne juge pas ma vie plus précieuse que moi* [2]. Vous mettez donc de la différence entre vous et votre vie? C'est prudence de vous estimer plus que tout au monde; mais votre vie n'est-ce pas vous? En parlant ainsi saint Paul obéissait à l'esprit, et, dans son âme, il consentait à la loi et reconnaissait sa bonté ; il regardait cette âme comme la partie supérieure et principale de son être, et méritant mieux ce nom que tout autre appellation. Quant au reste, à ce qui est d'une nature inférieure, attaché à une partie moins noble, au corps, pour y entretenir la vie et la sensibilité, cet homme spirituel jugeait indigne d'appeler lui-même cette partie sensible et charnelle : il préférait la ranger parmi ce qui était à lui, au lieu d'y voir sa propre personnalité. Lorsque je dis *moi*, entendez ce qu'il y a de plus excellent en moi, ce que je suis, par la grâce de Dieu, c'est-à-dire, mon âme et ma raison. Et quand je dis *mon âme*, entendez cette partie inférieure de moi-même destinée à animer ma chair et qui participe à sa concupiscence : voilà ce que j'ai été, mais ce que je ne suis plus, parce que *je ne vis plus selon la chair, mais selon l'esprit* [3]. *Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, c'est J.-C. qui vit en moi* [4]. Je vis selon l'esprit et non plus selon la chair. Mais pourquoi mon âme subit-elle encore des désirs charnels? *Ce n'est plus moi qui fais le mal, mais le péché qui habite en moi* [5]. Aussi, ce qui en moi sent d'une façon charnelle, je dirai bien que cela est de moi, sans l'appeler moi, et c'est mon âme. Et, en effet, les affections charnelles de l'âme, aussi bien que la vie qu'elle communique au corps, en sont une partie; c'est donc cette âme que saint Paul estimait moins que lui-même, prêt non-seulement a être chargé de chaînes pour J.-C., mais à mourir dans Jérusalem et à perdre ainsi son âme, selon le conseil du Seigneur.

10. Et vous, si vous mettez aussi de côté votre volonté propre, si vous renoncez complètement aux voluptés du corps; si vous crucifiez votre chair, avec ses vices et ses concupiscences, si vous mortifiez vos membres, vous serez imitateurs de saint Paul, vous n'estimerez pas votre âme plus que vous-mêmes et vous vous montrerez disciples de J.-C. en perdant heureusement cette âme pour votre salut. Et c'est prudence de perdre cette âme pour la garder, *car celui qui voudra sauver son âme la perdra* [1]. A cela que répondrez-vous, hommes si délicats sur les mêts et si négligents à régler votre vie? Hippocrate et ses disciples enseignent à sauver sa vie, en ce monde : et J.-C. et ses disciples enseignent à la perdre. Qui choisissez-vous pour maître? Celui-là qui prétend se recommander à vous, disant : ceci fait mal aux yeux, et ceci à la tête; cela fatigue la poitrine, ou l'estomac, et chacun dit ce qu'il a appris de son maître. Avez-vous lu ces différences dans l'Évangile, dans les prophètes et les épîtres des apôtres? C'est certainement la chair et le sang et non l'esprit du Père qui vous ont révélé une pareille sagesse, une sagesse toute charnelle. Mais écoutez ce que pensent nos médecins : *La prudence de la chair*, disent-ils, *c'est la mort*, et encore, *la sagesse de la chair est ennemie de Dieu* [2]. Aurais-je dû vous proposer le sentiment d'Hippocrate, ou de Galien, ou de l'École d'Epicure? Je suis disciple de J.-C. et je serais coupable, si je vous enseignais une doctrine différente de la sienne. Epicure et Hippocrate mettent en premier lieu, l'un, les plaisirs du corps, l'autre, une bonne santé; mon maître prêche, lui, le mépris de l'un et de l'autre. Celui-ci montre avec quel zèle et quel soin il faut entretenir la vie de l'âme dans le corps ; celui-là enseigne les moyens de rendre agréable une vie que le Sauveur nous apprend à perdre.

11. Quelle autre doctrine avez-vous apprise à l'école de J.-C., car il n'y a qu'un moment il vous criait : *Celui qui aime son âme la perdra* [3]. Il la perdra, soit en donnant sa vie par le martyre, soit en se mortifiant par la pénitence; la mortification des œuvres de la chair, par l'esprit, est bien aussi une sorte de martyre, elle inspire cependant moins d'horreur que celui ou le fer brise les membres, quoique sa longueur le rende peut-être plus insupportable. Par cette sentence, mon maître condamne la sagesse de la chair qui ne respire que le plaisir et poursuit aveuglément la santé corporelle. La vraie sagesse ne porte point à la volupté; la preuve en est dans ce mot du sage : *La sagesse ne se trouve point dans la terre de ceux qui vivent dans les délices* [4]. Et celui qui l'a trouvée s'écrie : *J'ai aimé la sagesse plus que la santé et la beauté* [5]. Mais s'il l'a aimée plus que la santé et que la beauté, combien plus encore que les plaisirs honteux! Mais à quoi bon se modérer dans les voluptés, si on passe les

[1] Actes, xx, 24. — [2] Rom., vii, 16. — [3] Rom., viii, 4. — [4] Galat., ii, 20. — [5] Rom., vii, 17.

[7] Math., xvi, 25. — [2] Rom., viii, 6, 7. — [3] Jean, xii, 25. — [7] Job, xxviii, 13. — [7] Sagesse, vii, 10.

jours à étudier les diverses sortes de tempéraments et d'aliments? Les légumes, dit-on, sont venteux, le fromage charge l'estomac, le lait alourdit la tête, les boissons aqueuses fatiguent la poitrine, les choux engendrent la mélancolie, les poireaux échauffent la bile, le poisson d'étang ou d'eau bourbeuse ne convient point à ma complexion. Et quoi, on ne pourra réussir à trouver, dans tous les fleuves, dans tous les jardins, dans tous les champs, ou les celliers, rien qui vous convienne?

12. Songez, je vous prie, que vous êtes moine et non médecin, que vous serez jugé, non sur votre tempérament, mais sur votre profession. Grâce, je vous en supplie, grâce d'abord pour votre repos, ensuite pour les fatigues de ceux qui vous servent; épargnez des charges à la maison; épargez la conscience, non la nôtre, mais celle de celui qui, assis près de vous, mange ce qu'on lui sert et murmure de votre jeûne étrange. Il est scandalisé de vos odieuses exigences, ou de la dureté dont il accuse peut-être celui qui est chargé de vous servir. Oui, votre frère est scandalisé de vos singularités, il vous juge minutieux, avide de choses superflues, ou bien, il m'accuse moi-même d'être trop sévère, parce que je semble vous refuser ce qui vous est nécessaire. D'autres, pour se flatter, s'autorisent de l'exemple de saint Paul, qui exhorte son disciple à ne point boire d'eau, mais *un peu de vin à cause de la faiblesse de son estomac et de ses fréquentes infirmités* [1]. Mais ils devraient d'abord remarquer que l'apôtre ne s'accorde pas cet adoucissement à lui-même, et que le disciple ne le réclame pas davantage. Puis, cette prescription ne s'adresse point à un moine, mais à un évêque, dont la vie était nécessaire à l'Église naissante et si faible encore : et cet évêque était Timothée. Donnez-moi un Timothée, et je le nourrirai d'or et de potions embaumées. Au reste, ici, vous vous accordez à vous-mêmes des dispenses; vous n'écoutez que votre sensibilité personnelle : ces adoucissements me sont suspects, je vous l'avoue, et je crains, que sous prétexte de discrétion, la prudence de la chair ne vous abuse. Si la concession de l'apôtre vous permet un peu de vin, n'allez pas je vous prie au-delà du texte. Mais c'est assez sur ce sujet : revenons à l'Épouse et apprenons d'elle qu'elle ne soigne pas ses vignes, en vue de son utilité personnelle, nous surtout qui sommes établis pour garder les vignes de l'Époux, J.-C. N. S., le Dieu béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XXXI

Excellence de la vision divine, et comment le sentiment de la présence divine se diversifie, pendant cette vie, pour les saints, suivant les différents désirs de l'âme.

1. *Indiquez-moi où celui que mon âme chérit, fait paître son troupeau et où il repose à l'heure de midi* [2]. Le Verbe, l'Époux se montre souvent aux âmes avides, mais sous des formes différentes. Pourquoi ? C'est sans doute parce qu'il ne se montre pas encore *tel qu'il est*. Aussi cette vision, que nous en aurons plus tard, demeurera toujours, parce que la forme que l'on verra subsiste toujours. Il est l'Être même : il ne subit aucun changement de passé, de présent, d'avenir. Otez-lui le passé et le futur, d'où lui viendrait l'ombre même d'un changement? Tout ce qui vient du passé et tend à l'avenir passe nécessairement par un présent. Mais tel n'est pas l'Être. Non, l'Être n'est pas ce qui ne demeure jamais dans le même état. L'Être n'a ni passé, ni futur, il est indestructible, immuable. Il n'a pas été, et ne sera pas. Il est l'éternité; c'est là précisément ce qui lui donne l'existence vraie, incréée, interminable, invariable. Celui qui est ainsi (ou plutôt qui n'est ni d'une façon, ni de l'autre), se montrant à l'âme tel qu'il est, cette vision, comme je l'ai dit, se trouve affranchie de tout changement. Et tous ceux qui voient Dieu, sous un même aspect, reçoivent ce denier dont parle l'Évangile [1]; car, ce qui de sa nature est invariable, venant à se montrer, se présente d'une façon

[1] I Timoth., v, 23. — [2] Cantiq., I, 6.

[1] Math., xx, 9.

elle-même invariable, et ceux qui jouissent de cette vue ne veulent rien voir de plus désirable, ni de plus délicieux. Quand donc cette avidité de désirs se changera-t-elle en dégoût? Quand cette suavité cessera-t-elle? Quand la vérité se dérobera-t-elle? Quand l'éternité finira-t-elle? Si la puissance et la volonté de voir sont éternelles, la félicité qui les suit peut-elle n'être pas complète? Rien ne manque, en effet, à ceux qui voient toujours. Rien ne fatigue des désirs éternels.

2. Une pareille vision n'est point le lot de la vie présente, elle est réservée, dans la vie future, à ceux-là seulement qui peuvent dire : *Nous savons que lorsque J.-C. se montrera dans la gloire, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est* [1]. Aujourd'hui, il apparaît à qui il veut, comme il le veut, jamais tel qu'il est. Ni sage, ni saint, ni prophète ne peuvent, ou n'ont pu, dans un corps mortel (A), le voir tel qu'il est. Ce bonheur attend, dans la vie éternelle, celui qui en sera jugé digne. On le voit ici-bas, comme il lui convient de se montrer, et non tel qu'il est en lui-même. Vous voyez tous les jours ce grand luminaire (je parle du soleil), vous ne l'avez pourtant jamais aperçu tel qu'il est; vous voyez seulement comment il éclaire, par exemple, l'atmosphère, les montagnes, une muraille. Vous seriez même incapable de le voir de la sorte, si les yeux de votre corps n'avaient, dans leur pureté et leur clarté naturelle, une certaine ressemblance avec la lumière céleste. Aucun autre membre du corps n'est capable de voir, parce qu'il n'a point de rapport avec la lumière; l'œil lui-même, s'il est troublé, devient inaccessible à la lumière avec laquelle il n'a plus de ressemblance; donc l'œil troublé ne voit plus l'éclat du soleil parce qu'il ne lui ressemble plus; l'œil serein le voit, dans une certaine mesure, parce qu'il a quelque analogie avec lui. Si l'œil avait la pureté même du soleil, il le verrait tel qu'il est, sans nuage, à cause de sa parfaite ressemblance. Ainsi l'âme illuminée d'en haut et semblable à Dieu, peut voir, dès cette vie, ce soleil de justice qui éclaire tout homme venant en ce monde : mais elle reste incapable cependant de le voir tel qu'il est, parce que cette ressemblance est imparfaite. C'est pourquoi le prophète a dit : *Approchez-vous de lui, vous serez éclairés, et vos yeux ne seront point éblouis* [2]; Oui, si nous sommes suffisamment éclairés, en sorte que, contemplant sans voile la gloire de Dieu, nous soyons transformés en son image, allant de clarté en clarté, comme conduits par l'esprit du Seigneur [1].

3. Approchons-nous donc de lui avec respect, de peur qu'irrévérencieux scrutateurs de la majesté divine, nous ne soyons accablés par sa gloire [2]. Il faut approcher, non en franchissant un espace, mais en croissant en lumière spirituelle plutôt que corporelle, émanée de l'esprit de Dieu et non du nôtre. Je dis l'esprit de Dieu, et non le nôtre, bien que cela se passe en nous. Celui qui est plus lumineux, est plus proche de Dieu, et celui-là est parvenu jusqu'à lui, qui est tout resplendissant. Mais être devant lui et le voir tel qu'il est, c'est être comme il est, sans toutefois être confondu avec lui; mais je l'ai dit, un tel bonheur est réservé au ciel. Cependant ces innombrables variétés de formes, cette multitude d'espèces répandues dans les choses créées, que sont-elles, sinon des rayons, de la divinité démontrant la vérité du principe d'où elles viennent, sans le dévoiler tel qu'il est. Vous voyez quelque chose de lui, sans le voir lui-même. En voyant toutes choses procéder de lui, sans le saisir lui-même, vous connaissez son existence d'une manière indubitable. Il faut donc chercher avec soin, pour n'être pas privé de sa grâce en le cherchant et n'avoir pas besoin de recourir à l'ignorance, pour excuser votre négligence à le chercher. Car il est facile à tout être raisonnable (l'apôtre le dit) de connaître les perfections invisibles de Dieu, par la connaissance qu'en donnent les créatures [3].

4. Dieu, en sa bonté, accordait un autre genre de vision à nos pères, qui jouirent si fréquemment et d'une façon si merveilleuse de sa présence et de sa familiarité. Ils ne le voyaient pas tel qu'il est, mais tel qu'il daignait se révéler à eux. Ils ne le voyaient pas tous non plus de la même manière, mais, comme dit l'apôtre, *en différentes manières et sous différentes formes* [4], quoiqu'il soit un en lui-même, comme il le déclare à Israël : *Le Seigneur votre Dieu est un* [5]. Ces visions n'étaient pas communes; cependant elles se produisaient extérieurement et s'accomplissaient par des images visibles, ou par des sons que l'oreille saisissait. Mais il est une vue de Dieu, d'autant plus différente de celle-ci, qu'elle se fait intérieurement, comme quand Dieu daigne visiter lui-même une âme qui le cherche, avec un empressement et un amour qui l'absorbent entièrement; et voici le signe de l'arrivée de Dieu, comme nous

[1] Jean, III, 2. — [2] Ps. XXXIII, 6.

(A) Comparez ce que saint Bernard dit de saint Benoît : Serm. IX, sur div. suj. et de Moyse, plus bas, Serm. XXXIII, sur le Cantiq. n° 6, et Serm. XXXIV, n° 1.

[1] II Cor., III, 18. — [2] Prov., XXV, 7. — [3] Rom., I, 20. — [4] Hebr., I, 1. — [5] Deuter., VI, 4.

l'apprend celui qui l'a éprouvé : *Le feu marchera devant lui et embrasera ses ennemis alentour* [1], car il faut que l'ardeur d'un saint désir prévienne Dieu et l'attire dans l'âme, où il doit venir; que ce désir ronge la rouille des vices et prépare ainsi la voie du Seigneur. Cette âme saura donc que le Seigneur est proche, quand elle se sentira brûlée de ce feu et qu'elle dira avec le prophète : *Il a envoyé d'en haut un feu dans mes os et il m'a instruite* [2]*;* ou bien : *Mon cœur s'est échauffé au dedans de moi, et, tandis que je méditais, il s'est enflammé* [3].

5. Après que l'âme a ainsi soupiré longtemps ou plutôt prié, lorsqu'elle s'est affligée par la vivacité de ses désirs, quand le Dieu, tant désiré et tant cherché, la prend en pitié et vient à sa rencontre, je crois, parce que je l'ai éprouvé, qu'elle peut dire, avec Jérémie : *Seigneur, vous êtes bon à ceux qui espèrent en vous, à l'âme qui vous cherche* [4]. Son ange gardien, l'un des compagnons de l'Époux, est député pour être le négociateur et le confident de cette secrète et mutuelle visite. Quelle joie est la sienne! Comme il tressaille et partage son bonheur! Alors, en regardant le Seigneur, il lui dit : Dieu de majesté, je vous rends grâces de lui avoir accordé le désir de son cœur et de ne l'avoir point frustrée de la demande de ses lèvres. Serviteur attentif de cette âme, il ne cesse de l'exciter et de lui prodiguer ses avis. *Mettez vos délices dans le Seigneur, lui dit-il, et il vous accordera ce que votre cœur demande.* Et encore : *Attendez le Seigneur et ayez soin de garder sa loi* [5], et encore : *S'il diffère un peu, attendez-le, car il arrivera certainement et sans tarder* [6]. Et s'adressant au Seigneur : *Comme le cerf soupire après les eaux, de même cette âme soupire après vous, ô mon Dieu* [7]. *Elle vous désire durant la nuit, et votre esprit qui dirige son cœur, l'a portée dès le matin à s'occuper de vous* [8]. Et encore : *Durant tout le jour elle a étendu ses mains vers vous* [9] *: Accordez-lui ce qu'elle demande, parce qu'elle crie après vous* [10]. *Tournez-vous vers elle, et laissez-vous fléchir en sa faveur* [11]. Jetez les yeux du haut du ciel, voyez et visitez cette âme désolée. Fidèle paranymphe, témoin de ce mutuel amour, il n'est point jaloux; il cherche la gloire de Dieu et non la sienne. Il court du bien-aimé à la bien-aimée, présentant des vœux et rapportant des grâces. Il excite l'une, il apaise l'autre. De temps en temps, mais rarement, il les met en présence l'un de l'autre, soit en transportant celle-ci, soit en amenant celui-là : car il est de la maison et connu dans le palais, et il n'a pas de refus à redouter et il voit toujours la face du Père.

6. N'allez pas porter, dans cette maison du Verbe et de l'âme, des pensées corporelles, ou des rêves de l'imagination. Nous disons avec l'Apôtre : *Celui qui est attaché au Seigneur, est un même esprit avec lui* [1]. Nous traduisons, comme nous pouvons, les transports d'une âme pure en Dieu, ou la sainte arrivée de Dieu dans une âme, en comparant les choses spirituelles aux choses spirituelles. Cette union est spirituelle, parce que Dieu est esprit et qu'il est épris de la beauté de cette âme qu'il a vu marcher en esprit, dédaignant les désirs charnels, surtout s'il la voit embrasée d'amour pour lui. Ainsi pénétrée, ainsi aimée, cette âme ne sera pleinement satisfaite, ni de cette vision de l'Epouse, par le moyen des créatures — vision commune à tous les hommes, — ni de celle qui était concédée à un petit nombre, par des visions et des songes : il faut que, par une prérogative spéciale, Dieu descende du ciel en elle et qu'elle le reçoive au plus intime de son cœur, qu'elle possède présent l'objet de ses désirs, sans figure, mais en réalité, Dieu, qui n'apparaît pas seulement, mais qui fait sentir sa présence. Et son bonheur est d'autant plus grand, d'autant plus délicieux qu'elle ne possède pas Dieu extérieurement, mais au dedans d'elle-même. Le Verbe ne se fait pas seulement entendre, il pénètre en elle; il ne se contente pas de parler, il agit; il ne frappe pas seulement les oreilles, il remplit de douces affections. Ce n'est pas une apparence, une figure, il donne aux choses leur forme; il ne frappe point les yeux du corps, mais il dilate le cœur; c'est une apparence délicieuse, non par la couleur sensible, mais par l'amour qu'il verse dans l'âme.

7. Je ne dis pas qu'il apparaisse encore tel qu'il est, bien que cette vision ne le montre pas très-différent de ce qu'il est. Il n'est pas ainsi présent d'une manière continuelle aux âmes même les plus pieuses; il ne l'est pas non plus indifféremment à toutes, car le goût de la présence divine doit différer selon les divers désirs d'une âme, et la faveur des douceurs célestes affecte diversement les cœurs dont les appétits sont divers. Enfin, vous avez remarqué dans ce chant d'amour combien de fois le Verbe a changé de figure, comment il a daigné se transformer, en présence de sa bien-aimée, en rendant plus variées et plus abondantes ses douceurs; tantôt semblable à un

[1] Ps. xcvi, 3. — [2] Ps. i, 13. — [3] Ps. xxxviii, 4. — [4] Thren., iii, 15. — [5] Ps. xxxvi, 4, 34. — [6] Habac., ii, 3. — [7] Ps. xli, 2. — [8] Isai., xxvi, 9. — [9] Ps. lxxxvii, 10. — [10] Math., xv, 23. — [11] Ps. lxxxix, 3.

[1] I Cor., vi, 17.

chaste époux, il réclame les secrets embrassements d'une sainte âme et se plaît en ses baisers; tantôt, c'est un médecin muni d'huile et d'aromates, qui vient secourir les âmes faibles et jeunes, désignées à cause de cela sous le nom de jeunes filles. Si quelqu'un en mumure, on lui répond : *Ce ne sont pas ceux qui se portent bien, mais ce sont les malades qui ont besoin de médecin* [1]. Tantôt, se joignant comme voyageur à l'Epouse qui fait route avec des jeunes filles, il adoucit, en d'agréables entretiens, les fatigues de son cortége, et après qu'il s'est retiré, elles se disent : *Nos cœurs ne brûlaient-ils pas pour Jésus, lorsqu'il nous parlait dans le chemin* [2]? Eloquent compagnon, dont les douces paroles et les manières entraînent, comme des parfums qui exhalent les plus agréables senteurs, ce qui fait dire : *Nous courrons à l'odeur de vos parfums* [3]. D'autres fois encore, il se présente comme un riche père de famille, dont la maison est remplie de pains, comme un roi glorieux et puissant, qui, voulant relever la timidité d'une épouse pauvre, et exciter ses désirs, met à sa disposition tout ce qu'elle peut désirer de plus éclatant : il montre la richesse de ses pressoirs et de ses magasins, ses vastes jardins, ses immenses domaines; enfin, il l'introduit dans l'intérieur de ses appartements : le cœur de son époux se repose en elle et il ne croit devoir rien cacher de ses biens à celle qu'il a tirée de la misère, dont il a éprouvé la fidélité et dont les baisers lui prouvent l'amabilité. Ainsi, ne cesse-t-il d'apparaître intérieurement, d'une manière ou d'une autre, à ceux qui le cherchent, pour accomplir sa parole; *Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles* [4].

8. Dans toutes ces circonstances, il est bon, doux, aimable, plein d'une infinie miséricorde; les baisers sont les signes de son affection et de sa prévenance; cette huile, ces parfums, ces ardeurs désignent sa clémence et la pitié qui remplit son cœur : on le voit, en voyage, affable, plein de grâce et de bonté; ses richesses et ses immenses propriétés qu'il montre, prouvent sa libéralité, sa générosité, comme aussi la munificence royale avec laquelle il récompense. Ainsi, dans tout le cours de ce livre, vous trouvez le Verbe représenté sous des images analogues, ce qui me porte à croire que le Prophète a en vue ce sens dans ces mots : *Le souffle qui est devant nous, c'est le Christ notre Seigneur : nous vivrons sous son ombre parmi les nations* [5]. Nous ne le voyons pas encore face à face, mais seulement en

[1] Math., IX, 12. — [2] Luc, XXIV, 32. — [3] Cant., I, 3. — [4] Math., XXVIII, 20. — [5] Thren., IV, 20.

énigme et comme dans un miroir. Cet état ne durera que le temps de notre vie dans ce monde. Arrivés au milieu des anges, nous aurons en partage le même bonheur et nous le verrons tel qu'il est, c'est-à-dire, dans sa nature divine et non dans son ombre. Comme nous disons que les anciens ont vu son ombre et ses figures, tandis que nous voyons sa lumière briller à nos yeux, par la grâce de Jésus-Christ présent dans la chair : ainsi, relativement à la vie à venir, nous devons avouer que nous ne le voyons que dans une certaine ombre de la vérité, si toutefois nous ne voulons pas contredire ce mot de l'apôtre : *Ce que nous avons maintenant de science et de prophétie est très-imparfait* [1]. Et encore : *Je ne pense pas encore avoir atteint le but* [2]. Quelle différence entre celui qui vit par la foi et celui qui voit en figure? Le juste vit de la foi [3] et celui qui voit en figure est dans la joie, mais l'homme saint vit à l'ombre de Jésus-Christ et les saints anges triomphent à l'éclat de la gloire de son visage.

9. Heureuse ombre de la foi qui tempère une lumière trop éclatante à des yeux affaiblis, et qui les dispose à la supporter! Il est écrit en effet : *Dieu purifie les cœurs par la foi* [4]. La foi n'éteint pas la lumière, elle la conserve. Tout ce que les anges voient, l'ombre de la foi me le réserve et le dépose dans le cœur fidèle, qui verra ces mystères dévoilés un jour à ses yeux. Ne nous est-il pas plus utile qu'on nous tienne ainsi enveloppé un bien dont nous ne pourrions supporter la vue à découvert? La mère du Sauveur vivait à l'ombre de la foi et il lui a été dit : *Vous êtes bienheureuse parce que vous avez cru*. Elle a eu pour elle l'ombre du corps de Jésus-Christ, elle qui a entendu ces paroles : *Et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre* [5]. Ne dédaignez pas l'ombre formée par la vertu du Très-Haut. Il y avait vraiment dans la chair de Jésus-Christ une vertu qui a couvert la vierge de son ombre, pour la rendre capable de soutenir la présence de la majesté divine qu'elle avait sous les yeux, sous l'enveloppe d'un corps vivant et de soutenir aussi sa lumière inaccessible, prodige impossible à une femme mortelle. Cette vertu a vaincu toute puissance contraire; vertu et ombre qui ont mis les démons en fuite et pris les hommes sous leur défense : vertu fortifiante et ombre rafraîchissante.

10. En vivant sous la foi, nous vivons par conséquent à l'ombre de Jésus-Christ et nous puisons la vie dans sa chair [6]; car la chair de

[1] I Cor., XIII, 9. — [2] Philipp., III, 13. — [3] Rom. — [4] Act., XV, 9. — [5] Luc, I, 45. — [6] Jean, VI, 56.

Jésus-Christ est vraiment une nourriture : aussi c'est pour cette raison que, dans ce passage, il est représenté sous la figure d'un berger et que l'Epouse l'interpelle comme un pasteur, lui disant : *Faites-moi connaître où vous menez paître votre troupeau, où vous vous reposez à midi.* Il est le bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis [1], il donne sa vie pour elles, et il leur donne sa chair : sa vie comme rançon, sa chair comme nourriture. O merveilles ! Il est à la fois et berger, et pâturage, et rançon. Mais mon discours se prolonge; il y a tant à dire ici, et de si grandes choses, qu'il est impossible d'être court. Aussi obéissant à la nécessité, j'interromps ce sujet sans le finir ; mais puisque l'entretien reste inachevé, que votre mémoire n'en perde pas le souvenir, afin que nous en reprenions l'explication là où nous l'aurons quittée, selon les indications que nous donnera Jésus-Christ, l'Epoux de l'Eglise, le Dieu béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XXXII

Comment Jésus-Christ est reçu en qualité d'époux, par une âme sainte, et de médecin par une âme malade. — De la différence des pensées, et de leur origine.

1. *Faites-moi connaître où vous menez paître votre troupeau et où vous prenez votre repos durant le midi* [2]. Nous nous sommes arrêtés ici, et c'est de là qu'il faut partir; mais avant de parler de cette vision et de cette parole de l'Epouse, je crois devoir récapituler les différentes visions qui précèdent, et dire comment elles s'appliquent à nous, selon les désirs et les mérites de chacun ; ces choses bien comprises (si cette grâce nous est donnée) l'intelligence du reste deviendra facile. Mais il y a ici quelques difficultés. Les paroles employées pour décrire ces visions et ces représentations semblent laisser entendre qu'il s'agit de corps, ou de choses corporelles ; et ces visions ne nous retracent que des choses spirituelles : c'est donc dans l'esprit qu'il faut en chercher et les causes et les motifs. Mais qui donc est capable de scruter et de discerner les mouvements et les progrès de l'âme qui rendent la présence de l'Epoux l'occasion de grâces si variées? Si cependant nous rentrons en nous-mêmes, si le Saint-Esprit daigne nous montrer, par sa lumière, ses opérations habituelles en nous, nous finirons, je crois, par acquérir quelque intelligence de ces secrets et j'ai la confiance que nous avons reçu non l'esprit du monde, mais l'esprit de Dieu pour connaître les dons de Dieu [3].

2. Si quelqu'un de nous trouve, avec le prophète, du bonheur à s'attacher à Dieu [1]; si pour parler plus clairement, il y a, parmi nous, un homme de désir soupirant après sa dissolution et son union avec Jésus-Christ; si ses désirs sont ardents, dévorants, continuels, cet homme ne recevra le Verbe certainement que sous la forme d'Epoux, au terme de sa visite, c'est-à-dire, à l'heure où il se sentira intérieurement serré entre les bras de la sagesse et rempli de la suavité du saint amour. Bien qu'habitant un corps, ses désirs seront exaucés sous un rapport, cependant, mais seulement pour un temps et un temps très-court. Après avoir été recherché et s'être rendu aux veilles et aux prières, aux fatigues de cette âme, le Verbe s'échappe à l'instant où elle croit le tenir. Il se rend de nouveau à ses larmes et à ses empressements; il se laisse saisir, mais non enchaîner, et soudain il se dérobe de nouveau aux mains qui le captivent; que l'âme pieuse le presse de ses prières et de ses pleurs, il revient encore et il ne trompe pas la demande des lèvres qui l'appellent : mais il disparaîtra bientôt et ne reviendra qu'appelé par les plus ardents désirs. Ainsi, tant qu'elle est dans un corps, l'âme peut être inondée de joie à la présence de l'Epoux, sans le posséder pleinement. Elle tressaille à ses visites, mais ces alternatives la contristent. La bien-aimée doit se résigner à cet état jusqu'à

[1] Jean, x, 11. — [2] Cant., I, 6. — [3] I Cor., II, 12.

[1] Ps. LXXII, 28.

ce que déchargée du poids de la chair, elle s'envole enfin, sur les ailes rapides de ses désirs et que prenant son libre essor à travers le champ de la contemplation, elle suive en esprit son bien-aimé partout où il ira.

3. Il n'accordera pas cependant, même en passant, cette faveur de sa présence à toute âme indistinctement, mais seulement à celle qui, par un grand amour, un désir ardent et une douce affection se montre Épouse digne d'être visitée par le Verbe revêtu de la forme et de la beauté de l'Époux. Celui qui n'a pas ces sentiments, qui est seulement touché de componction au souvenir de ses fautes et qui en parlant à Dieu dans l'amertume de son âme lui dit : *Ne me comdamnez pas* [1], ou qui, peut-être, est encore sollicité, altéré et tourmenté par la concupiscence, celui-là ne réclame pas la présence de l'Époux, mais la présence du médecin ; aussi ne recevra-t-il, au lieu d'embrassement et de baiser, que de l'huile et des parfums destinés à panser ses blessures. N'est-ce pas ce que nous sentons et ce que nous éprouvons dans nos prières, nous qui sommes encore, tous les jours, le jouet de passions actuelles, nous, déchirés par le souvenir du passé? De quelles amertumes ne m'avez-vous pas souvent délivré par votre présence, ô bon Jésus ! Que de fois, après des larmes amères et d'inénarrables sanglots, n'avez-vous pas guéri les blessures de ma conscience, par l'onction de votre miséricorde et l'infusion de l'huile de votre joie ! Que de fois, une prière commencée dans le désespoir, n'a-t-elle pas ramené en moi la joie et l'espérance du pardon ! Ceux qui sont dans ces sentiments savent que le Seigneur Jésus est le vrai médecin qui guérit les cœurs contrits et pose l'appareil sur leurs plaies [2]. Que ceux qui n'en ont pas encore fait l'expérience en croient le Sauveur lui-même, qui dit : *L'esprit du Seigneur m'a rempli de son onction : il m'a envoyé annoncer sa parole à ceux qui sont doux, et guérir les cœurs contrits* [3]. S'ils doutent encore, qu'ils approchent avec confiance; qu'ils essayent et qu'ils apprennent, par eux-mêmes, le sens de ces paroles : *Je veux la miséricorde et non le sacrifice* [4]. Mais voyons la suite du texte.

4. Il est des âmes fatiguées dans leurs exercices spirituels, habituées à la tiédeur et esclaves d'une certaine paresse d'esprit, qui marchent avec tristesse dans les voies du Seigneur, et n'apportent qu'un cœur sec et plein d'ennui à tout ce qui leur est prescrit et qui murmurent toujours. Elles passent les jours et les nuits dans des plaintes continuelles, répétant avec le saint homme Job : *Si je m'endors, je dis aussitôt : quand me lèverai-je? Levé, je soupire après le soir* [1]. Au milieu de ses misères, le Seigneur en sa bonté se joint-il à nous, sur notre route; vient-il du ciel, nous entretenir du ciel, et nous permet-il d'entendre quelques-uns de ces ravissants cantiques de Sion : nous parle-il de la cité d'en haut, de la paix de cette cité, de l'éternité de cette paix et du bonheur de cette éternité : je vous l'assure, ce doux entretien donnera à l'âme négligente et endormie une impulsion qui dissipera ses ennuis et adoucira jusqu'aux fatigues de son corps. N'est-ce pas ce qu'éprouve et demande celui qui dit : *Mon âme s'est assoupie dans l'ennui ; fortifiez-moi par vos paroles.* Et après avoir obtenu l'objet de sa demande ne s'écrie-t-il pas : *Comme j'ai aimé votre loi, Seigneur ! elle est durant tout le jour le sujet de ma méditation* [2]. Nos méditations sur la gloire, la beauté, la puissance, la majesté du Verbe-Époux sont comme autant de paroles qu'il nous adresse. De plus, quand nous repassons en nous jour et nuit, avec une sorte d'avidité, ses préceptes et sa loi, nous sommes assurés que l'Époux est présent et qu'il nous parle afin de dissiper par le charme de ses paroles nos fatigues et nos peines.

5. Quand donc vous trouvez votre esprit rempli de ces pensées, regardez-les moins comme vos pensées personnelles, que comme celles du Verbe qui dit par le prophète : *C'est moi qui parle, et ma parole est une parole de justice* [3]. Les pensées de notre esprit ressemblent aux paroles de l'esprit de vérité qui parle en nous; et il ne nous est pas facile de discerner nos propres conceptions des idées qui nous viennent de Dieu : il faut, pour cela, observer attentivement ce que le Seigneur dit dans l'Évangile : *C'est du cœur que sortent les pensées mauvaises* [4] ; et encore : *Pourquoi pensez-vous le mal dans vos cœurs* [5] ? Et encore : *Celui qui ment parle de son propre fonds* [6]. L'apôtre ajoute : *Nous ne sommes pas capables de former de nous-mêmes aucune pensée* (sous-entendez *bonne*), *mais c'est Dieu qui nous en rend capables* [7]. Quand nous pensons le mal, c'est le fruit de notre conception; si nous pensons le bien, c'est que Dieu nous parle. De lui-même notre cœur conçoit le mal; il entend le bien : *J'écouterai*, est-il dit, *ce que le Seigneur dit en moi, parce qu'il n'annoncera que la paix à son peuple* [8]. Ainsi Dieu parle en nous, paix, piété,

[1] Job, x, 2. — [2] Ps. CXLVI, 3. — [3] Isaï., LXI, 2. — [4] Math., IX, 13.

[1] Job, VII, 4. — [2] Ps. CXVIII. 28. — [3] Isaï., LXIII, 1. — [4] Math., XV, 19. — [5] Id., IX, 4. — [6] Jean, VIII, 44. — [7] II Cor., III, 5. — [8] Ps. LXXXIV, 9.

justice; nous ne pensons pas en nous de telles choses; nous les y entendons; mais les homicides, les adultères, les vols, les blasphèmes et autres crimes semblables sortent de notre cœur [1] : nous ne les y entendons pas, nous les concevons : *L'impie a dit en son cœur, il n'y a point de Dieu* [2]. *Il a irrité Dieu parce qu'il a dit dans son cœur : il ne s'en mettra pas en peine* [3]. En outre, il y a des choses senties par le cœur qui ne sont pourtant pas la parole du cœur et qui ne sortent pas de lui, comme sa pensée; elles ne sont pas non plus cette parole du Verbe adressée au cœur, puisqu'elles sont mauvaises; elles sont donc mises en nous par les puissances ennemies; tel est, par exemple, ce projet que, selon l'Évangile, le démon mit au cœur de Judas Iscariote, fils de Simon, de livrer notre Seigneur [4].

6. Quel observateur attentif et assez éclairé de ses mouvements intérieurs, ou en eux-mêmes, ou dans leurs causes, pense, d'après les mauvaises impressions de son cœur, distinguer clairement le mal qui vient de l'âme ou de la morsure du serpent? Cela n'est possible à aucun mortel, s'il n'est éclairé par le Saint-Esprit, et n'a reçu ce don particulier que l'apôtre, dans l'énumération qu'il fait des autres dons, nomme le discernement des esprits [5]. Car, quelque soin qu'il apporte à veiller sur son cœur, selon l'avis de Salomon [6], quelque attention qu'il mette à observer tous les mouvements qui se passent en lui, après de longs exercices, après de fréquents essais, il n'arrivera pas encore à distinguer sûrement le mal qui tient à la nature, de celui qui lui a été inoculé. *Et qui donc comprend le péché?* Du reste, il importe peu que nous sachions d'où nous vient le mal, pourvu que nous sachions qu'il est en nous; l'essentiel est de veiller et de prier, afin de n'y pas succomber, de quelque côté qu'il vienne. Le prophète prie et se met en garde contre ces deux genres de mal quand il dit : *Purifiez-moi, Seigneur, de mes péchés cachés, et préservez votre serviteur des péchés étrangers* [7]. Mais je ne puis vous communiquer ce que je n'ai pas reçu; et je vous l'assure, il ne m'a pas été donné de préciser la vraie différence qui se trouve entre les conceptions de mon cœur et les suggestions de l'ennemi; les unes et les autres sont un mal, elles viennent d'un principe mauvais; les unes et les autres sont dans le cœur, sans venir toutes du cœur. Tout cela est en moi, j'en suis certain, quoique j'ignore ce qui forme la part de mon cœur, ou celle de l'ennemi. Du reste, cette incertitude n'est pas dangereuse.

[1] Math., xv, 19. — [2] Ps. xiii, 1 — [3] Id., ix, 13. — [4] Jean, xiii, 2. — [5] I Cor., xii, 10. — [6] Prov., iv, 33. — [7] Ps. xviii. 13, 14.

7. Mais, il est un point, où l'erreur est presque dangereuse, où elle peut nous perdre; aussi une règle certaine nous est tracée, pour nous empêcher de nous attribuer ce qui, en nous, vient de Dieu, ou de confondre la visite du Verbe avec notre propre pensée. Autant le bien diffère du mal, autant ces deux choses diffèrent entr'elles; le mal ne vient point du Verbe; ni le bien de notre cœur, s'il n'y a d'abord été conçu par le Verbe même, puisqu'un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits, ni un mauvais arbre en produire de bons [1]. Je crois avoir assez dit ce qui, dans notre cœur, vient de Dieu, et ce qui est de nous. Or, je n'ai rien dit de trop, pour apprendre aux ennemis de la grâce (A) que, sans elle, le cœur est incapable de penser aucun bien; c'est de Dieu que nous vient cette capacité : c'est l'effet de la voix de Dieu et non la conception de notre cœur. Si donc vous entendez la voix du Seigneur, vous n'ignorerez plus ni d'où elle vient, ni où elle va; sachez qu'elle vient de Dieu et qu'elle s'adresse à votre cœur. Mais voyez comment le Verbe sorti de la bouche de Dieu ne retourne point à lui sans fruit, mais produit l'effet pour lequel il a été envoyé, en sorte que vous puissiez dire vous-même : *La grâce n'a point été inutile en moi* [2]. Heureuse l'âme à qui le Verbe se joint partout comme un compagnon inséparable et plein de douceur. Ravie de la suavité de son langage elle se préserve des révoltes et des vices de la chair, en rachetant le temps, car les jours sont mauvais [3]. Elle n'est ni ennuyée, ni fatiguée, car dit l'Écriture : *Quoiqu'il arrive au juste il ne s'attristera pas* [4].

8. Mais voici que l'image du Père de famille par excellence, ou de la majesté royale se montre à ceux qui descendent dans la profondeur de leur cœur, et qui, rendus plus généreux par la liberté et la pureté de leur conscience, se sont habitués à des entreprises plus hardies; à ceux que leur activité et l'ardeur de leurs désirs portent à pénétrer les secrets les plus cachés; qui s'élèvent aux régions les plus hautes, et aspirent à la perfection, non-seulement des sentiments, mais aussi des vertus. La grandeur de leur foi les rend dignes d'arriver à la plénitude de toute chose; et Dieu, le maître des sciences, ouvre les trésors de la sagesse à ceux qui, avides de la vérité, dédaignent la vanité.

[1] Math., vii, 18. — [2] I Cor., xv, 10. — [3] Ephes., v, 16. — [4] Prov., xii, 21.

(A) On désigne ici Abailard qui réduisait la grâce à n'être qu'un encouragement et un exemple. Voir. Tom. II, le Traité contre les erreurs de ce philosophe.

Tel était Moïse qui osa dire à Dieu : *Si j'ai trouvé grâce devant vous, montrez-vous à moi* [1]. Tel fut Philippe, qui demandait au fils de lui montrer son père à lui et à ses collègues [2] : Tel fut aussi saint Thomas refusant de croire, s'il ne touchait de sa propre main les blessures et le côté du Sauveur [3]. Foi faible, mais qui partait d'une merveilleuse grandeur d'âme (A). Tel fut aussi David qui disait à Dieu : *Mon cœur vous a parlé, mes yeux vous ont cherché; je chercherai, Seigneur, votre visage* [4]. Ces hommes aspirent à de grandes choses parce qu'ils sont grands, et ce qu'ils osent demander ils l'obtiennent, selon cette promesse qui leur a été faite : *Tout lieu où vous aurez mis le pied sera à vous* [5], car une grande foi mérite de grandes faveurs et vous posséderez les biens du Seigneur, dans la mesure de votre confiance.

9. Aussi Dieu parle bouche à bouche à Moïse; Moïse mérite de voir le Seigneur à découvert et non en énigme et en figure, tandis que Dieu déclare ne se montrer aux autres prophètes qu'en vision, ne leur parler qu'en songe [6]. Dieu le Père s'est aussi montré, dans son Fils, à Philippe, selon la demande que l'apôtre en fit du fond de son cœur; il s'est révélé par cette réponse immédiate : *Philippe, celui qui me voit, voit aussi mon Père, car je suis dans mon Père, et mon Père est en moi* [7]. Il se laissa toucher par Thomas [8], acquiesçant à son désir et à la demande de ses lèvres. Et David n'indique-t-il pas que ses vœux ont été exaucés quand il déclare que ses yeux ne dormiront pas et qu'il ne permettra pas le sommeil à ses paupières, avant d'avoir trouvé un lieu destiné pour le Seigneur [9]? Le puissant et magnifique Époux s'offrira donc aux grandes âmes, et opérera des merveilles en leur faveur : il leur enverra sa lumière et sa vérité; il les conduira jusqu'à la montagne sainte, et les introduira dans ses tabernacles; en sorte que chacun de ces heureux privilégiés pourra dire : *Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses* [1]. Leurs yeux contempleront le roi dans toute sa beauté [2] : il les précédera dans les gracieuses solitudes, au milieu des roses et des lys des vallées, dans de délicieux parterres, auprès des ruisseaux et des fontaines, à travers les aromates et les parfums, dans des celliers délicieux, et enfin au plus secret de sa demeure.

10. Tels sont les trésors cachés de sagesse et de science qui appartiennent à l'Époux; tels sont les pâturages de vie préparés pour la nourriture des âmes saintes. Heureux celui qui en rassasie ses désirs! Qu'il le sache; il ne doit pas conserver pour lui seul ce qui peut en enrichir d'autres. C'est pour cela peut-être que l'Époux est ensuite représenté comme un berger; c'est pour l'instruction de celui qui est chargé de l'admirable fonction de paître, même les âmes les plus simples, incapables d'atteindre, par elles-mêmes, à la possession de ces trésors, comme les brebis qui n'osent se rendre aux pâturages sans un conducteur. L'Épouse prudente instruite de cette vérité, demande qu'on lui indique où le berger mène paître ses troupeaux, et où il doit lui-même prendre son repos, durant la chaleur de midi; elle est disposée (le texte le fait entendre), elle est disposée à se paître elle-même et à faire paître son troupeau, avec lui et sous sa conduite; elle ne croit pas sûr de tenir les brebis éloignées du souverain pasteur, de crainte qu'elles ne soient dévorées par les loups, et par ceux qui viennent à nous, sous des peaux de brebis; aussi pense-t-elle à mener son troupeau paître avec lui aux mêmes prairies, et à prendre son repos sous les mêmes ombrages. Elle en donne la raison : *C'est dans la crainte que je ne m'égare en suivant les troupeaux de vos compagnons*. Il s'agit ici de ceux qui veulent passer pour les amis de l'Époux et qui ne le sont pas. Comme ils ne songent qu'à paître leurs propres troupeaux et non les siens, ils lui disent, en lui tendant des piéges de tous côtés : *Le Christ est ici, ou, il est là* [3]. Et leur intention est de séduire un grand nombre d'âmes; d'arracher à J.-C. ses brebis, pour les joindre à leurs troupeaux. Voilà l'explication littérale du texte. Mais attendez le commencement d'un autre sermon pour en avoir le sens spirituel. Je ne vous dirai que ce que vos prières m'auront fait connaître, par la miséricorde de l'Époux de l'Église, N.-S. J.-C. le Dieu béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

— [1] Exod., xxxiii, 13, 18. — [2] Jean, xiv, 8. — [3] Id., xx, 25. — [4] Ps. xxvi, 8— [5] Deuter., xi, 25.— [6] Nombres, xii, 6, 8. — [7] Jean, xiv, 9, 10. — [8] Id., xx. 27. — [9] Ps. cxxxi, 4, 5.

(A) Comment cette foi, si elle était faible, venait-elle de la grandeur d'âme? Dans la conduite de saint Thomas, saint Bernard distingue deux choses, son hésitation à croire qui était un manque de foi, et la condition dans laquelle il se refusait à admettre la résurrection; cette condition c'était la vue des cicatrices de Jésus-Christ : comme c'était là quelque chose de grand, le saint Docteur le rattache à la grandeur d'âme dont le propre est d'oser de grandes choses. Ce sentiment de saint Bernard est appuyé par le Sermon CXXI, contenu dans l'Appendice aux Œuvres de saint Augustin.

[1] Luc, i, 9. — [2] Isai., xxxiii, 17. — [3] Marc, xiii, 21

SERMON XXXIII

—

Ce qu'une âme dévote doit sans cesse rechercher. Qu'est-ce que le midi? De quatre espèces de tentations à éviter.

1. *Vous que mon âme chérit, indiquez-moi donc où vous menez paître votre troupeau, et où vous reposez durant l'heure de midi* [1]. Une autre âme dit aussi : *Faites-moi connaître pourquoi vous me jugez de la sorte* [2]. Ce n'est pas qu'elle se plaigne de la sentence ; elle en cherche la raison, désirant être éclairée et non délivrée des châtiments. David à son tour adresse cette demande : *Montrez-moi, Seigneur, vos voies, et enseignez-moi vos sentiers* [3]. Il dit ailleurs quels sont ces voies et ces sentiers : *Il m'a conduit par les sentiers de justice* [4]. L'âme désireuse de voir Dieu est sans cesse à la recherche de ces trois biens : la justice, le jugement et le lieu où réside la gloire de l'Epoux. Telle est la voie où elle doit marcher, la prudence avec laquelle elle doit marcher et la demeure vers laquelle elle doit tendre. Pour cette demeure, le prophète en parle ainsi : *Je n'ai demandé qu'une seule chose, je la chercherai, c'est d'habiter, tous les jours de ma vie, dans la maison du Seigneur* [5]. Et encore : *Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison et le lieu où habite votre gloire* [6]. Quant aux deux autres biens, il dit : *La justice et l'équité sont l'appui de votre trône* [7]. L'âme pieuse a raison de rechercher ces trois choses, puisqu'elles sont le trône de Dieu et les bases sur lesquelles il s'appuie. Toutes concourent à la prérogative de l'Épouse et à la consommation des vertus; la justice la rend belle, l'équité, prudente ; et le désir de la présence de la gloire de l'Époux la rend chaste. Et il faut que l'Épouse du Sauveur soit telle, c'est-à-dire, belle, éclairée et chaste. Ici se place donc la demande que j'avais mise en dernier lieu, et par laquelle l'Épouse demande à son bien-aimé de lui enseigner où il mène paître son troupeau et où il se repose à midi.

2. Remarquez d'abord avec quelle adresse elle distingue l'amour spirituel d'avec l'amour charnel, en désignant son bien-aimé plutôt par son affection que par son nom; elle ne dit pas simplement : Celui *que j'aime*, mais, celui qu'aime *mon âme*, exprimant ainsi un amour tout spirituel. Remarquez aussi, je vous prie, ce qui la charme dans ces pâturages; remarquez cette heure de midi et comment l'Épouse s'informe du lieu où l'Époux fait paître ses brebis et repose en même temps, ce qui est la marque d'une grande sécurité. Je pense que l'Épouse emploie le mot *repose*, parce qu'en ce lieu-là il n'est pas nécessaire de rester debout, ou de veiller à la garde du troupeau ; le troupeau court librement à travers le pâturage, pendant que le berger se couche et dort à l'ombre. Heureuse région, où les brebis vont et viennent à leur gré, sans que rien les effraie ! Qui me donnera de nous voir, vous et moi, paître sur les montagnes, avec ces quatre-vingt dix-neuf brebis qui, selon l'Evangile, sont abandonnées, tandis que leur pasteur daigne courir après une brebis perdue [1]? Il repose sans aucun doute tranquillement près de ses brebis celui qui n'hésite pas à s'en aller au loin, sachant qu'il les laisse en sûreté. L'Épouse a donc raison de soupirer après ce lieu, qui est, à la fois, un lieu de pâturage et de paix, de repos et de sécurité, de joie, d'admiration et de saisissement. Malheureux que je suis ! vivant si loin de lui, le saluant de loin, voilà que son souvenir me tire des larmes et me rappelle la désolation qui arrachait aux Israélites captifs ces paroles : *Nous nous sommes assis aux bords des fleuves de Babylone et nous avons pleuré à ton souvenir, ô Sion* [2]. Je puis bien m'écrier aussi, avec l'Épouse et le prophète : *Sion, loue le Seigneur, parce qu'il a fortifié tes portes et béni les enfants renfermés en ton enceinte. Il a établi la paix jusques à tes frontières, et il te rassasie d'un froment choisi* [3]. Qui ne désirerait ardemment être nourri et jouir de la paix qu'on trouve en ce lieu, de la fertilité qu'on y rencontre et du rassasiement qu'on y éprouve? Là, rien n'effraie, rien ne cause de dégoût, rien ne manque. Cette tran-

[1] Cantiq., I, 7. — [2] Job, X, 2. — [3] Ps. XXIV, 4. — [4] Id., XXIII, 3. — [5] Ps. XXVI, 4. — [6] Id., XXV, 8. — [7] Ps. LXXXVIII, 15.

[1] Math., XVIII, 12. — [2] Ps. CXXXVI, 1. — [3] Ps. CXLVII, 12, 14.

quille demeure, c'est le paradis; cette douce nourriture, c'est le Verbe; cette abondance immense, c'est l'éternité.

3. Je possède aussi le Verbe, ici-bas, mais dans la chair : la vérité m'est offerte, mais sous le voile du sacrement. L'ange se nourrit de la pure substance du froment dont le grain lui est donné. Pour moi, je dois me contenter de l'écorce du sacrement, de l'enveloppe matérielle, de l'écorce de la lettre, du voile de la foi. Et telle est la nature de ces choses, que la réception en est mortelle, si elles ne sont pas assaisonnées des prémices de l'esprit. Le vase du sacrement ne contient que la mort si la farine du prophète n'y mêle quelque douceur [1]! Sans l'esprit, la réception du sacrement est notre condamnation; la chair ne sert de rien; la lettre tue et la foi est morte. C'est l'esprit qui vivifie et nous fait puiser la vie dans toutes ces choses. Mais quelle que soit l'abondance des grâces qu'elles procurent, on ne trouve cependant pas le même bonheur dans l'écorce du sacrement et dans la pure substance du froment, dans la foi et dans la vision, dans le souvenir et la présence, dans l'éternité et dans le temps, dans la contemplation directe et dans le miroir, dans l'image de Dieu et dans la forme d'un esclave. En toutes ces choses, assurément, ma foi est riche, mais mon intelligence est pauvre; la foi et l'intelligence ont-elles la même faveur? Non, puisque la première est une occasion de mérite et que la seconde sera une récompense. Vous le voyez, il y a autant de différence qu'entre l'herbe et le sol qui l'a produite; autant le ciel est éloigné de la terre, autant ses habitants y jouissent de biens supérieurs aux nôtres.

4. Hâtons-nous donc, mes enfants, hâtons-nous d'arriver à ce lieu de sûreté, à ce pâturage abondant, à cette contrée si fertile et si riche. Hâtons-nous, afin d'y habiter sans crainte, d'y trouver une abondance complète, un rassasiement qui ne connaît pas le dégoût. O Dieu des armées, qui jugez toutes choses avec tranquillité, vous nourrissez aussi tous les êtres avec sécurité. Vous êtes à la fois le Dieu des armées et le pasteur des brebis. Vous faites paître vos brebis et vous vous reposez en même temps, mais ce n'est pas ici. Vous étiez debout, quand, du haut du ciel vous considériez l'une de vos chères brebis (je parle d'Etienne) environnée des loups de la terre [2]. C'est pourquoi, *indiquez-moi où vous menez paître votre troupeau et où vous prenez votre repos sur le midi*, c'est-à-dire, tout le jour, car le midi c'est tout ce jour qui n'a pas de soir. Aussi, un jour passé dans vos tabernacles vaut-il mieux que mille autres [1], parce qu'il ne connaît pas de soir. Peut-être a-t-il eu un matin, lorsque le jour de notre sanctification a lui sur nous, grâce à la miséricorde de notre Dieu, qui comme un soleil levant est venu nous visiter [2]. Alors, ô mon Dieu! nous avons véritablement ressenti les effets de votre miséricorde, au milieu de votre temple [3]. Au milieu des ombres de la mort, la lumière du matin s'est montrée à nous et nous avons vu la gloire du Seigneur. Combien de Rois et de Prophètes ont désiré la voir, sans avoir ce bonheur! Pourquoi? Il était nuit; ce matin si longtemps attendu et auquel la miséricorde avait été promise, n'était pas venu. De là, cette prière de David : *Faites-moi sentir votre miséricorde dès le matin, parce que j'ai espéré en vous* [4].

5. Une sorte d'aurore a précédé ce jour, et elle est née, au moment où, par l'archange Gabriel, le soleil de justice a été annoncé à la terre, et où une Vierge, par l'opération du Saint-Esprit, a conçu dans son sein, et enfanté un Dieu. Cette aurore a duré jusqu'à ce qu'un Dieu parût sur la terre et conversât avec les hommes. Durant tout ce temps, il n'a brillé qu'une lumière, véritable lumière d'aurore, en sorte que l'univers ignorait encore que le jour fût venu pour les hommes; car *s'ils l'eussent connu, ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur de la gloire* [5]. Aussi le Sauveur disait-il à ses disciples : *Il y a encore en vous un peu de lumière* [6], parce que ce n'était que l'aurore, le commencement, ou plutôt l'indice du jour; le soleil cachait ses rayons et ne les versait pas encore sur la terre. Paul disait aussi : *La nuit est avancée et le jour approche* [7]. Il indiquait par-là qu'il n'y avait encore qu'une lumière si faible, qu'il valait mieux dire le jour approche, que le jour est arrivé. Et quand l'Apôtre tenait-il ce langage? Quand le soleil, remonté des enfers, s'était déjà élevé dans les hauteurs du ciel. La lumière était donc plus faible lorsque la chair de péché, pareille à un nuage épais, couvrait l'aurore, et qu'à cela s'ajoutaient toutes les infirmités corporelles, une mort cruelle et une croix ignominieuse? Combien plus faible, dis-je, et plus obscure fut cette lumière qui paraissait plutôt venir de l'aurore que du soleil?

6. C'était donc l'aurore et une pâle aurore

[1] IV Rois, IV, 40, 41. Allusion au vase où l'on avait fait bouillir des viandes pour les prophètes, et où, par mégarde, on avait mis de la coloquinte, herbe fort amère. Elisée en corrigea le mauvais goût en y mêlant un peu de farine.
[2] Act., VII, 55.

[1] Ps. LXXXIII, 11. — [2] Luc, I, 78. — [3] Ps. XLVII, 10. — [4] Ps. CXLII, 8. — [5] I Cor., II, 8. — [6] Jean, XII, 35. — [7] Rom., XIII, 12.

le temps où le Christ vivait sur la terre, jusqu'à ce que mourant et ressuscitant, il dissipât l'aurore par la lumière plus éclatante de sa présence, et qui le matin eut triomphé de la nuit. Vous lisez dans l'Évangile : ***Et le premier jour de la semaine, de grand matin, elles arrivèrent au sépulcre au lever du soleil*** [1]. N'était-il pas matin quand le soleil se levait? Dans sa résurrection, Jésus-Christ puisa une nouvelle beauté, une lumière plus pure, de manière que si nous l'avons connu selon la chair, nous ne le connaissons plus maintenant de cette manière [2]. Il est écrit : ***Il a été revêtu de gloire et de majesté; il s'est revêtu de force et il s'est préparé*** [3], c'est-à-dire, il a secoué les faiblesses de la chair, comme les ombres d'un nuage, et il a pris un vêtement de gloire. Depuis ce moment, le soleil est levé et répandant peu à peu ses rayons sur la terre, il a commencé à apparaître plus éclatant et à faire sentir sa chaleur. Cependant quelle que soit la chaleur, la multiplicité et la portée de ses rayons, pendant tout le temps de notre mortalité, (car il restera avec nous jusqu'à la consommation des siècles[4],) sa lumière ne parviendra pas à son midi; ce n'est pas ici-bas qu'il sera vu dans cette plénitude, où le verront, plus tard, ceux qu'il daignera admettre à cette vision. O véritable midi! plénitude de chaleur et de lumière! Stabilité du soleil! disparition des ombres et des misères qui s'exhalent des régions infectes de cette terre! O éternel solstice sur lequel le jour ne s'inclinera plus! ô lumière du midi, ô température du printemps, ô beauté de l'été, richesses d'automne, (et pour tout dire,) ô repos, ô calme, ô hiver! ou, si vous l'aimez mieux, l'hiver seul alors cessera et finira. Indiquez-moi, dit l'Épouse, ce lieu de lumière, de paix, de plénitude; comme Jacob vivant en ce corps mortel, vit le Seigneur face à face et sans mourir [5]; comme Moïse le vit, non en figure, non en énigme ou en songe, comme d'autres prophètes, mais d'une façon extraordinaire et connue de Dieu et de lui seul [6]; comme Isaïe le vit des yeux du cœur, assis sur un trône sublime et élevé [7]; ou même, comme saint Paul, ravi au Paradis, entendit des choses ineffables [8] et aperçut, de ses propres yeux, son Seigneur Jésus-Christ; ainsi puissé-je mériter, à mon tour, de vous contempler, dans mon ravissement, de vous voir dans votre lumière et votre beauté, là où vous paissez votre troupeau avec plus d'abondance, et où vous goûtez un repos plus assuré!

[1] Marc, XVI, 2. — [2] II Cor., v, 16. — [3] Ps. XCII, 1. — [4] Math., XXVIII, 20. — [5] Genèse, XXXII, 30. — [6] Nomb., II, 6-8. — [7] Isaï., VI, 1. — [8] II Cor., XII, 4.

7. Car, ici-bas, vous nourrissez, mais sans rassasier; il ne vous est pas permis de vous reposer; il vous faut rester debout et veiller à cause des *frayeurs de la nuit*. Il n'y a, hélas! ni lumière complète, ni rassasiement entier, ni demeure assurée; c'est pourquoi, *faites-moi connaître où vous menez paître votre troupeau et où vous prenez votre repos à midi*. Vous me dites bienheureuse, lorsque j'ai faim et soif de la justice [1]. Qu'est-ce que cela, auprès de la félicité de ceux qui sont remplis des biens de votre maison [2], qui, assis à un magnifique festin, se réjouissent en la présence de Dieu, et se livrent au transport de l'allégresse [3]? Si je souffre quelque chose pour la justice, vous m'appelez encore bienheureuse [4] : l'abondance mêlée à la crainte de la souffrance a sa douceur sans doute, mais elle n'offre pas de sécurité. L'abondance et la souffrance unies ne sont qu'un douloureux plaisir. Je trouve tout ici-bas, excepté la perfection : bien des choses dépassent mes espérances, mais rien ne me donne la sécurité; quand me comblerez-vous de joie à la vue de votre visage [5]? Oui, *je chercherai votre visage Seigneur* [6], votre visage c'est le midi; *faites-moi donc connaître où vous menez paître votre troupeau et où vous prenez votre repos à midi*. Je sais où vous faites paître ce troupeau sans vous reposer; dites-moi où vous le nourrissez et où vous vous reposez en même temps. Je veux savoir où vous paissez à midi. Dans le temps de ma mortalité et dans le lieu de mon exil, je suis habitué à me nourrir, sous votre garde, de l'enseignement de la loi, des prophètes et des Psaumes qui parlent de vous; je me suis aussi reposée dans les pâturages évangéliques, auprès des apôtres; souvent même, j'ai cherché inutilement dans les actions des saints, dans leurs paroles et leurs écrits; plus souvent, et cela m'était plus facile, j'ai mangé le pain de la douleur et j'ai bu le vin de la componction, et *mes larmes m'ont servi de pain, le jour et la nuit, pendant qu'on me disait : où est ton Dieu* [7]. Je ne parle pas des mets que j'ai trouvés à votre table, car vous m'avez preparé une table, contre ceux qui me persécutent [8], et de cette table, par un effet de votre miséricorde, j'ai reçu un secours qui m'aide à respirer, quand mon âme est triste et qu'elle me trouble. Je connais ces pâturages : je les ai fréquentés en suivant vos pas; montrez-moi maintenant, je vous prie, ceux que je ne connais pas.

8. Il est bien d'autres pasteurs, qui se prétendent vos compagnons, sans l'être; ils ont

[1] Math., v, 6. — [2] Ps. LXIV, 5. — [3] Id., LXVII, 4. — [4] Math., v, 6. — [5] Ps. XV, 11. — [6] Id. XXVI, 8. — [7] Ps. XLI, 4. — [8] Ps. XXII, 5.

des troupeaux à eux et des pâturages mortels, dans lesquels ils ne font paître ni avec vous, ni par vous; jamais je n'y suis entrée; j'ai fui ces pasteurs. Ce sont ceux qui disent : *Le Christ est ici, il est là* [1]. Ils promettent de conduire dans les pâturages de la sagesse et de la science, on les croit; on court à eux, et ils rendent ceux qui les écoutent fils de l'enfer, deux fois plus qu'eux-mêmes. Pourquoi cela, sinon, parce que là, il n'y a point de midi, point de lumière qui aide à connaître la vérité; au lieu de la vérité, on n'y trouve que l'erreur; comme elle a avec la vérité une fausse ressemblance, il arrive, que dans l'obscurité, on ne peut pas les discerner aisément, surtout *parce que les eaux dérobées sont plus douces, et le pain pris en cachette plus agréable* [2]. Voilà pourquoi je vous prie de m'indiquer *où vous menez paître votre troupeau, et où vous prenez votre repos à midi*, c'est-à-dire, en un lieu visible, *de peur que je ne m'égare en suivant les troupeaux de vos compagnons*. Ils s'égarent eux-mêmes, n'ayant aucune certitude, apprenant toujours et n'arrivant jamais à la connaissance de la vérité [3]. Tel est le langage qu'inspirent à l'Épouse les enseignements si divers et si vains des philosophes et des hérétiques.

9. Ce langage lui est encore dicté par les ruses des puissances invisibles, des esprits séducteurs, qui nous dressent des embûches et qui, cachés dans l'obscurité, percent de flèches les cœurs purs. C'est surtout à cause d'eux que nous devons désirer le midi, dont la claire lumière nous aidera à découvrir les piéges du démon, et à distinguer facilement notre bon ange de l'ange de Satan qui se transforme en ange de lumière. Nous ne pouvons, en effet, nous défendre contre le démon du midi [4] qu'à l'aide de la clarté du midi. Si ce démon est nommé démon du midi, c'est que, parmi ces mauvais esprits, il en est qui malgré cette volonté ténébreuse et opiniâtre qui fait d'eux une nuit perpétuelle, savent cependant, pour nous tromper, imiter le jour et non-seulement le jour, mais le midi : comme leur chef, qui non content de s'égaler à Dieu, lui résiste et *s'élève au-dessus de tout ce qui est appelé et adoré comme Dieu* [5]. C'est pourquoi, si l'Orient qui est le vrai midi, qui découvre et démontre le faux, ne vient d'en haut éclairer un cœur jouet du démon du midi, il ne pourra jamais se défendre contre ce mauvais esprit dont les tentations le renverseront certainement; sous un prétexte bon en apparence, il profitera de son inattention et lui fera choisir le mal pour le bien. Et alors le midi, c'est-à-dire la plus brillante lumière, vient le tenter avec d'autant plus de force que le mal qu'elle offre ressemble plus au bien.

10. Combien de fois par exemple, le démon n'a-t-il pas suggéré à un religieux l'idée de devancer les veilles, afin de l'endormir durant les offices! Que de fois n'en a-t-il pas poussé un autre à prolonger le jeûne, pour l'affaiblir et le rendre incapable du service de Dieu! Que de fois, jaloux de moines déjà avancés dans la perfection, ne leur a-t-il pas persuadé, sous prétexte d'une plus grande sainteté, de se retirer au désert! Et les malheureux ont enfin connu la vérité de ces paroles qu'ils avaient inutilement lues : *Malheur à celui qui est seul, car s'il tombe, il n'aura personne pour le relever* [1]. Que de fois il en a poussé un autre à des travaux manuels excessifs qui ont épuisé ses forces et l'ont rendu incapable des prescriptions régulières! Combien n'en a-t-il pas entraîné à des exercices corporels immodérés, à ces exercices qui selon l'apôtre sont de peu d'utilité [2] et a tari ainsi leur piété? Enfin, et vous l'avez vu vous-mêmes, combien en est-il, je le dis à leur confusion, dont on ne pouvait pas auparavant modérer l'ardeur à tous les devoirs monastiques, et qui ensuite, sont tombés dans une mollesse telle, qu'au dire de l'apôtre, après avoir commencé par l'esprit, ils ont fini par la chair [3]! Quelle honteuse paix ils ont scellée avec ce corps, objet jadis d'une si rude guerre! Vous en verrez d'autres, et quelle honte! se fatiguer à la recherche des choses superflues, après avoir refusé opiniâtrement les choses nécessaires; si l'obstination, en des privations indiscrètes, trouble par sa singularité ceux avec qui on doit vivre dans une même maison, sous une règle uniforme, je ne sais vraiment si de tels religieux peuvent croire garder la piété, qu'à mon avis, ils ont rejetée. Après tout, que ceux qui sont décidés à être sages à leurs propres yeux et à n'écouter ni ordre, ni conseil songent donc à ce qu'ils doivent répondre, non pas à moi, mais à celui qui a dit : *C'est une espèce de magie de ne pas vouloir se soumettre et ne pas se rendre à la volonté du Seigneur c'est un crime d'idolâtrie.* L'auteur sacré avait dit auparavant : *L'obéissance vaut mieux que les victimes, et il vaut mieux écouter que d'offrir la graisse des béliers* [4], c'est-à-dire, les privations des opiniâtres. C'est pourquoi, le Seigneur dit par le prophète : *Est-ce que je mangerai la chair des taureaux? ou boirai-je le sang des boucs* [5]? voulant ainsi exprimer

[1] Marc, XIII, 4. — [2] Prov., IX, 17. — [3] Tim., III, 7. — [4] Ps. XC, 6. — [5] Thessal., II, 4.

[1] Eccles., IV, 10. — [2] I Timoth., IV, 8. — [3] Galat., III, 3. — [4] I Rois, XV, 23, 32. — [5] Ps. XLIX, 13.

qu'il n'aime point les jeûnes des superbes, ni des cœurs impurs.

11. Mais, en condamnant les pénitents excessifs, je crains de lâcher la bride aux intempérants, et de leur préparer un péril dans l'avertissement destiné à guérir les autres. Sachez tous qu'il y a quatre espèces de tentations caractérisées de cette manière, par le prophète : *Sa vérité nous environne comme d'un bouclier; vous n'aurez rien à redouter pendant la nuit, ni la flèche qui vole durant le jour, ni l'ennemi qui marche dans les ténèbres, ni les attaques du démon du midi* [1]. Prêtez tous attention, à ce qui, je l'espère, sera utile à tous; nous sentons tous, et nous avons senti en nous-mêmes, nous adonnés au service de Dieu, la vérité de ce mot de l'Écriture : *Mon fils, lorsque vous entrez au service de Dieu, demeurez ferme dans la crainte, et préparez votre âme à la tentation* [2]. L'expérience commune le démontre : en effet, les débuts de notre conversion sont troublés d'une première crainte, celle qu'inspirent aux commençants l'appréhension d'une vie régulière et la sévérité d'une discipline inaccoutumée. Cette crainte est appelée nocturne, soit parce que, dans l'Écriture, la nuit désigne habituellement les choses tristes, soit, parce que nous connaissons mal les raisons qui nous assujettissent à l'adversité. Si nos yeux apercevaient le jour à la lumière duquel nous devons juger nos peines et leur salaire, le désir de cette récompense nous préserverait de toute crainte; nous verrions clairement que les souffrances de la vie présente, malgré leur gravité, n'ont aucune proportion avec cette gloire qui nous apparaîtra plus tard; mais elle nous est cachée, sous le voile de la nuit, et nous restons exposés à cette crainte nocturne, et l'effroi nous saisit en présence des épreuves qu'il faut endurer ici-bas et qui nous vaudront des biens que nous ne voyons pas. Que ceux qui sont exposés à cette tentation veillent et prient, de peur qu'emportés par la pusillanimité du cœur et par le trouble, ils n'abandonnent malheureusement le bien qu'ils ont commencé.

12. Cette tentation une fois surmontée, armons-nous aussi contre ces louanges humaines inspirées par la vie vraiment louable que nous avons adoptée, sinon nous serons menacés des atteintes de *la flèche qui vole durant le jour*, la vaine gloire. Car la renommée vole, et durant le jour; elle naît des œuvres de lumière. Vient-elle à se dissiper comme un vain souffle, il reste à craindre les honneurs et les richesses, objets plus solides; car celui qui dédaigne les éloges recherche souvent les dignités. N'est-ce pas là l'ordre selon lequel Notre-Seigneur a été tenté? Après la proposition que le démon lui fit de se précipiter, par ostentation, du haut du temple, il lui montre et lui offre tous les royaumes du monde [1]. Repoussez vous-mêmes toutes ces choses, à l'exemple du Sauveur; sinon vous serez nécessairement circonvenus *par la chose qui marche dans les ténèbres*, c'est-à-dire, par l'hypocrisie. Ce vice naît de l'ambition, il habite dans l'ombre; il cache ce qu'il est, et montre ce qu'il n'est pas. Toujours en activité, il conserve les dehors de la piété pour se cacher; il s'en donne le mérite et en achète les honneurs.

13. La dernière tentation est le *démon du midi* qui s'attaque surtout aux parfaits, à ces hommes courageux qui ont triomphé de tout, volupté, faveur, honneurs mondains. Que reste-t-il par où il puisse les attaquer ouvertement? Il vient donc en secret, parce qu'il n'ose se montrer à découvert, et les âmes qu'il sait reculer devant un mal visible, il essaye de les perdre par un faux bien. Celles qui peuvent dire avec l'apôtre : *Nous n'ignorons pas ses artifices* [2], doivent se défier d'autant plus de ces piéges qu'elles sont plus avancées en perfection. Ainsi, Marie se trouble au salut de l'ange [3], parce que (si je ne me trompe) elle redoutait un piége; et Josué n'accepta l'amitié de l'ange, qu'après avoir reconnu en lui un ami véritable. Il lui demande s'il est véritablement du nombre des siens ou de ses ennemis [4]; il connaissait par expérience les ruses du démon du midi. Les apôtres, fatigués d'avoir ramé contre le vent qui secouait leur nacelle, virent le Sauveur venir sur la mer, et, le prenant pour un fantôme, poussèrent un cri de frayeur. Ne montraient-ils pas qu'ils soupçonnaient le démon du midi? Souvenez-vous aussi de ce que dit l'Écriture : *A la quatrième veille, il vint à eux en marchant sur la mer*. A la quatrième veille, c'est-à-dire en dernier lieu; il faut donc craindre cette tentation; plus une personne paraît élevée, mieux elle doit comprendre qu'elle doit veiller et se mettre en garde contre les attaques du démon du midi. Or, le vrai midi s'est manifesté aux disciples en leur disant : *C'est moi, ne craignez pas* [5], et ils furent guéris de leur faux soupçon. Quand l'erreur déguisée s'efforce de se glisser en nous, plaise à Dieu que le vrai midi nous envoie d'en haut sa lumière et sa vérité, pour la dévoiler et séparer la lumière des ténèbres, pour que nous échappions à la censure dont parle le prophète

[1] Ps. xc, 5, 6. — [2] Eccle., ii, 1.

[1] Math., iv, 6, 8. — [2] Cor., ii, 11. — [3] Luc, i, 29. — [4] Josué, xiii, 13. — [5] Math., xiv, 25, 27.

contre ceux qui appellent les *ténèbres lumière*, et la *lumière ténèbres*[1].

14. Si la longueur de ce discours ne vous le rend pas fastidieux, j'essaierai d'appliquer ces quatre tentations, selon leur ordre, au corps même de J.-C., c'est-à-dire à l'Église, et je le ferai le plus brièvement possible. Voyez si dès son berceau, l'Église primitive n'a pas été cruellement pénétrée de la *crainte nocturne*. Ah! il était nuit alors que quiconque tuait les saints croyait servir Dieu. Cette tentation vaincue et l'orage apaisé, l'Église fut environnée d'éclat, et selon la promesse qui lui avait été adressée, elle devint l'orgueil des siècles. Mais l'ennemi, indigné de voir ses espérances frustrées, cesse d'employer la frayeur nocturne et prend la *flèche qui vole le jour ;* il en blesse un grand nombre des enfants de l'Église. Il s'élève des hommes vains, avides de gloire, jaloux d'acquérir un nom. Sortis de l'Église, ils affligèrent longtemps leur mère par leurs doctrines perverses. La sagesse des saints dissipa ce fléau, comme la patience des martyrs avait déjà vaincu le premier.

15. Voici, grâce à Dieu, des temps affranchis de ce double mal, mais, hélas, déshonorés *par le fléau qui marche dans les ténèbres*. Malheur à cette génération, à cause du levain des Pharisiens qui est l'hypocrisie ! si toutefois on peut appeler hypocrisie un vice impuissant à se cacher tant il est répandu, et qui refuse même de se cacher tant il est impudent! Cette contagion se répand par tout le corps de l'Église et s'étend davantage, à mesure qu'elle laisse moins d'espoir de guérison; elle est d'autant plus dangereuse qu'elle pénètre plus profondément en son cœur : car si l'hérétique lui livrait une guerre ouverte, elle l'expulserait; il sècherait comme un rameau retranché ; si un ennemi public déployait contre elle une violence publique, peut-être pourrait-on se soustraire à ses coups, mais aujourd'hui qui chassera-t-elle? Contre qui se mettra-t-elle en garde? Tous sont ses amis, et tous ses ennemis ; tous ses intimes et tous ses adversaires; tous ses familiers, et personne n'est en paix avec elle : tous semblent ses proches et tous cherchent leurs intérêts propres. Ils sont ministres de J.-C. et ils servent l'Antéchrist. Ils sont enrichis des biens de Dieu, et ils ne lui rendent aucun honneur. De là cette beauté de courtisane, que vous voyez tous les jours, ces habits d'histrion, et cet appareil royal. Des freins, des selles, des éperons d'or, un équipage plus éclatant que les autels; des tables magnifiques chargées de mêts et de coupes : l'ivresse et l'orgie, des luths, des flûtes et des lyres : des pressoirs qui débordent, des celliers trop pleins et qui regorgent, des amas de parfums, et des bourses grosses d'or et d'argent. Voilà pourquoi on veut être et on est réellement à la tête des églises, doyen, archidiacre, évêque, archevêque. Toutes ces dignités sont moins la récompense du mérite, que le prix de ces trafics indignes, qui se négocient dans les ténèbres.

16. Autrefois, a été faite cette prédiction que nous voyons accomplie : *C'est dans la paix que mon amertume est devenue plus amère*[1]; amère dans la mort des martyrs; plus amère dans les attaques des hérétiques; très-amère dans les mœurs de ses enfants. L'Église ne peut ni les chasser, ni s'en éloigner, ils sont si nombreux et si puissants! La plaie de l'Église est intérieure et incurable; et voilà pourquoi son amertume est plus amère dans la paix. Et dans quelle paix ? Elle est en paix, et elle n'est pas en paix. Elle est en paix du côté des payens, du côté des hérétiques; pas du côté de ses enfants. Aujourd'hui elle peut exhaler cette lamentation : *J'ai nourri des enfants, je les ai élevés*, *mais ils m'ont méprisée et déshonorée*[2] par leur vie honteuse, par leur sordide intérêt, par leur dégradant commerce, enfin par ces viles pratiques qui se préparent dans les ténèbres. Il ne manque plus qu'une chose, c'est l'arrivée du démon du midi qui viendra séduire ceux qui resteront à J.-C. et qui ont conservé la simplicité; déjà il a dévoré les fleuves des sages et les torrents des puissants; et il se flatte même *que dans sa gueule viendra s'engloutir le Jourdain*[3], c'est-à-dire les simples et les humbles qui sont encore dans l'Église. Car il est l'Antéchrist qui se prétend non-seulement le jour, mais le midi, qui s'élèvera au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu et de tout ce qui est adoré : l'Antéchrist que le Seigneur Jésus détruira du souffle de sa bouche et qu'il tuera par l'éclat de sa présence[4], lui le vrai et éternel midi, l'Époux et le soutien de l'Église, le Dieu béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Jean., v, 20.

[1] Isai., XXXVIII, 17. — [2] Id., I, 2. — [3] Job., XL, 18. — [4] II Thess., II, 4, 8.

SERMON XXXIV

Où l'on traite de l'humilité et de la patience.

1. *Si vous ne vous connaissez pas, ô vous, la plus belle d'entre les femmes, sortez, et suivez la trace des troupeaux de vos compagnons, et menez paître vos chevreaux auprès des tentes des pasteurs* [1]. Un jour, le saint homme Moïse présumant beaucoup de la faveur et de la familiarité que Dieu daignait lui accorder, aspirait à une grande vision et osait dire au Seigneur : *Si j'ai trouvé grâce devant vous, montrez-vous vous-même à moi.* Mais au lieu de cette vision, il en reçut une bien inférieure, capable néanmoins de le conduire à celle qu'il désirait [2]. Les enfants de Zébédée, dans la simplicité de leur cœur, osèrent aussi solliciter de grandes faveurs, mais ils furent remis au degré par lequel il fallait d'abord monter [3]. C'est de la sorte qu'ici l'Épouse, réclamant une voie trop haute, reçoit une réponse sévère, mais néanmoins salutaire et bienveillante. Quiconque aspire en effet à des choses sublimes, doit avoir de lui-même d'humbles sentiments, de peur qu'en voulant s'élever au-dessus de lui-même il ne tombe au-dessous, ce qui arrive fatalement à quiconque ne s'appuie pas sur une véritable humilité. Les grandes faveurs ne s'accordent qu'au mérite de l'humilité; en conséquence, que celui qui doit être élevé soit d'abord abaissé par la correction et trouve son mérite dans l'humilité. Si donc vous êtes humilié, voyez dans cette épreuve le présage d'une faveur prochaine; car comme le cœur s'élève avant la chûte [4], ainsi l'exaltation suit l'humiliation. Aussi lisez-vous que Dieu résiste aux superbes et qu'il donne sa grâce aux humbles [5]. N'est-ce pas ainsi que Dieu, qui voulait récompenser la patience si longue et si éprouvée de Job et lui décerner ensuite un si éclatant triomphe, prit soin de l'humilier et le prépara de la sorte à la bénédiction qu'il lui réservait [6] ?

2. Mais c'est peu d'accepter, même volontiers, une humiliation venue directement de Dieu lui-même, si nous ne goûtons de la même manière celle qu'il nous ménage par une autre voie. Écoutez sur ce sujet l'admirable leçon du saint homme David. Un jour, il fut maudit par un de ses serviteurs; mais le pressentiment de la grâce devança chez lui le sentiment de l'outrage : *Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi*, s'écria-t-il, *enfants de Séméi* [1] ? O homme vraiment selon le cœur de Dieu! Il croit devoir plutôt s'irriter contre ceux qui cherchent à le venger, que contre celui qui l'outrage. Aussi pouvait-il dire en sûreté de conscience : *Si j'ai rendu le mal à ceux qui m'en avaient fait, je consens à succomber devant mes ennemis et a être frustré de mes espérances* [2]. Il défendit qu'on l'empêchât d'être maudit, trouvant un profit dans les outrages, et il ajouta : *Le Seigneur l'a envoyé pour maudire David* [3]. Oui, il était vraiment selon le cœur de Dieu l'homme qui parlait selon le cœur de Dieu, pendant qu'une langue maligne le déchirait. Il songeait aux jugements secrets de Dieu; ses oreilles entendaient la voix du médisant, mais son cœur s'inclinait vers les bénédictions divines. Dieu était-il donc sur les lèvres du blasphémateur? Non, mais Dieu se servit d'elles pour humilier David. C'est ce que le prophète savait, lui à qui Dieu avait révélé les secrets et les mystères de sa sagesse [4] ; aussi dit-il : *Il est bon que vous m'ayez humilié, afin que j'apprenne vos ordonnances pleines de justice* [5].

3. Voyez-vous comment l'humilité nous justifie? je dis l'humilité, et non pas l'humiliation. Combien en effet sont humiliés sans être humbles! L'humiliation irrite les uns, d'autres la supportent patiemment, et d'autres l'acceptent avec joie; les premiers sont coupables, les seconds irréprochables, et les derniers sont justes. L'innocence est une partie de la justice, néanmoins la consommation de la justice ne se trouve que dans les humbles qui peuvent dire : *Il est bon que vous m'ayez humilié.* Ceux-là sont seuls véritablement humbles. Quiconque supporte l'humiliation malgré soi

[1] Cantiq., I, 7. — [2] Exode, XXXIII, 13, 23.— [3] Math., XX, 21, 25. — [4] Prov., XVI, 18. — [5] Jacques, IV, 6. — [6] Job, XXXVIII, et suiv.

[1] II Rois, XVI, 10. — [2] Ps. VII, 4. — [3] II Rois, XVI, 10. — [4] Ps. L. — [5] Ps. CXVIII, 71.

ne peut pas tenir ce langage, et moins encore celui qui murmure. Nous ne promettons le mérite de l'humiliation ni à l'un, ni à l'autre, quoiqu'ils soient placés à une distance considérable l'un de l'autre; car l'un possède son âme dans la patience, tandis que l'autre se donne la mort par son murmure; si l'un s'attire seul la colère de Dieu, aucun n'a droit à cette grâce que Dieu donne non aux humiliés mais aux humbles. L'humble transforme l'humiliation en humilité et c'est lui qui dit à Dieu : *Il est bon que vous m'ayez humilié.* L'humiliation ne profite pas à celui qui la supporte impatiemment; elle lui est vraiment à charge, et nous savons que Dieu n'aime que celui qui donne avec joie [1]. Aussi quand nous jeûnons, nous est-il ordonné d'oindre notre tête et de laver notre visage [2], afin que notre bonne œuvre soit relevée par la joie spirituelle et que notre holocauste soit agréable. La seule humilité joyeuse et parfaite mérite la grâce que Dieu promet. Pour l'humilité forcée ou contrainte, comme celle de l'homme patient qui possède son âme, pour cette humilité, dis-je, bien qu'elle obtienne la vie, à cause de la patience dont elle fait preuve, elle ne renferme pas la vraie grâce à cause de la tristesse qui l'accompagne (A). Une telle humilité ne saurait s'appliquer cette sentence de l'Écriture : *Que l'humble se glorifie de son élévation* [3], puisqu'il n'est humilié ni volontairement, ni de bon cœur.

4. Mais voulez-vous voir un humble qui se glorifie comme il faut et qui est vraiment digne de gloire? *Je me réjouirai,* dit l'apôtre, *dans mes infirmités, afin que la vertu de J.-C. habite en moi* [4]. Il ne dit pas qu'il supporte ses infirmités avec patience, mais qu'il s'en glorifie, qu'il met son plaisir à s'en glorifier, prouvant ainsi que l'humiliation est un bonheur pour lui. Ce n'est pas assez pour lui de posséder son âme, en supportant l'humiliation avec patience, s'il ne reçoit la grâce qui accompagne l'humiliation joyeusement acceptée. Écoutez donc ici la règle générale : *Quiconque s'humilie*, dit J.-C., *sera élevé* [1]. Il prouve ainsi que toute humilité n'élève pas, mais celle-là seulement qui vient de la volonté et non de la tristesse, ou de la nécessité. Le contraire n'est pas nécessairement vrai, et quiconque est élevé ne sera pas humilié, mais seulement ceux qui s'élèvent eux-mêmes; ils seront abaissés en punition de leur vanité volontaire. De même, ce n'est pas celui qui est humilié, mais celui qui s'humilie lui-même qui sera exalté grâce au mérite de sa volonté. Si l'humilité provient d'une autre cause, par exemple d'un outrage, d'un préjudice, ou d'un châtiment, celui qui subit l'humiliation peut prétendre n'être humilié par d'autre que lui-même, puisqu'il est intérieurement et secrètement déterminé à tout endurer avec joie pour l'amour de Dieu.

5. Mais où allons-nous? Je le vois, vous souffrez patiemment que je parle longuement de l'humilité et de la patience. Revenons cependant au point dont nous nous sommes écartés. Cette digression a eu pour cause la réponse par laquelle l'Époux a cru devoir arrêter et non humilier l'Épouse, dont l'ambition s'élevait trop haut; il voulait sans doute lui donner occasion de montrer une humilité plus visible, qui lui méritât de plus grandes faveurs et la préparât à celle qu'elle sollicitait. Mais puisque nous abordons seulement ce verset, nous en remettrons le développement, si vous le voulez bien, au commencement d'un autre discours, afin que les paroles de l'Époux ne deviennent pas un sujet d'ennui. Puisse éloigner cet ennui de ses serviteurs, J.-C. Notre-Seigneur, qui est le Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

[1] II Cor., IX, 7. — [2] Math., VI, 17. — [3] Jacq., I, 9. — [4] II Cor., XII, 9.

(A) C'est-à-dire la grâce particulière promise aux vrais humbles, par ces paroles, *Dieu donne la grâce aux humbles;* grâce particulière qui n'est pas seulement intérieure, mais extérieure, puisque c'est l'exaltation même en cette vie.

[1] Luc, XIV, 11.

SERMON XXXV

D'une réprimande sévère que l'Époux adresse à l'Épouse, et d'une double ignorance qu'il faut craindre et éviter.

1. *Si vous ne vous connaissez pas*, dit l'Époux à l'Épouse, *sortez* [1]. C'est une réprimande dure et sévère que celle-ci : *sortez*. Ainsi parlent ordinairement les maîtres indignés à leurs serviteurs, ou les maîtresses à leurs servantes qui les ont gravement offensés; sortez d'ici, partez, éloignez-vous de ma présence et de cette maison. L'Époux emploie à l'égard de sa bien-aimée des termes durs et amers exprimant une sévère réprimande, mais cependant il ne les lui adresse que dans le cas où elle ne se connaîtrait pas. Rien de plus fort, rien de plus propre à l'effrayer que de la menacer de la faire sortir. C'est ce que vous pouvez vous-même remarquer, si vous observez bien d'où il lui dit de sortir et où elle doit aller. Et d'où sortira-t-elle, sinon de l'esprit à la chair, des biens de l'âme aux désirs du siècle, du repos intérieur au tumulte du monde et aux agitations des soucis extérieurs? Il n'y a là que peine, douleur et affliction d'esprit. L'âme qui a une fois appris du Seigneur à rentrer en elle-même, à soupirer après la présence de Dieu et à chercher sans cesse sa face (car Dieu est esprit et ceux qui le cherchent doivent suivre l'esprit et non la chair, et ne pas vivre selon la chair), une telle âme, dis-je, trouverait-elle plus cruel d'endurer pour un temps les peines de l'enfer que de revenir aux attraits, ou plutôt aux embarras de la chair et aux insatiables désirs des sens, quand elle a une fois goûté les douceurs de l'amour spirituel? L'Ecclésiaste dit : *L'œil ne se rassasie pas de voir, ni l'oreille d'écouter* [2]. Écoutez un homme qui a fait l'expérience de ce que nous disons : *Vous êtes bon, Seigneur, à ceux qui espèrent en vous, à l'âme qui vous cherche* [3]. Essayer d'arracher cette sainte âme à cet heureux état serait la chasser du paradis et lui fermer l'entrée de la gloire. Écoutez encore une autre âme pénétrée des mêmes sentiments : *Mon cœur vous a parlé, mes yeux vous ont cherché, je chercherai, Seigneur, votre visage* [1]. Et elle ajoutait : *Pour moi c'est mon bonheur de demeurer attachée à Dieu* [2]. Puis, s'adressant à elle-même : *Rentre, ô mon âme, dans ton repos, puisque le Seigneur t'a comblée de biens* [3]. Je vous le dis donc : pour quiconque a goûté une fois ce bonheur, rien d'aussi redoutable que d'être abandonné de la grâce et obligé de revenir aux consolations, ou plutôt aux désolations de la chair, et de se voir soumis de nouveau à la tyrannie des sens.

2. C'est donc une terrible et redoutable menace que celle-ci : *Sortez et faites paître vos boucs*. C'est-à-dire, vous êtes indigne de la familière et douce contemplation des choses célestes, intelligibles et divines dont vous jouissiez. Eh bien, sortez de mon sanctuaire, de votre cœur, où vous étiez habituée à goûter délicieusement les mystères sacrés de la vérité et de la sagesse : comme une créature mondaine, fatiguez-vous à contenter, à rassasier vos sens charnels. Car les boucs (symbole des pécheurs qui au jugement doivent être placés à gauche) désignent les sens du corps égarés et lascifs, par lesquels le péché est entré dans l'âme, comme la mort par les fenêtres. La suite du texte s'accorde parfaitement avec cette explication : *Faites paître vos boucs auprès des tentes des pasteurs*. Les boucs ne paissent pas comme les agneaux dont il est question plus haut; ils paissent auprès des tentes des pasteurs et non au-dessus, car bien que les pasteurs dignes de ce nom habitent sur la terre des tentes terrestres, c'est-à-dire leur corps, pendant ces jours de combat, cependant ils nourrissent les troupeaux du Seigneur non de mets terrestres, mais célestes, et ils leur prêchent la volonté du Seigneur et non leur volonté propre. Les boucs au contraire, c'est-à-dire les sens corporels, ne cherchent pas les choses célestes; auprès des tentes des pasteurs, à savoir, dans les biens sensibles de ce monde,

[1] Cantiq., I, 7. — [2] Ecclc., I, 8. — [3] Thren., III, 2, 5.

[1] Ps. XXVI, 8. — [2] Id., LXXII, 28. — [3] Id., CXIV, 7.

région des corps, ils prennent de quoi irriter leurs désirs, au lieu de les apaiser.

3. Quel honteux changement de sentiments et de goûts! Celle qui auparavant ne pensait qu'à soutenir son âme voyageuse et exilée, par de pieuses méditations, ainsi que par un mets céleste, qui cherchait le bon plaisir de Dieu et ses mystérieuses volontés, qui s'efforçait de pénétrer le ciel par son amour et de parcourir en esprit les demeures célestes, de visiter les Patriarches et le chœur des prophètes, de célébrer les triomphes des martyrs et de s'extasier à la vue des éclatantes hiérarchies des anges, maintenant, oublieuse de ces grandes choses, s'assujettit à l'humiliante servitude de son corps; elle obéit à la chair, elle s'applique à satisfaire sa gourmandise et sa sensualité, elle mendie partout une pâture à sa famélique curiosité, dans cette figure du monde qui passe. Ah! que mes yeux versent sur cette âme des torrents de larmes. Après avoir vécu dans les délices de la pourpre elle embrasse la fange [1] car, selon la parole d'un saint, *elle a nourri une femme stérile et n'a point fait de bien à la veuve* [2]. Aussi, l'Époux ne lui dit-il pas simplement : *sortez,* mais *sortez et allez à la suite des troupeaux de vos compagnons et paissez vos boucs;* en quoi, à mon avis, il nous donne un avertissement important. Et quel avertissement? Hélas! c'est que cette admirable créature, autrefois membre du troupeau, et qui s'est misérablement plongée dans le mal, n'a plus le droit de rester au milieu des brebis. Elle reçoit ordre de s'éloigner. Comment dites-vous? Je dis ce que vous lisez : *L'homme élevé en dignité n'a point compris; il s'est assimilé aux animaux sans raison, et leur est devenu semblable* [3]. Voilà ce qu'est devenue cette noble créature. Si les animaux pouvaient parler ils s'écrieraient : *Voilà qu'Adam est devenu comme l'un de nous* [4]. *Lorsqu'il était en honneur*, dit David. En quel honneur, demandez-vous? Il habitait le paradis et il vivait en un lieu de délices. Il n'éprouvait ni peine, ni indigence. Il était environné de fruits odoriférants, couché sur les fleurs, couronné d'honneur et de gloire, établi maître de toutes les œuvres du créateur. Il les dominait surtout par la prérogative unique de la ressemblance divine. Il partageait la société des anges et de toute la milice céleste.

4. Et il a quitté cette gloire divine, pour s'assimiler à la brute qui mange l'herbe des champs, et c'est pourquoi le pain des anges est devenu comme l'herbe placée dans une crèche et nous est offert comme à des animaux. Car *le Verbe s'est fait chair* [1] et selon la parole du prophète, *toute chair n'est que de l'herbe;* mais cette herbe n'est point desséchée et la fleur n'en est point tombée, parce que l'esprit du Seigneur s'est reposé sur elle. Autrefois toute chair a dû finir, parce que l'esprit de vie s'en était retiré et le Seigneur avait dit : *Mon esprit ne demeurera plus avec l'homme parce qu'il est chair* [2]. Sous le nom de chair vous comprenez qu'on désigne ici le péché et non la nature de l'homme; ce n'est pas en effet la nature qui éteint l'esprit, c'est le péché. C'est donc à cause du péché *que toute chair n'est que de l'herbe, et que toute sa gloire est comme la fleur des champs. L'herbe s'est desséchée*, continue le prophète, *et la fleur est tombée.* Ce n'est pas cette fleur qui a surmonté la tige sortie de la racine de Jessé, puisque l'esprit du Seigneur s'est reposé sur elle [3]. Ce n'est point cette herbe qui est *le Verbe fait chair,* et dont le prophète a dit : *La parole de Dieu demeure éternellement* [4]. Si cette herbe était le Verbe, le Verbe demeurant éternellement, l'herbe devrait être aussi éternelle, sinon, comment donnerait-elle la vie éternelle, si elle-même ne demeurait pas éternellement? Car le Verbe dit : *Si quelqu'un mange de ce pain il vivra éternellement.* Quel est ce pain? La suite l'indique : *Le pain que je donnerai, c'est ma chair que je dois livrer pour la vie du monde* [5]. Comment donc ce qui fait vivre éternellement ne serait-il pas éternel?

5. Rappelez-vous maintenant avec moi la parole que le fils adresse à son père dans les psaumes : *Vous ne souffrirez point que votre saint éprouve la corruption* [6]. Sans nul doute, il parle de son corps qui gisait sans vie dans le tombeau. C'est aussi ce saint que l'ange annonçait à la Vierge en disant : *Le saint qui naîtra de vous sera appelé le fils de Dieu* [7]. Mais comment aurait-elle pu éprouver la corruption cette fleur épanouie d'un sol perpétuellement verdoyant, c'est-à-dire d'un sein incorruptible, cette fleur qui attirait les regards avides des anges et les remplissait d'un bonheur sans terme? Que cette fleur perde sa fraîcheur si Marie perd sa virginité! L'homme s'étant donc changé en animal, la nourriture de l'homme s'est convertie en une nourriture également animale. Hélas! quel triste et lamentable changement! L'homme habitant du paradis, maître de la terre, citoyen du ciel, serviteur du Dieu des armées, frère des esprits bienheureux, héritier des

[1] Thren., IV, 5.— [2] Job, XXIV, 21. — [3] Ps. LXVIII, 13. — [4] Genèse, III, 22.

[1] Jean, I, 4. — [2] Genèse, VI, 13. — [3] Isaï., XI, 1, 2. — [4] Id., XL, 6, 8. — [5] Jean, VI. 52. — [6] Ps. XV, 10. — [7] Luc, I, 35.

Is. 40, 6

vertus célestes, par une révolution subite, à cause de sa faiblesse, s'est trouvé couché dans une étable, et à cause de sa ressemblance avec la bête a eu besoin d'un aliment grossier; et à cause de ses mœurs sauvages et indomptables il a dû être attaché à une crèche, selon qu'il est écrit : *Serrez leur bouche avec le mords et le frein pour qu'ils n'approchent pas de vous* [1]. O bœuf! reconnais cependant ton maître! et toi âne reconnais la crèche de ton Seigneur, afin que les prophètes de Dieu, qui ont annoncé d'avance ces prodiges, soient trouvés fidèles; connais, devenu animal, celui que tu n'as pas connu comme homme; adore dans l'étable celui que tu fuyais dans le paradis; honore la crèche de celui dont tu as méprisé le commandement; mange, comme herbe, le pain que tu as méprisé lorsqu'il était pain des anges.

6. Mais quelle est, dites-vous, la cause d'un tel abrutissement? C'est que *l'homme élevé en dignité n'as pas compris*. Qu'est-ce qu'il n'a pas compris? Le prophète ne le dit pas : disons-le nous. Élevé en honneur et enivré de cette élévation, l'homme n'a pas compris qu'il était de l'argile et aussitôt il a senti en lui-même ce que, longtemps après, un des enfants de la captivité a sagement observé et exprimé avec vérité. *Celui qui se croit quelque chose, quoiqu'il ne soit rien, se fait illusion à lui-même* [2]. Malheur à cette infortuné qui n'a rencontré personne pour lui dire : *Terre et poussière pourquoi vous enorgueillissez-vous* [3]*?* Ainsi la plus belle créature s'est mêlée à un vulgaire troupeau; l'image de Dieu s'est transformée à la ressemblance de la bête; la société des anges a été échangée pour la société des brutes. Voyez avec quel soin il faut fuir une ignorance qui a plongé le genre humain dans tant de maux. C'est pourquoi il est dit : *L'homme a été comparé aux bêtes parce qu'il n'a pas compris.* Défendons-nous de l'ignorance, de peur que manquant encore d'intelligence, même après cette épreuve, nous ne tombions en des maux plus nombreux et plus formidables que les premiers et qu'il ne soit dit de nous : *Nous avons soigné Babylone et elle n'a point été guérie* [4]. Et ce serait à bon droit, si le châtiment ne nous rendait point intelligents.

7. C'est peut-être pour cette raison, que l'Époux, voulant arracher sa bien-aimée à l'ignorance, en lui adressant cette si formidable réprimande, ne lui dit pas : Sortez avec vos troupeaux, ou, allez vers vos troupeaux; mais : *Sortez à la suite des troupeaux de vos compagnons.* Pourquoi cela? sans doute pour montrer que la seconde ignorance est plus à craindre et plus honteuse que la première, parce que celle-ci a rendu l'homme semblable à la bête, et celle-là l'a mis au dessous. Les hommes méconnus en punition de leur ignorance, c'est-à-dire réprouvés, sont destinés à paraître devant le redoutable tribunal et à être livrés au feu éternel. Les bêtes n'ont rien de pareil à craindre. Il est donc certain que le sort de ceux qui auront vécu ainsi sera plus déplorable que le sort de ceux qui n'auront pas vécu du tout. *Il vaudrait mieux pour cet homme-là*, dit le Sauveur, *qu'il ne fût jamais né* [1]. Non pas qu'il ne fût jamais né d'une manière quelconque, mais qu'il ne fût jamais né homme; qu'il n'eût été qu'un animal, ou une autre créature; car n'ayant pas reçu la raison, il n'aurait pas eu de jugement à subir, ni, par conséquent, de supplice à endurer. Que l'âme raisonnable qui rougit de sa première ignorance sache donc qu'elle a les bêtes pour compagnes dans la jouissance des biens de la terre, mais sans les avoir dans les supplices de l'enfer; qu'elle sera alors repoussée du troupeau même des bêtes, qu'il ne lui sera pas même permis d'aller de pair avec elles, qu'elle marchera après elles; car les bêtes n'auront rien à souffrir; elle au contraire restera sous le poids de tous les maux, elle n'en sera jamais délivrée, pour avoir été victime de la seconde ignorance. L'homme s'en va donc, il s'en va solitaire à la suite des troupeaux de ses compagnons, puisqu'il est condamné seul à l'enfer inférieur. N'est-il pas relégué à la dernière place, celui qui est jeté pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures? Le dernier état de cet homme est donc pire que le premier, puisque d'abord égal aux bêtes, il est réduit à être ensuite au dessous d'elles.

8. Si vous voulez y faire attention, vous verrez que l'homme dans la vie est inférieur aux bêtes. L'Être doué de raison, et qui ne vit pas selon la raison, est en quelque sorte plus brute que les brutes. Si la bête ne vit pas par la raison elle a son excuse dans la nature qui lui a refusé ce don : mais l'homme n'en a pas. C'est donc avec justice qu'il est dit sortir et aller après les animaux, puisqu'il est le seul animal qui viole les droits de la nature, par une vie indigne, et qui, malgré sa raison, imite dans sa conduite et ses affections les animaux sans intelligence. L'homme est donc convaincu de marcher après les animaux, par la dépravation de sa nature d'abord, et ensuite, par les châtiments et les maux extrêmes qui lui sont réservés.

[1] Ps. xxxi, 9. — [2] Galat., vi, 3. — [3] Eccle., x, 9. — [4] Jérém., li, 9.

[1] Marc., xiv, 21.

9. Ainsi sera maudit celui qui aura vécu dans l'ignorance de Dieu ; dirai-je dans l'ignorance de Dieu ou de lui-même? Je dirai l'un et l'autre, car ces denx ignorances sont condamnables et suffisent à nous perdre. Voulez-vous avoir la preuve qu'il en est ainsi? Quant à l'ignorance de Dieu point de doute, si vous croyez que lavie éternelle consiste à connaître Dieu le père et Jésus-Christ qu'il a envoyé [1]. Ecoutez donc l'Epoux qui condamne clairement et ouvertement dans une âme l'ignorance même de l'âme ; que dit-il? Il ne dit pas si vous ignorez Dieu ; mais : *Si vous vous ignorez vous-même.* Il est donc évident que l'ignorant sera ignoré, qu'il s'ignore lui-même, ou qu'il ait ignoré Dieu. Nous aurons à traiter utilement de cette double ignorance, si Dieu nous vient en aide. Ce ne sera pas cependant aujourd'hui, de peur que la fatigue, l'absence de prière préalable ne m'ôtent à moi l'exactitude et à vous l'attention, en une matière qui exige des désirs ardents. Si la nourriture corporelle ne profite pas et devient même nuisible, quand elle est prise sans appétit, ou quand on est rassasié, ceci est bien plus vrai encore de la nourriture de l'âme prise avec dégoût; loin d'alimenter la science, elle tourmente la conscience. Qu'il daigne détourner de nous ce malheur l'Epoux de l'Eglise, Jésus-Christ notre Seigneur qui est le Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Jean, XVII, 3.

SERMON XXXVI

Que la connaissance des lettres est bonne pour notre instruction, mais la connaissance de notre propre misère est plus nécessaire au salut.

1. Je viens accomplir ma promesse, répondre à vos désirs et rendre aussi à Dieu l'hommage qui lui est dû. Voilà trois raisons, vous le voyez, qui m'obligent à parler; l'exécution de mes engagements, la charité fraternelle, la crainte de Dieu. Si je gardais le silence ma bouche me condamnerait : qu'arrivera-t-il si je parle? Je crains le même jugement et que ma bouche ne me condamne encore de ce que je ne fais pas ce que je dis. Aidez-moi par vos prières à dire ce que je dois vous dire et à accomplir par mes bonnes œuvres ce que je dirai. Je vous ai promis de vous parler aujourd'hui de l'ignorance, ou plutôt des ignorances, puisque si vous vous le rappelez, nous en avons distingué deux : l'ignorance de nous-mêmes et l'ignorance de Dieu. Il faut les éviter toutes les deux, car toutes les deux mènent à la damnation. Afin d'expliquer ce point plus clairement et plus complétement, il convient de dire si toute ignorance est damnable. Ce n'est pas mon avis : non, toute ignorance n'est pas damnable. Il y a beaucoup, il y a une infinité de choses dont l'ignorance n'intéresse pas le salut. Vous ignorez, par exemple, le métier de maçon ou de charpentier, ou tout autre analogue exercé par vos semblables, pour gagner la vie présente; votre salut est-il compromis? La plupart des bienheureux qui ont édifié le monde, par leur vie et leurs œuvres, sont arrivés au ciel sans l'aide de ces arts qu'on appelle libéranx; arts étudiés et exercés d'ailleurs par le zèle le plus louable et le plus utile. Combien l'apôtre n'en énumère-t-il pas, dans son épître aux Hébreux, qui se sont rendus chers à Dieu, non par la connaissance des lettres, mais par une conscience pure et une foi sincère! Tous ont plu à Dieu ici-bas, par les mérites de leur vie et non de leur science. Pierre et André les fils de Zébédée et tous leurs collègues n'ont pas été tirés de l'école des rhéteurs, ou des philosophes et, cependant, c'est par eux que Jésus-Christ a sauvé le monde. Il les a sanctifiés, il les a rendus saints et même maîtres, non par la sagesse qu'ils possédaient plus qu'aucun mortel (comme un saint l'a dit lui-même) mais par la foi et la douceur [1]. Ils ont prêché la bonne vie au monde, non avec les discours élevés d'une éloquence humaine, mais de la manière dont il

[1] Eccli., I, 16.

plaît à Dieu de faire des saints et des croyants, par la force de la prédication, car le monde ne l'avait pas connu par la sagesse [1].

2. On trouvera peut-être que je malmène la science, que je jette la dérision sur les savants, et que je détourne de l'étude des lettres. A Dieu ne plaise, car je sais combien les hommes de lettres ont rendu et rendent de services à l'Eglise, soit en réfutant ses adversaires, soit en instruisant les simples. J'ai lu ces paroles : *Parce que vous avez rejeté la science, je vous rejetterai aussi du sacerdoce* [2]. J'ai lu encore ces paroles : *Ceux qui auront été savants brilleront comme les feux du firmament, et ceux qui auront instruit les autres, dans la voie de la justice, luiront comme des étoiles dans toute l'éternité* [3]. Mais je sais aussi où j'ai trouvé ces autres paroles : *La science enfle* [4] et encore : *Plus on a de science plus on a de peine* [5]. Vous voyez qu'il y a un choix à faire dans la science, puisque l'une enfle, et l'autre attriste l'âme. Quant à vous, je désire que vous discerniez la plus nécessaire et la plus utile au salut, d'avec celle qui est un sujet de peine. Mais je ne doute pas que vous ne préfériez la dernière; car l'orgueil porte à croire qu'on possède la sainteté; la tristesse conduit à la chercher; or, celui qui la cherche est près du salut, car *celui qui demande reçoit* [6]. Enfin, celui qui guérit les cœurs contrits déteste les orgueilleux, selon ces paroles de la sagesse : *Dieu résiste aux superbes, mais il donne sa grâce aux humbles* [7]. L'apôtre disait aussi : *Je vous exhorte tous, selon le pouvoir que Dieu m'a donné, à ne point être sages au delà de ce que vous devez, mais de l'être avec modération* [8]. Il ne nous défend pas d'être sages, il nous dit de l'être avec mesure. Et qu'est-ce donc qu'être sage avec mesure ? C'est considérer quelle est la science que nous devons chercher de préférence, ou celle qu'il faut d'abord étudier. Le temps est court; toute science qui s'appuie sur la vérité est bonne; mais vous que la brièveté du temps porte à opérer votre salut avec crainte et tremblement, ayez soin de savoir avant tout et plus parfaitement ce qui contribue davantage à vous sauver. Les médecins du corps, dans leurs ordonnances, ne prescrivent-ils pas un choix dans les aliments, avec l'ordre et la qualité dans lesquels il les faut prendre ? Tous les aliments créés par Dieu sont bons; vous les rendrez pourtant mauvais, si vous les prenez sans observer ni mesure, ni ordre. Or, ce que je dis des aliments s'applique également aux sciences.

[1] I Cor., II, 7 et 1 9, 21. — [2] Osée, IV, 6. — [3] Dan., XII, 3. — [4] I Cor., VIII, 1. — [5] Eccli., I, 18. — [6] Luc, XI, 10. — [7] Jacq., IV, 6. — [8] Rom., XII, 3.

3. Mais il vaut mieux vous renvoyer au maître, car le sentiment que j'exprime ici n'est pas le mien, c'est le sien; ou plutôt, il n'est le mien que parce qu'il est celui de la Vérité. *Si quelqu'un s'imagine savoir quelque chose, il ne sait pas encore de quelle manière il doit savoir* [1]. La Vérité ne loue pas celui qui sait beaucoup, s'il ne sait encore la manière de savoir; elle fait consister l'utilité et les avantages de la science dans la manière de savoir. Que savez-vous, si vous ne connaissez en quel ordre, avec quel zèle, à quelle fin il faut savoir ? Dans quel ordre ? Commencez par ce qui conduit plus vite au salut. Avec quel zèle ? Cherchez avec plus d'empressement ce qui peut vous inspirer une charité plus ardente. A quelle fin ? N'étudiez ni par vaine gloire, ni par curiosité, ni par un autre motif semblable, mais uniquement pour votre édification et celle du prochain. Il en est qui veulent savoir seulement pour savoir, et c'est une honteuse curiosité. Il en est d'autres qui veulent savoir pour qu'on les dise savants, et c'est une honteuse vanité. Tous ces savants n'échappent pas à ces traits moqueurs d'un poëte satyrique : *Ta science n'est rien, si un autre ne sait que tu sais cela* [2]. Il en est encore qui veulent savoir pour vendre leur science, pour acquérir la fortune et les honneurs, et c'est un gain honteux; mais il en est aussi qui aspirent à savoir afin d'édifier, et c'est charité. Enfin il y en a qui veulent savoir pour s'édifier eux-mêmes, et c'est prudence.

4. Ces deux dernières classes de gens sont les seules qui n'abusent pas de la science, car la science n'a d'autre but que la bonne vie. *Tous ceux qui agissent bien sont remplis d'intelligence* [3]. Que les autres écoutent ceci : *Celui-là est coupable de péché qui sachant le bien qu'il doit faire ne le fait pas* [4]. Ce qui revient à dire, par exemple : la nourriture est mauvaise à celui qui mange sans digérer, car un aliment lourd et que l'estomac n'élabore pas engendre des humeurs, fatigue le corps sans le soutenir : ainsi qu'une grande science soit confiée à la mémoire qui est comme l'estomac de l'âme, que le feu de la charité ne l'épure pas, qu'elle ne passe pas ainsi dans les diverses parties de l'âme, et qu'elle ne se mêle ni aux mœurs, ni aux actes, que la vie et la conduite ne témoignent point de sa bonté, une telle science, dis-je, ne se changera-t-elle pas en péché, comme un aliment se convertit en humeurs nuisibles et malfaisantes ? Et le péché n'est-il pas une mauvaise humeur ? Et les

[1] I Cor., VIII, 2. — [2] Perse, Satire, I, 27. — [3] Ps. CX, 8. — [4] Jacq., IV, 17.

mœurs dépravées ne sont-elles par de mauvaises humeurs? Et celui qui connaît le bien, sans le faire, n'aura-t-il pas une conscience bouleversée, torturée? N'entendra-t-il pas au dedans de lui une réponse de mort, et de condamnation, au souvenir de cette parole du Seigneur : *Le serviteur qui connaît la volonté de son maître et ne l'exécute pas dignement sera fortement châtié*[1]*?* Et voyez si le prophète n'était pas l'écho d'une telle âme, lorsqu'il exhalait ces plaintes : *Mes entrailles souffrent, mes entrailles souffrent*[2]; à moins que cette répétition n'indique ici deux sens et ne nous invite à en chercher un autre, après celui que nous venons d'expliquer. Je pense que le prophète a pu dire cela de sa propre personne. Rempli de science, brûlant d'amour et désirant le répandre, il ne trouvait personne qui se mît en peine de l'écouter et sa science lui était comme un fardeau qu'il ne pouvait communiquer : aussi ce pieux docteur de l'Église plaint-il à la fois et ceux qui négligent d'apprendre afin de bien vivre, et ceux qui savent et n'en vivent pas mieux. C'est là le sens de ces paroles deux fois répétées par le Prophète.

5. Voyez-vous maintenant avec quelle vérité l'apôtre dit que *la science enfle?* Je veux donc que l'âme commence par se connaître elle-même, ce qu'exigent à la fois l'ordre et l'utilité; l'ordre, car c'est d'abord pour nous que nous sommes ce que nous sommes; l'utilité, parce que cette science n'enfle pas, elle humilie, et elle conduit à l'édification; car si un édifice spirituel ne repose pas sur les fondementssolides de l'humilité, il s'écroulera. Or, une âme ne peut rien trouver qui l'humilie plus efficacement que d'être dans la vérité; seulement qu'e llese garde de l'hypocrisie; qu'il n'y ait en elle qu'esprit de simplicité; qu'elle se mette elle-même devant elle-même et qu'elle ne se laisse pas détourner de cette étude. N'est-il pas certain qu'en se regardant ainsi, à la claire lumière de la vérité, elle se trouvera bien peu ressemblante à son créateur? Et gémissant alors de se voir si misérable ne criera-t-elle pas au Seigneur, avec le prophète: *Vous m'avez humiliée selon votre vérité*[3]*?* Comment ne serait-elle pas véritablement humiliée par la connaissance d'elle-même, quand elle se voit chargée de péchés, accablée du poids d'un corps mortel, absorbée par les sollicitudes terrestres, souillée par la fange des désirs charnels, aveuglée, courbée, infirme, embarrassée dans un monde d'erreurs, exposée à mille périls, troublée de mille frayeurs, enchaînée en d'innombrables difficultés, exposée à mille soupçons, accablée de mille besoins, violemment entraînée vers le vice, et impuissante pour la vertu? Comment lèverait-elle fièrement les yeux? Qu'est-ce qui l'autoriserait à redresser la tête sous l'aiguillon qui la perce [1]? Ne se tournera-t-elle pas plutôt vers ses misères? Elle recourera aux larmes, aux plaintes et aux gémissements, elle se convertira au Seigneur et elle lui criera dans son humilité : *Guérissez mon âme, parce que j'ai péché contre vous* [2]. Or, convertie au Seigneur, elle sera consolée, parce qu'il est le père des miséricordes et le Dieu de toute consolation.

¹ Luc, XII, 49. — ² Jérémie, IV, 19. — ³ Ps. CXVIII, 75.

6. Si donc je me regarde moi-même, mon œil ne découvre que sujet d'amertume; mais si je regarde en haut, et si je lève les yeux, pour implorer le secours de la divine miséricorde, aussitôt la douce vision de Dieu vient adoucir l'amertume que me cause la vue de moi-même, et je lui dis : *Mon âme a été troublée au dedans de moi-même ; c'est pourquoi je me souviendrai de vous* [3]. Ce n'est pas une vue ordinaire de Dieu que d'éprouver combien il est compatissant et facile à se laisser toucher. C'est qu'en effet il est bon, miséricordieux, et qu'il peut se laisser fléchir en ses menaces [4]; la bonté lui est naturelle; la compassion, le pardon, sont ses attributs essentiels. Ainsi, voici comment il faut procéder et quel ordre il faut suivre, pour avoir de Dieu une connaissance avantageuse. Que l'homme se reconnaisse d'abord plongé dans la misère, alors il criera vers le Seigneur; le Seigneur l'exaucera et lui dira : *Je vous délivrerai et vous m'honorerez* [5]. Ce sera un degré pour arriver à la connaissance de Dieu, et à la connaissance devous-même, et vous le verrez dans son image qui se renouvelle en vous, jusqu'à ce que, contemplant avec confiance la gloire du Seigneur, vous serez transformé à son image et vous irez de clarté en clarté, sous la conduite du Saint-Esprit [6].

7. Remarquez encore comment ces deux connaissances sont nécessaires à votre salut; car, si vous ne vous connaissez pas vous-même vous n'aurez en vous ni la crainte de Dieu, ni l'humilité. Et sans la crainte de Dieu oserez-vous donc espérer le salut? Vos murmures montrent que tel n'est pas votre sentiment, ni votre erreur. N'insistons pas sur ce qui est clair, mais attention à la suite : ou plutôt arrêtons-nous pour ménager ceux qui se laissent aller au sommeil. Je pensais exposer dans un seul sermon ce que j'avais promis de

¹ Ps., XXXI. — ² Id., XL, 5. — ³ Id., XLI, 7. — ⁴ Joël, II, 13. — ⁵ Ps. XLIX, 15. — ⁶ II Cor., III, 18.

vous dire sur cette double ignorance, et je l'aurais fait, si je ne semblais trop long à ceux qui se laissent aller à l'ennui. J'en vois qui bâillent et d'autres qui dorment, et je n'en suis pas surpris : les veilles de la nuit précédente, les matines (qui se sont prolongées) les excusent. Mais que dirai-je à ceux qui ont dormi hier et qui dorment encore maintenant? Je ne veux pas augmenter leur confusion : il me suffit de les avoir avertis en passant. J'espère, que, dans la suite, ils résisteront mieux au sommeil et craindront de telles observations. Dans cet espoir, j'ai égard à leur situation : par charité pour eux je divise mon sujet; la raison me disait de continuer; mais je suspends l'entretien et je finis un sujet qui n'a pas de fin. Que cette indulgence les porte à se joindre à nous pour glorifier l'Époux de l'Eglise, N. S. J.-C. qui est le Dieu béni dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XXXVII

De deux espèces de connaissance et de deux espèces d'ignorance; des maux et des dommages qui en résultent.

1. Je n'ai pas besoin, je pense, de vous exhorter à la vigilance; vous y avez été assez rappelés par la correction que je vous ai charitablement adressée hier et qui en a heureusement tiré plusieurs de leur assoupissement. Vous vous le rappelez, vous êtes convenus avec moi que personne ne peut être sauvé sans la connaissance de soi-même, connaissance qui est une source d'humilité, la mère du salut, le principe aussi de la crainte de Dieu, commencement de la sagesse comme du salut. Non, nul de ceux qui ont l'âge et la faculté de se connaître ne sera sauvé, sans cette connaissance. Je parle ainsi à cause des enfants et des insensés chez lesquels la raison n'existe pas. Si vous ne connaissez pas Dieu, peut-on espérer votre salut? Non, certainement, car vous ne pouvez ni aimer celui que vous ignorez, ni posséder celui que vous n'aimez pas. Connaissez-vous donc vous-même, afin de craindre Dieu; connaissez Dieu, afin de l'aimer comme il doit être aimé. La première de ces connaissances est le commencement de la sagesse et l'autre en est la perfection. La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse [1] et la charité est la plénitude de la loi [2]. Il faut d'autant plus redouter cette double ignorance que, sans la crainte et l'amour de Dieu, le salut est impossible. Toutes les autres connaissances sont indifférentes ; leur possession ne conduit pas plus au salut que leur absence ne mène à la damnation.

[1] Ps. c, 10. — [2] Rom., xiii, 10.

2. Je ne prétends pourtant pas qu'on doive mépriser, ou négliger la science des lettres qui forme et orne l'âme et qui rend capable d'instruire les autres; mais il convient et il est nécessaire de commencer par ces deux choses qui, au dire de la raison suprême, constituent le salut. N'est-ce pas, dites-moi, la pensée et le but de celui qui disait : *Semez dans la justice et moissonnez l'espérance de la vie;* et encore : *Éclairez-vous de la lumière de la science* [1]? Il met la science au dernier rang, comme une peinture qui ne peut reposer sur le vide, et il a mis en première ligne la justice et l'espérance de la vie, comme le fonds sur lequel doit reposer la peinture. Je m'appliquerai avec sécurité à l'étude de la science, si je trouve dans le bienfait de l'espérance l'assurance de la vie. Vous avez semé dans la justice, si, par une vraie connaissance de vous-mêmes, vous vous êtes animés à craindre Dieu; si vous vous êtes humiliés, si vous avez versé des larmes, si vous avez répandu d'abondantes aumônes, si vous vous êtes livrés aux œuvres de piété, si vous avez mortifié votre corps par les jeûnes et les veilles, si vous avez meurtri votre poitrine, si vous avez fatigué le ciel de vos cris ; c'est là semer dans la justice; les semences sont les bonnes œuvres, les saints désirs ; les semences sont les larmes. *Ils s'en allaient et pleuraient,* dit David, *et ils jetaient leurs semences.* Et quoi ! pleureront-ils sans fin?

[1] Osée, x, 12.

Non; *ils reviendront dans des transports de joie, les mains chargées de gerbes* [1]. Ils ont raison d'être transportés de joie, puisqu'ils rapportent des gerbes de gloire. Mais tout cela aura lieu, direz-vous, au dernier jour, à la résurrection et il faut attendre bien longtemps. Ne perdez point courage, ne vous laissez point abattre par la pusillanimité. Vous possédez déjà les prémices de l'esprit et dès aujourd'hui vous avez à récolter dans la joie. *Semez dans la justice et récoltez l'espérance de la vie.* On ne vous renvoie pas jusqu'au dernier jour, où vous posséderez en réalité et non en espérance. L'Écriture parle du présent; notre joie sans doute sera grande et grands aussi nos transports, quand nous jouirons de la véritable vie.

3. Mais l'espérance d'une aussi grande joie peut-elle être sans joie? *Réjouissez-vous dans l'espérance*, dit l'apôtre [2]. David ne dit pas qu'il se réjouira, mais qu'il s'est réjoui, dans l'espoir d'entrer un jour dans la maison du Seigneur [3]. Il ne possédait pas encore la vie, mais il en avait déjà l'espérance; et il éprouvait en lui-même cette vérité proclamée par la sainte Écriture, que les justes n'ont pas de joie seulement au moment de la récompense, mais que, pour eux, *l'attente de cette récompense est déjà une joie.* L'espoir du pardon reçu se répand au cœur de celui qui a semé dans la justice, quand une vie désormais sainte atteste la réalité de ce pardon. Ceux d'entre vous qui sentent en eux ces choses savent ce que dit le Saint-Esprit, dont le langage et l'action sont toujours d'accord. Aussi comprennent-ils ce qui est dit, et ce qu'ils entendent extérieurement ils l'éprouvent intérieurement. Un seul et même esprit parle en nous et y opère toutes ces choses, distribuant ses dons à chacun selon qu'il lui plaît [4]. Il parle aux uns et il opère le bien dans les autres.

4. Aussi celui de nous qui, après les pénibles et amers commencements de la conversion, se trouve heureux de respirer dans l'espérance et de s'envoler sur les ailes de la grâce, jusqu'aux sereines régions des consolations célestes, est en pleine moisson, et il recueille, au temps de leur maturité, les fruits de ses larmes. Il a vu Dieu et il a entendu sa voix qui disait : *Donnez-lui le fruit de ses mains* [5]. Et comment n'aurait-il pas vu Dieu celui qui a goûté et senti combien le Seigneur est doux? Il vous trouve doux et suave, Seigneur Jésus, celui à qui non-seulement vous venez de remettre ses péchés, mais à qui vous avez accordé le don de sainteté et à qui encore, pour comble de biens,

[1] Ps. CXXV, 6. — [2] Rom., XII, 12. — [3] Ps. CXXI, 1.— [4] I Cor., XII, 11. — [5] Prov., XXXI, 31.

vous avez promis la vie éternelle. Heureux celui qui a fait une si abondante récolte, qui possède aujourd'hui les fruits de sa sanctification, et qui attend la vie éternelle! Celui qui a pleuré en se retrouvant a eu un juste motif de se réjouir à la vue du Seigneur, dont l'aspect et la bonté lui ont valu de si précieuses gerbes, le pardon, la sanctification, l'espérance de la vie. Elle est donc vraie la parole du prophète : *Ceux qui sèment dans les larmes moissonnent dans la joie* [1]. Elle renferme en abrégé ces deux connaissances : celle de nous-mêmes, par laquelle nous semons dans les larmes, et celle de Dieu, par laquelle nous récoltons dans la joie.

5. Avec ces deux connaissances préliminaires, la science si étendue qu'elle soit ne nous enflera pas; elle ne pourra nous procurer aucun avantage, aucun honneur terrestre qui ne soit infiniment au-dessous de notre espérance et de la joie qui en découle et qui est profondément enracinée dans notre cœur. *L'espérance ne trompe point, parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné* [2]. Ainsi l'espérance ne trompe pas parce que la charité donne la certitude. Par elle, en effet, *Le Saint-Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes les enfants de Dieu* [3]. Quel avantage pouvons-nous retirer de notre science qui ne soit inférieur à la gloire d'être rangés parmi les enfants de Dieu? Je ne dis pas assez, l'univers entier et tout ce qu'il renferme deviendrait notre propriété que cette possession ne saurait entrer en comparaison avec cette gloire. Mais si nous ne connaissons pas Dieu, comment espérer en celui que nous ignorons? Si nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, nous nous estimerons quelque chose, tandis que nous ne sommes rien; et comment serons-nous humbles? Or, nous savons que ni les orgueilleux, ni les âmes sans espérance ne peuvent entrer dans la société des saints.

6. Considérons donc ensemble, avec quel soin et quel empressement nous devons nous préserver de ces deux ignorances, dont l'une est la source de toute espèce de péché et l'autre en est la consommation. Voyez au contraire comment l'une de ces connaissances est le commencement de la sagesse et l'autre en est la perfection, l'une engendre la crainte, et l'autre l'amour de Dieu. Nous avons montré plus haut leurs effets. Parlons maintenant de ces deux ignorances. Si la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse [4], l'orgueil est

[1] Ps. CXXV, 6. — [2] Rom., V, 5. — [3] Rom., VIII, 16.— [4] Eccli., I, 16.

la source de tout péché[1], et s'il faut rapporter la perfection de la sagesse à l'amour de Dieu, il convient de rapporter la consommation de toute malice à l'absence d'espérance; et de même encore que la connaissance de vous-même vous conduit à la crainte de Dieu, tandis que la connaissance de Dieu vous amène à son amour, l'ignorance de vous-même vous conduit à l'orgueil et l'ignorance de Dieu vous jette dans le désespoir. L'ignorance de vous-même engendre en vous l'orgueil, puisque votre âme trompée et trompeuse vous porte à vous croire meilleurs que vous n'êtes. Il y a en vous orgueil et commencement de péché, lorsque vous vous imaginez plus grands que vous ne l'êtes devant Dieu et en réalité; aussi du premier pécheur, c'est-à-dire, du démon, est-il dit : *Qu'il n'est point resté dans la vérité; mais qu'il a été menteur dès le commencement*[2], car il n'était pas en vérité ce qu'il était dans sa propre pensée; s'il s'était écarté de la vérité, au point de se croire plus petit et plus bas qu'il ne l'était, assurément son ignorance l'aurait excusé d'orgueil. Au lieu de cette injustice digne de la haine de Dieu, il aurait plutôt possédé cette humilité qui peut-être eût attiré la grâce sur lui. Mais si nous savions voir clairement en quelle place Dieu nous met, nous ne devrions ni nous élever au-dessus, ni nous abaisser au-dessous de ce point, mais acquiescer en toutes choses à la vérité (A). Présentement il veut nous cacher ses pensées qu'il couvre de ténèbres; je ne sais si je suis digne d'amour ou de haine[3]. Il est donc et plus juste et plus sûr de prendre, selon le conseil de la vérité, la dernière place; on nous en tirera ensuite avec honneur, pour nous faire monter plus haut, au lieu de convoiter une place plus élevée dont il nous faudrait descendre avec honte[4].

7. Il n'y a donc aucun péril à vous humilier, ni à vous estimer même moins que vous n'êtes en réalité : mais il y a un grand mal et un danger sérieux à vous élever, ne fût-ce qu'un peu, au-dessus de ce que vous êtes véritablement, ou à vous préférer à l'un de ceux que la vérité déclare votre égal, ou votre supérieur. Car de même, pour employer une comparaison intelligible à tous, que si vous passez par une porte trop basse, il n'est pas dangereux de baisser la tête, tandis qu'il le serait de vous redresser, ne fût-ce que d'un doigt au-dessus de cette porte, vous y heurtant et vous blessant la tête; ainsi, en ce qui regarde l'âme, il ne faut pas craindre de trop l'humilier, mais appréhender et redouter la moindre élévation présomptueuse. O homme! gardez-vous donc de vous comparer à ceux qui sont au-dessus de vous, à vos inférieurs même, à quelques-uns, ou même à un seul. Et savez-vous si cet homme que vous croyez le plus vil et le plus misérable des hommes, dont vous abhorrez la vie, comme la plus criminelle et la plus hideuse, que vous regardez comme méprisable non-seulement par rapport à vous qui êtes juste, tempérant et pieux, mais par rapport aux autres scélérats, savez-vous, dis-je, si un coup de la droite du Très-Haut ne rendra pas un jour cet homme meilleur que vous et qu'eux, ou s'il n'est pas déjà tel devant Dieu? C'est pour cela que Dieu n'a pas voulu que nous prissions une place modeste, ou l'avant-dernière, ou une des dernières, mais qu'il a dit : *Mettez-vous à la dernière place*, de manière à être le dernier de tous et à ne vous préférer à personne, à n'avoir même pas la présomption de vous comparer à qui que ce soit. Tel est le mal affreux engendré par l'ignorance de nous-mêmes : c'est le péché du démon, c'est l'orgueil, source de tout péché; nous verrons une autre fois les suites aussi de l'ignorance de Dieu. Le peu de temps qui nous reste ne nous permet pas d'en parler maintenant; nous nous sommes réunis trop tard; qu'il nous suffise donc d'apprendre aujourd'hui à ne pas nous ignorer nous-mêmes : apprenons cela, non-seulement de ce sermon, mais de la miséricorde de l'Époux de l'Église, Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui est le Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Rom., x, 15. — [2] Jean, VIII, 44. — [3] Eccle., IX, 1. — [4] Luc, XIV, 10, 9.

(A) Cf. Serm. XX, sur divers sujets.

SERMON XXXVIII

Comment de l'ignorance de Dieu naît le désespoir, et comment l'Épouse est dite belle parmi toutes les femmes.

1. Quelles sont les suites de l'ignorance qu'on a de Dieu? car il faut commencer par là, comme hier, il vous en souvient, nous avons fini par là. Que produit donc cette ignorance? Le désespoir, avons-nous dit : mais comment le produit-elle? Un pécheur rentre en lui-même; il déteste déjà le mal qu'il a fait; il songe à prendre une autre route, à revenir de sa vie coupable et sensuelle : s'il ne sait pas combien Dieu est bon, doux, miséricordieux, combien il aime à pardonner, ses idées charnelles ne le reprendront-elles pas, lui disant : Que fais-tu? veux-tu donc perdre et cette vie et l'autre? tes péchés sont énormes et innombrables; tu t'épuiserais que jamais tu ne pourrais acquitter des dettes aussi grandes et aussi multipliées. Tu es d'un tempérament faible; tu as mené une vie dont tu surmonteras difficilement les habitudes. Ces considérations et d'autres semblables n'arrêteront-elles pas ce malheureux qui ignore la facilité et la toute-puissante bonté du Dieu qui ne veut la perte de personne?De là vient l'impénitence, le plus grand des crimes, et le blasphème irrémissible. Troublé en lui-même cet homme est en proie à une immense tristesse qui l'entraîne dans un abîme d'où il ne peut s'échapper, pour recevoir la moindre consolation, selon ce qu'il est écrit : *Lorsque l'impie est tombé dans l'abîme il méprise tout* [1]. Ou bien, il se dissimule sa position, il se trompe lui-même, et sur quelques lueurs d'apparente raison, il se rejette sans retour dans le monde, afin de jouir et de s'enivrer. Mais lorsqu'il se sera dit : paix et sécurité, la mort viendra tout à coup le surprendre, comme les douleurs de l'enfantement surprennent une femme; et il ne pourra s'y soustraire [2]. C'est ainsi que la consommation de toute malice, c'est-à-dire le désespoir, naît de l'ignorance de Dieu.

2. L'apôtre dit : *Il en est quelques-uns qui sont dans l'ignorance de Dieu* [4]. Pour moi, je dis que telle est la condition de tous ceux qui ne veulent pas se convertir. Et ils ne renoncent en effet à se convertir qu'en se figurant inabordable et sévère celui qui est compatissant; dur et implacable celui qui est miséricordieux; terrible et cruel celui qui est infiniment aimable. L'iniquité se ment à elle-même, en se forgeant des idées fausses de Dieu. Eh! que craignez-vous donc, ô hommes de peu de foi? Que Dieu refuse de vous remettre vos péchés? Mais il les a, de ses mains, attachés à la croix. Vous êtes faibles et fragiles? Mais il sait de quelle argile il vous a tirés. Vous avez de mauvais instincts; vous êtes enchaînés par l'habitude du péché? Mais le Seigneur délivre les captifs [1]. Vous craignez qu'irrité de l'énormité et de la multitude de vos fautes, il n'hésite à vous tendre une main secourable; mais il a fait surabonder la grâce et la vie là ou le péché abondait [2]. Êtes-vous inquiets du vêtement, de la nourriture et des choses nécessaires à votre corps, et reculez-vous devant la pensée de renoncer à ce qui est à vous? Mais il sait que vous avez besoin de tout cela. Que voulez-vous de plus? Qui vous détourne du soin de votre salut? C'est ce que je dis : vous ne connaissez pas Dieu; vous ne croyez pas à notre parole. Je voudrais vous voir au moins croire à ceux qui en ont fait l'expérience, parce que vous ne comprendrez qu'autant que vous aurez cru. Mais la foi n'est pas donnée à tous.

2. Ne croyons pas pourtant que le reproche de méconnaître Dieu s'adresse à l'Épouse : elle est favorisée non-seulement de la parfaite connaissance de l'Époux et de son Dieu, mais aussi de son amitié et de sa familiarité; elle jouit de ses fréquents entretiens et de ses baisers, et maintenant encore, elle ose lui dire, d'un accent affectueux : *Faites-moi connaître où vous menez paître vos troupeaux, et où vous prenez votre repos sur le midi.* Elle ne le prie certainement pas de se révéler lui-même à elle, mais de lui indiquer le lieu où habite sa gloire,

[1] Prov., XVIII, 3. — [2] I Thess., V, 3. — [4] I Cor., XV, 34.

[1] Ps. CXLVII, 7. — [2] Rom., V, 20.

quoique ce lieu ne soit autre chose que le lieu de son habitation et de sa gloire même. Le reproche que lui adresse l'Époux lui est attiré par sa présomption. Il a dû aussi la rappeler à la connaissance d'elle-même, qui semble s'affaiblir en elle, puisqu'elle se croit capable d'une si admirable vision, soit que le transport de son amour lui fasse oublier qu'elle habite encore un corps mortel, soit qu'elle espère, mais inutilement, pouvoir s'élever dans ce corps jusqu'à l'inaccessible lumière. Elle est donc sur-le-champ rappelée à elle-même, reprise de son ignorance et châtiée de sa trop grande hardiesse : *Si vous ne vous connaissez pas*, dit l'Époux, *sortez*[1]. L'Époux prend un ton effrayant pour sa bien-aimée; il lui parle non en époux, mais en maître; ce n'est pas qu'il soit irrité; mais il veut que l'Épouse soit purifiée par sa frayeur, et que purifiée elle devienne capable de la vision qu'elle désire ardemment; car cette vision est réservée aux cœurs purs.

4. C'est avec raison qu'il l'appelle belle, non simplement, mais *belle entre les femmes :* belle d'une beauté distinguée, afin de l'humilier encore davantage, et qu'elle sache ce qui lui manque : car je pense que, sous le nom de femmes, il faut entendre ici les âmes charnelles et mondaines, dénuées d'énergie, sans courage, sans constance, molles, faibles, efféminées. Bien que déjà belle, puisqu'elle ne vit pas selon la chair, mais selon l'esprit, parce qu'elle est retenue captive dans un corps, l'âme spirituelle n'a pas encore la perfection de la beauté; par conséquent, elle n'est pas belle sous tous les rapports. Elle est *belle entre les femmes*, c'est-à-dire, entre les âmes terrestres qui ne sont pas encore spirituelles comme elle; mais non pas entre les béatitudes angéliques, entre les vertus, les puissances, les dominations; ainsi l'un des patriarches fut autrefois *trouvé et appelé juste parmi les siens*[2], c'est-à-dire, plus juste que tous ceux de son temps et de sa famille; ainsi Thamar est dite justifiée par Judas[3], c'est-à-dire de préférence à Judas. L'Evangile dit que le publicain sortit du temple justifié de préférence au Pharisien[4]; le grand Jean-Baptiste à été glorieusement loué par le Sauveur, de n'avoir personne au-dessus de lui, entre les enfants des hommes[5], et non entre les chœurs des Esprits célestes et bienheureux : c'est ainsi que l'Épouse est maintenant appelée belle, si on la compare aux femmes, mais non aux Esprits bienheureux.

[1] Cant., I, 6, 7. — [2] Genèse, VI, 9. — [3] Id., XXXVIII, 26. [4] Luc, XVIII, 4. — [5] Id., VII, 28.

5. Qu'elle cesse donc tant qu'elle sera sur la terre, de sonder curieusement les choses du ciel, de peur que scrutatrice imprudente, elle ne soit écrasée par la gloire de la majesté divine; tant qu'elle sera parmi les femmes, qu'elle cesse de prétendre à pénétrer les mystères qui se passent parmi les sublimes puissances à qui seules elles sont visibles, et qui, seules habitant les cieux ont le droit de voir les merveilles célestes. Cette vision, dont vous demandez la faveur, est trop élevée et vous ne pouvez présentement fixer la lumière éclatante du midi que j'habite. Vous avez dit : *Faites-moi connaître où vous menez paître votre troupeau, et où vous prenez votre repos sur le midi*. Ce n'est pas le partage de cette vie, ni du corps d'être introduit dans la nuée, de pénétrer la plénitude de la clarté, d'en parcourir les abîmes, ni d'habiter ces lumières inaccessibles. Cette faveur vous est réservée pour la fin des temps, lorsque je vous ferai paraître devant moi toute resplendissante de gloire, n'ayant plus ni rides, ni taches, ni rien de pareil. Ignorez-vous donc que, vivant dans ce corps vous êtes exilée du séjour de la lumière? Quoi! vous n'êtes pas encore entièrement belle et vous vous croyez digne de fixer celui qui possède toute beauté? Comment enfin, cherchez-vous à me voir au sein de ma splendeur, vous qui ne vous connaissez pas encore vous-même? Si vous vous connaissiez complétement, vous sauriez que chargée du poids d'un corps corruptible, vous ne pouvez lever les yeux, ni les fixer sur cette splendeur que les Anges désirent contempler. Viendra l'heure où je vous apparaîtrai, où vous serez complétement belle, comme je suis moi-même complétement beau. Vous serez semblable à moi, et vous me verrez tel que je suis. Vous entendrez alors cette parole : *Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, il n'y a point de tache en vous*[1]. Aujourd'hui vous ne me ressemblez qu'en partie; contentez-vous donc de me connaître aussi en partie; connaissez-vous, ne recherchez point ce qui est au-dessus de vous[2] et ne travaillez point à pénétrer ce qui surpasse vos forces, sinon *vous ne vous connaissez pas, ô vous la plus belle entre les femmes*[3]. Je vous dis belle, mais entre les femmes; c'est-à-dire, que vous n'êtes belle qu'imparfaitement; lorsque vous serez dans l'état parfait, ce qui est imparfait en vous disparaîtra. *Si vous ne vous connaissez pas*. Ce qui suit a été expliqué; il est donc inutile d'y revenir. Je vous avais promis une explication très-utile de cette double ignorance; si je vous parais n'avoir pas tenu ma promesse, tenez-

[1] Cantiq., IV, 7. — [2] Eccle., III, 22. — [3] Cant., XVII.

moi du moins compte de ma bonne volonté; elle était réelle, mais je ne la réaliserai qu'autant que m'y aiderade sa bonté et pour votre édification, l'Époux de l'Église, Jésus-Christ Notre-Seigneur, le Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XXXIX

Des chariots de Pharaon, c'est-à-dire du démon et des princes de son armée qui sont : la méchanceté, la luxure et l'avarice.

1. *O vous, qui êtes ma bien-aimée, je vous ai comparée à la beauté de mes chevaux qui sont attelés au char de Pharaon* [1]. Avant tout, nous reconnaissons volontiers dans ces paroles que l'Église a été figurée dans les Patriarches de l'ancienne loi, et que le mystère de la Rédemption y a été montré par avance. La grâce du baptême qui sauve les hommes et qui submerge le péché est évidemment exprimée par Israël sortant de l'Égypte et par cette obéissance de la mer qui livre un passage aux Juifs et les venge de leurs ennemis. *Tous nos pères*, dit saint Paul, *ont été sous la nuée; et tous ont été baptisés, sous la conduite de Moïse, dans la nue et dans la mer* [2]. Mais, selon notre coutume, indiquant la suite du texte, montrons-en la liaison, puis nous en tirerons des conséquences utiles à la direction de notre vie. Après avoir réprimé la présomption de l'Épouse par des paroles dures et sévères, l'Époux lui rappelle aussi quelques-uns des biens qu'elle a déjà reçus, afin de dissiper sa tristesse; il lui en promet d'autres encore qu'elle n'a pas reçus; et de nouveau, il la déclare belle et sa bien-aimée. Si je vous ai parlé durement, ma bien-aimée, dit l'Époux, ne soupçonnez en moi ni haine, ni aigreur. Les grâces dont je vous ai honorée et parée sont les signes évidents de mon amour. Je ne veux pas vous les enlever, mais plutôt y en ajouter de nouvelles. Ou bien : ne vous attristez pas, ma bien-aimée, de ne pas recevoir à présent ce que vous demandez, vous qui avez déjà tant reçu de moi! Vous recevrez des biens supérieurs aux premiers, si vous suivez mes commandements, et si vous persévérez dans mon amour. Telle est la suite de la lettre.

[1] Cant., I, 8. — [2] I Cor., X, 1, 2.

2. Voyons maintenant quels biens l'Époux dit avoir donnés à l'Épouse. Le premier est de l'avoir rendue semblable en beauté aux coursiers attelés aux chars de Pharaon, en la délivrant du joug du péché, après avoir mortifié toutes les œuvres de la chair; ainsi que le peuple juif a été délivré de la servitude d'Égypte, par la destruction et la submersion des chariots de Pharaon [1]. Grande miséricorde dont je peux moi-même me glorifier sans témérité, car je dirai la vérité; je l'avoue et je l'avouerai sans cesse : *Si le Seigneur ne m'eût assisté, peut-être mon âme serait-elle tombée en enfer* [2]. Je ne suis point ingrat, je n'ai point oublié cette faveur, je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur [3]. Mais ici s'arrête toute comparaison de moi à l'Épouse. Ainsi délivrée, par l'effet d'une bonté singulière, elle est enfin choisie comme bien-aimée et parée de beauté comme l'Épouse du Seigneur. Mais cette parure se borne, pour le moment, à ses joues et à son cou. On lui promet en outre pour ornements de petits colliers d'or, matière qui en indique le prix; des colliers marquetés d'argent, ce qui en relève la beauté. A qui ne plaît pas l'ordre des dons faits à l'Épouse? Premièrement l'Épouse est miséricordieusement délivrée; secondement, elle est aimée; troisièmement, elle est lavée et purifiée; enfin on lui promet des parures magnifiques.

3° Je n'en doute pas; plusieurs d'entre vous se reconnaissent déjà dans tout ce que nous disons, et instruits par leur propre expérience ils nous devancent. Mais j'ai présent à la mémoire ce verset : *L'explication de vos paroles éclaire les simples, et donne l'intelligence*

[1] Exod., XIV, 28. — [2] Ps. XCIII, 17. — [3] Id., LXXXVIII, 1.

aux petits [1]. Pour cette raison, je crois à propos de m'expliquer plus longuement, car l'esprit de sagesse est plein de bonté [2] et il aime un maître bon et attentif, qui se prête aux âmes ardentes, sans refuser de condescendre à la faiblesse de celles qui sont plus lentes. La sagesse dit : *Ceux qui m'éclaircissent auront la vie éternelle* [3], et je ne veux pas me priver de cette récompense. Du reste, dans les choses mêmes qui paraissent claires, il se trouve des objections pour les esprits en apparence les plus pénétrants et d'une intelligence supérieure des obscurités qu'il est utile d'expliquer soigneusement.

4. Mais voyez d'abord le rapport qui existe entre Pharaon, et ses armées et les coursiers du Seigneur ; la comparaison n'est pas établie entre ces armées même; elle est tirée d'elles; car quel rapport peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres? Qu'y a-t-il de commun entre le fidèle et l'infidèle? Mais la comparaison s'établit entre une âme sainte et spirituelle et l'armée du Seigneur, comme entre Pharaon, le démon et leurs armées. Vous ne vous étonnerez pas de m'entendre comparer une âme à une armée, si vous considérez le nombre prodigieux de vertus qui se trouvent dans une seule âme sainte, quel ordre règne dans ses affections, quelle sévérité dans ses mœurs, quelle ardeur dans ses prières, quelle énergie dans ses actions, quel feu dans son zèle, enfin quel courage dans ses luttes avec le démon, et quel est le nombre de ses victoires. On lit plus loin : *Elle est terrible comme une armée rangée en bataille* [4], et encore : *Que verrez-vous dans la Sulamite, sinon l'ordre d'un camp* [5]? Si vous n'admettez pas cette explication, sachez que cette âme est sans cesse sous la surveillance des anges, qui ont pour elle un amour de jalousie, et de jalousie divine, qui s'appliquent à la conserver à son Époux et à la présenter à Jésus-Christ dans sa virginale pureté. Et, ne dites pas en vous-mêmes, où sont-ils ? Qui les a vus ? Le prophète Elizée les a vus et de plus, il a obtenu par ses prières que Giëzi lui-même les vît [6]. Vous ne les voyez pas, parce que vous n'êtes ni prophète, ni enfant de prophète. Le patriarche Jacob les a vus et s'est écrié : *Voici le camp de Dieu* [7]. Le docteur des nations les a vus aussi, et il disait : *Les anges ne sont-ils pas des esprits qui tiennent lieu de serviteurs et de ministres envoyés pour exercer leur ministère, en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut* [8]?

5. Donc l'Épouse assistée du ministère des anges et escortée de l'armée des cieux est semblable à cette cavalerie du Seigneur qui, par un prodige étonnant du secours d'en haut, a autrefois triomphé des chariots de Pharaon ; car, si vous y faites une sérieuse attention, vous trouverez ici les prodiges que vous avez vus s'opérer alors d'une manière si admirable, avec cette différence que les triomphes jadis si frappants étaient des triomphes matériels, tandis qu'ici tout se passe spirituellement. N'y a-t-il pas plus de force et de gloire à terrasser le démon qu'à renverser Pharaon, à réduire les puissances armées qu'à submerger les chariots de l'Egypte ? Là on combattait contre la chair et le sang ; ici contre les principautés et les puissances, contre les princes du monde et des ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans les airs [1]. Suivez maintenant, avec moi, chaque terme de la comparaison. Le peuple Juif est tiré de l'Egypte, l'homme est retiré du monde; Pharaon est renversé, le démon est vaincu ; les chariots de Pharaon sont engloutis, les désirs charnels et mondains qui combattent contre l'âme sont détruits. Les premiers sont engloutis dans les flots de la mer, les seconds sont noyés dans les larmes de la contrition. Il me semble entendre les démons s'écrier, à la rencontre d'une telle âme : *Fuyons Israël, car le Seigneur combat pour lui* [2]. Voulez-vous que je désigne nommément quelques-uns des chefs de Pharaon et que je vous décrive leurs chariots, afin de vous aider à découvrir les autres par vous-mêmes? Les grands chefs spirituels et invisibles du roi d'Egypte sont certainement la méchanceté, la luxure, l'avarice. Ils ont chacun, sous leur roi, un territoire qui leur a été assigné. La méchanceté commande dans tout le pays du crime. La luxure préside à toutes les impuretés et à toutes les hontes de la chair. L'avarice règne sur les fraudes et les rapines.

6. Voici maintenant quels chariots Pharaon a préparés à ces princes, afin de poursuivre le peuple de Dieu. La méchanceté a un char porté sur quatre roues : la cruauté, l'impatience, l'audace, l'impudence. Ce chariot va vite pour verser le sang; il n'est ni arrêté par l'innocence, ni retardé par la patience, ni enrayé par la crainte, ni entravé par la pudeur : il vole emporté par deux chevaux infatigables à la course et prêts à tout, la puissance terrestre et la pompe du siècle. Ce char de malice roule avec une très-grande rapidité, car, d'un côté, il a la puissance pour exécuter ses projets cruels et de l'autre d'éclatantes flatteries applaudissent aux crimes qu'il a commis.

[1] Ps. CXVIII, 130. — [2] Sages, 1, 6. — [3] Eccli., XXIV, 31. — [4] Cantiq., VI, 3. — [5] Id., VII, 1. — [6] IV Rois, VI, 16, 17. — [7] Genèse, XXXII, 2. — [8] Heb., I, 14.

[1] Ephes., VI, 12. — [2] Exod., XIV, 25.

Et on voit alors s'accomplir ces paroles de l'Écriture : *Le pécheur est loué dans les désirs de son cœur, et le méchant est béni* [1], et ces autres : *C'est ici votre heure et celle de la puissance des ténèbres* [2]. Ces deux chevaux sont conduits par deux cochers : l'arrogance et la jalousie; l'arrogance mène la pompe, et la jalousie la puissance. Le cœur enflé par la vanité est bientôt emporté par l'amour des pompes diaboliques. Mais celui qui, retenu par la crainte, se contient fortement en lui-même, que la gravité rend modeste, l'humilité solide, la pureté sain et entier, ne sera pas aisément emporté au soufle de la vaine gloire. De même le cheval de la puissance terrestre n'est-il pas mené par l'envie et comme pressé des deux côtés par les éperons de la jalousie, la peur d'être supplanté et la crainte de tomber? Car autre chose est d'avoir peur d'un successeur et autre chose de redouter un usurpateur. La puissance est donc sans cesse stimulée par ces aiguillons. Voilà pour le chariot de la méchanceté.

7. Celui de la luxure roule aussi sur quatre vices, comme sur quatre roues : la gourmandise, la soif des voluptés charnelles, la mollesse des habits et l'oisiveté. Il est également traîné par deux chevaux : la prospérité et l'abondance; et ceux qui les conduisent sont l'engourdissement de la paresse et la fausse sécurité. L'abondance engendre l'indolence, et selon l'Ecriture : *La prospérité des insensés les perd* [3]. Elle les tient en une fausse confiance, car : *Ils crieront paix, sûreté et ils seront tout à coup surpris par une ruine imprévue* [4]. Ces conducteurs n'ont ni éperons, ni fouets, ni rien de semblable; mais, au lieu de cela, ils se servent d'un parasol pour se procurer de l'ombre et d'un éventail pour agiter l'air. Or, le parasol qui procure de l'ombre et garantit de la chaleur des sollicitudes c'est la dissimulation; le propre d'une âme molle et efféminée est d'éviter les soucis même nécessaires; et pour se dérober aux sollicitudes elle se cache à l'ombre de la dissimulation; l'éventail c'est la prodigalité qui amène le vent de l'adulation. Les voluptueux sont prodigues et ils achètent à prix d'or le vent qu'exhale la bouche des flatteurs. Mais assez sur ce sujet.

8. L'avarice roule également sur les roues de quatre vices qui sont : la pusillanimité, l'inhumanité, le mépris de Dieu et l'oubli de la mort. Les chevaux qui la traînent sont : la ténacité et la rapacité, et ils sont conduits par un seul cocher, le désir d'avoir. L'avarice se contente d'un seul serviteur, ne pouvant se résigner à la dépense de plusieurs. Mais prompt et infatigable exécuteur des ordres qu'il reçoit, ce serviteur presse les coursiers qui le traînent de ces deux aiguillons fortement acérés : la passion d'acquérir et la crainte de perdre.

9. Le roi d'Egypte compte d'autres princes encore qui mettent aussi leurs chariots belliqueux au service de leur maître. L'orgueil est un des premiers avec l'impiété ennemie de la foi qui occupe un poste distingué dans la maison et l'empire de Pharaon, sans compter beaucoup de satrapes et d'innombrables chevaliers, d'un ordre inférieur; je laisse à votre curiosité le soin de chercher leurs noms, leurs fonctions, leurs armes et leur équipement. Exercez-vous à connaître tout cela. Fort du courage de ces chefs et de leurs chariots, Pharaon se porte partout d'une manière invisible, exerce sa fureur contre la famille du Seigneur et jusqu'aujourd'hui, poursuit Israël sortant d'Egypte. Mais Israel qui n'est ni porté sur des chariots, ni protégé par des armes matérielles, soutenu par la main seule du Seigneur s'écrie plein de confiance : *Chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa grandeur et sa gloire; il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier* [1]; et encore : *Les uns se confient dans leurs chariots, les autres dans leurs chevaux; pour nous, nous invoquons le nom du Seigneur notre Dieu* [2]. Tel est le développement de la comparaison que nous avons établie entre la cavalerie du Seigneur et les chariots de Pharaon.

10. Après cela, l'Épouse est appelée « Amie ». Pour l'Époux il était déjà son ami, avant de la délivrer et il ne l'aurait pas délivrée s'il ne l'avait pas aimée. Mais elle doit au bienfait de sa délivrance d'être devenue son amie : écoutons en effet cet aveu : *Ce n'est pas que nous l'ayons aimé, c'est lui qui nous a aimés le premier* [3]. Rappelez-vous maintenant Moïse et l'Ethiopienne et reconnaissez, dans leur mariage, la figure de l'alliance du Verbe et de l'âme pécheresse. Que trouve-t-on, dites-moi, de plus suave, dans la contemplation de ce doux mystère? Est-ce l'aimable condescendance du Verbe, ou l'inestimable gloire de l'âme, ou la subite confiance du pécheur? Mais Moïse n'a pu changer la couleur de l'Ethiopienne. Jésus-Christ l'a pu, car il est dit ensuite : *Vos joues ont la beauté de la tourterelle*. Mais réservons ce sujet pour un autre entretien, afin que prenant toujours avec avidité les mets qui sont servis à la table de l'Époux, nous chantions les louanges et la gloire de Jésus-Christ Notre-Seigneur, le Dieu béni dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Ps. IX, 3. — [2] Luc, XXII, 32. — [3] Prov., I, 32. — [4] I Thessal., V, 3.

[1] Exod., XV, 1. — [2] Ps. XIX, 8. — [3] Jean, IV, 10.

SERMON XL

Que l'intention est le visage de l'âme. Quelle est sa beauté et sa laideur. Quelle est sa solitude et sa pudeur.

1. *Vos joues ont la beauté de la tourterelle*[1]. La pudeur de l'Epouse est délicate; aussi je crois que les réprimandes de l'Époux ont couvert son visage de rougeur. Devenue ainsi plus belle elle a entendu sur l'heure même ces paroles : *Vos joues ont la beauté de la tourterelle*. Mais n'allez pas voir dans cette beauté l'incarnat d'une chair mortelle, ces couleurs diverses formées par le sang, qui se répandent à la surface d'une peau transparente et qui, se mêlant à la blancheur du teint, relèvent l'éclat du visage. L'âme, substance incorporelle et invisible, n'a point de parties corporelles, elle ne se pare point de couleurs sensibles. Considérez donc d'un regard tout spirituel une essence spirituelle elle-même, et, pour appliquer ici la comparaison précédente, voyez dans le visage d'une âme, l'intention qui fait juger de la rectitude de ses actes, comme on juge de la beauté d'un corps par les traits extérieurs. Par la couleur du visage entendez la modestie, vertu qui lui donne sa beauté et qui augmente ses grâces : *Vos joues ont la beauté de la tourterelle*. L'Epoux pouvait parler de la figure d'une façon plus usitée, emprunter pour louer la beauté de l'Epouse des expressions plus en usage et la dire gracieuse de visage, ou agréable de figure. Je ne sais dans quel but il dit *que ses joues sont belles;* mais je ne crains pas d'affirmer que ce mot n'est pas oiseux; car, quand l'esprit de sagesse parle, il n'est permis de trouver en son langage rien d'inutile ni d'étrange. Il avait donc un motif pour préférer dire au pluriel : *Les joues*, au lieu de dire, au singulier, *le visage*. A défaut de meilleures explications de votre part, je vais vous offrir la mienne.

2. Deux choses sont absolument nécessaires dans l'intention que nous avons appelée le visage de l'âme; l'objet et le motif, c'est-à-dire, ce que vous vous proposez, et la raison pour laquelle vous vous le proposez. C'est par ces deux choses qu'on apprécie la beauté, ou la difformité d'une âme. A une âme, en qui ces deux choses se trouveront droites et honnêtes, on pourra dire avec vérité : *Vos joues ont la beauté de la tourterelle*. Mais, pour celle en qui manque l'une de ces deux conditions, on ne pourra pas lui tenir ce langage, à cause de la difformité partielle qui existe en elle. Cet éloge conviendrait moins encore à celle en qui ne se trouve rien de louable. C'est ce que des exemples éclairciront. Un homme applique son esprit à la recherche de la vérité, uniquement par amour de la vérité même; ne trouvez-vous pas en lui un but et un motif honnêtes, et n'a-t-il pas le droit de revendiquer pour lui ce qui est écrit : *Vos joues ont la beauté de la tourterelle*? Il n'y a de tache ni sur l'une, ni sur l'autre de ses joues. S'il recherche au contraire la vérité, moins par amour que par une vaine gloire, ou pour un avantage temporel, bien qu'il paraisse avoir une joue belle, vous n'hésiterez pas à prononcer qu'il est en partie défiguré, puisqu'un motif honteux souille l'autre côté de son visage. Voyez un homme qui ne s'adonne à aucun exercice honnête, captivé par les plaisirs charnels, esclave de ses sens et de la luxure, comme *ceux qui font leur Dieu de leur ventre, mettent leur gloire dans leur propre honte et qui n'ont d'affection que pour la terre;* que direz-vous de lui? Dans son intention vous ne trouvez qu'une fin et des motifs mauvais; ne le regardez-vous pas comme dénué de toute beauté?

3. Oublier Dieu et n'avoir d'intention que pour le siècle, c'est donc le fait d'une âme mondaine et qui n'a de beauté sur aucune de ses joues. Mais paraître songer à Dieu et n'y point penser, c'est le fait d'une âme hypocrite. Elle paraît avoir le visage beau, parce qu'elle semble avoir dirigé son intention vers Dieu; cependant sa dissimulation a souillé en elle toute beauté et l'a couverte d'une laideur totale; mais si elle dirige son intention vers Dieu seulement ou principalement en vue des choses nécessaires à la vie, nous ne la traite-

[1] Cant., I, 9.

rons pas d'hypocrite; nous la dirons cependant ternie par la pusillanimité et partant moins agréable à Dieu. Au contraire se proposer autre chose que Dieu, mais cependant en vue de Dieu, ce n'est pas la douce tranquillité de Marie, c'est plutôt l'agitation de Marthe. Toutefois ne disons pas qu'une telle âme est laide; cependant j'ose affirmer qu'elle n'est point arrivée à la beauté parfaite; puisqu'elle s'inquiète et s'agite, elle est dans l'impossibilité d'échapper à ces atômes de poussière qui s'attachent aux actions terrestres et qu'enlèveront aisément, à l'heure de la mort, son intention pure et la droiture de sa conscience. Chercher Dieu pour lui seul c'est avoir les deux aspects de l'intention parfaitement beaux, et telle est la beauté propre et particulière de l'Épouse à qui est réservé le privilége spécial de s'entendre dire : *Vos joues ont la beauté de la tourterelle.*

4. Mais pourquoi *de la tourterelle?* La tourterelle est un oiseau chaste qui ne se mêle guère et qui se contente de son compagnon. Le perd-elle? elle n'en cherche pas d'autres et vit désormais solitaire. Vous donc qui écoutez ceci, faites en sorte de ne pas entendre en vain des avis qui ont été écrits pour vous, qui nous occupent encore actuellement et que nous expliquons pour vous. Si vous vous sentez remués par ces exhortations du Saint-Esprit, si vous désirez vous appliquer à rendre votre âme Épouse de Dieu, travaillez à acquérir ces belles joues de l'intention, afin qu'imitateurs de ce très-chaste oiseau vous demeuriez, selon le Prophète, assis et solitaires, parce que vous vous serez élevés au-dessus de vous-mêmes [1]. Il est absolument au-dessus de vos forces de devenir l'Épouse du Dieu des Anges; n'est-il pas aussi au-dessus de vous de vous attacher à Dieu et de nêtre plus qu'un seul et même esprit avec lui? Demeurez donc solitaires, comme la tourterelle, qu'il n'y ait rien de commun entre vous et le tumulte de la foule. Oubliez votre peuple, et la maison de votre père, et le Roi désirera votre beauté [2]. Ame sainte, restez seule, pour vous conserver à celui que vous avez choisi entre tous. Fuyez la foule, fuyez jusqu'à vos parents, séparez-vous de vos intimes et même de celui qui vous sert. Ignorez-vous que vous avez un Époux si modeste qu'il refuserait de se montrer à vous, en présence de témoins? Retirez-vous donc de cœur, sinon de corps, d'intention, d'amour, et d'esprit, car *l'Esprit Jésus-Christ Notre-Seigneur est devant vous*, et il demande la solitude de l'Esprit. Il vous sera utile aussi de vous retirer à l'écart d'une façon corporelle, lorsque vous le pourrez, surtout au temps de la prière. Vous connaissez sur ce point, le commandement et la règle de l'Époux. *Lorsque vous priez*, dit-il, *entrez dans votre chambre, et après en avoir fermé la porte, priez dans le secret* [1]. Il a fait ce qu'il dit; il passait les nuits à prier seul, se dérobant à la foule et à ses disciples [2]. Et lorsqu'il se préparait à subir volontairement la mort, il n'avait avec lui que ses trois plus intimes disciples, encore se sépara-t-il d'eux pour prier [3]. Faites donc de même, lorsque vous voudrez vous livrer à ce saint exercice.

5. Au reste, on ne vous prescrit que la solitude de l'esprit et du cœur. Et vous êtes seuls, si votre pensée ne se porte pas aux choses du monde; si vous ne vous attachez pas aux biens présents, si vous méprisez ce que la multitude recherche et ce que les autres convoitent, si vous évitez les contentions, si vous êtes insensible aux pertes, si vous oubliez les injures. Autrement vous n'êtes pas solitaires, fussiez-vous d'ailleurs seuls. Voyez-vous comme vous pouvez être solitaires de corps au milieu de vos frères, et être au milieu du monde, quand vous paraissez être solitaires? Vous êtes solitaires au sein de la multitude qui vous environne, si vous avez soin de n'examiner curieusement, ni juger sévèrement la conduite des autres. Vous surprenez une mauvaise action dans votre prochain; au lieu de la censurer, excusez-la. Excusez l'intention, s'il est impossible d'excuser l'action. Supposez l'ignorance, la surprise, un accident. Si l'évidence du fait n'admet pas d'excuse, raisonnez-vous néanmoins vous-mêmes et dites-vous : la tentation a été trop forte : qu'aurais-je fait, si elle m'avait maîtrisé à ce point? Mais souvenez-vous que dans ce moment, je parle à l'Épouse et que je ne fais pas la leçon à l'ami de l'Époux, qui a des raisons pour veiller à ce que personne ne pèche, de voir si quelqu'un pèche et de corriger le mal qu'il a fait. Ce soin ne regarde pas l'Épouse qui est libre, qui vit pour elle-même et pour celui qu'elle aime, pour son Époux qui est aussi son Seigneur, le Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Thren., III, 28. — [2] Ps. XLIV, 11, 12.

[1] Math., VI, 6. — [2] Luc, VI, 12, 13. — [3] Math., XXVI, 36, 39.

SERMON XLI

—

Comment l'Épouse reçoit dans cette vie une grande consolation. De la contemplation de la clarté divine, avant d'arriver à sa claire vision.

1. *Votre cou est comme des colliers* [1]. D'ordinaire on orne le cou avec des colliers, mais on ne le compare pas à ces ornements. Que des femmes dénuées de toute beauté personnelle se donnent cette parure, on leur pardonne de mendier ainsi une beauté simulée et mensongère. Mais le cou de l'Épouse est naturellement si beau, si décent, qu'il n'a besoin d'aucun ornement emprunté. Pourquoi, en effet, le faux brillant de couleurs étrangères à celle dont la beauté propre suffit à égaler l'éclat de ces colliers, dont on mendie la parure? Celui qui parle ainsi n'a pas voulu dire que des colliers étaient, selon l'usage, suspendus au cou de l'Épouse, mais plutôt que son cou même était un vrai collier. Prions maintenant le Saint-Esprit, dont la bonté nous a révélé la beauté des joues spirituelles de l'Épouse, de nous faire aussi connaître son cou spirituel. A mon avis (car je dois vous dire mon sentiment) il est plus vraisemblable ou plus probable, que sous le nom de cou il faut entendre l'intelligence de l'Épouse, et vous penserez comme moi, si vous examinez la raison qui motive cette comparaison. L'intelligence ne remplit-elle pas en quelque sorte les fonctions de cou? Par elle votre âme fait passer en elle-même les aliments vivifiants de l'Esprit, pour les répandre ensuite dans ses mœurs et ses affections. Donc, ce cou de l'Épouse, cette intelligence pure et simple, n'a nul besoin d'ornement; il brille assez lui-même de l'éclat de la vérité pure et nue. Ce cou, comme une précieuse parure, orne l'âme; c'est pourquoi on le compare à des colliers et on dit qu'il leur est semblable. La vérité est un collier : la pureté et la simplicité en sont un aussi; la sagesse modérée en est un autre. Les conceptions des philosophes ou des hérétiques sont privées de l'éclat de la pureté et de la vérité; aussi ont-ils recours aux moyens et aux couleurs qui les revêtent du prestige des paroles et des artifices des raisonnements; ils craignent que leurs idées laissées dans leur nudité, ne montrent la laideur de leur fausseté.

2. On lit ensuite : *Nous vous ferons des chaînes d'or marquetées d'argent.* Si, au lieu de dire au pluriel, *nous ferons*, on eût employé le singulier, *je ferai*, j'aurais prononcé sans hésiter que c'est ici le langage de l'Époux. Mais ne sied-il pas mieux de rapporter ces paroles aux compagnes de l'Épouse qui la consolent par cette promesse, en attendant la vision de celui dont le désir la consume, et qui s'engagent à suspendre à ses oreilles de belles et précieuses chaînes d'or? Si elles parlent ainsi, c'est que la foi vient de ce que les oreilles entendent. Tant que nous vivons sous l'empire de la foi, et non sous celui de la réalité, nous devons nous appliquer à nous instruire par l'ouïe, plutôt qu'à nous convaincre par la vue. On perd son temps en demandant une démonstration à l'œil que la foi n'a pas encore purifié; car le bonheur de la vision n'est promis qu'aux cœurs purs [1]. Il est écrit : *Il purifie les cœurs par la foi* [2]. Si la foi vient de ce que l'on entend, et si elle purifie la vue, les compagnes de l'Épouse ont donc raison d'orner ses oreilles, puisque l'ouïe, comme la raison l'enseigne, dispose à la vision. O Épouse! semblent-elles dire, vous aspirez à contempler la lumière de votre bien-aimé; cette faveur est réservée à un autre temps : nous nous appliquons à orner vos oreilles, ce qui vous sera en attendant une consolation et une préparation à ce bonheur, objet de vos aspirations. Elles semblent encore lui adresser ces paroles du prophète : *Ecoutez, ma fille, et voyez* [3]. Vous désirez voir; écoutez d'abord. Ecouter est un degré pour arriver à voir. Ecoutez donc, prêtez votre oreille aux parures que nous vous préparons. La docilité à écouter vous aidera à arriver à la gloire de la vision : nous offrons à votre ouïe la consola-

[1] Cantiq., I, 9.

[1] Math., V, 8. — [2] Act., XV, 9. — [3] Ps. XLIV, 1.

tion et la joie; mais il n'est pas en notre pouvoir de vous donner la vision qui renfermera la plénitude de toute joie et l'accomplissement total de vos désirs. C'est la félicité réservée à celui que chérit votre âme. Pour combler votre cœur, il se montrera lui-même à vous, il perfectionnera votre joie, en vous découvrant son visage. Jusque-là et pour votre consolation recevez de nos mains ces colliers. Lui seul a dans les siennes des délices éternelles.

3. De quelle nature sont ces colliers offerts ici à l'Épouse? *Ils sont d'or et rehaussés d'argent.* L'or figure la splendeur de la divinité et la sagesse d'en haut. Les artistes célestes chargés de préparer ces parures s'engagent à faire de cet or des symboles de la vérité et à les attacher aux oreilles intérieures de l'âme; ce qui, selon moi, revient à inventer certaines comparaisons spirituelles qui mettent sous les yeux de l'âme contemplative la pureté des desseins de la sagesse divine, et l'aident à voir, comme en un miroir, ce qu'elle est encore incapable d'apercevoir directement. Ce sont là des secrets divins connus de ceux qui en ont fait l'expérience. Oui, c'est un phénomène vraiment divin qu'une âme encore enveloppée d'un corps mortel, sous le règne de la foi, alors que la claire lumière n'est pas encore débarrassée de ses voiles, puisse déjà, de temps en temps, en recueillir dans la contemplation les effets partiels, en sorte que celui de nous qui a reçu cette faveur d'en haut, puisse dire comme l'apôtre : *Maintenant, je connais quoique imparfaitement;* et encore : *Nous connaissons en partie et nous prophétisons en partie* [1]. Mais quelque chose de plus divin brille-t-il, avec la rapidité de l'éclair, aux yeux d'une âme ravie, aussitôt, pour tempérer une trop vive clarté, ou pour l'aider à s'instruire, de je ne sais quelles régions, lui arrivent des représentations, des images moins relevées, parfaitement adaptées aux communications célestes, qui mêlent une ombre à ce pur rayon de vérité, afin de le rendre supportable à cette âme et de lui permettre de le communiquer à d'autres. Je crois cependant ces représentations suggérées par les saints Anges, comme, d'un autre côté, on ne peut douter que les représentations mauvaises et nuisibles ne viennent des mauvais anges.

4. Peut-être le miroir et l'énigme à travers lesquels l'apôtre voyait [2] n'étaient-ils autre chose que ces représentations si pures et si belles produites par l'organe des anges; de sorte que les idées pures et dégagées de toute image corporelle viennent de Dieu, tandis qu'il faut rapporter au ministère des anges ces brillantes représentations dont ces idées nous apparaissent revêtues. C'est là le sens de ces paroles : *Nous vous ferons des ornements d'or travaillés avec des reliefs d'argent* [1]. Des ornements relevés d'argent ou marquetés d'argent, c'est la même chose. Ceci indique, selon moi, que ces représentations ne sont pas seulement formées par les anges, mais qu'ils suggèrent encore ce clair langage qui les rend aisément et agréablement intelligibles aux auditeurs. Si vous me demandez quel rapport il peut y avoir entre le langage et l'argent, le prophète vous répondra : *Les paroles du Seigneur sont des paroles chastes; c'est un argent éprouvé au feu* [2]. C'est donc ainsi que les esprits célestes, comme de fidèles ministres, préparent à l'Épouse voyageuse sur la terre des colliers d'or marquetés d'argent.

5. Mais l'Épouse en demandant une chose en reçoit une autre; elle aspire au repos de la contemplation, et on lui impose les fatigues de la prédication; avide de la présence de l'Époux, elle se voit condamnée au souci de lui donner des enfants et de les nourrir. Ce n'est pas la seule obligation qu'on lui assigne. Autrefois, je m'en souviens, lorsqu'elle soupirait après les embrassements et les baisers de l'Époux, on lui répondit : *Vos mamelles sont meilleures que le vin* [3], ce qui lui faisait entendre qu'elle était mère, obligée de donner aux enfants du lait et à ses fils d'autres aliments. C'est la conclusion que vous pourrez vous-même tirer d'autres passages de ce cantique, si vous le méditez attentivement. N'est-ce pas la même chose que nous voyons figurée dans le saint Patriarche Jacob? Frauduleusement privé de Rachel qu'il avait désirée et attendue si longtemps, au lieu d'une femme belle mais stérile, il en épousa, malgré lui et à son insu, une autre aux yeux malades, mais féconde [4]. Ainsi l'Épouse jalouse de savoir où son bien-aimé paît ses troupeaux et prend son repos à l'heure de midi, reçoit pour réponse des colliers d'or marquetés d'argent, c'est-à-dire, la sagesse et l'éloquence, pour exercer le ministère de la prédication.

6. Ceci nous apprend à renoncer de temps en temps à la douceur des baisers, pour présenter des mamelles pleines de lait : nous n'avons pas le droit de vivre exclusivement pour nous; nous nous devons à tous. Malheur donc à ceux qui ont reçu la grâce de bien penser et de bien parler de Dieu, s'ils ne voient

[1] I Cor., XIII, 12, 9. — [2] Ibid., XII.

[1] Cantiq., I, 10.— [2] Ps. XI, 7. — [3] Ibid., I, 1. — [4] Genèse, XXIX, 23, 25.

dans la piété qu'un instrument de profit, s'ils font servir d'instrument à leur vaine gloire ce qu'ils ont reçu pour avancer les intérêts de Dieu, si amis de l'orgueil ils ne savent pas s'abaisser. Qu'ils redoutent la menace que le Seigneur fait par le prophète : *Je leur ai donné mon or et mon argent, et de cet or et de cet argent ils ont fait des sacrifices à Baal* [1]. Écoutez ce que répond l'Épouse, après avoir reçu à la fois une réprimande et une promesse; elle ne s'enfle pas plus des promesses qu'elle ne s'irrite des rebuts; elle vérifie ce qui est écrit : *Corrigez le sage et il vous aimera* [1]; et pour ce qui regarde les promesses : *Plus vous êtes élevé, plus vous devez vous humilier en toutes choses* [2]. Ces deux points seront éclaircis par la réponse de l'Épouse. Remettons cette méditation au commencement d'un autre entretien. Et pour les choses que nous avons déjà dites, glorifions l'Époux de l'Église, Jésus-Christ Notre Seigneur, le Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XLII

De deux espèces d'humilité : l'une qui naît de la vérité et l'autre qu'enflamme la charité.

1. *Pendant que le roi se reposait, le nard dont j'étais parfumée a répandu son odeur* [2]. Ce sont les paroles de l'Épouse que nous nous sommes proposé d'étudier aujourd'hui. C'est sa réponse lorsqu'elle est réprimandée par l'Époux; elle l'adresse non à l'Époux, mais à ses compagnes, comme il est facile de le voir par ses paroles mêmes, car elle ne dit pas, à la seconde personne : ô Roi! Pendant que vous vous reposiez! mais, *lorsqu'il se reposait* : ce qui prouve qu'elle ne parlait pas à lui-même, mais de lui. Considérez encore que l'Époux l'ayant reprise, et ayant surpris la rougeur sur ses joues se retira, afin que cette absence lui laissât exprimer librement ses sentiments, et permît à ses compagnes de la relever de son abattement et de la consoler. Cependant, il ne néglige pas de la consoler lui-même quand il convient. Pour montrer combien lui plaît cette désolation dignement acceptée par l'Épouse il ne s'éloigne d'elle, qu'après l'avoir louée et abaissé ses regards sur la beauté de ses joues et de son cou. Voilà pourquoi ceux qui restent avec elle l'entretiennent avec bonté et conformément à la volonté du Seigneur, en lui offrant des présents. Et c'est à eux que sa réponse s'adresse; tel est le sens littéral du texte.

2. Mais avant d'en tirer le fruit spirituel, je dois placer ici une courte observation. Heureux celui qui, en retour de ces réprimandes, reçoit une réponse comme celle que nous trouvons ici. Il serait à souhaiter que les réprimandes fussent inutiles; mais comme nous péchons tous et en mille rencontres, je ne puis me taire, moi, obligé par devoir et par charité à corriger les coupables. Si, fidèle à mon devoir, je corrige, et que mes reproches soient inutiles, s'ils reviennent vers moi sans fruit, comme une flèche renvoyée par l'objet qu'elle frappe, quel est, je vous prie, l'état de mon âme? Je suis à la torture, je souffre, et, pour me servir du langage du maître qui vient en aide à ma science : *Je suis dans un double embarras et je ne sais quel parti choisir* [3]. Dois-je me complaire en ce que j'ai dit, puisque j'ai fait ce que je devais faire, ou m'en repentir, parce que je n'ai pas obtenu ce que je désirais? Je voulais tuer un ennemi et sauver un frère, je n'ai pas réussi; le contraire est arrivé; j'ai blessé une âme, j'ai accru sa faute, puisqu'elle y a ajouté le mépris : *Ils ne veulent pas vous écouter*, est-il dit, *parce qu'ils refusent de m'écouter, moi-même* [4]. Vous voyez donc quelle majesté est ici dédaignée. Ne vous imaginez pas n'avoir méprisé que moi seul : le Seigneur a parlé, ce qu'il a dit du prophète il l'a répété aux apôtres : *Celui qui vous méprise me méprise* [5]. Et sans être ni prophète, ni apôtre, j'ose cependant le dire, je remplis leurs fonc-

[1] Osé, II, 8. — [2] Cantiq., I, 11.

[1] Prov., IX, 8. — [2] Eccle., III, 20. — [3] Philipp., I, 23, 22. — [4] Ezéch., III, 7. — [5] Luc, X, 16.

tions et je porte les sollicitudes de ceux dont je n'ai pas les mérites. A ma grande confusion, à mon grand péril, je suis assis sur la chaire de Moïse, sans toutefois me flatter de mener sa vie, ni d'avoir les grâces dont il fut favorisé. Et quoi donc, sa chaire ne sera-t-elle pas respectée, parce qu'elle est occupée par un indigne? Le fut-elle par des Scribes et des Pharisiens : *Faites*, dit Jésus-Christ, *faites ce qu'ils vous disent* [1].

3. Souvent même l'impatience se joint au mépris et il est des gens qui, après avoir été repris, ne s'inquiètent pas de se corriger; semblables au frénétique qui repousse la main du médecin, ils s'irritent contre ceux qui les reprennent. Étonnante perversité! Le malade s'emporte contre la main qui le veut guérir et il ne s'irrite pas contre celle qui le perce de flèches. Il est, en effet, une main qui lance dans l'ombre des traits contre les cœurs droits [2], qui vous a déjà blessés mortellement et vous ne vous emportez pas contre elle! Et vous vous indignez contre moi qui désire vous guérir! *Mettez-vous en colère*, dit le prophète, *mais ne péchez pas* [3]. Si vous vous mettez en colère contre le mal, loin de pécher, vous réparez le mal que vous avez fait; mais si vous repoussez le remède qui peut guérir votre péché, vous le nourrissez en vous : une colère sans motif ajoute un péché à un autre et vous rend plus coupables.

4. Souvent à tout cela se joint l'impudence, en sorte que le pécheur n'est pas seulement indocile à la correction, il soutient encore effrontément n'y avoir donné aucune occasion. C'est vraiment à désespérer de lui. *Vous vous êtes fait un front de prostituée*, dit le prophète, *vous n'avez point voulu rougir* [4]*; mon zèle s'est retiré de vous, je ne me mettrai plus en colère contre vous* [5]. Il suffit d'entendre ces paroles pour frémir. Comprenez-vous le danger auquel s'expose le pécheur qui se défend? l'horreur et la crainte qu'il inspire? Le Seigneur dit encore : *Je reprends et je châtie ceux que j'aime* [6]. Si vous êtes délaissé par le zèle et l'amour, n'étant plus digne d'être aimé vous serez indigne d'être châtié. Ce qui vous apprend que le Seigneur est au comble de l'irritation quand il n'est plus irrité. *Faisons grâce à l'impie*, dit le Seigneur, *et il n'apprendra pas à être juste* [7]. Oh! je ne veux point de cette grâce; elle m'est plus redoutable que la plus violente indignation; elle me ferme les sentiers de la justice. Il vaut mieux pour moi, selon le conseil du prophète, embrasser étroitement la discipline, de peur qu'enfin le Seigneur ne se mette en colère et que je ne périsse loin de la voie de la justice [1]. Je vous en prie, ô père des miséricordes, irritez-vous contre moi, mais de la colère qui corrige ceux qui s'égarent et non de celle qui les pousse hors de la voie véritable. Votre miséricordieuse sévérité produit le premier effet; mais votre formidable silence nous menace du second, car, ce n'est pas lorsque je vous ignore, mais lorsque je vous sens irrité que je compte sur votre bonté. En effet, lorsque vous êtes irrité vous vous souvenez de vos miséricordes. *O Dieu*, dit le prophète, *vous avez usé envers eux de miséricorde, en vous vengeant de toutes leurs injures* [2]. Il parle ici de Moïse, d'Aaron et de Samuel qu'il venait d'envoyer et il dit que Dieu, en punissant leurs excès, s'est montré propice envers eux. Allez donc, et privez-vous de cette éternelle propitiation en excusant vos écarts et en murmurant contre les réprimandes dont vous êtes l'objet. N'est-ce pas là appeler mal ce qui est bien et bien ce qui est mal? Cette odieuse impudence ne va-t-elle pas enfanter l'impénitence mère du désespoir? Qui donc se repentira d'un crime qui est un bien à ses yeux? *Malheur à eux* [3], dit le prophète, et *ce malheur* sera éternel. Autre chose est d'être tenté, attiré, entraîné par sa propre concupiscence, autre chose de se porter soi-même au mal, comme s'il était le bien, et de courir avec une fausse sécurité à la mort, comme si elle était la vie. Je l'avoue, je préférerais avoir gardé le silence sur ce malheur et dissimulé une conduite coupable, au lieu de m'être laissé aller à une correction capable d'amenerun si grand malheur.

5. Vous me répondrez peut-être que le bien que j'ai fait me reviendra, que j'ai sauvé mon âme et que je suis innocent du sang de cet homme à qui j'ai parlé et que j'ai pressé de quitter sa voie mauvaise pour revenir à la vie. Mais toutes vos raisons, si nombreuses qu'elles soient, ne me consolent point de la mort d'un fils. Dans cette réprimande je cherchais son salut et non le mien. Quelle mère, ayant conscience d'avoir prodigué tous ses soins et toutes ses sollicitudes autour d'un enfant malade, arrête le cours de ses larmes, si elle se voit trompée dans ses espérances, toutes ses fatigues inutiles, et si après tout, elle voit son enfant mourir? Cette mère ne pleure qu'une mort temporelle; mais à quels gémissements, à quelle cris de douleur ne devrais-je pas me condamner moi, si je voyais mourir éternelle-

[1] Math., XXIII, 2, 3. — [2] Ps. X, 3. — [3] Ps. IV, 5. — [4] Jérémie, III, 3. — [5] Ezéch., XVI, 42. — [6] Apoc., III, 19. — [7] Isaï, XXVI, 10.

[1] Ps. II, 12. — [2] Ps. XI, 12. — [3] Isaï., V, 20.

ment un de mes enfants, encore que j'en sois innocent et que je l'aie averti! Vous voyez, au contraire, de quels malheurs se délivre lui-même, aussi bien que moi, celui qui reçoit avec soumission la réprimande qui lui est faite, qui s'y soumet modestement, et s'avoue humblement coupable. Je me déclarerai moi-même débiteur sous tout rapport envers cette âme, son serviteur, son esclave, comme je le suis de la très-sainte Épouse de mon Seigneur, en sorte qu'elle puisse dire en vérité: *Pendant que le roi se reposait le nard dont j'étais parfumée a répandu son odeur.*

6. Bonne est l'odeur de l'humilité qui montant de cette vallée de larmes, embaume la couche royale elle-même d'une délicieuse suavité, après en avoir déjà rempli les régions d'alentour. Le nard est une herbe petite, d'une nature chaude, au dire de ceux qui étudient la propriété des plantes; et voilà pourquoi je crois devoir trouver ici le symbole de l'humilité qui s'enflamme aux émanations du saint amour. Je dis cela parce qu'il est une humilité qui nous vient de la vérité et qui est dénuée de chaleur; mais il en est une autre que la charité produit et enflamme. L'une réside dans l'affection, l'autre dans la connaissance; car si vous vous étudiez intérieurement à la lumière de la vérité, si vous vous jugez sans illusion et sans flatterie, je n'en doute pas, vous vous abaisserez à vos propres yeux, et cette connaissance vous rendra plus vil à votre propre jugement, quand même vous ne consentiriez pas encore à être abaissé aux yeux des autres. Vous serez humble, par l'effet de la vérité, sans l'être encore sous l'action de l'amour. Car, si touché par la vérité dont la lumière vous montre, pour votre bien, à vous-même, ce que vous êtes réellement, vous l'étiez aussi d'amour, vous voudriez, autant qu'il dépend de vous, que tout le monde conçût de vous l'idée que la vérité vous en donne à vous-même. Je dis : autant qu'il dépend de vous; il ne conviendrait pas, en effet, que tout le monde eût de nous la connaissance que nous en avons nous-mêmes : l'amour de la vérité et la vérité de la charité nous défendent de dévoiler des secrets qui deviendraient funestes; mais si esclave de l'amour-propre, vous retenez en vous ce jugement de la vérité, on peut, sans hésiter, prononcer que vous n'aimez pas assez la vérité, puisque vous lui préférez votre avantage et votre honneur.

7. Il y a donc une grande différence entre ne pas s'élever, parce que la lumière de la vérité nous accuse, et s'abaisser spontanément, avec l'aide de la charité. L'un est l'effet de la nécessité et l'autre le fruit de la volonté. *Le Verbe,* dit saint Paul, *s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'un esclave* [1], et en nous donnant le modèle de l'humilité. Il s'est anéanti lui-même, il s'est humilié lui-même, sans y être contraint par son jugement mais poussé par son amour pour nous. Il pouvait se montrer extérieurement dans un aspect vil et méprisable, mais non se juger tel, puisqu'il se connaissait. Il a donc été humble par sa volonté et non par son jugement. En se présentant comme un être méprisable, il savait bien qu'il ne l'était pas. Il connaissait sa grandeur souveraine et il lui a plu d'être réputé le dernier de tous. *Apprenez de moi,* disait-il, *que je suis doux et humble de cœur* [2]. Il dit *de cœur,* d'affection, c'est-à-dire de volonté. Puisqu'il l'est de volonté il exclut toute nécessité? Il n'en est pas ainsi de vous, ni de moi; consultons la vérité et nous nous trouverons dignes d'abaissement et de mépris, dignes d'être mis au-dessous de tous, au dernier rang, dignes de châtiments, dignes des derniers supplices. Ah! il en est autrement de lui. S'il a éprouvé toutes ces choses, c'est qu'il l'a voulu, parce qu'il était humble de cœur, humble de cette humilité que produit l'affection du cœur, et que n'arrache pas l'évidence de la vérité.

8. Aussi ai-je dit que cette humilité volontaire ne vient pas des clartés de la vérité, mais de l'infusion de la charité en nous; elle part du cœur, elle est le fait de l'amour et de la volonté. Jugez vous-mêmes si j'ai raison, et si je suis dans le vrai, en attribuant au Seigneur cette humilité. Il s'est anéanti par amour; par amour, il s'est placé au-dessous des anges; par amour, il s'est assujetti à des parents; par amour, il s'est incliné devant Jean-Baptiste; par amour, il a souffert les misères de la chair, par amour enfin il s'est soumis à la mort, et il a accepté l'ignominie de la croix. Ne suis-je pas exact encore en disant que cette humilité brûlante d'amour est bien représentée par cette plante petite et chaude, le nard? Si vous êtes de mon avis, et vous le partagerez si vous écoutez la droite raison; si vous êtes humbles à vos propres yeux, de cette humilité nécessaire que répand dans une âme vigilante la vérité qui scrute les cœurs et les reins, ajoutez-y la volonté; faites de nécessité vertu, puisqu'il n'y a pas de vertus sans le secours de la volonté. Et il en sera ainsi si vous ne cherchez pas à paraître extérieurement autres que vous n'êtes intérieurement; sinon craignez qu'il ne soit écrit de vous : *Il a trompé en sa présence, en sorte que son iniquité l'a rendu digne*

[1] Philipp., II, 7. — [2] Math., XI, 29.

de haine[1]. *Avoir deux poids,* dit le sage, *est une abomination devant Dieu*[2]. En effet, en vous pesant dans la balance de la vérité, vous reconnaissez en vous-même que vous n'êtes rien; et en étalant au dehors un prix qui n'est pas le vôtre, vous vous présentez à nous avec une valeur supérieure à celle que la vérité vous reconnaît. Craignez Dieu et ne portez pas la méchanceté jusqu'à laisser votre volonté élever celui qui, d'après la vérité, doit être abaissé; car c'est résister à la vérité; c'est guerroyer Dieu; soumettez-vous plutôt à lui et que votre volonté cède à la vérité; qu'elle ne soit pas soumise, mais qu'elle lui soit dévouée : *Mon âme ne sera-t-elle pas soumise à Dieu?* dit le prophète[3].

9. Mais c'est peu d'être soumis à Dieu si, pour lui, vous ne l'êtes aussi à toute créature, soit à votre abbé comme étant au-dessus de vous, soit aux prieurs comme établis par lui. Je vais plus loin; soyez soumis à vos égaux et même à vos inférieurs. *C'est ainsi*, dit le Seigneur, *que nous devons remplir toute justice*[4]. Allez comme lui à un moindre que vous, si vous voulez être parfaits dans la justice; ayez de la déférence pour un inférieur; inclinez-vous devant un plus jeune. Si vous le faites vous pourrez vous appliquer la parole de l'Épouse : *Le nard dont je suis parfumée a répandu son odeur.* Cette odeur, c'est la dévotion; cette odeur, c'est une bonne réputation qui se révèle à tous et qui vous rend en tout lieu la bonne odeur de Jésus-Christ, édifiants et aimables à tous. Tel ne peut être celui qui n'est humble que parce que la vérité l'y force. Il a en lui cette humilité, mais il ne la laisse pas se répandre au dehors, ou plutôt elle est sans parfum, car elle est sans amour. Il n'est humble que malgré lui et contre son gré, tandis que l'humilite de l'Épouse, comme un doux nard, répand son odeur sous les ardeurs de l'amour, respire la piété et est une source de bonne réputation. L'humilité de l'Épouse est volontaire, constante, féconde; ni les reproches, ni les louanges ne l'affaiblissent. Elle avait entendu ces paroles : *Vos joues ont la beauté de la tourterelle; votre cou est comme des colliers*[5]. Elle avait aussi reçu la promesse réitérée d'une parure toute d'or, et néanmoins elle répond modestement; plus elle s'entend exalter, plus elle s'abaisse en toutes choses; au lieu de se glorifier de ses mérites, elle n'oublie pas l'humilité; au milieu même des éloges qu'on lui décerne, elle confesse sa bassesse sous le nom de nard, elle semble dire en empruntant les paroles de la vierge Marie : Je ne connais en moi qu'un mérite, c'est *que le Seigneur a regardé l'humilité de sa servante*[1]. Car que signifient ces expressions, *le nard dont j'étais parfumée a répandu son odeur?* sinon, mon humilité a été agréable, non par ma sagesse, ni ma noblesse, ni ma beauté, je n'avais rien de tout cela : l'humilité qui seule était en moi a répandu son odeur, son odeur accoutumée. L'humilité plaît ordinairement à Dieu, qui regarde les humbles; et voilà pourquoi, quand le Roi se reposait, lorsqu'il était dans sa haute demeure, ce parfum de l'humilité est monté jusqu'à lui. *Il habite les lieux les plus élevés,* dit le prophète, *et il regarde ce qu'il y a de plus bas au ciel et sur la terre*[2].

10. Donc lorsque le Roi se reposait, le nard dont l'Épouse était parfumée a répandu son odeur. L'endroit où repose le Roi est le sein de son Père, car le Fils est toujours dans le Père. Croyez à la clémence de ce Roi qui a pour lieu de repos la bonté paternelle. C'est avec justice que le cri des humbles s'élève vers celui dont la compassion est le sanctuaire, dont la douceur aime à se communiquer, dont la bonté est l'essence, ou plutôt à qui la bonté est consubstantielle; il tient du Père tout ce qu'il est, et, dans sa majesté royale, il n'a rien qui n'appartienne aussi au Père et on n'y trouve rien qui puisse effrayer les humbles. *Je me lèverai maintenant*, dit le Seigneur, *à cause de la misère des indigents et des gémissements des pauvres*[3]. L'Épouse sait tout cela, car elle est la bien-aimée, et confiante en sa seule humilité, elle ne croit pas que le défaut de mérites puisse la priver des grâces de l'Époux; elle le nomme Roi, car intimidée par ses réprimandes, elle n'ose plus l'appeler du nom d'Époux; et tout en reconnaissant la hauteur où il réside, son humilité cependant reste pleine de confiance.

11. Vous pouvez très-bien appliquer ces considérations à la primitive Église; rappelez-vous ces jours où le Seigneur s'étant élevé dans les cieux, et assis à la droite de son Père, comme sur un ancien et noble trône, ses disciples réunis en un seul lieu persévéraient ensemble, dans la prière, avec les saintes femmes, avec Marie mère de Jésus, et avec ses frères [4]. Ne vous semble-t-il pas que le nard dont la jeune et timide Épouse était parfumée répandait alors son odeur? Et quand on entendit, tout à coup, un grand bruit pareil à celui d'un vent impétueux venu du ciel, qui remplit toute la maison où ils étaient assis [5], cette

[1] Ps. xxxv, 3. — [2] Prov., xx, 10. — [3] Ps. lxi. — [4] Math., iii, 15. — [5] Cantiq., i, 9.

[1] Luc, i, 48. — [2] Ps. cxii, 5, 6. — [3] Ps. xi, 16. — [4] Actes, i, 13, 14. — [5] Ibid., 2, 2.

pauvre Épouse n'avait-elle pas sujet de dire : *Pendant que le Roi se reposait, mon nard a répandu son odeur?* Tous ceux qui habitaient ce lieu ont senti l'agréable douceur de l'humilité, ou combien douce et agréable elle s'élevait, puisqu'elle a reçu pour réponse une récompense si glorieuse et si abondante. Du reste, l'Épouse ne s'est pas montrée ingrate envers un tel bienfait; écoutez, en effet, comment, dans la dévotion qui la remplit, elle se prépare à tout endurer pour le nom du Seigneur; car elle dit ce qui suit : *Mon bien-aimé est pour moi comme un bouquet de myrrhe, qui demeurera sur mon sein.* L'infirmité que vous me connaissez m'empêche de continuer; je vous dirai donc seulement que, sous le nom de myrrhe, l'Épouse est disposée, par amour pour son bien-aimé, à endurer des amertumes et les tribulations de toute sorte. Nous continuerons une autre fois à exposer le reste du texte, si toutefois vous priez le Saint-Esprit de nous assister et de nous aider à comprendre les paroles qu'il a inspirées à l'Épouse, paroles telles qu'il les sait convenir à la gloire de celui dont il est lui-même l'Esprit, je veux dire l'Époux de l'Église, Jésus-Christ Notre Seigneur, le Dieu béni dans les siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XLIII

Comment la considération de la Passion et des souffrances de Jésus-Christ permet à l'Épouse, c'est-à-dire à l'âme, de marcher, sans danger, à travers les prospérités ou les adversités de ce monde.

1. *Mon bien-aimé est pour moi comme un bouquet de myrrhe qui demeurera entre mes mamelles* [1]. Tout à l'heure c'était un Roi; c'est maintenant le bien-aimé. Il se reposait dans la couche royale : maintenant il est sur le sein de l'Épouse. Elle est grande la puissance de l'humilité, puisque la majesté divine daigne si facilement s'abaisser jusqu'à elle. Le respect s'est changé en amitié, et celui qui se tenait à une grande distance s'est approché tout à coup. *Mon bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe.* La myrrhe est une substance amère, symbole de tribulation et de souffrance. L'Épouse se voyant menacée de subir ces épreuves à cause de son bien-aimé, s'en félicite ainsi, assurée qu'elle est de les supporter courageusement. *Les apôtres*, dit saint Luc, *sortirent du conseil tout remplis de joie d'avoir été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus* [2]. L'Épouse ne dit pas que son bien-aimé est une charge de myrrhe, mais un bouquet : elle regarde comme léger tout ce qu'elle doit endurer pour lui de souffrances et de douleurs. Oui, c'est un bouquet, car il nous est né un petit enfant [3]; un bouquet, puisque *les souffrances de la vie présente n'ont point de de proportion avec cette gloire qui nous sera un jour révélée* [1]; car, continue l'apôtre, *les afflictions si courtes et si légères de cette vie produisent en nous un poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire* [2]. Ce qui n'est aujourd'hui qu'un bouquet pourra donc un jour être pour nous une immense gloire. N'est-il pas un bouquet celui dont *le joug est doux et le fardeau léger* [3]? Non qu'il soit léger en lui-même (la violence des souffrances et l'amertume de la mort ne sont pas chose légère), mais il est léger pour un cœur qui aime. Aussi l'Épouse ne dit-elle pas seulement *mon bien-aimé est comme un bouquet de myrrhe*, mais elle dit, il est un bouquet pour moi qui l'aime; c'est pourquoi elle le nomme son bien-aimé, montrant que la force de son amour l'emporte sur la grandeur de ses amertumes, car l'amour est fort comme la mort [4]. Mais afin que vous sachiez que l'Épouse ne se glorifie point en elle-même, mais dans le Seigneur, qu'elle ne se confie pas en sa propre force, mais dans le secours de Dieu, elle déclare qu'il demeurera sur son sein et

[1] Cantiq., I, 12. — [2] Actes, V, 41. — [3] Isaï., IX, 6.

[1] Rom., VIII, 18. — [2] II Cor., IV, 9. — [3] Math., IX, 20. — [4] Cantiq., VIII, 6.

elle lui chantera en toute sécurité. *Je marcherais au milieu des ombres de la mort, que je ne craindrais pas, parce que vous êtes avec moi* [1].

2. Je me souviens d'avoir, dans un sermon précédent [2], expliqué les deux mamelles de l'Épouse par les mots de congratulation et de compassion, d'après cette doctrine de saint Paul : *Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent, pleurez avec ceux que pleurent* [3]. Mais l'Épouse placée entre l'adversité et la prospérité, et sachant que ces deux conditions lui sont dangereuses, veut avoir son bien-aimé sur son sein, afin que protégée sans cesse par lui contre ce double écueil, elle ne s'enorgueillisse point dans la prospérité, elle ne s'abatte point sous l'adversité. Et vous aussi, si vous êtes sages, vous imiterez la prudence de l'Épouse et vous ne laisserez jamais enlever, même un instant, de votre cœur, ce cher bouquet de myrrhe; vous conserverez toujours dans votre souvenir, vous méditerez continuellement les amertumes que Jésus-Christ a goûtées pour vous, afin de pouvoir dire à votre tour : *Mon bien-aimé est pour moi comme un bouquet de myrrhe; il demeurera entre mes mamelles.*

3. Pour moi, mes frères, dès le commencement de ma conversion, je me suis efforcé de recueillir et d'attacher sur mon cœur ce bouquet composé de toutes les souffrances et de toutes les amertumes de mon Seigneur : je l'ai formé d'abord des privations de son enfance, ensuite des travaux de sa prédication, des fatigues de ses courses, de ses veilles consacrées à la prière, de ses tentations durant son jeûne, des larmes que lui arrachait sa charité compatissante, des piéges qu'on lui a tendus dans ses entretiens, enfin des périls qui lui venaient des faux frères, des outrages, des crachats, des clous, des soufflets, des moqueries, des insultes et de toutes les souffrances que la forêt de l'Évangile, vous le savez, nous offre pour le salut des hommes. Mais, parmi tous les rameaux de myrrhe parfumée, je n'ai pas cru devoir non plus omettre cette autre myrrhe dont il a été abreuvé sur la croix, ni celle qui a servi à sa sépulture. Dans l'une, il a pris pour lui l'amertume de nos péchés, et dans l'autre, il a conservé l'incorruptibilité de mon corps. Tant que je vivrai, je me souviendrai de leur abondance et de leur suavité; non, jamais je n'oublierai ces grandes miséricordes qui m'ont rendu la vie.

4. C'est ce qu'autrefois David réclamait avec larmes : *Faites-moi sentir les effets de votre miséricorde* [4], disait-il, *et je vivrai.* Un autre saint les réclamait aussi en gémissant et en disant : *Les miséricordes du Seigneur sont infinies.* Que de rois et de prophètes ont désiré voir ces merveilles et ne les ont pas vues! Ils ont travaillé, et j'ai recueilli les fruits de leurs travaux; j'ai récolté la myrrhe qu'ils avaient plantée; ce salutaire bouquet m'a été réservé; personne ne me le ravira; il restera sur mon cœur. J'ai dit que méditer ces choses c'était sagesse; c'est là que je place la perfection de ma justice, la plénitude de ma science, les richesses de mon salut, l'abondance de mes mérites. De là découle pour moi, tantôt un breuvage de salutaire amertume, tantôt une onction douce et consolante. Voilà ce qui me soutient dans l'adversité et me rend humble dans la prospérité; ce qui me guide sûrement dans la voie royale de la vie présente, entre les deux écueils de la joie et de la tristesse; ce qui éloigne les maux qui me menacent de tous côtés. Voilà ce qui me concilie le juge du monde, me représentant sous des traits doux et humbles le juge redoutable aux puissants. Ici, je ne le vois pas seulement disposé à écouter mes prières : je trouve en lui un modèle à imiter; il n'est inaccessible qu'aux potentats, et terrible que pour les rois de la terre. J'ai souvent ces vérités à la bouche, vous le savez, et je les ai toujours dans le cœur, comme Dieu le sait. Elles me sont habituelles dans mes lettres, on le voit : ma plus sublime philosophie est de savoir Jésus et Jésus crucifié. Je ne demande point, comme l'Épouse, où repose celui que je tiens joyeusement sur mon cœur. Je ne demande point où fait paître, à midi, son troupeau celui que je contemple comme mon sauveur sur la croix. La première de ces considérations est d'une plus haute spiritualité, l'autre est d'une plus pénétrante suavité; l'une est du pain, l'autre du lait; la première doctrine nourrit les enfants, l'autre remplit les mamelles des mères, et c'est pourquoi elle demeurera sur mon cœur.

5. Cueillez donc, vous aussi, cueillez, mes frères, ce bouquet bien aimé, placez-le au plus intime de votre âme, armez-en l'entrée de votre cœur et qu'il repose aussi sur votre sein. Portez-le toujours, non pas en arrière, entre vos épaules, mais par devant, et sous vos yeux, de peur que vous n'en ayez le poids sans en sentir l'odeur, que sa pesanteur ne vous fatigue sans que ses parfums vous soutiennent. Souvenez-vous que Siméon le reçut entre ses bras [1], que Marie le porta dans ses entrailles, le réchauffa sur son cœur, et que l'Épouse l'a placé sur le sien. Et, pour tout dire, souvenez-

[1] Ps. xxii, 4. — [2] Sermon X^e, n° 1. — [3] Rom., xii, 15. — [4] Ps. cxviii, 76.

[1] Luc, ii, 28.

vous qu'il devint Verbe dans la bouche du prophète Zacharie et de plusieurs autres. Je pense que Joseph, l'Époux de Marie, le tint bien des fois sur ses genoux et lui sourit. Tous ceux-là l'ont eu devant eux, et non derrière eux; suivez leur exemple; car si vous avez devant les yeux celui que vous portez, assurément le spectacle des souffrances du Seigneur allégera les vôtres, avec le secours de l'Époux de l'Église qui est le Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XLIV

La correction des pécheurs doit être réglée sur leur caractère, c'est-à-dire, qu'il faut reprendre doucement ceux qui sont humbles et dociles, et corriger sévèrement les rebelles et les opiniâtres.

1. *Mon bien-aimé est pour moi une grappe de raisin de Chypre cueillie dans les vignes d'Engaddi*[1]. Si le bien-aimé est figuré par la myrrhe, il l'est encore plus par la douceur du raisin. Mon Seigneur Jésus est donc pour moi une myrrhe dans sa mort, et un raisin dans sa résurrection. Il s'est donné à moi comme un breuvage salutaire mêlé de larmes de joie. Il est mort pour nos péchés et il est ressuscité pour notre justification[2], afin que morts aussi au péché, nous vivions pour la justice[3]. Si vous avez pleuré vos péchés vous avez bu l'amer breuvage; mais, si, par une vie plus sainte, vous avez respiré à l'espérance d'une vie éternelle, l'amertume de la myrrhe est devenue pour vous un vin qui réjouit le cœur de l'homme. Peut-être est-ce pour marquer cela qu'un vin mêlé de myrrhe fut offert au Sauveur sur la croix; il n'en voulut point boire, parce qu'il avait soif de l'autre breuvage. Mais pour vous, si vous goûtez, comme je l'ai dit, après les amertumes de la myrrhe, le vin d'allégresse, vous pourrez dire sans témérité : *Mon bien-aimé est pour moi une grappe de raisin de Chypre cueillie dans les vignes d'Engaddi*. Engaddi a deux significations qui toutes deux se rapportent au même objet; il signifie la fontaine du bouc, et le baptême des nations, et ainsi il désigne clairement les larmes des pécheurs. Il signifie encore œil de la tentation qui verse également des larmes et prévoit les tentations, qui ne manquent jamais à la vie de l'homme ici-bas. Mais les Gentils qui marchaient dans les ténèbres n'ont jamais pu par eux-mêmes ni connaître, ni éviter les filets de ces tentations, avant d'avoir reçu les yeux de la foi, par la grâce de celui qui éclaire les aveugles, avant d'entrer dans l'Église qui voit les tentations, et avant de s'être mis à l'école des hommes spirituels qui, éclairés par l'esprit de sagesse et instruits aussi par leur propre expérience, peuvent dire avec vérité : nous n'ignorons par les ruses du démon ni ses pensées[1].

[1] Cantiq., I, 13. — [2] Rom., 4, 25. — [3] I Pierre, II, 24.

2. A Engaddi il croît, dit-on, de petits arbres à baume, que les habitants cultivent comme la vigne; et c'est peut-être pour cette raison que l'Épouse les appelle des vignes; sinon que serait-ce que cette grappe de raisin de Chypre cueillie dans les vignes d'Engaddi? A-t-on jamais transporté sur des vignes des grappes cueillies à d'autres? On a bien l'habitude d'amener du vin d'un endroit qui en a, dans un autre où il n'y en a pas. Donc les vignes d'Engaddi sont les enfants de l'Église qui possèdent la liqueur du baume, c'est-à-dire l'esprit de douceur, par lequel elle soutient la faiblesse de ceux qui sont encore petits en J.-C. et console la douleur des pénitents. Un frère est-il tombé par surprise, en quelque péché, un ministre de l'Église qui a déjà reçu cet esprit se chargera de l'instruire dans ce même esprit de douceur, en songeant que lui-même peut être tenté à son tour[2]. C'est pour figurer cela que l'Église a l'habitude d'oindre même corporellement d'une huile matérielle tous ceux qui vont être baptisés.

[1] II Cor., II, 11. — [2] Galat., VI, 1.

3. L'huile seule n'a pas suffi à guérir les blessures, ni à rétablir la santé de celui qui, tombé entre les mains des voleurs, a été transporté dans l'hôtellerie de l'Église sur les épaules du pieux Samaritain, il y a fallu du vin [1]. Il est nécessaire que le médecin spirituel dont la mission est non-seulement de consoler les âmes craintives, mais encore de corriger les âmes turbulentes, emploie le vin d'un zèle ardent mêlé à l'huile de la douceur. Ce médecin voit-il le blessé, c'est-à-dire le pécheur, résister aux avis pleins de bonté qui lui avaient été prodigués, abuser peut-être de cette douceur et de cette patience, devenir plus négligent, et s'endormir tranquillement dans son péché, l'huile de ses tendres exhortations devenant inutile, il sera obligé de recourir à des remèdes plus énergiques, de verser sur le mal le vin de la componction, d'user envers ce pécheur de reproches et de réprimandes sévères, et même s'il le faut et si l'endurcissement est trop grand, il devra frapper ce contempteur de l'arme des censures ecclésiastiques. Mais où prendra-t-il ce vin? car les vignes d'Engaddi produisent de l'huile et non du vin. Qu'il en fasse venir de Chypre, car cette île est fertile en vin et en vin délicieux; qu'il emporte cette grosse grappe rapportée autrefois, sur un levier, par les espions d'Israël [2], figure du chœur des prophètes qui précèdent, et des apôtres qui suivent, ayant Jésus au milieu d'eux; qu'il prenne, dis-je, cette grappe et dise : *Mon bien-aimé est pour moi une grappe de raisin de Chypre.*

4. Nous avons vu la grappe; voyons comment on en exprime le vin du zèle. Si un homme pécheur lui-même, au lieu de s'indigner contre le pécheur, laisse découler sur lui comme une douce rosée de suave parfum, lui montre un amour de compassion, vous savez d'où émane ce sentiment, je vous l'ai déjà dit, mais vous n'y avez peut-être pas assez réfléchi : je vous ai dit que tout homme qui se considère lui-même devient doux envers les autres et sait, selon l'avis de saint Paul, user de condescendance envers ceux qui se sont laissés entraîner au péché; il se considère lui-même pour n'être pas emporté à son tour [3]. L'amour du prochain ne vient-il pas de là? *Vous aimerez le prochain comme vous-même* [4]. L'amour fraternel a son principe dans les plus intimes affections humaines; il résulte d'un certain attrait naturel à l'homme pour lui-même; il y puise, comme dans un suc terrestre, une activité et une force par laquelle, à l'aide de la grâce d'en haut, il produit des fruits de charité, en sorte que ce que l'âme désire naturellement pour elle-même, elle croit devoir, par le droit de l'humanité, l'accorder à une nature semblable, c'est-à-dire à un autre homme, quand il le faudra et qu'elle le pourra, mais spontanément et librement. Dans la nature non dégradée par le péché, il y a donc comme une goutte de cette douce et aimable suavité qui inspire à l'homme une compassion instinctive pour les pécheurs, au lieu de l'indignation.

5. Mais au dire du sage : *Les mouches qui meurent dans le parfum en gâtent la bonne odeur* [1], et la nature n'a pas en elle de quoi réparer cette perte. Elle le sent, un lamentable changement l'a précipitée dans l'abîme, dont l'Écriture dit avec tant de vérité : *Les sens et les pensées de l'homme sont portés au mal dès sa jeunesse* [2]. Elle n'a pas été bonne la jeunesse de ce fils qui voulut sa part du bien paternel et demanda la division d'un héritage dont la jouissance commune est plus douce; il prétend avoir seul un trésor que la communauté n'amoindrit pas et que le partage détruit : car dit l'Évangile : *Il dissipa son bien en débauches avec des femmes de mauvaise vie* [3]. Quelles sont ces femmes de mauvaise vie? Ne sont-ce pas les mêmes qui ôtent au parfum sa suavité, c'est-à-dire les désirs charnels contre lesquels l'Écriture nous prémunit sagement, en ces termes : *Ne suivez point vos concupiscences* [4]*?* Et le sage à bien raison de nous les représenter mourantes; car le monde passe avec ses concupiscences [5]. En voulant les suivre, nous nous privons de toutes les douceurs que l'on puise dans la vie commune et sociale. Voilà ces mouches putrides et piquantes qui ternissent en nous la beauté de la nature, percent l'âme de sollicitudes et de soucis et nous ravissent les agréments et les charmes de la société. Ainsi l'homme pécheur est appelé le plus jeune des fils, parce que sa nature étant dégradée en lui par les folies de la jeunesse, a perdu toute l'énergie d'une maturité virile et de la sagesse; son esprit s'endurcit et se dessèche, et son cœur sans affection méprise tout excepté lui-même.

6. C'est dès le seuil de cette jeunesse misérable et méchante, que les sens et les pensées de l'homme sont portés vers le mal, et qu'il se laisse aller, par une pente naturelle, plutôt à l'irritation qu'à la compassion, et, comme s'il s'était entièrement dépouillé de sa nature d'homme, il refuse de rendre aux hommes

[1] Luc, x, 30, 34. — [2] Nombr. xiii, 24. — [3] Galat., vi, 1. — [4] Luc, x, 27.

[1] Eccle.., x, 1. — [2] Genèse, viii, 21. — [3] Luc, xi, 13. — [4] Eccle., xvi, 30. — [5] I Jean, ii, 17.

dans leurs besoins, les secours, qu'en pareil cas, il souhaiterait pour lui. Il juge, il méprise, il raille ses frères et ses égaux; pécheur, il insulte les pécheurs, et il oublie qu'il peut être lui-même tenté. Je l'ai déjà dit, la nature toute seule ne se tirera jamais de cet abîme et elle ne retrouvera pas l'huile de naturelle douceur qu'elle a une fois perdue. Mais ce que la nature ne peut pas la grâce le peut. Que l'onction de l'Esprit prenne donc de nouveau cet homme en pitié, qu'elle le couvre de sa bonté, et il redeviendra homme ; et il recevra de la grâce quelque chose de plus excellent que ce qu'il avait reçu de la nature. Elle le sanctifiera par la foi et par la douceur, et elle lui donnera non plus de l'huile, mais le baume recueilli dans les vignes d'Engaddi.

7. Car il découle assurément des parfums exquis de cette fontaine du bouc, dont l'onction change les boucs en agneaux, fait passer les pécheurs de la gauche à la droite, après les avoir inondés de la plus abondante effusion de miséricorde; la grâce abonde là où avait abondé le péché[1]. N'est-il pas en quelque sorte redevenu homme celui qui renonçant à une fierté mondaine, et recouvrant, sous l'action de la grâce, l'onction de la douceur naturelle que les mouches des désirs charnels lui avaient enlevée, tire de l'humanité qu'il porte en lui, ou plutôt qui est lui-même la matière et la forme de la compassion ; en sorte qu'il abhorre comme une brutalité monstrueuse, non-seulement de faire à autrui ce qu'il ne voudrait pas souffrir, mais de ne pas lui procurer le bien qu'il désire pour lui-même?

8. Voilà la source de l'huile ; mais le vin d'où vient-il? Sans doute de la grappe de Chypre, car si vous aimez le Seigneur Jésus de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, resterez-vous insensibles en le voyant injurié et méprisé? Non, assurément, mais animés par l'esprit de justice, enflammés par l'esprit de courage, comme le fort qu'excite le vin, remplis du zèle de Phinées, vous vous écrierez avec David : *Je sèche de zèle de ce que mes ennemis ont oublié vos paroles* [1] : et avec le Seigneur : *Le zèle de votre maison m'a dévoré*[2]. Ce zèle dévorant exprimé de la grappe de Chypre est donc un vin, et l'amour de J.-C. est le calice qui enivre. Notre Dieu est un feu dévorant[3] et le prophète Jérémie disait que ce feu lui avait été envoyé du ciel dans les os[4], parce qu'il brûlait de l'amour divin. Ainsi donc, après avoir tiré l'huile de la mansuétude de l'amour fraternel et le vin du zèle de l'amour divin, vrais imitateurs du pieux Samaritain, venez en toute assurance, guérir les blessures de l'homme tombé entre les mains des voleurs. Dites aussi, avec la confiance de l'Épouse : *Mon bien-aimé est pour moi une grappe de raisin de Chypre cueillie dans les vignes d'Engaddi*, c'est-à-dire, le zèle pour la justice, l'amour de mon bien-aimé consistent pour moi dans les œuvres de charité. Mais assez sur ce sujet; ma faiblesse me commande de finir, et elle me le dit souvent; je suis contraint de m'interrompre et de renvoyer à un autre jour la fin des explications commencées. Mais quoi donc ! je suis disposé à souffrir[5] persuadé que je ne souffre pas autant que je le mérite. Que Dieu me frappe, qu'il me frappe comme un ouvrier d'iniquité, peut-être ces coups deviendront-ils pour moi des mérites. Peut-être aura-t-il pitié de moi, après m'avoir flagellé, celui qui ne trouve en moi aucun bien à récompenser, l'Époux de l'Église J.-C. N.-S., le Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Rom., v, 20. — [2] Cantiq., I, 14.

[1] Ps. CXVIII, 139. — [2] Ibid., LXVIII, 10 et Jean, II, 17. — [3] Deuter., IV, 24. — [4] Thren., I, 13. — [5] Ps. XXXVII, 18.

SERMON XLV

De la double beauté de l'âme ; comment l'âme parle au Verbe de Dieu, et comment le Verbe parle à l'âme ; quel est leur langage.

1. *Que vous êtes belle, ma bien-aimée ! que vous êtes belle ! Vos yeux sont des yeux de colombe*[2]. Bien, très-bien; l'amour a causé la présomption de l'Épouse; l'amour a soulevé l'indignation de l'Époux, ce qui est arrivé le

prouve; la réprimande a suivi la présomption, l'amendement a suivi la réprimande et la récompense couronne l'amendement. Voici le bien-aimé; il n'est plus question ni de maître, ni de Roi, ni de majesté; la crainte est dissipée; la pompe et le faste disparaissent devant l'affection; et comme Moyse parlait jadis à Dieu en ami [1], que le Seigneur lui répondait de même, ainsi maintenant, entre le Verbe et l'âme s'établit une familière conversation, telle qu'en échangent deux voisins; et il n'y a ici rien de surprenant. Leur amour découle de la même source et doit être réciproque. Aussi entendez-vous de part et d'autre des paroles plus douces que le miel. Voyez-vous ces regards mutuels, ces regards si suaves, indices d'un saint amour? L'Époux appelle l'Épouse sa bien-aimée; il la proclame belle; il dit et redit qu'elle est belle et il reçoit d'elle les mêmes témoignages; ces redites ont un motif, elles sont une confirmation de l'amour qu'il lui porte, et peut-être nous apprennent-elles à chercher ici un autre mystère.

2. Cherchons donc la double beauté de l'âme qui nous est ici insinuée. La beauté de l'âme c'est l'humilité; je ne parle pas ainsi de moi-même : le prophète a dit avant moi : *Vous m'arroserez avec l'hysope et je serai purifié* [2]. Cette herbe petite, élevée, et qui a la vertu de purifier la poitrine désigne l'humilité. Le Roi prophète espère être ainsi purifié, après sa grande chute, et la blancheur de neige de l'innocence. Si l'humilité est aimable, même dans celui qui s'est rendu grièvement coupable, elle n'a cependant rien qui excite l'admiration; mais l'action de joindre l'humilité à l'innocence, ne vous semble-t-elle pas mettre dans l'âme une double beauté? La sainte Vierge n'a jamais perdu la sainteté : elle a toujours été humble; et parce qu'elle a rassemblé en elle l'humilité et la pureté, le Roi a soupiré après sa beauté : *Il a considéré l'humilité de sa servante* [3], dit-elle. Heureux donc ceux qui conservent leurs vêtements purs, qui gardent la simplicité et l'innocence, et qui ajoutent à cette parure le charme de l'humilité! Ces âmes s'entendront certainement dire: *Que vous êtes belle, ma bien-aimée! que vous êtes belle!* Plaise à Dieu, seigneur Jésus que vous teniez, ne fût-ce qu'une fois, ce langage à mon âme! *O que vous êtes belle!* Plaise à Dieu que vous me conserviez l'humilité! Pour la première robe je l'ai mal gardée. Je suis votre serviteur, je n'ose pas me dire votre ami, car je ne vous entends pas rendre à ma beauté un double témoignage: un seul me suffirait. Mais hélas! que sais-je? ceci n'est-il pas même contestable? Je sais ce que je ferai; serviteur, je me prosternerai devant la bien-aimée; mortel souillé j'admirerai les beautés réunies en elle je tressaillerai de joie en entendant l'Époux s'extasier devant une aussi ravissante beauté. Et qui sait? peut-être trouverai-je alors grâce aux yeux de la bien-aimée, et peut-être sa protection me vaudra-t-elle d'être mis au nombre des amis. Car l'ami de l'Époux se tient près de lui et il est ravi d'entendre sa voix. Voilà la voix qui frappe les oreilles de l'Épouse. Écoutons et réjouissons-nous. Ils sont ensemble, ils se parlent. Restons et qu'aucune préoccupation mondaine, que nulle séduction charnelle ne nous arrache à cet entretien.

3. *Voici que vous êtes belle, ma bien-aimée!* dit l'Époux; *voici que vous êtes belle! Voici*, est un cri d'amiration; les autres mots expriment la louange. Admirable, en effet, est celle qui n'est pas devenue humble par la perte de sa sainteté, mais qui réunit l'humilité à la sainteté conservée. Elle mérite assurément qu'on l'appelle belle deux fois, puisqu'elle réunit ces deux beautés. Il est bien rare ici-bas ou de ne pas perdre l'innocence, ou de rencontrer l'humilité jointe à l'innocence; aussi a-t-on raison d'appeler bienheureuse celle qui a ces deux bonheurs, et la preuve c'est que n'ayant la conscience d'aucune faute elle accepte cependant la réprimande. Et nous souffrons à peine nous qu'on nous reprenne, quand nous sommes tombés en de grandes fautes. Pour elle, exempte de tout péché, elle supporte avec une grande égalité d'âme de sévères reproches. Elle a désiré voir l'éclatante beauté de l'Époux: quel mal a-t-elle fait? Elle méritait plutôt des louanges, et elle est réprimandée et elle fait pénitence, et elle dit : *Mon bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe, il demeurera entre mes mamelles* [1], c'est-à-dire, cela me suffit, je ne veux plus savoir que Jésus et Jésus crucifié. Quelle humilité! Malgré l'innocence de sa conduite, elle prend les sentiments d'une pénitente et sans avoir aucun sujet de regret, elle s'en forme un pour avoir lieu de se repentir. Mais, direz-vous, pourquoi a-t-elle été réprimandée si elle n'a commis aucun mal? Voyez la sagesse et la prudence de l'Époux : l'humilité de l'Epouse est aujourd'hui mise à l'épreuve, comme autrefois l'obéissance d'Abraham; et de même que ce saint Patriarche, après avoir pleinement obéi, s'est entendu dire : *Je sais maintenant que tu crains Dieu* [2], il est dit aujourd'hui à l'Épouse, en d'autres

[1] Exode, XXXIII, 11. — [2] Ps. L, 9. — [3] Luc, I, 48.

[1] Cantiq., I, 12. — [2] Genèse, XXII, 12.

termes : je vois maintenant que vous êtes humble; car tel est le sens de ces paroles : *Voici que vous êtes belle*, et l'Époux répète cet éloge pour montrer qu'à la beauté de l'innocence elle a ajouté la beauté de l'humilité; *voilà que vous êtes belle, ô ma bien-aimée, voilà que vous êtes belle!* Je reconnais que vous êtes belle, non-seulement de l'amour que vous avez pour moi, mais aussi de votre humilité. Je ne dis plus, comme précédemment, que vous êtes belle entre les femmes, d'un éclat répandu sur vos joues et sur votre cou, je dis que vous êtes belle simplement et non par comparaison, ou en partie.

4. Et il ajoute : *Vos yeux sont les yeux d'une colombe*. Ceci est encore l'éloge visible de son humilité, car ces paroles ont trait à la réprimande qu'ont value à l'Épouse ses recherches trop hautes, et à la suite de laquelle elle revient sur-le-champ, à des désirs plus simples, en disant : *Mon bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe*. Il y a certes bien loin de la vision de la gloire à un bouquet de myrrhe; aussi est-ce un acte d'admirable humilité d'en revenir là : *vos yeux* sont pour moi, *des yeux de colombes*. Vous n'avez plus, lui dit-il, une trop haute opinion de vous-même, vous n'avez plus de prétentions excessives; mais, pareille aux petits oiseaux, vous placez votre nid dans les trous de la pierre; vous demeurez dans mes plaies, vous considérez d'un regard de colombe mon incarnation et ma passion.

5. L'Esprit-Saint étant apparu sous la forme d'une colombe [1], nous sommes invités par cet emblème à avoir des regards spirituels; si vous acceptez cette interprétation, il conviendra de rapporter ce texte à ce que les compagnes de l'Épouse lui ont dit précédemment, quand elles lui promettaient des chaînes d'or [2]. Elles se proposaient moins alors, je l'ai montré plus haut [3], d'orner les oreilles de son corps que de régler celles de son cœur. Peut-être que son cœur rendu plus pur par la foi qui vient de l'ouïe est plus capable de voir ce qu'elle ne voyait pas autrefois; et comme au moyen de ces chaînes d'or elle a acquis une vue plus pénétrante des choses spirituelles, elle a plu à l'Époux qui aime à se laisser voir en esprit; et lui faisant de cette vue un titre de gloire, il lui dit : *Vos yeux sont des yeux de colombe*. Regardez maintenant en esprit; car l'esprit, le Seigneur Jésus-Christ est devant vous [4]. Vous le pouvez, parce que *vos yeux sont des yeux de colombe*. Vous ne le pouviez faire auparavant: aussi avez-vous dû être réprimandée; mais aujourd'hui recevez la faculté de voir, parce que *vos yeux sont des yeux de colombe*, c'est-à-dire, des yeux tout spirituels. Ce n'est pas tout à fait la faveur que vous demandiez et que vous ne pouviez obtenir encore; mais qu'elle vous suffise; un jour sans doute vous serez conduite de clarté en clarté; pour le moment voyez d'une vue compatible avec votre état présent, et lorsque vos forces auront grandi, votre vue s'accroîtra avec elles.

1 Math., III, 6. — 2 Cantiq., I, 10. — 3 Sermon XLI, n° 4. — 4 Thren., IV, 20.

6. Je ne crois, mes frères, cette vision ni ordinaire, ni commune, bien qu'elle soit inférieure à celle dont nous jouirons dans la vie future. Jugez-en par ce qui suit : *Que vous êtes beau, ô mon bien-aimé! que vous êtes beau!* A quelle hauteur d'intelligence se place l'Épouse! Comme elle élève son âme, quand elle revendique le maître de toutes choses comme son bien-aimé et sa propriété! Remarquez qu'elle ne l'appelle pas seulement *bien-aimé* mais *mon bien-aimé*, pour exprimer qu'il est à elle. Admirable vision, qui donne à l'Épouse une confiance et une autorité telles que, dans le maître de l'univers, elle ne voit plus son Seigneur, mais son bien-aimé. Ici plus d'images, ni de représentation venues des sens, plus de chair, plus de croix, plus d'infirmités corporelles. Dans tout cela, dit le prophète, il n'y avait *ni éclat ni beauté* [1]. Aujourd'hui elle trouve qu'en lui tout est beau et resplendissant, ce qui indique que l'Époux lui apparaît en une vision plus admirable; il lui parle bouche à bouche, comme autrefois au saint homme Moïse [2]; elle voit Dieu clairement, non en énigme ou en figure, et ses lèvres le proclament tel qu'elle le contemple dans cette vision sublime et ravissante; elle l'aperçoit des regards de l'âme; ses yeux ont vu le Roi dans tout son éclat, moins comme Roi, que comme bien-aimé. Qu'un prophète l'ait vu sur un trône élevé et glorieux ; qu'un autre atteste qu'il lui est apparu face à face, la supériorité appartient ici à l'Épouse, qui a vu son bien-aimé, tandis que les autres n'ont vu qu'un maître. Vous lisez dans Isaïe : *J'ai vu le Seigneur sur un trône sublime et élevé* [3]; et dans la Genèse : *J'ai vu Dieu face à face et ma vie a été sauvée* [4]. Mais, *si je suis votre Seigneur, où est la crainte que vous me devez* [5]*?* Cette manifestation dont le Seigneur a honoré les prophètes, était accompagnée d'épouvante, parce que la terreur est là où Dieu habite. Si le choix m'était donné, je préférerais la vision accordée par amour à l'Épouse. La crainte est un châtiment, tandis que l'amour chasse la

1 Isaïe, LIII, 2. — 2 Exode, XXXIII, 11. — 3 Isaï., VI, 1. — 4 Gen., XXXII, 30. — 5 Malach., I, 6.

crainte [1]. Il y a certainement une grande différence entre apparaître terrible en ses desseins sur les enfans des hommes et se montrer plus beau que tous les enfants des hommes [2]. *Voici que vous êtes beau, ô mon bien-aimé! que vous êtes beau!* Ces paroles respirent l'amour et non la crainte.

7. Mais, peut-être êtes-vous inquiets et vous demandez-vous : comment les paroles prononcées par le Verbe arrivent-elles à l'âme, et réciproquement, comment les paroles de l'âme arrivent-elles au Verbe, de sorte que l'âme entende la voix de celui qui lui parle pour rendre témoignage à sa beauté, et qu'à son tour elle célèbre celui qui la loue. Comment cela peut-il se faire? Quand nous parlons, nous articulons des mots : l'Époux n'en articule aucun; de son côté, l'âme ne peut parler qu'autant que la bouche corporelle lui prête des sons pour se faire entendre. Votre question est donc fondée; mais songez qu'un esprit parle d'une façon spirituelle et ce qu'il dit doit être entendu de la même manière. Toutes les fois que vous entendez dire, ou que vous lisez que le Verbe et l'âme conversent ensemble, qu'ils se regardent, n'allez pas penser que des paroles matérielles soient échangées, ou que des images physiques apparaissent entre les interlocuteurs. Voici l'idée que vous devez concevoir de ces choses : le Verbe est esprit; l'âme aussi est esprit : ils ont un langage par lequel ils se parlent et se révèlent leur présence; or, le langage du Verbe c'est la bonté avec laquelle il se communique, et celui de l'âme c'est l'ardeur de son amour. L'âme dénuée de cette ardeur n'a pas de langage; elle est impuissante à parler et ne peut converser avec le Verbe. Lorsque le Verbe met sa langue en mouvement et veut parler, l'âme ne peut pas ne pas être émue. *La parole de Dieu est vivante et efficace; elle perce mieux qu'une épée à deux tranchants; elle entre et pénètre jusque dans les replis de l'âme et de l'esprit* [3]. De son côté, lorsque l'âme parle, le Verbe peut encore moins l'ignorer, non-seulement parce qu'il est présent partout, mais parce que s'il ne stimulait lui-même la dévotion de cette âme, elle n'entrerait point en mouvement.

8. Pour le Verbe, dire à l'âme *vous êtes belle* et l'appeler *bien-aimée*, c'est donc mettre en elle le sentiment qui la porte à aimer et à se croire aimée; et pour l'Épouse appeler le Verbe bien-aimé et le proclamer beau, c'est lui attribuer, sincèrement et sans réserve, cette grâce qui l'incline à aimer et la rend aimée; c'est admirer sa prévenance, c'est s'extasier sur sa bonté. La beauté de l'Époux c'est son amour, amour d'autant plus grand qu'il est prévenant. Par conséquent l'Épouse proclame avec d'autant plus de force et d'ardeur son besoin d'être aimée que, dans ce sentiment, l'affection devance l'objet aimé. Le langage du Verbe c'est l'infusion du don, et la réponse de l'âme c'est l'admiration mêlée à l'action de grâces; plus elle est aimée, plus elle aime, et l'admiration qu'elle ressent est d'autant plus vive qu'elle se sent prévenue. Aussi ne se contente-t-elle pas de dire une fois seulement que l'Époux est beau : elle le répète et, par cette répétition, elle exprime la perfection de sa beauté.

9. Ou au moins, elle indique ainsi l'admirable beauté qui est dans les deux substances de J.-C.; l'une est celle de la nature et l'autre celle de la grâce. Que vous êtes beau aux yeux de vos anges, Seigneur Jésus, dans la forme divine, au jour de votre éternité, engendré avant l'aurore, dans la gloire des saints; vous, splendeur et figure de la substance de votre Père, beauté pure et sans fin de la vie éternelle! Que vous êtes beau pour moi, mon Seigneur, lorsqu'abandonnant cette beauté, vous vous anéantissez et dépouillez de vos rayons! Alors votre bonté a jeté un plus vif éclat, en même temps que votre charité et votre grâce se dilataient. Que mes yeux vous trouvent brillante, étoile de Jacob [1]! Que vous êtes éclatante, fleur sortie de la racine de Jessé [2]! De quelle douce lumière vous m'éclairez en mes ténèbres, soleil qui vous levez dans les hauteurs [3]! De quelle étonnante vertu vous êtes environné dans votre conception, œuvre de l'Esprit-Saint, dans votre naissance d'une vierge, dans l'innocence de votre vie, dans les flots de votre doctrine, dans vos saisissants miracles, dans la manifestation de vos mystères! Que vous êtes brillant, même après votre coucher, ô soleil de justice, quand vous ressuscitez du sein de la tombe! Que vous êtes beau, en vos vêtements, ô roi de gloire [4]! quand vous rentrez dans les profondeurs des cieux! A la vue de toutes ces merveilles, comment *tous mes os ne vous diraient-ils pas : Seigneur, qui est semblable à vous* [5]?

10. L'Épouse voyait dans l'Époux ces beautés et d'autres encore, quand elle disait : *Que vous êtes beau, ô mon bien-aimé! que vous êtes beau!* Elle ne découvrait pas simplement ces beautés, mais aussi, sans doute, quelque chose de cette nature supérieure, qui dépasse notre intelligence et qui échappe à notre expérience.

[1] Jean, IV, 18. — [2] Ps., XLIV, 3. — [3] Hébr., IV, 12.

[1] Nomb., XXIV, 17. — [2] Isaï., XI, 1. — [3] Luc, I, 78. — [4] Isaï., LXIII, 1. — [5] Ps. XXXIV, 10.

Cette répétition désigne donc la beauté de ces deux natures. Entendez ensuite l'Épouse tressaillir à l'aspect et à la parole de son bien-aimé, et exhaler ce chant nuptial, expression de son amour. Voici en effet la suite : *Notre petit lit est couvert de fleurs ; les solives de nos demeures sont de cèdre et nos lambris de cyprès*. Mais réservons ce chant de l'Épouse pour notre prochain entretien ; quand nous aurons réparé nos forces nous serons mieux disposés à célébrer avec une nouvelle allégresse, en compagnie de l'Épouse, les louanges et la gloire de l'Époux, J.-C. notre Seigneur, qui est le Dieu béni dans les siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XLVI

De l'état et de la composition de l'Église. Comment, par la vie active menée dans l'obéissance, on parvient à la vie contemplative.

1. *Notre petit lit est couvert de fleurs : les solives de nos maisons sont de cèdre et nos lambris de cyprès* [1]. L'Épouse entonne un chant nuptial et décrit en style admirable sa chambre et son lit. Elle invite l'Époux au repos. En effet, c'est le comble du bonheur de se reposer et d'être avec J.-C. Cependant il lui faut sortir de là, pour aller à la conquête des âmes appelées au salut. Présentement croyant avoir trouvé l'occasion, elle annonce à l'Époux que la chambre du repos est ornée, et montrant du doigt son lit, elle invite le bien-aimé à s'y reposer : semblable aux disciples qui allaient à Emmaüs, cédant à l'ardeur de son amour, elle entraîne l'Époux dans l'hôtellerie de son cœur et le supplie d'y passer la nuit avec elle, puis, avec Pierre, elle s'écrie : *Seigneur, nous sommes bien ici* [2].

2. Cherchons maintenant le sens spirituel de ce texte. Le lit où l'on se repose dans l'Église désigne, à mon avis, les monastères où l'on mène une vie exempte des embarras et des sollicitudes du siècle. Ce lit, c'est le régime et l'état des religieux qui se conforment aux préceptes et aux exemples des Pères, et qui, comme autant de fleurs éclatantes, répandent une suave odeur. Par les maisons dont il est ici question, il faut entendre les assemblées chrétiennes ; par les poutres, ceux qui sont élevés en dignité, les chefs, que les préceptes saints qu'ils imposent assimilent à ces poutres vigoureuses, soutiens des murs ; ils empêchent les religieux de vivre au gré de leurs caprices ; grâce à eux les hommes ne sont pas des murs inclinés, chancelants, privés d'appui et prêts à s'écrouler. Les lambris fortement attachés aux poutres et qui ornent les maisons, représentent, je crois, les mœurs douces et graves du clergé et les offices qu'on y remplit. Comment les ordres religieux subsisteraient-ils s'ils n'étaient soutenus par la générosité et la faveur des Princes qui en sont comme les poutres, et si leur puissance ne les protégeait ?

3. Quant aux poutres de cèdre et aux lambris de cyprès dont il est ici parlé, la nature de ces différentes sortes de bois est indubitablement le symbole des qualités qui conviennent aux ordres nommés précédemment. Comme le cèdre est un bois incorruptible, odoriférant et d'une grande hauteur, il montre assez quels hommes doivent être choisis pour ressembler à ces poutres. Il ne faut mettre à la tête des autres que des hommes forts et constants, solidement établis dans l'espérance, dont le cœur soit entièrement élevé vers les choses d'en haut, qui répandent partout la bonne odeur de leur foi et de leur vie et qui puissent dire, avec l'apôtre : *en tout lieu nous sommes devant Dieu la bonne odeur de J.-C.* [1]. Le cyprès, qui est aussi un bois incorruptible et embaumé, indique que les clercs doivent être de bonne vie et d'une foi solide, afin de mériter d'être considérés comme la beauté de la maison,

[1] Cantiq., I, 15, 16. — [2] Matth., XVII, 4.

[1] II Cor., II, 15.

comme des lambris qui la parent. Il est écrit en effet : *La sainteté doit être l'ornement de votre maison dans toute la suite des siècles* [1]. Ici apparaît la beauté de la sainteté et la persévérance de le grâce. L'homme choisi pour être la gloire d'une maison doit donc briller par ses bonnes mœurs, et, bien que sa vie soit intérieure, il est nécessaire qu'il mérite néanmoins un bon témoignage du monde même. Il y a encore dans ces bois d'autres propriétés, images des qualités qui conviennent à ces hommes et qu'on peut entendre en un sens spirituel; je les omets pour n'être pas trop long.

4. Voyez dans ce verset l'état de l'Église fidèlement retracé. On y trouve l'autorité des prélats, la dignité des clercs, les bonnes mœurs du peuple et la paix de la vie monastique. Quand toutes ces choses sont dans l'ordre, leur vue fait la joie de l'Église notre mère. Elle les remet alors sous les yeux de son bien-aimé, à qui elle rapporte toute leur beauté, comme à l'auteur de tout bien, sans rien attribuer à ses mérites personnels. Si elle dit *notre lit, nos demeures*, c'est pour marquer son amour et non pour usurper ces biens. L'excès de son affection lui donne la confiance que tout ce qui est au bien-aimé ne peut lui être étranger. Elle pense que sans cesse occupée à chercher, non ses propres intérêts, mais ceux de l'Époux, elle ne doit pas être privée de son intimité, ni de son repos. Aussi ne craint-elle pas de dire que le lit et la maison lui sont communs avec son Époux. Voici ses expressions : *notre lit, les poutres de nos maisons, nos lambris*, etc. Elle prend, sans hésiter, sa part des biens de l'Époux à qui l'amour l'unit. Il n'en est pasainsi de celle qui n'a jamais renoncé à sa volonté propre; elle se repose seule, elle habite seule, on plutôt elle n'est pas seule, elle s'oublie dans la compagnie des femmes de mauvaise vie, je veux dire, dans les désirs déréglés de la chair, et elle dissipe ses biens et la portion de l'héritage dont elle avait exigé sa part.

5. Mais vous qui entendez ou qui lisez ces paroles du Saint-Esprit, pouvez-vous vous appliquer quelques-unes des choses que nous venons de dire, et reconnaître en vous une ombre de la félicité de l'Épouse que l'Esprit Saint célèbre dans ce chant d'amour? Ne peut-on pas dire de vous, que vous entendez sa voix et que vous ne savez ni d'où elle vient, ni où elle va? Vous aspirez peut-être aussi au repos de la contemplation, et vous avez raison; seulement, n'oubliez pas ces fleurs dont il est dit que le lit de l'Épouse est couvert; ayez soin de couvrir le vôtre des fleurs des bonnes œuvres, de l'exercice des vertus, comme d'autant de plantes odoriférantes et qu'elles devancent les fruits d'un saint repos. Autrement si vous aspirez au repos avant d'avoir travaillé; si oubliant la fécondité de Lia, vous ne mettez vos jouissances que dans les caresses de Rachel, c'est vouloir vous endormir en un désœuvrement sensuel, exiger la récompense avant le soir, prendre la nourriture avant de l'avoir gagnée et par conséquent renverser l'ordre naturel des choses. L'apôtre dit : *Que celui qui ne travaille pas, ne mange pas* [1]. *J'ai acquis l'intelligence par la pratique de vos commandements* [2] dit le prophète. Sachez donc que le bonheur de la contemplation ne se trouve que dans l'obéissance à la loi de Dieu ; ne vous imaginez pas que l'amour du repos vous autorise à rien retrancher à l'obéissance ou aux traditions des anciens. S'il en est ainsi, l'Époux ne prendra point son repos avec vous dans le même lit, dans ce lit surtout que vous aurez couvert de paille et d'orties, au lieu des fleurs de l'obéissance. Non, il n'exaucera pas vos prières, il ne se rendra pas à votre appel, et lui qui a aimé l'obéissance jusqu'à la mort ne se donnera point à un révolté. Il n'approuve pas l'inutile repos de votre contemplation, lui qui dit dans le prophète : *Je me suis épuisé par mes efforts* [3]. Il parle ici du temps où exilé du ciel, de la patrie et du parfait repos qu'on y goûte, il a opéré notre salut sur la terre. Je crains aussi de vous voir enveloppé dans cette formidable sentence qui foudroie les Juifs perfides : *Je ne puis plus souffrir vos néoménies, ni vos sabbats, ni vos autres fêtes ;* et encore : *Je hais vos solennités des premiers jours du mois; elles me sont à charge* [4]. Le prophète pleurera aussi sur vous et il dira : *ses ennemis l'ont vu et ils se sont moqués du sabbat* [5]. Comment, en effet, l'ennemi ne se moquerait-il pas de ce que le bien-aimé rejette avec horreur?

6. J'admire l'impudence de quelques-uns d'entre vous qui, après avoir jeté partout le désordre au milieu de cette communauté, nous avoir indignés par leur audace et bravés par leur fierté et leur révolte, osent encore, dans d'instantes prières, inviter le Dieu de pureté à venir se reposer sur le lit d'une conscience indigne. Mais, dit le Seigneur, *lorsque vous étendrez vos mains, je détournerai mes yeux, et quand vous multiplierez vos prières, je ne vous écouterai pas* [6]. Quoi! votre lit est couvert de

[1] Ps. XCII, 5.

[1] II Thess., III, 10. — [2] Ps. CXVIII, 104. — [3] Jérém., VI, 11. — [4] Isai., I, 13, 14. — [5] Thren., I, 7. — [6] Isai., I, 15.

corruption au lieu de fleurs et vous y entraîneriez le roi de gloire? Est-ce pour qu'il s'y repose, ou pour vous jouer de lui? Le centurion, dans son indignité, ne veut pas laisser entrer dans sa maison celui dont la foi embaume tout Israël [1], et vous voulez le contraindre à se reposer en vous, qui êtes souillés de tant de péchés? Le Prince des apôtres lui crie : *Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un pécheur* [2]; et vous lui dites : entrez en moi, Seigneur, parce que je suis saint? Pierre dit : *Soyez unanimes dans la prière, aimez vos frères* [3] : et le vase d'élection ajoute : *Élevez des mains pures, sans colère et sans contention* [4]. Voyez-vous comment le Prince des apôtres et le Docteur des nations sont du même avis, pour recommander la paix et la tranquillité dans la prière. Continuez donc d'élever, tout le jour, vers Dieu, vos mains, vous qui tout le jour molestez vos frères, semez entre eux la division et qui brisez l'unité.

7. Et que voulez-vous que je fasse, direz-vous? Purifiez votre conscience de tout levain de colère et de dispute, de murmure et d'envie; ôtez de votre cœur tout ce que vous savez opposé à la paix fraternelle, ou à l'obéissance à vos supérieurs. Environnez-vous des fleurs de toute espèce de bonnes actions, de louables désirs et de l'odeur de toutes les vertus, exercez-vous à tout ce qui est vrai, sincère, honnête, juste, saint, aimable, édifiant, vertueux, louable; réglez vos mœurs et que tel soit l'objet de vos pensées. Vous aurez droit alors d'inviter l'Époux à descendre en vous et, après l'y avoir introduit, vous pourrez lui dire, en toute vérité : *Notre petit lit est couvert de fleurs;* car votre conscience exhalera un parfum de piété, de paix, de douceur, de justice, d'obéissance et de joyeuse humilité.

8. Que chacun se regarde comme la maison spirituelle de Dieu, pourvu toutefois qu'il ne vive pas selon la chair, mais selon l'esprit, car *le temple de Dieu est saint*, dit saint Paul, *et vous êtes ce temple* [5]. Donnez donc, mes frères, donnez tous vos soins à cet édifice spirituel qui est vous-mêmes, de peur qu'élevé très-haut, sans être lié, ni consolidé par des bois assez forts, il ne s'ébranle et ne s'écroule. N'y employez que des bois solides et incorruptibles, c'est-à-dire, la chaste crainte du Seigneur, cette crainte qui dure dans tous les siècles [6]; la patience dont il est écrit : *la patience des pauvres ne périra jamais* [7]; la longanimité qui inébranlable sous le poids de quelque construction que ce soit, garde sa solidité durant toute la vie bienheureuse, conformément à cette parole du Sauveur dans l'Évangile : *Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé* [1]. Mais employez par-dessus tout la charité qui ne meure pas; la charité *est forte comme la mort, et le zèle de l'amour est inflexible comme l'enfer* [2]. Faites donc en sorte de placer sous ces poutres et d'y attacher d'autres bois aussi beaux et aussi précieux, du moins ceux qui seront à votre disposition; façonnez-en ces lambris destinés à embellir la demeure; j'entends, par là, des paroles de sagesse ou de science, la prophétie, le don d'opérer des guérisons, l'interprétation des langues et autres faveurs semblables, plus propres à orner que nécessaires au salut. Ici je n'ai point de commandement à vous adresser, c'est un conseil que je donne. Ces sortes de bois sont difficiles à trouver et leur préparation n'est pas sans danger; aujourd'hui surtout il est visible que notre terre en produit rarement. Je vous conseille donc de ne pas trop les rechercher; préparez vos lambris avec d'autres bois qui, pour paraître moins beaux, n'en sont pas moins forts; on peut les rencontrer plus facilement et plus sûrement.

9. Puissé-je être moi-même riche de ces bois dont est remplie l'Église, jardin de l'Époux, posséder la paix, la bonté, la bénignité, la joie de l'Esprit-Saint, exercer la miséricorde avec empressement, faire l'aumône avec simplicité, me réjouir avec ceux qui se réjouissent, pleurer avec ceux qui pleurent [3]! N'estimez-vous pas dignement ornée, du moins quant aux lambris, une maison que vous voyez revêtue soigneusement et avec art des bois que je viens de nommer? Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison [4]; donnez-moi, je vous prie, de ces bois avec lesquels je vous disposerai le lit de ma conscience, la mienne et non celle d'autrui. Je m'en contenterai et sur ce point mon sentiment sera celui de beaucoup; je pense que vous vous en contenterez vous-même. Les autres bois, je les laisse aux apôtres et aux hommes apostoliques. Pour vous, mes chers enfants, vous ne les avez peut-être pas; si vous les avez, ayez confiance, approchez avec assurance de la pierre angulaire, pierre choisie et précieuse. Soyez vous-mêmes placés comme des pierres vivantes sur les fondations des apôtres et des prophètes; soyez des maisons spirituelles, un sacerdoce royal; offrez à Dieu des hosties spirituelles par J.-C. [5], l'Époux de l'Église, Notre-Seigneur, qui est le Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Math., VIII, 8, 10. — [2] Luc, V, 8. — [3] Pierre, II, 17. — [4] I Tim., II, 8. — [5] I Cor., III, 19. — [6] Ps. XVIII, 10. — [7] Id., IX, 19.

[1] Math., X, 22. — [2] Cantiq., VIII, 6. — [3] Rom., XII, 8, 15. — [4] Ps. XXV, 8. — [5] Ephes., II, 19, 22; et I Pierre, II, 4, 9.

SERMON XLVII

De trois espèces de fleurs : de la virginité, du martyre et des bonnes œuvres. De la dévotion qui doit accompagner la récitation de l'office.

1. *Je suis la fleur des champs et le lis des vallées* [1]. Ce que l'Épouse avait dit des fleurs, dont son lit était couvert, a de l'analogie avec ces paroles. Pour que l'Épouse ne s'attribue pas ces fleurs dont son lit parraissait orné et sa chambre embellie, l'Époux se déclare la fleur des champs. Ces fleurs ne viennent pas du lit de l'Épouse, mais des champs; tout leur éclat et leur suavité sont le fruit de la générosité de l'Époux, et personne ne peut lui adresser ce reproche : *Qu'avez-vous que vous ne l'ayez reçu? et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifier* [2]*?* Aussi empressé à former sa bien-aimée que bienveillant en sa tendresse, l'Époux lui montre à qui elle doit attribuer la beauté dont elle se glorifie et les parfums dont son lit est rempli : *Je suis*, dit-il, *la fleur des champs*, ce qui fait votre orgueil vient de moi. Nous trouvons aussi, dans ces paroles, l'avis salutaire de ne jamais nous glorifier : *Si quelqu'un se glorifie, que ce soit dans le Seigneur* [3]. Voilà le sens littéral; aidés de l'Époux cherchons maintenant le sens spirituel.

2. Une fleur peut se trouver en trois endroits : dans un champ, dans un jardin, dans une chambre. Cette remarque nous expliquera plus facilement pourquoi l'Époux s'appelle de préférence la fleur des champs. Une fleur naît dans un champ, dans un jardin, mais jamais dans une chambre; elle y brille, mais elle n'y vient pas, elle n'y croît pas comme dans un champ, ou un jardin; elle y est déposée après y avoir été apportée, mais elle n'y a pas pris naissance. Aussi est-il nécessaire de la remplacer fréquemment et de la renouveler sans cesse; car elle ne conserve longtemps ni son odeur, ni sa beauté. Mais si, comme je l'ai exposé dans un autre sermon, le lit couvert de fleurs représente une conscience riche de bonnes œuvres, vous comprenez que, pour suivre la comparaison, il ne suffit pas de faire le bien une fois où deux : il vous faut ajouter constamment de nouvelles œuvres aux premières, afin que vous récoltiez les bénédictions que vous aurez semées; la fleur de votre bonne œuvre s'incline, se dessèche, et bientôt perd tout son éclat et sa vigueur, si elle n'est continuellement rafraîchie par d'autres œuvres de piété se succédant sans interruption. Voilà ce que j'avais à dire au sujet du lit de l'Épouse.

3. Mais il n'en est ainsi ni du jardin, ni des champs : aux fleurs qu'ils produisent ils donnent sans cesse une nouvelle vigueur, gardienne de leur beauté naturelle. Pourtant entre ces fleurs on trouve encore une différence : pour les produire, les jardins ont besoin du travail et de la culture des hommes. Les champs les donnent spontanément, sans l'industrie de l'homme. Quel est donc ce champ que la charrue n'a pas déchiré, que le hoyau n'a pas touché, qui n'a reçu ni engrais, ni semence, et qui néanmoins est embelli de cette fleur éclatante sur laquelle l'Esprit du Seigneur s'est reposé ? Le savez-vous ? *L'odeur de de mon Fils*, dit Isaac, *est l'odeur d'un champ que Dieu a béni* [1]. Cette fleur des champs n'avait pas encore toute sa beauté et déjà elle répandait son parfum, quand le saint et antique patriarche desséché par les années, les yeux éteints, mais l'odorat actif, la respira en esprit et poussa ce cri de joie. Cette fleur toujours vivace ne doit pas encore s'appeler fleur de la chambre, ni fleur des jardins : elle n'est pas née d'une culture humaine, elle a raison de dire : *Je suis la fleur des champs* venue sans aucun concours humain. Au moment de son éclosion aucune corruption ne l'atteint, de sorte que s'est accompli cet oracle : *Vous ne souffrirez pas que votre saint soit assujetti à la corruption* [2].

4. Si vous le permettez, je vous donnerai encore de ceci une raison qui a son prix. Ce n'est pas sans motif que le sage nous montre le Saint-Esprit sous des formes multiples; il nous

[1] Cantiq., II, 1.— [2] I Cor., IV. — [3] II Cor., X, 17.

[1] Genèse, XXVII, 27. — [2] Ps. XV, 10.

apprend ainsi que cet esprit cache d'ordinaire, sous l'écorce de la lettre, plusieurs sens spirituels. Aussi, les divers points de vue sous lesquels nous avons considéré ces fleurs nous porteront à dire : la virginité est une fleur : le martyre est une fleur : une bonne action est une fleur. La virginité est figurée par la fleur du jardin, le martyre par celle des champs, et la bonne action par celle qui orne la chambre nuptiale. La fleur du jardin est le symbole de la virginité dont la naturelle pudeur fuit le monde, aime la retraite et une vie austère. La fleur du jardin est renfermée ; celle des champs est à la disposition de toutes les mains ; et celle qui est dans la chambre est semée, aussi est-il écrit : *Ma sœur est un jardin fermé, une fontaine scellée* [1]. C'est bien là ce qui indique la pudeur dans une vierge et la conservation de la sainteté complète, telle qu'on la rencontre dans Celle qui fut sainte de corps et d'esprit. Dans la fleur des champs on a le symbole du martyre ; c'est là, en effet, que les martyrs sont exposés aux outrages de tout un peuple et donnés en spectacle aux anges et aux hommes. N'est-ce pas leur voix lamentable que nous entendons dans le psaume : *Nous sommes devenus un sujet d'opprobre à nos voisins ; ceux qui sont autour de nous, se moquent de nous et nous insultent* [2] ? La chambre est aussi la figure d'une bonne action qui rend l'âme tranquille et sûre. Après une bonne œuvre, en effet, on s'endort en paix dans la contemplation, et l'on cherche avec d'autant plus de confiance à étudier et à pénétrer les choses divines, que l'on a plus de droit à se rendre le témoignage de n'avoir point, par amour d'un repos personnel, omis les œuvres de la charité.

5. Toutes ces choses se rencontrent dans le Seigneur Jésus. Il est la fleur du jardin, le rejeton vierge issu d'une vierge. Il est aussi la fleur des champs, il est martyr, et la couronne des martyrs, le modèle du martyre ; il est conduit hors de la ville, il souffre hors du camp ; il est attaché à la croix, donné en spectacle aux hommes et exposé aux outrages de tous. Il est encore la fleur qui couvre le lit nuptial, le miroir et le modèle de toute bonté, comme il le déclare lui-même aux Juifs en disant : *J'ai fait devant vous beaucoup de bonnes œuvres par la puissance de mon Père* [3]. L'Écriture dit encore de lui : *Il a passé en faisant le bien, et en guérissant toutes les infirmités* [4]. Or, si le Seigneur est ces trois choses, pourquoi s'appelle-t-il de préférence la fleur des champs ? C'est sans doute, pour exciter l'Épouse à la patience, car il sait que la persécution la menace, si elle veut vivre pieusement. L'Époux aime donc à se montrer sous l'image de l'état dans lequel il désire que l'Épouse le suive. C'est ce que je vous ai dit ailleurs, qu'elle aspire sans cesse après le repos, tandis qu'il l'excite à la souffrance, lui rappelant *que c'est par beaucoup de tribulations qu'elle doit entrer dans le royaume des cieux* [1]. Aussi, comme il se disposait à retourner vers son Père, après avoir épousé, sur la terre, la nouvelle Église, il lui disait : *L'heure vient où quiconque vous fera mourir croira faire une chose agréable à Dieu* [2] ; et encore : *S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi* [3]. Vous pouvez vous-mêmes trouver, dans l'Évangile, bien des passages qui se rapportent à cette prédiction des maux que l'Épouse doit supporter.

6. *Je suis la fleur des champs et le lys des vallées.* Pendant que l'Épouse montre son lit, l'Époux au contraire lui montre le champ et l'anime au travail, et pour la décider il n'a rien de mieux à lui proposer que son exemple ou que la récompense. *Je suis la fleur des champs.* Ces paroles en effet donnent à entendre qu'il est, ou le modèle du soldat, ou la gloire du triomphateur. Vous m'êtes, l'un et l'autre, ô Jésus, mon Seigneur, mon modèle dans mes souffrances, et la récompense de ma patience. Par l'exemple de votre courage, vous formez mes mains au combat, et, après la victoire, vous me couronnez de la présence de votre majesté, soit que je vous voie combattre, soit que je vous attende non-seulement pour me couronner, mais pour devenir ma couronne même ; vous m'attirez admirablement à vous, et ces deux considérations sont une chaîne puissante capable de tout entraîner. Attirez-moi donc après vous ; avec quelle joie je vous suivrai ! Mais combien il m'est plus doux de jouir de vous ! Si vous êtes si bon pour ceux qui vous suivent, Seigneur, que serez-vous pour ceux qui vous auront rejoint ? *Je suis la fleur des champs ;* que celui qui m'aime vienne dans la campagne ; qu'il ne refuse pas de combattre avec moi, afin qu'il puisse dire : *J'ai combattu le bon combat* [4].

7. Et, parce que les humbles, incapables de présumer d'eux-mêmes sont propres au martyre plus que les orgueilleux, il ajoute : *Je suis le lys des vallées,* c'est-à-dire, la couronne des humbles, désignant leur future élévation par la hauteur de cette fleur. Viendra l'heure en effet où *toute vallée sera remplie, toute montagne et toute colline abaissée* [5]. Alors apparaîtra la splendeur de la vie éternelle, le

[1] Cantiq., IV, 12. — [2] Ps. LXXVIII, 4. — [3] Jean, X, 32. — [4] Act., X, 38.

[1] Act., XVI, 21. — [2] Jean, XVI, 2. — [3] Idem., XV, 20. — [4] II Tim., IV, 7. — [5] Isaï., 40.

vrai lys non des collines, mais des vallées, *car le juste germera comme le lys* [1], dit le prophète. Et qui donc est juste, sinon celui qui est humble ? Lorsque le Seigneur s'inclinait sous la main de saint Jean-Baptiste, son serviteur, et que celui-ci tremblait devant sa Majesté : *Laissez*, dit le Sauveur : *c'est ainsi qu'il nous faut accomplir toute justice* [2], mettant ainsi la consommation de la justice dans la perfection de l'humilité. Le juste est donc humble, le juste s'abaisse comme les vallées. Et si nous avons été trouvés humbles, à notre tour, nous germerons comme le lys et nous fleurirons pendant toute l'éternité devant le Seigneur. N'est-ce pas alors surtout que le juste se montrera vraiment, le lys des vallées quand notre Seigneur *transformera le corps de notre humilité, afin de le rendre conforme à son corps glorieux* [3] ? Il ne dit pas, notre corps, mais le corps de notre humilité, montrant que ceux-là seuls qui sont humbles brilleront de l'admirable et éternelle splendeur de ce lys. Voilà ce que j'ai à dire, sur ce passage ou l'Époux s'appelle la fleur des champs et le lys des vallées.

8. Il serait aussi utile d'examiner ce que l'Époux dit de sa bien-aimée : le temps ne le permet pas. Notre règle nous défend de rien préférer à l'œuvre de Dieu[4]. Saint Benoît notre père à voulu qu'on donnât ce nom aux louanges solennelles dont le tribut se paye tous les jours dans l'Oratoire, pour nous montrer clairement l'attention que nous devons y mettre. Je vous conseille donc, mes bien-aimés, d'apporter toujours à l'office divin un cœur ardent et pur, et de vous présenter devant le Seigneur avec une joie respectueuse. N'y venez pas lâchement, en sommeillant, en bâillant, en ménageant votre voix, en coupant les mots, ou en ne prononçant qu'à demi, ou d'un ton trop bas, en balbutiant et nazillant comme des femmes ; prononcez d'un ton ferme et viril, et avec ce sentiment affectueux que donne le Saint Esprit. Apportez ici un cœur pur, ne pensez qu'à ce que vous chantez. Évitez non-seulement les pensées vaines et inutiles, mais encore celles qui, selon le temps et les lieux, occupent nécessairement les frères servants chargés du service commun. Je vous conseille même de ne pas laisser votre esprit s'entretenir de ce que vous venez de lire dans le cloître, ou de ce que vous venez d'entendre de ma bouche dans cet entretien spirituel. Tout cela est utile sans doute; mais vous ne pouvez vous en nourrir utilement durant l'office ; le Saint-Esprit ne peut agréer une offrande qui suppose la négligence des choses obligatoires. Puissions-nous toujours, sous son inspiration accomplir sa volonté ! Ce sera l'effet de la grâce et de la miséricorde de l'Époux de l'Église, J.-C. N. S. qui est le Dieu béni dans les siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XLVIII

Des louanges que se donnent réciproquement l'Époux et l'Épouse : et comment par l'ombre du Christ il faut entendre son corps et la foi en lui.

1. *Ma bien-aimée est, parmi les filles, comme le lys entre les épines* [5]. Elles sont sans bonté ces filles qui piquent. Rappelez-vous quels germes corrompus la malédiction a valu à notre terre. *Lorsque vous l'aurez cultivée*, dit le Seigneur, *elle ne vous produira que des épines et des ronces* [6]. Tant que l'âme habite dans la chair, elle vit au milieu des épines ; c'est une nécessité qu'elle soit agitée par les tentations, et qu'elle ressente l'aiguillon des tribulations. Si, selon la parole de l'Époux, elle est un lys, qu'elle soit donc attentive et soigneuse à veiller sur elle, environnée qu'elle est de tous côtés d'épines dont les pointes acérées la transpercent. Une fleur, à raison de sa délicatesse, est incapable de résister au plus léger froissement ; si peu qu'on la touche, elle est blessée. Sentez-vous donc combien le prophète a raison de nous exhorter à servir le Seigneur

[1] Osée, XIV, 6. — [2] Math., III, 15. — [3] Philipp., III, 21. — [4] Règle de saint Benoît, chap. IV, 3. — [5] Cantiq., II, 2. — [6] Genèse, III, 18.

dans la crainte [1] ? L'apôtre nous dit aussi d'opérer notre salut avec crainte et tremblement [2]. L'expérience avait révélé à ces amis de l'Époux, et ils n'hésitaient point à appliquer à leurs âmes cette sentence : *Tel qu'un lys entre les épines, telle est ma bien-aimée entre les filles.* L'un d'eux a dit : *Je me suis tourné vers vous dans mon affliction, pendant que l'épine me perçait de sa pointe* [3]. Il a été heureusement percé, puisqu'il en a été converti. A votre tour vous serez heureusement percés si vous êtes pénétrés de componction. Beaucoup renoncent au péché, lorsque le châtiment les frappe et peuvent dire : *Je me suis tourné vers vous, pendant que j'étais percé par la pointe de l'épine.* L'épine c'est le péché, l'épine c'est le châtiment, l'épine c'est le faux frère, l'épine c'est le voisin méchant.

2. *Comme le lys entre les épines, telle est ma bien-aimée parmi les filles.* O lys éclatant ! ô fleur tendre et délicate ! Vous êtes entourée d'incrédules et de scandaleux : marchez avec précaution au milieu des épines ; le monde en est plein ; il y en a sur la terre et dans l'air ; il y en a dans votre chair ; la puissance divine seule, et non votre vertu, vous permettra de marcher, sans blessure, dans ce milieu ; ayez confiance, dit le Seigneur, j'ai *vaincu le monde* [4]. Vous apercevez, de tous côtés, des afflictions pareilles à des buissons épineux : que votre cœur ne se trouble pas, qu'il ne tremble pas : vous savez *que les afflictions produisent la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance, et l'espérance ne trompe pas* [5]. Contemplez les lys des champs : ils grandissent et brillent au milieu des épines : si Dieu conserve ainsi une herbe qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée au feu [6], ne gardera-t-il pas plus soigneusement sa bien-aimée, son épouse chérie ? Le Seigneur garde tous ceux qui l'aiment [7] : *Comme le lys entre les épines, telle est ma bien-aimée parmi les filles.* Ce n'est certainement point une vertu ordinaire que de vivre bon au milieu des méchants, de conserver l'éclat de son innocence et la douceur de ses mœurs parmi des êtres dépravés, et surtout de rester pacifique parmi ceux qui haïssent la paix, et de se montrer l'ami de ceux qui sont nos ennemis. Cette conduite vous méritera d'être justement comparé au lys, puisqu'une des propriétés de cette fleur est de parer et d'embellir de sa blancheur jusqu'aux épines mêmes qui la percent. N'est-ce pas ressembler au lys que de pratiquer la patience évangélique, en priant pour ceux qui nous persécutent et nous calomnient, et en faisant du bien à ceux qui nous haïssent [1] ? Agissez ainsi et votre âme sera l'amie de Dieu, et vous serez l'objet de ses éloges, et il vous dira : *Comme le lys entre les épines, telle est ma bien-aimée entre les filles.*

3. On lit ensuite : *Comme un pommier parmi les arbres de la forêt, tel est mon bien-aimé entre les enfants des hommes.* A son tour, l'Épouse loue son bien-aimé qui vient de la combler d'éloges. Être loué de lui c'est devenir digne de louanges, et le louer c'est comprendre qu'il est digne de louanges, et d'admiration. Comme l'Époux a célébré l'Épouse, en la comparant à une fleur noble et élevée, de son côté, elle le compare à un arbre de choix venu d'une région lointaine et elle indique ainsi sa gloire extraordinaire et sa grandeur. Cependant une chose me surprend dans cet arbre : il est d'une essence moins rare que bien d'autres ; et il ne mérite pas, ce semble, d'être pris comme terme de comparaison, ni de servir à l'éloge que l'Épouse veut décerner à son bien-aimé. *Comme un pommier entre les arbres des forêts, tel est mon bien-aimé parmi les enfants des hommes.* L'Épouse ne semble pas avoir ici une haute estime de l'Époux, puisqu'elle le compare aux arbres de la forêt, arbres stériles, incapables de produire aucun fruit utile à l'homme. Pourquoi donc, négligeant des arbres plus nobles et plus élevés, emprunte-t-elle à ceux-ci une image de l'Époux ? Devait-elle louer si modestement celui qui a reçu la plénitude du Saint-Esprit ? La comparaison prise de cette arbre laisserait supposer des supérieurs à celui qui est sans égal. Que dire à cela ? L'éloge est modeste, je l'avoue, mais parce que l'objet en est petit. On ne célèbre pas ici le Seigneur dans cette grandeur supérieure à toute louange, mais le Seigneur devenu petit, dans l'amabilité de l'enfance, car celui qui est né pour nous est un petit enfant [2].

4. Ici n'est donc pas célébrée la grandeur du bien-aimé, mais son humilité ; et c'est justice et raison de préférer la faiblesse et la folie de Dieu à la puissance, à la sagesse humaines. Les hommes ne sont que des arbres sauvages et stériles, parce que, selon le prophète, *tous se sont écartés de la route et sont devenus inutiles : il n'y en a point qui fassent le bien, pas un seul* [3]. *Comme un pommier entre les arbres de la forêt, tel est mon bien-aimé parmi les enfants des hommes.* Le seul parmi les arbres des forêts, qui produise du fruit, c'est le Seigneur Jésus, comme homme supérieur sans doute aux hommes, mais abaissé au-dessous des

[1] Ps. XI. — [2] Philipp., II, 12. — [3] Ps. XXXI, 4. — [4] Jean, XVI, 33. — [5] Rom., V, 3, 5. — [6] Math., VI, 28, 30. — [7] Ps. CXLIV, 20.

[1] Luc, VI, 27, 28. — [2] Isai., IX, 6. — [3] Ps. XIII, 3.

anges [1], car en s'incarnant, il s'est soumis aux anges d'une manière merveilleuse, bien qu'en restant Dieu, il les ait retenus sous son autorité. *Vous verrez*, dit-il, *les anges de Dieu monter et descendre sur la tête du fils de l'homme* [2]. En effet, dans le même homme, qui est J.-C., les anges soutiennent la faiblesse, et adorent la majesté. Mais comme ses abaissements sont plus doux et plus suaves à l'Épouse, elle loue de préférence sa grâce; elle exalte sa miséricorde; elle admire sa condescendance. Elle préfère l'admirer homme parmi les hommes, plutôt que Dieu parmi les anges, semblable au pommier des forêts plutôt qu'à celui des jardins : et elle ne croit pas son éloge amoindri par le contraste d'une faiblesse qui relève sa bonté. En paraissant affaiblir les titres de l'Époux, elle les relève; quand elle néglige sa grandeur, c'est pour laisser éclater davantage les prévenances de son amour. De même que l'apôtre déclare la folie et la faiblesse de Dieu plus sage et plus forte que les hommes [3], (non que anges); comme le prophète proclame J.-C. le plus beau des enfants des hommes [4], et non des anges; ainsi l'Épouse inspirée du même esprit, a certainement, dans ce passage et sous cette figure d'un arbre fruitier et d'autres arbres sauvages, prétendu relever la beauté de l'homme-Dieu au-dessus de celle des hommes, mais non au-dessus de l'excellence des anges.

5. *Comme un pommier entre les arbres des forêts, tel est mon bien-aimé parmi les enfants des hommes.* Elle a raison de dire : *Entre les enfants des hommes.* Car bien qu'il soit fils unique du Père, il a travaillé sans jalousie à lui donner un grand nombre d'autres enfants qu'il ne rougit pas d'appeler ses frères ; il est le premier-né d'une nombreuse famille. Fils par nature, il est de droit au-dessus de tous les adoptés de la grâce. *Comme un pommier entre les arbres de la forêt, tel est mon bien-aimé parmi les enfants des hommes.* Oui, *comme un pommier*, qui, en qualité d'arbre fruitier, donne et une ombre rafraîchissante et des fruits excellents. N'est-il pas un arbre fruitier lui dont les fleurs engendrent des fruits de gloire et d'honneur [5] ? Oui, il est un arbre de vie pour ceux qui l'embrassent [6]; aucun des arbres de la forêt ne lui est comparable : si beaux, si élevés qu'ils soient, si utiles qu'ils paraissent, et dans la prière, et dans le gouvernement, et dans l'enseignement, et dans les exemples qu'ils donnent, néanmoins la Sagesse de Dieu, le Christ seul est un arbre de vie, seul le pain vivant descendu du ciel et qui donne la vie au monde [1].

6. C'est pourquoi l'Épouse a dit : *Je me suis reposée à l'ombre de celui que j'avais désiré et son fruit a été doux à ma bouche* [2]. Elle avait raison de désirer une ombre qui lui apportât à la fois du rafraîchissement et de la nourriture. Encore que les autres arbres des forêts puissent vous prêter leur ombre, ils ne nourrissent pas des fruits du salut éternel. Il n'y a qu'un seul principe de vie, un seul médiateur entre Dieu et les hommes : J.-C. homme-Dieu [3], qui dit à son Épouse : *Je suis ton salut* [4]. *Moïse*, ajoute-t-il, *ne vous a pas donné le pain du ciel, c'est mon père qui vous a donné le véritable pain céleste* [5]. Voilà pourquoi l'Épouse souhaitait surtout l'ombre du Christ ; il est le seul, en effet, qui non-seulement rafraîchit contre l'ardeur du vice, mais qui remplit le cœur des douceurs de la vertu. *Je me suis reposée à l'ombre de celui que j'avais désiré.* Son ombre c'est sa chair; son ombre c'est la foi. Pour Marie, l'ombre a été la chair de son propre fils; pour moi, c'est la foi. Et pourtant, sa chair ne m'est-elle pas aussi une ombre à moi qui la mange, dans le mystère de l'Eucharistie ? La sainte Vierge a aussi éprouvé la fraîcheur de l'ombre de la foi, elle à qui il fut dit : *Vous êtes heureuse parce que vous avez cru* [6]. *Je me suis reposée à l'ombre de celui que j'avais désiré.* Le prophète dit aussi : *L'Esprit, le Christ, le Seigneur est devant nous; nous vivons à son ombre parmi les nations* [7]. Dans l'ombre parmi les nations, mais dans la lumière avec les anges. Nous restons dans l'ombre, tant que nous vivons sous le règne de la foi, loin de la réalité. C'est pourquoi le juste vit dans l'ombre, parce qu'il vit de la foi. Mais celui qui vit de l'intelligence est heureux, il n'est plus dans l'ombre; il habite la lumière. David était juste, et il vivait de la foi quand il disait à Dieu : *Donnez-moi l'intelligence, afin que j'apprenne vos commandements et je vivrai* [8]. Il savait que l'intelligence succéderait à la foi, et qu'à l'intelligence seraient données la lumière de la vie et la vie de la lumière. Mais il faut d'abord entrer dans l'ombre et arriver à ce que l'ombre figure. *Vous ne comprendrez pas*, dit le Seigneur, *si d'abord vous n'avez cru* [9].

7. Vous le voyez, la foi est en même temps et la vie et l'ombre de la vie; au contraire la vie passée dans les délices n'étant pas la vie de la foi est la mort et l'ombre de la mort. *La veuve*

[1] Ps. VIII, 6. — [2] Jean, I, 51. — [3] I Cor., I, 25. — [4] Ps. XLIV, 3. — [5] Eccli., XXIV, 25. — [6] Prov., III, 18.

[1] Jean, VI, 41, 33. — [2] Cantiq., II, 3. — [3] I Timoth., II, 5. — [4] Ps. XXXIV, 3. — [5] Jean, VI, 32. — [6] Luc, I, 45. — [7] Thren., IV, 20. — [8] Ps. CXVIII, 73, 144. — [9] Isaï., VII, 9.

qui vit dans les délices est morte bien qu'elle paraisse vivante [1]. La sagesse de la chair est la mort [2]. Elle est aussi l'ombre de la mort, de cette mort qui torture à jamais. Nous étions jadis assis dans les ombres ténébreuses de la mort, quand nous menions une vie toute charnelle, au lieu de suivre la foi ; que nous étions morts à la justice et sur le point d'être engloutis par la seconde mort. Car autant l'ombre est voisine du corps qui la produit, autant cette vie nous rapprochait de l'enfer. *Si le Seigneur ne m'eût secouru*, est-il dit, *mon âme était menacée d'habiter l'enfer* [3]. Mais maintenant nous sommes passés de l'ombre de la mort à l'ombre de la vie, ou plutôt, nous avons été transférés de la mort à la vie [4], en vivant à l'ombre de Jésus-Christ, si toutefois nous vivons et si nous sommes vraiment sortis de la mort. Car je ne crois pas qu'il suffise d'être à l'ombre de Jésus-Christ, pour vivre en elle ; tous ceux qui ont la foi ne vivent pas pour cela de la vie de la foi. La foi sans les œuvres est morte : elle ne peut donner la vie qu'elle n'a jamais eue. Aussi le prophète après avoir dit : *L'Esprit, le Christ, le Seigneur est devant nous*, ne se borne pas à poursuivre et à dire : nous sommes sous son ombre, mais il ajoute : *Nous vivrons sous son ombre, au milieu des gentils*. Efforcez-vous donc de vivre sous son ombre, à l'exemple du prophète, afin de régner un jour dans sa lumière ; car il n'a pas seulement de l'ombre, il a encore de la lumière. Par sa chair il est l'ombre de la foi ; par l'esprit il est la lumière de l'intelligence. Il est chair et esprit : chair pour ceux qui habitent dans la chair ; esprit devant notre face, c'est-à-dire, dans l'avenir, à la condition d'oublier ce qui est derrière nous, de marcher en avant, et ce but atteint, d'éprouver ce qui est dit : *La chair ne sert de rien, c'est l'esprit qui vivifie* [5]. Je sais un homme, qui encore dans sa chair, a dit : *Si nous avons connu le Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus de cette sorte* [6]. Ce sont ses paroles : mais nous, qui n'avons pas encore mérité d'être ravis au paradis, ni jusqu'au troisième ciel, en attendant, nourrissons-nous de sa chair, adorons ses mystères, suivons ses exemples, conservons la foi et nous vivrons certainement sous son ombre.

[1] I Timot., v, 6. — [2] Rom., viii, 6. — [3] Ps. xciii, 17. — [4] I Jean, iii, 14. — [5] Jean, vi, 64. — [6] II Cor., v, 16.

8. *Je me suis reposée à l'ombre de celui que j'avais désiré*. Peut-être l'Épouse se glorifie-t-elle d'avoir éprouvé quelque chose de plus heureux : elle ne dit pas, comme le prophète, qu'elle vit sous l'ombre, mais qu'elle s'y est reposée. S'asseoir, c'est se reposer ; or, se reposer à l'ombre, c'est plus que d'y vivre, comme y vivre est plus que d'y être seulement. S'appliquant donc à lui-même ce qui est commun à un grand nombre de personnes, le prophète dit : *Nous vivons sous son ombre*; mais l'Épouse, jouissant d'un privilége particulier, se glorifie, au singulier, d'y être assise. Elle ne dit pas au pluriel : Nous sommes assis, comme le prophète dit : *Nous vivons* ; mais, afin que vous connaissiez sa prérogative, elle dit au singulier : *Je suis assise*. Là où nous vivons dans le travail, et où la conscience de nos péchés nous assujettit à la crainte, elle se repose doucement, dans la dévotion et l'amour ; la crainte est un châtiment, mais l'amour est suavité. Aussi ajoute-t-elle : *Et son fruit a été doux à ma bouche*, désignant ainsi la douceur de la contemplation que lui avait procurée le délicieux amour qui la soutenait. Mais tout cela se passait dans l'ombre, parce qu'elle ne voyait encore qu'à travers un miroir et en énigme. Il arrivera un temps, où la lumière diminuera les ombres, ou plutôt les dissipera entièrement ; la vision commencera pour ne plus cesser. Alors il n'y aura pas seulement douceur pour la bouche, il y aura satiété pour l'estomac et une satiété sans dégoût. *Je me suis assise à l'ombre de celui que j'avais désiré, son fruit a été doux à ma bouche*. Reposons-nous aussi nous-mêmes, avec l'Épouse; glorifions de la suavité que nous avons goûtée le père de famille qui nous a invités à un tel festin, l'Époux de l'Eglise, J.-C. notre Seigneur, le Dieu béni dans les siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XLIX

Comment la discrétion règle la charité, et unit entre eux les membres de l'Église, c'est-à-dire les élus.

1. *Le Roi m'a fait entrer dans le cellier au vin et il a réglé en moi l'amour* [1]. Selon le sens littéral de ce verset, l'Épouse ayant joui, selon ses désirs, d'un délicieux et familier entretien avec son bien-aimé, retourne, après son départ, auprès des jeunes filles; elle est tellement fortifiée et enflammée de la vue et des paroles de l'Époux qu'on la dirait enivrée. Comme elle voit les jeunes filles surprises de ce spectacle, elle leur dit qu'il n'est point étonnant qu'elle soit ainsi échauffée par le vin, puisqu'elle sort des celliers de l'Époux. Tel est le sens littéral. Au sens spirituel, elle ne nie pas davantage son ivresse; mais c'est une ivresse causée par l'amour et non par le vin, si toutefois l'amour n'est pas un vin. *Le Roi m'a introduite dans le cellier au vin.* Quand l'Époux est présent, et que l'Épouse s'adresse à lui, elle l'appelle *époux*, ou *bien-aimé*, ou encore, *celui que chérit mon âme*. Mais quand elle parle de lui aux jeunes filles, elle l'appelle le Roi. Pourquoi cela? C'est, je crois, qu'il convient à une épouse aimante et aimée d'employer des termes familiers pour exprimer son amour; mais pour les jeunes filles à qui la discipline est nécessaire, il faut les contenir dans le respect par des termes qui expriment la majesté.

2. *Le Roi m'a fait entrer dans le cellier où on met le vin.* Quel est ce cellier? Je ne le dirai pas, car je me souviens de l'avoir déjà fait. Si cependant ces paroles se rapportent à l'Église, si elles sont une allusion à cette circonstance où le peuple croyait les disciples pleins de vin, alors qu'ils étaient tous remplis du Saint-Esprit; Pierre, en qualité d'ami de l'Époux, se lève au nom de l'Épouse au milieu de la multitude; *ces hommes*, dit-il, *ne sont pas ivres comme vous le pensez.* Remarquez qu'il ne nie pas absolument l'ivresse; il n'en conteste que la nature. Les apôtres étaient enivrés du Saint-Esprit, et non de vin. Comme les disciples attestaient au peuple qu'ils avaient été introduits dans le cellier au vin, Pierre, de nouveau et au nom de tous s'écrie : *Voilà ce qui a été dit par le prophète Joël: dans ces derniers temps, dit le Seigneur, je répandrai mon esprit sur toute chair, vos fils et vos filles prophétiseront; vos jeunes hommes auront des visions, et vos vieillards des songes.* N'était-ce pas un vrai cellier cette maison où les disciples étaient tous réunis, *quand on entendit tout à coup un grand bruit, comme un vent impétueux venant du ciel et qui remplissait toute la maison où ils étaient réunis* [1], et que s'accomplit la prophétie de Joël? Chacun des apôtres n'était-il pas, en sortant du cénacle, rempli de l'abondance de cette maison et tout enivré d'un torrent de volupté, et ne pouvait-il pas s'écrier avec vérité : *Le Roi m'a fait entrer dans le cellier au vin?*

3. Vous aussi, si l'esprit recueilli, l'âme tranquille et affranchie de tout souci, vous entrez seul dans la maison de la prière; si vous tenant en présence de Dieu, debout devant l'autel, vous frappez à la porte du ciel avec un saint désir; si vous vous présentez dans l'assemblée des saints avec une dévotion pénétrante (et la prière des justes pénètre les cieux); si, comme un mendiant, vous déplorez en leur présence les misères et les afflictions qui vous accablent; si vous révélez votre indigence par vos fréquents gémissements; si, dis-je, vous agissez ainsi, j'ai confiance en celui qui a dit : *Demandez et vous recevrez* [2]. Si vous continuez à frapper, vous ne vous en retournerez pas les mains vides, et lorsque vous serez revenu à nous, plein de grâce et d'amour, que la ferveur de votre cœur ne pourra taire la faveur dont vous aurez été comblé; que vous nous communiquerez largement la grâce dont vous aurez été enrichi et qui vous aura rendu pour tous non seulement agréable, mais admirable, vous pourrez, à votre tour, dire en toute vérité : *le Roi m'a introduit dans le cellier où il met le vin.* Ayez soin seulement de ne point vous glorifier en vous-même, mais dans le Seignenr. Je ne dis pas que tous les dons, même spirituels, viennent du cellier

[1] Cantiq., II, 4.

[1] Actes, II, 13, 17, 2. — [2] Matth., VII, 7.

au vin; l'Époux a bien d'autres trésors et d'autres réserves qui renferment des dons différents, des grâces différentes, selon les richesses de sa gloire. Je me souviens d'avoir longuement parlé ailleurs de ces celliers : *Tous ces biens ne sont-ils pas renfermés en moi, dit le Seigneur, et ne les ai-je pas scellés dans mes trésors* [1]? Il y a donc différentes grâces selon les différents celliers, et le Saint-Esprit se manifeste à chacun dans un but utile. L'un reçoit le don de parler avec sagesse, un autre celui de parler avec science, un autre le don de prophétie, un autre le don de guérir les maladies, un autre le don de parler diverses langues, un autre celui de les interpréter et d'autres des dons analogues [2]. Personne n'a cependant droit de prétendre avoir été admis dans le cellier où se garde le vin. Tous ces dons ont été tirés d'autres trésors.

4. Mais si, à l'aide de la prière, quelqu'un obtient d'être ravi en esprit et admis dans les secrets divins, d'où il sort bientôt plein d'un ardent amour, brûlant de zèle pour la justice et tout rempli de ferveur dans les exercices et les devoirs spirituels, en sorte qu'il puisse dire : *Mon cœur s'est échauffé au dedans de moi, et tandis que je méditais, un feu s'y est embrasé* [3]; si, dans l'abondance, il montre au dehors un salutaire excès du vin de la joie, on pourra dire de lui, à juste titre, qu'il est entré dans le cellier où l'on garde le vin. La sainte contemplation donne lieu à deux excès, l'un dans l'intelligence, et l'autre dans l'affection ; l'un dans la lumière, l'autre dans la ferveur ; l'un dans la connaissance, et l'autre dans la dévotion. Mais les pieux sentiments, un cœur brûlant d'amour, l'infusion de la sainte dévotion, un esprit rempli des ardeurs du zèle, ne viennent que du cellier où se met le vin ; et quiconque sort de l'oraison, enrichi de l'abondance de ces faveurs, peut dire avec vérité : *Le Roi m'a introduit dans le cellier où il garde son vin.*

5. On lit ensuite : *Il a réglé en moi l'amour.* C'était une nécessité : car le zèle, sans la science, ne se supporte pas. L'ardeur du zèle exige la discrétion, qui est la règle de la charité. Le zèle, sans la science, a toujours été réputé moins efficace et moins utile, et souvent même il devient dangereux. Plus le zèle est ardent, plus l'esprit est vif, plus l'amour déborde, plus on a besoin d'une science éclairée qui contienne le zèle, qui tempère l'ardeur de l'esprit et qui règle l'amour. Par conséquent, pour que les jeunes filles surtout ne redoutent pas l'Épouse et ne l'estiment pas insupportable à cause de l'impétueuse ardeur qu'elle a apportée des celliers, elle-même y joint la discrétion qu'elle a également reçue, c'est-à-dire, l'ordre dans l'amour : car la discrétion met l'ordre dans chaque vertu; et l'ordre donne à chacune la forme, la beauté et la stabilité. Aussi le prophète dit : *Le jour ne subsiste tel qu'il est que par votre ordre* [1]. Par jour il désigne la vertu. La discrétion est donc moins une vertu que le guide et la règle des vertus, la modératrice des affections et la maîtresse des mœurs. Otez la discrétion, et la vertu devient vice : les affections naturelles elles-mêmes troubleront et renverseront l'ordre naturel. *Il a réglé en moi l'amour* : c'est ce qui est arrivé, lorsque, dans l'Eglise, J.-C. a établi les uns apôtres, les autres prophètes, les autres évangélistes, les autres pasteurs et docteurs, pour la perfection des saints [2]. Mais il faut que la charité les unisse tous dans l'unité du Corps de Jésus-Christ, ce qu'elle ne pourrait si elle n'était elle-même bien réglée. Que chacun se laisse emporter à son esprit et à ses affections, entraîner par le caprice au lieu de suivre la raison, personne ne sera content de l'emploi qui lui sera assigné, et tous usurperont indiscrètement l'administration sur toutes choses. L'unité disparaîtra et à la place régnera la confusion.

6. *Il a réglé en moi l'amour.* Puisse le Seigneur Jésus régler en moi la faible somme de charité qu'il y a mise! Puissé-je, en donnant mes soins à tout ce qui le touche, m'appliquer spécialement et avant tout, à mon devoir et à mes obligations! Puissé-je m'appliquer à ce qui tient la première place! Que j'aie aussi à cœur ce qui ne me regarde pas spécialement, car ce n'est pas toujours ce qui réclame nos premiers soins qu'il faut aimer davantage : souvent ce qui nous préoccupe d'abord est moins utile et pour cela moins digne de nos affections. Par conséquent ce qui est enjoint en premier lieu doit souvent, d'après le conseil de la raison, ne venir qu'au second rang : l'ordre de la charité demande que l'on entreprenne avec plus d'amour ce que la vérité juge devoir passer en avant. Par exemple, c'est une obligation pour moi de m'occuper de vous tous. Tout ce que je préférerais à cette obligation, tout ce qui me rendrait moins exact à la remplir, selon mes forces, quand même j'agirais sous l'inspiration de la charité, ne serait pas conforme à l'ordre que dicte la raison. Mais, si, comme je le dois, je me consacre tout entier à cette tâche, plutôt que de mettre ma joie dans les conquêtes que Dieu obtient par d'autres, il

[1] Deut., XXXII, 34. — [2] I Cor., XII, 17, 11. — [3] Ps. XXXVIII, 4.

[1] Ps. CXVI, 91.— [2] Ephes., IV, 11.

est évident que j'observe l'ordre de la charité, mais en partie seulement. Mais si tout en m'appliquant avec un soin spécial, à mes devoirs spéciaux, j'ai une affection plus vive pour ce qui est plus important encore, j'ai certainement suivi en tout l'ordre de la charité et rien ne m'empêchera de dire : *Le Seigneur a réglé en moi l'amour.*

7. Direz-vous qu'il est difficile à un homme de ressentir plus de joie d'un grand bien du prochain, que d'un bien moindre qui lui est personnel? Vous remarquerez ici l'excellence de la grâce dans l'Épouse, et vous verrez qu'il n'appartient pas à une âme quelconque de s'écrier : *Il a réglé en moi la charité.* Pourquoi donc les traits de quelques-uns d'entre vous changent-ils à ce discours? Des soupirs profonds prouvent la tristesse des cœurs et l'abattement des consciences. En nous mesurant à notre propre mesure nous sentons, par l'expérience de notre imperfection, quelle rare vertu il y a à ne pas jalouser la vertu des autres; à plus forte raison à s'en réjouir, et, surtout, à les louer d'autant plus vivement que nous les estimons davantage supérieurs à nous. Il reste en nous, mes frères, une lueur de lumière, si telles sont nos dispositions. Marchons pendant que nous avons la lumière, de peur que les ténèbres ne nous surprennent [1]. Marcher c'est aller à la perfection. Il marchait l'Apôtre qui disait : *Je ne pense pas avoir atteint encore le but;* et il ajoute, *mais je fais une seule chose, j'oublie ce qui est derrière moi. Je m'avance vers ce qui est devant moi* [2]. » Et quelle est cette seule chose? Il me reste un seul remède, un seul motif d'espérance, une seule consolation. Et qu'est-ce donc? Le voici, c'est d'*oublier ce qui est derrière moi, pour marcher en avant.* Admirable confiance! Ce grand vase d'élection ne reconnait pas en lui la perfection : il se borne à avouer qu'il y tend. Le danger d'être enveloppé des ténèbres de la mort ne menace donc pas celui qui marche, mais celui qui reste assis. Et, qui reste assis sinon celui

[1] Jean, XII, 35. — [2] Philipp., III, 13.

qui n'est pas jaloux d'avancer? Evitez cette négligence et si vous êtes surpris par la mort vous arriverez au repos. Vous direz à Dieu : *Vos yeux m'ont vu lorsque j'étais encore imparfait, et néanmoins,* dit le prophète, *tous seront inscrits dans votre livre* [1]. Qui, tous? Assurément ceux qui nourrissent le désir d'avancer, car il a dit ensuite : *Les jours se formeront et personne en eux*, sous-entendez, ne périra. Par jours entendez ceux qui avancent en perfection; si la mort les surprend, ils devront acquérir la perfection qui leur manque. Ils se perfectionneront, et aucun d'eux ne restera imparfait.

8. Et comment, dites-vous, puis-je avancer dans la perfection, moi qui jalouse les progrès de mon frère? Si vous gémissez de cette jolousie, vous la sentez, sans y consentir. C'est une passion à détruire; ce n'est pas un acte condamnable. Seulement ne restez pas là, méditant le péché sur votre couche, cherchant à entretenir votre maladie, à réaliser vos coupables desseins, à poursuivre l'innocence, à calomnier ses vertus, à la rabaisser, la dénigrer et entraver sa route. Celui qui marche, qui vise à la perfection n'éprouve aucun dommage du péché qui habite en lui, mais qu'il ne fait pas [3]. Il n'y a donc aucun motif de damnation dans celui qui ne prête pas ses membres à l'iniquité, qui n'emploie ni sa langue à la détraction, ni aucune partie de son corps à blesser le prochain, ou à lui nuire; qui rougit au contraire de ces affections mauvaises, qui lutte par la confession, les larmes, la prière, afin de détruire en lui des penchants depuis longtemps enracinés et que l'insuccès de ses efforts rend plus doux envers les autres et plus humble envers lui-même [2]. Quel sage condamnerait un homme à qui le Seigneur a enseigné à être doux et humble de cœur [3]? Gardons-nous de juger comme éloigné du salut l'imitateur du Sauveur, de l'Époux de l'Église J.-C. notre Seigneur, qui est le Dieu béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Ps. CXXXVIII, 16. — [2] Rom., VII, 20. — [3] Math., II, 29.

SERMON L

De deux espèces de charité, l'une d'action, l'autre d'affection, et de leur règle.

1. Vous pensez peut-être terminé le verset que nous expliquions dernièrement et dont nous allons commenter la suite. Je me propose un autre but. Je dois vous servir les restes du festin d'hier que j'avais recueillis, pour ne pas les laisser perdre ; et ils se perdront, si je ne les sers à personne, et je me perdrai moi-même si je les conserve pour moi seul. Je ne veux donc pas en priver votre pieuse avidité qui m'est connue. Ces restes viennent du festin de la charité et ils n'en sont que plus doux, plus délicats : leur saveur égale leur abondance. D'ailleurs il est contraire à la charité de retrancher quelque chose de la charité même. J'en suis donc resté à ces paroles : *Il a réglé en moi l'amour* [1].

2. Il est une charité d'action et une autre d'affection. C'est relativement à la charité des œuvres qu'il a été donné aux hommes un commandement et un ordre formels : quant à la charité d'affection qui donc la possède au degré prescrit? L'une est ordonnée pour être un sujet de mérite ; l'autre est accordée comme récompense. Nous ne le nions pas, dans la vie présente on peut, avec la grâce de Dieu, en avoir le commencement et le progrès, mais nous soutenons que la félicité future en sera seule la consommation. Comment Dieu a-t-il pu la prescrire si elle ne peut se réaliser complétement? Préférez-vous dire que ce commandement est relatif à la charité d'affection ; je ne dis pas le contraire, si vous m'accordez que personne, en cette vie, ne peut et n'a pu accomplir parfaitement cette obligation. Car qui oserait s'attribuer ce que l'Apôtre Paul avoue n'avoir pas atteint [2]? Le Maître n'ignorait pas que la grandeur du précepte excédait nos forces. Cependant il a jugé utile de nous convaincre par là même de leur insuffisance, et de nous apprendre à quelle fin nous devons travailler, selon nos forces, à pratiquer la justice. Donc en commandant des choses impossibles, Dieu n'a pas rendu les hommes prévaricateurs ; il les a

[1] Cantiq., II, 4. — [2] Philipp., III, 13.

rendus humbles, *afin que toute bouche soit fermée et que le monde entier se reconnaisse* condamnable devant Dieu : parce que nul homme ne sera justifié devant Dieu par les œuvres de la loi [1]. Recevant le commandement et sentant notre misère, nous crierons vers le ciel et Dieu aura pitié de nous : *et nous saurons, en ce jour-là, qu'il nous a sauvés, non à cause des œuvres de justice que nous avions faites, mais à cause de sa miséricorde* [2].

3. Voilà ce que je dirai, si nous admettons qu'il existe une loi relative à la charité d'affection. Mais il est clair qu'elle regarde surtout la charité d'action. Le Seigneur après avoir dit : *Aimez vos ennemis*, ajoute de suite, en parlant des œuvres : *Faites du bien à ceux qui vous haïssent* [3]. L'Écriture dit encore : *Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger, s'il a soif, donnez-lui à boire* [4] ; or, il s'agit ici de la charité des œuvres et non de la charité d'affection. Mais entendez encore le Seigneur parler de l'amour qu'on lui doit : *Si vous m'aimez, gardez mes commandements* [5]. Ici encore, il nous recommande les œuvres, en nous enjoignant l'observation des commandements. Il eût été inutile de recommander les œuvres, si l'amour eut déjà existé dans l'affection. Acceptez donc ce sens, quoiqu'il ne soit pas clairement exprimé puisque Dieu vous ordonne d'aimer votre prochain comme vous-même [6]. Ne trouvez-vous pas que pour bien accomplir le précepte de l'amour du prochain il vous suffit d'observer ce que la loi naturelle prescrit à tout homme? *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît* [7]. Et encore : *Faites aux autres ce que vous voulez qu'on vous fasse* [8].

4. Ce n'est pas à dire que nous devons être sans affection, avoir un cœur sec, et ne mettre que nos mains seules aux bonnes œuvres. Parmi les grands et déplorables maux énumérés par

[1] Rom., III, 19, 20. — [2] Tite, III, 5. — [3] Luc, VI, 27. — [4] Rom., XII, 20. — [5] Jean, XIV, 15. — [6] Math., XXII, 39. — [7] Tob., IV, 16. — [8] Math., VII, 12.

l'Apôtre, j'ai trouvé l'absence d'affection [1]. Mais il est une affection qui vient de la chair; il en est une autre que la raison dirige, et une troisième qui naît de la sagesse. La première est celle dont l'Apôtre dit, qu'elle n'est, ni ne peut être soumise à la loi de Dieu [2] : la seconde, qu'il déclare au contraire, conforme à la loi, parce qu'elle est bonne [3]. Il est incontestable qu'elles n'ont aucune ressemblance entre elles, puisque l'une était conforme à la loi, et l'autre en désaccord avec elle. Mais, la troisième diffère profondément des deux précédentes; elle goûte et savoure la douceur de Dieu [4]; elle bannit la première et récompense la seconde, car la première est douce, mais basse, la seconde sèche, mais forte; la troisième est onctueuse et pleine de charmes : c'est donc la seconde qui opère les bonnes œuvres : elle a avec elle la charité, non pas la charité d'affection qui, assaisonnée du sel de la sagesse, remplit l'âme de l'abondance des douceurs du Seigneur, mais plutôt la charité d'action qui, sans procurer à l'âme la délicieuse douceur de cet amour, y allume pourtant un violent désir de le posséder. *N'aimons pas de paroles, ni de la langue*, dit l'Apôtre, *aimons par les œuvres et en vérité* [5].

5. Voyez-vous avec quelle prudence l'apôtre s'avance entre l'amour vicieux et l'amour affectueux, distinguant de l'un et de l'autre cette précieuse charité d'action? Il n'admet point, dans cette charité, la dissimulation d'une langue menteuse, et n'exige pas non plus le goût sensible de la sagesse. *Aimons*, dit l'apôtre, *par les œuvres et en vérité*, parce que nous sommes portés à agir, plutôt sous l'impulsion d'une forte vérité, que par l'attrait sensible de la charité. *Il a réglé en moi la charité*. Mais, laquelle, je vous prie? Toutes les deux, mais, dans un ordre contraire; car la charité d'action préfère les choses inférieures, et la charité d'affection les supérieures. En effet, une âme bien réglée, préfère sans aucun doute, l'amour de Dieu à l'amour du prochain, et dans le prochain même, elle préfère les hommes plus parfaits aux moins parfaits, comme elle préfère le ciel à la terre, l'éternité au temps, l'âme à la chair. Au contraire, dans une action bien réglée, on suit souvent, et même presque toujours, l'ordre tout opposé. Car nous sommes plus pressés d'assister le prochain, et nous le faisons plus souvent, et nous secourons avec plus d'assiduité les plus infirmes. Les exigences de l'humanité et ses nécessités nous rendent plus désireux de la tranquillité de la terre, que de la gloire du ciel. Les sollicitudes des choses temporelles nous laissent à peine le sentiment des choses éternelles; les langueurs du corps vont jusqu'à nous faire négliger le soin de notre âme. Et, selon la parole de l'apôtre, plus nos membres sont faibles, plus nous les entourons d'honneur [1], accomplissant ainsi cette sentence du Seigneur : *Les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers* [2]. Qui doute que quand l'homme prie, il ne parle à Dieu? Que de fois, cependant, la charité nous détourne, nous arrache à cet entretien, au profit de ceux qui ont besoin de nos soins et de notre conversation! Que de fois une religieuse tranquillité cède pieusement aux bruits des affaires! Que de fois, sans faire mal, laisse-t-on la lecture pour les travaux manuels? Que de fois nous nous abstenons de célébrer le saint sacrifice de la messe, pour nous livrer à l'administration des choses temporelles (A)! C'est le renversement de l'ordre, j'en conviens; mais la nécessité ne connaît pas de loi. La charité d'action suit sa règle, elle commence par les derniers, selon le commandement du père de famille [3]. Elle agit avec justice et pureté; elle ne fait point acception de personnes; elle considère moins la valeur des choses que les besoins des hommes.

6. Telle n'est pas la charité d'affection. Elle commence par les choses les plus importantes, car elle est la sagesse qui juge les choses selon leur valeur. Plus une chose a de prix, plus aussi la charité d'affection s'y attache; moins elle est estimable, moins elle s'y affectionne; et si cette chose est sans prix, elle ne s'y attache nullement. La vérité règle l'ordre de la charité : mais l'ordre de la vérité, c'est la charité qui se l'approprie. Car la vraie charité consiste à donner d'abord à ceux qui ont plus besoin. Et à son tour, la vérité charitable se montre quand nous suivons, dans nos affections, l'ordre qu'elle-même suit par raison. Si donc vous aimez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, et de toutes vos forces [4], et si, dans votre ardeur, vous vous élevez au-dessus de l'amour

[1] Rom., I, 31. — [2] Id., VIII, 7. — [3] Id., VII, 16. — [4] Ps. XXXIII, 9. — [5] Jean, III, 16.

[1] I Cor., XII, 23. — [2] Math., XX, 16. — [3] Ibid., VIII. — [4] Ibid., XXII, 37.

(A) Chez les Cisterciens on omettait autrefois la messe, au temps de la moisson. Philippe-Auguste ayant appris que les moines de Barbel (abbaye près Melun, fondée par Louis VII), suspendaient ainsi, à cette époque, et pour des intérêts temporel, le saint Sacrifice, leur ordonna de célébrer, tous les jours au matin, la messe, pour l'âme de son père enterré dans ce monastère. On trouve au livre VI, de *Re Diplom.*, les lettres relatives à ce sujet. Pour saint Bernard, il n'omit presque jamais l'oblation de l'hostie du salut, comme l'atteste Geoffroi, au livre V de la vie du Saint.

dont se contente la charité d'action : si, après avoir reçu la plénitude de l'Esprit-Saint, vous vous trouvez embrasé de l'amour divin auquel conduit cette charité; alors vous goûtez Dieu, non pas encore tel qu'il est (sentiment impossible à toute créature), mais autant que cela est en votre pouvoir. Vous vous goûterez ensuite vous-même tel que vous êtes, quand vous reconnaîtrez que vous n'avez absolument rien qui vous autorise à vous aimer, sinon que vous êtes l'œuvre de Dieu; vous reporterez vers lui tout ce qui est l'objet de votre amour. Vous vous apprécierez vous-même, lorsque par l'expérience de l'amour que vous aurez pour vous, vous ne trouverez rien en vous qui soit digne de votre affection, si ce n'est relativement à celui sans lequel vous n'êtes rien.

7. Quant au prochain que vous êtes obligé d'aimer comme vous-même, vous l'estimerez ce qu'il est, en ne l'estimant pas autrement que vous. Il est ce que vous êtes; il est homme; c'est pourquoi vous qui ne vous aimez que parce que vous aimez Dieu, vous aimez comme vous-même tous ceux qui l'aiment, comme vous l'aimez vous-même. Or, comme votre ennemi n'aime pas Dieu, vous ne pouvez pas l'aimer comme vous-même qui aimez Dieu. Vous l'aimerez cependant, afin qu'il aime; mais l'aimer pour qu'il aime n'est pas la même chose que l'aimer parce qu'il aime. Par conséquent, pour l'estimer comme il est, vous ne l'estimerez pas ce qu'il est puisqu'il n'est rien, mais selon ce qu'il sera. Quant à celui duquel on a la certitude qu'il ne reviendra jamais à l'amour, il faut l'estimer, non pas presque rien, mais absolument rien, et comme ne devant rien être pour l'éternité. Donc, à l'exception de celui-là à qui on doit la haine, selon ces paroles : *Seigneur n'ai-je pas haï ceux qui vous haïssaient? n'ai-je pas séché à cause de vos ennemis* [1]? la charité, qui embrasse tout, ne veut pas qu'on refuse toute affection, même à son plus grand ennemi. Qui est assez sage pour comprendre ce principe?

8. Trouvez-moi un homme qui aime Dieu par-dessus tout, qui s'aime lui-même et son prochain, en tant qu'ils aiment Dieu; qui aime un ennemi dont il sera peut-être aimé un jour; qui aime plus étroitement ses parents selon la chair, à cause de la nature qui les attache à lui, mais qui aime plus expansivement ses maîtres spirituels à cause de la grâce, et qui se porte ainsi à tout ce qui est de Dieu, par un amour bien ordonné, méprisant la terre, soupirant après le ciel, usant du monde comme n'en usant pas, discernant, par un certain goût intérieur, les choses dont il peut user et dont il doit jouir, qui ne s'attache que d'une manière passagère aux choses passagères, ne se donnant aux choses nécessaires qu'autant qu'il le faut, qui appelle d'un désir sans fin les biens éternels; donnez-moi, dis-je, un tel homme, je n'hésiterai pas à le proclamer sage, car il estime vraiment chaque chose à sa valeur et il peut, en toute vérité et sécurité, se glorifier et dire *Il a réglé en moi la charité*. Mais où est-il cet homme? Quand verrons-nous ce prodige? Je le demande avec larmes; jusques à quand aspirerons-nous le parfum sans le goûter, regardant la patrie sans chercher à l'atteindre, soupirant après elle et la saluant de loin? O vérité! patrie des exilés, fin de l'exil, je vous vois, mais enchaîné par la chair, je ne puis y entrer; dégradé par le péché, je ne suis pas digne d'y être admis. O sagesse qui atteignez d'une extrémité du monde à l'autre, disposant et réglant tout avec douceur, coordonnant, éternisant les affections! Réglez nos actions selon les exigences de la nécessité de cette vie; réglez nos affections selon que le demande votre vérité éternelle, afin que chacun de nous puisse, en toute sûreté, se glorifier en vous et dire : *Il a réglé en moi la charité*. Vous êtes la vertu de Dieu, vous êtes la sagesse de Dieu, le Christ, l'Époux de l'Église, Notre-Seigneur Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Ps. CXXXVIII, 21.

SERMON LI

Comment l'Épouse demande qu'on accumule sur elle les fruits des bonnes œuvres avec les parfums de la foi : et aussi de l'espérance et de la crainte.

1. *Soutenez-moi de fleurs, fortifiez-moi avec des fruits, parce que je languis d'amour* [1]. L'amour de l'Épouse a grandi avec l'abondance croissante des stimulants qui l'excitent. Vous voyez, en effet, quelle facilité lui est accordée cette fois, non-seulement de voir l'Époux, mais de l'entretenir longuement. La vision même dont elle est favorisée lui apparaît sous des traits plus sereins; l'entretien est plus doux et se prolonge davantage. L'Épouse n'est pas seulement charmée par ces discours; elle y reçoit des éloges qui la rendent glorieuse. Ajoutez qu'elle est rafraîchie par l'ombre de celui qu'elle avait désiré, qu'elle s'est nourrie de ses fruits, et désaltérée à son calice. Car ne la croyez pas sortie altérée du cellier au vin, où, naguère, elle se glorifiait d'avoir été introduite. Ou plutôt elle en est sortie haletante de soif, car il est écrit : *Celui qui me boit aura soif encore* [2]. Après tout cela, l'Époux s'éloignant selon sa coutume, l'Épouse s'écrie qu'elle languit d'amour, c'est-à-dire, pour l'objet de son amour. Plus elle a trouvé de douceur dans sa présence, plus l'absence lui devient un supplice cruel. En effet l'éloignement d'un objet aimé en augmente en vous le désir, et plus vos désirs sont ardents, plus la privation devient pénible. L'Épouse demande donc à être soutenue par le parfum des fleurs et des fruits, jusqu'au retour de celui dont les lenteurs lui sont si amères. Telle est la suite du texte.

2. Essayons maintenant, sous la conduite de l'esprit de vérité, de tirer de ces paroles le fruit spirituel qu'elles renferment. Voulons-nous voir ici le langage de l'Église des saints, c'est nous qui sommes désignés par ces fleurs et ces fruits, nous et tous ceux qui, dans le cours des siècles, ont quitté le monde avant nous. Les fleurs figurent la vie nouvelle et tendre encore des novices : mais les fruits sont le symbole de la force de ceux qui avancent et de la maturité des parfaits. Avec ce cortége, et chargée de ces fruits, notre mère poursuit son pèlerinage : sa vie c'est J.-C.; et pour elle mourir est un gain. Si elle supporte patiemment l'ennui de sa longue épreuve, c'est que, selon l'écriture, *des fruits lui sont donnés en ses mains,* comme des prémices de l'esprit, *et ses œuvres la louent aux portes de la Cité* [1]. Mais, si vous suivez le sens moral, et voulez voir dans une seule âme ces deux choses, les fleurs et les fruits, par la fleur entendez la foi, par les fruits les actions. Et vous trouverez cette interprétation raisonnable, si vous remarquez que, comme la fleur précède nécessairement le fruit, la foi doit précéder les œuvres : car, *sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu* [2]. C'est ce qu'atteste saint Paul, et il enseigne de plus, *que tout ce qui ne vient pas de la foi est péché* [3]. C'est pourquoi point de fruits sans fleurs, ni de bonnes œuvres sans la foi. La foi sans les œuvres est morte [4], de même que la fleur se montre inutilement, quand elle n'est pas suivie du fruit. *Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits, parce que je languis d'amour.* L'âme accoutumée au repos, toutes les fois que la lumière de la contemplation lui est ôtée reçoit donc sa consolation des œuvres, qui ont leur racine dans une foi sincère. Et quelle est l'âme qui, durant cette vie, et dans ce corps, jouisse, je ne dis pas continuellement, mais même durant quelque temps, de cette lumière? Mais, je l'ai dit, toutes les fois qu'elle quitte la vie contemplative, elle rentre dans la vie active, pour revenir bientôt à la première comme en un lieu voisin et familier, car ces deux vies sont sœurs. Ainsi que Marthe et Marie, l'âme, privée de la lumière de la contemplation, ne se laisse cependant pas aller aux ténèbres du péché, ou à un lâche repos : elle se

[1] Cantiq., II, 5. — [2] Eccli., XXIV, 29.

[1] Prov., XXXI, 31. — [2] Hebr., XI, 7. — [3] Rom., XIV, 23. — [4] Jacq., II, 20.

maintient dans la lumière d'une sainte activité. Et afin que vous sachiez que les œuvres sont aussi lumière, que *votre lumière*, est-il dit, *luise devant les hommes* [1], ce qui est certainement dit des œuvres que les hommes pouvaient voir.

3. *Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits, car je languis d'amour.* L'amour ardent en présence de son objet se refroidit en son absence. Ce qui n'est autre chose que l'ennui d'un désir impatient dont est nécessairement obsédée l'âme violemment éprise, lorsque celui qu'elle aime est absent, quand elle est tout entière à l'attente, et qu'elle est préoccupée des lenteurs du bien-aimé, quelqu'empressement qu'il mette à venir. Aussi l'Épouse demande-t-elle qu'on accumule auprès d'elle les fruits des bonnes œuvres, avec les parfums de la foi, au milieu desquels elle se reposera, pendant que l'Époux tarde à venir. Je vous dis ce que j'ai moi-même éprouvé. Et si j'ai parfois vu quelques-uns d'entre vous profiter de mes avertissements et avancer dans la perfection, je n'ai pas regretté alors, je l'avoue, d'avoir préféré les fatigues de la prédication à mon repos et à ma tranquillité. Après un sermon, par exemple, un homme irascible devient doux, un orgueilleux humble, un lâche courageux : or, ces hommes doux, humbles, courageux, montrent qu'ils ont profité de la grâce pour s'améliorer. Leur tiédeur languissante dans la piété, leur somnolence s'est réveillée au feu de la parole de Dieu. Et ceux qui, désertant la source de la sagesse, s'étaient creusé, au gré de leurs caprices, des citernes incapables de contenir l'eau, dont le cœur alourdi, sec et sans dévotion, murmurait contre tout précepte, ceux-là, dis-je, prouvent que ranimés, sous la rosée de la parole, par cette pluie que Dieu réserve à son héritage, ils sont prêts à obéir avec empressement et générosité. Entouré de ces fleurs et de ces fruits de la piété, je ne dois pas regretter d'avoir quitté pour l'action les douceurs de la contemplation. Je consens volontier à être arraché aux baisers de l'inféconde Rachel, pour que Lia m'enrichisse des fruits de vos progrès. Je ne regretterai jamais d'avoir sacrifié mon repos à la prédication, si je vois germer la semence que j'aurai jetée en vos cœurs et les fruits de votre justice se multiplier. Car la charité, qui ne cherche pas ses intérêts personnels [2], m'a depuis longtemps appris à sacrifier à votre bien mes plus chers désirs. Prier, lire, écrire, méditer, tous les autres exercices utiles à mes progrès, tout cela n'est rien pour moi, quand il s'agit de vous.

[1] Math., v, 16. — [2] Cor., XIII, 1.

4. *Soutenez-moi de fleurs, fortifiez-moi de fruits, car je languis d'amour.* Ainsi parle l'Épouse aux jeunes filles, pendant l'absence de l'Époux, les exhortant à se perfectionner, jusqu'à son arrivée, dans la foi et les bonnes œuvres, car elle sait qu'en cela elles feront la volonté de l'Époux, en même temps qu'elles travailleront à leur salut et à leur consolation personnelle. Je le sais, j'ai expliqué plus amplement ce passage, dans le livre de l'amour de Dieu, et je lui ai donné un sens autre que celui-ci. Que le lecteur qui voudra examiner ces deux sens juge lequel est préférable. Un esprit sage ne me condamnera pas pour cette diversité d'interprétation, si la vérité est des deux côtés, si la charité, au service de laquelle les Écritures doivent être mises, édifie d'autant plus d'âmes qu'elle aura tiré, pour son œuvre, de ces saints livres plus d'interprétations justes. Car pourquoi, relativement aux sens des Écritures, n'admettre pas ce que nous admettons tous dans les usages de la vie? Par exemple, quels emplois multipliés ne faisons-nous pas de l'eau, pour nos corps? Ainsi chaque parole divine sera pleine d'à-propos, si elle contient divers sens capables d'être appliqués aux diverses nécessités et besoins des âmes.

5. On lit ensuite : *Sa main gauche est sous ma tête, et sa main droite me tiendra embrassée.* Je me souviens aussi d'avoir longuement expliqué cet endroit, dans l'opuscule indiqué plus haut. Mais notons l'ordre du discours. Il est évident que l'Époux revient ranimer de sa présence l'Épouse languissante. Et comment ne serait-elle pas ranimée par sa présence, elle que son absence avait abattue? Or, l'Époux ne peut souffrir de voir sa bien-aimée désolée. Il vient; comment tarder, quand de si vifs désirs l'appellent? Et parce qu'il l'avait trouvée fidèle, en son absence, aux bonnes œuvres, empressée à réaliser d'utiles profits, dans ces fleurs et ces fruits dont elle demandait qu'on l'environnât, il revient cette fois, pour la récompenser d'une grâce plus abondante. De l'un de ses bras, il soutient sa tête penchée et de l'autre, il se prépare à l'embrasser et à la serrer sur son cœur. Heureuse l'âme qui repose sur le cœur de Jésus-Christ et dans les bras du Verbe! *Sa main gauche est sous ma tête, et sa main droite me tiendra embrassée.* Elle ne dit pas sa main droite m'embrasse, mais *m'embrassera*, pour montrer que loin de payer d'ingratitude une première faveur, elle en prévient une seconde par l'action de grâce.

6. Apprenez ici à témoigner votre gratitude,

sans délai ni négligence : apprenez à rendre grâces pour chacun des bienfaits que vous recevez. *Considérez*, est-il dit, *considérez attentivement ce qu'on sert devant vous*[1], en sorte qu'aucun des dons divins quels qu'ils soient, grands, médiocres, petits, ne soit privé de l'action de grâce qu'il mérite. Il nous est prescrit de recueillir les restes, de peur qu'ils ne se perdent[2] : ce qui signifie qu'il ne faut pas oublier même les plus petits bienfaits. Or, ce qu'on donne à un ingrat n'est-il pas perdu? L'ingratitude est ennemie de l'âme; elle détruit les mérites, elle ruine les vertus, elle perd les bienfaits. L'ingratitude est un vent brûlant qui dessèche les sources de la piété, qui tarit les rosées de la miséricorde et les fleuves de la grâce. C'est pourquoi l'Épouse, dès qu'elle sent que la grâce lui est venue de la main gauche, se hâte d'exprimer sa reconnaissance, sans en attendre la plénitude qui est dans la main droite. Et, en montrant sa tête soutenue par la main gauche de l'Époux, elle n'ajoute pas que sa main gauche l'embrasse : elle se borne à dire : *elle m'embrassera*.

7. Mais qu'entendons-nous par la gauche, ou par la droite du Verbe-Époux? Ce mot a-t-il le sens qui, dans l'homme, désigne des parties distinctes, des membres différents appelés droite et gauche? Non, car la parole qui vient de Dieu et qui est Dieu n'admet aucune multiplicité. Dieu est celui qui est[3], et telle est la simplicité de sa nature qu'elle n'a point de parties; il est tellement un qu'il exclut tout nombre. Car, c'est de la sagesse de Dieu qu'il est écrit : *Sa sagesse ne se compte pas*[4]. Mais si l'invariable est incompréhensible, et par conséquent ineffable, où trouver, je vous prie, des paroles qui expriment dignement cette majesté, et qui permettent d'en parler avec exactitude, ou de la définir convenablement? Cependant disons, comme nous pourrons, ce que le Saint-Esprit nous inspirera. L'autorité des Pères et l'habitude des Écritures nous autorisent à emprunter aux choses connues des similitudes convenables : on nous interdit les nouveautés de langage; nous devons nous borner à emprunter des termes connus destinés à revêtir dignement ces comparaisons. Autrement il est ridicule de prétendre expliquer l'inconnu par l'inconnu même.

8. Ces mots de droite et de gauche désignant ordinairement l'adversité ou la prospérité, il semble qu'ici la gauche du Verbe peut indiquer la menace du supplice éternel, et la droite la promesse du Royaume céleste. Il est des heures où notre âme est sous le poids d'une crainte servile du châtiment : alors la gauche du Verbe est, non sous la tête mais sur la tête de cette âme : et, dans cet état, elle ne peut dire : *Sa main gauche est sous ma tête*. Mais si un progrès l'a tirée de cet esprit de servitude, si elle s'élève à un sentiment plus digne, à une obéissance volontaire, si elle est plus accessible à l'espoir des récompenses qu'à la crainte des châtiments : si, surtout, elle est mue par l'amour du bien même, alors elle pourra certainement dire : *Sa main gauche est sous ma tête*. Car une disposition plus noble aura vaincu en elle la crainte servile figurée par la gauche; ses pieux désirs l'auront rapprochée de la droite, où sont les promesses, puisque le prophète dit au Seigneur : *Dans votre main droite sont d'éternelles délices*[1]. C'est donc fondée sur la certitude de l'espérance que l'Épouse dit, avec confiance : *De sa main droite il me tiendra embrassée*.

9. Voyez maintenant, avec moi, si une âme ainsi disposée et parvenue à un lieu si doux, a droit de s'appliquer les paroles du prophète et de dire avec lui : *Je m'endormirai dans la paix, et j'y reposerai*, surtout quand elle a pour elle ce motif qu'elle indique : *Car, Seigneur, vous m'avez affermie d'une façon particulière dans l'espérance*[2]. Et il en est ainsi; tant qu'une âme est sous l'empire de l'esprit de servitude, que pauvre en espérance, elle est riche en crainte, elle n'a ni force, ni repos : elle flotte entre l'espérance et la crainte, tourmentée davantage par la crainte qui est un supplice. Aussi ne peut-elle dire : *Je dormirai en paix, et je jouirai du repos*, quand elle n'a pas le droit de se croire solidement affermie dans l'espérance. Mais que la grâce grandisse graduellement en elle, la crainte diminuera, l'espérance deviendra plus forte; et si elle arrive à une charité qui, prêtant toutes ses énergies à l'espérance, chasse toute crainte, alors ne se trouvera-t-elle pas profondément affermie dans la confiance, et capable, par conséquent, de dormir en paix au sein d'un parfait repos?

10. *Quand vous dormirez au milieu des héritages, vous aurez les ailes argentées de la colombe*[3]. Ceci est dit, à mon sens, parce qu'il y a un milieu entre la crainte et la sécurité, comme entre la gauche et la droite; c'est l'espérance sur laquelle l'âme et la conscience se reposent délicieusement sur la couche molle et douce de la charité. Tel est peut-être le sens de cette description du lit de Salomon, qu'on trouve dans la suite de ce cantique, et où vous

[1] Prov., XXIII, 1. — [2] Jean, VI, 12. — [3] Exod., III, 14. — [4] Ps. XIV, 6, 5.

[1] Ps. XV, 11. — [2] Ps. IV, 9, 10. — [3] Ps. LXVII, 14.

lisez ces mots : *Il en a orné le milieu de charité, en faveur des filles de Jérusalem* [1]. Celui qui se sent solidement affermi dans l'espérance, n'est plus l'esclave de la crainte : il se repose dans l'amour. Elle se repose, elle dort enfin l'Épouse, en faveur de laquelle il est dit : *Je vous en conjure, filles de Jérusalem, par les chevreuils et les cerfs des champs, ne troublez pas, ne réveillez pas celle que j'aime qu'elle ne le veuille* [2]. Grande et merveilleuse condescendance de l'Époux. Il laisse dormir dans son sein l'âme contemplative; il la soustrait à tous les embarras, la protége contre les inquiétudes, les agitations et les soucis du monde : et il défend de l'éveiller contre son gré. Mais n'abordons pas ce sujet à la fin d'un entretien qui ne nous laisse plus d'espace. Il en commencera plutôt un autre; une matière si agréable demande à être traitée avec un grand soin. Ce n'est pas que, même alors, nous soyions capables d'avoir de nous-mêmes des pensées en rapport avec un sujet si sublime et si élevé : mais notre suffisance vient de Dieu, de Jésus-Christ, l'Époux de l'Église et le Dieu souverain béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

SERMON LII

Du ravissement appelé contemplation, où l'Époux jaloux du repos de l'âme sainte, lui procure un doux sommeil.

1. *Je vous en conjure, filles de Jérusalem, par les chevreuils et les cerfs des champs, n'éveillez point celle que j'aime, avant qu'elle ne le veuille* [3]. Cette défense s'adresse aux jeunes filles. L'Époux les appelle filles de Jérusalem, car bien que délicates, molles, faibles encore dans leurs affections et leurs actions toutes féminines, elles s'attachent pourtant à l'Époux, dans l'espoir d'avancer et d'arriver à Jérusalem. Il leur défend donc de troubler le sommeil de l'Épouse, et d'oser la réveiller malgré elle. C'est pour cela, qu'en Époux plein d'amabilité, il a mis sa main gauche sous la tête de l'Épouse, comme il a été dit précédemment, afin de l'aider à reposer et à dormir sur son sein. Et maintenant, comme l'Écriture continue à le raconter, gardien fidèle il daigne, en sa bonté, veiller sur elle, de crainte que les jeunes filles ne la troublent par leurs fréquents et minutieux empressements et ne la tirent de son sommeil. Telle est la suite littérale du texte. Mais cette adjuration *par les chevreuils et les cerfs* prise littéralement, n'offre aucun sens raisonnable. Il la faut entendre absolument au sens spirituel. Mais de quelque façon qu'on l'explique, il est bon pour nous de rester ici, et de considérer un instant la bonté, la suavité, et la condescendance de la nature divine. O homme! qu'avez-vous donc jamais éprouvé, dans les affections humaines, de plus doux que ce qui découle pour vous, du cœur du Très-Haut? Et celui qui répand ces douceurs c'est celui qui sonde les profondeurs divines, et qui ne peut ignorer ce qui est en lui, puisqu'il est son désir même. Il ne saurait non plus redire que ce qu'il a vu en lui, puisqu'il est l'Esprit de vérité.

2. Il en est, parmi nous, qui ont mérité de jouir de cette faveur, et d'acquérir, par eux-mêmes, l'expérience de ce délicieux secret. Aussi croyons-nous pleinement à ce passage de l'Écriture que nous avons sous les yeux, et où nous voyons clairement l'Époux céleste désirer, avec ardeur, le repos de son Épouse bien-aimée, la tenir endormie entre ses bras, dans la crainte que la peine, ou le bruit ne vienne troubler la douceur de son sommeil. Ma joie déborde en voyant cette majesté s'abaisser, jusqu'à converser familièrement avec notre infirmité, la divinité épouser une âme exilée, et ne pas rougir de lui montrer l'amour le plus passionné. Ah! c'est le ciel que cette scène que je vois sur la terre : et l'âme

[1] Cantiq., III, 10. — [2] Cantiq., II, 7. — [3] Cantiq., II, 7.

éprouvera certainement ce que raconte cette page sacrée. Seulement elle est incapable d'exprimer ce qu'elle sera capable de sentir un jour : elle est même impuissante à rendre ce qu'elle éprouve aujourd'hui. Quelle félicité goûtera donc cette âme à qui, dès ici-bas, est permise une pareille familiarité, une âme pressée entre les bras de Dieu, caressée sur son sein, et gardée par lui, durant son sommeil, dans la crainte qu'on ne l'éveille malgré elle?

3. Essayons donc de dire, si nous pouvons, quel est le sommeil dont l'Époux veut que dorme sa bien-aimée, et dont il ne veut pas qu'on la tire, malgré elle. Sinon, celui qui lirait dans saint Paul, *l'heure est venue de sortir du sommeil* [1], ou dans le prophète, cette prière qu'il adresse à Dieu : *Seigneur, éclairez mes yeux, pour qu'ils ne s'endorment pas dans la mort* [2], pourrait être troublé par l'équivoque des mots, et ne plus voir, au juste, ce qu'on doit entendre par ce sommeil de l'Épouse dont il est ici question. Ce n'est pas le sommeil dont le Seigneur a dit, dans l'Évangile : *Lazare notre ami dort : allons le tirer de son sommeil* [3]. Il voulait parler de la mort de son corps, et les disciples s'imaginaient qu'il parlait d'un vrai sommeil. Le sommeil de l'Épouse n'est pas corporel; ce n'est, ni le repos paisible qui enchaîne doucement, et pour un temps, les sens, ni le repos affreux qui détruit la vie. Bien moins encore est-ce le sommeil fatal qui fait rester irrévocablement dans le péché qui donne la mort. C'est un repos vivifiant, vigilant, qui illumine les sens intérieurs, qui écarte la mort, et communique une vie éternelle. C'est un sommeil qui n'endort pas les sens, mais qui suspend leur application. C'est même une mort (je le déclare), et l'apôtre la recommande à certains fidèles encore vivants, lorsqu'il leur dit : *Vous êtes morts et votre vie est cachée en Dieu, avec J.-C.* [4].

4. J'ai donc raison de donner le nom de mort à l'extase de l'Épouse qui, sans lui ôter la vie, l'arrache aux piéges de la vie, en sorte qu'elle puisse dire : *Notre âme s'est échappée comme un passereau du filet des chasseurs* [5]. Dans cette vie, nous marchons au milieu de filets peu redoutables, si l'âme est enlevée à elle-même par quelque sainte et vive pensée, pourvu cependant qu'elle soit sortie d'elle-même, par un vol qui la porte au-delà de notre façon ordinaire et commune de penser : car, c'est vainement qu'on jette le filet devant les yeux des oiseaux [6]. Comment, en effet, redouter la volupté, quand on n'a pas même le sentiment de la vie? L'âme ayant perdu, non la vie, mais le sentiment de la vie, ne peut plus sentir les tentations auxquelles la vie est sujette. Qui me donnera les ailes de la colombe, afin que je puisse m'envoler au lieu de mon repos [1]? Puissé-je aussi mourir souvent de cette mort, afin d'échapper aux filets de la mort, et ne plus sentir les mortelles douceurs d'une vie voluptueuse, mais éprouver de la frayeur au sentiment seul du plaisir, devant les ardeurs de l'avarice, les aiguillons de l'impatience et de la colère, les tortures des sollicitudes, et des soucis cruels! Que mon âme meure de la mort des justes! Qu'aucune fraude ne vienne l'enlacer, ni aucune iniquité la séduire! O bonne mort, qui n'ôte pas la vie, mais la transfigure : qui ne détruit pas le corps, mais élève l'âme!

5. Mais ce n'est que la mort des hommes. Que mon âme meure de la mort même des anges, afin que, perdant le souvenir des choses présentes, elle se dépouille non-seulement des désirs inférieurs et corporels, mais de leurs images, et que devenue entièrement pure elle vive avec ceux dont sa pureté la rapproche. Voilà, je pense, ce qui s'appelle, ou seulement le ravissement, ou surtout la contemplation; car ne pas être esclave des passions pendant la vie, c'est une vertu humaine; mais ne pas se laisser dominer par les images corporelles, même en les voyant, c'est la pureté des anges. Cependant l'un et l'autre est un don de Dieu, un ravissement, une élévation au-dessus de soi-même; l'un est éloigné, l'autre est plus près. Heureux celui qui peut dire : *Je me suis éloigné et j'ai fui, dans la solitude* [2]. Il ne se contente pas de sortir, il s'éloigne afin de pouvoir reposer. Vous avez quitté les attraits de la chair, pour ne plus obéir à ses concupiscences, ni être retenu par ses charmes : vous êtes parti : vous vous êtes séparé; mais vous ne vous êtes pas encore réellement éloigné, si par la pureté de votre cœur, vous n'avez triomphé des images et des représentations corporelles. Jusque-là, ne vous promettez pas de repos. Vous vous trompez si vous croyez trouver hors de vous un lieu de repos, une solitude retirée, la sérénité de la lumière, le sanctuaire de la paix. Mais donnez-moi une âme parvenue à ce degré, je n'hésiterai pas à proclamer qu'elle jouit du repos, et peut s'écrier : *O mon âme! rentre au lieu de ton repos, parce que le Seigneur t'a comblée de biens* [3]. Or, ce lieu est vraiment dans la solitude; cette habitation est vraiment dans

[1] Rom., XIII, 11. — [2] Ps. XII, 4. — [3] Jean, XI, 11. — [4] Coloss., III, 3. — [5] Ps. CXXIII, 7. — [6] Prov., I, 17.

[1] Ps. LIV, 7. — [2] Ps. LVII, 8. — [3] Ps. CXIV. 7.

la lumière, selon le prophète ; c'est ici le tabernacle dont l'ombre l'abrite contre les ardeurs du jour et contre la pluie [1], et duquel David a dit : *Il m'a caché dans son tabernacle au jour du malheur*, il m'a protégé dans *le secret de sa tente* [2].

6. Croyez donc l'Épouse retirée dans cette solitude : le charme de ce lieu l'a endormie dans les baisers de l'Époux ; c'est-à-dire, qu'elle était tombée en extase, quand il a été défendu aux jeunes filles de l'éveiller contre son gré. Mais comment? car cette défense n'était pas un simple et léger avertissement. Elle se produit sous la forme nouvelle et inusitée d'une adjuration *par les chevreuils et les cerfs des champs*. Ces sortes d'animaux sauvages, par la pénétration de leur vue et la rapidité de leur course, me paraissent figurer assez bien ces âmes saintes, dépouillées de leur corps, ainsi que les anges qui sont avec Dieu. Ces deux propriétés conviennent, en effet, à ces deux ordres d'esprits, car ils s'élèvent aisément aux idées les plus hautes ; ils pénètrent sans difficulté les plus profondes, et la mention qui est faite de la vie de ces animaux dans les champs indique évidemment la libre et vive activité des âmes dans la contemplation. Que signifie cette adjuration? Quel est son but? C'est d'empêcher les jeunes filles turbulentes d'arracher, sous un prétexte frivole, la bien-aimée à l'assemblée vénérable où transportent certainement la contemplation et l'extase. Aussi convient-il qu'elles soient tenues en réserve par l'autorité de ceux à la société desquels leur importunité l'arracherait. Qu'elles songent donc ces jeunes filles qui elles offensent en troublant leur mère ; qu'elles ne comptent pas sur sa tendresse jusqu'à se jeter, sans crainte et sans motif, dans cette céleste réunion. Or, qu'elles y pensent, c'est ce qu'elles font toutes les fois qu'elles troublent le repos de leur mère livrée à la contemplation. Il dépend donc d'elles et de travailler à sa propre sanctification, et de s'occuper de ces jeunes compagnes, autant qu'elle le juge à propos, puisqu'on leur interdit de la réveiller contre son gré. L'Époux sait bien de quel amour l'Épouse brûle pour ses proches : il sait que cette mère puise dans sa charité une vive sollicitude pour les progrès de ses filles, et que, pour rien au monde, elle ne se ravira, ou ne se refusera à leurs besoins. C'est pourquoi il laisse à sa discrétion l'heure de son réveil. Elle ne ressemble pas à ces pasteurs trop nombreux et flétris par le prophète, qui prennent pour eux ce qui est gras et fort, et qui repoussent ce qui est débile dans le troupeau [1]. Est-ce que le médecin cherche les gens sains et bien portants, et non les malades? S'il le fait, c'est comme ami, et non comme médecin. Qui instruirez-vous, ô excellent maître, si vous repoussez tous ces ignorants? Qui donc, je vous prie, courberez-vous sous le joug de la discipline, si vous éloignez, si vous évitez tous les cœurs indisciplinés? Envers qui déploierez-vous votre patience, si vous n'admettez que les doux, et si vous écartez les natures inquiètes?

7. Il en est cependant ici dont je dirai : Plaise à Dieu qu'ils méditent attentivement ce texte! Ils y verraient sûrement le respect qu'ils doivent à leurs supérieurs, et comment, par les inquiétudes qu'ils leur causent, ils se rendent ennemis des habitants des cieux. Peut-être nous importuneraient-ils moins nous-même, et ne troubleraient-ils pas nos loisirs avec tant d'irrévérence et de légèreté. Ils le savent bien, il est rare, même lorsqu'ils respectent mon repos, que les survenants me laissent une heure de tranquillité. Mais j'ai du scrupule de la plainte que j'adresse ici : car je crains qu'une âme timide, appréhendant de me troubler, ne fasse violence à sa patience, et ne me cache ses propres besoins. Je m'arrête donc, pour ne pas donner plus longtemps aux faibles un exemple d'impatience. Les petits enfants du Seigneur croient en lui : je ne puis souffrir de leur être un sujet de scandale [2]. Je ne me servirai pas ici du pouvoir que j'ai sur eux : qu'ils usent plutôt de moi à leur gré et qu'ils se sauvent. Ils m'épargneront, s'ils ne m'épargnent point, ou plutôt, mon repos sera qu'ils ne craignent point de m'importuner de leurs besoins. Aussi longtemps que je le pourrai, je me dépenserai pour eux, et, tant que je vivrai, je servirai Dieu en leur personne, avec une charité sincère. Je ne chercherai pas mon intérêt ; mon avantage sera le bien de tous. Je demande seulement que mon ministère soit agréable et fructueux à mes frères. Puissé-je par là, au jour mauvais, trouver miséricorde aux yeux de leur Père et de l'Époux de l'Eglise, Jésus-Christ notre Seigneur qui est, avec lui, le Dieu souverain béni dans les siècles! Ainsi soit-il.

[1] Isaï., IV, 6. — [2] Ps. XXVI, 5.

[1] Ezéch., XXXIV, 3, 4. — [2] Math., XVIII. 6.

SERMON LIII

Les montagnes et les collines désignent les esprits célestes au-dessus desquels passe l'Époux par son avénement sur la terre, ou par le mystère de l'Incarnation.

1. *Voix du Bien-Aimé* [1]. Témoin de la retenue inaccoutumée des jeunes filles et de la crainte respectueuse qui les empêche d'interrompre son repos sacré, en cédant à la présomption qu'elles avaient eue naguères de troubler sa contemplation profonde, l'Épouse reconnaît ici les prévenantes sollicitudes de l'Époux. Heureuse, soit de leurs progrès qui modèrent leur turbulence excessive et superflue, soit de la liberté dont elle pourra désormais jouir elle-même, soit de la bonté et des faveurs de l'Époux si soucieux du repos de sa bien-aimée, qu'il protége avec tant de vigilance suave, ou plutôt d'ardeur; l'Épouse, dis-je, déclare qu'elle doit cette grâce à la voix du bien-aimé, qui s'est, dans ce but, adressé aux jeunes filles. Car celui qui conduit les autres avec vigilance s'occupe rarement de lui-même, il craint sans cesse de manquer à ses inférieurs, et de déplaire à Dieu, en préférant son repos et les douceurs de la contemplation aux intérêts communs. Or, pour un supérieur, qui goûte un peu de repos, ce n'est pas un médiocre sujet de joie et de sécurité quand une crainte, un respect inspirés par le ciel aux cœurs de ses subordonnés, lui font comprendre que son repos est agréable à Dieu, et que Dieu même les porte à souffrir courageusement leurs peines, plutôt que d'oser troubler témérairement les doux loisirs de leur Père spirituel. En effet, cette respectueuse crainte des enfants montre bien qu'ils ont intérieurement entendu la voix sévère et menaçante de celui qui dit par le Prophète : *C'est moi qui parle et ma parole est justice* [2]. La parole, c'est son inspiration, c'est la juste crainte qui nous frappe.

2. A cette voix, l'Épouse tressaille d'allégresse; elle bondit de joie : *C'est*, dit-elle, *la voix de mon bien-aimé.* Elle est aimée, et c'est pourquoi la voix de l'Époux la comble de bonheur. Et elle ajoute : *Le voici! il vient franchissant les montagnes et bondissant par-dessus les collines.* Assurée par cette voix de la présence de l'Époux, elle tourne sans délai ses regards pour voir celui qu'elle a entendu. L'ouïe conduit à la vue, car la foi vient de ce qu'on entend [1]. Par la foi les cœurs sont purifiés et rendus capables de voir Dieu. Il est écrit en effet : *Par la foi il a purifié les cœurs* [2]. Elle voit donc venir celui qu'elle avait entendu parler, le Saint-Esprit suivant ici l'ordre décrit dans le Prophète : *Ecoutez, ma fille, et voyez* [3]. Et, afin que vous sachiez d'une façon plus certaine que ce n'est point ici à l'effet dn hasard ni du sort, mais de la prévoyance et de la réflexion, si l'ouïe précède la vue, pour la raison déjà indiquée; voyez si on ne trouve pas la même suite de paroles dans Job, quand il dit à Dieu : *Mon oreille vous a entendu, et maintenant mon œil vous voit* [4]. Et, quand l'Ecriture raconte la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, ne dit-elle pas aussi que l'ouïe a précédé la vue ? Il est écrit, en effet : *On entendit tout à coup un grand bruit, comme celui d'un vent impétueux qui venait du ciel;* et plus loin : *En même temps ils virent paraître des langues de feu qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux* [5]. L'oreille a donc perçu d'abord l'arrivée de l'Esprit-Saint, puis la vue. Mais assez sur ceci, car si vous vous donnez la peine d'examiner cette question vous-mêmes vous pouvez trouver dans d'autres endroits de l'Ecriture des citations semblables à celles-ci.

3. Considérons maintenant un point qui demande des recherches plus attentives, parce qu'il est plus difficile à approfondir. J'ai besoin, j'en conviens, de l'aide dc l'Esprit-Saint, afin de réussir à mettre en lumière quelles sont ces montagnes et ces collines, par-dessus lesquelles les regards joyeux de l'Épouse voient l'Époux bondir, quand il se hâtait, je crois, de venir racheter celle dont la beauté

[1] Cantiq., II, 8. — [2] Isaï, LXIII, 1.

[1] Rom., X, 17. — [2] Act., XV, 9. — [3] Ps. XLIV, 11. — [4] Job, XLII, 5. — [5] Act., II, 2, 3.

avait excité ses désirs. Car je suis persuadé que tel est le sens de ce passage, puisque je rencontre un passage analogue dans le Prophète; il voit clairement, en esprit, et il décrit l'arrivée du Sauveur : *Il établit*, dit-il, *sa tente dans le soleil, semblable à l'Époux qui sort de la chambre nuptiale. Il s'est élancé, comme un géant, dans la carrière; il part d'une extrémité du ciel et arrive jusqu'à l'autre*[1]. Nous connaissons cette course et ce retour, ce point de départ et ce terme. Quoi donc? En lisant ceci dans le Psalmiste, et dans le Cantique nous représenterons-nous un géant, un homme d'une taille gigantesque, épris d'amour pour une femme absente, et traversant, pour aller à elle, ces montagnes et ces collines qui élèvent leurs masses au-dessus de nos plaines et jusqu'aux nues? Non. Ces images matérielles ne conviennent pas, surtout dans l'interprétation de ce Cantique tout spirituel; elles ne sont pas permises à nous qui nous souvenons d'avoir lu dans l'Evangile que *Dieu est esprit, et que ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit*[2].

4. Quelles sont donc ces montagnes et ces collines spirituelles? car il faut que nous sachions enfin quels sont ces élancements et ces bonds que fait sur leurs sommets l'Époux qui est Dieu et qui est Esprit? Si ce sont les montagnes où, selon l'Évangile, furent jadis laissées les quatre-vingt-dix-neuf brebis, quand le Pasteur vint sur la terre chercher la centième qui était perdue, il reste pourtant ici quelqu'obscurité, et le sens est encore incertain. Il est difficile en effet, de déterminer sur quelles autres montagnes habitent et paissent ces brebis spirituelles, ces béatitudes célestes, et ce sont certainement ces brebis dont il est ici question. S'il n'existait pas de montagnes de ce genre, la Vérité n'aurait pas tenu ce langage et le prophète lui-même, parlant longtemps d'avance de la Jérusalem céleste, n'aurait pas assuré que ses fondemenents reposent sur les montagnes saintes[3]. Enfin, pour preuve que ce séjour divin renferme non-seulement des montagnes spirituelles, mais des montagnes vivantes et raisonnables, écoutez Isaïe : *Les montagnes et les collines chanteront devant Dieu*[4].

5. Et quelles sont-elles, sinon ces esprits mêmes, habitant les cieux, qu'avec le Seigneur, nous avons appelés brebis, en sorte que les montagnes et les brebis sont une même chose? Mais, peut-être trouve-t-on absurde que des montagnes paissent sur des montagnes, ou des brebis sur des brebis. Au sens littéral, tout ceci sonne mal en effet. Mais le sens spirituel est plein de saveur, si l'on observe que le pasteur de ces diverses brebis, Jésus-Christ, la Sagesse de Dieu donne à toutes une seule et même nourriture, la Vérité : il la donne autrement à celles du ciel et autrement à celles de la terre. Pour nous hommes mortels, dans ce lieu de pèlerinage, il nous faut manger notre pain à la sueur de notre front, le demandant à la fatigue et à la peine, c'est-à-dire le cherchant, soit auprès des hommes doctes, soit dans les saints livres, ou nous efforçant de puiser la connaissance des choses invisibles dans celle des choses créées. Pour les anges, ils reçoivent en eux-mêmes, mais non d'eux-mêmes, avec autant de facilité que de bonheur, la plénitude de toute science : aussi vivent-ils heureux, instruits par Dieu même. Les élus ont bien la promesse infaillible qu'un jour ils auront le même bonheur : mais il ne leur est pas encore donné de jouir d'une félicité assurée.

6. Les montagnes paissent donc sur les montagnes, et les brebis au milieu des brebis, puisque ces substances spirituelles qui sont tout à la fois montagnes et brebis puisent abondamment dans le Verbe de vie l'élément d'une vie perpétuellement heureuse. Elles sont montagnes, à cause de leur plénitude et de leur hauteur; elles sont brebis par leur mansuétude. Remplies de Dieu, élevées en mérites, riches de vertus, elles abaissent néanmoins leurs fronts sublimes, et elles s'inclinent dans l'obéissance et l'humilité, sous le commandement de l'infinie majesté, comme de douces brebis qui vont partout au gré de leur pasteur et qui suivent ses pas. Sur ces saintes montagnes, selon le prophète David, reposent, comme sur la sagesse créée avant toutes choses, les fondements de la cité de Dieu affermis dès l'origine[1]. Cité une au ciel et sur la terre, bien qu'elle soit en partie voyageuse ici-bas et en partie triomphante. De ces deux cités, comme de cymbales vivantes et sonores, s'échappent sans cesse les actions de grâces et les hymnes de louanges[2], dont les harmonies douces et éternelles réalisent ce que nous avons dit, d'après le même prophète : *Les montagnes et les collines chanteront la gloire de Dieu :* et ce que dit un autre, s'adressant au Seigneur même : *Heureux ceux qui habitent dans votre maison : ils vous loueront dans les siècles des siècles*[3].

7. Donc, pour revenir au point d'où nous a éloignés une digression nécessaire, les esprits sont les montagnes et les collines sur lesquelles

[1] Ps. XVIII, 6, 7. — [2] Jean, IV, 24. — [3] Math., XVIII, 12. — [4] Ps. LXXXVI, 1. — [5] Isaï, LV, 12.

[1] Ps. LXXXVI, 1. — [2] Isaï, LI, 3. — [3] Ps. LXXXIII, 5.

l'Église voyait bondir l'Époux avec tant d'allégresse, pour accourir dans ses bras : et non-seulement il y bondissait, mais il les franchissait. Voulez-vous voir ces bonds dans les écrits des prophètes et des apôtres ? Ce n'est pas que je veuille rapporter ici tous les témoignages que les moins occupés peuvent eux-mêmes trouver sur cette matière, ce qui serait aussi long qu'inutile : je ne citerai que les textes plus courts et plus clairs touchant les bonds de l'Époux. David dit de lui : *Il a dressé sa tente dans le soleil : et il est lui-même comme un époux qui sort de la chambre nuptiale. Il s'élance, comme un géant, pour parcourir sa route, en partant des extrémités du ciel* [1]. Il s'élance du ciel en terre : quel bond ! Je ne vois pas ailleurs que celui qui habite une lumière inaccessible ait dressé sa tente dans le soleil, c'est-à-dire, qu'il ait manifesté sa présence dans la lumière et l'évidence, excepté sur la terre. En effet, *il a été vu sur la terre, et il a conversé avec les hommes* [2] : sur la terre, dis-je, qui est comme le soleil, il a manifestement établi sa tente, à savoir le corps qu'il a daigné prendre au sein d'une vierge, pour s'y rendre visible, et ainsi toute chair a pu voir le salut de Dieu venant dans la chair.

8. Il a donc bondi sur les montagnes, c'est-à-dire sur les esprits supérieurs, lorsqu'il s'est abaissé jusqu'à eux, et a daigné leur révéler le secret caché depuis les siècles, le grand mystère de sa bonté. Mais après avoir franchi les sommets de ces majestueuses montagnes, les Chérubins, les Séraphins, les Dominations, les Principautés, les Puissances et les Vertus, il a consenti à s'abaisser jusqu'aux hiérarchies inférieures des Anges, comme sur des collines. Mais y est-il resté ? Non, il a franchi ces collines elles-mêmes. *Car,* dit l'Apôtre, *il n'a pas pris la nature angélique, mais la race d'Abraham* [3] bien inférieure aux Anges, afin d'accomplir la parole du prophète citée plus haut, lorsque parlant au Père de son fils, il dit : *Vous l'avez abaissé d'un degré au-dessous des Anges* [4]. Ceci peut s'entendre cependant de la nature humaine, puisque l'homme fait à l'image de Dieu et doué de raison comme l'ange, est, par son corps tiré de la terre, placé un peu au-dessous de l'Ange même. Mais entendez l'apôtre saint Paul parlant ouvertement *de Celui qui ayant la nature de Dieu n'a pas cru faire une usurpation de se dire égal à Dieu : mais il s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'esclave, s'assimilant à l'homme, et en revêtant l'extérieur* [5]. Et encore : *Quand vint la plénitude des temps, Dieu envoya son Fils formé d'une femme, assujetti à la loi, afin de racheter ceux qui étaient sous la loi* [1]. Celui qui a été formé d'une femme a été aussi assujetti à la loi, et c'est lui qui, sans aucun doute, a franchi non-seulement les montagnes, à savoir les béatitudes les plus hautes et les plus élevées, mais encore les anges inférieurs, qui, par comparaison avec les esprits supérieurs, sont justement désignés du nom de collines. Du reste, le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que quiconque est revêtu d'une chair mortelle, fût-il même le grand Jean-Baptiste [2]. Si nous reconnaissons que le Dieu-Homme, même comme homme, est incomparablement élevé au-dessus de toute Principauté et de toute Puissance, il est certain que s'il les surpasse en majesté, il s'est mis au-dessous d'elles par son infirmité. Ainsi il a bondi sur les montagnes et franchi les collines, quand dans sa bonté infinie, il s'est montré au-dessous, non-seulement des esprits les plus élevés, mais encore des esprits les plus humbles. Il s'est assujetti non-seulement aux esprits d'en haut, mais à ceux mêmes qui habitent des demeures d'argile, dépassant et surpassant en humilité l'humilité même des hommes. En effet, il était soumis à Marie et Joseph, à Nazareth, à l'âge de douze ans [3] : et on le voit ensuite, aux bords du Jourdain, s'incliner en sa jeunesse sous les mains de Jean [4]. Mais le jour s'incline lui-même, et cependant je ne voudrais pas quitter tout à fait ces montagnes.

9. Du reste, si nous voulions, cette fois, en suivant notre attrait, en explorer toutes les beautés, en sonder tous les secrets, je craindrais d'ôter à ces discours le charme de la brièveté, ou de porter dans cette vaste et sublime matière une précipitation qui lui ravirait tout le soin qu'elle réclame. Faisons donc aujourd'hui, s'il vous plaît, une halte sur ces montagnes. Aussi bien est-il bon pour nous d'habiter un lieu où le Christ-Pasteur nous a établis avec les saints anges, en des pâturages qui nous offrent un aliment dont la douceur égale l'abondance. Nous sommes aussi, en effet, les brebis de son bercail. Donc, innocentes brebis du bon Pasteur ruminons tout ce que, dans le présent discours, nos lèvres avides ont si ardemment dévoré. Dans un autre discours nous étudierons attentivement le reste de ce texte, avec l'aide de l'Époux de l'Eglise, Jésus-Christ notre Seigneur, qui est par-dessus tout, le Dieu béni dans les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Ps. XVIII, 6, 7. — [2] Baruch, III, 38. — [3] Hébr., II, 16. — [4] Ps. VIII, 6. — [5] Philipp., II, 6, 7.

[1] Galat., IV, 4, 5. — [2] Luc, VII, 28. — [3] Id., II, 51, 42. — [4] Math., III, 13.

SERMON LIV

Comment encore les anges et les hommes sont désignés par les montagnes, et les démons par les collines. De trois sortes de crainte qui doivent nous porter à redouter de perdre la grâce de bien agir que nous tenons de Dieu.

1. Sur le texte traité dans le discours d'hier, je vais vous proposer un autre sens que j'ai réservé pour cet entretien : vous jugerez et vous choisirez. Il n'est pas besoin de répéter ce que nous avons dit plus haut : vous n'avez pu l'oublier si vite. Du reste, tout est écrit comme je l'ai dit, et recueilli avec tous les autres sermons, en sorte qu'il serait aisé de retrouver ce qui aurait échappé à vos souvenirs. Ecoutez donc la suite : *Le voici! Il vient bondissant sur les montagnes et franchissant les collines*[1]. L'Épouse veut parler de l'Époux. Il a bondi en effet dans les montagnes quand, envoyé par son Père pour évangéliser les pauvres, il n'a pas dédaigné l'office des anges, lui l'ange du Grand-Conseil, lui le Seigneur même. Il est descendu en personne sur la terre, Celui qui avait coutume d'y déléguer des messagers. C'est par lui-même que le Seigneur a fait connaître son salut : c'est par lui-même qu'il a révélé sa justice en présence des nations[2]. C'est pourquoi, *comme*, selon la doctrine de saint Paul, *tous les anges sont envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent recueillir l'héritage du salut*[3], celui qui était au-dessus d'eux est devenu au milieu d'eux, comme l'un d'eux, dissimulant l'injure qu'il avait reçue et multipliant ses grâces. Mais il faut l'entendre lui-même. *Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir et donner ma vie pour la rédemption de plusieurs*[4]. Personne n'a agi de la sorte : le dévouement et la fidélité de son obéissance ont surpassé tous ceux qui s'étaient, avant lui, constitués serviteurs. O le bon serviteur! Il nous a donné sa chair pour nourriture, son sang pour breuvage et sa vie pour rançon. Serviteur parfait, au cœur ardent, à la charité brûlante, à la bonté généreuse, qui non-seulement bondit sur les montagnes, mais franchit les collines; c'est-à-dire, que son empressement à nous servir surpasse tout, l'emporte sur tout. Il est vraiment Celui que Dieu a oint de l'huile de joie d'une façon plus abondante que tous ceux qui y ont participé avec lui[1] : aussi s'est-il élancé dans la carrière comme un géant. Il s'est élancé plus loin que Gabriel et l'a devancé auprès de la Vierge, ainsi que l'atteste l'archange lui-même, lorsqu'il dit : *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous*[2]. Et quoi? Celui que vous venez de laisser au ciel, vous le trouvez dans le sein de Marie? Comment cela? Il s'est envolé sur l'aile des vents et l'a devancé. O Archange! vous voilà vaincu : celui qui vous a envoyé devant lui vous a prévenu.

2. Il bondissait certainement dans les montagnes, lorsqu'il apparaissait jadis aux patriarches par l'organe des Anges; explication qui semble convenir davantage au sens propre littéral, car il n'est pas dit de l'Epoux qu'il *bondit dans les montagnes*, mais sur les montagnes; de sorte que celui qui bondit sur les montagnes paraît aussi celui qui les fait bondir; et, comme il est dit dans les prophètes, il opère dans les justes, en donnant aux uns la parole, et aux autres les œuvres. Ajoutez que quelques-uns tenaient sa place et parlaient non comme Anges, mais comme le Seigneur même. Par exemple, l'Ange qui s'entretenait avec Moyse ne disait pas : moi, l'Ange du Seigneur, mais, *moi le Seigneur*, ce qu'il répétait souvent. Il bondissait donc dans les *montagnes*, c'est-à-dire, dans les Anges, organes de sa parole, et l'instrument par lequel il manifestait sa présence. Il bondissait jusqu'aux hommes, mais par le moyen des Anges et non pas en personne, non dans sa propre nature, mais par l'intermédiaire d'une créature qui lui était soumise. Bondir, c'est aller d'un lieu à un autre lieu, ce qui ne peut se dire de Dieu. Il bondissait donc dans les montagnes, à savoir dans les Anges,

[1] Cantiq., II, 8. — [2] Ps. XCVII, 2. — [3] Hébr., I, 14. — [4] Math., XX, 28.

[1] Ps. XLIV, 8. — [2] Luc, I, 28.

celui qui ne le pouvait faire en personne ; et il s'élançait jusqu'aux collines, c'est-à-dire, jusqu'aux patriarches, aux prophètes, et jusqu'aux autres hommes spirituels de la terre. Il franchissait aussi les collines, quand, par le moyen des Anges, il daignait parler et se montrer non-seulement aux hommes élevés en spiritualité, mais à des gens du peuple et à des femmes. Ou bien l'auteur sacré appelle ici *collines* les puissances de l'air qui ne sont plus rangées parmi les montagnes, depuis que l'orgueil les a renversées du sommet des vertus. Toutefois la pénitence ne les a pas abaissées jusqu'à une humble vallée, ou jusqu'aux vallées des humbles. C'est d'elles qu'il est dit, je crois, dans les psaumes : *Les montagnes ont fondu comme la cire à l'aspect du Seigneur* [1]. Ces collines superbes et stériles placées entre les montagnes de la perfection et les vallées de la pénitence, il les a certainement franchies l'Époux qui bondit sur les montagnes ; et après les avoir dédaignées et dépassées, il est descendu dans les vallées, afin que ces vallées soient riches en froment. Pour elles, au contraire, elles sont vouées à l'aridité et à la stérilité, comme vous le lisez dans cette imprécation que leur adresse le prophète : *Que ni la rosée, ni la pluie ne descendent sur vous*. Et afin que vous sachiez que le prophète parle ici aux Anges prévaricateurs, figurés par les monts de Gelboé, *c'est là*, dit-il, *qu'il y a eu de nombreux blessés* [2]. Combien, en effet, de soldats d'Israël ont péri et périssent tous les jours sur ces montagnes maudites ! C'est d'eux que vous lisez dans le même prophète parlant au Seigneur : *Pareils à des blessés qui dorment dans le sépulcre, et dont le nombre est incalculable, ils ont été repoussés de votre main* [3].

3. Il ne faut donc pas s'étonner de voir demeurer stériles et infructueux ces esprits qui ne sont pas des montagnes du ciel, mais des collines de l'air, sur lesquelles la rosée ni la pluie ne descendent jamais ; puisque l'auteur et le dispensateur de la grâce passe par-dessus eux et descend dans les vallées, afin de répandre sur les humbles qui habitent la terre, une pluie céleste qui les aide à rapporter, dans la patience, soixante et cent pour un [4]. Il a visité la terre, il l'a enivrée : il en a multiplié les richesses [5]. Il a visité la terre, non pas l'air, car la terre est remplie des miséricordes du Seigneur [6]. C'est en effet au milieu de la terre que le Seigneur à opéré le salut [7]. Est-ce au milieu de l'air ? Ceci est contre Origène qui, par un mensonge impudent, crucifie une seconde fois J.-C. au milieu des airs, pour sauver les démons; tandis que saint Paul initié à ce mystère, affirme que le Christ une fois ressuscité ne meurt plus, et que la mort a perdu sur lui tout empire [1].

4. Mais il n'a pas seulement visité la terre, celui qui a franchi l'air ; il a visité aussi le ciel, puisque l'Église dit : *Seigneur, votre miséricorde s'étend jusqu'au ciel, et votre vérité va jusqu'aux nues* [2], c'est-à-dire, jusqu'à ce ciel habité par les Anges et les Saints, que l'Époux ne passe pas, mais en qui il bondit, imprimant en eux les deux vestiges de ses pieds, la miséricorde et la vérité, vestiges dont je vous ai parlé au long, il m'en souvient, dans les discours précédents [3]. Mais l'espace qui s'étend au-dessous des nuées est la demeure des démons ; ils résident dans ces airs inférieurs et ténébreux. L'Époux ne bondit point en eux, mais par-dessus eux, sans daigner les regarder, en sorte qu'ils ne gardent en eux aucun vestige du passage de Dieu. Et comment, en effet, la vérité se trouverait-elle dans le démon, puisque l'Évangile qui est la vérité même, déclare que le démon n'est pas resté dans la vérité, et qu'il est devenu menteur dès l'origine ? Vous ne trouverez pas davantage en lui la miséricorde, puisque cette même vérité de l'Évangile le convainc d'avoir été homicide dès le commencement [4]. Or, les serviteurs ressemblent au père de famille. Et l'Église a bien sujet de chanter, en parlant de l'Époux : Il habite dans les hauteurs, et il regarde tout ce qui est humble au ciel et sur la terre [5]. Elle ne fait aucune mention des esprits superbes qui habitent les airs, car Dieu résiste aux superbes, et donne sa grâce aux humbles [6].

5. L'Épouse le voit donc bondir sur les montagnes et franchir les collines, selon cette imprécation de David : *Que le Seigneur visite toutes les collines qui l'environnent*, qui environnent Gelboé, *mais qu'il s'éloigne de Gelboé* [7]. Autour du Démon désigné ici par Gelboé, il est des montagnes que le Seigneur visite : au-dessus de lui sont les Anges, au-dessous les hommes. C'est pour son châtiment qu'on lui a assigné, quand il est tombé du ciel, ce lieu intermédiaire entre le ciel et la terre, afin qu'il voie et qu'il soit jaloux, et que sa jalousie lui soit un supplice, l'Écriture disant : *Le pécheur verra et il entrera en fureur ; il grincera des dents et il séchera de dépit* [8]. Quelle misère pour lui, quand il considère les cieux, d'y apercevoir d'innombrables montagnes, étincelantes d'une clarté divine, retentissant des louanges du Seigneur, couvertes de gloire et inondées de

[1] Ps. xcvi, 5. — [2] II Rois, i, 21. — [3] Ps. lxxxvii. — [4] Math., xiii, 8, 23 ; Luc, viii-xv. — [5] Ps. lxiv, 10. — [6] Id., xxii, 5. — [7] Id., lxxiii, 12.

[1] Rom. vi, 9. — [2] Ps. xxxv, 6. — [3] Serm. vi. — [4] Jean, viii, 44. — [5] Ps. cxii, 5, 6. — [6] Jacq., iv, 6. — [7] II Rois, i, 21. — [8] Ps. cxi, 10.

grâces ! Quelle misère plus grande encore, quand il abaisse ses regards sur la terre, d'y voir aussi des montagnes nombreuses, les montagnes du peuple élu, affermies dans la foi, élevées par l'espérance, dilatées dans la charité, cultivées par les vertus, chargées du fruit des bonnes œuvres, et puisant dans la rosée du ciel, comme dans les bonds mystérieux de l'Époux, une bénédiction quotidienne! Quelle douleur et quelle jalousie animent cet esprit ambitieux, quand il contemple, autour de lui, ces montagnes si glorieuses, qu'il se voit lui et les siens incultes, couverts de ténèbres, stériles en toute espèce de bien, et qu'il reconnaît que lui, le calomniateur, est devenu l'opprobre des hommes et des Anges, selon ce mot du psalmiste : *Ce dragon que vous avez formé pour être un objet de dérision* [1].

6. Et la cause de cela c'est que l'Époux les franchit, à cause de leur orgueil ; il bondit sur les montagnes d'alentour, comme une fontaine qui s'élève du milieu du Paradis, qui arrose toute la terre, et qui répand ses bénédictions sur tous les êtres vivants. Heureux ceux qui méritent de boire quelquefois, fût-ce même rarement, à ce torrent de volupté, et en qui rejaillit de temps en temps (si elle n'y coule pas toujours), l'eau de la sagesse sortie de la fontaine de vie, afin qu'elle devienne aussi en eux cette source qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle ! Ce fleuve impétueux réjouit la cité de Dieu et y coule avec une abondance intarissable. Puisse-t-il se répandre quelquefois sur nos montagnes terrestres et les inonder, afin qu'après avoir été suffisamment abreuvées, elles distillent sur nos vallées quelques gouttes qui nous empêchent de rester arides et stériles ! Ah ! il n'y a que misère, pauvreté, famine dans la contrée que n'humectent jamais ni ces inondations, ni ces faibles écoulements ; la fontaine de la sagesse porte plus loin ses eaux, *et parce qu'ils n'ont pas eu la sagesse*, dit le prophète, *ils ont péri dans leur folie* [2].

7. *Le voici : il vient bondissant sur les montagnes, et franchissant les collines.* Il bondit afin de passer outre ; il ne veut pas s'arrêter à tous, car tous ne sont pas agréables à Dieu. Mes frères, si, selon la pensée de saint Paul, *ces choses sont écrites pour notre instruction* [3], observons la discrétion et la circonspection des bonds de l'Époux : voyons comment, et au milieu des Anges et au milieu de nous, il bondit dans les humbles et passe par-dessus les superbes. En effet le Seigneur qui est infiniment élevé regarde ceux qui s'abaissent et dédaigne ceux que l'orgueil exalte [1]. Considérons cela, dis-je, afin de nous préparer prudemment aux bonds salutaires de l'Époux, afin qu'il ne s'éloigne pas de nous, comme des montagnes de Gelboé, s'il vient à nous juger indignes de sa visite. O terre, ô cendres ! pourquoi vous enorgueillir ? Le Seigneur, dans ses bonds, passe par-dessus les Anges même, ayant leur orgueil en exécration. Que la réprobation des Anges serve à corriger les hommes ! Elle est écrite pour leur utilité. Que le mal enduré par le démon contribue à mon bien, et que je lave mes mains dans le sang du pécheur ! Qu'est-ce à dire ? demandez-vous. Ecoutez. Une malédiction horrible et épouvantable est lancée contre le démon superbe, le prophète disant de lui, sous la figure de Gelboé, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut : *Que le Seigneur visite les montagnes qui environnent Gelboé, mais qu'il s'éloigne de Gelboé !*

8. Quand je lis ces paroles, que je jette ensuite les yeux sur moi-même, et m'étudie sérieusement, je me trouve infesté de cette peste qui a excité chez l'Ange l'indignation de Dieu, l'a détourné de lui, pendant qu'il honorait de la grâce de sa visite toutes les montagnes d'atentour, les Anges et les hommes. Et alors je me dis, en tremblant : si un Ange a été ainsi traité, que deviendrai-je, moi, cendre et poussière ? Il s'est enorgueilli dans le ciel, et moi sur un fumier. L'orgueil n'est-il pas plus supportable dans un riche que dans un pauvre ? Malheur à moi, si, chez un esprit si puissant, l'enflure du cœur a été punie avec une telle sévérité, s'il ne lui a servi de rien que l'orgueil soit un vice naturel aux grands, à quel sort dois-je m'attendre, moi qui suis tout ensemble superbe et misérable ? Mais déjà je suis châtié, et je suis atteint de coups cruels. Non ! Ce n'est pas en vain que depuis quelques jours, je sens une langueur, des obscurités, une lâcheté inaccoutumées. Je courais : et voilà sur ma route une pierre d'achoppement ; j'y heurte et je tombe. L'orgueil s'est rencontré en moi ; et le Seigneur irrité s'est détourné de son serviteur. De là cette stérilité de mon âme, et un attiédissement dans ma dévotion. Comment mon cœur s'est-il ainsi desséché, endurci comme le lait caillé, comme une terre sans eau ? Je ne puis plus m'attendrir, ni verser de larmes, tant est grande la dureté de ce cœur ! Le chant des psaumes est pour moi sans goût, la lecture sans charmes, la prière sans attraits ; je ne trouve plus mes méditations accoutumées. Qu'est devenu cet enivrement de l'âme ? Où

[1] Ps. CVIII, 26. — [2] Baruch., III, 28. — [3] I Cor., X, 11.

[1] Ps. CXXXVII, 6.

est la sérénité du cœur, la paix, la joie dans l'Esprit-Saint ? Je suis paresseux au travail manuel ; je dors durant les veilles ; je suis prompt à la colère, obstiné dans ma haine, plus esclave de ma langue et de ma bouche que je ne l'étais, plus lent, et plus insensible à la prédication. Le Seigneur visite, hélas ! toutes les montagnes qui m'entourent ; il n'y a que moi dont il n'approche pas. Ne suis-je pas une de ces collines par-dessus lesquelles passe l'Époux ? Je vois à mes côtés des frères d'une abstinence singulière, d'une patience admirable, d'une douceur et d'une humilité merveilleuses ; celui-ci est plein de miséricorde et de bonté, celui-là est fréquemment ravi en contemplation ; il frappe, il pénètre les cieux par l'assiduité et la ferveur de ses prières ; et ainsi, auprès de moi, chacun excelle en quelque vertu spéciale. Je considère, dis-je, que tous sont dévots, tous fervents, tous unis en J.-C., tous comblés des dons célestes de la grâce, véritables montagnes visitées par le Seigneur, qui reçoivent souvent les bondissements mystérieux de l'Époux. Mais moi qui ne ressens rien de pareil, puis-je me croire autre chose qu'une de ces montagnes de Gelboé, dont s'éloigne, dans sa colère et son indignation, le Dieu qui visite les autres avec tant de bonté ?

9. Mes petits enfants, cette pensée ôte la vaine estime de soi, attire la grâce, et dispose à ces bondissements de l'Époux. Je vous ai représenté ces choses en moi, par affection pour vous, afin que vous en fassiez autant. Soyez donc mes imitateurs, je ne dis pas, dans la pratique des vertus, dans la régularité des mœurs, ou dans la gloire de la sainteté; je n'ai pas la témérité de croire qu'il y ait en moi rien de tout cela à imiter : mais je désire que vous ne vous épargniez pas vous-mêmes. Soyez les premiers à vous accuser toutes les fois que vous reconnaissez en vous que la grâce s'est attiédie, que la vertu languit, comme je m'en accuse moi-même. Ainsi agit un homme attentif à veiller sur lui-même, à sonder ses voies et ses affections, qui craint sans cesse que l'orgueil ne se glisse en son cœur. En vérité, j'ai appris par ma propre expérience que, pour mériter la grâce, la conserver, ou la recouvrer, le moyen le plus efficace est de ne jamais s'élever devant Dieu, mais de craindre toujours. *Heureux l'homme qui est toujours craintif* [1]. Craignez donc, lorsque la grâce vous sourit, craignez aussi, lorsqu'elle s'éloigne, et c'est là craindre toujours. Que ces trois craintes se succèdent, selon que la grâce est en vous, ou

[1] Prov. xxviii, 14.

qu'elle se retire offensée, ou qu'elle y revient apaisée. Est-elle présente, redoutez de n'y pas correspondre assez dignement : c'est l'avis de l'Apôtre, lorsqu'il dit : *Prenez garde de ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu* [1] ; et lorsqu'il écrit à son disciple : *Ne néglige pas la grâce qui est en toi* [2] ; et lorsqu'il ajoute, en parlant de lui-même : *La grâce de Dieu n'a pas été vaine en moi* [3]. Il savait, cet homme initié aux secrets de Dieu, que négliger le don de Dieu, ne pas l'employer à l'usage pour lequel il est donné, c'est mépriser le donateur, et tomber dans un insupportable orgueil. Aussi évitait-il soigneusement ce malheur et enseignait-il aux autres à l'éviter. Mais il est encore ici un autre piége que je veux vous découvrir, à l'aide duquel l'esprit d'orgueil, avec un danger d'autant plus grave qu'il est plus caché, *nous dresse*, dit le prophète, des embûches, *comme un lion dans sa caverne* [4]. Ne peut-il empêcher l'action, il travaille à corrompre l'intention : il suggère la pensée de s'attribuer à soi-même ce qui est l'effet de la grâce. Ce genre d'orgueil, n'en doutez pas, est mille fois pire que le premier. Car est-il rien de plus odieux que cette parole : *C'est notre puissante main, et non le Seigneur, qui a fait toutes ces choses* [5] ?

10. Si donc il faut craindre, même quand la grâce est en nous, qu'est-ce donc, lorsqu'elle se retire ? Combien faut-il alors trembler davantage, puisqu'il faut périr, quand la grâce nous délaisse ! Écoutez, en effet, ce que dit celui qui la dispense : *Sans moi vous ne pouvez rien faire* [6]. Craignez donc, quand la grâce vous est soustraite, craignez de tomber, craignez et tremblez, car Dieu est irrité contre vous. Craignez parce que votre gardienne vous a quitté. La cause en est dans l'orgueil, croyez-le, encore que cet orgueil ne paraisse pas, et que votre conscience ne vous adresse aucun reproche. Ce que vous ne savez pas, Dieu le sait, et c'est lui qui vous juge. Ce n'est pas celui qui se rend témoignage à lui-même qui est vraiment estimable, mais bien celui qui a pour lui le témoignage de Dieu [7]. Or, Dieu vous donne-t-il ce témoignage quand il vous prive de la grâce? Ou celui qui donne cette grâce aux humbles [8] l'ôtera-t-il à l'âme humble après la lui avoir donnée? La soustraction de la grâce est donc une preuve d'orgueil. Néanmoins il arrive quelquefois que la grâce est ôtée, ou éloignée, non à cause d'un orgueil actuel, mais à raison de celui dans le-

[1] Cor., vi, 1. — [2] I Tim., iv, 14. — [3] I Cor., xv, 10. — [4] Ps. x, 9. — [5] Deutér., xxxii, 27. — [6] Jean, xv, 5.— [7] Cor., x, 18. — [8] Jacq., iv, 6.

quel on tomberait sans cette privation. Vous avez de ceci un exemple évident dans l'Apôtre qui endurait en sa chair d'involontaires aiguillons, non parce qu'il s'enorgueillissait, mais pour l'empêcher de s'enorgueillir [1]. Mais qu'il soit ou non présent, l'orgueil est toujours la cause pour laquelle la grâce est soustraite.

11. Mais si la grâce revient après s'être réconciliée avec vous, c'est alors que vos craintes doivent être plus vives; vous devez appréhender une rechute, selon ce mot de l'Évangile : *Vous voilà guéri; ne péchez plus désormais, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire* [2]. Vous l'entendez, la rechute est chose plus grave que la chute : donc que vos craintes s'accroissent avec le danger. Vous êtes heureux si vous remplissez votre cœur de cette triple crainte, si vous craignez pour la grâce reçue, et aussi et plus fort pour la grâce perdue, et mille fois plus pour la grâce recouvrée. Faites cela, et vous serez comme l'urne, au festin du Christ, cette urne remplie jusqu'aux bords, qui contient non-seulement deux mesures, mais trois; vous mériterez la bénédiction du Christ, vous mériterez qu'il change votre eau en un vin de joie, et que l'amour parfait chasse la crainte [3].

12. Voici ce que je veux dire. L'eau figure la crainte qui tempère l'ardeur des désirs charnels. Il est écrit : *Le commencement de la sagesse, c'est la crainte du Seigneur* [4]; et encore : *Il lui a donné à boire l'eau salutaire de la sagesse* [5]. Si la crainte est la sagesse, et si la sagesse est une eau, la crainte est aussi de l'eau. Aussi le sage dit-il que *la crainte du Seigneur est une fontaine de vie* [1]. Or, votre âme est une urne. Ces urnes *contenaient chacune deux ou trois mesures*. Les trois mesures sont les trois craintes. *Et ils les remplirent jusqu'aux bords* [2]. Ce n'est pas une crainte, ni deux, mais les trois réunies qui les remplissent jusqu'au haut. En tout temps, craignez Dieu, et de tout votre cœur, et vous aurez rempli votre urne jusqu'aux bords. Dieu aime les présents entiers, les affections pleines, le sacrifice parfait. Ayez donc soin d'apporter aux noces célestes une urne remplie, afin que de vous aussi il soit dit : *L'esprit de crainte du Seigneur l'a rempli* [3]. Celui qui craint ainsi ne néglige rien. Car comment la négligence pourrait-elle entrer en celui qui est tout rempli? Ce qui peut encore recevoir quelque chose n'est pas tout à fait plein. Par la même raison on ne saurait tout à la fois craindre et s'enorgueillir. Il n'y a pas en vous place pour l'orgueil quand vous êtes tout rempli de la crainte du Seigneur. Il en faut dire autant de tous les autres vices; la plénitude de la crainte les exclut nécessairement tous. Quand donc vous craindrez et pleinement, et parfaitement, la charité donnera, par la bénédiction du Seigneur, une douce saveur à vos eaux. Car, sans la charité, la crainte est une peine. Mais la charité est un vin, qui charme le cœur de l'homme [4]. Et la charité parfaite chasse la crainte, en sorte que ce qui n'était que de l'eau, commence à devenir du vin, à la louange et à la gloire de l'Époux de l'Église, Jésus-Christ notre Seigneur, le Dieu suprême, béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

SERMON LV

Comment l'homme, par une vraie pénitence, peut échapper au jugement de Dieu.

1. *Mon bien-aimé est semblable au chevreuil et au faon de la biche* [6]. Ceci se rattache au précédent verset. Celui dont l'Épouse nous avait décrit les sauts et les bonds, elle le compare maintenant au chevreuil, et au faon : et c'est avec raison, puisque ces animaux sont rapides dans leur course et bondissent avec une merveilleuse agilité. Or, elle parle de l'Époux, et l'Époux est la parole éternelle. Et le Prophète dit de Dieu que *sa parole court rapidement* [5] : ce qui se rapporte bien à ce passage, où l'Époux qui est la parole de

[1] II Cor., XII, 7. — [2] Jean, V, 14. — [3] I Jean, IV, 18. — [4] Ps. CX, 10. — [5] Eccli., XV, 3. — [6] Cantiq., II, 9.

[1] Prov., XIV, 7. — [2] Jean, II, 6, 7. — [3] Isai., II, 3. — [4] Ps. CIII, 15. — [5] Ps. CXLVII, 15.

Dieu nous est montré s'élançant et bondissant à travers les montagnes, pareil, par conséquent, au chevreuil et au faon de la biche. Telle est la raison de la comparaison employée ici par l'Épouse. Pour la rendre plus juste et plus parfaite, ajoutez que le chevreuil n'excelle pas seulement par la vitesse de sa course, mais encore par la finesse de sa vue : ce qui se rattache proprement à cette partie de la description tracée par l'Épouse, où elle nous montre l'Époux non-seulement *bondissant mais franchissant*. S'il n'avait l'œil perçant, il ne pourrait, surtout en courant, discerner ceux en qui il doit bondir, et ceux par-dessus lesquels il doit passer. Autrement l'Épouse, pour exprimer la rapidité de l'Époux, pouvait se borner à le comparer au faon de la biche : car on sait que cet animal court avec une rapidité extrême. Mais, parce que l'Époux, tout en paraissant dans l'ardeur de son amour, se précipiter dans les embrassements de sa bien-aimée, ne laisse pas cependant de régler ses pas ou plutôt ses bonds, avec prudence et circonspection, et de choisir le lieu où il doit poser le pied, il a fallu joindre la comparaison tirée du chevreuil à celle du faon, afin que l'une exprimât les désirs qui font bondir l'Époux, et l'autre le jugement qui lui dicte ce choix. Le Christ en effet est juste et miséricordieux, il est sauveur et juge : parce qu'il aime, il veut que tous les hommes soient sauvés et arrivent à la connaissance de la vérité [1]; et parce qu'il juge, il connaît ceux qui sont à lui [2] et il sait quels sont ceux qu'il a choisis dès le commencement [3].

2. Ces deux biens de l'Époux, la miséricorde et le jugement, nous sont donc recommandés par le Saint-Esprit (reconnaissons-le), sous l'emblème de ces deux animaux, afin qu'en témoignage de l'intégrité et de la perfection de notre foi, et à l'exemple du Prophète, nous chantions la miséricorde et le jugement du Seigneur [4]. Pour moi, je ne doute pas que les esprits curieux et versés dans ces sortes de connaissances, ne puissent encore trouver dans ces animaux d'autres propriétés susceptibles d'être raisonnablement et utilement appliquées à l'Époux. Mais celles-ci suffisent, je crois, à justifier la comparaison employée en cet endroit. C'est encore avec une merveilleuse justesse que le Saint-Esprit ne compare pas l'Époux au cerf, mais au faon; en quoi il fait allusion aux patriarches dont Jésus-Christ est issu selon la chair, ainsi qu'à l'enfance du Sauveur. Il nous est apparu comme un faon de biche ce

[1] I Tim., II, 4. — [2] II Ibid., II, 19. — [3] Jean, XIII, 18. — [4] Ps. C, 1.

petit enfant qui nous est né [1]. Mais vous, qui désirez l'avénement du Sauveur, craignez l'examen du juge, craignez les yeux du chevreuil, craignez celui qui dit par le Prophète: *En ce jour-là j'examinerai Jérusalem à la clarté des flambeaux* [2]. Son regard est perçant; son œil sondera tout, jusqu'aux reins et aux cœurs [3], et les pensées des hommes seront à nu devant lui [4]. Quelle sûreté reste-t-il pour Babylone, si Jérusalem même doit subir un examen si rigoureux? Car je crois que le Prophète désigne, sous le nom de Jérusalem, ceux qui mènent ici-bas une vie religieuse, et qui imitent, autant qu'ils le peuvent, par une conduite honnête et réglée, les mœurs de cette Jérusalem d'en haut, ceux qui sont loin de ressembler à ces habitants de Babylone dont la vie est ravagée par tous les vices et tous les crimes. Les péchés de ces derniers sont déjà jugés; ils ne demandent pas d'examen, mais le supplice. Pour les miens, à moi moine et habitant de Jérusalem, ils sont cachés et couverts sous ce nom et cet habit sacrés. C'est pourquoi il en faudra faire une recherche et une discussion exactes, et les tirer des ténèbres au grand jour, en approchant d'eux le flambeau.

3. Nous pouvons encore apporter ici un passage des psaumes pour confirmer ce qui est dit de cet examen de Jérusalem. Parlant au nom du Seigneur David dit : *Quand le temps sera venu je jugerai les justices elles-mêmes* [5]. Il veut dire, si je ne me trompe, qu'il discutera et examinera les voies et les actions des justes. Nous avons trop sujet de craindre que, devant un examen si rigoureux, un grand nombre de nos actions, que nous croyons des vertus, ne paraissent des vices. Toutefois il y a ici une ressource :si nous nous jugeons nous-mêmes nous ne serons pas jugés [6]. Heureux jugement qui me cache et me dérobe au sévère jugement de Dieu! Je tremble à la pensée de tomber dans les mains du Dieu vivant : je veux être présenté devant son visage irrité déjà jugé, et non à juger. *L'homme spirituel juge tout et n'est lui-même jugé par personne* [7]. Je jugerai donc mes péchés : je jugerai mes bonnes œuvres. Je travaillerai à corriger, par de meilleures actions, le mal qui est en moi, à l'effacer dans mes larmes, à le punir par des jeûnes et par les autres labeurs d'une sainte discipline. Dans le bien, j'aurai d'humbles sentiments de moi-même, et selon le précepte du Seigneur, je m'estimerai un serviteur inutile, qui n'a

[1] Isaï, IX, 6. — [2] Sophon., I, 12. — [3] Ps. VII, 10. — [4] Id., LXXV, 11. — [5] Ps. LXXIV, 3. — [6] I Cor., II, 31. — [7] I Cor., II, 15.

fait que ce qu'il devait faire [1]. J'aurai soin de ne pas lui offrir de l'ivraie pour du froment, ni de la paille pour du bon grain. J'examinerai donc mes voies et ma conduite, afin que celui qui doit scruter Jérusalem à la clarté des flambeaux ne trouve en moi rien qui n'ait été déjà examiné et discuté, car il ne jugera pas deux fois le même objet.

4. Qui me donnera de si bien étudier et corriger tous mes péchés que je n'aie plus aucun motif de redouter les yeux si clairvoyants du chevreuil, ni à rougir à la lumière de ces flambeaux? Maintenant je suis vu, mais je ne vois pas. Cet œil pour qui tout est visible est présent, bien qu'il ne paraisse pas. Un jour viendra où je connaîtrai comme je suis connu: actuellement ma connaissance est imparfaite, bien que je sois totalement et pleinement connu. Je redoute la vue du divin examinateur qui se tientderrière la muraille. C'est, en effet, ce que l'Écriture ajoute sur celui qu'elle a comparé à un chevreuil, à cause de la pénétration de son regard : *Le voilà! Il est debout derrière la muraille; il regarde à travers les fenêtres : il plonge l'œil à travers les treillis.* Mais nous expliquerons ce texte en son lieu. Je redoute donc ce juge caché qui scrute les choses cachées. L'Épouse est sans crainte, parce que sa conscience est sans reproche. Et que peut donc craindre cette bien-aimée, cette colombe, cette toute belle? Car vous lisez ensuite : *Voici le bien-aimé qui me parle.* Il ne me parle pas à moi : c'est pourquoi je redoute sa vue, parce que je n'ai pas pour moi un bon témoignage. Mais qu'entendez-vous, ô Épouse? Que vous dit-il? Quel langage vous tient votre bien-aimé? *Levez-vous,* dit-il, *hâtez-vous, mon amie, ma colombe, ma belle* [1]. Mais il faut réserver ce texte pour un autre entretien; je ne veux pas traiter avec une brièveté excessive un sujet qui demande plus d'étendue. Je serais répréhensible si je manquais de vous donner les instructions nécessaires à la connaissance et à l'amour de l'Époux de l'Église, de Jésus-Christ notre Seigneur, qui est par-dessus tout le Dieu béni dans les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Luc, XVII, X. — [2] Cantiq., IX.

[1] Cantiq., II, 9, 10.

SERMON LVI

Que les péchés et les vices sont comme des murailles qui séparent le pécheur de Dieu.

1. *Le voici! Il est debout derrière la muraille; il regarde à travers les fenêtres et les treillis* [2]. Selon la lettre, il semble que l'Épouse veuille dire que celui qu'elle voyait venir en bondissant s'est approché de sa demeure et que debout derrière la muraille, il jette à travers la fenêtre et les ouvertures un regard curieux, sans oser entrer. Au sens spirituel, on peut entendre que l'Époux s'est approché, mais d'une autre façon digne de lui, et que l'Esprit-Saint a expérimenté d'une manière également digne. Car le sens véritable et spirituel n'admettra rien qui ne convienne à la fois, et à celui qui agit, et à ceux qui racontent. L'Époux s'est donc approché de la muraille, lorsqu'il s'est uni à la chair. La chair est la muraille, et l'approche de l'Époux c'est l'incarnation du Verbe. Ces fenêtres et ces treillis au travers desquels on dit qu'il regarde, sont, à mon avis, les sens charnels et les affections humaines à l'aide desquels il a expérimenté nos infirmités. Car il a pris nos langueurs et il a porté le poids de nos douleurs [2]. Il a donc usé de ces affections humaines et de ces sens corporels, comme d'autant de fenêtres et d'ouvertures, afin que devenu homme, il connût, par sa personnelle expérience, les misères des hommes et en eût compassion. Il les connaissait sans doute déjà auparavant, mais d'une façon différente. Le Dieu des vertus connaissait la vertu d'obéissance, et néanmoins, selon le témoignage de l'Apôtre, *il a appris l'obéissance à l'école de ses souffrances* [3]. C'est de la sorte qu'il a également appris la miséricorde, encore que la miséricorde du Seigneur soit éternelle. C'est ce que nous enseigne le même Docteur des nations, quand il assure que *Jésus-Christ a été tenté en toutes choses, à l'exception pourtant du péché, afin de devenir miséricordieux.* Le voyez-vous devenir

[2] Cantiq., II, 9, 10. — [2] Isaï., LIII, 4. — [3] Hébr., IX, 15.

ce qu'il était déjà, apprendre ce qu'il savait, et chercher parmi nous des fenêtres et des ouvertures qui l'aidassent à connaître plus sûrement encore nos faiblesses? Or, il a trouvé autant d'ouvertures dans notre muraille lézardée et ruinée qu'il a fait, en son propre corps, d'expériences de notre infirmité et de notre corruption.

2. C'est ainsi que l'Époux se tenait debout derrière la muraille et regardait à travers les fenêtres et les treillis. Et il est vraiment debout, car seul il s'est tenu droit dans la chair, puisque seul il n'a point connu le péché. La foi nous permet de voir encore ici un autre sens. Il est demeuré debout par la puissance de la divinité celui qui n'a pas succombé à l'infirmité de la chair, l'esprit disant lui-même : *L'esprit est prompt et la chair est faible*[1]. Je crois cette interprétation appuyée par ce que David dit en prophétisant sur ce mystère; car bien qu'il parle de Moïse, il avait le Seigneur en vue. Jésus-Christ est, en effet, le véritable Moïse venu par l'eau, et non-seulement par l'eau, mais par l'eau et le sang. Voici donc ce que dit ce Prophète : *Dieu avait résolu de les perdre si Moïse son élu, quoiqu'abattu, ne se fût tenu debout en sa présence pour arrêter sa colère et l'empêcher de les exterminer*[2]. Mais comment pouvait-il rester debout, s'il était abattu? Et s'il était debout, comment était-il abattu? Je vais, si vous le voulez, vous montrer celui qui est vraiment resté debout dans l'abattement! Je n'en connais point d'autre qui l'ait pu faire que mon Seigneur Jésus, qui était vivant jusque dans la mort, qui, brisé dans son corps, sur la croix, se tenait debout avec son père par la divinité. D'un côté, il priait avec nous son Père, de l'autre il nous faisait miséricorde avec son Père. Il était debout derrière la muraille, quand ce qui était abattu en lui était visible dans la chair, tandis que ce qui était debout se voilait derrière elle. Dans l'unité de sa personne unique, l'homme se montrait et le Dieu se cachait.

3. Pour chacun de nous qui souhaitons son avénement, il est aussi debout derrière la muraille, puisque notre corps de péché nous dérobe son visage et nous cache sa présence. Car, *tant que nous sommes dans ce corps, nous restons éloignés du Seigneur*[3]. Ce n'est pas parce que nous sommes dans un corps, mais parce que nous habitons ce corps qui vient du péché, et qui n'est pas exempt de péché. Et afin que vous sachiez que ce n'est pas notre corps, mais nos péchés qui nous séparent du Seigneur, écoutez l'Ecriture : *Nos péchés*, dit-

[1] Math., XXVI, 41. — [2] Ps. CV, 23. — [3] II Cor., V, 6.

elle, *établissent une séparation entre Dieu et nous*[1]. Et plût au ciel que le corps fût ici l'unique muraille! que je n'eusse à endurer d'autre obstacle que le péché qui est dans la chair, et que le vice ne dressât pas devant moi mille autres barrières! Car je crains bien d'avoir ajouté aux corruptions de ma nature des iniquités personnelles qui éloignent de moi l'Époux, en sorte que si je voulais dire toute la vérité, je devrais avouer que pour moi l'Epoux est debout derrière des murailles, et non derrière une seule.

4. Mais je m'explique plus clairement. L'Époux est également et indifféremment partout, par la présence de sa Majesté divine, et par la grandeur de sa puissance. Cependant, on peut dire que la communication de la grâce le rend plus proche des uns et plus éloigné des autres; ce qui ne s'entend que des anges et des hommes, c'est-à-dire des créatures raisonnables. C'est pourquoi le Prophète dit que le salut est éloigné des pécheurs [2], et parlant de lui-même, tout saint qu'il était, il disait encore : *Pourquoi, Seigneur, vous êtes-vous éloigné de moi*[3]? Quant aux Saints, Dieu s'en éloigne quelquefois par une juste dispensation, mais pour un temps, et encore n'est-ce pas d'une manière absolue. Pour les pécheurs dont il est dit que *l'orgueil monte sans cesse*[4], et que *leur conduite est toujours corrompue*[5], Dieu reste très-loin d'eux, et cet éloignement, au lieu d'être un effet de sa miséricorde, est le fruit de sa colère. C'est pourquoi David, s'adressant à Dieu, lui crie : *Ne vous détournez pas de votre serviteur dans votre colère*[6]; il savait bien qu'il pouvait s'en détourner aussi par une vue de miséricorde. Dieu est donc près des saints et des élus, alors même qu'il en semble éloigné, et il ne s'approche pas de tous dans la même mesure, mais il le fait d'une façon subordonnée à la diversité de leurs mérites. Bien qu'il soit près de ceux qui l'invoquent avec foi, et de ceux dont le cœur est affligé, peut-être n'est-il pas cependant assez près d'eux pour leur permettre de dire *qu'il se tient debout derrière la muraille*. Mais qu'il est voisin de l'Epouse, puisqu'elle n'est séparée de lui que par une muraille! Aussi désire-t-elle d'être débarrassée des liens du corps, afin que ce mur venant à tomber, elle puisse être enfin avec celui qu'elle espère être caché derrière.

5. Mais pour moi qui suis pécheur, bien loin de souhaiter la rupture de ces liens, je la redoute, car je sais que la mort des pécheurs

[1] Isaï., LIX, 2. — [2] Ps. CXVIII, 155. — [3] Id., IX, 1. — [4] Id., LXXIII, 23. — [5] Id., IX, 5. — [6] Id., XXVI, 9

est malheureuse[1]. Comment ne le serait-elle pas si la vie ne l'assiste pas? Je crains de sortir; je tremble à l'entrée même du port, parce que je n'ai pas lieu d'espérer que l'Époux vienne m'y recevoir. Eh! puis-je sortir avec confiance, si le Seigneur ne protège lui-même ma sortie? Hélas! je deviendrai le jouet des démons qui me fermeront la route, parce que je n'aurai personne pour me racheter et me sauver. L'âme de Paul n'avait rien de pareil à redouter : une seule muraille le séparait de la vue et des embrassements du Bien-Aimé, et cette muraille c'était la loi du péché qu'il trouvait dans ses membres, c'était la concupiscence dont il ne pouvait s'affranchir totalement, tant qu'il vivait dans la chair. Cette muraille ne l'éloignait pas beaucoup de Dieu; aussi s'écriait-il, dans l'ardeur de ses désirs : *Qui me délivrera de ce corps de mort[2]?* Car il savait qu'il arriverait à la vie par la route abrégée de la mort. Il n'y avait donc que cette loi de la concupiscence à laquelle saint Paul s'avoue assujetti, et qu'il endurait malgré lui, parce qu'elle était inséparablement greffée en sa chair. Du reste, disait-il, *je ne me sens coupable de rien*[3].

6. Or qui ressemble à saint Paul? Qui ne consent quelquefois à la concupiscence et n'obéit au péché? Mais que celui qui consent au péché sache qu'il a élevé devant lui-même une autre muraille, à savoir ce consentement illicite et mauvais. Dans cet état, il ne saurait se glorifier que pour lui l'Époux se tient derrière la muraille, puisqu'il y a deux murailles au lieu d'une. Il en aura moins encore le droit, si, du consentement au péché, il va jusqu'à l'affection. Car voilà une troisième muraille qui empêche l'Époux d'approcher, et cette muraille est l'acte même du péché. Que sera-ce si l'habitude change le péché en usage, et si l'usage arrive jusqu'au mépris, selon ce qui est écrit : *Quand l'impie est descendu dans l'abîme du mal, il méprise*[4]. Si vous sortez de la vie en cet état ne risquez-vous pas d'être dévoré mille fois par les lions furieux prêts à saisir leur proie, avant d'arriver à l'Epoux que vous avez séparé de vous par d'innombrables murailles? La première est la concupiscence, la seconde le consentement, la troisième l'acte, la quatrième l'habitude, la cinquième le mépris. Résistez donc de toutes vos forces à la concupiscence naissante, afin qu'elle ne vous entraîne pas jusqu'au consentement, et vous verrez crouler toutes les machines de guerre du mal. Rien, excepté la seule muraille du corps, n'empêchera plus l'Époux d'approcher, et vous pourrez aussi vous glorifier et dire que *l'Epoux se tient debout derrière la muraille*.

7. Il faut encore que vous ayiez grand soin que l'Époux trouve ouverts et vos fenêtres et vos treillis, images de vos confessions, afin que par là il puisse jeter au dedans de vous un regard de bonté, car ses regards sont vos progrès. On dit que les treillis sont de petites fenêtres telles que ceux qui écrivent des livres ont coutume de s'en disposer, pour recevoir la lumière sur les pages qu'ils tracent. C'est pour cela, je crois, qu'on appelle chanceliers ceux dont la fonction est de dresser les actes publics. Comme il y a deux sortes de confession, l'une de tristesse causée par nos propres fautes, l'autre de joie motivée par les grâces divines que nous recevons, toutes les fois que je recours à celle qui ne se fait jamais sans une vive douleur, à savoir celle de mes péchés, j'ouvre en moi une sorte de treillis et comme une petite ouverture. Et il n'est pas douteux que celui qui se tient debout derrière la muraille ne regarde volontiers par là : car Dieu ne rejettera pas un cœur contrit et humilié[1]. Il nous adresse lui-même cette exhortation : *Dites vos péchés afin que vous soyez justifiés*[2]. Mais si l'amour dilate mon cœur, si la vue des bontés et des miséricordes divines me porte à réjouir mon esprit dans la louange et l'action de grâces, alors ce n'est plus une étroite ouverture, c'est une grande fenêtre que je crois ouvrir à l'Époux caché derrière la muraille : et si je ne me trompe, il regarde à travers avec d'autant plus de joie que le sacrifice de louanges l'honore davantage. Il me serait aisé de trouver dans l'Écriture de quoi autoriser ces deux confessions. Mais je parle à des auditeurs aussi éclairés que moi : il ne faut pas vous accabler du poids de choses superflues, quand vous suffisez à peine à l'étude du nécessaire. Il y a de si grands mystères dans cet épithalame, et dans les louanges qui y retentissent en l'honneur de l'Église et de son Époux, Jésus-Christ notre Seigneur, le Dieu béni par-dessus tout dans les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Ps. XXXIII, 22. — [2] Rom., VII, 24. — [3] I Cor., IV, 4. — [4] Prov., XVIII, 3.

[1] Ps. LIX, 19. — [2] Isai., XLIII, 26.

SERMON LVII

Qu'il faut observer les visites du Seigneur : signes et marques qui aident à les reconnaître.

1. *Voilà que mon Bien-Aimé me parle*[1]. Voyez les progrès de la grâce et remarquez les degrés de la divine bonté. Considérez la dévotion de l'Épouse, son adresse, la vigilance avec laquelle elle observe l'arrivée de l'Époux et jusqu'à ses moindres actions. Il vient, il se hâte, il s'approche, il est présent, il regarde, il parle, et rien de tout cela n'échappe à la perspicacité de l'Épouse. Il vient dans les Anges, il se hâte dans les patriarches, il s'approche dans les prophètes, il est présent dans la chair, il regarde dans les miracles, il parle dans les Apôtres. Ou encore : il vient par le désir qu'il a de pardonner, il s'approche en s'humiliant lui-même, il est présent à ceux qui sont présents, il regarde ceux qui doivent venir, il parle en enseignant, et en persuadant tout qui concerne le royaume de Dieu. Ainsi s'opère la venue de l'Époux. Les bénédictions et les richesses du salut l'accompagnent. Tout ce qui a trait à lui est plein de délices et abonde en doux mystères et en sacrements salutaires. Celle qui l'aime veille et observe. Et bienheureuse l'âme que le Seigneur trouvera vigilante! Il ne passera pas près d'elle sans la regarder, il ne la négligera pas, il s'arrêtera pour lui parler, et il lui tiendra un langage plein d'affection, parce qu'il est son bien-aimé. Car il est écrit : *Voilà mon bien-aimé qui me parle*. Et elle a raison de l'appeler son bien-aimé, puisqu'il vient lui dire son amour, et non lui adresser des réprimandes.

2. Elle n'est pas en effet de ceux à qui le Seigneur a sujet de reprocher qu'habiles à apprécier les bienfaits du ciel, ils n'ont point su connaître le temps de sa venue[2]. L'Épouse est si prudente, si prévoyante qu'elle l'a distingué de loin, lorsqu'il venait, qu'elle l'a vu bondir en son empressement, passant par-dessus la tête des superbes, et s'approcher par l'humilité d'elle qui est humble. Et lorsqu'il était debout, caché derrière la muraille, elle a discerné sa présence, et a senti qu'il regardait à travers les fenêtres et le treillis. Et maintenant, en récompense d'un zèle si grand et d'un soin si religieux, elle l'entend parler. Car s'il avait regardé sans parler, ce regard lui eût inspiré des soupçons, et elle aurait pu craindre qu'il ne vînt plus d'indignation que d'amour. Jésus regarda Pierre sans lui rien dire, et ce fut peut-être la cause des larmes de Pierre[1]. Mais l'Épouse qui mérite que l'Époux lui parle après l'avoir regardée, non-seulement ne pleure point, mais elle se glorifie, et s'écrie dans sa joie: *Voilà que mon bien-aimé me parle*. Voyez-vous comment le regard de l'Époux, tout en restant le même, n'a pas toujours la même efficacité, mais se proportionne aux mérites de ceux qu'il regarde, frappant les uns de crainte, et apportant aux autres consolation et sécurité? Il regarde la terre et il la fait trembler : il regarde Marie et verse sa grâce en elle. *Il a regardé*, est-il dit, *la bassesse de sa servante : et voilà que toutes les générations me proclameront bienheureuse* [2]. Ce n'est pas ici le langage d'une personne qui pleure, ou qui craint; c'est le langage de la joie. Ici il a également regardé l'Épouse; et elle n'a ni tremblé, ni pleuré comme Pierre, parce qu'elle n'était pas attachée à la terre comme lui. Il a rempli son cœur de joie, et ses paroles attestent qu'il l'a regardée avec amour.

3. Écoutez si les paroles qu'il lui adresse ne sont pas plutôt les accents de l'amour que ceux de la colère. *Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, ma toute belle et venez*. Heureuse la conscience qui mérite de s'entendre qualifier ainsi! Qui de nous est assez attentif, observe si bien le temps où Dieu le visite, surveille avec assez de scrupule et à toute heure la venue de l'Époux, qu'à son arrivée et lorsqu'il frappe, il lui ouvre sans délai? Car ce passage ne s'applique pas si exclusivement à l'Église, que chacun de nous qui tous ensemble composons l'Église, ne puisse participer aussi à ses bénédictions. Notre vocation à tous,

[1] Cantiq., II, 10. — [2] Math., XVI, 4.

[1] Luc, XXII, 61-62. — [2] Luc, I, 48.

tant que nous sommes, soit en général, soit en particulier, est de recevoir les bénédictions de Dieu; c'est là notre héritage. Ce qui fait que le prophète ose dire au Seigneur : *Votre loi est mon héritage éternel : elle est la joie de mon cœur*[1]. C'est sans doute cet héritage qui le fesait s'estimer le fils de son Père qui est aux cieux. Or, s'il était fils, il était héritier, héritier de Dieu et cohéritier du Christ. Et il se glorifie d'avoir acquis par cette hérédité un bien précieux, dans la loi et les témoignages de Dieu. Puissé-je avoir seulement un seul de ces témoignages, au lieu que lui se félicite d'en avoir plusieurs. Car il dit encore : *Je me suis réjoui dans la voie de vos témoignages, comme dans toutes les richesses du monde*[2]. Et, en effet, les richesses du salut, les délices du cœur, la vraie sécurité de l'âme, qu'est-ce que tout cela, sinon le témoignage du Seigneur? Car, dit l'Apôtre, *ce n'est pas celui qui se recommande lui-même qui est vraiment estimable; mais celui à qui Dieu rend témoignage*[3].

4. Pourquoi nous privons-nous de ces témoignages divins, et de cet héritage paternel? Nous ne nous souvenons pas que Dieu nous ait jamais rendu témoignage, comme s'il ne nous avait pas volontairement engendrés par la parole de la Vérité. Où est donc ce que dit saint Paul, que *l'esprit de Dieu rend témoignage à notre esprit que nous sommes les enfants de Dieu?* Comment sommes-nous ses enfants si nous sommes exclus de son héritage? Notre pauvreté accuse certainement notre incurie et notre négligence. Car si quelqu'un de vous, fidèle au conseil du sage, applique entièrement et parfaitement son cœur à chercher, dès le matin, le Dieu qui l'a créé ; s'il prie le Très-Haut[4] ; s'il s'efforce en même temps de préparer les voies du Seigneur, selon l'expression d'Isaïe, et de rendre droits ses sentiers[5], de façon à pouvoir dire, avec un autre prophète : *Mes yeux sont constamment élevés vers Dieu*[6]; *je considérais le Seigneur comme toujours présent devant moi :* celui-là ne sera-t-il pas béni de Dieu, et l'objet des miséricordes de *son Sauveur*[8]*?* Il en recevra des visites fréquentes; il n'ignorera jamais l'heure de ces visites, fussent-elles secrètes et furtives comme celles d'un amant plein de pudeur. L'âme vigilante et libre le verra donc venir de loin : elle remarquera ensuite tous ces détails que l'Épouse a elle-même fidèlement observés dans l'arrivée du bien-aimé, puisqu'il dit lui-même : *Ceux qui veilleront le matin pour me chercher me trouveront*[1]. Elle reconnaîtra l'ardent désir de l'Époux empressé de venir à elle. Lorsqu'il sera près d'elle, ou devant elle, elle l'apercevra sur-le-champ; s'il la regarde, elle verra cet œil divin, comme un rayon de soleil qui entre par les fenêtres ou les fentes de la muraille; et enfin, elle entendra ces joyeuses paroles d'amour : ma bien-aimée, ma colombe, ma toute belle.

5. Qui est assez sage pour comprendre ces choses, pour les distinguer, les désigner chacune en particulier, et en donner l'intelligence aux autres? C'est ce que vous attendez de moi, et ce que je voudrais apprendre moi-même d'un plus expérimenté, à qui cette science serait familière. Mais ces âmes aiment mieux d'ordinaire cacher dans un silence modeste ce qu'elles ont appris dans le silence et elles croient plus sûr de garder leur secret pour elles. Pour moi que le devoir oblige à parler, et qui ne puis me taire, je vous dirai ce que je sais sur ce sujet, ce que je tiens de mon expérience personnelle, ou de celle d'autrui; je me bornerai à des choses que plusieurs pourront éprouver eux-mêmes, laissant les plus élevées à ceux qui sont capables de les comprendre. S'il m'est commandé, soit au dehors par un homme, soit au dedans par l'Esprit-Saint, de défendre la justice, et de garder l'équité, je verrai dans ce conseil salutaire, un message de la venue de l'Époux, et comme une préparation pour recevoir dignement cet hôte céleste. C'est ce que le prophète m'apprend, lorsqu'il dit : *La justice marchera devant lui*[2] et lorsqu'il ajoute, en s'adressant à Dieu : *La justice et l'équité sont la préparation de votre trône*[3]. J'aurai la même espérance si on me parle d'humilité, de patience, de charité fraternelle, ou de l'obéissance due aux supérieurs, et surtout de paix, de sainteté et de pureté de cœur. Car l'Écriture dit : *La sainteté convient à votre maison, Seigneur*[4] *: sa demeure est dans la paix*[5]*; les cœurs purs verront Dieu*[6]. Tout ce qui sera suggéré à mon âme touchant ces vertus ou d'autres, me deviendra un signe que la visite du Dieu des vertus est voisine.

6. Mais si le juste me reprend et me corrige avec miséricorde, j'éprouverai encore le même sentiment, sachant que le zèle bienveillant du juste prépare la route à celui qui monte de l'occident[7]. Heureux occident, où l'homme est maintenu debout par la correction du juste, tandis que le vice tombe et se brise. Le Seigneur monte sur lui, le foule aux pieds, et

[1] Ps. CXVIII, 111. — [2] Ps. CXVIII. 14. — [3] II Cor., X, 18. — [4] Eccli., XXXIX, 6. — [5] Isaï., XL, 3. — [6] Ps. XXIV, 15. — [7] Ibid., XV, 8. — [8] Ibid., XXIII, 5.

[1] Prov., VIII, 17. — [2] Ps. LXXXIV, 14. — [3] Ps. LXXXVIII, 15. — [4] Ps. XCII, 5. — [5] Ps. LXXV, 3. — [6] Math., V, 8. — [7] Ps. LXVII, 5.

l'écrase pour l'empêcher de se redresser. Il ne faut donc pas dédaigner les corrections du juste, puisqu'elles sont la ruine du péché, la santé de l'âme, et même la route par laquelle Dieu arrive à l'âme. Et, en général, il ne faut négliger aucune parole capable d'édifier, de porter à la vertu et aux bonnes mœurs. Car ce sont autant de chemins par lesquels vient à nous le salut de Dieu [1]. Si les discours que nous entendons sont doux, agréables, si nous les écoutons sans ennui, et même avec empressement, croyons non-seulement que l'Époux vient, mais qu'il se hâte, c'est-à-dire qu'il vient avec de vifs désirs. Car c'est son désir qui produit le vôtre, et si vous êtes empressés à recevoir ses paroles, c'est qu'il se hâte d'entrer en vous. Ce n'est pas nous, *c'est lui qui nous a aimés le premier* [2]. Si vous trouvez sa parole enflammée, si elle brûle votre conscience au souvenir de vos péchés, pensez alors à celui dont l'Écriture dit que *le feu marchera devant lui* [3], et ne doutez pas qu'il ne soit proche. Le Seigneur en effet est tout près des cœurs troublés [4].

7. Mais si la parole ne vous pénètre pas seulement de componction, si elle vous convertit entièrement au Seigneur, si elle vous inspire la ferme résolution de garder sa loi, sachez qu'il est lui-même présent, surtout si votre cœur est embrasé de son amour. Car vous lisez dans l'Écriture et que le feu le précède, et qu'il est lui-même un feu. Moïse l'appelle *un feu dévorant* [5]. Or, entre les deux feux, il y a cette différence que celui qui le précède a de l'ardeur, sans avoir d'amour; il brûle sans embraser, il meut, mais n'entraîne pas. Il n'est destiné qu'à exciter, préparer, et aussi à vous rappeler ce que vous êtes, afin de vous faire goûter plus doucement ensuite ce que vous deviendrez sous l'action de Dieu. Mais cet autre feu qui est Dieu-même, consume, sans faire souffrir ; il brûle doucement, il cause en nous d'heureux ravages. C'est vraiment un charbon destructeur qui déploie sa vertu contre le vice, de façon à tenir lieu d'onction à l'âme. Dans cette vertu qui vous change, dans cet amour qui vous embrase, reconnaissez donc la présence de Dieu. C'est sa droite qui est le principe de cette vertu [6]. Et ce changement, œuvre de la main du très-Haut [7], ne s'accomplit que par la ferveur de l'esprit, et par une charité vraie, en sorte que celui qui en est l'objet peut dire : *Mon cœur s'est échauffé au dedans de moi-même et le feu qui me dévore s'embrase pendant mes méditations* [1].

8. Or, ce feu ayant consumé toutes les souillures du péché et toute la rouille des vices, et votre conscience étant purifiée et redevenue paisible, si vous sentez une soudaine et extraordinaire dilatation de cœur, l'infusion d'une lumière qui éclaire votre esprit, soit pour l'intelligence des écritures, soit pour la pénétration des mystères, deux grâces, dont l'une nous est donnée, je pense, pour notre satisfaction propre, l'autre pour l'édification du prochain, c'est certainement l'œil de l'Époux qui vous regarde, qui donne à votre justice un lumineux éclat et fait briller votre équité comme le soleil de midi, selon ce mot d'Isaïe : *Votre lumière sera comme le soleil* [2]. Mais ce rayon éblouissant n'entrera pas par les portes, mais par de petites ouvertures, au moins tant que restera debout la muraille chancelante de votre corps. Vous vous trompez, si vous avez d'autres espérances, à quelque pureté de cœur que vous parveniez d'ailleurs, puisque le grand contemplatif a dit : *Nous voyons maintenant comme dans un miroir, et en énigme ; mais alors nous verrons face à face* [3].

9. Après ce regard de l'Époux si plein de bonté et de miséricorde, vient la voix qui insinue doucement et agréablement la divine volonté, et qui n'est autre chose que l'amour même, l'amour qui ne peut être oisif, qui, sans cesse, sollicite le cœur à faire ce que Dieu désire. Aussi l'Épouse s'entend dire de se lever, de se hâter, sans doute pour aller conquérir des âmes. Car la véritable et pure contemplation a cela de propre, qu'en embrasant un cœur d'un feu divin, elle le remplit quelquefois d'un zèle et d'un désir si vifs de gagner à Dieu d'autres âmes qui l'aiment autant, qu'il échange volontiers le repos de la contemplation pour le travail de la prédication. Ses désirs comblés, il retourne à la contemplation avec un empressement d'autant plus grand, qu'il se rappelle l'avoir quittée avec plus de fruits : de même, après avoir goûté les délices de la contemplation, il se consacre avec sa joie ordinaire à de nouvelles conquêtes. Cependant au milieu de ces alternatives incessantes, l'âme flotte, elle craint, dans cette diversité d'affections et de mouvements, de s'attacher trop ici ou là, et d'être détournée, ne fût-ce que faiblement, de la volonté divine. C'est peut-être ce qu'éprouvait Job lorsqu'il disait : *Si je dors, je dis : quand me lèverai-je? et après j'attends le soir avec impatience* [4] : c'est-à-dire dans le

[1] Ps. XLIX, 23. — [2] I Jean, IV, 10. — [3] Ps. XCV, 3. — [4] Ps. XXIII, 19. — [5] Deuter., IV, 24. — [6] Ps. CXVII, 16. — [7] Ps. LXXVI, 11.

[1] Ps. XXXVIII, 4. — [2] Isaï., LVIII, 10. — [3] Cor., XIII, 12. — [4] Job, VII, 4.

repos, je me reproche de négliger le travail ; et dans mes occupations, je m'accuse d'avoir troublé mon repos. Voyez cet homme saint hésiter douloureusement entre un travail fructueux et le repos de la contemplation. Bien qu'occupé de bonnes œuvres, il se repent de ce qu'il fait, comme s'il avait mal fait, et à chaque moment, il cherche en gémissant la volonté de Dieu ; car, dans ces situations, l'unique remède, l'unique refuge, c'est la prière, ce sont de fréquents soupirs poussés vers Dieu, afin qu'il daigne nous révéler sans cesse ce qu'il désire de nous, ainsi que le temps, et la mesure de chaque action. Vous trouvez donc, je crois, dans les trois paroles de l'Époux, ces trois choses, la prédication, la prière, et la contemplation. Il a raison d'appeler l'Épouse du nom d'*amie*, puisqu'elle travaille fidèlement à ses intérêts, par la prédication, le conseil, le service. Elle mérite aussi celui de *colombe*, puisqu'en gémissant dans l'oraison, en priant pour ses fautes, elle ne cesse d'attirer sur elle la miséricorde divine. Et enfin elle est aussi vraiment *belle*, puisque brûlant de désirs célestes, elle se revêt de la beauté d'une sublime contemplation, mais seulement aux heures qui lui permettent de le faire commodément.

11. Peut-être même pourrait-on trouver ici un rapport entre ce triple bien que possède une même âme, et ces trois habitants d'une commune maison, avec ces amis intimes du Sauveur, je veux dire Marthe qui le sert, Marie qui l'écoute en silence, et Lazare comme gémissant sous la pierre du tombeau et implorant la grâce de sa guérison [1]. Ceci est dit afin d'expliquer pourquoi l'Épouse nous est représentée observant avec tant de soin et de vigilance les pas de l'Époux, en sorte que ni l'heure, ni l'empressement de ses visites n'échappent à son attention ; elle sait s'il est loin ou près, s'il est présent, et quelque diligence qu'il fasse il ne peut la surprendre ; elle ne mérite pas seulement qu'il la regarde d'un œil favorable, mais encore qu'il la réjouisse de douces et affectueuses paroles, et que la voix de l'Époux remplisse son cœur d'allégresse.

[1] Luc., x, 38-42.

12. Nous avons ajouté, peut-être hardiment, que toute âme qui aura la vigilance de l'Épouse, sera elle-même saluée par lui du nom de *bien-aimée*, consolée comme *colombe*, et embrassée comme *belle*. Il sera réputé parfait celui dans l'âme duquel se rencontreront ces trois choses, et qui saura gémir pour lui-même, se réjouir en Dieu, servir son prochain ; qui plaira à Dieu, qui sera prudent pour lui-même, et se rendra utile aux autres. Mais qui est capable de ces trois fonctions réunies ? Ah ! plût au ciel, qu'après des années, on pût rencontrer en chacun de nous, je ne dis pas toutes ces qualités, mais au moins une ! Nous avons Marthe, l'amie du Sauveur, dans ceux qui administrent fidèlement les choses extérieures. Nous avons aussi Lazare, colombe gémissante, dans les novices qui récemment morts au péché, travaillent, dans les gémissements et la crainte du jugement, à guérir leurs plaies encore fraîches, et qui, semblables à des blessés couchés au tombeau, se croient oubliés, jusqu'à ce que le commandement de Jésus-Christ, soulevant ce poids de la crainte, lourde pierre qui les écrase, ils puissent enfin respirer à l'espérance du pardon. Nous avons enfin Marie qui contemple en ceux qui, après une plus longue coopération à la grâce, sont parvenus à un état plus parfait ; joyeux, confiants dans le pardon, ils sont moins occupés à repasser en eux-mêmes la triste image de leurs péchés, qu'à méditer, nuit et jour, d'un cœur avide, la loi divine. Quelquefois même, contemplant avec une joie ineffable et sans voile la gloire de l'Époux, ils sont transformés à son image, passant de clartés en clartés, comme conduits par l'esprit de Dieu [1]. Maintenant, pourquoi l'Époux invite-t-il l'Épouse à se lever, à se hâter, lui qui défendait tout à l'heure de la réveiller ? C'est ce que nous expliquerons une autre fois. Qu'il vienne lui-même nous découvrir la raison de ce mystère, l'Époux de l'Église, Jésus-Christ notre Seigneur, le Dieu souverain béni dans tous les siècles ! Ainsi soit-il.

[1] II Cor., iii, 18.

SERMON LVIII

Comment l'Époux exhorte l'Épouse, c'est-à-dire les hommes parfaits, au gouvernement des imparfaits. De la correction des vices à faire en ces derniers, afin que les vertus croissent.

1. *Levez-vous, hâtez-vous, mon amie, ma colombe, ma toute belle, et venez* [1]. Qui parle ainsi? Evidemment c'est l'Époux. Mais n'est-ce pas lui qui naguères défendait d'éveiller l'Épouse? Comment donc lui ordonne-t-il maintenant non-seulement de se lever, mais de se hâter? Il me revient ici à l'esprit un trait semblable de l'Évangile. La nuit où le Seigneur fut trahi, ayant commandé aux disciples qui étaient avec lui et que de longues veilles avaient fatigués, de dormir et de se reposer, à la même heure il leur crie : *Levez-vous, allons; celui qui doit me trahir approche* [2]. C'est ainsi que dans ce passage, et presqu'en même temps, il défend de réveiller l'Épouse et il la réveille. *Levez-vous*, dit-il, *et venez*. Que signifie donc ce brusque changement de volonté et de dessein? Croirons-nous que l'Époux ait agi avec légèreté et voulu d'abord une chose qu'il n'ait plus voulu ensuite? Non. Mais reconnaissez ici ces successions de repos et d'action dont je vous ai parlé plus d'une fois déjà; reconnaissez aussi, qu'en cette vie, la contemplation ne saurait être de longue durée, parce que l'action nous presse, comme plus urgente et plus utile. L'Époux sentant donc, selon son habitude, que l'Épouse s'est un instant reposée sur son sein, ne diffère pas à la rappeler à des occupations plus profitables : toutefois il ne la contraint pas ; il ne ferait pas ce qu'il a défendu à d'autres. Mais pour l'Épouse, être tirée par l'Époux, c'est recevoir de lui le désir d'en être tirée, le désir des bonnes œuvres, le désir de produire des fruits pour l'Époux ; car elle ne vit que pour lui, et mourir aussi pour lui lui serait un gain.

2. Et il est véhément ce désir qui ne la presse pas seulement de se lever, mais de se lever à la hâte ; car il y a dans le texte : *Levez-vous, hâtez-vous, venez*. Et ce n'est pas un médiocre encouragement pour elle de s'entendre dire, *venez*, au lieu *d'allez;* elle comprend qu'elle est plutôt conduite qu'envoyée, et que son Époux l'accompagnera. Or que peut-elle trouver de difficile dans cette société? *Mettez-moi auprès de vous*, dit Job, *et combatte contre moi qui voudra* [1]*; je marcherais dans les ombres de la mort, que je ne craindrais aucun mal, parce que vous êtes avec moi* [2]. Elle n'est pas éveillée contre sa volonté, puisque l'Époux met en elle cette volonté qui n'est autre chose qu'un désir ardent de réaliser de saints profits. Elle est aussi animée et rendue plus prompte à faire ce que les circonstances exigent d'elle. Il est temps d'agir , ô mon Épouse ; *l'hiver est passé*, saison où personne ne pouvait travailler ; *la pluie* qui inondait la terre, empêchait la culture, tuait les blés, ou ne permettait pas qu'on les semât, cette pluie a *cessé et disparu : les fleurs ont apparu sur notre terre ;* elles annoncent l'arrivée du printemps, la possibilité de travailler et le voisinage des moissons et des fruits. Il spécifie ensuite le travail qui doit passer en premier lieu : *Le temps de tailler la vigne est arrivé.* C'est donc à la culture des vignes que l'Épouse est conduite, pour que ces vignes répondent, par une plus grande abondance, aux soins des vignerons; il faut avant tout en ôter les sarments stériles, couper le bois nuisible, retrancher les branches surperflues. Voilà pour la lettre.

3. Voyons maintenant le sens spirituel qui nous est insinué sous cet emblème. Je vous l'ai déjà dit, les vignes sont les âmes ou les églises, et vous en savez la raison, sans avoir besoin que je vous la redise. C'est donc à les examiner, à les corriger, à les instruire et à les sauver que l'âme parfaite est invitée, pourvu que Dieu l'appelle, comme Aaron, à ce ministère et qu'elle ne s'y ingère pas par ambition. Or, qu'est-ce que cette invitation sinon un mouvement intérieur de charité qui solli-

[1] Cantiq., II, 10. — [2] Math., XXVI, 40.

[1] Job, XVII, 3. — [2] Ps. XXII, 4.

cite pieusement au zèle pour le salut de nos frères, pour la beauté de la maison du Seigneur, pour l'accroissement de ses gains et des fruits de justice, pour la louange et la gloire de son nom? Toutes les fois donc que le guide ou le docteur des âmes, reconnaît qu'en lui l'homme intérieur est touché de ces sentiments, il peut être certain de la présence de l'Époux, et se croire appelé à la vigne. Et pourquoi, sinon pour arracher, détruire, édifier et planter?

4. Mais parce que tous les temps ne sont pas propices à ce travail, pas plus qu'à tout ce qui est sous le ciel, celui qui y invite ajoute que le moment de tailler la vigne est venu. Il le savait aussi venu celui qui disait : *Voici maintenant le temps favorable; voici les jours de salut; n'offensez personne, pour qu'on ne blâme pas notre ministère* [1]. Il commandait sans doute de retrancher les choses vicieuses et superflues, et généralement tout ce qui était de nature à empêcher les fruits de salut; car il savait le temps de la taille venu. Aussi disait-il à un fidèle vigneron : *Reprenez, corrigez, suppliez* [2]. Il marquait, dans la première et la seconde de ces trois choses, qu'il devait couper, extirper, et dans la dernière, qu'il devait planter. Voilà ce que l'Époux, par la bouche de saint Paul, a dit sur le temps propre au travail. Mais écoutez ce que, sous une autre figure et un autre nom, il dit lui-même à sa nouvelle Épouse, sur la considération des temps : *Ne dites-vous pas : encore quatre mois et voici la moisson? Et moi je vous dis : levez les yeux et voyez ces régions : elles sont blanches et prêtes pour la moisson* [3]. *La moisson est abondante, mais les ouvriers peu nombreux, priez donc le maître de la moisson d'y envoyer des ouvriers* [4]. Comme il montrait alors qu'il était temps de moissonner les âmes, il déclare ici que l'heure est venue de tailler les vignes spirituelles, c'est-à-dire, les âmes, ou les Églises, voulant peut-être, par cette différence de noms, différencier les choses même, et désigner par les moissons les peuples, et par les vignes les assemblées de saints qui habitent ensemble.

5. Or, ce temps de l'hiver, qu'on dit passé, marque, je crois, le moment où le Seigneur Jésus ne marchait plus publiquement au milieu des Juifs, qui avaient conspiré sa mort; c'est pourquoi il disait à quelques-uns : *Mon temps n'est pas venu, mais le vôtre est toujours prêt;* et encore : *Montez à cette fête, pour moi je n'y monte pas* [5]. Il y monta pourtant ensuite, mais en secret, et non ostensiblement. A dater de ce moment et jusqu'à l'arrivée de l'Esprit-Saint, qui ranima les cœurs attiédis des fidèles par un feu envoyé de Dieu dans ce but [1], ce fut l'hiver. Nierez-vous donc que l'hiver régnât, alors que Pierre était assis auprès du feu, le cœur aussi glacé que son corps? D'ailleurs l'Evangéliste le dit : *Il faisait froid* [2]. Oui, un grand froid avait saisi le cœur du renégat. Ce qui n'est pas étonnant, quand le feu lui avait été enlevé. Un instant auparavant il brûlait d'un zèle très-vif, il était si près du feu! Il tirait l'épée pour ne pas perdre ce feu, et il coupait l'oreille du serviteur. Mais ce n'était pas le moment de couper; aussi lui dit-on : *Remettez ce glaive au fourreau.* C'était l'heure et le règne des ténèbres, et les disciples qui se servaient alors soit du glaive de fer, soit du glaive de la parole, devaient périr par le fer, ne gagner personne, ne produire aucun fruit, ou, à tout le moins, être réduits par le glaive de la crainte, à renier aussi, à périr, selon la parole du Seigneur, qui ajouta : *Quiconque prendra l'épée périra par l'épée* [3]. Eh! quel apôtre fût donc resté intrépide devant l'affreuse image de la mort, quand leur prinee lui-même tremblait et reculait, lui que son capitaine avait encouragé de sa voix puissante, et chargé de fortifier les autres [4]?

6. Mais ni lui, ni eux n'étaient encore revêtus de la vertu d'en haut; c'est pourquoi il était périlleux pour eux d'aller aux vignes, d'employer la bêche de la langue, de tailler les vignes avec le glaive de l'esprit, d'émonder les ceps, pour leur faire produire plus de fruits. Le Seigneur lui-même se taisait en sa passion et, interrogé sur beaucoup de points, il ne répondait pas [5], *devenu*, selon le Prophète, *comme un homme qui n'entend pas et qui n'a rien à répliquer* [6]. Mais il disait : *Si je vous parle, vous ne me croirez point, et si je vous interroge, vous ne me répondrez pas* [7]; il savait que le temps de la taille n'était pas venu, que la vigne ne répondrait pas à son travail, qu'elle ne rapporterait aucun fruit ni de foi, ni de bonnes œuvres. Pourquoi? L'hiver régnait dans le cœur des perfides; des pluies froides et funestes couvraient la terre de leurs eaux; elles étaient plus propres à tuer qu'à conserver les semences jetées par la parole; et elles auraient paralysé tous les efforts dépensés autour de la vigne.

7. De quelles pluies pensez-vous que je parle? De celles que les nuées volant à travers les airs versent sur la terre? Non. Je parle de celles

[1] II Cor., VI, 2, 3. — [2] II Tim., IV, 2. — [3] Jean, 4, 38. — [4] Math., IV, 37-38. — [5] Jean, VII, 1, 10.

[1] Luc, 12, 49. — [2] Jean, XVIII, 18. — [3] Math., XXVI, 51, 52. — [4] Luc, XXII, 32. — [5] Math., XXVII, 12 — [6] Ps. XXXVII, 15. — [7] Luc, XXII, 67, 68.

que font monter de la terre dans les airs des hommes d'un esprit turbulent, qui, ouvrent contre le ciel une bouche insolente, dont la langue répand sur la terre une pluie amère qui la rend stérile, marécageuse, inféconde aux plantes et aux moissons, non pas aux plantes et aux moissons destinées au service et à la nourriture de nos corps, et dont Dieu ne s'inquiète pas plus que des bœufs. Quelles sont-elles donc? Celles que la main divine a semées et plantées, qui pouvaient germer ou s'enraciner dans la foi et la charité, produire des fruits de salut, si elles avaient eu pour les arroser, des pluies opportunes. Ce sont les âmes enfin pour lesquelles est mort Jésus-Christ. Malheur aux nuées qui ont répandu sur elles ces pluies qui remplacent la fécondité par la fange. Comme il y a de bons et de mauvais arbres qui portent des fruits différents comme leur espèce, des fruits bons ou mauvais, il y a aussi, je crois, de bonnes nuées qui donnent des pluies salutaires, et de mauvaises qui en donnent de nuisibles. Peut-être voulait-il exprimer cette variété de pluies celui qui disait : *Je commanderai à mes nuées de ne pas pleuvoir sur elle* [1], (sur la vigne). Pourquoi dit-il *mes nuées,* sinon pour marquer qu'il y a de mauvaises nuées qui ne sont pas à lui? *Otez, ôtez cet homme,* criaient les Juifs, *et crucifiez-le* [2]. O nuées violentes et orageuses! ô pluie de tempête! ô torrent d'iniquité, plus propre à ravager qu'à féconder! Non moins mauvaise, non moins amère était cette autre pluie qui vint après : *Il a sauvé les autres, il ne peut se sauver lui-même. Que le Roi d'Israël descende maintenant de la croix et nous croirons en lui* [3]*!* Mauvaise pluie aussi que le babil superbe des philosophes; il a rendu la terre stérile au lieu de la fertiliser. Les doctrines corrompues des hérétiques sont des pluies plus mauvaises encore, puisqu'au lieu de fruits elles n'engendrent qu'épines et broussailles. Les traditions des pharisiens, condamnées par le Seigneur, sont des pluies également détestables, et eux-mêmes sont de mauvaises nuées. Et ne croyez pas que je fasse ici injure à Moïse. S'il était une bonne nuée, je ne dirai pas bon cependant tout ce qui en est sorti, pour ne pas contredire celui qui a dit : *Je leur ai donné* (aux Juifs) *des préceptes qui n'étaient pas bons* (et c'était par le ministère de Moïse) *et des commandements qui ne les feront pas vivre* [4]. Par exemple, cette observation littérale du sabbat, qui signifie le repos, mais qui ne le donne pas, cette défense d'user de chair de porc et d'autres viandes semblables, que Moïse répute immondes; tout cela est une pluie qui descend de cette nuée; mais je n'en veux ni pour mon jardin, ni pour mon champ. Qu'elle ait été bonne en son temps, je le veux bien; mais je la tiens pour mauvaise, lorsqu'elle tombe à contre-temps, car toute pluie si douce qu'elle soit et si mollement qu'elle tombe est importune, lorsqu'elle vient hors de saison.

[1] Isaï., v, 6. — [2] Jean, xix, 15. — [3] Math., xxvii, 42.— [4] Ezéch., xx, 25.

8. Donc, tant que les pluies funestes ont couvert la terre, les vignes n'ont point eu leur temps, et il n'y avait pas sujet d'inviter les vignerons à les tailler. Mais quand elles s'écoulèrent, la terre se montra, et les fleurs parurent, ce qui indiquait que le moment de tailler la vigne était venu. Voulez-vous savoir quand cela fut? Quand, sinon lorsque la chair de Jésus-Christ a refleuri dans sa résurrection? C'est la première, c'est la plus grande fleur qui ait paru sur notre terre, car Jésus-Christ est les prémices des dormants [1]. Il est la fleur du champ et le lys des vallons [2]; le fils putatif de Joseph de Nazareth [3]; et Nazareth signifie fleur. Cette fleur a donc paru la première, mais elle ne s'est pas montrée seule. Car les corps de plusieurs saints qui étaient morts, ressuscitèrent avec lui, et parurent aussi sur notre terre, comme des fleurs brillantes. *Et ils vinrent dans la ville sainte et apparurent à plusieurs* [4]. Ceux qui dans le peuple crurent les premiers, les prémices des saints, furent aussi des fleurs. Leurs miracles ont été des fleurs qui ont produit le fruit de la foi, car à peine la pluie d'infidélité fut-elle passée, qu'elle fut suivie de cette autre pluie volontaire réservée par Dieu à son héritage, et les fleurs commencèrent à se montrer. Le Seigneur répandit sa bénédiction, et notre terre poussa ses fleurs, en sorte qu'en un jour, trois mille hommes, et un autre jour, cinq mille embrassèrent la foi [5], tant s'accrut rapidement le nombre des fleurs, c'est-à-dire la multitude des croyants. Le froid de la malice ne put prévaloir sur ces plantes qui se montraient, ni perdre, comme il est trop ordinaire, le fruit de vie qu'elles promettaient.

9. Car tous ceux qui avaient cru, étant remplis de la vertu d'en haut, il se rencontra des hommes dont la foi énergique méprisa toutes les menaces. Parmi toutes les contradictions, ils ne cédèrent point, et rien ne put les empêcher d'accomplir, ou d'annoncer les œuvres de Dieu. Car, selon ce texte du psaume entendu spirituellement, *ils ont ensemencé les champs,*

[1] I Cor., xv, 20. — [2] Cantiq., ii, 1. — [3] Luc, iii, 23. — [4] Math., xxvii, 52. — [5] Act., ii, 41; et 4, 4.

ils ont planté des vignes, et ils ont recueilli des fruits abondants[1]. Plus tard la tempête s'apaisa, la paix fut rendue à la terre, et les vignes crûrent, se propagèrent, s'étendirent et se multiplièrent à l'infini. De sorte que maintenant l'Épouse est invitée non pas à planter de nouvelles vignes, mais à tailler celles qui sont déjà plantées. Invitation bien opportune, puisque cet ouvrage requiert un temps de paix. Était-il donc possible pendant la persécution? Comment alors saisir l'épée, tirer vengeance des nations, châtier les peuples, enchaîner les rois, mettre les nobles aux fers et exécuter sur eux le jugement ordonné de Dieu? Car c'est là couper les vignes. C'est à peine si on peut faire tout cela en temps de paix. Mais assez sur ce point.

10. Je pourrais finir, si j'avais, selon mon habitude, donné à chacun de vous quelques avis relatifs à sa propre vigne. Qui en a si bien retranché tout superflu qu'il pense n'y devoir plus rien couper? Croyez-moi, les branches coupées repoussent; l'ennemi chassé revient; le flambeau éteint se rallume; le feu assoupi se réveille. C'est peu d'avoir coupé une fois; il faut couper souvent, et même toujours, si cela se peut, car, si vous n'êtes pas le jouet de l'illusion, vous trouverez sans cesse en vous matière à retranchement. Quels que soient vos progrès, tant que vous habiterez ce corps, c'est vous abuser que de croire vos vices pleinement éteints, au lieu de les croire comprimés. Que vous le vouliez ou non, le Jébuséen habite sur vos frontières [3]. Vous pouvez le subjuguer, mais non l'exterminer. *Je sais*, dit l'Apôtre, *que le bien n'habite pas en moi*. C'est peu, s'il ne confesse aussi que le mal y règne. Aussi ajoute-t-il : *Je ne fais pas ce que je veux, mais je fais ce que je hais. Si je fais ce que je hais, ce n'est plus moi qui le fais, c'est le péché qui habite en moi*[4]. Préférez-vous donc à l'Apôtre, car ce sont ses paroles, ou confessez, avec lui, que vous n'êtes point exempts de vices. Or, la vertu tient le milieu entre les les vices opposés; vous avez donc besoin, non-seulement de taille, mais de circoncision. Autrement il est à craindre que votre vigne, pressée, ou plutôt rongée par les vices qui l'environnent, ne languisse peu à peu, ou ne soit même étouffée sous leur progrès. Le seul conseil à suivre dans un si grand péril, c'est de les observer soigneusement, et aussitôt qu'ils se montrent de les couper sans pitié. La vertu ne saurait croître avec les vices. Voulez-vous qu'elle soit vigoureuse, ne permettez pas aux vices de se développer; ôtez les rameaux inutiles, et les bonnes branches pousseront. Vous donnez à l'utilité tout ce que vous enlevez à la cupidité. Appliquons-nous à ce retranchement. Coupons la cupidité afin de fortifier la vertu.

[1] Ps. cvi, 37. — [2] Ps. cxlix, 6-9. — [3] Juges, i, 21. — [4] Rom., vii. 18-20.

11. Il est toujours temps pour nous, mes Frères, de tailler notre vigne, comme nous avons toujours besoin de le faire, car j'ai la confiance que pour vous l'hiver est passé. Savez-vous de quel hiver je parle? Je parle de cette crainte sans amour, qui initie à la sagesse sans conduire à sa perfection, et que l'amour chasse, comme l'été chasse l'hiver. Car l'amour, c'est l'été; s'il est venu, ou pour mieux dire, et comme je dois le penser de vous, parce qu'il est venu, il faut qu'il ait séché les pluies de l'hiver, toutes les larmes inquiètes causées par l'amer souvenir des fautes passées et la crainte du jugement. Ainsi, je le dis sans hésiter de plusieurs d'entre vous, sinon de tous, cette pluie est passée; elle a disparu; et les fleurs paraissent, indice d'une pluie plus douce, et l'été a aussi ses pluies, mais tièdes et fécondes. Qu'y a-t-il de plus doux que les larmes de la charité? Et la charité pleure, elle pleure d'amour et non de douleur; elle pleure de désir; elle pleure avec ceux qui pleurent. Je n'en doute pas, les actes de votre obéissance sont largement arrosés de cette pluie; et j'ai la joie de les voir, non pas sombres et défigurés par le murmure ou la tristesse, mais accompagnés d'une sérénité spirituelle qui y répand la grâce et les fleurs. Ce sont en effet comme des fleurs que vous portez constamment en vos mains.

12. Si donc l'hiver a fui, si la pluie a disparu, si les fleurs se sont montrées sur notre terre, si la douceur de la grâce, comme un printemps favorable, indique que le temps est venu de tailler la vigne, que reste-t-il à faire qu'à nous occuper d'une œuvre si sainte et si nécessaire? *Sondons nos voies*[1], selon le conseil du Prophète, scrutons notre vie; croyons à nos progrès, non pas si nous ne trouvons en nous rien de répréhensible, mais si nous corrigeons les défauts que nous y rencontrons. Votre examen n'aura pas été inutile, si vous reconnaissez que vous avez besoin de vous examiner encore. Il ne vous aura pas trompés toutes les fois que vous croirez devoir le recommencer. Si vous le faites quand vous en aurez besoin, vous le ferez toujours. Souvenez-vous donc que vous avez sans cesse besoin du secours d'en haut, et de la miséricorde de l'Epoux de l'Eglise, Jésus-Christ notre Seigneur, qui est le Dieu souverain béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Thren., iii, 40.

SERMON LIX

Des gémissements de l'âme qui soupire après la patrie céleste. Éloge de la chasteté et de la viduité.

1. *La voix de la tourterelle a été entendue sur notre terre* [1]. Je ne puis cacher que c'est la seconde fois que celui qui est du ciel parle de la terre; et il en parle avec la bonté et l'affection d'un habitant de la terre. Et c'est l'Époux. Après avoir annoncé l'apparition des fleurs sur la terre, et sur *notre terre*, il dit maintenant : *La voix de la tourterelle a été entendue sur notre terre.* Quelle est donc la raison d'un langage si inusité de la part de Dieu, et si indigne de lui? Je ne crois pas qu'on trouve qu'il ait ainsi parlé du ciel, ni même de la terre. Considérez quelle douceur il y a à entendre Dieu dire : *dans notre terre.* Et vous enfants de la terre, fils des hommes, écoutez : Le Seigneur a fait pour nous de grandes choses [2]. Ce langage ne respire pas la domination, mais la familiarité et l'union. Il parle ainsi non comme maître, mais comme Époux. Eh! quoi? Il est notre créateur, et il se regarde comme notre compagnon? C'est l'amour qui parle, et l'amour ignore ce que c'est qu'un maître. C'est ici un chant d'amour, et il ne peut être rempli que de paroles amoureuses. Dieu aime aussi, et son amour n'a d'autre source que lui-même. Et il aime avec d'autant plus de véhémence que lui et son amour ne font qu'un. Mais ceux qu'il aime, il les traite comme des amis, et non comme des serviteurs. De maître il se fait ami : il n'appellerait pas ses disciples des amis, s'ils ne l'étaient en effet.

2. Voyez-vous la majesté elle-même céder à l'amour? Il en est ainsi, mes frères, l'amour n'admire personne; mais il ne méprise non plus personne. Il regarde du même œil tous ceux qui s'aiment parfaitement, et en lui-même il met sur le même rang les grands et les petits; et non-seulement il les rend égaux, mais il les confond. Vous croyez peut-être que Dieu est excepté de cette règle : mais ignorez-vous que celui qui s'attache à Dieu ne fait avec lui qu'un esprit [1]? Pourquoi vous en étonner? Il est devenu comme l'un de nous. Je ne dis pas assez; il est devenu l'un de nous. C'est peu d'être semblable aux hommes; il est homme. Et c'est pourquoi il revendique notre terre comme la sienne, et non comme sa possession. Pourquoi ne le ferait-il pas? C'est de cette terre que lui vient son épouse, et aussi la substance de son corps. D'elle aussi vient l'époux, puisqu'ils sont deux en une seule chair : et s'ils n'ont qu'une chair, pourquoi n'auraient-ils pas une même patrie? *Le Seigneur*, dit le prophète, *s'est réservé les hauteurs des cieux et il a donné la terre aux enfants des hommes* [2]. Donc, comme fils de l'homme il hérite de la terre, et comme Seigneur il se l'assujettit, il la gouverne comme Créateur, il la partage comme Epoux. En disant *sur notre terre,* il en refuse la propriété exclusive, et il la partage. Ceci soit dit afin d'expliquer pourquoi l'Époux a usé d'une parole si bienveillante, et daigné dire, *sur notre terre.* Maintenant voyons la suite.

3. *La voix de la tourterelle a été entendue sur notre terre.* C'est la preuve que l'hiver est passé et que le moment est venu de tailler la vigne. Voilà le sens littéral. Du reste la voix de la tourterelle n'est pas très-douce; elle annonce plutôt des choses qui le sont. Ce petit oiseau, si vous l'achetez, ne coûte pas cher; mais si vous y prenez garde, il est très-précieux : sa voix qui gémit plutôt qu'elle ne chante nous avertit de notre exil. J'écoute volontiers la voix d'un prédicateur qui ne cherche pas des applaudissements, mais qui me touche et m'attendrit le cœur. Vous imitez la tourterelle quand vous enseignez à gémir; et si vous voulez persuader, travaillez à le faire plutôt en gémissant qu'en déclamant. Ici, comme partout, l'exemple aura plus d'efficacité que la parole. Vous donnerez une grande vertu à votre voix en vous montrant persuadé

[1] Cantiq., II, 12. — [2] Ps. CXXV, 3.

[1] I Cor., VI, 17. — [2] Ps. CXIII, 16.

le premier des vérités dont vous voulez persuader les autres. La voix des œuvres est plus puissante que celle de la bouche. Faites ce que vous dites, et non-seulement vous m'amenderez plus aisément, mais vous vous délivrerez vous-même d'un grand déshonneur. On ne pourra pas vous adresser cette parole : *Ils lient des fardeaux insupportables qu'ils mettent sur les épaules des hommes, et ils ne voudraient pas même les toucher du doigt* [1]. Et vous ne craindrez pas cette autre parole : *quoi! vous instruisez les autres, et vous ne vous instruisez pas vous-même* [2] !

4. *La voix de la tourterelle a été entendue sur notre terre.* Tant que les hommes, en récompense du culte qu'ils rendaient à Dieu, n'ont reçu de récompense que sur la terre, sur cette terre où coulaient le lait et le miel, ils n'ont point reconnu qu'ils étaient étrangers sur cette terre, ils n'ont point gémi, comme la tourterelle, au souvenir de la patrie ; au contraire, abusant de l'exil comme s'il était leur patrie, ils s'y sont livrés aux plaisirs de la table et de l'ivresse. C'est ainsi que, durant longtemps, la voix de la tourterelle n'a pas été entendue sur la terre. Mais quand le royaume du ciel eut été promis, les hommes comprirent qu'ils n'avaient pas ici-bas une demeure permanente : ils commencèrent à chercher avidement la vie future; et alors, pour la première fois, la voix de la tourterelle retentit manifestement sur notre terre. Dans ces âmes saintes qui soupiraient déjà après la présence de Jésus-Chrit, qui souffraient avec peine les retards apportés à la possession du royaume, qui saluaient de loin, par des gémissements et des soupirs, la patrie si désirée, ne croyez-vous pas voir autant de tourterelles chastes et plaintives? Dès ce moment donc et depuis, la voix de la tourterelle a été entendue sur notre terre. Comment l'absence de Jésus-Christ ne me ferait-elle pas répandre tous les jours des larmes, et pousser des soupirs? *Seigneur, vous connaissez mes désirs, et mes gémissements ne vous sont point cachés* [3]. *Je me suis fatigué à gémir* vous le savez. Mais bienheureux celui qui peut dire : *J'arroserai toutes les nuits mon lit de larmes, et je tremperai ma couche de pleurs* [4]. Je ne connais pas seul ces gémissements ; ils les connaissent aussi tous ceux qui aiment l'avénement de Jésus-Christ. C'est ce qu'il disait lui-même : *Les fils de l'Époux peuvent-ils pleurer pendant que l'Époux est avec eux? Viendront des jours ou l'Époux leur sera ravi, et alors ils pleureront* [5] : comme s'il disait, alors on entendra la voix de la tourterelle.

5. Vous avez dit vrai, ô bon Jésus, ils sont venus les jours dont vous parliez. Car toute créature gémit et est comme en travail, attendant la révélation de la gloire réservée aux enfants de Dieu. Et la créature ne gémit pas seule, nous gémissons aussi en nous-mêmes, soupirant après l'adoption des enfants de Dieu et la rédemption de notre corps [1]; nous savons que tant que nous habitons ce corps, nous sommes exilés loin de Dieu [2]. Gémissements utiles, puisque le ciel y répond avec miséricorde. A cause de la misère des pauvres et de leurs plaintes, je me lèverai, dit le Seigneur [3]. Cette voix gémissante retentissait aussi, sous les patriarches, mais rarement ; chacun contenait en lui-même ses gémissements, ce qui faisait dire au prophète : *Mon secret est à moi ; mon secret à moi* [4]. Mais celui qui disait : *Mon gémissement ne vous est pas caché*, montrait bien qu'il était caché puisqu'il n'était connu que de Dieu seul. C'est pourquoi il était impossible de dire alors : *La voix de la tourterelle a été entendue sur notre terre*, puisque ce secret n'était dévoilé qu'à un petit nombre et restait dérobé à la multitude. Mais dès qu'il eut été dit publiquement : *Cherchez les choses d'en haut où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu* [5], le gémissement de la tourterelle devint commun à tous, tous ayant le même motif de gémir, parce que tous connaissaient le Seigneur, selon ce qu'on lit en Jérémie : *Ils me connaîtront tous du plus petit au plus grand, dit le Seigneur* [6].

6. Mais si ceux qui gémissent sont nombreux, pourquoi n'est-il parlé que d'un seul? *La voix de la tourterelle*, est-il dit ; pourquoi pas *des tourterelles?* Peut-être l'apôtre résout-il cette difficulté lorsqu'il dit que *le Saint-Esprit lui-même prie pour les saints, par des gémissements ineffables* [7]. Il nous le représente gémissant, parce que c'est lui qui porte à gémir. Et si nombreux que soient ceux qui exhalent ces gémissements, c'est la voix d'un seul qui sort de la bouche de tous. Pourquoi ne serait-ce pas sa voix, puisqu'il la forme en chaque fidèle, selon les indigences de chacun? L'esprit en effet est départi à chacun selon ses besoins [8]. Or, chacun se fait connaître et révèle sa présence par sa voix. Et apprenez de l'Évangile que le Saint-Esprit a une voix : *L'esprit souffle où il veut, et vous entendez sa voix, sans savoir ni d'où elle vient, ni où elle va* [9]. S'il ne le savait pas ce maître mort (Nicodème) qui enseignait à

[1] Math., XXIII, 4. — [2] Rom., II, 21. — [3] Ps. XXXVII, 10. — [4] Ibid., VI, 7. — [5] Math., IX, 15.

[1] Rom., VIII, 22, 23. — [2] II Cor., V, 1-6. — [3] Ps. II, 6. — [4] Isaï., XXIV, 16. — [5] Coloss., III, 1. — [6] Jérém., XXXI, 34. — [7] Rom., VIII, 26. — [8] I Cor., XII, 7. — [9] Jean, III, 8.

des morts une lettre qui donnait la mort, nous le savons nous, qui transférés de la mort à la vie par l'esprit vivifiant, apprenons d'une expérience certaine et quotidienne, suite de son illumination, que nos vœux et nos gémissements viennent de lui, vont à lui, et que là ils trouvent miséricorde aux yeux de Dieu. Dieu pourrait-il donc rendre inutile la voix de son Esprit? Il en sait les désirs, parce qu'il ne demande à Dieu pour les saints que des choses conformes à sa volonté.

7. Ce qui recommande la tourterelle, après ses gémissements, c'est sa chasteté qui l'a fait juger digne d'être offerte comme victime pour un virginal enfantement. Car vous lisez dans l'Évangile : *Une paire de tourterelles, ou deux petites colombes* [1]. Bien qu'ailleurs la colombe désigne habituellement le Saint-Esprit, comme c'est un oiseau lascif, il ne convenait pas de l'offrir en sacrifice au seigneur, si ce n'est à l'âge où elle ne connaît pas ce penchant. L'âge de la tourterelle n'est pas spécifié, parce qu'elle est toujours chaste. Elle se contente d'un seul compagnon; et quand elle l'a perdu, elle n'en veut pas d'autre, condamnant ainsi les secondes noces dans les hommes : car bien qu'il n'y ait là peut-être qu'une faute vénielle, à cause de l'incontinence qu'on veut éviter, néanmoins une si grande incontinence est honteuse. Il est humiliant que la raison ne puisse mettre dans l'homme une honnêteté que la nature inspire à un oiseau. Vous voyez la tourterelle devenue veuve garder, avec une constance infatigable, les devoirs de la viduité; vous la voyez toujours seule, toujours gémissante, jamais vous ne l'apercevrez perchée sur un vert rameau, pour vous apprendre à fuir, comme une peste, les doux poisons de la volupté. Ajoutez qu'elle vit plus habituellement sur le haut des montagnes, et à la cime des arbres, pour vous apprendre encore à mépriser les choses de la terre, à aimer celles du ciel, dispositions convenables à l'état de la chasteté.

8. D'où on peut conclure que la voix de la tourterelle est aussi une exhortation à la chasteté. Cette voix n'a pas retenti d'abord sur la terre, mais plutôt celle-ci : *Croissez, multipliez-vous, et remplissez la terre* [2]. En vain eut résonné cette voix de la chasteté, quand la route qui menait à la patrie des ressuscités n'était pas encore ouverte, cette patrie où les hommes ne se marieront plus, mais seront semblables aux anges de Dieu, dans le ciel [3]. Fallait-il la faire entendre cette voix, à une époque, où la stérilité rendait une femme maudite en Israel, où les patriarches mêmes avaient plusieurs épouses à la fois, quand la loi commandait à un frère de donner des enfants à son frère mort sans postérité? Mais depuis que la céleste tourterelle a célébré ces eunuques d'un nouveau genre, qui se mutilent pour le royaume de Dieu [1]; depuis qu'à prévalu partout le conseil donné par une autre tourterelle très-chaste, relativement aux vierges [2], on commencé à pouvoir dire avec vérité : *La voix de la tourterelle a été entendue sur notre terre.*

[1] Luc, II, 24. — [2] Gen., I, 28. — [3] Luc, XX, 35, 36.

9. Puisque les fleurs ont paru sur notre terre, que la voix de la tourterelle y a été entendue, la vérité s'est donc montrée et aux oreilles et aux yeux; car la voix s'entend, et la fleur se voit. La fleur c'est le miracle, selon l'explication donnée plus haut; le miracle qui, s'ajoutant à la voix, produit les fruits de la foi. Car si la foi vient de l'ouïe, la confirmation de la foi vient de la vue. La voix a retenti, la fleur a brillé, et la vérité a germé de la terre [3] par la confession des fidèles, la parole et le signe concourant ensemble à servir de témoignage à la foi. Ces témoignages sont devenus admissibles, la fleur autorisant la parole, et la vue secondant l'ouïe. Ce que l'on entend confirme ce qu'on voit, et le témoignage des deux, c'est-à-dire, de l'oreille et de l'œil, démontrent la vérité de leurs dépositions. C'est pourquoi le Seigneur disait s'adressant à ses disciples : *Allez, rapportez à Jean ce que vous avez vu et ce que vous avez entendu* [4]. Il ne pouvait exprimer avec plus de brièveté, ni plus de clarté la certitude de la foi; et c'est, avec la même brièveté et par le même raisonnement, que la foi a été persuadée à toute la terre. *Ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu*, est-il dit : ô parole courte, et cependant vive et efficace! J'affirme, sans hésiter, ce que j'ai saisi de mes yeux et de mes oreilles. La trompette du salut retentit; les miracles éclatent, le monde croit. On persuade aisément ce qu'on dit, quand on l'appuie de prodiges surprenants. Or, nous lisons que les apôtres *partis de Jérusalem prêchèrent partout, le Seigneur coopérant à leurs paroles et les confirmant par les miracles suivants* [5]. Nous lisons encore que Jésus fut transfiguré sur la montagne, au milieu d'une éblouissante clarté, et qu'une voix céleste lui rendit cependant témoignage [6]. Nous lisons enfin, qu'aux bords du Jourdain, une colombe le désigna, et qu'une voix attesta sa divinité [7]. Ainsi partout ces deux choses se rencontrent ensemble, la voix et le

[1] Math., XIX, 12. — [2] I Cor., VII, 25. — [3] Ps. LXXXIV, 12. — [4] Luc, VII, 32. — [5] Marc., XVI 20. — [6] Math., XVII, 2, 5. — [7] Ibid., III, 16, 17.

prodige : Dieu les fait servir à introduire la foi : c'est par ces deux moyens, comme par deux ouvertures, que la vérité se fraye une route jusqu'à l'âme.

10. Il est dit ensuite : *Le figuier a poussé ses fausses figues :* n'en mangeons pas ; elles ne sont pas mûres. Elles ressemblent à de bonnes figues ; elles n'en ont pas la saveur, et elles figurent peut-être les hypocrites. Cependant ne les jetons pas : car nous en aurons peut-être besoin une autre fois. Du reste elles tombent assez vite d'elles-mêmes, avant le temps, pareilles aux herbes des toits, qui sèchent avant qu'on ne les coupe [1]; ce que je crois avoir été dit des hypocrites. Ce n'est pas sans raison toutefois, qu'il en fait mention dans ce chant nuptial. Si on ne les mange pas, elles trouveront un autre usage; dans les noces il faut bien d'autres choses que des mets. Quoiqu'il en soit, je ne dois pas les passer sous silence; mais il convient de remettre à un autre entretien ce que j'en dois dire, et qui ne saurait trouver ici qu'une place trop resserrée. Je renvoie donc ce sujet à un autre jour et à un moment plus libre. Vous jugerez alors si c'est avec raison que je le fais. Que vos prières m'obtiennent de Dieu la grâce d'expliquer convenablement mes idées sur ce point, pour votre édification, à la louange et à la gloire de l'Époux de l'Église, Jésus-Christ notre Seigneur, qui étant Dieu Souverain est béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

SERMON LX

De l'incrédulité des Juifs qui les a portés à combler la mesure de leurs pères par le meurtre de Jésus-Christ.

1. *Le figuier a poussé ses bourgeons* [2]. Ceci se rattache à ce qui précède. L'Époux avait dit que le temps de tailler la vigne était venu, et il le prouvait et par les fleurs qui commençaient à se montrer, et par la voix de la tourterelle qui s'était fait entendre. Il le prouve encore par les bourgeons du figuier; car le printemps ne se reconnaît pas seulement aux fleurs, aux roucoulements de la colombe, mais encore au figuier. Jamais l'air n'est plus doux que lorsque le figuier pousse ses bourgeons. Le figuier n'a pas de fleurs : il produit, en place, des figues sauvages, à l'époque où les autres arbres donnent des fleurs. Et comme les fleurs paraissent, puis passent, n'ayant d'autre utilité que d'annoncer les fruits qui les suivront, ainsi les fausses figues poussent, puis tombent remplacées par d'autres figues; car pour elles, on ne les mange pas. Tels sont les signes auxquels l'Époux, je l'ai dit, reconnaît la saison, et la fait connaître à l'Épouse, afin qu'elle ne tarde pas à se rendre à la vigne, parce que le travail fait en temps propice n'est jamais perdu. Voilà le sens littéral.

2. Quel est le sens spirituel ? Ne voyons pas ici un figuier, mais le peuple qu'il figure : car Dieu s'occupe des hommes et non des arbres. Le peuple est vraiment un figuier fragile par la chair, petit par l'intelligence, bas par le cœur, dont les premiers fruits, pour jouer sur les mots, sont grossiers et terrestres. Ce n'est pas l'occupation du vulgaire que de chercher premièrement le royaume de Dieu et sa justice [1]; il pense bien plutôt, comme dit l'Apôtre, aux choses du monde, à plaire à une épouse, ou l'épouse à complaire à son mari. Les personnes de cette sorte souffriront des tribulations dans leur chair [2] ; nous ne nions pas, qu'à la fin, ils n'acquièrent les fruits de la foi, s'ils font une bonne confession, et surtout s'ils rachètent par des aumônes, les œuvres de la chair. Donc les premiers fruits de ces personnes ne sont pas proprement des fruits, pas plus que les premières figues. Mais

[1] Ps. CXXVIII, 6. — [2] Cantiq., II, 13.

[1] Math., VI, 33. — [2] I Cor., VII, 33, 28.

si elles produisent ensuite de dignes fruits de pénitence, (car ce qui est animal précède ce qui est spirituel,) on leur dira : *Quel fruit avez-vous trouvé dans des choses dont vous rougissez aujourd'hui*[1] ?

3. Néanmoins je ne crois pas qu'on doive entendre ce passage de toute sorte de peuple; il en est un désigné spécialement. L'Écriture, en effet, ne dit pas, au pluriel, les figuiers ont produit, etc., mais, au singulier, *le figuier a produit ses bourgeons;* et, à mon avis, ce figuier, c'est le peuple juif. Combien de paraboles de ce genre le Sauveur propose-t-il dans l'Évangile au sujet de ce peuple ? celle-ci, par exemple : *Un homme avait un figuier planté dans sa vigne*[2]. Et ailleurs : *Considérez le figuier et tous les arbres*[3]. Il dit à Nathanaël : *Je vous ai vu lorsque vous étiez sous le figuier*[4]. Il maudit encore le figuier sur lequel il n'avait pas trouvé de fruits[5]. Et ce peuple est bien un figuier, puisque pour être sorti de la souche des patriarches, souche excellente, il ne s'est jamais élevé, il a voulu ramper sans cesse vers la terre, et n'a répondu à l'excellence de sa racine, ni par l'étendue de ses rameaux, ni par la beauté de ses fleurs, ni par la fécondité de ses fruits. Arbre petit, tortueux, plein de nœuds, que tu es peu en rapport avec ta racine! Tu proviens d'une racine sainte : qu'y a-t-il en tes rameaux qui soit digne d'elle? *Le figuier a poussé ses bourgeons*. Ce n'est pas de ta noble racine que tu les tires, germe maudit. Ce qu'il y a en elle vient du Saint-Esprit, et est, par conséquent, délicat et agréable. Mais toi où as-tu pris ces figues grossières? Et tout est grossier dans ce peuple, ses actes, ses sentiments, son intelligence, les rites du culte qu'il rendait à Dieu. Ses actes, il était tout à la guerre; ses sentiments, il ne songeait qu'à amasser; son intelligence, elle s'arrêtait à l'écorce de la lettre; son culte, il consistait dans le sang des bêtes et des animaux.

4. Mais on dira : Ce peuple n'ayant jamais porté que des figues sauvages, le temps de la taille était venu pour lui, puisque cette taille se fait lorsque les figuiers poussent ces sortes de figues. Point du tout. Nous disons que les femmes ont engendré des enfants, non lorsqu'elles sont en travail, mais lorsqu'elles ont mis ces enfants au monde. Et nous disons que les arbres ont produit leurs fleurs, non lorsqu'ils commencent à fleurir, mais lorsqu'ils cessent de fleurir. Ici, de même, on dit que le figuier a produit ses bourgeons, non lorsqu'il en a produit quelques-uns, mais lorsqu'il les a poussés tous, c'est-à-dire, lorsqu'il n'en produit plus. Vous demandez quand cela est arrivé à ce peuple? C'est lorsqu'il a tué le Christ; alors sa malice a été portée au comble, selon que Jésus-Christ lui-même l'avait prédit : *Comblez la mesure de vos pères* [1]. Ce qui lui fait dire encore sur la croix, lorsqu'il va mourir : *Tout est consommé* [2]. O quelle consommation a donné à ces figues sauvages ce figuier maudit et condamné à une stérilité éternelle! O que les derniers fruits sont donc plus mauvais que les premiers! Il a commencé par en porter d'inutiles; en voici de pernicieux et d'empoisonnés. O naturel grossier! O cœur de vipère! haïr un homme qui guérit les corps des hommes et sauve leurs âmes! O intelligence grossière! O bœuf stupide qui n'a pas reconnu Dieu dans les œuvres mêmes de Dieu!

5. Mais peut-être le Juif m'accusera-t-il de l'injurier parce que je qualifie son intelligence d'animale. Qu'il lise donc Isaïe; il s'y verra plus sévèrement traité. *Le bœuf*, dit le prophète, *connaît son possesseur; et l'âne, l'étable de son maître; Israël ne m'a pas connu; mon peuple ne m'a pas compris.*[3] Voyez-vous, ô Juif, que je vous traite plus doucement que votre prophète? Je vous ai comparé à la brute; lui vous met au-dessous d'elle. Il est vrai, le prophète ne parle pas en son propre nom, mais au nom de Dieu, qui, par ses œuvres, proclame qu'il est Dieu : *Si vous ne me croyez pas, croyez à mes œuvres : et si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez point*[4]. Et pourtant ce langage ne les rend pas plus intelligents. Ni les démons chassés, ni les éléments soumis, ni les morts rendus à la vie, n'ont pu les arracher à cette stupidité bestiale, et plus que bestiale; de là, par un aveuglement aussi merveilleux que lamentable, ils sont tombés dans le crime horrible, monstrueux, qui leur a fait porter des mains sacriléges sur le Dieu de Majesté. Dès lors, on a pu dire : *Le figuier a poussé ses bourgeons*[5]; quand les cérémonies légales ont touché à leur fin, que l'antiquité, selon un antique oracle, a cédé la place à la nouveauté, comme les fausses figues tombent et sont remplacées par les bonnes.

6. *Car les vignes en fleurs ont donné leur odeur :* c'est encore un indice que les fruits vont se montrer. Cette odeur chasse les serpents. On dit que quand les vignes sont ainsi en fleurs, tous les reptiles venimeux s'éloignent, ne pouvant supporter le parfum qu'exhalent les fleurs nouvelles. Je veux que nos novices

[1] Rom., vi, 21. — [2] Luc, xiii, 6. — [3] Ibid., 21, 9. — [4] Jean, i, 28. — [5] Marc., ii, 1, 14.

[1] Math., xxi, 32. — [2] Jean, xix, 30. — [3] Isaï., i, 3. — [4] Jean, x, 38, 37. — [5] Lévitiq., xxvi, 10.

écoutent bien ceci, qu'ils en tirent un motif de confiance, songeant quel est l'esprit qu'ils ont reçu, puisque les démons n'en peuvent supporter les prémices. Si leur jeune ferveur a tant de vertu, que sera-ce de sa perfection? Jugez du fruit par la fleur; jugez de la vertu de sa saveur par l'énergie de l'odeur qu'il répand. *Les vignes en fleurs ont donné leur odeur*. C'est ce qui est arrivé dès le commencement. A la prédication de la grâce nouvelle un renouvellement de vie s'opérait dans les croyants, et en vivant bien au milieu des Gentils, ils devenaient partout la bonne odeur de J.-C.[1]. La bonne odeur c'est un bon témoignage, qui s'échappe d'une bonne œuvre, comme le parfum sort de la fleur. Et parce qu'à la naissance de la foi, les âmes fidèles parurent toutes remplies de ces fleurs et de ces parfums, comme des vignes spirituelles, et qu'elles recevaient un excellent témoignage même de ceux qui ne partageaient pas leurs croyances, je suis peut-être autorisé à penser que c'est d'elle que l'Époux a dit : *Les vignes en fleurs ont donné leur odeur*. Pourquoi? Afin que ceux qui ne croyaient pas, attirés par ces bonnes œuvres des fleurs glorifiassent aussi Dieu, et que cette odeur commençât à être pour eux un parfum de vie. On a donc raison de dire qu'ils ont répandu une bonne odeur ceux qui n'ont pas cherché leur gloire personnelle, mais le salut du prochain, dans l'opinion favorable qu'ils inspiraient de leur vertu. Car ils pouvaient, comme tant d'autres, trafiquer de la piété pour satisfaire, par exemple, leur vanité ou leur avarice. Mais ce n'eût pas été donner leur odeur: c'eût été la vendre, ce qu'ils ne pouvaient faire, puisque toutes leurs actions étaient inspirées par la charité.

7. Mais si les vignes sont des âmes, la fleur les bonnes œuvres, l'odeur l'opinion, qu'est-ce que le fruit? Le martyre. Le fruit de la vigne, c'est le sang du martyre. *Quand Dieu*, dit le prophète, *aura fait reposer en paix ses bien-aimés, l'héritage du Seigneur s'accroîtra par le nombre de ceux qui se convertiront, et qui seront comme leurs enfants et le fruit de leurs entrailles*[2], j'allais dire le fruit de la vigne. Pourquoi ne pas appeler le sang le plus pur du raisin le sang de l'innocent, le sang du juste? Pourquoi ne pas appeler rouge, choisi, précieux, un vrai vin de Sorech (A) le vin exprimé sous le pressoir de la Passion? Car la mort des saints est précieuse devant Dieu[3]. Voilà pour l'explication de ces paroles : *Les vignes en fleurs ont donné leur odeur*.

[1] Cor., XI, 14, 15. — [2] Ps. CXXVI, 2, 3. — [3] Ibid., CXV, 5.

(A) Vallée qui séparait la tribu de Dan de celle de Siméon et qui était renommée pour ses vignes.

8. Tel est le sens de ce passage, si on le veut rapporter au temps de la grâce. Mais si on aime mieux l'entendre des patriarches (car la vigne du Dieu des armées c'est la maison d'Israël[1]), voici le sens qu'on peut lui donner. Les patriarches et les prophètes ont senti d'avance, comme une excellente odeur, la naissance de Jésus-Christ; mais cette odeur, ils ne l'ont pas répandue, parce qu'ils n'ont pas représenté dans la chair celui qu'ils avaient pressenti en esprit. Ils n'ont pas donné leur odeur, ils n'ont pas publié leur secret, ils ont attendu qu'il fût révélé en son temps. Et qui donc eût compris, avant qu'elle prît un corps, la sagesse cachée dans ce mystère? Ainsi les vignes n'ont point alors répandu leur parfum. Elles l'exhalèrent ensuite, quand les générations, en se succédant, donnèrent au monde Jésus-Christ né d'elles, selon la chair, par un enfantement virginal. C'est alors, dis-je, que ces vignes spirituelles donnèrent leur odeur, quand apparut la bonté et l'humanité de notre Dieu Sauveur[2], et que le monde commença à jouir de la présence de Celui qu'un petit nombre seulement avait connu avant sa venue. Cet homme, par exemple, qui touchant Jacob et sentant le Christ, disait : *L'odeur de mon fils est comme l'odeur d'un champ rempli et béni de Dieu*[3], en tenant ce langage, gardait pour lui-même ses délices, et ne les communiquait à personne. Mais quand vint la plénitude des temps, où Dieu envoya son Fils né d'une femme, assujetti à la loi, pour racheter ceux qui étaient soumis à la loi[4], alors l'odeur qui était en lui se répandit de toutes parts, en sorte que l'Église la sentant des extrémités de la terre, s'écriait : *Votre nom est une huile répandue*[5], et les jeunes filles couraient à l'odeur de ce parfum. Ainsi cette vigne a répandu son odeur, comme aussi toutes celles de ce temps-là, qui étaient pleines de cette odeur de vie. Et pourquoi ne l'auraient-elles pas répandue, puisque Jésus-Christ est issu d'elles selon la chair? Il est donc dit que les vignes ont exhalé leurs parfums, soit parce que les âmes fidèles répandent partout une opinion avantageuse d'elles-mêmes, soit parce que les oracles et les révélations des patriarches ont été publiés dans le monde, que leur parfum a rempli le monde, suivant cette parole de l'Apôtre : *C'est manifestement un grand mystère de bonté qui a été manifesté dans la chair, justifié en esprit, qui est apparu aux anges, qui a été prêché aux Gentils, cru dans le monde et élevé dans la gloire*[6].

[1] Isaï., V, 7. — [2] Tite, III, 4. — [3] Gen., XXVII, 27. — [4] Galat., IV, 4, 5. — [5] Cantiq., I, 2, 3. — [6] I Tim., III, 16.

9. Il serait bien étonnant si ce figuier et ces vignes n'offraient rien qui puisse nous édifier. Je crois donc que ce passage peut aussi s'expliquer moralement, puisque, par la grâce de Dieu qui est en nous, nous avons aussi des figuiers et des vignes. Les figuiers sont ceux dont les mœurs sont douces; les vignes ceux qui sont plus fervents. Quiconque, parmi nous, garde l'union et la paix qui nous unissent, vit au milieu de ses frères, non-seulement sans donner aucun sujet de plainte à personne, mais en se prêtant doucement à tous, et dans tous les devoirs de la charité; pourquoi ne pas dire que cet homme est vraiment un figuier? Il faut cependant qu'il ait d'abord poussé et rejeté ses bourgeons, c'est-à-dire, la crainte du jugement que l'amour chasse devant lui, et l'amertume des péchés qui cède nécessairement à une vraie confession, à l'infusion de la grâce et à la fréquente effusion des larmes; qu'il soit aussi délivré d'autres misères semblables, qui, comme des figues sauvages, précèdent la douceur des fruits et que vous pouvez fort bien connaître par vous-mêmes.

10. Cependant, pour ajouter encore ici une pensée qui me vient à l'esprit, voyez si l'on ne pourrait ranger parmi ces premières figues, la science, la prophétie, les langues et les autres dons analogues. Car tout cela doit finir et disparaître devant des dons meilleurs, puisque l'Apôtre dit : *La science sera détruite, les prophéties disparaîtront, et les langues cesseront.* La foi elle-même s'effacera devant l'intelligence, et il faut que la vision succède à l'espérance. Car espère-t-on voir ce qu'on voit déjà? *La charité* seule *ne finit pas*[1], mais cette charité qui nous fait aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces[2]. Aussi ne la mettrai-je pas parmi les figues fausses; je ne la comparerai même pas au figuier, mais aux vignes. Ceux qui sont des vignes nous sont plus sévères qu'indulgents : ils agissent sous l'impulsion d'un esprit ardent; ils sont pleins de zèle pour la discipline, reprenant les vices avec énergie, et pouvant s'appliquer cette parole : *Seigneur n'ai-je pas poursuivi de ma haine ceux qui vous haïssaient, et n'étais-je pas consumé de zèle contre vos ennemis*[3]*? Le zèle de votre maison m'a dévoré*[4]. Les premiers possèdent, en un degré éminent, l'amour du prochain, et les seconds l'amour de Dieu. Mais reposons-nous sous cette vigne et sous ce figuier où l'amour de Dieu et celui du prochain projettent leur ombre. Je les possède à la fois, lorsque je vous aime, Seigneur Jésus-Christ, vous qui êtes mon prochain, puisque vous êtes homme, et que vous avez usé de miséricorde envers moi; et pourtant vous êtes le Dieu Souverain béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Cor., XIII, 8. — [2] Luc, X, 2. — [3] Ps. CXXXVIII, 21. — [4] Ibid., 58, 10.

SERMON LXI

Comment l'Église trouve les richesses de la miséricorde divine dans les blessures du Christ; de la force que les martyrs ont reçue de Jésus-Christ.

1. *Levez-vous, mon amie, mon Épouse, et venez*[1]. L'Époux montre la vivacité de son amour, en en réitérant l'expression, car cette répétition traduit bien son affection, et en invitant de nouveau sa bien-aimée au travail des vignes, il montre le soin qu'il prend du salut des âmes. Car je vous ai dit plusieurs fois que les vignes sont les âmes; inutile de revenir sur ce point : voyons donc la suite. Si j'ai bonne mémoire, l'Époux n'a point encore nommé clairement l'Épouse dans ce livre, si ce n'est tout à l'heure, en allant aux vignes et en approchant du vin de la charité. Une fois qu'elle y sera arrivée, et qu'elle sera parfaite, il contractera avec elle un mariage spirituel : ils seront deux, non dans une même chair, mais dans un même esprit, selon cette parole de l'Apôtre : *Celui qui est uni à Dieu n'est plus qu'un esprit avec lui*[5].

2. Voici la suite : *Ma colombe est dans les trous de la pierre; elle est dans le creux de la mu-*

[1] Cant., 2, 13.

[5] I Cor., VI, 17.

raille; montrez-moi votre visage; que votre voix résonne à mes oreilles! L'Époux aime et continue à parler le langage de l'amour. Il appelle une seconde fois l'Épouse du doux nom de colombe. Il dit qu'elle est à lui, et la déclare sienne. Jusqu'ici elle lui demandait, avec instance, de se montrer à elle, de lui parler; maintenant les rôles sont changés et c'est lui qui sollicite d'elle cette faveur. Il agit en époux, mais en époux plein de pudeur; il rougit de se laisser voir, et vient de goûter à l'écart les délices de l'amour, dans les trous du rocher et le creux de la muraille. Imaginez donc que l'Époux tient à l'Épouse ce langage: Ne craignez pas, ma bien-aimée, comme si le travail des vignes auquel je vous invite, devait interrompre ou entraver notre mutuel amour. Il pourra servir à l'objet de nos communs désirs. Les vignes ont des murailles qui peuvent prêter une agréable retraite aux époux touchés d'une honnête retenue. Tel est le sens, ou plutôt le jeu de la lettre. Pourquoi ne l'appellerais-je pas ainsi, puisque cette explication littérale ne renferme rien de sérieux? La superficie ne vaut pas même la peine qu'on s'y arrête, si l'Esprit-Saint n'aide, au dedans, la faiblesse de notre intelligence. Ne nous arrêtons donc pas au dehors de peur de paraître, ce qu'à Dieu ne plaise! parler d'amours impurs. Apportez des oreilles chastes à ce discours d'amour; et quand vous pensez à ces deux amants, ne vous représentez ni un homme, ni une femme, mais le Verbe et l'âme, ou Jésus-Christ et l'Église, ce qui est la même chose, avec cette différence que ce nom d'Église ne désigne pas une seule âme, mais l'unité, ou plutôt l'unanimité de plusieurs âmes. Dans ces trous de la pierre ou ce creux de la muraille, n'allez pas voir non plus des cachettes où s'abritent ceux qui font mal; ne soupçonnez ici aucune œuvre de ténèbres.

3. Un autre interprète a vu dans ces trous les plaies de J.-C.; il a eu raison, car J.-C. c'est la pierre. O les trous excellents qui confirment la foi, la résurrection de J.-C. et sa divinité! *Mon Seigneur et mon Dieu* [1], dit l'apôtre. D'où cet oracle est-il sorti, sinon des trous de la pierre? Là le passereau a trouvé une retraite, et la tourterelle un nid pour y placer ses petits [2]; là s'abrite la colombe, et du fond de cet asile elle regarde sans crainte l'épervier voler autour d'elle. C'est pourquoi l'Époux dit: *ma colombe est dans les trous de la pierre*. Et la colombe dit à son tour: *Il m'a établi sur le haut du rocher* [3], et encore *il a affermi mes pieds sur le roc* [1]. L'homme sage bâtit sa maison sur la pierre, afin de n'avoir à redouter ni les coups du vent, ni la violence des inondations [2]. Quels avantages ne rencontre-t-on pas sur la pierre? Sur la pierre je suis élevé; j'y trouve la sûreté; j'y demeure ferme; j'y suis défendu contre l'ennemi, préservé des accidents, et cela parce que j'y suis élevé au-dessus de la terre; car tout ce qui est terrestre est incertain et périssable. Que notre conversation soit dans le ciel; nous ne craindrons alors ni de tomber, ni d'être ébranlés. La pierre est dans les cieux; et en elle, on trouve fermeté et sécurité. C'est un refuge pour les hérissons [3]. En effet, où notre faiblesse peut-elle trouver une vraie sûreté et un solide repos, sinon dans les plaies du Sauveur? Je demeure là, avec une confiance d'autant plus grande, que Jésus est plus puissant pour me sauver. Le monde frémit, le corps m'accable, Satan dresse ses piéges; je ne tombe pas; je suis établi sur le roc inébranble. J'ai péché, j'ai commis une grande faute; ma conscience est troublée; mais je ne désespère pas; je me rappelle les plaies de mon Sauveur, *car il a été blessé pour nos iniquités* [4]. Qu'y-a-t-il de si mortel qui ne soit guéri par la mort de J.-C.? Quand donc je pense à un remède si puissant et si efficace, je ne puis m'épouvanter d'aucune maladie si maligne qu'elle soit.

4. Il s'est donc trompé celui qui a dit: *Mon péché est trop grand pour que j'en obtienne le pardon* [5]. Il n'était pas des membres de J.-C: les mérites du Christ ne lui appartenaient pas; il n'avait pas le droit de les revendiquer comme son bien, comme un membre revendique ce qui est à son chef. Pour moi, ces biens que je ne trouve pas en moi, je les puise avec confiance dans les entrailles du Seigneur toutes pleines de miséricorde; et il y a en lui assez d'ouvertures pour laisser couler ces flots sacrés. Ils ont percé ses pieds, ses mains et son côté d'une lance; et, à travers ces ouvertures, je puis sucer le miel de la pierre et l'huile de la dureté du rocher, c'est-à-dire, goûter et voir combien le Seigneur est bon. Il formait des pensées de paix et je n'en savais rien. Car qui connaît les desseins du Seigneur? Ou qui est entré en ses conseils? Mais les clous qui le percent sont devenus pour moi la clef qui m'a permis de pénétrer dans le secret de ses volontés. Pourquoi ne le verrais-je pas ce secret à travers l'ouverture de ces plaies? Ces clous et ces plaies crient que Dieu est vraiment dans le Christ se réconciliant le monde.

Jean, xx, 28. — [2] Ps. LXXXIII, 4. — [3] Ps., 26, 6.

[1] Ibid., XXXIX, 3. — [2] Math., v, 24, 25. — [3] Ps. CIII, 18. — [4] Isaï., LIII, 5. — [5] Gen., 4, 14.

Le fer a traversé son âme, il a touché son cœur, afin qu'il sût dès lors compatir à mes infirmités. Le secret de ce cœur se revèle par les ouvertures du corps. Le grand mystère de la bonté divine est à découvert ; voici, au grand jour, les entrailles miséricordieuses de notre Dieu, avec lesquelles est venu nous visiter ce soleil levé dans les hauteurs des cieux. Pourquoi ses entrailles ne se montreraient-elles pas par ses blessures ? Car qui montre mieux que vos blessures, ô mon Dieu, votre bonté, votre mansuétude, et l'immensité de votre miséricorde ? Personne ne peut donner une preuve de charité plus grande que de mourir pour des coupables condamnés à la mort.

5. La miséricorde du Seigneur est donc mon mérite et je n'en manquerai pas, tant que Dieu daignera prendre compassion de moi. Si les miséricordes du Seigneur sont abondantes, mes mérites abonderont aussi. Mais si j'ai la conscience chargée de nombreux péchés ? La grâce surabonde là où le péché surabondait auparavant [1]. Si les miséricordes du Seigneur sur moi sont éternelles [2], je chanterai éternellement aussi la miséricorde du Seigneur [3]. Mais louerai-je ma propre justice ? Ah ! Seigneur, je ne me souviendrai que de la vôtre [4], car elle est la mienne aussi, puisque vous m'êtes devenu justice de la part de Dieu. Dois-je craindre qu'une seule ne suffise pas pour deux ? Ce n'est pas ce manteau, dont parle le prophète, et qui est trop court pour couvrir deux personnes [5]. Votre justice est la justice éternelle [6]. Quoi de plus long que l'éternité ? Elle vous couvrira donc amplement et moi aussi, votre justice large et sans fin. En moi elle couvre la multitude des péchés ; mais en vous, Seigneur, que peut-elle cacher, sinon des trésors de clémence, et des richesses de bonté ? Voilà les richesses qui m'attendent dans les trous de la pierre. Que la douceur qu'elles renferment est grande ! Il est vrai, ces richesses sont cachées, mais pour ceux qui périssent ; car peut-on donner les choses saintes aux chiens, ou les perles aux pourceaux ? Mais Dieu nous les a révélées ces richesses par son Saint-Esprit ; à travers ces plaies, il nous a introduits dans son sanctuaire. Et quelle source de douceurs on y trouve ! Quelle plénitude de grâce ! Quelle perfection de vertus !

6. J'irai donc à ces celliers si remplis pour moi, et fidèle à l'avertissement du prophète, je quitterai les villes, pour habiter le rocher [7]. Je ressemblerai à la colombe, qui pose son nid au bord des trous, afin que placé avec Moïse, au creux du rocher, je mérite au moins, quand le Seigneur passera, de le voir par derrière [1] : car qui pourra voir sa face, lorsqu'il se tiendra debout, c'est-à-dire, lorsqu'il paraîtra dans la splendeur de sa beauté immuable ? Qui ? Sinon celui qui a déjà mérité de pénétrer jusque dans le saint des saints. Du reste ce n'est pas chose vile, ni méprisable que de le voir par derrière. Qu'Hérode le méprise ; pour moi je le mépriserai d'autant moins qu'il lui a paru plus méprisable. Il y a même de la joie à voir Dieu ainsi ; qui sait s'il ne retournera pas pour pardonner, et laisser après lui sa bénédiction ? Un moment viendra où il montrera son visage et nous serons sauvés. En attendant, qu'il nous prévienne de ses douces bénédictions, des bénédictions qu'il a coutume de laisser après lui. Qu'il nous montre seulement aujourd'hui les dehors de sa bonté ; il nous dévoilera ailleurs son visage dans tout l'éclat de sa gloire. Il est sublime en son royaume, il est doux sur la croix. Qu'il m'accorde d'abord cette dernière vision : il finira par l'autre. *Vous me comblerez de joie*, dit le prophète, *par la vue de votre visage* [2]. Ces deux visions sont salutaires ; elles sont également très-douces, mais l'une est sublime, l'autre humble ; la première est entourée de splendeur, la seconde n'a que pâleur.

7. Car, dit le prophète, *son dos a la pâleur de l'or* [3]. Comment ne serait-il pas pâle dans la mort ? Mais tout pâle qu'il est, l'or vaut mieux que le clinquant le plus brillant, et ce qui en Dieu est folie est plus sage que toute la sagesse humaine. L'or c'est le Verbe, l'or c'est la sagesse. Cet or s'est lui-même décoloré, en cachant la forme divine, pour ne laisser paraître que la forme d'esclave. Il a également décoloré l'Eglise, puisqu'elle dit : *Ne faites pas attention si je suis noire ; le soleil m'a ravi mes couleurs* [4]. Son dos a donc aussi la pâleur de l'or, parce qu'elle n'a pas rougi de l'opprobre de la croix, n'a point eu horreur des brûlures de la passion, ni fui ses blessures livides. Elle y met même sa complaisance, et elle souhaite une fin conforme à ses commencements. C'est pourquoi l'Epoux lui dit : *Ma colombe est dans les trous de la pierre*, parce qu'elle met toute sa dévotion à s'occuper sans cesse du souvenir des plaies de J.-C, à s'y arrêter, à y demeurer par une méditation assidue. De là sa patience à endurer le martyre : de là sa confiance si grande dans le Très-Haut. Le martyr peut lever sans crainte un visage

[1] Rom., III, 26. — [2] Ps. CII, 17. — [3] Ibid., LXXXII, 2. — [4] Ibid., LXX, 16. — [5] Isai., XXVIII, 20. — [6] Ps. CXVIII, 142. — [7] Jérém., XLVIII, 28.

[1] Exod., XXXIII, 22, 23. — [2] Ps. XV, 11. — [3] Ps. LXVII, 14. — [4] Cant. I, 5.

pâle et meurtri vers celui dont les plaies et les blessures l'ont guéri, et représenter, par la pâleur de l'or, la mort de son maître. Comment craindrait-il celui à qui le Seigneur dit : *Montrez-moi votre visage?* Pourquoi ? Selon moi, il aime mieux se montrer. Dieu veut être vu, et non voir. Car que ne voit-il pas? Il n'a pas besoin qu'on se montre à lui, puisqu'il voit toutes choses, même les plus cachées. Il veut donc être vu. Il veut, ce doux chef, attirer sur ses plaies les yeux d'un soldat généreux, afin que ce spectacle l'encourage, et qu'un tel exemple le rende plus fort pour supporter les tourments.

8. En effet il ne sentira pas ses blessures, tant qu'il contemplera celles de son chef. Le martyr reste debout radieux et triomphant, le corps tout sillonné de coups; et, pendant que le fer lui ouvre les flancs, il regarde, non-seulement avec courage, mais avec joie, son sang jaillir de sa chair. Où donc est alors l'âme du martyr? Elle est en lieu sûr, dans la pierre, dans les entrailles de Jésus-Christ, où elle entre par la porte de ses plaies. Si elle restait dans ses propres entrailles, elle sentirait le fer qui les perce : elle ne supporterait pas la douleur, elle succomberait, elle renierait. Mais maintenant qu'elle habite la pierre, est-il surprenant qu'elle prenne la dureté du rocher? Il n'est pas étonnant non plus qu'exilée de son corps elle n'ait pas le sentiment des douleurs que le corps éprouve. C'est l'effet de l'amour et non de la stupeur. Elle ne perd pas le sentiment; elle le maîtrise. Elle n'est pas soustraite à la douleur, elle la surmonte et la dédaigne. C'est donc de la pierre que vient le courage du martyr; c'est elle qui lui communique l'énergie de boire le calice du Seigneur. Et qu'il est beau cet enivrant calice [1] ! Beau et délicieux au chef qui regarde, comme au soldat qui triomphe. Car notre force est la joie du Seigneur [2]. Et comment ne trouverait-il pas de joie dans une confession généreuse, puisqu'il la désire ardemment? *Que votre voix*, dit-il, *retentisse à mes oreilles !* Aussi ne tardera-t-il pas à donner la récompense qu'il a promise, lorsqu'il a déclaré, qu'il confessera devant son père celui qui l'aura confessé devant les hommes [3]. Mais interrompons cet entretien que nous ne saurions finir aujourd'hui. Je serais trop long si je voulais embrasser dans un seul discours tout ce qui me reste à dire sur ce verset. Renvoyons cela au début d'un autre entretien afin que l'Époux de l'Eglise, N. S. J.-C., le Dieu, béni dans tous les siècles, se réjouisse et de ce que nous disons et de la manière dont nous le disons. Ainsi soit-il.

[1] Ps. xxii, 5. — [2] II Esdras., viii, 10. — [3] Math., x, 32.

SERMON LXII

Qu'est-ce, pour l'âme, que demeurer dans les fentes du rocher et dans les trous de la muraille? Il faut plutôt scruter la volonté de Dieu que sa majesté. Enfin de la pureté de cœur nécessaire pour prêcher la vérité.

1. *Ma colombe qui vous cachez dans les fentes du rocher et dans les trous de la muraille* [1]. Ce n'est pas seulement dans les ouvertures du rocher, c'est encore dans les trous de la muraille que la colombe trouve son refuge. Si, dans cette muraille, nous voyons, au lieu d'un monceau de pierres, l'assemblée des Saints, prenons garde que les ouvertures ne représentent les places laissées vides par les anges que l'orgueil a bannis du ciel, et que les hommes sont destinés à combler; ces ruines que doivent rebâtir des pierres vivantes. C'est pourquoi l'apôtre saint Pierre dit : *Approchez de la pierre vivante, et soyez vous-mêmes d'autres pierres vivantes, édifiant des édifices spirituels* [4]. On peut dire encore que les anges chargés de nous garder sont, comme des murailles, dans la vigne du Seigneur, qui est l'Église des prédestinés, puisque saint Paul dit : *Tous ces es-*

[1] Cantiq., ii, 14.

[4] I Pierre, ii, 4, 5.

prits ne sont-ils pas ministres de Dieu, envoyés vers ceux qui sont appelés à l'héritage du salut [1] ? Et le prophète ajoute : *L'ange du Seigneur fera la garde autour de ceux qui le craignent* [2]. Si vous acceptez cette interprétation, le sens sera que deux choses consolent l'Église dans le temps et le lieu de son pèlerinage ; dans le passé, le souvenir de la passion du Seigneur; dans l'avenir, la pensée et l'espérance d'être admise un jour dans la société des saints. Sur ces deux choses elle jette un regard rétrospectif et un regard anticipé, plein d'une joie qui ne la rassasie jamais; ce double regard infiniment doux lui est un refuge contre la tribulation et la douleur. Sa consolation est parfaite lorsqu'elle sait non-seulement ce qu'elle doit attendre, mais de qui elle doit l'attendre. Son attente est pleine de joie et de certitude, parce qu'elle est fondée sur la mort de J.-C. Pourrait-elle s'étonner de la grandeur de la récompense, quand elle considère la dignité de la rançon ? Avec quel bonheur elle regarde, en esprit, ces ouvertures à travers lesquelles a coulé le prix du sang divin ? Avec quel bonheur elle parcourt ces trous de la muraille, ces retraites, ces demeures variées et nombreuses dans la maison du père, et dans lesquelles il doit placer ses enfants, selon la diversité de leurs mérites ! Incapable d'entrer maintenant en réalité dans cet habitacle céleste, elle s'y repose de la seule manière qui lui est permise, en esprit et par le souvenir. Un jour viendra où elle relèvera ces ruines, où elle habitera de corps et d'esprit ces ouvertures; alors ces demeures vides et délaissées par leurs anciens habitants, elle les remplira de sa présence et de son universalité; le mur céleste n'aura plus de trous, car il sera entier et jouira d'une heureuse perfection.

2. Ou, si vous l'aimez mieux, nous dirons que les âmes pieuses et zélées ne trouvent pas ces trous, mais les font. Comment me direz-vous ? Par leurs pensées et leurs désirs. Car cette muraille céleste, pareille à des pierres molles, cède aux désirs de l'âme, à la contemplation, à la prière fréquente ; la prière du juste pénètre les cieux [3]. Ce n'est pas qu'elle fende les plaines de l'air matériel, comme le ferait un oiseau de ses ailes : ou qu'elle traverse, comme avec une épée, la cime élevée et solide du firmament ; mais il y a des cieux saints et vivants, des cieux raisonnables qui racontent la gloire de Dieu, qui, dans leur bonté, s'inclinent jusqu'à nous ; que nos vœux touchent, qui nous reçoivent dans leur sein, toutes les fois que nous y frappons avec une intention pure.

[1] Hébr., I, 14. — [2] Ps. XXXIII, 8. — [3] Eccli., XXXV, 21.

En effet, on ouvrira à celui qui frappe. Il est donc permis à chacun de nous, même dès cette vie mortelle, de se creuser des trous, en quelqu'endroit de cette céleste muraille qu'il choisira, de visiter les patriarches ou de saluer les prophètes, ou de se mêler à l'assemblée des apôtres, ou de se ranger parmi les martyrs. Il peut même, au gré de sa dévotion, parcourir d'un cœur joyeux, les demeures des bienheureuses vertus, depuis le moindre des anges jusqu'au plus élevé des chérubins et des séraphins. Et si, sous l'inspiration de l'esprit qui souffle où il veut, il frappe avec persévérance à la porte de ceux dont la compagnie lui plaira davantage, ils lui ouvriront aussitôt ; il se fera une ouverture dans ces montagnes ou plutôt dans les esprits célestes qui se laisseront fléchir à ses prières, et il reposera, ne fût-ce qu'un moment, au milieu d'eux. Le visage et la voix de toute âme qui agit ainsi sont agréables à Dieu ; le visage à cause de sa pureté, la voix par les louanges qu'elle fait monter vers lui. Car la beauté et la confession sont en sa présence [1] ; aussi, dit-il à ces âmes : *Montrez-moi votre visage et que votre voix retentisse à mes oreilles*. La voix c'est l'admiration de l'âme qui contemple; la voix c'est l'action de grâces. Dieu se complait dans les creux de cette muraille, d'où s'échappent l'action de grâces, l'admiration et la louange.

3. Heureuse l'âme qui s'étudie à se creuser une retraite dans cette muraille ; plus heureuse encore celle qui s'en creuse une dans le rocher. Il est permis aussi de creuser dans la pierre, mais il faut pour cela une pureté de cœur plus grande, une application plus forte, une sainteté plus éminente. Or, qui possède tant de sublimes qualités ? Celui qui a dit : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu ; dès le commencement il était en Dieu* [2]. Ne vous semble-t-il pas s'être plongé dans le sein même du Verbe, et avoir tiré de son cœur comme la moëlle sacrée de la sagesse ? Que dire de celui qui prêchait la sagesse aux parfaits, la sagesse cachée dans le mystère, et qu'aucun des princes du monde n'a connue [3] ? Ne l'a-t-il pas été chercher jusqu'au troisième ciel, après avoir percé les deux premiers, dans sa pénétrante et pieuse curiosité [4] ? Mais il ne nous l'a pas cachée; il nous l'a exposée au contraire en termes aussi exacts, aussi clairs que possible ; mais il avait ouï des choses ineffables qu'il ne lui était pas permis de redire [5] aux hommes, et dont il s'entretenait seulement avec Dieu.

[1] Ps. XCV, 6. — [2] Jean, I, 1, 2. — [3] I Cor., VI, 8. — [4] II Cor., XII 2. — [5] Ibid., V, 13.

Imaginez-vous donc que Dieu console ainsi la charité inquiète de saint Paul; pourquoi vous tourmenter si une intelligence humaine ne saisit pas vos conceptions? *Que votre voix résonne à mes oreilles*[1]; c'est-à-dire : s'il vous est interdit de révéler aux mortels ce que vous sentez, consolez-vous en voyant que votre voix peut charmer les oreilles de Dieu. Voyez-vous cette âme sainte tantôt s'abaisser, dans sa charité pour nous, et tantôt s'élever, dans sa pureté et son amour de Dieu? Voyez aussi David; n'est-il pas lui-même cet homme au sujet duquel il dit à Dieu : *La pensée de l'homme vous louera; et les restes de sa pensée le tiendront comme dans une fête devant vous*[2]? Tout ce que le prophète pouvait manifester de ses pensées, soit par ses paroles, soit par ses exemples, il le consacrait à rendre à Dieu, au milieu des peuples, des louanges publiques; il réservait le reste à lui-même et à Dieu, et c'était entr'eux l'objet de fêtes et de joies particulières. Voici donc ce qu'il veut nous faire entendre par ce verset. Tous les secrets qu'une recherche fidèle et ardente lui permettait de puiser au sanctuaire de la sagesse, il les communiquait aux peuples, dans la mesure possible, par une prédication sérieuse; mais pour le reste, trop élévé au-dessus de leur intelligence, il en faisait le sujet particulier des hymmes et des louanges qu'il adressait à Dieu. Ainsi, vous le voyez, rien ne se perd de la sainte contemplation; ce qui ne sert point à édifier les peuples devient le moyen d'offrir à Dieu des louanges qui lui plaisent.

4. Ceci nous montre qu'il y a deux contemplations; l'une a pour objet l'état, la félicité, la gloire de la cité d'en haut, et elle occupe, dans l'action, ou dans le repos, l'immense multitude des citoyens du ciel; l'autre a pour objet la majesté, l'éternité, la divinité du roi même de cette cité. La première se fait dans la muraille, la seconde dans le rocher. Mais plus ce rocher est difficile à creuser, plus est suave ce qu'on en tire. Et n'appréhendez pas la menace adresée, dans l'écriture, à ceux qui sondent la majesté[3] divine. Apportez à cette œuvre un œil pur et simple, et au lieu d'être écrasés par la gloire, vous serez admis en son sein, à moins que vous ne cherchiez la vôtre plutôt que celle de Dieu; dans ce cas ce sera votre gloire et non celle de Dieu qui vous accablera, parce qu'en vous penchant vers la vôtre, vous ne pouvez lever vers la sienne un front appesanti par la cupidité. Secouez cette passion; et nous creuserons en toute sûreté la pierre où se cachent

[1] Cantiq., v, 13. — [2] Ps. LXXV, 11. — [3] Prov., XXV, 27.

les trésors de la sagesse et de la science [1]. Si vous en doutez encore, écoutez la pierre même : *Ceux qui travaillent sur moi ne pécheront pas* [2]. *Qui me donnera les ailes de la colombe et je volerai et je me reposerai* [3]? L'âme simple, pacifique trouve du repos là où le fourbe, l'ambitieux, l'orgueilleux étouffent. L'Église est une colombe, elle se repose ; une colombe, parce qu'elle est innocente, et qu'elle gémit. Elle est une colombe, dis-je, par ce qu'elle reçoit avec douceur le Verbe qui vient en elle. Et elle se repose dans le Verbe, c'est-à-dire, dans la pierre, car le Verbe est cette pierre. L'Église demeure donc dans les trous de la pierre, d'où elle sonde et aperçoit la gloire de son Époux, et cette gloire ne l'accable pas, parce qu'elle ne l'usurpe pas. Elle n'est pas accablée, parce qu'elle scrute moins la gloire de Dieu que sa volonté. Elle ose bien, il est vrai, contempler quelquefois la majesté, mais c'est pour l'admirer et non pour la sonder. Si parfois l'extase la ravit jusqu'au sein de cette majesté, c'est le doigt de Dieu qui daigne élever l'homme; ce n'est plus la témérité de l'homme qui envahit insolemment le sanctuaire de Dieu. L'Apôtre nous rappelle lui-même qu'il a été ravi[4], comme pour excuser sa hardiesse. Quel est donc l'homme assez audacieux pour essayer d'entrer, avec ses seules forces, au sanctuaire redoutable de cette majesté divine, et de pénétrer en contemplateur téméraire jusqu'en ces mystères terribles? Les scrutateurs de la majesté sont donc ceux qui la violent sans retenue, et non ceux qui y sont attirés et introduits. Et voila ceux que la gloire foudroie.

5. Il est donc dangereux de sonder la majesté de Dieu; mais sonder sa volonté est aussi sûr que pieux. Pourquoi, en effet, ne mettrais-je pas tout mon soin à découvrir la gloire de la volonté de celui à qui je sais que je dois obéir en tout? Elle est douce la gloire qui ne procède que de la contemplation de la suavité, et de la vue des richesses de sa bonté et de sa miséricorde. Nous l'avons vue cette gloire, la gloire du Fils unique du Père [5], car toute la gloire manifestée de la sorte est l'effet d'une bienveillance toute paternelle. Elle ne m'accablera pas, quand je mettrais toutes mes forces à la contempler; elle s'imprimera plutôt en moi, car, lorsque nous contemplons Dieu à visage découvert, nous nous transformons en son image, allant de clarté en clarté, comme conduits par l'esprit du Seigneur [6]. Nous sommes transformés en lui lorsque nous lui devenons conformes. Or, à Dieu ne plaise que

[1] Coloss. II, 5. — [2] Eccli., 24, 30. — [3] Ps. LIV, 7. — [4] II Cor., XII. — [5] Jean, I, 14. — [6] II Cor., III, 18.

l'homme ait la présomption de ressembler à Dieu par la gloire de la majesté, plutôt que par une humble soumission à sa volonté! Ma gloire c'est que j'entende dire de moi : J'ai trouvé un homme selon mon cœur. Le cœur de l'Époux, c'est le cœur de son Père. Et quel est-il? *Soyez miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux* [1]. Telle est la forme qu'il désire voir, quand il dit à l'Eglise : *Montrez-moi votre visage*, forme pleine de piété et de mansuétude. C'est elle qui soulève avec confiance l'Eglise vers la pierre à qui elle est semblable : *Approchez-vous de lui*, dit le Psalmiste, *et vous serez éclairés, et votre visage ne sera pas couvert de confusion* [2]. Comment une âme humble, sainte et douce serait-elle confondue par celui qui est si humble, si saint et si doux lui-même? Le visage si pur de l'Épouse n'est pas plus contraire à celle de la pierre, que la vertu et la lumière ne sont contraires à elles-mêmes.

6. Mais, parce que l'Épouse ne peut encore, dans toutes ses parties, s'approcher de la pierre pour la creuser (il n'appartient pas à tous ses enfants de sonder les secrets de la volonté d'en haut, ou de pénétrer par eux-mêmes les profondeurs divines), l'Époux ne se borne pas à dire qu'elle habite *dans les trous de la pierre*, mais encore dans *les ouvertures de la muraille*. Dans les parfaits à qui la pureté de leur conscience et la subtilité de leur intelligence permettent de sonder les mystères de la sagesse, elle habite les trous de la pierre. Dans le reste de ses membres, elle habite les ouvertures de la muraille, de façon que ceux qui ne peuvent, ou n'osent creuser la pierre, percent la muraille, contents de contempler, au moins en esprit, la gloire des saints. S'il en est à qui ce dernier travail soit même impossible, l'Eglise leur présentera Jésus, et Jésus crucifié, afin que, sans aucun travail de leur part, ils demeurent aussi dans les trous de la pierre qu'ils n'ont pas creusée. Ils entreront dans les travaux des Juifs et seront fidèles. Qu'ils ne craignent pas de refus, puisqu'ils sont appelés à cette vocation. *Entrez*, leur est-il dit, *entrez dans la pierre ; cachez-vous dans la fosse creusée dans la terre, pour éviter la présence terrible du Seigneur et l'éclat de sa majesté* [3]. A l'âme encore infirme et paresseuse, et qui (selon cet aveu qu'on rencontre dans l'Evangile) ne peut creuser la terre et rougit de mendier [4], une fosse est montrée comme un abri, jusqu'à ce qu'elle se fortifie, progresse, et puisse elle-même se creuser dans la pierre des trous qui la conduisent au plus intime du Verbe, et qu'elle y pénètre, grâce à sa vigueur et à sa pureté.

7. Si par cette fosse nous entendons celui qui dit : *Ils ont percé mes pieds et mes mains* [1], il ne faut pas douter de la prompte guérison de l'âme blessée qui y demeurera. Car pour guérir les plaies de la conscience et purifier l'entendement, qu'y a-t-il de plus efficace que la méditation assidue des plaies de Jésus-Christ? Mais jusqu'à ce que l'âme soit pleinement purifiée et guérie, je ne vois pas comment lui appliquer ces paroles : *Montrez-moi votre visage, et que votre voix retentisse à mon oreille!* Comment osera-t-elle montrer son visage, ou élever la voix celle à qui on a recommandé de se cacher? *Cachez-vous dans la terre*. Pourquoi? Parce qu'elle n'est ni belle, ni digne d'être vue. Et elle ne méritera pas qu'on la voie tant qu'elle sera elle-même incapable de voir. Mais quand le séjour qu'elle aura fait dans la terre aura guéri son œil intérieur, et lui aura permis de contempler sans voile la gloire de Dieu, alors elle dira avec confiance ce qu'elle verra; elle sera agréable à son Epoux, à qui plairont et sa voix et son visage. Car il est nécessairement agréable le visage capable de supporter les clartés du visage de Dieu. Il ne le pourrait pas, s'il n'était pur, éclatant, transformé à l'image de la splendeur qu'il contemple : il resterait ébloui et foudroyé d'une lumière trop vive. Donc quand l'Epouse sera rendue apte, par sa pureté, à contempler la vérité toute pure, alors l'Époux désirera voir son visage et aussi entendre sa voix.

8. A quel degré lui plaît la prédication de la vérité jointe à la pureté du cœur, c'est ce qu'il montre quand il ajoute : *Votre voix est douce*. Que la voix lui déplaise quand le visage ne lui convient pas, c'est ce qu'il montre aussi en ajoutant aussitôt : *Et votre visage est beau*. Qu'est-ce que la beauté du visage intérieur, sinon la pureté? Cette beauté lui a plu en plusieurs, même sans la voix de la prédication; mais cette voix ne lui a jamais plu en personne, sans la pureté. La vérité ne se montre pas aux impurs; la sagesse ne se confie pas à eux. Comment parleront-ils de celle qu'ils n'ont pas vue? *Nous disons ce que nous savons*, dit saint Jean, *et nous attestons ce que nous avons vu* [2]. Mais vous, allez donc, et osez rendre témoignage de ce que vous n'avez jamais vu, et parler de ce que vous ignorez. Vous demandez qui je qualifie d'impur? Celui qui cherche les louanges humaines, qui ne prêche pas gra-

[1] Luc, VI, 36. — [2] Ps. XXXIII, 6. — [3] Isaï, II, 10. — [4] Luc, XVI, 3.

[1] Ps. XXI, 17. — [2] Jean, III, 11.

tuitement l'Evangile, qui évangélise pour manger, qui estime la piété un trafic, qui s'inquiète peu de produire des fruits, pourvu qu'on lui donne. Ces gens-là sont impurs, et leur impureté les empêchant de voir la vérité, ils osent bien en parler pourtant comme s'ils l'avaient vue. Pourquoi tant de précipitation? Que n'attendez-vous la lumière? Pourquoi entreprenez-vous des œuvres de lumière avant de l'avoir reçue? Ah! c'est en vain que vous devancez le jour. Le jour c'est la pureté, c'est la charité qui ne cherche pas ses intérêts propres[1]. Il faut qu'il vous précède, si vous ne voulez pas que votre langue marche à l'aventure. La vérité n'est pas aperçue d'un œil superbe, elle ne se révèle qu'à l'œil pur. Elle ne peut se refuser à un cœur pur; il peut et la voir et parler d'elle. *Mais au pécheur Dieu dit : Pourquoi racontes-tu mes justices, et as-tu mon Testament sur tes lèvres*[1]? Beaucoup négligeant la pureté, ont voulu parler sans avoir vu; mais, ou ils ont erré grossièrement, ignorant les choses dont ils parlaient, et qu'ils affirmaient, ou ils se sont rendus honteusement méprisables, en essayant d'enseigner les autres sans être instruits eux-mêmes. Prions l'Epoux de l'Eglise, Jésus-Christ notre Seigneur, de nous préserver toujours de ce double mal, lui qui est le Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

SERMON LXIII

Que chacun doit sérieusement cultiver sa vigne, c'est-à-dire sa vie, son âme, sa conscience; deux genres de renards qui les ravagent : les adulateurs et les détracteurs; des tentations ordinaires aux religieux novices.

1. *Prenez-nous les petits renards qui ravagent les vignes, car notre vigne est en fleurs.* On n'est donc pas allé inutilement aux vignes, puisqu'on y a trouvé des renards qui les ravageaient. Voilà le sens littéral. Mais quel en est l'esprit? Avant tout, écartons de cette explication le sens littéral; il est ridicule, absurde, indigne d'une Ecriture si sainte et si authentique. Car un esprit inintelligent et stupide estimera seul avoir retiré un grand avantage du livre sacré, parce qu'il y aura appris à soigner des possessions terrestres, comme les enfants du siècle, à garder et à protéger des vignes contre l'incursion des animaux, afin de conserver un vin qui allume les passions, et de ménager son travail et son argent. Certes, ce serait perdre son temps que de le lire avec tant de soin et de respect, pour n'y apprendre qu'à protéger des vignes contre des renards, qu'à s'épargner, dans leur culture, des dépenses devenues inutiles, si on néglige de les garder. Vous n'êtes pas assez grossiers, assez étrangers aux grâces spirituelles pour entendre ces choses dans un sens charnel. Demandons-en l'intelligence à l'esprit. Dans cet autre mode d'interprétation, nous trouverons aussi, mais en un sens plus raisonnable et plus digne de l'Ecriture, et des vignes en fleurs et des renards qui les ravagent, et le travail que nous consacrerons à les prendre ou à les chasser sera plus honnête et plus fécond. Doutez-vous donc qu'il ne faille veiller avec plus de soin à la garde des âmes qu'à celle des fruits, et déployer, pour les défendre contre les piéges du mal, plus de sollicitude que pour prendre des renards et dépister leurs ruses?

2. Mais je dois vous montrer quels sont ces vignes et ces renards spirituels. Et c'est à vous, mes enfants, d'appliquer chacun à votre vigne les précautions générales que j'indiquerai. La vigne d'un homme sage c'est sa vie, son âme, sa conscience. Le sage ne laissera en lui-même rien d'inculte, ni de désert. Il n'en est pas de même de l'insensé; chez lui tout est négligé, renversé, en désordre et en ruine. L'insensé n'a pas de vigne. Et comment trouver une vigne là où il n'y a ni plantation, ni travail? La vie de l'insensé est envahie par les épines et

Cor., XIII, 5.

[1] Ps. XLIX, 16.

les ronces. Et il y aurait là une vigne? Quand il y en aurait eu, elle n'existe plus : c'est maintenant une solitude. Où est le cep de la vertu? Où sont les raisins des bonnes œuvres? Où est le vin de la joie spirituelle? *J'ai passé par le champ du paresseux, et à travers la vigne de l'insensé; les orties l'avaient envahie tout entière; les épines en couvraient la surface; sa clôture de pierres était démolie*[1]. Vous entendez le sage se moquer de l'insensé, parce qu'il laisse perdre les biens de la nature, et les dons de la grâce, qu'il avait peut-être reçus dans le bain de la régénération, et qui étaient comme une première vigne plantée de la main de Dieu, et non de celle de l'homme. Il ne peut y avoir de vigne là où il n'y a pas de vie, et j'estime que la vie de l'insensé est plutôt une mort qu'une vie. La vie peut-elle donc s'accorder avec la stérilité? L'arbre aride et improductif n'est-il pas regardé comme mort? Ses sarments le sont aussi. *Il a fait mourir leurs vignes par la grêle*[2], dit le Prophète, montrant que les vignes condamnées à la stérilité sont privées de vie. C'est ainsi que l'insensé, par là même que sa vie est inutile, est mort jusqu'en sa vie apparente.

3. Au sage seul, parce qu'il a la vie, il convient d'avoir, ou plutôt d'être une vigne. C'est un arbre fertile dans la maison de Dieu, partant un arbre vivant. En effet, la sagesse, qui rend un homme sage, est un arbre de vie à ceux qui l'embrassent[3]. Comment l'embrasser sans vivre? Il vit donc, mais de la foi, car le juste est sage, et il vit de la foi[4]. Et si l'âme du juste est le trône de la sagesse, comme elle l'est certainement, le juste est aussi sage. Que vous le nommiez donc ou juste, ou sage, il ne vivra jamais sans vigne, parce qu'il ne cessera jamais de vivre, et pour lui vigne et vie sont une même chose. La vigne du juste est bonne, ou plutôt le juste est une vigne excellente, car la vertu est son cep, les bonnes œuvres sont ses branches, le témoigage de la conscience est son vin, et sa langue est le pressoir qui exprime ce vin du raisin, car, comme le dit l'Apôtre : *Voici notre gloire; c'est le témoignage de notre conscience*[5]. Voyez-vous que chez le sage rien n'est inutile? Discours, pensées, actions, et tout le reste, est en lui l'agriculture de Dieu, l'édifice de Dieu, la vigne du Dieu des armées. En lui, qu'est-ce qui pourrait périr, quand ses feuilles même ne tombent point?

4. Cette vigne ne manquera jamais non plus de persécutions, ni d'embûches. Car là où

[1] Prov., XXIV, 30, 31. — [2] Ps. LXXVII, 47. — [3] Prov. III, 18. — [4] Hébr., X, 38. — [5] II Cor., I, 12.

abondent les richesses, abondent aussi des gens qui les dévorent[1]. Le sage mettra donc autant de soin à garder sa vigne qu'à la cultiver, et il ne permettra pas aux renards de la dévaster. Le pire des renards, c'est le détracteur secret; le flatteur caressant n'est pas moins à craindre. Le sage se mettra en garde contre tous les deux. Il fera son possible pour les prendre, mais pour les prendre par ses bienfaits, ses services, ses avertissements salutaires, par les prières qu'il adressera pour eux à Dieu. Il ne cessera d'amasser des charbons ardents sur la tête[2] du médisant et du flatteur, jusqu'à ce qu'il ôte enfin, s'il le peut, du cœur de l'un la jalousie, et du cœur de l'autre la dissimulation, exécutant ainsi cet ordre de l'Epoux : *Prenez-nous les petits renards qui ravagent les vignes*. Et ne croyez-vous donc pas pris celui qui, ayant le visage couvert de confusion, parce qu'il rougit de son propre jugement, devient le témoin de sa honte et du regret qu'il éprouve, soit d'avoir haï un homme digne d'affection, ou d'avoir aimé seulement en parole et par la langue un frère qui le chérissait vraiment et sincèrement, comme il l'a enfin reconnu bien tard? Oui, il est pris, pris pour le Seigneur, selon que Dieu l'a expressément recommandé par ces mots : *Prenez-nous les petits renards*. Ah! puissé-je prendre de la sorte tous mes ennemis, et les rendre, ou les gagner à Jésus-Christ! qu'ainsi soient couverts de honte et de confusion ceux qui cherchent ma perte, ma vie, afin, qu'à mon tour, j'obéisse à l'Epoux, non-seulement en prenant des renards, mais en les prenant pour lui! Mais revenons à notre texte, et expliquons-le avec ordre et avec suite.

5. *Prenez-nous les petits renards qui ravagent nos vignes*. Ceci touche à la morale, et c'est au point de vue moral que nous avons montré que ces vignes ne sont pas autre chose que les hommes spirituels dont tout l'intérieur est cultivé, germe, fructifie, produit l'esprit de salut; et de ces vignes du Seigneur des armées je puis dire ce qu'il dit lui-même du royaume de Dieu, qu'elles sont au dedans de nous[3]. Et nous lisons dans l'Evangile que le royaume de Dieu est donné aux nations qui le font fructifier[4]. Et ces fruits sont ceux qu'énumère saint Paul, dans ces paroles : *Les fruits du Saint-Esprit sont la charité, la paix, la joie, la patience, la longanimité, la bonté, la bénignité, la mansuétude, la foi, la modestie, la continence, la chasteté*[5]. Ces fruits sont nos

[1] Eccle., V, 10. — [2] Rom., XII, 20. — [3] Luc, XVII, 21. — [4] Math., XXI, 43. — [5] Galat., V, 22, 23.

progrès, bien agréables à l'Époux qui prend soin de nous. Dieu s'inquiète-t-il des plantes? Ce sont les hommes plus que les arbres que l'Homme-Dieu aime, et nos progrès sont des fruits pour lui. Il en observe attentivement le temps ; il sourit à leur apparition; viennent-ils à se montrer, il a soin que nous ne les perdions pas, ou plutôt qu'il ne les perde pas lui-même ; car il nous considère comme ne faisant qu'un avec lui. Aussi, dans sa prévoyance, il ordonne de lui prendre les petits renards, de crainte qu'ils n'enlèvent les jeunes fruits de la vigne. *Prenez-nous,* dit-il, *les petits renards qui ravagent les vignes.* Comme si on lui disait : Votre crainte est prématurée, la saison des fruits n'est pas encore arrivée. Vous vous trompez, répond-il, car *notre vigne a poussé ses fleurs.* Et après les fleurs, les fruits ne tardent guère à venir ; ils sortent et se montrent, qu'elles ne sont pas encore tout à fait tombées.

6. Il y a ici une image du présent. Voyez-vous ces novices? Ils arrivent, ils se convertissent à peine. Nous ne pouvons pas dire d'eux que notre vigne a fleuri, car elle est encore en fleurs. Ce que vous voyez en eux n'est qu'une fleur; le temps des fruits n'est pas encore venu. La fleur, c'est la conversion récente ; la fleur, c'est la forme nouvelle d'une vie plus réglée. Ils ont pris une physionomie disciplinée, des dehors bien composés. Je l'avoue, leur extérieur plaît, leurs vêtements et leurs corps sont moins soignés, leurs discours plus rares, leur figure plus joyeuse, leurs regards plus modestes, leur marche plus grave. Mais tout cela commence à peine; et, dans cette nouveauté, il faut voir des fleurs, espérance de fruits à venir, plutôt que des fruits mêmes. Mes petits enfants, nous ne redoutons pas encore pour vous les renards, car nous les savons moins jaloux de fleurs que de fruits. J'appréhende pour vous un autre péril. Je crains que vos fleurs ne soient brûlées, non pas enlevées, mais consumées par le froid. L'aquilon m'est suspect, ainsi que ces froids du matin, qui d'ordinaire tuent les fleurs hâtives et nous ravissent leurs fruits. Or, qui pourra résister à ce froid [1] ? S'il vient à entrer dans l'âme, ce qui arrive souvent, quand elle se relâche et s'endort : si, ô malheur! il pénètre, sans obstacle, jusqu'en ses profondeurs, jusqu'au plus intime du cœur, s'il ébranle ses affections, ferme les avenues du bon conseil, trouble la lumière de son jugement, et ôte à l'esprit sa liberté; bientôt, comme il arrive dans la fièvre, l'âme contracte une sorte de roideur; sa vigueur s'affaiblit ; elle s'imagine n'avoir plus assez de forces; l'horreur des austérités s'accroît ; elle craint la pauvreté ; le cœur se resserre; la grâce s'éloigne; la vie devient ennuyeuse ; la raison s'assoupit; l'énergie s'éteint ; la ferveur première tombe ; la tiédeur grandit avec le dégoût ; la charité fraternelle se refroidit ; le plaisir caresse, la sécurité trompe, et l'habitude réveille les vieilles inclinations. Qu'ajouterai-je? On se dissimule la loi, on rejette la justice, on bannit la honte, on abandonne la crainte du Seigneur. Enfin on donne les mains à l'impudence ; on arrive à ce saut téméraire, honteux, infâme, ignominieux, à ce bond qui précipite des hauteurs dans l'abîme, d'un palais dans le fumier, d'un trône dans un cloaque, du ciel dans la fange, du cloître dans le siècle, du paradis dans l'enfer. Ce n'est pas ici le moment de montrer le principe et l'origine de ce malheur, ni le moyen de l'éviter ou d'en sortir : nous le ferons plus tard. Poursuivons.

7. Il faut ramener notre discours aux religieux plus avancés et plus affermis dans la vertu, à la vigne qui a déjà fleuri, dont les fleurs n'ont plus à craindre les atteintes du froid, mais dont les fruits ne sont pas assurés contre les renards. Je dois expliquer plus clairement quels sont ces renards, au sens spirituel, pourquoi ils sont qualifiés de petits, pourquoi il est prescrit de les prendre et non de les chasser, ou de les tuer. Il faut encore distinguer les différentes espèces de renards, afin de rendre mes auditeurs plus éclairés et plus précautionnés. Toutefois, ce ne sera pas dans cet entretien; je ne veux pas vous ennuyer, ni diminuer l'allégresse de votre zèle ; qu'il se maintienne toujours, par la grâce et pour la gloire du grand Époux de l'Église, Jésus-Christ notre Seigneur, le Dieu béni dans tous les siècles ! Ainsi soit-il.

[1] Ps. CXLVII, 17.

SERMON LXIV

Des tentations auxquelles sont exposés les religieux plus avancés : ces tentations sont figurées par les renards. Des hérétiques, renards qui ravagent l'Église, et du moyen de les prendre.

1. Je remplis ma promesse. *Prenez-nous les petits renards qui ravagent les vignes, car notre vigne est en fleurs*[1]. Les renards, ce sont les tentations, et les tentations sont nécessaires. Car, qui sera couronné sinon celui qui aura bien combattu[2]? Et comment combattre sans adversaires? Quand donc vous entrez au service de Dieu, tenez-vous ferme dans la crainte et préparez votre âme à la tentation[3], assuré que tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Seigneur Jésus souffriront persécution[4]. Or, les tentations varient avec les circonstances. Nos débuts, comme les tendres fleurs de plantes nouvelles, sont attaqués par ce froid dont nous avons parlé dans l'entretien précédent, et nous avons précautionné ceux qui commencent contre ses atteintes[5]. Quant à ceux qui sont plus avancés, les puissances ennemies n'osent pas les attaquer ouvertement; mais, comme des renards artificieux, elles leur tendent des piéges secrets, qui sont des vertus apparentes, et de véritables vices. Combien, par exemple, en ai-je vu qui, entrés dans les voies de la vie, arrivés même à une perfection relative, marchant avec courage et confiance dans les sentiers de la justice, ont été, hélas! tristement renversés par les ruses de ces renards et ont eu à gémir sur les ruines de leurs vertus!

2. Un religieux courait dans la voie de Dieu, et soudain lui survient cette pensée, qui était un de ces petits renards : à combien de frères, de parents, d'amis, si j'étais dans ma patrie, je pourrais faire un bien dont je suis seul à jouir! Ils m'aiment, et ils m'écouteraient volontiers. Pourquoi cette perte? Je vais les trouver, j'en sauverai beaucoup, et je me sauverai avec eux. Je n'ai rien à craindre d'un changement de lieu. Car, si je fais le bien, qu'importe en quel endroit je le fais? Je ne saurais d'ailleurs mieux être que là où je vivrai avec plus de fruit. Bref, le malheureux part; c'est moins un exilé qui retourne en sa patrie qu'un chien qui revient à son vomissement. Et il se perd, sans sauver aucun des siens. C'est déjà un petit renard que cette espérance trompeuse que ce religieux a eue de gagner à Dieu ses parents. Vous pouvez encore de vous-mêmes en remarquer bien d'autres en vous, ou de pareils à celui-ci, si vous prenez la peine d'y faire attention.

3. Voulez-vous, néanmoins, que je vous en montre encore un? Je vous en montrerai même un troisième, un quatrième, si cela vous rend vigilants à prendre ceux que vous remarquerez dans votre vigne. Un Religieux avance dans la vertu, et sent que Dieu répand sur lui l'abondante rosée de sa grâce : il conçoit le désir de prêcher, non pas ses parents, ni ses proches, selon cette parole : *Je n'ai point écouté la chair, ni le sang*[1]; mais, dans un dessein plus pur et plus généreux, les étrangers et tout le monde indifféremment. Il croit agir avec une grande prudence; il craint d'encourir la malédiction du Prophète, s'il tient le froment caché, sans le distribuer aux peuples[2], et d'aller contre l'Évangile en ne proclamant pas sur les toits ce qui lui a été dit à l'oreille[3]. Voilà un renard, d'autant plus dangereux que le premier, qu'il vient d'une façon plus cachée et plus fine. Mais je vous le prends. Moïse dit le premier : *Vous ne labourerez pas avec le premier-né du bœuf*[4]. Et saint Paul, expliquant ce texte, ajoute : *N'ordonnez pas un néophyte, de peur que, venant à s'enorgueillir, il ne tombe dans la condamnation du démon*[5]; et ailleurs : *Personne ne doit s'ingérer dans l'honneur du sacerdoce, sinon celui y est appelé de Dieu, comme Aaron*[6]; et

[1] Cantiq., II, 15. — [2] II Tim., II, 3. — [3] Eccli., II, 1. — [4] II Tim., III, 12. — [5] Plus haut. Serm. LXIII, n° 6.

[1] Galat., I, 16. — [2] Prov., II, 26. — [3] Math., X, 27. — [4] Deutér., XV, 19. — [5] I Tim., III, 6. — [6] Hébr. V, 4.

enfin : *Comment prêcheront-ils, s'ils ne sont envoyés*[1] ? Nous savons, d'ailleurs, que l'office du moine n'est pas d'enseigner, mais de pleurer. De toutes ces raisons et d'autres semblables réunies, je tresse un filet et je prends le renard, afin de l'empêcher de gâter la vigne. Car, d'après toutes ces autorités, il est clair, il est évident que prêcher publiquement ne convient pas à un moine, n'est pas expédient à un novice, ni permis à un homme sans mission. Or, enfreindre ces trois règles, quel ravage dans la conscience! Donc, dans toutes les pensées de cette nature, qu'elles viennent de vous ou que le démon vous les suggère, voyez un renard perfide, c'est-à-dire, un mal véritable coloré des apparences du bien.

4. Voici un autre renard. Combien la solitude a-t-elle recueilli de religieux fervents dans leurs monastères, pour les rendre ensuite tièdes, ou pour les garder, contre la loi du désert, relâchés et dissolus! Et il a bien fallu voir la présence d'un renard dans un si grand dégât de la vigne, c'est-à-dire, dans un si grand dérèglement de vie et de conscience. Ces religieux s'imaginaient goûter, dans la solitude, des fruits spirituels plus abondants qu'au sein de la communauté où ils ne recevaient que des grâces ordinaires; ils voyaient une bonne pensée dans ce projet. Mais l'événement a prouvé que ce n'était qu'un renard qui ravageait la vigne.

5. Que dirai-je encore d'une singularité qui nous inquiète si souvent dans cette maison, et si gravement; de ces abstinences superstitieuses de certains religieux qui les rend incommodes aux autres et fait que les autres les incommodent aussi? Cette discorde générale n'est-elle pas et la ruine de leur conscience, et la ruine de cette grande vigne que la main de Dieu a plantée? Ne détruit-elle pas l'union parmi vous? Malheur donc à l'homme par qui le scandale arrive[2]! *Car celui qui scandalisera l'un de ces petits*[3]... ce qui suit est dur. Mais plus dur encore sera le traitement mérité par celui qui scandalise une compagnie si nombreuse et si sainte. Il subira un jugement terrible celui-là, quel qu'il soit. Mais nous traiterons ce sujet ailleurs.

6. Considérons maintenant ce que dit l'Époux de ces petits animaux si astucieux qui gâtent la vigne. Ils sont petits, non en malice, mais par la subtilité avec laquelle ils se glissent. Ce genre d'animal est très-fin de sa nature, et très-porté à causer des dégâts secrets; c'est pour cela qu'il me semble désigner fort bien certains vices subtils qui se couvrent des dehors de la vertu, comme ceux dont j'ai déjà donné quelques exemples, quoiqu'en petit nombre. Ils ne peuvent nuire qu'en prenant avec la vertu une ressemblance menteuse. Mais ce sont des pensées humaines pleines de vanité, ou des suggestions des mauvais anges, des anges de Satan transfigurés en anges de lumière[1], préparant leurs flèches dans leurs carquois, c'est-à-dire en secret, pour en percer dans l'obscurité les cœurs droits[2]. Si ces renards sont qualifiés de petits, c'est que les autres vices étant visibles par leur grossièreté même, ceux-ci sont plus délicats, plus raffinés, et par là même moins faciles à découvrir. Ce qui les rend presqu'inévitables, excepté pour les âmes parfaites exercées aux choses spirituelles, habituées à distinguer le bien du mal, et familiarisées surtout à ce discernement des esprits qui leur permet de dire avec l'Apôtre : *Nous n'ignorons pas les ruses de Satan, ni ses pensées*[3]. Peut-être est-ce pour cela que l'Époux ne commande pas d'exterminer les renards, de les chasser ou de les tuer, mais de les prendre; ces petites bêtes spirituelles et fines ont besoin d'être observées avec un soin et une vigilance extrêmes, afin qu'on les prenne ainsi et qu'on les attrape dans leur propre finesse. Quand donc on a mis à nu la malice, ou dévoilé la fraude, convaincu la fausseté, alors on est en droit de dire qu'on a pris le renard qui ravageait la vigne. Nous disons en effet qu'un homme est pris dans ses paroles, comme nous lisons dans l'Évangile que *les Pharisiens s'assemblèrent pour surprendre Jésus dans ses discours*[4].

7. C'est ainsi que l'Époux commande de prendre les petits renards qui ravagent la vigne, c'est-à-dire de les surprendre, de les convaincre, et de les faire connaître. Ce genre de mal a cela de propre qu'une fois reconnu, il ne nuit plus; de sorte que le connaître, c'est l'avoir vaincu. Car, qui, s'il n'est fou, ayant découvert un piége, s'y laisse tomber sciemment et à dessein? Il suffit donc de prendre ces animaux, c'est-à-dire de les produire au jour; pour eux paraître c'est périr. Il n'en est pas ainsi des autres vices. Ils viennent au grand jour, ils nuisent au grand jour; ils captivent ceux qui les connaissent, ils triomphent de ceux qui leur résistent, parce qu'ils emploient la force et non l'adresse. Par conséquent, il n'est pas besoin de chercher ces bêtes qui déploient ouvertement leur fureur : il faut les dompter. Il n'y a que ces petits renards

[1] Rom., x, 15. — [2] Math., xviii, 7. — [3] I Marc, ix, 41.

[1] II Cor., ii, 14. — [2] Ps. x, 2. — [3] II Cor., ii, 11. — [4] Math., xxii, 15.

extraordinairement dissimulés, qu'il convient d'arracher de leurs tanières pour les tirer au jour, et les prendre dans leurs propres ruses, parce qu'une fois connus ils sont réduits à l'impuissance. Telle est la cause pour laquelle on commande de les prendre et on les qualifie de petits. Ou bien ils sont ainsi appelés pour vous apprendre à observer soigneusement les vices dès leur naissance et leurs débuts, à les prendre, quand ils sont encore petits, de peur que venant à grandir, ils ne deviennent et plus nuisibles et plus difficiles à prendre.

8. Si, en suivant l'allégorie, nous voyons dans les vignes les Églises, les hérésies ou plutôt les hérétiques dans les renards, le sens simple et naturel est celui-ci : prenez les hérétiques au lieu de les chasser. Qu'on les prenne, non par les armes, mais par des raisonnements qui soient la réfutation de leurs erreurs; qu'on les réconcilie, s'il est possible, avec l'Église catholique, et qu'on les ramène à la vraie foi (A). Telle est la volonté de celui qui veut que tous les hommes soient sauvés et arrivent à la connaissance de la vérité[1]. Et il le montre bien, puisqu'il ne dit pas simplement : prenez les renards, mais *prenez-nous les petits renards*. Il veut qu'on les lui gagne à lui et à son Épouse, qui est l'Église catholique, puisqu'il dit : *prenez-nous les*. Quand donc un catholique instruit et savant entreprend de discuter avec un hérétique, il doit, en le réfutant, se proposer de le convertir, se rappelant ce mot de saint Jacques : *Celui qui ramènera le pécheur de l'erreur, délivrera son âme de la mort, et couvrira la multitude de ses péchés*[2]. S'il refuse de revenir à la vérité et qu'après un premier ou un second avertissement, il s'obstine, il faut l'éviter, selon le commandement de l'Apôtre, parce qu'il est perverti[3]. Et mieux vaudrait alors, c'est mon avis, le chasser ou même le lier, que de le laisser ravager la vigne (A).

9. Que pourtant il ne s'imagine pas n'avoir rien fait celui qui a vaincu et convaincu l'hérétique, réfuté ses erreurs, distingué clairement la vérité de la vraisemblance, montré par des raisons évidentes et solides que ses enseignements sont corrompus, et enfin réduit au silence une intelligence dépravée qui s'élève insolemment contre la science de Dieu. Il a pris le renard, bien qu'il ne l'ait pas sauvé ; il l'a pris pour l'Époux et pour l'Épouse bien qu'en un sens différent . Car si l'hérétique n'est pas sorti de sa fange, l'Eglise est affermie en sa foi, et l'Époux se réjouit des progrès de l'Épouse, car la joie du Seigneur, c'est notre force[4]; il prend part à nos avantages, puisqu'il daigne s'associer à nous, en nous ordonnant de prendre les renards non pour lui seul, mais pour nous avec lui. *Prenez-nous les renards*, dit-il. Remarquez cette expression : *Prenez-nous*. Quoi de plus familier que cette parole ! ne vous semble-t-il pas dire cela , comme un père de famille, qui n'a rien en

(A) Ainsi parle saint Augustin , lettre 100 à Donat proconsul d'Afrique, nº 1 : « Nous souhaitons, dit-il, qu'on les « corrige (les Donatistes), au lieu de les égorger : on ne « doit pas leur épargner la discipline : mais il ne faut pas « les soumettre aux supplices dont ils sont dignes. Réprimez « leurs excès de façon qu'ils s'en repentent, etc. » Voir aussi « les lettres 133, 134, et 139, dans lesquelles il exhorte les « préfets Marcellin et Apringe à punir les hérétiques, sans « leur infliger pourtant la peine capitale, par égard pour la « mansuétude chrétienne. « Cependant dans sa lettre 43e, à « Vincent, il établit, sur de nombreuses raisons, qu'on peut « salutairement contraindre les hérétiques à la foi catholi- « que par la crainte et la rigueur des lois. Il avait, dit-il, « cru longtemps aussi qu'il ne fallait employer avec eux « que la prédication, jamais la force. Le sentiment et « l'exemple d'autrui ont modifié sa manière de voir et il « pense qu'on peut légitimement implorer les lois et les « armes des princes contre les hérétiques , pourvu que ce « soit dans le but de les corriger. Il se sert, à ce propos, de « l'exemple d'un furieux qui va se précipiter dans un abîme; « le saisir et l'enchaîner, c'est lui rendre service, et lui faire « du bien. Il confirme son sentiment en alléguant l'exemple « des Circoncellions , parmi lesquels l'Eglise comptait déjà « beaucoup de catholiques. » Pourtant, dit-il, ils ne se- « raient pas revenus à résipiscence, si leur fureur n'avait « reçu le frein de ces lois qui vous déplaisent. (Il parle à « Vincent Rogatien). Ce qui le porte à ajouter plus loin, « au nº 17. Ces exemples m'ont conduit à céder aux senti- « ments de mes collègues : car pour moi , j'avais com- « mencé par penser qu'on ne doit contraindre personne à « l'unité du Christ, qu'il faut n'employer que la parole, « ne combattre que par la discussion , ne vaincre que par « la raison , afin de ne pas avoir des catholiques apparents « dans ceux qui d'abord étaient des hérétiques notoires. « Mon opinion a été réfutée non par des paroles contra- « dictoires, mais par des exemples démonstratifs. On m'op- « posait premièrement ma ville, d'abord tout entière du « parti de Donat, et convertie à l'unité catholique par la « crainte des lois impériales : l'erreur y est aujourd'hui dé- « testée, au point qu'on ne supposerait qu'elle y ait jamais « régné, etc. Dans la même lettre nº 3, il indique, en peu « de mots, la raison qui autorise l'emploi de la force et de la « terreur, avec celui de l'enseignement : « Instruisez les « hérétiques sans les effrayer: l'endurcissement, résultat d'une « vieille habitude, les rendra paresseux à suivre la route « du salut. » Ainsi parle saint Augustin, dont saint Ber- « nard ne quitte guères les traces. C'est pourquoi au Serm. « 66, sur le Cantique, nº 12, il dit : « Il faut persuader la « foi, et non l'imposer. Quoique cependant mieux vaudrait « contenir les sectaires par le glaive que de les laisser en- « traîner trop de gens dans leur erreur. » On voit ici le « moyen facile de concilier la diversité des avis dans cette « question. Qu'on traite avec douceur ceux dont on espère « la conversion, et qu'on éclaire plutôt que les contraindre. « Mais pour ceux qui tentent de répandre le poison de leur « perfidie, qu'on leur fasse sentir la sévérité des lois. » (Cf., lettre 365.)

[1] I Tim., II, 4.— [2] Jacq., v, 20. —[3] Tite, III, 10.

(A) Qu'est-ce que saint Bernard entend par lier un hérétique ? On le comprendra par le Sermon suivant, au 1.

[4] II Esdras., VIII, 10.

propre, mais qui met tout en communauté avec sa femme, ses enfants, ses domestiques? Et c'est Dieu qui parle ainsi; non pas comme Dieu, mais comme Époux.

10. *Prenez-nous les renards*. Voyez-vous combien est sociable en ses paroles celui qui n'a pas d'égal. Il pouvait dire : prenez-moi; il a préféré dire : *prenez-nous*, mettant sa joie dans notre société. O suavité! ô grace! ô force de l'amour! quoi le souverain de tous devient l'un de nous! qui a fait cela? L'amour, dédaigneux de sa dignité, riche en condescendance, puissant en affection, habile à persuader. Quoi de plus fort que l'amour! Il triomphe de Dieu. Et pourtant quoi de plus doux! il est l'amour. Quelle est donc cette force si violente qu'elle remporte la victoire, et si douce que la violence en a raison? Il s'est anéanti lui-même [1], afin que vous sachiez que c'est un effet de l'amour si la plénitude s'est épanchée, si la grandeur s'est abaissée, si l'unité a voulu s'associer quelqu'un. Avec qui donc, ô Epoux admirable, avez-vous lié un commerce si intime et si étroit? *Prenez-nous les renards*, dites-vous. Pour qui donc avec vous? Pour l'Eglise des Gentils? Elle est composée d'hommes mortels et pécheurs. Nous la connaissons bien. Mais qui êtes-vous pour vous éprendre ainsi de cette Ethiopienne, et vous passionner si ardemment pour elle? Vous n'êtes pas un autre Moyse, vous êtes plus grand que lui [1]. N'êtes-vous pas le plus beau des enfants des hommes [2]? Je ne dis pas assez, vous êtes l'éclat de l'éternelle lumière, la splendeur et l'image de la substance de Dieu [3]; vous êtes enfin le Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il [4].

[1] Philipp., II, 7.

[1] Nombr., XII, 1. — [2] Ps. XLIV, 3. — [3] Hébr., I, 3. — [4] Rom., IX, 5.

AVERTISSEMENT SUR LES DEUX SERMONS SUIVANTS

Ici vient naturellement se placer une lettre d'Evervin, prévôt de Steinfelden, près de Cologne, à saint Bernard, lettre écrite à propos d'hérétiques de ce temps et qui a été l'occasion des deux sermons suivants. Avec Horstius et d'autres encore, j'avais pensé qu'il était ici question des Henriciens contre lesquels saint Bernard a écrit sa 240e lettre *. Mais la lettre d'Evervin fait comprendre que les hérétiques dont les doctrines sont refutées dans ces deux sermons diffèrent de celle des Henriciens. Ils infectaient Cologne et les pays voisins, tandis que ces derniers désolaient l'Aquitaine. Cependant ils s'accordaient sur les mêmes erreurs, et peut-être doit-on les croire sortis de la même souche. On trouvera des renseignements sur ce point dans la préface générale, article 6. Je penserais que cet Evervin n'est autre qu'Eberwin ou qu'Hervin, abbé de Steinfeld loué au sixième livre des miracles de saint Bernard, nos 22, et 26; il était sans doute de l'ordre de Prémontré, qui possède encore aujourd'hui une abbaye en cet endroit. (MABILLON.)

SERMON LXV

Sur les hérétiques clandestins : il réfute leurs doctrines rétrogrades et le soin avec lequel ils cachent leurs mystères, ainsi que leur scandaleuse cohabitation avec les femmes.

1. Je vous ai déjà adressé deux discours sur le même verset. Je vous en apporte un troisième, si vous ne vous ennuyez pas de m'entendre. Je crois cet entretien nécessaire. Pour notre vigne domestique, (et cette vigne c'est vous, mes frères), les deux discours précédents l'ont assez protégée, je crois, contre les

* Voir tom. Ier, lettre 241e adressée à Ildefonse, comte de Saint-Gilles.

embûches de trois sortes de renards, les flatteurs, les détracteurs, et ces esprits séducteurs instruits et dressés à couvrir le mal des apparences du bien. Il n'en est pas de même de la vigne du Seigneur. Je parle de cette vigne qui a rempli le monde, et dont nous sommes une portion; de cette vigne immense, plantée par la main de Dieu, rachetée de son sang, arrosée de sa parole, propagée par sa grâce, et fécondée par son esprit. Le soin que j'ai pris de nos intérêts m'a fait négliger l'intérêt général. Ce qui éveille aujourd'hui ma sollicitude pour cette vigne, c'est la multitude de ceux qui la ravagent, le petit nombre de ses défenseurs et la difficulté même de la défense. Et la raison de cette difficulté de la défense, c'est que l'ennemi est caché. L'Eglise a toujours eu des renards dans son sein, même à l'origine; mais elle les a aussitôt reconnus et pris. L'hérétique combattait à découvert, (car il est surtout appelé de ce nom parce qu'il ambitionne une victoire publique) et il était vaincu. Ces renards étaient donc aisément pris. Il y en avait bien qui restaient obstinément rebelles à la lumière et à la vérité, mais on les liait seuls dehors, et ils séchaient. On estimait le renard pris, lorsqu'on avait condamné l'impiété et expulsé l'impie; dès lors il ne vivait plus que pour le mépris, et il ne portait aucun fruit. Alors, selon le mot du prophète, ses mamelles étaient arides, et son sein stérile [1] : car l'erreur publiquement réfutée ne repousse plus, et la fausseté mise à nu ne germe plus.

2. Comment prendrons-nous donc ces fins renards qui aiment mieux nuire que vaincre, et qui au lieu de se montrer publiquement, préfèrent ramper sournoisement? Les autres hérésies avaient toujours pour but de se distinguer par la singularité de leur doctrine. Celle-ci plus adroite et plus artificieuse néglige seule sa propre gloire et se repait de la ruine d'autrui. Elle a profité, je crois, de l'exemple de ses devancières qui, une fois découvertes, ont été impuissantes à échapper, et qui ont été aussitôt prises. Recourant à un artifice nouveau, elle opère adroitement le mystère d'iniquité avec une liberté d'autant plus grande, que sa marche est mieux cachée. Ses partisans se donnent rendez-vous en des lieux secrets, pour y concerter ensemble leurs projets criminels. Jurez, parjurez-vous, plutôt que de trahir votre secret, car d'ailleurs, ils ne permettent pas de jurer, à cause de cette parole de l'Evangile : *Ne jurez ni par le ciel, ni par la terre* [2], etc. O stupidité! ô folie! pleins d'un esprit pharisaïque, ils ont peur d'un moucheron, et ils avalent un chameau [1]! Ils défendent de jurer, et ils permettent le parjure! comme si autoriser l'un n'était pas autoriser aussi l'autre! Où trouvez-nous donc cette exception dans l'Evangile, vous qui n'en laissez pas passer un iota, comme vous vous en glorifiez faussement? N'est-il pas évident que c'est par superstition que vous défendez de jurer, puisque vous osez bien autoriser honteusement en même temps le parjure? O perversité! Ce qui n'est qu'un conseil de perfection, *ne jurez pas*, ils l'observent comme un précepte rigoureux; et ce qui est une loi immuable, ne vous parjurez pas, ils en disposent à leur gré, comme d'un point indifférent! Non pas, disent-ils; mais c'est dans la crainte qu'on ne divulgue notre secret. Comme si la gloire de Dieu ne demandait pas la divulgation de choses utiles. Sont-ils donc jaloux de cettte gloire? Je crois plutôt qu'ils rougissent de révélations honteuses pour eux, car on les accuse de cacher, dans leurs secrets, des choses abominables et infâmes. Ainsi le dos des renards exhale-t-il une odeur répugnante.

3. Mais ne parlons point de choses qu'ils nieraient; qu'ils répondent à celles qui sont manifestes. Observent-ils le précepte de l'Evangile qui défend de donner aux chiens les choses saintes, et de jeter les perles aux pourceaux [2]? Ne prouvent-ils pas qu'ils ne sont pas de l'Eglise eux qui traitent de chiens et de pourceaux les membres de l'Eglise? Ils croient, en effet, que tous ceux qui n'appartiennent pas à leur secte ne doivent pas être admis à leurs mystères. Quoiqu'il en soit, je les défie de répondre à ceci : ils craignent bien trop de se découvrir. Néanmoins, ils n'échapperont pas [3]. Répondez-moi donc, ô homme plus sage qu'il ne faut, et plus fou qu'on ne le pourrait dire. Le secret que vous cachez est-il de Dieu, ou non? S'il est de Dieu pourquoi ne le publiez-vous pas à sa gloire? Il y va de cette gloire en effet de révéler ce qui peut être utile. S'il n'en est pas, pourquoi ajouter foi à ce qui n'a rien de divin? Pourquoi, si ce n'est parce que vous êtes hérétique? Qu'ils dévoilent donc un mystère venu de Dieu, et qui le glorifie; ou qu'ils cessent d'y voir un mystère, et qu'ils ne nient plus leur hérésie; ou, au moins qu'ils se déclarent nettement les ennemis de la gloire de Dieu, puisqu'ils refusent de divulguer un secret capable de la procurer. Car l'Ecriture dit vrai : *La gloire des rois est de cacher leur secret*; et *celle de Dieu de le révéler* [3]. Et vous refusez de le révéler? Vous

[1] Osée, IX, 14. — [2] Math., V, 34, 25.

[1] Math., XXIII, 24. — [2] Ibid., VII, 6. — [3] Prov., XXV, 2.

ne voulez donc pas glorifier Dieu? Mais peut-être n'admettez-vous pas cette partie de l'Ecriture. Je le crois, puisqu'ils font profession de ne suivre que l'Evangile, et de le suivre seuls. Eh! bien qu'ils répondent à l'Evangile : *Ce que je vous dis dans les ténèbres*, dit J.-C., *répétez-le à la lumière, et prêchez sur les toits ce que je vous dis à l'oreille* [1]. Il n'est donc plus permis de se taire. Jusques à quand tiendrez-vous caché ce que Dieu ordonne de publier, et garderez-vous un voile sur votre Evangile ? Je soupçonne bien que ce n'est pas celui de saint Paul; car il déclare que le sien n'est pas caché. *Si mon Evangile est caché*, dit-il, *il ne l'est que pour ceux qui périssent* [2]. Prenez garde qu'il n'ait voulu vous désigner vous qui tenez le vôtre secret. Qu'y-a-t-il de plus évident que votre perte ? Mais n'admettez-vous pas saint Paul lui-même? Je l'ai ouï dire de quelques-uns d'entre vous, car vous n'êtes pas tous d'accord sur tous les points, bien que vous vous accordiez fort bien tous contre nous.

4. Mais enfin vous recevez tous, si je ne me trompe, avec la même déférence que l'Évangile, les paroles, les écrits et les traditions de ceux qui ont vécu corporellement avec le Sauveur. Ont-ils tenu leur Évangile caché ceux-là? Dans le Dieu ont-ils dissimulé les infirmités de la chair, l'horreur de sa mort, l'ignominie de sa croix? Ah! leur voix a publié ces choses par toute la terre [3]. Que devient donc cette vie, cette conduite apostolique dont vous vous vantez? Ils criaient : vous murmurez; ils prêchaient publiquement : vous le faites dans l'ombre ; ils volaient comme des nuées [4] : vous vous cachez dans les ténèbres et dans des retraites souterraines. En quoi leur ressemblez-vous? Est-ce parce que vous ne menez pas de femmes avec vous, mais que vous vous enfermez avec elles? Leur compagnie est moins suspecte que leur cohabitation. D'ailleurs quel facheux soupçon concevoir contre des gens qui ressuscitent des morts? Faites-en autant : et je ne verrai plus qu'un homme dans la femme assise à vos côtés. Sinon c'est une témérité d'usurper les priviléges des apôtres, quand vous n'imitez pas leur sainteté. Etre sans cesse avec une femme et ne pas la connaître, n'est-ce pas un prodige qui surpasse la résurrection d'un mort? Vous ne pouvez le moins ; et vous voulez que je vous croie capable du plus? Vous êtes tous les jours assis à table, à côté d'une jeune fille; votre lit touche le sien, dans la même chambre; vos yeux sont attachés sur ses yeux, durant vos entretiens ; vos mains rencontrent les siennes durant le travail ; et vous prétendez passer pour continent? Vous le seriez réellement que vous autorisez mes soupçons. Vous m'êtes un scandale ; ôtez la cause de ce scandale, afin de prouver que vous êtes ce que vous prétendez être, un vrai et fidèle disciple de l'Évangile. Celui qui scandalise un seul membre de l'Église n'est-il pas condamné par l'Évangile? Et vous scandalisez l'Église entière, vous êtes un renard qui dévaste la vigne. Mes frères, aidez-moi à le prendre, ou plutôt prenez-le pour nous, ô saints anges. Il est très-rusé, sous le voile de sa malice et de son impiété. Il est si petit et si subtil qu'il échappe aisément aux regards des hommes. Se dérobera-t-il aussi aux vôtres? C'est donc à tous comme aux compagnons de l'Époux, que s'adresse cette parole : *Prenez-nous les petits renards* [1]. Faites donc ce qui vous est commandé ; saisissez ce renard artificieux, que nous poursuivons déjà depuis si longtemps. Enseignez-nous et indiquez-nous le moyen de découvrir ses fourberies. C'est là prendre le renard ; un faux catholique est mille fois plus nuisible qu'un hérétique démasqué. Or, ce n'est pas à l'homme de savoir ce qu'il y a dans l'homme, à moins qu'il n'ait été éclairé de l'Esprit-Saint, ou instruit par l'organe des anges. Quel signe donnerez-vous qui fasse connaître à tout le monde cette détestable hérésie si bien dressée à mentir, non-seulement en paroles, mais par sa conduite?

5. Le dégât de la vigne encore tout récent montre bien le passage du renard : mais je ne sais par quelle adresse cet animal rusé confond et mêle si bien les traces de ses pas, qu'il est presqu'impossible de voir par quel endroit il entre, et par où il s'en va. On voit bien l'ouvrage; on ne voit pas l'auteur, tant il a soin de se déguiser sous les plus belles apparences. Interrogez-le sur la foi : rien de plus chrétien ; examinez sa conduite, elle est irrépréhensible; et il semble justifier ses paroles par ses actions. En preuve de sa foi il fréquente l'Église, il honore les prêtres, il offre son présent à l'autel : il se confesse et participe aux sacrements. Qu'y a-t-il de plus catholique? Quant à ce qui concerne la vie et les mœurs, il ne circonvient personne, il ne fait ni tort, ni violence. Ses traits sont pâlis par le jeûne, il ne mange pas son pain dans l'oisiveté, il travaille des mains pour gagner sa vie. Où est donc le renard? Nous le tenions : comment s'est-il échappé et a-t-il disparu tout à coup? Continuons à le

[1] Math., x, 27. — [2] II Cor., IV, 3. — [3] Ps. xviii, 5. — [4] Isai., lx, 8.

[1] Cantiq., ii, 15.

poursuivre, cherchons ses traces : nous le reconnaîtrons à ses fruits. Or, les dégâts de la vigne prouvent la présence du renard. Les femmes, quittent leurs maris, et les maris leurs femmes pour se retirer auprès de ces sectaires. Les clercs et les prêtres, jeunes et vieux, laissent là leurs peuples et leurs églises, et on les trouve parmi ces hérétiques, mêlés à des tisserands et à des ouvriers ; n'est-ce pas là un grand dégât et l'ouvrage des renards ?

6. Mais peut-être que tous n'agissent pas d'une façon si manifeste, ou qu'il est difficile de prouver leurs désordres. Alors comment les prendrons-nous? Revenons à leur commerce avec les femmes, car ce désordre se rencontre chez tous indistinctement. J'interroge un de ces sectaires, et je lui dis : Vous qui faites si fort l'homme de bien, quelle est donc cette femme, et où l'avez-vous prise ? Est-ce votre épouse ? Non, dit-il, car ce serait contraire au vœu que j'ai fait. C'est donc votre fille ? Nullement. Est-ce votre sœur, votre nièce, votre parente ou votre alliée? Pas davantage. Comment alors votre continence peut-elle être en sûreté avec elle ? Car ces cohabitations ne vous sont pas permises. L'Église, si vous l'ignorez, les interdit à ceux qui ont voué la continence [1]. Si donc vous ne voulez pas scandaliser l'Église, chassez cette femme ; autrement sa présence auprès de vous autorisera à croire de vous tous les autres désordres moins visibles que celui-ci.

7. Mais, objecte-t-il, en quel endroit de l'Évangile me montrerez vous que ceci soit défendu? Vous en appelez à l'Évangile, vous irez à l'Évangile. En lui obéissant vous ne donnerez pas de scandale, car l'Évangile recommande de n'en pas causer. Mais vous en causez un en refusant d'éloigner cette femme, selon les prescriptions de l'Église. Jusqu'ici vous n'étiez que suspect : maintenant on dira que vous êtes un contempteur de l'Évangile, et un adversaire de l'Église. Quel est votre jugement, mes frères? S'il pousse l'opiniâtreté jusqu'à n'écouter ni l'Église, ni l'Évangile, peut-on hésiter encore ? La fraude n'est-elle pas découverte, et le renard pris? S'il n'écarte pas cette femme, il n'éloigne pas le scandale ; et n'éloignant pas un scandale qu'il est en son pouvoir de faire disparaître, il transgresse l'Évangile. Que doitfai re alors l'Église, sinon expulser celui qui refuse d'expulser le scandale ; elle le doit pour ne pas imiter sa désobéissance. Car l'Évangile lui commande formellement de n'épargner ni son œil, ni sa main, ni son pied, s'ils lui sont une occasion de péché, mais de les arracher, de les couper, et de les jeter loin de lui. S'il n'écoute pas l'Église, est-il dit, traitez-le comme un païen et un publicain [1].

8. Avons-nous obtenu quelque résultat? Je le crois. Nous avons pris le renard, puisque nous avons éventé sa fraude. On les voit maintenant ces faux catholiques qui se cachaient pour ravager la vigne de l'Église. En effet pendant que vous partagiez avec moi la douce nourriture du corps et du sang de Jésus-Christ, pendant que nous marchions unis dans la maison de Dieu, vous pouviez me persuader, ou plutôt me séduire, selon cette parole du sage : *L'homme dissimulé trompe son ami par de beaux discours* [2]. Mais aujourd'hui, selon ce sage conseil de saint Paul, je fuirai l'hérétique, *après l'avoir averti une, ou deux fois, sachant qu'il est perverti* [3]. Je dois donc prendre garde qu'il ne me pervertisse à mon tour. C'est donc quelque chose, au dire du sage, que les méchants soient pris dans leurs propres piéges [4], surtout les méchants qui emploient les piéges en guise d'armes. Ils n'oseraient jamais combattre en champ clos, car ce sont des gens grossiers, sans lettres, et par conséquent, sans force. Ce sont des renards, et de petits renards ; leurs erreurs d'ailleurs ne sont ni soutenables, ni bien subtiles ; aussi ne les persuadent-ils qu'à des femmes inintelligentes et sottes, à des ignorants, comme sont tous les adeptes de cette secte que j'ai rencontrés. Je ne me souviens pas, parmi les dogmes qu'ils soutiennent, d'avoir rien ouï dire de nouveau ; ce sont de vieilles erreurs rebattues par les anciens hérétiques et mille fois ruinées par nos docteurs. Il faut cependant dire et je dirai quelles sont ces inepties, soit celles qu'ils ont imprudemment avouées aux catholiques qui les questionnaient ; soit celles qu'ils ont laissé échapper par mégarde, dans leurs différends mutuels ; soit enfin celles qu'ont révélées ceux d'entre eux qui sont rentrés dans le sein de l'Église : ce n'est pas que j'aie dessein de répondre à toutes, ce qui n'est pas nécessaire, mais seulement afin qu'on les connaisse. Ce sera le sujet d'un autre discours, à la louange et à la gloire du nom de l'Époux de l'Église J.-C .N. S., qui est le Dieu béni dans les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Cap. *A nobis*, de cobabit. Cler. Concile de Nicée, canon 3. Ref., chap. *Interdixit ;* dist. 37, etc.

[1] Math., XVIII, 6-9, 17. — [2] Prov., II, 9. — [3] Tite, III, 10, 11. — [4] Prov., XI, 6.

SERMON LXVI

Erreurs des hérétiques touchant les noces, le baptême des petits enfants, le purgatoire, les prières pour les morts et l'invocation des saints.

1. *Prenez-nous les petits renards qui ravagent les vignes* [1]. Je viens attaquer ces renards. Ce sont ceux qui s'écartent du chemin pour vendanger la vigne. Non contents de quitter le chemin, ils désertent encore la vigne, par une honteuse défection. Il ne leur suffit pas d'être hérétiques, si l'hypocrisie ne comble la mesure de leurs péchés. Ils viennent sous la peau de brebis, dépouiller les brebis et les béliers. N'ont-ils pas fait l'un et l'autre, dites-moi, quand ils ont ôté la foi au peuple, et leur ont ravi leurs prêtres? Quels sont ces larrons? Ce sont des brebis par le dehors, des renards par l'astuce, des loups par la cruauté. Ils veulent paraître bons, sans l'être vraiment : ils craignent de se montrer méchants, sans craindre de l'être. Ils sont méchants, et veulent être réputés bons, de peur d'être seuls méchants. Ils craignent de paraître méchants, afin de l'être tout à leur aise. Car la malice découverte a toujours été moins dangereuse, et un homme de bien n'a jamais été trompé que par l'apparence du bien. Ils s'étudient donc à paraître bons, pour perdre ceux qui le sont; et ils tremblent d'être réputés méchants, afin de l'être davantage. Leur souci n'est pas de cultiver la vertu, mais de donner à leurs vices la couleur de la vertu. Ils voilent du nom de religion une superstition impie. Ils mettent l'innocence à ne pas nuire ouvertement; ils ne revendiquent que les dehors de l'innocence. Pour couvrir leurs infamies ils font vœu de chasteté et ils ne voient d'impureté que dans le mariage, tandis que le mariage seul ôte à certaines actions ce qu'elles ont de déshonnête. Ce sont des gens rustiques, ignorants, méprisables; mais néanmoins il ne faut pas les négliger, car ils sèment l'impiété, et leurs doctrines gagnent et se propagent comme la gangrène [2].

2. Aussi l'Esprit-Saint ne les a-t-il pas négligés, puisqu'il les a prédits, il y a longtemps, par ces paroles de l'Apôtre : *L'Esprit dit clairement, que dans les derniers temps, quelques-uns s'écarteront de la foi, pour s'attacher à l'esprit d'erreur, et aux doctrines des démons ; mentant avec hypocrisie, ayant la conscience cautérisée, défendant le mariage, et ordonnant de s'abstenir des aliments que Dieu a créés pour être reçus avec action de grâces* [1]. C'est sans doute de nos hérétiques qu'il voulait parler, car ils interdisent le mariage, et ils s'abstiennent des aliments créés de Dieu, comme nous le dirons plus loin. Voyez s'il n'y a pas ici une illusion venue du démon et non des hommes, selon la prédiction du Saint-Esprit. Demandez-leur l'auteur de leur secte, ils ne vous en nommeront pas. Et quelle hérésie n'a eu son chef? Les Manichéens ont eu pour chef et pour maître Manès, les Sabelliens, Sabellius, les Ariens, Arius, les Eunomiens, Eunomius, les Nestoriens, Nestorius. Ainsi toutes les autres pestes de ce genre ont eu pour point de départ des hommes dont ils ont tiré leur origine et leur nom. Mais quel nom donnerez-vous à ceux-ci? Il n'y en a pas, parce que leur hérésie ne vient pas d'un homme, et ce n'est pas d'un homme qu'ils l'ont reçue (A). Loin de moi l'idée de dire qu'elle leur ait été révélée de J.-C.; elle vient plutôt, et selon l'oracle du Saint-Esprit, de l'inspiration, et de l'artifice des démons menteurs et hypocrites qui défendent le mariage.

3. Ils parlent certes avec hypocrisie et avec une finesse de renard ces gens qui feignent de dire, par amour de la chasteté, ce qui n'est qu'une invention destinée à fomenter et à multiplier la corruption. Du reste cela est si visible que je m'étonne qu'on ait jamais pu ici séduire un chrétien. Ne pas voir que condamner le mariage c'est lâcher la bride à toutes les

[1] Cantiq., II, 13. — [2] II Tim., II, 16, 17.

[1] I Ibid., IV, I-2, 3. — (A) Saint Bernard se serait exprimé autrement si ces hérétiques de Cologne avaient eu pour chef Henri, souche des Henriciens. Il faut avouer pourtant que les doctrines se ressemblent bien, si l'on veut relire la lettre d'Evervin (Lettre 240). Evervin distinguait, chez les sectaires, deux classes que saint Bernard n'indique qu'obscurément, à la fin du Serm. 65.

impuretés, c'est stupidité; mais le voir et dissimuler, c'est scélératesse, c'est malice diabolique; c'est mettre sa joie à perdre les hommes. Otez de l'Eglise l'honneur du mariage, le lit sans tache [1], vous la remplissez de concubinaires, d'incestueux, de voluptueux, de sodomites, de gens infâmes et débauchés. Choisissez donc : sauvez tous ces monstres, ou n'ouvrez le ciel qu'au petit nombre des continents. Dans le dernier cas, quelle sévérité! dans le premier quel laxisme! Ni l'un ni l'autre ne convient au Seigneur. Quoi! la corruption serait couronnée? Rien ne sied moins à l'auteur de la pureté. Damnez-vous tout le monde, à l'exception du petit nombre de ceux qui gardent la continence, ce n'est plus là être sauveur. La continence est rare sur la terre, et ce n'est que pour cette conquête restreinte que la plénitude souveraine s'est anéantie elle-même? Comment avons-nous donc tous reçu de cette plénitude, si elle ne s'est communiquée qu'aux seuls continents? A cela ils n'ont rien à répondre, pas plus qu'à ceci : S'il n'y a place au ciel que pour l'honnêteté, s'il n'est point d'alliance possible entre l'honnêteté et l'impureté, pas plus qu'entre la lumière et les ténèbres, il est évident qu'aucun être vicieux n'y entrera. Soutenir un sentiment différent c'est aller contre cette parole si positive de l'apôtre : *Ceux qui commettent de telles actions ne possèderont pas le royaume de Dieu* [2]. Maintenant par quelle issue le renard artificieux s'échappera-t-il? Je le crois pris dans sa tanière où il a pratiqué comme deux trous, l'un pour entrer, l'autre pour sortir; car c'est là son habitude. Voyez donc comment nous lui fermerons ces deux passages. S'il ne met au ciel que les seuls continents, la plupart des hommes sont perdus. S'il y admet les impurs avec les continents, l'honnêteté est perdue à son tour. Mais il est plus juste que le renard périsse lui-même, ne pouvant s'échapper, enfermé pour toujours, et pris dans la fosse qu'il a préparée pour les autres.

4. Quelques-uns d'entre eux, qui ne partagent pas sur ce point l'avis des autres, disent que le mariage est permis, mais seulement entre personnes vierges. Je ne vois pas quelle raison ils peuvent apporter à l'appui de cette distinction. Il n'y en a qu'une, c'est que chacun d'eux prétend déchirer à son gré, d'une dent empoisonnée, les sacrements de l'Église, qui sont comme les entrailles de leur mère. Ils ont beau alléguer que nos premiers parents étaient vierges quand ils s'unirent ; en quoi, je vous prie, cette circonstance peut-elle préjudicier

[1] Hébr., XIII, 4.— [2] Galat., V, 21.

à la liberté du mariage, et empêcher qu'il ne se puisse contracter entre des personnes non vierges? Mais je ne sais ce qu'ils murmurent qu'ils ont, disent-ils, trouvé dans l'Evangile, et qui favoriserait leur extravagance. C'est, je crois, ce que Notre-Seigneur dit, après avoir rapporté le texte de la Genèse : *Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance ; il les créa mâle et femelle ;* à quoi il ajoute : *Donc que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni* [1]. Dieu, disent-ils, les a unis parce qu'ils étaient vierges, et il n'est plus permis de les séparer. Toute union différente de celle-ci n'est plus selon Dieu. Qui vous a donc appris que Dieu les a unis parce qu'ils étaient vierges? L'Écriture n'en parle pas. — Mais n'étaient-ils pas vierges? — Ils l'étaient ; mais qu'ils aient été unis vierges, ou unis parce qu'ils étaient vierges, ce n'est pas la même chose. Et encore ne trouverez-vous pas mentionné expressément qu'ils étaient vierges, quoiqu'ils le fussent. L'Écriture parle de la différence des sexes, mais non de la virginité; elle dit : *Il les créa mâle et femelle;* et c'est avec raison ; car la conjonction matrimoniale n'exige pas nécessairement l'intégrité des corps, mais la différence des sexes. C'est donc justement que le Saint-Esprit l'instituant a exprimé le sexe, sans parler de la virginité ; il ne voulait pas donner à ces renards rusés d'abuser de ses paroles, ce qu'ils auraient été bien aises de faire, quoique inutilement. Et quand même il aurait dit que Dieu les créa vierges, pourriez-vous en conclure que le mariage n'est permis qu'aux vierges? Toutefois comme ce prétexte vous aurait réjouis ! Comme vous auriez flétri les secondes et troisièmes noces? Quelles insultes vous auriez jetées à l'Église catholique qui unit les personnes débauchées d'autant plus volontiers qu'elle voit là un moyen de les faire passer d'un état honteux à un état très-honnête? Peut-être même condamneriez-vous Dieu d'avoir ordonné à un prophète d'épouser une femme de mauvaise vie [2]. Mais l'occasion vous échappe, et il vous plaît d'être gratuitement hérétiques. Le témoignage, dont vous vous servez pour établir votre erreur, la renverse plutôt; loin de vous couvrir, il se retourne contre vous.

5. Ecoutez maintenant ce qui doit vous confondre, ou vous corriger, ce qui écrase votre hérésie et la met en pièces. *Une femme, tant que son mari est vivant, est liée à son mari; mais s'il vient à mourir, elle est dégagée de ce lien; elle peut se marier à qui elle veut, pourvu que ce soit dans le Seigneur* [3]. Saint Paul per-

[1] Gen., I, 27. — [2] Osée, I, 2. — [3] I Cor., VII, 39.

met à une veuve de se marier à qui il lui plaît; et vous, au contraire, vous n'autorisez que les vierges à se marier, et à se marier à une personne vierge, en sorte que vous leur ravissez même la liberté de se marier à qui elles veulent? Pourquoi raccourcir ainsi la main de Dieu? Pourquoi restreindre la bénédiction si large du mariage? Pourquoi ne permettre qu'à la seule viginité ce qui est accordé au sexe? Saint Paul n'accorderait pas une chose défendue. Je ne dis pas assez : ce n'est pas ici une simple concession; c'est la volonté de l'apôtre. *Je veux que les plus jeunes se marient* [1]. Et il est évident qu'il entend ici les veuves. Quoi de plus manifeste? Ce qu'il accorde donc comme permis, il le veut comme expédient. L'hérétique interdira l'un et l'autre. Mais cette défense n'aura d'autre résultat que de prouver qu'il est hérétique.

6. Il faut encore que nous leur portions quelques coups, nous armant de la suite de la prophétie de l'apôtre. Ils s'abstiennent donc (saint Paul l'avait dit d'avance) des aliments que Dieu a créés, pour qu'on en use avec actions de grâces[2]. Et ils montrent ici qu'ils sont hérétiques, non pas précisément en s'abstenant, mais en le faisant dans une intention hérétique. Moi aussi je m'abstiens quelquefois; mais mon abstinence est une satisfaction pour mes péchés; ce n'est pas une superstition impie. Blâmerons-nous saint Paul de châtier son corps, et de le réduire en servitude [3]? Je m'abstiens du vin, parce qu'il porte à la luxure[4]; ou, si je suis malade, j'en prendrai en petite quantité, toujours selon le conseil de saint Paul[5]. Je m'abstiendrai aussi de manger de la viande, de crainte qu'en nourrissant ma chair, elle n'en nourrisse les vices. J'aurai même une certaine mesure dans l'usage du pain, de peur qu'un estomac trop rempli ne me rende lâche dans la prière, et que le prophète n'ait droit de me reprocher de m'être rassasié de pain [6]. Je ne m'accoutume même pas à boire de l'eau à discrétion, de peur qu'elle n'éveille en moi des sensations impures. Telle n'est pas la conduite de l'hérétique. Il a en horreur le lait et tout ce qui en vient, ainsi que tout ce qui provient d'une conjonction charnelle. C'est fort bien, c'est même un sentiment chrétien, si l'on s'abstient de cet aliment, non parce qu'il provient de cette conjonction, mais parce qu'il y provoque.

7. Mais d'où vient cette horreur pour tout

[1] I Tim., v, 14. — [2] I Ibid., IV, 3. — [3] I Cor., IX, 27. — [4] Ephés., v,18. — [5] I Tim., v, 23. — [6] Ezéch., XVI, 49.

ce qui est le produit de la génération? Ce scrupule sur les viandes m'est suspect. Si vous suivez un régime, si vous obéissez à une ordonnance des médecins, nous ne blâmons pas le soin modéré du corps, car personne ne hait sa propre chair. Si vous observez ici une règle prescrite par des personnes sobres, par les médecins spirituels, nous approuvons encore la vertu qui vous porte à dompter la chair et à enchaîner ses passions. Mais, si héritiers des la folie des Manichéens (A), vous posez des bornes à la libéralité de Dieu, si vous repoussez avec ingratitude ce qu'il a créé, ce qu'il nous a donné pour servir à notre nourriture, si même, par une censure téméraire, vous le déclarez immonde, et si vous vous en abstenez comme d'une chose mauvaise; loin de louer votre abstinence, j'aurai en exécration votre malice et vos blasphèmes, et je vous traiterai vous-mêmes d'immondes, vous qui croyez qu'il y a des êtres impurs. *Tout est pur pour ceux qui sont purs*, a dit un excellent appréciateur des choses; il n'est rien d'impur sinon pour celui qui le juge tel; *mais pour les immondes et les infidèles rien n'est pur, parce que leur âme et leur conscience sont pleines d'impureté* [1]. Malheur à vous qui rejetez les viandes créées de Dieu, les estimant souillées et indignes d'entrer dans votre corps; puisque c'est pour cela que le corps de Jésus-Christ, l'Église vous rejette comme des êtres impurs et immondes.

8. Je n'ignore pas qu'ils croient être seuls le corps de Jésus-Christ; n'en soyez pas surpris, puisqu'ils se persuadent aussi avoir la puissance de consacrer, chaque jour, à l'autel, le corps et le sang du Sauveur (B) pour s'en

[1] Tite, I, 15.

(A) Tous les hérétiques de cette époque, à peu près, étaient imbus des idées manichéennes. Il ne faut pas s'étonner s'ils avaient tant de répugnance à admettre la vérité du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, puisqu'ils niaient même que Jésus-Christ eût pris dans l'Incarnation un corps réel.

(B) Quelques lecteurs pourront croire que saint Bernard dénie ici aux hérétiques le pouvoir de consacrer : opinion soutenue autrefois par les Donatistes qui prétendaient que les sacrements sont souillés, et leurs effets empêchés, par l'indignité des ministres; en sorte qu'il fallait réputer nul, et réitérer tout ce qu'ils avaient fait. Cette erreur a été réfutée énergiquement par saint Augustin en plusieurs endroits : il y oppose, avec l'ancienne coutume de l'Église de ne jamais renouveler le baptême aux hérétiques, des raisons décisives et des témoignages de l'Écriture. Le concile de Trente a donc justement dirigé contre cette erreur le canon suivant : « Si quelqu'un dit que le ministre en état de péché « mortel observât-il tout ce qui est essentiel pour faire « ou conférer le sacrement, ni ne le fait, ni ne le confère, « qu'il soit anathème. » (Can. XII, sess. 7). La doctrine de ce Canon, dit Estius (liv. IV, Sent. 1, part. 25), étant générale, doit être aussi entendue généralement de tout mi-

nourrir et devenir son corps et ses membres. Car ils se vantent d'être les successeurs des apôtres, sans pouvoir montrer cependant aucun signe de leur apostolat. Jusques à quand la lumière restera-t-elle sous le boisseau? *Vous êtes la lumière du monde,* a-t-il été dit aux apôtres, et c'est pourquoi ils sont placés sur le chandelier afin d'éclairer l'univers. Que ces successeurs des apôtres rougissent donc de n'être pas la lumière du monde, mais la lumière du boisseau, et les ténèbres de l'univers. Disons-leur : Vous êtes les ténèbres du monde, et passons à d'autres erreurs. Ils se prétendent l'Église. Mais ils contredisent celui qui dit : *Une citée placée sur une montagne ne peut rester cachée* [1]. Croyez-vous donc que cette pierre détachée des montagnes, sans l'aide d'aucune main humaine, et qui est devenue une montagne vaste comme le monde, soit enfermée dans votre antre? Ne nous arrêtons donc point encore ici. Leur erreur redoute la publicité, et ils se contentent de la murmurer à voix basse. Jésus-Christ a et aura toujours son héritage entier, et son empire n'aura d'autres bornes que celles de la terre. Ceux qui tentent de lui ravir ce grand héritage s'en dépouillent au lieu de le lui enlever.

9. Voyez ces médisants, voyez ces chiens. Ils nous tournent en dérision parce que nous baptisons les enfants, parce que nous prions pour les morts, parce que nous implorons le suffrage des saints. Ils ont hâte de proscrire Jésus-Christ, dans les deux sexes, dans les adultes, les enfants, les vivants et les morts; dans les enfants, à cause de l'impuissance de leur âge; dans les adultes, à cause de la difficulté de la continence. Ils privent les morts de l'aide des vivants, et ils dépouillent les vivants des suffrages des saints morts avant eux. Mais à Dieu ne plaise! Le Seigneur ne délaissera pas son peuple innombrable comme les sables de la mer, et Celui qui nous a tous rachetés, ne se contentera pas d'un petit nombre d'hérétiques. Sa rédemption n'est pas étroite et mesquine, elle est abondante. Et qu'est-ce qu'un si petit nombre comparé à l'immensité de la rançon? Ceux qui travaillent à l'amoindrir, s'en privent eux-mêmes. Qu'importe qu'un enfant ne puisse parler pour lui-même, si la voix d'un frère et d'un tel frère crie pour lui de la terre à Dieu? L'Église sa mère est là qui crie pour lui. Et ne semble-t-il pas que l'enfant lui-même, avide des eaux du baptême, élève la voix vers Dieu, lui disant par ses vagissements : *Seigneur, je souffre violence, répondez pour moi* [1]? Il sollicite l'aide de la grâce, parce qu'il est violenté par la nature, et son origine impure; l'innocence de cet infortuné est un cri; l'ignorance de ce petit être est un cri; l'infirmité à laquelle il est condamné est un cri. Ainsi crient à la fois, le sang d'un frère, et la foi d'une mère, et l'abandon d'un malheureux, et la misère d'un abandonné, et c'est vers un père que montent ces cris. Or, un père ne peut se renier lui-même, car il est père.

10. Et ne venez pas me dire : il n'a pas la foi celui à qui sa mère communique la sienne, l'en enveloppant dans le sacrement, jusqu'à ce que, non-seulement par sa connaissance, mais par son consentement, il soit capable de recevoir cette foi développée et pure. Est-ce que ce manteau est si étroit qu'il ne puisse couvrir deux personnes? La foi de l'Église est grande. Est-elle inférieure à celle de la Chananéenne, qui fut suffisante et pour elle et pour sa fille? Aussi il lui fut dit : *ô femme, votre foi est grande! Qu'il vous soit fait selon ce que vous demandez* [2]. Est-elle moindre que celle de ces gens qui, descendant le paralytique à travers un toit, lui obtinrent du même coup et la santé de l'âme et celle du corps? Vous lisez en effet dans l'Évangile : *Dès qu'il vit leur foi, Jésus dit au paralytique: mon fils ayez confiance, vos péchés vous sont remis;* et un peu après : *Prenez votre grabat et marchez* [3]. Celui qui croit ces choses admettra facilement que l'Église peut présumer justement, non-seulement le salut des petits enfants baptisés dans la foi, mais la couronne du martyre, lorsqu'ils sont immolés pour Jésus-Christ. S'il en est ainsi, ceux qui, à cet âge, sont régénérés par le baptême ne souffriront aucun préjudice de cette parole : *Sans la foi, il est impossible de plaire*

nistre, et de toute espèce de péché mortel, que le ministre soit pécheur secret ou pécheur public; qu'il soit encore catholique, ou déjà hérétique. Et dans le paragraphe suivant, il répond en ces termes à cette objection prise de saint Bernard : « Saint Bernard, parle de gens qui se proclamant apostoliques et successeurs des apôtres, n'avaient cependant reçu ni ordination, ni mission des successeurs des apôtres, et qui, par conséquent, n'étaient pas vraiment prêtres. » La suite prouve combien le saint Docteur était éloigné de cette erreur, puisqu'il reproche aux hérétiques de soutenir que les pécheurs ne sont aptes ni à donner, ni à recevoir les sacrements. D'ailleurs, il ne peut subsister de difficulté sur ce point, si on compare le langage de saint Bernard avec la lettre d'Evervin et relatée précédemment où il est dit « qu'une des erreurs de ces hérétiques était que « tout élu (c'est le nom qu'ils donnent à quiconque a été « baptisé chez eux) a le pouvoir de consacrer le corps et « le sang de Jésus-Christ. » Prétention que saint Bernard repoussé avec justice.

[1] Math., v, 14, 16.

[1] Isaï., xxxviii, 14. — [2] Math., xv, 28. — [3] Ibid., ix, 2, 5, 6.

à Dieu [1], puisque ceux qui ont reçu la grâce du baptême en témoignage de la foi ne sont pas privés de la foi. Ils n'ont rien non plus à redouter de cette autre parole ; *Celui qui ne croira pas sera condamné* [2]. Car qu'est-ce que croire sinon avoir la foi? C'est pourquoi la femme sera sauvée par la génération des enfants, à condition de demeurer dans la foi et la douceur [3]. Les enfants seront secourus par le baptême, et les adultes incapables de garder la continence se rachèteront par les fruits de leur mariage. Les morts qui auront besoin des prières et des sacrifices des vivants et qui en seront dignes les recevront par l'intermédiaire des anges, et l'aide des âmes déjà arrivées au ciel, ne manquera point à celles qui sont encore en cette vie, parce que l'affection qui les unit en Dieu et par Dieu, ne permet pas qu'elles soient absentes les unes des autres. Jésus-Christ en effet est mort, il est ressuscité pour régner sur les vivants et les morts [4]. Et s'il a voulu naître enfant, passer par tous les degrés de l'âge, jusqu'à l'homme parfait, c'était encore afin de venir en aide à tous les âges.

11. Ils ne croient pas non plus à un purgatoire après la mort; ils disent que l'âme, au sortir du corps, passe immédiatement au repos, ou à la damnation. Qu'ils interrogent donc Celui qui a dit qu'il est un péché qui ne sera remis, ni en ce monde, ni en l'autre [5]. Qu'ils lui demandent la raison d'un pareil langage, si dans l'autre vie il n'y a ni rémission, ni purgation des péchés. Mais ne soyons pas surpris si des gens, qui ne reconnaissent pas l'Église, font des ordres de l'Église le but de leurs méchants discours, n'admettent point ses institutions, méprisent ses sacrements, et désobéissent à ses préceptes. Les successeurs des apôtres, les archevêques, les évêques, les prêtres sont, disent-ils, des pécheurs, incapables par conséquent de donner ou d'administrer les sacrements. Évêque et pécheur, ces deux choses s'excluent donc toujours? Mais cela est faux. Caïphe était pontife, et cependant quel pécheur! puisqu'il avait porté contre Jésus-Christ une sentence de mort. Si vous niez qu'il fût pontife, vous serez convaincus d'erreur par le témoignage de saint Jean, qui en preuve de ce pontificat, rapporte que Caïphe avait prophétisé [6]. Judas était apôtre, et tout avare, et tout scélérat qu'il fût, Jésus-Christ l'avait choisi. Douterez-vous de l'apostolat de celui que le Seigneur a lui-même élu? *Ne vous ai-je pas choisis tous les douze, et l'un de vous est un démon* [1]. Vous l'entendez, le même individu était à la fois apôtre et démon; et vous soutenez qu'un pécheur ne saurait être évêque? Les scribes et les pharisiens siégeaient sur la chaire de Moïse, et ceux qui ne leur obéissaient pas, comme à des évêques, se rendaient coupables de révolte, même contre le Seigneur qui commande et qui dit : *Faites ce qu'ils disent* [2]. Tout scribes et pharisiens qu'ils étaient, et malgré leur condition de pécheurs, par respect pour la chaire de Moïse qu'ils occupaient, ils étaient couverts par cette parole: *celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise* [3].

[1] Hébr., II, 6. — [2] Marc., XVI, 16. — [3] I Tim., II, 18. — [4] Rom., XVI, 9. — [5] Math., XII, 32. — [6] Jean, XI, 51.

12. Les esprits d'erreur, qui mentent avec hypocrisie, ont encore persuadé à ce peuple insensé d'autres idées pernicieuses. Mais je ne puis répondre à tout. Ce serait un travail infini et d'ailleurs inutile. Car les raisons n'ont pas d'empire sur eux, ils ne les entendent pas; l'autorité ne les redresse pas; ils n'en admettent aucune : la persuasion n'a pas le secret de les fléchir; ils sont complétement pervertis. La preuve, c'est qu'il préfèrent périr plutôt que de se convertir. Aussi leur fin sera une mort et un embrasement éternels. Ils ont été jadis figurés par le feu que Samson attacha à la queue des renards [4]. Il est arrivé plus d'une fois que les fidèles ont pris quelques-uns de ces hérétiques et les ont produits au grand jour. Questionnés sur leur foi, en des points qui inspiraient des soupçons, ils ont tout nié, selon leur usage; soumis à l'épreuve de l'eau (A), ils ont été convaincus de mensonge. Réduits à l'impuissance de nier les erreurs dont on les accusait, puisqu'ils étaient découverts, et que l'eau ne les recevait pas, prenant comme on dit, le mord aux dents, ces malheureux professaient ouverte-

[1] Jean, VI, 71. — [2] Math., XXIII, 2, 3. — [3] Luc, X, 16. — [4] Jug., XV, 4, 5.

(A) Il y avait autrefois diverses épreuves ou moyens d'établir son innocence, ou de se disculper d'une accusation : la sainte Eucharistie, le feu, le fer brûlant, l'eau froide, ou bouillante, le duel, etc. Toutes ces épreuves ont été prohibées et condamnées par les Canons, les Conciles et les Décrets des Papes. Il se rencontre cependant des défenseurs de l'épreuve par l'eau que saint Bernard mentionne ici ; on s'est même servi pour la légitimer de l'autorité du saint, et de ce passage : Mais on a mal interprété ce texte, comme le prouve Delrio (liv. IV, Disq. Var. ch. IV, 9, 5, sect. 2). Saint Bernard n'approuve pas ici l'épreuve par l'eau : il en parle comme d'une pratique en usage, et employée dans les causes d'hérésie, du consentement tacite des magistrats, peu vigilants à faire respecter les Canons. — (Horstius). — Les anciens étaient loin de réprouver ce mode de jugement par l'eau; Hincmar de Reims, l'approuve dans une lettre à Hildegaire de Meaux. On trouve au tom. Ier, des *Analecta de Mabillon*, les formes suivies dans cette épreuve qu'on dit réglée par Eugène II.

ment leur impiété, et la soutenaient comme la vraie croyance, disposés à souffrir la mort pour elle. Les témoins de ces scènes ne mettaient pas moins d'empressement à la leur faire endurer et le peuple se jetant sur eux donnait aux partisans de cette détestable secte de nouveaux martyrs. Nous approuvons son zèle sans conseiller son procédé; car il faut persuader la foi, mais ne pas l'imposer par la violence. A dire vrai, mieux vaudrait encore que ces sectaires fussent frappés du glaive, par celui qui ne le porte pas en vain, que de leur permettre d'entraîner dans l'erreur de nombreuses victimes (A), car celui qui tient l'épée est le ministre de Dieu, appelé à châtier quiconque fait mal[1].

13. Certaines personnes se sont étonnées de voir ces sectaires mourir, non-seulement avec patience, mais avec joie; elles ignoraient quelle puissance Satan possède sur les corps et sur les âmes de ceux dont il s'est une fois emparé, avec la permission de Dieu. N'est-il pas plus surprenant qu'un homme se donne la mort, que de le voir l'attendre d'une main étrangère? Et cependant l'expérience nous a appris que le démon a souvent eu ce pouvoir sur plusieurs qui se sont ou noyés ou pendus. Judas s'est pendu[2], sans doute à la suggestion de l'enfer. Cependant je suis plus surpris, et je trouve plus extraordinaire encore que Satan lui ait inspiré de trahir le Seigneur[3]. L'obstination de ces sectaires n'a donc rien de commun avec la constance des martyrs; ceux-ci ont puisé le mépris de la mort dans la piété, et ceux-là dans l'endurcissement du cœur (B). C'est pourquoi le prophète disait, en exprimant

[1] Rom., XIII, 4. — [2] Math., XXVII, 5. — [3] Jean, XIII, 2.

(A) Saint Bernard ne se contredit pas dans le Serm. 64, n° 8, où il dit : *Que c'est par les arguments, et non par les armes*, qu'il convient de prendre les hérétiques; à la condition toutefois, qu'ils se contiendront, et qu'ils n'essaieront pas de séduire les autres. Sinon « mieux vaut les réprimer à l'aide du glaive que de les laisser entraîner dans « l'erreur de nombreuses victimes. »

(B) C'est aussi le sentiment de saint Augustin, au liv. 1er de son livre inachevé contre Julien, et au livre *de la Patience*, ch. XVII. — Le Canon 17e du 2e concile d'Orange, dit aussi : « La cupidité mondaine, fait la force des Gentils : celle des chrétiens vient de l'amour de Dieu. »

sans doute les sentiments d'un martyr : *Leur cœur s'est épaissi et durci comme le lait; mais moi j'ai médité votre loi*[1]. Si de part et d'autre ce sont les mêmes tourments, l'intention est bien différente, le sectaire endurcissant son cœur contre Dieu, tandis que le martyr occupe le sien de la méditation de la loi divine.

14. S'il en est ainsi, pourquoi en dire davantage contre des hommes insensés et opiniâtres? Il suffit de les avoir signalés afin qu'on les évite. Et pour les découvrir, il faut les contraindre à chasser les femmes qu'ils ont avec eux, ou à sortir de l'Église qu'ils scandalisent par ce commerce. Il est lamentable que non-seulement des princes séculiers, mais des membres du clergé, des évêques qui devraient faire la guerre à ces hérétiques, les souffrent, à cause du profit qu'ils en tirent, et des présents qu'ils en reçoivent (A). Et comment, disent-ils, condamner des gens qui n'ont point été convaincus des erreurs qu'on leur prête, et qui n'avouent rien? Frivole raison, misérable prétexte; pour les reconnaître, il ne faut, je l'ai déjà dit, que séparer ces ces hommes et ces femmes qui se disent continents, et obliger les hommes à vivre avec ceux de leur sexe qui ont fait ce vœu, et tenir la même conduite avec les femmes. De cette manière on assurera l'exécution de leur vœu, et leur réputation, puisqu'ils auront et des témoins et des gardiens de leur vertu. S'ils refusent, on sera en droit de les expulser de l'Église, dont ils sont le scandale, par une cohabitation non-seulement singulière, mais illicite. Que cette mesure suffise donc pour découvrir les finesses de ces renards et pour renseigner et défendre l'Épouse bien-aimée et glorieuse de notre Seigneur Jésus-Christ, le Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Ps. CXIII, 70.

(A) De ce nombre était peut-être Henri, évêque de Toul, à qui Hugues Métellus écrivait, dans une lettre inédite, que « dans son évêché se cachent des hommes pervers qui « ont le mariage en horreur, le baptême en exécration et « qui tournent en dérision les faveurs de l'Église. »

SERMON LXVII

—

Des affections merveilleuses de l'Épouse. Effusions de son amour pour le Christ-Époux.

1. ***Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui***[1]. Jusqu'ici nous avons entendu les paroles de l'Époux. Qu'il nous assiste, afin que nous puissions dignement expliquer, pour sa gloire et pour notre salut, les paroles de son Épouse. Leur nature est telle, que, sans son aide, nous ne saurions, ni les examiner ni les expliquer comme elles le méritent. Elles sont douces et gracieuses, fécondes en sens et profondes en mystères. A quoi les comparerais-je? A un de ces mets doués de la triple propriété d'être délicieux au goût, solides pour l'estomac, efficaces pour la guérison. Telle est chaque parole de l'Époux. Elle retentit doucement à l'oreille; elle charme le cœur, et la richesse de ses significations nourrit et engraisse l'âme. La profondeur de ses mystères exerce et étonne la pensée, et guérit, d'une façon merveilleuse, l'enflure de la science. Si quelqu'un de ceux qui se croient savants se livre curieusement à l'étude de ces choses, en voyant son esprit succomber à cette investigation et réduit comme en servitude, ne sera-t-il pas contraint de s'humilier et de dire : ***Votre science est admirable; elle est plus haute que moi; je ne saurais atteindre jusqu'à elle***[2]. Et sans aller plus loin, quelle douceur déjà dans le commencement des paroles de l'Épouse! Voyez comme elle débute : ***Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui.*** Cette parole paraît simple, car elle est douce. Mais nous traiterons ce sujet plus loin.

2. Elle commence par l'amour, et continue à parler de son bien-aimé, montrant ainsi qu'elle ne sait qu'une chose, son Époux. On voit de qui elle parle, mais pas avec qui. On ne peut guère admettre que ce soit avec lui, puisqu'il n'est pas présent. Et cela n'est pas douteux, puisqu'elle semble ensuite le rappeler, et lui crier : ***Revenez, mon bien-aimé.*** Ce qui nous porte à croire qu'après avoir achevé ce qu'il avait à lui dire, il s'est éloigné, selon son usage, et qu'elle est restée parlant toujours de lui, parce qu'il n'est jamais absent pour elle. Il en est ainsi; elle a gardé sur ses lèvres celui qui, même en son absence, lui est toujours présent. Ce qui sort de la bouche vient du cœur, et la bouche parle de l'abondance du cœur[1]. Elle parle donc de son bien-aimé, dont elle est elle-même chérie, et dont elle doit être aimée, parce qu'elle aime beaucoup. Avec qui s'entretient-elle ainsi? car nous savons de qui. Ce ne peut être qu'avec les jeunes filles, qui ne sauraient quitter leur mère quand l'Époux est parti. Mais il vaut mieux dire, je crois, qu'elle parle avec elle-même, surtout ses paroles étant entrecoupées, sans liaison, ce qui les rendrait inintelligibles pour un interlocuteur. Or, quand on s'adresse à quelqu'un on veut être compris : ***Mon bien-aimé est à moi***, dit-elle, ***et je suis à lui.*** Rien de plus? Son discours reste suspendu; ou plutôt la parole lui manque. L'auditeur est aussi en suspens; il n'est pas éclairé, mais rendu attentif.

3. Que signifie donc cette parole : ***Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui?*** Si nous ne savons ce qu'elle veut dire, c'est que nous n'avons pas ses sentiments. O âme sainte! qu'est-ce que votre Époux est pour vous? et qu'êtes-vous pour lui? Dites-moi, je vous prie, quel est ce don réciproque que vous vous faites de vous-mêmes l'un à l'autre, avec tant de familiarité et de bienveillance? Il est à vous; vous êtes à lui. Mais que vous est-il, et que lui êtes-vous? Lui êtes-vous ce qu'il est pour vous, ou autre chose? Si vous vous adressez à nous, et si vous désirez être comprise, exprimez clairement votre pensée. Jusques à quand tiendrez-vous notre esprit incertain? Selon le mot du prophète, gardez-vous votre secret pour vous? Il est vrai, le cœur a parlé et non l'esprit, et c'est pourquoi l'esprit ne vous entend pas. Pourquoi donc a-t-elle parlé? Pour rien ; ravie de joie et vivement pénétrée de la présence et des discours si désirés de l'Époux, lorsqu'ils cessent, elle ne sait plus ni se taire, ni rendre ce qu'elle éprouve. Car si

[1] Cantiq., II, 16. — [2] Ps. CXVIII, 6.

[1] Luc, VI, 45.

elle parle, c'est moins pour exprimer ses sentiments que pour ne pas se taire. La bouche a bien parlé de l'abondance du cœur, mais non de toute l'abondance. Les passions ont leurs accents qui les trahissent à leur insu. La crainte, par exemple, en a de timides, la douleur de gémissants, l'amour d'agréables. Est-ce l'habitude, ou la raison qui forme, ou qui règle les plaintes que tire la douleur, les sanglots ou les gémissements des affligés, les cris soudains et sauvages de la victime frappée ou effrayée, ou même les bruits d'un estomac trop rempli? Tout cela n'est pas le résultat d'une délibération, mais d'un mouvement violent et imprévu. Ainsi l'amour brûlant est véhément; celui de Dieu surtout, incapable de se contenir, ne s'inquiète guère de l'ordre, de la suite ou de la brièveté des paroles par lesquelles il s'épanche, pourvu qu'il ne perde rien de sa force. Souvent même il ne cherche ni paroles, ni sons des lèvres, les soupirs lui suffisent. C'est pour cela que l'Épouse, enflammée d'une sainte affection, et en un degré incroyable, pour trouver quelque soulagement à l'ardeur qui la consume, ne considère ni ce qu'elle dit, ni comment elle le dit: elle laisse s'échapper tout ce qui lui vient à la bouche. Peut-il en être autrement quand elle est ainsi nourrie et remplie?

4. Repassez le texte de cet épithalame, depuis le commencement jusqu'en cet endroit, et voyez, si dans toutes ses visites, dans tous ses entretiens, l'Époux s'est communiqué à l'Épouse, avec cette abondance; si jamais elle a recueilli de ses lèvres des discours aussi étendus, aussi agréables. Doit-on s'étonner que celle dont les désirs sont comblés, ait plutôt épanché son cœur que sa parole? Ou, si vous voyez ici des paroles, elles sont sorties sans ordre, ni suite. Car l'Épouse ne croit pas commettre une injustice en s'appliquant ce mot du prophète : *mon cœur a répandu une bonne parole* [1]; puisqu'elle est remplie du même esprit que lui : *mon bien-aimé est à moi et moi à lui.* Il n'y a point de liaison dans ces discours. Pourquoi s'en étonner ? C'est une effusion. Pourquoi y cherchez-vous la suite, l'agrément, les lois du discours. Pouvez-vous donc imposer des lois et des règles aux émanations de votre estomac? Elles n'admettent point d'ordre, elles n'attendent point de commandements; elles ne s'inquiètent point de votre commodité. Elles s'échappent d'elles-mêmes du fond de vos organes, non-seulement malgré vous, mais à votre insu : elles sont plutôt arrachées qu'envoyées. Cependant elles portent avec elles une odeur, tantôt bonne, tantôt mauvaise, selon les dispositions différentes des organes d'où elles émanent. Ainsi l'homme de bien tire le bien de son trésor qui est bon, et le méchant tire le mal du sien qui est mauvais [1]. C'est un vase choisi que l'Épouse de mon Seigneur, et il s'en échappe pour moi une odeur excellente.

5. Je vous rends grâces, mon Seigneur Jésus, de ce que vous daignez au moins m'admettre à respirer ce parfum. Oui, Seigneur, vous avez cette bonté; les petits chiens mangent les miettes tombées de la table de leur maître [2]. Cet épanchement du cœur de votre bien-aimée répand pour moi, je l'avoue, une odeur très-agréable, et si légères que soient les émanations que je reçois de sa plénitude, elles excitent ma reconnaissance. Elles me rappellent l'abondance de vos douceurs, et je ne sais quelle ineffable odeur de bonté et d'amour je respire dans cette parole : *mon bien-aimé est à moi et je suis à lui.* Que votre Épouse soit donc, devant vous, dans les délices et les transports d'un festin, elle le mérite; cependant que, dans ces transports dont vous êtes l'objet, elle se possède pour nous; qu'elle soit comblée des biens de votre maison, et inondée du torrent de vos saintes voluptés; mais, je vous en prie, qu'à ma pauvreté arrive au moins une légère odeur des effusions de son âme rassasiée. Moïse s'est épanché d'une façon heureuse pour moi, et a laissé échapper le parfum de la puissante création : *au commencement*, dit-il, *Dieu créa le ciel et la terre* [3]. Isaïe à son tour a répandu le délicieux parfum de la rédemption, quandil a dit : *Il s'est livré à la mort; il a été mis au rang des scélérats; il a porté les péchés de plusieurs, et prié pour les transgresseurs de la loi* [4], afin qu'ils ne périssent pas. Rien ne respire mieux la miséricorde que ce langage. Quel parfum sort aussi des lèvres de David et de Jérémie? David s'écrie : *Mon cœur a répandu au dehors une bonne parole.* Ils ont été tous remplis de l'esprit de Dieu, et leur cœur, en s'ouvrant, a versé partout son arôme. Demandez-vous quel est l'épanchement de Jérémie? Je ne l'ai pas oublié, et j'allais vous le dire : *Il est bon d'attendre en silence le salut de Dieu* [5]. Cette parole est de lui : approchez et sentez. La suave justice qu'elle renferme, et qui doit nous rémunérer l'emporte sur le baume. Il veut que souffrant pour la justice, j'attende dans l'avenir une récompense, et non que j'en reçoive une aujourd'hui : car la récompense de

[1] Ps. LXIV, 2.

[1] Math. XII, 35. — [2] Ibid., XV, 27. — [3] Gen., I, 1. — [4] Isaï., LIII, 12. — [5] Thren., III, 26.

la justice n'est pas le salut du siècle, mais celui de Dieu. *Attendez-le sans murmurer, car il est bon de l'attendre en silence* [1]. J'obéirai à ses exhortations, et j'attendrai mon Dieu et mon Sauveur.

6. Mais je suis pécheur, et il me reste un long chemin à faire, car le salut est bien éloigné des pécheurs. Cependant je ne murmurerai pas; je me consolerai à l'odeur des parfums. Pour le juste il se réjouira dans le Seigneur, goûtant ce que je ne fais qu'odorer. Le pécheur attend celui que le juste contemple, et cette attente est l'odeur qu'il respire. *Toute créature, en effet, attend la gloire des enfants de Dieu* [2]. Regarder c'est goûter, c'est voir combien le Seigneur est doux. Ou plutôt n'est-ce pas le juste qui attend, et le bienheureux qui possède? L'attente des justes est la joie [3]. Le pécheur n'attend rien. C'est pour cela qu'il est pécheur : attaché aux biens présents, ou même s'en contentant, il n'a pour l'avenir aucune espérance, et reste sourd à cette voix : *Attendez-moi, dit le Seigneur, au jour de ma résurrection* [4]. Et c'est pourquoi Siméon était juste; il attendait, et sentait déjà en esprit Jésus-Christ, avant de l'adorer dans la chair. Et il était bienheureux en son attente, car ce parfum de l'attente le conduisit à goûter la vision. *Mes yeux ont vu votre salut* [5], s'écrie-t-il. Abraham aussi était juste, parce qu'il attendit et désira voir le jour du Seigneur, et son attente ne fut pas déçue; il a vu et il en a été réjoui [6]. Les apôtres étaient justes lorsqu'on leur disait : *Vous ressemblez à des serviteurs qui attendent leur maître* [7].

7. David n'était-il pas juste aussi, quand il disait : *J'ai attendu le Seigneur et je l'ai attendu encore* [8]? C'est le quatrième de ceux que j'ai nommés, qui ont épanché leur cœur, et j'allais l'omettre; il ne le faut pas. Il a ouvert ses lèvres, il a aspiré l'Esprit [9]; et, dans son enivrement, au lieu d'une effusion, c'est un chant qui s'échappe de son âme. O bon Jésus! Quel parfum, quelle douceur ai-je trouvés dans ces effusions, et ces cantiques tout inondés de cette huile de joie dont Dieu vous a sacré, en une manière bien plus large que tous ceux qui y participent, tout remplis de cette myrrhe, de cet aloës, de l'ambre qui parfument vos habits, tirés de ces coffres d'ivoire, présent de royales filles, au jour de votre triomphe! Ah! si vous daigniez m'accorder la faveur de rencontrer ce grand prophète, votre ami, en ce jour de solennité et de joie, où il sortira de votre chambre nuptiale, chantant sur sa harpe votre épithalame, enivré de délices, tout rempli de ces parfums qu'il répand autour de lui [1] ! En ce jour, ou plutôt à cette heure, peut-être même en cette demi-heure, selon ce mot de l'Écriture : *Il se fit au ciel un grand silence durant une demi-heure* [2]; à cette heure, la joie débordera de mes lèvres, ma langue tressaillera d'allégresse, quand je respirerai l'odeur, je ne dis pas de chaque psaume, mais de chaque verset, odeur mille fois préférable à tous les parfums. Quoi de plus embaumé que l'effusion de Jean toute pleine et de l'éternité, et de la génération, et de la divinité du Verbe? Et celle de Paul, de quelle émanation elle a rempli le monde? car il était en tout lieu, la bonne odeur de Jésus-Christ [3]. Il ne nous permet pas de connaître les paroles ineffables qu'il a entendues; il nous porte néanmoins à désirer de sentir ce qu'il est interdit d'entendre [4]. Je ne sais comment, mais plus ces paroles sont cachées, plus elles plaisent, et plus nous soupirons avidement après ce qui nous est refusé. Remarquez la même chose chez l'Épouse, dans le texte qui nous occupe; à l'exemple de saint Paul, elle tait son secret, et cependant elle y touche en passant, comme pour nous permettre de sentir ce qu'elle ne juge pas expédient de nous faire goûter, soit à raison de notre indignité, soit à cause de notre incapacité.

8. *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui.* Sans nul doute, on reconnaît ici l'amour ardent et mutuel de deux cœurs : mais dans cet amour se trouve et la suprême félicité de l'un, et la merveilleuse bonté de l'autre. Car cette union si intime et si étroite n'enchaîne pas deux personnes égales. Au reste, qui oserait prétendre savoir au juste quel bien l'Épouse se vante de tenir de cet amour privilégié, et ce qu'elle a donné en retour? Cette prétention n'est permise qu'à celui qui, par une éminente pureté de cœur et de corps, a mérité d'éprouver quelque chose d'analogue. Car tout ici se passe dans le cœur, et on n'arrive à cette connaissance que par la conformité des affections et non par la raison. Ils sont rares ceux qui peuvent dire : *Pour nous contemplant sans voile la gloire du Seigneur, nous sommes transformés à son image, et nous allons de clartés en clartés comme sous la conduite de son esprit* [5].

9. Mais afin de réduire sous une forme intelligible ce que nous lisons dans le cantique, respectant le secret de l'Épouse qu'il est dé-

[1] Habac., II, 3. — [2] Rom., VIII, 19. — [3] Prov., II, 28. — [4] Sophon., III, 8. — [5] Luc, II, 25. — [6] Jean, VIII, 52 — [7] Luc, XII, 36, 30. — [8] Ps. XXXIX, 2. — [9] Ibid., CXVIII, 31.

[1] Ps. XLIV, 8-10. — [2] Apoc., VIII, 1. — [3] II Cor., II, 14, 15. — [4] Idem., XII, 14. — [5] II Cor., III, 18.

fendu de toucher, surtout à des imparfaits comme nous; je dois vous proposer une considération d'autant plus accessible qu'elle est plus simple : elle montrera aux moins éclairés la suite et le sens du texte. Il suffira, je crois, à notre intelligence commune et vulgaire, de sous-entendre, dans ce verset, le mot « s'applique : » en sorte que le sens soit celui-ci : « Mon bien-aimé s'applique à moi et moi à lui. » Je ne suis cependant ni le premier, ni le seul qui l'ait interprété de cette façon, puisque le prophète a dit avant moi : *J'ai attendu le Seigneur, et je l'ai attendu encore, et il s'est appliqué à moi.* Vous voyez clairement l'application, l'attention de Dieu aux besoins du prophète. Vous voyez aussi celle du prophète au Seigneur, quand il dit : *J'ai attendu et attendu encore.* Car celui qui attend, s'applique, et attendre c'est s'appliquer. C'est absolument le même sens, ce sont presque les expressions de l'Épouse; le prophète les a seulement transposées, en mettant d'abord ce que l'Épouse place en dernier lieu.

10. Du reste l'Épouse a mieux parlé : au lieu de représenter ses mérites, elle commence par le bienfait qu'elle a reçu, et elle confesse que la grâce de son bien-aimé l'a prévenue. Elle a raison. Car qui donc a donné le premier à Dieu et *sera rétribué* [1] ? Écoutez aussi le sentiment de saint Jean dans ses épîtres : *L'amour de Dieu se montre en ce qu'il nous a aimés avant d'être aimé de nous* [2]. Encore que le prophète n'ait pas mentionné les prévenances de la grâce, il n'a pas nié qu'elle ne vienne ensuite. C'est pourquoi il dit ailleurs, en s'adressant au Seigneur : *Votre miséricorde me suivra tous les jours de ma vie* [3]. Écoutez encore son sentiment manifeste touchant les avances de la grâce : *Il est mon Dieu et sa miséricorde me préviendra* [4] ; et parlant au Seigneur : *Que vos miséricordes se hâtent de nous prévenir, car nous sommes plongés dans la pauvreté* [5]. C'est avec sagesse que plus loin l'Épouse ne met pas les mêmes paroles dans le même ordre, mais suit celui du prophète, en disant : *Je suis à mon bien-aimé et mon bien-aimé est à moi.* Pourquoi cela? Afin de montrer qu'elle est remplie de grâce, quand elle a tout donné à la grâce, en lui assignant la première et la dernière place. Autrement comment serait-elle pleine de grâce, si elle avait en elle quelque chose qui ne fût pas le fruit de la grâce ? Il ne reste plus de place pour la grâce là où le mérite a tout occupé [6]. Cet aveu de la plénitude de la grâce indique aussi sa plénitude dans l'âme qui fait cette confession. Car, s'il y a quelque bien qui provienne de l'âme, en tant qu'âme, il faut que la grâce lui cède le pas. Vous ravissez à cette grâce tout ce que vous accordez aux mérites ; je ne veux point d'un mérite qui exclue la grâce. J'abhorre tout ce qui vient de mon fonds, pour me posséder, si toutefois il n'est pas plus juste de dire que cela même est mon propre fonds qui me permet de me posséder. La grâce me rend à moi-même justifié gratuitement, et affranchi ainsi de la servitude du péché. Car la liberté se rencontre avec l'esprit du Seigneur.

11. O Synagogue, Épouse insensée, qui méprisant la justice de Dieu, c'est-à-dire la grâce de l'Époux, et jalouse d'établir ta propre justice, n'est point soumise à celle de Dieu! c'est pour cela que l'infortunée a été répudiée, et qu'elle n'est plus l'Épouse; qu'elle a cédé sa place à l'Église, à qui il est dit : *Je vous ai épousée par la foi et la justice; je vous ai épousée dans la clémence et la miséricorde* [1]. Vous ne m'avez pas choisie, c'est moi qui vous ai élue; et je n'ai pas trouvé en vous de mérites qui aient justifié mon choix; je les ai prévenus. C'est donc par la foi que je vous ai unie à moi, et non par les œuvres de la loi; c'est par la justice, mais par cette justice qui a sa source dans la foi et non dans la loi. Prononcez donc entre vous et moi d'une façon équitable; reconnaissez que je ne vous ai pas prise à raison de vos mérites; ne préférez point les œuvres de la loi; ne vous vantez pas d'avoir porté le poids du jour et de la chaleur, puisque c'est la foi qui vous a épousée, ainsi que la justice qui vient d'elle, avec la clémence et la miséricorde.

12. L'Épouse véritable reconnaît ces vérités et confesse avoir reçu deux grâces : et celle qui prévient et celle qui suit. Ce qui fait dire présentement à l'Épouse : *Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui,* donnant la première place à l'Époux; et ensuite elle ajoute : *je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi,* lui attribuant également la consommation et la fin. Voyons maintenant le sens de ces paroles : *mon bien-aimé à moi.* Car si l'on sous-entend *s'applique,* comme nous l'avons déjà dit, et comme le prophète le dit : *J'ai attendu impatiemment le Seigneur, et il s'est occupé de moi,* je trouve, dans ces paroles, quelque chose de grand, et de singulièrement privilégié. Mais

[1] Rom., XI, 35. — [2] I Jean, XV, 10. — [3] Ps. XXII, 6. — [4] Ibid., LVIII, 11. — [5] Ibid., LXXVIII, 8. — [6] Voir serm. suivant, n° 6 ; et saint Augustin, lettre 105; *Livre de la Grâce et du libre arbitre,* ch. VI-VIII; liv. IX; des *Confessions,* ch. XIII; *Enchiridion,* chap. CVII. — *Enar.,* sur les Ps. LVIII et LXVIII ; Serm. 2, et sur le Ps. 149.

[1] Osée, II, 19, 20.

ne proposons pas à des oreilles déjà fatiguées une vérité qui demande une attention joyeuse et vive. Différons, si vous y consentez : ce délai ne sera pas long; l'entretien de demain commencera par là. Priez seulement la grâce et la miséricorde de l'Époux de l'Église, Jésus-Christ, de nous délivrer des occupations qui nous accablent de toutes parts. Ainsi soit-il.

SERMON LXVIII

Comment l'Époux s'occupe de son Épouse l'Église, et elle de lui. Du soin que Dieu a des élus. Du mérite et de la confiance de l'Église.

1. Ecoutez donc ce qu'hier nous avons remis à aujourd'hui, écoutez la joie que j'ai ressentie. Elle est aussi à vous, écoutez donc avec joie. Je l'ai goûtée dans une parole de l'Épouse, et après en avoir respiré le parfum, je l'ai cachée pour vous l'offrir aujourd'hui, avec une allégresse d'autant plus grande, qu'il y aura ici plus d'à-propos. L'Épouse a parlé; elle a dit que l'Époux s'occupait d'elle. Quelle est cette Épouse et quel est l'Époux? L'Époux c'est notre Dieu, et l'Épouse, oserais-je le dire? c'est nous, avec la multitude des captifs qu'il connaît. Réjouissons-nous : c'est notre gloire[1]; Nous sommes ceux dont Dieu s'occupe. Pourtant entre lui et nous quelle disparité ! Que sont devant lui les fils de la terre, les enfants des hommes? Au dire du prophète, *ils sont comme s'ils n'étaient pas, comme un rien, un néant*[2]. Quelle est donc cette comparaison entre des êtres si éloignés? Ou l'Épouse se glorifie à l'excès, ou l'Époux porte son amour à l'infini. N'est-il pas merveilleux que l'Épouse se vante des soins de l'Époux, comme d'un privilége qui lui est propre, et qu'elle dise : *Mon bien-aimé est à moi?* Ce n'est pas assez; elle va plus loin; elle le traite en égal, elle se donne à lui, comme pour lui rendre la pareille. *Et moi je suis à lui*[3]. Elle est hardie cette parole, *et moi je suis à lui.* Cette autre ne l'est pas moins : *Mon bien-aimé est à moi.* Et les deux réunies le sont encore davantage.

2. Que n'ose point un cœur pur, une bonne conscience, une foi sincère? *Il est à moi*, tout occupé de moi, dit l'Épouse. Quoi ! Une Majesté qui prend soin de l'univers et le gouverne daigne s'appliquer à elle, et se consacrer aux affaires, ou plutôt au repos de l'amour qu'elle a pour cette âme ! Il en est ainsi, car elle est cette Eglise des élus, dont l'apôtre a dit : *Tout pour les élus*[1]. Et qui donc peut douter que la grâce et la miséricorde de Dieu ne soient sur ses saints, et qu'il ne soit attentif à ses élus[2] ? Nous ne refusons pas la providence de Dieu aux autres créatures : Mais l'Épouse revendique ses soins et ses pensées. *Dieu s'occupe-t-il des bœufs*[3]*?* Nous en pouvons certainement dire autant des chevaux, des chameaux, des éléphants, de toutes les bêtes de la terre, comme des poissons de la mer, et des oiseaux du Ciel, et généralement de tout ce qui est sur la terre, à l'exception toutefois de ceux à qui il est dit : *Jetez toutes vos inquiétudes en son sein, car il a soin de vous*[4]. Ne vous semble-t-il pas que c'est comme si l'apôtre disait : Occupez-vous de lui, car il s'occupe de vous. Et remarquez que l'apôtre saint Pierre (ces paroles sont de lui) observe en ses paroles le même ordre que l'Épouse, car il ne dit pas : *Jetez en lui toutes vos sollicitudes*, afin qu'il ait soin de lui; mais *parce qu'il a soin de vous ;* nous montrant clairement ainsi que l'Eglise des saints n'est pas seulement aimée de Dieu, mais qu'elle a été aimée de lui, avant qu'elle ne l'aimât elle-même.

3. Il est évident qu'à elle ne s'adresse pas ce que l'apôtre a dit des bœufs, puisque celui qui l'a aimée et s'est livré à la mort pour elle, a soin d'elle. N'est-elle pas cette brebis errante dont il a eu plus de souci que des brebis même célestes? Le divin Pasteur a laissé celles-ci exposées, pour descendre vers elle, la chercher

[1] Hostius ajoute : « *Le témoignage de notre conscience.* » — [2] Isaï., XL, 17. — [3] Cantiq., II, 16.

[1] II Tim., II, 10.— [2] Sagesse, IV, 15. — [3] I Cor., IX,9.— [4] I Pierre, V, 7.

soigneusement, et l'ayant retrouvée au lieu de la ramener, il l'a rapportée. Avec elle, et à son sujet, il a célébré au ciel des réjouissances nouvelles, et invité la troupe des Anges à cette fête [1]. Et quoi! il aura daigné la porter sur ses propre épaules, et il n'aura pas soin d'elle? Aussi dit-elle hardiment: *Le Seigneur est plein de sollicitude pour moi* [2], et elle ne croit pas se tromper quand elle ajoute: *Le Seigneur répondra pour moi* [3], et mille autres paroles qui expriment le soin que Dieu prend d'elle. C'est pour cela qu'elle nomme le Dieu des armées son bien-aimé, et qu'elle se glorifie de voir celui qui juge tout avec une souveraine tranquillité s'occuper d'elle [4]. Comment ne s'en glorifierait-elle pas? Elle l'a entendu lui dire : *Une mère peut-elle oublier le fils de ses entrailles et n'en avoir pas pitié? Si elle l'oubliait pourtant, je ne l'oublierai pas* [5]. Les yeux du Seigneur reposent sur les justes [6]. Et qu'est-ce que l'Épouse sinon l'assemblée des justes, sinon cette génération qui cherche Dieu, qui cherche le visage de l'Époux [2]? Il ne peut pas s'occuper d'elle sans qu'elle de son côté soit occupée de lui. Aussi exprime-t-elle cette attention réciproque, en disant : *Il est à moi, et moi à lui*; *il est à moi*, car il est bon et miséricordieux; *je suis à lui*, car je ne suis pas ingrate. Il me prodigue grâces sur grâces; et moi je lui rends grâces pour les faveurs dont il me comble. Il travaille à ma délivrance, et moi à sa gloire; il a soin de mon salut, et moi de sa volonté ; il est à moi et non à un autre, car je suis son unique colombe; et moi je ne suis pas à d'autre qu'à lui; je n'écoute pas la voix des étrangers; et je n'obéis pas à ceux qui me disent *Le Christ est ici*, où *il est là* [7]. Tel est le langage de l'Église.

4. Mais quel sera le nôtre? Est-il parmi nous, quelqu'un à qui ces paroles de l'Église puissent s'appliquer? Mais que dis-je, parmi nous? Il n'y a pas, je crois, dans l'Église, de fidèle dont on ne puisse demander cela justement. Car la raison qui plaide pour plusieurs ne milite pas pour un seul. Ce n'est pas pour une âme seule, c'est pour les rassembler toutes en une même Église, en faire une Épouse unique que Dieu a tant fait et tant souffert, lorsqu'il a accompli ici-bas l'œuvre de notre salut. Cette unique Épouse est chère à son unique Époux, parce qu'elle ne s'attache qu'à lui, comme il ne se donne qu'à elle. Que ne doit-elle pas attendre d'un amant si passionné? Que ne peut-elle pas espérer de celui qui est venu du Ciel,

[1] Luc, xv, 4, 7. — [2] Ps. xxxix, 18. — [3] Ibid., cxxxvii, 8. — [4] Sagesse. xii, 18. — [5] Isaïe, xlix, 15. — [6] Ps. xxxiii, 16. — [7] Marc., xiii, 21.

pour la chercher et qui l'a appelée des extrémités de la terre? Il ne l'a pas seulement cherchée; il l'a achetée et au prix de son sang. Ce qui accroît sa présomption c'est qu'en considérant l'avenir, elle sait que Dieu a besoin d'elle. Vous demandez pourquoi? *Pour voir la bonté de ses élus, pour se réjouir de la joie de son peuple, pour être loué de ceux qui forment son héritage* [1]. Et ne croyez pas que ce soit là une œuvre peu considérable. Car, je vous l'assure, sans elle, tous ses autres ouvrages seront imparfaits. La fin de toutes choses n'était-elle pas subordonnée à l'état et à la consommation de l'Eglise? Otez l'Eglise, et c'est en vain que la création inférieure attend la révélation des enfants de Dieu. Otez l'Eglise, et ni les patriarches, ni les prophètes n'arriveront à leur perfection, puisque saint Paul assure que Dieu ne veut pas *qu'ils soient parfaits sans nous* [2]. Otez l'Eglise, et la gloire des anges eux-mêmes sera défectueuse et incomplète, et la cité de Dieu n'aura pas l'intégrité de ses parties.

5. Comment se réalisera donc le dessein de Dieu, le mystère de sa volonté, le grand sacrement de sa miséricorde? Comment me donnerez-vous des enfants à la mamelle dont la bouche serve à louer Dieu [3]? Le Ciel n'a pas d'enfants, et l'Église en a à qui elle dit : *Je vous ai donné du lait et non une solide nourriture* [4]. Et le prophète les invite à achever les louanges de Dieu, quand il dit : *Enfants, louez le Seigneur* [5]. Croyez-vous que notre Dieu reçoive toute la louange due à sa gloire, avant que ne viennent ceux qui chanteront en présence des anges : *Nous nous sommes réjouis pour ces jours où vous nous avez affligés et pour les maux que nous avons si longtemps soufferts* [6]? Les cieux n'ont connu ce genre de joie que par les enfants de l'Église. Ceux qui ont toujours été dans la joie ne se réjouissent pas de cette façon. La joie vient à propos après la tristesse, le repos après le travail, le port après le naufrage. La sécurité plaît à tout le monde, mais surtout à celui qui a senti des craintes plus vives. La lumière est agréable à tous les gens; mais elle l'est davantage à celui qui vient d'échapper à l'empire des ténèbres. Passer de la mort à la vie double le prix de la vie Ce sera, dans le banquet céleste, mon lot que les esprits célestes ne partageront pas. J'ose dire que la vie même bienheureuse sera privée de cette félicité, à moins qu'elle n'avoue la tenir de la charité, en moi et par moi. Il semble que j'ajoute quelque chose à sa perfection, et quelque chose de considérable. Car

[1] Ps. cv. 5. — [2] Hébr., xi, 40. — [3] Ps. viii, 3. — [4] I Cor., iii, 2. — [5] Ps. cxii, 1. — [6] Ps. lxxxix, 15.

les anges se réjouissent de la pénitence du pécheur. Si mes larmes sont délices pour les anges, mes délices que leur seront-elles? Toute leur occupation est de louer Dieu; mais elle ôte quelque chose à leur louange l'absence de ceux qui disent : *nous avons passé à travers le feu et l'eau; et vous nous avez fait entrer dans un lieu de rafraîchissement*[1].

6. L'Église est donc heureuse dans son universalité, et sa reconnaissance est infiniment au-dessous de ce qu'elle doit à Dieu, non-seulement pour les grâces déjà reçues, mais encore pour celles qu'elle en doit un jour recevoir. Car pourquoi serait-elle en peine de les mériter? Elle a, de se glorifier, un motif plus solide et plus sûr, dans les desseins de Dieu sur elle. Dieu ne peut se renier lui-même, ne pas faire ce qu'il a déjà fait, comme il est écrit, lui qui a fait tout ce qui doit arriver[2]. Il agira donc, il agira, et il réalisera ses desseins. Ainsi ne demandez pas sur quels mérites nous fondons l'espoir de tant de biens, surtout quand vous entendez dire au prophète : *Ce n'est pas pour vous, c'est pour moi que je ferai cela, dit le Seigneur*[3]. Pour les mériter, il suffit de connaître l'insuffisance de nos mérites. Mais, comme c'est assez pour mériter de ne présumer point de ses mérites, manquer de mérites c'est assez pour être condamné. Or, les enfants régénérés par le baptême ne manquent pas de mérites; ils ont ceux de Jésus-Christ, dont ils se rendent ensuite indignes en négligeant d'y joindre les leurs, lorsqu'ils ont atteint l'âge de raison, et c'est là le danger de cet âge. Ayez donc soin d'avoir des mérites, et sachez que ceux que vous avez vous sont donnés. Espérez en recueillir les fruits par la miséricorde de Dieu, et vous éviterez tout danger de pauvreté, d'ingratitude et de présomption. C'est une pauvreté bien fâcheuse que l'indigence de mérites; mais la présomption est une fortune trompeuse. C'est pourquoi le sage a dit : *Seigneur ne me donnez ni les richesses, ni la pauvreté*[1]. Que l'Église est heureuse! Elle peut unir la présomption aux mérites. Elle a sujet de présumer, mais ce n'est pas de ses mérites; elle a des mérites, mais pour mériter, mais non pour présumer d'elle-même. Et ne pas présumer, n'est-ce pas mériter? Elle présume donc des mérites de Jésus-Christ, avec d'autant plus de confiance, qu'elle ne présume pas des siens propres. En se glorifiant, elle n'a pas à craindre la confusion, elle qui a tant de motifs de se glorifier. Les miséricordes du Seigneur sont infinies, et sa vérité demeure éternellement.

7. Pourquoi ne se glorifierait-elle pas avec sécurité, puisque en témoignage de sa gloire, la vérité et la justice se sont embrassées[2]? Soit donc qu'elle dise : *Mon bien-aimé est à moi;* ou, *j'ai attendu le Seigneur et il s'est occupé de moi;* ou, *le Seigneur est plein de sollicitude pour moi;* soit qu'elle fasse entendre tout autre langage, expression de l'amour spécial et de la faveur singulière de Dieu; elle pourra parler hardiment, puisque Dieu lui-même lui donne cette hardiesse, et qu'elle ne voit pas d'autre Épouse, ni d'autre Église en qui puisse se réaliser ce qui doit nécessairement arriver. Il est donc clair que l'Église ne doit pas hésiter à s'approprier toutes ces paroles. Mais, on demande s'il est permis à une âme si spirituelle et si sainte qu'elle soit, de se les attribuer en aucune façon. Car une âme isolée, quelle que soit sa vertu, ne s'attribuera pas les prérogatives de cette multitude fidèle et catholique pour laquelle tout arrive. C'est pourquoi je crois difficile d'en trouver une, à qui cela soit permis. Nous essayerons pourtant de le faire, mais dans un autre discours. Il ne faut pas s'engager dans un sujet si délicat, et dont l'issue est inconnue, avant d'avoir demandé l'intelligence de cette parole cachée à celui qui ouvre et ferme, à l'Époux de l'Église, notre Seigneur Jésus-Christ qui est Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Ps. LXV, 12. — [2] Isaï., LXVI, 10. — [3] Ezéch., XXXVI, 22.

[1] Prov., XXX, 8. — [2] Ps. LXXXIV, 11. — [3] Ibid., XXXIX, 2. 18.

SERMON LXIX

Comment est abaissée toute hauteur qui se dresse contre la science de Dieu. De l'arrivée et du séjour du Père et du Verbe dans l'âme qui aime Dieu, et de la familiarité qui s'établit entre Dieu et l'âme.

1. *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui*[1]. Dans le discours précédent, nous avons attribué ces paroles à l'Église universelle, à cause des promesses que Dieu lui a faites pour la vie présente et pour la vie future. Nous nous étions posé cette question : Une âme seule peut-elle s'approprier ce que toutes ensemble osent s'attribuer? Si elle ne le peut, il faut rapporter ces paroles à l'Église exclusivement, et non-seulement celle-ci, mais toutes les paroles analogues qui expriment de grandes choses, par exemple, ce TEXTE : *J'ai attendu longtemps le Seigneur, et il s'est occupé de moi*[2], et tous ceux que le discours précédent a touchés. Si l'on soutient au contraire que cela est permis, à quoi je ne contredis pas, à qui cela est-il permis? car ce ne peut être là un droit concédé à tout le monde. L'Église a aussi ses spirituels qui servent Dieu fidèlement et avec confiance, qui lui parlent comme à un ami; et leur conscience leur rend le témoignage que Dieu les autorise à le traiter ainsi. Mais qui sont-ils ces spirituels? Dieu seul le sait. Pour vous, écoutez ce que vous devez être si vous voulez compter parmi eux. Néanmoins, je ne dirai pas ce que j'ai éprouvé, mais plutôt ce que je désire sentir. Donnez-moi une âme qui n'aime que Dieu, et ce que l'on doit aimer pour Dieu, dont Jésus-Christ soit et depuis longtemps la vie, qui n'ait d'autre étude ni d'autre loisir que d'avoir Dieu toujours présent, dont la grande ou plutôt l'unique sollicitude, l'unique volonté soit de marcher avec lui; donnez-moi, dis-je, une âme de cette trempe, et je la déclare digne des soins de l'Époux, de la faveur du Monarque, de la sollicitude de la Providence; et si elle veut se glorifier, elle le pourra sans folie, pourvu qu'elle ne se glorifie qu'en Dieu. C'est ainsi qu'une seule âme ose ce qui n'appartient qu'à plusieurs; mais c'est par une autre raison.

[1] Cantiq., II, 16. — [2] Ps. XXXIX, 2.

2. Les motifs allégués plus loin inspirent cette confiance à la multitude des Saints, et deux raisons la communiquent à l'âme sainte. Premièrement l'Époux, en tant que Dieu, étant d'une nature très-simple, il peut ne voir qu'une personne dans une multitude, ou en voir plusieurs en une seule, sans être multiplié par la multitude, ni diminué par le petit nombre, ni divisé par la diversité des objets, ni resserré par leur unité, ni agité de soins, ni troublé par les inquiétudes. L'application qu'il donne à un objet ne l'empêche pas de s'étendre à plusieurs; et il s'occupe de plusieurs sans être moins attentif à un seul. D'ailleurs (ce qui est aussi doux à éprouver que l'expérience en est précieuse), la bonté du Verbe, et la bienveillance du Père du Verbe est si grande envers une âme bien réglée et bien disciplinée (ce qui est un don du Père et l'œuvre du Verbe), qu'après l'avoir prévenue et préparée, ils l'honorent de leur présence; et ils ne se bornent pas à venir en elle; ils y fixent leur demeure [1]. Il ne leur suffit pas de se présenter à ses yeux; ils se donnent à elle. Mais qu'est-ce donc pour le Verbe que venir en une âme? C'est l'instruire dans la sagesse. Et pour le Père qu'est-ce aussi que venir à l'âme? C'est la pénétrer de l'amour de la sagesse, afin qu'elle puisse dire : *Je suis éprise de sa beauté*[2]. L'amour appartient au Père; aussi reconnaît-on sa venue par l'infusion de l'amour. Que ferait la science sans l'amour? Elle enflerait. Ils s'égaraient ceux dont saint Paul disait : *Je leur rends ce témoignage : ils ont le zèle de Dieu, mais ce zèle n'est pas selon la science*[3]. Il ne convient pas que l'Épouse du Verbe s'égare, et le Père ne saurait permettre qu'elle s'enfle d'orgueil. Car le Père

[1] Jean, XIV, 23. — [2] Sagesse, VIII, 2. — [3] Rom., X, 2.

aime son Fils, et il abat toute hauteur qui s'élève contre la science du Verbe, soit en allumant dans l'âme un zèle vrai, soit en lui donnant plus d'intensité; il y a, ici, un effet de la miséricorde et là, un effet de la justice. Ah! que Dieu abaisse, détruise, anéantisse en moi toute élévation, non dans le déchaînement de sa fureur, mais par l'infusion de son amour! Puissé-je apprendre à ne m'enorgueillir jamais sous l'onction de la grâce, et non sous les coups de la vengeance! *Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur,* comme l'ange qui fit du ciel le théâtre de son orgueil; *ne me châtiez pas dans votre colère,* comme l'homme dans le Paradis. Tous deux ont médité l'injustice en rêvant l'élévation, l'un de la puissance, l'autre de la science. La femme eut la folie de croire le serpent qui la séduisait en lui disant: *Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal*[1]. Et l'ange ne s'était-il pas déjà séduit lui-même en se persuadant qu'il deviendrait semblable au Très-Haut[2]? Car celui qui n'étant rien s'imagine être quelque chose, se séduit[3].

3. Ces deux élévations ont été abattues, mais plus doucement dans l'homme, celui qui fait tout avec poids et mesure ayant jugé à propos d'agir ainsi. L'ange a été puni, ou plutôt condamné dans la fureur de Dieu; l'homme n'a senti que sa colère, et non sa fureur. Et Dieu, irrité contre l'homme, s'est souvenu de sa miséricorde. Aussi la postérité de l'homme est encore appelée aujourd'hui enfant de colère, et non de fureur. Si je ne naissais pas enfant de colère, je n'aurais pas besoin de renaître; et si je naissais enfant de fureur, ou je ne renaîtrais pas, ou cette régénération ne me servirait de rien. Voulez-vous voir un enfant de fureur? Regardez Satan tombant du ciel, comme la foudre, c'est-à-dire, précipité par l'impétueuse fureur de Dieu, et vous aurez l'idée de cette fureur. Il ne s'est pas souvenu de sa miséricorde; il ne s'en souvient que dans sa colère, et non lorsque cette colère va jusqu'à la fureur. Malheur aux enfants de l'infidélité! Je n'excepte pas ceux qui sont issus d'Adam, qui, nés enfants de colère, ont, par une diabolique obstination, changé la colère en fureur, la verge en bâton, ou plutôt en marteau. Ils s'amassent un trésor de colère pour le jour de de la colère[4]. Or, la colère accumulée est-elle autre chose que la fureur? Ils ont commis le péché du démon; ils seront donc frappés de la sentence réservée au démon. Malheur aussi, quoique en un sens adouci, à certains enfants de colère, qui, nés dans la colère, n'ont pas trouvé dans la grâce une seconde naissance! Morts aussitôt que nés, ils resteront enfants de colère; je dis de colère, je ne dis pas de fureur. Car, comme la piété et l'humanité nous portent à le penser, leurs peines seront très-douces, parce qu'ils tirent d'une source étrangère la corruption qui est en eux (A).

4. Le démon a donc été jugé dans la fureur de Dieu, qui a abhorré son iniquité, et l'homme dans sa colère, et c'est pourquoi il est repris dans la colère. Ainsi toute élévation a été brisée, et celle qui enfle et celle qui précipite, car le Père est plein de zèle pour le Fils. Il y a en effet un outrage au Fils, et dans l'usurpation de la puissance contre la force de Dieu, qui est lui-même, et dans la science puisée à une autre source que la sagesse divine, qui est encore en lui. Seigneur, qui est semblable à vous? Qui, sinon celui qui est la splendeur et la figure de votre substance, et votre image? Seul il a votre essence; seul le Fils du Très-Haut, Très-Haut lui-même, a pu, sans injustice, s'égaler à vous[1]. Et comment ne vous serait-il pas égal, puisque vous n'êtes qu'un? Il est assis à votre droite et non sous vos pieds. Qui peut oser s'emparer de la place du Fils unique? Ah! qu'il soit précipité, cet audacieux! Il met son trône dans les hauteurs; renversez cette chaise de pestilence. Qui enseigne la science à l'homme? N'est-ce pas vous, ô clef de David, qui ouvrez et fermez à qui vous voulez? Comment donc, sans cette clef, oser entrer, ou plutôt, faire irruption dans les trésors de la sagesse et de la science? Celui qui n'entre pas par la porte est un voleur et un larron. Pierre entrera, lui qui a reçu les clefs. Il n'entrera pas seul; car, s'il le veut, il m'introduira et exclura peut-être un autre, en vertu de la science et du pouvoir qui lui ont été donnés d'en haut.

5. Et quelles sont ces clefs? C'est la puissance d'ouvrir et de fermer; c'est le discernement entre ceux qu'il faut exclure ou admettre. Les trésors ne sont pas dans le serpent; ils sont en Jésus-Christ. Aussi le serpent n'a-t-il pu donner une science qu'il n'avait pas. Celui qui la possède l'a donnée. Le serpent pouvait-il avoir une puissance qu'il n'avait pas reçue; celui qui l'a reçue l'a eue. Le

[1] Gen., III, 5. — [2] Isaïe., XIV, 14. — [3] Galat., VI, 3. — [4] Rom., II, 5.

(A) C'est aussi la doctrine de saint Augustin au livre *des mérites des pécheurs*, ch. XVI : où il écrit : « *Les enfants qui meurent sans baptême seront dans une damnation très-douce.* » Voir encore son livre contre Julien, ch. XII : Saint Fulgence, liv. Ier. *De la vérité de la prédestination*, ch. XIV, et *de l'Incarnation*, ch. XXX.

[1] Philipp., II, 6.

Christ l'a donnée[1], Pierre l'a reçue, et comme la science ne l'a pas enflé, il n'a pas à craindre d'être précipité de sa puissance. Pourquoi? C'est que, ni d'un côté, ni de l'autre, il ne s'élève contre la science divine, puisqu'il n'a cherché dans ces biens que la science de Dieu même, bien différent de celui qui a agi artificieusement en sa présence, et dont le crime lui a été en exécration[2]. Comment aurait-il désiré autre chose que la science divine, puisqu'il s'intitule Apôtre de Jésus-Christ, selon la prescience de Dieu le Père[3]? Tout ceci soit dit au sujet du zèle que Dieu a déployé contre l'ange et l'homme coupables, car, en tous deux, il a trouvé la dépravation : et il a abattu, dans sa fureur et sa colère, tout ce qui s'élève contre la science de Dieu.

6. Il faut maintenant recourir au zèle de miséricorde, c'est-à-dire, au zèle qui ne s'enflamme pas, mais qui est envoyé en nous; car celui qui s'embrase est un zèle de justice, comme nous l'avons déjà dit; et il nous a assez effrayés par les exemples des châtiments qu'il a exercés. C'est pourquoi je chercherai un lieu de refuge contre la fureur du Seigneur : j'irai à ce zèle de bonté, dont les douces ardeurs expient avec tant d'efficacité. La charité n'a-t-elle pas une vertu expiatrice? Oui et une vertu souveraine, car j'ai lu qu'elle couvre la multitude des péchés[4]. Mais n'est-elle pas capable aussi d'abattre et d'humilier l'orgueil des yeux et du cœur? Assurément, car elle ne s'élève point, elle ne s'enfle pas. Si donc le Seigneur Jésus daigne venir à moi, ou plutôt en moi, non dans le zèle de sa fureur, ni même dans celui de sa colère, mais dans un esprit d'amour et de douceur, animé envers moi d'une jalousie toute divine, (qui convient plus à Dieu que la charité :) à cette marque, je reconnaîtrai qu'il n'est pas seul, mais que son Père est venu avec lui. Car qui a plus de tendresse qu'un père? Aussi n'est-il pas seulement appelé le Père du Verbe, mais encore le Père des miséricordes[5]. Car pardonner, faire grâce sont ses attributs naturels. Si je sens mon esprit s'ouvrir à l'intelligence des écritures, ou des paroles de sagesse s'échapper avec abondance du fond de mon cœur, si une infusion lumineuse me révèle des mystères, si le ciel m'ouvre son large sein pour verser en moi les pluies fécondes de la méditation, je ne doute plus de l'arrivée de l'Époux. Ce sont là les richesses du Verbe, et nous les recevons de sa plénitude. En outre, si je me sens tout pénétré de l'onction d'un zèle humble et dévot, si l'amour de la vérité connue engendre en moi la haine et le mépris de la vanité, la crainte que la science ne m'enfle, ou que les visites de Dieu ne m'élèvent; alors je reconnais la conduite paternelle de Dieu sur moi, et je ne doute plus de la présence du Père. Mais si je persévère à correspondre à une si grande bonté, par des sentiments et des actes dignes d'elle, en sorte que la grâce de Dieu ne me soit pas inutile, j'ai alors l'assurance que le Père et le Verbe font en moi leur demeure, l'un en me nourrissant, et l'autre en m'instruisant.

7. Quelle familiarité cette demeure doit engendrer entre l'âme et le Verbe! Et quelle confiance en résulte! Cette âme ne craindra pas, à mon avis, de s'écrier : *Mon bien-aimé est à moi* : puisque sentant qu'elle aime Dieu, et qu'elle l'a aimée avec passion, elle ne doute plus qu'elle n'en soit à son tour fortement aimée : et à l'application, le soin, la vigilance, avec lesquels elle cherche sans cesse à lui plaire, elle reconnaît, avec certitude, que tous ses mouvements se font en lui, se ressouvenant de sa promesse : *On vous mesurera avec la mesure dont vous aurez usé envers les autres* [1]. Toutefois, en épouse prudente, elle a soin de reconnaître la grâce qui lui a été accordée, car elle sait que son bien-aimé l'a prévenue. C'est pourquoi elle exprime d'abord et en premier lieu le soin qu'il a pris d'elle. *Mon bien-aimé est à moi, et moi à lui*. Par les propriétés qui sont en Dieu, elle reconnaît sans hésiter, que l'aimant elle en est aussi aimée. Et il en est ainsi. L'amour de Dieu produit l'amour de l'âme, et le soin qu'il a d'elle fait qu'elle s'occupe aussi de lui. Car, par je ne sais quel rapport naturel, lorsque l'âme peut une fois contempler la gloire de Dieu à découvert, elle lui devient aussitôt conforme, et se transforme aussitôt à son image. Dieu sera donc pour vous ce que vous serez pour lui. Avec le saint, il sera saint, et innocent avec l'innocent [2]. Pourquoi ne serait-il pas aussi aimant avec celui qui aime, en repos avec celui qui se repose, appliqué avec celui qui s'applique, empressé avec celui qui s'occupe?

8. Car il dit : *J'aime ceux qui m'aiment, et ceux qui veilleront dès le matin pour me chercher, me trouveront*[3]. Voyez-vous comme il ne vous assure pas seulement son amour, si vous l'aimez, mais aussi sa sollicitude, s'il vous voit occupé de lui? Si vous veillez, il veille aussi. Levez-vous au milieu de la nuit, devancez même les veilles, vous le trouverez et vous ne

[1] Math., XVI, 19. — [2] Ps. XXXV, 3. — [3] I Pierre, I, 1, 2. — [4] I Pierre, IV, 8. — [5] II Cor., I, 3.

[1] Math., VII, 2. — [2] Ps. XVII, 26. — [3] Prov., VIII, 17.

le préviendrez pas. Vous êtes téméraire, si en ce point, vous vous attribuez quelque chose avant lui, ou plus que lui. Il vous aime plus que vous ne l'aimez, et avant que vous ne l'aimiez. Si une âme sait cela, ou plutôt, parce qu'elle le sait, étonnez-vous donc qu'elle se glorifie de voir cette majesté s'occuper d'elle, comme si elle négligeait le reste des créatures : quand elle-même, oubliant tout autre intérêt, se conserve uniquement et inviolablement pour lui ? Mais il est temps de finir. Je dirai seulement aux spirituels qui sont ici, une chose qui pour sembler merveilleuse n'est pas moins véritable. L'âme qui voit Dieu le voit comme si elle était vue toute seule de lui. C'est dans cette confiance qu'elle dit qu'il est occupé d'elle, et elle de lui, car elle ne voit qu'elle-même et que lui. Vous êtes bon, Seigneur, à l'âme qui vous cherche. Vous allez à sa rencontre, vous l'embrassez, vous la traitez en Époux, vous son Seigneur, le Dieu élevé au-dessus de tout et béni dans les siècles. Ainsi soit-il.

SERMON LXX

Pourquoi l'Époux est appelé bien-aimé; de la vérité, de la mansuétude, de la justice et des autres vertus qui sont les lis au milieu desquels il se nourrit.

1. *Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis à celui qui se nourrit au milieu des lis*[1]. Qui peut accuser l'Épouse de présomption ou d'orgueil, parce qu'elle se dit en société avec celui qui se nourrit parmi les lis ? Quand il se nourrirait au milieu des astres, par cela même qu'il se nourrit, je ne vois pas ce qu'il y aurait de grand dans une amitié familière avec lui. Ce mot se nourrir, se repaître, indique une idée vulgaire et basse. En ajoutant que l'Époux se repaît au milieu des lis, l'Épouse se met encore mieux à couvert du reproche de témérité, car qu'est-ce qu'un lis ? Selon la parole du Seigneur : *C'est une herbe qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée au four*[2]. Quel est donc celui qui se nourrit de l'herbe des champs, comme l'agneau ou le petit de la génisse ? C'est en effet un agneau, c'est le veau gras. Mais peut-être observez-vous qu'ici les lis ne désignent pas sa nourriture, mais plutôt le lieu où il la prend : il n'est pas dit en effet, qu'il se repaisse de lis, mais *parmi les lis*. Soit. Il ne mange pas l'herbe à la façon du bœuf; néanmoins demeurer sur l'herbe, s'y coucher, comme l'être le plus vulgaire, qu'y a-t-il là de si excellent ? Et quelle gloire à l'Épouse d'avoir pour bien-aimé celui qui agit de la sorte ? Selon le sens littéral, la retenue de l'Épouse et la prudence de ses paroles se montrent assez; on voit qu'elle règle ses discours avec jugement, et qu'elle tempère la gloire des choses dont elle parle par la modestie des expressions dont elle les recouvre.

2. Elle n'ignore pas d'ailleurs que celui qui se nourrit est toujours le même, qu'il demeure parmi les lis, ou règne au-dessus des astres. Mais elle se complaît davantage à redire les actions humbles de son bien-aimé, par humilité d'abord, je l'ai dit; et surtout, parce qu'il a commencé à se nourrir quand il a commencé d'être son bien-aimé, ou plutôt il l'a été de tout temps. Car Celui qui dans les hauteurs du ciel est le Seigneur, sur la terre est le bien-aimé; il règne par-delà les astres : il aime parmi les lis. Il aimait aussi lorsqu'il était au-dessus des étoiles : il ne peut s'empêcher d'aimer puisqu'il est l'amour Mais tant qu'il n'est pas descendu jusqu'aux lis, et qu'on ne l'a pas vu s'y repaître il n'a pas été aimé, et n'est pas devenu le bien-aimé. Et quoi ? Il n'était pas aimé des patriarches et des prophètes ? J'y consens : mais ils ne l'ont aimé qu'après l'avoir vu, à leur tour, se repaître parmi les lis : comment n'auraient-ils pas vu celui qu'ils ont prévu ? A moins de pousser la simplicité jusqu'à s'imaginer que voir une chose en esprit, ce n'est pas la voir. Pourquoi donc les prophètes sont-ils appelés les *Voyants*, s'ils n'ont rien vu[1] ?

[1] Cantiq., II, 16. — [2] Math., VI, 28, 30.

[1] I Rois, IX, 9.

C'est pour cela qu'ils ont désiré voir celui qu'ils ne voyaient pas. Car ils n'auraient pu souhaiter voir des yeux du corps celui qu'ils n'auraient pas déjà vu en esprit. Mais je dis : Tous sont-ils prophètes? comme si tous avaient souhaité de le voir, ou que la foi eût été le partage de tous? Ceux qui l'ont vu étaient prophètes, ou ils ont cru les prophètes. Or avoir cru c'est avoir vu. Car, à mon avis, on ne se trompe pas en soutenant qu'on peut voir une chose en esprit, par la foi, et non pas seulement par l'esprit de prophétie.

3. En daignant donc descendre et se repaître au sein des lis, lui qui nourrit toute créature, il s'est rendu aimable, parce qu'il n'a pu être aimé avant d'être connu. Aussi quand l'Épouse fait mention de ce bien-aimé elle rappelle fort bien ce qui est le principe et la cause de la connaissance et de l'amour. C'est en un sens spirituel qu'il faut entendre cette réfection parmi les lis, car il serait ridicule de trouver ici un sens matériel. Nous établirons même que ces lis sont spirituels. Ne faudra-t-il pas examiner aussi de quoi le bien-aimé se nourrit, parmi ces lis? Est-ce des lis mêmes, ou d'herbes et de fleurs cachées parmi les lis? Et ce qui me paraît plus difficile, c'est qu'il est dit de l'Époux qu'il est nourri et non pas qu'il nourrit. Car qu'il nourrisse et paisse son troupeau, c'est ce dont on ne doute point, et ce qui n'est pas indigne de lui. Mais être nourri est une marque d'indigence, et il semble qu'on ne puisse guère dire cela de lui, même en un sens spirituel, sans faire injure à sa majesté. Je ne me souviens pas d'avoir jusqu'ici remarqué nulle part, en ce cantique, qu'il soit dit de l'Époux, qu'il est nourri : tandis qu'il y est dit, (et vous vous en souvenez comme moi,) qu'il paît. L'Épouse a demandé en effet, à voir le lieu où il paissait et reposait à l'heure de midi[1]. Ici l'Épouse dit qu'il est nourri, langage qu'elle n'avait pas encore tenu; et au lieu de demander qu'on lui montre l'endroit où il est nourri, elle le montre elle-même, et c'est parmi les lis. Elle connaît cet endroit : l'autre lui est inconnu; car elle ne saurait connaître également ce qui est sublime dans un lien sublime, et ce qui est humble ici sur la terre. C'est une grande tâche; c'est un lieu bien élevé, où l'Épouse elle-même n'a pu arriver encore.

4. Et c'est pourquoi il s'est anéanti jusqu'à se laisser nourrir, lui le Pasteur de tous : il a été trouvé au milieu des lis; et l'Église, qui est pauvre, l'ayant vu, l'a aimé dans cet état de pauvreté; il est devenu son bien-aimé par la ressemblance qu'il avait avec elle, et aussi à cause de la vérité, de la mansuétude et de la justice qui étaient en lui. Elle l'a aimé parce qu'il a accompli les promesses, remis les péchés, et jugé les démons avec leur prince. Il est donc apparu sous des traits qui méritaient l'amour, vrai par sa nature, doux aux hommes, juste pour eux. O Époux aimable, et digne d'être chéri de toutes les énergies du cœur! L'Église pourrait-elle tarder à se donner toute entière et avec un dévouement absolu à celui qui accomplit si fidèlement ses promesses, qui lui remet si généreusement ses péchés, qui la défend avec tant de justice? Il y avait longtemps que le prophète avait dit : *Servez-vous de votre beauté et de votre gloire comme d'un arc tendu*[1]. D'où lui vient cette beauté, cet éclat? Des lis, je pense. Quoi de plus beau qu'un lis? Aussi rien de plus charmant que l'Époux. Et quels sont les lis d'où il tire sa beauté? *Marchez,* dit le prophète, *et régnez par la vérité, la douceur et la justice*[2]. Voilà des lis, des lis nés de la terre, des lis qui couvrent la terre de leur éclat, qui s'élèvent au-dessus de toutes les fleurs de la terre, et dont le parfum efface celui de tous les aromates. C'est donc au sein de ces lis qu'est l'Époux; c'est d'eux qu'il emprunte son éclat et sa beauté. Car, selon l'infirmité de la chair, il n'avait ni grâce, ni apparence[3].

5. La vérité est un lis excellent, d'une vive blancheur et d'une odeur merveilleuse; aussi est-elle l'éclat de la lumière éternelle, la splendeur et la figure de la substance de Dieu[4]. C'est le lis que notre terre a produit sous une bénédiction nouvelle, et qu'elle a préparé, sous les yeux des peuples, comme une lumière destinée à éclairer les nations [5]. Tant qu'elle fût sous le poids de la malédiction elle ne produisit que ronces et épines. Mais aujourd'hui la Vérité, cette fleur des champs, ce lis des vallées, est sortie de la terre, sous la bénédiction du Seigneur [6]. Reconnaissez ce lis à son éclat : à peine commençait-il à fleurir qu'il frappait de sa lumière, au sein de la nuit, les yeux des pasteurs, selon ce que dit l'Évangile : *L'ange du Seigneur se tint près d'eux, et la clarté de Dieu les environna*[7]. L'Évangile a raison de dire, la *clarté de Dieu*. Ce n'était pas l'éclat de l'ange, mais celui du lis. Il y avait bien un ange auprès d'eux; mais c'était l'éclat du lis, et non celui de l'ange, qui les inondait jusqu'à Bethléem. Reconnaissez ce lis à son odeur, qui le fit connaître aux Mages si éloignés. Il est vrai une étoile leur apparut : mais ces hommes

[1] Cant., I, 6.

[1] Ps. XLIV, 5. — [2] Id., I, 5. — [3] Isai., LIII, 3. — [4] Sages., VII, 26. — [5] Luc, II, 31,32. — [6] Ps. LXXXIV, 12, 13, 2. — [7] Luc, II, 9.

sérieux ne l'auraient jamais suivie, s'ils n'avaient été intérieurement attirés par le parfum de ce lis naissant. Oui, la vérité est un lis dont l'odeur anime la foi, dont la splendeur illumine l'intelligence. Levez aussi maintenant vos yeux sur la personne du Seigneur, qui dit, en l'Évangile : *Je suis la Vérité*[1], et voyez avec quelle justesse la vérité est comparée au lis. Remarquez, si déjà vous ne l'avez fait, que du milieu de cette fleur, sortent comme de petites baguettes d'or, environnées de feuilles très-blanches harmonieusement disposées en couronne. Et en Jésus-Christ reconnaissez la divinité brillante comme l'or, couronnée de la pureté de la nature humaine, c'est-à-dire, le Christ, avec le diadème dont sa mère l'a couronné; car, avec celui qu'il tient de son Père, il habite une lumière inaccessible, et vous ne pourriez encore le voir en cet état. Mais nous parlerons plus tard de ce sujet.

6. Si la vérité est un lis, la mansuétude en est un autre; elle a la candeur de l'innocence et l'odeur de l'espérance, *puisqu'il reste plusieurs biens à l'homme pacifique*[2]. L'homme doux est plein d'espérance pour l'éternité et il est, ici-bas, un modèle éclatant de vie sociale. N'est-il pas un lis, lui qui brille par les services qu'il rend, et qui exhale le parfum de l'espérance? Ajoutez que, comme la vérité, la mansuétude est née de la terre; à moins de douter que l'Agneau dominateur de la terre[3], soit sorti de cette terre, cet Agneau qui a été conduit à la mort[3], sans même ouvrir la bouche. Avec la mansuétude, la justice est aussi sortie de la terre, selon cette parole du prophète : *Cieux faites descendre votre rosée, et que les nuées laissent pleuvoir le juste! Que la terre ouvre son sein et germe le Sauveur; et que la justice s'en élève en même temps*[4]*!* Que la justice soit un lis, l'Écriture nous l'apprend; rappelez-vous ces mots dits du juste : *il germera comme un lis, et il fleurira éternellement devant le Seigneur*[5]. Ce n'est pas une plante aujourd'hui verdoyante et demain jetée au four, puisque sa floraison est éternelle, et en présence de Dieu, dans le souvenir duquel le juste vivra à jamais, sans rien entendre de mal contre lui[6], c'est-à-dire, cette sentence qui enverra les pécheurs au feu de l'enfer. Pour qui la blancheur de ce lis ne brille-t-elle pas, sinon pour celui qui ne l'aime pas? C'est un soleil, mais ce n'est pas celui qui se lève sur les bons, et sur les méchants. Ceux qui s'écrieront un jour : *le soleil de la justice ne s'est pas levé sur nos têtes*[7], ne l'ont jamais vu. Tandis qu'ils l'ont vu tous ceux à qui il a été dit : *Le soleil de justice se lèvera pour vous qui craignez Dieu*[1]. La blancheur de ce lis est donc pour les justes; mais si son parfum se répand jusqu'aux méchants, ce n'est pas pour leur bien. Car nous avons entendu les justes dire : *Nous sommes en tout lieu la bonne odeur de Jésus-Christ; mais nous sommes aux uns une odeur de vie pour la vie, et aux autres une odeur de mort pour la mort*[2]. Quel est le scélérat qui n'approuve les sentiments de l'homme juste, bien qu'il n'en aime pas les actions? Et heureux s'il ne se condamne lui-même, en ce qu'il approuve! Or, il se condamne en donnant son suffrage au bien qu'il ne fait pas. Aussi, loin d'être heureux, il est misérable et condamné par son propre jugement. Quoi de plus malheureux que de trouver dans le parfum de la vie un message de mort? Que dis-je, un message? Un principe.

7. Il y a encore chez l'Époux beaucoup d'autres lis que ceux dont nous avons rencontré l'indication dans le prophète, la vérité, la mansuétude, la justice : et il vous sera aisé d'en cueillir de semblables dans le jardin si délicieux de l'Époux. Ils y abondent, et qui pourrait les compter, puisqu'il y a autant de lis que de vertus? Dans le Dieu des vertus le nombre des vertus peut-il être limité? Si donc en Jésus-Christ, avec la plénitude des vertus, on trouve en lui la plénitude des lis; s'il s'est appelé lis, peut-être est-ce parce qu'il est tout entier dans les lis, et que tout en lui est lis, sa conception, sa naissance, sa vie, ses discours, ses miracles, ses sacrements, sa passion, sa mort, sa résurrection et son ascension. Qu'y a-t-il en tout cela qui ne brille et n'embaume? Sa conception resplendit d'une lumière si vive par l'abondance des dons de l'Esprit-Saint, que la sainte Vierge même n'en aurait pas supporté l'éclat, si la vertu du Très-Haut ne l'eût protégée de son ombre. Sa naissance fut toute radieuse, par l'incorruptible virginité de sa mère; sa vie, par son innocence; ses paroles, par la vérité; ses miracles, par la pureté de son cœur; ses sacrements, par la bonté qu'ils cachent; sa passion, par ses souffrances volontaires; sa mort, par la liberté qu'il avait de ne pas mourir; sa résurrection, par la force qu'elle inspira aux martyrs, son ascension, par l'accomplissement de ses promesses. Quelle odeur de foi en chacun de ces mystères! Elle se répand encore aujourd'hui en nos cœurs, quoique nous n'en ayons vu ni la blancheur, ni l'éclat. Et bienheureux

[1] Jean, XIV, 6. — [2] Ps. XXXVI. — [3] Isaï., XVI, 1. — [4] Isaï., LIII, 7. — [5] Ibid., XLV, 8. — [6] Osée, XIV, 6. — [7] Ps. CXI, 7.

[1] Malach., IV, 2. — [2] II Cor., II, 15, 16.

ceux qui n'ont pas vu et qui cependant ont cru [1] ! Ma part, dans ces lis, est l'odeur de vie qui s'en échappe. Répandue en mes sens par l'organe de la foi, et avec une abondance proportionnée au nombre des lis mêmes, cette odeur adoucit mon exil et renouvelle sans cesse en mes entrailles le désir de la patrie.

8. Quelques-uns des compagnons de l'Époux ont aussi des lis, mais non en une telle abondance, car tous ont reçu avec mesure l'Esprit-Saint, ainsi que ses dons et ses grâces. L'Époux seul possède les richesses sans mesure [2], lui qui a tout sans mesure. Autre chose est avoir des lis, autre chose n'avoir que des lis. Parmi les fils de la captivité, donnez-moi donc quelqu'un assez innocent et assez saint pour couvrir la terre entière de pareilles fleurs ? Et l'enfant d'un jour n'est pas lui-même exempt de corruption [3]. Celui-là est grand qui peut tirer de sa terre trois ou quatre lis seulement, parmi des ronces et des épines si épaisses, germes malheureux de l'ancienne malédiction. Pour moi qui suis pauvre, je serai bien heureux si, à cette triste moisson d'iniquités et de vices, je réussis à force de soins et de culture, à soustraire assez de terrain pour y faire croître un lis, un seul lis, afin que celui qui se nourrit parmi les lis, daigne venir se nourrir en moi.

9. Mais un lis, c'est trop peu. Ma bouche a parlé de la pauvreté de mon cœur. Non, un ce n'est pas assez, il en faut au moins deux, la continence et l'innocence : l'une ne sauvera pas sans l'autre. En vain inviterai-je à l'une d'elles, quelle qu'elle soit d'ailleurs, l'Époux qui se repose non auprès d'un lis, mais *parmi les lis*. J'aurai donc soin d'avoir des lis, de crainte que l'Époux ne me reproche de n'en posséder qu'un, et dans sa colère, ne se détourne de son serviteur. Je mets en première ligne l'innocence, et si j'y puis joindre la continence, je m'estimerai riche en lis. Mais je me croirai roi si j'y puis encore ajouter la patience. A la vérité les deux premières vertus peuvent suffire, mais comme elles peuvent manquer dans les tentations (et la vie de la terre est une tentation continuelle [1]), il faut la patience, pour être leur protectrice et leur gardienne. Je pense qu'alors, si l'ami des lis vient, et nous trouve dans ces dispositions, il ne dédaignera pas de prendre sa nourriture en nous, et d'y faire la Pâque : car il trouvera une grande douceur, dans les deux premières vertus, et une grande sécurité, dans la troisième. Mais comment dire que celui qui nourrit tout est nourri ? Nous le verrons plus tard. Maintenant il est clair que non-seulement l'Époux paraît parmi les lis, mais qu'on ne le peut trouver que parmi ces lis, puisque tout ce qui le touche, et lui-même est lis, lui l'Époux de l'Église, Jésus-Christ notre Seigneur Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Jean, xx, 29. — [2] Ibid., iii, 34. — [3] Job, xiv, 4, 5, (selon les LXX.)

[1] Job, vii, 1.

SERMON LXXI

—

Des lis spirituels, c'est-à-dire des bonnes œuvres dont l'odeur est la conscience droite, et la couleur la réputation. Comment l'Époux nous mange et est mangé par nous. De l'unité de Dieu le Père avec le Fils et de celle de l'âme sainte avec Dieu.

1. La fin du discours précédent sera le commencement de celui-ci. L'Époux est donc un lis, mais pas un lis au milieu des épines ; celui qui n'a pas commis de péché n'a pas d'épines. Il a assuré que l'Épouse *est un lis entre les épines*. Car si elle dit qu'elle n'a pas d'épines, elle se trompe, et la vérité n'est pas en elle. Il s'est dit encore une fleur, un lis non pas néanmoins au milieu des épines; mais plutôt, *je suis*, dit-il, *la fleur des champs et le lis des vallées* [2]. Il ne parle pas d'épines, car il est le seul homme qui n'ait pas besoin de dire : *Je me suis retourné dans mon affection*,

[2] Cantiq., ii, 2, 1.

quand je me suis senti percé d'épines [1]. Il n'est donc jamais sans lis, parce qu'il est sans vices, toujours blanc et pur en tout, le plus beau des enfants des hommes [2]. Et vous qui écoutez, ou lisez ces paroles, ayez soin d'avoir aussi des lis chez vous, si vous êtes jaloux d'avoir pour hôte le Dieu qui se plaît parmi ces fleurs. Que l'innocence et le parfum répandus sur vos actions, vos goûts, vos désirs les transforment en lis. Nos œuvres, en effet, ont un incarnat, et un arôme. Dans les esprits pas plus que dans les corps, la couleur ne se confond avec l'odeur. La couleur c'est la conscience; l'odeur, c'est la réputation. *Vous avez rendu mauvaise notre odeur devant Pharaon et ses serviteurs* [3] disaient les juifs, en parlant de l'opinion qu'on avait d'eux. Ce qui donne la couleur à vos actions, c'est l'intention du cœur et le jugement de la conscience. Les vices sont noirs, et la vertu est blanche. La parole du Seigneur touchant *l'œil méchant et l'œil lumineux* demeure [4]; il a tracé des limites fixes entre la blancheur du bien et la noirceur du mal; il a séparé la lumière des ténèbres : donc ce qui émane d'un cœur pur et d'une bonne conscience est vertu. Si la bonne réputation suit la vertu, c'est un lis; parcequ'il n'y manque ni l'éclat, ni le parfum lis.

2. Si la réputation ne rend pas la vertu plus grande, elle la rend cependant plus belle et plus illustre. Mais si la conscience recèle quelque tache, ce qui en sortira en portera la marque. Le vice de la racine se communique à la branche : et tout ce qu'une racine viciée produira, paroles, actions, prières, malgré tous les applaudissements de la renommée, ne mérite pas le nom de lis. Tout cela peut avoir de l'odeur, mais manque de couleur. Comment y aurait un lis sous les souillures de l'impureté? La renommée ne saurait transformer en vertu ce que la conscience déclare être vice. La vertu pourra se contenter de la pureté de la conscience, quand le parfum de la réputation ne s'exhalera pas ; mais ce parfum n'excusera jamais le vice d'une conscience souillée. Néanmoins l'homme doit toujours s'efforcer d'avoir les biens de la vertu, non-seulement devant Dieu, mais devant les hommes [5], afin d'être vraiment un lis.

3. Il est une autre blancheur de l'âme, c'est l'indulgence de Dieu qui lui fait dire par le prophète : *quand vos péchés auraient le rouge de l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige; et ils seraient rouge comme le vermillon, qu'ils deviendraient semblables à la blanche laine* [1]. Il y a encore la blancheur dont se revêt celui qui donne joyeusement. En effet, considérez cet homme charitable que le prophète dépeint, cet homme miséricordieux envers le prochain et qui l'assiste [2], ne vous semble-t-il pas que sa bonté répand sur ses traits et sur ses œuvres la blancheur de la piété? Au contraire celui qui donne avec tristesse et contrainte, porte sur son front une couleur sombre qui rejaillit jusque sur ses actes. C'est pourquoi Dieu aime celui qui donne avec joie [3]. A-t-il le même sentiment pour celui qui donne avec tristesse? Non. Et lui qui regarda Abel, à cause de la blancheur de son allégresse, détourna ses yeux de Caïn, dont le visage était abattu par la tristesse et la jalousie [4]. Voyez quelle doit être la couleur de la tristesse, ou de la jalousie qui détourne ainsi de nous les regards de Dieu? Un poëte a gracieusement exprimé cette joyeuse blancheur qui colore un bienfait, lorsqu'il a dit : *Mais surtout il leur fit bon visage* [5]. Et Dieu n'aime pas seulement celui qui donne gaîment, mais celui qui donne avec simplicité [6]. La simplicité est encore une blancheur de l'âme, nous le prouvons par le vice contraire; car la duplicité est un défaut ; je ne dis pas assez, c'est une tâche. Qu'est-ce que la duplicité, sinon un artifice? Or celui qui, devant Dieu, agit avec artifice s'attire sa haine et sa colère [7]. C'est pourquoi bienheureux celui à qui Dieu n'imputera pas le péché, et dont le cœur est exempt de dissimulation [8]! Le Seigneur a parfaitement flétri en peu de mots, le déguisement et la tristesse : *Ne soyez pas*, dit-il, *tristes comme les hypocrites* [9]. L'Époux étant vertu, se plaît dans ces vertus; comme il est lis, il séjourne volontiers parmi les lis; et enfin comme il est blancheur, il aime ceux qui sont revêtus de cette couleur.

4. Peut-être est-ce là le sens de cette expression, se repaître au milieu des lis, c'est-à-dire, se réjouir de l'éclat et du parfum des vertus. Jadis il se repaissait corporellement chez Marie et Marthe, quand assis, même physiquement, au sein des lis (je parle de ces saintes femmes, véritables lis), il se complaisait dans leur dévoûment et leurs vertus. Si alors était entré un prophète, un ange, ou tout autre personnage spirituel, qui eût connu sa Majesté, n'eût-il pas été saisi de stupeur à la vue de tant de bonté et de familiarité envers ces âmes pures et chastes sans doute,

[1] Ps. xxxi, 4. — [2] Ibid., xliv, 3. — [3] Exod., v, 21. — [4] Math., vi, 22, 23. — [5] Rom., xii, 17.

[1] Isaï., i. 18. — [2] Ps. cxi, 5. — [3] II Cor., ix, 7. — [4] Gen., iv, 4, 5, — [5] Ovide. Métamorph., liv. VIII. — [6] Rom. xii, 8. — [7] Ps. xxxv, 3. — [8] Ibid., xxxi, 2. — [9] Math., vi, 16.

mais encore engagées dans un corps, envers un sexe si infirme? Et le spectateur de cette scène n'aurait-il pas été en droit de rendre ce témoignage : je l'ai vu non-seulement demeurer au milieu des lis, mais s'y nourrir? C'est ainsi que l'Époux s'est nourri au sein des lis, et selon l'esprit, et selon la chair. Je crois qu'à son tour il les nourrissait spirituellement. Mais comment, pendant que ces femmes le nourrissaient, en étaient-elles donc nourries elles-mêmes? Comment, dis-je, rassurait-il leur timidité, charmait-il leur humilité, répandait-il sur leur zèle une onction pénétrante? Vous avez vu qu'en lui se repaître c'est repaître les autres. Voyez maintenant si repaître les autres n'est point, pour lui se repaître lui-même? *Seigneur qui me nourrissez dès ma jeunesse* [1], dit le saint patriarche Jacob. C'est un bon père de famille, qui a soin des gens de sa maison, surtout aux jours mauvais, qui les nourrit, durant la famine, du pain de vie et d'intelligence, et les alimente ainsi pour la vie éternelle. Mais tout en nous alimentant, il se nourrit lui-même, et les mets, dont il fait ses délices sont nos progrès : car la joie du Seigneur, c'est notre force.

5. Ainsi l'Époux en nourrissant est nourri, et après s'être nourri, il nous nourrit à son tour, il nous soutient de ses joies spirituelles, et il se réjouit de nos progrès; sa nourriture, c'est ma pénitence, c'est mon salut, c'est moi. Ne mange-t-il pas la cendre comme du pain? Et moi pécheur, je suis cendre et je suis mangé par lui! Je suis broyé quand il me reprend, absorbé quand il m'instruit, élaboré quand je suis changé, digéré quand je suis transformé; je lui suis uni quand je lui deviens semblable. Ne vous étonnez pas de tout ceci; il nous mange, et il est mangé par nous, afin que nous lui soyions enchaînés par des nœuds plus étroits. Jamais nous ne lui sommes mieux unis. Car si je le mange sans être mangé, il est en moi, mais je ne suis pas en lui; si je suis mangé sans le manger, je suis en lui, mais lui n'est pas en moi : entre nous pas d'union parfaite. Qu'il me mange donc afin de m'avoir en lui, qu'il soit mangé de moi afin d'être en moi ; ainsi l'union sera entière et solide, puisque je serai en lui, et lui en moi.

6. Voulez-vous que je m'explique par une analogie ? Élevez vos regards vers une harmonie plus sublime assurément, mais pourtant semblable. Si l'Époux était dans le Père, sans que le Père fût en lui; ou, si le Père était en lui, sans que lui fût en son Père, j'ose le dire, leur unité serait imparfaite, si même il y avait unité. Mais comme il est dans le Père, et le Père en lui, rien ne manque à l'unité, et le Père et l'Époux sont véritablement un. Ainsi l'âme, dont le bonheur est d'être attachée à Dieu [1], ne doit s'estimer parfaitement unie à l'Époux, que lorsqu'elle le sent demeurer en elle, et elle en lui. Ce n'est pas que, même alors, elle soit une avec Dieu, comme le Père et l'Époux sont un; bien que *celui qui adhère au Seigneur soit un même esprit avec lui* [2]. J'ai bien lu l'un, mais pas l'autre. Je ne dis pas moi qui ne suis rien, mais personne, (sinon un insensé) : personne, sur la terre ou au ciel, n'oserait employer cette parole du Fils unique et dire : *moi et mon Père nous sommes un* [3]. Cependant cendre et poussière, m'appuyant sur l'autorité des écritures, je ne crains pas de dire, que je suis avec Dieu un seul esprit; si toutefois ma personnelle expérience m'a appris que je suis uni à Dieu, comme ceux qui demeurent dans la charité, et en qui Dieu demeure, qui se sont nourris de Dieu, et sont consumés par lui. C'est de cette union qu'il est dit, je crois : *Celui qui adhère à Dieu est un même esprit avec lui.* Eh! quoi! Le Fils dit : *Moi je suis dans mon Père et mon Père est en moi* [4], *et nous sommes un* [5]; et l'homme dit : je suis en Dieu, et Dieu est en moi, et nous sommes un seul esprit!

7. Mais pour être l'un en l'autre, et être un, le Père et le Fils se mangent-ils, de la même manière que Dieu et l'homme se pénètrent mutuellement par une manducation réciproque, d'où résulte que, s'ils ne sont pas un, ils ne forment pourtant qu'un esprit? Ne le croyons pas. Ce n'est ni la même manière d'exister l'un dans l'autre, ni la même unité. Cette diversité d'unité est insinuée par ces mots un et une même chose. On ne peut pas dire du Père et du Fils qu'ils ne sont qu'un ; ni de Dieu et de l'homme qu'ils ne sont qu'une même chose. Si vous voyez juste, et l'occasion vous rendra plus clairvoyant encore, vous observerez que par *une même chose* (*unum*) on désigne ici l'unité de substance et de nature ; et par *un*, (*unus*) l'unité aussi, mais unité bien différente, car entre les substances et les natures, l'homme et Dieu, chacun a sa nature et sa substance propres, tandis que le Père et le Fils n'en ont qu'une qui est la même. L'autre unité, si vous la comparez à cette unité souveraine n'est pas unité. Comment le serait-elle avec des natures distinctes et des substances différentes? Cependant, on nous le déclare, l'âme

[1] Gen., XLVIII, 15.

[1] Ps. LXXII, 28. — [2] I Cor., VI, 17. — [3] Jean, X, 30. — [4] Id., XIV, 11. — [5] Id., X, 30.

attachée à Dieu est avec lui un seul esprit. La pluralité ne détruit pas cette unité, qui résulte, non de la confusion des natures, mais de l'accord des volontés. C'est pour cela que plusieurs cœurs, plusieurs âmes ne forment, dit-on, qu'un cœur et qu'une âme, selon ce qui est écrit : *La multitude des croyants ne formait qu'un cœur et qu'une âme*[1]. Telle est cette unité.

8. Mais quel rapport a-t-elle avec cette autre unité qui ne résulte pas de l'union, et qui est éternelle? Elle n'est pas comme celle-ci, le produit d'une manducation mutuelle qui ne se fait pas. Elle est. Ici point de conjonction, de composition, ni de procédé analogue qu'exclut l'idée d'unité. Entre le Père et le Fils, la nature, l'essence, la volonté ne sont pas seulement une, mais une même chose. Car leur être, c'est leur nature, leur volonté, c'est leur essence et leur nature. Impossible donc de dire que l'unité du Père et du Fils résulte de natures, d'essences, de volontés qui n'existent pas en eux; impossible aussi de dire que cette volonté résulte, s'engendre, puisqu'elle est. Elle n'est pas factice, mais native. Le Père et le Fils sont l'un en l'autre, par un mode non seulement inexprimable, mais incompréhensible qui les rend capables de se contenir mutuellement, mais d'une capacité qui ne se peut diviser, capacité sans participation, car, ainsi que l'Église le chante : Dans le Père est le Fils tout entier, et le Père est tout entier dans le Verbe [2]. Le Père est dans le Fils en qui il met toujours ses complaisances : et le Fils est dans le Père duquel il naît éternellement et dont il n'est jamais séparé. Par la charité l'homme est en Dieu, et Dieu dans l'homme, selon l'expression de saint Jean : *Celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu et Dieu en lui*[3]. Ici existe un rapprochement par lequel deux êtres existent dans un même esprit, ou plutôt n'en forment qu'un. Voyez-vous la différence? Consubstantialité ou accord de volonté, ce n'est pas la même chose. Du reste, si vous y avez fait attention, cette différence d'unité est assez marquée par les mots *un* et *une même chose*. Car on ne peut pas dire que le Père et le Fils sont un, ni que Dieu et l'homme ne sont qu'une même chose. La première expression est inadmissible, car l'un est père et l'autre est fils : cependant ils ne sont qu'une même chose, puisqu'ils ont la même substance. Au contraire l'homme et Dieu n'ont ni la même substance, ni la même nature ; on ne peut dire, par conséquent, qu'ils sont une même chose; mais ils sont certainement et vraiment un même esprit, si l'amour les unit. Cette sorte d'unité est produite moins par l'union des essences, que par la fusion des volontés.

9. Voilà, je crois, suffisamment exposées non-seulement la diversité, mais la disparité des unités, l'une consistant dans l'unité d'essence, l'autre en essences différentes. Quoi de plus éloigné que l'unité de ce qui est essentiellement, et l'unité qui est engendrée par la pluralité? Ainsi, comme je l'ai observé, une ligne de démarcation est tracée par les mots un et une même chose. *Une même chose* (*unum*) précise l'unité d'essence dans le Père et le Fils. Un (*unus*) indique entre Dieu et l'homme, au lieu de cette unité, une pieuse conformité d'affection. Avec une addition cependant, on peut dire, sans blesser l'orthodoxie, que le Père et le Fils sont un, par exemple, un Dieu, un Seigneur, et généralement tout ce qui a rapport à l'essence, mais non à la personne. En eux, en effet, on ne rencontre ni divinité, ni majesté différentes, pas plus que substances, essences, ou natures diverses. Toutes ces choses à les bien envisager, ne sont ni différentes ni divisées en eux; elles sont une même chose. Je m'exprime mal, elles sont un avec eux. Mais qu'est-ce que cette unité qui de plusieurs cœurs et plusieurs âmes ne fesait, comme nous le lisons, qu'un cœur et qu'une âme? Sous le nom d'unité, n'entendez rien de comparable à celle qui n'unit pas les nombres, mais exprime l'unité vraie. Elle est unique et souveraine l'unité qui n'est pas le produit de l'union, et qui est éternelle. Elle n'est pas engendrée par une manducation qui n'a pas lieu; on ne l'engendre même pas, elle est. Elle ne provient pas davantage d'une conjonction quelconque des essences, ou du consentement des volontés, qui n'existent pas. Nous l'avons dit, ils ont et la même essence et la même volonté. Or là où il y a unité, il n'existe ni consentement, ni conjonction, ni rapprochement, ni rien de pareil. Il faut au moins deux volontés pour qu'il y ait consentement, et deux essences pour qu'il y ait union et conjonction produites par le consentement. Rien de tel dans le Père et le Fils, puisqu'ils n'ont ni deux essences, ni deux volontés. Ils n'en ont qu'une, ou plutôt, comme je me souviens de l'avoir dit précédemment, ces deux choses n'en forment qu'une, en eux et avec eux. Ainsi demeurant l'un en l'autre, d'une façon incompréhensible et immuable, ils sont véritablement et simplement un. Si cependant on dit qu'entre le Père et le Fils, il

[1] Act., IV, 32. — [2] Hymne de la férie du lundi à Matines. — [3] I Jean, IV, 16.

existe accord, je n'y contredis pas, pourvu qu'on entende parler ici non des volontés, mais de l'unité de volonté.

10. Dieu et l'homme existant avec leurs volontés et substances propres et étant séparés par elles, c'est d'une autre façon que nous entendons qu'ils demeurent l'un en l'autre; ils ne confondent pas leurs substances, ils unissent leurs volontés. Leur union c'est leur communion de volonté, leur accord dans la charité. Heureuse union, si vous l'éprouvez! Union nulle si vous la comparez! Celui qui en avait l'expérience s'écriait : *Il m'est bon de m'attacher à Dieu* [1]. Oui bon, si vous vous y attachez totalement. Mais qui donc est pleinement attaché à Dieu, sinon celui, qui demeurant en Dieu, comme un être chéri de lui, attire à son tour Dieu en lui à force d'amour? Quand ils sont parfaitement unis entre eux, (et ils le sont quand une mutuelle et intime charité les fond jusqu'aux entrailles) alors disons-le hardiment, Dieu est dans l'homme et l'homme est en Dieu. L'homme est en Dieu de toute éternité, éternellement aimé de lui, si toutefois il est de ceux qui disent : *Il nous a aimés et chéris en son fils bien-aimé avant la création du monde* [2]. Et Dieu est en l'homme depuis qu'il en est aimé. S'il en est ainsi l'homme est toujours en Dieu. Mais Dieu n'est pas toujours dans l'homme. Et il ne peut résider dans un homme que celui-ci ne soit en Dieu. Il ne peut demeurer dans la charité, aimât-il pour un temps celui qui n'est pas aimé. Et celui qui est aimé peut ne pas aimer encore. Sinon que signifierait ce texte : *il nous a aimés le premier* [3]? Mais lorsqu'il se met à aimer celui qui déjà était aimé, alors l'homme est en Dieu, et Dieu en l'homme. Celui qui n'aime jamais évidemment n'a pas été aimé, et par conséquent il n'est pas en Dieu, ni Dieu en lui. Ceci soit dit pour différencier l'union du Père et du fils de celle qui attachant une âme à Dieu fait qu'elle est un même esprit avec lui. Comme on lit de l'homme demeurant dans la charité, qu'il demeure en Dieu, et Dieu en lui; et du fils qu'il est dans le Père et le Père en lui; on pourrait confondre les prérogatives de l'adopté avec celles du fils unique.

11. Ces réflexions terminées, revenons à celui qui se nourrit au milieu des lis, car ça été là le point de départ de cette digression. A-t-elle été oiseuse? Vous en jugerez. J'avais déjà donné de ce passage deux interprétations. Ou l'Époux se nourrit des vertus des âmes pures, lui qui est vertu et pureté : ou bien, il reçoit les pécheurs à la pénitence en son corps, qui est l'Église : et pour se les incorporer, il s'est fait pécheur, lui innocent de tout péché, afin de détruire le corps de péché auquel ont appartenu les pécheurs, et afin de les justifier gratuitement par sa justice.

12. Je vous exposerai un troisième sens qui s'offre à moi : il suffira, je pense, sinon à éclaircir ce passage, du moins à finir ce discours. La Parole de Dieu est vérité, ainsi que l'Époux : vous savez cela. Écoutez-le. Lorsqu'on écoute cette Parole sans lui obéir, elle demeure vide, affamée, triste; elle se plaint d'avoir été proférée inutilement. Si vous lui obéissez, elle semble croître, prendre une sorte de corpulence, parce que l'action s'est jointe à la parole, pour la refaire et la ranimer par les fruits d'obéissance et de justice. C'est pourquoi il est dit dans l'Apocalypse: *Je me tiens à la porte et je frappe: si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre, j'entrerai chez lui, et je mangerai avec lui et lui avec moi* [1]. Il semble que Dieu approuve ce sens, dans un prophète, quand il dit que sa parole ne reviendra pas à lui stérile, mais qu'elle réussira, et atteindra son but [2]. *Elle ne reviendra pas à moi inutile*, ou vide, mais heureuse en tout, elle sera rassasiée des œuvres de ceux que l'amour lui attachera. Dans le langage vulgaire on dit qu'une parole est remplie lorsqu'elle est accompagnée de l'effet : ce qui veut dire qu'elle reste comme maigre et affamée jusqu'à ce que cet effet ait été obtenu.

13. Mais écoutez le Verbe vous dire lui-même de quel aliment il se nourrit. *Ma nourriture*, dit-il, *c'est de faire la volonté de mon Père* [3]. C'est la parole même du Verbe qui nous indique que sa nourriture c'est toute bonne œuvre, si toutefois il la trouve au milieu des lis, c'est-à-dire des vertus. La trouve-t-il ailleurs, si bonne que paraisse cette nourriture, il n'y touchera pas, lui qui se nourrit parmi les lis. Par exemple, il n'agrée pas l'aumône donnée par la main du voleur ou de l'usurier, ni même celle de l'hypocrite qui sonne de la trompette devant lui, afin de s'attirer les louanges des hommes. Il n'exauce pas celui qui aime à prier aux coins des places pour être vu des hommes [4]. La prière du pécheur lui est abominable [5]. C'est en vain qu'il offre à l'autel son présent celui qui sait que son frère a quelque chose contre lui [6]. Dieu ne regarda pas les offrandes de Caïn [7], parce qu'il était jaloux de son frère. Au témoignage du

[1] Ps. LXXII, 28. — [2] Ephés., I, 6, 4. — [3] Jean, IV, 10.

[1] Apoc., III, 20. — [2] Isaï., LV, 12. — [3] Jean, IV, 34. — [4] Math., VI, 2, 5. — [5] Prov. XXVIII, 9. — [6] Math., V, 23 24. — [7] Gen., IV, 5.

prophète il a même en abomination les sabbats, les néoménies et les sacrifices des juifs, au point qu'il déclare ouvertement les haïr en son âme. *Lorsque vous veniez en ma présence,* dit-il, *qui a exigé de vos mains ces choses?* Ces mains n'exhalaient pas les parfums du lis, c'est pourquoi il en repoussait l'offrande, Celui qui acoutume de se nourrir au milieu de ces fleurs, et non parmi les épines. Et n'étaient-elles pas même chargées d'épines les mains desquelles il disait : *Vos mains sont pleines de sang* [1]? Les mains d'Esaü étaient couvertes de poils semblables à des épines : c'est pourquoi elles n'ont point été admises à servir le Saint.

14. Je crains que parmi nous il ne s'en trouve dont l'Époux n'agrée pas les présents, parce qu'ils n'exhalent pas ces parfums du lis. Car si je jeûne, en suivant ma volonté, l'Époux n'aime pas un jeûne pour lui sans attrait, car au lieu du lis de l'obéissance il sent le vice de la volonté propre. Je dois en dire autant du silence, des veilles, de l'oraison, de la lecture, et du travail des mains, en un mot de toutes les observances monastiques accomplies selon la volonté propre, plutôt que selon la soumission due aux supérieurs. Toutes bonnes qu'elles sont, ces observances ne prendront pas place parmi les lis, c'est-à-dire les vertus : mais celui qui agit de la sorte s'entendra dire par le prophète : *Est-ce là le service que j'ai choisi?* dit le Seigneur : et encore : *Dans vos meilleures actions on trouve votre volonté* [1]. C'est un grand mal que cette volonté, qui fait que vos bonnes œuvres cessent d'être bonnes. Que ces œuvres deviennent donc lis, car rien de ce qu'a souillé la volonté propre ne sera goûté de celui qui se nourrit parmi les lis. C'est la sagesse qui obtient tout à cause de sa pureté, dans laquelle ne se rencontre rien de souillé [2]. L'Époux aime donc à se nourrir parmi les lis, c'est-à-dire, dans les cœurs purs et sans tache. Jusques à quand? *Jusqu'à ce que le jour se lève, et que les ombres déclinent.* C'est ici un lieu couvert d'ombres épaisses. N'entrons dans la profonde forêt de ce mystère qu'à la clarté du jour. Déjà pendant que je prolonge cet entretien, le jour lui-même a baissé, et nous contraint à nous éloigner de ces lis. Je ne succombe pas à la longueur d'un discours à qui le parfum des lis ôterait tout ennui. Il me reste à dire un mot sur le texte, mais un mot caché et mystérieux comme tout ce qui touche à ce chant. Celui qui révèle les mystères nous assistera, je l'espère, lorsque nous frapperons à sa porte. Il ne fermera pas les lèvres qui parlent de lui, l'Époux qui a coutume d'ouvrir ce qui est fermé, l'Époux de l'Église, Jésus-Christ notre Seigneur le Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi-soit-il.

[1] Isai., I, 13-15. — [2] Cantiq., II, 16, 17.

[1] Isaïe., LVIII, 3-5. — [2] Sages., VII, 24, 25.

SERMON LXXII

Quel est le jour qui se lève? Quelles sont les ombres qui déclinent? Exposition des divers jours de l'homme. Un jour brillant attend les justes qui vivent dans la lumière; une nuit éternelle est réservée aux impies livrés aux œuvres de ténèbres.

1. *Mon bien-aimé est à moi et moi à lui : il se nourrit parmi les lis, jusqu'à ce que se lève le jour et que les ombres déclinent* [2]. J'ai à traiter seulement de la dernière partie de ce texte, et, en commençant, j'hésite à laquelle des deux parties précédentes je dois la rattacher : car je puis la rapporter à toutes les deux. Si vous lisez : *Mon bien-aimé est à moi, et moi à lui, jusqu'à ce que le jour s'élève et que les ombres déclinent*, interposant seulement ces mots *qui se nourrit parmi les lis* : ou si vous suivez la lettre du texte, *qui se nourrit au milieu des lis jusqu'à ce que le jour se lève et que les ombres déclinent :* ces deux leçons sont admissibles. Le mot *jusqu'à ce que* est-il joint au premier membre de la phrase; il faut l'entendre dans le sens d'inclusivement : s'il est rattaché au second, il faut le prendre dans le sens

d'exclusivement : car supposons que l'Époux veuille indiquer qu'il cesse de se nourrir parmi les lis dès que le jour se lève, cesserait-il pour cela d'appliquer son attention sur l'Épouse et elle de porter la sienne sur l'Époux? Non, ils persévèrent éternellement dans ces relations mutuelles : relations d'autant plus heureuses qu'elles seront plus vives, et d'autant plus ardentes qu'elles seront plus libres. Entendons ce *jusqu'à ce que* comme celui de saint Matthieu quand il a dit que Joseph ne connut pas Marie, *jusqu'à ce qu'elle mît au monde son premier-né* [1] : il ne la connut pas non plus ensuite : ou, comme dans cet endroit du Psalmiste : *Nos yeux sont levés vers le Seigneur notre Dieu, jusqu'à ce qu'il ait pitié de nous* [2] : ils ne s'en détourneront pas lorsque Dieu commencera d'être touché : ou encore, comme dans ces mots de Jésus-Christ aux apôtres : *Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation du siècle* [3]. Car après la fin du monde, il ne cessera pas d'être avec eux. Tel est le sens de ce passage si vous rapportez *jusqu'à ce que*, à ces mots : *Mon bien-aimé est à moi et moi à lui.* Si, au contraire, vous préférez le rattacher à ces autres mots, *qui se nourrit parmi les lis*, le sens est différent : il serait difficile de montrer comment le bien-aimé cesse de se nourrir, quand le jour se lève, car si le jour est celui de la résurrection, n'aura-t-il pas plus de joie à se nourrir au milieu des lis devenus alors plus abondants? Tout ceci a pour but de montrer la suite du texte.

2. Maintenant remarquez avec moi que dans le royaume étincelant de lis, au milieu duquel l'Époux fait ses délices, on ne pourra pas dire qu'il soit nourri comme auparavant. Où sont en effet les pécheurs que le Christ puisse s'incorporer, les mangeant et les broyant, si j'ose dire, sous les dents d'une austère discipline, par l'affliction de la chair, et la contrition du cœur? Le Verbe Époux n'a plus à tirer sa nourriture de quelques actes d'obéissance, là où tout est repos, contemplation, amour. Sa nourriture est de faire la volonté de son Père, mais ici-bas et non là-haut. Comment faire ce qui est déjà fait? Or il est évident que cette volonté est pleinement accomplie. C'est présentement qu'il faut montrer à tous les saints combien la volonté de Dieu est bonne, agréable, parfaite. Cela étant fait, il ne reste plus rien à faire; il reste à jouir et non à agir, à expérimenter, et non à travailler, à vivre de cette volonté et non plus à s'exercer en elle. N'est-ce pas d'elle, qu'instruits par le Seigneur, nous demandons instamment qu'elle s'accomplisse sur la terre comme au ciel [1], afin d'en goûter les fruits, sans ressentir les fatigues de l'action? Le Verbe Époux n'aura donc plus besoin de la nourriture des œuvres, puisque la nécessité des œuvres aura disparu, là où tous possèderont la plénitude de la sagesse : et il est dit que ceux qui se modèrent dans l'action acquerront la sagesse [2].

3. Voyons maintenant si ce que nous disons est solide, conforme au sens adopté par quelques interprètes et d'après lequel se nourrir parmi les lis c'est se réjouir de la beauté des vertus. Nous n'avons pas omis cette interprétation parmi d'autres encore. Disons-nous donc, ou qu'alors il n'y aura pas de vertus, ou que l'Époux ne les aimera plus? Ces deux opinio ns sont insensées. Songeons plutôt que l'Époux peut-être s'en réjouira d'une autre façon. Il est certain qu'il goûte encore des joies, mais peut-être seront-elles plutôt un breuvage pour lui qu'une nourriture. Présentement, dans ce corps, notre vertu n'est ni assez épurée, ni assez suave et limpide pour lui servir de breuvage. Mais celui qui désire le salut de tous les hommes est patient, et de cette vertu, dont il ne peut encore tirer un breuvage, il fait habilement un mets agréable à manger. Une heure viendra où la vertu sera aisée à pratiquer, où la dent n'aura plus à la presser laborieusement; elle ne fatiguera plus celui qui la mangera; elle réjouira celui qui la boira sans effort : elle ne sera plus nourriture, mais breuvage. Vous en avez la promesse dans l'Évangile : *je ne boirai plus de ce fruit de la vigne*, dit Jésus-Christ, *jusqu'à ce que je le boive de nouveau, avec vous, dans le royaume de mon père* [3]. Ici nulle mention de nourriture. Il est dit aussi, dans le prophète, qu'il est *comme le puissant enivré par le vin* [4]. Il n'est plus question de nourriture. Initiée à ce mystère l'Épouse après avoir déclaré que l'Époux se nourrit parmi les lis, où elle l'a trouvé, fixe le terme durant lequel il usera de cette condescendance; ou plutôt elle reconnaît que ce terme est fixé et le proclame disant : *Jusqu'à ce que le jour se lève et que les ombres s'inclinent.* Elle savait qu'après cela, il s'abreuverait de vertus au lieu de s'en nourrir. C'est une chose convenable, en effet et ordinaire, de boire après avoir mangé. Ainsi celui qui mange ici-bas boira au ciel, avec une suavité proportionnée à sa sécurité : il absorbera ce qu'aujourd'hui il semble n'élaborer qu'avec peine et difficulté.

4. Considérons maintenant ce jour, ces

[1] Math., I, 25. — [2] Ps. CXXII, 2. — [3] Math., XXVIII, 20.

[1] Math., VI, 10. — [2] Eccli., XXXVIII, 25. — [3] Math., XXVI, 29. — [4] Ps. LXXVII, 65.

ombres dont il est ici parlé : quel est ce jour? quelles sont ces ombres? Comment l'un se lève-t-il? Comment les autres déclinent-elles? Cette expression : *Jusqu'à ce que le jour souffle*, est remarquable. Si je ne me trompe, elle ne se trouve nulle part ailleurs. Respirer, souffler se dit du vent, non du temps. L'homme respire, ainsi que tous les animaux et l'air sans cesse attiré entretient en eux la vie. Et qu'est-ce que l'air, sinon le vent? L'Esprit saint souffle et c'est de là qu'il tire son nom. Comment le jour qui n'est ni vent, ni esprit, ni être vivant, peut-il souffler? Encore ne souffle-t-il pas seulement : il est dit expressément qu'il aspire. L'autre expression *jusqu'à ce que les ombres s'abaissent* n'est pas moins singulière. Au lever de la lumière corporelle et sensible, les ombres ne s'abaissent pas seulement; elles disparaissent. Cherchons donc l'explication de ces choses en dehors des réalités matérielles. Si nous trouvons un jour et des ombres spirituels, alors ce jour qui souffle et aspire, ces ombres qui s'abaissent se comprendront plus aisément. Celui qui dans ce jour, dont le prophète dit : *Un jour dans vos tabernacles est meilleur que mille* [1], voit un jour ordinaire verra partout des corps. Il y a aussi un jour pris en mauvaise part, et que les prophètes ont maudit [2]. Mais loin de nous la pensée de trouver ici un de ces jours visibles que le Seigneur a faits. Il s'agit d'un jour tout spirituel.

5. Qui ne verra une ombre spirituelle dans celle qui a couvert Marie concevant le Christ [3] et dans celle qui est ainsi rappelée par le prophète : *Devant notre face est l'Esprit, le Christ Seigneur; nous vivrons sous son ombre au milieu des nations*[4]? Pour moi, je crois qu'ici les ombres désignent surtout les puissances ennemies, que l'apôtre appelle même ténèbres, *et princes de ces ténèbres* [5], et qui lui font dire que ceux de notre race qui s'attachent à ces ombres sont les fils de la nuit, et non les enfants de la lumière et du jour. Ces ombres, lorsque le jour se lèvera, ne rentreront pas au néant, comme disparaissent et s'évanouissent devant la lumière physique les ombres matérielles. Elles ne seront pas anéanties, mais plus misérables que si elles l'étaient. Elles subsisteront, mais abaissées et domptées. *Il s'inclinera, il tombera* (il s'agit évidemment du Prince des ombres), *après avoir dominé les pauvres*[6]. Leur nature ne sera pas détruite, mais leur puissance leur sera ôtée; leur substance ne

[1] Ps. LXXXIII, 11. — [2] Job, III, 3, et Jérém., XX, 14.— [3] Luc, I, 35. — [4] Thren., IV, 20. — [5] Ephés., VI, 12. — [6] Ps. IX, 10.

périra pas, mais l'heure et le pouvoir des ténèbres passeront. Elles sont précipitées, pour ne pas voir la gloire de Dieu : elles ne sont pas supprimées; mais vouées à des feux éternels. Pourquoi les ombres ne s'abaisseraient-elles pas, quand les puissants se verront déposés de leurs trônes, et condamnés à servir d'escabeau sous les pieds de Dieu [1]? Ce qui doit arriver bientôt. C'est la dernière heure, la nuit a fui, le jour est venu; le jour aspire à naître, et la nuit expire. La nuit c'est le démon, c'est l'ange de Satan, se transfigurât-il en ange de lumière: La nuit c'est aussi l'Antéchrist, que le Seigneur tuera d'un souffle de sa bouche, et détruira par l'éclat de son avénement [2]. Le Seigneur n'est-il pas le jour? Oui, un jour qui illumine et anime tout; le souffle de ses lèvres met les ombres en fuite; son apparition chasse les fantômes. Si vous préférez entendre le mot s'abaisser, au sens simple, ne négligeons pas ce sens; dans les ombres, voyons donc les figures et les emblêmes des Écritures, ainsi que les termes sophistiques, les arguties de mots et de raisonnements qui voilent la lumière de la vérité. Car nous connaissons parfaitement et imparfaitement, nous prophétisons. Mais quand le jour se lèvera, les ombres s'abaisseront; la pleine lumière inondera tout; il n'y aura plus de ténèbres. Et quand viendra ce qui est parfait, alors ce qui est imparfait sera détruit [3].

6. Toutes ces explications pourraient suffire, si on disait de ce jour qu'il souffle, et non qu'il aspire. Cette légère addition m'oblige à ajouter aussi à mon discours, afin de chercher la raison de ce mot et de la nuance qu'il exprime. A vrai dire, je suis depuis longtemps convaincu que, dans le texte sacré, tous les termes sont précieux et que la moindre particule a une signification. Nous nous servons du mot aspirer lorsque nous désirons ardemment un objet: ainsi, par exemple, nous disons : cet homme aspire à cet honneur, à cette dignité. Ce terme exprime donc la merveilleuse affluence, la véhémence de l'esprit en nous, au jour, où non-seulement nos cœurs, mais nos corps deviendront spirituels, où ceux qui seront trouvés dignes de cette faveur seront enivrés de l'abondance de la maison de Dieu, et boiront au torrent de ses voluptés.

7. Voici un autre sens encore. Déjà a lui pour les Anges le jour sanctifié, répandant sans cesse sur eux d'un souffle impétueux, les suaves secrets de l'éternelle Divinité. *Un fleuve rapide*, est-il dit, *réjouit la cité de Dieu* [4], mais cette cité à laquelle il est dit : *Tous ceux*

[1] Rom., XIII, 12. — [2] II Thess., II, 8. — [3] I Cor., XIII, 9, 10.— [4] Ps. XLV, 5.

vous qui habitent sont plongés dans la joie[1]. Quand ce jour commencera à souffler sur nous, habitants de la terre, il ne sera pas seulement un jour soufflant, mais un jour aspirant, puisque nous aspirerons après le moment où il nous recevra en son vaste sein. Mais pour reprendre les choses de plus haut et traiter la question avec plus de détail, l'homme étant façonné du limon terrestre, son auteur, selon le récit d'une véridique histoire, *inspira sur sa face un souffle de vie*[2]. Ce fut pour lui un jour inspirant. Mais une nuit jalouse, imitant la lumière, fondit sur ce jour. En promettant à l'homme l'éclat plus vif de la science, elle répandit sur cette jeune lumière les ombres subites d'un projet fatal, et sur les débuts de notre origine versa l'obscurité mortelle d'un crime funeste. Malheur! ô malheur! Ils ont ignoré, ils n'ont pas compris; ils marchent à leur insu dans les ténèbres, faisant de la nuit le jour et du jour la nuit. La femme a mangé, contre la défense de Dieu, le fruit que lui avait offert le serpent, elle en a donné à son mari, et pour eux le jour commença dès lors à baisser. Car soudain, leurs yeux s'ouvrirent et sur eux se leva un jour conspirant qui détruisit le jour inspirant pour y substituer un jour expirant. Contre le Seigneur et contre son Christ se sont réunis et ont conspiré la ruse du serpent, les flatteries de la femme et la mollesse de l'homme. C'est pourquoi le Seigneur et son Christ s'entretenant ensemble se disaient : *Voilà Adam devenu comme l'un de nous*[3]. Adam les avait outragés tous les deux, en cédant aux attraits du péché.

8. Nous naissons tous dans ce jour, et tous nous portons imprimée en nous la trace de cette antique conspiration. Ève vit dans notre chair, et par la concupiscence héréditaire en elle, le serpent déploie toutes ses habiletés pour nous entraîner dans son parti. C'est pourquoi, je l'ai déjà dit, les saints ont maudit ce jour et ont souhaité de le voir finir et se changer en ténèbres[4], car c'est un jour de lutte et de contradiction. La chair, en effet, ne cesse de former des désirs contraires à l'esprit, et contre la loi de l'esprit combat, d'une rébellion infatigable, la loi des membres. Quel homme donc peut vivre en de telles conditions sans voir la mort[5]? Qu'un autre le dise avec colère; pour moi, je crois la mort un don de la miséricorde. Grâce à elle, les élus, en vue desquels tout arrive, ne sont pas éternellement fatigués par une guerre cruelle qui les retient captifs, eux aussi, sous la loi de péché qui réside en leurs membres. Ils ont en horreur et ils supportent malaisément cette humiliante captivité et cette triste lutte.

9. Hâtons-nous donc de respirer un moment sous cette conspiration vieille et inique, car les jours de l'homme sont courts[1]. Que le jour qui respire nous reçoive, avant que la triste nuit nous enveloppe dans les ténèbres extérieures d'une éternelle obscurité. Vous demandez quelle est cette respiration? La voici : c'est quand, à son tour, l'esprit oppose ses désirs à ceux de la chair. Lutter contre elle, c'est respirer; mortifier par l'esprit les actes de la chair, c'est respirer; c'est respirer encore que de la crucifier, avec ses vices et ses concupiscences. *Je châtie mon corps*, dit l'apôtre, *je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché les autres, je ne sois réprouvé moi-même*[2]. C'est la parole d'un homme qui respire, ou plutôt qui avait déjà respiré. Allez et faites de même[3], afin de prouver que vous avez respiré, et de savoir que le jour qui inspire la vie a lui pour vous. La nuit de la mort ne prévaudra pas contre ce jour renaissant; il luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas compris. Selon moi, cette lumière vivante s'éclipse si peu avec la vie, que personne n'a plus qu'un mort le droit de dire : *La nuit illumine mes délices*[4]. Pourquoi ne verrait-on pas mieux, quand on est débarrassé de la nuée, ou plutôt de la fange du corps? Oui, celui qui est déchargé des chaînes corporelles sera libre entre les morts, et il verra clair au milieu des aveugles. De même qu'autrefois, en Égypte, quand tous les yeux étaient frappés de cécité, seul, au sein des ténèbres, jouissait le peuple voyant Dieu, c'est-à-dire le peuple d'Israël dont l'Écriture dit : *Partout où était Israël était aussi la lumière*[5] : ainsi parmi les fils des ténèbres, dans l'ombre affreuse de la mort, les justes brilleront, et verront d'autant mieux qu'ils seront dépouillés des ombres du corps. Ceux qui n'ont pas respiré auparavant, qui n'ont point cherché la lumière du jour qui inspire, sur qui ne s'est pas levé le soleil de justice, ceux-là, dis-je, iront de ténèbres en ténèbres plus épaisses, en sorte que ceux qui étaient dans l'obscurité deviendront plus obscurs, et que ceux qui voyaient verront davantage.

10. Ce serait peut-être ici le lieu d'alléguer cette parole du Seigneur : *Il sera donné à celui qui a déjà et il sera dans l'abondance; et à celui qui n'a pas, on lui ôtera même ce qu'il a*[6]. C'est la vérité. A la mort, il est ajouté à

[1] Id., LXXXVI, 7. — [2] Gen., II, 7. — [3] Ibid., III. — [4] Job, III, 3, et Jérém., XX, 14. — [5] Ps. LXXXVIII, 49.

[1] Job, XIV, 5. — [2] I Cor., IX, 27. — [3] Luc, X, 37. — [4] Ps. CXXXVIII, 11. — [5] Exod., X, 23. — [6] Luc, XIX, 26.

ceux qui voient, et il est ôté à ceux qui ne voient pas. Moins les uns ont de lumière, plus les autres en obtiennent, jusqu'à ce que la nuit où on soupire, enveloppe les uns, et que le jour aspirant inonde les autres. Telle est la fin de tous : une extrême cécité, une suprême clarté. A partir de ce moment on ne peut plus ni enlever à ceux qui sont pauvres, ni donner à ceux qui sont remplis : seulement ceux-ci comptent recevoir un je ne sais quoi qui dépasse la plénitude, selon cette promesse qui leur en a été faite : *on versera dans votre sein une mesure bonne, pleine, entassée, et qui débordera* [1]. Ce qui déborde ne vous paraît-il pas plus que plein? Vous entendrez sans vous émouvoir les mots *pleine*, plus que pleine, si vous vous rappelez avoir lu ces autres mots : *Durant l'Éternité et au delà* [2]. Telle sera donc l'apogée de ce jour aspirant. Il ajoutera encore à la mesure de la plénitude inspirée, et à celle du jour inspirant opérant, en nous, un poids sublime de gloire, en sorte que l'excès de son éclat se déversera jusque sur les corps. C'est pour cela que ce jour est appelé aspirant et non respirant, parce qu'il ajoute à l'inspirant. C'est ce que veut exprimer le Saint-Esprit par l'addition de la particule *ad* : ceux que le premier inspire au-dedans celui-ci les orne audehors, et les revêt d'un glorieux vêtement.

11. C'est assez pour rendre raison du mot aspirant. Si vous voulez le savoir, ce jour aspirant, c'est le Sauveur que nous attendons, qui réformera l'humilité de notre corps, sur le modèle de son corps glorieux [1]. Il est aussi le jour inspirant, car il nous fait d'abord respirer dans la lumière qu'il inspire, afin que nous soyions nous aussi, en lui, un jour respirant, quand, en nous, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour, et se renouvelle dans l'esprit, à l'image de son Créateur, et devient ainsi jour du jour, et lumière de lumière. Comme il y a en nous deux jours, l'un qui inspire la vie physique, l'autre qui fait respirer la grâce et la sanctification, il nous reste à en attendre un troisième, le jour qui aspire dans la gloire de la résurrection. Il est donc clair que s'accomplira, un jour, dans le corps, ce qui s'est réalisé dans le chef, un grand mystère de bonté attesté par le prophète qui a dit : *Il nous rendra la vie après deux jours, le troisième il nous ressuscitera, et nous vivrons en sa présence; nous saurons, et nous suivrons afin de connaître le Seigneur* [2]. C'est lui que les anges désirent contempler, l'Époux de l'Église, Jésus-Christ notre Seigneur qui est le Dieu souverain, béni dans les siècles. Ainsi soit-il.

¹ Luc, VI. 38. — ² Exod., XV, 18.

¹ Philipp., III, 20, 21. — ² Osée., VI, 3.

SERMON LXXIII

Comment le Christ viendra juger sous une forme humaine, afin de se montrer doux à ses élus. Comment il est à la fois inférieur et supérieur aux anges.

1. *Revenez; soyez semblable, ô mon bienaimé, au chevreuil et au faon de la biche* [3]. Eh! quoi! il vient de s'éloigner, et déjà vous le rappelez? Qu'est-il donc survenu de nouveau en si peu de temps? L'Épouse a-t-elle fait un oubli? Oui. Elle a oublié tout ce qui n'est pas l'Époux; elle s'est oubliée elle-même. Elle est pleine de raison et actuellement elle n'écoute pas la raison. Et ses sentiments présents ne montrent pas cette réserve qui règle ordinairement sa conduite. Sa hardiesse est la suite de son ardent amour. C'est lui qui, triomphant en elle du sentiment de la pudeur, la pousse à franchir les bornes de la retenue, lui ôte la réflexion, et l'entraîne à cet apparent dédain de la modestie et des convenances. Car voyez; l'Époux commence à peine à s'éloigner, et l'Épouse appelle son retour. Elle le supplie de se hâter, de courir avec la vélocité de ces animaux rapides qui habitent les bois, comme une biche et comme un faon. Ceci est la suite de la lettre, et la part des Juifs.

2. Pour moi, formé à l'école du Seigneur, je chercherai, dans les profondeurs de la pa-

³ Cantiq., II, 17.

role sacrée, l'esprit et la vie; c'est là ma part à moi qui crois en Jésus-Christ. Et pourquoi, d'une lettre stérile et sans saveur, ne tirerais-je pas un aliment doux et salutaire, comme on tire le grain de la paille, la noix de sa dure coquille et la moëlle de l'os? Qu'ai-je de commun avec une lettre qui ne respire que la chair et qui donne la mort? Mais ce qui est caché sous son enveloppe vient de l'Esprit-Saint. *L'Esprit dit des choses mystérieuses*, selon l'apôtre [1], tandis que pour Israël il y a un voile sur ces mystères. Pourquoi? sinon parce qu'un voile est aussi sur son cœur? Le son de la lettre est pour lui; le sens est pour moi. Et ainsi, pour lui il y a là un ministère de mort, et pour moi la vie dans l'Esprit. Car c'est l'Esprit qui vivifie [2]; il donne l'intelligence. Et l'intelligence n'est-elle pas la vie? *Donnez-moi l'intelligence et je vivrai*, dit le prophète au Seigneur. L'intelligence ne s'arrête, ni au dehors, ni à la superficie de la lettre, elle n'est pas comme l'aveugle qui ne palpe que l'extérieur; il scrute les profondeurs, habitué à en emporter avidement les dépouilles de la vérité et à dire au Seigneur : *Je me réjouirai dans votre parole, comme on se réjouit de dépouilles immenses* [3]. C'est ainsi que le royaume de la vérité souffre aussi violence, et que la violence le conquiert [4]. Ce frère aîné qui, revenu des champs, figurait le peuple ancien et grossier, qui ne travaille qu'en vue d'un héritage terrestre, et gémit, le front courbé sous le dur joug de la loi, portant le poids du joug et de la chaleur; ce frère, dis-je, parce qu'il n'a pas eu l'intelligence reste encore aujourd'hui dehors; invité, il refuse d'entrer au festin du père de famille, se privant lui-même, jusqu'à ce jour, des symphonies joyeuses, des chœurs, et du veau gras [5]. Malheureux! Il a refusé d'éprouver combien il est bon et doux d'habiter ensemble comme des frères! Ceci soit dit pour distinguer la part de l'Église, de celle de la synagogue; et afin que l'aveuglement et la triste folie de celle-ci soient rendus plus visibles par la prudence et le bonheur de celle-là.

3. Approfondissons maintenant les paroles de l'Épouse; et tâchons d'exprimer si bien les chastes effets du saint amour, qu'il soit visible que, dans le livre sacré, tout est raisonnable, digne et dit à propos. Rappelez-vous cette heure où le Seigneur Jésus (il est l'Époux) passait de ce monde à son Père [6]; et les pensées qui préoccupaient alors l'Église, cette nouvelle

[1] I Cor., XIV, 2. — [2] Jean, VI, 64. — [3] Ps. CXVIII, 144, 162. — [4] Math., XI, 12. — [5] Luc, XV, 25, 30. — [6] Jean, XIII. 1.

Épouse, qui se voyait délaissée, veuve, privée de son unique espérance. Je parle des apôtres, qui avaient tout quitté pour le suivre, et qui lui étaient demeurés fidèles en ses épreuves. Rappelons-nous ces souvenirs et nous comprendrons que l'Église ait sujet d'être triste du départ de l'Époux, et avide de son retour, surtout au milieu de semblables émotions et dans un tel abandon. Elle aime, et elle est privée, double motif pour exhorter l'Époux qu'elle n'a pu détourner de remonter là d'où il était descendu, à hâter un retour par lui promis. En lui souhaitant d'imiter l'agilité des animaux rapides en leur course, elle montre la vivacité de ses désirs au gré desquels rien n'est assez prompt; et n'est-ce pas la prière qu'elle fait tous les jours lorsqu'elle dit : *Que votre règne nous arrive* [1]?

4. Avec l'agilité se trouve encore exprimée ici, à mon avis, la faiblesse, celle du sexe dans la biche, celle de l'âge dans le faon. L'Épouse, il me semble, désire voir revenir l'Époux avec puissance, sans toutefois qu'il se montre dans la forme divine; mais plutôt sous la forme qui nous l'a donné petit enfant et né du sexe le plus faible. Pourquoi cela? Afin que ces deux faiblesses l'adoucissent au jour de la colère, et, qu'au jugement, il mette la miséricorde au-dessus de la justice. Car s'il se met à considérer les iniquités même des élus qui pourra soutenir sa présence [2]? Les astres ne sont pas purs devant lui, et il a trouvé le mal jusque dans les anges [3]. Écoutez ce qu'un saint et un élu dit de Dieu : *Vous m'avez remis mon péché; et tout saint vous suppliera en temps opportun pour ses péchés* [4]. Les saints ont donc aussi besoin de prier pour leurs péchés, afin que la miséricorde les sauve, car ils ne se confient pas en leur justice. Tous ont péché; tous ont besoin de miséricorde. Afin donc qu'en sa colère Dieu se souvienne de sa miséricorde, supplions-le, par cette miséricorde même, de se montrer dans cet extérieur de bonté dont l'apôtre a dit : *Il a été reconnu homme à ses dehors* [5].

5. Et cela était nécessaire. Si, malgré ce tempérament, il doit y avoir dans le jugement une équité si exacte, dans le juge une si grande sévérité, dans sa majesté un si vif éclat, s'il doit apparaître dans la face de toutes choses une nouveauté si étrange, qu'au dire du prophète, on ne peut pas même se figurer cet avénement [6], que serait-ce donc si ce feu consumant (je parle du Dieu Tout-Puissant) venait dans toute la grandeur,

[1] Math., VI, 10. — [2] Ps. CXXIX, 3. — [3] Job, IV, 18. — [4] Ps. XXXI, 5, 6. — [5] Philip., II, 7. — [6] Malach., III. 2.

toute la force, toute la pureté de sa divinité, déployer sa puissance contre une feuille que le vent emporte, et contre une paille séchée [1]? Il est homme, et c'est sous ce rapport que le prophète dit : *Qui pourra soutenir sa vue* [2]? A plus forte raison ne pourrions-nous soutenir la vue du Dieu se montrant séparé de l'homme, de ce Dieu dont la gloire est inaccessible, la hauteur insaisissable, la majesté incompréhensible? Et maintenant quand éclatera sa colère [3], que douce apparaîtra aux fils de la grâce la vue de l'homme, fortifiant leur foi, appuyant leur espérance, accroissant leur confiance. Car sa grâce et sa miséricorde sont sur les saints et il regarde ses élus [4]. Le Père, qui est Dieu, a donné à son fils la puissance de juger, non parce qu'il est son fils, mais parce qu'il est le fils de l'homme [5]. O vrai Père des miséricordes! Il veut juger les hommes par un homme, afin que dans le trouble et le saisissement causés par tant de maux, ses élus trouvent un sujet de confiance dans cette ressemblance de nature. C'est ce qu'avait prédit David priant et prophétisant à la fois : *ô Dieu*, disait-il, *donnez le jugement au Roi et la justice au fils du Roi* [5]. A quoi se rapporte bien la promesse faite par les anges, qui, à l'ascension de Jésus-Christ, disaient aux apôtres : *Ce Jésus, qui du milieu de vous a été enlevé au ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu aller au ciel* [6], c'est-à-dire dans la même forme et la même substance.

6. De tout cela il résulte que l'Épouse possède le secret divin, et n'ignore pas le mystère de la volonté d'en haut, elle dont l'affectueuse prière et l'esprit prophétique, sous l'emblème d'animaux faibles et inoffensifs, indiquent que la nature la plus faible, ou plutôt la nature inférieure (elle cessera d'être faible) doit figurer au jugement. Ainsi celui, qui déployant sa vertu contre les insensés ébranlera le ciel et la terre, se montrera doux, suave et désarmé pour ses élus. On peut aussi ajouter que, pour les distinguer et les séparer les uns des autres, il aura besoin en quelque sorte des bonds du faon et de l'œil de la biche; en sorte que, dans une aussi vaste multitude, il puisse discerner ceux contre lesquels il doit bondir, et ceux qu'il doit franchir, de peur qu'il ne foule aux pieds le juste au lieu de l'impie, au jour où sa colère brisera les peuples. Car, relativement aux impies, il faut nécessairement que s'accomplisse la prophétie de David, ou plutôt la parole de Dieu disant par sa bouche : *Je les réduirai en poudre, comme la poussière que le vent emporte; je les détruirai comme la boue des places publiques* [1], et cette autre parole d'un autre prophète, qui se réalisera, lorsque remontant vers ses anges, il dira : *Je les ai foulés dans ma fureur, je les ai écrasés dans ma colère* [2].

7. Préfère-t-on entendre ce texte dans ce sens que notre faon doive passer par-dessus les méchants et bondir dans les justes, je n'y contredis pas, pourvu qu'on admette que ces bonds ont pour but la séparation des uns d'avec les autres. Si ma mémoire est fidèle, j'ai dit cela dans un entretien précédent, où j'ai expliqué ces mêmes mots employés par l'auteur [3]. Mais là, c'est relativement à la dispensation de la grâce donnée aux uns, refusée aux autres, dans cette vie, par un juste et secret jugement de Dieu, que notre faon est dit bondir et franchir. Ici il s'agit de la suprême et différente récompense des mérites. Peut-être ce sens est-il autorisé par la fin de ce texte que j'avais presque oubliée. Car en disant : *Mon bien-aimé soyez semblable au chevreuil et au jeune faon*, l'Épouse ajoute : *sur les montagnes de Béthel.* Dans la maison de Dieu (c'est ce que signifie Béthel), il n'y a pas de mauvaises montagnes. L'Époux, dans ses bonds, ne les foule donc pas; il y répand la joie, et réalise ce mot de l'Écriture : *Les montagnes et les collines chanteront les louanges de Dieu* [4]. Il y a des montagnes, qu'au dire de l'Évangile, la foi figurée par le sénevé transporte [5]; ce ne sont pas celles de Béthel. Car celles-ci la foi ne les transporte pas, elle les cultive.

8. Si les Principautés, les Puissances, toutes les légions des bienheureux esprits, et les vertus célestes sont les montagnes de Béthel, et d'elles s'il est dit : *Leurs fondements sont assis sur les saintes montagnes* [6]; il ne faut pas dédaigner le faon qui est apparu sur de pareilles hauteurs, puisqu'il est *devenu d'autant plus supérieur aux anges que le nom qu'il a reçu en partage est plus noble que leur nom* [7]. Bien que nous lisions dans les psaumes qu'il a été abaissé au-dessous des anges [8], il ne leur est pas moins supérieur. Le prophète et l'apôtre n'ont pu se contredire, puisqu'ils sont inspirés du même esprit. Si l'Époux a daigné s'abaisser, il n'y était pas obligé : ça été un effet de sa bonté, et non une nécessité. Aussi le prophète dit-il qu'il a été abaissé, et non qu'il est inférieur;

[1] Job, XIII, 25. — [2] Malach., III, 5. — [3] Ps. II, 13. — [4] Sages., IV, 15. — [5] Jean, V, 27. — [6] Ps. LXXI, 2. — [7] Act., I, 11.

[1] Ps. XVII, 48. — [2] Isaï., LXIII, 3. — [3] Serm., LIV. — [4] Isaï., LV, 72. — [5] Math., XVII, 19. — [6] Ps. LXXXVI, 1. — [7] Hébr., I, 4. — [8] Ps. VIII, 6.

rieur; il exalte ici la grâce et écarte tout ce qui serait injurieux à sa grandeur. La nature de l'Époux repousse toute infériorité; mais il est une cause qui explique son abaissement. Il a été abaissé parce qu'il l'a voulu; non parce qu'il y a été forcé. Ça été, de sa part, compassion. Et pourquoi cette perte? La bonté a gagné tout ce que la Majesté a paru perdre. L'apôtre n'a pas celé ce grand mystère de bonté, puisqu'il a dit : *Ce Jésus qui a été mis au-dessous des anges, nous l'avons vu couronné de gloire et d'honneur à cause de sa passion et de sa mort* [1].

9. Voilà ce que nous avons à dire du nom du faon et de la comparaison que l'Épouse en fait avec l'Époux, sans rien ôter cependant à sa majesté? Et que dis-je, sans préjudice de sa majesté? Elle n'en porte même aucun à son infirmité. Il est faon; il est petit enfant. On le dit aussi semblable à la biche, puisqu'il est né d'une femme. Cependant il est *sur les montagnes de Béthel et plus élevé que les cieux* [2]. L'apôtre ne dit pas qu'il demeure, ou qu'il est plus élevé que les cieux, mais qu'il est *devenu plus élevé que les cieux*, pour qu'on ne rapporte pas ce langage à la nature par laquelle il est Celui qui est. En le préférant aux anges, il déclare cependant qu'il leur est devenu supérieur, et non qu'il leur demeure, ou qu'il leur est supérieur. D'où il suit, que, ce n'est pas seulement parce qu'il est de toute éternité, mais par cequ'il est devenu dans le temps qu'il peut revendiquer une supériorité absolue sur toute principauté et puissance, sur toute créature, en sa qualité de premier-né de toutes les créatures. Aussi *ce qui en Dieu est folie est-il plus sage que les hommes, et ce qui en Dieu est faiblesse est-il plus fort que les hommes* [1]. C'est l'enseignement de l'apôtre. Pour moi, je crois qu'on peut dire, sans erreur, que la folie et la faiblesse divines sont préférables à la sagesse et à la force des anges. C'est ainsi que ce passage s'appliquera bien à l'Église universelle.

10. Pour ce qui est de l'âme prise isolément (si cette âme est aussi Épouse, si elle aime Dieu tendrement, sagement, fortement), tout homme spirituel peut observer en lui-même ce que sa propre expérience lui révèlera sur ce sujet. Quant à moi je ne craindrai pas de dévoiler publiquement ce qu'il m'a été donné d'éprouver. En écoutant mes confidences, on pourra les dédaigner et les mépriser : peu m'importe, celui qui est spirituel ne me méprisera pas et les autres ne me comprendront pas. Mais réservons ce sujet pour un autre entretien; il y en aura peut-être qui s'édifieront des inspirations qu'à notre prière accordera l'Époux de l'Église, Jésus-Christ Notre Seigneur, le Dieu souverain béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

SERMON LXXIV

Des visites secrètes du Verbe Époux à l'âme sainte. Saint Bernard, pour édifier ses frères, allègue humblement et modestement son exemple.

1. *Revenez*, dit l'Épouse [3]. Évidemment l'Époux est absent puisqu'elle le rappelle; il était cependant présent il n'y a qu'un instant, puisqu'on le rappelle pendant qu'il s'éloigne. Rappel inopportun, mais qui prouve et le vif amour de l'une, et l'extrême amabilité de l'autre. Quels sont donc ces disciples de la charité, ces infatigables partisans de l'amour dont l'un est poursuivi, l'autre pressé par une affection si inquiète? Fidèle à ma promesse, je dois appliquer ce texte au Verbe et à l'âme. Mais pour l'essayer, j'ai besoin, je l'avoue, de l'aide même du Verbe. Ce sujet eût convenu davantage à un homme plus expérimenté et mieux initié aux secrets du saint amour; mais je ne puis me dérober à mon devoir, ni tromper tout à fait vos désirs. Je vois le péril que je cours, sans en avoir souci; vous me contraignez. Oui, vous me poussez en des routes élevées et dont la hauteur me dépasse. Hélas! je

[1] Hébr. II, 9. — [2] Hébr., VII, 26. — [3] Cantiq., II, 17.

[1] I Cor., I, 25

crains bien de m'entendre dire ensuite : pourquoi racontes-tu mes délices, et as-tu mes mystères sur tes lèvres? Écoutez pourtant un homme qui redoute de parler et qui ne peut se taire. La crainte que je ressens servira peut-être d'excuse à mon audace, surtout si je contribue à votre édification. Peut-être enfin Dieu aura-t-il égard à mes larmes. *Revenez*, dit l'Épouse. L'Époux s'en allait; elle le rappelle. Qui me révèlera le secret de ce changement et m'expliquera dignement ces allées et venues du Verbe? Y a-t-il légèreté chez l'Époux? D'où peut donc venir, où peut aller, pour revenir encore, celui qui remplit tout? Quel déplacement local saurait subir celui qui est Esprit? Et quel genre de mouvement attribuerez-vous à un Dieu absolument immuable?

2. Que celui qui peut comprendre, comprenne. Pour nous, marchant, avec simplicité et prudence, dans l'exposition du texte sacré et mystérieux, conformons-nous à l'Écriture qui nous annonce, en notre langage, la sagesse voilée sous ce mystère, et qui, en nous figurant Dieu avec nos sentiments, nous insinue sa connaissance. Elle emprunte aux choses sensibles des images connues, et elle les emploie, comme autant de coupes d'une vile matière, pour verser dans l'intelligence humaine des biens précieux, ce qu'il y a d'invisible et d'ignoré en Dieu. Suivons donc les habitudes de cette langue si pure, et disons comment le Verbe de Dieu, le Dieu Époux de l'âme vient à elle et la quitte à son gré; seulement comprenons que ceci se passe dans la manière de sentir de l'âme, et ne suppose aucun mouvement de la part du Verbe. Par exemple, l'âme a-t-elle le sentiment de la grâce, elle jouit de la présence du Verbe, sinon elle se plaint de son absence, et elle recherche de nouveau sa présence, disant avec le prophète : *Mon visage vous a cherché ; Seigneur, je chercherai votre visage* [1]. Comment ne le chercherait-elle pas? Un Époux si doux venant à lui être ravi, peut-elle, je ne dis pas seulement désirer, mais penser autre chose? Il ne lui reste donc qu'à chercher attentivement l'absent, et à rappeler celui qui s'est éloigné. C'est ainsi qu'on rappelle le Verbe, par les désirs de l'âme, mais d'une âme qui a goûté une fois au moins sa suavité. Le désir n'est-il pas une voix, et une voix puissante? Pendant l'absence du Verbe l'âme a donc un cri, un seul cri, un cri continuel comme son désir, qui forme un continuel *revenez*, jusqu'à ce qu'en effet il revienne.

3. Donnez-moi maintenant une âme fréquemment visitée du Verbe Époux, et qui ait trouvé dans la familiarité la hardiesse, dans le goût la faim, dans le mépris de toutes choses le loisir; à cette âme je donne sans hésitation le nom et le langage de l'Épouse, et je déclare que ce passage s'applique à elle. C'est une telle âme qu'on fait parler ici. Elle prouve qu'elle mérite la présence de celui qu'elle appelle, sinon toute l'abondance de ses grâces. Autrement elle ne l'eût pas rappelé, mais simplement appelé. Or, *revenez* est l'expression du rappel. Et peut-être l'Époux ne s'est éloigné que pour être plus ardemment rappelé et plus fortement retenu. Car, un jour il feignait de passer outre, non que ce fût son dessein, mais pour s'entendre dire : *Demeurez avec nous, Seigneur, car il est tard* [1]. Une autre fois encore, il marchait sur la mer, pendant que les apôtres ramaient péniblement, il faisait semblant de passer outre : ce n'était pas son projet ; car il ne voulait qu'éprouver leur foi et provoquer leur prière. Alors, selon l'expression de l'Évangéliste, *ils furent troublés et poussèrent un cri, croyant que c'était un fantôme* [2]. Cette pieuse dissimulation, ou plutôt, cette salutaire dispensation, employée par le Verbe corporellement visible, le Verbe Esprit ne cesse d'en user d'une façon spirituelle à l'égard de l'âme dévote. S'il passe, il veut être retenu, et être rappelé s'il s'éloigne. Car ce Verbe n'est pas irrévocable. Il va et vient à son bon plaisir, visitant l'âme le matin, et l'éprouvant ensuite. S'il s'éloigne, c'est de sa part un plan. Et s'il revient, c'est l'effet de sa seule volonté ; dans les deux cas il agit avec sagesse. Mais il connaît seul la raison de sa conduite.

4. Il est certain maintenant que l'âme est le théâtre de ces vicissitudes qui en éloignent et y ramènent le Verbe, ainsi qu'il le dit : *Je m'en vais et je viens à vous* [3], et encore : *Un peu de temps et vous ne me verrez plus*, et : *Un peu de temps et vous me reverrez* [4]. O peu de temps qui dure longtemps! Doux Seigneur, vous appelez court le temps où on ne vous voit pas? Ah! respect soit à votre parole; mais ce temps est long, bien long. Cependant ces deux choses sont vraies, ce temps est court pour nos mérites, il est long à nos vœux. Vous trouvez ces deux choses dans le Prophète : *S'il met de la lenteur, attendez-le, parce qu'il viendra, et ne tardera pas* [5]. Comment peut-il ne pas tarder s'il use de lenteur, sinon que ce qui suffit aux mérites ne suffit pas aux désirs? Or, l'âme aimante est emportée par ses vœux,

[1] Ps. xxvi, 8.

[1] Luc, xxiv, 28, 29. — [2] Marc., vi, 48, 49. — [3] Jean, xiv, 28. — [4] Id., xvi, 17. — [5] Habac., ii, 3.

entraînée par ses désirs; elle se cache ses mérites, elle ferme les yeux à la majesté divine, elle les ouvre au plaisir, s'appuyant sur celui qui est le salut, et agissant en toute confiance avec lui. Hardie et sans honte, elle rappelle le Verbe, elle réclame l'objet de ses délices; et, avec sa liberté ordinaire, elle l'appelle non pas son Seigneur, mais son bien-aimé : *Revenez, mon bien-aimé;* et elle ajoute : *Soyez semblable à la biche et au faon sur les montagnes de Béthel.* Mais nous expliquerons plus tard ces paroles.

5. Maintenant, souffrez un instant ma folie. Je veux dire, car je m'y suis engagé, comment tout ceci se passe en moi. Ce n'est peut-être pas expédient, mais je parlerai pour votre bien, et si vous trouvez quelque profit dans mes paroles, je me consolerai de ma témérité. Je l'avoue, insensé que je suis, le Verbe est venu et plus d'une fois en moi; s'il y est entré fréquemment, je n'ai pas toujours eu le sentiment de son arrivée. Je l'ai senti en moi, et je me rappelle sa présence. Quelquefois j'ai dû même prévenir son entrée ; mais jamais je ne l'ai sentie, pas plus que sa sortie. D'où est-il venu en mon âme? où est-il retourné en la quittant, par où a-t-il pénétré et est-il sorti? Même aujourd'hui, je l'ignore, selon ce mot : *Vous ne savez d'où il vient ni où il va* [1]. Ce qui n'est pas surprenant, puisqu'il est dit de lui : *Vos traces ne seront pas connues* [2]. Il n'est entré ni par les yeux, il n'est pas une couleur ; ni par les oreilles, il n'est pas un son; ni par les narines, il ne se mêle pas à l'air, mais à l'âme; il n'affecte pas l'air, il le fait; il n'est pas entré par mon gosier, car il n'est ni nourriture, ni breuvage; je ne l'ai pas touché, il est impalpable. Par quelle voie donc est-il entré? Peut-être n'était-il pas entré, puisqu'il ne vient pas du dehors, comme un objet extérieur. Il n'est pas venu non plus du dedans, puisqu'il est le bien, et, que le bien, je le sais, n'habite pas en moi. Je suis monté à la partie supérieure de moi-même, et plus haut encore règne le Verbe. Explorateur curieux, je suis descendu au fond de moi-même, et cependant je l'ai trouvé plus bas encore; j'ai regardé au dehors, je l'ai rencontré bien au-delà de tout ce qui m'est extérieur; j'ai regardé au dedans, il est plus intime que moi-même. Et j'ai reconnu la vérité de ce que j'avais lu : *Que nous vivons en lui, que nous y avons le mouvement et l'être* [3]. Et bienheureux celui-là qui est en lui, qui vit pour lui, qui est mu par lui!

6. Si ses voies sont ainsi insaisissables, vous me demanderez, comment je connais sa présence. Le Verbe est vivant et efficace; dès qu'il est entré en moi, il a réveillé mon âme endormie, il l'a remuée et amollie; il a blessé mon cœur, mon cœur dur comme la pierre, et qui était malade. Il s'est mis aussi à arracher, à détruire, à planter, à arroser les endroits arides, à éclairer les ténébreux, à ouvrir ce qui était fermé, à enflammer ce qui était froid, à redresser les routes tortueuses, à aplanir les rocailleuses; en sorte que mon âme bénissait le Seigneur et que tout ce qui était en moi louait son saint nom. En entrant ainsi en moi, de temps en temps, le Verbe Époux ne m'a révélé son arrivée par aucun indice, ni par la voix, ni par l'extérieur, ni par la marche. Il ne s'est trahi par aucun mouvement, aucune sensation ne m'a dit sa présence au-dedans de moi; le seul mouvement de mon cœur, je l'ai dit, m'a fait comprendre cette présence. La fuite de mes vices, la compression de mes affections charnelles m'ont prouvé sa puissance et sa vertu. L'examen ou les reproches de ma conscience m'ont permis d'admirer la profondeur de sa sagesse; l'amendement, si faible fût-il, de ma conduite m'a fait éprouver sa bonté et sa douceur; au renouvellement, à la réforme de l'esprit de mon âme, c'est-à-dire de l'homme intérieur, j'ai senti une ombre de sa beauté, et, devant tous ces effets, j'ai été saisi de l'immensité de sa grandeur.

7. Mais tous ces effets, dès que s'éloigne le Verbe, semblables à la bouillante chaudière dont on enlève le feu, languissent et se glacent. C'est là, pour moi, le signe de son départ, et mon âme est condamnée à la tristesse, jusqu'à ce qu'il revienne réchauffer mon cœur, ce qui est la marque de son retour. Ayant donc du Verbe cette expérience, est-il surprenant si je pousse le cri de l'Épouse pour le rappeler, dans son absence, quand je suis touché d'un désir sinon égal, du moins en partie semblable au sien? Tant que je vivrai, je me rendrai familière cette parole qui rappelle le Verbe : *Revenez.* Toutes les fois qu'il m'échappera, je la redirai, et l'ardent désir de mon cœur ne cessera de lui crier de *revenir*, de me rendre la joie de son salut, de se rendre lui-même à moi. Je vous l'avoue, mes enfants, tel est mon unique plaisir, pendant l'absence de celui qui seul me charme. Je lui demande de ne pas revenir vide, mais plein de grâce et de vérité [1], comme c'était sa coutume aux jours passés. En cela il me paraît ressembler à la biche et au faon, car la vérité a les yeux de la biche, et la grâce les joyeuses allures du faon.

[1] Jean, III, 8. — [2] Ps. LXXVI, 20. — [3] Act. XVII. 28.

[1] Jean, I, 14.

8. Ces deux choses me sont nécessaires : la vérité, afin que je ne puisse me cacher à elle, la grâce, afin que je ne le veuille pas. Sans ces deux biens, point de visite complète ; la sévérité de l'une, sans l'assistance de l'autre, est pénible, et la joie de l'autre, sans la gravité de la première, devient dissipation. Amère est la vérité que n'assaisonne pas la grâce ; et légère, immodérée, insolente est la dévotion qui ne porte pas le frein de la vérité. Combien ont inutilement reçu la grâce, n'ayant pas reçu aussi le tempérament de la vérité ! Par là, ils y ont pris trop de complaisance, ne redoutant pas le regard de la vérité ; ils ont oublié la gravité de la biche, pour se livrer tout entiers aux bonds légers et joyeux du faon : ce qui les a privés de cette grâce dont ils voulaient tirer leur joie, et on a pu leur dire, mais trop tard : *Servez le Seigneur dans la crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement* [1]. Une âme sainte avait dit aussi, en son abondance : *Je ne serai jamais ébranlée ;* et soudain elle a senti le visage du Verbe se détourner d'elle ; elle s'est trouvée même non-seulement émue, mais bouleversée[2] ; et la tristesse lui a appris la nécessité d'unir à la dévotion le poids de la vérité. La plénitude de la grâce n'est donc ni dans la grâce seule, ni dans la vérité seule. Que vous sert de savoir ce qu'il vous faut faire, s'il ne vous est donné de le vouloir ? Et qu'importe que vous ayez la volonté, si vous n'avez aussi la puissance ? Combien j'en ai connu que la vérité a rendu plus tristes, d'autant plus tristes, qu'ils n'avaient plus la ressource de l'ignorance ! Ils savaient et il ne faisaient pas ce que la verité demandait d'eux.

9. S'il en est ainsi, ces deux choses s'appellent donc nécessairement. Je dis peu : séparées elles ne sont guère utiles. Comment le savons-nous ? *Celui qui sait le bien à faire,* dit saint Jacques, *et qui ne le fait pas, est coupable de péché* [3], et encore : *Le serviteur qui connaît la volonté de son maître et ne la fait pas recevra un plus grand nombre de coups* [4]. Voilà pour la vérité. Et pour ce qui regarde la grâce, il est écrit : *Et après une bouchée, Satan entra en lui* [5]. Il s'agit de Judas qui, ayant reçu la grâce, comme il ne marchait pas avec le maître de la vérité, ou avec la vérité maîtresse, donna en lui accès au démon. Écoutez encore : *Il les a nourris de la plus pure substance du froment, il les a rassasiés du miel de la pierre.* Qui donc ? *Les ennemis du Seigneur qui lui ont menti* [6]. Ceux qu'il a nourris de miel et de fleur de farine, lui ont menti, en devenant ses ennemis, parce qu'ils n'ont pas joint la vérité à la grâce. D'eux vous lisez ailleurs : *Les fils étrangers m'ont menti; les fils étrangers se sont endurcis, et ils ont boité dans leurs voies* [1]. Comment n'auraient-ils pas boité, se contentant du pied de la grâce, sans l'appui de la vérité ? *Leur temps durera donc toujours* [2], comme celui de leur prince qui n'est pas resté dans la vérité, mais a été menteur dès le commencement [3]. Aussi s'est-il entendu dire : *Tu as perdu la sagesse par ta beauté* [4]. Je ne veux pas d'une beauté qui me ravisse la sagesse.

10. Quel est donc, demanderez-vous, cette beauté si funeste et si pernicieuse ? Vous ne le comprenez pas encore ? C'est la vôtre, votre beauté propre et personnelle. Je n'accuse pas le don, mais l'usage que vous en faites. Vous remarquerez que ce n'est pas par la beauté, mais par sa beauté que cet ange a, dit-on, perdu la sagesse. Et si je ne me trompe, la sagesse est à la fois la beauté de l'ange et celle de l'âme. Car qu'est-ce que l'ange, qu'est-ce que l'âme sans sagesse, sinon une matière informe et grossière ? La sagesse n'a donc pas seulement formé l'ange, elle l'a aussi rendu beau ; mais il l'a perdue en se l'appropriant. En sorte que, si l'on dit qu'il a perdu la sagesse par sa beauté, cela signifie qu'il l'a perdue par sa propre sagesse. C'est la propriété qui est ici en cause. Parce qu'il a été sage à ses yeux, parce qu'il n'a pas donné gloire à Dieu, ni rendu grâce pour grâce, parce qu'il n'a pas employé le don reçu à marcher dans la vérité, mais l'a fait servir à sa volonté propre, il l'a perdu à cause de cela, ou plutôt c'est cela qui l'a perdu. Avoir ainsi, c'est perdre. *Et si Abraham a été justifié par les œuvres,* dit saint Paul, *il a sujet de se glorifier, mais non devant Dieu* [5]. Je ne suis pas plus en sûreté. J'ai perdu tout ce que je n'ai pas devant Dieu. Quoi de mieux perdu en effet que ce qui est loin de Dieu ? Qu'est-ce que la mort, sinon la privation de la vie ? Et la perte n'est que l'éloignement de Dieu. Malheur à vous qui êtes sages à vos propres yeux, et prudents devant vous-mêmes [6]. C'est de vous qu'il est dit : *Je perdrai la sagesse des sages, et je réprouverai la prudence des prudents* [7]. Ils ont perdu la sagesse parce que leur sagesse les a perdus. Que n'ont pas perdu ceux qui se sont eux-mêmes perdus ? Et ne sont-ils pas perdus ceux que Dieu ne connaît pas ?

11. Or, à ces vierges folles, qui ne sont folles, à mon avis, que pour s'être dites sages, Dieu

[1] Ps., II, 11. — [2] Id., XXX, 7, 8. — [3] Jacq., IV, 17. — [4] Luc, XII, 47. — [5] Jean, XIII, 27. — [6] Ps. LXXX, 17, 16.

[1] Ps., XVII, 46. — [2] Ps. LXXX, 16. — [3] Jean, VIII, 44. — [4] Ezéch., XXVIII, 17. — [5] Rom., IV, 2. — [6] Isaï., V, 21. — [7] I Cor., I, 19.

dira : *Je ne vous connais pas* [1]. Et ceux qui ont tourné à leur gloire personnelle le don des miracles s'entendront dire aussi : *Je ne vous connais pas.* Et il sera évident que la grâce est inutile là où la vérité n'est pas, qu'elle est au contraire fatale. Ces deux choses se rencontrent dans l'Époux : *La grâce et la vérité ont été données par Jésus-Christ,* dit Jean-Baptiste [2]. Si donc le Seigneur Jésus, le Verbe de Dieu et l'Époux de l'âme, vient frapper à ma porte avec un seul de ces biens, il entrera en juge et non en Époux. Mais loin de moi un pareil sort! Qu'il n'entre pas en jugement avec son serviteur. Qu'il entre pacifique, doux et joyeux; qu'il entre cependant sérieux et grave, et que le regard sévère de la vérité fixé sur moi, réprime mon orgueil et purifie mes joies; qu'il entre comme le faon qui bondit, avec la circonspection de la biche; qu'il dissimule mes fautes, et que sa miséricorde détermine mon châtiment; qu'il entre comme s'il descendait des montagnes de Béthel, radieux et éclatant, procédant du Père, doux et suave, lui qui ne dédaigne pas de se dire et d'être l'Époux de l'âme qui le cherche, bien qu'il soit aussi le Dieu suprême béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

SERMON LXXV

Il faut chercher Dieu dans le temps, le lieu et de la manière convenables. C'est présentement le temps favorable où chacun, par ses bonnes œuvres, peut trouver Dieu et opérer son salut.

1. *En mon lit, durant les nuits, j'ai cherché celui que mon cœur aime* [3]. L'Époux n'est pas revenu à la voix et aux désirs de l'Épouse qui l'appelait. Pourquoi? Afin que ses désirs croissent, que l'affection de l'Épouse se prouve, et que son amour soit exercé. C'est de sa part dissimulation, et non indignation. Reste à le chercher, si toutefois il se laisse trouver, celui qui ne s'est pas rendu à un appel, le Seigneur disant : *Celui qui cherche trouve* [4]. Or voici la parole qui rappelle : *Revenez*; *soyez semblable, ô mon bien-aimé, à la biche et au faon* [5]. Il ne s'y est pas rendu pour les raisons indiquées précédemment. Or celle qui l'aime devenue plus ardente se met à sa recherche, avec une avidité plus vive. Elle le cherche d'abord dans *un petit lit*, et ne l'y rencontre pas. Elle se lève alors, parcourt la ville, va et vient à travers les rues et les places; l'Époux ne s'offre nulle part à elle. Elle interroge ceux qu'elle rencontre; ils ne lui donnent aucune nouvelle certaine. Et ce n'est pas une fois, ni durant une nuit seulement qu'elle cherche de la sorte et qu'elle éprouve ces déceptions, puisqu'elle dit : *J'ai cherché pendant les nuits.* Quel désir et quelle ardeur l'anime donc pour qu'elle ne rougisse pas de se lever ainsi la nuit, et de paraître en public parcourant la ville, et questionnant hautement et partout au sujet de son bien-aimé, cherchant ses traces sans relâche, sans qu'aucun motif, aucune difficulté, ni l'amour du repos, ni la modestie de l'Épouse, ni les craintes de la nuit arrêtent ses pas? Cependant en tout cela ses désirs sont trompés. Pourquoi? qu'est-ce donc que cette déception obstinée et prolongée, source d'ennuis, de soupçons et d'impatiences, ennemie de l'affection, et mère du désespoir? Si c'est encore une dissimulation de la part de l'Époux, elle est pénible à l'Épouse.

2. Admettons, en effet, qu'il n'y ait ici qu'une pieuse et utile dissimulation, tant que l'Épouse n'a adressé à l'Époux qu'un premier ou un second appel. Mais maintenant qu'elle le cherche, et de cette façon, à quoi peut servir ce stratagème? Qu'il s'agisse d'époux charnels et d'amours honteux, comme la superficie de la lettre semble l'indiquer d'abord, et qu'entre eux il y ait des jeux semblables, peu m'importe,

[1] Math., xxv, 12. — [2] Jean, i, 17. — [3] Cantiq., iii, 1. — [4] Math., vii, 8. — [5] Cantiq., iii, 1.

c'est leur affaire. Mais si je dois, selon mon pouvoir, répondre et satisfaire aux pensées et aux affections des âmes qui cherchent le Seigneur, j'ai à tirer de la sainte Écriture, où ils espèrent trouver la vie, un enseignement d'autant plus vital qu'il est spirituel, afin que les pauvres mangent, soient rassasiés et que leurs cœurs vivent. Et qui donc est mieux cette vie des cœurs que notre Seigneur Jésus-Christ, dont l'apôtre, qui vivait de lui, disait : *Lorsqu'apparaîtra le Christ votre vie, alors vous aussi vous paraîtrez avec lui dans la gloire*[1] ? Qu'il vienne donc au milieu de nous celui de qui on peut aussi nous dire : *Au milieu de vous se tient celui que vous ne connaissez pas*[2]. Je ne sais cependant comment l'Époux Esprit peut être ignoré des âmes spirituelles, de celles surtout à qui leurs progrès permettent de dire : *L'Esprit, le Christ, le Seigneur est devant nous*[3] et d'ajouter avec l'apôtre : *Si nous avons connu le Christ selon la chair, maintenant nous ne le connaissons plus*[4]. N'est-ce pas là celui que l'Épouse cherchait? L'Époux vrai, aimant, aimable; oui il est le véritable Époux, comme sa chair est vraiment une nourriture, et son sang vraiment un breuvage[5]. Tout ce qui est de lui existe vraiment, puisqu'il n'est lui-même autre chose que la vérité.

3. Mais pourquoi ne le trouve-t-on pas cet Époux qu'on cherche si soigneusement, si ardemment, tantôt dans le lit, tantôt dans la ville, sur les places, ou dans les rues, cet Époux qui dit : *cherchez et vous trouverez ; celui qui cherche trouve*[6] : à qui le prophète s'adresse en ces termes: *Vous êtes bon, Seigneur, à l'âme qui vous cherche*[7]; et dont Isaïe a dit : *Cherchez le Seigneur tant qu'on peut le trouver*[8]? Comment s'accompliront donc les Écritures? Car l'âme qui cherche ici n'est pas de celles dont l'Époux a dit : *Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas*[9]. Remarquez trois causes ordinaires qui trompent les recherches. On ne cherche point dans le temps, de la manière ou dans le lieu convenables. Si tout temps était propice aux recherches, pourquoi le prophète déjà cité dirait-il : *Cherchez le Seigneur tandis qu'on peut le trouver?* Il y a donc des heures où il est impossible de le trouver : aussi le prophète ajoute : *Afin de l'invoquer tandis qu'il est près.* Il arrivera donc un moment où il ne sera plus près. Qui ne le cherchera pas alors? *Devant moi, tout genou se courbera*[10], dit-il, etc.

[1] Coloss., III, 4. — [2] Jean, I, 26. — [3] Thren., IV, 20. — [4] II Cor., V, 16. — [5] Jean, VI, 56. — [6] Math., VII, 7, 8. — [7] Thren., III, 25. — [8] Isaï., LV, 6. — [9] Jean, VII, 34. — [10] Isaï., XLV, 24.

Cependant les impies ne le trouveront pas ; ils seront écartés par les anges vengeurs qui les empêcheront de voir la gloire de Dieu. En vain crieront les vierges folles ; on n'ira plus à elles, la porte sera fermée[1]. Qu'elles prennent donc pour elles ce mot : *Vous me chercherez et ne me trouverez pas.*

4. Du reste c'est maintenant le temps favorable, et voici les jours du salut[2] ; c'est le temps de chercher, d'invoquer, car souvent on sent sa présence avant de l'avoir appelé. Écoutez donc sa promesse : *Avant que vous m'invoquiez, je dirai : me voici*[3]. Cette bienveillance et cette opportunité du temps n'ont pas échappé à celui qui dit, dans les psaumes : *Le Seigneur a exaucé le désir des pauvres; votre oreille a entendu la préparation de leur cœur*[4]. Si on cherche Dieu par les bonnes œuvres, pendant que nous avons le temps, faisons du bien à tous[5], surtout quand le Seigneur nous prévient que voici la nuit ou personne ne peut travailler[6]. Pour chercher Dieu et opérer le bien, trouverez-vous dans les siècles à venir, un temps autre que celui que Dieu a fixé pour se souvenir de vous ? C'est pourquoi voici les jours de salut ; car c'est dans ces jours que Dieu lui-même notre Roi avant les siècles a accompli l'œuvre de notre salut au milieu de la terre[7].

5. Allez donc, et attendez au milieu de l'enfer le salut qui s'est accompli sur la terre (A). Quelle facilité de pardon rêvez-vous de trouver au milieu des ardeurs éternelles, puisque le temps de la miséricorde sera passé? Si vous mourez dans vos péchés, il ne vous reste aucune hostie; le fils de Dieu n'est pas crucifié de nouveau; mort une fois il ne meurt plus[8]. Le sang répandu sur la terre ne descend pas aux enfers. Tous les pécheurs de la terre l'ont bu. Les démons n'en peuvent rien réclamer pour éteindre leurs brasiers, pas plus que les hommes devenus les compagnons des démons. Une fois descendit là non le sang, mais l'âme de Jésus-Christ. C'était la part qui revenait à ceux qu'enfermait ce cachot. Cette visite a été unique, elle s'est faite par la présence de l'âme, pendant que sur la terre et à la croix était suspendu le corps de Jésus-Christ. Le sang a arrosé un sol aride; il a couvert la

[1] Math., XXV, 10. — [2] II Cor., VI, 2. — [3] Isaï., LV, 24. [4] Ps. IX, 17. — [5] Galat., VI, 10. — [6] Jean, IX, 4. — [7] Ps. III, 12. — [8] Rom., VI, 9.

(A) Saint Bernard semble désigner ici Origène, ou du moins une erreur qu'on lui attribue, comme il en désigne d'autres ailleurs, par exemple : *Serm. 34, sur divers sujets*, et *Serm. 54, sur le Cantique*. Voir *Ambroise Autpert*. liv. X, *sur l'Apocalypse*, à ce verset, *rien de souillé n'entrera dans cette cité* : il y réfute cette erreur.

terre et l'a abreuvée; il a pacifié la terre et le ciel, mais pas l'enfer. Là, une fois, je l'ai dit, son âme a pénétré, et a opéré une rédemption partielle, afin que, même en ce moment, elle exerçât la charité (A). Mais elle n'y retournera plus. C'est donc présentement le temps favorable et propice où, celui qui cherche trouve, si toutefois il cherche dans le lieu et de la façon convenables. Voilà une raison capable d'empêcher de rencontrer l'Époux qu'on ne cherche pas en temps opportun. Ce n'est pas elle qui est un obstacle pour l'Épouse, car elle appelle et elle cherche l'heure convenable; ses recherches ne sont ni négligentes, ni tièdes; elle cherche, comme il le faut, d'un cœur ardent et infatigable.

6. Arrivons à la troisième considération. L'Épouse cherche-t-elle où il convient? *J'ai cherché dans mon petit lit celui que mon âme chérit.* Peut-être fallait-il le chercher non dans un petit lit, mais dans un lit, celui pour qui l'univers est trop étroit. Mais ce petit lit ne me déplaît pas à moi qui sais que l'Époux est petit. *Un petit enfant vous est né* [1]. Tressaillez de joie, louez, demeure de Sion, car il est grand au milieu de vous le Saint d'Israël [2]. Mais ce même Seigneur, si grand en Sion, a été trouvé petit au milieu de nous : il y a été trouvé faible, condamné à s'étendre et à se coucher en un petit lit. N'était-ce pas un lit étroit que le tombeau, un petit lit que la crèche, un petit lit que le sein d'une vierge? Quand au sein de son père, c'était un vaste lit duquel il est dit au fils : *Je t'ai engendré de mon sein avant l'aurore* [3]. On ne doit peut-être pas regarder comme un lit ce sein qui est plutôt le trône de la royauté que le séjour de l'humilité. Car demeurant dans son Père, le Fils gouverne tout avec lui, et la foi nous enseigne positivement que le Fils est assis et non gisant à la droite du Père, et lui-même déclare que le ciel est sa demeure et non son lit [4], afin que vous sachiez que dans sa demeure, c'est-à-dire dans la hauteur des cieux, il a, non des consolations de son abaissement, mais les insignes de sa puissance.

7. En parlant de ce petit lit l'Épouse a donc raison d'ajouter que c'est le sien, car il est évident que les faiblesses dont Dieu s'est chargé ne sont pas les siennes, mais les nôtres. C'est à nous qu'il a emprunté ce qu'il a pour nous enduré, naissance, allaitement, mort et sépulture. La mortalité de sa naissance est la mienne; l'infirmité de son enfance, la mienne; sa mort sur une croix, la mienne, ainsi que son sommeil au sépulcre. Mais toutes ces choses sont passées, tout est renouvelé. *Dans mon petit lit j'ai cherché pendant les nuits celui que mon cœur aime.* Eh! quoi, vous cherchiez chez vous celui qui avait déjà regagné sa demeure? Vous n'aviez pas vu le Fils de l'homme remonter là où il était auparavant? Déjà il a échangé l'étable et la tombe pour le ciel, et vous le cherchez encore dans votre petit lit? Il est ressuscité, il n'est plus ici. Pourquoi vous obstiner à chercher en un lit étroit le fort, le grand, et à demander à la crèche celui qui est déjà glorifié? Il est entré dans les Puissances du Seigneur; il s'est revêtu de beauté et de force; il est assis sur les Chérubins, celui qui naguères était étendu sous une pierre. Depuis, il ne gît plus, il est

(A) Le sentiment de saint Bernard n'est pas, comme l'a cru Horstius, que Jésus-Christ ait délivré quelques-uns des damnés. Il a seulement tiré les Patriarches des limbes que le saint Docteur place « dans l'enfer même, » et au Serm. 1, pour le jour de Pâques, n° 5, où il parle du « cachot infernal », et surtout au 4e Serm. pour la Toussaint, n° 1, où parlant du sein d'Abraham, il dit qu'avant l'arrivée de Jésus-Christ, l'accès du ciel n'a été ouvert aux Saints, mais que Dieu leur avait ménagé « dans l'enfer même, un lieu de paix et de rafraîchissement, » de façon pourtant qu'entre eux et les âmes impies il y eût un abîme. Si les « unes et les « autres, dit-il, étaient dans les ténèbres, elles n'étaient pas « toutes dans les châtiments... Le Sauveur descendu dans « le lieu, brisa les portes d'airain, mit en pièce les barrières « de fer, et emmena les captifs détenus dans le cachot, etc. » Ainsi parle Mabillon. —Or voici la note d'Horstius, à laquelle il fait allusion: Par ces paroles, saint Bernard semble penser que dans sa descente aux enfers, Jésus-Christ a délivré quelqu'un des damnés. » Saint Cyprien (ou plutôt Arnault de Bonneval). Serm. sur l'Ascension insinue la même chose, en ces termes : « Dieu sera désormais sans miséricorde « (pour les damnés) et n'écoutera plus le repentir. La con- « fession, sera tardive, et la porte une fois close, ceux qui « manqueront d'huile auront beau crier. Plus de remède; « plus de rafraîchissement. Le Christ est descendu une fois « aux enfers : il n'y redescendra pas. Ils ne verront plus « Dieu ceux qui seront scellés dans les ténèbres. Leur sen- « tence sera sans appel, leur jugement immuable...., etc. » Saint Grégoire de Nazianze paraît favorable à ce sentiment, en son 42e Discours, et Clément d'Alexandrie, liv. VII, des Stromates est affirmatif sur ce point.

Mais il faut savoir, que bien qu'il soit de foi que les peines des damnés soient éternelles, cependant il n'est pas certain, d'une certitude de foi, s'il y a ou non dispense dans cette loi ordinaire de Dieu. Les Pères cités plus haut ne parlent pas de la loi, mais d'un privilége, et encore n'en parlent-ils pas d'une façon absolue, mais hypothétique et dans le sens que voici : si jamais quelqu'un a été délivré de l'enfer, cela a dû arriver quand Jésus-Christ lui-même y est descendu. Cette proposition paraît assez conforme à la raison; elle laisse cependant subsister ce principe : personne n'a été tiré de l'enfer, parce que personne n'a dû en être retiré. Nous ne défendons pas Clément d'Alexandrie de l'erreur de Marcion. Pour ce qui est de l'âme de Trajan délivrée de l'enfer par les prières de saint Grégoire le Grand, on n'est pas d'accord. Les uns ne voient là qu'un récit faux et inventé; les autres donnent de ce fait une explication quelconque. V. *Baronius*, tom. II, an. 604 : *Bellarmin du Purgat.*, liv. II, ch. VIII : *Suares*, tom. II, in 3 parte disp. 43, sect. 3 : *Mendoz.* in liv. I, reg. VI, ch. II, n° 6.

[1] Isai., IX, 6.— [2] Id., XII, 6. — [3] Ps. CIX, 3. — [4] Isai., LXVI, 1.

assis; et vous vous préparez à le secourir comme s'il était encore dans sa faiblesse? Disons mieux, ou il siége comme juge, ou il se tient debout prêt à nous venir en aide.

8. Et vous, ô pieuses femmes, sur qui veillez-vous donc et à qui préparez-vous des aromates et des parfums? Si vous connaissiez sa grandeur et de quelle liberté jouit, parmi les morts, celui que vous allez oindre, vous lui auriez demandé vous-mêmes de ses parfums? N'est-il pas celui que son Dieu a inondé plus abondamment que personne de l'huile de joie[1]? Heureuses serez-vous si, à votre retour, vous pouvez vous glorifier et dire : *Nous avons reçu de sa plénitude*[2]*!* C'est ce qui est arrivé. En effet elles reviennent embaumées, celles qui allaient embaumer le tombeau. Ne sont-elles pas en vérité embaumées de la joyeuse nouvelle de la résurrection? Envoyées par l'Ange, elles remplissent la fonction d'Évangélistes. Apôtres des apôtres mêmes, en se hâtant d'annoncer dès le matin la miséricorde du Seigneur, elles disent : Nous courons à l'odeur de vos parfums. A dater de ce moment l'Époux a été vainement cherché dans le petit lit. Si l'Église l'avait jusque-là connu selon la chair, et en son infirmité, à partir de cette heure elle ne l'a plus connu ainsi. Pierre et Jean l'ont bien encore cherché ensuite dans le sépulcre, mais sans l'y rencontrer. Voyez s'ils ont pu dire avec vérité : *Dans mon petit lit j'ai cherché celui que mon cœur aime; je l'ai cherché, je ne l'ai pas trouvé.* Pour aller au Père, cette chair qui ne venait pas du Père, se dépouilla d'abord de toute faiblesse, dans la gloire de la résurrection : elle s'environna de force et de lumière, comme d'un vêtement; vêtement de gloire et d'éclat, sous lequel il convenait qu'elle fût présentée aux regards paternels.

9. C'est aussi avec raison que l'Épouse dit : *J'ai cherché celui que mon âme aime;* et non celui que j'aime. Car il n'appartient qu'à l'âme seule cet amour avec lequel elle aime spirituellement, Dieu, l'ange et l'âme. C'est ainsi encore qu'on aime la justice, la vérité, la piété, la sagesse et les autres vertus. Quand l'âme aime, ou désire un objet charnel, par exemple la nourriture, le vêtement, une propriété, tout ce qui est corporel et terrestre, cet amour est plutôt une affection de la chair que de l'âme; c'est pourquoi l'Épouse employant un langage plus exact qu'usité, déclare que c'est l'âme qui, en elle, chérit l'Époux; elle montre par là que l'Époux est esprit et qu'elle lui porte un attachement non charnel, mais spirituel. Elle a aussi raison d'ajouter qu'elle *l'a cherché pendant les nuits.* Car, selon saint Paul, *ceux qui dorment dorment la nuit; et ceux qui sont dans l'ivresse le sont aussi la nuit*[1]. On peut donc dire, sans absurdité, que ceux qui ignorent, ignorent dans la nuit, et par là, que ceux qui cherchent, cherchent dans la nuit. Et qui donc cherche ce qu'il a visiblement? Le jour éclaire ce que la nuit cache, et vous pouvez retrouver le jour ce que vous aviez inutilement cherché dans les ombres. Il est nuit tant qu'on cherche l'Époux; s'il était jour, il paraîtrait, et on n'aurait pas besoin de le chercher. Mais assez sur ce point; à moins que le nombre de ces nuits ne nous indique encore un mystère; l'Épouse en effet parle non pas d'une seule nuit, mais de plusieurs.

10. Il me semble, si vous n'avez une interprétation plus satisfaisante, qu'on en peut donner la raison suivante. Cette vie a ses nuits, et elles sont nombreuses. Que dis-je? Elle n'est pour ainsi dire elle-même qu'une nuit continuelle, et elle s'écoule dans les ténèbres. La nuit, c'est la perfidie des Juifs, l'ignorance des païens, la dépravation des hérétiques; la nuit, c'est la vie charnelle et animale des catholiques. La nuit ne règne-t-elle pas sur ceux qui sont incapables de goûter les choses de l'Esprit de Dieu? Et chez les hérétiques, ou les schismatiques, que de sectes, et, partant, que de nuits! Vainement, à travers ces nuits, vous cherchez le soleil de justice et la lumière, c'est-à-dire l'Époux. Point de société entre la lumière et les ténèbres. Mais dira-t-on, l'Épouse ne pousse pas la folie et l'aveuglement jusqu'à demander la lumière aux ténèbres, à chercher son bien-aimé chez ceux qui ne le connaissent pas et ne l'aiment pas. Comme si elle disait qu'elle le cherche actuellement et non qu'elle l'a cherché durant les nuits. Elle dit en effet : *J'ai cherché, pendant les nuits, celui qu'aime mon âme.* Et voici le sens : petite elle pensait et elle sentait, comme à cet âge; elle cherchait la vérité où elle n'est pas; elle errait, selon la parole du psaume : *J'ai erré comme la brebis perdue* [2]. Aussi dit-elle qu'elle était alors dans son petit lit, dans la faiblesse de l'âge et l'infirmité des sentiments.

11. Si cependant vous construisez ainsi le texte, avec un sous-entendu : *Étant ou existant dans mon petit lit, j'ai cherché celui que mon âme aime* : je ne l'ai pas cherché en ce lit, mais j'ai cherché pendant que j'y étais; le sens sera : infirme et sans force, totalement incapable de suivre l'Époux, de le suivre dans les hauteurs ardues de sa gloire, j'ai rencontré et en grand nombre, des gens qui connaissant mon désir me disaient : *Voici le Christ ici; le*

[1] Ps. LXIV, 8. — [2] Jean, I, 16.

[1] I Thess., V, 7. — [2] Ps. CXVIII. 176.

voici là [1] : et il n'était ni ici, ni là. J'ai fait cette rencontre, et je n'en ai pas regret. Car plus je me suis approché d'eux, plus je les ai examinés avec attention, plus vite et plus clairement j'ai reconnu que la vérité n'était pas chez eux. J'ai cherché sans trouver, et j'ai surpris la nuit en ceux qui se proclamaient faussement le jour.

12. Et j'ai dit : *Je me lèverai, je parcourrai la ville : à travers les rues et les places je chercherai Celui que mon âme aime.* Considérez qu'ici au moins elle est couchée celle qui dit : *Je me lèverai :* et elle dit bien. Pourquoi ne se lèverait-elle pas connaissant la résurrection de son bien-aimé? Du reste, ô âme bienheureuse, si vous êtes ressuscitée avec Jésus-Christ, il vous faut chercher les choses d'en haut; il faut chercher le Christ non en bas, mais dans les hauteurs, où il est assis à la droite du Père [1]. Mais, dites-vous : *Je parcourrai la ville.* Pourquoi? Les impies marchent autour de vous. Laissez ce soin aux juifs dont un de leur prophète avait dit : *Ils endureront la faim, comme des chiens et parcourront la ville* [2]. Et si vous entrez dans la ville, selon un autre prophète; *les voici épuisés par la faim* [3]: ce qui ne serait pas arrivé si elle avait eu le pain de vie. Il est sorti du cœur de la terre, mais n'est pas resté sur la terre. Il est remonté là où il était auparavant. Car Celui qui est descendu, c'est Celui qui est monté, le pain vivant qui vient du ciel, l'Époux de l'Église, Jésus-Christ notre Seigneur qui est, par-dessus tout, le Dieu béni dans les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Marc., XIII, 21. — [2] Cantiq., III, 2. — [3] Jean, XIX, 30. — [4] Ps. CXIX, 1.

[1] Coloss., III, 1, 2. — [2] Ps. LVIII, 7. — [3] Jérém., XIV, 18. — [4] Jean, XVI, 16. — [5] Id., XX, 29. — [6] Philipp., II, 6.

SERMON LXXVI

De la clarté de l'Époux, où il est assis égal au Père à droite de sa gloire. Comment les bons pasteurs doivent être attentifs, vigilants, discrets, dans le soin des âmes qui leur sont confiées.

1. *A travers les rues et les places je chercherai Celui que mon cœur aime* [2]. L'Épouse n'a encore que les sentiments de l'enfance. Elle s'imagine que l'Époux sorti du tombeau s'est montré en public pour enseigner les peuples, selon son habitude, guérir les malades, manifester sa gloire en Israël, et voir s'ils ne recevraient pas un ressuscité ceux qui promettaient de l'écouter, s'il descendait de la croix. Mais il avait achevé l'œuvre que son Père lui avait assignée. C'est ce que devait comprendre l'Épouse par la parole que du haut de sa croix et près d'expirer il avait prononcée : *Tout est consommé* [4]. Aucune raison ne l'obligeait à se fier à cette foule qui alors même n'eût pas cru en lui. Il se hâtait donc vers son Père qui allait lui dire : *Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je place vos ennemis comme des escabeaux sous vos pieds* [4]. Elevé de terre, il déploiera une force plus grande et plus divine en attirant tout à lui. L'Épouse a cru devoir le chercher, à travers les rues et les places, avide de jouir de lui, mais non encore initiée à ce mystère. Trompée de nouveau en son espoir elle redit : *Je l'ai cherché et je ne l'ai pas trouvé;* afin de réaliser cette parole de l'Époux : *Je vais à mon Père, et vous ne me verrez plus* [4].

2. L'Épouse dira peut-être : comment croiront-ils en Celui qu'ils n'ont pas vu? Comme si la foi venait de la vue et non de l'ouïe. Le grand mérite de croire ce qu'on voit, de ne pas refuser sa foi au témoignage des yeux! Mais en espérant ce que nous ne voyons pas, nous attendons patiemment, et la patience est un mérite. Heureux ceux qui croient sans avoir vu [5]! Pour ne pas nous ôter le mérite de la foi, que Jésus-Christ se dérobe à nos yeux laissant ainsi place à la vertu. Il est temps d'ailleurs qu'il rentre en son séjour. Quel séjour? demandez-vous. La droite du Père. Car il peut, sans injustice, se dire l'égal de son Père, puisqu'il est dans la forme de Dieu [6]. Que ce soit donc là le lieu du fils unique, le lieu qui

le mette à l'abri de toute injure. Qu'il siége à côté du Père, et non au dessous, afin que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père. A cette marque on reconnaîtra entre eux une majesté égale, si vous ne placez le Fils ni au-dessus, ni au-dessous du Père. Mais l'Épouse ne songe à rien de tout cela; ivre d'amour, elle court çà et là et elle cherche des yeux celui qu'on ne saisit plus avec l'œil, mais avec la foi. Selon elle, le Christ ne doit pas entrer en sa gloire, avant que la gloire de sa résurrection révélée au monde n'ait couvert l'impiété de confusion, que les fidèles ne tressaillent de joie, que ses disciples ne soient dans le transport; avant que les peuples ne soient convertis, que l'Époux n'ait été lui-même glorifié de tous, et que la présence du ressuscité n'ait démontré la vérité de sa prédication. Vous vous trompez, ô Épouse! Tout cela doit arriver, mais en son temps.

3. En attendant, voyez s'il n'est pas et plus digne et plus conforme à la justice d'en haut de ne pas livrer le saint aux chiens, ni jeter les perles aux pourceaux; s'il n'est pas mieux, selon le langage de l'Écriture, d'ôter à l'impie la vue de la gloire de Dieu [1]; de ne pas ravir le mérite à la foi qui est plus éclatante quand elle adhère à l'invisible, et, par elle, de réserver aux âmes dignes ce qui est caché aux indignes, en sorte que si les cœurs souillés se couvrent de nouvelles souillures, les justes reçoivent un accroissement de justice [2], pourvu qu'ils ne succombent pas au sommeil de l'ennui. Que les cieux et les cieux des cieux sèchent et soient confondus dans leur attente, et le Père Tout-Puissant lui-même n'est pas frustré dans les désirs de son cœur, et si enfin le Fils unique ne tarde pas un peu à entrer dans sa gloire (ce qui seul serait indigne). Et à quel prix estimer la gloire humaine si grande qu'elle soit, pour qu'elle doive et puisse retenir un instant Jésus-Christ loin de cette autre gloire que son Père lui prépare de toute éternité? Ajoutez qu'aucune raison ne saurait convenablement retarder l'effet de la prière du Fils. Et quelle prière? direz-vous. Celle-ci : *Père glorifiez votre fils*. Prière qui indique moins la supplication que la prescience. Ici est librement demandé ce qu'il est au pouvoir du sollicitant d'obtenir. Cette prière est une disposition libre de la part de Jésus-Christ et non une nécessité, car il donne avec le Père ce qu'il reçoit de lui.

4. Et il faut dire ici que le Père ne glorifie pas seulement le Fils, mais que le Fils aussi glorifie le Père; car on ne peut prétendre que le Fils soit moindre que le Père étant glorifié par lui, puisque lui-même glorifie son Père, comme il le déclare : *Père glorifiez votre fils, afin que luiaussi vous glorifie*. Mais vous croirez peut-être devoir encore assujettir le Fils au Père, comme si, sans gloire par lui-même, il recevait du Père un éclat qu'il reporte sur son Père. Cela n'est pas; écoutez en effet : *glorifiez-moi, Père*, dit-il, *de cette gloire que j'ai eue en vous, avant que le monde fût* [1]. Si la gloire du Fils n'est pas postérieure à celle du Père, puisqu'elle est éternelle, ils se glorifient donc également. Et s'il en est ainsi, où est la primauté du Père? Il y a égalité là où il y a coéternité, et une égalité telle qu'ils n'ont qu'une gloire, comme ils ne sont qu'un. Aussi en disant une seconde fois : *Père glorifiez votre nom*, il lui demande à être lui-même glorifié, lui en qui et par qui le nom du Père est certainement glorifié. Et il reçoit du Père cette réponse : *Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore* [2]. Et cette réponse du Père est elle-même une grande glorification du Fils. Du reste, sur les rives du Jourdain, le Fils fut entouré d'un éclat plus abondant et plus auguste, par le témoignage de Jean, par l'apparition symbolique de la colombe et par la parole du Père disant : *Celui-ci est mon fils bien-aimé* [3]. Ce qui n'empêche pas que, sur la montagne, devant trois disciples, il reçut une gloire magnifique, et dans cette même voix descendue de nouveau du ciel, et dans la merveilleuse et admirable transfiguration de son corps, et dans le témoignage de deux prophètes, qui apparurent s'entretenant avec lui [4].

5. Reste donc que, selon la promesse du Père, Jésus soit glorifié une fois encore, et ce sera la plénitude de la gloire, plénitude à laquelle on ne pourra plus ajouter. Mais où sera donnée cette bénédiction? Ce ne sera pas, comme l'imagine l'Épouse, dans les places et les rues, si ce n'est peut-être dans celles dont il est dit : *Tes places, ô Jérusalem, seront couvertes d'or pur, et le long de tes rues on chantera alleluia* [5]. Là, en effet, le Fils reçoit de son Père une gloire à laquelle, au ciel même, rien n'est comparable; car à qui des anges a-t-il jamais été dit : *asseyez-vous à ma droite* [6]? Et ce n'est pas parmi les anges seulement, mais parmi les autres esprits bienheureux qu'on ne rencontrerait personne capable de recevoir une pareille gloire. A aucun d'eux ne s'est adressée cette parole qui annonce une gloire singulière; aucun n'a fait l'expérience

[1] Isaï., xxvi, 10. — [2] Apoc., xxii, 11.

[1] Jean, xvii, 1, 5. — [2] Jean, xii, 28. — [3] Math., iii, 14, 16, 17. — [4] Id., xvii, 2, 5. — [5] Apoc., Tob., xiii, 22. — [6] Hébr., i, 13.

de cette parole. Les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances souhaitent contempler le Fils, mais n'ont pas la témérité de se comparer à lui. C'est donc à mon Seigneur qu'il a été dit et accordé par le Seigneur, de s'asseoir à la droite de sa gloire, comme possédant une gloire égale, une essence consubstantielle, une génération semblable, une majesté pareille, une même éternité. C'est là, là que le trouvera celui qui l'y cherchera, et qu'il verra sa gloire, non pas une gloire vulgaire, mais celle du Fils unique du Père [1].

6. O Épouse que ferez-vous? Croyez-vous pouvoir le suivre si haut? Tenterez-vous, serez-vous capable de pénétrer en un sanctuaire si mystérieux, et de contempler le Fils dans le Père, et le Père dans le Fils? Non. Vous ne sauriez présentement aller là où il est; vous irez plus tard. Courage cependant, suivez, cherchez; que cette gloire, que cette sublimité inaccessibles ne lassent pas vos efforts, et ne vous jettent pas dans le désespoir de trouver. Si vous pouvez croire, tout est possible à celui qui croit [2]. *La parole est près,* est-il dit, *elle est sur vos lèvres et dans votre cœur* [3]. Croyez et vous avez trouvé. Croire, en effet, c'est trouver. Les fidèles savent que le Christ habite par la foi dans leurs cœurs [4]. Est-il un endroit plus voisin? Cherchez donc avec sécurité et ardeur. Le Seigneur est bon à l'âme qui le cherche [5]. Cherchez par vos désirs, vos actes, et trouvez par la foi. Que ne découvre pas cette foi? Elle atteint l'inaccessible; elle saisit l'insaisissable, l'Éternité même; elle l'enferme, en quelque sorte en son sein immense. J'ose le dire; l'éternelle et bienheureuse Trinité que je ne comprends pas, je la crois, je la saisis par la foi, quand ma raison est impuissante à la comprendre.

7. Mais, dira-t-on, comment croire sans prédication, puisque la foi vient de ce qu'on entend, et qu'on n'entend que par la parole qui est prêchée [6]? C'est à quoi Dieu pourvoira. Ils sont prêts ceux qui apprendront à la nouvelle Épouse sur le point de s'unir à l'Époux céleste, ce qu'elle doit savoir, qui la formeront, qui lui enseigneront la foi et lui donneront la règle de la piété et de la religion. Écoutez en effet ce qu'elle ajoute : *Les sentinelles qui gardent la ville m'ont trouvée.* Quelles sont ces sentinelles? Ceux, qu'en l'Évangile, le Sauveur déclare bienheureux, si son arrivée les trouve occupés à veiller [7]. Sentinelles précieuses qui veillent sur notre sommeil, comme si elles devaient rendre compte de nos âmes : gardiens excellents, dont l'esprit attentif, et les prières persévérantes explorent, avec sagacité, les ruses de l'ennemi, devancent la vigilance des méchants, éventent les piéges, brisent les rêts, et déjouent toutes les tentatives hostiles. Ce sont les amis de leurs frères et du peuple chrétien qui prient beaucoup pour ce peuple et pour toute la sainte cité. Pleins de sollicitude envers le troupeau du Seigneur commis à leurs soins, ils consacrent leur cœur à veiller dès le matin devant le Seigneur qui les a créés, et ils élèvent leurs prières en présence du Très-Haut. Ils veillent, sachant pourtant leur insuffisance à garder la cité, et n'ignorant pas que si le Seigneur ne la garde lui-même, vaines sont les veilles de celui qui la garde [1].

8. Le Seigneur nous donne le précepte suivant : *Veillez et priez pour que vous n'entriez pas en tentation* [2]. Il est donc évident que, sans cet exercice des fidèles, et le souci des sentinelles, ni la cité, ni l'Épouse, ni les brebis ne sont en sûreté. Me demandez-vous la différence de ces noms? Ils ne sont qu'une même chose, que j'appelle cité, à cause de la collection qu'elle contient, Épouse par l'amour, brebis par la douceur. Voulez-vous voir que l'Épouse est ici la même chose que la cité? *J'ai vu,* dit l'apôtre, *la cité sainte, la Jérusalem nouvelle descendant du ciel et de Dieu préparée comme une Épouse ornée pour son Époux* [3]. Vous vous assurerez qu'il en est ainsi des brebis, si vous vous rappelez que le premier gardien, Pierre, en recevant la charge, fut en même temps soigneusement averti de les aimer. Celui qui les lui confiait n'y eût pas mis tant d'attention, s'il ne s'était senti Époux, et si sa conscience ne lui eût rendu ce témoignage. Écoutez cela, amis de l'Époux, si toutefois vous êtes vraiment ses amis. Amis, je n'ai pas dit assez; très-amis doivent être ceux qui jouissent de la faveur d'une telle familiarité. Ce n'est pas vainement que Jésus a répété si souvent : *Pierre m'aimes-tu* [4]? A mon avis, c'est comme s'il lui avait dit : si ta conscience ne te rend ce témoignage que tu m'aimes, que tu m'aimes fortement et parfaitement, c'est-à-dire, plus que tes biens, plus que les tiens, plus que toi-même, (ce qui répond aux trois interrogations) n'assume pas cette charge, ne t'ingère pas dans le soin de ces brebis, pour lesquelles j'ai versé mon sang. Parole terrible et capable d'émouvoir les cœurs insensibles des tyrans.

9. Veillez donc sur vous, vous à qui ce mi-

[1] Jean, I, 14. — [2] Marc., IX, 22. — [3] Rom., x, 8. — [4] Ephes., III, 17. — [5] Thren., III, 25. — [6] Rom., x, 14, 17. — [7] Luc, XII, 37.

[1] Ps. CXXVI, 1. — [2] Marc., XIV, 38. — [3] Apoc., XXI 2. — [4] Jean, XXI, 15, 17.

nistère est échu en partage. Oui, veillez sur vous et sur le précieux dépôt qui vous a été confié. C'est une ville; veillez à sa garde et établissez-y la concorde. C'est une Épouse : prenez soin de l'orner. Ce sont des brebis : nourrissez-les. Peut-être que ces trois choses se rapportent bien à la question adressée par le Seigneur. La garde d'une ville exige qu'on la défende contre trois dangers, contre la violence des tyrans, contre la perfidie des hérétiques, contre les assauts des démons. La parure de l'Épouse consiste dans les bonnes œuvres, les mœurs et l'ordre. Le pâturage des brebis se rencontre communément dans les saintes Écritures qui sont comme l'héritage du Seigneur. Mais il faut y distinguer plusieurs choses. Il y a des commandements imposés par la loi de vie et de discipline aux âmes dures et charnelles; il y a des adoucissements, des dispenses miséricordieusement accordés aux faibles et aux infirmes. Et il y a des conseils fermes et énergiques qu'une profonde sagesse propose aux âmes saines, dont les sens sont déjà exercés à discerner le bien et le mal. Aux petits, comme à de tendres agneaux, on donne du lait à boire, et non de la nourriture. De plus, les pasteurs remplis de bonté et de sollicitude ne cessent d'engraisser leurs troupeaux d'exemples bons et joyeux; d'exemples donnés par eux plutôt que par d'autres. Car, si ces exemples ne venaient pas d'eux, ce serait pour eux une honte, et un moindre profit à leurs troupeaux. Si moi, par exemple, qui semble remplir parmi vous la charge de pasteur, je vous propose la douceur de Moïse, la patience de Job, la miséricorde de Samuel, la sainteté de David et d'autres modèles édifiants, et que je sois sans douceur, sans patience, sans miséricorde, ni sainteté, mon exhortation, je le crains, aura moins de saveur et sera accueillie avec moins d'avidité. Mais je laisse à la bonté d'en haut le soin de suppléer auprès de vous à ce qui me manque, et de corriger ce qu'il y a en moi de défectueux. Un bon pasteur veillera encore à ce qu'on trouve en lui du sel [1], selon le mot de l'Évangile, sachant que la parole assaisonnée de sel est aussi salutaire qu'agréable. Voilà ce que j'ai à dire de la garde de la cité, de la parure de l'Épouse, et de la nourriture des brebis.

10. Je veux insister davantage sur ces points pour ceux qui ambitionnant avidement les honneurs, se chargent imprudemment de lourds fardeaux, et s'exposent aux périls, afin qu'ils sachent pourquoi ils sont venus. *Mon ami*, est-il écrit, *pourquoi êtes-vous ici?* [1] C'est, si je ne me trompe, uniquement pour garder la ville. Cette œuvre requiert un homme fort, spirituel, fidèle : fort pour repousser l'injustice, spirituel pour découvrir les piéges, fidèle à ne pas chercher ses intérêts personnels. Pour conserver ou rétablir l'honnêteté des mœurs (ce qui est la parure de l'Épouse) qui ne voit qu'à des soins vigilants il faut nécessairement unir la censure de la discipline? C'est pourquoi celui qui porte le poids de cette charge, aura ce zèle brûlant qui remplissait cet ami jaloux de l'Épouse du Seigneur et lui arrachait ce cri : *J'ai pour vous une jalousie divine, j'ai promis de vous présenter au Christ comme une vierge à son fiancé* [2]. Mais comment un pasteur ignorant guidera-t-il les troupeaux du Seigneur dans les pâturages de la divine parole? S'il est savant, sans être vertueux, il est bien à craindre qu'il ne cause plus de mal, par sa vie stérile, que de bien, par l'abondance de son savoir. C'est une témérité égale d'assumer une pareille charge sans la science, ou sans des mœurs louables. Mais je suis hélas! obligé de finir une matière interminable. Une autre occupation, dont celle-ci ne doit pas prendre la place, m'appelle. Je suis pressé de toutes parts, et je ne sais ce qu'il y a de plus pénible, ou de m'arracher à un objet, ou de m'épuiser à un autre, si toutefois ils ne sont pas tous les deux pénibles. O servitude! ô nécessité! Je ne fais pas ce que je veux, et je fais ce que je hais. Remarquez néanmoins où nous en sommes restés, et aussitôt que nous en aurons la liberté, nous reprendrons là notre entretien, au nom de l'époux de l'Église Jésus-Christ Notre-Seigneur qui est par-dessus tout le Dieu béni dans les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Marc., IX, 49.

[1] Math., XXVI, 50. — [2] II Cor., II, 2.

SERMON LXXVII

Des mauvais pasteurs de l'Église. Comment les bienheureux qui sont au ciel, ainsi que les anges, viennent en aide aux élus pèlerins ici-bas.

1. Grâce à Dieu nous voici libres. Dans l'entretien d'hier nous avons dit quels pasteurs nous voudrions avoir pendant notre marche ici-bas. Je n'ai pas dit quels sont ceux que nous avons. Ils diffèrent bien des premiers. Tous ne sont pas ces amis de l'Époux que nous voyons aux côtés de l'Épouse, et qui semblent la conduire par la main. Parmi ses amis, il en est peu qui ne cherchent pas leurs avantages. Ils aiment les présents et ils ne peuvent aimer le Christ, ayant donné les mains à Mammon. Voyez-les marcher, comme ils sont recherchés, élégants, couverts de riches habits. On dirait une épouse qui sort de la chambre nuptiale. Si vous aperceviez tout à coup de loin un homme ainsi façonné, vous le prendriez certainement plutôt pour l'Épouse que pour un de ses gardiens. D'où leur vient donc, je vous prie, cette abondance de toutes choses, cet éclat de vêtements, ce luxe de table, cet amas de vases d'argent ou d'or, sinon des biens de l'Épouse? Et elle est délaissée, pauvre, indigente, nue; son aspect est misérable, négligé, inculte, infirme. Non, ce n'est pas là parer l'Épouse, c'est la dépouiller; ce n'est pas la garder, mais la perdre; ce n'est pas la défendre, c'est l'exposer et la prostituer au lieu de la conduire. Ce n'est pas là paître le troupeau du Seigneur, c'est l'égorger et le dévorer, et le Seigneur dit de ces pasteurs : *Ils dévorent mon peuple comme du pain*[1] ; *ils ont dévoré Jacob, et désolé le lieu où il réside* [2]. Et dans un autre endroit : *Ils mangeront les péchés de mon peuple*[3]. Comme s'il disait : ils exigent le prix du péché, sans déployer envers les pécheurs la sollicitude convenable. En effet, parmi les prélats, qui n'est plus occupé à vider les bourses qu'à extirper les vices? Où sont ceux dont les prières apaisent la colère divine, et qui annoncent l'année des miséricordes du Seigneur? Mais ce que je dis là est peu de chose. A de plus graves désordres est réservé un jugement plus rigoureux.

[1] Ps. XIII, 4 et LII, 5. — [2] Osée, IV, 8. — [3] Id. IV, 8.

2. Mais c'est inutilement que nous nous appesantissons sur ces points, les coupables ne nous écoutent pas. Et quand nous mettons par écrit nos discours, ils dédaignent de les lire. Les lisent-ils, ils s'indigneront contre moi, au lieu de s'irriter contre eux-mêmes, ce qui serait pourtant plus juste. Laissons-les donc; ils ne trouvent pas l'Épouse, ils la vendent. Cherchons plutôt ceux par lesquels l'Épouse dit qu'elle a été rencontrée. Les précédents ont bien hérité de leurs fonctions, mais non de leur zèle. Beaucoup en ambitionnent la succession. Bien peu les imitent. Plut au ciel qu'on les trouvât aussi vigilants au travail, qu'empressés à briguer les chaires! Vigilants et empressés à garder l'Épouse qu'ils ont trouvée et qui leur a été confiée. Plût au ciel qu'ils veillassent sur eux-mêmes et qu'il ne fût pas permis de dire d'eux : ***Mes amis et mes proches se sont approchés et élevés contre moi*** [1] ! Plainte trop juste, et qui ne s'applique à aucune époque mieux qu'à la nôtre. C'est peu que leurs veilles ne nous gardent pas; si elles ne nous perdaient pas! Plongés dans le profond sommeil de l'oubli, le tonnerre des divines menaces ne peut ni les éveiller, ni leur inspirer l'effroi du péril où ils courent. Aussi n'épargnent-ils pas leurs ouailles, eux qui ne s'épargnent pas eux-mêmes; ils perdent les autres et périssent avec eux.

3. Mais quels sont donc ces gardes par lesquels l'Épouse prétend avoir été trouvée? Les apôtres et les hommes apostoliques. Ce sont eux qui gardent vraiment la cité, c'est-à-dire l'Église, et ils déploient autour d'elle une vigilance d'autant plus grande qu'ils la voient présentement exposée à des périls plus graves, à des maux domestiques et intérieurs, selon ce qui est écrit : ***Les ennemis de l'homme sont dans sa***

[1] Ps. XXXVII, 12.

maison[1]. Ils ne la délaissent pas, après avoir lutté pour elle, jusqu'au sang; mais ils la protégent, ils la gardent et le jour et la nuit, c'est-à-dire, à la vie et à la mort. Et si la mort des saints est précieuse devant Dieu[2], je ne doute pas que leur protection ne soit alors d'autant plus puissante, que leur empire est mieux affermi[3].

4. Mais, dira-t-on, vous affirmez ces choses comme si vous les voyiez de vos yeux; elles sont pourtant dérobées aux regards humains. Je vous réponds: si vous estimez fidèle le témoignage de vos yeux, le témoignage de Dieu est plus grand, car il est dit : *Sur tes murs, ô Jérusalem, j'ai établi des gardes; nuit et jour ils veilleront sans se taire jamais*[4]. Ce texte s'applique aux Anges, direz-vous. Je ne le nie pas. Ils sont tous des esprits qui font fonction de ministres[5]. Mais qui m'empêche d'avoir les mêmes idées de ceux qui ne sont pas inférieurs aux Anges en puissance, et que l'affection et la miséricorde rapprochent d'autant plus de nous, qu'ils nous sont déjà unis par la nature? Ajoutez qu'ils ont ressenti ces mêmes passions et ces misères, dont nous portons le poids pour un temps. Quoi de plus propre à éveiller leur pitié et leur sollicitude pour nous que le souvenir qu'ils gardent d'avoir parcouru la même route? Ne s'écrient-ils pas : *Nous sommes passés à travers le feu et l'eau, et vous nous avez amenés en un lieu de rafraîchissement*[6]? Et quoi! Ils nous abandonneraient au milieu des flammes et des flots qu'ils ont traversés, sans daigner tendre la main à des fils en péril? Non cela n'est pas. Vous êtes bienheureuse durant votre pèlerinage, ô Église notre mère, et le secours vous arrive à la fois de la terre et du ciel. Ceux qui vous gardent ne dorment pas, ils ne se laissent point gagner au sommeil. Vos gardiens ce sont les anges saints; ce sont les esprits et les âmes vigilantes des justes. Ils ne se trompent pas ceux qui vous pensent et trouvée et protégée par ces deux ordres d'esprits. Et la double sollicitude dont vous êtes l'objet a sa raison; sans vous, les uns n'atteindraient pas leur consommation, et les autres ne sauraient, sans vous, arriver à leur parfaite restauration. Qui ne sait, en effet, que Satan tombant du ciel avec ses complices, le nombre des Esprits célestes s'est trouvé diminué? De vous donc, tous attendent la consommation, les uns de leur nombre, les autres de leur désir. Reconnaissez ici ce qui est dit au psaume : *Les justes attendent que vous me récompensiez*[7].

[1] Mich., VII, 6. — [2] Ps. CXV, 15. — [3] Id., CXXXVIII, 17. — [4] Isaï., LXII, 6. — [5] Héb., I, 14. — [6] Ps. LXV, 12. — [7] Ps. CXLI, 8.

5. Remarquez qu'il n'est pas dit que l'Épouse ait trouvé les gardiens; mais plutôt que les gardiens l'ont rencontrée, parce qu'à mon avis, ils étaient destinés à cet office. Comment prêcheront-ils s'ils ne sont envoyés? Aussi, vous entendez Jésus dire dans l'Évangile : *Allez. voici que je vous envoie*[1]*; allez, prêchez l'Évangile à toute créature*[2]. Il en est ainsi; l'Épouse cherchait l'Époux, et l'Époux la voyait. Il l'avait excitée à cette recherche, il lui avait donné un cœur pour observer les préceptes et une loi de vie et de discipline, pourvu qu'un maître l'instruisît et lui enseignât les voies de la prudence. Il a envoyé à sa rencontre des hommes chargés de planter, d'arroser, de la nourrir et de l'affermir dans la certitude de la vérité; de lui indiquer son bien-aimé et de lui en donner des nouvelles assurées ; car c'est la vérité que son âme cherche et aime. Quel est, en effet, le véritable et solide amour de l'âme, sinon celui qu'on porte à la vérité? Je suis capable de vérité; je puis la posséder. Mais mieux vaudrait que je n'eusse pas cette faculté si l'amour du vrai n'est pas en moi. Cet amour est le fruit de ces rameaux, j'en suis la racine. Et je ne suis pas assuré contre les coups de la hache, si je suis privé de ce fruit. Dans ce don fait à notre nature, brille assurément ce reflet de l'image divine, qui la rend supérieure à tous les êtres vivants. C'est là ce qui donne à mon âme l'audace de s'élever jusqu'aux doux et chastes embrassements de la vérité, et de s'y reposer avec sécurité et suavité, si toutefois elle trouve grâce aux yeux d'un tel Époux et s'il l'estime digne de parvenir à une gloire aussi haute; s'il la rend lui-même belle, exempte de taches et de rides, et d'imperfection. Quel crime commet et à quel châtiment s'expose celui qui tient oisif un si excellent don de Dieu! Mais nous toucherons ce point ailleurs.

6. L'Épouse n'a pas trouvé celui qu'elle cherchait, et elle a été trouvée par ceux qu'elle ne cherchait pas. Qu'ils écoutent ceci, ceux qui, sans guide, sans maître, ne craignent pas d'entrer dans les voies de la vie; qui, dans la science spirituelle, sont à la fois à eux-mêmes, et leurs disciples et leurs maîtres. Ce n'est pas assez, ils se font d'autres disciples, aveugles qu'ils sont et maîtres d'aveugles. Combien se sont ainsi fatalement égarés loin du droit chemin! Ignorant les ruses de Satan et ses pensées, il leur est arrivé de commencer par l'esprit, et de finir par la chair; honteusement entraînés, et misérablement tombés. Que ceux qui se reconnaissent ici prennent garde de marcher

[1] Luc, X, 3. — [2] Marc., XVI, 5.

avec prudence; qu'ils imitent l'Épouse; elle n'a pu arriver à ce qu'elle désirait, avant d'avoir rencontré des maîtres qui l'ont aidée à connaître le bien-aimé, et qui lui ont enseigné la crainte de Dieu. Il n'est qu'un séducteur, celui qui refuse la direction d'un précepteur. Et celui qui laisse un troupeau au pâturage sans guide n'est pas un pasteur de brebis, mais de loups.

7. Voyons maintenant en quel sens l'Épouse dit avoir été trouvée. A mon avis, elle se sert ici d'une expression inusitée, car elle parle comme si l'Église était venue d'un lieu unique. Or, elle est venue de l'Orient et de l'Occident, selon la parole du Seigneur[1], et de tous les points de la terre. Elle n'a pas été rassemblée non plus en un seul endroit, où les apôtres et les anges l'auraient trouvée, pour la conduire et la diriger ensuite vers celui qu'elle aime. Pouvait-elle être trouvée avant d'être réunie? Non, puisqu'elle n'existait pas. Si elle disait qu'elle a été rassemblée, réunie, où (ce qui convient mieux au mot Église) convoquée par les prédicateurs, je passerais simplement et sans hésiter, car ce sont les coadjuteurs du Dieu qui a dit : *Celui qui n'amasse pas avec moi, dissipe*[2]. On peut même dire que l'Église a été fondée et édifiée par eux. C'est ce qu'ils ont fait avec celui qui dit dans les Évangiles : *Et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise*[1], et encore : *Elle est fondée sur la pierre solide*[2]. Comme l'Épouse, au lieu de ce langage, emploie des termes inusités et déclare avoir été trouvée, il faut nous arrêter; car cette expression me laisse soupçonner qu'ici se cache un secret qui réclame un regard attentif.

8. Je l'avoue, j'avais dessein de passer outre, et de me dérober à une recherche dont je me sentais incapable. Mais je me souviens en combien de doutes et d'obscurités, vous m'avez déjà aidé au-delà de mes espérances, en élevant à Dieu vos cœurs, et je rougis de ma défiance. Je condamne mes craintes, et j'aborde, sans témérité toutefois, une tâche que ma timidité me portait à fuir. J'en ai l'espoir, le secours habituel m'assistera, sinon mes efforts ne seront pas tout à fait oiseux devant des auditeurs si bienveillants. Ce sera le commencement du discours suivant; il faut finir celui-ci. Qu'il vous accorde non-seulement de garder mes paroles en votre mémoire, mais de les aimer ardemment, de les accomplir efficacement, l'Époux de l'Église Jésus-Christ Notre-Seigneur qui est, par-dessus tout, Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

SERMON LXVIII

Que l'Épouse, c'est-à-dire l'Église des élus, est prédestinée de Dieu, avant les siècles, et prévenue de lui, pour le chercher et se convertir.

1. Si j'ai bonne mémoire, nous nous sommes arrêtés au mot trouver, et ce n'est pas sans embarras que j'ai entendu dire à l'Épouse qu'elle a été trouvée par ses prédicateurs. Je vous ai indiqué les causes de notre embarras et de notre hésitation, et il m'a paru qu'il y avait ici un secret, que la fin de notre entretien ne nous a pas permis de développer. Que reste-t-il à faire, sinon à payer maintenant notre dette, en expliquant un grand mystère. Ce mystère interprété par le docteur des nations, ce saint et chaste mariage dans le Christ et l'Église[3], c'est l'œuvre même de notre salut. En lui se rencontre une triple coopération, celle de Dieu, celle de l'Ange, celle de l'homme. Comment Dieu n'y coopèrerait-il pas, et ne prendrait-il pas soin des noces de son Fils bien-aimé? Certes, il y coopère et de toute sa volonté. Il y suffirait seul et sans aucun concours; mais, sans lui, les autres sont impuissants. En les associant à ce ministère il a cherché leur profit et non son avantage personnel. Dans cette œuvre il a procuré des mérites aux hommes, selon cette parole : *L'ouvrier est digne de son salaire*[3]; *et chacun recevra selon*

[1] Math., VIII, 11. — [2] Math., XII, 30. — [3] Ephés., V, 32.

[1] Math., XVI, 18. — [2] Id., XVII, 25. — [3] Luc, X, 7.

son labeur personnel[1], soit celui qui plante dans la foi, soit celui qui arrose ce qui a été planté. En se servant des anges pour sauver le genre humain, Dieu n'inspira-t-il pas aux hommes de l'amour pour les Anges? Et les Anges étant ainsi aimés des hommes, on peut observer ici que ces esprits n'ignorent pas que les pertes éprouvées par leur cité doivent recevoir leur réparation du genre humain. Le royaume de la charité ne pouvait être mieux régi par d'autres lois que par celles de l'affection tendre et mutuelle de ceux qui y règneront, et par leur chaste amour envers Dieu.

2. Mais le mode d'opération diffère singulièrement, selon la dignité de chaque ouvrier. Dieu accomplit sa volonté facilement, sans précipitation, sans violence, sans préjudice des lieux, des temps, des causes, et des personnes. C'est le Seigneur des armées, qui juge tout avec tranquillité[2]. C'est la sagesse qui dispose tout avec suavité[3]. Mais l'Ange n'agit pas sans mouvement, soit local, soit temporaire, bien que sans précipitation. Quant à l'action de l'homme elle n'est exempte ni d'ardeur de l'esprit, ni de mouvement corporel, ou spirituel. C'est avec crainte et terreur qu'il doit opérer son salut[4]. C'est à la sueur de son visage qu'il lui faut manger son pain[5].

3. Après ces développements, considérez avec moi que, dans l'œuvre magnifique de notre salut, il y a trois choses que Dieu réclame et dans lesquelles il prévient ses coopérateurs et ses auxiliaires : la prédestination, la création, l'inspiration. Quant à la prédestination, elle ne date pas de la naissance de l'Église, ni même du commencement du monde, ni d'un temps, ni d'un autre; elle précède tous les temps. La création commence avec le temps, et l'inspiration a lieu dans le temps, où et quand il plaît à Dieu. Selon la prédestination, l'Église des élus a toujours été en Dieu. Si cette proposition étonne l'infidèle, qu'il en écoute une autre plus surprenante encore. Cette Église a toujours été agréable à Dieu, toujours aimée de lui. Et pourquoi ne révèlerais-je pas hardiment un secret qu'a puisé au cœur de Dieu et que me communique le confident des conseils divins? Je parle de Paul. Parmi tant d'autres secrets touchant les richesses de la bonté divine, il n'a pas craint de nous dévoiler celui-ci : *Il nous a bénis,* dit-il, *de toutes les bénédictions spirituelles pour le ciel, dans le Christ; il nous a choisis par amour, en lui, avant la création du monde, afin que nous fussions saints et immaculés devant lui* : et il ajoute : *Il nous a prédestinés en lui à l'adoption des enfants, par Jésus-Christ, selon le dessein de sa volonté, à la louange et à la gloire de sa grâce, par laquelle il nous a rendus agréables à ses yeux en son Fils bien-aimé*[1]. Sans aucun doute, ceci est dit de tous les élus, et ils forment l'Église. Par conséquent, dans ce sein profond de l'éternité, avant que ne parût à la lumière l'œuvre de cette création, qui, même parmi les esprits bienheureux, pouvait la trouver, sinon celui à qui la révélait le Dieu qui est à lui-même son éternité?

4. Et même, quand à la volonté du Créateur, l'Église émergea du néant, en ces formes factices et visibles, elle ne fut trouvée sur-le-champ, ni par les hommes, ni par les anges, cachée qu'elle était sous une image humaine et terrestre, et couverte des ombres de la mort. Aucun des enfants des hommes n'est entré en cette vie sans ce voile d'universelle confusion, un seul excepté, celui qui y vient sans tache. C'est l'Emmanuel qui pour nous a pris de nous la ressemblance de la malédiction et non la réalité. En effet, vous lisez qu'il est apparu *dans la ressemblance de la chair de péché, afin de condamner le péché qui régnait dans notre chair*[2]; du reste lui seul, est passé par toutes les épreuves, pour nous tous élus et réprouvés. Car, point de distinction. Tous ont péché et tous portent le manteau de leur honte. C'est pourquoi, bien que l'Église existât déjà dans les êtres créés, elle ne pouvait en cet état, ni être trouvée, ni être connue par aucune créature, étant cachée d'une façon merveilleuse, et dans le sein de l'heureuse prédestination, et dans la masse de la malheureuse damnation.

5. Mais celle que la sagesse prédestinante avait cachée de toute éternité, et que la puissance créatrice n'avait pas produite dès le commencement, la grâce visitante, par une opération que j'ai nommée plus haut inspiration, l'a révélée en son temps. Des lumières tombées de l'esprit de l'Époux dans les intelligences ont servi de préparation à l'Évangile de la paix, disposé la route au Seigneur, ainsi qu'à ce glorieux Évangile, dans tous les cœurs prédestinés à la vie. Les gardes se seraient inutilement fatigués à la prédication, si cette grâce n'avait précédé. Mais maintenant, à la vue de la marche rapide de la parole, et des nations facilement converties à Dieu, au spectacle des tribus et des langues se fusionnant en une même foi, et rassemblées des extrémités du monde dans l'unité de l'Église catholique, les gardes ont connu les richesses de cette grâce tenue jusque-là cachée dans l'abîme de l'éter-

[1] I Cor., III, 8. — [2] Sages., XII, 18. — [3] Id., VIII, 1. — [4] Philipp., II, 12. — [5] Gen., III, 19.

[1] Ephes., I, 3-6. — [2] Rom., VIII, 3.

nelle prédestination. Ils se sont réjouis d'avoir trouvé celle que le Seigneur s'était choisie pour épouse avant tous les siècles.

6. C'est pourquoi, à mon avis, il est évident que l'Épouse a raison de dire qu'elle a été trouvée et non convertie. La conversion de chaque âme appartient à celui à qui tous ont besoin de dire, avec le psalmiste : *Convertissez-nous, ô Dieu notre salut*[1]. Peut-être le mot trouver ne s'adapte-t-il pas aussi justement à Dieu que le mot convertir. En effet Dieu ne trouve pas, il prévient, et l'un exclut l'autre. Comment trouverait-il, lui à qui rien n'est caché? *Le Seigneur*, a-t-on dit, *connaît ceux qui sont à lui*[2]. Et Dieu, que dit-il à son tour? *Je sais ceux que j'ai choisis dès le commencement*[3]. Celle qu'il a prévue de toute éternité, qu'il a élue, aimée, créée, il n'y avait pas de raison de dire qu'il l'a trouvée. Cependant j'oserais dire qu'il l'a disposée à être trouvée : car celui qui a vu, rend ici témoignage, et nous savons que son témoignage est vrai[4]. *J'ai vu*, dit saint Jean, *la sainte Cité, la Jérusalem nouvelle descendant du ciel, préparée par Dieu, comme une épouse pour son époux*[5]. Et celui qui parle ainsi est un des gardiens de la Cité. Mais entendez le préparateur lui-même, la montrant du doigt aux gardes, sous une image différente. *Levez* dit-il, *levez les yeux, et voyez les régions : elles sont blanches*, c'est-à-dire prêtes à la moisson[6]. Aussi le père de famille invite-t-il les ouvriers au travail, quand il voit tout préparé, en sorte que sans grande gloire pour eux, ils peuvent dire : *Nous sommes les coadjuteurs de Dieu*[7]. Car que feront-ils? Ils chercheront l'Épouse, et l'ayant trouvée, ils la renseigneront au sujet de son bien-aimé. Ils chercheront non leur gloire personnelle, mais la gloire de l'Époux dont ils sont les amis. Et ils ne dépenseront pas pour cela de grands labeurs autour de l'Épouse : Elle vient, elle le cherche elle-même, de toute l'ardeur de son zèle : et c'est le Seigneur qui a mis en elle cette volonté.

7. Avant que les gardes ne lui parlent, l'Épouse les questionne sur son bien-aimé; prévenue elle-même elle prévient ses prédicateurs, les interrogeant et disant : *N'avez-vous pas vu celui que mon âme aime*[8]? Elle a donc raison de se prétendre trouvée par les gardiens de la Cité, elle qui se savait connue et

[1] Ps. LXXXIV, 5. — [2] II Tim., II, 19. — [3] Jean, XIII, 18. — [4] Id, XIX, 35. — [5] Apoc., XXI, 2. — [6] Jean, IV, 35. — [7] I Cor., III, 9. — [8] Cantiq., III, 3.

devancée par le Maître de la Cité, en sorte que ces gardiens l'ont trouvée et non faite ce qu'elle est. Ainsi Corneille a été trouvé par saint Pierre, et Paul par Ananie; car tous deux avaient été prévenus et préparés par le Seigneur. Qui était mieux préparé que Paul qui, d'une voix et d'un cœur suppliants, s'était écrié : *Seigneur que voulez-vous qoe je fasse*[1]? Non moins bien disposé était Corneille à qui ses prières et ses aumônes inspirées de Dieu, avaient mérité la foi[2]. Philippe trouva aussi Nathanaël. Mais déjà le Seigneur l'avait vu sous le figuier. Et cette vue de Dieu n'était-elle pas une préparation? Il est dit aussi qu'André trouva Simon son frère, déjà vu aussi et connu d'avance par le Seigneur, et destiné à être appelé Céphas, fort dans la foi[3].

8. Nous lisons de Marie qu'elle a été trouvée ayant conçu du Saint-Esprit[4]. Il me paraît que sous ce rapport l'épouse du Seigneur ressemble à sa mère. Si elle aussi n'avait été trouvée possédant en elle ce fruit, elle n'eût pas interrogé si familièrement ceux qui l'ont rencontrée au sujet de Celui dont il est Esprit. Elle n'attend pas qu'ils lui disent le but de leur arrivée; elle parle la première et de l'abondance de son cœur: *Avez-vous vu celui qu'aime mon âme?* Elle savait qu'heureux sont ceux qui ont vu; et pleine d'admiration pour ceux qui avaient eu ce bonheur, elle disait : Êtes-vous de ceux à qui il a été donné de voir Celui que tant de rois, tant de prophètes ont voulu voir et n'ont pas vu? Avez-vous mérité de contempler la sagesse dans la chair, la vérité dans un corps, Dieu dans l'homme? Beaucoup disent : il est ici, il est là. Pour moi, je crois plus sûr de vous croire, vous qui avez bu et mangé avec lui, après sa résurrection. Voilà pour la question adressée par l'Épouse aux sentinelles. Nous suppléerons, dans un autre entretien, à ce qui n'est pas dit ici sur ce sujet. Il est évident que l'Épouse a été prévenue de l'Esprit-Saint, découverte et trouvée par les gardiens de la cité; car elle est vraiment celle que Dieu a prévue et prédestinée avant les siècles, qu'il a préparée pour être les délices éternelles de son Fils bien-aimé, et qui doit être sainte et immaculée devant lui, celle qui germe comme le lis, qui fleurit à jamais devant le Père de mon Seigneur Jésus-Christ, l'Époux de l'Église, le Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Act., IX, 6. — [2] Id., X, 4. — [3] Jean, I, 45, 48, 41 42. — [4] Math., I, 18.

SERMON LXXIX

—

De l'amour tenace et indissoluble par lequel l'âme enchaîne l'Époux, et aussi du retour de l'Époux à la fin des siècles, pour sauver la synagogue juive.

1. *Celui qu'aime mon âme, l'avez-vous vu*[1]? O amour emporté, violent, impétueux, qui ne te permets de penser qu'à toi-même, qui, concentré sur toi, dédaignes et méprises tout autre objet! Tu confonds les rangs, tu enfreins les usages, tu ignores la mesure : opportunité, raison, pudeur, prudence et sagesse, tu t'immoles toutes ces choses et les plie à tes caprices. Les pensées, le langage de l'Épouse ne respirent et ne sentent que toi; et ainsi tu as subjugué du même coup et son cœur et sa langue. *Celui que mon cœur aime, l'avez-vous vu?* Comme si les gardiens pouvaient connaître ce qui préoccupe sa pensée? Vous questionnez au sujet de celui que vous aimez; n'a-t-il donc pas un nom? Qui êtes-vous donc, et lui qui est-il? C'est ce que fait dire la singularité du langage, la remarquable négligence des expressions, toutes choses qui différencient ce passage d'avec tous les autres. Aussi, dans cet épithalame, faut-il moins peser les paroles que les sentiments. Pourquoi? parce que le saint amour, matière certaine de tout ce livre, doit se juger non par les mots et la langue, mais par les œuvres et l'effet. L'amour parle partout; et si vous voulez acquérir l'intelligence de ce que vous lisez ici, aimez. Qui n'aime pas perd son temps à lire, ou à écouter les chants de l'amour. Un cœur glacé est incapable de comprendre un langage de feu. Peut-on entendre le grec ou le latin, si on ne sait pas ces langues? J'en dirai autant des autres. Ainsi, pour celui qui n'aime pas, la langue de l'amour paraîtra barbare, et semblable à un airain sonore, ou à une cimbale retentissante[2]. Pour ceux-ci (les gardes), qui ont reçu du Saint-Esprit le don de l'amour, ils savent ce que dit l'Esprit; les expressions de l'amour leur sont connues, et ils peuvent aisément répondre dans une langue semblable, c'est-à-dire, par les ardeurs de l'amour et les œuvres de la piété.

[1] Cantiq., III, 3. — [2] I Cor., XIII, 1.

2. Rapidement instruite sur celui qu'elle cherche, elle s'éloigne et dit : *Après les avoir un peu dépassés, j'ai trouvé celui que mon cœur aime.* Elle a raison de dire *un peu;* car ils lui ont donné une parole abrégée dans le symbole de la foi. Et voici la suite. Il fallait que l'Épouse passât au milieu de ceux qui devaient l'aider à connaître la vérité, mais aussi, qu'elle passât outre. Si elle n'était allée au delà, elle n'eût pas trouvé l'objet de ses recherches. Ne doutez pas que les gardiens ne l'aient eux-même engagée à cette conduite. Ils ne se prêchaient pas eux-mêmes, mais le Seigneur Jésus, qui, sans nul doute, est au-dessus d'eux, et plus loin qu'eux. C'est pourquoi il dit : *Passez jusqu'à moi, ô vous tous qui me désirez*[1]. Il ne lui suffisait pas de passer, on lui apprend encore à passer pour aller plus loin, à l'exemple de celui qu'elle cherche, et qui était non-seulement passé de la mort à la vie, mais parvenu jusqu'à la gloire. Ne fallait-il pas que l'Épouse suivît la même route? Autrement elle n'eût jamais atteint Celui dont elle n'eût pas suivi les pas.

3. Et, afin de parler avec plus de clarté encore, si mon Seigneur Jésus ressuscité des morts n'était pas monté aux cieux, on ne pourrait dire de lui qu'il est passé au delà, mais seulement qu'il est passé; et l'Épouse qui le cherche n'aurait qu'à passer comme lui. Maintenant qu'en ressuscitant il est passé, et qu'il est passé au sens parfait, en montant au ciel, l'Épouse a raison de dire qu'elle n'est pas seulement passée au milieu des gardiens, mais qu'elle les a dépassés, puisqu'elle a suivi l'Époux jusqu'au ciel, à l'aide de sa foi et de sa dévotion. Croire à la résurrection c'est donc passer; et croire à l'ascension c'est parvenir très-haut. Et peut-être (comme je l'ai dit un de ces jours[2]) l'Épouse connaissait l'une de ces vérités, et non l'autre. Instruite par les gardiens de ce qu'elle ignorait encore, à savoir que le

[1] Eccli., XXIV, 26.— [2] Sermon I, pour la fête de Pâques.

ressuscité était aussi monté au ciel; elle est montée à sa suite; ainsi elle a dépassé et elle a trouvé. Comment n'aurait-elle pas trouvé, atteignant par l'esprit le lieu où l'Époux était corporellement? *Lorsque je les ai eu dépassés un peu.* Elle a raison aussi de dire *eux*. Ce ne sont pas eux, mais plutôt les autres membres qui sont sur la terre que notre chef a précédés et devancés en deux points : sa résurrection et son ascension. Car le Christ est les prémices de l'une et de l'autre. S'il nous a précédés, la foi nous précède aussi. Où ne le suivrait-elle pas? Monte-t-il au ciel, elle y est; descend-il aux enfers, elle y est; s'envole-t-il sur les ailes du matin, et habite-t-il au bout des mers : *Là*, dit-elle, *ta main me conduira, et ta droite me soutiendra* [1]. N'est-ce pas encore selon cette foi que le Père de l'Époux, Père puissant et souverainement bon, nous a ressuscités et placés avec lui à sa droite? Voilà pourquoi l'Église dit : *Je les ai dépassés*. Elle s'est dépassée elle-même, étant par la foi là où, en réalité, elle n'est pas encore parvenue. Je crois avoir éclairci la raison pour laquelle on a préféré l'expression passer au delà, à celle de passer. Passons à notre tour aux paroles qui suivent.

4. *Je l'ai saisi; je ne le laisserai pas aller que je ne l'introduise dans la maison de ma mère, et dans la chambre de celle qui m'a donné le jour.* C'est ainsi, et désormais la race chrétienne ne périra pas plus que la foi ne disparaîtra de la terre, ou la charité de l'Église. Les fleuves sont venus; les vents ont soufflé et se sont rués contre elle; elle n'est pas tombée, parce qu'elle était assise sur le roc [2]. Le roc, c'était Jésus-Christ. Ni les discours verbeux des philosophes, ni les sophismes des hérétiques, ni le glaive des persécuteurs n'ont pu et ne pourront jamais la séparer de la charité de Dieu qui est en Jésus-Christ [3], tant elle tient fortement celui qu'elle aime, tant c'est un bonheur pour elle d'être unie à Dieu. *C'est du bon mastic*, dit Isaie [4]. Qu'y a-t-il de plus tenace qu'un mastic que l'eau ne dissout pas, que l'air ne fend pas, que l'épée n'entame pas? Non! les eaux abondantes ne sauraient éteindre la charité [5]. *Je l'ai saisi, je ne le quitterai pas.* Et le saint patriarche dit aussi : *Je ne vous laisserai pas partir que vous ne m'ayez béni* [6]. Ainsi l'Épouse refuse de laisser l'Époux, et son refus est plus énergique que celui du patriarche, car il ne s'agit pas seulement d'une bénédiction; le patriarche, la bénédiction reçue, laisse l'ange s'éloigner; il n'en est pas ainsi

[1] Ps. cxxxviii, 81, 0. — [2] Math., vii, 25. — [3] Rom., viii, 39. — [4] Isaï., xli, 7. — [5] Cantiq., viii, 7. — [6] Gen., xxxii, 26.

de l'Épouse. Ce n'est pas, dit-elle, votre bénédiction, c'est vous que je veux. *Qu'y a-t-il pour moi au ciel, et de vous que veux-je sur la terre* [1]? Non, je ne vous laisserai pas aller, même quand vous me béniriez.

5. *Je l'ai saisi, et ne le quitterai pas.* Et peut-être l'Époux, de son côté, souhaite-t-il d'être tenu fortement, puisqu'il dit : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes* [2], et fait cette promesse : *Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles* [3]. Quelle plus forte union que celle qui résulte de deux volontés si fermes? *Je l'ai tenu*, dit l'Épouse. Et à son tour, elle est tenue par celui qu'elle tient, et à qui elle dit ailleurs : *Vous avez tenu ma main droite* [4]. Comment celle qui est tenue et qui tient peut-elle tomber? Elle tient par la fermeté de sa foi et la vivacité de son affection. Elle ne tiendrait pas longtemps si elle-même n'était tenue. Or, elle l'est par la puissance et par la miséricorde de Dieu. *Je l'ai tenu, je ne le laisserai pas aller, jusqu'à ce que je l'introduise dans la maison de ma mère, et dans la chambre de celle qui m'a donné le jour.* Grande charité de l'Église qui ne refuse pas ses délices à la synagogue, sa rivale! Quel excès de bonté de communiquer à son ennemie l'objet de ses affections! Rien d'étonnant d'ailleurs ici, car le salut vient des Juifs [5]. Que le Sauveur retourne au lieu d'où il est venu, afin de sauver les restes d'Israël. Que les rameaux ne soient pas pour la racine, ni les fils pour la mère. Que les rameaux n'envient pas à la racine ce qu'ils lui ont emprunté; que les fils n'envient pas à leur mère ce qu'ils ont puisé à son sein; que l'Église garde fermement le salut perdu par les Juifs et qu'elle a saisi, elle, jusqu'à ce que la plénitude des nations entre, et qu'ainsi tout Israël soit sauvé; qu'elle consente à venir pour le bien et le salut de tous, elle qui, en se donnant à tous, n'ôte rien à chacun; c'est ce qu'elle fait, et plus encore. Et comment fait-elle plus? Elle souhaite à sa rivale le nom et la grâce de l'Épouse. C'est plus que lui désirer le salut.

6. Charité vraiment incroyable, si elle n'était attestée par son langage. En effet, si vous l'avez observé, l'Épouse veut, dit-elle, introduire son bien-aimé, non-seulement dans la maison de sa mère, mais jusque dans sa chambre, ce qui est l'indice d'une grande faveur. Pour être sauvée, il lui suffisait que l'Époux entrât dans sa maison. Le secret de la chambre indique une grâce spéciale. *Aujourd'hui*, est-il dit à Zachée, *le salut a été donné à cette maison* [6].

[1] Ps. lxxii, 25. — [2] Prov., viii, 31. — [3] Math., xxviii, 20. — [4] Ps. lxxii, 24. — [5] Jean, iv, 22. — [6] Luc, xix, 9.

Quand le Sauveur entre dans une maison, comment tous ceux qui l'habitent ne seraient-ils pas sauvés? Mais celle qui mérite de le recevoir dans sa chambre a un secret qui lui est réservé; le salut descend dans cette maison, et des délices sont cachées dans cette chambre. *Je l'introduirai dans la maison de ma mère*, dit-elle. En quelle maison sinon en celle dont Jésus-Christ avait dit d'avance aux Juifs : *Voilà que votre maison sera abandonnée et déserte*[1]? Il a réalisé sa parole, et vous en trouvez le témoignage dans le prophète : *J'ai abandonné ma maison, et j'ai délaissé mon héritage*[2]. Et maintenant l'Épouse promet de le ramener, et de rendre à la maison maternelle le salut qu'elle a perdu. Si ce n'est pas assez, écoutez quel bien elle ajoute : *Et dans la chambre de ma mère*. Celui qui pénètre dans la chambre, c'est l'Époux. O souveraine puissance de l'amour! Le Sauveur indigné était sorti de sa maison et de son héritage; et maintenant il est si bien fléchi par l'Épouse, qu'il revient, non plus seulement en qualité de sauveur, mais d'époux. Bénie êtes-vous de Dieu, ô fille, qui apaisez ainsi sa colère, et relevez son héritage! Bénie êtes-vous de votre mère, au profit de laquelle vous détournez le courroux du ciel, et ramenez le Sauveur, un Sauveur qui lui dise : *Je suis ton salut*[1]. Ce n'est pas assez : il ajoute : *Je t'épouserai dans la foi; je t'épouserai dans la justice et le jugement; je t'épouserai dans la miséricorde et la compassion*[2]. Mais ne l'oubliez pas c'est à l'Épouse que ces amitiés sont dues. Et comment souhaite-t-elle, que dis-je? cède-t-elle à une autre son Époux, et un pareil Époux? Ceci n'est pas exact. Fille parfaite, elle le souhaite à sa mère, non pour le lui céder, mais pour le lui communiquer. Seul il suffit à toutes deux; elles ne seront plus deux, mais une en lui : car il est notre paix, le lien qui rapproche la mère et la fille, en sorte qu'il n'y ait plus qu'une seule Épouse et un seul Époux, Jésus-Christ notre Seigneur, qui est le Dieu suprême, béni dans les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Luc, XIII, 35. — [2] Jérém., XII, 7.

[1] Ps. XXXIV, 3. — [2] Osée, II, 19, 20.

SERMON LXXX

Dissertation subtile sur l'image ou le Verbe de Dieu, et l'âme qui est faite à cette image ; de l'erreur de Gilbert de la Porée, évêque de Poitiers[3].

1. J'ai appris que quelques-uns d'entre vous s'impatientaient parce que nos discours consacrés durant plusieurs jours à l'étude et à l'admiration des mystères, n'ont point été ou n'ont été que faiblement relevés du sel de la morale. C'est contre nos habitudes. Mais est-il permis de revoir ce que nous avons dit? Je ne veux pas aller plus loin, sans revenir sur nos pas. Eh bien! dites-moi, s'il vous en souvient, à quel endroit de l'Écriture vous avez commencé d'être ainsi trompés, afin que je remonte jusque-là. C'est à moi, ou plutôt c'est au Seigneur de qui nous tenons tout, qu'il appartient de réparer vos pertes. Où faut-il reprendre? A ce texte : *Dans mon petit lit j'ai cherché durant les nuits, celui que mon cœur aime?* Oui, là, si je ne me trompe. A partir de cet endroit je n'ai eu qu'un souci, celui d'écarter le voile épais des allégories et de mettre en lumière les secrètes délices du Christ et de l'Église. Revenons donc aux leçons morales, car je ne dois pas refuser ce qui peut vous être profitable; et ce retour sera très à propos, si tout ce qui a été dit précédemment du Christ et de l'Église est appliqué au Verbe et à l'âme.

2. Mais on me dira : Pourquoi unissez-vous ces deux choses? Qu'y a-t-il de commun entre l'âme et le Verbe? Il y a entre eux une grande communauté de relations. Premièrement si grande est ici la parenté des natures que le Verbe c'est l'image, et que l'âme est faite sur cette image. Secondement la ressemblance atteste la parenté; car l'âme n'a pas été faite seulement à l'image, mais encore à la ressem-

[3] Discours tenu en 1148, après le concile de Reims où fut condamné Gilbert.

blance. Et en quoi donc, direz-vous? Parlons d'abord de l'image. Le Verbe est vérité, sagesse, justice: voilà l'image. L'image de qui? de la justice, de la sagesse et de la vérité? Cette image est justice de justice, sagesse de sagesse, vérité de vérité, aussi bien que lumière de lumière, et Dieu de Dieu. L'âme n'étant pas image n'est rien de tout cela. Elle en est néanmoins capable et le désire, et c'est pour cela qu'elle est image, créature sublime, dont la distinction consiste en ce qu'elle est capable de majesté, et avide de droiture. Nous lisons que Dieu a fait l'homme droit[1] et cette capacité dont nous venons de parler prouve aussi qu'il l'a fait grand. Il faut en effet que ce qui est à l'image d'une chose, s'harmonise avec cette image, et ne participe pas vainement au nom d'image, de même que l'image elle-même ne porte pas vainement ce nom. De celui qui est image vous lisez: *Comme il était dans la forme de Dieu, il n'a pas cru injuste de se dire égal à Dieu*[2]. Et ici, par la forme de Dieu, on vous insinue sa rectitude, et par l'égalité, sa majesté. En comparant la grandeur à la grandeur, la majesté à la majesté, on vous montre que ce qui est fait image et l'image même se correspondent, comme l'image répond à Celui dont elle est l'image. Et celui-là, c'est celui dont David chantait tantôt: *Grand est le Seigneur notre Dieu, et grande est sa puissance*[3] : et tantôt : *Le Seigneur notre Dieu est droit; en lui point d'injustice*[4]. L'image de ce Dieu à la fois grand et droit doit être aussi grande et droite, et l'âme qui est à son image participe à ses attributs.

3. Mais je me dis : l'image n'a donc rien de plus que l'âme qui est créée sur elle, puisque nous assignons aussi à cette âme la rectitude et la grandeur? Ah! Elle lui est bien supérieure. L'âme a reçu avec mesure, l'image avec égalité, ce qui est incomparablement davantage. Remarquez encore ceci : l'âme tient ces deux biens ou de la création, ou d'une faveur ; l'image les a par la génération, ce qui est indubitablement plus magnifique. Et ce qui l'est plus encore, c'est que, dans l'âme, ces biens sont par Dieu, tandis que dans l'image ils sont de Dieu, de sa substance. L'image de Dieu lui est en effet consubstantielle; et tout ce qu'il semble accorder à son image appartient à leur substance, et n'a rien d'accidentel. Observez encore un point par lequel l'image l'emporte. La grandeur et la rectitude (deux choses qui diffèrent par leur nature) ne font qu'un dans l'image. Non-seulement pour l'image la droiture c'est la grandeur; mais encore la grandeur et la droiture forment son être même. Il n'en est pas de même dans l'âme. Sa grandeur et sa rectitude diffèrent de celles de l'image, et diffèrent entre elles. En effet, si, comme je l'ai dit plus haut, la grandeur de l'âme consiste à être capable des choses éternelles; si sa rectitude consiste à désirer les biens d'en haut, l'âme qui ne cherche ni n'aime les choses d'en haut, mais celles de la terre, n'est pas droite, elle est courbée, sans cesser pour cela d'être grande, puisqu'elle reste toujours capable d'éternité. Oui elle en est toujours capable, bien qu'elle ne l'atteigne pas, selon ce qui est écrit : *L'homme passe en image*[1]. Cependant il n'est qu'image partielle; et la supériorité du Verbe c'est d'être une image entière. Comment le Verbe pourrait-il déchoir de la grandeur et de la rectitude, lui qui possède ces attributs de telle sorte qu'ils sont son essence? On dit encore que l'homme est image en partie, car s'il ne l'était pas du tout, il n'y aurait pour lui aucun espoir de salut. Si l'âme cessait d'être grande, elle cesserait aussi d'être capable. Car c'est à la capacité, je l'ai dit, que se mesure la grandeur. Et comment l'âme espérerait-elle un bien dont elle serait incapable?

4. Par la grandeur qu'il garde, même après la perte de la rectitude, l'homme reste encore à l'image de Dieu. Il est boiteux, si j'ose dire : c'est un enfant éloigné de son Père. De cet état il est écrit : *Les fils étrangers m'ont menti, ils se sont endurcis et ils ont boité dans leurs routes*[2]. Ils sont bien nommés *fils étrangers*, ils sont fils, puisqu'ils gardent la grandeur; ils sont *étrangers*, ayant perdu la rectitude. Et le psalmiste n'eût pas dit : *Ils ont boité*, mais ils sont tombés, ou quelque chose d'analogue, si, dans ces hommes, l'image avait été totalement effacée. Par la grandeur l'homme passe dans l'image. Quant à la rectitude, pareil à un boiteux, il est ébranlé; il dévie de l'image, l'Écriture disant : *Cependant l'homme passe dans l'image, et il est vainement ébranlé.* Oui vainement, car voici la suite : *Il thésaurise, et il ne sait pour qui il amasse*[3]. Pourquoi l'ignore-t-il, sinon parce que courbé vers la terre et la fange, il n'amasse que de la terre? Et ce qu'il confie ainsi à la terre, il ignore pour qui il l'amasse, pour le ver qui ronge ou le voleur qui ravit, pour l'ennemi qui dépouille ou pour le feu qui dévore. Et c'est à cet infortuné ainsi abaissé, accroupi sur les biens terrestres, que s'applique cette parole plaintive : *Je suis devenu malheureux, éternellement courbé, et je marche tout le jour dans la tristesse*[4]. Il

[1] Eccli., VII, 30. — [2] Philipp., II, 6. — [3] Ps. CXLVI, 5. — [4] Ps. XCI, 16.

[1] Ps. XXXVIII, 7. — [2] Ps. XVII, 46. — [3] Ps. XXXVIII, 7. [4] Ps. XXXVII, 7.

éprouve en lui-même la vérité de cette sentence du sage : *Dieu a fait l'homme droit, mais l'homme s'est jeté en d'innombrables douleurs*[1] ; et soudain sur lui est tombé ce cri railleur ; *Courbe-toi afin que nous passions*[2].

5. Mais par quelle route sommes-nous arrivés à ces réflexions ? Je voulais montrer que la droiture et la grandeur (double bien qui constitue l'image) ne sont pas une même chose dans l'âme, ni avec l'"âme, comme nous avons justement montré qu'elles ne faisaient qu'un dans le Verbe et avec lui. Pour la droiture, ce qui a été dit prouve qu'elle est différente et de l'âme et de sa grandeur, puisque, malgré son absence, l'âme, subsiste et subsiste grande. Mais comment établir la différence de l'âme et de la grandeur? Il est impossible de l'établir, comme on a prouvé la distinction de l'âme et de la rectitude; car l'âme ne saurait être privée de sa grandeur, comme elle peut être de la rectitude. L'âme n'est cependant pas à elle-même sa propre grandeur, encore qu'elle ne se rencontre pas sans sa grandeur, la grandeur se trouve hors de l'âme. Où la chercher? Dans les Anges. Ce qui rend les Anges grands, c'est ce qui fait l'élévation de l'âme; c'est la capacité d'atteindre l'éternité. Si l'âme est distincte de sa rectitude parce qu'elle peut en être privée, pourquoi ne serait-elle pas aussi distincte d'une grandeur qu'elle ne saurait regarder comme lui étant propre? Puisque la première qualité n'est pas l'âme toute entière, que la seconde ne réside pas dans l'âme seule, il est évident que toutes les deux sont distinctes de l'âme. D'ailleurs nulle forme n'est l'objet dont elle est la forme. Or, la grandeur est la forme de l'âme; la propriété qu'elle a d'en être inséparable n'est pas un obstacle à ce qu'elle en soit la forme. Car il en est ainsi de toutes différences substantielles; non-seulement de celles qui sont tellement propres à une chose qu'elles ne peuvent convenir à une autre, mais encore de quelques-unes qui sont communes à plusieurs natures. La grandeur n'est donc pas l'âme, pas plus que la couleur noire n'est le corbeau, que la blancheur n'est la neige, que le rire ou la raison ne sont l'homme, encore que vous ne rencontriez pas de corbeau qui ne soit noir ,de neige qui ne soit blanche, d'homme qui ne soit doué de la puissance du rire et de la faculté de la raison. Ainsi, l'âme et la grandeur de l'âme bien qu'inséparables sont cependant distinctes. Comment ne le seraient-elles pas, quand ces qualités sont dans le sujet, tandis que l'âme est le sujet même et la substance? La seule nature souveraine et incréée, la Trinité-Dieu, peut revendiquer cette pure et singulière simplicité d'essence qui fait qu'en elle il n'y a point une chose et une autre, un lieu et un autre lieu, un moment et un autre moment. Tout en elle est uniforme et parfaitement un. Elle est tout ce qu'elle a, et ce qu'elle est, subsiste toujours, et d'une même manière. En elle, la pluralité se résout dans l'unité, la diversité dans l'identité, le nombre n'y produit pas la pluralité, ni la variété d'altération. Elle contient tous les lieux; elle règle chaque chose en son lieu, sans qu'aucun lieu ne l'enferme. Le temps passe au-dessous d'elle, mais non pour elle. Elle n'attend pas l'avenir; elle ne se souvient pas du passé; elle ne sent point le présent.

6. Loin de nous donc, mes chers frères, ces nouveaux dialecticiens, ou plutôt ces nouveaux hérétiques qui soutiennent, d'une façon impie, que la grandeur par laquelle Dieu est grand, la bonté par laquelle il est bon, la sagesse par laquelle il est sage, la justice par laquelle il est juste, enfin la divinité par laquelle il est Dieu, ne sont pas Dieu. Par la divinité, disent-ils, il est Dieu, mais la divinité n'est pas Dieu. Peut-être qu'assez grande pour le rendre Dieu, elle dédaigne elle-même d'être Dieu. Si elle n'est pas Dieu, qu'est-elle donc? Ou elle est Dieu, ou quelque chose qui n'est pas Dieu, ou elle n'est rien. Vous ne m'accordez pas qu'elle soit Dieu ; mais vous ne soutenez pas qu'elle ne soit rien, elle qui de votre aveu est si nécessaire à Dieu, que, sans elle, non-seulement Dieu ne peut exister, mais qu'il n'existe que par elle. Est-elle quelque chose qui n'est pas Dieu, elle sera ou moindre que Dieu, ou plus grande, ou égale. Moindre ? Mais comment, puisqu'il est Dieu par elle ? Reste à soutenir qu'elle est plus grande que Dieu, ou qu'elle lui est égale. Si elle est plus grande, c'est elle qui est le Dieu Souverain, et non plus Dieu. Est-elle égale à Dieu, voilà deux souverains biens, au lieu d'un ; et le sentiment catholique repousse ces deux conclusions. Par conséquent, nous avons de la grandeur, la bonté, la justice, la sagesse en Dieu, absolument la même idée que de la divinité. Elles ne font qu'un en lui. Dieu n'est pas bon par une raison différente de celle qui le rend grand : sa justice et sa sagesse n'ont pas une autre source que sa grandeur et sa bonté. Tous ces attributs n'ont pas un principe différent de celui qui le fait Dieu, et ce principe n'est pas différent de lui-même.

7. L'hérétique dit : Eh ! quoi ! Vous niez que Dieu ne soit Dieu que par sa divinité ? Non, mais je soutiens que la divinité c'est Dieu

[1] Eccle., VII, 30. — [2] Isai., LI, 23.

même, et je n'admets pas en Dieu quelque chose de supérieur à lui. Je dis qu'il est grand par la grandeur, mais une grandeur qui est lui, et je n'accepte rien de plus grand que Dieu. Je confesse qu'il est bon, mais d'une bonté qui est lui, et je ne trouve rien de meilleur que Dieu; j'en dis autant des autres attributs. C'est volontiers, en toute sécurité, et d'un pied libre, comme on dit, que je me range au sentiment de celui qui disait : « Dieu « n'est grand que par la grandeur qui est « lui-même, sinon cette grandeur serait plus « grande que Dieu. » Ainsi parlait Augustin, ce formidable marteau des hérétiques [1]. Si donc, on veut parler de Dieu en termes propres, il sera plus exact et plus convenable de dire : Dieu est sa grandeur, sa bonté, sa justice, sa sagesse, que, Dieu est grand, bon, juste ou sage.

8. C'est donc avec raison que, dans le concile récemment célébré à Reims, le pape Eugène et les autres évêques ont estimé dangereuse et suspecte l'exposition tirée du livre de Gilbert évêque de Poitiers, qui, aux paroles de Boëce sur la Trinité, paroles très-justes et très-catholiques, ajoutait ce commentaire : « Le Père est vérité, c'est-à-dire vrai ; le Fils est vérité, c'est-à-dire vrai; l'Esprit-Saint est vérité, c'est-à-dire vrai. Et ces trois ensemble ne sont pas trois vérités, mais une vérité, c'est-à-dire, un seul vrai. » Explication obscure et perverse; il eût été et plus vrai et plus exact de dire au contraire : Le père est vrai, c'est-à-dire vérité; le Fils est vrai, c'est-à-dire vérité; le Saint-Esprit est vrai, c'est-à-dire vérité. Et ces trois sont un seul vrai, c'est-à-dire, une vérité. Ce qu'il aurait fait s'il eût daigné suivre saint Fulgence dans ces paroles. « Il n'y a qu'une « vérité d'un seul Dieu ; bien plus, l'unique « vérité, un seul Dieu ne permet pas d'associer « le service et le culte du Créateur et de la « créature [1]. » Excellente correction qui parle avec vérité de la Vérité même, qui pense, d'une façon pieuse et catholique, de la vraie et pure simplicité de la substance divine, dans laquelle il ne peut y avoir rien qui ne soit pas elle, et elle-même est Dieu. En quelques autres endroits, le livre de l'évêque sus-mentionné a paru s'écarter plus visiblement encore de l'orthodoxie; dans celui-ci, par exemple, Boëce écrit : « Quand on dit Dieu, Dieu, Dieu, cela « se rapporte à la substance. » Et notre commentateur ajoute : « non pas la substance qu'il « est, mais par laquelle il est. » A Dieu ne plaise que l'Église catholique consente jamais à admettre une substance, ou une chose par laquelle Dieu soit, et qui ne soit pas Dieu même!

9. Mais je ne parle pas contre lui, car, dans ce concile, il s'est humblement soumis à la sentence des évêques, et il a lui-même formellement condamné ces propositions et d'autres encore dignes de censure. Je parle pour ceux qui, contrairement à l'interdit apostolique promulgué dans cette assemblée, copient et lisent ce livre, s'obstinant à suivre cet évêque en des idées qu'il a abandonnées, et préférant, en lui, le maître qui enseigne l'erreur, au maître qui leur apprend à se corriger. Je parle aussi pour vous ; à l'occasion de la différence de l'image et de l'âme faite à l'image de Dieu, j'ai cru cette digression utile. Si par hasard quelques-uns avaient bu à ces eaux dérobées en apparence plus douces [2], cet antidote en déchargera leur cœur ; ils apporteront un esprit plus libre à ce qu'il me reste à dire, sur la ressemblance, pour accomplir ma promesse ; et ils puiseront des joies plus pures non pas à nos fontaines, mais à celles du Sauveur, de l'Époux de l'Église, Jésus-Christ, le Dieu suprême dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

[1] De la Trinité. Liv. v, ch. x, n° 11.

[1] Liv. de la foi orthod., ch. I. — [2] Prov., IX, 17.

SERMON LXXXI

Du rapport et de la ressemblance de l'âme avec le Verbe, selon l'identité d'essence, l'immortalité de vie et le libre arbitre.

1. Il a été question précédemment de l'affinité de l'âme avec le Verbe, et cela devait être. Quel rapport, en effet, peut exister entre une aussi haute majesté et une si profonde pauvreté, qui permette à une telle bassesse et à une telle élévation de s'embrasser comme deux époux? Si nous disons vrai, c'est le sujet d'une bien joyeuse confiance; si nous trompons, c'est une audace bien punissable. Il fallait donc étudier ces rapports; nous en avons déjà découvert quelques-uns, mais pas tous. Quelle intelligence, même bornée, ne comprend combien se touchent de près et l'image et ce qui est fait à l'image? Le discours d'hier, s'il vous en souvient, a rapporté ces choses à des objets différents, et on y a montré l'affinité non-seulement de l'image, mais de la ressemblance. Mais on n'a pas dit encore en quoi consiste la ressemblance. Appliquons-nous à cette recherche, afin que l'âme, connaissant mieux son origine, rougisse davantage de mener une vie qui en soit indigne; qu'elle applique ses efforts à réparer les ravages causés dans sa nature par le péché; et, qu'avec la grâce de Dieu, menant une conduite digne de sa race, elle puisse approcher avec confiance des embrassements du Verbe.

2. Que ce noble privilége de la ressemblance divine lui apprenne qu'en elle existe une simplicité naturelle de substance, d'où il résulte que pour elle, être c'est vivre, encore que ce ne soit ni bien vivre, ni vivre heureuse. Il y a ressemblance et non égalité; c'est un degré voisin, mais un degré. Il n'y a pas, en effet, même excellence ou pareille élévation à posséder l'être qui donne la vie, ou à posséder l'être qui donne la vie heureuse. Si c'est ici le propre du Verbe à cause de sa sublimité, c'est là la part de l'âme; à cause de sa ressemblance : la prééminence du Verbe restant sauve, visible est l'affinité des natures, visible est la prérogative de l'âme. Et pour me rendre encore plus clair, en Dieu seul, l'être est le bonheur, la simplicité première à son plus haut degré de pureté. L'autre lui est semblable, elle consiste dans l'être qui est la vie, et c'est la part de l'âme. De ce degré inférieur, on peut s'élever non-seulement à la bonne vie, mais à la vie heureuse. Ce n'est pas qu'alors, même pour celui qui est parvenu à ce point, être et vivre heureux soient identiques. S'il peut tirer gloire de la ressemblance, la disparité arrachera toujours de ses os ce cri : *Seigneur qui est semblable à vous* [1]? Il y a néanmoins là pour l'âme un degré excellent, duquel, et duquel seul, on s'élève à la vie bienheureuse.

3. Car les êtres vivants se divisent en deux genres, les êtres sensibles, et ceux qui ne le sont pas. Les êtres sensibles l'emportent sur les insensibles, et supérieure à eux tous est la vie qui fait vivre et sentir. On ne placera pas au même rang la vie et l'être qui vit, encore moins la vie et ce qui en est privé. L'âme vit de la vie, mais d'une vie qui est en elle; et, pour cette raison, elle est moins vivante qu'elle n'est vie, pour parler d'elle en termes propres. Mise dans le corps, elle le vivifie, en sorte que ce corps, par la présence de la vie, ne devient pas la vie, mais est vivant. D'où il résulte clairement que, pour un corps même vivant, la vie n'est pas la même chose que l'être; un corps peut être sans vivre, moins encore les êtres privés de la vie s'élèveront-ils à ce degré. Tout ce qui est appelé où est vie ne saurait y arriver de suite. Il y a la vie des bêtes et la vie des arbres, la première douée, l'autre dénuée de sentiment. Ni dans l'une, ni dans l'autre, l'existence n'est identique à la vie, puisque, selon une opinion commune, ces vies résidaient dans les éléments avant de circuler l'une dans les membres des animaux, l'autre dans les rameaux des arbres. Mais selon ce principe, en cessant d'être vivifiés, ces êtres cessent de vivre, sans pourtant cesser d'exister. Ils se divisent, ils entrent en dissolution, comme des éléments liés et attachés ensemble. Aucun n'est absolument simple; ils se composent de plusieurs parties;

[1] Ps. XXXIV, 10.

c'est pour cela qu'ils ne sont pas réduits au néant, mais qu'ils se décomposent en parties dont chacune retourne à son principe; par exemple, l'air retourne à l'air, le feu au feu, et ainsi du reste. Dans cet ordre de vie, vivre et exister ne sont pas la même chose puisque cette vie subsiste même quand la forme n'existe pas.

4. Or, nul des êtres chez qui l'existence n'est pas identique à la vie, ne s'élèvera jamais jusqu'à la vie bonne et heureuse, puisqu'il a été impuissant à atteindre même ce degré inférieur. L'âme humaine qui seule le possède visiblement, a été créée avec cette dignité; elle est vie venue de la vie, être simple fait par celui qui est simple, être immortel produit par celui qui est immortel, en sorte qu'elle n'est pas très-éloignée du degré supérieur où la vie et la félicité sont une même chose, de ce degré où réside le seul Heureux, le seul Puissant, le Roi des rois, le Maître des maîtres. L'âme doit à sa condition non pas d'être, mais de pouvoir être heureuse, approchant ainsi, autant que possible, du degré suprême, sans toutefois, l'atteindre. Car, nous l'avons dit, même pour elle, quand elle sera bienheureuse, l'être ne sera pas identique au bonheur. Nous avouons la ressemblane, en repoussant l'égalité. Par exemple, Dieu est vie, et l'âme est vie; voilà une ressemblance, mais avec une disparité. L'âme ressemble à Dieu en ce qu'elle est vie, en ce qu'elle vit d'elle-même, en ce qu'elle est non-seulement vivante, mais vivifiante, comme Dieu est aussi tout cela. Elle diffère de lui, comme la chose créée de celui qui l'a créée. Elle diffère de lui, en ce qu'elle ne serait pas, s'il ne l'eût faite, et en ce qu'elle ne vivrait, si elle n'était vivifiée par lui. Elle ne vivrait pas de la vie spirituelle, veux-je dire, et non de la vie naturelle. Car l'âme qui ne vit pas de la vie spirituelle, vit nécessairement et à jamais de la vie naturelle. Mais quelle vie donc que celle à laquelle il eût mieux valu ne pas arriver, si on doit la perdre? C'est plutôt une mort, et d'autant plus dure, que c'est la mort du péché et non celle de la nature. Ah! La mort des pécheurs est détestable [1]. Ainsi l'âme qui vit selon la chair est morte toute vive. Mieux valait pour elle ne pas vivre du tout, que de vivre de la sorte. De cette mort vivante elle ne sortira jamais, si ce n'est par le Verbe de vie, ou plutôt, par le Verbe qui est la vie, la vie vivante et vivifiante.

5. Du reste, l'âme est immortelle, et elle ressemble en cela au Verbe, sans lui être égale. L'immortalité de la Divinité est si excellente que l'apôtre dit de Dieu que *seul il possède l'immortalité* [1]. Ceci est dit, je crois, pour exprimer que Dieu seul est immuable par nature, lui qui a dit : *je suis le Seigneur et je ne change pas* [2]. En effet, l'immortalité vraie et parfaite ne comporte ni changement, ni fin, car tout changement est une imitation de la mort. Tout être qui change, passant d'un état à un autre, il faut que ce qu'il est actuellement meure pour que commence ce qu'il n'est pas encore. Que si les changements sont autant de morts, où est l'immortalité? Les êtres créés sont assujétis, malgré eux, à cette loi de vanité, à cause de celui qui les y a soumis [3]. Pourtant l'âme est immortelle, car elle est à elle-même sa vie, et comme elle ne saurait déchoir d'elle-même, elle ne saurait déchoir de la vie. Mais comme il est constant qu'elle change par ses affections et ses mouvements, qu'elle se reconnaisse semblable à Dieu en immortalité, sans oublier qu'il lui manque une grande condition d'immortalité, et qu'elle réserve l'immortalité parfaite et absolue à Celui en qui ne ne se rencontre ni changement, ni ombre de vicissitude. Toutefois cette étude nous a révélé dans l'âme une dignité qui n'est pas vulgaire, puisqu'elle nous est apparue touchant au Verbe par deux points, la simplicité de l'essence et la perpétuité de la vie.

6. Mais voici encore une observation que je ne dois pas omettre, une observation qui n'amoindrit pas la dignité de l'âme ou sa ressemblance avec le Verbe; mais qui, au contraire, l'accroît peut-être; je veux parler du livre arbitre, privilége divin qui reluit en l'âme, comme une pierre précieuse enchâssée dans l'or. Grâce à lui, l'âme possède la connaissance, le discernement du bien et du mal, de la vie et de la mort, de la lumière et des ténèbres, et la puissance de choisir entre ces choses. Entre toutes ces choses, cet œil de l'âme discerne et prononce, comme un arbitre et un juge, aussi éclairé en son jugement que libre en son choix. C'est pourquoi il est nommé libre arbitre, parce qu'il s'arrête en l'un ou l'autre de ces choix au gré de la volonté. Par là l'homme est capable de mériter, car le bien ou le mal que vous faites, et que vous étiez libre de ne pas faire sont justement imputés à mérite. Et comme on a raison de louer non-seulement celui qui a pu faire le mal et ne l'a pas commis, mais aussi celui qui, libre d'omettre le bien, l'a accompli : ainsi ne peuvent se dérober à un mérite malheureux et celui qui pouvant éviter le mal, ne l'a pas évité, et celui qui pouvant faire le bien, l'a négligé. Point de mérite sans liberté, c'est pourquoi les animaux dénués de raison

[1] Ps. XXXIII, 22.

[1] I Tim., VI, 16. — [2] Malach., III, 6. — [3] Rom., VIII, 20.

ne sauraient mériter. La délibération n'existant pas chez eux, point de liberté. Ils sont guidés par la sensibilité, emportés par l'instinct, entraînés par l'appétit. Ils n'ont pas le jugement par lequel on se connaît et se dirige, puisqu'ils sont privés de l'instrument même du jugement, la raison. Aussi ne sont-ils pas jugés, parce qu'ils ne jugent pas eux-mêmes. Comment, en effet, exiger d'eux la raison qu'ils n'ont pas reçue?

7. L'homme seul n'est pas ainsi nécessité par sa nature; seul, il est libre. Cependant, par le péché, l'homme éprouve une certaine violence, mais de la part de sa volonté et non de sa nature, et cette violence ne le prive pas de sa liberté innée. Car ce qui est volontaire est libre. Par suite du péché, le corps corruptible appesantit l'âme, mais par le poids des affections, et non par un poids matériel. Si l'âme qui est tombée d'elle-même est incapable de se relever toute seule, la volonté en est la cause. Allanguie et gisante sous l'amour vicié et vicieux d'un corps corrompu, elle ne peut unir à cet amour celui de la justice. Et ainsi, en je ne sais quelle manière aussi dépravée qu'étrange, la volonté dégradée par le péché, devient à elle-même une nécessité; mais cette nécessité étant volontaire ne peut excuser la volonté, et la volonté séduite ne peut exclure la nécessité. C'est une certaine violence douce qui nous caresse en nous poussant, et qui pousse en caressant; d'où il arrive que la volonté coupable, ayant une fois consenti au péché, ne peut plus se délivrer elle-même, sans avoir pourtant sujet de s'excuser. De là ce cri d'un homme qui gémit sous le fardeau de cette nécessité: *Seigneur, je souffre violence, répondez pour moi.* Puis, sachant qu'il n'a pas le droit d'accuser Dieu, puisque sa volonté personnelle est plutôt en cause, il ajoute : *Que dirais-je, ou que me répondra-t-il, puisque c'est moi qui ai agi?* [1] Il se sentait sous le joug, mais sous le joug d'un esclavage volontaire. Misérable à cause de l'esclavage, il était cependant inexcusable à cause de sa volonté. C'est, en effet, la volonté qui, libre d'elle-même, rend esclave du péché en y consentant. Cependant c'est la volonté qui se met sous le joug du péché, et le porte volontairement.

8. On me dira peut-être : Voyez donc ce que vous avancez. Pouvez-vous appeler volontaire ce qui est évidemment devenu nécessaire? Et cependant j'ai dit vrai, car c'est la volonté qui s'est enchaînée; mais elle n'y reste pas elle-même. Elle y est retenue, et malgré elle. Vous m'accordez qu'elle est retenue. Mais n'oubliez pas que c'est la volonté que vous avouez être enchaînée. Et vous dites que la volonté ne veut pas? Mais la volonté n'est pas retenue qu'elle ne le veuille. Car elle n'est volonté que parce qu'elle veut. Si elle est enchaînée parce qu'elle le veut, elle s'enchaîne elle-même. Que dira-t-elle donc, que répondra-t-elle, puisqu'elle a agi elle-même? Qu'a-t-elle fait? Elle s'est rendue esclave. C'est pourquoi il est dit : *Celui qui fait le péché est esclave du péché* [1]. C'est pourquoi quand elle a péché (et elle a péché en se décidant à obéir au péché), elle s'est asservie. Elle reste libre, tant qu'elle n'a pas agi ainsi; mais elle fait le péché, en se retenant dans cette servitude. La volonté ne saurait être maîtrisée malgré elle; elle est la volonté. Et parce qu'elle veut, elle ne s'est pas seulement rendue une fois esclave; elle reste telle. Par conséquent (il faut le redire) que répondra-t-elle à Dieu, puisque son esclavage a été et est volontaire?

9. Mais, direz-vous, vous ne m'ôterez pas la conviction de la nécessité que je subis, que je sens en moi, et contre laquelle je lutte sans cesse. Et où sentez-vous cette nécessité? N'est-ce pas dans la volonté? Vous voulez donc fermement ce que vous voulez nécessairement. Oui, vous voulez puissamment ce que vous ne pouvez pas ne pas vouloir, malgré une énergique résistance. Or, où il y a volonté, il y a aussi liberté. Je parle ici de la liberté naturelle, et non de la liberté spirituelle, *de cette liberté*, dit l'apôtre, *dont Jésus-Christ nous a délivrés* [2]. Car de celle-là, le même apôtre dit : *Là où est l'esprit du Seigneur est aussi la liberté* [3]. Ainsi, par un phénomène aussi étonnant que malheureux, l'âme est à la fois esclave et libre sous cette nécessité volontaire et tristement libre aussi : esclave, à cause de la nécessité qu'elle subit, libre à cause de sa volonté; et, ce qui est plus surprenant encore, et plus malheureux, elle est coupable parce qu'elle est libre, et esclave parce qu'elle est coupable, et par conséquent esclave parce qu'elle est libre. Homme infortuné que je suis! Qui me délivrera de cette honteuse servitude? Je suis malheureux et libre : libre comme homme, malheureux comme esclave; libre en tant que semblable à Dieu; malheureux en tant que son ennemi. *O protecteur des hommes, pourquoi m'avez-vous établi votre adversaire?* Et vous m'avez établi dans cette situation en ne me la rendant pas impossible. D'un autre côté, j'ai pris moi-même cette at-

[1] Isai., XXXVIII, 14, 15.

[1] Jean, VIII, 34. — [2] Galat., IV, 31. — [3] II Cor., III, 17.

titude, *et je me suis devenu à charge à moi-même* [1]. Et c'est justice que votre ennemi devienne aussi le mien, que celui qui lutte contre vous lutte aussi contre moi. Pour moi devenu à la fois votre adversaire et le mien, je rencontre, en mes membres, un principe de résistance à votre loi et à mon cœur : qui donc me sauvera de mes propres mains? Je ne fais pas ce que je veux, empêché par moi et non par un autre, et je fais ce que je hais [2], sans autre impulsion que la mienne. Pourquoi ces obstacles et ces impulsions n'ont-ils pas assez de violence pour cesser d'être volontaires? J'aurais peut-être une excuse. Ou pourquoi encore tout cela n'est-il pas assez volontaire pour n'être plus violent? J'aurais l'espoir de me corriger. Mais il n'est pas d'issue à ma misérable condition, puisque, je l'ai dit, la volonté me rend inexcusable, et la nécessité incorrigible. Ah! qui m'arrachera aux mains du pécheur, aux mains du méchant qui agit contre la loi [3]?

10. Vous me demandez de qui je dois me plaindre? De moi. Je suis pécheur, parce que j'ai péché, et hors la loi, parce que je persiste volontairement à agir contrairement à la loi. Car ma volonté est cette loi même de mes membres qui regimbe contre la loi divine. Et, parce que la loi de Dieu est celle de mon esprit, selon qu'il est écrit : *La loi de Dieu est dans son cœur* [4], à cause de cela, ma propre volonté se trouve contraire à moi-même, ce qui est le comble de l'iniquité. A l'égard de qui ne serais-je pas injuste, moi qui le suis envers moi-même? *Celui qui est mauvais pour lui-même, pour qui sera-t-il bon* [5]? J'en conviens, je ne suis pas bon, car le bien n'habite pas en moi. Je me consolerai cependant, en entendant les saints s'écrier : *Je sais que le bien n'est pas en moi.* Il y a ici une distinction, l'apôtre dit *en lui*, entendant sa chair, à cause de cette loi de contradiction qui y réside. Il a aussi une loi dans son esprit, et une meilleure. Est-ce que la loi de Dieu n'est pas bonne? Que s'il est mauvais, à cause de cette loi mauvaise, comment n'est-il pas bon par l'autre loi qui est bonne? Mauvaise est celle qu'il porte en sa chair, et par elle il est lui-même mauvais. Et il n'est pas bon en vertu de la bonne loi? Non. La loi de Dieu est

[1] Job, VII, 20. — [2] Rom., VII, 15. — [3] Ps. LXX, 4. — [4] Id., XXXVI, 31. — [5] Eccle., XIV, 5.

en son esprit, et elle y est de façon à être la loi de l'esprit : témoin l'apôtre lui-même disant : *Je trouve en mes membres une autre loi qui combat la loi de mon esprit.* Quoi! il appelle sien ce qui appartient à sa chair, et il n'appelle pas du même nom ce qui appartient à son esprit? Moi je soutiens qu'il a plus de raison de parler ainsi. Pourquoi ne dirais-je pas ce qu'il déclare lui-même? Car *par l'esprit il obéit à la loi de Dieu, et par la chair il obéit à la loi de péché.* Il nous montre nettement ce qu'il regarde comme sien, quand il déclare que le mal qui réside en sa chair lui est étranger, et s'écrie : *Ce n'est donc pas moi qui fais cela, mais le péché qui habite en moi.* Peut-être a-t-il expressément signalé une loi différente en sa chair, parce qu'il la regarde comme lui étant étrangère, et provenant d'ailleurs. Ce qui me fait pousser la hardiesse plus loin, peut-être sans trop de témérité, et dire : Paul cesse d'être mauvais à cause du mal qui est en sa chair, et il est bon à cause du bien qui réside en son esprit. Eh! N'est-il pas bon celui qui consent à la loi de Dieu, et la reconnaît bonne? S'il s'avoue esclave de la loi de péché, c'est en sa chair, et non en son esprit. De ces deux choses, laquelle faut-il imputer à saint Paul? A vous de prononcer. Pour moi je me persuade que ce qui appartient à l'esprit l'emporte sur ce qui est de la chair, non-seulement à mes yeux, mais à ceux de saint Paul qui s'écrie : *Si je fais ce que je ne veux pas, ce n'est plus moi qui fais ce mal, c'est le péché qui habite en moi* [1].

11. Mais c'en est assez sur la liberté. Dans l'opuscule que j'ai composé sur la grâce et le libre arbitre, vous trouverez, sur l'image et la ressemblance, des idées différentes de celle-ci, sans lui être contraires. Vous avez lu ce traité ; vous venez d'entendre ce que je viens de dire ; je laisse le choix à votre appréciation, et si vous trouvez quelque chose de mieux je m'en réjouis, et m'en réjouirai. Du reste, voici pour le moment, trois points fixés, la simplicité, l'immortalité, la liberté de l'âme. J'ai la conviction que vous voyez maintenant clairement que, dans sa noble et native ressemblance avec le Verbe, l'âme trouve une certaine parenté avec lui, avec l'Époux de l'Église, Jésus-Christ notre Seigneur, le Dieu suprême béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Rom., VII, 18, 23, 25, 20.

SERMON LXXXII

Comment l'âme demeurant semblable à Dieu lui est dissemblable par le péché, en simplicité, en immortalité et en liberté.

1. Quel est votre sentiment? Ne pouvons-nous pas revenir à l'exposition de la suite du cantique d'où nous nous sommes écartés? La parenté du Verbe et de l'âme, objet de notre digression, est maintenant évidente. Nous le pourrions à mon avis, s'il ne restait dans ce qui a été dit quelques points douteux. Je ne veux vous dérober, ni passer sous silence aucune explication utile. Et comment oserais-je donc vous priver de ce que je reçois pour vous? Je connais un homme qui, mû, sinon par une pensée infidèle, du moins par un sentiment de défiance, retenait, dans son discours, les inspirations du Saint-Esprit, les réservant pour une autre occasion : il lui fut dit (il le crut du moins) : tant que tu garderas ainsi ces inspirations, tu n'en recevras pas d'autres (A). Que serait-ce donc si cette conduite, au lieu de lui être dictée par la pensée de son indigence, eût eu pour cause la jalousie du progrès de ses frères? N'eût-il pas été alors justement privé de ce qu'il semblait posséder? Que Dieu éloigne de moi de telles dispositions, comme il l'a toujours fait! Daigne cette inépuisable source de sagesse se répandre abondamment en moi qui en ai toujours communiqué à d'autres les eaux, sans cesser de répandre autour de moi les trésors qu'elle m'a donnés! Si je vous trompais, de qui ne devrais-je pas redouter d'être moi-même trompé?

2. Il y a donc, dans ce que j'ai dit précédemment, un point qui pourrait être une pierre d'achoppement, s'il n'était éclairci. Et si je ne me trompe, parmi ceux qui sont ici, il en est qui ont conçu des scrupules à propos de ce que je veux dire. Cette triple ressemblance avec le Verbe que nous avons assignée à l'âme, ou plutôt, dont nous l'avons trouvée empreinte, vous souvient-il qu'elle nous a semblé en être inséparable? Ceci paraît en contradiction avec quelques témoignages des Écritures, par exemple avec ce texte des Psaumes : *L'homme élevé en honneur n'a pas compris, il est devenu comme les animaux sans raison et s'est fait semblable à eux* [1] : et avec cet autre : *Ils ont échangé leur gloire pour la ressemblance du bœuf qui se nourrit d'herbe* [2]. J'en dirai autant des autres passages qui semblent affirmer tous, qu'après le péché, la ressemblance est détruite dans l'âme. Que répondre à ces textes? Dirons-nous que ces trois choses ne sont pas en Dieu, et qu'il faut chercher d'autres points sur lesquels repose la ressemblance? Ou que ces choses sont bien en Dieu, mais non dans l'âme, et qu'il est ainsi impossible d'y trouver cette similitude? Ou qu'elles sont dans l'âme, mais qu'elles pourraient n'y être pas, et que pour cela elles n'en sont pas inséparables? Non. Ces attributs sont en Dieu et dans l'âme, et y sont toujours. Nous n'avons à regretter rien de ce que nous avons dit, car tout est d'une vérité absolue et inébranlable. Mais, si l'Écriture parle d'une dissemblance produite, ce n'est pas que la ressemblance indiquée plus haut soit détruite dans l'âme, une autre y est surajoutée. L'âme ne se dépouille pas de sa forme native, elle en revêt une qui lui est étrangère, sans perdre la première. Et celle qui survient peut bien obscurcir la forme native, mais non la détruire. *Leur cœur insensé est obscurci*, dit l'apôtre [3]. *Comment l'or s'est-il obscurci? Comment s'est changé son brillant éclat* [4]? Le prophète déplore que l'or soit obscurci, mais il reste de l'or. Il pleure sur sa couleur excellente altérée, mais le fond de la couleur subsiste. Ainsi la simplicité de l'âme subsiste inébran-

(A) Saint Bernard se désigne lui-même, à la façon de saint Paul, ainsi que l'atteste Césaire d'Heisterbach, *Sermon pour l'octave de Noël*. « Un jour, dit-il, qu'il dictait, « qu'il avait sous la main un témoignage tout à fait approprié à ce qu'il composait, et qu'il voulait le réserver pour « la fin, craignant de manquer alors d'idées, il entendit une « voix du ciel lui dire : si tu réserves ceci, il ne te sera « plus rien donné. » Tant il parlait peu de lui-même! dit Manrique. Dieu parlait en lui. Voir sur le même sujet *Serm.* XVIII, n° 2, *sur le Cantique*.

[1] Ps. XLVIII, 13, 21. — [2] Ps. CV, 20. — [3] Rom., I, 21. — [4] Thren., IV, 1.

lable, bien qu'elle soit invisible et cachée sous la duplicité de la fourberie humaine, de la dissimulation et de l'hypocrisie.

3. Quelle alliance étrange que la duplicité unie à la simplicité! Qu'il est indigne d'élever une pareille architecture sur un semblable fondement! C'est ainsi que le serpent s'était enveloppé de ruse, quand, pour mieux tromper, il se présentait comme un conseiller et sous des dehors amis. Tel est aussi la conduite des habitants du paradis séduits par lui, quand ils s'efforçaient de couvrir la honte de leur nudité et sous l'ombre épaisse du bois, et sous une ceinture de feuillage, et sous leurs excuses [1]. Comme à dater de cette heure, le venin de l'hypocrisie a largement infecté toute leur postérité! Donnez-moi donc un fils d'Adam, je ne dis pas qui veuille, mais qui supporte de paraître ce qu'il est véritablement? Cependant en toute âme, avec cette duplicité originelle, subsiste un fonds de simplicité, en sorte que ce contraste ne fait qu'accroître en nous la confusion. L'immortalité y subsiste également, mais obscurcie et voilée sous les ténèbres que projette la mort corporelle. Car, bien que l'âme ne soit pas privée de la vie, elle reste désormais impuissante à assurer à son corps le bénéfice de la vie. Et que dis-je? Elle ne peut même retenir en elle la vie spirituelle. En effet l'âme qui a péché est condamnée aussi à mourir [2]. Sous l'invasion de cette double mort, cette immortalité telle quelle que l'âme garde n'est-elle pas pleine d'ombres et de misères? Ajoutez que le désir des choses terrestres (toutes destinées à périr) épaissit encore ces ombres, en sorte que, dans une âme qui vit de la sorte, on ne voit que sombres aspects et image de la mort. Pourquoi donc cette âme immortelle n'espère-t-elle pas après bien des immortels comme elle, impérissables, afin de se montrer ce qu'elle est et de vivre de la vie pour laquelle elle a été faite? Mais elle ne goûte, elle ne cherche que l'opposé; par une vie indigne, elle se modèle sur les choses périssables, et par l'abaissement et la vulgarité de ses habitudes, elle affaiblit en elle l'éclat de l'immortalité. Pourquoi, en effet, l'appétit des choses mortelles ne ravalerait-il pas une âme immortelle au niveau des êtres périssables? *Celui qui manie de la poix*, est-il écrit, *sera sali par elle* [3]. Par la jouissance des choses mortelles, l'âme se revêt en quelque sorte de mortalité, et sous cette ressemblance de la mort, elle a obscurci son vêtement d'immortalité, sans toutefois le dépouiller tout à fait.

4. Considérez Ève : voyez comment son âme immortelle a terni la gloire de son immortalité, en aspirant à des biens mortels. Pourquoi n'a-t-elle pas dédaigné les choses passagères, bornant ses désirs à des biens immortels et éternels comme elle? *Elle vit que le fruit était beau aux yeux, agréable à la vue, et suave au goût* [1]. O femme! cette suavité, ce charme, cette beauté ne sont pas pour vous, et s'ils sont à vous, à cause de la portion d'argile qui est vous, ils ne vous appartiennent pas exclusivement ; ils sont communs à tous les animaux. La suavité, la beauté qui vous appartiennent ont une autre source. Elles sont éternelles et viennent de l'éternité. Pourquoi imprimez-vous à votre âme une forme, ou plutôt une difformité étrangère? Ce qu'il est doux d'avoir, on craint de le perdre, et la crainte est une couleur. En déteignant sur la liberté, elle la recouvre et la rend différente d'elle-même. Elle resterait plus digne de son origine, en s'affranchissant de tout désir et, par conséquent, de toute crainte; elle défendrait ainsi sa liberté contre cette crainte servile et la garderait dans toute sa vigueur et son éclat. Hélas! il n'en est pas ainsi. Cette belle couleur a été altérée. Vous fuyez, vous vous cachez et vous vous dérobez à la voix du Seigneur. Pourquoi donc, sinon parce que vous redoutez maintenant Celui que vous aimiez, et parce que l'esclavage a ravi à votre liberté sa beauté?

5. Cette volontaire nécessité, cette loi contraire imprimée en nos membres (dont j'ai parlé au sermon précédent) pèse aussi sur notre liberté. En attirant, à l'aide de sa volonté même, la créature naturellement libre, elle l'asservit, elle la couvre d'ignominie, en sorte que, jusqu'en sa chair, elle obéit malgré elle à la loi de péché. Elle a négligé de protéger, par la pureté de ses mœurs, sa noblesse naturelle; un juste jugement de son auteur la condamne non pas à être privée de sa liberté, mais à être revêtue *de la confusion comme d'un manteau* [2]. Oui, comme *d'un manteau*, et elle porte ainsi un double vêtement, car la liberté lui reste, à cause de sa volonté; et néanmoins sa conduite servile prouve la nécessité qu'elle subit. Voilà ce qu'il faut observer touchant la simplicité et l'immortalité de l'âme ; et si vous l'étudiez attentivement, vous n'y verrez rien qui n'y porte à la fois le manteau de la ressemblance et de la dissemblance. N'est-ce pas un manteau que la dissimulation unie à la simplicité, la mort associée à l'immortalité, la nécessité mariée à la liberté, non par la nature même, mais attachées en-

[1] Gen., III. — [2] Ezéch., XIII. 4. — [3] Eccle., XIII. 1.

[1] Gen., III, 6. — [2] Ps. CVIII, 29.

semble par l'aiguille du péché? La duplicité du cœur ne prescrit pas contre la simplicité de l'essence, ni la mort, soit la mort volontaire du péché, soit la mort nécessaire du corps, contre l'immortalité de la nature, ni l'esclavage de la volonté contre le libre arbitre. Ainsi les misères survenues se surajoutant aux biens naturels les flétrissent, sans les détruire totalement : ils y mettent le trouble, mais ne les dissipent pas. Ainsi l'âme devenue dissemblable à Dieu est aussi différente d'elle-même. Ainsi elle se met au niveau des êtres sans raison et s'assimile à eux; c'est pourquoi on lit d'elle, qu'elle a échangé sa gloire pour la ressemblance avec le bœuf stupide qui mange l'herbe des champs. Ainsi les hommes, comme les renards, ont des retraites où ils cachent leurs ruses et leurs fraudes, et, parce qu'ils se sont mis au niveau des renards, ils en deviendront la proie. Ainsi, selon la parole de Salomon, *L'homme et la bête ont une même fin*[1]. Pourquoi n'auraient-ils pas la même fin ayant eu la même vie? Pareil à la bête, l'homme s'est attaché à la terre : il quittera la terre comme elle. Écoutez encore autre chose. Quoi de surprenant que nous ayons une même sortie, ayant eu pareille entrée? Or, n'est-ce pas une ressemblance bestiale qui assujettit l'homme à une ardeur si intempérante, dans l'acte qui transmet la vie, et à des douleurs si vives dans l'enfantement? Ainsi dans sa conception et sa naissance, dans la vie et dans la mort, l'homme est comparable aux animaux sans raison, et leur est semblable.

6. Comment se fait-il donc qu'une créature libre, au lieu de dominer en maîtresse ses appétits, les suive et leur obéisse en esclave? Est-ce qu'ici encore elle ne se range pas parmi les animaux, à qui la nature a refusé la liberté et qu'elle a assujettie à leur sens et à leur instinct? Sous ce rapport l'homme ne doit-il pas rougir de se dire, ou de se croire semblable à Dieu? Aussi Dieu dit-il : *Homme injuste, tu as cru que je serais comme toi.* Et il ajoute : *Je te reprendrai, et je t'exposerai toi-même à tes propres yeux*[2]. Ce n'est pas à une âme qui se voit, de croire que Dieu lui ressemble, du moins à une âme comme la mienne, pécheresse et chargée d'injustices. C'est une telle âme qui est ici reprise : *Tu as cru, âme injuste.* Il ne dit pas : *tu as cru, ô âme,* ou, *tu as cru, ô homme, que je te serais semblable.* Mettez le pécheur en face de lui-même, devant ce visage malade et flétri de l'homme intérieur, incapable de dissimuler ou d'éviter l'impureté de sa conscience; condamnez-le à voir les souillures de ses péchés et la difformité de ses vices; il ne s'imaginera jamais que Dieu lui ressemble; mais saisi de défiance devant une dissemblance si frappante, il s'écriera plutôt : *Seigneur qui est semblable à vous*[1]? ce qui se rapporte à la dissemblance volontaire; car la première ressemblance subsiste, et la seconde est d'autant plus déplaisante que l'autre demeure. Que l'une est un grand bien! Que l'autre est un grand mal! Cependant le contraste fait que chacune en son genre paraît davantage.

7. A la vue d'un tel contraste en elle-même, comment l'âme placée entre l'espérance et le désespoir ne crierait-elle pas : *Qui est semblable à vous?* Elle est poussée au désespoir par un si grand mal; mais l'excellence du bien qui reste en elle la rappelle à l'espérance. C'est pourquoi plus le mal qu'elle aperçoit en elle lui cause de déplaisir, plus le bien qu'elle y retrouve l'attire fortement, et plus elle souhaite redevenir ce qu'elle a été créée, c'est-à-dire, simple, droite, craignant Dieu, et fuyant le mal. Pourquoi ne pourrait-elle s'éloigner de ce qu'elle a pu chercher? Pourquoi ne pourrait-elle se rapprocher de ce qu'elle a pu fuir? Double effort qu'il ne faut attendre que de la grâce, et dont la nature et l'habileté personnelle sont incapables. C'est la sagesse qui triomphe du mal[2], et non la nature ou l'habileté; et l'âme peut attendre cet appui de la grâce, en se tournant vers le Verbe. Elle n'est pas oiseuse cette noble parenté de l'âme avec le Verbe, dont nous traitons depuis trois jours. Inutile n'est pas non plus la ressemblance subsistante qui atteste cette parenté. L'Esprit daigne admettre dans sa société celui qui lui ressemble par la nature. Et il est certain, qu'au point de vue naturel, le semblable cherche son semblable. *Revenez, ô Sunamite*, est-il écrit : *Revenez, afin que nous vous voyions*[3]. Il reconnaîtra dans la ressemblance celui qu'il ne voyait pas dans la dissemblance, et il se montrera à elle. Nous savons que lorsqu'il se montrera, nous lui serons semblables, puisque nous le verrons tel qu'il est[4]. Elle est donc, croyez-le, elle est plutôt difficile qu'impossible cette interrogation : *Seigneur, qui vous est semblable?*

8. Ou, si vous l'aimez mieux, c'est ici une parole d'admiration. Admirable en effet et saisissante est cette ressemblance qu'accompagne la vision de Dieu, ou plutôt qui est la vision de Dieu. Je parle de la ressemblance qui

[1] Eccle., III, 19. — [2] Ps. XLIX, 21.

[1] Ps. XXXIV, 10. — [2] Sages, VII, 30. — [3] Cantiq., VI, 12. — [4] I Jean, III, 2.

consiste dans la charité, car cette charité est vision, elle est ressemblance. Qui n'admirerait l'amour d'un Dieu méprisé qui nous rappelle? Il est justement repris ce pécheur indiqué plus haut, qui ose se dire semblable à Dieu, lui qui, aimant l'iniquité, ne saurait ni s'aimer lui-même, ni aimer Dieu. Vous lisez en effet que *celui qui aime l'iniquité hait son âme*[1]. Ôtez donc l'iniquité qui rend l'âme en partie dissemblable à Dieu, il y aura union d'esprit, mutuelle vision, amour réciproque. Car devant la perfection, l'imperfection disparaît. Entre l'âme et Dieu, il y aura donc amour chaste et consommé, connaissance pleine, vue manifeste, union solide, société inséparable, ressemblance parfaite. Alors l'âme connaîtra comme elle est connue[1], elle aimera comme elle est aimée, l'Époux mettra sa joie dans l'Épouse, la connaissant, et étant connu d'elle, l'aimant, et en étant chéri, lui Jésus-Christ notre Seigneur, le Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

SERMON LXXXIII

Comment l'âme, quels que soient les vices qui la corrompent, peut encore, par un amour chaste et saint, revenir à la ressemblance de l'Époux, c'est-à-dire du Christ.

1. Autant que nous l'a permis l'heure assignée par la règle à nos entretiens, nous avons consacré ces trois jours à établir l'affinité du Verbe et de l'âme. Quelle peut-être l'utilité de ce travail? La voici : nous avons enseigné que toute âme, même chargée de péchés, même prise aux filets du vice, et séduite par ses charmes dans cet exil, dans cette prison du corps, collée à la fange, enfoncée dans la boue, esclave des membres, parmi les soucis et les distractions de la vie, parmi les craintes, les douleurs, les erreurs, les sollicitudes et les soupçons; que cette âme étrangère enfin au milieu de ses ennemis, selon le mot du prophète, souillée parmi les morts, et rangée parmi les habitants de l'enfer[2], que cette âme ainsi condamnée et désespérée peut se replier sur elle-même, et non-seulement respirer à l'espoir du pardon et de la miséricorde, mais oser aspirer aux noces du Verbe, contracter, sans crainte, avec Dieu une alliance intime, et porter le joug suave du Roi des Anges. Que n'a-t-elle, donc en effet droit d'oser auprès de Celui dont l'image la distingue, et dont la ressemblance l'illustre? Peut-elle redouter la majesté, elle qui puise la confiance dans son origine? Il lui suffit de conserver sa noblesse, par une vie honnête, et par des goûts et des affections dignes, comme par autant de couleurs, d'orner et d'embellir le privilége divin mis originellement en elle.

2. Pourquoi son activité sommeillerait-elle? Elle est en nous un grand don de la nature; si elle ne remplit pas ses fonctions, tout ce qui reste de naturel en nous ne sera-t-il pas en proie au trouble, et comme enveloppé de la rouille de la vétusté? Ce qui serait une injure envers son auteur. Cet auteur qui est Dieu même, a voulu que la noblesse de notre divine origine se conservât à jamais en nous, afin que l'âme eût toujours en elle un souvenir du Verbe qui l'avertit, ou de demeurer attachée au Verbe même, ou de revenir à lui, si elle s'en était éloignée; éloignée non par la distance, ou par la marche des pieds, mais (comme une substance spirituelle se meut) par ses affections et ses défauts; car l'âme s'ébranle et tombe dans un état mauvais en dégénérant, en devenant, par la dépravation de la vie et des mœurs, différente d'elle-même. Cette dissemblance n'est pas la ruine de la nature; elle en est un vice, dont le contraste relève autant le bien naturel que son adjonction le souille. Maintenant il s'agit du retour de l'âme, de sa conversion au Verbe qui doit la réformer, et à qui elle doit se rendre conforme. En quoi? En charité, puisque l'apôtre a dit : *Soyez les imitateurs de Dieu comme des*

[1] Ps. x, 6. — [2] Baruch, III, 11.

[1] I Cor., XIII, 10, 12.

fils chéris, et marchez dans l'amour, comme le Christ vous a aimés[1].

3. Cette conformité unit l'âme au Verbe. Comme il lui est semblable en nature, il se la rend semblable par la volonté; elle l'aime comme elle en est aimée. S'il l'aime parfaitement, il la rend son Épouse. Quoi de plus doux que cette conformité? Quoi de plus désirable que cette charité de laquelle résulte que, non contente, ô âme, d'un enseignement humain, vous allez de vous-même, avec confiance jusqu'au Verbe, vous attachant constamment à lui, l'interrogeant familièrement, le consultant sur tout, aussi vaste dans votre intelligence qu'audacieuse en vos désirs! C'est vraiment là un contrat spirituel, une sainte alliance. Je ne dis pas assez, c'est un embrassement. Oui, un embrassement, puisque l'identité de volonté fait que deux personnes n'ont qu'un esprit. Il n'y a pas à redouter que la disparité des personnes altère en rien l'harmonie des volontés; l'amour ignore le respect timide. Amour vient d'aimer et non d'honorer. Qu'il honore, celui qui redoute, qui craint, qui admire, qui s'étonne. L'amour ignore toutes ces émotions. Dès qu'il naît, il transforme en lui-même et s'approprie toutes les autres affections de l'âme. L'âme qui aime, aime, et ne sait rien de plus. L'Époux qui a droit d'être honoré excite la surprise et l'admiration; mais il préfère être aimé. Ils sont Époux et Épouse. Or entre époux quel autre rapport, quel autre lien y a-t-il que l'amour réciproque? Ce nœud est si fort qu'il est supérieur aux nœuds naturels les plus puissants, à celui qui unit les parents et les enfants. *L'homme*, est-il dit, *quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse*[2]. Et vous voyez, dans les époux, cette affection plus forte non-seulement que les autres affections, mais plus forte qu'elle-même.

4. Ajoutez que cet Époux n'aime pas seulement, mais qu'il est l'amour. N'est-il pas aussi l'honneur? Qu'on le prétende; pour moi, je n'ai rien lu de tel. Mais j'ai lu que *Dieu est charité*[3], et non qu'il est honneur ou dignité. Ce n'est pas que Dieu repousse l'honneur, lui qui a dit : *Si je suis votre père, où est l'honneur que vous me devez?* C'est le Père qui parle ainsi. L'Écriture met-elle l'Époux en scène, elle lui prêtera un autre langage, et il dira : Si je suis votre Époux, où est l'amour qui m'est dû? Auparavant il avait dit : *Si je suis le Seigneur, où est la crainte qu'on me doit*[4]? Dieu demande donc à être craint, comme Seigneur, à être honoré, comme Père, à être aimé, comme Époux. De ces sentiments, quel est le plus excellent? L'amour. Sans lui, la crainte est pénible et l'honneur sans grâce. La crainte est servile, tant qu'elle n'est pas affranchie par l'amour. Et l'honneur, qui ne vient pas de l'amour, est moins un honneur qu'une adulation. A Dieu seul il est vrai l'honneur et la gloire. Mais Dieu n'agréera ni l'un ni l'autre de ces sentiments, s'ils ne sont assaisonnés du miel de l'amour. L'amour seul suffit, seul il plaît par lui-même, et pour lui-même. Il est son mérite et sa récompense. Il ne cherche d'autre raison, ni d'autre fruit que lui-même. Son fruit, c'est son exercice. J'aime parce que j'aime; j'aime pour aimer. C'est une grande chose que l'amour s'il remonte à son principe, s'il retourne à son origine, si, refluant vers sa source, il y puise la vertu de couler toujours. De tous les mouvements et de tous les sentiments de l'âme, l'amour est le seul qui permette à une créature d'user, envers son auteur, de procédés sinon égaux, du moins semblables. Par exemple, si Dieu s'irrite contre moi, puis-je m'irriter à mon tour contre lui? Non, je tremblerai, je frémirai de terreur, je crierai grâce. De même si Dieu me reprend, je n'userai pas de représailles; mais Dieu se justifiera contre moi. S'il me juge, je ne le jugerai pas; je l'adorerai. S'il me sauve, il ne demande pas que je le sauve à mon tour, et il n'a pas besoin d'être délivré, lui qui nous délivre tous. S'il commande, je dois lui obéir; s'il règne, je dois me courber sous son empire, et je n'ai pas à exiger de lui soumission et service. Voyez Il en va tout autrement de l'amour. Quand Dieu aime, il nedemande qu'une chose, c'est d'être aimé; car il n'aime que pour être aimé, sachant que ceux qui l'aimeront trouveront le bonheur dans cette affection.

5. C'est une grande chose que l'amour, mais il a des degrés. L'Épouse est au plus élevé. Les fils aiment aussi, mais avec la pensée de l'héritage; en craignant de le perdre, n'importe comment, ils craignent aussi, plus qu'ils n'aiment, celui de qui ils l'attendent. Et je regarde comme suspect un amour qui attend d'autre objet que l'amour même. Il est bien faible lui qui peut-être, l'espérance venant à s'évanouir, s'éteint et s'amoindrit. Il est impur quand il désire autre chose. L'amour vrai n'est pas mercenaire. L'amour pur ne puise pas sa force dans l'espérance et il ne souffre pas de la défiance. C'est l'amour de l'Épouse, et l'Épouse quelle qu'elle soit c'est l'amour. La fortune, l'espérance de l'Épouse c'est l'amour, elle en est remplie, et c'est tout ce que veut l'Époux. Il ne demande pas autre chose, et elle, de son

[1] Ephés., v, 1, 2. — [2] Math., xix, 5. — [3] Jean, iv, 16. [4] Malach., i. 6.

côté, n'a pas d'autre bien. C'est pourquoi il est Époux, et elle, est Épouse. Tel est l'amour réservé aux Époux : personne ne le partage, pas même l'enfant. A ses enfants Dieu crie : *Où est l'honneur qui m'est dû?* Il ne dit pas où est l'amour? Il respecte la prérogative de l'Épouse. Il est aussi prescrit à l'homme d'honorer son père et sa mère [1], il n'est pas fait mention spéciale d'amour. Ce n'est pas que les enfants soient dispensés d'aimer leurs parents; mais la plupart des enfants sont plutôt enclins à les respecter qu'à les aimer. Que l'honneur du roi chérisse le jugement. L'amour de l'Époux ou pour mieux dire l'amour-époux, ne demande que le retour et la fidélité de l'amour. La bien-aimée doit donc le chérir. Et quoi! une Épouse et l'Épouse de l'amour n'aimerait pas? L'amour ne serait pas aimé?

6. C'est donc avec raison que renonçant à toutes les autres affections, elle se donne toute entière au seul amour, elle qui doit répondre à l'amour par une réciprocité d'attachement. Quand elle se sera fondue toute entière en amour, qu'est-ce que cela comparativement aux fleuves intarrissables qui s'échappent de la source même? Car l'amant et l'amour, l'âme et le Verbe, l'Épouse et l'Époux, le créateur et la créature ne coulent pas avec une égale richesse, pas plus que la fontaine et celui qui y boit. Et quoi donc? Les désirs de l'Épouse, ses soupirs, ses ardeurs amoureuses, les présomptions de sa confiance seront-ils totalement perdus, parce qu'elle ne peut courir du même pas qu'un géant, rivaliser de suavité avec le miel, de douceur avec l'agneau, de blancheur avec le lis, d'éclat avec le soleil, de charité avec la charité même? Non assurément. Si la créature aime moins, elle qui est moindre, mais si elle aime de toute sa puissance, rien ne manque là où se trouve tout. C'est pourquoi, je l'ai dit, aimer de la sorte c'est être uni, car l'Épouse ne peut pas aimer ainsi et être peu aimée; en sorte que de ce double consentement résulte un mariage solide et parfait. Qui peut douter que l'âme ne soit aimée la première du Verbe, et aimée plus qu'elle n'aime? Elle est prévenue et surpassée par l'amour. Heureuse est-elle de mériter d'être ainsi prévenue de bénédictions si douces! Heureuse de recevoir de si délicieux embrassements! Ce qui n'est autre chose que l'amour saint et chaste, l'amour doux et suave; amour plein de sérénité et de sincérité, amour mutuel, intime, énergique, qui unit deux êtres, non en une seule chair, mais en un seul esprit, selon ce mot de saint Paul: *Celui qui est attaché au Seigneur est un même esprit avec lui* [1]. Mais sur toutes ces choses, écoutons plutôt une habile maîtresse, l'onction et l'expérience. Peut-être ferons-nous mieux de réserver ce sujet pour le commencement d'un autre entretien, afin de ne pas réduire aux étroites proportions d'un discours qui finit, une question importante. Si vous y consentez, je finis donc avant la fin, afin que demain nous arrivions utilement affamés aux délices que l'âme sainte mérite de goûter avec le Verbe, et dans le Verbe son Époux, Jésus-Christ notre Seigneur, qui est le Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Deut., v, 16. — [1] I Cor., vi, 17.

SERMON LXXXIV

Que l'âme qui cherche Dieu est prévenue par lui. Quelle est cette recherche dans laquelle il la devance.

1. *Dans mon petit lit, durant les nuits, j'ai cherché celui que mon âme aime* [2]. C'est un grand bien de chercher Dieu parmi les biens de l'âme. Celui-là ne le cède à aucun. C'est le premier des dons, c'est le dernier des progrès, c'est un bien qui ne s'ajoute à aucune vertu, et ne le cède à aucune. A quelle vertu s'ajouterait-il, puisqu'aucune ne le précède? A laquelle céderait-il, lui qui est plutôt la perfection de toutes? Quelle vertu attribuer à celui qui ne

[2] Cantiq., iii, 1.

cherche pas Dieu? Et quel terme fixer à celui qui le cherche? *Cherchez toujours son visage*, est-il écrit : je crois même que, après l'avoir trouvé, on ne cessera pas de le chercher. Dieu se cherche, non avec les pieds, mais par les désirs. Et une pieuse trouvaille, au lieu d'exclure le désir, l'accroît. La consommation de la joie est-elle l'extinction du désir? C'est plutôt pour lui de l'huile, car il est une flamme; oui il en est ainsi. L'âme sera remplie de joie, mais ses désirs ne finiront pas plus que ses recherches. Imaginez donc, si vous le pouvez, quelle est cette passion de chercher sans besoin, et quel est ce désir auquel ne se mêle aucune inquiétude. La présence exclut l'un, et l'abondance exclut l'autre.

2. Voyez maintenant la raison de ces préliminaires. C'est afin d'apprendre à l'âme qui, parmi vous, cherche Dieu, à ne tourner pas à sa perte un bien aussi excellent; c'est pour lui faire sentir qu'elle a été prévenue de Dieu et cherchée elle-même avant de chercher; car c'est ainsi que les plus grands biens engendrent d'ordinaire de funestes conséquences, lorsque nous nous en orgueillissons. Nous ne rendons pas gloire à Dieu de ses dons; on dirait qu'ils ne sont pas ses dons. Et ainsi les âmes que les grâces reçues semblaient élever très-haut, devant Dieu sont reputées les moindres, à cause de leur manque de reconnaissance. Mais je vous ménage. J'ai employé les expressions les plus modestes, j'ai parlé d'âmes très-élevées et moins élevées, je n'ai pas rendu toute ma pensée que je vais exprimer dans toute sa force. J'aurais du dire que les âmes les meilleures deviennent les pires. Et, en effet, l'âme la meilleure est réellement la pire, si elle s'attribue ce qui fait son élévation. C'est le comble de la misère. Vous me direz peut-être : A Dieu ne plaise que tels soient mes sentimens! Je le reconnais, c'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, mais si vous cherchez à tirer quelque gloire des grâces que vous avez reçues, n'êtes-vous pas injuste et voleur? Écoutez cette parole vous qui êtes en ces dispositions : *Je vous juge sur vos paroles, méchant serviteur* [2]. Et quoi de plus pervers en effet qu'un serviteur qui usurpe la gloire de son maître?

3. *Dans mon petit lit j'ai cherché celui que mon cœur aime.* L'âme cherche le Verbe, mais après avoir été cherchée elle-même par lui : sinon sortie et bannie de la face du Verbe, elle ne reviendra pas : son œil ne verra pas le bien, si le Verbe ne la cherche. Laissée à elle-même, notre âme n'est plus qu'un souffle qui s'en va, et qui ne revient plus. Écoutez cette fugitive égarée. Quelles sont ses plaintes et ses prières? *J'ai erré comme une brebis perdue. Cherchez votre serviteur* [1]. O homme! tu veux revenir? Si la chose est en ton pouvoir, pourquoi appelles-tu du secours? Pourquoi mendier au dehors ce qui abonde en toi? Il est clair que l'âme veut, sans pouvoir : c'est un souffle qui s'en va et ne revient pas. Plus éloignée est l'âme qui n'a pas encore cette volonté. Cependant je dirai que l'âme qui désire ainsi et demande qu'on la cherche n'est pas absolument exposée, ni perdue. D'où lui vient cette volonté? Elle lui vient, si je ne me trompe, du Verbe qui l'a visitée et cherchée. Et elle n'est pas inutile la recherche qui a produit la volonté sans laquelle le retour était impossible. Il ne suffit pas d'être cherché une fois : l'âme est si faible, et le retour si difficile! Mais cependant si l'âme veut? La volonté est impuissante si on ne lui vient en aide. *Le vouloir est en moi*, dit saint Paul, *mais je ne trouve pas à exécuter le bien* [2]. Que demande donc l'âme dont parle le Psalmiste? Elle demande a être cherchée, ce qu'elle ne demanderait pas si elle n'était elle-même cherchée, et elle ne demanderait pas de nouveau si elle avait été suffisamment cherchée. *Cherchez*, dit-elle, *votre serviteur*. Elle demande ainsi que celui qui lui a accordé la grâce de vouloir, lui accorde aussi de réaliser sa bonne volonté.

4 Il me semble cependant impossible d'appliquer à cette âme le texte présent. Elle n'a pas encore reçu la seconde grâce; elle veut, mais elle ne peut aller à celui que son cœur aime. Comment la suite du texte lui conviendrait-elle? Saura-t-elle se lever, parcourir la ville, les rues et les places, chercher son bien-aimé [3], elle qui a besoin d'être cherchée? Que celle qui en a la puissance le fasse, sans oublier qu'elle a été cherchée, comme elle a été aimée la première : et c'est à cela qu'elle doit et de chercher et d'aimer. Et nous, mes très-chers frères, prions, afin que ces miséricordes nous devancent, car nous sommes bien pauvres. Ce langage ne s'adresse cependant pas à tous : j'en sais beaucoup parmi vous qui marchent dans la charité dont Jésus-Christ nous a aimés, et qui le cherchent, dans la simplicité de leur cœur. Il en est d'autres (je le dis avec tristesse) qui ne nous ont encore donné aucune preuve qu'ils aient été ainsi devancés, et par conséquent, aucune marque de salut : ce sont des

[1] Ps. civ, 3. — [2] Luc, xix, 22.

[1] Ps. cxviii, 176. — [2] Rom., vii, 218. — [3] Cantiq. iii, 3.

hommes qui s'aiment eux-mêmes et non le Seigneur, et qui cherchent plus leurs intérêts que ceux de Dieu.

5. *J'ai cherché celui que mon âme aime*, dit l'Épouse. C'est à quoi vous pousse la bonté de celui qui vous a prévenue, qui vous a cherchée et aimée le premier. Vous ne chercheriez pas, si vous n'aviez été cherchée, et vous n'aimeriez pas, si vous n'aviez été aimée. Une double bénédiction vous a prévenue, la recherche et l'amour. L'amour est la raison de la recherche, la recherche est le fruit et la preuve assurée de l'amour. Vous avez été aimée, afin de ne pas vous croire cherchée pour le supplice, Vous avez été cherchée, afin de n'avoir pas à vous plaindre d'être l'objet d'une affection stérile. Cette double et visible bienveillance vous a enhardie, elle a dissipé vos craintes : elle vous a persuadé le retour, elle a éveillé vos affections. De là le zèle et l'ardeur qui vous portent à chercher celui que vous aimez, car assurément vous ne pourriez chercher sans avoir été cherchée, et une fois cherchée, il vous est impossible de ne pas chercher aussi.

6. Mais n'oubliez pas d'où vous venez. Et pour m'appliquer ce qui est dit ici (c'est le plus sûr) n'est-ce pas toi, ô mon âme, qui ayant abandonné ton premier Époux, avec lequel tu était si heureuse, a violé la foi jurée, pour courir après des amants ? Et aujourd'hui, après t'être livrée, avec eux, à tous les désordres, devenue l'objet de leurs dédains, tu oses, dans ton impudence effrontée, revenir à celui que ton orgueil a méprisé ! Eh! quoi! Tu cherches la lumière, toi, digne des ténèbres; tu cours à l'Époux, toi, qui mérites plutôt des chatiments que des baisers ! Il serait bien étonnant que tu ne rencontrasses pas un juge au lieu d'un Époux. Heureux celui qui a ce discours entend sortir de son âme cette réponse : Je ne crains pas, j'aime, et cette disposition ne serait pas en moi si je n'étais aimée. La bien-aimée n'a rien à redouter. Qu'elles craignent celles qui n'aiment pas, qu'elles appréhendent de rencontrer l'inimitié ! Pour moi qui aime, je ne puis douter que je ne sois aimée d'une affection plus grande que la mienne. Je ne redoute pas le visage de celui dont j'ai senti l'amour. Et en quoi le craindrais-je? Il m'a cherchée en l'état ou j'étais, il m'a touchée, il m'a donné l'assurance que j'étais cherchée. comment ne pas répondre à ses recherches, puisque je réponds à son affection ? S'irriterait-il quand je le cherche lui qui a dissimulé mes mépris ? Non ! il ne repoussera pas l'âme qui le cherche, lui qui l'a cherchée quand elle le méprisait. L'esprit du Verbe est plein de bonté; son langage est plein de douceur, il me fait entendre sa bonté extrême, le zèle et l'affection qu'il a pour moi. Ces choses ne lui sont pas cachées, car il scrute les profondeurs divines : et il sait qu'il s'y trouve des pensées de paix et non d'affliction. Hésiterais-je donc à le chercher ayant l'expérience de sa clémence, et persuadée qu'il ne veut que la paix ?

7. Mes frères, sentir ces choses, c'est être cherché par le Verbe; en être persuadé, c'est être trouvé par lui. Mais tous ne comprennent pas ce langage. Quelle conduite tiendrons-nous donc à l'égard de nos petits enfants, je veux dire, à l'égard de ceux d'entre nous qui commencent, qui ne sont pas insensés, puisqu'ils ont un commencement de sagesse, soumis qu'ils sont les uns aux autres dans la crainte du Christ. Comment leur donner la certitude que ces dispositions sont celles de l'Épouse, à eux qui n'ont point encore trouvé en eux-mêmes ce sentiment ? Je les renvoie à une autorité à laquelle ils ne peuvent refuser leur foi. Qu'ils lisent dans un livre ce qu'ils ne savent trouver dans un cœur invisible pour eux. Il est écrit dans les prophètes : *Si un homme renvoie sa femme, et que celle-ci épouse un autre homme, reviendra-t-il à elle ? Cette femme n'est-elle pas souillée et flétrie? Vous vous êtes livrée au désordre avec de nombreux complices ; cependant revenez à moi, dit le Seigneur, je vous recevrai* [1]. Ce sont les paroles du Seigneur; et il n'est pas permis de douter de leur vérité. Qu'ils croient donc ce qu'ils n'ont pas éprouvé, afin que le mérite de leur foi leur mérite un jour le fruit de l'expérience. Je crois avoir suffisamment expliqué ce que c'est qu'être cherché par le Verbe, et combien cette recherche est nécessaire, non au Verbe mais à l'âme; seulement l'âme qui en a fait l'expérience, en a une connaissance plus grande et plus heureuse. Il nous reste, dans le traité suivant, à enseigner aux âmes avides à chercher celui qui les a cherchées; où plutôt nous apprendrons ce secret de celle qui cherche ici celui qu'elle aime, l'Époux de l'âme, Jésus-Christ notre Seigneur, le Dieu béni dans les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Jérém., III, 1.

SERMON LXXXV

De sept nécessités pour lesquelles l'âme cherche le Verbe : l'âme réformée s'approche de lui pour contempler sa douceur et pour en jouir.

1. *En mon petit lit j'ai cherché celui que mon cœur aime* [1]. Pourquoi? On l'a dit et il est superflu de le redire. Cependant, en faveur de quelques auditeurs absents lorsque ce sujet a été traité, j'ajouterai quelques mots qui peut-être ne seront pas sans intérêt pour ceux même qui étaient présents, puisque je n'ai pu tout dire. L'âme cherche le Verbe dont les leçons la corrigent, dont les lumières l'instruisent, dont l'appui la fortifie, qui la réforme et la rend sage, dont l'imitation l'embellit, dont l'union la féconde, et dont la jouissance fait son bonheur. C'est pour toutes ces raisons qu'elle cherche le Verbe. Il en est certainement d'autres encore; mais celles-ci se présentent à nous; si vous le voulez, il vous sera facile de trouver les autres en vous-mêmes. Nombreux en effet sont les besoins, nombreuses les nécessités, nombreuses les anxiétés de notre âme. Mais le Verbe est encore plus riche et plus fécond en biens; c'est la Sagesse qui l'emporte sur le mal et le domine. Maintenant écoutez la raison des causes que j'ai indiquées. Et d'abord voyez comment le Verbe nous reprend. Nous l'entendons nous dire dans l'Évangile : *Soyez d'accord avec votre adversaire, pendant que vous êtes en chemin, de peur qu'il ne vous livre au juge, et le juge au bourreau* [2]. Quoi de plus sage? C'est le conseil du Verbe qui se déclare notre adversaire, puisqu'il est opposé à nos désirs charnels, comme il le dit : *Ceux-ci errent toujours par le cœur* [3]. Pour vous qui entendez ceci, si pressé par la crainte vous vous mettez à fuir la colère à venir, vous serez pressé, je crois, de vous accorder avec l'adversaire qui semble vous menacer d'une façon si terrible. Mais c'est chose impossible si vous n'êtes en désaccord avec vous-même, si vous ne vous constituez votre adversaire personnel, et si, par une lutte énergique et vigilante, vous ne vous livrez une guerre infatigable : si, enfin, vous ne dites un dernier adieu à vos vieilles habitudes et à vos affections naturelles. Tâche bien difficile. La tenter avec vos seules forces, c'est essayer d'arrêter avec un doigt, l'impétuosité d'un torrent, ou de changer le cours du Jourdain. Que ferez-vous? Cherchez le Verbe; mettez-vous d'accord avec lui; sa grâce aidant à cet accord, fuyez vers celui qui est votre adversaire; qu'il vous aide à ne plus être son adversaire; qu'il convertisse ses menaces en caresses; et que sa grâce répandue en vous devienne, pour vous convertir, plus efficace que sa colère.

[1] Cantiq., III, 1 — [2] Math., V, 25. — [3] Ps. XCIV, 10.

2. C'est ici la première nécessité pour laquelle, à mon avis, l'âme commence à chercher le Verbe. Mais si vous ignorez les volontés de celui avec lequel votre volonté est en harmonie, ne pourra-t-on pas dire de vous que vous avez le zèle de Dieu, mais un zèle qui n'est pas selon la science [1]? Et afin que vous n'estimiez pas ce point léger, il est écrit que *celui qui ignore sera ignoré* [2]. Voulez-vous savoir quel conseil je donne dans cette nécessité? Le même que précédemment. Si vous m'écoutez, vous irez au Verbe, et il vous enseignera ses voies, en sorte que, voulant le bien, mais ne le connaissant pas, vous n'alliez pas vous égarer loin du vrai chemin. Car la parole est une lumière. *L'explication de vos paroles éclaire et donne l'intelligence aux petits*, dit le psalmiste, et heureux êtes vous si vous pouvez ajouter aussi : *Votre parole est un flambeau et une lumière pour mes pieds* [3]! Votre âme n'a pas fait de médiocres progrès, si votre raison est assez éclairée pour vouloir et connaître le bien. Elle a reçu ainsi et la vie et la vue, car elle était morte tant qu'elle voulait le mal, et aveugle tant qu'elle ignorait le bien.

3. Mais elle vit, elle voit, elle est fixée dans le bien avec l'aide et le secours du Verbe. Soutenue comme sur sa main, elle est debout, portée par la dévotion et la science, ainsi que sur deux pieds; elle est debout, mais qu'elle prenne pour elle cet avertissement : *Que*

[1] Rom., X, 2. — [2] I Cor., XIV, 38. — [3] Ps. CXVIII, 130, 105.

celui qui croit être debout prenne garde de tomber [1]. Pourrait-elle seule demeurer ferme, elle qui a été incapable de se relever seule? Je ne le crois pas. Eh quoi! C'est par le Verbe du Seigneur que les cieux ont été affermis [2], et la terre resterait solide sans son appui? Mais si elle était capable de cette fermeté, pourquoi un homme tiré de la terre faisait-il cette prière: *Affermissez-moi par vos paroles* [3]? C'est qu'il avait l'expérience de sa faiblesse; et c'est lui qui disait encore : *J'ai été poussé et presque renversé; le Seigneur m'a soutenu* [4]. Et qui l'a poussé? demanderez-vous. Ce n'est pas un ennemi isolé. Il a été poussé par le Démon, par le monde, par l'homme. Et quel est cet homme? Chacun de nous. Ne vous étonnez pas, l'homme se pousse si bien lui-même, il fait si bien effort pour se renverser, qu'il n'a pas à redouter les attaques des autres, s'il ne tourne ses mains contre lui-même. *Et qui pourra vous nuire, si vous ne pensez qu'à faire du bien* [5]? Votre main c'est votre consentement, si, malgré la suggestions coupables du Démon ou du siècle, vous refusez de donner votre consentement et de livrer vos membres au service du mal, si vous ne permettez pas au péché de régner dans votre corps mortel, vous vous montrez appliqué au bien, et le mal est impuissant à vous nuire; au contraire, il tourne à votre profit, car il est écrit : *Faites le bien et vous serez loué* [6]. Ceux qui cherchent votre âme sont couverts de confusion, et vous chanterez : *Si je ne suis pas dominé, je serai sans tache* [7]. Vous avez prouvé votre zèle pour le bien, si, fidèle au conseil de la sagesse, vous avez pitié de votre âme [8], si vous avez soigneusement gardé votre cœur [9], si, selon l'exhortation de l'apôtre, vous vous êtes conservé chaste [10]; sinon eussiez-vous gagné l'univers, si vous avez perdu votre âme, nous ne vous estimons plus zélé pour le bien, puisque le Sauveur ne porte pas de vous ce jugement [11].

4. Ainsi trois dangers menacent celui qui est debout: le démon par sa jalouse méchanceté, le monde par le souffle de la vanité, et l'homme par le poids de sa corruption, le poussent. Le Démon vous pousse sans vous renverser, si vous refusez votre concours en lui refusant votre consentement : il est dit en effet : *Résistez au Diable et il fuira loin de vous* [12]. Il a renversé nos parents au paradis et les en a expulsés; mais ils consentirent, ils ne résistèrent pas. Il s'est lui-même, et sans y être poussé, précipité du ciel. Ce qui vous apprend que l'homme se perd bien plus lui-même, entraîné par le poids de sa propre substance. Le monde placé tout entier dans le mal nous pousse aussi. Il nous pousse tous, mais il ne réussit à renverser que ses amis, c'est-à-dire ses partisans. Je ne veux pas être ami du monde, de peur de tomber. Celui qui veut être ami de ce siècle se constitue l'ennemi de Dieu [1], ce qui est la chute la plus profonde. D'où nous voyons clairement comment l'homme se perd surtout lui-même; car les assauts étrangers ne sauraient le renverser sans son consentement qui seul suffit à le jeter à terre. De ces ennemis, quel est celui qui appelle surtout la résistance? Celui qui est d'autant plus importun qu'il est en nous, et qu'il suffit à nous renverser sans l'effort des autres. C'est donc avec raison qu'à celui qui prend des villes, le sage a préféré l'homme qui domine son cœur [2]. Ceci s'adresse à vous; il vous faut de la vertu, non une vertu quelconque, mais une vertu d'en haut. Si elle est parfaite, elle rend aisément l'âme victorieuse d'elle-même, et invincible à toutes les attaques. Car la vertu c'est la force de l'âme, qui ne cède pas lorsqu'il s'agit de défendre la raison; ou si vous le préférez, c'est la vigueur de l'âme se rangeant d'une façon inébranlable du côté de la raison; ou encore, c'est la vigueur de l'âme poussant et dirigeant tout vers la raison.

5. Qui montera sur la montagne du Seigneur? Le sommet de cette montagne, c'est la perfection de la vertu : quiconque essaiera d'y arriver saura combien l'accès en est difficile, et comment les efforts qu'il demande sont inutiles sans le secours du Verbe. Heureuse l'âme qui est devenue pour les regards des Anges une joie et un prodige, et qui les a entendus dire d'elle : *Quelle est celle-ci qui monte du désert, inondée de délices, et appuyée sur son bien-aimé* [3]? Vains sont ses efforts si elle ne s'appuie pas sur lui. Mais, au contraire, avec cet appui, elle sera forte, plus forte qu'elle-même : elle soumettra tout au joug de la raison; elle gouvernera en elle la colère, la crainte, la cupidité, la joie, et guidera, en conducteur habile, le char de son âme; elle réduira en captivité toutes ses affections charnelles et ses sens, et les assujétira à l'empire de la raison et de la vertu. Qu'y a-t-il d'impossible à qui s'appuie sur celui qui peut tout? Quelle confiance dans ce cri : *Je puis tout en celui qui me fortifie* [4]! Rien ne montre plus clairement la puissance du Verbe, que la vertu qu'il a de rendre tout-puissants ceux qui es-

[1] I Cor., x, 12. — [2] Ps. xxxii, 6. — [3] Id., cxviii, 28. — [4] Id., cxvii, 13. — [5] I Pierre, iii, 13. — [6] Rom., xiii, 3. — [7] Ps. xviii, 14. — [8] Eccli., xxx, 24. — [9] Prov., iv, 23. — [10] Timoth., v, 22. — [11] Math., xvi, 26. — [12] Jacq., iv, 7.

[1] Jacq., iv, 4. — [2] Prov., xvi, 32. — [3] Cantiq., viii, 5. — [4] Philipp., iv, 3.

pèrent en lui. Tout est possible à celui qui croit[1]. Or, n'est-on pas tout-puissant quand on peut tout? Ainsi l'âme qui, exempte de présomption, est fortifiée par le Verbe, pourra se maîtriser et se soustraire à la domination du mal. Appuyée sur le Verbe, revêtue de la vertu d'en haut, aucune violence, aucune ruse, aucune séduction ne sauraient la renverser ou l'asservir.

6. Voulez-vous ne craindre aucun assaut, gardez-vous de l'orgueil, et aucune attaque ne vous ébranlera. *Ainsi sont tombés ceux qui commettent l'iniquité*[2]. Ainsi sont tombés le Diable et ses Anges; sous une impulsion venue non du dehors, mais d'eux-mêmes, ils ont été expulsés et n'ont pu demeurer de bout. Le Démon n'est pas resté dans la vérité, parce qu'au lieu de s'appuyer sur le Verbe, il s'est confié en sa propre force. Et peut-être a-t-il voulu s'asseoir, parce qu'il n'a pu demeurer debout. Il disait en effet : *Je m'assiérai sur la montagne de l'alliance*[3]. Mais Dieu en jugeant autrement, il ne resta ni debout ni assis, il tomba, selon cette parole du Seigneur : *Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair*[4]. Que celui qui est debout, s'il ne veut pas tomber, ne se confie pas en lui-même, mais s'appuie sur le Verbe. Le Verbe dit : *Sans moi vous ne pouvez rien faire*[5]. Cela est vrai, nous ne pouvons sans le Verbe, ni nous relever vers le bien, ni y persévérer. Vous donc qui êtes debout rendez gloire à Dieu : dites : *Il a affermi mes pieds sur le roc*; *il a dirigé mes pas*[6]. Il faut que Celui dont la main vous a relevés vous soutienne de sa vertu. Voilà pourquoi j'ai dit que nous avons besoin du Verbe, afin de nous appuyer sur sa force.

7. Maintenant voyons comment le Verbe nous réforme et nous conduit à la sagesse. Le Verbe est force, il est sagesse. Que l'âme emprunte donc force à cette force, sagesse à cette sagesse, et qu'elle rapporte au Verbe ces deux dons. Autrement si elle les demande à une autre source, si elle se les attribue ou tous les deux ou du moins l'un d'eux, elle refusera à la source son ruisseau, à la vigne son vin, à la lumière son éclat. C'est une parole vraie : *Si quelqu'un manque de sagesse qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous abondamment, et sans reprocher ses dons, et il lui sera donné*[7]. Ainsi parle l'Apôtre. J'en dirai autant de la force parente de la sagesse. La force est un don de Dieu, et un de ses dons excellents qui descend aussi d'en haut, du Père du Verbe.

[1] Marc., IX, 22. — [2] Ps. XXXV, 13. — [3] Isaï., XIV, 13. — [4] Luc, X, 18. — [5] Jean, XV, 5. — [6] Ps. XXXIX, 3. — [7] Jacq., I, 5.

Si on soutenait qu'elle est la même chose que la sagesse, je ne le contesterais pas, mais dans le Verbe et non dans l'âme. Car les choses qui, dans le Verbe, à raison de la simplicité de sa nature ne font qu'un, ne produisent pas dans l'âme un résultat unique, mais elles semblent se diversifier elles-mêmes, pour s'adapter et se prêter à ses différents besoins. Selon ce principe, autre chose est pour l'âme d'être conduite par la force, autre chose d'être dirigée par la sagesse, autre chose d'être dominée par la force, autre chose d'être attirée par la douceur. Car bien que la sagesse soit puissante et la force douce, afin de rendre par des termes propres des sens différents, la vigueur exprime mieux la force et le calme de l'âme mêlés à une sorte de douceur spirituelle exprime mieux la sagesse. L'Apôtre me paraît avoir désigné cette dernière, quand, après plusieurs exhortations relatives à la force, il ajoute ce qui convient à la sagesse, disant : *Dans la suavité, dans le Saint-Esprit*[1]. Rester debout, résister, repousser la violence par la violence, toutes choses qui appartiennent à la force, tout cela est honorable, mais laborieux. Il est bien différent, en effet, de jouir paisiblement de son honneur, ou de le défendre péniblement, d'agir avec courage ou jouir de son courage ne sont pas une même chose. La sagesse jouit des luttes de la force, la force exécute les délibérations, les décisions et les ordres de la sagesse.

8. *Écris la sagesse dans le repos*[2], dit le sage. Les loisirs de la sagesse sont donc des occupations. Et plus elle semble oisive, plus elle s'exerce à sa manière. Au contraire, plus la vertu est exercée, plus elle a d'éclat, et elle n'a tout son lustre qu'au milieu des difficultés. Si on définissait la sagesse, l'amour de la vertu, à mon avis, on ne se tromperait pas. Mais où il y a amour, il y a goût, et non fatigue. Et peut-être que sagesse est dérivé de saveur, d'une saveur qui, s'ajoutant à la vertu, comme un assaisonnement, lui donne du goût, à elle naturellement dure et sans attrait. Et je ne blâmerais pas celui qui définirait la sagesse, le goût du bien. Nous l'avons perdu ce goût du bien. Nous l'avons perdu ce goût presqu'au début de notre race. Depuis que, par la prédominance du sens charnel, le venin de l'antique serpent a vicié le palais de notre cœur, l'âme a cessé de goûter le bien, et en elle s'est glissé un autre goût fatal. Les sens de l'homme sont inclinés au mal dès l'enfance[3], c'est-à-dire, depuis la folie de la première femme. Ainsi la folie de la femme circonvenue par la malice du serpent nous a ôté le goût du

[1] II Cor., VI, 6.— [2] Eccli., XXXVIII, 25. — [3] Gen., VIII, 21.

bien. Mais le côté par lequel l'enfer s'est cru pour un temps vainqueur est précisément celui par lequel il gémit d'être vaincu pour jamais. Car voici que la sagesse a de nouveau rempli le cœur et le corps de la femme, et nous, déchus par la folie d'une femme, nous voilà guéris par la sagesse d'une autre. Et aujourd'hui la sagesse dans les âmes où elle a accès, triomphe sans cesse du mal, du goût du mal, y créant un goût meilleur. La sagesse entre, elle affaiblit le sentiment charnel, elle purifie l'intelligence, elle guérit le palais du cœur et lui restitue sa délicatesse primitive. Cette guérison opérée, le goût du bien revient avec le goût de la sagesse, le plus excellent de tous les dons.

9. Que de fois on fait le bien, et on le fait sans goût, moins par attrait du bien même, que par raison, occasion ou nécessité! D'un autre côté combien font aussi le mal sans attrait, entraînés par la peur ou la passion, plutôt que par le goût même du mal! Ceux qui agissent par affection sont ou des sages qui trouvent leur joie dans le sentiment du bien, ou des méchants qui se complaisent dans le mal, n'ayant point d'autre perspective ni d'autre espérance. Or, qu'est-ce que la méchanceté, sinon le goût du mal? Heureuse l'âme qui est totalement pénétrée du goût du bien et de la haine du mal! Elle est réformée selon la sagesse, elle en éprouve l'heureuse victoire. Car où la victoire de la sagesse sur la méchanceté est-elle plus visible que dans cette exclusion de tout goût mauvais, qui n'est que la méchanceté même, et dans l'intime sentiment du bien qui occupe le cœur et le remplit de suavité? La force nous fait porter courageusement le poids des tribulations; mais se réjouir dans la tribulation, c'est le fruit de la sagesse. Affermir son cœur et attendre le Seigneur, c'est encore de la force; goûter et comprendre que le Seigneur est doux, c'est sagesse. Et afin que la nature propre de chaque bien le mette mieux en lumière, la modestie est le signe d'une âme sage; la constance, la marque d'une âme forte. La sagesse vient donc bien après la force, car la force est comme une base inébranlable sur laquelle la sagesse bâtit sa demeure; mais la connaissance du bien devait les précéder, car point de société possible entre la lumière de la sagesse et les ténèbres de l'ignorance. Il fallait qu'il en fût de même de la bonne volonté, car la sagesse n'entrera jamais dans une âme amie du mal [1].

10. Mais si le changement de la volonté a visiblement rendu la vie à l'âme, si la science lui a donné la santé, et la force la stabilité, si enfin la sagesse lui a apporté la maturité, il nous reste à trouver sa beauté, cette beauté sans laquelle elle ne peut plaire au plus beau des enfants des hommes. Il lui a été dit en effet : *Le Roi désirera votre beauté* [1]. Qu'ils sont nombreux les biens de l'âme, dons du Verbe, déjà énumérés, la bonne volonté, la science, la force, la sagesse! Et nous ne lisons pas que le Verbe désire rien de tout cela; mais seulement : *Le Roi désirera votre beauté*. Et le prophète dit : *Le Seigneur a régné, et s'est revêtu de beauté* [2]. Pourquoi ne désirerait-il pas pour son image la parure qu'il souhaite à son Épouse? Cette image lui est d'autant plus chère qu'elle lui ressemble mieux. Quelle est donc la beauté de l'âme? Est-ce l'honnêteté? Adoptons ce sentiment, s'il ne s'en trouve pas un meilleur. Sur l'honnêteté il faut interroger la vie extérieure, non que l'honnêteté vienne d'elle, mais elle se manifeste par elle. C'est dans la conscience qu'elle a sa demeure et son origine; car son éclat, c'est le témoignage de la conscience. Rien de plus vif que cette lumière, rien de plus glorieux que ce témoignage, lorsque la vérité brille dans l'âme, et que l'âme se voit dans la vérité. Mais quelle âme? L'âme pudique, modeste et qui ne supporte rien qui puisse ternir la gloire de ce témoignage intime. Une âme à qui la conscience ne reproche rien qui la contraigne à rougir en présence de la vérité, rien qui l'oblige à détourner son visage humilié des rayons de la divine lumière. Voilà la beauté qui charme les regards de Dieu plus que tous les biens de l'âme; voilà ce que nous appelons et nommons l'honnêteté.

11. Quand l'éclat de cette beauté a pénétré le fond du cœur, il faut qu'elle paraisse au dehors, comme une lampe tirée de dessous le boisseau, comme une lumière qui luit dans les ténèbres, et qui ne peut rester cachée. Elle brille donc, elle laisse éclater ses rayons. Et le corps, image de l'âme, les reçoit; elle les répand dans les sens et les membres, en sorte que, tout acte extérieur, parole, regard, marche, rire (s'il y a rire, rire mêlé de gravité), en porte le reflet et soit empreint du sceau de l'honnêteté. Ces actes extérieurs et les mouvements divers des sens, leurs gestes, leur emploi étant ainsi sérieux, purs, modestes, exempts d'insolence, d'impureté, de légèreté, de nonchalance, réglés sur la justice, la piété, la charité, formeront la beauté de l'âme, si toutefois le cœur ne cache pas de duplicité. Il peut

[1] Sages, I, 4.

[1] Ps. XLIV, 3, 12. — [2] Id., XCII, 1.

arriver en effet que toutes ces qualités soient simulées, et ne viennent pas de l'abondance du cœur. Et, afin de mettre mieux en évidence cette beauté de l'âme, définissons l'honnêteté qui, selon nous, la constitue : l'ingénuité de l'âme attentive à conserver sa conscience droite et sa réputation entière, ou selon l'apôtre, *soigneuse de faire le bien non-seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes*[1]. Heureuse l'âme revêtue de cette chaste beauté, de ce manteau d'innocence céleste, qui lui permet de revendiquer une glorieuse conformité, non avec le monde, mais avec le Verbe, dont il est dit : *Il est l'éclat de la vie éternelle*[2], *la splendeur et la figure de la substance de Dieu*[3].

12. Parvenue à ce degré, l'âme ose songer aux noces avec le Verbe. Pourquoi ne l'oserait-elle pas? Elle est capable d'être unie à Dieu, puisqu'elle lui est semblable. L'élévation ne peut effrayer celle qui tient à lui par la ressemblance, qui s'est concilié l'amour, et que sa profession appelle à ce lien. Et voici la forme de sa profession : *J'ai juré, et résolu de garder les ordonnances de votre justice*[4]. C'est ainsi que les apôtres disaient : *Nous avons tout quitté et nous vous avons suivi*[5]. Cela ressemble encore à ce qui a été dit du mariage charnel, en vue cependant du mariage spirituel du Christ et de l'Église : *L'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à son épouse, et ils seront deux en une seule chair*[6]. Et dans le prophète, l'âme se glorifie d'être unie à Dieu : *Il m'est bon de m'attacher à Dieu, et de mettre en lui mon espérance*[7]. Quand donc vous verrez une âme quitter tout pour s'attacher de tous ses désirs au Verbe, vivre pour le Verbe, se conduire par le Verbe, et concevoir du Verbe des fruits qu'elle enfantera au Verbe, une âme qui puisse dire : *La vie pour moi, c'est le Christ, et la mort m'est un gain*[8] : voyez dans cette âme une Épouse du Verbe. En elle se repose le cœur de son Époux, car il la sait fidèle, puisque pour lui elle a tout méprisé, regardant tout comme de la boue, afin de le conquérir lui-même. Tel était celui dont il disait : *Celui-ci m'est un vase d'élection*[9]. Et elle était à la fois tendre mère et Épouse fidèle, l'âme de Paul, quand il s'écriait : *Mes petits enfants que j'enfante de nouveau jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous*[10].

13. Mais considérez que dans le mariage spirituel il y a deux genres d'enfantement, et par conséquent des enfants différents, bien que non opposés, puisque les saintes mères enfantent des âmes par la prédication et des intelligences spirituelles par la méditation. Dans ce dernier genre d'enfantement, l'âme s'élève quelquefois et s'abstrait des sens corporels, en sorte que, dans le sentiment du Verbe, elle perd le sentiment d'elle-même. Ce qui arrive quand, attirée par l'ineffable douceur du Verbe, l'âme se dérobe à elle-même ou plutôt est ravie, enlevée à elle-même pour jouir du Verbe. Car différentes sont les affections de l'âme qui fructifie pour le Verbe, et différentes celles de l'âme qui jouit du Verbe. Dans le premier cas, elle est sollicitée par les besoins du prochain; dans le second, elle est invitée par la douceur du Verbe. Mère, elle trouve de la joie dans ses enfants; épouse, elle en trouve davantage dans les embrassements de son époux. Chers lui sont les gages de son amour; mais plus doux lui sont les baisers de l'Époux. Il est bon de contribuer au salut de beaucoup. Pourtant l'extase et l'union avec le Verbe ont pour elle un charme plus grand. Mais quand donc vient ce moment, et combien dure-t-il? Doux commerce dont la durée est courte, et l'expérience rare. Voilà ce que je voulais indiquer plus haut quand j'ai dit, il m'en souvient, que l'âme cherche le Verbe pour jouir de lui et de ses douceurs.

14. Peut-être insistera-t-on pour me demander ce que c'est que jouir du Verbe. Demandez à celui qui en a fait l'expérience; interrogez-le. Et quand j'aurais cette expérience, pourrais-je vous redire ce qui est ineffable? Écoutez quelqu'un qui avait expérimenté ces choses : *Soit que nous soyons emportés comme hors de nous-mêmes, c'est pour Dieu; soit que nous nous tempérions, c'est pour vous*[1]. C'est-à-dire, autres sont mes relations avec Dieu en sa seule présence, autres mes relations avec vous. J'ai éprouvé les premières, mais je ne dois pas les redire ; dans les secondes, j'use de condescendance envers vous, afin que je puisse les redire et que vous puissiez les entendre. O vous! qui êtes curieux d'apprendre ce que c'est que jouir du Verbe, ouvrez-lui non l'oreille, mais le cœur. Ici c'est la grâce et non la langue qui enseigne. Cette science est cachée aux sages et aux prudents, et elle est révélée aux petits. Ah! mes frères, c'est une grande et sublime vertu que l'humilité qui mérite de savoir ce qui ne s'enseigne pas, d'acquérir ce qui ne s'apprend pas, de recevoir du Verbe et par le Verbe, ce que la parole même est impuissante à ex-

[1] II Cor., VIII, 21.— [2] Sages., VII, 26. — [3] Hébr., I, 3.— [4] Ps. CXVIII, 106. — [5] Math., XIX, 27. — [6] Ephés., V, 31, 32. — [7] Ps. LXXII, 28.— [8] Philip., I, 21. — [9] Act., IX, 15. — [10] Galat., IV, 19.

[1] II Cor., V, 13.

pliquer. Pouquoi cela? Ce n'est pas qu'elle mérite précisément cette faveur; mais tel est le bon plaisir du Père du Verbe, époux de l'âme, Jésus-Christ notre Seigneur, qui est le Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

SERMON LXXXVI

De la prudence et de la réserve de l'Épouse qui cherche le Verbe. Éloge de la modestie.

1. On n'a plus désormais à me demander pourquoi l'âme cherche le Verbe. Je l'ai dit assez précédemment. Poursuivons et expliquons le reste du texte, du moins ce qui a rapport à la morale. Remarquez d'abord la réserve de l'Épouse. Je ne sais s'il est rien de plus agréable dans la conduite des hommes. Je veux tout d'abord prendre cette fleur, la cueillir, et l'offrir à nos jeunes frères. Ce n'est pas que, même en un âge plus avancé, il ne faille soigneusement garder cette vertu, l'ornement de tous les âges; mais la grâce de la tendre modestie brille plus et avec plus de charme dans l'âge le plus tendre. Qu'y a-t-il de plus aimable qu'un jeune homme modeste? Quelle est belle et splendide cette perle des mœurs, dans la conduite et la figure d'un adolescent! Quel signe vrai et certain d'heureuses espérances! Quel indice d'un excellent naturel! Elle est pour lui cette verge de la discipline qui, maîtrisant les affections basses, réprime les mouvements d'un âge périlleux, en contient la légèreté, et en refoule les instincts rebelles. Qui écarte plus sûrement les discours immodestes, et tout ce qui a un caractère honteux? C'est la sœur de la continence. Rien ne révèle mieux une simplicité de colombe, et n'atteste davantage l'innocence. C'est une lampe qui brûle sans cesse dans l'âme pudique, et dont la lumière trahit tout ce qui essaierait de s'y glisser d'indécent et d'indigne. Elle écarte le mal, elle protége la pureté naturelle, elle est la gloire propre de la conscience, la gardienne de la réputation, l'ornement de la vie, le siége de la force, les prémices des vertus, la gloire de la nature, et la marque de toute honnêteté. La seule rougeur répandue sur les joues par la pudeur, quel charme et quelle grâce ne met-elle pas sur un visage?

2. La modestie est un bien si vrai de l'âme que ceux qui osent mal faire redoutent cependant d'être vus. Le Seigneur le dit: *Quiconque agit mal, hait la lumière*[1]*; mais ceux qui dorment, dorment dans la nuit; et ceux qui s'enivrent, s'enivrent la nuit*[2], cachant dans les ténèbres des œuvres de ténèbres dignes de l'obscurité. Mais il y a ici une grande différence. Les œuvres honteuses que la pudeur de ces gens ne rougit pas de faire, mais de montrer seulement, la retenue de l'Épouse ne les voile pas, elle les repousse, elle les écarte. C'est pourquoi le sage dit: *Il y a une honte qui conduit au péché, et une honte qui est glorieuse*[3]. L'Épouse cherche donc l'Époux avec modestie, puisqu'elle le cherche en son lit et durant la nuit. Mais cette modestie est glorieuse et non criminelle. Elle le cherche pour purifier sa conscience; elle le cherche afin de pouvoir se décerner ce témoignage: *Ma gloire, c'est le témoignage de ma conscience*[4]. *Dans mon lit, durant les nuits, j'ai cherché celui que mon cœur aime*[5]. Si vous y faites attention, on vous précise ici le lieu et le temps de cette modestie. Une âme retenue n'a rien de plus cher que la solitude; or et la nuit et le lit nous la ménagent. Voulons-nous prier, on nous invite à entrer en notre chambre[6], afin d'y trouver la solitude; et c'est une précaution, car si nous prions devant nos frères, leurs éloges raviront à nos prières et leur fruit et leur efficacité. Cette sentence évangélique nous enseigne encore la modestie dont le propre est d'éviter les louanges et l'orgueil. Il est évident que c'est par un motif de retenue que le Fils et le Maître de la pudeur nous prescrivent de chercher pour nos prières un lieu secret. Qu'y a-t-il qui convienne moins surtout à un enfant, que d'affec-

[1] Jean, III, 20. — [2] I Thess., V, 7. — [3] Eccli., IV, 25.— [4] II Cor., I, 12. — [5] Cantiq., III, 1. — [6] Math., VI, 6.

ter la sainteté? Toutefois, c'est à cet âge qu'il faut commencer à pratiquer la religion, selon ce que dit Jérémie : *Il est bon à l'homme de porter le joug dès son enfance*[1]. C'est donc recommander vos prières à venir que d'y préluder par la modestie, comme il est dit : *Je ne suis qu'un enfant méprisé, mais je n'ai pas oublié vos préceptes*[2]. Il ne tiendra pas seulement compte du lieu, mais aussi du temps, celui qui voudra prier pour lui-même. Le temps du repos est le plus commode et le plus favorable. Quand le sommeil fait régner partout un silence profond, la prière s'élève plus libre et plus pure. Il est écrit : *Levez-vous la nuit, au commencement de vos veilles; répandez votre cœur comme l'eau, en présence du Seigneur votre Dieu*[3]. Avec quelle sûreté notre prière monte la nuit, sous le seul regard de Dieu, et de l'Ange saint qui la reçoit pour l'offrir à l'autel d'en haut! Quelle est agréable et lumineuse environnée des couleurs de la pudeur! Quelle est sereine, paisible! Aucun cri, aucun bruit ne la troublent. Quelle est pure enfin! La poussière des sollicitudes terrestres ne la souille pas, aucun regard ne l'expose à la tentation de la vanité ou de la flatterie. C'est donc avec une prudence égale à sa modestie, que l'Épouse cherche le secret du lit et de la nuit, quand elle veut prier, c'est-à-dire, chercher le Verbe, ce qui est la même chose. Car vous priez mal, si, en priant, vous cherchez autre chose que le Verbe, puisque tout est en lui. Là sont les remèdes à nos blessures, et le secours de nos indigences, et la correction de nos défauts, et les ressources de la perfection, enfin, tout ce qu'il nous est utile de recevoir ou d'avoir, tout ce qui est de convenance ou de nécessité. C'est donc à tort qu'on sollicite du Verbe autre chose que lui, puisqu'il est tout. Car pour les biens temporels que nous demandons au besoin, si c'est pour l'amour du Verbe que nous les demandons, ce que nous devons faire, ce sont moins ces biens que nous sollicitons. C'est ce que savent bien ceux qui sont habitués à n'user de ces choses que pour mériter le Verbe.

[1] Thren., III, 27.— [2] Ps. CXVIII, 141.— [3] Thren., II, 19.

4. Cependant scrutons les mystères de ce lit, de cette heure; peut-être s'y cache-t-il quelque secret spirituel qu'il faut mettre en relief. Si vous consentez à voir dans ce lit, l'image de l'infirmité humaine, et dans les ténèbres de la nuit, l'ignorance, il est naturel et juste de chercher contre ce double mal originel le secours du Verbe qui est la vertu et la force de Dieu. Quoi de plus convenable que la force et la sagesse opposées à la faiblesse et à l'ignorance! Et afin que cette interprétation ne laisse aucun doute aux cœurs simples, écoutez là-dessus le langage du saint prophete : *Que le Seigneur lui porte secours sur son lit de douleur! Vous lui avez retourné sa couche en son infirmité*[1]; voilà pour le lit. Quant à la nuit de l'ignorance est-il rien de plus manifeste que ce qui est dit dans un autre psaume : *Ils ont ignoré ils n'ont pas compris, ils marchent dans les ténèbres*[2]. Les Psalmiste désigne certainement cette ignorance commune au genre humain et dans laquelle nous sommes nés. Oui, c'est elle, selon moi, dans laquelle le bienheureux apôtre confesse être né, et dont il se glorifie d'avoir été affranchi, quand il dit : *Il nous a arrachés à la puissance des ténèbres*[3]. C'est pourquoi il disait encore : *Nous ne sommes pas les fils de la nuit ni des ténèbres*[4], et s'adressant à tous les élus : *Marchez*, disait-il, *marchez comme les enfants de la lumière*[5].

Saint Bernard s'est arrêté ici. La mort l'a empêché d'achever son travail, et même ce dernier sermon, qui est plus court que les autres, et que ne clôt pas la formule habituelle. Voyez au tome suivant la continuation de Gilbert de Hoiland.

[1] Ps. XL, 4. — [2] Id., LXXXI, 5. — [3] Coloss., I, 13. — [4] Thess., V, 5. — [5] Ephes., V, 8.

NOTE

Sur les attaques dont le Cantique des Cantiques a été récemment l'objet.

En 1860, de la même main qui se préparait à découronner l'Évangile de tout caractère divin, M. Renan profanait le cantique de Salomon par une interprétation toute sensuelle. A la place du symbolisme profond accepté par toute l'antiquité judaïque et chrétienne, à la place de l'union de Jésus-Christ avec l'Église, et avec l'âme sainte représentée sous l'allégorie d'un doux et tendre hymen, voici ce qu'il y découvrait :

Une jeune fille du nord de la Palestine, à la fois bergère et vigneronne, modèle d'innocence et d'amour, aime un jeune berger, modèle à son tour de constance et de courage. Un jour que la jeune paysanne errait seule à la campagne, elle tombe au milieu des gens du roi faisant une promenade militaire. Elle veut fuir; mais, saisie par les officiers de Salomon, elle est conduite à Jérusalem dans le harem du roi. Épris de sa beauté, celui-ci emploie tous les moyens pour se faire aimer de la Sulamite : flatteries, présents, caresses, tout est inutile. La jeune fille reçoit son amant jusque dans le harem. En présence de l'obstination de la vigneronne, Salomon se désiste. Il se reconnaît vaincu. Car « l'amour est fort comme la mort; la passion est inflexible comme l'enfer. Les grandes eaux ne sauraient l'éteindre; les fleuves ne sauraient l'étouffer. Quand un homme veut acheter l'amour au prix de ses richesses, il ne recueille que la confusion [1]. »

Voilà le sujet.

Maintenant, quel est le genre de cette poésie? C'est un mélodrame, dit M. Renan. « Le *Jeu de Robin et de Marion*, œuvre des bourgeois d'Arras, est, sous le rapport du sujet comme sous le rapport de l'agencement scénique, l'*analogue parfait du Cantique*. C'est la même donnée fondamentale, une bergère préférant le berger son amant au chevalier qui veut la séduire; ce sont les mêmes changements de lieu et la même disposition des personnages... ; c'est la même façon d'amener des divertissements et des cantilènes; c'est la même manière d'entendre l'unité et la marche du poëme. Le poëme d'*Aucassin et Nicolette*, qui a dans les manuscrits la forme d'un roman parsemé d'ariettes, semble avoir aussi eu à l'origine une disposition dramatique analogue à celle du *Cantique*. »

Le *Cantique* n'est ni l'œuvre de Salomon ni celle d'un prophète, c'est la composition d'un bourgeois du nord de la Palestine, qui donne carrière à ses sentiments républicains ; c'est un manifeste contre le harem de Salomon et contre la magnificence de ce somptueux monarque. L'auteur est un contemporain d'Osée. Car on sent chez l'un et chez l'autre l'impression de la nature verte et fraîche du Nord, qui apparaît moins accessible au spiritualisme religieux, moins portée à la réaction contre la nature et la vie naturelle que la Palestine du sud.

Ainsi, selon M. Renan, le *Cantique des cantiques* est un drame ayant pour sujet l'histoire d'un amour tout profane, pour but une réaction contre le règne de Salomon, pour morale celle du jeu de *Robin et de Marion*. Cette pièce scénique, divisée en cinq actes bien comptés, était représentée aux fêtes des mariages et destinée à faire l'amusement des familles. On peut, à l'aide de ce débris, se faire une idée de ce que fut l'art dramatique chez les Hébreux [1].

[1] V. le Cantique des cantiques, traduit de l'Hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge, etc., par E. Renan. 1 vol., in-8°, Paris, 1860.

[1] M. Renan et le Cantique..., par Mgr Meignan, (auj., évêque de Châlons), Paris, 1860.

Dans ce système d'interprétation profanatrice, M. Renan avait eu des devanciers, Théodore de Mopsueste, au v[e] siècle, réfuté par Théodoret : au xvi[e], Casteillion chassé de Genève pour des opinions qui indignaient Calvin lui-même, Grotius, et Voltaire qui traita la Sulamite comme il avait traité Jeanne-d'Arc. Mais les inspirateurs directs de M. Renan sont les exégètes allemands Jacobi, Umbreit, Hitzig et surtout Ewald. L'écrivain français n'a guère fait que prêter sa forme littéraire à ces témérités germaniques.

Or, ces témérités, que M. Renan reproduit comme une *hypothèse*, ne reposent sur aucune raison sérieuse.

1° *Le Cantique des cantiques n'a point pour sujet l'amour d'un berger et d'une bergère.*

Rien ne légitime cette supposition, rien 'indique que Salomon ne soit pas l'objet aimé, et qu'il ne s'agisse pas, du commencement du poëme jusqu'à la fin, des chastes caresses, non de deux amants, mais de deux époux. Si l'Époux est, en quelques endroits, présenté sous les traits d'un berger, on sait que la poésie aime ces sortes de métamorphoses et d'allégories. Ni le texte, ni son interprétation traditionnelle par la synagogue et l'Église ne permettent les audaces de l'éxégèse allemande.

« Les sentiments de démocratie et d'animosité contre les puissants, prêtés au berger et à la bergère par la nouvelle critique, se rapportent infiniment mieux au temps où ont vécu les exégètes suivis par M. Renan qu'à l'époque de Salomon; et, si plus tard on est obligé de chercher à quelle époque a pu naître l'hypothèse invraisemblable que nous combattons, on ne manquera point de signaler la nôtre. C'est de nos jours, et non du temps d'Osée, que l'on a inventé ces drames coupables où, comme dans le théâtre de Beaumarchais, le riche et le puissant sont toujours sacrifiés au pauvre et au plébéien, comme si les uns étaient nécessairement déshérités de la vertu, privilége inséparable des autres [1]. »

Du reste, l'hypothèse de M. Renan ne peut se soutenir que par un renversement de toutes les règles de la critique, un bouleversement total de l'ordre du poëme, qui en fait un tissu d'invraisemblances, de contradictions et d'absurdités, comme l'a très-bien établi M. l'abbé Crelier, dans un travail auquel nous renvoyons le lecteur [2].

[1] Mgr Meignan, loc. cit. — [2] *Le Cantique des cantiques, vengé.*, etc., par M. l'abbé Crelier, Paris, 1861

2° *Le Cantique n'est pas un drame : ce poëme n'était pas destiné à une représentation théâtrale.*

Les Juifs n'avaient pas de théâtre. On ne trouve nulle part trace de représentations scéniques à Jérusalem avant les Hérodes. D'autre part, il est impossible de supposer un théâtre de famille, car la famille excluait à son tour tout ce que repoussait le sentiment national. Non, ce poëme n'est pas *un libretto*. Sa forme dialoguée ne prouve rien, sinon il faudrait dire que les églogues de Théocrite et de Virgile étaient aussi destinées au théâtre. Lowth, invoqué par M. Renan, rejette au contraire l'hypothèse de tout drame.— D'ailleurs la représentation scénique appliquée au Cantique est irréalisable. Elle exige des acteurs fictifs, des *a parte*, des jeux doubles, etc., inadmissibles pour quiconque a la plus légère connaissance et le moindre sentiment des choses antiques [1]. Du reste, Hitzig lui-même repousse cette idée comme invraisemblable.

3° *L'interprétation allégorique du Cantique n'est pas impossible*, comme l'affirme M. Renan.

Pourquoi donc le serait-elle?

« A entendre M. Renan, l'allégorie ne serait que l'expression du raffinement d'un peuple vieilli, ou la protestation prudente d'un peuple opprimé. Les plus anciens exemples de ce genre de littérature dateraient, en Perse et dans l'Inde, du xiii[e] et du xiv[e] siècle de l'ère chrétienne. L'*effrayante simplicité de l'esprit sémitique excluait toute combinaison religieuse, vivante et variée.* Rien ne fut plus éloigné du mysticisme que l'ancien esprit hébreu, et en général que l'esprit sémitique. « L'idée de mettre en rapport le Créateur avec la créature, la supposition qu'ils peuvent être amoureux l'un de l'autre, et les mille raffinements de ce genre, où le mysticisme hindou et le mysticisme chrétien se sont donné carrière, sont aux antipodes de la conception sévère du Dieu sémitique. Il n'est pas douteux que de telles idées n'eussent passé pour des blasphèmes en Israël. » Enfin, l'origine de l'allégorie, « ce singulier genre de poésie, » *ne serait pas encore une question éclaircie.* M. Renan va si loin, qu'il refuse à Hafix, poëte persan du xiv[e] siècle de notre ère, toute intention d'allégorie, pensant sans doute qu'il a vécu à une époque encore trop reculée pour avoir connu les raffinements du mysticisme [2].

Autant d'inexactitudes que d'assertions.

1° Il n'est pas besoin de spéculations philosophiques ni théologiques transcendantes pour

[1] Meignan, p. 23. — Crelier, p. 40. — [2] Maignan, p. 26.

concevoir les rapports d'affection mutuelle du Créateur et de la créature sous l'image de l'union conjugale: c'est là une image très-familière et très-accessible.

2° L'allégorie, loin de supposer le « raffinement d'un peuple vieilli » est essentielle au langage humain. C'est une métaphore développée et continue; c'est un procédé familier aux peuples jeunes, par la raison que le premier langage de l'enfant est toujours figuré. Les termes propres et les mots abstraits plus difficiles à trouver n'apparaissent qu'à une époque de civilisation plus avancée.

3° En ce qui regarde l'Écriture en particulier, cette forme de langage y est ordinaire : la Bible est pleine d'allégories. Et ce qu'il importe surtout d'observer, c'est que les rapports de Dieu avec son peuple y sont précisément présentés sous cette forme que M. Renan déclare incompatible avec *la conception sévère du Dieu sémitique*. Ouvrez les prophètes David (Ps. 45), Isaïe (56-6), surtout Ezéchiel, au chap. XVI et XXIII. Vous y verrez Dieu et son peuple *amoureux l'un de l'autre*. — Dans le style biblique, le peuple fidèle à Dieu est une épouse chérie et comblée de faveurs; et le peuple, séduit par le culte des faux dieux n'est plus qu'une épouse infidèle, adultère, une vile prostituée. L'alliance de Jéhovah avec la nation qu'il s'est choisie est un mariage. Et cette idée familière au judaïsme est passée dans les livres du Nouveau Testament. On la retrouve dans saint Paul (II Cor., IX, 2, Éphés., V, 23), dans saint Jean (Apocal., IX, 7), etc. — De telles idées ne passaient donc pas pour des blasphèmes en Israël, puisque « parties du Pentateuque à l'état d'ébauche, développées par les prophètes avec une prédilection marquée, elles reçoivent leur couronnement dans l'Apocalypse; elles rentrent donc évidemment dans le cercle des idées les plus habituelles aux Hébreux[1]. »

Ce n'est donc point sur des fondements légers que les interprètes catholiques ont basé leur opinion de l'interprétation allégorique du *Cantique*. Nous savons qu'il ne s'agit point ici d'un article de foi imposé au chrétien, et nous considérons la détermination de l'allégorie du poëme inspiré comme une question libre; mais n'est-il pas mille fois plus croyable que le *Cantique*, vu la magnificence et la solennité de son langage, renferme un chant allégorique dont l'objet est grand comme Dieu et son Église, plutôt que les amours d'un berger et d'une bergère, d'Aucassin et de Nicolette? Je demande si le ton du poëme est bien en rapport avec le langage des bergers et des vigneronnes? Sans doute la poésie prête son charme à toute chose; mais Virgile et Théocrite font-ils donc parler leurs bergers comme le *Cantique* ferait parler les siens? J'admets la différence entre le langage oriental et celui de nos pays occidentaux. Mais je prends à témoin le lecteur le plus prévenu, et je lui demande si les paroles suivantes sont bien le langage d'un berger : « Quelle est celle-ci qui s'élève du désert comme une colonne de fumée, exhalant l'odeur de la myrrhe, de l'encens et de toutes les poudres du parfumeur? Voici le palanquin de Salomon, etc. (III, 6-11). Venez du Liban, mon épouse, vous serez couronnée, etc. Votre cou est comme la tour de David, bâtie pour servir d'arsenal, où sont suspendus mille cuirasses et tous les boucliers des braves.... Nous vous ferons des chaînes d'or pointillées d'argent.... Votre tête s'élève comme le mont Carmel, vos cheveux sont comme la pourpre des rois teinte deux fois? » etc.... Quel insensé aurait mis dans la bouche d'un gardeur de moutons un langage aussi royal? Que M. Renan relise Théocrite ou consulte les poëmes de l'Inde et de la Perse, il ne trouvera nulle part une telle invraisemblance de langage.

Sitôt que l'on sort de l'interprétation allégorique, on se heurte, à chaque pas, contre des difficultés inextricables, tandis que, lorsqu'on considère le *Cantique* comme un épithalame sacré, un chant prophétique, analogue au psaume 44°, tout s'explique, tout s'éclaire, tout s'élève, tout s'harmonise. Salomon, qui aimait, dans les choses terrestres, les richesses, la prodigalité, le magnifique, le sublime, a transporté dans le *Cantique* cette même splendeur, et il a chanté le Roi des siècles dans un langage de roi[1].

6° *Salomon est l'auteur du Cantique.*

Ceci résulte de la réfutation des motifs à l'aide desquels notre critique prétend ravir ce poëme au fils de David.

M. Renan voit dans le *Cantique* une satire dirigée contre Salomon, une opposition des tribus du nord contre le luxe de la cour de Jérusalem, une preuve que le poëte était animé contre le roi d'un mauvais vouloir. En conséquence, il en place la composition après le schisme des dix tribus, dans les premières années qui suivirent la mort de Salomon. L'auteur appartiendrait donc au royaume d'Israël. La preuve sur laquelle se fonde M. Renan, est celle-ci : La Sulamite, au ch. VI,

[1] Crélier, p. 57.

[1] Meignan.

verset 4, est comparée à Thersa, l'ancienne capitale du royaume d'Israël fondée par le fils de Nébate. *Tu es belle comme Thersa, charmante comme Jérusalem, mais terrible comme une armée en bataille* Or, Thersa n'a été capitale de ce royaume que depuis le règne de Jéroboam jusqu'à celui d'Omri, le fondateur de Samarie. Accordons qu'il faut placer la composition du poëme entre 915 et 924; mais il est impossible d'y apercevoir aucune intention politique ou satirique contre Salomon. Jérusalem, siége de la puissance et de la gloire, n'est-elle pas mentionnée avec le même honneur que la capitale du schisme? Où voit-on d'ailleurs que Thersa fût déjà une capitale? Est-ce parce que son nom est joint à celui de Jérusalem? Mais on nomme tous les jours Lyon, Marseille et Bordeaux avec Paris, sans que personne ait la pensée de mettre ces villes sur le même rang Dans le système suivi par le critique dans l'arrangement du poëme, ces paroles seraient placées dans la bouche de Salomon même. Or, n'est-il pas étrange que l'éloge de la cité rebelle à la dynastie de Salomon sorte des lèvres de ce prince? On peut affirmer qu'à l'époque de lutte à laquelle M. Renan rapporte le poëme, l'une ou l'autre de ces deux villes eût été omise suivant que l'auteur eût appartenu au schisme ou aux tribus fidèles. Comment supposer qu'un schismatique eût glorifié Jérusalem, ou un Juif fidèle la capitale du schisme? Tandis que l'on conçoit bien que Salomon ait mis à côté de Jérusalem la seconde ville de son royaume. Ce passage nous ramènera donc au fils de David et non à quelque républicain mécontent du nord. Il n'y a pas ici de traces de la division [1] ni de la séparation des deux royaumes qui n'est pas consommée au moment où ce poëme est écrit.. Concluons donc avec M. Crelier, et disons : Nous persistons à préférer l'indication du titre et la tradition des siècles à l'hypothèse d'Ewald, d'Hitzig et de M. Renan.

[1] Ad., Franck.— *Journal des Débats*, 23, 24 octobre 1860.

SERMONS

DE

SAINT BERNARD

SERMONS DU TEMPS

SERMONS DE SAINT BERNARD

SERMONS DU TEMPS

SUR L'AVENT DU SEIGNEUR

SERMON PREMIER

De l'avènement du Seigneur et de six de ses circonstances.

1. Nous célébrons aujourd'hui, mes frères, le commencement de l'Avent. Comme celui de toutes les solennités, ce nom est célèbre et connu dans le monde entier ; mais la raison de ce nom l'est peut-être moins. Les enfants malheureux d'Adam laissent les biens véritables et salutaires, pour chercher avec passion les choses périssables et passagères. A qui comparer les hommes de cette génération? A qui les assimiler, eux qu'on ne peut arracher aux consolations matérielles et terrestres? Ils ressemblent à des gens plongés dans la mer et prêts à périr. Vous les voyez saisir et tenir fortement le premier objet que leurs mains rencontrent, fut-il d'ailleurs inutile, comme des herbes ou autres choses pareilles. Allez-vous à leur secours, ils vous enlacent, vous entraînent avec eux, et vous réduisent à l'impuissance de les secourir et de vous secourir vous-mêmes. Ainsi, sur cette mer vaste et spacieuse, périssent ces infortunés. En poursuivant les biens éphémères ils perdent les biens solides, qui les aideraient à sortir de l'abîme et à sauver leurs âmes. Car ce n'est pas de la vanité, mais de la vérité qu'il est dit : *Vous la connaîtrez et elle vous délivrera* [1]. Pour vous, mes frères, à qui Dieu révèle, comme à ses enfants, des secrets qu'il cache aux prudents et aux sages, appliquez sérieusement vos pensées à des objets vraiment salutaires, et considérez attentivement la raison de cet Avent, de cet avénement. Quel est celui qui vient? D'où vient-il? Où, pourquoi, quand, et à quelle fin vient-il? Ici la curiosité est assurément louable et utile, et l'Église ne célébrerait pas, avec tant de dévotion, cet Avent, s'il ne renfermait quelque grand mystère.

[1] Jean, VIII, 32.

2. Et d'abord, avec l'apôtre étonné et saisi d'admiration, songez à la grandeur de celui qui vient. C'est, selon le témoignage de Gabriel, le Fils du Très-Haut [1], par conséquent le Très-Haut lui-même. Car il n'est pas permis de penser que le Fils de Dieu puisse dégénérer; il faut au contraire confesser qu'il égale son père en grandeur et en dignité. Qui ne sait que les fils de prince sont princes, et que les fils de rois sont rois? Cependant, pourquoi, des trois personnes que nous reconnaissons, croyons et adorons dans la Trinité souveraine, est-ce le Fils qui vient, et non le Père ou l'Esprit-Saint? Je ne doute pas qu'il n'y ait à cela une raison. Mais qui connaît les pensées du Seigneur? Qui est

[1] Luc, I, 32.

entré en son conseil[1] ? Ce n'est pas sans un dessein profondde la Trinité que le Fils est venu. Si nous considérons la cause de notre exil, peut-être verrons-nous, en partie du moins, combien il convenait que le Fils nous délivrât. Lucifer qui brillait au matin, ayant essayé d'usurper la ressemblance divine et osé se dire injustement l'égal de Dieu (ce qui est le privilége du Fils) fut aussitôt précipité du ciel ; le Père se montra jaloux de la gloire de son Fils, et sembla dire en action : *A moi la vengeance et je l'exercerai*[2]. Et sur le champ, je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair [3]. Pourquoi donc vous enorgueillir, vous, terre et poussière? Le Dieu qui n'a pas épargné ses Anges superbes, vous épargnera-t-il, vous, pourriture et ver ? L'Ange n'a rien fait, rien opéré extérieurement, il n'a eu qu'une pensée d'orgueil, et, à l'instant, en un clin d'œil, il a été précipité pour jamais ; car, selon l'Évangile, *il n'est pas resté dans la vérité* [4].

3. Fuyez l'orgueil, mes frères, fuyez-le, c'est le commencement de tout péché. Il a, en un instant, enveloppé d'une nuit éternelle Lucifer dont l'éclat effaçait celui des astres, et transformé en démon non-seulement un Ange, mais le premier des Anges. Jaloux de l'homme, Lucifer enfanta en lui l'iniquité qu'il avait lui-même conçue en sa pensée ; il lui persuada de goûter le fruit défendu, ce qui le rendrait semblable à Dieu, sachant le bien et le mal. Que promettez-vous donc, malheureux? N'est-ce pas le Fils du Très-Haut qui a la clef de la science, ou plutôt, qui *est la clef de David, qui ouvre et personne ne ferme* [5]? En lui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science [6] ; vous les déroberez donc pour les donner à l'homme? Vous voyez que, selon la pensée du Seigneur, le Démon est *menteur et père du mensonge* [7]. Car il a menti en disant : *Je serai semblable au Très-Haut* [8]. Et il a été le père du mensonge, en répandant sur l'homme le principe empoisonné de sa fausseté, par ces mots : *Vous serez comme des dieux* [9]. Et vous aussi, ô homme, vous voyez le voleur, et vous courez avec lui. Vous venez d'entendre lire cette nuit, mes frères, dans Isaïe, ces paroles du Seigneur : *Vos princes sont infidèles*, ou comme porte une autre version, *Ils sont désobéissants, et compagnons des voleurs* [10].

4. En effet les princes de notre race, Adam et Ève sont des révoltés, et des compagnons de voleurs. Cédant au conseil du serpent ou plutôt du Démon, ils tentent de dérober ce qui appartient au Fils de Dieu. Le Père ne dissimule pas l'injure faite au Fils qu'il aime [1] ; sur le champ, il décharge sa vengeance contre l'homme, et appesantit sa main sur nous. Car tous nous avons péché en Adam, et encouru, en sa personne, une sentence de condamnation. Que fera le Fils en voyant son Père prendre sa défense et n'épargner aucune créature? Voilà, dit-il, qu'à mon occasion mon Père perd tous ceux qu'il a créés. Le premier des Anges a ambitionné mon élévation, et a rencontré tout un peuple pour le suivre : le zèle de mon Père l'a puni sans retard, et l'a cruellement frappé, ainsi que tous les siens, d'un coup irrémédiable. L'homme à son tour a voulu dérober la science qui m'appartient. Dieu ne l'a pas épargné. *Dieu s'inquiète-t-il des bœufs* [2]? Il n'avait fait que deux nobles créatures, douées de raison et capables de félicité, l'Ange et l'homme. Et voilà que, pour moi, il a perdu une multitude d'Anges et tous les hommes. Qu'on sache donc que j'aime mon Père, et qu'il recouvre par moi ceux qu'il semble avoir perdu pour moi. *Si je suis la cause de cette tempête*, dit Jonas, *prenez-moi, et jetez-moi à la mer* [3]. Je suis l'objet de la jalousie universelle : me voici, je me réduis à un état tel, que, qui me portera envie et voudra m'imiter, se trouvera bien de cette rivalité. Je sais cependant que les Anges déserteurs sont tombés par amour du mal et du crime, et qu'ils n'ont péché ni par ignorance, ni par faiblesse. Ils sont donc condamnés à périr puisqu'ils ne veulent pas se repentir. L'amour du Père et l'honneur du Roi réclament justice.

5. Voilà pourquoi, dès l'origine, Dieu a créé des hommes destinés à remplir la place des Anges du ciel et à relever les ruines de Jérusalem. Il savait que, pour les Anges, il n'y avait aucune voie de retour ; car *il connaît l'orgueil de Moab, cet orgueil extrême* [4] qui rend impossible le remède de la pénitence, et aussi celui du pardon. Mais pour remplacer l'homme Dieu n'a pas fait d'autre être, indiquant ainsi sa rédemption future. La charité d'un autre peut servir en effet à celui qu'a perdu la méchanceté d'un autre. Aussi, Seigneur, je vous en conjure, daignez me délivrer, car je suis faible ; j'ai été furtivement enlevé de mon pays, et jeté innocent en ce cachot [5]. Pas absolument innocent, sans doute : je le suis pourtant comparativement à mon séducteur. Seigneur, on m'a persuadé un mensonge ; vienne la vérité afin que la fausseté soit dé-

[1] Rom., xi, 34. — [2] Id., xii, 19. — [3] Luc., x, 18. — [4] Jean, viii, 44.— [5] Apoc., iii, 7. — [6] Colos., ii, 3.— [7] Jean, viii, 44. — [8] Isaï., xiv, 14. — [9] Gen., iii, 5. — [10] Isaï., i, 23.

[1] Jean, v, 20. — [2] I Cor., xiv, 9. — [3] Jon., i, 12. — [4] Isaï., xvi, 6. — [5] Gen., xl, 115.

voilée, et je connaitrai la vérité et elle me délivrera, si toutefois je renonce complétement au mensonge dévoilé, et si j'adhère à la vérité connue, sinon ma tentation ne serait plus une tentation, ni une faute d'homme, mais une obstination diabolique; c'est en effet le caractère du Démon de persévérer dans le mal. Et ceux qui, à son exemple, restent dans leur péché, méritent de partager sa perte.

6. Vous connaissez donc, mes frères, celui qui vient; considérez maintenant d'où il vient, et où il va. Il vient du cœur de Dieu le Père dans le sein d'une Vierge-Mère, il vient des hauteurs du ciel dans les régions inférieures de la terre. Eh! quoi! Ne nous faut-il pas vivre sur cette terre? Oui, s'il y demeure lui-même. Car où serons-nous bien sans lui? Et où serons-nous mal avec lui? *Qu'y a-t-il pour moi au ciel, et qu'ai-je voulu sur la terre, sinon vous, le Dieu de mon cœur, et mon partage à jamais* [1]? *Je marcherais dans les ombres de la mort, que je ne craindrais pas, si vous êtes avec moi* [2]. Maintenant, je le vois, c'est jusqu'à la terre, c'est jusqu'à l'enfer même qu'il est descendu, sans être enchaîné pourtant et en restant libre entre les morts, pareil à la lumière qui luit dans les ténèbres, bien que les ténèbres ne la comprennent pas. Mais son âme ne reste pas dans cet enfer, et son corps sacré ne connaît pas la corruption du sépulcre. Car le Christ qui est descendu est aussi celui qui est monté pour tout accomplir, et de lui il est écrit : *Il a passé en faisant le bien et en guérissant tous ceux qui étaient sous l'oppression du Démon* [3]; et ailleurs : *Il s'est élancé comme un géant dans sa carrière, il est parti de l'extrémité du ciel, et il est allé jusqu'à l'autre extrémité* [4]. L'apôtre a donc raison de nous crier : *Cherchez les choses d'en haut où le Christ est assis à la droite de Dieu* [5]. Vainement il s'efforcerait d'élever ainsi nos cœurs, s'il ne nous montrait l'auteur de notre salut élevé lui-même au ciel. Mais voyons la suite. Car si infinie et si abondante que soit cette matière, le temps interdit à notre discours trop de longueur. En considérant qui vient à nous, nous avons vu que c'était une grande et ineffable Majesté. Et en considérant d'où il vient, nous avons vu se dérouler une large route, selon ce témoignage du prophète : *Voici que le nom du Seigneur vient de loin* [6]. Et en cherchant où il vient, nous l'avons vu, par une condescendance inimaginable et incompréhensible, abaisser sa souveraine grandeur jusqu'à l'horreur de ce cachot.

7. Maintenant qui peut en douter? Il fallait qu'un grand intérêt fût en cause pour qu'une majesté aussi haute daignât descendre de si loin en un séjour si indigne d'elle. Oui, il y avait là un grand objet, puisque la miséricorde, la bonté, la charité se sont montrées dans une large et abondante mesure. Pourquoi en effet Jésus-Christ est-il venu? C'est ce qu'il nous faut chercher, selon l'ordre que nous nous sommes tracé. Cette recherche nous est aisée, puisque ses paroles et ses œuvres nous dévoilent clairement la raison de sa venue. Il est venu en toute hâte des montagnes pour chercher la centième brebis perdue, et afin que sa miséricorde éclatât davantage, avec sa merveilleuse conduite à l'égard des enfants des hommes, il est venu pour nous. Admirable condescendance du Dieu qui cherche! Dignité admirable aussi de l'homme ainsi cherché! Il peut s'en glorifier sans folie, non que de lui-même il soit quelque chose; mais celui qui l'a fait l'a estimé à un si haut prix! En comparaison de cette gloire, les richesses, la gloire du monde, tout ce qu'on y peut ambitionner salit ou plutôt n'est rien. Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour que vous l'éleviez ainsi et pourquoi y attachez-vous votre cœur?

8. Je voudrais bien savoir pourtant pourquoi il est venu à nous, et pourquoi nous ne sommes pas plutôt allés à lui; car notre intérêt était en cause. Mais ce n'est pas l'usage que les riches aillent vers les pauvres, même pour leur être utiles. C'était donc à nous à aller vers Jésus-Christ; mais un double obstacle nous arrêtait. Nos yeux étaient fermés, et lui habite la lumière inaccessible [1]. Paralytiques gisant sur notre grabat, nous étions incapables d'atteindre jusqu'à la grandeur divine. c'est pourquoi le très-bon Sauveur et médecin des âmes est descendu de son élévation, et a adouci pour nos yeux malades l'éclat de sa lumière. Il s'est recouvert d'un vêtement sombre, de ce corps glorieux et sans tâche qu'il a pris. C'est là cette nuée légère et brillante sur laquelle le prophète avait prédit qu'il monterait pour descendre en Égypte [2].

9. Il est temps de considérer maintenant l'époque à laquelle le Sauveur est venu. Il n'est pas venu (ce que vous savez bien) au commencement, ni au milieu, mais à la fin des temps. Ce n'est pas sans motif, mais sagement, qu'il a réglé de ne secourir l'homme qu'au moment nécessaire; il n'ignorait pas combien les enfants d'Adam sont portés à l'ingratitude. Le jour baissait, et déclinait vers le soir; le soleil de justice s'était retiré, en sorte qu'il ne restait sur la terre que peu de lumière

[1] Ps. LXXII, 25-26. — [2] Id., XXII, 4. — [3] Act., X, 38. — [4] Ps. XVIII, 6-7. — [5] Coloss., III, 1. — [6] Isaï, XXX, 127.

[1] Tim., VI, 16. — [2] Isaï., XIX, 1.

et de chaleur. La lumière de la connaissance de Dieu était faible, et l'abondance de l'iniquité avait refroidi la charité. L'Ange n'apparaissait plus, le prophète se taisait, désespérés, vaincus tous les deux par la dureté excessive et l'obstination des hommes. Mais moi, dit le Fils de Dieu, *j'ai dit alors, me voici; je viens.* [1] Et ainsi, pendant le silence universel, pendant que la nuit poursuivait sa course, votre parole toute-puissante, Seigneur, est venue de sa royale demeure [2]. Ce que l'apôtre insinuait en disant : *Quand la plénitude des temps fut venue, Dieu envoya son fils* [3]. La plénitude et l'abondance des choses temporelles avaient engendré l'oubli et la disette des choses éternelles. L'éternité vint donc à point quand le temps prévalait. Car, pour taire le reste, la paix temporelle elle-même était si grande à cette époque que l'édit porté par un seul homme suffit pour que le dénombrement du monde s'accomplit [4].

10. Vous connaissez donc et la personne de celui qui vient, et le double lieu d'où il vient, et où il arrive; vous savez à qui il vient. Reste à vous dire la route par laquelle il vient; ce qu'il faut chercher soigneusement afin d'aller à sa rencontre. De même que pour opérer notre salut sur la terre, il est venu une fois visiblement et dans la chair, ainsi tous les jours, pour sauver nos âmes, il vient en esprit et invisible, selon qu'il est écrit : *Le Christ Seigneur est un esprit devant nous.* Et afin que vous sachiez que cet avénement est caché et spirituel, *sous son ombre*, est-il dit, *nous vivrons au milieu des nations* [5]. Si donc le malade est incapable de s'avancer loin à la rencontre de ce grand médecin, au moins doit-il s'efforcer de redresser la tête, et de se soulever un peu à son arrivée. La route qu'on vous montre n'est pas longue ; ô hommes ! vous n'avez ni à franchir les mers, ni à pénétrer les nues, ni à gravir les montagnes. C'est en vous-mêmes que vous irez à la rencontre de votre Dieu. Sa parole est près de vous, dans votre bouche, dans votre cœur [6]. Avancez au-devant de lui, jusqu'à la componction et à l'aveu, afin de sortir au moins de la fange d'une conscience misérable où l'auteur de la pureté ne peut entrer. Voilà pour l'avénement par lequel Jésus-Christ daigne éclairer nos âmes de sa présence invisible.

11. Considérons aussi la route de son avénement visible, car ses voies sont belles, et ses sentiers pacifiques [1]. *Voilà*, dit l'Épouse, *voilà qu'il vient, bondissant à travers les montagnes, et franchissant les collines* [2]. Vous le voyez venir, ô vous qui êtes belle ; mais vous ne pouviez le voir auparavant, il était couché. Et vous disiez : *O vous que mon cœur aime, indiquez-moi où vous faites paître vos troupeaux et où vous reposez* [3]. Dans son repos éternel il nourrit les Anges, les rassasiant de la vue de son éternité et de son immutabilité. Mais ne vous méconnaissez pas vous-même, ô vous si riche de beauté ! Cette vision merveilleuse est trop forte pour vous ; vous ne pouvez encore y atteindre. Mais le voilà sorti de son sanctuaire ; Celui qui nourrit les anges, pour nous guérir, a un commencement : il vient, il est nourri lui-même, lui qui ne pouvait être vu tant qu'il était en son repos et alimentait les Anges. Le voilà, il vient à travers les montagnes, il franchit les collines. Par montagnes et collines entendez les patriarches et les prophètes. Comment est-il venu bondissant et franchissant ? Lisez-le au livre de la généalogie : *Abraham a engendré Isaac ; Isaac a engendré Jacob* [4] etc., etc. C'est de ces montagnes qu'est sorti le rejeton de Jessé, duquel, au dire du prophète, a surgi un rameau qui a produit une fleur sur laquelle s'est reposé l'Esprit aux sept dons [5]. C'est ce que nous a plus clairement dévoilé ce même prophète en un autre endroit : *Voilà qu'une Vierge concevra et enfantera un fils, et il s'appellera Emmanuel, ce qui s'interprète Dieu avec nous* [6]. Celui qu'il appelait d'abord une fleur, il le nomme Emmanuel, et celle qu'il avait appelée rejeton, il la désigne plus expressément sous le nom de vierge. Mais il faut renvoyer à un autre jour l'étude de ce profond mystère ; elle mérite un discours spécial, surtout quand celui d'aujourd'hui s'est tant prolongé.

[1] Ps. XXXIX, 8. — [2] Sages, XVIII, 16, 15. — [3] Galat., IV, — [4] Luc, II, 1. — [5] Thren., IV, 20. — [6] Rom., X, 8.

[1] Prov., III, 17. — [2] Cantiq., II, 8. — [3] Id., I, 6. — [4] Math., I, 2. — [5] Isaï., XI, 1-3. — [6] Id., VII, 14.

SERMON II

Sur ces paroles d'Isaïe à Achaz : « Demandez au Seigneur un prodige en votre faveur, soit « dans les profondeurs de l'enfer, soit dans les hauteurs du ciel, etc. Isaïe, chapitre VII, 11-16.

1. Nous avons entendu Isaïe engager le roi Achaz à demander à Dieu un prodige, soit dans les profondeurs de l'abîme, soit dans les hauteurs du ciel. Nous avons aussi entendu la réponse impie, au fonds, sous une forme pieuse. C'est pourquoi il a mérité d'être réprouvé du Dieu qui lit au fonds du cœur et des pensées de l'homme. *Je ne demanderai pas*, disait-il, *et je ne tenterai pas le Seigneur* Achaz était enivré de l'orgueil du trône et trompé par une sagesse toute humaine. Isaïe avait ouï Dieu lui dire : Va, dis à ce renard qu'il réclamé de moi un miracle dans les profondeurs de l'abîme. Car le renard a sa tannière, mais il la creuserait jusqu'à l'abîme qu'il rencontrerait celui qui prend les habiles dans leurs propres piéges. Dieu avait dit encore : Va, conseille à cet oiseau de me demander un prodige dans les cieux. L'oiseau a son nid; mais son vol monterait jusqu'au ciel, qu'il y rencontrerait celui qui résiste à l'orgueil, et dont la puissance foule et écrase les cœurs superbes et audacieux. Cependant il fait semblant de ne pouvoir demander un signe de ce pouvoir souverain, ou de cette sagesse incompréhensible; et c'est pourquoi Dieu promet à la maison de David un signe de sa bonté et de sa charité, afin que ceux que n'ont effrayés ni sa puissance ni sa sagesse, soient attirés par son amour. Ces mots : *Au fonds de l'abîme* désignent peut-être aussi cette charité qui n'a pas été surpassée, et qui a porté Jésus-Christ à mourir et à descendre aux enfers pour ses amis, en sorte qu'il soit ordonné à Achaz d'avoir à redouter la puissance du Dieu qui règne au ciel, ou d'embrasser la charité du Dieu qui descend aux enfers. C'est donc offenser non-seulement les hommes, mais Dieu, que de penser sans crainte à la divine majesté, ou sans amour à sa charité. *C'est pourquoi,* est-il dit, *Dieu lui-même vous donnera un prodige* destiné à vous révéler clairement sa grandeur et son amour. *Voilà qu'une vierge concevra et enfantera son fils, qui sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous.* O Adam! ne fuyez plus, car Dieu est avec nous. O hommes! cessez de trembler en entendant le nom de Dieu, car Dieu est avec nous, avec nous par la ressemblance et l'unité de la chair. Il vient pour nous, comme l'un de nous, semblable à nous, et sujet à la souffrance comme nous.

2. Le prophète continue : *Il mangera le beurre et le miel.* Comme si le prophète disait : il sera petit enfant et se nourrira des aliments de l'enfance, *jusqu'à ce qu'il sache réprouver le mal et choisir le bien.* On parle ici de bien et de mal, comme à propos de l'arbre interdit, qui fut l'occasion du péché. Mais le second Adam est mieux partagé que le premier. Il choisit le bien, il repousse le mal; il n'agit pas comme celui qui a aimé la malédiction qui est venue sur lui; qui a refusé une bénédiction qui s'est éloignée de lui [1]. En ces mots, *il mangera le beurre et le miel*, vous pouvez remarquer le choix fait par cet enfant. Que sa grâce nous assiste et nous accorde de bien entendre ces paroles, et de vous les exposer de façon à vous les faire aussi bien comprendre. Il y a dans le lait de la brebis deux choses : le beurre et le fromage, le beurre est gras et humide, l'autre élément est sec et dur. Il choisit donc bien, notre petit enfant ; il mange le beurre et laisse l'autre partie. Quelle est cette centième brebis qui s'est égarée [2] et qui, dans le psaume, s'écrie : *J'ai erré comme la brebis perdue* [3]? C'est le genre humain que le bon pasteur vient chercher, après avoir laissé sur les montagnes les quatre-vingt-dix-neuf autres brebis. Vous trouverez aussi deux choses en cette brebis, une nature douce, bonne, très-bonne, c'est le beurre ; et la corruption

[1] Ps. CVIII., 118. — [2] Math., XVIII, 12. — [3] Ps. CXVIII, 176.

du péché, qui est le fromage. Voyez donc quel excellent choix a fait notre enfant en prenant notre nature, sans la corruption du péché. Vous lisez dans l'Écriture, à propos des pécheurs; *leur cœur est endurci comme le lait caillé* [1]. Car en eux la fermentation de la malice et la présence de l'iniquité ont gâté la pureté du lait.

3. Ainsi l'abeille; si elle a le doux miel, elle a aussi un aiguillon perçant. Jésus-Christ est l'abeille qui se nourrit au sein des lis, et qui habite le séjour fleuri des Anges. Elle a volé, cette abeille, vers Nazareth (qui signifie fleur), et elle est venue vers la fleur embaumée de la virginité ; elle s'y est reposée et fixée. Il connaît et le miel et l'aiguillon de cette abeille celui qui célèbre, avec le prophète, sa miséricorde et sa justice [2]. Cependant en venant vers nous, elle n'a apporté que son miel, la miséricorde et non la justice, en sorte que quand les disciples lui demandaient de consumer sous le feu du ciel une ville qui ne l'avait pas reçu, Jésus-Christ répondit : le Fils de l'homme n'est pas venu juger le monde, mais le sauver [3]. Notre abeille n'avait pas d'aiguillon; elle l'avait en quelque sorte quitté, quand, au milieu de traitements indignes elle ne laissait paraître que sa miséricorde au lieu de sa justice. Mais ne mettez pas votre espoir dans l'iniquité, et que l'espérance n'encourage pas vos offenses. Notre abeille sait aussi s'armer de son aiguillon, et l'enfoncer jusque dans la moelle des pécheurs ; car le Père ne juge pas, mais il a donné tout jugement au fils [4]. Aujourd'hui notre petit enfant mange le beurre et le miel, car à la divine miséricorde il unit en lui ce qu'il y avait de bon dans notre nature, en sorte qu'il est devenu homme véritable, mais exempt de péché. C'est un Dieu plein de miséricorde qui ne déploie pas encore sa justice.

4 Tout cela nous montre quelle est cette tige qui surgit de la racine de Jessé, et cette fleur sur laquelle se repose l'Esprit-Saint. La Vierge mère de Dieu est la tige ; la fleur est son Fils. Oui, c'est une fleur, ce Fils de la Vierge fleur blanche et rouge, choisie entre mille [5], fleur que les Anges souhaitent contempler, fleur dont le parfum ressuscite les morts, et comme il le déclare lui-même, fleur des champs [6] et non des jardins. Un champ fleurit sans aucun travail d'homme, sans qu'il soit besoin de l'ensemencer, de le bêcher, de le fumer. Ainsi le sein de la Vierge a produit sa fleur, ainsi les entrailles immaculées, pures, chastes de Marie, comme une prairie fraîche, ont produit cette fleur d'un éternel éclat, cette fleur dont la beauté ne se corrompt pas, et dont la gloire est à jamais inflétrissable. O Vierge, tige sublime, à quelle sainte hauteur vous montez ! Vous vous élevez jusqu'au Seigneur de majesté assis sur son trône. Ce qui n'est pas surprenant, les racines de votre humilité sont si profondes ! O plante vraiment céleste, qui l'emportez sur toutes les autres en prix et en sainteté ! ô véritable arbre de vie, seul digne de porter le fruit du salut ! Serpent méchant, ta fourberie est découverte, et tes ruses sont à nu. Tu avais accusé le Créateur de deux choses : de mensonge et de jalousie. Sur ces deux points te voilà toi-même convaincu de mensonge. Il commence par mourir celui à qui tu avais dit : *Tu ne mourras pas* [1], et la vérité du Seigneur demeure à jamais [2]. Et maintenant, réponds ; quel arbre et quel fruit pouvait envier à l'homme Celui qui ne lui a refusé ni ce rejeton choisi, ni ce fruit sublime ? Car Celui qui n'a pas épargné son propre Fils ne nous a-t-il pas tout donné avec lui [3] ?

5. Déjà, si je ne me trompe, vous avez remarqué que la Vierge est la route royale par laquelle le Sauveur est venu, sortant de son sein comme l'époux de la chambre nuptiale. Suivant donc la route que dans un entretien précédent nous avons commencé à étudier, efforçons-nous, bien-aimés, d'arriver par elle à Celui qui, par elle, est descendu jusqu'à nous; travaillons à arriver par elle aussi à la grâce de Celui qu'elle a amené jusqu'en notre misère. Puissions-nous par vous avoir accès auprès de votre Fils, ô bienheureuse Vierge, qui avez trouvé la grâce ! ô mère de la vie et du salut ; et que par vous nous reçoive Celui qui par vous nous a été donné ! Que votre pureté cache auprès de lui notre faute et notre corruption ; que votre humilité si chère à ses yeux obtienne indulgence pour notre vanité ! Que votre abondante charité couvre la multitude de nos crimes ; et que votre fécondité glorieuse nous rende féconds en mérites. O notre souveraine, notre médiatrice, notre avocate, réconciliez-nous avec votre Fils, recommandez-nous à votre Fils, présentez-nous à votre Fils. Par la grâce que vous avez trouvée, par la prérogative que vous avez méritée, par la miséricorde que vous avez enfantée, ô Vierge bénie, faites que Jésus-Christ, votre Fils, le Dieu béni dans tous les siècles, qui, par vous, daigna participer à notre faiblesse et à notre misère, à votre intercession, nous permette d'avoir part à sa gloire et à sa béatitude ! Ainsi soit-il.

[1] Ps. CXVIII, 70. — [2] Id., C, 1. — [3] Luc, IX, 54-56. — [4] Jean, V, 22. — [5] Cantiq., V, 10. — [6] Id., II, 1.

[1] Gen., III, 4. — [2] Ps. CXVI, 2. — [3] Rom., VIII, 32.

SERMON III

Du triple avénement du Seigneur, et de sept colonnes que nous devons élever en nous.

1. Dans l'avénement du Seigneur que nous célébrons, si je considère la personne qui vient, je ne puis comprendre la grandeur de sa majesté. Si je considère à qui elle vient, je suis saisi de l'excès de sa bonté. Les Anges sont assurément frappés d'un nouveau prodige, de voir au-dessous d'eux Celui qu'ils adorent au-dessus d'eux, de monter et descendre en même temps vers le Fils de l'homme. Si je considère le sujet qui l'amène, j'essaie d'embrasser de mon mieux la largeur incommensurable de sa charité. Si je songe à la manière dont il vient, je reconnais l'exaltation de la nature humaine. Le Créateur et le maître de tout vient vers les hommes, il vient pour les hommes, il vient homme. Mais dira-t-on : Comment peut-on dire qu'il est venu puisqu'il est toujours partout? Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu[1]. Ce n'est pas un absent qui est venu, c'est un Dieu caché qui s'est montré. C'est pourquoi il a pris la forme humaine qui le fit reconnaître, lui qui, dans sa forme divine, habite une lumière inaccessible[2]. Et ce n'est pas un déshonneur pour sa majesté de s'être montrée dans cette nature par lui créée à sa ressemblance à l'origine : il n'est pas indigne de Dieu de s'être montré en figure à ceux qui n'auraient pu le connaître en sa substance : de cette façon Celui qui avait fait l'homme à son image et à sa ressemblance, s'est fait homme à son tour pour se manifester aux hommes.

2. Une fois l'année, l'Église entière célèbre donc le solennel souvenir de l'avénement d'une si haute majesté, d'une si profonde humilité, d'une si grande charité, et de notre si noble glorification. Plut à Dieu que cette fête fût maintenant célébrée comme elle le sera dans l'éternité! ce serait plus digne. Quelle folie, qu'après l'avénement d'un si grand roi, les hommes aient la volonté ou la hardiesse de s'occuper à d'autres affaires, au lieu de tout laisser, pour vaquer à son culte, et d'oublier en sa présence toute autre pensée! Mais il n'appartient pas à tous de faire ce que dit le prophète : *Ils exhaleront le souvenir de vos abondantes douceurs*[1], car tous ne se nourrissent pas de ce souvenir. On n'exhale pas ainsi ce qu'on n'a pas goûté, ni même ce qu'on n'a senti qu'une fois. Cette éructation ne procède que de la plénitude et du rassasiement. C'est pour cela que les âmes mondaines, par leurs pensées et leur vie, en célébrant ce souvenir ne l'exhalent pas autour d'elles; ce n'est ni la dévotion ni l'affection, mais une sèche habitude qui leur fait observer ces jours. Et ce qui est plus condamnable, le souvenir de cette inappréciable bonté leur est une occasion de joies charnelles. Vous verrez des chrétiens disposer, durant ces jours, de beaux habits et des repas recherchés, avec autant d'empressement que si Jésus-Christ, en sa nativité, demandait ces choses, et se trouvait plus dignement reçu par ceux qui les ont plus soigneusement préparées. Mais écoutez-le lui-même vous dire : *Je ne mangeais pas avec celui qui avait l'œil superbe et le cœur insatiable*[2]. Pourquoi ces vêtements pompeux à ma naissance? Je hais l'orgueil au lieu de l'aimer. Pourquoi préparer pour ce temps une telle abondance de mets? Je condamne les délices de la chair au lieu de les avoir pour agréables. Vous avez vraiment le cœur insatiable vous qui vous procurez tant de choses et de si loin. Le corps se contenterait de moins de choses et de plus aisées à trouver. En célébrant ainsi mon avénement, vous m'honorez des lèvres, mais votre cœur est loin de moi. Ce n'est pas moi que vous honorez; votre dieu c'est votre ventre, et ce qui est votre gloire tourne à votre confusion. Malheureux celui qui cherche ainsi la volupté du corps et la vaine gloire. Heureux, au contraire, le peuple dont le Seigneur est le Dieu[3].

3. Mes frères, n'enviez pas le sort des méchants, et ne soyez pas jaloux de ceux qui commettent l'iniquité[4]. Songez plutôt à leur fin, prenez-les en pitié, et priez pour ceux que le

[1] Jean, I, 10.— [2] I Tim., VI, 16.

[1] Ps. CXLIV, 7. — [2] Id. C, 5. — [3] Id. CXLIII, 15. — [4] Id., XXXVI, 1.

péché a surpris, car les malheureux ne se conduisent ainsi que parce qu'ils ne connaissent pas Dieu. S'ils le connaissaient ils ne provoqueraient pas ainsi le maitre de gloire. Pour nous, mes bien-aimés, nous n'avons pas l'excuse de l'ignorance. Vous qui êtes ici, vous le connaissez, et si vous disiez : je ne le connais pas, vous seriez menteurs comme les séculiers; si vous ne le connaissez pas, qui donc vous a amenés ici, et comment y êtes-vous venus? Qui vous aurait persuadé de renoncer spontanément à de chères affections, aux plaisirs du corps, aux vanités du siècle, de jeter tous vos soucis, toutes vos sollicitudes dans le cœur d'un Dieu duquel, j'en atteste votre conscience, vous n'aviez mérité aucune récompense, mais plutôt des châtiments? Qui pouvait, encore une fois, vous persuader d'agir ainsi, si vous n'aviez su que Dieu est bon pour ceux qui espèrent en lui, pour l'âme qui le cherche; si vous n'aviez su vous aussi que le Seigneur est doux, suave, infiniment miséricordieux et vrai? Or, comment savez-vous ces choses, sinon parce que Dieu est venu non-seulement à vous, mais en vous.

4. Nous connaissons donc son triple avénement pour les hommes, dans les hommes, contre les hommes. Il vient indifféremment pour tous les hommes, mais non en tous ni contre tous. Comme le premier et le troisième de ces avénements sont connus, puisqu'ils sont visibles, écoutons-le nous parler lui-même du second qui est spirituel et caché. *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure*[1]. Heureux celui en qui vous établissez votre demeure, Seigneur Jésus! Heureux celui en qui la sagesse se bâtit une maison, et se taille sept colonnes! Heureuse l'âme qui est le siége de la sagesse! Quelle est cette âme? Celle du juste. En effet, la justice et le jugement sont la préparation de votre trône. Qui de vous, mes frères, souhaite préparer en son âme un trône à Jésus-Christ? Voici les tentures de soie, les tapis, le coussin qu'il faut lui disposer. *La justice et le jugement sont la préparation de votre trône*[2]. La justice est une vertu qui rend à chacun ce qui lui est dû. Rendez donc à trois sortes de personnes ce qui leur appartient; rendez à votre supérieur, à votre inférieur, à votre égal ce qui leur est dû, et vous célébrerez dignement l'avénement de Jésus-Christ, lui préparant en vous une demeure par la justice. Rendez, dis-je, au supérieur le respect qui est un acte du cœur, et l'obéissance qui est un acte du corps. Il ne suffit pas, en effet, d'obéir extérieurement à nos prélats, si, dans le fonds de l'âme, nous n'avons d'eux une haute estime. La conduite d'un supérieur est-elle d'une indignité si notoire qu'elle n'admette ni excuse ni palliatif, cependant à cause de la source d'où dérive tout pouvoir, nous devons encore estimer comme supérieur celui dont nous connaissons la vie, moins par considération des mérites de la personne, que par déférence pour l'ordre divin et la dignité de la fonction que l'homme remplit.

5. A l'égard de nos frères, au milieu desquels nous vivons, la fraternité et la société qui nous unissent à eux nous obligent à leur payer la dette du conseil et du secours; car nous voulons qu'à leur tour ils nous rendent ces deux services, le conseil qui éclaire notre ignorance, le secours qui vienne en aide à notre faiblesse. Mais peut-être m'objectez-vous tout bas : Quel conseil puis-je donner à mon frère? Je n'ai pas le droit de lui adresser un mot sans permission. Quel secours puis-je lui porter? Il m'est défendu de rien faire qu'en vertu de l'obéissance. Je vous réponds: Vous ne manquerez pas d'occasion si vous ne manquez pas de charité; il n'est pas de meilleur conseil que de montrer à son frère, par son exemple, ce qu'il doit faire et éviter, le provoquant à la perfection, et l'exhortant non par la parole ou la langue, mais par les œuvres et en vérité. Est-il un secours plus utile, plus efficace que de prier pieusement pour lui, et de ne pas craindre de le reprendre? Loin d'être pour lui un obstacle, soyez-lui, selon vos forces, un ange de paix; loin de le scandaliser, écartez de lui toutes les occasions de péché. Si c'est ainsi que vous vous montrez le conseiller et l'aide de votre frère, vous lui rendez ce que vous lui devez, et il n'a pas de plainte à élever contre vous.

6. Êtes-vous le supérieur d'un autre, vous êtes tenu à son égard d'une sollicitude plus grande. Il attend de vous la vigilance et la discipline; la vigilance qui lui évite le péché, la discipline qui punisse ses manquements. Et même sans être le supérieur de vos frères, vous avez cependant au-dessous de vous quelqu'un qui attend de vous cette vigilance et cette discipline. Je veux parler de votre corps, dont votre esprit a reçu la direction; veillez sur lui, afin que le péché ne règne pas en lui, et que vos membres ne servent pas d'instrument à l'iniquité. Vous lui devez la discipline, afin que, châtié et assujéti, il fasse de dignes fruits de pénitence. Mais ils sont redevables d'une dette mille fois plus lourde et plus périlleuse, ceux qui auront à rendre compte d'un grand nombre d'âmes. Hélas! malheureux que

[1] Jean. XIV, 23. — [2] Ps., LXXXVIII, 15.

je suis ! où me réfugier, si je garde avec négligence un si riche trésor, un dépôt que Jésus-Christ a estimé plus précieux que son sang ? Si j'avais recueilli le sang qui coulait de la croix, et si je le possédais dans un vase de verre qu'il me faudrait porter sans cesse, quelle attention n'aurai-je pas dans une conjoncture si délicate ! Et j'ai reçu la garde d'un bien pour lequel un négociant intelligent, la sagesse elle-même a donné son sang ! Je porte ce trésor en des vases mille fois plus fragiles que le verre. Ce qui met le comble à mes sollicitudes et aussi à mes craintes, c'est qu'obligé à ménager et la conscience du prochain et la mienne, je ne connais bien ni l'une ni l'autre. C'est un double abîme insondable, une double nuit ; et on exige de moi que je les garde, et on me crie : *Sentinelle ! qu'y a-t-il dans la nuit ? Sentinelle ! qu'y a-t-il dans la nuit* [1] ? Je ne puis répondre avec Caïn : Suis-je le gardien de mon frère [2] ? Il me faut plutôt répondre humblement, avec le prophète : *Si le Seigneur ne garde la cité, en vain veille celui qui la garde* [3]. Cependant je suis excusable, si comme je l'ai déjà dit, je déploie en tout ceci la vigilance et la discipline nécessaires. Que l'âme possède donc les quatre choses indiquées précédemment : le respect et l'obéissance envers les supérieurs, le conseil et l'aide envers les inférieurs et la sagesse y trouvera sa demeure préparée.

7. Ce sont là peut-être six des colonnes qu'elle a taillées dans la maison qu'elle s'est bâtie. Mais il nous faut chercher la septième, pourvu que la sagesse daigne nous la faire connaître. Qui nous empêche, après avoir trouvé les six premières dans la justice, de trouver l'autre dans le jugement ? Car ce n'est pas la justice seule, mais *la justice et le jugement qui sont, Seigneur ! la préparation de votre trône*. Si nous rendons aux supérieurs, aux inférieurs, aux égaux ce qui leur est dû, ne rendrons-nous rien à Dieu ? Nous ne pouvons lui rendre tout ce qui lui est dû, à lui qui a amoncelé la miséricorde sur nous, à lui que nous avons si souvent offensé, nous fragilité et néant, à lui si riche, qui se suffit à lui-même et n'a aucun besoin de nos biens. J'ai pourtant entendu un homme, confident des secrets de sa divine sagesse, dire que la majesté du roi éclate dans son amour pour la justice [1]. Il n'attend de nous rien de ce qui n'est qu'en lui. Avouons seulement nos crimes, et il nous justifiera à la louange de sa grâce. Car il aime l'âme qui, en sa présence, se considère et se juge sincèrement elle-même. Et ce jugement il ne l'exige de nous que pour nous, puisque si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serons pas jugés. C'est pour cela que le sage craint ses œuvres, les scrute, les examine et les juge. C'est rendre honneur à la vérité que de se reconnaître sincèrement et de s'avouer humblement soi et ses actions tel qu'on est véritablement. Du reste, voulez-vous être plus clairement convaincus qu'après la justice on exige de vous le jugement, écoutez : *Quand vous aurez fait ce qui vous est prescrit, dites : nous sommes des serviteurs inutiles* [2]. Telle est, en ce qui regarde l'homme, la digne préparation de la demeure destinée au Dieu de majesté ; qu'il ait soin d'observer les commandements de la justice, et qu'il s'estime toujours un serviteur indigne et inutile.

¹ Isaï., XXI, 11. — ² Gen., IV, 9. — ³ Ps. CXXVI, 1.

¹ Ps., XCVIII, 4. — ² Luc. XVII, 10.

SERMON IV

Du double avénement et du zèle pour les vertus véritables.

1. Il faut, mes frères, célébrer l'avénement du Seigneur avec toute la dévotion dont vous êtes capables. Réjouis d'une telle consolation, étonnés d'une si grande condescendance, enflammés par une aussi vive charité, ne songez pas seulement à l'avénement par lequel Jésus-Christ est venu chercher et sauver ce qui avait péri ; ayez présent aussi celui dans lequel il viendra nous réunir à lui. Puissions-nous les méditer sans cesse tous deux, et entretenir nos cœurs des avantages que le premier nous a procurés et des promesses du second ! Puissiez-

vous reposer entre ces deux héritages ! Ce sont les deux bras de l'Époux entre lesquels l'Épouse endormie disait : *Sa main gauche soutient ma tête, et sa main droite me tiendra embrassée* [1]. *Car en sa main gauche*, comme nous le lisons ailleurs, *il y a richesses et gloire; et en sa droite, longueur de vie* [2]. *En sa main droite il y a richesses et gloire*. Fils d'Adam, race avare et ambitieuse, écoutez. Pourquoi vous passionner pour des richesses terrestres qui sont fausses et ne sont pas à vous? L'or et l'argent ne sont-ils pas de la terre jaune et blanche, que l'erreur seule des hommes rend, ou plutôt estime précieuse ? Si ces choses vous appartiennent, emportez-les donc avec vous. Mais l'homme n'emportera rien à la mort, et sa gloire ne le suivra pas au tombeau.

2. Les vraies richesses ne sont donc pas ces biens, ce sont les vertus que la conscience porte et qui la rendent riche à jamais. Pour la gloire l'Apôtre a dit aussi : *Notre gloire, c'est le témoignage de notre conscience* [3]. Elle est vraie la gloire qui vient de l'esprit de vérité. Or, *cet esprit rend témoignage à notre esprit que nous sommes les fils de Dieu* [4]. Quant à la gloire que se donnent mutuellement ceux qui ne cherchent point la gloire qui vient de Dieu seul, elle est vaine, comme les enfants des hommes eux-mêmes. Insensé ! Vous mettez vos trésors en un sac percé, vous qui confiez vos richesses aux jugements d'autrui! Ignorez-vous que ce coffre n'a ni clef ni serrure? Plus sages sont ceux qui gardent leur trésor et ne le confient à personne. Mais le garderont-ils toujours? Un jour viendra où les secrets des cœurs seront dévoilés; ce qui aura été déjà montré ne se verra plus ; c'est ainsi qu'à l'arrivée du Seigneur les lampes des vierges folles sont éteintes [5], et ceux qui ont reçu leur récompense sont ignorés de Dieu [6]. C'est pourquoi je vous le dis, mes très-chers frères, il vaut mieux cacher que mettre en évidence le bien qui est en nous. Soyons semblables aux mendiants qui, en demandant par l'aumône, n'étalent pas de riches habits, mais leurs membres nus, ou leurs plaies s'ils en ont, afin d'exciter plus vite la pitié de ceux qui les voient. Le Publicain a mieux observé cette règle que le Pharisien; aussi *est-il descendu justifié et non pas l'autre* [7].

3. Il est temps, mes frères, que le jugement commence par la maison de Dieu. Quelle sera la fin de ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile? Quel jugement attend ceux qui ne ressusciteront pas en ce jugement? Car tous ceux qui se dérobent au jugement présent, dans lequel le prince de ce monde est chassé, doivent attendre et redouter le juge qui les expulsera avec leur prince. Pour nous, si nous sommes parfaitement jugés maintenant, attendons en sécurité notre Sauveur Jésus-Christ qui transformera l'humilité de notre corps, sur le modèle de son corps glorieux [1]. Alors les justes brilleront, tous, savants ou ignorants. Oui, ils brilleront comme le soleil dans le royaume de leur père [2], comme sept soleils ensemble [3], c'est-à-dire comme la lumière de sept jours réunis.

4. A son arrivée le Sauveur réformera donc l'humilité de notre corps sur le modèle de son corps glorieux, si toutefois notre cœur a été d'abord réformé sur le modèle de l'humilité de son cœur. C'est pourquoi il disait : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* [4]. Considérez en ces paroles une double humilité, l'une de pensée, l'autre d'affection, appelée ici humilité de cœur. Par la première nous connaissons que nous ne sommes rien, et cette humilité nous l'apprenons de nous-mêmes, et de notre infirmité propre ; par la seconde, nous foulons aux pieds la gloire du monde, et celle-là nous l'apprenons à l'école de celui qui s'est anéanti, en prenant la forme d'un esclave, qui s'est dérobé par la fuite à ceux qui le cherchaient pour le faire roi, mais qui s'est offert lui-même aux ignominies et au supplice de la croix. Si donc nous voulons *dormir entre ces deux héritages*, c'est-à-dire entre ces deux avénements, ayons les *ailes argentées de la colombe* [6]; gardons cette forme de vertus que Jésus-Christ présent dans la chair nous a recommandée par sa parole et son exemple. L'argent désigne ici son humanité, comme l'or désigne sa divinité.

5. Toute notre vertu est donc aussi éloignée de la vertu véritable qu'elle l'est de ce modèle; et nos ailes sont inutiles si elles ne sont argentées. La pauvreté est une aile puissante qui nous emporte d'un vol rapide au royaume des cieux. Les vertus qui la suivent ont des promesses qui regardent l'avenir. A la pauvreté on donne plutôt qu'on ne promet. Aussi est-il dit, au présent : *Que le royaume du ciel est aux pauvres d'esprit*; tandis qu'aux autres vertus il est dit, au futur : *Ils hériteront, ils seront consolés* [7]. Certains pauvres que nous voyons ne seraient pas si tristes ni si abattus s'ils avaient la pauvreté véritable, car ils se regarderaient comme des rois, et des rois du ciel. Mais ils veulent bien être pauvres à la condition

[1] Cantiq., II, 6. — [2] Prov., III, 16. — [3] II Cor., I, 2. — [4] Rom., VIII, 16. — [5] Math., XXV, 1-12. — [6] Id., VI, 17. — [7] Luc., XVIII, 14.

[1] Philipp., I, 20-21. — [2] Math. XIII, 43. — [3] Isaïe, XXX, 26. — [4] Math., XI, 29. — [5] Philipp., II, 7. — [6] Ps. LXVII, 14. — [7] Math., V, 3-9.

toutefois que rien ne leur manque. Ils aiment la pauvreté pourvu qu'ils n'endurent aucun besoin. D'autres sont doux, mais tant qu'on ne leur dit rien, ou qu'on agit au gré de leur volonté. La moindre occasion montrera combien ils sont loin de la vraie douceur. Cette douceur qui meurt même avant l'héritage, peut-elle donc hériter? J'en vois d'autres qui pleurents se laisseraient-ils aller si aisément au rire, si ces larmes partaient du cœur? En présence de ces paroles inutiles et bouffonnes plus abondantes que les larmes, je ne puis croire que la divine consolation soit réservée à ces pleurs, quand elles donnent un si facile accès aux consolations banales. D'autres sont pleins, contre les péchés d'autrui, d'un zèle si vif qu'ils sembleraient avoir faim et soif de la justice, s'ils portaient le même jugement sur leurs fautes personnelles; mais ils ont un poids, et un poids, ce qui est abominable devant Dieu[1]. Ils s'échauffent contre les autres aussi impudemment qu'inutilemnt, tandis qu'ils se flattent avec autant de folie que d'inutilité.

6. D'autres sont charitables, mais avec le bien d'autrui; ils se scandalisent si l'on ne donne pas largement, à condition pourtant qu'il ne leur en coûtera rien. S'ils avaient une miséricorde vraie, ils devraient l'exercer à leurs dépens. Incapables de faire l'aumône matérielle, ils la feraient du moins de volonté. Usant d'indulgence envers ceux qui les ont offensés, ils auraient un signe de bienveillance, une bonne parole plus précieuse que tout, afin d'exciter en eux le repentir. Enfin, ils seraient pleins de compassion pour ces malheureux, pour tous ceux qu'ils sauraient être en état de péché, et prieraient pour eux, sinon leur miséricorde est nulle, et elle n'obtiendra pas miséricorde. J'en dis autant de ceux qui confessent leurs fautes et semblent conduits en cela par le désir de purifier leur cœur (car la confession lave tout), mais qui ne consentent pas à entendre de la bouche des autres les aveux qu'ils font spontanément. S'ils désiraient vraiment être purifiés, comme ils semblent le souhaiter, ils ne s'irriteraient pas, mais seraient, au contraire, reconnaissants envers ceux qui leur montrent leurs taches. D'autres voyant un de leurs frères scandalisé, même légèrement, s'empressent de lui rendre la paix; on les dirait pacifiques si, le trouble où les jette un mot ou un procédé dirigé contre eux, n'était si lent et si difficile à expier. S'ils aimaient vraiment la paix, ils en seraient d'abord jaloux pour eux-mêmes.

7. Argentons donc nos ailes dans la vie de Jésus-Christ, comme les saints martyrs ont lavé leurs robes dans sa passion. Imitons, selon nos forces, Celui qui a eu pour la pauvreté un tel amour, que, maître de la terre, il n'a pas même eu où reposer la tête[1], et nous voyons ses disciples affamés, broyer dans leurs mains des épis, en passant le long des moissons[2] : celui qui s'est tu comme l'agneau devant le tondeur et n'a pas ouvert la bouche[3], qui a pleuré sur Lazare et sur Jérusalem[4], qui a passé les nuits en prières[5], mais qui jamais ne s'est abandonné au rire ni à la joie; celui qui a eu de la justice une telle faim que n'ayant rien à expier personnellement, il s'est imposé pour nos crimes une si rigoureuse satisfaction. Aussi, sur la croix, il n'avait soif que de la justice, lui qui priait pour ses ennemis et pour ses bourreaux, lui qui n'ayant pas commis de péché, a supporté si patiemment ceux dont d'autres le chargeaient, et qui a enduré des tourments si cruels, pour se réconcilier les pécheurs.

[1] Prov., xx, 23.

[1] Luc, ix, 58. — [2] Id., vi, 1. — [3] Isaï., LIII, 7. — [4] Jean, ii, 35, et Luc, xix, 41. — [5] Luc, vi, 12.

SERMON V

—

D'un avénement intermédiaire; d'une triple rénovation.

1. Nous avons dit naguères à ceux qui ont argenté leurs ailes qu'ils devaient reposer entre les deux héritages, désignant ainsi les deux avénements; mais nous n'avons pas dit où il faut reposer. Car il y a un troisième avénement qui tient le milieu entre les deux précédents, et dans lequel dorment avec délices ceux qui le connaissent. Les deux premiers sont visibles, celui-ci ne l'est pas. Dans le premier, Jésus-Christ a paru sur la terre et a conversé avec les hommes, et alors, comme il le dit lui-même, *ils l'ont vu et ils l'ont haï*[1]. Dans le dernier, *toute chair verra le salut de notre Dieu*[2] *et ils verront Celui qu'ils ont percé*[3]. Dans l'avénement intermédiaire qui est caché, les élus seuls le voient en eux-mêmes, et leurs âmes sont sauvées. Dans le premier, Jésus-Christ est donc venu revêtu de chair et d'infirmité; dans cet autre, il vient en esprit et en vérité; dans le dernier, il viendra dans la gloire et la majesté. Par la vertu on arrive à la gloire, car *le Seigneur des vertus est aussi le roi de gloire*[4]. Et le même prophète ajoute : *afin que je voie votre vertu et votre gloire*[5]. Cet avénement intermédiaire est donc comme une route qui mène du premier au dernier. Dans le premier, Jésus-Christ est notre rédemption; dans le dernier, il sera notre vie; dans celui-ci qui nous permet de dormir entre deux héritages, il est notre repos et notre consolation.

2. N'allez pas voir des inventions personnelles dans ce que nous disons de cet avénement, mais écoutez Jésus-Christ lui-même : *Si quelqu'un m'aime*, dit-il, *il gardera mes paroles, et mon père l'aimera et nous viendrons à lui*[6]. Et qu'est-ce à dire : *Si quelqu'un m'aime il gardera mes paroles?* J'ai lu ailleurs : *Celui qui craint Dieu fait le bien*[7]. Je vois qu'il y a quelque chose de plus pour celui qui aime Dieu, puisqu'il gardera sa parole. Où la garder? Dans le cœur, puisque le prophète dit :

[1] Jean, xv, 24. — [2] Luc, III, 6. — [3] Jean, XIX, 37. — [4] Ps. XXIII, 10. — [5] Id., LXII, 3. — [6] Jean, XIV, 23. — [7] Eccl., xv, 1.

J'ai caché vos paroles en mon cœur, pour ne pas pécher contre vous[1]. Mais comment les conserver en son cœur? Suffit-il de les retenir de mémoire? Mais à celui qui les garde de cette façon, l'apôtre dit : *La science enfle*[2]. D'ailleurs l'oubli finit par en effacer la mémoire. Conservez la parole de Dieu comme vous pouvez conserver la nourriture. La parole de Dieu est un pain vivant, c'est l'aliment de l'âme. Le pain matériel, tant qu'il est dans l'armoire peut être pris par un voleur, rongé par un rat, ou vieillir et se gâter. Mais une fois mangé il n'y a plus à craindre ces accidents. Conservez ainsi la parole de Dieu, car heureux ceux qui la gardent[3]. Qu'elle entre jusqu'aux entrailles de votre âme, qu'elle passe dans vos affections et vos mœurs. Mangez le bien et votre âme engraissée en sera réjouie. N'oubliez pas de manger votre pain, de peur que votre cœur ne se dessèche, mais alimentez-le et fortifiez-le d'une substance riche et féconde.

3. Si vous gardez la parole de Dieu, vous serez certainement gardé par elle. Le Fils de Dieu viendra en vous avec son Père; il viendra, le grand Prophète qui relèvera Jérusalem et renouvellera toutes choses. Grâce à son arrivée, comme nous avons porté l'image de l'homme terrestre, nous porterons l'image de l'homme céleste[4]. Comme l'antique Adam s'est répandu dans l'homme et l'a envahi tout entier, ainsi Jésus-Christ s'emparera de lui tout entier, lui qui l'a créé, racheté, qui le glorifiera tout entier, lui qui, au jour du sabbat, l'a guéri tout entier. Le vieil homme était en nous; l'homme prévaricateur était dans nos mains, sur nos lèvres, dans notre cœur. Il était en nos mains de deux manières, par le crime et par la honte; il était sur nos lèvres par l'arrogance et la détraction; il était en nos cœurs par les convoitises de la chair et les désirs de la gloire temporelle. Maintenant si une création nouvelle s'est accomplie en lui, le passé est détruit; à la place du crime et de la honte, l'homme porte

[1] Ps. CXVIII, 11. — [2] Cor., VIII, 1. — [3] Luc. II, 28. — [4] Cor., XV, 49.

en ses mains l'innocence et la chasteté; sur ses lèvres, au lieu de l'arrogance et de la détraction, l'aveu humble, la parole qui édifie. En son cœur la charité et l'humilité ont pris la place des désirs charnels et de la gloire temporelle. Et voyez si en ces trois points les élus ne reçoivent pas le Christ, le Verbe de Dieu, eux à qui il a été dit : *Placez-moi comme un sceau sur votre bras, comme un signe sur votre cœur*[1], et ailleurs : *La parole est près de vous, elle est sur vos lèvres et en votre cœur*[2].

SERMON VI

Du triple avénement et de la résurrection de la chair.

1. Je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères, le temps où Dieu vous visite, ni l'objet de cette visite. C'est un temps réservé pour les âmes et non pour les corps, car l'âme étant supérieure au corps, sa dignité naturelle réclame une sollicitude plus vive. Il convient aussi de relever la première, celle qui est tombée la première. L'âme s'étant livrée à la corruption du péché, a assujéti le corps au châtiment de la corruption. Si nous voulons être membres de Jésus-Christ, nous devons suivre notre chef; et notre premier soin doit être la réparation de nos âmes, objets de sa venue, et dont la misère a excité d'abord ses sollicitudes et ses efforts. Quand à notre corps, renvoyons-en le soin au jour où Jésus-Christ reviendra pour le réformer, comme nous le rappelle l'apôtre : *Nous attendons un Sauveur, notre Seigneur Jésus-Christ, qui réformera l'humilité de notre corps, à l'image de son corps glorifié*[1]. Au premier avénement, Jean, comme un véritable héraut, crie : *Voici l'Agneau de Dieu; voici celui qui ôte les péchés du monde*[1]. Il ne dit pas : les maladies du corps ni le souffrances de la chair. Non, il dit : *le péché* qui est la maladie de l'âme et la corruption du cœur. *Voici celui qui ôte les péchés du monde*[2]. Et d'où les ôte-t-il? De la main, de l'œil, du cou, de la chair enfin où le mal est profondément enraciné.

2. Il ôte le péché de nos mains, en effaçant tous ceux que nous avons commis; il l'ôte de notre œil, en purifiant l'intention de l'âme; il l'ôte de notre cœur, en écartant de nous sa domination violente, selon qu'il est écrit : *Vous avez brisé le sceptre du tyran comme au jour de Madian*[3]. Et encore : *Le joug tombera en pourriture sous l'action de l'huile*[4]. Et l'apôtre à son tour : *Que le péché ne règne pas dans votre corps mortel*[5]. Il dit encore en un autre endroit : *Je sais que le bien n'est pas en moi, c'est-à-dire, en ma chair*, et ailleurs : *Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort*[4]? Il savait bien qu'il ne serait délivré de cette racine empestée, enfoncée en sa chair, de la loi de péché qui est en nos membres, qu'avec le corps lui-même; c'est pourquoi il souhaitait de se voir affranchi afin d'être avec Jésus-Christ[5], sachant bien que le péché qui nous sépare de Dieu ne peut être déraciné si nous ne sommes débarrassés des chaînes du corps. Vous avez lu d'un possédé guéri par le Seigneur, que le Démon le secouant et le mettant en pièces en sortit par ordre de Jésus-Christ[6]. Ainsi ce germe de péché qui jette si souvent le trouble en nous (je veux parler de la concupiscence et de nos désirs mauvais) peut et doit être comprimé par la grâce de Dieu, qui l'empêche de régner en nous, de faire de nos membres les instruments du mal[7]; et d'être un sujet de damnation pour ceux qui appartiennent à Jésus-Christ. Mais il n'est chassé que par la mort, quand nous sommes si bien déchirés, que l'âme se sépare du corps.

3. Vous voyez pourquoi Jésus-Christ est venu, et à quoi le chrétien doit s'appliquer. Donc, ô corps, ne devance pas les temps; tu peux empêcher le salut de l'âme, mais tu ne saurais opérer le tien. Tout a son temps[8]. Laisse l'âme travailler aujourd'hui pour elle, viens-lui en aide, car si tu souffres avec elle, tu règneras aussi avec elle. Autant tu entraves sa restauration, autant tu nuis à la tienne, qui ne peut se réaliser si Dieu ne voit en elle sa propre

[1] Cantiq., VIII, 6. — [2] Rom., X, 8.

[1] Philipp., III, 20-21. — [2] Jean, I, 29. — [3] Isaï., IX, 4. — [4] Id., X, 27.

[5] Id., VI, 12. — [4] Id., VII, 18-24. — [5] Philipp., I, 23. — [6] Marc., IX, 16-25. — [7] Rom., VI, 3. — [8] Eccle., III, 1.

image rétablie. O chair ! tu as un hôte bien noble, et ton salut est subordonné au sien. Pour toi tu es chez toi, en ton pays; pour elle, étrangère et exilée ici-bas, elle n'a chez toi que l'hospitalité. Quel paysan, si un noble et un puissant vient loger chez lui, ne se retire dans un coin, sous un escalier, dans les cendres même du foyer, pour céder à cet hôte la place la plus commode? Fais de même, ô chair, oublie tes peines et tes incommodités, que ton hôte puisse trouver chez toi un séjour honorable. Ton honneur, c'est de t'oublier au profit de l'âme.

4. Et afin de ne pas mépriser ou dédaigner ton hôte, sous prétexte qu'il est un étranger pour toi, considère attentivement ce que te vaut sa présence. C'est l'âme qui fait voir tes yeux et entendre tes oreilles. C'est elle qui donne à la langue la voix, au palais le goût, le mouvement à tous les membres. La vie, le sentiment, la beauté que tu possèdes sont des bienfaits de cet hôte, et son départ montre bien les avantages de sa présence, car à peine a-t-elle quitté le corps que la langue se tait, les yeux ne voient plus, les oreilles sont condamnées à la surdité, tous les membres roidis et défigurés par la pâleur. En quelques instants tout le corps se décompose et exhale une odeur fétide, et la corruption succède à la beauté. Eh quoi! pour un plaisir passager, tu contristes, tu blesses cet hôte dont tu ne saurais sentir la présence qu'avec son aide? Exilée, bannie pour ses fautes loin de son Dieu, l'âme te procure tant d'avantages! De quels biens ne te comblera-t-elle pas quand elle sera réconciliée avec lui? O corps ne sois pas un obstacle à cette réconciliation, principe d'une grande gloire pour toi! Expose-toi patiemment et même volontiers à tous les dangers, et ne néglige rien de ce qui peut préparer cette réconciliation. Dis à ton hôte : Le Seigneur se souviendra de toi, il te rétablira en ta dignité passée, et alors, à ton tour, souviens-toi de moi[1].

5. Et l'âme se souviendra de toi pour ton bonheur, si tu la sers fidèlement ; arrivée auprès de son Dieu, elle lui parlera de toi qui lui donnas l'hospitalité, et elle lui dira : Quand, en punition de ses fautes, votre servante était exilée, un pauvre chez qui j'ai logé m'a traitée avec miséricorde : que mon Seigneur daigne le récompenser pour moi ! Il a mis, et lui-même et tout ce qu'il possédait à mon service. Il ne s'est pas épargné : il a jeûné, travaillé, veillé, enduré la faim, la soif, le froid et la nudité. L'Écriture ne mentira pas, elle qui dit : *Dieu fera la volonté de ceux qui le craignent, et il exaucera leur prière* [1], et si tu pouvais goûter cette douceur et apprécier cette gloire! Je vais dire une chose étonnante, mais vraie pourtant, et qui ne laisse aucun doute aux âmes fidèles. Le Seigneur des armées, le Dieu des vertus, le roi de gloire descendra lui-même pour réformer nos corps sur le type de son corps glorieux. Quelle gloire, quels transports, quand le Créateur de toutes choses, venu dans l'obscurité et l'abaissement pour justifier les âmes, reviendra pour te glorifier, ô chair misérable, et paraîtra dans un appareil éclatant, débarrassé de toute faiblesse, et environné de gloire et de majesté ! Qui se représentera le jour de son arrivée, ce jour où il descendra dans la plénitude de la lumière, précédé des Anges, et au son des trompettes qui réveilleront de la poudre ce corps si pauvre et l'entraîneront à travers les airs au devant de Jésus-Christ!

6. Chair misérable, insensée, aveugle, jusques à quand cherches-tu des consolations passagères et caduques, qui sont plutôt des désolations, si tu as le malheur d'être repoussée, jugée indigne de cette gloire, et condamnée à un supplice éternel ? O mes frères, je vous en supplie, que tel ne soit pas notre sort! Que plutôt notre âme se complaise en ces pensées, que notre chair se repose dans l'espérance, attendant Jésus-Christ notre Seigneur, qui la réformera sur l'image de sa chair glorifiée! Car le prophète a dit : *Mon âme a soif de vous, et elle soupire ardemment après vous*[2]. L'âme du prophète aspirait après le premier avénement qui devait la racheter; mais la chair appelait plus vivement avec le dernier avénement sa propre glorification. Alors, en effet, nos vœux seront comblés, et la terre entière sera remplie de la majesté divine. Gloire, béatitude, paix qui surpassent tout sentiment ; qu'il nous y conduise en sa miséricorde, qu'il ne trompe pas notre attente, Celui que nous attendons, Jésus-Christ notre Seigneur, béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Gen, x, 13-14.

[1] Ps., CXLIV, 19. — [2] Id., LXXII, 2.

SERMON VII

Du triple fruit de l'avénement du Seigneur.

1. En célébrant avec dévotion l'avénement du Seigneur, nous ferons ce que nous devons, car il est venu non pas seulement à nous, mais pour nous, Celui qui n'a nul besoin de nos biens. Et sa condescendance révèle l'excès de notre indigence. Le prix du remède n'indique pas seulement le danger du mal: le prix de la santé résulte aussi du nombre des remèdes. Pourquoi tant de grâces diverses si les besoins eux-mêmes n'étaient pas divers? Il serait difficile d'exposer en un seul discours tous les besoins que nous éprouvons. Trois se présentent à ma pensée, trois communs à tous les hommes et qui surpassent tous les autres. Il n'est personne de nous qui n'ait besoin, du moins, de temps en temps, de conseil, de secours, d'appui. C'est là une triple misère à laquelle est assujéti tout le genre humain; et nous qui vivons dans cette région des ombres de la mort, dans l'infirmité du corps, dans ce lieu de tentation, si nous y songeons bien, nous sommes travaillés de ces trois indigences. Car nous sommes faciles à séduire, faibles pour agir, fragiles pour résister. Si nous voulons discerner le bien du mal, nous voilà trompés. Si nous essayons de faire le bien, les forces nous manquent. Si nous tentons de résister au mal, nous voilà renversés et vaincus.

2. L'arrivée d'un Sauveur était donc nécessaire, et la présence de Jésus-Christ indispensable aux hommes placés en de telles conditions. Ah! qu'il vienne, et que, dans son infinie condescendance, il habite au milieu de nous, pour éclairer notre aveuglement, aider notre infirmité, protéger notre fragilité et nous défendre! S'il est en nous, qui nous séduira? S'il est avec nous, que ne pouvons-nous en celui qui nous fortifie? Et s'il est pour nous, qui sera contre nous? C'est un conseiller sûr, incapable de se tromper ou de tromper, c'est un auxiliaire puissant dont les forces ne s'épuisent pas. C'est un patron assuré qui mettra Satan sous nos pieds, et brisera tous ses piéges. C'est la sagesse de Dieu toujours prête à instruire les ignorants, c'est la vertu de Dieu pour qui il est aisé de ranimer ceux qui chancellent, et de sauver ceux qui sont en péril. O mes frères, dans toutes nos décisions recourons à un si grand maître, dans toutes nos actions invoquons un auxiliaire puissant, en toutes nos luttes confions nos âmes à un défenseur si assuré. Il est venu dans le monde afin que, habitant parmi les hommes, avec les hommes et pour les hommes, il éclairât nos ténèbres, soulageât nos peines, et éloignât de nous tous les dangers.

DES LOUANGES DE LA VIERGE-MÈRE

OU

QUATRE HOMÉLIES SUR LES PAROLES DE L'ÉVANGILE *MISSUS EST*[1]

AVERTISSEMENT

SUR LES QUATRE HOMÉLIES SUIVANTES

Les quatre homélies suivantes sont un des premiers ouvrages de saint Bernard. Elles sont vulgairement intitulées : *Super missus est*, (sur l'Évangile : L'*Ange fut envoyé*). Cependant, d'après l'intention de l'auteur, on devrait plutôt leur donner pour titre : *Louanges de la Vierge-mère*. En effet saint Bernard, dans la préface suivante, et dans la lettre 18e à Pierre, cardinal-diacre, a dit : *Je sais que j'ai écrit quatre homélies en l'honneur de la Vierge-mère, car elles portent ce titre, etc.* Et dans la lettre 89e adressée à Oger : *Je vous adresse un autre opuscule récemment composé par moi, en l'honneur de la Vierge-mère.* Voyez le *Traité du Baptême*, chap. v, adressé à Hugues, où saint Bernard explique et justifie une pensée de la première homélie[1].

[1] Mabillon.

PRÉFACE

La dévotion m'invite à écrire, et mes occupations m'en détournent. Mais, comme une indisposition physique me sépare de mes frères, je ne veux pas laisser inutile le court loisir qu'il m'est permis de dérober au sommeil. Je veux donc essayer de réaliser un projet qui s'est souvent offert à ma pensée, je veux dire quelque chose à la louange de la Vierge-mère, à l'occasion de cette leçon tirée de l'Évangile, et dans laquelle, selon le récit de saint Luc, est renfermée l'histoire de l'Annonciation. Ni la nécessité ni l'utilité de mes frères (à l'avancement desquels je dois me vouer) ne me sollicitent à ce travail. Mais puisque cette tâche ne m'empêchera point d'être sans cesse à leur service, je crois qu'ils ne s'offenseront pas si j'écoute ma dévotion personnelle.

[1] Voir au t. I, *Vie du saint*, ce qui est dit des homélies de saint Bernard sur la Vierge.

HOMÉLIE I

—

L'Ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée nommée Nazareth, vers une vierge fiancée à un homme nommé Joseph, de la maison de David : et le nom de la vierge était Marie. (Luc, chap. I, 26-27.)

1. Quelle a été l'intention de l'Évangéliste en réunissant ici tant de noms propres? Il a voulu, je crois, nous porter à écouter avec attention ce qu'il a raconté avec tant d'exactitude. Il nomme, en effet, avec le Seigneur qui envoie l'Ange, et la Vierge à laquelle il l'adresse, et l'époux de cette Vierge. Et il désigne expressément leur famille, leur ville, et leur pays. Pourquoi cela? Croyez-vous qu'il y ait là rien de superflu? Assurément non. Si une feuille ne se détache pas de l'arbre sans raison, si un passereau ne tombe pas sur la terre sans la permission du Père céleste [1]. admettrais-je que des lèvres du saint Évangeliste soit sorti un seul mot inutile, surtout dans la divine histoire du Verbe? Tout ici est donc plein de profonds mystères, tout respire une céleste douceur, pour celui qui étudiera attentivement ces merveilles et qui saura sucer le miel de la pierre, et tirer l'huile de la dureté du rocher. Car les montagnes ont distillé la douceur, les collines ont laissé échappé le lait et le miel [2], le jour où les cieux répandant leur rosée, et les nuées envoyant le Juste comme une pluie, la terre joyeuse ouvrit son sein, et fit germer le Sauveur [3]; grâce à la bonté du Seigneur, où notre terre produisit son fruit, et sur cette montagne des montagnes, montagne grasse, féconde, la miséricorde et la vérité se rencontrèrent, la justice et la paix se donnèrent le baiser de réconciliation [4]. En ce temps-là aussi une montagne qui n'était pas sans élévation, je veux dire notre bienheureux Évangéliste, annonça, en un langage doux comme le miel, le commencement si désiré du salut. Aussitôt de lui, comme au souffle du midi, et à l'approche du soleil de justice, coulèrent des aromates spirituels. Que Dieu maintenant encore envoie sa parole pour que ces aromates s'épanchent sur nous; que son souffle passe sur nos fronts, et nous rende intelligibles les paroles évangéliques, qu'elles soient pour nos cœurs plus enviables que l'or et les pierreries, plus douces qu'un rayon de miel!

2. Il dit donc : *L'Ange Gabriel fut envoyé par Dieu*. Je ne crois pas que ce soit ici un de ces Anges inférieurs qui, pour une raison quelconque, remplissent sur la terre de fréquents messages. C'est ce qui résulte clairement de son nom qui s'interprète force de Dieu, et aussi de cette circonstance qu'il est envoyé non par un autre esprit supérieur (ce qui a lieu souvent), mais par Dieu lui-même. C'est pourquoi il est dit : *Par Dieu*. Peut-être aussi le but de ce mot est-il de nous empêcher de supposer que Dieu ait révélé son dessein à aucun esprit bienheureux, avant de le révéler à la Vierge; j'excepte pourtant l'archange Gabriel, dont l'excellence était si grande parmi les siens, qu'il a été jugé digne d'un tel nom et d'un pareil message. Que le nom s'harmonise bien avec ce message! A qui appartenait-il mieux d'annoncer le Christ, la vertu de Dieu, qu'à celui qui est honoré d'une similitude de nom et s'appelle force de Dieu? La force, n'est-ce pas la vertu? Et il n'y a ni indécence ni inconvenance à désigner le Maître et le messager par le même terme, car si on leur applique la même appellation, leur condition n'est cependant pas la même; c'est sous des rapports différents que le Christ et l'Ange sont nommés force ou vertu de Dieu. C'est nominalement que l'Ange, mais c'est substantiellement que le Christ est dit et est la vertu de Dieu; il est ce plus fort qui terrasse ce fort armé, maître paisible de sa demeure; il l'a vaincu, et lui a enlevé ses cap-

[1] Math., x, 29. — [2] Joël, III, 18. — [3] Isai., XLV, 8. — [4] Ps., LXXXIV, 11.

tifs. Pour l'Ange, s'il est appelé la force de Dieu, c'est ou qu'il a mérité la fonction privilégiée d'annoncer l'avénement de cette vertu, ou qu'il devait fortifier une Vierge naturellement timide, simple, modeste, contre la terreur dont pouvait la frapper un prodige inouï. C'est ce qu'il a fait : *Ne craignez pas,* dit-il à Marie, *vous avez trouvé grâce devant Dieu.* Peut-être peut-on croire sans témérité que l'époux de Marie, homme humble et timide, a été aussi fortifié de l'Ange, bien que l'Évangéliste ne le nomme pas en cette circonstance. *Joseph fils de David ne crains pas de prendre Marie pour ton épouse* [1]. Gabriel est donc bien choisi pour ce message, ou plutôt parce qu'il a reçu cette mission, il est bien appelé Gabriel.

3. L'Ange Gabriel fut donc envoyé par Dieu. Où? *Dans une ville de Galilée nommée Nazareth.* Voyons, si selon le mot de Nathanaël, *il peut venir quelque chose de bon de Nazareth* [2]. Nazareth signifie fleur. A mes yeux, dans les instructions et promesses adresséesaux patriarches Abraham, Isaac, Jacob, il y a déjà comme une semence de la connaissance divine, jetée du ciel en terre, et de cette semence il est écrit : *Si le Seigneur ne nous l'eût laissée, nous eussions eu le sort de Sodome, et nous serions semblables à Gomorrhe* [3]. Cette semence a fleuri dans les prodiges déployés à la sortie des Hébreux de l'Égypte, dans les figures et les emblèmes, sur toute la route, à travers le désert jusqu'à la terre promise, et enfin, dans les visions et les oracles des prophètes, dans la succession de la royauté et du sacerdoce jusqu'à l'arrivée du Christ. Le Christ est justement considéré comme le fruit de ces fleurs, selon cette parole de David : *Le Seigneur déploiera sa bonté, et notre terre donnera son fruit* [4]; et encore : *Je placerai sur ton trône le fruit de tes entrailles* [5]. Nazareth désigne donc la naissance du Christ, car la fleur fait espérer le fruit qui en doit sortir ; mais le fruit une fois sorti, la fleur tombe; ainsi à l'apparition de la Vérité incarnée, les figures se sont évanouies. C'est pourquoi Nazareth est appelée ville de Galilée, c'est-à-dire, de transmigration; car à la naissance de Jésus-Christ s'est effacé tout ce que j'ai énuméré plus haut, tout ce qui, au dire de l'apôtre, *arrivait en figures* [6]. Ces fleurs, nous les voyons passées, nous qui possédons le fruit ; la vue de leur floraison laissait déjà prévoir leur décadence. Aussi David disait-il : *Qu'elle passe le matin comme l'herbe ; qu'elle fleurisse au matin et passe; que*

[1] Math. I, 20, — [2] Jean, I, 46. — [3] Ps. LXXXIV, 13. — [4] Id. 13. — [5] Ibid, CXXXI, 11. — [6] I Cor., X, 11.

le soir elle tombe desséchée et flétrie [1]. Le soir, c'est la plénitude des temps où Dieu a envoyé son Fils unique, né d'une femme, et assujéti à la loi [2], et où, selon son expression, *il renouvelle toutes choses* [3]. Les anciennes figures ont fui et disparu, comme à l'apparition d'un fruit nouveau, les fleurs tombent et sèchent. C'est pourquoi il est encore écrit : *L'herbe a séché, et la fleur est tombée. Mais la parole du Seigneur demeure éternellement.* Vous ne doutez plus, je crois, que le Verbe ne soit un fruit; or le Verbe, c'est Jésus-Christ.

4. Excellent fruit que le Christ qui demeure éternellement. Mais où est l'herbe desséchée? Où est la fleur tombée? C'est au prophète de répondre. *Toute chair est une herbe, et sa gloire passe comme la fleur des champs* [4]. Si toute chair n'est que de l'herbe, le peuple juif a donc séché comme elle. Et n'est-ce pas ce qui est arrivé, quand, privé du suc de l'Esprit, il s'est attaché à une lettre morte? Et sa gloire n'est-elle pas tombée, quand l'avantage qu'il tirait de la loi s'est évanoui? Si la fleur n'est pas tombée, où est la royauté, où est le sacerdoce? où sont les prophètes et le temple, et ces grandes choses dont les Juifs s'énorgueillissaient et disaient : *Quelles merveilles nous avons entendu raconter à nos pères!* Et encore : *Quels prodiges Dieu a ordonné à nos pères de transmettre à leurs enfants* [5]! Voilà le commentaire de ces paroles : *A Nazareth, ville de Galilée.*

5. C'est donc dans cette ville que l'Ange Gabriel fut envoyé par Dieu. Mais à qui? *A une vierge mariée à un homme nommé Joseph.* Quelle est donc cette vierge assez vénérable pour être saluée d'un Ange, et assez humble pour être unie à un artisan? Admirable mélange de la virginité et de l'humilité! Elle plaît singulièrement à Dieu l'âme chez laquelle l'humilité relève la virginité, et dont la virginité embellit l'humilité. Mais de quel respect est digne celle en qui la fécondité exalte l'humilité, et dont la maternité consacre la virginité? On vous parle d'une vierge, et d'une vierge humble. Si vous ne pouvez imiter la virginité de cette âme humble, imitez au moins l'humilité de la Vierge. La virginité est une vertu digne de louanges, mais plus nécessaire est l'humilité. La première est conseillée, la seconde est prescrite. On vous invite à l'une, on vous oblige à l'autre. De celle-là il est dit : *Que celui qui peut comprendre comprenne* [6]; de celle-ci : *Si vous ne devenez comme ce petit enfant, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux* [7].

[1] Ps. LXXXIX, 6.— [2] Galat., IV, 4.—Apoc., [3] XXI, 5.— [4] Isaï., XL, 8-6. — [5] Ps. LXXVII, 3, 5. — [6] Math., XIX, 12. — [7] Id., XVIII, 3.

L'humilité est exigée, la virginité rémunérée. Vous pouvez vous sauver sans la virginité, mais non sans l'humilité. L'humilité qui déplore sa virginité perdue peut plaire à Dieu; mais sans l'humilité, j'ose le dire, la virginité de Marie elle-même n'eût pas été agréable au Seigneur. *Sur qui se reposera mon esprit*, est-il dit, *sinon sur l'âme humble et paisible*[1]? Sur l'âme humble et non sur l'âme vierge. Si Marie n'eût pas été humble, l'Esprit de Dieu ne se fût donc pas reposé sur elle; et s'il ne s'était pas reposé sur elle, il ne l'eût pas rendue féconde. Et comment eût-elle conçu de lui sans lui? Il est donc évident qu'afin de l'aider à concevoir de l'Esprit-Saint, Dieu, comme elle le proclame, *a regardé l'humilité de sa servante*[2], plus encore que sa virginité. Si Marie a plu par la virginité, c'est par l'humilité qu'elle a conçu : d'où il résulte que si la virginité a été agréable à Dieu, ça été par un effet de l'humilité.

6. Que dites-vous, ô vierge superbe? Marie s'oublie pour se glorifier de son humilité, et vous, oubliant l'humilité, vous vous enivrez de votre virginité. *Il a regardé*, dit-elle, *l'humilité de sa servante*, de qui est ce langage. D'une vierge sainte, pure, dévouée. Êtes-vous plus chaste, plus dévouée qu'elle? ou votre pureté est-elle plus agréable à Dieu que la chasteté de Marie, et prétendez-vous avec cette vertu seule, sans l'aide de l'humilité, plaire à Dieu, quand Marie ne l'a pu avec sa seule virginité? Plus le don de la chasteté vous honore, plus vous vous nuisez à vous-même, en ternissant par un mélange d'orgueil l'éclat de cette vertu. Il vaudrait mieux pour vous n'être pas vierge que de tirer vanité de cet état. La virginité n'est pas le lot de toutes les âmes; mais la virginité unie à l'humilité est plus rare encore. Si vous ne pouvez qu'admirer la virginité de Marie, efforcez-vous d'imiter son humilité, c'est assez pour vous. Mais si vous êtes tout ensemble vierge et humble, qui que vous soyez, vous êtes bien grand.

7. Il y a cependant en Marie quelque chose de plus admirable encore, c'est la fécondité unie à la virginité. Jamais on a ouï dire qu'une femme fût à la fois mère et vierge. Et si vous songez de quel fils elle est mère, où vous conduira l'admiration causée par sa grandeur? à sentir que vous êtes incapable de l'admirer dignement. A votre jugement, ou plutôt au jugement de la vérité, celle qui a eu un Dieu pour fils n'est-elle pas élevée au-dessus de tous les chœurs des anges? Le Dieu, le maître des anges, Marie n'ose-t-elle pas l'appeler son fils, et lui dire : *Mon fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte avec nous*[1]? Quel ange aurait une telle hardiesse? C'est déjà pour les anges un assez grand honneur, qu'esprits par leur nature, la grâce les ait élevés à la vocation d'anges, selon le témoignage de David : *Il fait des esprits ses anges*[2]. Pour Marie qui se sait mère, elle donne avec confiance le nom de fils à cette majesté que les onges servent dans un profond respect. Et Dieu ne rougit pas d'être appelé ce qu'il n'a pas rougi d'être réellement. Car l'Évangile ajoute un peu plus loin : *Et il leur était soumis*[3]. Qui donc était soumis, et à qui? Un Dieu était soumis à des hommes, le Dieu devant qui les anges s'abaissent, à qui les principautés et les puissances obéissent, était soumis à Marie, et non-seulement à Marie, mais à Joseph, époux de Marie. Qu'admirerez-vous ici davantage? La bonté et la condescendance du fils, ou l'excellence de la dignité de la mère? Des deux côtés, vous rencontrez un prodige qui jette dans la stupeur. Un Dieu obéit à une femme, et c'est une humilité sans exemple; une femme commande à un Dieu, et c'est une élévation que Marie ne partage avec personne. Dans l'éloge des vierges, il est dit qu'elles suivent seules l'Agneau partout où il va[4]. Quelles louanges mérite donc celle que les précède!

8. O homme, apprenez à obéir! Terre, apprenez à vous abaisser! poussière, apprenez à vous soumettre! L'Évangile parlant de votre créateur dit : *Et il leur était soumis*. Soumis à Marie et à Joseph. Rougissez cendre superbe! un Dieu s'humilie et vous vous élevez! un Dieu se soumet à des hommes, et vous avide de leur commander, vous vous mettez au-dessus de votre Créateur! Quand de pareilles pensées m'obsèdent, pourquoi Dieu ne daigne-t-il pas m'adresser la réponse qu'il adressa comme une réprimande à son apôtre : *Retire-toi, Satan, tu ne comprends pas les choses de Dieu*[5]? Toutes les fois que je désire la supériorité sur les hommes, je la désire sur mon Dieu, et je ne comprends pas alors les choses de Dieu, puisque de lui il est dit : *Il leur était soumis*. O homme, si vous dédaignez les exemples d'un homme, il n'est pas indigne de vous de suivre ceux de votre Auteur. Et si vous ne pouvez le suivre partout où il va, suivez-le du moins où le conduit sa condescendance pour vous. Vous êtes incapable de gravir le sentier sublime de la virginité; suivez votre Dieu sur la route si sûre de l'humilité. Les vierges elles-mêmes, si elles s'en écartent,

[1] Isaï., LXVI, 2. — [2] Luc, I, 48.

[1] Luc, II, 48. — [2] Ps. CIII, 4. — [3] Luc, II, 51. — [4] Apoc., XIV, 4. — [5] Math., XVI, 23.

ne suivent plus l'Agneau partout où il va. L'âme humble, mais souillée suit l'Agneau; la vierge superbe le suit aussi. Mais ni l'une ni l'autre ne le suivent partout, puisque la première ne saurait s'élever à la pureté de l'Agneau sans tache, ni la seconde descendre à cette douceur, qui l'a tenu en silence, non-seulement devant celui qui le tondait, mais devant ses bourreaux eux-mêmes. Cependant le pécheur humble a pris une route plus sûre que la virginité superbe, puisque l'humble pénitence purifie la souillure de l'un, tandis que l'orgueil souille la pureté de l'autre.

9. Heureuse Marie, qui posséda tout ensemble, et l'humilité et la virginité : virginité singulière que la fécondité n'a pas ternie, mais honorée; humilité privilégiée, qui, loin de disparaître devant la virginité féconde, est rehaussée par elle; fécondité incomparable qu'accompagnent à la fois la virginité et l'humilité. Qu'y a-t-il ici qui ne soit prodigieux, incomparable, réservé? Je serais bien surpris si vous n'hésitiez pas, s'il vous fallait dire ici ce qu'il y a de plus admirable : est-ce la fécondité d'une vierge, ou la virginité d'une mère? la sublimité du fils, ou l'humilité d'une pareille élévation? Ou plutôt il faut tout préférer, et c'est pour Marie une excellence et un bonheur incomparables d'avoir possédé, non pas seulement une de ces choses, mais toutes réunies. Est-il donc étonnant, après tout, que le Dieu qui est admirable en ses saints [1], se soit montré plus admirable encore en sa mère? Vénérez, donc, ô époux! vénérez la pureté dans une chair corruptible; et vous, vierges sacrées, admirez la fécondité dans une vierge! O hommes, imitez tous l'humilité de la mère de Dieu. Honorez la mère de votre Roi, anges saints qui adorez le fils de notre Vierge, notre Roi et le vôtre, le réparateur de notre race, et le restaurateur de votre cité. A ce Dieu si humble parmi nous, si grand au milieu de vous, rendons les uns et les autres, les hommages qui lui sont dus. Honneur et gloire à sa grandeur dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE II

Sur le premier chapitre de saint Luc, 26-27.

1. Ce cantique nouveau que les vierges seules chanteront dans le Royaume de Dieu, Marie la Reine des vierges le chantera en leur compagnie, ou plutôt elle l'entonnera la première (qui peut en douter?). Je crois même, qu'outre ce chant permis aux vierges seules et qui lui sera commun avec elles, Marie réjouira la cité de Dieu d'un autre plus doux et plus élégant. Mais même parmi ces vierges, il ne se rencontrera pas une âme digne de redire et d'exprimer les suaves modulations réservées à celle qui seule peut se glorifier d'avoir enfanté, et enfanté un Dieu. Et quand je dis qu'elle se glorifie, ce n'est pas en elle-même, mais dans celui quelle a mis au monde. En effet Dieu (et c'est un Dieu qui est son fils,) voulant donner dans le ciel, à sa mère, une gloire singulière, a pris soin de la prévenir ici-bas d'une grâce spéciale qui lui permît de concevoir sans tache, et d'une façon ineffable, et d'enfanter sans corruption. Un Dieu devait naître de la sorte et d'une vierge seulement, et une vierge ne pouvait enfanter qu'un Dieu. Le Créateur du genre humain ayant résolu de se faire homme et de naître de l'homme, a dû se choisir, disons mieux, se créer à lui-même une mère digne de lui et qu'il connût capable de lui plaire. Il voulut donc qu'elle fût vierge, afin que Celui qui est sans tache, qui venait pour purifier les hommes de leurs souillures, sortît d'une source immaculée. Il voulut qu'elle fût humble, afin de sortir de son sein, humble lui-même et plein de douceur, et de donner au genre humain un exemple nécessaire et très-salutaire de ces vertus. Il accorda à une vierge d'enfanter en demeurant vierge, après lui avoir inspiré de lui vouer sa virginité, et l'avoir enrichie du mérite de la plus parfaite humilité. Comment sans cela l'ange aurait-il

[1] Ps. LXVII, 36.

pu appeler pleine de grâce, celle en qui il eût trouvé quelque chose ou de moins parfait ou qui ne fût pas le fruit de la grâce?

2. Ce fut donc pour qu'elle fût sainte de corps et d'esprit, que celle qui devait concevoir et enfanter le Saint des saints, reçut le don précieux de virginité et celui d'humilité. Ce fut par l'ornement de ces deux vertus réunies, comme par autant de pierres précieuses dont le Ciel seul pouvait bien connaître le prix, que cette Vierge royale attira par sa beauté les regards de toute la Cour céleste, qu'elle devint même l'objet des complaisances du Roi, qui lui députa un des anges qui se tiennent le plus près de son trône, pour la saluer de sa part. C'est ce que l'Évangile nous recommande en nous montrant l'ange adressé par Dieu à la Vierge. *Par Dieu a une Vierge*, dit-il, c'est-à-dire par le Très-Haut à une âme humble, par le Seigneur à une servante, par le Créateur à une créature. Quelle bonté de la part d'un Dieu! quelle excellence dans une vierge! Accourez, mères; accourez, filles; accourez vous tous qui, depuis l'infortunée Ève, de laquelle vous êtes issus, enfantez, ou êtes enfantés dans la douleur. Approchez-vous du lit virginal; entrez, si vous pouvez, dans la chaste retraite de votre sœur : voilà qu'un Dieu députe vers une vierge. Un ange parle à Marie : approchez l'oreille, écoutez par les fentes de la porte, tâchez d'entendre ce qu'il lui annonce, et consolez-vous.

3. Adam, notre infortuné père, mais toi surtout, ô malheureuse Ève, notre mère, réjouissez-vous; comme vous avez été les premiers instruments de la vie des hommes, vous êtes aussi les premiers auteurs de leur mort; et ce qu'il y a de plus fâcheux, ils ont reçu de vous la mort avant de recevoir la vie. Consolez-vous, dis-je, tous les deux, de compter une fille et une telle fille parmi vos descendants; mais vous surtout, qui êtes la principale source de notre malheur, et dont l'opprobre est devenu comme l'apanage de toutes les femmes : le temps est arrivé où vous allez enfin en être délivrée. L'homme n'aura plus rien à reprocher à la femme : voulant imprudemment s'excuser, il ne craignit point de l'accuser cruellement, en disant : *La femme que vous m'avez donnée m'a présenté du fruit, et j'en ai mangé* [1] Accourez donc, Ève, accourez à Marie, accourez à votre Fille; que la Fille réponde pour sa mère, et qu'elle délivre sa mère de l'opprobre; qu'elle satisfasse à son Père pour sa mère. Car si l'homme n'est tombé que par la femme, c'est une femme aujourd'hui qui le relève. Que disais-tu, ô Adam? *La femme que vous m'avez donnée m'a offert du fruit, et j'en ai mangé.* Paroles artificieuses qui augmentent plutôt ta faute, qu'elles ne la diminuent. Mais la divine Sagesse l'emporte sur ta malice. Le Seigneur, en t'interrogeant, voulait trouver dans l'humble aveu de ta faute l'occasion de te pardonner; mais puisqu'il ne l'a pu, il saura bien la trouver dans le trésor de son infinie miséricorde. Il substitue aujourd'hui une femme à une autre femme; une femme humble, à une femme orgueilleuse. Celle-là t'a présenté un fruit qui t'a donné la mort; celle-ci te produira un fruit de vie : tu as reçu de celle-là une nourriture empoisonnée, qui a été pour toi une source intarissable d'amertumes; le fruit qui sortira de celle-ci renfermera des douceurs dont le goût sera éternel. Change donc tes vaines excuses en actions de grâces, et dis : La femme que vous m'avez donnée m'a présenté du fruit de vie, j'en ai mangé, et il a fait éprouver à mon palais la douceur du miel, parce que c'est par lui que vous m'avez rendu la vie. Voilà donc la fin pour laquelle l'Ange a été député vers Marie. O Vierge admirable et digne de tout honneur! ô femme digne de tous nos respects! la plus admirable des femmes, réparatrice de nos premiers parents, vivificatrice de toutes leur postérité.

4. *L'Ange fut envoyé*, dit l'Évangéliste, *à une vierge*. Vierge dans sa chair, dans son esprit, vierge dans toute sa conduite, telle enfin que nous la dépeint l'apôtre, sainte d'esprit et de corps [1]. Elle n'est ni le fruit de la nouveauté, ni l'effet du hasard, mais elle a été choisie pour être telle avant tous les siècles. Le Très-Haut l'a prédestinée, il se l'est préparée, il l'a confiée à la garde des anges dès l'origine du monde; les patriarches nous l'ont annoncée par des figures, et les prophètes nous l'ont promise dans leurs sacrés cantiques. Parcourez les divines Écritures, et vous y trouverez la preuve de ce que j'avance. Et pour ne pas trop m'étendre parmi un grand nombre de témoignages, de quelle autre croyez-vous que Dieu ait voulu parler, lorsqu'il dit au serpent: *Je mettrai une inimitié mortelle entre toi et la femme*? Et si vous doutez qu'il ait voulu désigner Marie, faites attention aux paroles qui suivent: *Elle t'écrasera la tête* [2]. Quelle est donc la femme à qui cette victoire a été réservée, si ce n'est Marie? Oui elle a écrasé la tête empoisonnée du serpent, elle qui a frappé d'impuissance toutes les suggestions charnelles de l'enfer, et toutes ses inspirations superbes.

[1] Gen., III, 12.

[1] I Cor., VII, 34. — [2] Gen., III, 15.

5. Quelle autre femme Salomon cherchait-il quand il disait : *Qui trouvera une femme forte?* Cet homme sage connaissait l'infirmité de ce sexe, la fragilité de son corps, la mobilité de son esprit. Mais il avait lu ce que Dieu avait promis, et il lui semblait convenable que l'enfer vainqueur par une femme, fût vaincu par elle, et dans son admiration il s'écriait : *Qui trouvera une femme forte?* C'est-à-dire : si de la main d'une femme dépendent, et notre salut commun, et la restitution de l'innocence, et notre victoire sur notre ennemi, il faut une femme capable d'un si grand ouvrage. Mais comment rencontrer une femme forte? Et pour ne pas sembler désespérer en ses recherches, il ajoute cette prophétie : [1] *Elle est sans prix, et elle vient des extrémités du monde.* Ce qui signifie : sa valeur n'est pas vile, petite, médiocre ; elle ne vient pas de la terre, elle vient du ciel, et non du ciel le plus voisin de nous, mais du haut et des extrémités du ciel. Ce bûcher de Moïse qui lançait des flammes sans brûler [2] que présageait-il, sinon Marie enfantant sans douleur. Et la verge d'Aaron [3], qui fleurit sans être humectée par la rosée, que figurait-elle, sinon la vierge concevant sans aucun concours humain. Un plus grand symbole de ce prodige nous est donné par Isaïe quand il dit : *Une tige sortira de Jessé, et une fleur montera de cette tige* [4]. Par la tige, il désigne la Vierge, et par la fleur, le Fils de la Vierge.

6. Si cette interprétation qui voit ici Jésus-Christ dans la fleur vous semble contredire celle qui le trouve; non dans la fleur de la tige, mais dans le fruit de la fleur, apprenez que la verge d'Aaron qui n'a pas produit seulement une fleur, mais de la verdure et du fruit, symbolise le Christ par son feuillage autant que par sa fleur et son fruit. Apprenez que dans Moïse, il est représenté par la verge même comme par cette fleur et ce fruit; par cette verge dont les coups ouvrent une route à travers les eaux [5], ou tirent, pour la soif, un breuvage du sein des rochers [6]. Il n'est pas surprenant que, pour des causes diverses, Jésus-Christ soit figuré par des signes divers, ni que sa puissance soit retracée par la verge, son parfum par la fleur, sa douceur par le fruit et par le feuillage, cette protection dont il couvre sans cesse les enfants réfugiés auprès de lui, et qui les défend soit contre l'ardeur des désirs charnels, soit contre les impies qui les affligent. Bonne et enviable est l'ombre des ailes de Jésus, retraite assurée pour ceux qui s'y abritent, frais asile aux cœurs fatigués. Ayez pitié de moi, Seigneur Jésus, ayez pitié de moi, car mon âme se confie en vous, et j'attendrai à l'ombre de vos ailes, que l'iniquité passe [1]. Cependant dans ce texte d'Isaïe, par la fleur entendez le fils, et par la tige, la mère : car la tige a fleuri sans germe, et la Vierge a conçu sans l'intervention de l'homme. L'émission de la fleur n'a lésé en rien la vigueur de la tige, et la pudeur de la Vierge n'a reçu aucune atteinte de son enfantement sacré.

7. Empruntons encore à l'Écriture d'autres témoignages adaptés à la Vierge-mère, et au Dieu son fils. Que signifie cette toison de Gédéon, enlevée de la peau de ses brebis, mais sans la blesser et placée dans l'aire? Tantôt la laine, tantôt l'aire sont inondées de la rosée du ciel [2]; emblème de la chair de Jésus-Christ, tirée d'une chair virginale qui garde son intégrité. Sur elle les cieux ont versé leur rosée, la plénitude de la Divinité s'y est répandue, et nous avons reçu de cette plénitude nous tous, qui, sans elle, n'étions qu'une terre aride. A ce trait de Gédéon se rapporte parfaitement cette belle parole du prophète : *Il descendra comme la pluie sur une toison*; et ce qui suit : *Et comme la rosée qui insinue ses gouttelettes dans la terre* [3], nous fait entendre ce que désignait l'aire humide de rosée. Cette pluie volontaire réservée par Dieu à son héritage, descendue doucement et sans le bruit d'une coopération humaine, s'est glissée paisiblement dans le sein virginal ; puis, par la bouche des prédicateurs elle s'est distribuée dans le monde, non plus à la façon de la pluie sur une toison, mais comme une pluie retentissante du bruit de la parole et des miracles. Les nuées qui la portaient se sont souvenues que celui qui les envoyait avait dit : *Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le à la lumière ; ce que vous avez ouï à l'oreille, répétez-le sur les toits* [4]; et ils l'ont fait, *puisque le son de leur voix s'est répandu dans l'univers, et leurs paroles jusqu'aux extrémités de la terre* [5].

8. Écoutons encore Jérémie annonçant aux anciens des choses nouvelles, désirant ardemment l'arrivée, et promettant la venue de Celui dont il ne pouvait montrer la présence; *Le Seigneur a créé une chose nouvelle sur la terre; une femme environnera un homme* [6]. Quelle est cette femme? Quel est cet homme? Si c'est un homme comment est-il enfermé en une femme? S'il est environné par une femme, comment est-ce un homme? Et pour parler plus clairement, comment peut-il être à la fois

[1] Prov., xxxi, 10. — [2] Exod., iii, 2. — [3] Nombr., xvii, 8. — [4] Isaï., xi, 1. — [5] Exod., xiv, 16. — [6] Id., xvii, 6.

[1] Ps. lvi, 2. — [2] Juges, vi, 37-40. — [3] Ps. lxxi, 6. — [4] Math., x, 27. — [5] Ps., xviii, 5. — [6] Jérém., xxxi, 22.

homme et enfermé au sein d'une mère? Car c'est ce que signifie ce mot être environné par une femme. Nous connaissons des hommes qui ont franchi l'enfance, l'adolescence, la jeunesse et sont arrivés à un âge voisin de la vieillesse. Mais celui qui est grand et développé comment peut-il être environné par une femme? Si le prophète eût dit : Une femme environnera un enfant ou un petit enfant, rien de nouveau à cela, rien de surprenant. Mais il n'a pas parlé ainsi, il a dit : *Un homme*, et nous cherchons quelle est cette nouveauté que Dieu a réalisée sur terre, et par laquelle une femme enferme un homme, et un homme est enfermé dans les limites aussi étroites que le sein d'une femme. Quel est ce miracle? *Est-ce que l'homme,* dit Nicodème, *peut rentrer dans les entrailles de sa mère et naître une seconde fois*[1]?

9. Mais je me tourne vers cette conception et cet enfantement virginal, et parmi tant de prodiges qu'y trouve une étude attentive, j'y découvrirai cette nouveauté que le prophète m'a signalée. J'y trouve en effet la longueur raccourcie, la largeur rétrécie, la hauteur abaissée, et la profondeur nivelée. J'y trouve une lumière qui ne luit pas, une parole qui se tait, une eau qui a soif, et un pain affamé. Voyez : la puissance y est conduite, la sagesse instruite, la vertu soutenue. Un Dieu est allaité, lui qui nourrit les Anges; il pousse des vagissements, lui qui console les affligés. Voyez encore : la joie est triste, la confiance craint, le salut souffre, la vie meurt, la force est infirme; et ce qui n'est pas un moindre prodige, vous y voyez encore la tristesse qui réjouit, la crainte qui fortifie, la passion qui sauve, la mort qui rend la vie, l'infirmité qui transmet l'énergie. Qui maintenant ne trouvera pas ce que je chercherais? Parmi ces contrastes, ne reconnaîtrez-vous pas aisément la femme qui enferme un homme, en voyant Marie renfermer en son sein Jésus l'homme approuvé de Dieu? Oui Jésus était homme, non-seulement quand on l'appelait *un prophète, puissant en œuvres et en paroles*[2], mais même quand sa mère le réchauffait sur son cœur, ou le portait en son sein ; Jésus était homme avant sa naissance par sa sagesse et non par son âge, par les forces de son esprit et non par celles de son corps, par la perfection de ses sentiments et non par le développement de ses membres. Jésus n'eut pas moins de sagesse, ou plutôt Jésus était aussi plein de sagesse au moment de sa conception qu'à celui de sa naissance, dans le plus jeune âge que dans l'âge le plus avancé; enfermé dans les entrailles de sa mère, pleurant dans la crèche, devenu plus grand et interrogeant les Docteurs dans le Temple, enseignant le peuple, partout il fut également rempli de l'Esprit-Saint; et il n'y a eu aucun instant de sa vie où il n'ait possédé la même plénitude des grâces qui lui avaient été communiquée dans le sein de Marie, au moment de sa conception, sans augmentation ni diminution. Il fut parfait dès le commencement; dès le commencement il fut rempli de l'Esprit de sagesse et d'intelligence, de l'Esprit de conseil et de force, de l'Esprit de science et de piété, de l'Esprit [de crainte du Seigneur[1].

10. Mais afin que personne n'interprète mal ce que dit en un autre endroit l'Évangile : *Jésus croissait en sagesse, en âge et et en grâces devant Dieu et devant les hommes*[2], je dois vous faire observer, mes frères, que ceci ne doit point s'entendre selon la réalité, mais seulement selon les apparences. Car l'écrivain sacré ne veut pas dire que Jésus reçut un accroissement réel de qualités spirituelles qu'il n'avait pas, mais seulement qu'il paraissait les acquérir : et encore cet accroissement apparent était-il entièrement soumis à sa volonté. Il n'en est pas ainsi de l'homme : si vous profitez, ce n'est ni quand vous voulez, ni comme vous le voulez; mais les divers changements qui s'opèrent en vous se font à votre insu. Jésus, qui est le maître de la vie des hommes, dirigeait la sienne à son gré, et faisait paraître sa sagesse quand et à qui il voulait et autant qu'il le voulait. De même, quoiqu'il ait toujours été rempli de grâces aussi bien devant Dieu que devant les hommes, néanmoins, selon son bon plaisir, il les faisait éclater plus ou moins, selon qu'il convenait aux mérites, ou qu'il était expédient pour le salut de ceux avec lesquels il conversait. Enfin quoique le corps de Jésus ne soit parvenu qu'insensiblement à l'état de l'homme parfait, il en a cependant toujours eu la perfection. Pourquoi hésiterais-je à le considérer comme homme dans le sein de sa mère, quand là même je le trouve Dieu? Être homme, c'est moins qu'être Dieu.

11. Mais voyez si Isaïe ne nous montre pas, avec plus de clarté encore, cette nouveauté signalée par Jérémie, Isaïe qui nous a exposé plus haut les fleurs nouvelles sorties d'Aaron. *Voilà*, dit-il, *qu'une vierge concevra et enfantera un fils*. Vous trouvez ici la femme, c'est la Vierge. Et l'homme voulez-vous savoir qui il est? *Il s'appellera Emmanuel ou Dieu avec nous*[3]. Cette femme qui environne un homme,

[1] Jean, III, 4. — [2] Luc, XXIV, 19.

[1] Isaï., XI, 2-3. — [2] Luc, II, 52. — [3] Isaï., VII, 14.

c'est la Vierge qui conçoit un Dieu. Quelle belle harmonie entre les actions des saints et leurs paroles mystérieuses! Qu'il est saisissant ce seul miracle accompli au sujet de la Vierge et en elle, miracle précédé et promis par tant d'autres! L'esprit des prophètes est le même, et en diverses façons, sous différents signes, en différents temps, ils ont prévu et prédit la même chose sous la même inspiration. Ce qui a été montré à Moïse dans le feu du buisson, à Aaron dans la verge et sa fleur, à Gédéon dans la toison et la rosée, Salomon l'a clairement prédit dans la femme forte, et sans prix, Jérémie plus clairement dans la femme qui enferme l'homme, Isaïe très-clairement en parlant de la Vierge et de Dieu, et Gabriel enfin nous a présenté la Vierge en la saluant. Car c'est d'elle que l'Évangile vient de dire: *L'Ange Gabriel fut envoyé par Dieu à une Vierge fiancée à Joseph.*

12. *A une Vierge fiancée.* Pourquoi Marie fut-elle fiancée, puisqu'elle avait fait choix de la virginité, et qu'elle ne devait point être mariée? Qu'on ne dise pas que c'est ici un effet du hasard; car on ne doit point attribuer au hasard ce dont on peut donner une raison solide, une raison très-utile et très-nécessaire, une raison digne de l'invention divine. Je dirai donc ce que je pense, ou plutôt ce que les saints Pères ont pensé avant moi sur ce point. La raison pour laquelle le Seigneur a voulu que Marie fût fiancée à Joseph est la même que celle pour laquelle il a permis le doute de saint Thomas sur sa résurrection. C'était la coutume chez les Juifs de confier, aussitôt après les fiancailles, la future épouse au futur époux, jusqu'au temps des noces, pour qu'il fût le gardien de sa chasteté, et qu'il se gardassent l'un à l'autre une fidélité plus grande. Or, de même que saint Thomas, en doutant et en touchant, est devenu le plus généreux confesseur de la résurrection de Jésus-Christ; de même Joseph, étant fiancé à Marie, et en faisant, pendant tout le temps qu'elle fut confiée à sa vigilance, l'épreuve de la sainteté de sa conduite, est devenu le témoin le plus irréprochable de sa chasteté. Rien de plus admirable que ce rapport du doute de saint Thomas avec les fiançailles de Marie. Ils eussent pu tous les deux nous jeter dans une erreur de même nature, l'un sur la foi en Jésus-Christ, l'autre sur la virginité de sa Mère, ou au moins nous laisser sur ces vérités dans une dangereuse incertitude : mais heureusement il est arrivé tout le contraire; de manière que ce qui pouvait faire craindre le doute, n'a fait que produire une plus grande conviction. Car pour ce qui est de la résurrection du Sauveur, moi qui suis faible, j'en crois plutôt au témoignage de Thomas qui a douté et touché, qu'à celui de Pierre qui entend et qui croit : et pour ce qui concerne la pureté de Marie, j'en crois plus facilement son époux, qui en est le gardien, et qui la connaît par son expérience, qu'à Marie elle-même sur son seul témoignage. Dites-moi, je vous prie, quel est celui qui en la voyant grosse après ses fiançailles n'aurait pas assuré qu'elle avait perdu sa virginité par un crime? Or, comme il était indécent que l'on dit de pareilles choses de la Mère du Seigneur, il fut plus tolérable et selon l'honnêteté que l'on dît, pour un temps, que le Christ était né d'un légitime mariage, et non du fruit de la fornication.

13. Mais, dira-t-on peut-être : Dieu ne pouvait-il, par quelque signe évident, faire connaître la vérité, et mettre ainsi la naissance de son Fils et la virginité de sa Mère hors de tout soupçon? Il le pouvait, sans doute; mais les Démons n'auraient pu ignorer ce qu'on aurait manifesté aux hommes; et il était nécessaire que ce grand secret des divins conseils fût caché à l'enfer. Ce n'est pas que Dieu eût eu lieu de craindre les obstacles que le Démon aurait apportés à l'accomplissement de ses desseins, s'il eût agi ouvertement; mais de même que pour la beauté de l'ordre, il ne fait pas seulement éclater sa puissance dans ses moindres ouvrages, il y montre encore sa profonde sagesse, en observant en tout ce qu'il fait les temps et les circonstances propres et convenables; de même, dans le grand et magnifique ouvrage de notre rédemption, il n'a pas seulement montré sa puissance; il a encore fait voir la profondeur de sa sagesse et de sa prudence. Car, quoiqu'il eût pu, pour réconcilier l'homme avec lui, prendre une toute autre voie, cependant, il a préféré celle par laquelle il était déchu de son innocence. C'est-à-dire, que, comme le diable avait d'abord séduit la femme, et séduit l'homme par la femme, il convenait qu'il fût lui-même trompé par une femme vierge, et ensuite terrassé par un homme dans la personne de Jésus-Christ, afin qu'insultant ainsi à sa fraude et à sa malice par une pieuse industrie, et anéantissant sa puissance par la vertu du Sauveur, cet esprit séducteur fût forcé de reconnaître sa force et sa prudence. C'est ainsi, qu'il convenait que la Sagesse incarnée devînt victorieuse de la malice de l'enfer, non-seulement pour parvenir à ses fins avec force, mais encore pour disposer tout avec dou-

ceur[1]. Car sa puissance s'étend d'une extrémité à l'autre, c'est-à-dire, depuis le plus haut des cieux, jusqu'au plus profond des enfers. *Si je monte au ciel*, dit le prophète, *vous y êtes; si je descends aux enfers, je vous y trouve*[2]; et partout vous régnez avec empire, soit que vous renversiez du plus haut des cieux le superbe, soit que vous dépouilliez l'avare dans le fond des abîmes. Il était donc convenable qu'il disposât pareillement avec douceur les choses du ciel et de la terre, et qu'il nous confirmât dans la paix, en se contentant de mépriser l'ennemi inquiet et envieux de notre bonheur. Ce fut donc pour le terrasser plus efficacement, qu'il nous laissa l'exemple si nécessaire de son humilité et de sa douceur, afin que, par ce tempérament admirable de sa sagesse, il parut doux à ses sujets et terrible à ses ennemis. Que nous eût-il servi, en effet, que le Diable eût été vaincu par le Seigneur, si nous étions restés superbes? C'était donc une nécessité que Marie fût fiancée à Joseph, tant pour dérober à l'esprit immonde le sacré mystère de notre rédemption, que pour prouver la virginité de Marie par le témoignage de son époux, et pour épargner la pudeur et conserver la réputation de cette Vierge sainte. Quoi de plus sage, quoi de plus digne de la divine providence! Par ce seul conseil des secrets éternels, Marie a un témoin sûr de sa pureté, l'œuvre du Seigneur est à l'abri de tous les traits envenimés de l'ennemi, et l'honneur de la mère de Dieu demeure dans toute son intégrité. Sinon comment le juste eût-il épargné l'adultère? Car il est écrit : *Joseph son époux étant juste et ne voulant pas la diffamer, résolut de la quitter secrètement*[3]. C'est bien dit : comme il était juste il ne la voulut pas diffamer; car de même qu'il n'eût pas été juste si, l'ayant reconnue coupable, il lui eût donné son consentement, ainsi il eût aussi manqué d'équité s'il l'eût condamnée l'ayant trouvée innocente. Étant donc juste, et ne voulant pas la diffamer il résolut de la renvoyer secrètement.

14. Pourquoi voulut-il la renvoyer? Écoutez ici non mon sentiment, mais le sentiment des Pères. La raison pour laquelle Joseph voulut renvoyer Marie, fut la même que celle pour laquelle Pierre repoussait le Seigneur qui s'approchait de lui en lui disant : *Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur* [4]. Ce fut pour la raison qui portait le Centenier à refuser que le Sauveur descendît dans sa maison, lorsqu'il lui dit : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez chez moi* [1]. De même Joseph, s'estimant indigne et pécheur, disait en lui-même, qu'il ne lui appartenait pas d'habiter familièrement avec celle qui était si singulièrement favorisée de Dieu, et dont l'éminente dignité le remplissait de frayeur. Tout semblait lui prouver, et il ne pouvait le voir sans être saisi d'étonnement, que le fruit conçu dans le sein de Marie était la divinité ; et parce qu'il ne pouvait pénétrer la profondeur de ce mystère, il voulait la renvoyer secrètement. La grande puissance de Jésus fit trembler Pierre; le Centenier fut effrayé à la seule pensée de la Majesté du Sauveur ; et Joseph, comme un homme faible, fut dans l'épouvante, en considérant la nouveauté du miracle et la profondeur du mystère qui s'opérait en Marie, et pour cela il voulait l'éloigner secrètement de lui. Vous êtes peut-être surpris que Joseph se regarde comme indigne de la compagnie de cette Vierge miraculeusement féconde? Et ne savez-vous pas qu'Élisabeth elle-même ne put soutenir sa présence, sans être saisie de respect et de crainte? car elle dit : *Et d'où me vient un si grand honneur, que la Mère du Seigneur s'abaisse jusqu'à me venir visiter* [2]? Et Joseph voulait pour la même raison se séparer de Marie. Mais pourquoi voulait-il le faire en secret, et non ouvertement? De peur qu'on ne cherchât la cause de son divorce, et qu'on en exigeât la raison. Qu'aurait, en effet, répondu cet homme juste, à un peuple entêté, sans foi, et toujours prêt à contredire? S'il eût fait connaître sa manière de penser, ce que son expérience lui avait appris de la pureté de Marie, les Juifs incrédules et cruels ne se seraient-ils pas moqués de lui et ne l'auraient-ils pas lapidé? Et comment auraient-ils cru à la Vérité silencieuse dans le sein de Marie, eux qui, peu de temps après, la méprisèrent, lorsqu'elle se faisait entendre dans le Temple? Quel traitement auraient-ils fait à Jésus caché, eux qui n'ont pas craint de porter sur lui leurs mains sacrilèges, lorsqu'il opérait des miracles en leur faveur! C'est donc avec raison que Joseph, cet homme juste, pour ne point être exposé à mentir, ou pour ne point diffamer son épouse innocente, voulut la renvoyer secrètement.

15. Si cependant quelqu'un pense différemment, et soutient que Joseph a douté comme un homme; mais que, parce qu'il était juste, il ne voulut point habiter avec celle qu'il soupçonnait, et cependant qu'à cause de sa piété, ne voulant pas la dénoncer, il a voulu la renvoyer en secret; je réponds en deux mots, que

[1] Sages, VIII, 1. — [2] Ps. CXXXVIII, 8. — [3] Math., I, 9. — [4] Luc, V, 8.

[1] Math., VIII, 8. — [2] Luc, I, 43.

ce doute de Joseph a été comme nécessaire, puisqu'il a mérité d'être levé par la parole de Dieu; car il est écrit : *Pendant que Joseph pensait* à se retirer, l'*ange du Seigneur lui apparut en songe, et lui dit : Joseph, fils de David, ne craignez point de prendre Marie pour votre épouse, car ce qui est né en elle, est le fruit du Saint-Esprit* [1]. Voilà donc pourquoi Marie fut fiancée à Joseph, ou plutôt, selon l'expression de l'Évangile, *à un homme appelé Joseph.* Il le nomme un homme, non parce qu'il était son mari, mais parce qu'il était un homme vertueux, ou plutôt parce que, selon un autre Évangéliste, il ne fut pas simplement appelé un homme, mais son homme et son époux, et cela avec raison, puisqu'il devait être regardé comme tel. Il fut appelé le père du Sauveur, quoiqu'il ne le fût pas ; mais il a mérité d'en porter le nom, pour qu'on crût effectivement qu'il l'était, selon cette parole de l'Écriture : *Jésus était parvenu à l'âge de trente ans, et était regardé comme le fils de Joseph* [2]. Joseph ne fut donc ni l'époux de la Mère, ni le père du Fils, quoique, nous l'avons déjà dit, par une disposition sage et nécessaire, il en eût, pour un temps, porté le nom, et qu'on ait cru qu'il l'était véritablement.

16. Concluez cependant, de ces deux titres dont il a été honoré de Dieu, concluez de son propre nom (qui s'interprète accroissement), quel homme a été ce Joseph. Souvenez-vous en même temps de ce grand Patriarche qui fut autrefois vendu en Égypte [3], et sachez que non-seulement il a été l'héritier de son nom, mais de sa chasteté, de son innocence, et des grâces particulières dont le Seigneur l'avait favorisé. Car de même que le saint Patriarche, vendu par l'envie de ses frères, et conduit en Égypte, fut la figure de Jésus-Christ, vendu et trahi par Judas : Joseph porta le Sauveur en Égypte pour le soustraire à la jalousie d'Hérode[4]. Celui-là, fidèle à son maître, refusa de consentir à l'infâme passion de son épouse [5] : celui-ci, ami de la continence, conserva intacte la virginité de sa Maitresse, la Mère de son Dieu, que le Seigneur lui avait fait connaître. Celui-là reçut du Ciel l'intelligence des mystères et des songes [6] : celui-ci eut la connaissance des célestes Mystères, et eut même la gloire d'y participer [7]. Celui-là pourvut à la subsistance de tout un peuple [8], en lui conservant une grande abondance de grains : celui-ci fut constitué le gardien du Pain vivant destiné à être sa propre nourriture et celle du monde entier. Non, il n'y a aucun doute que Joseph n'ait été un homme bon et fidèle, puisqu'il a mérité d'être fiancé à la mère du Sauveur. Homme prudent et fidèle serviteur que le Seigneur a constitué sur sa famille pour être la consolation de sa Mère, le nourricier de son humanité, le très-fidèle coadjuteur de ses desseins sur la terre. Ajoutez à tant de titres, qu'il était de la maison de David. O que par la noblesse de ses sentiments, plus encore que par celle de son extraction, il méritait bien d'être issu de la maison de David, de tirer son origine du sang Royal! Oui, il était vrai fils de David, et ne dégénérait en rien de son père. Vrai fils de David, non-seulement par le sang, mais par sa foi, sa sainteté, sa dévotion; que le Seigneur trouva, comme David, un homme selon son cœur ; à qui il confia sans crainte les plus grands secrets de son cœur ; à qui il découvrit, comme à un autre David, les desseins les plus cachés et les plus impénétrables de sa Sagesse ; à qui il donna l'intelligence d'un mystère caché et inconnu à tout ce qu'il y avait sur la terre de plus sage et de plus puissant ; à qui, enfin, il accorda de voir ce que grand nombre de rois et de prophètes ont désiré voir et n'ont point vu ; à qui il donna d'entendre Celui que beaucoup ont désiré d'entendre et n'ont point entendu ; mais non-seulement de le voir et de l'entendre : il eut de plus la consolation de le porter dans ses bras, de le conduire, de l'embrasser, de le baiser, de le nourrir, de le garder. Mais Joseph ne descendait pas seul de la maison de David ; Marie en descendait aussi, car elle n'eut point sans cela été fiancée à un homme de la maison de David. Ils étaient donc tous deux de la maison de David : avec cette différence, que Marie fut celle en qui s'accomplit la promesse que le Seigneur avait faite avec serment à ce grand roi, au lieu que Joseph n'y eut d'autre part que d'en être le confident et le témoin.

17. Voici la fin du verset : *Et le nom de la Vierge était Marie.* Disons quelques mots sur ce nom qui s'interprète Étoile de la mer, et qui par conséquent convient merveilleusement à la Vierge Mère. On a raison de la comparer à un astre, car de même que l'astre envoie ses rayons sans altération de sa lumière, ainsi la Vierge enfante sans blesser sa pureté. Le rayon n'amoindrit pas l'éclat de l'astre, et le fils de la Vierge n'ôte rien à l'intégrité de sa mère. Elle est cette noble étoile levée sur Jacob et dont la splendeur illumine l'univers entier, brille dans les cieux et pénètre jusqu'aux abîmes. Elle luit sur la terre, elle échauffe les cœurs

[1] Math., v, 20. — [2] Luc., iii, 23. — [3] Gen. xxxvii, 27. — [4] Math., ii, 14. — [5] Gen., xxxix, 12. — [6] Gen., xl, 41. — [7] Math., i, 20. — [8] Gen., xl, 41.

plus que les corps, elle mûrit les vertus, elle consume les vices. Elle est, dis-je, une belle et magnifique étoile, apparaissant au-dessus de cette mer vaste et spacieuse; elle brille par ses mérites, elle éclaire par ses exemples. O vous, qui que vous soyez, qui vous sentez ici-bas ballotté au milieu des orages et des tempêtes, et non placé sur une terre ferme, ne détournez pas vos yeux de la lumière de cet astre si vous ne voulez pas être submergé. Si le vent des tentations se lève, si les rochers des tribulations se dressent, regardez l'étoile et invoquez Marie. Si vous êtes secoué par les flots de l'orgueil, de l'ambition, de la médisance, de la jalousie, regardez l'étoile, invoquez Marie. La colère, l'avarice, les séductions de la chair secouent la frêle barque de votre âme: regardez Marie. Vous êtes troublé de la grandeur de vos crimes, humilié sous les hontes de votre conscience, effrayé des sévérités du jugement, vous commencez à tournoyer sur le gouffre de la tristesse et du désespoir: pensez à Marie dans vos périls, vos angoisses, vos incertitudes; pensez à Marie, invoquez Marie. Que son nom ne quitte pas vos lèvres, ni son souvenir votre cœur, et afin d'obtenir l'appui de sa prière, ne délaissez pas les exemples de sa vie. En la suivant vous ne vous égarez pas ; en la priant vous n'avez pas sujet de désespérer ; vous n'errez pas en pensant à elle. Si elle vous tient vous ne tombez pas ; ne craignez pas si elle vous protége ; sous sa conduite, ne redoutez pas la fatigue ; et sa protection vous conduira au terme, et vous éprouverez en vous-mêmes avec quelle vérité il a été dit: *Le nom de la Vierge était Marie.* Mais il faut nous reposer un instant, et ne pas contempler seulement en passant cette éclatante lumière, car, pour employer les paroles de l'apôtre, *Il est bon d'être ici*, et il est doux de contempler en silence ce qu'un discours laborieux ne suffit pas à expliquer. La vue pieuse de cet astre qui scintille sur nos têtes, nous donnera une ferveur nouvelle pour les entretiens suivants.

HOMÉLIE III.

—

Sur Saint Luc, chap. I. V, 28-32.

1. Volontiers, à l'occasion, j'emprunte les paroles des saints, comme des vases dont la beauté rend plus agréable au lecteur ce que j'y sers. Donc pour commencer par les expressions du prophète, *Malheur à moi, non parce que je me suis tû*, comme lui, mais parce que j'ai parlé, *moi dont les lèvres sont souillées*[1]. Que de choses vaines, fausses, honteuses sont sorties, il m'en souvient, de ces lèvres impures qui osent aujourd'hui redire les paroles du Ciel! Ah! je tremble de mériter ce reproche : *Pourquoi racontes-tu mes justices, et as-tu ma loi sur tes lèvres*[2]? Plût à Dieu que de l'autel céleste, non pas un charbon seulement, mais un globe de feu vînt consumer la rouille abondante et vieillie de ma bouche, afin que je sois moins indigne d'expliquer le doux et chaste entretien de l'ange et de la Vierge! L'évangéliste dit donc : *L'ange étant venu vers elle*, c'est-à-dire vers Marie, lui dit : *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous*[2]. Où vint-il à elle? Je crois que ce fût dans le secret de sa chaste chambre, où, peut-être, la porte fermée, Marie priait le Père qui voit dans le secret. Les anges ont coutume en effet d'assister ceux qui prient et de mettre leur joie en ceux qu'ils voient lever, dans la prière, des mains pures, ils aiment à offrir à Dieu l'holocauste de la sainte dévotion qui s'élève à Dieu en odeur de suavité. Combien les prières de Marie ont plu à Dieu! L'ange nous l'indique, lui qui, venu vers elle, la salue d'abord. Il fut aisé à l'ange de pénétrer dans la chambre fermée de la Vierge, lui dont la substance est naturellement douée d'une subtilité telle que les plus puissantes barrières ne sauraient en arrêter le passage. Les murs n'arrêtent pas ces esprits angéliques. Toutes les

[1] Isaï., VI, 5. — [2] Ps. XLIX, 16.

[1] Math., XVII, 4. — [2] Luc, I, 28.

choses visibles, tous les corps si solides et si denses qu'ils soient sont pénétrables pour eux. Il n'est donc pas besoin de soupçonner que l'ange ait trouvé ouverte la porte de Marie, résolue à fuir les hommes et à éviter leurs entretiens, qui troubleraient le silence de sa prière, ou seraient une tentation pour sa pureté. A ce moment la Vierge très-prudente avait donc fermé sa demeure aux hommes, non pas aux anges; si l'ange a pu pénétrer jusqu'à elle, les hommes n'avaient pas le même accès.

2. Arrivé auprès d'elle l'ange lui dit : *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.* Nous lisons, dans les Actes qu'Étienne était aussi plein de grâce[1], que les Apôtres étaient remplis de l'Esprit-Saint[2]. Mais quelle différence d'avec Marie! Dans le premier n'a pas résidé corporellement, comme en elle, la plénitude de la Divinité; les seconds, n'ont pas, à son exemple, conçu par l'opération de l'Esprit-Saint. *Je vous salue pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.* Quel miracle qu'elle soit remplie de grâce celle avec qui le Seigneur est! Ce qui est plus étonnant, c'est que Celui qui a député l'ange à la Vierge, soit trouvé par l'ange avec la Vierge. Dieu a-t-il été plus rapide que l'ange, et a-t-il devancé sur la terre son messager agile? Rien de surprenant en cela, car pendant que le Roi était en son repos, le nard de la Vierge a donné son parfum, la fumée de ses aromates est montée en présence de sa gloire, et a trouvé grâce aux yeux de Dieu, et ceux qui l'environnaient s'écriaient : *Quelle est celle-ci qui s'élève du désert comme une fumée légère d'aromate, de myrrhe et d'encens*[3]? Aussitôt sortant de sa sainte demeure, le Roi s'est élancé comme un géant, et il a accouru; et bien que parti des extrémités du ciel[4], l'excès de ses désirs lui a donné des ailes, et il a devancé son messager chez la Vierge qu'il avait aimée, choisie, et dont il avait désiré la beauté. L'Église l'a vu venir de loin et, dans sa joie et son transport, elle s'est écriée : *Le voilà! Il vient en bondissant dans les montagnes; il franchit les collines*[5].

3. C'est à bon droit que le Roi a désiré la beauté de la Vierge. Car elle avait fidèlement exécuté les avertissements anticipés de David son père quand il disait : *Écoute ma fille, et vois; incline ton oreille et oublie ton peuple et la maison de ton père; et si tu fais cela, le Roi désirera ta beauté.* Elle a écouté[6], elle a vu, non à la manière de ceux qui écoutent sans entendre, et voient sans comprendre; elle a entendu et cru; elle a vu et compris. Elle a incliné son oreille à l'obéissance, son cœur à la discipline; elle a oublié son peuple et la maison de son Père, car elle n'a pas connu le souci d'accroître ce peuple en se créant une postérité, ni de laisser un héritier à la maison paternelle. Tous les honneurs que ce peuple lui offrait, tous les biens terrestres de la maison natale, elle les a estimés de la boue, afin de gagner le Christ. Elle n'a pas été trompée par l'intention en revendiquant le Christ pour son Fils, et elle n'a point violé sa résolution de garder la chasteté. Elle est donc vraiment pleine de grâce, elle qui a possédé la grâce de la virginité, et acquis par surcroît la gloire de la fécondité.

4. *Je vous salue, pleine de grâce*, dit Gabriel, *le Seigneur est avec vous.* Il ne dit pas le Seigneur est en vous, mais *il est avec vous.* Dieu qui est également tout entier partout, par la simplicité de son essence, réside cependant dans les créatures raisonnables d'une autre façon que dans les autres, et son influence agit dans celles de ces créatures qui sont bonnes autrement que dans les mauvaises. Il est dans les êtres privés de raison, mais il ne peut être compris par elles. Les êtres raisonnables le saisissent par la connaissance; les bons seuls ont le privilége de l'atteindre par l'amour. Il réside donc dans les bons seuls de manière à être aussi avec eux par l'accord de la volonté. En soumettant leur volonté à la justice, de façon que Dieu peut, sans indignité, vouloir ce qu'ils veulent, ils ne s'écartent pas du vouloir divin, et ils se trouvent unis à Dieu par un lien spécial. C'est ainsi que Dieu est avec tous les saints, et plus spécialement avec Marie, puisqu'il lui a été uni, non-seulement par la volonté, mais par la chair, en sorte que, de sa substance et de celle de la Vierge, il a fait un seul Christ, ou, pour mieux dire, il est devenu un seul Christ. Encore que ce Christ ne vienne ni tout entier de Dieu, ni tout entier de Marie, il appartient tout entier à Dieu et tout entier à Marie; il n'y a pas deux fils, il n'y en a qu'un qui l'est en même temps de Dieu et de la Vierge. L'ange dit donc : *Je vous salue pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.* Ce n'est pas uniquement le Seigneur Fils qui est avec vous, lui que vous revêtez de votre chair, c'est le Seigneur Esprit-Saint par qui vous concevez, et le Seigneur Père qui a engendré celui que vous recevez en vos entrailles. Oui, le Père est avec vous et vous donne son Fils pour devenir le vôtre. Le Fils est avec vous, et pour réaliser en vous un admirable mystère, il s'ouvre en vous un merveilleux sanctuaire, sans blesser la fleur de

[1] Act., VI, 5. — [2] Id., II, 4. — [3] Cantiq., III, 6. — [4] Ps. XVIII, 6-7. — [5] Cantiq., II, 7. — [6] Ps. XLIV, 11-12.

votre virginité. L'Esprit-Saint est avec vous et avec le Père et le Fils, et sanctifie votre sein. Le Seigneur est donc vraiment avec vous.

5. *Vous êtes bénie entre toutes les femmes.* Il convient d'ajouter les autres paroles ajoutées à celles-ci par Élisabeth même : *Béni est le fruit de vos entrailles* [1]. Ce n'est pas parce que vous êtes bénie que ce fruit est béni, mais parce qu'il vous a lui-même prévenue de ses bénédictions que vous êtes bénie. Oui, ce fruit est véritablement béni, dans lequel toutes les nations ont été bénies, et de la plénitude duquel vous avez été faite participante entre les autres, quoique différemment des autres. Et voilà pourquoi vous êtes bénie entre les femmes : et lui n'est point béni entre les hommes, ni entre les anges; mais, selon l'expression de l'apôtre, *il est Dieu, béni par-dessus toutes choses avant tous les siècles* [2]. La bénédiction peut convenir à tout ce qui est créé; on peut dire : Béni l'homme, béni le pain, bénie la femme, bénie la terre; mais il n'y a que le fruit de votre sein, ô Marie, qui mérite ce titre par-dessus toute chose, parce qu'il est le seul *béni avant tous les siècles.*

6. *Il est donc béni le fruit de votre ventre.* Béni dans son odeur, béni dans sa saveur, béni dans sa forme extérieure. C'était sans doute la suavité de ce fruit odorant que sentait celui qui disait : *Voilà que l'odeur de mon fils est comme celle d'un champ parvenu à sa maturité, sur lequel le Seigneur a répandu ses bénédictions* [3]. Comment celui qui est béni de Dieu ne le serait-il pas véritablement? Celui-là sans doute avait goûté de ce fruit délicieux, qui disait, dans sa plénitude : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux* [4] *!* et dans un un autre endroit : *Que de douceurs abondantes vous avez cachées, ô mon Dieu, pour ceux qui vous craignent* [5]! ou, selon un autre : *Si toutefois vous avez goûté combien le Seigneur est doux* [6]. Et ce bienheureux fruit, nous invitant lui-même à nous nourrir de sa substance, nous dit : *Celui qui me mangera aura encore faim; celui qui me boira aura encore soif* [7]. Sans doute qu'il nous disait ceci parce que celui qui en aurait une fois goûté, sentirait son appétit excité par la douceur et la suavité de son goût. O le bon fruit, qui est la nourriture et le breuvage des âmes qui ont faim et soif de la justice! Je viens de vous parler de son odeur et de son goût, parlons maintenant de sa beauté. Si le fruit qui nous donna la mort ne fut pas seulement bon à manger, mais encore *beau à voir* [1], combien, à plus forte raison, ne doit pas renfermer de beauté ce fruit de vie, *que les anges*, selon l'expression des Livres saints, *ne peuvent se lasser de contempler* [2] *!* C'est sans doute parce que le prophète contemplait cette beauté en esprit désirant la voir des yeux du corps, qu'il disait : *Elle vient de Sion* [3]. Et pour vous faire mieux comprendre l'estime qu'il en faisait, rappelez-vous ce qu'il dit dans les Psaumes : *Sa forme est belle par-dessus celle de tous les enfants des hommes; la grâce est répandue sur ses lèvres, et c'est pour cela que Dieu l'a béni de toute éternité* [4].

7. *Béni soit donc le fruit de vos entrailles* que Dieu a béni lui-même avant tous les siècles et par la bénédiction duquel vous êtes bénie entre toutes les femmes! Car un mauvais arbre ne peut produire de bon fruit. *Vous êtes bénie*, dis-je, *entre toutes les femmes*, et vous avez échappé à cette malédiction universelle : *Tu engendreras des enfants dans la tristesse* [5], et aussi à cette autre : *Maudite la stérile en Israël* [6]. Vous avez obtenue cette bénédiction réservée de n'être point stérile, et d'enfanter sans douleur. Cruelle nécessité, joug pesant sur toutes les filles d'Ève! Si elles enfantent, c'est dans la torture, si elles n'enfantent pas, c'est pour elles un opprobre. Les douleurs leur font craindre d'être mères, et la malédiction attachée à la stérilité, de ne l'être pas. Que ferez-vous, ô Vierge, qui entendez et qui lisez ces choses? Si vous enfantez, il faut souffrir; si vous demeurez stérile, vous serez méprisée. Que choisirez-vous, Vierge prudente? Je ne vois, dit-elle, qu'angoisses de côté et d'autre; il vaut cependant mieux pour moi d'être soumise à la malédiction, et demeurer vierge, que de concevoir par la voie de la concupiscence, pour enfanter ensuite dans les douleurs. En prenant ce parti, à la vérité, j'encours la malédiction, mais j'évite le péché; en prenant l'autre, au contraire, je m'expose au péché, et je ne puis éviter les souffrances. Et qu'est-ce après tout, que cette malédiction? qu'une idée désavantageuse des hommes, qui ne consiste que dans le mépris que l'on fait d'une femme stérile, comme d'un membre inutile et infructueux dans la société; et encore cette malédiction n'a lieu que chez le peuple d'Israël? Je m'inquiète peu de déplaire aux hommes, pourvu que je puisse présenter au Christ une vierge chaste et sans souillure. O Vierge prudente! Vierge dé-

[1] Luc, I, 42. — [2] Rom., IX, 5. — [3] Gen., XXVII, 27. — [4] Ps. XXIII, 9. — [5] Id., XXX, 20. — [6] I Pierre, II, 3. — [7] Ecclé., XXIV, 29.

[1] Gen., III, 6. — [2] I Pierre, I, 2. — [3] Ps. XLIX, 2. — [4] Id., XLIV, 3. — [5] Gen., III, 16. — [6] Exod., XXIII, 26 et Deutér., VII, 14.

vote! qui vous a appris que la virginité était agréable à Dieu? Quelle est la loi, quel est le code, quelle est la page de l'Ancien-Testament qui ordonne, ou qui conseille, ou qui exhorte seulement à vivre d'une vie spirituelle dans un corps de chair? de mener sur la terre la vie des Anges? Où avez-vous lu, Vierge bienheureuse, *que la sagesse de la chair n'enfante que la mort*[1]*; qu'il ne faut point flatter sa chair) en satisfaisant ses désirs*[2]? Où avez-vous lu que les vierges *chantent un cantique, nouveau qu'elles seules peuvent chanter, et qu'elles suivent l'Agneau partout où il va*[3]? Où avez-vous lu les louanges que la Vérité donne à ceux qui *ont renoncé pour toujours aux plaisirs de la chair pour le Royaume de Dieu*[4]? Où aviez-vous lu ces paroles de l'apôtre : *Marchant dans la chair, nous ne vivons point selon la chair*[5]? et ces autres : *Celui qui unit sa fille par le mariage fait une bonne action; et celui qui ne la marie pas, en fait une meilleure?* Aviez-vous entendu ce même apôtre vous dire : *Je veux que vous soyez tous comme moi; il est bon à l'homme de demeurer ainsi, selon le conseil que j'en ai donné, car quoique je n'aie point de précepte touchant la virginité, je ne laisse cependant pas de la conseiller*[6]? Mais vous ignoriez tout cela; vous n'aviez ni précepte, ni conseil, ni même d'exemple qui pussent vous porter à embrasser la virginité. L'onction divine seule vous enseignait. Le Verbe de Dieu, toujours fort et efficace, a été seul votre maître, et le Fils a instruit sa Mère, avant que de s'être revêtu dans son sein de sa chair mortelle. Vous vous dévouez donc à Jésus-Christ pour demeurer vierge, et vous ne savez pas que vous devez lui être présentée pour Mère. Vous choisissez d'être méprisée en Israël, vous embrassez l'opprobre de la stérilité, pour plaire à Celui que vous avez choisi en partage, et la malédiction se change pour vous en bénédiction, et la fécondité sera la récompense de votre stérilité.

8. O Vierge! ouvrez votre sein et préparez-le. Le Tout-Puissant va faire en vous de grandes choses, et de si grandes, que, si le peuple d'Israël vous frappe de ses malédictions, toutes les nations de l'univers vous appelleront Bienheureuse dans toutes les générations. Ne craignez rien, Vierge prudente, votre fécondité ne blessera en rien votre intégrité. Vous concevrez, mais sans péché. Vous serez enceinte, sans souffrir les inconvénients de la grossesse. Vous enfanterez, mais ce sera sans douleurs. Vous ne connaîtrez pas d'homme, et vous mettrez un Fils au monde, et quel Fils? Vous serez la Mère de Celui dont Dieu est le Père; le Fils de la charité paternelle sera la récompense de votre chasteté. Votre sein virginal produira la Sagesse du Père. Enfin vous enfanterez un Dieu, que vous concevrez de Dieu même. Loin de vous toute crainte, Vierge féconde et Mère intacte, car vous ne serez plus un objet d'opprobre en Israël; on ne vous comptera plus au nombre des femmes stériles, et si ce peuple charnel vous maudit encore, ce ne sera point à cause de votre stérilité, mais par l'envie qu'il portera à votre fécondité. Souvenez-vous que le Christ, qui au ciel vous a bénie pour sa Mère, a porté la malédiction de la Croix. Ah! qu'avec raison l'ange vous bénit sur la terre, et toutes les générations vous proclament bienheureuse. Soyez donc bénie entre toutes les femmes et béni soit à jamais le fruit de vos entrailles!

9. *Marie ayant entendu cela fut troublée, et elle pensait quelle était cette salutation.* Les vierges vraiment dignes de ce nom sont timides, jamais rassurées ; et pour se mettre en garde contre les occasions qui éveillent leurs craintes, elles tremblent même loin du péril, sachant qu'elles portent un précieux trésor dans des vases d'argile, et que c'est une tâche délicate de mener une vie angélique parmi les hommes, de converser sur terre à la façon des esprits célestes, et de garder dans la chair un régime surhumain. Aussi, en tout ce qui est nouveau et subit, elles soupçonnent des embûches et des machinations dirigées contre elles. Voilà pourquoi Marie est troublée à la voix de l'ange; mais c'est un trouble dont elle est maîtresse. *Je suis troublé*, est-il écrit, et *j'ai gardé le silence*; mais *j'ai médité tes années éternelles et je les ai eues en ma pensée*[1]. Ainsi Marie en son trouble s'est tue, et elle se demandait ce qu'était cette salutation. Son trouble venait de sa pudeur virginale, sa présence d'esprit de sa force, son silence et ses réflexions de la prudence. *Elle pensait qu'elle était cette salutation.* Vierge prudente, elle savait que souvent l'ange de Satan se transfigure en ange de lumière, et dans sa simplicité et, son humilité, elle n'attendait pas de l'ange un pareil message, aussi se demandait-elle ce que signifiait ce salut.

10. Alors l'Ange regardant la Vierge et devinant facilement les pensées qui l'occupaient, la console, la rassure, et l'appelant familièrement par son nom, l'exhorte à mettre toute crainte de côté : *Ne craignez pas, o Marie, car*

[1] Rom., VIII, 6.— [2] Id., XIII, 14. — [3] Apoc., XIV, 4. — [4] Matth., XIX, 12. — [5] II Cor., X, 3. — [6] I Cor., VII, 38, 7, 40, 25.

[1] Ps. LXXVI, 5, 6.

vous avez trouvé grâce devant Dieu. Ici point de ruse ni de tromperie. Ne soupçonnez ni piéges ni embûches. Je suis un esprit et non un homme, un ange de Dieu et non un envoyé de satan. *Ne craignez pas, ô Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu.* Si vous saviez combien votre humilité plait à Dieu, et quelle dignité il vous réserve, vous ne vous jugeriez pas indigne des entretiens d'un ange ni de ses hommages. Comment ne mériteriez-vous pas les faveurs des anges, vous qui avez trouvé grâce auprès de Dieu? Vous avez trouvé ce que vous cherchiez, ce qu'avant vous personne n'a pu rencontrer. Vous avez obtenu grâce devant Dieu. Et quelle grâce? La paix entre Dieu et l'homme, la ruine de la mort, la réparation de la vie. Voilà la grâce que vous avez trouvée devant Dieu, et en voici la preuve : *Voilà que vous concevrez et que vous mettrez un fils au monde, et vous l'appellerez Jésus.* Vierge prudente, que le nom du fils qui vous est promis vous fasse comprendre la grandeur de la grâce spéciale qui vous est donnée. *Vous l'appellerez Jésus.* L'Évangéliste donne la raison de ce nom dans cette interprétation de l'ange : *car il sauvera son peuple du péché* [1].

11. Je lis dans les Écritures que deux Jésus ont précédé le nôtre et en sont l'image, et tous deux ont gouverné le peuple. L'un l'a ramené de Babylone [2], et l'autre l'a introduit dans la terre promise [3]. Tous les deux défendaient contre l'ennemi ceux qu'ils gouvernaient; mais les sauvaient-ils de leurs péchés? Pour notre Jésus il sauve son peuple et l'introduit dans la terre des vivants. *Il sauvera son peuple de ses péchés.* Quel est donc celui-ci qui remet les péchés? Ah! daigne le Seigneur Jésus m'admettre, moi, pécheur, au sein de son peuple et m'affranchir des liens de mes péchés. Heureux le peuple dont le Dieu est ce Jésus qui le délivrera de ses péchés! Mais hélas! je crains bien que beaucoup ne prétendent appartenir à ce peuple sans que Jésus les reconnaisse pour siens; je crains qu'à beaucoup qui paraissent des plus religieux, il ne dise : *Ce peuple m'honore des lèvres; mais son cœur est loin de moi* [4]; car le Seigneur Jésus connaît ceux qui lui appartiennent [5], ceux qu'il a élus dès le principe. *Pourquoi,* dit-il, *m'appelez-vous Seigneur! Seigneur! et ne faites-vous pas ce que je dis* [6]? Voulez-vous savoir si vous êtes de son peuple, ou plutôt voulez-vous en être? Faites ce que Jésus vous dit et il vous regardera comme membre de son peuple. Faites ce qu'il ordonne dans l'Évangile, dans la loi et les prophètes, ainsi que par ses ministres qui sont ceux de l'Église. Obéissez à ses vicaires préposés à votre direction, non-seulement s'ils sont bons et modestes, mais même s'ils sont durs; apprenez de Jésus même qu'il est doux et humble de cœur, et vous serez de l'heureux peuple, qu'il a pris pour héritage, vous serez de ce peuple digne d'éloges béni par le Seigneur en ces termes : *Tu es l'ouvrage de mes mains, tu es mon héritage, Israël* [1]. Et pour que vous n'alliez pas imiter Israël selon la chair, il rend à l'autre ce témoignage : *Le peuple que je ne connaissais pas m'a servi, et il m'a obéi en m'entendant* [2].

12. Mais écoutons le sentiment de l'Ange sur Celui à qui il donne ce nom, avant même sa conception : *Il sera grand,* dit-il, *et appelé le Fils du Très-Haut.* Oui, grand, puisqu'il méritera le nom de Fils du Très-Haut. Comment ne le serait-il pas, lui dont la *grandeur n'aura pas de fin* [3]? *Et qui donc est grand comme notre Dieu?* Oui, encore une fois, il est grand, aussi grand que le Très-Haut, puisqu'il est aussi le Très-Haut. Le Fils du Très-Haut peut sans injustice se dire son égal [4]. L'injuste, ça été celui qui, tiré du néant et revêtu de la forme angélique, s'est comparé à son Créateur, a usurpé ce qui appartient au Fils du Très-Haut, à celui qui n'a pas été créé, mais engendré dans la forme de Dieu. Dieu le Père, bien que tout-puissant, ne pouvait, en effet, faire une créature égale à lui-même, ni engendrer un Fils qui lui fût inégal. Il a donc fait l'ange grand, mais pas aussi grand que lui, et il n'est pas Très-Haut. Pour le Fils unique non fait, mais engendré tout-puissant par le Tout-Puissant, très-haut par le Très-Haut, éternel par un principe coéternel, il en est tout comparable au Père, et le Père ne voit dans cette comparaison ni usurpation ni injustice. Il sera donc vraiment grand Celui qui s'appellera le Fils du Très-Haut.

13. Mais pourquoi est-il dit : Il sera grand, et non il est grand Celui dont la grandeur étant toujours égale ne connaît pas de progrès, et qui ne saurait, après sa conception, être plus grand qu'auparavant? Où bien, si l'Évangile dit : *Il sera grand,* est-ce pour exprimer que Celui qui déjà est grand, comme Dieu, le sera aussi comme homme? En ce sens, c'est bien dit : *Il sera grand,* un grand homme, un grand docteur, un grand prophète. En effet il est écrit de lui : *Un grand prophète s'est levé parmi nous* [5]. Et un prophète moindre que lui annonce sa venue : *Voilà qu'un grand prophète viendra et il renouvellera Jérusalem.* Et vous,

[1] Math., I, 21. — [2] Agg., I. III. Esdr., V, 5. — [3] Jos., I, 2. — [4] Math., XV, 8. — [5] II Tim., II, 19. — [6] Luc, VI, 46.

[1] Isaï., XCIX, 25. — [2] Ps. XVII, 45. — [3] Id. LXXVI, 14. — [4] Philip., II, 6. — [5] Luc, VII, 16.

ô Vierge! vous l'enfanterez petit, vous le nourrirez et l'allaiterez petit. Mais en le voyant ainsi petit, songez à sa grandeur. Il sera grand, en effet, car Dieu le glorifiera devant les rois qui l'adoreront et les nations le serviront. Que votre âme donc glorifie le Seigneur, car *il sera grand et il sera appelé le Fils du Très-Haut.* Il sera grand et tout-puissant. Celui dont le nom est saint fera en vous de grandes choses. Quel nom est plus saint *que Celui du Fils du Très-Haut?* Ah! qu'il soit glorifié par les petits ce grand Dieu devenu petit pour les élever! *Un petit enfant nous est né; et un fils nous a été donné*[1]. Oui, donné à nous et non à lui, qui, né avant le temps, d'une génération plus noble, n'avait pas besoin de naître, dans le temps, d'une mère mortelle. Ce n'est pas aux anges qu'il est donné, ils le possédaient en sa grandeur, et ils ne demandaient pas ses abaissements. Il est donc né pour nous; à nous, a il été donné, parce qu'il nous était nécessaire.

14. Mais usons de lui pour la fin en vue de laquelle il est né et nous a été donné : usons de lui pour notre bien, et à l'aide de ce Sauveur opérons notre salut. Voilà qu'un petit enfant est placé devant nous. O petit Enfant désiré des petits! ô Enfant vraiment petit en malice et non en sagesse! Efforçons-nous de lui être semblables, apprenons de lui qu'il est doux et humble de cœur; que ce grand Dieu ne soit pas devenu inutilement petit enfant, et n'ait pas inutilement enduré la mort et la croix. Apprenons de lui l'humilité, imitons sa douceur, embrassons sa charité, entrons en participation de ses souffrances, purifions-nous dans son sang. Offrons-le comme une victime de propitiation pour nos péchés; c'est pour cela qu'il est né et qu'il nous a été donné. Présentons-le donc aux yeux de son Père et aux siens, puisque le Père n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous[1], et que le Fils s'est anéanti, prenant la forme de l'esclave[2]. Il a livré son âme à la mort, il a été rangé parmi les scélérats, il a porté nos crimes, et il a prié pour les transgresseurs afin qu'ils ne périssent pas[3]. Ils ne peuvent périr en effet ceux pour qui le Fils prie et en faveur desquels le Père livre son propre Fils, afin de leur obtenir la vie éternelle. Il faut donc également attendre le pardon de tous les deux, puisqu'ils ont une égale bonté dans la miséricorde, une égale puissance dans la volonté, une même essence divine dans laquelle l'Esprit-Saint vit et règne avec eux dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Isai., IX, 6. — [2] Prov., X, 1.

[1] Rom., VIII, 32. — [2] Philip., II, 7. — [3] Isai., LIII, 12. — [4] Jean, VI, 15. — [5] Ibid., XVIII, 36. — [6] Ps. LXXIX, 2. — [7] Isai., VI, 1.

HOMÉLIE IV

Sur le chapitre premier de saint Luc, 5, 32, 28.

1. N'en doutons pas, les louanges que nous adressons à la Mère contribuent à la gloire du Fils; et en honorant le Fils nous honorons aussi la Mère. En effet, si selon la parole de Salomon, *un fils sage est la gloire de son père*[2], il est bien autrement glorieux d'être la Mère même de la Sagesse. Mais quel est donc mon dessein en célébrant celle dont les louanges ont été prédites par les prophètes, exprimées par un ange et racontées par un Évangéliste? Je ne la loue pas, je ne l'ose; mais dans ma dévotion, je redis seulement le langage inspiré à l'Évangile par le Saint-Esprit. En effet l'Évangile poursuit et dit : *Et le Seigneur lui donnera le trône de David son Père.* Ce sont les paroles de l'ange à la Vierge, quand lui promettant un fils, il lui donne l'assurance qu'il doit posséder le trône de David. Que le Seigneur Jésus descende de David c'est ce dont personne ne doute. Mais je cherche comment Dieu a pu lui donner ce trône, puisque Jésus-Christ n'a pas régné à Jérusalem, qu'il s'est même dérobé aux instances de cette foule qui voulait le faire roi[4], et devant Pilate il a protesté en disant : *Mon Royaume n'est pas de ce monde*[5]. D'ailleurs promettre à Celui qui est assis sur les Chérubins[6], que le prophète a vu assis sur un trône élevé et sublime[7], lui promettre de

s'asseoir sur le trône de David est-ce donc lui annoncer une si grande destinée? Mais nous le savons, ici est désignée une Jérusalem autre que celle où David régna, une Jérusalem et plus noble et plus riche. Et elle est désignée dans ce langage par lequel souvent l'Église exprime le signe pour la chose signifiée. Et Dieu a donné à son Fils le trône de David son père quand il *a constitué son saint roi sur la montagne de Sion*[1]. Le prophète précise plus nettement le royaume dont il parle, en disant que Jésus-Christ a été établi Roi non en Sion, mais *sur Sion*, peut-être dit-il *sur Sion* parce que David a régné en Sion. Mais il s'exerce *sur Sion* l'empire de Celui dont il a été dit à David : *Sur ton trône je placerai le fruit de tes entrailles*[2], et par un autre prophète : *Il siégera sur le trône de David, et sur son royaume*[3]. Vous trouvez partout cette expression *sur; Sur Sion, sur le trône, sur le royaume*. Dieu lui donnera donc le trône de David son père, non pas le trône figuratif, non le trône temporel et terrestre, mais le trône éternel et céleste. Et s'il est fait mémoire du trône de David, c'est parce que ce trône temporel figurait un trône éternel.

2. *Et il règnera éternellement dans la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin.* Ici encore, si nous prenons la maison de Jacob au sens temporel, comment règnera-t-il éternellement, puisqu'elle n'est pas éternelle? Il nous faut donc chercher l'éternelle maison de Jacob sur laquelle son empire sera aussi éternel et sans fin. Pour la vraie maison de Jacob ne l'a-t-elle pas renié avec impiété, et rejeté devant Pilate? *Crucifierai-je votre Roi?* lui disait celui-ci. Et d'une seule voix elle répondit : *Nous n'avons d'autre Roi que César* [4]. Demandez à l'Apôtre de discerner pour vous celui qui est juif en secret d'avec celui qui l'est extérieurement : la circoncision spirituelle d'avec la circoncision charnelle [5] : Israël selon l'esprit d'avec Israël selon la chair, les enfants d'Abraham selon la foi d'avec les enfants selon le sang. *Car*, dit-il, *tous ceux qui sont d'Israël ne sont pas Israélites : et tous ceux qui descendent d'Abraham ne sont pas ses fils* [6]. Dites aussi : tous ceux qui sont de Jacob ne doivent pas être regardés comme étant dans la maison de Jacob : car Jacob c'est Israël. Ceux-là seuls qui sont parfaits en la foi de Jacob sont de sa maison, ou plutôt, ils formeront cette maison spirituelle et éternelle de Jacob, dans laquelle le Seigneur Jésus règnera à jamais. Qui de nous ne supplantera en son propre cœur le Démon (c'est le sens du mot Jacob) et ne luttera contre ses vices et ses concupiscences, afin qu'en son corps mortel ne règne pas le péché, mais Jésus, présentement par la grâce, et à jamais par la gloire? Heureux ceux en qui Jésus règnera éternellement! car ils règneront avec lui, et ce règne n'aura pas de fin. Qu'il est glorieux ce règne où les rois sont rassemblés pour louer, glorifier le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, en la radieuse contemplation duquel les justes brilleront comme le soleil dans l'Empire de leur Père [1]! O si Jésus en versant ses bontés sur son peuple daignait se souvenir de moi pécheur, quand il sera dans son royaume! Si au jour où il remettra son sceptre à Dieu le Père, il daignait me visiter, et me permettre de voir sa bonté envers les élus, de partager la joie de son peuple et de le louer avec son héritage! En attendant venez, Seigneur Jésus, ôtez tous ces scandales de votre royaume c'est-à-dire de mon âme, et exercez sur elle l'empire auquel vous avez droit. L'avarice vient et réclame un trône en moi. La jactance prétend aussi me dominer, et l'orgueil veut être mon roi. La luxure dit : Je règnerai; l'ambition, la détraction, l'envie et la colère luttent en moi pour m'asservir. Je résiste autant que je le peux; j'oppose une résistance proportionnée à l'aide que je reçois. J'appelle mon Seigneur Jésus; je me défends pour lui, parce que je sais que je lui appartiens. Je le tiens pour mon Dieu, et pour mon Maître, et je m'écrie : Je n'ai d'autre roi que le Seigneur Jésus. Venez donc, Seigneur, dispersez par votre force les ennemis qui m'attaquent, et vous règnerez sur moi, car vous êtes mon Roi, mon Dieu, le Sauveur de Jacob.

3. Mais Marie dit à l'Ange : *Comment cela se fera-t-il? Je ne connais point d'homme.* D'abord Marie a gardé un silence prudent, quand, en proie au doute, elle se demandait quel était ce salut qu'on lui adressait; elle préférait omettre une humble réponse plutôt que de dire témérairement ce qu'elle ignorait. Maintenant encouragée et éclairée par l'Ange qui lui parle au dehors, et par Dieu qui la persuade intérieurement (car le Seigneur était avec elle selon cette parole : *Le Seigneur est avec vous*); rassurée, et la crainte faisant place à la foi et la réserve à la joie, Marie dit à l'Ange : *Comment cela se fera-t-il? je ne connais point d'homme*. Elle ne doute pas du fait, mais elle s'enquiert du mode. Elle ne demande pas : Ce mystère s'accomplira-t-il? Mais, comment s'accomplira-t-il? Comme si elle disait : Dieu

[1] Ps. 2. 6. — [2] Ps. cxxxi, 2. — [3] Isaï., ix, 7. — [4] Jean, xix, 15. — [5] Rom., ii, 28. — [6] Rom., 2, 6, 7.

[1] Math., xiii, 43.

témoin de ma conscience sait que le vœu de sa servante est de ne jamais connaître d'homme : par quelle loi, selon quel plan lui plaira-t-il de réaliser ce que vous m'annoncez? S'il me faut être infidèle à mon vœu pour que je devienne mère d'un tel fils, je me réjouis de cet enfantement, mais je regrette cette disposition. Cependant que la volonté de Dieu s'accomplisse. Mais si je conçois et si j'enfante en gardant ma virginité, prodige possible à Dieu s'il le veut, alors je verrai qu'il a vraiment regardé la bassesse de sa servante. *Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme?* Et l'Ange répondant lui dit : *L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre.* Précédemment il a été dit à Marie qu'elle était *pleine de grâce;* comment peut-on lui dire maintenant : *L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre?* Pouvait-elle être pleine de grâce et ne pas avoir l'Esprit-Saint, dispensateur de toutes les grâces? Mais si l'Esprit-Saint était déjà en Marie, comment lui promettre qu'il surviendra en elle? Peut-être lui est-il dit non pas simplement il viendra en vous, mais *il viendra sur vous*, pour marquer qu'il était d'abord en elle par une grâce abondante, et qu'il y survient par la plénitude d'une grâce plus riche qu'il va répandre en elle. Pourtant si déjà elle, est pleine de grâce, comment pourra-t-elle contenir cette surabondance? Et si elle est capable de recevoir un degré de grâce supérieur à celui qu'elle a déjà, comment comprendre qu'auparavant elle en fût déjà remplie? A moins de dire que la première grâce avait rempli son cœur et que la seconde doit inonder ses entrailles, afin que la plénitude de la divinité, qui résidait spirituellement en elle, comme dans les autres saints, commence d'y habiter corporellement, faveur dont n'a joui aucun saint.

4. L'Ange dit donc : *L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre.* Qu'est-ce à dire, *la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre?* Que celui qui peut entendre entende! Qui donc, excepté peut-être celle qui en a seule mérité l'heureuse expérience, peut comprendre et pénétrer de quelle manière l'inaccessible splendeur de la divinité a pénétré dans les entrailles virginales de Marie? Comment, pour la rendre capable d'en soutenir le voisinage, une faible portion de ce même corps, animée par cette splendeur unie à elle, a servi comme d'ombre à tout le reste? Peut-être est-ce pour cette raison surtout qu'il est dit : *Il vous couvrira de son ombre*, car c'était là un mystère que la Trinité voulait opérer seule dans la Vierge seule, et dont la connaissance était réservée à celle qui devait l'expérimenter. Donc *l'Esprit-Saint surviendra en vous*, et, par sa puissance, vous rendra féconde. *La vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre*, c'est-à-dire; le mode selon lequel vous concevrez du Saint-Esprit, la Vertu de Dieu, et le Christ sa Sagesse le cacheront dans les ombres de leur conseil, en sorte que seuls ils en auront avec vous le secret. C'est comme si l'Ange répondait à la Vierge : Pourquoi me demandez-vous ce que vous éprouverez bientôt? Vous l'apprendrez, et vous l'apprendrez heureusement à l'école de celui qui réalisera ce prodige. Ma mission est de vous annoncer et non d'opérer cette virginale conception. Ce mystère n'est révélé que par son auteur, il n'est compris que de celui en qui il se réalise. *C'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu*, ce qui signifie : ce n'est pas seulement celui qui du sein de Dieu descendra dans le vôtre, vous voilera de son ombre, mais encore ce qu'il prendra de votre substance pour se l'associer, qui sera appelé Fils de Dieu, de même que celui qui est né du Père avant les siècles dès ce moment sera votre fils. Ainsi et ce qui est né du Père sera votre fils, et ce qui naîtra de vous sera le sien, de manière pourtant qu'il n'y ait qu'un fils et non pas deux. Et encore qu'autre soit ce qui est engendré du Père et autre ce qui l'est de vous, chacun n'a pas son fils distinct; il n'y a qu'un fils qui l'est à la fois de chacun de vous.

5. *C'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé Fils de Dieu.* Remarquez, je vous prie, avec quel respect, l'Ange dit : *Le Saint qui naîtra de vous :* pourquoi ce mot tout simple et tout court : *Le Saint?* Je crois qu'il n'y avait pas d'expression plus propre, ni plus digne pour nommer cette chose excellente, magnifique, vénérable, tirée de la chair et qui, avec une âme, allait s'unir au Fils unique du Père. Si l'Ange eût dit, la chair sainte, l'homme saint, le saint enfant, toutes ces expressions et d'autres encore eussent paru insuffisantes. Il s'est donc servi de ce terme indéfini : *Le Saint, la chose sainte;* en effet, ce que Marie a enfanté était assurément et particulièrement saint, et par la sanctification de l'Esprit, et par l'assomption du Verbe.

6. L'Ange ajoute : *Voilà qu'Élisabeth votre parente a elle-même conçu un fils dans sa vieillesse.* Était-il nécessaire d'annoncer à la Vierge cette fécondité d'une femme stérile? L'ange voulait-il, par ce récent, prodige affermir la foi douteuse de Marie? Non. Nous lisons que

l'incrédulité de Zacharie fut punie par ce même ange; nous ne lisons pas que Marie ait été reprise en rien, nous savons plutôt que sa foi a été louée par cette prophétie d'Élisabeth : *Vous êtes bienheureuse, vous qui avez cru, car en vous s'accomplira tout ce qui a été dit par le Seigneur* [1]. La fécondité d'Élisabeth est annoncée à Marie pour qu'un miracle ajouté à un miracle, ajoute aussi une joie à une joie. Il fallait qu'une vive joie, un ardent amour vinssent enflammer celle qui allait, dans la joie du Saint-Esprit, concevoir le Fils de la paternelle dilection. Un cœur rempli de ferveur et de joie était seul capable de contenir l'abondance de la douceur et du dévoûment. Ou bien encore la fécondité d'Élisabeth est annoncée à Marie, parce qu'il convenait que la Vierge apprît d'un ange et non d'un homme, un fait prêt à se répandre partout. La Mère de Dieu eût semblé étrangère aux desseins de son Fils, si elle eût ignoré ce qui s'accomplissait sur la terre, et à ses côtés. Ou plutôt, cette nouvelle est annoncée à Marie, afin qu'instruite et de l'arrivée du Sauveur, et de celle du Précurseur, elle sache l'ordre et l'époque des événements, et que, plus tard, elle en instruise les écrivains sacrés et les prédicateurs de l'Évangile, après avoir été initiée, dès l'origine, à tous ces mystères. Ou bien encore, la conception d'Élisabeth est révélée à Marie afin d'inspirer à une jeune parente la pensée de porter ses soins à une cousine âgée et grosse, et qu'ainsi Marie allant la visiter, l'occasion soit offerte au prophète encore bien petit, d'offrir les prémices de ses devoirs à son Maître petit lui-même; que dans cette rencontre des mères et des enfants, la dévotion mutuelle se trouve excitée, et que d'un miracle naisse un miracle plus étonnant encore.

7. Mais n'allez pas attendre de l'ange l'accomplissement des magnificences qu'il annonce. Qui les réalisera? Écoutez l'Ange lui-même. *Rien*, dit-il, *n'est impossible à Dieu;* comme s'il disait : Les merveilles que je vous promets, je ne les attends pas de ma vertu, mais de celle de celui qui m'envoie, *car à Dieu rien n'est impossible*. Quelle parole serait donc impossible à celui qui a tout fait par son Verbe? Je remarque que l'ange ne dit pas, aucune œuvre, *mais aucune parole n'est impossible à Dieu*. S'exprime-t-il ainsi pour montrer que tandis que les hommes disent facilement ce qu'ils veulent, sans pouvoir le faire, Dieu opère aussi et même plus facilement ce qu'eux sont à peine capables de dire? Je parlerai plus clairement encore. S'il était aussi aisé aux hommes de réaliser leur volonté que de les formuler, rien ne leur serait impossible. Mais (et c'est un proverbe ancien et vulgaire), dire et faire sont deux, pour nous, mais non pour Dieu. En Dieu seul l'action est identique à la parole, et la parole à la volonté : par conséquent aucune parole n'est impossible à Dieu. Par exemple, les prophètes ont pu prévoir et prédire qu'une Vierge ou une femme stérile concevraient et enfanteraient, ont-ils pu faire qu'elles conçussent et enfantassent? Mais le Dieu qui leur a donné la puissance de prévoir, avec la même facilité qu'il a pu prédire alors par leur organe ce qu'il a voulu, a pu, maintenant qu'il le voulait, accomplir par lui-même ses promesses. En Dieu la parole ne diffère pas de l'intention, car il est vérité; l'action n'est pas différente de la parole, car il est puissance. Le mode ne diffère pas du fait, car il est sagesse, et c'est pourquoi aucune parole n'est impossible à Dieu.

8. Vierge, vous venez d'entendre le prodige que le Tout-Puissant veut opérer, et la manière dont il le veut opérer. Quoi de plus admirable, et de plus consolant? Fille de Sion, réjouissez-vous; tressaillez de joie, Fille de Jérusalem [1], après l'heureuse nouvelle qu'on vient de vous annoncer. Écoutons aussi nous-mêmes, mes frères, la réponse de joie que nous désirons, et que nos os humiliés se réjouissent. Vous avez, dis-je, Vierge sainte, entendu le prodige, vous l'avez cru, croyez aussi la manière dont il doit s'opérer. Vous avez entendu, que vous concevrez, que vous enfanterez un Fils; vous avez entendu, que ce ne sera point par un homme, mais par le Saint-Esprit. L'ange attend votre réponse : il est temps qu'il retourne au Seigneur qui l'a envoyé. Accablés sous la sentence de notre condamnation, nous attendons aussi, ô Notre Dame, qu'il sorte de votre bouche une parole de compassion. On vous met entre les mains le prix de notre salut; si vous consentez, nous serons délivrés. Quoique sortis des mains de Dieu, notre perte cependant est inévitable : une courte parole de votre bouche nous rendra la vie. O pieuse Vierge! écoutez les prières du triste Adam et de toute sa malheureuse race exilée du Paradis; écoutez les soupirs d'Abraham et de David. Ne soyez pas insensible aux vœux des Patriarches et des Prophètes, qui sont vos pères. L'univers entier prosterné à vos pieds attend votre réponse avec impatience; et ce n'est pas sans raison : car de votre bouche dépend la consolation des

[1] Luc, I, 45.

[1] Zachar., XIX, 9.

malheureux, le rachat des captifs, la grâce de ceux qui sont condamnés, enfin le salut de tout le genre humain, de toute votre race. O ma bonne Maîtresse ! répondez cette parole que la terre et les enfers et le Ciel attendent avec impatience. Le Seigneur, le Roi de l'univers désire entendre votre consentement, avec autant d'ardeur qu'il a désiré votre beauté. Car c'est par ce consentement qu'il s'est proposé de sauver le monde. Jusqu'ici il s'est plu dans votre silence; aujourd'hui, si vous voulez lui plaire, il faut le rompre. Ne l'entendez-vous pas vous dire du haut du Ciel? O belle entre toutes les femmes! faites-moi entendre votre voix. Si donc vous vous rendez à ses désirs, il vous fera voir notre salut. N'est-ce pas ce salut qui était l'objet de vos recherches, après lequel vous gémissiez, que vous ne cessiez de demander le jour et la nuit par vos prières et vos soupirs? Quoi donc! n'êtes-vous pas celle qui nous a été promise, ou devons-nous en attendre une autre? Oui certes, c'est vous-même. Vous êtes la seule, vous êtes, dis-je, celle qui a été annoncée, attendue et désirée depuis si longtemps, de laquelle votre saint père Jacob, avant de mourir, attendait la vie éternelle, lorsqu'il disait : *J'attendrai votre salut, Seigneur* [1]. Vous êtes celle dans laquelle et par laquelle Dieu, notre Roi, a résolu d'opérer notre salut au milieu de la terre. Pourquoi espérez-vous de recevoir par une autre ce qui vous est offert? Pourquoi attendre d'une autre ce qui se peut faire en un instant par votre moyen? Il suffit de donner votre consentement, de proférer une seule parole. Répondez sans différer à l'Ange; ou plutôt, répondez au Seigneur lui-même par l'entremise de l'Ange. Répondez une parole, et recevez le Verbe. Proférez votre parole, et concevez la divine Parole. Faites sortir de votre bouche une parole passagère, et incorporez-vous-en une éternelle. Pourquoi tardez-vous? Que craignez-vous? Croyez, confessez, et recevez. Joignez la hardiesse à l'humilité, et la confiance à la pudeur. Il est bien important que la simplicité virginale ne manque pas de prudence. Vierge prudente, c'est ici le seul cas où vous n'ayez pas à redouter la présomption. C'est une belle chose, il est vrai, que la modestie jointe au silence; mais nous avons besoin aujourd'hui que vous joigniez la parole à la piété. Ouvrez, Vierge bienheureuse, ouvrez donc à la foi vos lèvres pour confesser votre foi, et vos entrailles pour recevoir votre Créateur. Voilà que le Désiré des nations, le Dieu fort, frappe à la porte! O si vous différiez de lui ouvrir, et qu'il vînt à passer, n'auriez-vous pas sujet de vous laisser aller à la douleur, et de chercher de nouveau Celui que votre cœur aime? Levez-vous, courez, ouvrez. Levez-vous par la foi, courez par la dévotion, ouvrez en confessant ce que vous croyez.

[1] Gen., XL, 18.

9. *Je suis*, dites-vous, *la servante du Seigneur! qu'il me soit fait selon votre parole!* La vertu d'humilité accompagne toujours la grâce; car le Seigneur résiste aux superbes, et donne sa grâce aux humbles. Marie répond donc avec humilité, pour mériter d'être le siége de la grâce. *Je suis*, dit-elle, *la servante du Seigneur*. Quelle humilité, que celle qui ne se laisse point ébranler par les honneurs! qui se tient dans sa bassesse au milieu de la gloire! Elle est choisie pour être la Mère de Dieu, et elle se nomme sa servante! Il faut que l'humilité ait été bien profondément enracinée dans son cœur, pour ne point l'oublier dans un si haut degré d'élévation; car c'est peu de chose que d'être humble dans l'abjection; mais conserver l'humilité au milieu des honneurs, quoi de plus rare! Trompée par les dehors, l'église élève ma misère à un poste honorable et Dieu, soit pour mes péchés, soit pour ceux de mes subordonnés, permet cette élévation, et aussitôt j'oublie ce que je suis, et je porte de moi-même le jugement qu'ont les hommes à qui le fond des cœurs échappe. Je crois plus à la renommée qu'à ma conscience, je m'imagine que les honneurs tiennent lieu de vertu, tandis que c'est la vertu qui est honorable et je m'estime d'autant plus saint que je suis plus haut placé. Combien n'en verrez-vous pas dans l'église, tirés de l'obscurité, de la pauvreté, devenus riches et célèbres, s'enfler soudain, oublier leur abjection passée, rougir de leur famille et dédaigner leurs humbles parents! Vous verrez encore des gens cupides courir après les honneurs ecclésiastiques, et se croire des saints parce qu'ils ont changé d'habit, sans changer de cœur, se croire dignes des grandes charges où leurs intrigues les ont conduits, et (j'ose à peine le dire), se faire un mérite de ce qu'ils ont acheté à prix d'or. Je laisse ceux que l'ambition aveugle, et qui trouvent dans les honneurs mêmes, une matière d'orgueil.

10. Mais voici un sujet plus lamentable; il en est qui, après avoir méprisé les pompes du siècle, apprennent mieux l'orgueil à l'école même de l'humilité, sous les ailes du Maître suave et doux, deviennent plus insolents, se montrent plus impatients dans le cloître qu'ils ne l'avaient jamais été dans le monde. Et ce

qui est le comble de la perversité, la plupart ne peuvent souffrir, dans la Maison de Dieu, un mépris qui eût été leur partage dans leur propre demeure. Et parce que, là où tout le monde cherche les honneurs, ils n'ont pas trouvé place, il faut qu'ils rencontrent ces honneurs là où tous les méprisent. J'en vois d'autres (et c'est encore un triste spectacle) qui, entrés dans la milice de Jésus-Christ, s'embarrassent dans les affaires séculières, et se replongent dans les passions terrestres ; ils s'appliquent à élever des murs, et ils négligent de redresser leur conduite; sous prétexte d'utilité générale, ils vendent aux riches des paroles et des salutations aux matrones. Malgré les ordres de leur chef, ils envient le bien d'autrui, ils plaident pour ressaisir le leur, ils sont sourds à la voix de l'apôtre qui, au nom de leur Maître, leur crie : *C'est déjà un crime pour vous d'avoir des contestations. Que ne souffrez-vous plutôt la fraude*[1] *?* Ils ont crucifié le monde et ils se sont crucifiés eux-mêmes, de façon pourtant, qu'inconnus jadis dans leur village, ou leur petite ville, ils courent aujourd'hui les provinces et les assemblées; ils connaissent les rois, et ils sont familiers avec les princes. Que dire de leur habit dans lequel on ne cherche plus la chaleur, mais la couleur? On a bien plus de souci du culte des vêtements que de celui des vertus. J'ai honte d'en parler. La coquetterie des femmes est surpassée par celle de ces moines qui, dans leurs habits, songent bien plus au prix qu'à la nécessité. Ces soldats du Christ, rejetant la forme religieuse, demandent à cet habit une parure et non une armure : eux qui devaient se disposer au combat, et, contre les puissances aériennes, déployer l'étendard de la pauvreté, si redouté de leurs adversaires, étalent dans la mollesse de leurs vêtements, plutôt un signe de paix, et se livrent à l'ennemi désarmés et sans verser une goutte de sang. Ces maux n'ont qu'une source; nous délaissons l'humilité qui nous a retirés du siècle, et, poursuivant de nouveau les folies mondaines, nous sommes ces chiens qui reviennent à leur vomissement.

11. Écoutons donc tous tant que nous sommes, la réponse de celle qui élue Mère de Dieu, n'oublia pas l'humilité. *Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole! Qu'il me soit fait!* C'est l'expression du désir et non du doute, et ces mots *qu'il me soit fait selon votre parole*, expriment plutôt un souhait de l'âme qu'ils n'appellent, par l'effet du doute; l'accomplissement de la promesse de l'ange. On peut cependant voir dans ce *fiat* une prière. Car on ne demande jamais que sous l'impression de la foi et de l'espérance. Telle est la divine Providence, que Dieu connaissant et promettant même ce qui nous est nécessaire, veut cependant que nous demandions ce qu'il nous promet. Il excite notre dévotion par ses promesses, afin que, par une ardente prière, nous méritions ce qu'il doit nous donner gratuitement. Ainsi ce pieux Seigneur semble nous extorquer nos mérites, et en nous prévenant dans les dons qu'il nous fait, il agit gratuitement, sans cependant nous donner tout à fait gratuitement. C'est ce qu'avait compris la Vierge intelligente; elle est prévenue par une promesse gratuite; elle y ajoute le mérite de sa prière : *Qu'il me soit fait selon votre parole!* Que le Verbe réalise en moi votre parole ! Que le Verbe qui, au commencement était en Dieu, se fasse chair de ma chair, selon votre parole ! Qu'il soit non une parole aussi vite passée que proférée, mais une parole conçue pour demeurer, revêtue de chair et non d'un air fugitif ! Qu'elle ne retentisse pas seulement à mes oreilles cette parole, que mes yeux la voient, que mes mains la touchent, que mes épaules la portent ! Qu'elle ne me soit pas une parole écrite et muette; mais incarnée et vivante ! non une parole gravée en caractères inertes, sur des tissus inanimés, mais imprimée sous forme humaine en mes chastes entrailles : tracée non par une plume, mais par l'opération de l'Esprit-Saint ! Et qu'il me soit fait comme jamais il n'a été et ne sera fait pour personne ! Jadis Dieu, à plusieurs reprises et en plusieurs manières, a parlé aux patriarches et aux prophètes, et la parole de Dieu s'est accomplie pour les uns à l'oreille, pour les autres sur les lèvres, pour les autres dans les mains. Pour moi je demande qu'il me soit fait en mes entrailles selon votre parole. Je ne veux pas une parole qui prêche et déclame, qui soit une simple figure, une image, ou un songe, je veux un Verbe qui se donne en silence, qui s'incarne personnellement, et qui descende corporellement en mon sein. Le Verbe en lui-même n'avait ni l'obligation ni le besoin d'être fait. Mais qu'il daigne, en moi et pour moi, être fait selon votre parole ! Qu'il soit fait pour le monde en général et, en particulier pour moi selon votre parole !

[1] I Cor., VI, 7.

Saint Bernard s'excuse d'avoir essayé, après d'autres interprètes, d'expliquer ce passage de l'Évangile.

J'ai exposé, comme j'ai pu, la leçon tirée de l'Évangile : cette explication, je le sais, loin de plaire à tous, excitera l'indignation de plusieurs; on m'accusera d'avoir essayé une tâche inutile ou téméraire, en venant, après les Pères, mettre une main audacieuse à une œuvre qu'ils ont faite. Mais si, après les Pères, j'ai dit des choses qui ne soient pas contraires à leurs explications, mon travail ne doit déplaire ni à eux ni à d'autres. Là où j'ai emprunté aux Pères, pourvu que j'aie évité l'orgueil sans nuire à la dévotion, je m'entendrai patiemment accusé d'inutilité. Cependant que mes accusateurs, qui trouvent mon commentaire oiseux et superflu, sachent que mon but a moins été d'exposer l'Évangile, que de lui demander l'occasion de dire ce qui est toujours un charme. Si j'ai péché en excitant ma dévotion personnelle plutôt qu'en cherchant l'utilité commune, la pieuse et douce Vierge aura la puissance d'excuser ma faute auprès de son miséricordieux Fils, à qui j'ai consacré ce faible opuscule.

POUR LA VIGILE

DE LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR

SERMON PREMIER

Sur la lecture du Martyrologe : Jésus-Christ, Fils de Dieu, naît à Bethléem de Juda, etc. (A)

1. Une voix joyeuse a retenti sur notre terre, un cri d'enthousiasme et de salut a rempli les tentes des pécheurs, une parole a été entendue bonne et consolante, parole pleine de douces émotions et digne de notre accueil. Montagnes, chantez les louanges de Dieu; arbres des forêts, applaudissez à l'approche du Seigneur, car il vient. Cieux, écoutez; terre, prête l'oreille; objets créés, soyez dans l'étonnement et faites retentir la louange; mais toi surtout, ô homme! Jésus-Christ le Fils de Dieu naît à Bethléem de Juda. Quel cœur de pierre ne s'attendrirait à ce mot? Peut-on annoncer une plus douce nouvelle, et nous recommander une plus délicieuse pensée? A-t-on jamais appris, apprendra-t-on jamais rien de semblable? Jésus-Christ le Fils de Dieu naît à Bethléem de Juda. O parole abrégée, dite du Verbe, amoindri et rapetissé lui-même, mais parole remplie de suavité! Le cœur voudrait répandre au loin la richesse et la douceur du miel cachées dans ces mots; les expressions lui manquent. Telle en est la grâce qu'elle est moins sensible si on y ôte un iota. Jésus-Christ le Fils de Dieu naît à Bethléem de Juda. O naissance d'une sainteté sans tache, glorieuse pour le monde, aimable aux hommes par la grandeur du bienfait qu'elle apporte, inscrutable aux anges même par la profondeur du mystère qu'elle recèle, et en tout cela, admirable par l'excellence de sa nouveauté! Elle n'a pas eu de précédent, elle n'aura pas de rivale. O enfantement seul exempt de douleur, seul exempt de honte et de corruption, qui ne viole pas, mais consacre le sanctuaire d'un sein virginal! O naissance supérieure à la nature en faveur de laquelle elle s'accomplit! Elle la surpasse par la hauteur du mystère qu'elle renferme; elle la répare par sa vertu. Mes frères, qui racontera cette génération? Un ange l'annonce, la vertu du Très-Haut la voile de son ombre, l'Esprit-Saint y intervient, une Vierge croit, une Vierge conçoit par la foi, une Vierge enfante et reste vierge : qui ne serait dans l'admiration? Le Fils du Très-Haut naît, lui Dieu engendré de Dieu avant tous les siècles. Le Verbe est un enfant muet : qui peut donner à ces merveilles une admiration suffisante?

2. Ce n'est pas une naissance oiseuse, et la condescendance de la majesté divine ne reste pas sans fruit. Jésus-Christ le Fils de Dieu naît à Bethléem de Juda. O vous qui gisez dans la poussière, levez-vous et louez! Voici le Seigneur qui vient et avec lui le salut, les parfums, la gloire, car Jésus ne va pas sans salut, ni le Christ sans onction, ni le Fils de Dieu sans gloire, car il est écrit : *Un fils sage est la gloire de son père* [1]. Heureuse l'âme qui, ayant goûté le fruit du salut, se laisse entraîner et court à l'odeur des parfums pour voir sa gloire,

(A) Ces paroles se lisent dans le Martyrologe d'Usuard, en usage alors dans toutes les églises de France à peu près, et dans l'église romaine.

[1] Prov., x. 1.

la gloire qui sied au Fils unique du Père! Respirez enfin, ô hommes perdus! Jésus vient chercher et sauver ce qui avait péri. Malades revenez à la santé, car le Christ vient, avec l'onction de sa miséricorde, guérir les cœurs brisés. Tressaillez, ô vous, qui désirez de grandes choses, le Fils de Dieu descend vers vous, pour vous rendre cohéritiers de son royaume. O Seigneur! je vous en conjure, guérissez-moi et je serai guéri, sauvez-moi et je serai sauvé, glorifiez-moi et je serai glorieux. Mon âme bénira le Seigneur, tout ce qui est en moi célèbrera son saint nom, quand vous vous serez montré propice à mes iniquités, que vous aurez guéri mes infirmités et comblé tous mes désirs[1]. Voilà les trois choses que je sens, mes frères, quand j'entends dire que Jésus-Christ le Fils de Dieu naît. Car pourquoi l'appelons-nous Jésus, sinon *parce qu'il sauvera son peuple du péché*[2]? Ou pourquoi a-t-il voulu être appelé Christ, sinon pour *dissoudre le joug dans l'huile*[3]? Pourquoi le fils de Dieu s'est-il fait homme, sinon pour rendre les hommes enfants de Dieu? Qui résiste à sa volonté? Jésus justifie : qui condamnera? Le Christ guérit : qui blessera? Le Fils de Dieu exalte : qui humiliera?

3. Jésus naît donc : qu'ils se réjouissent tous ceux que la conscience de leurs péchés vouait à une éternelle damnation. La bonté de Jésus surpasse tous les crimes, si énormes ou si nombreux qu'ils soient. Le Christ naît : qu'ils se réjouissent tous ceux qui luttent contre les antiques vices, car, en présence de l'onction du Christ, aucune maladie de l'âme ne peut subsister, si invétérée qu'elle soit. Le Fils de Dieu naît : qu'il tressaille celui qui a de grands désirs, car voici le grand rémunérateur. Mes frères, voici l'héritier, recevons-le pieusement, et il deviendra notre héritage. Celui qui nous donne son propre fils ne nous a-t-il pas tout donné avec lui[4]? Point de défiance, point d'hésitation, nous avons un témoignage irrésistible. *Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous*[5]. Le Fils unique de Dieu a voulu avoir des frères, afin d'en être le premier-né; et afin d'ôter à la pusillanimité de l'humaine faiblesse tout prétexte d'hésitation, il s'est fait le premier le frère des hommes, et le fils de l'homme; il s'est fait homme. Que si l'homme estime ce fait incroyable, ses yeux l'obligent à croire.

3. Jésus-Christ le Fils de Dieu naît à Bethléem de Juda. Voyez la divine condescendance. Il ne naît point à Jérusalem, cité royale, mais à Bethléem, la plus petite des mille villes de Juda. O modeste Bethléem, te voilà glorifiée par le Seigneur! Oui il t'élève, celui qui, dans tes murs, de grand se fait petit. Réjouis-toi donc, et qu'aujourd'hui, à travers tes rues, retentisse l'alleluia de l'allégresse. Quelle cité, apprenant ta gloire, ne t'enviera cette précieuse étable et la gloire de cette crèche? Déjà ton nom est célèbre dans le monde entier, et toutes les générations proclament ton bonheur. Partout on dit de toi des choses glorieuses, ô cité de Dieu! Partout on chante : *Un homme est né en elle, et le Très-Haut l'a fondée lui-même*[1]. Partout, oui, partout on proclame et on redit : Jésus-Christ le Fils de Dieu naît à Bethléem de Juda. Et ce n'est pas pour rien qu'il est dit « de Juda, » car ce mot rappelle la promesse faite à nos pères. *Le sceptre ne sortira pas de Juda, ni un chef de sa race, jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé, et il sera l'attente des nations.* Le salut vient des Juifs; mais un salut qui s'étend aux confins de la terre. *Juda*, est-il dit encore, *tes frères te loueront, tes mains seront sur la tête de tes ennemis*, et le reste.... Nous ne lisons rien de pareil arrivé en Juda, mais nous voyons ces choses accomplies en Jésus-Christ, car il est ce lion de la tribu de Juda, duquel il est ajouté : *C'est un lionceau que Juda; ô mon fils tu es monté pour saisir ta proie*[2]. Le Christ, en effet, est un grand ravageur lui *qui, avant de savoir appeler son père ou sa mère, a enlevé les dépouilles de Samarie*[3]; un grand ravageur lui qui, montant au ciel, a conduit la captivité captive; mais il n'a rien ravi aux hommes, il les a plutôt enrichis de ses dons. Ces prophéties et d'autres encore réalisées en Jésus-Christ (elles avaient été faites à son sujet) nous sont rappelées par ces mots : Bethléem de Juda, et il ne faut plus demander si de Bethléem il peut venir rien de bon.

5. Pour ce qui nous regarde, nous apprenons ici comment veut être reçu Celui qui a voulu naître à Bethléem. On aura pu croire qu'il fallait chercher un brillant palais pour y recevoir avec pompe le roi de gloire : ce n'est pas pour cela qu'il est venu des royales demeures du ciel. *En sa main gauche sont les richesses et la gloire; en sa droite la longueur de la vie*[4]. Le ciel lui fournissait l'abondance éternelle de ces biens. La pauvreté ne s'y trouvait pas, elle que la terre avait en abondance, et dont l'homme ignorait le prix. Passionné pour elle, le Fils de Dieu est descendu, se l'est choisie, et par son estime nous l'a rendue précieuse. O Sion! orne ton lit nuptial, mais de pauvreté et d'humilité. Il se plaît en ces langes, et

[1] Ps. CII, 1, 3, 5. — [2] Math., I, 21. — [3] Isaï, X, 27. — [4] Rom., VIII, 32. — [5] Jean, I, 14.

[1] Ps. LXXXVI, 15. — [2] Gen., XL, 8, 10. — [3] Isaï, VIII, 4. — [4] Prov., 3, 16.

Marie nous l'atteste ; telle est la soie dont il aime à être enveloppé. Immolez donc au Seigneur les abominations de l'Égypte.

6. Considérez que Jésus naît à Bethléem et voyez comment vous deviendrez vous-même Bethléem, et Jésus ne dédaignera pas d'être reçu en vous. Bethléem signifie *Maison du pain*, et Juda *confession*. Si donc vous remplissez votre âme de la parole sainte, si vous recevez fidèlement, avec une dévotion, sinon parfaite au moins proportionnée à vos forces, ce pain descendu du ciel et qui donne la vie au monde, c'est-à-dire, le corps du Seigneur Jésus, si cette chair nouvelle et ressuscitée refait et soutient l'outre vieillie de votre corps, afin que fortifiée de la sorte elle soit capable de contenir le vin nouveau, si enfin vous vivez de foi, et n'avez pas à gémir d'avoir oublié de manger votre pain, vous êtes Bethléem, vous voilà digne de recevoir le Seigneur, si toutefois à ces dispositions vous joignez la confession. Que la Judée soit votre sanctification ! Revêtez la confession et la louange, vêtement que le Christ aime surtout en ses ministres. L'apôtre vous recommande brièvement ces deux choses. *On croit de cœur*, dit-il, *pour la justice ; et on confesse de bouche pour le salut*[1]. La justice dans le cœur c'est le pain dans la maison, car la justice est un pain. *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice ; car ils seront rassasiés*[2]. Que la justice soit donc dans votre cœur ; mais la justice qui vient de la foi : c'est la seule glorifiée devant Dieu. Que sur vos lèvres soit aussi la confession pour le salut, et recevez en toute sécurité Celui qui naît à Bethléem, Jésus-Christ le Fils de Dieu.

[1] Rom., x, 10. — [2] Math., v, 6.

SERMON II

Sur ces mots de l'Écriture : O Juda et Jérusalem, ne craignez pas : demain vous sortirez, et le Seigneur sera avec vous. (II, Paral., ch. xx, 27.)

1. C'est aux vrais Juifs que nous nous adressons, aux Juifs selon l'esprit, et non selon la lettre, à ces Juifs dont la multiplication annoncée paraît accomplie. Car ce ne sont pas les enfants selon la chair, mais les fils de la promesse qui sont comptés dans la postérité[1]. Et il ne s'agit pas ici de la Jérusalem qui tue les prophètes. Et comment consoler celle sur qui sont tombées les larmes du Sauveur[2] et qui a été livrée à la dévastation ? C'est donc à la Jérusalem nouvelle qui descend du ciel que nous disons : *Ne craignez pas, ô Juda, et Jérusalem*. Ne craignez pas, vrais confesseurs qui louez Dieu non de bouche, mais entièrement et de toute manière, revêtus de la louange comme d'un vêtement, dont le cœur et l'intérieur célèbrent le Seigneur et dont les os mêmes tressaillent et disent : *Seigneur, qui est semblable à vous*[3] ? Bien différents de *ceux qui prétendent connaître Dieu et le nient par leurs actions*[4]. Votre confession est véritable, mes frères, si toutes vos œuvres sont les siennes et le louent. Et vous le louerez par une double confession, sorte de manteau double aussi qui vous recouvrira, la confession de vos péchés et celle de la louange divine. Vous serez de vrais Juifs si, par votre vie tout entière, vous vous avouez pécheurs et dignes de châtiments plus grands que ceux qui vous atteignent ; et si vous reconnaissez la souveraine bonté de Dieu qui, par égard pour ces peines légères et transitoires, vous fait grâces des supplices éternels que vous avez mérités. Celui qui ne soupire pas après la pénitence semble déclarer par sa conduite qu'il n'en a pas besoin, et ainsi n'avoue pas sa culpabilité, ou paraît dire que la pénitence est impuissante pour lui, et ainsi il ne reconnaît pas la divine bonté. Pour vous, soyez de vrais Juifs, une vraie Jérusalem, et vous n'aurez rien à craindre, car Jérusalem, c'est la vision de la paix, la vision et non la possession. Dieu a placé la paix à ses frontières extrêmes, et non au seuil ou au

[1] Rom., IX, 8. — [2] Luc, XIX, 41. — [3] Ps. XXXIV, 10. — [4] Tite, I, 16.

milieu. Si vous n'avez pas la paix, et il est impossible de la posséder parfaite ici-bas, au moins regardez-la, considérez-la, contemplez-la, et désirez-la. Que là soient les yeux de votre cœur, que toute votre intention soit tournée vers la paix, afin de faire toutes vos actions dans le désir de cette paix supérieure à tout sentiment[1]. En toutes choses visez à posséder la paix avec Dieu, après vous être réconciliés avec lui.

2. C'est à ceux-là que nous disons : *Ne craignez pas*; ce sont ceux-là que nous consolons, et non ceux qui ont ignoré la route de la paix. Si à ces derniers nous disons : *Vous sortirez demain*, c'est une menace plutôt qu'une consolation. Seuls ils appellent leur dissolution et désirent leur sortie, ceux qui voient la paix et qui savent, qu'à la ruine de leur terrestre demeure, succèdera un édifice bâti par Dieu ; mais telle n'est pas la disposition des insensés qui trouvent leur joie dans leurs chaînes. Ah! de ceux-là, quand ils meurent, il n'est pas vrai de dire qu'ils sortent; ils entrent, non dans la lumière et la liberté, mais dans un cachot, dans les ténèbres et dans l'enfer. C'est à vous qu'il est dit : *Demain vous sortirez*, et la crainte n'habitera plus vos frontières; vous comptez de nombreux ennemis : la chair, le plus voisin de tous vos adversaires, la perversité du siècle qui vous entoure, les princes des ténèbres qui, placés dans l'air, assiégent votre route. Cependant ne craignez pas, demain vous sortirez; demain c'est bientôt; demain est proche en effet. C'est ce qui faisait dire à Jacob : *Demain ma justice me répondra*[2]. Il y a trois jours desquels nous lisons : *Il nous vivifiera après deux jours, et le troisième il nous ressuscitera*[3]. Le premier dans Adam, le second dans le Christ, le troisième avec le Christ. C'est pourquoi il est ajouté en cet endroit : *Nous saurons, et nous suivrons afin de connaître le Seigneur;* et ici il est dit : *Demain vous sortirez et le Seigneur sera avec vous*. Ce qui s'adresse à ceux qui ont diminué leurs jours, qui ont détruit le jour de leur naissance, le jour d'Adam, le jour du péché maudit en ces termes par Jérémie : *Maudit soit le jour où je suis né*[4]*!* Nous naissons tous en ce jour; qu'il périsse donc en nous ce sombre jour de ténèbres et de tempêtes, que nous devons à Adam, et à l'ennemi qui lui a dit : *Vos yeux seront ouverts*[5].

3. Mais voilà que pour nous a lui le jour de la rédemption, de l'antique réparation, de l'éternelle félicité. C'est le jour que le Seigneur a fait : réjouissons-nous et tressaillons[1], car demain nous sortirons. Et d'où? De l'enceinte de ce siècle, du cachot de ce corps, des chaînes de la nécessité, de la vanité, de la volupté qui entravent, malgré nous, les pieds de nos affections. Et qu'est-ce que notre esprit a de commun avec la terre? Pourquoi ses désirs, ses efforts, ses goûts, ne sont-ils pas spirituels? O Esprit! toi qui es d'en haut, quelle relation as-tu avec ce qui est en bas? *Cherchez ce qui est en haut*, dit l'apôtre, *là où le Christ est assis à la droite de Dieu*; *goûtez les biens d'en haut et non les choses de la terre*[2]. Mais *le corps corruptible appesantit l'âme sous le poids des soucis*[3]. Les innombrables nécessités de ce corps misérable nous absorbent. Les mauvais désirs et les délectations terrestres semblables à la glu arrêtent notre vol, et entravent les élans de l'esprit. Mais ne craignez pas : demain vous sortirez de cet abîme de misère et de cette fange épaisse. Car c'est pour vous tirer de là qu'il s'y est lui-même enfoncé. Ne craignez pas, demain vous sortirez de ce corps de mort et de cette corruption du péché. Passez ce jour en Jésus-Christ et marchez sur ses traces. *Car celui qui prétend demeurer en lui doit marcher comme lui*[4]; *ne craignez pas, car demain vous sortirez pour être à jamais avec le Seigneur*. S'il a été dit expressément, *et le Seigneur sera avec vous*, comprenons par là que tant que nous habitons en ce corps nous pouvons être avec le Seigneur, c'est-à-dire, adhérer à sa volonté; mais lui n'est pas avec nous pour consentir à la nôtre. Nous voudrions être déjà libres; nous soupirons après notre dissolution; nous souhaitons de sortir de cette vie; mais il a ses raisons de retarder pour nous cette heure. Nous sortirons demain, et le Seigneur sera avec nous, de façon à vouloir ce que nous voudrons, et à être en parfaite harmonie avec notre volonté.

4. C'est pourquoi, ô Juda, ô Jérusalem, ne craignez pas, si vous ne pouvez atteindre encore à la perfection, objet de vos désirs. Que l'humilité de votre confession supplée à l'imperfection de votre vie, que les yeux de Dieu ont vue. S'il nous a ordonné de garder fidèlement ses préceptes[5], c'est afin que, voyant notre imperfection au-dessous de cette tâche, et incapable de remplir de telles obligations, nous recourions à sa miséricorde et que nous disions : *Votre miséricorde est meilleure que la vie :*[6] c'est afin que, dépouillés du vêtement de l'innocence et de la justice, nous paraissions au moins devant lui avec celui de la confes-

[1] Philipp., 4, 7. — [2] Gen., xxx, 33. — [3] Osée. vi, 3. — [4] Jérém., xx, 14. — [5] Gen., iii, 5.

[1] Ps. cxvii, 24. — [2] Coloss., iii, 12. — [3] Sages., ix, 15. — [4] I Jean, ii, vi. — [5] Ps. cxviii, 4. — [6] Id., lxii, 4.

sion. *Car la confession est belle en présence du Seigneur* [1], pourvu cependant (nous l'avons dit) que ce ne soit pas seulement la confession de la bouche, mais de tout l'homme, et que nos os s'écrient : *Qui est semblable à vous, Seigneur?* et cela en vue de la paix, et doux le désir de nous réconcilier avec Dieu. C'est aux âmes ainsi disposées qu'il est dit : *O Juda ! ô Jérusalem ! ne craignez pas, demain vous sortirez.* Ce qui signifie : Aussitôt que l'âme sera sortie du corps elle brisera les affections et les désirs qui la répandaient dans le monde entier et l'y enchaînaient; elle s'arrachera à cette glu, *et le Seigneur sera avec vous.* Ceci peut vous sembler difficile si toutefois vous ne considérez que vous-mêmes et non les biens qui vous attendent. N'est-ce pas là l'attente du monde entier? Car la création est assujétie à la vanité, et, par la chute de l'homme établi par Dieu maître de sa Maison et prince de son domaine, l'héritage entier s'est trouvé corrompu. L'air a été troublé, la terre maudite, et toutes choses assujéties à la vanité.

5. L'héritage ne sera réparé qu'avec les héritiers. Aussi au témoignage de l'apôtre, *gémit-il aussi et souffre-t-il les douleurs de l'enfantement* [2]. Et ce n'est pas seulement à ce monde, mais aux anges et aux hommes que nous sommes en spectacle. *Les justes attendent,* est-il dit, *jusqu'à ce que vous m'ayez récompensé* [3]. Quand les martyrs appelaient le jour du jugement, non par soif de vengeance, mais dans le désir d'une béatitude parfaite, ils reçurent cette réponse : *Attendez un peu que le nombre de vos frères soit complet* [4]. Ils reçurent aussi chacun une robe; mais ils n'auront un double vêtement que quand nous nous en serons revêtus. Nous tenons en gage leurs corps, sans lesquels leur consommation n'est pas complète, et ils ne les recouvreront pas sans nous. Aussi l'apôtre, parlant des patriarches et des prophètes, dit-il : *Dieu nous ménageait quelque chose de meilleur, afin qu'ils ne reçussent pas sans nous leur complète félicité* [5]. O si nous connaissions comment ils nous attendent de leur côté, et avec quelle ardeur ils désirent notre arrivée ! Avec quelle sollicitude ils prient pour nous! Avec quelle joie ils apprennent d'heureuses nouvelles de nous!

6. Que dirais-je de ceux qui ont appris en souffrant la compassion, puisque les saints anges eux-mêmes nous désirent? Car n'est-ce pas avec ces vermisseaux de la terre, avec cette poussière que doit s'accomplir la restauration des murs de Jérusalem? Avec quelle ardeur ces habitants du ciel souhaitent de voir relever les ruines de leur cité! Qu'ils sont avides de voir enfin arriver ces pierres vivantes destinées à entrer avec eux dans le même édifice! avec quel empressement ils s'établissent médiateurs entre Dieu et nous, lui portant nos gémissements et nous rapportant sa grâce! Ils ne dédaigneront pas d'être les compagnons de ceux dont ils ont été les ministres. Ne sont-ils pas en effet des esprits chargés d'un ministère, et envoyés pour l'exercer en faveur de ceux qui recueilleront l'héritage du salut [1]? Hâtons-nous donc, mes bien-aimés, hâtons-nous, je vous prie, car toute la cour céleste nous attend. Nous ferons tressaillir les anges en nous convertissant : avançons et rendons complète la joie que nous leur causons. Malheur à vous qui songez à rentrer dans la fange, et à retourner à votre vomissement! Trouverez-vous favorables au jugement ceux que vous voulez priver d'une joie si grande et si espérée? Ils étaient heureux quand nous venions à la pénitence, ils nous voyaient comme ramenés des portes de l'Enfer. Que sera-ce donc s'ils nous voient ramenés de la porte du Ciel, retourner en arrière, nous qui déjà avions un pied sur le seuil du Paradis? Car si les corps sont en bas, les cœurs sont en haut.

7. Courez, mes frères, courez : ce ne sont pas seulement les anges, mais le Créateur même des anges qui vous attend. Les noces sont prêtes, mais la maison n'est pas remplie, on attend encore des convives pour la combler. Le Père vous attend et vous désire, non-seulement par cette charité extrême qu'il vous a portée, charité qui ferait dire au Fils unique qui est dans le sein du Père : *Mon Père vous aime* [2] : mais pour lui-même, comme il le déclare par le prophète : *Je ferai cela pour moi et non pour vous* [3]. Comment douter qu'il accomplisse ce qu'il a ainsi promis à son Fils: *Demandez-moi, et je te donnerai les nations en héritage* [4]; et ailleurs : *Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je place tes ennemis comme un escabeau sous tes pieds* [5]? Ses ennemis ne seront pas écrasés tant qu'ils nous attaqueront, nous les membres de son corps. Et cette promesse ne sera accomplie que par la destruction définitive de la mort. Car, pour le Fils, qui ne sait combien il désire le fruit de sa naissance, de sa vie dans la chair, de sa croix et de sa mort, le prix de son sang précieux? Ne doit-il pas remettre à Dieu son Père le royaume qu'il a acquis, et lui rendre toutes ces créatures

[1] Ps., XCV, 6. — [2] Rom., VIII, 22. — [3] Ps. CXLI, 8. — [4] Apoc., VI, 11. — [5] Hébr., XI, 40.

[1] Hebr., I, XIV. — [2] Jean, XVI, 27. — [3] Ezéch., XXVI, 22. — [4] Ps. II, 8. — [5] Id., CIX, 1.

pour lesquelles son père l'a envoyé sur la terre? L'Esprit-Saint nous attend aussi : il est la bonté et la charité, principes de notre éternelle prédestination, et il est hors de doute qu'il veut réaliser cette prédestination.

8. Donc puisque les noces sont prêtes, que la cour céleste nous attend, courons, mais non au hasard; courons par les désirs, par le progrès dans la vertu. Avancer c'est partir. Disons tous : *Jetez les yeux sur moi, et ayez pitié de moi, selon le jugement de ceux qui aiment votre nom* [1]. Ayez pitié de moi, non en raison de mes mérites, mais à raison de leur décision. Disons encore : *Comme votre volonté se fait au ciel, qu'elle se fasse ici-bas* [2]! Nous savons qu'il est écrit : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Qui donc accusera les élus de Dieu* [1]? *Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux* [2]? Que telle soit notre consolation, jusqu'à ce que nous sortions et que le Seigneur soit avec nous. Que sa miséricorde nous achemine vers ce départ, et nous conduise à ce brillant *demain*. Que, dans ce *demain* si proche, il daigne nous visiter et être avec nous, en sorte que, si quelqu'un était retenu par la tentation, il y échappe demain par la bonté de celui qui vint prêcher aux captifs leur délivrance. Et ainsi, dans une sainte joie, nous recevrons la couronne de l'Enfant notre Roi qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne comme Dieu dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Ps., CXVIII, 132. — [2] Math., VI, 10.

[1] Rom., VIII, 31, 33. — [2] Math., XX, 15.

SERMON III

Sur ce texte : Aujourd'hui vous saurez que le Seigneur vient, et vous verrez le matin sa gloire. (Exod., 16, 6, 7.)

1. Enfants de la terre, fils des hommes, écoutez, vous qui êtes courbés dans la poussière, réveillez-vous; le médecin vient aux malades, le rédempteur aux captifs vendus, la route aux égarés, la vie aux morts. Il vient pour jeter au fond des mers tous nos péchés, pour guérir toutes nos infirmités, pour nous prendre sur ses épaules et nous replacer dans notre dignité originelle. Sa puissance est grande, plus admirable est la miséricorde qui lui inspire de venir ainsi nous secourir, lui qui pouvait nous sauver autrement. *Aujourd'hui vous saurez que le Seigneur vient.* Ces paroles se trouvent dans l'Écriture en leur lieu et en leur temps : mais l'Église a eu raison de les placer dans l'office de la Vigile de la Nativité, cette Église inspirée de l'Esprit de Dieu, son Époux, sur le sein de laquelle repose le bien-aimé, possédant et gardant le trône de son cœur. Elle a blessé le cœur de cet Époux; elle a plongé l'œil de la contemplation dans le profond abîme des secrets divins, en sorte qu'elle a préparé, en son propre cœur, une demeure à cet Époux, comme elle s'en est fait une dans le sien. Quand donc l'Épouse prend ces paroles de l'Écriture, qu'elle les modifie ou se les accommode, cet arrangement est plus fort que la première disposition des mots, et d'une force proportionnée à la distance qui sépare la figure de la réalité, l'ombre de la lumière, la servante de la maîtresse (A).

2. *Aujourd'hui vous saurez que le Seigneur viendra.* Selon moi, deux jours nous sont recommandés dans ces paroles. Le premier va de la chute d'Adam à la fin du monde : c'est un jour souvent maudit des saints. L'homme a été chassé de ce jour brillant qui avait lui sur sa création; tombé dans les angoisses de cette vie, il y a rencontré un jour ténébreux où la lumière de la vérité est presque éteinte. Nous naissons tous dans ce jour, si toutefois il faut l'appeler un jour et non une nuit; cependant l'inépuisable miséricorde a laissé en nous la lumière de la raison comme une étincelle. Le second jour sera dans les splendeurs éternelles des saints, quand se lèvera la sérénité de ce matin, miséricorde qui nous est promise, et où la mort sera ensevelie en sa victoire; alors les ténèbres et les ombres s'effaceront, et la splendeur de la lumière véritable éclatera en bas et en haut et remplira toutes choses au dedans et au dehors. *Ah! Sei-*

(A) Quel respect avait saint Bernard pour les décrets de l'Église universelle, lui qui avait tant d'égards pour son autorité même dans l'emploi du sens de l'Écriture!

gneur faites-moi entendre votre miséricorde le matin, dit un saint[1]. *Dès le matin nous avons été remplis de votre miséricorde*[2]. Mais revenons à notre jour qui, à cause de sa brièveté, est plutôt une veille dans la nuit, un rien, un néant, comme le nomme un organe familier du Saint-Esprit : *Nos jours se sont enfuis, ils se sont dissipés comme une fumée, ils ont décliné comme l'ombre*[3], *Les jours de ma vie sont courts et mauvais*[4], disait le saint patriarche qui vit Dieu face à face, et s'entretint familièrement avec lui. Dans ce jour Dieu donne à l'homme la raison ; il lui accorde l'intelligence; mais il faut qu'à sa sortie de ce monde Dieu l'éclaire aussi de la lumière de sa science, car s'il sortait de sa prison, et des ombres de la mort sans clarté aucune, il ne pourrait plus être éclairé. C'est pourquoi le Fils unique de Dieu, le soleil de justice, semblable à un cierge immense et resplendissant, a été allumé dans le sombre cachot de cette vie : que tous ceux qui désirent être illuminés, y puisent la lumière, s'unissent à lui et qu'entre eux et lui il n'y ait point d'intermédiaire. Nos péchés nous séparent de Dieu, ôtez-les, nous voilà unis et comme incorporés à la vraie lumière; ainsi un flambeau éteint approché d'un autre luisant et ardent s'allume sur-le-champ et sans qu'il soit besoin d'un troisième, car les objets visibles nous révèlent les effets des choses invisibles.

3. Donc à cet astre si grand et si brillant, allumons en nous, dit le prophète, la lumière de la science[5], avant de sortir des ténèbres de ce monde, de crainte que, des ténèbres, nous ne passions à d'autres ténèbres, et à des ténèbres éternelles. Mais quelle est cette science? Elle consiste à savoir que le Seigneur viendra, encore que nous ignorions l'heure de son arrivée. C'est tout ce qu'on nous demande. Mais direz-vous : C'est la science de tout le monde. Quel chrétien, ne le fût-il que de nom, ignore que le Seigneur viendra juger les vivants et les morts, et rendre à chacun selon ses œuvres? Mes frères, cette science n'appartient pas à tout le monde, pas même à beaucoup; elle est le partage d'un petit nombre, puisque c'est le petit nombre qui est sauvé. Croyez-vous donc que ces gens qui mettent leur joie à mal faire[6] sachent, ou songent jamais que le Seigneur doit venir? S'ils vous le disent, ne les croyez pas : *Car celui qui prétend connaître Dieu et ne garde pas ses commandements est un menteur*[7]. L'apôtre a raison : *Ils déclarent connaître Dieu, mais le nient par leurs œuvres*[1]; *or, la foi sans les œuvres est une foi morte*[2]. Ils ne se souilleraient pas ainsi dans toute sorte d'impuretés, s'ils connaissaient ou redoutaient l'arrivée du Seigneur : ils veilleraient et ne laisseraient pas ainsi percer le mur de leur conscience.

4. Cette science, en son premier degré, produit le repentir et la douleur; elle change le rire en deuil, les chants en plaintes, la joie en tristesse, et fait que les objets dont nous étions passionnément épris commencent à nous déplaire; elle nous inspire une horreur spéciale pour les choses qui avaient à nos yeux un charme spécial. Il est écrit en effet : *Celui qui accumule la science accumule aussi la douleur*[3], et la douleur qui suit est la preuve de cette science véritable et sainte. Au second degré, cette science que produit la correction, en sorte vous ne prêtez plus vos membres comme autant d'instruments à l'iniquité, mais vous domptez la gourmandise, vous tuez la luxure, vous écrasez l'orgueil, et vous mettez au service de la sainteté un corps qui avait été l'esclave du péché. Le regret, sans la correction, est inutile, comme le dit le sage : *L'un bâtit, l'autre démolit, que recueillent-ils, sinon le travail? L'un prie, l'autre maudit, quelle voix Dieu écoutera-t-il? Celui qui se purifie après avoir touché un mort et y reporte les mains, sa purification ne lui sert pas*[4]. Selon la sentence du Sauveur, on doit craindre qu'il ne lui arrive quelque chose de pire[5]. Mais une âme ne saurait avoir longtemps ces dispositions, si elle ne veille et ne s'applique, avec une grande circonspection ; aussi le troisième degré de la science produit-il la sollicitude qui porte à marcher avec Dieu, à se sonder soigneusement pour n'offenser pas, sur le point même le plus léger, les regards de la redoutable majesté. Elle s'allume dans la douleur, elle s'enflamme dans la correction, elle luit dans la sollicitude, et nous renouvelle au dedans comme au dehors.

5. Ici l'âme commence à respirer après la tribulation et la douleur, et la joie spirituelle tempérant la grandeur de ses craintes, l'empêche d'être absorbée par la douleur et l'énormité de ses fautes. Si elle redoute son juge, elle espère en son Sauveur ; en elle la crainte et l'espérance se rencontrent et se suivent : souvent la crainte surpasse la joie, plus souvent la joie exclut la crainte. Heureuse la conscience où se livre sans cesse une pareille lutte, en attendant l'heure où la mortalité sera absorbée par la

[1] Ps. CXLII, 8. — [2] Id., LXXXIX, 14, 9. — [3] Ps. CI, 4, 12. — [4] Gen., XLVII, 9. — [5] Osée, X, 12. — [6] Prov., II, 14. — [7] I Jean, II, 4.

[1] Tite, I. 16. — [2] Jacq, II, 20. — [3] Eccle., I, 18. — [4] Eccli., XXXIV, 28, 30. — [5] Jean, V, 14.

vie, la crainte dissipée, et où à toutes ces misères succèdera une satisfaction parfaite, car c'est la joie et non la crainte qui sera éternelle. Mais que l'âme ainsi luisante et ardente, ne se croie pas encore dans la maison où l'on porte le flambeau sans redouter le souffle du vent : qu'elle se souvienne qu'elle est au grand air, et que, de ses deux mains, elle protége ce qu'elle porte, pas de confiance extrême dans l'état même tranquille de l'atmosphère. Car tout à coup, quand on n'y pense pas, cet état change, et si la main se retire un peu, le flambeau s'éteint. La chaleur vous brûle-t-elle la main (ce qui arrive quelquefois), souffrez plutôt que de la retirer, car en un instant, en un clin d'œil, le vent soufflera la lumière. Si nous habitions la demeure qui n'est pas bâtie de main d'homme, la demeure éternelle du ciel où n'entre aucun ennemi, d'où aucun ami ne sort, nous n'aurions aucun sujet de crainte. Mais présentement nous sommes exposés à trois vents aussi perfides que pressants : la chair, le démon et le monde; ils travaillent à éteindre en nous les clartés de la conscience; ils soufflent sur nos cœurs des désirs mauvais, des mouvements illicites, et ils jettent soudain en vous un trouble qui vous laisse à peine discerner d'où vous venez et où vous allez. De ces vents violents, si deux s'apaisent de temps en temps, le troisième ne laisse pas une heure de trêve. Il faut donc des deux mains, du cœur et du corps, protéger votre âme, de peur que sa lumière ne s'éteigne ; ne cédez pas, ne reculez pas, quand même le feu violent des tentations vous blesserait; dites avec un saint : *Mon âme est toujours dans mes mains* [1]. Et de même que nous n'oublions guère les objets que nous tenons en nos mains ; ainsi nous n'oublierons pas nos âmes, et leur pensée sera plus vivement présente à notre esprit.

6. Vos reins ceints de la sorte, et un flambeau ardent en vos mains, veillez la nuit sur vos pensées et vos actes, afin qu'à quelque veille que le Seigneur vienne, à la première, à la seconde ou à la troisième, il vous trouve prêt. La première veille, c'est la rectitude de l'action ; vous devez vous efforcer de conformer votre vie toute entière à la règle que vous avez jurée, sans franchir jamais les bornes posées par vos pères dans les exercices de notre régime, sans en sortir pour aller à droite ou à gauche. La seconde veille, c'est la pureté d'intention, œil simple qui rendra tout le corps lumineux, en sorte que vous fassiez toutes vos actions pour Dieu, et que les grâces remontent à leur point de départ pour couler encore. La troisième veille, c'est la conservation de l'unité ; placés dans une congrégation, préférez la volonté des autres à la vôtre, demeurez non-seulement sans vous plaindre, mais gracieusement parmi vos frères, les supportant tous, priant pour tous, afin qu'on dise aussi de vous : *Celui-ci est l'ami de ses frères et du peuple d'Israël, il prie beaucoup pour le peuple et pour la sainte cité de Jérusalem* [1]. C'est ainsi que la venue du Fils de Dieu allume en nous la vraie science, cette science qui nous enseigne que le Seigneur viendra, et qu'elle est le fondement solide et durable de nos mœurs.

7. *Et le matin vous verrez sa gloire.* O matin! ô jour plus doux dans les parvis du Seigneur que mille ici-bas, où le mois succèdera au mois, le sabbat au sabbat, où la splendeur de la lumière et l'ardeur de la charité illumineront dans les abîmes de merveilles les habitants de la terre! Qui aura la présomption, je ne dis pas de parler de toi, mais d'y penser? En attendant, mes frères, édifions notre foi, afin que, si nous ne pouvons voir ces merveilles qui nous sont réservées, au moins nous contemplions un moment celles qui se sont accomplies pour nous sur la terre. La majesté toute puissante en prenant notre chair a fait trois choses, trois mélanges singulièrement admirables et admirablement singuliers, qui jamais n'avaient eu lieu, et jamais ne se reproduiront ici-bas. En effet, ont été unis ensemble Dieu et l'homme, une mère et une vierge, la foi et le cœur humain : ccs trois mixtures sont merveilleuses, et c'est un prodige au-dessus de tout prodige que des éléments si divers et si divisés aient pu se réunir.

8. Considérez d'abord la création, la place et l'arrangement des êtres. Quelle puissance dans leur création! quelle sagesse dans leur position! quelle bonté dans leur ordonnance! Dans la création, que d'éléments nombreux, tirés du néant avec une admirable puissance et qu'ils sont ingénieusement placés! Comme les plus élevés et les plus humbles sont unis ensemble par une charité aussi aimable que ravissante! A ce limon terrestre Dieu a mêlé une force vitale, comme dans les arbres, et qui produit l'agrément du feuillage, la beauté des fleurs, la saveur des fruits et leur vertu médicinale. Il a fait plus : à notre limon, il a ajouté une force sensible, comme dans les animaux, qui n'ont pas seulement la vie, mais qui sont doués de la faculté de sentir, à l'aide des cinq sens qu'ils possèdent. Il a honoré davantage encore le limon. Il y a mis une force raisonnable, comme dans les hommes, qui, avec la

[1] Ps. CXVIII, 109.

[1] Mach., XV, 14.

vie et la sensibilité, ont la faculté de discerner entre l'utile et le nuisible, le bien et le mal, le vrai et le faux. Il a plu à Dieu d'élever notre infirmité à une gloire plus haute encore, et sa majesté s'est rapetissée; ce qu'il y avait de mieux, c'est-à-dire lui-même, il l'a associé au limon; il l'a rassemblé en une seule personne Dieu et la boue, la majesté et la faiblesse, une telle grandeur et une pareille misère. Rien de plus sublime que Dieu, rien de plus vil que le limon; et cependant Dieu a porté la condescendance jusqu'à s'abaisser au niveau de ce limon, et il a honoré le limon jusqu'à l'élever à lui, afin que tout ce que Dieu a fait en lui, il semble l'avoir opéré, et tout ce que ce limon a enduré, Dieu soit dit l'avoir enduré en lui, par un mystère ineffable et incompréhensible. Et remarquez ceci : comme dans la divinité il y a trinité de personnes et unité de substance, ainsi dans l'union dont nous traitons, il y a trinité de substance et unité de personne : et de même que dans la trinité, les personnes ne scindent pas l'unité, ni l'unité n'amoindrit pas la trinité; ainsi dans l'incarnation, la personne ne confond pas les substances, pas plus que les substances ne détruisent l'unité personnelle. La trinité souveraine nous a offert cette autre trinité, œuvre admirable, unique, supérieure à ses autres ouvrages. Le Verbe, l'âme et le corps se sont unis en une personne; et ces trois choses ne font qu'un, et cet un est trois, non par la confusion des essences, mais par l'unité de la personne. Voilà la première mixture excellente entre toutes, et la première entre les trois que j'ai indiquées. O homme! tu es limon, penses-y et ne te laisse pas entraîner à l'orgueil; songe aussi que tu es uni à Dieu, et ne sois pas ingrat.

9. La seconde mixture est celle d'une Vierge et d'une Mère, admirable aussi et unique. Jamais on n'a ouï dire que celle qui a enfanté fût vierge, ni qu'une vierge fût mère. Jamais, dans l'ordre des choses, la virginité ne se rencontre avec la maternité, ni la fécondité avec la virginité. Marie est la seule en qui ces deux choses se soient trouvées réunies : en elle s'est accompli un prodige jusque là inouï, et qui ne se verra plus ; elle n'a pas eu de devancière, elle n'aura pas de rivale. La troisième mixture, c'est celle de la foi et du cœur humain, inférieure à celles qui précèdent, mais non moins puissante peut-être. Il est étonnant que le cœur de l'homme ait cru à ces deux rapprochements, à un Dieu-homme, et à une mère-Vierge. Comme le fer et l'argile ne peuvent s'unir, ainsi non plus ces deux choses, si l'esprit de Dieu n'en devient le ciment. Et peut-on voir un Dieu, celui qui est déposé dans une crèche, qui vagit dans un berceau, qui endure toutes les faiblesses de l'enfance, qui est flagellé, conspué, crucifié, mis au sépulcre, et estimer immense et infini celui qui est enfermé sous deux pierres? Est-elle vierge, cette femme qui allaite, qui a un époux pour compagnon de sa vie, à sa table, et dans l'intimité de sa demeure, un époux qui la conduit en Égypte, qui l'en ramène, et qui seul avec elle fait un voyage si secret? Comment a-t-on pu persuader cela au genre humain, et au monde entier? Et cependant tout cela lui a été persuadé avec une facilité et une puissance telles, que la multitude de ceux qui l'ont cru me le rend croyable. Les jeunes gens, les jeunes filles, les vieillards et les enfants ont préféré mourir mille fois plutôt que de renoncer, même un seul instant, à cette croyance.

10. Cette mixture est excellente, la seconde l'était davantage, et l'autre plus encore. L'oreille a appris la première que l'œil n'a pas vue; ce grand mystère de bonté à été raconté et cru jusqu'aux bouts du monde; mais, ô mon Dieu! nul regard, excepté le vôtre n'a contemplé en quelle manière vous vous êtes unis à un corps, dans les profondeurs d'un sein virginal. L'œil a vu la seconde mixture, car notre Reine s'est vue à la fois, vierge et féconde, elle qui conservait toutes ces choses, et les repassait en son cœur, et Joseph, témoin et gardien d'une si haute pureté, a eu aussi la connaissance de ces merveilles. La troisième union est montée dans le cœur de l'homme, quand ces grandes choses ont été crues telles qu'elles s'étaient accomplies, quand nous les admettons sur la foi d'autrui, que sur celle de nos regards, nous les acceptons avec une confiance qui exclut le doute. Voyez dans la première union ce que Dieu vous a donné, dans la seconde par qui, dans la troisième pourquoi il vous l'a donné. Il vous a donné le Christ par Marie, pour vous guérir. Dans la première, il y a un remède, et de Dieu et de l'homme, il est résulté un baume propre à dissiper vos infirmités. Ces deux essences ont été comme broyées et mêlées dans le sein de Marie, ainsi qu'en un mortier, et le Saint-Esprit à présidé à ce suave mélange. Vous ne méritiez pas Jésus-Christ : aussi il a été donné à Marie, afin que d'elle vous reçussiez tout ce que vous auriez. Mère, elle vous a enfanté un Dieu; Vierge, par le respect qu'elle inspire, elle a été exaucée et dans votre cause et dans celle du genre humain. Si elle n'était que Mère, il lui suffirait de se sauver par la génération des enfants ; si elle n'était que

Vierge, elle ne serait utile qu'à elle-même : le fruit béni de ses entrailles n'aurait pas été le prix du monde. La première mixture contient donc un remède; la seconde, un appui, car Dieu a voulu que nous n'eussions rien qui ne passât par les mains de Marie; dans la troisième, nous trouvons une occasion de mérite si nous croyons fermement ces vérités, et la foi c'est la guérison de l'âme, car celui qui croira sera sauvé [1].

SERMON IV

Du remède qu'on trouve dans la main gauche, et des délices de la droite du Très-Haut.

1. La coutume de l'Ordre ne demande pas d'instruction aujourd'hui ; la fête de demain nous retiendra plus longtemps à la messe solennelle, et la brièveté du temps ne permettra pas un long sermon. C'est pourquoi je crois bon de préparer aujourd'hui vos cœurs à une si grande fête, surtout quand l'objet en est un mystère incompréhensible et sublime, vraie source de vie, plus abondante à mesure qu'on y puise. Je sais comment abondent vos tribulations pour Jésus-Christ ; puisse aussi la consolation abonder par lui en vous! Pour les consolations mondaines, je ne puis ni ne dois vous les offrir ; elles sont méprisables et impuissantes, et ce qui est plus terrible, elles sont un obstacle aux consolations vraies et salutaires. C'est pourquoi celui qui est la joie et les délices des anges, s'est fait le salut et la consolation des malheureux, celui qui, grand et sublime répand le bonheur en sa cité, devenu petit et humble dans l'exil, verse la joie : gloire de son père au plus haut des cieux, sur la terre, il est la paix aux hommes de bonne volonté. Un petit enfant a été donné aux petits, pour qu'un grand Dieu soit donné aux grandes âmes, et afin que ceux que le petit enfant justifie un jour, il les élève et les glorifie dans son élévation et sa gloire. C'est pourquoi, sans doute, ce vase d'élection enrichi de la plénitude de cet enfant (car encore qu'il soit petit, il est rempli de grâce, de vérité, et en lui habite corporellement la plénitude de la divinité [1]), c'est pourquoi, dis-je, Paul épanche, de son cœur, cette bonne parole que vous avez souvent entendue ces jours-ci : *Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur : je vous le répète, réjouissez-vous* [2]. Réjouissez-vous du don, et réjouissez-vous de la promesse : l'objet est plein de joie, et l'espérance en est aussi pleine. Réjouissez-vous parce que vous avez déjà reçu les dons de la main droite ; réjouissez-vous parce que vous attendez ceux de la main gauche. *Sa gauche soutient ma tête*, dit l'Épouse, et *sa droite me tiendra embrassée* [3]. La gauche soulève, la droite soutient. La gauche guérit et justifie, la droite embrasse et béatifie. Dans la gauche sont les mérites et dans la droite les récompenses; dans la droite aussi les délices ; la gauche contient les remèdes.

2. Mais voyez la bonté et la sagesse de ce médecin. Considérez plus attentivement les remèdes qu'il apporte, les précieux et beaux spécifiques dont il les compose ; ils ne sont pas seulement utiles à la santé, ils offrent encore et à l'œil et au goût un charme extrême. Le premier remède qu'il tient en sa main gauche, c'est sa conception virginale. Étudiez-la; quelle nouveauté! quelle merveille! qu'elle est aimable et douce! Est-il rien de plus beau qu'une génération chaste? rien de plus glorieux qu'une conception pure et sans tache, sans honte, sans souillure, sans corruption? Mais malgré sa beauté, ce prodige nous occuperait moins, sans la considération de ce qu'il a d'utile et de salutaire. Cette conception n'est pas seulement glorieuse en ses dehors, elle est précieuse en sa vertu intime, en sorte que, selon l'Écriture, dans la main gauche du Seigneur, se trouvent et la gloire et les richesses [4], les richesses du salut et la gloire du prodige. Car qui peut rendre pur un être conçu d'une

[1] Coloss., II, 9.

[1] Marc., XVI, 16. — [2] Philipp., IV, 4. — [3] Cant., II., 6. — [4] Prov., III, 16.

source impure, sinon celui qui seul a été conçu lui-même sans les souillures de la volupté? Je suis infecté et souillé en ma racine et en mon origine même : impure est ma conception : mais il en est un qui ôte cette honte, c'est celui qu'elle n'a jamais atteint.

3. Pour racheter l'impureté de mon origine, je trouve donc des richesses de salut dans la très-pure conception du Christ. Ajoutez-y encore, Seigneur Jésus, renouvelez les merveilles et les prodiges, car l'habitude ôte aux miracles passés quelque chose de leur éclat. Le lever et le coucher du soleil, la fécondité de la terre, la succession des saisons sont des prodiges, et de grands; mais à force de les voir, nous n'y prêtons plus d'attention : opérez-en de nouveaux. *Voilà*, dit-il, *que je fais toutes choses nouvelles*. Qui parle ainsi? C'est l'Agneau *assis sur le trône* [1], Agneau plein de suavité, de douceur et d'onction. Telle est en effet la signification du nom de Christ qu'il porte. A qui paraîtra-t-il dur et sévère celui dont la naissance n'a causé à sa mère ni amertume ni douleur? O miracles vraiment nouveaux! Une conception exempte de honte, un enfantement exempt de souffrance! La malédiction tombée sur Eve se transforme dans notre Vierge. Elle a mis au monde sans douleur. La malédiction s'est changée en bénédiction, ainsi que l'avait prédit Gabriel : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes* [2]. O bienheureuse, et seule bénie entre les femmes, seule libre de la malédiction générale, et étrangère aux souffrances des mères! Ne soyons pas surpris, mes frères, s'il ne cause aucune douleur à sa mère, celui qui a pris sur lui les douleurs du monde, selon ce mot d'Isaïe : *Il a pris toutes nos langueurs* [3]. La faiblesse humaine redoute deux choses, la honte et la douleur. Jésus-Christ est venu pour les détruire, il les a subies toutes les deux, quand il a été condamné par les méchants à la plus infâme des morts; je ne mentionne que ce détail. Afin de nous inspirer l'espoir de le voir bientôt ôter du monde ces misères, il commence par en préserver sa mère, et bannit toute honte de sa conception et toute douleur de son enfantement.

4. Les richesses s'accumulent, la gloire grandit, et les prodiges se multiplient. Après avoir conçu sans honte, enfanté sans douleur, Marie demeure sans corruption. O prodige inouï! une Vierge enfante et garde la gloire de son intégrité; elle associe la fécondité à la pureté parfaite, et les joies de la maternité à tout l'honneur de la virginité. Ah! j'attends avec confiance la gloire de l'incorruption promise

[1] Apoc., XXI, 5. — [2] Luc, I, 28. — [3] Isaï, LIII, 4

à ma chair, puisque Jésus a conservé ce privilége à sa mère. Après cette merveille, il lui sera facile de revêtir d'incorruptibilité, à la résurrection, mes sens corruptibles.

5. Vous avez encore des richesses plus abondantes et une gloire plus éclatante. La mère garde sa virginité, et le fils est sans tache et sans péché. La malédiction d'Ève ne tombe pas sur la mère, et le fils n'est pas assujéti à cette loi de laquelle il est dit, par le prophète : *Nul n'est exempt de souillure, pas même l'enfant d'un jour* [1]. Eh bien! voici un enfant sans tache, seul vrai entre tous les hommes, ou plutôt la vérité même. *Voici l'Agneau qui ôte les péchés du monde* [2]. Qui pourrait mieux le faire que celui que le mal n'a pas touché? Il est capable de me purifier, puisqu'il n'a pas été souillé. Que cette main préservée de la boue nettoie mon œil fangeux! Qu'il en tire la paille lui qui n'a pas eu la poutre dans le sien; ou plutôt, qu'il m'ôte la poutre qui m'aveugle, lui qui, dans les siens, n'a pas même eu une poussière.

6. Nous avons vu les richesses du salut et de la vie, nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique du Père. De quel Père? demanderez-vous. *Il sera appelé Fils du Très-Haut* [3], et on sait qui est le Très-Haut. Mais pour ôter jusqu'à l'ombre d'un doute, *le saint qui naîtra de vous*, dit Gabriel à Marie, *sera appelé Fils de Dieu* [4]. O le vrai saint! Vous ne permettrez pas, Seigneur, à votre saint de voir la corruption, ce qui ne ravit pas à la mère l'incorruption. Les miracles croissent avec les richesses, un trésor est ouvert. Celle qui engendre est mère et vierge; celui qui est engendré est Dieu et homme. Mais jettera-t-on les choses saintes aux chiens, et les perles aux pourceaux? Que ce trésor soit caché dans notre champ, et que notre argent soit mis en un sac; que la conception virginale soit voilée par le mariage de la mère, et son enfantement sans douleur, caché par les vagissements et les pleurs de l'enfant; que la purification légale de Marie couvre la chasteté de sa maternité, et la circoncision l'innocence de l'enfant! Oui, cachez, ô Marie, l'éclat de ce nouveau soleil, couchez votre fils dans une crèche, et enveloppez-le de langes; ces langes du Sauveur sont nos richesses. Ils sont plus précieux que la pourpre, et cette crèche est plus glorieuse que tout l'or des trônes de la terre, la pauvreté de notre Christ a plus de prix que tous les trésors. Quoi de plus riche, en effet, et de plus précieux qu'une humilité qui achète le royaume du ciel, et acquiert la

[1] Job, XIV, 4, 5, selon les Sept. — [2] Jean, I, 29. — [3] Luc, 32, 35. — [4] Ps. 15, 10.

grâce divine? Et il est écrit : *Heureux les pauvres en esprit, car le royaume du ciel est à eux* [1], et l'apôtre ajoute : *Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles* [2]. Vous trouvez donc l'humilité recommandée dans la naissance de Jésus-Christ. Il s'y est anéanti, prenant la forme de l'esclave et l'extérieur de l'homme.

7. Voulez-vous trouver des richesses et une gloire supérieures? Voici l'amour dans la souffrance. *On ne peut avoir pour ses amis un amour plus grand que de mourir pour eux* [3]. Nos richesses, notre gloire, sont donc le sang précieux qui nous a rachetés, et la croix du Seigneur en laquelle nous nous glorifions avec l'apôtre. *Pour moi,* dit-il, *à Dieu ne plaise que je me glorifie, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ* [4]*; je n'ai cru savoir au milieu de vous qu'une chose, Jésus et Jésus crucifié* [5]. La main gauche c'est Jésus-Christ, et Jésus crucifié, car la droite c'est encore Jésus-Christ, mais Jésus-Christ glorieux. *Jésus-Christ*, dit l'apôtre, et *Jésus-Christ crucifié*. Peut-être sommes-nous la croix à laquelle Jésus-Christ est attaché. L'homme, en effet, a la forme d'une croix qui devient visible, s'il étend les bras; mais dans le psaume le Christ dit : *Je suis attaché au limon de l'abîme* [6]. Il est évident que nous sommes du limon, puisque nous en avons été tirés. Mais jadis nous étions du limon du paradis, aujourd'hui nous sommes du limon de l'abîme. *J'y suis attaché*, dit-il, je ne l'ai pas traversé : je n'en suis pas sorti *je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles* [7]. Il est notre Emmanuel, le Dieu avec nous; avec nous, mais à gauche. C'est ainsi que, lorsque Thamar enfanta, Zarès sortit d'abord une main, à laquelle, en figure de la Passion du Seigneur, fut attaché un fil de pourpre [8].

8. Nous tenons donc la main gauche; mais il est encore besoin de crier : *Tendez votre droite à l'ouvrage de vos mains* [9]*; car dans cette droite il y a des délices jusqu'à la fin* [10]. Seigneur étendez votre droite sur nous, et cela nous suffit. *La gloire et les richesses sont dans la maison* [11] de celui qui craint Dieu : mais dans votre maison Seigneur qu'y a-t-il? Action de grâces, et cri de louanges. *Heureux ceux qui habitent en votre maison, Seigneur* [12]! etc., *car l'œil n'a pas vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur senti ce que vous avez préparé à ceux qui vous aiment* [13]. C'est une lumière inaccessible, une paix au-dessus de tout sentiment, une source qui descend toujours. Et l'œil n'a pas vu une lumière inaccessible, ni l'oreille ouï une paix incompréhensible. Beaux sont les pieds de ceux qui annoncent la paix [1]; mais bien que le bruit en ait retenti dans le monde entier, cependant la paix supérieure à tout sentiment n'a pu être saisie par eux, dans toute son étendue; à plus forte raison ne l'a-t-elle point été par les autres. Paul lui-même dit : *Mes frères je ne pense pas y avoir atteint* [2]. *La foi vient d'entendre, mais l'ouïe vient de la parole de Dieu* [3]. La foi, non la réalité; la promesse de la paix, non la réalisation. Présentement, la paix est bien offerte aux âmes de bonne volonté; mais qu'est-ce que cette paix auprès de cette plénitude et de cette excellence de paix? Aussi le Seigneur dit-il lui-même. *Je vous donne ma paix, je vous laisse la paix* [4]. Vous n'êtes pas capables de ma paix, car il y en a une supérieure à tout ce que vous pouvez sentir; c'est pourquoi je vous donne la patrie de la paix, et, en attendant, je vous laisse la route de la paix.

9. Mais qu'est-ce à dire que cette paix *n'est pas montée dans le cœur de l'homme?* C'est une source en effet et elle ne monte pas. Nous connaissons en effet la nature des fontaines; elles suivent les vallées et elles descendent des cimes ardues; aussi il est écrit : *Vous faites couler les sources dans le fonds des vallées, et les eaux passeront entre les montagnes* [5]. C'est pourquoi je m'efforce de rappeler à votre charité que *Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles*. Une source ne remonte pas à un point plus élevé que celui d'où elle s'épanche. D'après ce principe, il pourrait sembler que l'orgueil ne ferme pas absolument les routes de la grâce, surtout quand le premier orgueilleux appelé dans l'Écriture : *Celui qui est Roi sur tous les fils de la superbe* [6], n'est pas accusé d'avoir dit : je serai plus élevé, mais simplement : *Je serai semblable au Très-Haut* [7]. Cependant l'apôtre ne ment pas en disant que *celui-là se pose en ennemi et s'élève au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu ou adoré* [8]. L'oreille humaine frémit d'horreur à ces mots; puisse le cœur redouter aussi ces pensées et ces affections malignes! Je vous le dis, ce n'est pas le démon seul, c'est tout orgueilleux qui s'élève contre Dieu, car Dieu veut l'exécution de sa volonté, et l'orgueilleux désire voir l'accomplissement de la sienne. Voilà l'égalité. Voyez l'inégalité : Dieu veut voir sa volonté s'accomplir dans les choses que la raison approuve;

[1] Math., v, 3. — [2] Jacq., iv, 6. — [3] Jean, xv, 13. — [4] Galat., vi, 14. — [5] I Cor., ii, 2. — [6] Ps. lxviii, 3. — [7] Math. xxviii, 20. — [8] Gen., xxxviii, 27. — [9] Job, xiv, 15. — [10] Ps. xv, 11. — [11] Id iii, 3. — [12] Id., lxxxiii, 5. — [13] I Cor., ii, 9.

[1] Rom., x, 15. — [2] Philipp., iii, 13. — [3] Rom., x, 17. — [4] Jean, xvii, 24. — [5] Ps. ciii, 10. [6] Job, xxxxi, 25. — [7] Isaï xiv, 14. — [8] II Thess., ii, 4.

l'orgueilleux veut voir se réaliser la sienne, raisonnable ou non. Vous voyez la hauteur où n'arrivent pas les eaux de la grâce. *Si vous ne changez*, est-il dit, *et si vous ne devenez comme ce petit enfant* (il se désigne lui-même, lui, la fontaine de Vie, où gît et d'où découle la plénitude de toutes grâces) *vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux* [1]. Préparez donc vos ruisseaux, abattez l'obstacle des pensées terrestres et superbes, rendez-vous semblables au Fils de l'Homme, et non au premier homme, car la source de la grâce ne monte pas jusqu'au cœur de l'homme charnel et mondain. Purifiez votre œil afin d'apercevoir la vraie lumière, inclinez votre oreille à l'obéissance, afin d'arriver enfin au repos éternel, à la paix supérieure à toute paix. C'est une lumière par sa sérénité, c'est la paix par sa tranquillité, c'est une source par son éternelle abondance. Rapportez la source au Père d'où naît le Fils, et d'où procède le Saint-Esprit; la lumière au Fils qui est le reflet de l'éternelle vie, la vraie lumière éclairant tout homme qui vient en ce monde : la paix au Saint-Esprit qui repose sur l'âme humble et paisible. Si je parle ainsi, ce n'est pas que je prétende que chacune de ces propriétés appartienne exclusivement à chacune des divines personnes, car le Père est aussi lumière, pour que le Fils soit lumière de lumière; le Fils est aussi paix, notre paix qui réunit ce qui était divisé; et l'Esprit-Saint est la source de cette eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle.

10. Mais quand arriverons-nous à ce terme? Quand donc, Seigneur, la vue de votre visage me remplira-t-elle de joie? Notre joie est en vous, car vous nous visitez d'en haut, et nous nous réjouissons encore dans l'attente de la bienheureuse espérance à votre second avénement. Mais quand viendra-t-elle cette plénitude de félicité, et en aurons-nous non plus le souvenir, mais la présence? la réalité et non l'attente? *Que votre modestie se montre à tous*, dit l'apôtre, *car le Seigneur est proche* [1]. Il convient en effet que, pareille à celle du Seigneur, notre modestie soit connue de tous. Quelle inconvenance si l'homme, avec la conscience de sa misère, vivait sans retenue, quand le Dieu de majesté est apparu à la terre plein de modestie! *Apprenez de moi*, dit-il, *que je suis doux et humble de cœur* [2], afin que votre modestie puisse aussi se montrer aux autres. Ce qui suit : *Le Seigneur est proche*, peut s'entendre de la main droite. Car de la gauche il dit lui-même : *Voici que je suis avec vous, tous les jours jusqu'à la fin du monde* [3]. Oui, le Seigneur est proche, mes frères. Point de sollicitude, il est près de nous, et va paraître. Ne vous découragez pas, cherchez-le tant qu'on le peut trouver, invoquez-le tant qu'il est voisin de vous. Le Seigneur est près des cœurs troublés [4] et de ceux qui l'attendent en vérité. Voulez-vous savoir combien il est près de vous? Écoutez l'Épouse chanter et dire de l'Époux : *Voici qu'il se tient derrière la muraille* [5]. Par la muraille entendez votre corps qui vous empêche de voir Celui qui est à vos côtés. C'est pourquoi Paul soupire après sa dissolution, afin d'être avec le Christ [6]; et, avec l'accent de la tristesse, il s'écrie : *Malheureux homme que je suis! Qui me délivrera de ce corps de mort* [7]? Et le prophète, dans le psaume, *Tirez*, dit-il, *tirez mon âme de ce cachot, pour qu'elle célèbre votre nom* [8].

SERMON V

Sur ce texte : Sanctifiez-vous aujourd'hui et soyez prêts ; car demain vous verrez la majesté de Dieu en vous. (Répons de la vigile de Noël.)

1. Sur le point de célébrer l'ineffable mystère de la naissance du Seigneur, nous sommes avertis, mes frères, de nous y disposer en nous sanctifiant, car voici le saint des saints, voici celui qui a dit lui-même : *Soyez saints, car moi le Seigneur votre Dieu, je suis saint* [9]. Comment donner les choses saintes aux chiens, et les perles aux pourceaux? A moins que les

[1] Math., XVIII, 3.

[1] Philipp., IV, 5. — [2] Math., II, 29. — [3] Ibid., XXVIII, 20. — [4] Ps. XXXIII, 119. — [5] Cantiq. II 9, — [6] Philipp., I, 23. — [7] Rom., VII, 24. — [8] Ps. CXLI, 8. — [9] Lévit., XIX, 2.

uns ne se purifient de leurs iniquités, les autres de leurs voluptés illicites, et ne s'appliquent désormais à éviter, les premiers, leur vomissement, les seconds, leur bourbier. Sur le point de recevoir les ordonnances célestes, le charnel Israel devait se sanctifier par des rites extérieurs, des purifications corporelles, des offrandes, des sacrifices incapables cependant de rendre la conscience pure. Ces rites n'existent plus, ils ne devaient durer qu'un temps de correction écoulé désormais. On a donc raison de nous prescrire une sainteté parfaite, une purification intérieure, une pureté spirituelle, selon cette parole du Seigneur : *Heureux ceux qui ont le cœur pur, car il verront Dieu* [1]. C'est pour cela que nous avons reçu la naissance et la vie ; c'est là notre vocation, et c'est pour cela que ce jour a brillé sur nous. Jadis la nuit régnait, la nuit où on ne peut travailler. La nuit couvrait le monde avant le lever de la vraie lumière, avant la naissance de Jésus-Christ; la nuit régnait aussi en chacun de nous, avant notre conversion et notre régénération intérieure.

2. La plus profonde nuit et les ténèbres les plus épaisses ne couvraient-elles pas la face de la terre, quand nos pères honoraient des dieux leur ouvrage, et par un culte sacrilége, et insensé, adoraient le bois et la pierre ? Et une autre nuit sombre n'était-elle pas en nous, quand nous vivions sans Dieu dans ce monde, suivant nos passions et les séductions de la chair, obéissant aux désirs mondains, faisant servir nos membres d'instruments au péché, esclaves de l'iniquité pour l'iniquité, conduite dont nous rougissons aujourd'hui comme d'autant d'œuvres de ténèbres ? *Ceux qui dorment, dorment la nuit*, dit l'apôtre, *et ceux qui s'enivrent, s'enivrent la nuit* [2]. Vous avez été cela ; mais vous êtes réveillés et sanctifiés, si vous êtes les fils de la lumière et du jour, et non plus de la nuit et des ténèbres. C'est le hérault du jour qui vous crie : *Soyez sobres et veillez* [3]. A la Pentecôte, il disait au Juifs, en parlant de ses collègues, *comment seraient-ils ivres? il n'est que la troisième heure du jour* [4]. C'est ce que dit un autre apôtre : *La nuit est passée, le jour est venu; rejetons les œuvres de ténèbres, pour nous revêtir des armes de lumière; marchons avec honnêteté, comme durant le jour* [5]. Rejetons, dit-il, les œuvres de ténèbres, c'est-à-dire le sommeil et l'ivresse (puisque, comme nous l'avons rappelé plus haut, ceux qui dorment, dorment la nuit, et ceux qui s'enivrent, s'enivrent aussi la nuit). Il est jour, ne sommeillons pas, mais marchons, et marchons honnêtement, et non avec les allures de l'ivresse. Voyez-vous un homme dont l'âme ennuyée sommeille pour le bien? Il est dans les ténèbres. En voyez-vous un autre enivré d'absinthe, plus sage qu'il ne faut, un sage qui n'est pas sobre, dont l'œil ne se lasse pas de voir, ni l'oreille d'entendre, qui, épris d'amour pour l'argent ou pour tout autre objet, est insatiable et boit sans cesse comme un hydropique ? C'est un fils de la nuit et des ténèbres. Il n'est pas aisé de séparer ces deux choses, puisque l'Écriture dit. *Tout oisif est dans ses désirs*, c'est-à-dire, tout homme qui sommeille est dans l'ivresse. Sanctifions-nous donc aujourd'hui, et soyons prêts aujourd'hui en secouant le sommeil de la nuit, et sanctifiés comme étant dans le jour, purifiés de toute ivresse, ayant mis un frein à nos passions funestes. Car la loi et les prophètes se résument en ces deux préceptes, fuir le mal et faire le bien.

3. Mais tout cela est pour aujourd'hui, car demain, plus de sanctification ni de préparation, mais la vision de la majesté. *Demain vous verrez la majesté de Dieu en vous*. C'est ce que disait le prophète Jacob : *Demain, ma justice me répondra* [1]. Aujourd'hui je la cultive, demain elle répondra; aujourd'hui on l'exerce, demain elle donnera ses fruits: sinon l'homme ne peut récolter ce qu'il n'a pas semé; il ne verra pas la majesté, celui qui a méprisé la sainteté ; le soleil de gloire ne se lèvera pas sur celui pour qui n'a pas lui le soleil de justice, et il n'y aura pas de lendemain pour celui qui n'a pas eu d'aujourd'hui. Or celui qui s'est fait aujourd'hui pour nous justice venue de Dieu le Père apparaîtra demain comme notre vie, afin qu'avec lui, nous apparaissions aussi dans la gloire. Il naît aujourd'hui dans la petitesse de l'enfance, pour empêcher l'homme de s'élever en lui-même, pour que, nous convertissant, nous devenions petits à notre tour. Demain il se montrera dans cette grandeur qui appelle nos louanges, afin que nous aussi, nous soyons loués, quand Dieu décernera à chacun la louange. Ceux qu'il aura justifiés aujourd'hui, demain il les élèvera, et à la consommation de la sainteté succèdera la vision de la majesté. Et ce n'est pas une vaine vision celle qui produira la ressemblance, car nous serons semblables à Dieu, et nous le verrons tel qu'il est. Aussi notre texte ne dit-il pas simplement, vous verrez la majesté de Dieu, mais il ajoute positivement, vous la verrez en vous. Aujourd'hui nous voyons

[1] Math., v, 8. — [2] I Thess., v, 7. — [3] I Pierre, v, 8. — [4] Act., II, 15. — [5] Rom., XIII, 12-13.

[1] Gen., XXX, 33.

en lui comme en un miroir quand il reçoit nos offrandes : demain nous le verrons en nous, quand il nous donnera ses biens, qu'il se montrera à nous et nous élèvera jusqu'à lui. C'est ce qu'il voulait exprimer quand il promettait de nous servir en passant [1] ; et en attendant nous recevons de sa plénitude, non pas encore gloire pour gloire, mais grâce pour grâce, selon ce qui est écrit : *Le Seigneur donnera la grâce et la gloire* [2]. Ne dédaignez pas le premier présent si vous désirez ceux qui suivront : ne repoussez pas le premier mets si vous voulez goûter ceux qui viendront après, ou, à la place de la litière dans laquelle il nous est offert, ne refusez pas à prendre ce qui vous est présenté : car notre pacifique s'est préparé une litière incorruptible, en prenant un corps affranchi de la corruption et destiné à servir au monde un mets de salut. *Vous ne permettez pas à votre Saint de voir la corruption* [3]. Il est ici question de celui duquel Gabriel disait à Marie : *Le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu* [4].

4. Sanctifions-nous donc aujourd'hui, à l'aide de ce saint aliment, afin qu'au lever du jour nous voyions la majesté divine, car un jour saint se lève pour nous, un jour de salut, et non de gloire et de félicité. Tant qu'est annoncée la passion du saint des saints qui a souffert au jour de la préparation, on a raison de dire à tous : Sanctifiez-vous aujourd'hui, et soyez prêts, sanctifiez-vous de plus en plus en allant de vertu en vertu, et soyez prêts en persévérant. Et en quoi nous sanctifierons-nous? J'ai lu dans l'Écriture d'un personnage fameux que Dieu l'a *sanctifié* dans la foi et la *douceur* [5]. Sans la douceur, aussi bien que sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu. C'est donc justement qu'on nous avertit de nous tenir prêts en des vertus qui nous unissent au Dieu dont nous devons contempler la majesté, qui nous unissent entre nous, afin que nous puissions aussi la voir en nous. C'est pourquoi ayons soin de faire le bien, non-seulement devant Dieu, mais devant les hommes, afin d'être agréables, et à notre Roi, et à nos frères, et à nos compagnons d'armes.

5. Avant tout la foi de laquelle on lit : *Par la foi il a purifié leurs cœurs* [6]. Or, heureux les cœurs purs, car ils verront la majesté de Dieu [7]. Confiez-vous donc à Dieu, remettez-vous en ses mains, jetez en lui vos soucis ; il vous nourrira, et vous direz avec un filial abandon : *Le Seigneur m'a entouré de sollicitude* [8]. C'est une disposition que ne goûtent guères les hommes épris d'eux-mêmes, toujuors inquiets de leur personne et de leur chair, objet de leur désirs, sourds à la voix de celui qui dit : *Jetez toutes vos sollicitudes en lui; il aura soin de vous* [1]. Car se fier en soi-même, ce n'est plus foi, mais perfidie, et ce n'est plus confiance, mais défiance que de se confier en soi-même. Celui-là est vraiment fidèle qui ne croit pas à lui-même, qui ne se confie pas en lui-même, qui s'estime un vase brisé, et qui perd son âme de façon à la garder pour la vie éternelle. Or, cette disposition n'est produite que par l'humilité du cœur qui empêche l'arme de s'appuyer sur elle-même; elle la porte à se détacher d'elle-même, et à monter du désert, appuyée sur le bien-aimé, et aussi inondée de délices.

6. La perfection de notre sanctification exige que nous apprenions du Saint des saints la mansuétude et la douceur de la vie sociale, comme il l'a dit lui-même : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* [2]. Qui empêche de proclamer inondé de délices un homme suave, doux, miséricordieux, tout à tous, qui verse sur tous l'huile de la mansuétude dont il est tellement pénétré et inondé lui-même, qu'elle se répand de toutes parts? Heureux celui qui, préparé par cette double sanctification, peut dire : *O Dieu! mon cœur est prêt, mon cœur est prêt* [3]. Il trouve, aujourd'hui, dans sa sanctification le fruit de ses efforts, et demain, il en trouvera le terme dans la vie éternelle. Il verra la majesté de Dieu qui est cette vie éternelle, comme la vérité le dit : *La vie éternelle consiste à vous connaître, vous le seul Dieu véritable et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ* [4]. Le juste juge lui rendra la couronne de justice en ce jour qui n'aura pas de lendemain. Alors il verra, il sera dans l'abondance et l'admiration, et il dilatera son cœur. A quel degré ira cette dilatation? Elle ira jusqu'à voir en lui-même la majesté de Dieu. Ne croyez pas, mes frères, que ma parole puisse vous expliquer cette promesse de Dieu.

7. Sanctifiez-vous donc aujourd'hui et soyez prêts; demain vous verrez et vous vous réjouirez, et votre joie sera pleine. Et que ne remplirait pas cette majesté? Elle remplira toute la capacité du cœur, elle y débordera en *versant, dans votre sein, une mesure bonne, pressée, entassée et débordante* [5]. Elle débordera au point de dépasser, en un degré sublime, non-seulement nos mérites, mais nos désirs mêmes, car elle peut faire au-delà de la puissance de notre intelligence et de notre espérance. Car nos désirs se rapportent sur-

[1] Luc, XII, 37. — [2] Ps., LXXXIII, 12. — [3] Ps., XV, 10. [4] Luc, I, 35. — [5] Ecclé., XLV, 4. — [6] Act., XV, 19. — [7] Math., V, 8. — [8] Ps., XXXIX, 18.

[1] I Pierre, V, 7. — [2] Math., XI, 29. — [3] Ps., XXXVI, 8. — [4] Jean, XVII, 3. — [5] Luc, VI, 38

tout à trois objets, la convenance, l'utilité, le plaisir. Voilà ce que nous souhaitons tous, plus ou moins vivement. L'un est tellement adonné au plaisir qu'il songe moins à la décence et à l'utilité; l'autre tout entier à l'intérêt, néglige l'honnête et l'agréable. Un troisième enfin indifférent au plaisir et à l'intérêt, ne poursuit que l'honneur. Ces désirs ne sont pas blâmables : si nous cherchions ces biens où ils sont nous les trouverions. Là où ils sont vraiment, ils sont un, et la même chose constitue ensemble le souverain bien, le souverain intérêt, la souveraine gloire, la souveraine volupté. Autant que nous sommes capables de le comprendre, voilà notre espérance, la vision de Dieu en nous qui nous est promise et où Dieu sera tout en tous, toute joie, toute utilité, toute gloire.

SERMON VI

De l'Annonciation du Seigneur.

1. Nous venons d'entendre une annonce pleine de grâce et digne d'être écoutée : *Jésus-Christ le Fils de Dieu naît à Bethléem de Juda.* A ces mots mon âme s'est fondue, mon cœur a tressailli et s'est senti pressé de l'habituel désir d'épancher en vous sa joie et ses transports. Jésus veut dire Sauveur. Quoi de plus nécessaire qu'un Sauveur à des êtres perdus? Quoi de plus désirable à des malheureux? Quoi de plus utile à des cœurs désespérés? D'où attendre le salut ou le plus faible espoir de salut, sous la loi du péché, en ce corps de mort, dans ces jours mauvais, en ce lieu d'affliction, sans ce secours nouveau et inespéré? Peut-être souhaitez-vous le salut : mais dans le sentiment de votre faiblesse et de votre mal, vous redoutez la douleur du traitement. Ne craignez pas, le Christ est doux, suave, riche en miséricorde, tout inondé de l'huile de la joie, plus abondante en lui qu'en tous ceux qui jamais y ont participé; j'entends ceux qui ont puisé à la plénitude de l'onction sans y puiser la plénitude même. Mais de peur qu'entendant parler d'un Sauveur doux, vous ne le croyiez impuissant, le texte ajoute qu'il est Fils de Dieu. Tel le Père, tel le Fils qui peut tout ce qu'il veut. Peut-être aussi qu'à l'annonce de l'utilité du salut et de la douceur de l'onction, vous murmurez, inquiets au sujet de l'honnête. Vous vous félicitez de trouver un Sauveur, vous, semblables au paralytique gisant en son grabat, ou à ce voyageur laissé à demi-mort entre Jérusalem et Jéricho. Mais ce qui ajoute à votre joie, c'est que le médecin n'est pas dur, ni ses remèdes pénibles, ce qui vous empêche de trouver une guérison prompte plus insupportable qu'une longue infirmité. Ainsi, jusqu'à ce jour, trop de malades se laissent mourir en fuyant le médecin : ils connaissent Jésus, mais ils ne connaissent pas le Christ, et c'est d'une manière purement humaine qu'ils jugent du nombre, de la gravité de leur maladie, et de ce qu'il y a d'onéreux dans le remède qui leur est préparé.

2. Si vous êtes assurés d'avoir un Sauveur, à qui est uni le Christ, qui emploie non le fer, mais le baume, non le feu, mais les onctions, je pense qu'un seul sentiment peut vous émouvoir encore, c'est la crainte que la personne de ce Sauveur ne soit pas assez digne de vous. Cependant je ne vous crois pas assez épris d'ambition, d'honneur et de gloire pour imaginer que, si un de vos compagnons d'esclavage pouvait vous guérir, vous repousseriez son secours. Si un ange, un archange, un esprit d'une hiérarchie supérieure vous offrait les mêmes services, votre fierté aurait encore moins sujet de se plaindre. Vous devez donc accueillir ce Sauveur, avec un empressement proportionné à la grandeur du nom qui est l'héritage de Jésus-Christ. Voyez si, en s'adressant aux bergers, l'ange n'a pas expressément recommandé ces trois choses, en exposant le sujet de joie qu'il leur annonçait? *Un Sauveur vous est né*, disait-il, *il est le Christ, le Seigneur* [1]. Réjouissons-nous donc en cette nativité, mes frères, et félicitons-nous des biens qu'elle nous

[1] Luc, II, 1.

procure; l'avantage du salut, la suavité de l'onction, et la majesté du Fils de Dieu répandent sur elle un gracieux éclat, et il n'y manque rien de ce que nous pouvons souhaiter, ni l'intérêt, ni le plaisir, ni la gloire. Oui, réjouissons-nous, repassant en nous-mêmes et redisant cette douce et suave parole : *Jésus-Christ le Fils de Dieu* naît à Bethléem de Juda.

3. Qu'un auditeur indévot, ingrat, irréligieux ne me réponde pas : Ceci n'est pas nouveau, nous le savons bien : tout cela est vieux, et il y a longtemps que le Christ est né. Je le dis aussi : Ceci est arrivé autrefois et même avant. Et il ne sera pas surpris de ces mots autrefois et même avant, celui qui se rappellera ces paroles du prophète : *Dans l'éternité et au-delà* [1]. Le Christ est donc né, non-seulement avant nos temps à nous, mais avant tous les temps. Cette naissance s'est enveloppée de ténèbres, ou plutôt elle se cache en une impénétrable lumière, dans le cœur du Père. sur une cime couverte d'ombres épaisses. Pour nous donner de lui quelque connaissance, il est né, né dans le temps et de la chair, né dans la chair, et le Verbe s'est fait chair. Pourquoi s'étonner qu'aujourd'hui encore on dise dans l'Église : Le Christ, Fils de Dieu naît, quand, si longtemps d'avance, on disait positivement de lui : *Un enfant nous est né* [2]? Ce mot a retenti il y a longtemps, et aucune âme sainte ne l'a trouvé fastidieux. Car Jésus-Christ, le Fils de Dieu est hier, aujourd'hui et à jamais. C'est pourquoi, le premier homme, le père des vivants, annonçant ce grand mystère que l'apôtre a plus clairement montré dans le Christ et dans l'Église, s'écriait : *L'homme quittera son père et sa mère, et il s'attachera à sa femme, et ils seront deux en une seule chair* [3].

4. C'est de là qu'Abraham père des croyants a tressailli pour voir ce jour, il l'a vu et s'est réjoui [4]. Quand son serviteur attestant le Dieu du ciel, lui eût-il fait mettre la main sous sa cuisse [5], s'il n'avait vu d'avance ce Dieu du ciel naître de sa race? Ce dessein de son cœur, Dieu le révéla aussi à l'homme de son cœur, quand il lui jurait et lui assurait : *Je placerai sur ton trône le fruit de tes entrailles* [6]. C'est pourquoi il naît à Bethléem de Juda la ville de David [7], selon la parole de l'Ange, pour vérifier la promesse de Dieu et confirmer les oracles adressés aux patriarches. Car cette révélation avait été faite souvent, et

[1] Exod., xv, 18.— [2] Isaï, ix, 6.— [3] Gen., ii, 24, et Ephes., v, 31, 32. — [4] Jean, viii, 56. — [5] Gen., xxiv, 23. — [6] Ps., cxxxi, 11.— [7] Luc, ii, 4, 11.

en plusieurs manières, aux patriarches et aux prophètes [1]. Et à Dieu ne plaise que les amis du Seigneur aient prêté à ces oracles une oreille négligente, à moins qu'on ne doive accuser de négligence celui qui disait : *Je vous en prie, envoyez, Seigneur, celui que vous devez envoyer* [2], et de dédain celui qui poussait ce cri : *Ah! si vous abaissiez les cieux, et si vous descendiez* [3] ! et le reste. Les saints apôtres ont vu et entendu ces choses, leurs mains ont touché le Verbe de vie, eux à qui il disait spécialement : *Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez* [4]. Enfin le même bonheur tant recommandé dans les trésors de la foi, nous a été réservé à nous fidèles, quand Jésus disait encore : *Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru* [5]. C'est notre part dans le Verbe de vie. Elle n'est pas à dédaigner, puisqu'elle donne et la vie et la victoire sur le monde, car le juste vit de la foi [6], et la victoire qui met le monde à nos pieds, c'est encore la foi [7]. Elle est une sorte d'image de l'éternité; en son vaste sein elle enferme le passé, le présent et l'avenir, rien ne lui échappe, rien ne périt pour elle, rien ne la devance.

5. C'est donc avec raison qu'en preuve de votre foi, dès que l'annonce de ce mystère a retenti à vos oreilles, vous avez tressailli d'allégresse, vous avez rendu grâces, vous avez adoré le front sur la poussière, poussés par l'espérance à l'ombre de ses ailes; en apprenant la naissance du Sauveur, chacun de vous ne s'est-il pas écrié en son cœur : *Il est bon pour moi de m'attacher au Seigneur* [8], ou mieux encore avec le même prophète : *O mon âme sois soumise à Dieu* [9]? Malheureux celui qui, prosterné en apparence seulement, en un corps humilié garde un cœur superbe. Car il y a un abaissement criminel au fond, et rempli de ruse [10]. Quiconque ne songe plus à ses détresses, ne sent plus ses désavantages, perd la crainte du danger, recourt avec moins de piété aux remèdes du salut, se soumet moins affectueusement à Dieu, chante moins fidèlement : *Seigneur vous êtes devenu notre refuge* [11], son adoration est aussi moins agréable, ses abaissements sont moins sincères, son humiliation moins profonde, et sa foi moins victorieuse et moins vive. Cependant pourquoi est-il dit : *Heureux ceux qui ont cru sans avoir vu*? Croire ce n'est pas donc en quelque sorte voir. Mais remarquez à qui et en quel temps cela est dit : ceci s'adresse à un homme re-

[1] Hébr., i, 1.— [2] Exod., iv, 13. — [3] Isaï, lxiv, 1. — [4] Luc, x, 23. — [5] Jean, xx, 29. — [6] Habac., ii, 4. — [7] I Jean, v, 4. — [8] Ps., lxxii, 28. — [9] Ps., lxi, 6. — [10] Ecclé., xix, 23. — [11] Ps, lxxvix, 1.

pris de n'avoir cru que sur la foi de ses yeux. Voir et croire ce n'est pas la même chose que voir en croyant. Autrement comment Abraham votre père aurait-il vu le jour du Seigneur autrement que par la foi? Et quel sens donner à ce chant de cette nuit : Sanctifiez-vous aujourd'hui et soyez prêts, demain vous verrez en vous la majesté de Dieu, si voir par l'esprit n'est pas se représenter et honorer par une foi sincère le grand mystère d'amour manifesté dans la chair, justifié par l'esprit, dévoilé aux Anges, prêché aux nations, cru dans le monde, et reçu dans la gloire [1]?

6. Ce qui renouvelle les âmes est toujours nouveau : l'arbre qui porte sans cesse des fruits et ne se flétrit pas n'est pas vieux. Cela est saint qui ne se corrompt pas. Il est nouveau, l'homme qui, soustrait à toute vétusté, ramène à une vie jeune et fraîche ceux-là mêmes dont les os sont envieillis. C'est pourquoi, si vous l'avez remarqué, dans l'annonce si douce qui vient d'être faite, il est dit et justement, non pas que Jésus-Christ est né, mais qu'il naît : *Jésus-Christ, le Fils de Dieu, naît à Bethléem de Juda*. De même, en quelque sorte, qu'il s'immole encore chaque jour, quand nous annonçons sa mort, ainsi semble-t-il naître, quand nous nous représentons fidèlement sa nativité. Demain donc nous verrons la majesté de Dieu, mais en nous et non en lui; nous verrons la majesté dans l'abaissement, la force dans la faiblesse, le Dieu dans l'homme. C'est l'Emmanuel, le Dieu avec nous, et, pour plus de clarté, écoutez ceci : *Le Verbe s'est fait chair, et il a habité en nous* [2]. Dès lors, nous voyons sa gloire, la gloire du Fils unique du Père plein de grâce et de vérité, non la gloire et sa puissance ou de sa clarté, mais la gloire de la bonté paternelle, la gloire de la grâce de laquelle l'apôtre a dit : *A la louange de la gloire de la grâce* [3].

7. Il naît donc ainsi, mais où, je vous prie? A Bethléem de Juda [4]. Il ne faut pas passer si vite sur Bethléem. *Allons jusqu'à Bethléem*, disent les bergers : ils ne disent pas : Passons par Bethléem. Et si nous n'y rencontrons qu'une petite bourgade, la moindre des villes de Judée, ce détail ne messied pas à celui qui étant riche, s'est fait pauvre pour nous, et de Seigneur souverainement grand est devenu petit pour nous. Il disait : *Heureux les pauvres d'esprit, le royaume des Cieux est à eux* [5] : et encore : *Si vous ne changez et ne devenez comme ce petit enfant, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux* [6]. Voilà ce qui le porte à choisir une étable et une crèche, une cabane d'argile, l'abri des bêtes, afin de vous apprendre que c'est lui qui relève le pauvre de la boue, et qui sauve tout, les hommes et les animaux.

[1] I Tim., III, 16. — [2] Jean, I, 14. — [3] Ephes., I, 6. — [4] Luc, II, 15. — [5] Math., V, 3. — [6] Math., XVIII, 3.

8. Plût à Dieu qu'il trouvât Bethléem en nous, afin qu'il vînt naître en nos cœurs, et que nous méritions d'entendre ces mots : *Le soleil de justice se lèvera sur vous qui craignez Dieu* [1] ! C'est peut-être ce que nous avons rappelé plus haut, à savoir qu'il faut la sanctification et une préparation, pour voir en nous la majesté de Dieu. Car, selon le prophète, *la Judée est devenue la sanctification* [2], parce que la confession purifie tout, et la maison du pain (c'est la signification de Bethléem) semblera se rapporter à la préparation. Et quand donc est-il prêt à recevoir un tel hôte celui qui dit : *Il n'y a pas de pain dans ma maison* [3] ? Un autre n'était pas non plus préparé : il lui fallut aller frapper la nuit à la porte d'un ami et lui dire : *Mon ami arrive de voyage, je n'ai rien à lui offrir* [4]. *Mon cœur est prêt à espérer au Seigneur*, disait le prophète, en parlant certainement du juste. *Son cœur est affermi, il ne sera pas ébranlé* [5] Le cœur qui n'est pas affermi n'est pas préparé. Et nous savons, par le témoignage du même prophète, que le *pain affermit le cœur de l'homme*. C'est donc un cœur aride et sans préparation, le cœur de celui qui a oublié de manger son pain. Au contraire, il est exempt de trouble et préparé à garder les commandements de la vie, celui qui, oubliant ce qu'il laisse en arrière, tend en avant de toutes ses forces. Vous voyez là quel oubli est à éviter, et quel oubli est désirable. Tout Manassé n'a pas franchi le Jourdain [6], il n'a pas non plus tout entier choisi sa demeure en deçà. Il y en a qui oublient le Seigneur qui les a créés, et d'autres qui l'ont toujours présent à leur pensée, oubliant leur peuple et la maison de leur père. L'un perd le souvenir des biens célestes, et l'autre des choses terrestres; celui-ci du présent, celui-là de l'avenir; l'un des choses visibles, l'autre des invisibles ; enfin, l'un perd de vue les intérêts de Jésus-Christ, l'autre les siens propres. Tous deux sont Manassès, tous deux oublieux, mais l'un oublie Jérusalem, et l'autre Babylone ; l'un laisse le souvenir des choses qui lui sont un obstacle, et il est préparé : l'autre le souvenir des choses utiles, et qu'il ne faudrait pas oublier, et il est totalement impréparé à voir en lui la majesté de Dieu. Il n'est pas cette maison du pain où le sauveur paraît ; il n'est

[1] Malach., IV, 2. — [2] Ps. CXIII, 2. — [3] Isaï, III, 7. — [4] Luc, XI, 8.— [5] Ps. CXI, 8.— [6] Ps. CIII, 15.— [7] Josué, 13.

pas le Manassé à qui se montre le roi d'Israël, le Dieu assis sur les Chérubins. *Apparaissez, devant Éphraïm, Benjamin et Manassé* [1]. Je crois que ce sont ici les trois personnages sauvés et appelés par un autre prophète, Noé, Daniel et Job [2]. Je les crois aussi désignés par les trois bergers auxquels, quand naquit l'Ange du grand Conseil, l'Ange de Noël annonça une grande joie.

9. Voyez si ce ne sont pas aussi les trois mages venus non-seulement de l'Orient, mais aussi de l'Occident, pour se ranger avec Abraham, Isaac et Jacob. Peut-être que sans invraisemblance, à Éphraïm (mot qui signifie fructification) se rapporte l'offrande de l'encens : car offrir un encens digne et suave est l'attribut de ceux que Dieu a établis pour aller et porter du fruit, c'est-à-dire des prélats de l'Église. Benjamin, le fils de la droite, doit offrir de l'or, afin que le peuple fidèle, placé du côté droit, mérite d'entendre du juge cette parole : *J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger* [3], etc. Or, Manassé (s'il veut toutefois que Dieu se montre à lui), doit offrir la myrrhe de la mortification que notre profession exige surtout. Ceci soit dit pour nous qui n'appartenions pas à cette partie de la tribu de Manassès restée en deçà du Jourdain : oublions plutôt ce que nous avons laissé derrière nous, et tendons en avant de toute notre énergie.

10. Revenons maintenant à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur a fait et nous a montré. Nous l'avons déjà dit, c'est la maison du pain, il fait bon y demeurer. Car là où est le Verbe de Dieu ne manque pas le pain qui fortifie le cœur, selon le mot du prophète : *Fortifiez-moi par vos paroles* [4]. C'est en effet de la parole sortie de la bouche de Dieu que l'homme vit; il vit dans le Christ, et le Christ vit en lui. Il y naît, il y apparaît, il n'aime pas les cœurs chancelants et vacillants, mais solides et affermis. Celui qui murmure, hésite, oscille, songe à retourner à la fange et à son vomissement, à abandonner ses résolutions et ses projets, celui-là n'est pas Bethléem, il n'est pas la maison du pain. La famine seule, et une grande famine le pousse vers l'Égypte, pour y paître d'immondes animaux, et envier les siliques dont ils se nourrissent; il est loin de la maison paternelle, où les mercenaires même, on le sait, trouvent un pain abondant. Jésus-Christ ne naît pas en un cœur pareil, déshérité de l'énergie de la foi, ce véritable pain de vie, car l'Écriture atteste

[1] Ps. LXXIX, 3. — [2] Ezéch., XIV, 14. — [3] Math., XXV, 35. — [4] Ps. CXVIII, 28.

que le juste *vit de foi* [1], car cette véritable vie de l'âme (qui est Jésus) n'habite en nous que par la foi. Et comment Jésus peut-il naître, et le salut se lever en lui, puisque c'est une maxime constante et certaine que *celui qui persévèrera jusqu'à la fin sera seul sauvé* [2]? Que Jésus-Christ ne soit pas en ce fidèle, que ce fidèle ne soit pas de ceux à qui il est dit : *Vous avez l'onction du saint* [3], la preuve en est surtout en son cœur desséché, depuis qu'il a oublié de manger son pain. Ce fidèle appartient encore moins au Fils de Dieu, dont l'Esprit ne se repose que sur l'âme calme, humble, craintive, et qui redoute toutes ses paroles [4]; aucun lien ne rattache l'éternité à tant de mobilité. Du reste, quelles que soient notre fermeté, la force de notre foi, notre préparation, l'abondance du pain que nous dispense Celui à qui notre prière dit sans cesse : *Donnez-nous notre pain quotidien*, nous devons ajouter : *Pardonnez-nous nos offenses* [5], car si nous nous prétendons exempts de péchés, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous [6]; car la vérité, c'est celui qui naît non-seulement à Bethléem, mais à Bethléem de Juda, c'est Jésus-Christ le Fils de Dieu.

11. Allons donc à la rencontre du Seigneur, la confession sur les lèvres, afin que, sanctifiés et préparés nous soyons aussi Bethléem de Juda, et que nous méritions ainsi de voir en nous le Christ naissant. Mais s'il est une âme assez parfaite (et cette perfection est grande pour nous) pour être une vierge féconde, l'étoile de la mer, pleine de grâce, et possédant le Saint-Esprit, je crois que Jésus-Christ daignera naître non-seulement en elle, mais d'elle. Ne nous arrogeons pas ce privilége, à moins que lui-même ne nous ait spécialement désignés du doigt en disant : *Voici ma mère et mes frères* [7]. Écoutez une de ces âmes : *Mes petits enfants, vous que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous* [8]. Si Jésus-Christ semblait naître en eux quand il était formé, pourquoi ne pas dire aussi qu'il naissait de l'apôtre qui l'enfantait en ses disciples? C'est, toi synagogue impie, qui nous as donné ce fils, envers lequel tu as rempli l'office de mère, sans en avoir l'affection. Tu l'as rejeté de ton sein, tu l'as chassé hors de la cité, et l'élevant au-dessus de la terre, tu as semblé dire à l'Église des nations et à celle des premiers-nés qui est au ciel : Il ne sera ni à vous, ni à moi, qu'il soit partagé, non partagé entre nous, mais déchiré par nous. Après l'a-

[1] Habac., II, 4. — [2] Math., X, 22. — [3] I Jean, II, 20. — [4] Isaï, LXVI, 2. — [5] Math., VI, 11, 12. — [6] I Jean, I, 8. — [7] Math., XII, 49. — [8] Galat., IV, 19.

voir chassé, enlevé, élevé assez pour qu'il ne fût plus ni en tes murs, ni sur la terre, tu l'as pressé de toutes parts avec le fer, pour qu'il n'échappât d'aucun côté, et que, séparé de toi, il ne pût arriver à aucune de ces églises. Mère cruelle, tu as tenté l'avortement, puisqu'aucune main n'était prête à recevoir l'enfant que tu rejetais. Vois maintenant à quoi tu as réussi, ou plutôt regarde la stérilité de tes efforts. Les filles de Sion sortent de toutes parts, elles viennent contempler le roi Salomon sous le diadème dont tu l'as couronné. Quittant sa mère, il s'attache à son épouse, et ils sont deux en la même chair; chassé de la cité, élevé de terre, il attire tout à lui, car il est le Dieu béni par-dessus tout à travers les siècles. Ainsi soit-il.

POUR LA NATIVITÉ DU SEIGNEUR

SERMON I

Des sources du Sauveur.

1. C'est une grande solennité, mes frères, que la Nativité du Seigneur : mais la brièveté du jour nous ordonne d'abréger aussi notre entretien. Et quelle merveille si nous abrégions notre parole, quand Dieu le Père lui-même a comme abrégé son Verbe! Voulez-vous savoir combien était grand celui qui est ainsi rapetissé? *Je remplis le ciel et la terre* [1], dit le Verbe lui-même. Et maintenant il est fait chair; il est couché dans une crèche étroite! *De toute éternité, vous êtes Dieu* [2], dit le prophète; et le voilà enfant d'un jour! Pourquoi cela, mes frères? et quelle nécessité oblige le Dieu de majesté à s'anéantir et à s'humilier de la sorte? C'est afin que nous l'imitions. Déjà son exemple nous prêche ce que sa parole nous redira plus tard : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* [3] : et il aura raison l'écrivain sacré : *Jésus a commencé par faire et par enseigner* [4]. Je vous en conjure, ô mes frères, qu'un si grand exemple ne vous soit pas inutile : reproduisez-le, et renouvelez votre cœur sur ce modèle. Appliquez-vous à l'humilité, fondement et gardienne de toutes vertus, cherchez-la; seule elle peut sauver vos âmes. Quoi de plus indigne, de plus odieux, et mérite de plus sévères châtiments que de voir un Dieu devenu petit Enfant et de poursuivre cependant la grandeur ici-bas? C'est une impudence insupportable à un vermisseau de s'enfler et de se grossir, quand la majesté suprême s'anéantit.

2. Tel est le motif pour lequel s'est anéanti en prenant la forme de l'esclave, celui qui, dans la forme divine, était l'égal du Père : mais il a anéanti sa majesté et sa puissance, et non sa bonté et sa miséricorde. Car que dit l'apôtre? *La bonté et l'humanité de Dieu notre Sauveur nous est apparue* [1]. Sa puissance était apparue dans la création et sa sagesse se montrait chaque jour dans le gouvernement du monde : mais sa bonté et sa miséricorde se sont surtout révélées quand il s'est fait homme. Sa puissance s'était fait connaître aux Juifs par des signes et des prodiges : aussi dans la loi trouvez-vous sans cesse ces mots : *Moi le Seigneur, moi le Seigneur*. Sa majesté a été aussi

[1] Jérém., XXIII, 24. — [2] Ps. LXXXIX, 2. — [3] Math., XI, 29. — [4] Act., I, 1.

[1] Tite, III, 4.

connue des philosophes orgueilleux, puisque selon la parole de l'apôtre, *ce qui peut se découvrir de Dieu leur a été manifesté*[1]. Cependant les Juifs étaient comme écrasés sous cette puissance, et les philosophes, scrutateurs audacieux de la majesté, succombaient sous son poids. La puissance appelle la soumission, la majesté l'admiration, ni l'une ni l'autre ne provoquent l'admiration. Seigneur! que la bonté se montre, afin que l'homme fait à votre image se règle sur elle, car majesté, puissance, sagesse sont des attributs inimitables, et qu'il est défendu d'envier. Jusques à quand donc votre miséricorde, resserrée en une partie du monde angélique, laisse-t-elle la justice régner sur le reste et sur le genre humain? *Seigneur, votre miséricorde est au ciel, et votre vérité s'élève jusqu'aux nues*[2], condamnant toute la terre, ainsi que les puissances de l'air. Que la miséricorde dilate ses bornes, étende ses frontières, élargisse son sein, atteigne avec force les extrémités et dispose tout avec douceur! Votre sein, mon Dieu, est resserré par la justice, dénouez votre ceinture et venez riche de pitié, et surtout débordant de charité.

3. O homme, pourquoi crains-tu? pourquoi trembles-tu à l'approche du Seigneur? Il vient sauver la terre et non la juger. Jadis un serviteur infidèle t'a poussé à dérober le diadème royal pour le mettre sur ton front. Pris sur le fait tu avais raison de craindre et de fuir devant le roi véritable. Déjà le glaive de feu lançait sur toi ses éclairs. Aujourd'hui tu es dans l'exil, tu manges ton pain à la sueur de ton front, et une voix a retenti sur la terre pour annoncer l'arrivée du souverain dominateur. Où iras-tu te réfugier? Ah! ne fuis pas, ne crains pas. Il vient désarmé, il cherche à sauver et non pas à punir. Et afin que tu ne dises pas encore : *J'ai entendu votre voix, et je me suis caché*[3], le voilà silencieux et sans voix. Car ses vagissements excitent plutôt la pitié que la terreur, ou s'il est terrible pour quelqu'un, ce n'est pas pour toi. Le voilà petit enfant, une mère vierge enchaîne en des langes ces membres délicats; et tu crains? Ah! ce spectacle doit t'apprendre que s'il vient, ce n'est pas pour perdre, mais pour sauver; c'est pour délivrer et non pour enchaîner. Déjà il combat tes ennemis, déjà la force et la sagesse de Dieu humilient les têtes orgueilleuses et superbes.

4. Tu as deux ennemis, le péché et la mort, la mort du corps et de l'âme. Il vient les combattre tous les deux, et il t'en délivrera, ne crains pas. Il a déjà vaincu le péché en lui-même, en prenant la nature humaine sans aucune de ses contagions. Il a porté un rude coup au péché et il l'a terrassé, quand cette nature qu'il pouvait se flatter d'avoir flétrie et soumise, s'est retrouvée en Jésus-Christ affranchie de son empire. Puis il poursuit ses ennemis et les atteint; et il ne retourne pas en arrière qu'il ne les ait taillés en pièces. Il combat le péché par sa vie, il l'attaque par ses paroles et ses exemples; mais dans sa Passion il l'enchaîne, ce fort, et il lui enlève ses armes. Toujours fidèle au même plan, il dompte la mort, d'abord en sa propre personne, quand il ressuscite premier-né des morts et prémices des dormants. Puis il la domptera en nous, tous quand il ressuscitera nos corps mortels, et que la mort notre ennemie sera détruite. C'est pour cela qu'à la résurrection il était revêtu de gloire, et bien différent de ce qu'il était à sa naissance où des langes le couvraient. C'est pour cela encore que lui, dont le sein débordait de miséricorde, ne jugeait personne, à la résurrection, s'est environné d'une ceinture de justice, comme pour retenir et comprimer cette miséricorde; car à partir de ce moment, il se prépare à juger, ce qui aura lieu à notre résurrection. Il est venu d'abord dans la faiblesse de l'enfance, pour montrer sa miséricorde, et par elle tempérer la justice qui éclatera au dernier jugement.

5. Mais sa venue sous les traits d'un enfant nous a cependant procuré de grands avantages, et si vous me demandez quels ils sont, je répondrai : Premièrement, il nous a apporté la miséricorde qui, au dire de l'apôtre, *nous a sauvés*[1] : car il n'a pas seulement été utile à ceux qu'il a trouvés alors sur la terre; c'est une source inépuisable. Oui Jésus-Christ nous est une source qui pacifie selon ce qui est écrit : *Il nous a aimés, et il nous a lavés de nos péchés*[2]. Mais ce n'est pas là l'unique emploi de l'eau : si elle lave, elle éteint aussi la soif. *Heureux l'homme* (c'est le sage qui le dit) *qui demeurera dans la sagesse et méditera la justice*[3], et quelques lignes plus loin : *L'eau de la sagesse l'abreuvera*[4]. Il a raison de dire la sagesse salutaire, car la sagesse charnelle c'est la mort, et la sagesse mondaine est l'ennemie de Dieu. Seule la sagesse qui vient de Dieu est salutaire, elle qui, selon la définition de saint Jacques, est *d'abord pudique, puis pacifique*[5]. La sagesse charnelle est voluptueuse et non pacifique. La mondaine est bruyante et non pacifique. Pour celle qui a sa source en Dieu, elle est d'abord pudique, ne cherche pas ses

[1] Rom., I, 19. — [2] Ps. XXXV, 6. — [3] Gen., III, 10.

[1] Tite, III, 5. — [2] Apoc., I, 5. — [3] Ecclé., XIV, 22 — [4] Id. XV, 3. — [5] Jacq., III, 17.

intérêts mais ceux de Jésus-Christ; elle ne nous porte pas à faire notre volonté, mais à chercher celle de Dieu; ensuite elle est pacifique, n'abonde pas en son sens, mais acquiesce plutôt aux idées et aux sentiments des autres.

6. Le troisième emploi de l'eau est de servir à l'arrosement nécessaire, surtout aux jeunes plantes, sinon ou elles languissent, ou elles meurent sous l'action de la sécheresse. Qu'il cherche les eaux de la dévotion, celui qui a semé les germes des bonnes œuvres, afin qu'arrosé par la source de la grâce le jardin de la bonne vie, au lieu de se dessécher, se couvre d'une verdure éternelle. C'est ce que demande le prophète par ces mots *que votre holocauste soit riche et gras* [1] ! Ainsi, dans la loi, Aaron est loué de ce que le feu de chaque jour consumait son sacrifice. Tout ceci nous apprend à relever nos bonnes œuvres par la ferveur de la dévotion et la douceur de la grâce. Trouverons-nous une quatrième source qui nous permette de recouvrer l'antique paradis arrosé par quatre fleuves? Si nous ne pouvons espérer que le paradis terrestre nous soit rendu, comment espérer le royaume du ciel? *Je vous dis des choses terrestres et vous ne les croyez pas; si je vous parle des choses célestes, comment les croirez-vous.* [2] Mais maintenant, afin que la réalité du présent nous donne la ferme attente de l'avenir, nous avons un paradis plus délicieux encore que celui de nos premiers parents : ce paradis c'est Jésus-Christ. Nous y avons trouvé trois sources, cherchons la quatrième. Nous avons la source de miséricorde qui lave nos fautes dans les eaux du pardon : la source de sagesse pour étancher notre soif dans les eaux de la discrétion : la fontaine de la grâce pour arroser les plantes de nos bonnes œuvres des eaux de la dévotion. Cherchons des eaux chaudes, les eaux du zèle pour cuire nos aliments. Ces eaux assaisonnent et travaillent nos affections, et les élaborent sous le doux feu de charité. Ce qui fait dire au prophète : *Mon cœur s'est échauffé au-dedans de moi-même, et, pendant que je méditais, un feu s'est allumé en moi* [3] : et ailleurs : *Le zèle de votre maison m'a dévoré* [4]. Celui qui, dans la douceur de la dévotion, puise l'amour de la justice, dans la ferveur du zèle trouve la haine de l'iniquité. Voyez si ce ne serait pas de ces sources qu'Isaïe aurait dit d'avance : *Vous puiserez avec joie les eaux aux sources du Sauveur* [2]. Et pour vous assurer que cela se rapporte à la vie présente et non à la vie à venir remarquez la suite : *vous direz en ce jour là : Louez le Seigneur et invoquez son nom* [1]. L'invocation appartient au temps présent, selon ce qui est écrit : *Invoquez-moi au jour de la tribulation* [2].

[1] Ps. XIX, 4. — [2] Jean, III, 12. — [3] Ps. XXXVIII, 4. — [4] Ps. LXVIII, 10.

7. Or de ces quatre sources (A), trois semblent convenir aux trois ordres de l'église; et chacun a la sienne. La première est commune à tous, car tous nous péchons, et nous avons besoin de la source de la miséricorde pour effacer les taches de nos fautes. Oui, nous péchons tous, et nous avons besoin de la grâce de Dieu [3]. Prélats, religieux ou prêtres voués au célibat, gens mariés, nous nous trompons nous-mêmes si nous nous estimons exempts de péché [4]. Or si personne n'est sans souillure, la source de la miséricorde est nécessaire à tous, et Noé, Daniel, Job doivent y recourir avec la même ardeur. Job, en particulier, a un motif spécial d'aller à cette source; il marche au milieu des piéges, et, c'est un grand bonheur pour lui s'il échappe au mal. Daniel ira aussi à cette source dont les eaux doivent arroser et féconder ses œuvres de pénitence et sa laborieuse abstinence. Il faut tout faire avec joie, et Dieu aime celui qui donne ainsi [5]. Notre terre n'est pas fertile en semence de bonne vie, et elle se dessèche vite et aisément si on ne lui vient en aide par des arrosements fréquents. C'est pour cela que, dans l'oraison dominicale, nous demandons la grâce, sous le nom de pain quotidien. Et nous avons raison, si nous voulons éviter cette terrible imprécation du prophète : *Qu'ils soient semblables à ces herbes des toits desséchées avant qu'on ne les arrache* [6] ! La source du zèle convient spécialement à Noé, car le zèle est la vertu des supérieurs.

8. Tant que nous vivons encore dans la chair, Jésus-Christ nous offre ces quatre sources. La cinquième, la source de la vie, il nous la promet après cette vie, et c'est après elle que David aspirait, quand il s'écriait : *Mon âme a soif du Dieu vivant* [7]. Peut-être aussi, est-ce à cause de ces quatre sources que Jésus-Christ, avant de mourir, a été percé sur la croix en quatre endroits, et n'a-t-il reçu la cinquième blessure qu'après sa mort. Il vivait encore, quand les bourreaux lui percèrent les pieds et les mains, afin de ménager à notre vie ces quatre sources. Il ne reçut la cinquième blessure qu'après être expiré, afin de nous donner au-delà de la mort une dernière et cinquième source. Mais, tout en parlant des

[1] Isaï, XII, 3, 4. — [2] Ps. XLIX, 15. — [3] Rom., III, 23. [4] Jean, I, 8. — [5] II Cor., IX, 17. — [6] Ps. CXXVIII, 6. — [7] Ps. XLI, 2

(A) Voir au 96e sermon sur *divers sujets* une autre explication.

mystères de la nativité, nous voilà arrivés aux mystères de la passion. Et il n'y a rien d'étonnant à chercher dans la passion les fruits de la naissance de Jésus-Christ, car c'est à cette heure, qu'ayant déchiré le sac qui contenait l'argent, il a versé le prix de notre rédemption.

SERMON II

Des trois œuvres principales de Dieu et d'un triple mélange.

1. *Grandes sont les œuvres de Dieu*, a dit le prophète David [1], et ses œuvres sont grandes, mes frères, parce que lui-même est grand; mais ce que ces œuvres renferment de plus élevé, a, avec nous, un rapport particulier, ce qui fait dire au même prophète : *Le Seigneur a opéré de grandes choses avec nous* [2]. Avec quelle grandeur Dieu agit-il avec nous? C'est ce que proclament surtout trois de ses œuvres, notre création première, notre rédemption présente et notre glorification future. Que vous êtes grand, Seigneur, en chacune de ces choses! C'est à vous d'annoncer à votre peuple la puissance de vos œuvres. Pour nous nous ne devons pas les taire. En ces trois œuvres nous avons a considérer un triple mélange qui atteste une force céleste et une vertu divine. Dans la première de ces œuvres, notre création, Dieu a tiré l'homme du limon de notre terre, et a répandu sur sa face un souffle de vie. Quel artiste! et quelle puissance d'union est la sienne, puisqu'il rassemble ainsi à son gré l'argile et l'esprit! L'argile existait déjà depuis qu'au commencement Dieu avait créé le ciel et la terre. Pour l'esprit il n'a pas une existence générale, mais particulière; il n'est pas créé en masse, mais inspiré en nous par une excellence singulière. O homme! reconnais ta dignité et la gloire de ta condition! Tu as un corps avec le monde : il convenait en effet que le Roi de la création matérielle eût avec elle un trait de ressemblance : mais il y a en toi un élément plus sublime, et par lequel tu ne ressembles pas aux autres créatures. En toi sont réunis et associés un corps façonné par Dieu, une âme inspirée par lui.

2. Mais a qui profite ce mélange, et qui donc bénéficie de cette union? Car, selon la sagesse des fils de ce siècle, dans l'association de la grandeur et de la bassesse, les puissants l'emportent et traitent les petits à leur fantaisie. Le plus fort écrase le moins fort, le savant se raille de l'ignorant, l'habile trompe le simple et le puissant méprise le faible. Il n'en est pas ainsi dans votre œuvre, ô mon Dieu! ni dans l'union que vous avez faite. Ce n'est pas dans ce but que vous avez associé l'esprit et la matière, le sublime et le vil, une créature excellente à une masse abjecte et inerte. Et qui ne voit, mes frères, la supériorité de l'âme sur le corps? Seule la chair ne seraitelle pas insensible et incomplète? L'âme engendre la beauté, la croissance, la vivacité de l'œil et le son de la voix; tous les sens, en un mot viennent d'elle. Cette union me prêche la charité; je la lis dans mon être même, et la douce main du créateur ne me l'enseigne pas seulement, elle l'a gravée sur tous les éléments de mon être.

3. Cette union est magnifique, mais à la condition d'être stable. Mais hélas! encore que Dieu l'eût comme scellée de son sceau (car il a créé l'homme à son image et à sa ressemblance), ce sceau est rompu, et l'unité détruite. Un infâme voleur est venu briser ce sceau tout fraîchement appliqué, et ainsi la ressemblance divine étant altérée, l'homme infortuné a été comparé aux animaux sans raison, et leur est devenu semblable [1]. Dieu a fait l'homme droit, et c'est là cette ressemblance dont il est dit : *Le Seigneur notre Dieu est droit ; il n'y a point d'injustice en lui* [2]. Il l'a créé aussi dans la vérité et la justice, puisqu'il est lui-même vérité et justice, et cette unité devait subsister avec l'intégrité du sceau que Dieu y avait mis. Un faussaire est venu,

[1] Ps., CX, 2. — [2] Ps, XVIII, 13.

[1] Ps. XXXVIII, 13. — [2] Ps. LXXXXI, 16.

qui a promis à des cœurs ignorants un sceau meilleur, et, ô malheur! il a brisé celui qu'une main divine avait apposé. *Vous serez*, disait-il, *comme des Dieux, sachant le bien et le mal* [1]. O méchant! à quoi leur sert donc cette ressemblance de science? Oui, qu'ils, soient comme des Dieux par la rectitude et la justice; qu'ils soient vrais comme Dieu, en qui le péché n'entre pas. Si ce sceau demeure, l'unité tiendra. Mais nous sentons déjà, pour notre malheur, ce que la perfidie du Démon nous a persuadé. Le sceau est rompu, et la conséquence est une amère séparation, un triste divorce. Méchant! Qu'est devenue ta promesse: *Vous ne mourrez pas?* Voilà que nous mourons tous, et pas un homme n'échappe à cette nécessité.

4. Mais quoi, mon Dieu! votre ouvrage ne sera-t-il jamais réparé? Ses ruines ne se relèveront-elles jamais? Celui qui a bâti l'édifice peut seul le reconstruire. Aussi, *à cause de la misère des pauvres et des gémissements des indigents, je me lèverai*, dit le Seigneur, *je les sauverai, j'agirai en toute liberté* [2], *et l'ennemi n'aura pas l'avantage sur eux, et le fils de l'iniquité ne leur nuira pas* [3]. Je vais, dit-il, faire une nouvelle association qui portera mon sceau plus visible et plus solidement empreint; ce sceau ne sera plus l'être façonné à mon image, ce sera mon image même, la splendeur de ma gloire, la figure de ma substance, celui qui n'est pas créé, mais engendré avant les siècles. Et pour que vous ne craigniez pas de rupture, écoutez le prophète: *Ma force a durci comme l'argile* [4], mais une argile que ne briserait pas le marteau de l'univers même. Le premier mélange a été fait de deux éléments, le second résulte de trois, et ainsi se rapproche du mystère de la Trinité. Le Verbe qui, au commencement, était en Dieu, et était Dieu, l'âme créée de rien, et qui n'avait pas encore l'existence, la chair tirée de la masse de la corruption, et par un procédé divin, gardée pure, comme jamais chair ne le fut, par un lien indissoluble se réunissent dans l'unité de la personne. Vous trouvez ici trois genres de puisssance : ce qui n'existait pas reçoit l'être; ce qui était perdu est réparé; ce qui était au-dessus de tout est abaissé au-dessous des anges. Voilà ces trois mesures de farine dont parle l'Evangile, qui fermentent ensemble [5], pour produire ce pain des anges que l'homme mange, et qui affermit son cœur. Heureuse femme! femme bénie entre toutes, dans les entrailles de laquelle le feu de l'Esprit-Saint fait cuire ce pain sacré. Heureuse femme! qui a jeté dans ces trois mesures le levain de sa foi. Car elle a conçu par la foi, elle a enfanté par la foi, et comme l'a dit Élisabeth, elle est heureuse d'avoir cru, puisque la parole du Seigneur s'est accomplie en elle [1]. Ne soyez pas surpris de m'entendre dire que l'union du Verbe et de la chair s'est opérée par l'intermédiaire de la foi, puisqu'il a reçu sa chair de la chair même. Cette explication n'est pas contredite par ce qui est dit de la ressemblance du royaume céleste. Le royaume de Dieu peut bien être comparé à la foi de Marie, puisqu'il est réparé par elle.

5. Aucune créature ne réussira à rompre le lien de cette union; le prince du monde ne peut rien sur Jésus, et Jean lui-même n'est pas digne de dénouer sa chaussure. Mais quoi? Il faut bien qu'elle soit dissoute, sous un certain rapport, autrement ce qui est rompu ne pourrait être réparé. Un pain auquel on ne touche pas, un trésor où l'on ne puise pas, une sagesse cachée, quelle est leur utilité? Jean avait donc raison de pleurer parce qu'on ne trouvait personne qui ouvrît le livre, et en brisât les sceaux [2]. Tant que ce livre serait resté clos, aucun de nous n'aurait été capable d'y apprendre cette divine sagesse. Ouvrez-le ce livre, ô agneau de Dieu, véritable mansuétude! exposez aux coups du Juif vos mains et vos pieds, afin que le trésor de salut, l'abondante rédemption qui s'y cache en sorte. Rompez votre pain, à ceux qui ont faim. Vous le pouvez seul rompre, vous qui seul pouvez consolider ce qui est brisé, et qui, brisé à votre tour, pouvez seul quitter la vie et la reprendre à votre gré. Daignez permettre que ce temple soit ouvert, mais non ruiné. Que l'âme soit séparée de la chair, mais que le Verbe sauve la chair de la corruption et confère à l'âme une pleine liberté, afin que seule elle soit libre parmi les morts, délivre les captifs de leur cachot, et tire des ombres de la mort, ceux qui sont assis en ces ténèbres. Que cette âme sainte dépose sa chair pour la reprendre le troisième jour, afin qu'en mourant, Jésus détruise la mort, et que la vie des hommes ressuscite avec lui. C'est ce qui est arrivé, mes chers frères, et c'est le sujet de notre joie. La mort a été tuée par cette mort, et la résurrection de Jésus-Christ nous a régénérés dans l'espérance de la vie.

6. Mais ce qui doit arriver dans la troisième union, qui le dira? L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu le cœur de l'homme n'a pas senti ce que Dieu a préparé à ceux qui l'ai-

[1] Gen., III, 15. — [2] Ps. XI, 6. — [3] Ps. LXXXVIII, 33. — [4] Ps. XXI, 16. — [5] Math., XIII, 33.

[1] Luc, I, 45. — [2] Apoc., V, 4.

ment[1]. Cette consommation se réalisera, quand le Christ aura remis son empire à Dieu le Père, et ils seront deux en une seule chair, et en un seul esprit. En effet, si le Verbe en s'unissant à la chair s'est fait chair, à plus forte raison celui qui s'unira à Dieu sera-t-il un même esprit avec lui? Et, dans cette union, l'humilité et une grande humilité sert d'intermédiaire. Dans l'union, objet de notre attente et de nos désirs, une gloire parfaite nous est réservée (si elle est notre lot.) Si nous avons gardé le souvenir que la première union, celle de l'âme et de la chair pour former l'homme, nous prêchait la charité, l'humilité éclate dans celle-ci, et l'humilité est la seule réparation de la charité blessée. Qu'une âme raisonnable mais créée soit unie à un corps terrestre, il n'y a pas là d'humilité; l'âme n'est pas unie à la chair en vertu d'une délibération de sa part; la création l'envoie dans cette chair, et elle s'y trouve du même coup, créée et unie. Ce n'est pas de la sorte que l'esprit souverain, dans sa bonté, et par un effet de sa volonté s'est uni à un corps sans tache. C'est donc avec justice que la glorification suit la charité et l'humilité; sans la charité, rien ne sert, et celui-là seul qui s'abaisse sera exalté[1].

SERMON III

Du lieu, du temps, et des autres circonstances de la Nativité.

1. Dans cette naissance du Sauveur, je remarque, mes frères, deux choses (A) non-seulement distinctes mais tout-à-fait différentes. En effet, l'enfant qui naît est Dieu, sa mère est vierge, et son enfantement est sans douleur. Au sein des ténèbres luit du ciel une lumière céleste, et un ange annonce une grande joie. L'innombrable armée du ciel fait retentir des louanges : la gloire est rendue à Dieu, la paix donnée aux hommes de bonne volonté : des bergers s'empressent et trouvent la merveille qui leur avait été annoncée et la transmettent à d'autres; tous ceux qui l'apprennent sont dans l'admiration. Ces événements, mes frères, et d'autres encore sont l'œuvre d'une vertu divine, et non de la faiblesse humaine. Ce sont les vases d'or et d'argent, dans cette grande solennité, sur la table du Seigneur, mis au service des pauvres. Il ne nous appartient pas de les ôter : à nous n'est pas donné un plat ou une coupe d'or; nous n'avons que la nourriture ou la boisson qu'ils contiennent. *Considérez attentivement ce qu'on vous sert*[2] dit le sage. Je reconnais bien, qu'en cette naissance, le temps, le lieu, ce tendre corps, ces vagissements, ces larmes d'un enfant sont à moi, ainsi que la pauvreté et les veilles des pasteurs à qui la nativité du Christ est d'abord annoncée. Tout cela est à moi et pour moi : tout cela m'est offert et présenté à mon invitation. Le Christ est né, l'hiver et durant la nuit. Est-ce un résultat du hasard, s'il naît dans l'inclémence de l'air, et au milieu des ténèbres, le maître des saisons, du jour et de la nuit? Les autres enfants ne choisissent pas l'heure de leur naissance; car, au début de la vie, ils n'ont ni raison, ni liberté de choix, ni faculté de délibérer. Jésus-Christ mes frères, bien qu'il ne fût pas encore homme, était pourtant en Dieu; il était Dieu, et doué de la même sagesse, de la même puissance qu'aujourd'hui, puisqu'il était la vertu et la sagesse de Dieu. Près de naître, le fils de Dieu, libre de choisir le temps, a choisi le plus incommode, pour un enfant, pour le fils d'une mère pauvre, qui avait à peine des langes pour l'envelopper et une crèche pour le coucher. Car je ne vois pas qu'il soit fait ici mention de fourrures, bien nécessaires pourtant. Le premier Adam est couvert de tuniques de peaux : le second est couvert de langes. Ainsi ne juge pas le monde : mais, ou Jésus-Christ se trompe, ou le monde s'égare. Or la sagesse divine ne saurait se tromper. Par conséquent la prudence de la chair (qui est

[1] I Cor., II, 9. — [2] Prov., XXIII, 1.
(A) Trois : *Manuscrit des Feuillants.*)

[1] Luc, XIV, 11.

une mort), est l'ennemie de Dieu [1], et la prudence du siècle est traitée de folie [2]. Et quoi? le Christ incapable de se tromper a choisi ce qu'il y a de plus douloureux pour la chair: donc c'est ce qu'il y a de mieux, de plus utile, de préférable à choisir, et quiconque enseigne ou persuade le contraire, est un séducteur dont il faut se défendre.

2. De plus il a voulu naître la nuit. Où sont ceux qui mettent tant d'empressement à se montrer? Le Christ choisit ce qu'il estime plus salutaire; votre choix tombe sur ce qu'il réprouve. Quel est le plus prudent? quel est le jugement le plus juste et l'avis le plus sain? Le Christ se tait; il ne s'élève, ni ne se grandit, ni ne se prêche. Un Ange l'annonce et la milice céleste célèbre ses louanges. Vous qui suivez Jésus-Christ, cachez le trésor que vous avez trouvé. Aimez à être inconnu : que vos louanges sortent d'une bouche étrangère et non de la vôtre. Le Christ naît dans une étable, il est couché dans une crèche. N'est-ce pas lui qui a dit : *L'univers est à moi avec tout ce qu'il renferme* [3]? Et il choisit une étable? Pourquoi, sinon pour réprouver la gloire mondaine et condamner la vanité du siècle? Sa langue est muette encore, et tout en lui crie, prêche, évangélise. Ses membres enfantins ont déjà un langage. Tout ici réfute et renverse les jugements humains. Quel homme, libre de choisir, ne prendrait un corps robuste, l'âge de raison, au lieu de l'infirmité de l'enfance? O sagesse cachée! O sagesse vraiment incarnée et voilée? Et cependant, mes frères, c'est l'enfant promis jadis à Israël, capable de repousser le mal et de choisir le bien [4]! La volupté du corps est un mal et la souffrance un bien, puisqu'il choisit l'un et repousse l'autre, cet enfant plein de sagesse, le Verbe silencieux. Car le Verbe s'est fait chair, chair infirme, enfantine, délicate, impuissante, incapable encore de toute action et de tout travail.

3. Oui, mes frères, le Verbe s'est fait chair et a ainsi habité parmi nous. Quand, au commencement il était en Dieu [5], il habitait une inabordable lumière [6], et nul ne le pouvait saisir. Car qui a pénétré les pensées du Seigneur et qui a été son conseil [7]? L'homme charnel ne perçoit pas les choses qui sont de l'esprit de Dieu [8]. Aujourd'hui l'homme charnel les comprend, car le Verbe s'est fait chair. S'il ne peut rien saisir qui ne soit chair, voilà que le Verbe s'est fait chair : qu'il écoute donc dans la chair. O homme! la sagesse s'offre à toi dans la chair; cette sagesse cachée sort de ses ombres et se rend palpable à tes sens. Aujourd'hui on te prêche, en quelque façon charnellement de fuir la volupté, parce que la délectation est la porte de la mort. On te crie : Faites pénitence, parce qu'elle est la voie qui conduit au royaume de Dieu [1]; et c'est du fond de l'étable, c'est de la crèche du Sauveur, que part cette voix. Eh! te disent-ils autre chose, les membres tendres et délicats de cet Enfant? Ses larmes, ses cris, ne sont-ils pas des prédicateurs assez éloquents? Car Jésus-Christ pleure, mais ce n'est pas comme les autres enfants, ou du moins pour les mêmes raisons. Dans ceux-là, c'est le sentiment seul de la douleur qui leur arrache des larmes; au lieu que c'est l'amour qui en fait répandre à Jésus. Les autres enfants souffrent, ils n'agissent pas, n'ayant encore aucun usage de leur volonté : ce qu'ils endurent les force à gémir; et c'est la compassion seule qui fait pleurer Jésus-Christ. Malheureux enfants d'un père coupable, ils gémissent sous le joug qu'il leur a laissé pour héritage, et Jésus-Christ déplore les péchés de ce père infortuné! et, ce que nous ne pouvons ignorer, dans peu il répandra tout son sang pour ceux qui sont aujourd'hui l'objet de ses larmes. O dureté de mon cœur! Faites, ô mon Dieu, que de même que le Verbe s'est fait chair, mon cœur devienne tout de chair, selon ce que vous nous avez promis par un de vos Prophètes : *Je vous enlèverai, le cœur de pierre que vous avez, pour y substituer un cœur de chair* [2].

4. Les larmes de Jésus, mes frères, me couvrent de confusion et me pénètrent de douleur. Je m'amusais à jouer sur la place publique, pendant que dans le secret cabinet du Roi, on prononçait contre moi une sentence de mort. Le fils unique du Roi apprend ma condamnation, il sort aussitôt, se dépouille de son diadème, se revêt d'un sac, et la tête couverte de cendres, les pieds nus, il s'avance ainsi, en pleurant et en sanglottant sur mon malheur. Je l'aperçois, je suis étonné de cette nouveauté, j'en demande et j'en apprends la raison. Continuerai-je encore de jouer, et mépriserai-je ainsi ses larmes? Il faudrait, sans doute, que je fusse privé de sens et de raison, pour ne le pas suivre, et pour refuser de partager sa douleur. Et voilà, la source de ma honte. Venons maintenant à celle de ma douleur et de ma crainte. Je juge de la nature du danger que je cours par l'importance du remède. J'ignorais que je fusse blessé, je me croyais sain; et

[1] Rom., VIII, 7. — [2] I Cor., III, 19. — [3] Ps. XLIX, 12. — [4] Isai., VII, 15. — [5] Jean, I, 14. — [6] I Tm., VI, 16. — [7] Isai., LX, 13. — [8] I Cor., II, 4.

[1] Math., III, 2. — [2] Ezéch., II, 19.

cependant le Dieu très-haut envoie son Fils, ce Fils né d'une Vierge, et il ordonne qu'il soit mis à mort, pour préparer avec son sang un baume salutaire qui me guérisse de mes blessures. Reconnais, ô homme! le danger de ces blessures, puisqu'il est nécessaire, que le Christ du Seigneur soit blessé lui-même pour leur guérison. Si elles n'étaient pas de nature à te donner la mort, et la mort éternelle, le Fils de Dieu donnerait-il sa vie pour t'en délivrer? Je suis donc couvert de honte, mes frères, de tant m'épargner moi-même, quand je vois une si grande Majesté pénétrée pour moi de tant de compassion. Le Fils de Dieu compatit à la misère de l'homme, il verse des larmes; et l'homme, accablé sous le poids de sa misère, se livre à la joie. C'est ainsi qu'en considérant le remède, je sens augmenter en moi la douleur et la crainte.

5. Si cependant j'observe fidèlement les préceptes du Médecin, je trouve un grand sujet de consolation. Car, de même que c'est avec raison que j'induis la gravité de la maladie de la nature du remède, je juge aussi qu'elle n'est point incurable, puisqu'on emploie pour la guérir un remède d'un si grand prix. Un médecin sage, disons mieux, la Sagesse même voudrait-elle employer inutilement un si précieux remède? Or il est certain qu'il ne servirait à rien, s'il ne rendait facilement la santé, et surtout, s'il n'avait aucune efficacité. Quoi donc de plus propre à nous animer à embrasser la pénitence, quoi de plus capable d'enflammer nos désirs, que l'espéranee certaine de notre guérison? Nous trouvons encore, mes frères, une autre source de consolation dans la visite que les Anges firent aux bergers, et dans les paroles qu'ils leur adressèrent. Malheur à vous, riches, qui avez ici-bas votre consolation, et qui, par là même, ne méritez pas d'avoir part à celle du Ciel! Combien de nobles selon la chair, combien de gens puissants, combien de sages du siècle, qui, à cette heure, étaient mollement étendus sur leurs lits? Aucun d'eux n'a été jugé digne de voir cette nouvelle lumière, de participer à cette joie, d'entendre les anges chanter ce joyeux cantique: *Gloire à Dieu au plus haut des cieux* [1]. Que les hommes reconnaissent donc que ceux qui, selon l'expression d'un prophète, ne partagent pas le travail des hommes, ne méritent pas d'être visités des anges. Qu'ils reconnaissent combien est agréable aux citoyens du Ciel un travail animé d'une sainte intention; puisqu'ils daignent adresser la parole, et quelle heureuse parole! à ceux qui travaillent pour gagner leur vie, et qui y sont même forcés par une nécessité urgente. Sans doute que c'est parce qu'ils les voient soumis à l'ordre du Seigneur, qui, dans la personne d'Adam, leur a imposé l'obligation de manger leur pain à la sueur de leur front [2].

6. Je vous conjure, mes chers frères, de considérer attentivement tout ce que le Seigneur a fait pour votre instruction et votre salut, et que cette parole vive et efficace, ce verbe fidèle et le plus excellent de tous, cette parole qui est plutôt le fruit de l'œuvre que de la bouche, ne se trouve pas aujourd'hui en vous infructueuse. Croyez-vous, mes frères, que je serais content, si je savais que ce discours dût vous être inutile, et ne produisît sur vos cœurs aucune impression? Et cependant, qui suis-je moi? Que sont mes paroles? Si un homme faible, un homme de néant aurait lieu de regretter son travail inutile, combien, à plus juste titre, le Dieu de toute majesté n'aurait-il pas droit d'être indigné contre nous, si, par la dureté de nos cœurs et notre négligence, nous ne profitions pas du grand avantage qu'il a daigné opérer en notre faveur? Que le Fils unique de Dieu le Père, Dieu béni dans tous les siècles, qui a bien daigné prendre pour leur salut la forme d'un esclave, préserve ses serviteurs d'un tel malheur! Ainsi soit-il.

[1] Luc, II, 11 14. — [2] Gen., III, 19.

SERMON IV

Les bergers trouvent Marie, Joseph, et l'enfant placé dans la crèche.

1. Reconnaissez, frères bien-aimés, l'excellence de cette solennité pour laquelle le jour est trop court et la terre trop étroite. Elle se dilate dans l'espace et dans le temps. Elle devance le jour, elle occupe la nuit, elle remplit le ciel avant la terre. La nuit en effet eut l'éclat du jour, quand, au milieu de ses ombres, une lumière venue du ciel environna les bergers. Et afin que vous sachiez en quel endroit ont commencé les joies de cette fête, celui qui était déjà la félicité des Anges est annoncé comme destiné à devenir le bonheur des hommes, aussitôt la multitude de l'armée céleste se met à chanter les louanges divines. Voilà pourquoi cette nuit, entre toutes, est si solennelle, et consacrée aux psaumes, aux hymnes et aux cantiques spirituels; et, n'en doutons pas, durant ces veilles, les princes de la cour céleste unis à nos psalmodies les devancent au milieu des jeunes filles qui font résonner le tambourin. Mais comme les autels étincellent aujourd'hui de l'éclat de l'or et des pierreries! Comme les murailles sont ornées de tentures! Croyez-vous que les Anges attirés par ces splendeurs négligeront les hommes vêtus de lambeaux? S'il en est ainsi, pourquoi ont-ils apparu à des bergers plutôt qu'aux rois de la terre et aux prêtres du temple? Pourquoi le Sauveur lui-même, maître de l'or et de l'argent, consacre-t-il la pauvreté en son propre corps, ou pourquoi cette pauvreté est-elle si soigneusement décrite par l'Ange? Ce n'est pas certainement sans mystère que le Sauveur est enveloppé de langes, et placé dans une crèche, et que cet état nous est recommandé par l'Ange comme un signe. *Voilà*, dit-il, *le signe: vous trouverez un enfant enveloppé de langes*[1]. Vos langes, ô Seigneur Jésus, sont un signe, mais un signe qui, jusqu'aujourd'hui, rencontre, de la part de beaucoup, la contradiction, car il en est beaucoup d'appelés, mais peu d'élus, et, par conséquent, peu qui soient marqués de ce signe. Je reconnais, certes, je reconnais Jésus le grand prêtre à ces vils vêtements qui le couvrent, pendant qu'il lutte avec le démon. Je m'adresse à des auditeurs familiarisés avec l'Écriture, et qui n'ignorent pas la vision du prophète Zacharie [1]. Mais une fois élevé au-dessus de ses ennemis, notre chef a changé de vêtements; il s'est paré d'éclat; il s'est enveloppé d'un manteau de lumière; il nous a donné l'exemple et enseigné à faire comme lui. Dans le combat, en effet, une cuirasse de fer est plus utile qu'une robe de lin, bien que la première soit un fardeau, et la seconde un insigne d'honneur. Le moment viendra où les membres suivront leur chef et où le corps entier chantera dans un même esprit : *Vous avez déchiré le sac grossier qui m'enveloppait, et vous m'avez environné de joie* [2].

2. *Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et posé dans une crèche.* Et un peu après : *Ils vinrent à la hâte*, dit l'évangéliste, *et trouvèrent Marie, Joseph, et l'enfant posé dans la crèche* [3]. Pourquoi l'Ange semble-t-il recommander la seule humilité de l'enfant qui n'est cependant pas seule trouvée par les bergers? Peut-être que l'Ange leur recommande d'une façon spéciale cette humilité, parce que seul Jésus-Christ était resté humble parmi la masse précipitée dans l'orgueil? Ou bien encore, l'humilité est annoncée par un message céleste parce qu'elle est comme la vertu propre à offrir à la majesté divine. Les bergers n'ont pu la trouver seule, par la raison que la grâce est donnée aux humbles. Ils trouvèrent donc Marie et Joseph, et l'enfant couché dans la crèche; car, de même que l'enfance du Sauveur représente l'humilité, ainsi la continence est bien figurée par Marie, la justice par Joseph l'homme juste, loué par l'Évangile. Qui ne sait que la continence se rapporte à la chair? Mais la justice est une vertu qui rend à chacun ce qui lui est dû, et il la faut nécessairement pratiquer envers le prochain. Pour l'humilité, elle nous

[1] Luc, II, 12.

[1] Zach., III. — [2] Ps. XIX, 12. — [3] Luc, II, 16.

réconcilie avec Dieu, et nous soumet à lui ; il se plaît à la voir en nous, et, comme l'a dit la bienheureuse Vierge, *il a regardé l'humilité de sa servante* [1]. C'est pourquoi celui qui se livre à la fornication pèche contre son corps, celui qui fait une injustice pèche contre son prochain, et celui qui s'enfle et s'élève pèche contre Dieu. Le fornicateur se déshonore, l'injuste blesse son frère, le superbe déshonore Dieu autant qu'il est en lui. *Je ne donnerai pas ma gloire à un autre* [2], dit le Seigneur. Et moi, répond le superbe, je la prendrai, si vous ne la donnez pas. Le partage fait par l'Ange ne lui convient pas, ce partage qui donne *à Dieu la gloire, aux hommes la paix*. Au lieu d'honorer Dieu, cet impie, cet infidèle s'élève contre lui. Et qu'est-ce que la piété, sinon le culte de Dieu? Et qui donc honore Dieu, sinon celui qui, volontairement soumis à son autorité, a toujours les yeux de son cœur dirigés vers le Seigneur, comme des serviteurs ont leurs regards attentifs aux ordres de leur maître?

3. Voulons-nous qu'on trouve toujours en nous et Marie et Joseph et l'enfant couché dans sa crèche, menons ici-bas une vie sobre, juste et pieuse. C'est pour cela que s'est montrée la grâce de Dieu venu pour nous instruire: et en cela se révèlera aussi sa gloire. Vous lisez en effet ceci : *La grâce de Dieu est apparue à tous les hommes, nous instruisant à renoncer à l'impiété et aux désirs du siècle, dans l'attente de l'espérance bienheureuse et de l'avènement de la gloire du grand Dieu* [1]. Dans ce petit enfant, la grâce s'est montrée pour notre instruction. Mais *il sera grand*, comme Gabriel l'a dit de lui, et ceux que l'enfant a formés à l'humilité et à la mansuétude, il les élèvera et les glorifiera plus tard, quand lui-même Jésus-Christ notre Seigneur, béni dans les siècles, viendra dans sa grandeur et sa gloire.

SERMON V

Sur ces paroles de l'Apôtre : Béni soit le Dieu Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos tribulations.

1. Béni le Dieu qui, dans l'extrême charité dont il nous a aimés, nous a envoyé son cher Fils, l'objet de ses complaisances, afin de nous réconcilier avec lui-même, et de nous rendre la paix, et qui en a fait et le médiateur et l'otage de cette réconciliation! Mes frères, nous n'avons plus à craindre avec un si doux médiateur, et un si fidèle otage ne doit nous laisser aucune inquiétude. Mais quel est, direz-vous, ce médiateur qui naît dans une étable, qu'on dépose dans une crèche, qu'on enveloppe de langes, comme les autres enfants, qui pleure comme eux, et qui gît étendu, sans voix, à la façon de nous tous, dans son berceau? C'est assurément un grand médiateur et dans tous ces détails, il cherche sérieusement et efficacement tout ce qui intéresse la paix. Il se tait, mais c'est le Verbe réduit au silence et à un silence éloquent. *Consolez-vous, consolez-vous, dit le Seigneur votre Dieu* [3]. Celui qui parle c'est l'Emmanuel, *le Dieu avec nous*. Voilà ce que crient et cette étable, et cette crèche, et ces larmes, et ces langes. L'étable nous crie qu'elle est une hôtellerie préparée pour guérir l'homme tombé au milieu des voleurs [2]. La crèche crie qu'elle contient la nourriture destinée à ce même homme devenu semblable à la bête [3]. Ces larmes, ces langes, proclament que ses blessures sanglantes sont lavées et pansées. Puisque le Christ n'a eu besoin d'aucun de ces secours, rien de tout cela n'est pour lui, tout est pour les élus. Ils *respecteront mon Fils* [4], dit le Père des miséricordes. Oui, Seigneur, on le respectera, mais qui l'entourera de cette vénération? Ce ne sont pas les Juifs, mais les élus pour qui il a été envoyé.

2. Ah! vénérons-le dans l'étable, sur le gibet, dans le sépulcre. Nous l'avons reçu pieusement, quand il a revêtu pour nous la faiblesse

[1] Luc, I, 48. — [2] Isaï. XLII, 8.— [3] Isaï, XL, 1.

[1] Tite. II, 11-13. — [2] Isaï; Luc, X, 30. — [3] Ps. XLVIII, 13. — [4] Math., XXI, 37.

de l'enfance. Entourons-le de notre vénération quand pour nous aussi il est sanglant, pâle et couché au tombeau. Nous l'adorons avec les mages, nous embrassons avec Siméon l'enfance du Sauveur, recevant votre miséricorde au milieu de votre temple, car c'est de lui que nous lisons : *La miséricorde du Seigneur est éternelle*[1]. Et qui donc est coéternel au Père, sinon le Fils et le Saint-Esprit? Tous les deux sont plutôt la miséricorde même que miséricordieux. Néanmoins le Père est aussi miséricorde. Et tous les trois ne sont qu'une miséricorde, comme ils n'ont qu'une essence, une sagesse, une divinité, une majesté. Mais dans ce nom *de Père des miséricordes* donné ici à Dieu, qui ne voit le Fils désigné par son propre nom? Oui il est bien le Père des miséricordes lui qui ne sait que pardonner et épargner.

3. Mais on me dira peut-être : Comment est-ce sa fonction propre de pardonner, si ses jugements sont de profonds abîmes [2]? On ne dit pas, en effet, *toutes ses voies* sont miséricorde seulement, mais *miséricorde et vérité*[3]. Il est aussi juste que miséricordieux, lui, dont on célèbre à la fois la bonté et le jugement[4]; il fait miséricorde à qui il veut, et il endurcit qui il veut[5] Mais la miséricorde est son attribut propre, car c'est en lui-même qu'il puise la matière et comme la semence de cette miséricorde. S'il juge, s'il condamne, nous l'y contraignons en quelque sorte, et encore la correction qui sort de son cœur, est-elle une miséricorde. Entendez-le dire lui-même : *Est-ce que je veux la mort de l'impie*, dit le Seigneur, *et non sa conversion et sa vie*[6]? C'est donc avec raison qu'il est appelé, non le Père des justices et des vengeances, mais *le Père des miséricordes;* ce n'est pas seulement parce qu'un père préfère l'indulgence à la colère, et prend en pitié les fils qui le craignent, c'est surtout parce que Dieu puise en lui-même, en son fonds, le principe et la raison de sa miséricorde, tandis que c'est nous qui fournissons à sa justice et à sa vengeance l'occasion de se déployer.

4. Mais si ces raisons justifient le titre de Père de la miséricorde, pourquoi ce mot, *Père des miséricordes? Dieu a parlé*, dit le Prophète, *et j'ai entendu ces deux choses : Le pouvoir appartient à Dieu, et à vous, Seigneur, la miséricorde*[7]. Du reste l'apôtre, dans un seul Verbe et un seul Fils, nous montre une double miséricorde, en disant le Père non de la miséricorde, mais *des miséricordes*, et en appelant Dieu le Dieu, non d'une, mais de *toute consolation*, qui *nous console* non-seulement dans cette tribulation ou dans cette autre, mais *dans toutes nos tribulations*. Les miséricordes du Seigneur sont nombreuses, a-t-on dit[1], sans doute parce que nombreuses sont aussi les épreuves des justes, et que le Seigneur les en délivrera. Il n'y a qu'un Fils de Dieu, un Verbe; mais notre misère est multiple, et appelle non-seulement une grande miséricorde, mais la multitude des miséricordes. Peut-être aussi comme l'homme est un composé de deux substances, toutes les deux si riches en misères, a-t-on raison de reconnaître en lui une double misère, encore que chacune en ait d'infinies. Les tribulations de notre corps et de notre cœur sont en effet innombrables; mais celui qui a sauvé l'homme tout entier nous en affranchit, comme il est le Fils de Dieu, un Fils un et unique, qu'il est déjà venu, pour nos âmes, ôter les péchés du monde, et qu'il doit revenir pour ressusciter nos corps, et les rendre conformes à son corps glorieux, peut-être en l'appelant le Père des miséricordes, confessons-nous cette double miséricorde. Car, en prenant un corps humain et une âme humaine, le Seigneur votre Dieu ne dit pas seulement une fois *consolez-vous*, mais comme nous l'avons rappelé plus haut, *consolez-vous, consolez-vous*, afin de nous donner la certitude qu'il sauvera ces deux parties de notre être, lui qui a daigné se les unir toutes les deux.

5. Mais en qui le Sauveur opérera-t-il cette œuvre de miséricorde? En son peuple[1]. Il sauvera aujourd'hui du péché, non pas tous les hommes, mais son peuple[2], et plus tard, il rendra glorieux comme le sien, non tous les corps, mais le corps humilié[3]. Le peuple qu'il console, c'est le peuple humble qu'il sauvera, puisqu'il abaissera les yeux de l'orgueil. Et voulez-vous connaître son peuple? *Le pauvre vous a été laissé*[4], dit l'homme selon le cœur de Dieu. Et lui-même dit, dans l'Évangile : *Malheur à vous, riches qui avez votre consolation*[5]! Plût au ciel, frères bien-aimés, que nous souhaitions d'être rangés parmi ce peuple que Dieu console, et non dans celui à qui il dit : Malheur! Pourquoi consolerait-il ceux qui ont déjà leurs consolations? Le silence du Christ ne console pas les bavards, ni ses larmes les rieurs de profession, ni ses langes ceux qui marchent vêtus d'amples habits. Sa crèche, son étable ne consolent pas ceux qui aiment les premières places dans

[1] Ps. CXII, 17. — [2] Ibid. XXXV, 7. — [3] Ibid., XXIV, 10.— [4] Ibid., C, 1. — [5] Rom., IX, 18. — [6] Ezéch., XVIII, 23. — [7] Ps. LXI, 12, 13.

[1] Thren., III, 32. — [2] Math., I, 21. — [3] Philipp., III, 21. — [4] Ps. IX, 14. — [5] Luc, VI, 24.

les synagogues : toutes ces consolations sont le partage des âmes qui attendent le Seigneur dans le silence, les larmes et la pauvreté. Du reste qu'on entende les anges eux-mêmes : ils n'adressent pas à d'autres leurs consolations. C'est à des bergers veillant la nuit sur leur troupeaux qu'est annoncée la joie d'une lumière nouvelle, c'est pour eux que le Seigneur, leur dit-on, est né. C'est pour les pauvres, pour ceux qui souffrent, et non pour vous, riches, qui avez votre consolation et la malédiction divine, qu'un jour sacré a lui au milieu des veilles de la nuit, que les ténèbres ont eu l'éclat du plein midi, l'ange disant : *Il vous est né aujourd'hui un Sauveur* [1]. Aujourd'hui, et non cette nuit. La nuit a donc disparu, et le jour est arrivé, le vrai jour enfanté par le jour, le salut de Dieu, Jésus-Christ notre Seigneur, qui est le Dieu béni dans les siècles. Ainsi soit-il.

POUR LA NATIVITÉ DES SAINTS INNOCENTS

SERMON UNIQUE

Des quatre solennités continues, de la Nativité, de saint Étienne, de saint Jean, et des saints Innocents.

1. Béni celui qui vient au nom du Seigneur, le Dieu, le Seigneur qui nous a éclairés [1] ! Béni soit aussi son nom glorieux qui est saint [2] ! Il n'est pas venu inutilement, le Saint né de Marie, mais il a répandu avec abondance et le nom et la grâce de la sainteté, et c'est par là qu'Étienne, que Jean, que les Innocents sont devenus saints. C'est donc par une sage disposition que cette triple solennité accompagne la Nativité du Seigneur ; c'est non-seulement afin que la dévotion dure et persévère à travers ces fêtes qui se tiennent, mais afin aussi que le fruit de la Nativité nous soit ainsi rendu plus sensible. Car, dans ces trois solennités, il convient de remarquer trois sortes de sainteté, et je ne crois pas qu'à l'exception de ces trois on puisse en rencontrer une quatrième dans les hommes. En saint Étienne, nous avons le martyr réel et voulu, nous n'en trouvons que la volonté en saint Jean, et que l'acte dans les Innocents. Tous ont bu au calice du salut corporellement et spirituellement à la fois, ou spirituellement ou corporellement seulement. *Vous boirez mon calice*, disait le Seigneur à Jacques et à Jean [2], et il parlait certainement du calice de sa passion. Et lorsqu'il disait à Pierre : *Suis-moi*, il est évident qu'il l'excitait à imiter sa passion. *Pierre se tournant* vit le disciple que Jésus aimait, qui le suivait plus par l'affection du cœur que par la précipitation de la marche. Jean but donc aussi au calice salutaire, et suivit Jésus-Christ ainsi que Pierre, bien que d'une autre façon. S'il est resté plus longtemps sur la terre, et s'il n'a pas suivi le Seigneur par une passion corporelle, ce fut un dessein d'en haut, comme Jésus-Christ le dit lui-même : *Je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne* [3] : comme s'il disait : Il voudrait aussi me suivre, mais je veux qu'il reste.

2. Si quelqu'un doute de la gloire des saints Innocents, c'est qu'il ne croit pas que ceux qui sont régénérés en Jésus-Christ sont au nombre des enfants d'adoption ; et celui-là seul peut refuser la couronne du martyre aux enfants qui ont été massacrés pour Jésus-Christ. Comment, en effet , si son dessein

[1] Ps. CXVII, 26, 27. — [2] Dan., III, 52.

[1] Luc, II 11. — [2] Math., XX, 23. — [3] Jean, XXI, 19, 22.

n'eût été de les rendre heureux, cet Enfant qui est né pour nous, et non contre nous, aurait-il souffert que ces petites créatures venues au monde au même temps que lui, fussent mises à mort, lorsqu'il pouvait l'empêcher par un seul mouvement de sa volonté, et si la mort n'eût été pour eux la source d'un plus grand bien? Peut-on croire que si la circoncision suffisait aux enfants, dans l'ancienne loi, sans aucun concours de leur volonté, pour être sauvés, comme le baptême dans la nouvelle, le martyre enduré pour lui n'ait été suffisant pour en faire des saints? Si vous me demandez en quoi consiste leur mérite auprès de Dieu, pour être ainsi couronnés : je vous dirai demandez à Hérode quel crime ils avaient commis pour être massacrés? Croyez-vous que la bonté de Jésus-Christ soit moindre que la cruauté d'Hérode? Et si celui-ci a pu faire périr des innocents, croyez-vous que le Christ ne puisse accorder la couronne du martyre à ceux qui l'ont enduré à sa place? Qu'Étienne soit martyr aux yeux des hommes, lui dont la passion a paru volontaire surtout quand, à sa dernière heure, il a montré plus de sollicitude pour ses bourreaux que pour lui, et a surmonté la douleur sensible par une affectueuse compassion; le crime de ses persécuteurs lui a causé plus de peine que ses propres blessures. Que Jean soit martyr devant les Anges, car, en leur qualité de créatures spirituelles, ils ont mieux vu les marques spirituelles de son dévouement. Mais ceux-ci, mon Dieu, sont vos martyrs. Oui, ce sont vos martyrs. Si, ni les hommes ni les Anges, ne trouvent en eux aucun mérite propre, ils y trouveront au moins l'ouvrage de votre grâce. Vous avez mis la perfection à vos louanges, Seigneur, par la bouche des enfants encore à la mamelle[1]. Les Anges chantent: *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*[2]; mais, j'ose le dire, la louange ne sera parfaite, que quand celui qui dira : *Laissez venir à moi ces petits, parce que le royaume de Dieu leur appartient*[3], sera arrivé, et lorsque, dans le sacrement de sa miséricorde, il donnera la paix aux hommes sans aucun concours de leur volonté.

3. Qu'ils considèrent bien ceci ceux qui ont coutume de disputer sur l'union nécessaire de la volonté avec les œuvres pour mériter. Qu'ils fassent bien attention que, lorsqu'on

[1] Ps. VIII, 3. — [2] Luc, II, 14. — [3] Math., XIX, 14.

le peut, il ne faut négliger ni la volonté, ni les œuvres; mais que, lorsqu'on ne le peut pas, l'un peut sans l'autre non-seulement procurer le salut, mais même la sainteté. Qu'ils croient aussi d'une manière indubitable, que l'œuvre peut être utile sans la volonté, mais jamais contre la volonté; et qu'ils ne disent pas que ce qui procure aujourd'hui le salut des enfants soit la cause de leur damnation. Il est vrai néanmoins que la volonté sans les œuvres est suffisante en quelques-uns, mais non les œuvres sans la volonté. Par exemple, quelqu'un meurt avec une bonne volonté, mais qui n'est pas encore parfaite, n'ayant pas encore assez de force pour souffrir le martyre. Qui dira que cette imperfection soit un obstacle à son salut? Peut-être le Seigneur l'a-t-il tiré de ce monde, pour qu'il ne fût pas exposé à cette fâcheuse tentation, de peur qu'il ne vînt à manquer à sa foi, et à être damné. Car, si dans cette volonté faible il était mis à une si grande épreuve, qui doute qu'infailliblement, bien loin de se fortifier, il s'affaiblirait, il renierait sa foi, et que, si dans cette disposition il venait à mourir, il périrait infailliblement : Car, nous dit le Sauveur: *Celui qui rougit de moi devant les hommes, je rougirai aussi de lui devant les anges de Dieu*[1]. Celui donc qui se sauve dans cette volonté imparfaite, où ne se rencontre pas la faculté d'agir, ne pourrait pas se sauver à cause du défaut d'œuvre, où de son propre défaut dans l'œuvre. La même chose peut arriver relativement à l'ignorance. En conséquence mes frères, travaillons à acquérir la charité, appliquons-nous à faire le bien, ne traitons pas de bagatelle les péchés d'ignorance et de faiblesse; mais, au contraire, pleins de sollicitude et de crainte, rendons grâces à notre bon et libéral Sauveur, qui recherche les occasions de procurer le salut des hommes avec une si ardente charité, qu'il se réjouit de trouver dans les uns la volonté jointe à l'œuvre, qu'il se contente dans d'autres de la volonté sans l'œuvre, et dans d'autres de l'œuvre sans la volonté : car il veut que tous les hommes soient sauvés, et que tous parviennent à le connaître; car la vie éternelle consiste à connaître le Père qui est vrai Dieu, et Jésus-Christ qu'il a envoyé[2], et qui n'est avec lui qu'un seul et vrai Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Luc, IX, 26. — [2] Jean, XVII, 3.

LA CIRCONCISION DU SEIGNEUR

SERMON I

Sur la lecture de l'Évangile : Après que furent accomplis les huit jours où l'Enfant devait être circoncis, on lui donna le nom de Jésus (Luc, II, 21.)

1. Nous venons d'entendre un grand mystère de bonté exprimé en peu de mots ; nous venons d'ouïr une lecture bien appropriée à ce Verbe abrégé que Dieu a réalisé sur la terre. Déjà amoindri en effet en prenant notre chair, il s'amoindrit encore en recevant la circoncision. Le Fils de Dieu s'est abaissé d'un degré au-dessous des anges en revêtant la nature humaine, et aujourd'hui, en acceptant le remède même de notre corruption, il descend mille fois plus bas. Vous trouvez ici et un grand enseignement pour la foi, et un grand exemple d'humilité. En quoi donc pouvait vous être nécessaire la circoncision à vous qui n'avez ni commis le péché, ni contracté ses souillures? Que vous ne l'ayez pas commis, votre âge le prouve. Que vous n'en ayez point contracté la tache, c'est ce que démontre avec certitude et la divinité de votre Père, et l'intégrité de votre mère. Vous êtes ce souverain prêtre, que la loi, en esprit prophétique, veut sans tache et en son père et sa mère [1]. Car il y a ici une prophétie plutôt qu'une prescription. Vous avez un Père éternel, et c'est Dieu, que le péché n'atteint pas. Vous avez une mère dans le temps, mais elle est vierge, et la pureté n'enfante pas la corruption. Et néanmoins l'enfant est circoncis, lui Agneau sans tache, il veut l'être, sans avoir besoin de ce rite. Exempt de blessure, il consent à s'assujettir au pansement. Il n'en est pas ainsi de l'impie, et ainsi n'agit pas la perversité de l'orgueil humain. Et nous qui souvent tirons gloire de nos plaies, nous rougissons du traitement qui les panse. Celui qu'on ne peut convaincre de péché accepte, sans nécessité, le remède du mal, remède humiliant et austère. Il ne se refuse pas aux atteintes du couteau de pierre, celui-là seul qui n'avait pas à se débarrasser de la rouille vieillie, tandis que nous, qui commettons le péché sans vergogne, nous rougissons de la pénitence, ce qui est le comble de la folie. A un malheureux penchant pour les blessures nous joignons une aversion pire encore pour les remèdes. Celui qui est sans péché ne dédaigne pas de passer pour pécheur, et nous voulons être pécheurs nous, sans passer pour tels. Eh! quoi, la médecine est-elle ainsi nécessaire à qui n'est pas malade? ou plutôt, est-ce le médecin lui-même, au lieu du malade, qui doit user du médicament? Quel homme, ayant je ne dis pas la gloire, mais l'innocence de Jésus-Christ, souffrirait donc qu'une main le circoncît? Jésus-Christ paie, avec patience, ce qu'il ne doit pas, lui, venu pour apporter au monde le remède de ses péchés et non le prendre lui-même. Mais vous direz : Pourquoi ce petit enfant ne le prendrait-il pas? Pourquoi ne le prendrait-il pas lui si humble et si doux? Pourquoi n'accepterait-il pas en silence la circoncision, l'Agneau qui s'est tu sous la main qui le tondait et le crucifiait? D'ailleurs, il pouvait sans difficulté conserver sa chair

[1] Lévit., XXI, 11.

dans son intégrité, celui qui était sorti sans le blesser, d'un sein virginal. Il n'était pas difficile à l'enfant d'éloigner de son corps la blessure de la circoncision, puisque mort il s'est aisément gardé de la corruption.

2. *Après que furent écoulés les huit jours où l'enfant devait être circoncis, on lui donna le nom de Jésus.* Grand et admirable mystère! L'Enfant est circoncis, et on l'appelle Jésus. Quel rapport y a-t-il donc entre ces deux choses? N'est-ce pas celui qui a besoin de salut qui devrait être circoncis, plutôt que le Sauveur? N'est-ce pas lui qui devrait plutôt circoncire, qu'être circoncis? Mais reconnaissez ici celui qui vient pour être le Médiateur entre Dieu et les hommes, qui, dès les premiers jours de sa naissance, unit les faiblesses de l'humanité avec les grandeurs de la divinité, ce qu'il y a de plus bas avec ce qu'il y a de plus élevé. Il naît d'une femme, mais la fécondité de cette femme ne porte aucune atteinte à sa virginité. Il est enveloppé en de pauvres langes, mais ces haillons sont honorés par les cantiques des Anges. Il est caché dans l'obscurité d'une crèche, mais une étoile brillante paraît au ciel et la fait connaître. De même la circoncision prouve la vérité de l'humanité dont il s'est revêtu, et le nom au-dessus de tous les noms qu'on lui donne découvre la gloire de sa Majesté. Il est circoncis comme un véritable descendant d'Abraham, il est appelé Jésus comme un vrai Fils de Dieu. Mon Jésus n'a point comme ceux qui l'ont porté avant lui, un nom vide et sans effet : ce nom est grand, non-seulement dans sa signification, mais en lui-même et dans la vérité. Car l'évangéliste nous assure qu'il le reçut du ciel par le ministère de l'Ange, avant même sa conception dans le sein de sa mère. Faites attention à la profondeur de ces paroles. Après que Jésus fut né, il fut appelé Jésus par les hommes, *nom dont il avait été appelé par l'Ange avant qu'il fût conçu.* Jésus est donc le sauveur de l'Ange et de l'homme : de l'homme, depuis son incarnation; de l'Ange, depuis l'instant de sa création.

3. *Et on lui donna le nom de Jésus qui était le nom que l'Ange lui avait donné.* Tout se conclut donc entre deux ou trois témoins. Le Dieu amoindri dans le prophète, l'Évangile nous le montre fait chair. C'est nous, mes frères, que cette figure regarde. Car je n'ai eu besoin d'aucun témoignage, soit divin, soit humain; mais tout est fait *pour les élus*, ainsi qu'il est écrit [1]; nous devons donc chercher ici un triple témoignage de notre propre salut, si nous ne voulons pas paraître avoir pris en vain le nom de notre Dieu. Il faut aussi, mes frères, que nous soyons circoncis, et que nous recevions ainsi le nom du salut. Il faut que nous soyons circoncis, non selon la lettre, mais selon l'esprit et en vérité. Cette circoncision doit se faire non sur un seul membre, mais sur tout notre corps. Car il faut retrancher tout ce qui appartient au péché; et son venin n'est-il pas répandu sur toute notre chair? Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'est rien de sain en nous; il n'est pas jusqu'à la moindre partie qui ne soit infectée. Et voilà pourquoi le peuple de Dieu, encore faible et petit dans la foi et dans l'amour, ne fut soumis qu'à une circoncision qui ne se faisait que sur une seule partie du corps : mais depuis que, par la foi en Jésus-Christ, il a pris un plus grand accroissement, et est parvenu à l'état de l'homme parfait, il lui est enjoint d'être baptisé dans tout son corps; ce qu'on peut regarder comme une circoncision de l'homme tout entier. C'est aussi pour cela que le Sauveur s'est soumis lui-même à la circoncision d'un de ses membres, le huitième jour de sa naissance, et que, trente ans après, il a voulu être crucifié : supplice où toutes les parties de son corps furent mises à la torture. Et si nous observons fidèlement tout ce qu'il nous a prescrit dans la loi nouvelle, nous sommes en quelque façon transplantés, selon l'expression de l'apôtre [1], par la ressemblance que nous avons avec sa mort.

4. En quoi maintenant doit consister notre circoncision spirituelle, si ce n'est, selon le même apôtre, *à savoir nous contenter du nécessaire pour le vêtement et pour la nourriture* [2]? La pauvreté volontaire, le travail de la pénitence, l'observation de la discipline régulière, opèrent merveilleusement bien cette circoncision, en nous retranchant tout superflu. Nous devons, au reste, dans cette circoncision, pour qu'elle nous soit avantageuse, nous procurer trois témoignages : celui de l'Ange, celui de Marie, et celui de Joseph. Il faut, dis-je, avant toute chose, que l'Ange du grand conseil nous impose le nom du salut. Ensuite nous avons besoin du témoignage de toute la Congrégation, qui est comme la mère de tous, je dis la mère, ou plutôt, cette vierge qui selon l'apôtre *a pris Jésus-Christ pour son partage* [3]. Mais il ne faut pas que celui qui veut imiter le Sauveur néglige le témoignage du serviteur, c'est-à-dire de Joseph, de celui qui tient la place de l'Époux, mais qui n'est que le serviteur et le dispensateur, à qui l'on

[1] II Tim., II, 10.

[1] Rom., VI, 5. — [2] I Tim., VI, 8. — [3] II Cor., XI, 2.

donne le nom de père, quoiqu'il ne soit que nourricier.

5. Mais parlons sans figure; il faut, qu'en toutes nos actions, nous ayons le témoignage de notre propre conscience, et de tous ceux avec qui nous vivons. Car celui dont la conduite est agréable à tous, et qui n'est à charge à personne, a, par là même, de la part de sa Congrégation, un bon témoignage de son salut. Jamais le malin accusateur de nos âmes ne pourra objecter contre lui ce qu'il aura fait ouvertement, et avec l'agrément et l'approbation de toute la communauté. Celui qui a fait à ses supérieurs un aveu sincère de toutes les fautes qu'il a commises dans le monde, et de toutes les négligences qui lui arrivent dans le cloître, (car nous péchons en mille points[1]), et qui embrasse avec zèle les satisfactions qui lui sont imposées, peut se flatter d'avoir leur témoignage. Il ne doit point redouter les accusations de l'esprit malin sur ces fautes, puisque le Seigneur ne juge pas deux fois la même chose. Mais comme il pourrait s'efforcer d'attaquer l'intention de laquelle ni les Frères ni le Père spirituel ne peuvent rendre témoignage, il est nécessaire alors d'avoir, au-dedans de soi, un avocat intérieur, dans le témoignage d'une bonne conscience, qui s'applique plutôt à rendre l'action bonne, qu'à la faire paraitre telle aux yeux des hommes; et c'est toujours par là qu'il faut commencer; de manière que nous ne nous proposions pas même d'agir que nous ne puissions nous rendre compte à nous-mêmes de la droiture et de la pureté de nos motifs. Et lorsque nous agirons extérieurement, faisons-le toujours de manière à mériter l'approbation des autres et à les édifier : selon ce que nous enseigne l'apôtre, *de faire le bien, non pas seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes*[3].

SERMON II

Sur les divers noms de Jésus-Christ.

1. *Quand les huit jours où l'enfant devait être circoncis furent accomplis, il fut appelé Jésus*[2]. Dès l'origine Dieu aime la mesure, et rien d'immodéré ne plait à sa justice. Non-seulement il a créé l'univers avec poids, mesure et nombre, mais à l'homme même il a imposé aussi une mesure, en lui faisant un précepte et en lui disant : *Tu mangeras le fruit de tous les arbres du jardin, excepté le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal*[3]. Quel commandement léger, et quelle large mesure! Mais l'homme a dépassé cette mesure, et franchi la limite qui lui était fixée. C'est pourquoi Dieu a détourné de lui son visage. Ce n'est guère qu'aux jours d'Abraham, son ami, qu'il commence à s'apaiser, qu'il rétablit la mesure, qu'il promulgue une loi, mais une loi différente de la première. Celle-ci était une précaution, l'autre est un remède; d'un côté une défense avait été portée pour arrêter tout excès; de l'autre un retranchement est ordonné, afin que les excès survenus disparaissent sous le remède du sacrement. La loi ancienne portée à l'occasion de l'arbre en interdisait le fruit à l'homme; l'autre loi a pour objet son propre corps et lui impose un retranchement en un point de sa chair. Assurément le poison de la concupiscence avait également vicié tous les autres membres, atteints aussi par les charmes d'un plaisir désordonné, en sorte qu'un retranchement général semblait nécessaire à tous.

2. Mais la faiblesse de la chair et l'infirmité de l'enfance, ne permettant pas de porter le fer sur tous les membres indistinctement, une sage et pieuse disposition du ciel a voulu que la concupiscence fût spécialement réprimée là où elle se fait sentir, on le sait, avec plus de force et de violence. En effet, dans cette lutte des membres contre l'esprit, celui-ci pousse seul la révolte jusqu'à s'emporter, malgré la volonté, en des mouvements

[1] Jacq., III, 2. — [2] Luc, II, 21. — [3] Gen., 16, 17.

[3] II Cor., VIII, 21.

déshonnêtes et illicites. Si cette circoncision avait lieu le huitième jour après la naissance, c'était pour rappeler l'espérance du royaume du ciel ; le cercle des jours revenant ainsi au premier formait comme une couronne. C'est pour cela qu'après nos principales solennités, nous célébrons surtout l'octave, et, que dans le sermon du Seigneur, la huitième béatitude s'unit à la première, c'est afin que la promesse réitérée du royaume céleste nous forme une évidente couronne.

3. C'est justement que l'enfant circoncis le huitième jour est appelé Sauveur ; alors en effet il a commencé sur la terre l'œuvre de notre salut, en versant pour nous son sang immaculé. Les Chrétiens n'ont donc plus à chercher pourquoi Notre-Seigneur a voulu être circoncis ; il l'a été pour la même raison qui l'a fait naître et souffrir. Rien de tout cela n'était pour lui, tout était pour les élus. Il n'est pas né dans le péché, il n'a pas été circoncis pour être guéri du péché, il n'est pas mort pour son péché, mais bien plutôt pour les nôtres. *C'est le nom*, dit l'Évangile, *dont l'Ange l'avait appelé avant qu'il fût conçu.* Il est appelé de ce nom, ce nom ne lui est pas imposé, il l'avait de toute éternité. Sa nature propre est d'être Sauveur, ce nom est comme inné en lui ; il ne le reçoit d'aucune créature angélique ou humaine.

4. Mais pourquoi ce prophète d'élite qui, annonçait d'avance les divers noms destinés à cet enfant, semble-t-il avoir passé sous silence le seul nom, qui, selon l'avis de l'Ange, et le témoignage de l'évangéliste, lui *fut donné comme sien ?* Isaïe a tressailli à la pensée de voir ce jour, il l'a vu et a été transporté de joie. Il s'écriait dans sa reconnaissance, et en louant Dieu : *Un petit enfant nous a été donné, un fils nous a été donné, et la royauté est sur son épaule, et son nom sera l'Admirable, le Conseiller, le Dieu, le Fort, le Père du siècle, le Prince de la paix* [2]. Grands noms, certes ; mais où est le nom au-dessus de tous les noms, le nom de Jésus qui fait courber tout genou ? Vous le trouverez peut-être en tous les noms, mais pour ainsi dire exprimé et répandu. C'est de lui que l'Épouse, au cantique de l'amour, a dit : *Votre nom est une huile répandue* [1].

5. Dans toutes ces appellations, il n'y a donc qu'un nom, celui de Jésus, et il n'aurait pu ni être appelé, ni être vraiment Sauveur, si un seul de ces titres lui eût manqué. Chacun de nous n'a-t-il pas éprouvé comment il est admirable dans le changement de nos volontés ? Le commencement de notre salut, c'est quand nous commençons à repousser ce que nous aimions, à gémir de ce qui était le sujet de nos joies, à embrasser ce que nous redoutions, à suivre ce que nous fuyions, et à souhaiter ce qui excitait nos mépris. Oui, il est admirable celui qui réalise ces merveilles. Il faut aussi qu'il s'offre à nous comme un conseiller, dans le choix de la pénitence, dans l'ordre mis à notre vie, qui empêche notre zèle de manquer de science, et notre bonne volonté de prudence. Il est aussi besoin que nous le reconnaissions Dieu dans la rémission de nos fautes passées, car, sans ce pardon, point de salut, et personne ne peut nous remettre nos péchés que Dieu seul. Ce n'est pas même assez ; il faut que nous éprouvions sa force, en la voyant déployée contre nos adversaires, de façon que les mêmes concupiscences ne nous dominent pas de nouveau, et ne rendent pas notre fin pire que nos débuts. Manque-t-il encore quelque chose au Sauveur ? Il lui manquerait assurément, une chose capitale s'il n'était pas aussi le Père du siècle à venir, qui nous assurât l'immortelle résurrection, à nous que le père du siècle présent a engendrés pour la mort. Ce n'est point assez, il faut qu'il soit le prince de la paix, pour nous réconcilier avec son Père à qui il doit remettre l'empire, sinon fils de perdition et non enfants du salut, nous semblerions ne ressusciter que pour le supplice. Son empire s'étendra donc, et la multitude de ceux qui doivent être sauvés légitimera son titre de Sauveur, et la paix qu'il apporte n'aura plus de fin, et vous apprendrez que véritable est le salut qui n'a plus rien à redouter.

[1] Math., v, 3, 10. — [2] Isaï., ix, 6.

[1] Cantiq., i, 2.

SERMON III

Du huitième jour (ou des huit jours).

1. Dans la circoncision du Seigneur, nous trouvons, mes frères, avec un objet d'amour et d'admiration, un exemple offert à notre imitation. En elle reluit un grand bienfait qui appelle notre reconnaissance, et il s'y cache un mystère que nous devons réaliser en nous. Car le Seigneur n'est pas venu seulement pour nous racheter par l'effusion de son sang, il est venu encore nous instruire par ses paroles et nous former par ses exemples. De même qu'il nous eût été inutile de connaître notre route si nous étions restés enfermés dans un cachot, ainsi la rédemption ne nous eût point servi, si le premier qui nous avait trouvés ignorants de notre route, nous avait aussi le premier ramenés dans la prison. C'est pourquoi, dans un âge plus avancé, le Sauveur nous a donné d'éclatants exemples de patience, d'humilité, de charité surtout, et des autres vertus, exemples que son enfance nous offre sous le voile des figures.

2. Mais avant d'en venir à cette étude, il me plaît de dire un mot d'une telle et si grande condescendance. Les Anges ont en partage une gloire pure et parfaite ; nous-mêmes ne resterons pas sans gloire ; nous voyons sa gloire, la gloire du Fils unique du Père, la gloire d'une miséricorde et d'une affection vraiment paternelles, la gloire de celui qui procède du cœur du Père, et qui montre des entrailles vraiment paternelles. *Car tous ont péché*, dit l'apôtre, *et ont besoin de la gloire de Dieu* [1] ; et dans un autre endroit : *A Dieu ne plaise que je me glorifie, sinon dans la croix de notre Seigneur Jésus-Christ* [2]. Quoi de plus glorieux pour nous que l'estime que Dieu a faite de nous ! Et quelle plus grande gloire pour lui qu'une telle condescendance, une si extrême bonté, d'autant plus douce, qu'elle est gratuite, car il est mort pour des impies ! Vous voyez ce qu'il a fait ; ne désespérons donc pas : vous voyez pour qui il l'a fait ; fuyons donc l'orgueil. C'est pourquoi, afin d'avoir non l'esprit de ce monde, mais celui de Dieu, et de connaître les dons que Dieu vous a accordés, ne devenez pas, je vous prie, pareils au cheval et au mulet inintelligents; soyez plutôt cet animal docile qui a dit : *Je suis devant vous comme une bête de somme, et je ne me suis pas éloigné de vous* [1]. Ces bêtes-là connaissent leur possesseur, et la crèche de leur maître, où a été placé, comme une herbe douce, celui qui est le pain des Anges. Il est, en effet, le pain vivant dont l'homme devait vivre : mais l'homme étant animalisé, le pain s'est changé en herbe, afin que, même dans ces conditions, l'homme continuât d'y puiser la vie.

3. Le mystère de ce changement a été célébré le jour de la Nativité, où le Verbe s'est fait chair, puisque toute chair n'est que de l'herbe. Ce jour-là, il s'est abaissé un peu au-dessous des Anges, et nous est apparu sous les dehors de l'homme. Mais aujourd'hui, voici un plus étonnant prodige. Il descend infiniment au-dessous des Anges; il paraît, non plus seulement un homme, mais un pécheur : on meurtrit sa chair d'une sorte de cautérisation. Car qu'est-ce que la circoncision, sinon le retranchement de ce qui est superflu, et l'indice du péché? En vous, Seigneur Jésus, qu'y-a-t-il donc de superflu à retrancher ? N'êtes-vous pas vrai Dieu, ayant Dieu pour Père, et vrai homme né sans tache d'une vierge mère? Que faites-vous donc, ô vous, qui le soumettez à ce rite ? Pensez-vous qu'à lui puisse s'appliquer cette sentence : *L'enfant mâle dont la chair n'aura pas été circoncise, sera retranché du peuple de Dieu* [2] ? Le Père peut-il oublier le fils de ses entrailles? Ou ne le reconnaîtrait-il pas sans le signe de la circoncision ? Si jamais il pouvait méconnaître l'objet de ses complaisances, ce serait plutôt à cause de ce signe même qui lui présente en lui une cérémonie instituée pour les pécheurs, et destinée à les purifier de leurs fautes. Mais pourquoi nous étonner si notre chef a accepté pour ses

[1] Rom., III, 23. — [2] Galat., VI, 14.

[1] Ps. LXXII, 23. — [2] Gen., XVII, 14.

membres, un remède dont il n'avait point besoin pour lui-même? N'arrive-t-il pas que dans nos membres l'un subit une médication pour les infirmités de l'autre? La tête souffre, on applique le feu au bras; les reins sont en proie à la douleur, on tourmente les jambes. C'est ainsi qu'aujourd'hui, dans le but de remédier à la corruption de tout le corps, une sorte de cautère est appliqué à la tête.

4. Quelle merveille d'ailleurs qu'il ait voulu être circoncis pour nous, lui qui a daigné mourir pour nos âmes! Il m'a été donné tout entier, et il s'est dépensé tout entier pour mon bien. J'apprends que le Fils du grand Roi passe devant ma prison; je me mets à gémir tout haut, et à m'écrier d'un ton plaintif: Fils de Dieu! ayez pitié de moi. Et lui, dans sa bonté, quelles sont ces larmes, dit-il, et ces cris de douleur que j'entends? On lui répond: C'est Adam, ce traître, que votre père a fait jeter au cachot, en attendant qu'il ait décidé par quel supplice il le laissera périr. Que pouvait faire celui dont la bonté est la nature, dont la miséricorde est l'essence et qui pardonne toujours? Il descend dans le cachot, et vient délivrer le captif chargé de chaînes. Pour les Juifs fidèles à la haine dont ils poursuivent le Père, ils la déploient contre le Fils, ce qui lui fait dire: *Ils haïssent et mon Père et moi* [1]. Quelle a donc été la conduite de ces impies à qui sa vue seule était odieuse? *Voici l'héritier*, s'écrient-ils; *venez*, *tuons-le* [2]. C'est ainsi qu'ils ont égorgé l'Agneau de Dieu pour leur malheur, mais aussi pour notre salut. Ils ont versé son sang, et nous nous sommes approchés pour le boire. Nous avons pris le calice du salut: et, qu'il est beau ce calice qui nous enivre! Et voilà le sujet de nos actions de grâce, car, il y a peu de jours, nous avons célébré l'arrivée de Jésus-Christ dans notre cachot, à savoir le jour de Noël, et aujourd'hui nous l'honorons prenant nos liens et nos chaînes. Aujourd'hui, en effet, celui qui est sans péché, pour affranchir des criminels, a chargé de leurs fers ses bras innocents; aujourd'hui le législateur s'est assujéti à la loi.

5. Mais il faut dire maintenant quelle opération spirituelle cette circoncision nous prescrit à nous-mêmes, car ce n'est pas sans motif que la loi prescrivait la circoncision au huitième jour; et ce n'est pas sans motif que le Seigneur la reçut aussi ce jour-là [3]. Mais qui connaît les pensées de Dieu? Qui a pénétré en ses conseils [4]? Que le Saint-Esprit appelé par vos désirs nous vienne en aide, lui qui sonde les profondeurs divines! Qu'il nous dévoile ce mystère du huitième jour! Nous le savons, c'est une nécessité que l'homme prenne une seconde naissance, car c'est dans ce but que le Fils de Dieu est né lui-même. Nous naissons tous dans le péché, et nous avons besoin de renaître dans la grâce que nous avons bien puisée dans le baptême; mais hélas! une vie mondaine l'a détruite! Et aujourd'hui, par la miséricorde divine, la vertu de cette grâce opère en nous, afin de nous faire entrer dans les sentiers d'une vie nouvelle. L'homme naît donc, quand le soleil de justice se levant dans l'âme, illumine les ombres du péché, montre aux gens de cœur les terreurs du jugement divin, et pour ajouter à la crainte nous fait sentir la brièveté des jours de cette vie, et l'heure incertaine de sa fin. Voilà ce soir qui verra se prolonger nos larmes; il faut aussi y ajouter la joie du matin, afin que Dieu nous fasse entendre sa miséricorde. Et ainsi le soir et le matin forment un jour. C'est le jour de la justice qui rend à chacun ce qui lui est dû, misère à nous, miséricorde à Dieu. En ce jour-là, naît l'enfant, quand les pensées précédentes ont excité le cœur à l'amour de la pénitence et à la haine du péché.

6. Mais il est dangereux de faire pénitence (supposé qu'on le veuille) au milieu des bruits du monde. Là, en effet, des suggestions empoisonnées ou des exemples pires encore entraînent au mal: l'adulation sollicite à l'orgueil, ou les critiques exposent à l'impatience. Luise donc, il le faut, le rayon de la prudence! Qu'il mette à nu le nombre et l'importunité des occasions dangereuses qu'offre complaisamment le monde; qu'il nous apprenne, en même temps, quelle faible résistance le cœur peut y opposer, surtout s'il a été nourri longtemps dans des habitudes du mal! Que l'âme donc, en ce jour de la prudence, prenne le parti de fuir un monde souillé, disant avec le prophète: *J'ai haï l'assemblée des méchants*, *et je ne prendrai pas place avec les impies* [1]! Ce n'est pas encore assez; peut-être cette âme fera-t-elle choix de la solitude, n'ayant pas suffisamment égard à sa propre infirmité, ni aux luttes périlleuses que le Démon lui prépare. Est-il, en effet, rien de plus dangereux que d'avoir à combattre les ruses de l'antique ennemi, qui nous voit, et que nous ne voyons pas? Aussi l'âme a-t-elle ici besoin du jour de la force, qui lui apprenne à garder la sienne pour Dieu, et au milieu des combattants, à la chercher là où il y a autant d'auxiliaires que d'alliés qui puissent dire avec l'apôtre: *Nous n'ignorons*

[1] Jean, xv, 24. — [2] Math., xxi, 38. — [3] Gen., xvii, 12. — [4] Rom. xi, 34.

[1] Ps. xxv, 5.

pas les ruses de l'ennemi [1]. Un ordre religieux est, en effet, grâce à sa puissance, terrible, comme une armée rangée en bataille. Mais malheur à qui est seul! S'il tombe, personne ne le relève [2]. Si cette grâce privilégiée a été accordée à quelques-uns des anciens Pères, il n'est pas expédient de s'exposer témérairement pour cela au danger de l'isolement, ni de tenter Dieu, comme le dit notre maître, en parlant des anachorètes. [3] Aussi, en ce jour de force, le prophète après avoir dit : *J'ai haï l'assemblée des méchants*, ajoute-t-il : *Je laverai mes mains au milieu des innocents*.

7. Mais celui qui a fait choix d'une congrégation voudra-t-il y devenir maître, avant d'y avoir été disciple? Prétendra-t-il enseigner ce qu'il n'a jamais appris? Comment saura-t-il gouverner en lui, ou dans les autres, les mouvements contraires à la raison? *Personne ne hait sa propre chair* [4]. Si cet homme est une fois son maître ne se traitera-il pas avec une complaisance égale à l'intimité des liens par lesquels il tient à lui-même? Luise donc sur lui le jour de la tempérance, afin qu'il courbe sous le frein, et les mouvements désordonnés de la volupté, et les suggestions d'une curiosité bestiale, et les inspirations hautaines de l'orgueil. Qu'il préfère l'abaissement dans la maison de Dieu, l'assujétissement à un maître qui brise sa volonté, qui dompte la concupiscence sous le joug de la soumission, et qu'il éprouve ce que le prophète a dit : *Vous avez placé un homme sur nos têtes* [5]. L'esclave ne doit pas dédaigner une condition qui a été le partage de son maître, car le serviteur n'est pas plus que le maître [6]. Ce maître, en effet, après avoir grandi en âge, en sagesse, en grâce, devant Dieu et devant les hommes, arrivé à douze ans, fut retrouvé à Jérusalem par la bienheureuse Vierge et par Joseph dont on le croyait fils, au milieu des docteurs qu'il écoutait et interrogeait. Cependant il descendit avec eux, *et il leur était soumis* [7]. Soumettez-vous donc aussi à cause de lui.

8. Mais, dans la route même de l'obéissance, vous pouvez rencontrer des choses dures et difficiles, et recevoir des ordres qui, pour être salutaires, n'en sont pas moins désagréables. Si vous supportez mal ces accidents, si vous jugez votre supérieur, si vous murmurez intérieurement, tout en exécutant extérieurement ce qui vous est prescrit, vous ne pratiquez plus la vertu de patience, vous voilez votre malice. Il faut donc que luise le jour de la patience qui vous fasse embrasser en silence, ces contrariétés et ces épreuves, qui vous porte à vous juger et à vous reprendre vous-même, avec sévérité, d'avoir trouvé peu agréable ce qui vous sauve, à exercer contre vous la fonction de maître, à vous accuser en tout et à excuser votre supérieur.

9. Or, ici, vous devez vous défendre de l'orgueil, car se vaincre ainsi soi-même est une grande chose. *L'homme patient*, dit Salomon, *l'emporte sur le fort, et celui qui dompte son cœur vaut mieux que celui qui prend des villes* [1]. Considérez que le prophète nous enseigne clairement la nécessité de l'humilité, après la patience, par ces mots : *Cependant, ô mon âme, sois soumise à Dieu, car c'est de lui que vient ma patience* [2]. Ne vous paraît-il pas, qu'ici, à l'occasion de la patience, il a pressenti la tentation de l'orgueil? Il est donc nécessaire que votre orgueil soit éclairé du rayon de l'humilité, et qu'il voie ce qui vient de vous et ce qui vient de Dieu, afin d'étouffer en lui-même tout sentiment de vanité, car Dieu résiste aux superbes, et donne sa grâce aux humbles [3].

10. Quand vous vous serez exercés longtemps en ces choses, demandez la lumière de la dévotion, le jour plein de sérénité, le sabbat du cœur, où, pareil à un vétéran, vous vivrez sans labeur, au sein de toutes les fatigues, et où vous courrez, le cœur dilaté, dans la voie des commandements divins, en sorte que, les devoirs qui jadis vous semblaient amers et pénibles, deviendront pour vous pleins de douceur et de charme. Si je ne me trompe, c'est la grâce que demandait celui qui a dit : *Accordez-moi un peu de relâche, afin que je goûte quelque rafraîchissement* [4]. Il semble dire : Jusques à quand suis-je assujéti à ces fatigues et à ces douleurs, et accablé tout le jour par la mort? *Accordez-moi un peu de relâche et de repos.* Mais, à cette perfection, peu, selon moi, arrivent en cette vie. Si un religieux semble la posséder, qu'il ne croie pas qu'elle lui soit indispensable de suite, surtout, s'il est novice, et qu'il n'ait point encore gravi les degrés précédemment indiqués. Notre Seigneur Jésus-Christ, dans sa bonté, a coutume d'attirer, par ces caresses, les cœurs pusillanimes. Mais sachent ces cœurs que cette grâce leur est prêtée et non donnée, afin qu'au jour de la joie, ils se souviennent des jours mauvais, et qu'aux heures mauvaises, ils se rappellent des heures meilleures. Ceux dont les sens sont exercés jouissent bien différemment du charme heu-

[1] II Cor., II, 11. — [2] Eccle., IV, 10. — [3] Règl. de S. Ben., ch. I. — [4] Éphés., V, 29. — [5] Ps. LXV, 12. — [6] Jean, XIII, 16. — [7] Luc, II, 42-51.

[1] Prov., XVI, 32. — [2] Ps. LXI, 6. — [3] Jacq., IV, 6. — [4] Ps. XXXVIII, 18

reux de cette dévotion. Mais il en est beaucoup qui la cherchent toute leur vie sans l'atteindre ; cependant en récompense de leurs pieux et persévérants efforts, au sortir du corps, ils rencontrent ce qui leur avait été à dessein refusé ici-bas. La grâce seule les conduit au but qu'ils poursuivaient auparavant avec elle, en sorte que consommés en un instant, ils remplissent une longue carrière.

11. Mais ceux qui arrivent à cette grâce de la dévotion rencontrent encore un danger : ils doivent redouter ce démon de midi *qui se transforme en Ange de lumière*[1]. Oui, celui qui agit avec tant de plaisir, doit craindre, en suivant son affection, d'affaiblir son corps par des exercices immodérés, et d'avoir ensuite besoin, au grand détriment de son bien spirituel, de soigner ce corps fatigué. Pour échapper à cet écueil, il lui faut donc la lumière de la discrétion, mère des vertus, et couronnement de la perfection. Elle nous apprend en effet ce précepte : rien de trop. Et c'est ici ce huitième jour où l'enfant est circoncis; la discrétion, en effet, retranche le trop et le trop peu. Car celui qui excède fait disparaître le fruit de la bonne œuvre; il ne le circoncit pas. Ainsi en est-il également de celui qui n'en fait pas assez. En ce jour on impose le nom et un nom de salut : celui qui vit ainsi, je n'hésite pas à le déclarer, opère son salut. Jusque-là les Anges dépositaires des secrets célestes peuvent parler; mais à partir de là je lui impose avec confiance le nom du salut. Mais comme c'est là un oiseau rare sur terre[1], que la vertu d'obéissance remplace en vous cette discrétion, en sorte qu'en agissant, vous ne fassiez ni plus, ni moins, ni autrement qu'il ne vous a été commandé.

[1] II Cor., xi, 14.

[1] Juvénal. Satire 6e.

POUR L'ÉPIPHANIE DU SEIGNEUR

SERMON PREMIER

Sur ces paroles de l'Apôtre : La bonté et l'humanité du Sauveur notre Dieu nous est apparue (Tite, III, 4), *et des trois apparitions de Jésus-Christ.*

1. *La bonté et l'humanité de notre Sauveur Dieu est apparue.* Grâces soient rendues au Dieu qui nous ménage des consolations si abondantes dans ce pèlerinage, cet exil, cette misère. Nous avons soin, en effet, de vous rappeler assez souvent cette vérité pour que vous ne l'oubliiez pas; nous sommes des voyageurs éloignés de la patrie, et chassés de leur héritage. Qui ne connaît pas son malheur ne peut non plus connaître sa consolation. Et qui ne sent pas la nécessité de la consolation, pour comble de malheur, n'a pas la grâce de Dieu (A). C'est pourquoi les hommes du siècle, absorbés par leurs affaires et leurs passions, n'ayant point le sentiment de leur misère, n'ont aucun souci de la miséricorde. Pour vous à qui il n'est pas dit en vain : *Considérez à loisir que le Seigneur est doux*[1], et dont le même prophète a dit encore : *Il a révélé à son peuple la puissance de ses œuvres*[2], vous, dis-je, libres de toute occupation mondaine, considérez en quoi consiste la consolation spirituelle. Vous qui vous sentez dans l'exil, apprenez qu'un secours est venu du ciel. *La bonté et l'humanité du Dieu Sauveur nous est apparue.* Avant l'apparition de l'humanité, la bonté était cachée, car elle existait déjà, puisque la miséricorde du Seigneur est éternelle. Mais comment pouvait-elle être connue si grande? Elle était promise, mais on ne la sentait pas encore, et beaucoup y étaient incrédules. Dieu, en effet, parlait plusieurs fois, et de diverses façons, par les prophètes[1]. Il disait : *J'ai sur vous des pensées de paix et non d'affliction*[2]. Mais l'homme qui sentait l'affliction et ne connaissait pas la paix, que répondait-il? Jusques à quand direz-vous, *la paix, la paix*, et *il n'y a pas de paix*[3]? Aussi les Anges de la paix pleuraient amèrement[4]; ils disaient : *Seigneur, qui donc a cru à notre message*[5]? Mais aujourd'hui que les hommes en croient au moins à leurs yeux, car *les témoignages de Dieu sont devenus évidents*[6]. Afin d'être aperçu de l'œil même le plus obscurci, *il a placé sa tente dans le soleil*[7].

2. La paix n'est donc plus seulement promise, elle est donnée sans délai; elle est offerte et non plus prophétisée. Dieu le Père a envoyé sur la terre comme un sac plein de sa miséricorde; sac que la Passion déchirera, et d'où s'échappera notre rançon qu'il contient, sac petit, mais rempli. Un petit enfant nous a été donné, un enfant en qui habite la plénitude de la divinité. Car, avec la plénitude des temps, est aussi venue la plénitude de la divinité. Elle est venue dans la chair, afin de s'of-

[1] Ps. XLV, 11. — [2] Ibid., CX, 6.

(A) C'est-à-dire, n'a pas la grâce de Dieu qui n'est accordée qu'à ceux qui la demandent et reconnaissent leur misère, et n'est réservée qu'à ceux qui redoutent de la perdre. Voir plus bas Serm. I, après l'Octave de l'Épiphanie, n° 5, et Serm. II, n° 8. Voir aussi Serm. I, sur le Ps. XC, n° 1. C'est pourquoi il est dit au Serm. V, sur la Dédicace, n° 8 : « L'oubli de notre misère exclut la miséricorde, et la condescendance divine n'a pas place là ou règne l'orgueil de la dignité. »

[1] Hébr., I, 1. — [2] Jérém., XXIX, 11. — [3] Ezéch., XIII, 10. — [4] Isaï., XXXIII, 7. — [5] Id., LII, 1. — [6] Ps. XCII, 5. — [7] Ibid., XVIII, 6.

frir aux hommes charnels, et par l'apparition de l'humanité révéler sa bonté. Quand, en effet, l'humanité de Dieu se montre, sa bonté ne peut plus rester cachée. Et pouvait-il mieux manifester sa bonté qu'en épousant ma chair ? Oui, ma chair et non pas celle d'Adam, telle qu'elle était avant sa faute. C'est en prenant ainsi ma misère qu'il montre l'étendue de sa miséricorde. Quelle condescendance extrême! Le Verbe de Dieu pour nous s'est fait herbe! *Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour qu vous songiez à lui? Ou pourquoi y attachez-vous votre cœur* [1] ? Que l'homme voie ici le soin que Dieu prend de lui, et qu'il apprenne à son tour les pensées et les sentiments qu'il doit concevoir de Dieu. O homme! ne demandez pas ce que vous souffrez : voyez ce qu'il a souffert. A ce qu'il est devenu pour vous, jugez du prix que vous avez à ses yeux, et que sa bonté vous apparaisse dans son humanité. Plus il s'abaisse dans cette humanité, plus grande il manifeste sa bonté, et plus il s'avilit pour moi, plus il me devient cher. *La bonté et l'humanité du Dieu notre Sauveur nous est apparue*, dit l'Apôtre. Bonté et humanité bien grande et manifeste! Et il nous donne une preuve éclatante de la bonté, celui qui a pris soin d'ajouter à l'humanité le nom de Dieu.

3. L'Ange Gabriel envoyé à Marie lui parle bien du Fils de Dieu, mais sans l'appeler Dieu. Béni soit le Seigneur qui nous a donné un Ange tiré du milieu de nous, pour suppléer à ce que l'autre Ange n'a pas dit! Car notre Ange aussi avait l'esprit de Dieu, et il a parlé sous son inspiration, ce qui nous était très-nécessaire. Est-il rien qui éclaire la foi, qui affermisse l'espérance, qui allume la charité, comme l'humanité de Dieu? A notre Ange il était réservé de formuler ce que les autres avaient tu. Il ne convenait pas, en effet, que toutes les bouches nous révélassent toutes, tous les secrets du ciel; nous devions avoir la joie de les puiser à diverses sources, et de payer à chacune un juste tribut d'actions de grâces. Cependant l'apôtre et les Anges qui parlent de la naissance du Christ, s'accordent sur un point, le nom de Sauveur. S'adressant à Marie, déjà éclairée par l'Esprit-Saint, Gabriel se borne à indiquer le nom seul: *Vous l'appellerez Jésus*, dit-il [2]. L'Ange qui vient trouver Joseph ne se contente pas de lui indiquer le nom de l'enfant, il l'explique, il en donne la raison : *Vous l'appellerez Jésus, car il sauvera son peuple du péché* [3]. Aux bergers il est annoncé une grande joie, il leur est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur [1]. Paul tient un langage analogue : *La bonté et l'humanité du Sauveur notre Dieu est apparue*. Ils ont eu raison tous de ne pas taire ce doux nom qui m'est si nécessaire; sinon que deviendrais-je en apprenant l'arrivée du Seigneur? N'imiterais-je pas Adam, qui s'est enfui devant la face de Dieu, mais sans lui échapper? Ne serai-je pas saisi de désespoir à la nouvelle de l'approche de Celui dont j'ai violé la loi, fatigué la patience, et payé les bienfaits d'ingratitude? Mais pouvais-je avoir une consolation plus grande que celle de ce doux nom, de ce titre si encourageant? Il le déclare lui-même : *Le fils de l'homme ne vient pas juger le monde, mais le sauver* [2]. J'approche donc avec espoir, je prie avec confiance. Pourquoi craindrais-je? Le Sauveur vient dans ma maison. J'ai péché uniquement contre lui; tout ce qu'il me pardonnera me sera remis; il lui est permis de faire ce qu'il veut. C'est Dieu qui me justifie; qui me condamnera, ou élèvera une accusation contre les élus de Dieu [3]? Réjouissons-nous donc de la venue du Seigneur; désormais il sera facile au pardon.

4. D'ailleurs c'est un petit enfant qui s'apaise aisément. Qui ne sait en effet avec quelle facilité un enfant donne? S'il lui en a coûté pour être à nous, nous pouvons nous réconcilier avec lui à bon marché. Cependant cette réconciliation si peu coûteuse exige la pénitence: elle est si légère! Pauvres nous n'avons que bien peu à donner. Tout ce que je puis offrir c'est ce misérable corps; si je le donne, il suffit. A moins que je n'y ajoute le sien qui vient du mien, qui est le mien. Car *un petit enfant nous est né et un fils nous a été donné* [4]. Avec vous, Seigneur, je supplée à ce qui me manque. O très-douce réconciliation! ô satisfaction très-suave! ô réconciliation vraiment facile et souverainement précieuse! ô satisfaction petite, mais qui ne mérite pas le dédain! Elle deviendra aussi difficile qu'elle est aujourd'hui aisée. Et de même qu'actuellement tout le monde peut se réconcilier, ainsi bientôt personne ne le pourra plus. Si la bonté nous est apparue dépassant toute espérance et excédant tout prix, il faut nous attendre à une égale rigueur de jugement. Ne méprisez donc pas la miséricorde de Dieu, si vous ne voulez sentir sa justice, sa colère, son indignation sa jalousie, et sa fureur. Seigneur ne me reprenez pas dans votre fureur, ne me châtiez pas dans votre colère. Vous pouvez mesurer l'excès de la sévérité

[1] Job., VII, 17. — [2] Luc, I, 31. — [3] Math., I, 21.

[1] Luc, II, 10, 11. — [2] Jean, III, 17. — [3] Rom., VIII, 33, 34. — [4] Isaï., IX, 6.

à l'excès de mansuétude qui l'a précédée, car Dieu est immense et infini en justice comme en miséricorde : son pardon est sans limites, et sa justice sans bornes. Mais la miséricorde réclame la préséance, en sorte que, si nous le voulons, la justice ne trouve plus sur quoi frapper. Dieu a d'abord déployé sa bonté, afin que, réconciliés par elle, nous puissions regarder sa sévérité d'un œil assuré. C'est pourquoi il n'a pas voulu seulement descendre sur la terre, mais se révéler à nous; il n'a pas seulement consenti à naître, il a prétendu être connu.

5. Et c'est précisément par cette connaissance que ce jour est célèbre; c'est le jour remarquable de son apparition. Aujourd'hui en effet des Mages sont venus d'Orient, cherchant le lever du soleil de la justice au sujet duquel on lit : *Un homme vient; Orient est son nom* [1]. Aujourd'hui, après avoir suivi un astre merveilleux, ils ont adoré ce prodige d'un enfant né d'une Vierge. N'y a-t-il pas ici pour nous une grande consolation, aussi bien que dans le mot de l'apôtre dont nous avons parlé? L'apôtre donne à cet enfant le nom de Dieu. Les Mages en font autant, sinon de bouche, du moins par leur conduite. Que faites-vous, ô Mages, que faites-vous? Vous adorez un enfant à la mamelle, dans une vile cabane, sous de misérables langes? Est-il donc Dieu? ah! Dieu est dans son temple sacré : Dieu a son trône au ciel : et vous le cherchez dans une pauvre étable, sur le sein d'une mère! Encore une fois que faites-vous et pourquoi offrez-vous de l'or? Est-il roi? Mais où est son palais, son trône, la cour nombreuse qui remplit une demeure royale? Cette étable est-elle un palais, cette crèche un trône? Joseph et Marie forment-ils une cour? Comment des sages peuvent-ils oublier la raison jusqu'à adorer un enfant que son âge, et la pauvreté de ses parents rendent méprisable? Ils sont devenus insensés pour devenir sages, et l'Esprit Saint leur a enseigné d'avance ce que l'apôtre a prêché plus tard : *Que celui qui veut être sage, devienne fou, afin d'être sage* [2]. *Parce que dans la sagesse de Dieu, le monde par sa sagesse n'a pu connaître Dieu, il a plu au Seigneur de sauver les croyants par la folie de la prédication* [3]. Ne devait-on pas craindre, mes frères, que ces hommes ne fussent scandalisés, et ne se crussent joués, en voyant un spectacle si indigne? De la cité royale où ils s'imaginaient devoir chercher un roi, on les adresse à la petite ville de Bethléem. Ils entrent dans l'étable; ils trouvent un nouveau-né couvert de langes. Cette étable n'excite pas leur dégoût. Ces langes ne les choquent pas : ils ne sont pas scandalisés du silence de cet enfant qu'on allaite : Ils se prosternent; ils vénèrent en lui un Roi, ils y adorent un Dieu. Assurément celui qui les conduit les a aussi instruits, et, en éclairant leurs yeux des clartés de l'étoile, il a fait briller dans leur cœur la lumière de sa vérité. Cette manifestation du Seigneur a rendu ce jour glorieux; la piété et le respect des mages en a fait une date pieuse et vénérable.

6. Avec cette apparition, nous en célébrons une autre encore, selon que nous l'avons appris de nos Pères; et encore qu'elle ait eu lieu longtemps après, on la croit pourtant arrivée aujourd'hui. En effet, parvenu à l'âge de trente ans, Jésus-Christ qui, en tant que Dieu, ne change pas et dont les années sont inépuisables, vint au milieu de la foule au baptême de Jean, il y vint comme un homme ordinaire, lui qui seul était sans péché. Qui l'eût alors cru le Fils de Dieu, le Dieu de majesté? Comme vous vous abaissez, Seigneur! Vous vous cachez profondément, sans pouvoir toutefois vous dérober au regard de Jean. Et n'est-ce pas lui, qui, à travers le sein maternel, avant sa naissance, vous a reconnu quand vous n'étiez pas né vous-même? Ne vous a-t-il pas reconnu malgré les parois d'un double obstacle? Incapable encore de crier au peuple, n'a-t-il pas dans ses joyeux tressaillements appris à sa mère à le faire [1]? Mais, aujourd'hui, qu'arrive-t-il? *Jean*, est-il dit, *le vit venir à lui et s'écria* : *Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde* [2]. Véritable Agneau, plein d'humilité et de mansuétude. *Voici l'Agneau de Dieu, celui qui ôte le péché du monde*, celui qui efface nos fautes, et vient nettoyer la sentine de nos cœurs; et cependant, après ce témoignage de Jean, il veut être baptisé de la main de Jean. Celui-ci tremble. Et qu'y a-t-il d'étonnant qu'un homme soit saisi de crainte et n'ose toucher la tête sacrée d'un Dieu, cette tête adorée des Anges, et redoutée des principautés du ciel? Vous voulez être baptisé, Seigneur Jésus! Pourquoi donc, et qu'avez-vous besoin du baptême? La médecine est-elle nécessaire à celui qui est bien portant, ou la purification à celui qui est pur? D'où vous viendrait le péché qui vous rendrait le baptême nécessaire? De votre Père? Mais c'est Dieu; vous lui êtes égal, Dieu de Dieu, lumière de lumière. Et qui ne sait que le péché ne peut se rencontrer en Dieu? De votre mère? Mais c'est une vierge; quelle tache avez-vous pu tirer de celle qui vous a conçu sans péché, et enfanté sans

[1] Zach., VI, 12. — [2] I Cor., III, 18. — [3] I Cor., I, 21.

[1] Luc, II, 41. — [2] Jean, I, 29.

atteinte pour son intégrité virginale? Quelle tache peut donc avoir l'Agneau sans tache? *C'est moi*, disait Jean, *qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi!* Grande humilité des deux côtés, mais pourtant sans comparaison, car comment un homme ne s'humilierait-il pas devant l'humilité d'un Dieu? *Laissez*, disait le Seigneur, *laissez, car il nous faut remplir toute justice* [1]. Jean céda et consentit : il baptisa l'Agneau de Dieu et purifia les eaux. Nous avons été lavés et non pas lui, car c'est pour nous purifier que les eaux ont été elles-mêmes purifiées.

7. Mais peut-être ne croyez-vous pas au témoignage de Jean; en sa qualité d'homme il peut vous paraître suspect, et il est aussi parent de Celui en faveur duquel il témoigne. Voici un témoignage supérieur à celui de Jean, c'est celui de la colombe. Ce que l'agneau est parmi les animaux, la colombe l'est parmi les oiseaux. Tous les deux ont en partage une grande innocence, une grande mansuétude, une grande simplicité. Qu'y a-t-il de plus étranger à la malice que l'agneau et la colombe? Ils ne savent ni nuire, ni blesser. Et pour que vous ne voyiez pas ici un effet du hasard, voici le témoignage de Dieu le Père. *Le Dieu de majesté a fait retentir son tonnerre sur les grandes eaux* [2]. La voix du Père a été entendue : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances, écoutez-le* [3] En effet, c'est vraiment celui en qui le Père ne voit rien qui l'offense ou qui blesse ses regards. Aussi dit-il : *Je fais sans cesse ce qui lui plaît* [4]. *Écoutez-le donc*, reprend le Père. Parlez donc, Seigneur Jésus. Jusques à quand garderez-vous le silence? Vous l'avez gardé longtemps, trop longtemps, mais aujourd'hui votre Père vous permet de parler. Combien de temps encore, vous la Vertu et la Sagesse de Dieu, demeurerez-vous caché dans la foule, comme un être infirme et sans raison? Combien de temps, Roi plein de noblesse, et Roi du Ciel, vous laisserez-vous considérer comme le fils

[1] Math., III, 14, 15. — [2] Ps. XXVIII, 3. — [3] Math., III, 17. — [4] Jean, VIII, 29.

d'un artisan, et appeler de ce nom? L'évangéliste saint Luc, en effet, atteste *qu'il était réputé le fils de Joseph* [1]. O humilité? ô vertu de Jésus-Christ! ô abaissement sublime! Comme vous confondez notre vanité et notre orgueil! Ce que je sais, ou plutôt ce que je parais savoir n'est rien; et je ne puis me taire, je me produis, je me montre avec autant d'impudence que d'imprudence; je suis prompt à parler, à instruire les autres, et lent à me taire. Et Jésus-Christ, en gardant un si long silence, dans une si longue obscurité, craignait-il la vaine gloire? Comment la pourrait-il craindre, lui la vraie gloire du Père? Oui, il la redoutait, non pour lui, mais pour nous à qui il la savait dangereuse; il songeait à nous, il nous instruisait. Sa bouche se taisait, ses œuvres parlaient, et son exemple nous criait déjà ce que sa parole nous enseignait plus tard : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* [2]. Je sais peu de chose de l'enfance du Seigneur, et de cette époque jusqu'à l'âge de trente ans je ne trouve aucun détail. Mais alors celui qui est si clairement dévoilé par le Père ne peut plus rester caché. Dans sa première apparition, il voulut se montrer avec la Vierge sa mère, la virginité indiquant une certaine pudeur.

8. Sa troisième apparition se trouve aussi dans l'Evangile : et cependant on la célèbre aujourd'hui. Invité à des noces, le Seigneur, le vin manquant, prend en pitié l'humiliation des époux, et change l'eau en vin. *Ce fut-là*, dit l'évangéliste, *le premier de ses miracles* [3]. Dans la première apparition il se révèle comme un homme véritable, en se montrant enfant sur le sein de sa Mère; dans la seconde, un témoignage véridique nous le montre comme le vrai Fils de Dieu; dans la troisième, il se montre comme le Dieu véritable aux ordres duquel la nature se transforme. Tels sont les témoignages qui confirment aujourd'hui notre foi, les indices qui affermissent notre espérance, les motifs qui enflamment notre harité.

[1] Luc, 3, 22. — [2] Math., XI, 29. — [3] Jean, II, 11.

SERMON II

Des Mages : à ce propos on expose ce verset du cantique : « Sortez, filles de Sion, et voyez le roi Salomon. »

1. Nous lisons dans les Ecritures trois apparitions du Seigneur, arrivées le même jour, mais non dans le même temps. Admirable est la seconde, admirable aussi la troisième; mais la première les surpasse de beaucoup. Il y a un prodige dans le changement de l'eau en vin, dans le témoignage de Jean, de la colombe et de la voix du Père; mais ce qui est bien autrement merveilleux, c'est Jésus connu des Mages. Qu'ils aient vu un Dieu en lui, c'est ce qu'indiquent l'adoration et l'offrande de l'encens. Ils le reconnaissent aussi pour Roi comme le montre l'or qu'ils lui présentent. Ils comprennent le grand mystère de piété caché dans ces choses, c'est pourquoi il confessent sa mortalité en lui offrant de la myrrhe. Les Mages adorent un enfant à la mamelle et lui offrent des présents. Mais où donc, ô Mages, où est la pourpre de ce Roi? La trouvez-vous dans ces vils langes qui l'enveloppent? S'il est Roi où est son diadème? Mais vous le voyez vraiment sous le diadème dont l'a couronné sa mère, dans le sac de la mortalité dont il dit en ressuscitant: *Vous avez rompu le sac qui m'enveloppait, et vous m'avez environné de joie* [1]. *Sortez, filles de Sion, contemplez le Roi Salomon sous le diadème dont sa mère l'a couronné, etc.* Sortez, vertus angéliques, habitants de la cité d'en haut. Voici votre roi, mais avec notre couronne, avec le diadème qu'il a reçu de sa mère. Jusqu'ici vous avez été privées de ces délices; vous n'avez pas goûté encore cette douceur. Vous le possédez dans sa sublimité; vous ne l'avez pas vu dans son humilité. Sortez donc, et contemplez Salomon sous le diadème dont sa mère l'a couronné.

2. Cependant nos exhortations leur sont superflues, puisqu'eux-mêmes aspirent à le contempler. Mieux ils le connaissent dans sa grandeur, plus son abaissement leur est précieux et aimable. Aussi, (bien qu'il nous soit un plus grand sujet de joie, car c'est pour nous qu'il est né et à nous qu'il est donné,) ils nous préviennent et ils nous exhortent eux-mêmes. Vous en trouvez la preuve dans cet ange qui annonce une grande joie aux bergers, et dans cette armée céleste qui l'accompagne [1]. A vous donc, filles de Sion, âmes mondaines, faibles et délicates, à vous, qui n'avez rien de mâle, ni de robuste, nous disons : *Sortez, filles de Sion :* sortez des sentiments charnels pour vous élever à l'intelligence; quittez l'esclavage de la concupiscence pour la liberté de l'esprit. Sortez de votre région, de votre parenté, de la maison de votre père, et *contemplez le roi Salomon*, sinon il ne sera pas sûr pour vous de le voir en sa qualité d'ecclésiaste. Car celui qui est Salomon, c'est-à-dire pacifique dans le lieu de son exil, sera ecclésiaste, c'est-à-dire prédicateur au jugement, et Idida, c'est-à-dire bien-aimé dans son royaume. Il est doux et aimable dans l'exil, juste et terrible au jugement, admirable et plein de gloire dans son royaume. Sortez donc et voyez le roi Salomon; car il est partout roi. Encore que son royaume ne soit pas de ce monde, il n'en est pas moins roi même dans ce monde. Interrogé *s'il était roi; je suis né pour cela*, répondit-il, *et c'est pour cela que je suis venu dans le monde* [2]. Ici-bas il règle donc nos mœurs, au jugement il discerne nos mérites, en son royaume il distribue des récompenses [3].

3. Sortez donc, filles de Sion, et contemplez ce roi sous le diadème dont l'a couronné sa mère, couronne de pauvreté et de souffrance. En effet, il a été couronné par sa marâtre d'un cruel diadème d'épines. Il doit être couronné, par sa famille, d'un diadème de justice, quand les anges viendront ôter tout scandale de son royaume, quand il viendra lui-même juger, entouré des anciens du peuple, quand l'uni-

[1] Ps. XXIX, 12.

[1] Luc, II, 10, 13. — [2] Jean, XVIII, 37. — [3] Voir au Sermon 50e sur *divers sujets*, n° 1, les mêmes idées et les mêmes termes.

vers combattra pour lui contre les insensés. Son père aussi le couronne, mais d'un diadème de gloire, comme le dit le Psalmiste : *Seigneur, vous l'avez couronné de gloire et d'honneur* [1]. Voyez-le donc, filles de Sion, avec le diadème qu'il tient de sa mère. Admirez la couronne de votre roi devenu petit enfant pour vous ; adorez son humilité avec les Mages, dont la foi et la piété vous sont aujourd'hui offertes en exemple. Car, à qui comparerons-nous ces hommages, et à qui les dirons-nous semblables ? Si je considère la foi du larron, la confession du centurion, les Mages me semblent bien supérieurs, car alors Jésus avait déjà fait de nombreux miracles, et il avait été célébré et adoré par beaucoup. Cependant entendons leur langage. Le larron criait, du haut de sa croix : *Seigneur souvenez-vous de moi, quand vous serez en votre royaume* [2]. Est-ce que son supplice va le conduire en ce royaume ? Qui donc vous a appris que le Christ devait souffrir, et entrer aussi dans sa gloire ? Et vous, Centurion où l'avez-vous connu ? Voyant qu'il était expiré de la sorte, il s'écria : *cet homme était vraiment le Fils de Dieu !* [3] O prodige digne d'admiration !

4. Voyez, je vous prie, voyez comme la foi est clairvoyante, et quels yeux de lynx elle possède. Elle reconnaît le Fils de Dieu dans un nouveau-né qu'on allaite, et dans un supplicié pendu et mourant sur un gibet. En effet, le voleur le reconnaît sur la croix, et les Mages dans l'étable : celui-là le salue cloué à un vil bois et ceux-ci couvert de langes ; le centurion a reconnu la vie jusque dans la mort. Les Mages ont adoré la suprême vertu de Dieu dans l'infirmité d'un corps délicat, et la façon dont il expire révèle au centurion l'Esprit souverain. Dans un enfant muet, les Mages reconnaissent le Verbe divin, et leurs présents sont la confession de ce que les autres expriment par leurs paroles. Le larron déclare que Jésus est roi, et le Centenier qu'il est tout ensemble et homme et Fils de Dieu. Et les trois présents des Mages qu'indiquent-ils ? Dans l'encens qu'ils offrent ne montrent-ils pas en lui plutôt encore un Dieu que le Fils de Dieu ? Nous vous en conjurons donc, mes très-chers frères, que l'extrême charité que nous a prodiguée le Dieu de majesté nous soit utile ainsi que son profond abaissement et cette excessive bonté dont il a été la preuve. Rendons grâces à notre Rédempteur et à notre Médiateur par qui nous ont été révélés les miséricordieux desseins de Dieu le Père sur nous. En effet nous connaissons ses sentiments, et ils nous permettent de dire : *Nous courons, mais ce n'est pas au hasard* [1]. Le cœur de Dieu pour nous est assurément ce que nous l'a montré Celui qui en est sorti.

SERMON III

Sur cette leçon de l'Évangile : Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? Math., II, 1, 11.

1. Il me paraît nécessaire, mes frères, de vous exposer la raison de la solennité de ce jour, comme j'ai l'habitude de le faire pour les autres fêtes. De temps en temps je m'élève contre les vices, et ce genre de sermon a son utilité ; mais il convient mieux aux jours ordinaires. Aux jours de fêtes, et surtout aux principales solennités, nous devons insister sur ce qui en fait l'objet, afin d'instruire les esprits et de toucher les cœurs. En effet comment célèbrerez-vous ce que vous ignorez ? Et comment le saurez-vous si on ne vous l'enseigne pas ? Que les religieux versés dans la science de la loi me permettent donc de condescendre, selon que la charité l'exige, aux besoins des religieux moins instruits. Eux-mêmes, je le crois, trouveront un aliment dans les mets communs et populaires qu'ils serviront à leurs frères. Ils leur rendront ce service, si la charité les porte à se complaire dans ces instructions superflues pour eux mais nécessaires aux esprits peu éclairés. Ils en recueilleront ensuite les restes,

[1] Ps. VIII, 6. — [2] Luc, XXIII, 42. — [3] Marc, XV, 29.

[1] I Cor. IX, 26.

en méditant ce qu'il y a eu de plus élevé dans les instructions, et en ruminant, comme des animaux purs, des vérités que leur hauteur aurait rendues inaccessibles aux intelligences ordinaires.

2. La fête de ce jour a pris son nom de l'apparition qu'il rappelle : car épiphanie signifie apparition. On célèbre donc aujourd'hui l'apparition du Seigneur, et non pas une seule, mais trois, comme nous l'avons appris de nos pères. Aujourd'hui, en effet, notre petit roi, quelques jours après sa naissance, est apparu à l'aide d'une étoile, aux prémices des Gentils. Aujourd'hui aussi, après trente ans passés dans la chair, celui qui en tant que Dieu, ne change pas, et n'est pas assujéti à la succession des années, caché à la foule, est venu chercher le baptême au Jourdain, mais le témoignage du Père l'a fait connaître [1]. Aujourd'hui encore, invité avec ses disciples à des noces, et le vin faisant défaut, par un acte merveilleux de sa puissance, il a changé l'eau en vin [2]. Mais j'aime surtout à contempler spécialement l'apparition qui s'est accomplie dans le Sauveur enfant, tant elle est douce! D'ailleurs elle est l'objet spécial de cette fête.

3. Aujourd'hui donc, comme nous l'avons entendu lire dans l'évangile, des Mages sont venus d'Orient à Jérusalem. Ils viennent de l'Orient en effet ceux qui nous annoncent le lever récent du soleil de justice, et qui illuminent le monde entier de joyeuses rumeurs. J'excepte la malheureuse Judée, que sa haine de la lumière plonge dans les ténèbres, et dont les yeux sont aveuglés davantage par le rayon tout éclatant du soleil éternel. Quel est le langage de ces Mages venus d'Orient? Écoutons. Où est Celui qui est né roi des Juifs? Quelle foi ferme et inébranlable! Ils ne demandent pas s'il est né, mais ils parlent avec assurance, et sans le moindre doute ils disent : Où est Celui qui est né Roi des Juifs? A ce nom de roi, Hérode fut saisi de frayeur, dans la crainte de se voir supplanter par un successeur; et cette épouvante d'Hérode n'a rien qui doive nous surprendre. Mais qui ne sera pas étonné, que Jérusalem, cette Cité de Dieu, qui est appelée la Vision de paix, partage le trouble de ce roi? Voyez, mes frères, combien une puissance injuste est dangereuse; comment un chef sans religion est capable de détruire la religion dans le cœur de ses sujets. Malheureuse la ville où règne un Hérode, parce qu'elle participera infailliblement à sa malice; elle se soulèvera à l'exemple de son roi, si l'on vient à lui annoncer une nouvelle source de salut. Fasse le Ciel, mes frères, qu'on ne voie jamais régner un pareil scandale parmi vous, quand bien même, ce qu'à Dieu ne plaise! vous auriez le malheur d'avoir un pareil chef à votre tête! La malice d'Hérode, la cruauté de Babylone n'existent malheureusement que trop encore aujourd'hui. C'est cet esprit qui tend à étouffer la religion naissante, et à écraser les nouveau-nés d'Israël. Que tous ceux donc qui s'opposent au bien, lorsqu'on veut établir quelque chose de nouveau pour le salut des âmes et l'avantage de la religion, soient à nos yeux comme les Égyptiens qui voulurent mettre à mort tous les enfants d'Israël; regardons-les comme autant d'Hérodes qui persécutent le Sauveur. Mais poursuivons l'histoire que nous avons commencée. S'il se trouvait ici quelqu'un à qui la conscience reprochât quelque chose sur ce point, il évitera, j'espère, désormais, avec soin, un tel dérèglement, et aura l'esprit d'Hérode en exécration, pour ne point s'exposer à une fin semblable à la sienne.

4. Les Mages donc cherchant le Roi des Juifs, et Hérode s'étant informé, auprès des Scribes, du lieu où il devait naître, ils apprirent le nom de la ville, où, selon le prophète, il devait prendre naissance. Dès qu'ils se furent retirés, et qu'ils eurent quitté les Juifs, *voilà que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient les précédait.* Ce passage prouve clairement, qu'en cherchant des renseignements auprès des hommes, ils furent privés de la lumière divine qui les conduisait, et que le signe céleste qui leur avait jusque là servi de guide disparut, dès qu'ils eurent recours aux lumières humaines. Mais qu'elle fut leur joie, lorsqu'après avoir quitté Hérode, ils revirent l'étoile qui les précédait, et qui ne cessa de le faire jusqu'à ce qu'étant arrivés, elle s'arrêta sur le lieu où était l'Enfant; *et, entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa Mère, et, se prosternant, ils l'adorèrent.* O Étrangers! d'où vous vient une si grande foi? Jamais il ne s'en est trouvé une semblable en Israël. La bassesse de cette demeure, qui n'est qu'une vile étable; la pauvreté de ce berceau, qui n'est qu'une crèche, ne vous rebutent pas? Vous n'êtes pas scandalisés à la vue d'une mère pauvre, et d'un enfant qui suce le lait de ses mamelles?

5. Enfin, nous dit l'évangéliste, *ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent en présents, de l'or, de l'encens et de la myrrhe.* S'ils n'eussent offert que de l'or, on aurait pu croire qu'ils ne voulaient que venir en aide à l'indigence de la mère, et lui fournir de quoi élever son fils; mais dans l'offrande simultanée de ces trois choses, l'or,

[1] Math., III, 13. 17. — [2] Jean, II, 1, 11.

l'encens et la myrrhe, nous devons soupçonner quelque mystère. En effet, l'or étant la plus précieuse de toutes les choses, nous sommes censés en offrir au Sauveur, lorsque, par sa grâce, nous abandonnons entièrement toutes les choses de ce monde pour son amour; et comme il ne suffirait pas de nous dépouiller des biens méprisables de la terre, si nous ne soupirions ardemment après ceux du Ciel, c'est par ces désirs que nous offrons à Dieu la suavité de l'encens, qui, selon S. Jean, dans l'Apocalypse, signifie les prières des Saints [1]. Ce qui fait dire au prophète, dans le livre des Psaumes : *Que ma prière, Seigneur, monte en votre présence comme la fumée de l'encens* [2]! et dans un autre endroit : *La prière du juste pénètre les Cieux* [3] La prière du juste, et non toute sorte de prière. Car la prière de celui qui détourne l'oreille pour ne pas écouter la loi, sera en exécration.

6. Or, si vous voulez être justes, écoutez avec attention les commandements du Seigneur, de peur qu'il ne refuse d'écouter vos prières. Non-seulement il est nécessaire que vous méprisiez le siècle et tout ce qu'il renferme, mais il faut encore châtier votre corps, et le réduire en servitude. Car celui qui a dit : *Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple,* [4] a dit d'ailleurs : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, puis venez et suivez-moi* [5]. Le même dit dans un autre endroit : *Que celui qui veut venir après moi se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et me suive* [6]. Ce que l'apôtre interprète ainsi : *Tous ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses vices et ses concupiscences* [7]. Notre prière a donc comme deux ailes pour s'élever à Dieu : le mépris du monde, et la mortification de la chair; et il est certain qu'aidée de ce secours, elle pénètre le Ciel, et qu'elle s'élève en la présence de Dieu, comme la fumée de l'encens. D'où il suit que notre sacrifice sera agréable à Dieu, et qu'il recevra notre offrande, si, à l'or et à l'encens, nous joignons la myrrhe, qui, quoique amère, ne laisse pas cependant d'être très-utile, parce quelle conserve les corps. Elle conservera donc notre corps, qui est mort par le péché, et l'empêchera de tomber dans la putréfaction du vice. Voilà, mes frères, ce que j'ai cru devoir vous dire en peu de mots, sur les présents des Mages, pour vous porter à les imiter.

7. Du reste, puisque nous avons dit qu'il y avait ici une apparition, il faut chercher quel en est l'objet. Selon l'expression de l'apôtre, c'est *la bonté et l'humanité du Sauveur notre Dieu qui nous est apparue* [1]. Et voilà que l'Évangile nous apprend *que les Mages, entrant dans la maison y trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère.* Dans le petit corps qu'une mère réchauffait sur son sein virginal, n'était-ce pas la vérité de la chair prise pour nous qui se montrait? Pourquoi cet enfant qu'on rencontre avec sa mère, sinon pour exprimer qu'il est à la fois et vrai fils de Dieu, et véritablement homme? Et, dans la seconde apparition, voyez aussi si le témoignage de la voix du Père ne proclame pas la divinité de Jésus? Les cieux s'ouvrent au-dessus de lui, l'Esprit-Saint descend sur lui en forme de colombe, et la voix du Père fait entendre ces mots : *Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances* [2]. Tout ceci prouve assez et établit avec évidence que le Fils de Dieu est nécessairement Dieu; personne ne doute en effet que les enfants des hommes ne soient hommes, ni que les petits des animaux n'appartiennent à leur espèce. Cependant pour ne point laisser place à une erreur sacrilége, celui qui, dans la première apparition, est déclaré véritablement homme et Fils de l'homme, et pourtant Fils de Dieu dans la seconde, dans la troisième se montre véritablement Dieu, et maître de la nature qu'il change à son gré. Aimons donc Jésus-Christ, mes frères, aimons-le, comme homme, et comme notre frère; honorons-le comme Fils de Dieu; adorons-le comme Dieu, croyons fermement en lui, et confions-nous en lui : il a la puissance de nous sauver, puisqu'il est Dieu et Fils de Dieu; il en a aussi la volonté, puisqu'il est homme comme nous, et Fils de l'homme. Comment serait-il inexorable à notre égard, lui qui, pour nous, s'est fait passible comme nous?

8. Maintenant, si à l'occasion de ces apparitions, vous voulez entendre quelques paroles édifiantes pour votre conduite, remarquez qu'à sa première apparition, l'enfant se montre en compagnie de la Vierge-mère, afin de nous apprendre à chercher avant tout la simplicité et la modestie. Au commencement de notre conversion, nous avons donc tous besoin d'une simplicité humble et d'une gravité modeste. Dans la seconde apparition, le Sauveur vient aux eaux du Baptême, moins pour se purifier que pour recevoir le témoignage de son Père. Ce sont ces larmes pieuses qui demandent non plus le pardon des péchés, mais la volonté du Père, quand descend en nous l'esprit d'adop-

[1] Apoc., v, 8. — [2] Ps. CXL, 2.— [3] Eccle., XXXV, 31. — [4] Luc, XIV,33. — [5] Math., XIX, 21. — [6] Luc. IX, 23. — [7] Galat., V, 24.

[1] Tite, III, 4. — [2] Math., III, 17.

tion, nous rendant au cœur le témoignage que nous sommes les fils de Dieu, en sorte que nous croyons entendre du ciel une voix douce comme le miel qui nous assure que Dieu le Père met vraiment ses complaisances en nous. Ces larmes de la piété et de l'âge viril sont bien différentes de ces autres larmes versées, au premier âge, parmi les vagissements de l'enfance, larmes de pénitence et de confession. Mais il en est d'autres qui l'emportent sur toutes, et qui ont la saveur du vin. Oui, j'oserai les dire changées en vin ces larmes que, dans la ferveur de la charité, nous tire une affectueuse et fraternelle compassion, charité qui nous inspire une sobre ivresse, et nous fait nous oublier un moment nous-mêmes.

OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE

SERMON

Sur la Circoncision, le Baptême, et sur cette parole du Seigneur à Jean : « C'est ainsi qu'il nous faut remplir toute justice. » (Math., III, 15.)

1. A un peuple à la dure cervelle, le couteau était nécessaire, et à des cœurs de pierre, il fallait ces couteaux de pierre, à l'aide desquels, comme on le raconte [1], Josué, fils de Navé, fit la circoncision. Mais notre Jésus, doux comme l'agneau, a ôté tout cet austère appareil. Seigneur, vous êtes un agneau qui vient avec sa laine et son lait; éloignez de moi, je vous prie, ce couteau. Il me paraît dur et cruel d'employer sur un nouveau-né un couteau de pierre. Ainsi agit-il dans sa miséricorde. A ces duretés de la loi qui convenaient à des esclaves durs eux-mêmes, il a substitué, pour les enfants, la mansuétude; cette rouille du péché originel que le couteau avait peine à enlever disparaîtra désormais aisément, sous l'onction et l'eau de la grâce. Ne soyons donc pas surpris si les sacrements changent, selon la différence des temps; il faut donner à chaque époque ce qui lui convient. Pour le Christ, il s'est assujéti aux rites anciens et nouveaux, afin d'être la pierre qui joint les deux murailles, de rattacher ensemble les deux courroies, comme il a couronné la pâque figurative et commencé la nouvelle.

2. Mais, s'il a voulu être circoncis, c'était pour montrer qu'il était l'auteur de la loi ancienne aussi bien que de l'Évangile, puisque Celui qui a dit lui-même : « *Si quelqu'un ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit, il n'entrera pas dans le royaume des cieux* [1], est aussi Celui qui, par l'organe de son serviteur, avait déjà déclaré que *toute âme qui n'a pas été circoncise en sa chair, périra du milieu du peuple* [2]. S'il n'avait reçu que le baptême, il aurait semblé repousser la circoncision, comme lui étant étrangère. Si, au contraire, il avait été circoncis, sans être baptisé, comment m'eût-on persuadé de recevoir le baptême et de négliger la circoncision? Mais en recevant le baptême après la circoncision, il m'apprend à garder ce qu'il reçoit en dernier lieu.

3. D'ailleurs, comment l'ami et le panégyriste de l'union qui la fait régner dans les cœurs [3], l'eût-il lui-même délaissée, au scandale de

[1] Josué, v, 2, 3.

[1] Jean, III, 5. — [2] Gen., XVII, 14. — [3] Ps. LXVII, 7.

tous? Or ce scandale eût été produit, si on l'avait vu négliger la circoncision, comme l'Église éprouverait aujourd'hui le même sentiment, si elle voyait un enfant sans baptême. Jésus-Christ n'a pas voulu seulement nous recommander ici l'excellence de l'union et de la communauté des sentiments, mais encore nous offrir un exemple d'humilité, et s'assujétir au pansement des blessés, lui seul sans blessure. Ce qui fait dire à l'apôtre : *Dieu a envoyé dans le monde son Fils, né d'une femme et assujéti à la loi* [1].

4. Mais pour qu'on ne dise pas : S'il a été circoncis, c'est par la volonté de ses parents, puisqu'il était encore tout petit, Jésus vient lui-même à trente ans recevoir le baptême. Il incline sous les mains de Jean-Baptiste cette tête redoutée des Anges et adorée des Principautés. Comment Jean-Baptiste ne serait-il pas saisi lui-même de crainte? Et qui ne tremblerait, rien qu'en y pensant? O que cette tête sacrée qui s'abaisse aujourd'hui sera exaltée au jour du jugement ! Que ce front si humilié aujourd'hui sera alors élevé à un sublime degré de gloire ! *Laissez*, dit Jésus-Christ, *laissez maintenant; c'est ainsi qu'il convient que nous accomplissions toute justice.* Celui qui vient dans la plénitude des temps; Celui qui habite la plénitude de la divinité ne veut rien souffrir d'imparfait; il ne vient pas violer la loi, mais l'accomplir entièrement [2]. Il est une justice si exacte et si étroite, qu'on n'en peut dévier sans glisser dans le fossé du péché ; elle défend de s'élever au-dessus d'un égal, ou de s'égaler à un supérieur; elle consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû. Mais il en est une autre plus large et plus haute qui va même jusqu'à nous empêcher de nous égaler à un égal, et de nous préférer à un inférieur. Et comme il y a un grand et coupable orgueil à se préférer à un égal ou à s'égaler à un supérieur, ainsi est-ce une grande humilité de s'abaisser au-dessous d'un égal ou de se réduire au niveau d'un inférieur. Mais la perfection et la plénitude de la justice est de se mettre au-dessous même de cet inférieur. S'il y a une superbe extrême et intolérable à se mettre au-dessus d'un supérieur, descendre au-dessous d'un inférieur est le comble et la perfection de la justice. Ce mot de Jean *je vais être baptisé par vous*, appartient à la première sorte de justice, puisqu'il ne fait que s'abaisser devant un plus grand que lui. Mais l'acte de Jésus-Christ et un acte de justice parfaite, puisqu'il s'incline sous la main d'un serviteur.

[1] Galat., IV, 4. — [2] Math., V, 17.

5. Maintenant c'est à chacun de voir qui il imitera, Jésus-Christ, ou celui qui ose s'élever au-dessus de tout ce qui est cru Dieu ou adoré comme tel [1]. Efforçons-nous, mes frères, d'accomplir nous aussi toute justice. C'est la route qui mène à la joie ; la joie est une récompense, et la justice un mérite et la matière de cette joie. Notre joie, en effet, viendra de la justice quand paraîtra le Christ notre voie, et que nous apparaîtrons avec lui dans la gloire, car c'est lui que Dieu le Père a fait notre justice. Mais bienheureux ceux qui, dès cette vie, se réjouissent dans la justice, dans la paix de leur conscience, qui sucent le miel de la pierre, et l'huile de la dureté du rocher. Car présentement la justice paraît laborieuse. Mais viendra l'heure où on la désirera et où on la possèdera, sans travail, dans la suavité et les délices; où on l'aimera et on la cueillera ; où nous en jouirons. Mais malheur à ceux qui sortent du vrai chemin, qui abandonnent la justice, pour aller à la poursuite d'une joie vaine et passagère ! Comme ils la demandent à des objets éphémères, elle est condamnée à finir avec les éléments dont elle se compose ; quand le bois manque, le feu s'éteint; ainsi passe le monde avec ses concupiscences : ainsi s'écoulent aussi ses joies.

[1] II Thess., II, 4.

PREMIER DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

SERMON PREMIER

Sur le miracle fait aux noces. (Jean, II, I, II.) *Et sur cette parole du Seigneur : « Vous « êtes semblables à des hommes qui attendent leur maître quand il revient des noces. »* (Luc XII, 36.)

1. Nous venons d'entendre, dans la lecture de l'Évangile de ce jour, que Notre-Seigneur est allé à des noces. Suivons l'avis qu'il nous donne dans un autre endroit, et efforçons-nous de *ressembler à ces hommes qui attendent leur maître, quand il revient aussi des noces.* Au laboureur qui tient la charrue dans un champ, ou à l'homme qui vend ou achète sur le marché, nous ne disons pas : Qu'attendez-vous? car ils n'ont pas l'attitude de gens qui attendent : mais si je vois un autre homme debout devant une porte, frapper à coups redoublés, jeter les yeux aux fenêtres, on ne sera pas surpris que je lui demande : qu'attendez-vous? Ils ressemblent donc à des gens qui attendent ceux qui n'ont pas fermé l'oreille à cette parole : *Considérez à loisir que je suis Dieu*[1]. Le Seigneur viendra donc à ceux qui l'attendent véritablement, comme celui qui a dit : *J'ai attendu et attendu encore le Seigneur*[1]. Il viendra comme on revient des noces, enivré du vin de la charité, et ayant oublié nos iniquités. Mais, pour ceux qui ne l'attendent pas, il viendra aussi comme au sortir d'une noce, enivré et fort, mais du vin de sa colère ; il viendra dans une ivresse véritable qui lui aura ôté le souvenir de ses miséricordes. Oui alors, Dieu oubliera sa miséricorde, autant du moins, qu'il dépendra d'eux. Il viendra dans sa colère, son indignation et sa fureur. Mais, ô mon Dieu, ne me reprenez pas dans cette fureur ! Ceci soit dit, moins pour les noces dont il est ici question, qu'à leur occasion.

2. Suivons maintenant, avec les disciples, le Seigneur s'en allant aux noces, afin de voir ses œuvres et de croire avec eux. *Le vin manquant, la mère de Jésus lui dit : Mon fils, ils n'ont pas de vin.* Marie compatit à l'humiliation des époux; elle est si miséricordieuse et si bienveillante ! De la source de la bonté, que peut-il sortir autre chose que bonté? Ses entrailles en sont remplies ; étonnez-vous si elles en exhalent le parfum? Celui qui aurait tenu une pomme dans sa main durant un demi-jour ne garderait-il pas l'odeur de ce fruit? Quelle bonté doit donc remplir un sein où elle a reposé durant neuf mois? Cette bonté a rempli le cœur de Marie, avant ses entrailles, et quand elle est sortie de son sein, elle n'a pas quitté son cœur. Peut-être la réponse du Seigneur semblera-t-elle sévère et dure ; mais il savait à qui il parlait, et Marie savait aussi qui lui adressait cette réponse. Du reste, pour vous apprendre l'accueil qu'elle fit à cette réponse, et combien elle comptait sur la bonté de son fils, elle dit aux serviteurs : *Observez et faites tout ce qu'il vous dira.*

3. *Or, il y avait là six urnes de pierre.* Il nous faut présenter ici ces urnes destinées à la

[1] Ps. XLV, 11. — [2] Id., XXXIX, 1.

purification spirituelle et non littérale des vrais Juifs, ou plutôt expliquons leur présence. L'Église n'étant pas encore parvenue à une pureté parfaite, quand Jésus-Christ veut se donner en elle une épouse glorieuse, sans tache, sans ride, elle a besoin de nombreuses purifications, afin qu'à l'abondance des péchés réponde l'abondance du pardon. La miséricorde se multipliera avec la misère, avec cette seule différence qu'il n'en est pas du don comme du péché. La grâce, en effet, ne se borne pas à laver nos crimes, elle nous donne des mérites. Il y a donc six urnes placées à la disposition de ceux qui retombent dans le péché après leur baptême. Nous en parlons parce que nous sommes de ce nombre, nous avons dépouillé la vieille tunique; mais, hélas! nous l'avons reprise dans un état plus misérable encore. Nous avons lavé nos pieds, puis nous les avons salis d'une fange plus épaisse. De même donc que souillés, par le fait d'autrui, nous avons été lavés par autrui, souillés par nous-mêmes, nous devons aussi nous purifier nous-mêmes. Une eau étrangère efface des fanges produites par une faute étrangère. Je ne la dirai cependant pas étrangère au point de nier qu'elle soit aussi la nôtre : autrement elle ne nous atteindrait pas. Mais je l'appelle étrangère, parce que nous avons tous péché en Adam, sans en avoir conscience, et elle est nôtre, parce que nous avons péché, bien qu'en un autre, et que cette offense nous était imputée par un jugement de Dieu, juste, bien que caché. Cependant, afin de vous ôter, ô homme! tout sujet de récrimination contre Adam, on vous donne l'obéissance du Christ, afin que, gratuitement vendu, vous soyez gratuitement racheté : si, en Adam vous avez péché sans le savoir, c'est aussi à votre insu que vous recouvrez la vie en Jésus-Christ. Vous avez ignoré le moment où le vieil Adam a porté sur l'arbre interdit des mains criminelles; vous n'avez pas su davantage quand le Sauveur a étendu ses mains innocentes sur un bois salutaire. Du premier homme a coulé en vous la faute qui vous a souillé; et du côté de Jésus-Christ est descendue l'eau qui vous a rendu la pureté. Mais aujourd'hui que vous êtes souillé par votre propre faute, vous serez néanmoins purifié d'une eau à vous, par Celui qui seul efface les péchés.

4. La première urne et la première purification sont dans la componction, de laquelle nous avons lu : *A quelque heure qu'il gémisse, j'oublierai toutes ses iniquités*[1]. La seconde, c'est la confession qui lave tout. La troisième, c'est l'aumône généreuse, au sujet de laquelle vous trouvez, dans l'Évangile, ces mots : *Donnez l'aumône, et voilà que tout est pur pour vous*[1]. La quatrième est le pardon des injures qui nous fait dire dans la prière : *Remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à nos débiteurs*[2]. La cinquième est la mortification du corps : c'est pourquoi nous demandons à Dieu de *chanter sa gloire après avoir été purifiés par l'abstinence*[3]. La sixième est l'obéissance aux préceptes, selon ce mot adressé aux disciples (et puissions-nous mériter aussi de l'entendre!) : *Vous êtes purs à cause de la parole que je vous ai dite*[4]. Il n'était pas de ceux à qui il est reproché *que la parole de Dieu ne prend pas en eux*[5]. Ils avaient prêté à Jésus-Christ une oreille docile. Voilà les six urnes disposées pour notre purification, elles sont vides et ne renferment que du vent, si la vaine gloire seule nous porte à y recourir. Elles sont pleines d'eau si la crainte de Dieu les garde, car la crainte du Seigneur est une source de vie. Oui, cette crainte est une eau qui, pour avoir une saveur moins agréable, n'en rafraîchit pas moins l'âme brûlée de désirs funestes : c'est une eau où s'éteignent les traits enflammés de l'ennemi. Et, pour suivre cette comparaison, de même que l'eau descend et cherche toujours les endroits bas et profonds, la crainte conduit aussi la pensée aux abîmes, et fait parcourir à l'âme effrayée des lieux pleins d'horreur, selon cette parole : *Je m'en irai aux portes de l'enfer*[6]. Mais la vertu de Dieu change cette eau en vin quand l'amour parfait vient bannir la crainte.

5. Ces urnes sont de pierre, moins à cause de leur dureté que pour leur solidité. *Elles contenaient chacune deux ou trois mesures.* Les deux mesures sont les deux craintes, l'une de tomber en enfer, l'autre d'être exclu de la vie éternelle. Mais comme ces deux sentiments ont pour objet un futur contingent, et que l'âme peut se flatter elle-même et se dire, après avoir vécu quelque temps dans le plaisir : tu feras pénitence, tu éviteras l'enfer, et tu ne perdras pas le ciel. Il est bon d'appeler à son aide une troisième crainte, bien connue de ceux qui sont initiés aux secrets de la spiritualité, et d'autant plus efficace qu'elle est actuelle. Ceux qui sont familiarisés avec la nourriture spirituelle tremblent en effet d'en être privés : c'est qu'on a besoin d'une nourriture énergique quand on a mis la main aux choses fortes. Qu'ils vivent de la paille de l'Égypte, ceux qui bâtissent avec l'argile et la brique;

[1] Ezéch., XVIII, 21, 22.

[1] Luc., XI, 41. — [2] Math., VI, 12. — [3] Hymne de l'Eglise, à prime. — [4] Jean, XV, 3. — [5] Id., VIII, 37. — [6] Isaï., XXXVIII, 10.

pour nous, il nous faut une alimentation plus puissante, car il nous reste à parcourir une longue route, où nous ne marcherons que soutenus par cette nourriture. C'est le pain des anges, le pain vivant, le pain quotidien. C'est ce pain qui nous est promis comme le centuple dès ce siècle. De même que le mercenaire reçoit chaque jour sa nourriture avec sa tâche, et qu'on lui donne son salaire à la fin de son œuvre, ainsi le Seigneur nous donnera l'éternelle vie à la fin de celle-ci; mais, en attendant, il nous promet et nous offre présentement le centuple [1]. Comment s'étonner après cela qu'il craigne de perdre cette grâce, celui qui l'a une fois obtenue? Voilà cette triple mesure que l'Évangile énonce sous forme disjonctive, parce qu'elle n'est pas le lot de tous; le centuple non plus, n'est pas promis à tous, mais seulement à ceux qui ont tout quitté.

SERMON II

—

Des noces spirituelles désignées dans l'histoire évangélique (*ou du changement de l'eau en vin.* (Jean, II, I, II.)

1. Les œuvres de Dieu, mes frères, offrent, dans leur contemplation extérieure, un aliment aux esprits moins élevés, tandis que les intelligences vives, en pénétrant plus avant, y trouvent un aliment plus solide et plus agréable, la substance la plus délicate du froment. Les œuvres divines charment par leur beauté extérieure, mais leur vertu secrète est infiniment plus délicieuse. Ainsi lui-même vu par le dehors surpassait en beauté les enfants des hommes, tandis qu'au dedans, il était la splendeur de la lumière éternelle, inaccessible aux regards même des anges. Au dehors il montrait en lui un homme sans péché, une chair sans souillure, un agneau sans tache. Beaux sont les pieds du messager de la paix et de la bonne nouvelle [1]! Mais plus belle et plus éclatante est sa tête, puisque la tête du Christ c'est Dieu. Spectacle ravissant que celui d'un homme exempt de péché! Bienheureux les yeux qui l'ont vu! mais mille fois plus heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu [2]! Parvenu à la substance de ce fruit divin, l'apôtre en oubliait l'enveloppe, d'ailleurs si belle, et il disait : *Si autrefois nous avons connu Jésus-Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus maintenant de la sorte* [3]. Sans doute parce que le Seigneur lui-même avait dit : *La chair ne sert de rien, c'est l'esprit qui vivifie* [4]. Mais c'est ici la sagesse que Paul prêche aux parfaits, et non à ceux à qui il disait : *J'ai pensé ne rien savoir au milieu de vous, sinon Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié* [2]. Jésus-Christ est tout suave, tout salutaire, tout délicieux, tout désirable, selon le mot de l'Épouse [3], et vous rencontrerez dans ses œuvres tout ce qu'il y a dans sa personne. La surface vue du dehors en est très-belle, mais brisez cette écorce, vous y trouverez un charme plus grand et un goût plus suave, ce que vous ne rencontrerez pas dans les Pères de l'Ancien Testament. Dans leurs actions, la signification mystique offre de la beauté et du charme; mais considérées en elles-mêmes, elles sont moins dignes, comme, par exemple, la conduite de Jacob, l'adultère de David, et d'autres traits analogues. Ce sont des aliments de prix dans des vases qui en ont moins. Et c'est pour cela peu[illegible] qu'il est parlé d'*une eau ténébreuse des nuées de l'air;* là, en effet, les ténèbres sont grandes, et l'auteur sacré ajoute, en parlant de Dieu : *Les nuées se sont dissipées sous l'éclat de sa présence* [4].

[1] Isaï., LII, 7. — [2] Math., v, 8. — [3] II Cor., v, 16.— [4] Jean, VI, 64.

[1] Geoffroi rapporte textuellement les mêmes paroles, dans les déclamations attribuées à saint Bernard (n° 68). Le centuple promis aux religieux consiste dans la grâce de la dévotion, les délices de la charité, la gloire d'une bonne conscience; la joie, dans la tribulation (n° 70). Saint Bernard tient à à peu près le même langage dans le *Serm. IV. Sur le Ps.* XC, n°s 1 et 2. Voir aussi le *Sermon III, après l'Oct. de l'Épiphanie*, n° 8. — [2] I Cor., II, 6, 2. — [3] Cantiq., v, 16. — [4] Ps. XVII, 12, 13.

2. Vous avez déjà deviné, je crois, dans quel but je dis ceci, car vous venez d'entendre le miracle opéré aux noces. C'est le premier des prodiges de Notre-Seigneur. Si le récit en est admirable, la signification en est bien plus consolante. Sans doute, c'est une grande preuve de la puissance de Dieu, que de changer de l'eau en vin, par un seul acte de sa volonté : mais le changement spirituel qui s'opère dans nos âmes, figuré par ce prodige, laisse encore éclater davantage la force de son bras. Car, tous nous sommes appelés à des noces spirituelles dont Notre-Seigneur Jésus-Christ est l'Époux; aussi chantons-nous dans le psaume: *Il est semblable à l'Époux qui sort de la chambre nuptiale*[1]. L'Épouse, c'est nous, s'il ne vous semble pas incroyable que tous nous ne formions qu'une épouse, en même temps que chaque âme en est une aussi. Mais quand donc notre fragilité pourra-t-elle concevoir que Dieu l'aime de l'affection dont un époux entoure son épouse? Car cette épouse est bien inférieure à son époux par son origine, sa beauté et son rang. Et cependant, pour cette Éthiopienne, le Fils du Roi éternel est venu de loin, afin de se l'unir ; pour elle il n'a pas reculé devant la mort. Moïse a bien épousé une Éthiopienne, mais sans pouvoir lui ôter sa couleur. Jésus-Christ rendra glorieuse, sans tache ni ride, l'Église qu'il a prise indigne et souillée. Laissez murmurer Aaron et Marie, je veux parler de l'ancienne et non de la nouvelle, de la sœur de Moïse et non de la mère du Seigneur, de notre Marie à nous. La voici pleine de sollicitude parce qu'il manque quelque chose à ces noces. Pour vous, au milieu des murmures des prêtres et de la synagogue, livrez-vous tout entier, vous le devez, à l'action de grâce.

3. O âme humaine! d'où te vient l'honneur inappréciable de mériter d'être l'épouse de Celui que les anges eux-mêmes n'osent regarder qu'en tremblant? Quoi! Celui dont le soleil et la lune admirent la beauté, qui gouverne à son gré l'univers, devient ton époux! Que rendras-tu au Seigneur pour tous les biens dont il t'a comblée, en t'associant ainsi à sa table, à son trône, à son lit? Que rendras-tu à ce Roi pour la faveur qu'il t'accorde de t'introduire ainsi dans le lieu de son repos? Considère quels sentiments tu dois concevoir de lui, ce que tu dois en attendre, et de quelle affection tu dois à ton tour entourer un Dieu qui t'a estimée si haut, et faite si grande. Il t'a donné une seconde vie dans le sang de son côté, quand, pour toi, il dormit, sur la croix, le sommeil de la mort. Pour toi, il est sorti du sein de son Père, il a délaissé la synagogue, sa mère, afin qu'unie à lui, tu ne fasses plus avec lui qu'un esprit. Et toi, écoute donc, ô fille! vois et considère l'excès de la condescendance de ton Dieu à ton égard. Oublie ton peuple et la maison de ton père. Quitte les affections charnelles, désapprends les mœurs du siècle, renonce à tes vices passés et abandonne des habitudes funestes Car, l'ange du Seigneur n'est-il pas prêt à te frapper, si jamais (le Ciel t'en préserve!) tu t'abandonnais à une autre affection?

[1] Ps. XVIII, 6.

4. Déjà, par la profession religieuse, tu as contracté alliance avec lui ; déjà le festin des noces se célèbre, en attendant cet autre festin magnifique qu'il t'a préparé au ciel, dans les tabernacles éternels. Ne crois pas que le vin y manque jamais. Non, certes, puisqu'il est écrit que les élus de Dieu seront enivrés de l'abondance de sa maison, et qu'ils boiront à longs traits dans le torrent de la volupté[1]. Mais parce qu'il nous reste encore un grand chemin à faire pour parvenir à ce bonheur, le Seigneur nous a préparé, en attendant, un festin ici-bas, qui n'est ni aussi magnifique, ni aussi abondant que celui des tabernacles éternels. Il arrive même souvent que nous y manquons de vin, c'est-à-dire que nous sommes privés de la grâce de la dévotion et de la ferveur de la charité. Combien de fois, mes frères, après avoir écouté vos plaintes et vos gémissements sur ce point, n'ai-je pas été dans la nécessité de m'adresser pour vous à la Mère de miséricorde, et de la prier de faire connaître à son divin Fils que vous manquiez de vin! Et je vous assure, mes très-chers frères, que si nous prions cette mère charitable avec une tendre dévotion, elle ne manquera pas de nous secourir dans nos besoins, parce qu'elle est compatissante, et qu'elle est la mère de miséricorde. Car si elle eut compassion de la confusion des époux qui l'avaient invitée à leurs noces, avec combien plus de raison n'aura-t-elle pas pitié de nous, si nous l'invoquons avec piété? Combien les noces de nos âmes ne doivent-elles pas lui être plus agréables que celles de Cana, puisque leur objet c'est Jésus, le céleste Époux, sorti de son sein comme de son lit?

5. Mais est-il possible d'entendre sans étonnement la réponse que le Sauveur fit à sa très-bonne et très-sainte mère aux noces de Cana? *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi?* Qu'y a-t-il entre elle et vous, Seigneur? N'y a-t-il pas le rapport d'une mère à son fils?

[1] Ps. XXXV, 9.

Vous lui demandez de quoi elle s'inquiète, vous le fruit de ses entrailles immaculées? N'est-ce pas elle qui vous a conçu dans sa virginité, et qui vous a enfanté sans souillure? Ne vous a-t-elle pas porté neuf mois dans son sein? Ne vous a-t-elle pas nourri du lait de ses mamelles virginales? N'est-ce pas avec elle que vous êtes descendu de Nazareth à Jérusalem, lorsque vous étiez âgé de douze ans? N'est-ce pas à elle que vous étiez soumis? Maintenant, Seigneur, pourquoi la contristez-vous en lui disant : *Qu'y a-t-il entre vous et moi?* Certes, il y a beaucoup de choses. Mais je vois maintenant que ce n'est ni par mépris, ni pour humilier cette Vierge-mère, que vous lui avez parlé de la sorte, puisque les serviteurs s'étant approchés de vous, par son ordre, vous exécutez sans délai ce qu'elle vous avait demandé. Pourquoi donc, mes frères, croyez-vous que Jésus ait ainsi répondu à sa mère? Il avait en vue notre instruction. C'était pour nous apprendre qu'une fois convertis au Seigneur, les soins et les sollicitudes pour nos parents ne doivent point mettre obstacle à notre avancement spirituel. Tant que nous vivons au milieu du monde, nous nous devons à nos parents; mais une fois que nous les avons abandonnés, et que nous nous sommes quittés nous-mêmes, nous ne devons plus nous en occuper. Aussi lisons-nous d'un religieux retiré au désert, que son frère étant venu le voir pour en obtenir un secours, il lui répondit d'aller trouver son autre frère, qui était mort. Le visiteur lui ayant rappelé cela, l'ermite répliqua que lui aussi il était mort[1]. Le Sauveur donc, par cette réponse à sa mère et à une telle mère : *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi?* a voulu nous apprendre à n'avoir pour nos proches d'autres sollicitudes que celles que la religion exige. Et c'est ce qu'il nous fait encore mieux sentir, dans un autre endroit, lorsqu'on vint lui dire que sa mère et ses frères étaient là et voulaient lui parler. Il répondit : *Qui est ma mère, et qui sont mes frères*[2]? Que ceux donc qui, engagés au service de Dieu, conservent pour leurs proches selon la chair un attachement tout charnel, et se laissent préoccuper de mille soins, comme s'ils vivaient encore avec eux, réfléchissent sur cet exemple.

6. Mais voyons ce qui suit. *Il y avait là*, dit l'évangéliste, *six urnes de pierre servant à la purification des Juifs*. Ceci vous montre qu'on rencontre simplement la préparation des noces et non leur perfection, là où il est encore besoin de purification. Ce sont là des noces qui fiancent, elles n'unissent pas : car, n'allons pas nous imaginer qu'il y aura encore des vases destinés à purifier, dans ces noces où Jésus-Christ se donnera une église glorieuse, sans tache, sans ride, sans défaut. Non. Pourquoi une purification quand les taches auront disparu? Présentement, c'est le temps de se laver; aujourd'hui, ces purifications sont nécessaires, puisque personne n'est sans tache, pas même l'enfant d'un jour. Aujourd'hui l'Épouse a ses ablutions et ses purifications qui la disposent à être présentée pure et immaculée aux noces de l'Époux. Cherchons donc, pour y recourir, ces six urnes où s'accomplissait cette purification des Juifs, c'est-à-dire des âmes qui confessent leurs fautes. Car si nous nous prétendons sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et en nous n'est pas la vérité; la vérité, qui seule délivre, seule sauve, seule lave les âmes, si nous confessons nos péchés. Les vrais Juifs trouveront les urnes qui purifient, car Dieu est fidèle, il nous remettra nos offenses, et nous débarrassera de toute iniquité [1].

7. Pour moi, je vois aussi dans ces six urnes les six observances instituées par les saints Pères, afin de purifier les cœurs de ceux qui se confessent, et, si je ne me trompe, nous pourrons les trouver ici. La première urne est la continence, la chasteté qui débarrasse l'âme de toutes les fanges passées, mises en elles par la luxure. La seconde est le jeûne; l'abstinence efface les souillures de l'intempérance. Par la nonchalance et l'oisiveté, ennemies de l'âme, nous avons contracté des taches sans nombre, en mangeant, contrairement à la sentence, un pain acheté par les sueurs d'autrui et non par les nôtres [2]. C'est pourquoi une troisième urne nous est présentée, qui enlève ces taches par le travail de nos mains. Ainsi encore, un sommeil trop long et les œuvres des ténèbres et de la nuit nous ont entraînés à des manquements fréquents; c'est la raison de la quatrième urne, l'urne des veilles qui nous tiennent debout, la nuit, pour louer le Seigneur, et racheter les nuits passées qui n'ont pas été innocentes. Pour la langue, qui ne sait le nombre d'âmes qu'elle souille par les vains discours, le mensonge, la détraction, l'adulation, les paroles méchantes ou superbes? Toutes ces fautes demandent une cinquième urne, le silence, gardien de la religion et en qui réside notre force. La sixième urne, c'est la discipline qui nous arrache à notre volonté, pour nous soumettre à la volonté d'un autre, et expier une

[1] L'Abbé Apollon. (*Vies des Pères.*) — [2] Math., XII, 48.

[1] I Jean, I, 8, 9. — [2] Gen., III, 19.

vie sans règle. Ces urnes sont de pierre, elles sont dures; mais nous avons besoin d'y être purifiés, si nous ne voulons que notre laideur contraigne Dieu à nous répudier. Mais, dans la pierre, matière de ces urnes, il faut voir avec la dureté, leur solidité. Toutes ces pratiques ne purifient qu'à la condition d'être observées avec une persévérance constante.

8. Le Seigneur dit donc aux serviteurs: *Remplissez ces urnes d'eau.* Que signifie cet ordre? Les serviteurs sont inquiets de voir manquer le vin, et vous dites: *Remplissez ces urnes d'eau.* Ils songent aux coupes, et vous ordonnez de remplir les vases de la purification. C'est ainsi, absolument ainsi, que Jacob soupirant après les embrassements de Rachel, Laban substitue Lia à Rachel [1]. A nous, mes frères, vos ministres et vos serviteurs, il nous est commandé par Jésus-Christ, de remplir d'eau les urnes, quand le vin manque, ce qui signifie : ces âmes désirent la dévotion, cherchent le vin, sollicitent la ferveur; mon heure n'est pas venue, remplissez ces urnes d'eau. Qu'est-ce, en effet, que cette eau salutaire, malgré son peu de goût, sinon la source de vie, la crainte de Dieu, commencement de la sagesse? Il est donc dit aux serviteurs : excitez cette crainte, remplissez de cet esprit les cœurs plus que les urnes. Car, pour les conduire à l'amour, il faut leur donner l'initiation de la crainte, afin qu'ils puissent dire aussi: *Votre crainte nous a fait concevoir, Seigneur, et nous avons enfanté l'esprit du salut* [2]. Mais quand les urnes seront-elles remplies? Car il y a une prédiction dans ces mots de l'évangéliste: *Ces urnes contenaient deux ou trois mesures.* Quelles sont ces deux mesures? quelle est cette troisième? C'est la double crainte commune à tous, et connue de tous. Mais il en est une troisième, moins commune et

[1] Gen., XXIX, 22, 24. — [2] Isaï., XXVI, 18.

moins connue. La première crainte consiste à redouter les peines de l'enfer; la seconde nous porte à redouter la privation de la vision divine et de sa gloire ineffable; la troisième est celle qui remplit une âme timide, et lui fait appréhender que la grâce ne l'abandonne.

9. Toute espèce de crainte de Dieu éteint la concupiscence et le péché, comme l'eau éteint le feu. Toutefois, rien ne produit mieux ce résultat que d'opposer à la tentation la peur de perdre la grâce, de tomber, abandonné à soi-même, d'une chute dans une autre plus grave, d'un péché moindre dans un péché plus énorme, comme les malheureux que nous voyons en si grand nombre se plonger en des fanges de plus en plus épaisses. Contre cette crainte, l'âme ne saurait se flatter, soit d'une faute moins grave, soit d'un amendement futur, car ces illusions peuvent bien, jusqu'à un certain point, empêcher les deux premières sortes de crainte. Le Seigneur nous ordonne donc de remplir les urnes avec cette eau. En effet, elles sont quelquefois vides, et pleines d'air, quand un fol orgueil nous prive de la récompense éternelle due à la fidélité à ces observances, comme les vierges insensées dont les lampes étaient dépourvues d'huile [1]. Quelquefois même, par un malheur plus grand encore, ces urnes sont pleines, mais de venin, d'envie, de murmure, de haine et de médisances. Afin d'empêcher le vide de nos urnes de se remplir de cette triste façon, nous avons l'ordre de les remplir d'eau, afin que la crainte assure l'observation des commandements de Dieu. Et cette eau se change en vin, quand la crainte disparaît devant la charité, et que tout en nous est rempli de ferveur et de douce dévotion [2].

[1] Math., XXV, 3. — [2] Voir aux *Sermons sur divers sujets*, 55 et 57, les mêmes idées.

POUR LA SEPTUAGÉSIME

SERMON PREMIER

1. Ces paroles du Sauveur : *Celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu* [1], sont pour moi, mes frères, un grand sujet de consolation. En voyant que vous écoutez si volontiers cette parole, j'ai lieu de croire que vous êtes vraiment de Dieu. Je n'ignore pas qu'il est dit dans un autre endroit, *que tout est de lui, par lui, et en lui* [2]. Mais, selon saint Jean, dans son évangile, *ceux qui ne sont point nés de la chair, mais qui sont nés de Dieu* [3] lui appartiennent bien autrement ; et c'est ce qui faisait dire au même saint Jean, dans une de ses épîtres : *Tout ce qui est né de Dieu ne pèche pas, mais la génération céleste le conserve* [4]. *Ne pèche pas*, c'est-à-dire, ne persévère pas dans le péché, parce que la génération céleste, qui ne peut être trompée, *le conserve* pour qu'il ne puisse pas périr ; ou bien, il ne pèche pas, c'est-à-dire, il est comme s'il ne péchait pas, parce que le péché ne lui est pas imputé, parce que la *génération céleste le conserve* encore sur ce point (A). Mais qui pourra raconter cette génération? Qui peut dire : je suis du nombre des élus, je suis de ceux qui sont prédestinés à la vie, je suis du nombre des enfants? Qui peut, dis-je, tenir ce langage, quand l'Écriture réclame en disant *que l'homme ne sait s'il est digne d'amour ou de haine* [1]? Nous n'avons pas la certitude de notre justice ; mais l'espérance et la confiance nous consolent et empêchent les doutes de nous tourmenter. C'est pourquoi Dieu nous a donné quelques signes et indices de salut, qui nous aident à juger si nous sommes du nombre des élus. C'est pour cela, dis-

[1] Jean, VIII, 47. — [2] Rom., XI, 36. — [3] Jean, I, 13. — [4] I Jean, V, 18.

(A) Ce passage et d'autres pareils de saint Bernard ne favorisent nullement une triple erreur des hérétiques, ni celle de Jovinien et de Pélage qui soutenaient que les justes passent leur vie sans péché : ni celle de Calvin et de ses adeptes qui prétendent que l'homme justifié ne peut plus déchoir de la grâce : ni enfin l'erreur de ceux qui veulent que les fidèles soient justifiés par la seule non-imputation des péchés.

Sur le premier point, le saint docteur a émis son sentiment au *Serm. XIII, sur le Cantique* (n° 15) et il s'est expliqué plus clairement au ch. IX du *Traité du Libre Arbitre*, où il explique ce texte de saint Jean : *Quiconque est né de Dieu*, etc. *Ceci*, dit-il, *est dit des prédestinés à la vie ; ce n'est pas qu'ils ne pèchent point, mais leur péché ne leur est pas imputé, soit parce qu'il est expié par une digne pénitence, soit parce qu'il est caché dans la charité.* Voir aussi *Serm. IV, sur divers sujets*. Sur le second point, à savoir, si la charité est amissible, voici le langage de saint Bernard (*Lettre* 42) à *Henri de Sens*, ch. IV. Il y parle de la foi feinte : *Il en est qui s'éloignent de la foi, parce que la vérité l'assure, et par conséquent, du salut, puisque le Sauveur les condamne ; d'où nous concluons qu'ils s'éloignent aussi de la charité sans laquelle le salut est impossible*, etc. Voir Melchior Canus, liv. IV, *De Locis théolog.*, chap. dernier, réponse au 8e argument, et Estius sur ce passage de St-Jean. Ils examinent le sentiment de saint Bernard. Pour le troisième point, à savoir, que la justification ne consiste pas dans la non-imputation, mais dans une certaine qualité surnaturelle, le saint docteur l'enseigne expressément en plusieurs endroits, surtout dans sa *Lettre* 11 *aux Chartreux*, et dans son *Traité de l'Amour de Dieu*, chap. dernier, où il dit : *La charité donne donc la charité, la substantielle, l'accidentelle...* Voir aussi *Serm. XXVII, sur le Cantique.*

[1] Eccle., IX, 1.

je, que ceux que Dieu a connus d'avance, il les a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin qu'en leur refusant la certitude du salut, pour les tenir en éveil, il leur en ménageât au moins la douce confiance. Car voilà ce qui doit nous tenir sans cesse humiliés dans la crainte et la terreur, sous la puissante main de Dieu. Nous pouvons bien connaître, en partie du moins, ce que nous sommes, mais il nous est tout à fait impossible de savoir ce que nous serons un jour. Que celui qui est debout prenne donc garde de tomber; qu'il reste et progresse dans cette disposition, marque de salut et preuve de prédestination.

2. Or, entre les différents signes propres à exciter notre confiance et à fortifier notre espérance, le principal, dont nous avons déjà parlé, est, que *celui qui est Dieu entend la parole de Dieu*. Ce n'est pas assez de l'entendre, car, parmi ceux qui l'écoutent, il en est qui l'écoutent comme si elle ne les regardait pas. Ils ne la laissent point entrer dans leur cœur; ils ne se servent pas de sa lumière pour examiner leurs mœurs; ils ne réfléchissent pas si ce qu'on a dit a été dit pour eux! Combien d'autres qui, esclaves de leur volonté, font la sourde oreille, et endurcissent leur cœur lorsque, par un discours fort et pathétique, on leur fait sentir leurs obligations ou que l'on combat directement leurs vices! Combien qui, pendant qu'on leur parle, s'étudient à chercher mille raisons pour combattre ce qu'on leur dit, afin de s'autoriser dans leurs désordres et de se tromper malheureusement eux-mêmes! Ce n'est pas en eux, sans doute, que se trouve le caractère de la prédestination. Il est bien à craindre, au contraire, que ces sortes de gens ne profitent point de la parole de Dieu, parce qu'ils ne sont pas de Dieu. Pour vous, mes frères, j'en rends grâces au Seigneur, vous avez vraiment des oreilles pour l'entendre, et je vois avec consolation par votre amendement le fruit que vous en tirez. Je vous l'avouerai même, il m'arrive souvent, en vous parlant, que votre attention me remplit de ferveur. Il me semble que plus vous êtes avides de sucer ce lait divin, plus l'Esprit-Saint en remplit mes mamelles, et qu'il m'en fournit avec d'autant plus d'abondance, que vous vous empressez davantage de vous y désaltérer. Voilà pourquoi je vous parle si souvent, et je le fais même quelquefois en des jours où, selon l'usage de notre Ordre, on n'a pas coutume de le faire, dans la confiance que Celui qui a dit que si nous *donnons quelque chose au-delà de ce à quoi nous sommes obligés, il nous le rendra à son retour*.[1]

3. Aujourd'hui, mes frères, nous célébrons le commencement de la Septuagésime dont le nom est assez connu dans l'Église entière. Or, je vous le déclare, mes bien-aimés, à ce nom, je ressens pour moi-même une vive compassion. Mon esprit s'émeut, il soupire après cette patrie où il n'y a ni nombre, ni mesure, ni poids. Combien de temps encore recevrais-je avec poids et mesure les biens du corps et ceux de l'âme? Que de mercenaires, dans la maison de mon Père, ont du pain en abondance tandis que je meurs ici de faim! Car, c'est à ce sujet de la nourriture corporelle qu'a été prononcé contre Adam cet arrêt arrivé jusqu'à moi : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front*[2]. Et quand j'ai bien travaillé, on ne me donne qu'un pain soigneusement pesé, qu'une boisson mesurée et des mets comptés. Voilà pour l'alimentation du corps. Que dire de celle de l'âme? Hélas! Avant de manger je soupire. Encore, si, après mes soupirs et mes pleurs, je méritais, ne fût-ce qu'une miette du festin céleste, comme ces petits chiens qui ramassent les débris de la table de leurs maîtres! O Jérusalem! cité du grand Roi, qui te rassasies de mets exquis : cité que réjouit un fleuve impétueux, tu ignores le poids et la mesure : en toi règne une abondance et un rassasiement complets; tu ne connais pas davantage le nombre, puisque tous ceux qui participent à tes délices ne sont qu'un. Pour moi, assujéti en tout à la loi des vicissitudes et du nombre, quand arriverais-je à cette unité que je cherche? Quand me rassasierais-je, Seigneur, dans la vue de votre gloire? Quand pourrais-je m'enivrer de l'abondance de votre maison, et m'abreuver au torrent de ses voluptés? Il n'en tombe présentement sur cette terre que des gouttes, mais si petites, qu'elles m'aident à peine à avaler ma salive.

4. Oui, mes frères, c'est la vérité. Tout nous est dispensé avec poids et nombre. Un jour cette condition cessera. En effet, au sujet du nombre, nous lisons que *sa sagesse est sans nombre*[3], et ailleurs, dans le même prophète, *que sa droite renferme des délices éternelles*[4]. Entendez aussi l'apôtre vous parler d'un poids sans poids. *Au-dessous de toute mesure*, dit-il, *il y a dans la sublimité un poids éternel de gloire*[5]. Entendez-le parler d'un poids éternel; mais remarquez qu'il a commencé par dire : *au-dessus de toute mesure*. C'est ainsi que j'entends Jésus-Christ nous promettre une mesure sans mesure : *Une mesure serrée, entassée et*

[1] Luc, x, 35. — [2] Gen., III, 19. — [3] Ps. CXLVI. 5. — [4] Ibid., xv, 1. — [5] II Cor., IV, 17.

débordante [1]. Mais quand viendront ces choses? Assurément à la fin de la Septuagésime présente, qui est le temps de notre captivité. C'est ainsi, nous le lisons, que les enfants d'Israël virent finir pour eux, après soixante-dix ans, la captivité de Babylone; après quoi, ils revinrent dans leur pays relever le temple, et rebâtir Jérusalem [2]. Pour notre captivité, quand finira-t-elle donc, elle qui dure pendant tant d'années, depuis l'origine du monde? Quand serons-nous affranchis de cette servitude? Quand sera relevée Jérusalem, la cité sainte? Plût à Dieu que ce fût après cette Septuagésime, composée d'un septénaire dix fois répété, à cause des dix commandements que nous avons reçus et des sept obstacles qui nous empêchent d'y obéir.

5. Notre premier empêchement, lourd obstacle, se trouve dans les nécessités de ce malheureux corps; il nous demande tantôt le sommeil, tantôt la nourriture, tantôt le vêtement, ou d'autres choses semblables; et, de la sorte, il entrave sans cesse nos exercices spirituels. Un second empêchement, ce sont les vices du cœur, comme la légèreté, le soupçon, les mouvements d'impatience ou d'envie, le désir des louanges et les impressions analogues que nous ressentons chaque jour en nous-mêmes. Le troisième et le quatrième empêchements se rencontrent dans les prospérités et les adversités de cette vie. Comme le corps corruptible alourdit l'âme, ainsi cette demeure de terre abaisse les pensées de l'âme [1]. Mettez-vous donc en garde des deux côtés contre le filet de la tentation, et cherchez, à droite comme à gauche, les armes de la justice. Un cinquième obstacle très-grave et très-dangereux, c'est notre ignorance. En mille rencontres, en effet, nous sommes incertains sur ce que nous devons faire, jusqu'à ne savoir pas même ce qu'il faut demander dans la prière. Le sixième empêchement, c'est notre adversaire, lion rugissant qui rôde cherchant une proie à dévorer [2]. Plût au ciel que, délivrés de ces six tribulations, le mal ne nous effleurât même pas dans la septième, et que nous échappions au péril des faux frères! Puissions-nous n'avoir à subir que les suggestions des esprits méchants, sans avoir encore à endurer les hommes, avec leurs exemples pernicieux, leurs persuasions importunes, leurs adulations, leurs médisances, et mille épreuves de ce genre! Vous voyez combien il est nécessaire que l'Esprit au sept dons vienne nous armer contre ces sept dangers qui entravent notre route. C'est à cause de ces sept empêchements qui ralentissent notre obéissance au décalogue que nous passons dans le deuil de la pénitence la Septuagésime présente. C'est pour cela qu'on y supprime l'alleluia solennel [3], et qu'on y reprend, à son origine, l'histoire lamentable de la chûte de l'homme.

SERMON II

Sur ce texte : Le Seigneur envoya un sommeil à Adam. (Gen., II, 21, 24.)

1. *Le Seigneur envoya un sommeil à Adam :* c'est ce qu'il a fait aussi en sa propre personne, quand il est devenu nouvel Adam, mais avec une différence considérable. Adam semble s'être endormi dans une profonde contemplation, et le Christ par la compassion, en sorte que le sommeil de l'un vient de la vérité, celui de l'autre de la charité, et le Seigneur est à la fois ces deux choses, car Jean l'évangéliste a dit : *Dieu est charité* [3], et le Seigneur a dit de son côté : *Je suis la voie, la vérité, la vie* [4]. Quel chrétien, ne le fût-il que de nom, peut douter que le sommeil du Christ n'ait été l'effet de sa charité seule? Il s'est couché, comme un lion, non pas vaincu, mais vainqueur, quittant la vie par sa propre vertu, et s'endormant de son propre choix du sommeil

[1] Luc, VI, 38. — [2] Jérém., XXV, 29 et I Esdras, etc. — [3] I Jean, IV, 16. — [4] Jean, XIV, 6.

[1] Sages, IX, 15. — [2] I Pierre, V, 8. — [3] Tel était l'usage de l'Église, dès le temps de saint Grégoire-le-Grand, excepté chez les Cisterciens. Ces religieux, en vertu d'une prescription de la Règle bénédictine (chap. XV), n'omettaient pas l'*alleluia* avant le carême, comme Abailard, en sa lettre cinquième, l'objecte à saint Bernard. Cependant, longtemps avant saint Bernard, au concile d'Aix-la-Chapelle, de 817, les abbés avaient adopté l'usage romain (chap. XXX). Cet usage n'était pas encore en vigueur au temps de saint Benoît, pas plus que l'institution de la Septuagésime. Le quatrième concile de Tolède, de 633, inculque l'ancien usage.

de la mort. Du reste, quel nom donner à ce sommeil envoyé par Dieu à Adam, et pendant lequel, sans douleur aucune, une côte lui fut enlevée pour en édifier la femme? Selon moi, la vue de l'immuable vérité et de l'abîme de la sagesse divine l'a arraché aux sens corporels et endormi dans l'extase, et cette conjecture s'appuie sur les paroles mêmes de l'homme. En effet, rendu à lui-même, il indique où il était allé. Il sort enivré du cellier au vin, et laissant échapper de son cœur ce merveilleux sacrement, que l'apôtre devait si longtemps après proclamer grand dans le Christ et l'Église : *Voilà maintenant*, s'écrie-t-il, *l'os de mes os, et c'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et ils seront deux en une chair* [1]. Estimerez-vous donc totalement enseveli dans le sommeil celui dont le réveil s'épanche en de telles paroles? N'a-t-il pas plutôt droit de dire : *Je dors, mais mon cœur veille* [2]?

3. Mais ceci soit dit sans préjudice de tout sentiment contraire, surtout si les écrits des saints renferment quelque chose d'opposé à mon interprétation. Je ne crois pas qu'il s'agisse ici d'un sommeil vulgaire, semblable au nôtre, d'un de ces repos qui ne naissent ni de l'extase contemplative, ni d'une affectueuse compassion, mais de l'infirmité, et qu'engendre la nécessité, et non la vérité ou la charité. Un joug écrasant est sur les fils d'Adam [3]; mais à l'origine, il ne chargeait pas Adam; aujourd'hui, il pèse sur ses fils. Tout n'est-il donc pas fardeau à des malheureux pour qui la vie même est un dur labeur, chez lesquels (bien peu le remarquent, personne ne le sent) l'exercice même des sens est une charge insoutenable, si des alternatives de repos n'en allégent la fatigue? Dans tout ce qui est sous le soleil, qu'y-a-t-il, sinon travail, douleur, affliction d'esprit, puisque ce qui est un charme pour l'âme lui est un dur fardeau? Je veux parler de la vie et de la sensibilité charnelles. La douceur de cette compagnie se révèle dans la tristesse de la séparation. Avec quelle peine l'âme s'arrache à la chair, bien que la corruption du corps soit insupportable à l'esprit qui l'anime! Ce n'est pas simplement le corps, mais le corps corruptible qui alourdit l'âme [4]; et l'âme de notre premier père ignora ce fardeau aussi longtemps que ses sens furent exempts de corruption. Dieu l'avait placé libre, entre la grandeur et la bassesse; il pouvait s'élever à l'une sans difficulté, et descendre à l'autre sans y être sollicité par un vil attrait ou par la nécessité; dans la vivacité et la pureté naturelle de son esprit, il puisait la force de pénétrer la première, et de juger en maître la seconde, car tous les animaux furent amenés à Adam, afin qu'il leur donnât un nom [1]. Ce n'est pas la curiosité qui amena Adam pour les voir.

3. Mais la raison ne jouit plus en nous de cette liberté, elle est réduite à une lutte constante. Je ne sais quelle glu la retient captive dans la boue, et elle est repoussée comme indigne des hauteurs, en sorte que, si elle s'arrache avec douleur à la fange, c'est en gémissant, et rarement encore qu'elle peut être admise si haut. De là, cette violence que me font ceux qui cherchent mon âme, et m'obligent à crier : *Malheureux homme que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort* [2]? Aussi, avant de manger, je soupire, parce que le royaume des cieux souffre violence et que la violence seule le ravit [3]. Néanmoins il faut maintenir l'unité d'un côté, et la division de l'autre, comme Adam s'endormit dans la contemplation, et divisa les animaux dans l'imposition des noms. Ainsi encore, ainsi Abraham, dans le sacrifice, comme on le lit, divisa les animaux, mais non les oiseaux [4]. Et Marthe se trouble pour beaucoup de choses, quand une seule est nécessaire. Oui, l'unité est nécessaire, et très-nécessaire; elle constitue la meilleure part qui ne sera pas ravie [5]. La division cessera avec la plénitude dans la participation à l'unité de la sainte cité. En attendant, l'Esprit de sagesse n'est pas un, il est multiple. Il affermit le dedans dans l'unité, il distingue le dehors sous le jugement : deux choses qui vous sont recommandées dans l'Église primitive, où *la multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme*, pour que les oiseaux ne fussent pas partagés, *mais on distribuait à chacun ce qui lui était nécessaire* [6], afin que les animaux fussent divisés. Qu'en nous aussi, mes frères, il y ait unité d'esprit, que les cœurs soient unis dans l'amour de l'unité, dans la recherche de l'unité, dans l'adhérence à l'unité, dans la fusion et l'identité des sentiments. De cette façon, la division extérieure est sans danger ni scandale; car si chacun garde sa liberté et son opinion dans la conduite des choses terrestres, si les grâces et les dons sont divers, et si tous les membres ont leur fonction distincte, l'unité intérieure rassemble toute cette multiplicité, et la retient dans le ciment de la charité et dans le lien de la paix.

[1] Éphés., v, 31, 32. — [2] Cantiq., v, 2. — [3] Ecclé., xl, 1. — [4] Sages, ix, 15.

[1] Gen., ii, 19. — [2] Rom., vii, 24 — [3] Math., xi, 12. — [4] Gen., xv, 9, 10. — [5] Luc, x, 41, 42. — [6] Actes, iv, 32, 35.

POUR LE COMMENCEMENT DU JEUNE

SERMON PREMIER

Qu'est-ce que s'oindre la tête et se laver le visage? (Math., vi, 16, 17.)

1. Nous entrons aujoud'hui, mes bien-aimés, dans le saint temps du Carême, temps de lutte chrétienne. Ce n'est pas ici une observance qui nous soit particulière, c'est une pratique commune à tous ceux qui partagent notre foi. Comment le jeûne du Christ ne serait-il pas commun à tous les chrétiens? Les membres ne suivraient pas leur chef? Si de ce chef nous avons reçu tant de biens, comment n'en pas recevoir aussi des maux? Prétendons-nous écarter les tristesses de l'Évangile et n'en partager que les joies? S'il en est ainsi, nous nous montrons indignes d'appartenir à ce chef. Toutes ses souffrances sont pour nous. Si notre lâcheté refuse de le seconder dans l'œuvre de notre salut, en quoi serons-nous donc désormais ses collaborateurs? C'est peu de jeûner avec le Christ pour celui qui doit s'asseoir un jour avec lui à la table de son Père. C'est peu qu'un membre partage les sentiments du chef dont il doit un jour partager la gloire. Membre heureux d'être resté pleinement uni à ce chef, puisqu'il le suivra partout! Mais s'il s'en sépare et s'il en est retranché, il est fatalement privé de l'esprit de vie. Comment, en effet, une partie du corps qui n'adhère pas à la tête y puiserait-elle la sensibilité et la vie? Je le sais, même dans sa séparation, elle ne resterait pas sans tête. La racine amère repousserait, et avec elle un chef empoisonné, ce chef, brisé jadis en lui par la femme forte, la mère Église. Je parle de ce moment où l'Église a régénéré à l'espérance de la vie Celui qu'une mère, selon la chair, avait engendré enfant de colère selon la nature.

2. Celui qui a les yeux du cœur ouverts, et qui sait voir d'une façon spirituelle, apercevra donc un monstre horrible, composé d'un corps d'homme surmonté d'une tête de démon. Que dis-je? le dernier état de cet homme sera pire que le premier, puisque la tête venimeuse abattue d'abord ne renaîtra qu'avec sept autres plus méchantes. Qui ne tremblerait en entendant ces choses? Quoi! prendre un membre de Jésus-Christ pour en faire un membre du Démon! Séparé du corps de Jésus-Christ, je serai misérablement incorporé à Satan! Ah! loin de nous un si exécrable changement, mes frères! Mon bonheur c'est de vous rester uni, ô tête glorieuse et bénie, que les Anges aspirent à contempler. Je vous suivrai partout où vous irez; si vous traversez les flammes, je ne vous quitterai pas; je ne redouterai aucun mal, si vous êtes avec moi. Vous portez mes douleurs, vous souffrez pour moi, vous passez le premier à travers l'étroite ouverture de la Pas-

sion, afin d'y frayer à vos membres une large entrée. Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ[1]? Car c'est elle qui permet au corps de grandir par ses nœuds et ses mystérieuses jointures. Elle est ce ciment de choix dont parle Isaïe[2]. D'elle découle cette douceur que les frères éprouvent à demeurer ensemble. Elle est ce parfum qui de la tête descend sur barbe, et du chef se répand jusqu'aux franges du vêtement[3], en sorte que la moindre de ces franges n'est pas déshéritée de cette douce onction. Dans la tête réside la plénitude des grâces à laquelle nous avons tous eu part; dans la tête est la compassion, cette source inépuisable de la bonté divine; en elle est toute l'abondance du parfum spirituel, selon ce qui est écrit : *Dieu, votre Dieu vous a oint de l'huile de joie dans une plus large mesure*[4]. Cependant cette tête que le Père avait inondée d'une si riche onction, Marie n'a pas craint de l'oindre à son tour. Les disciples murmurent contre elle, mais la vérité répondra pour elle et déclarera qu'elle a fait une bonne œuvre[5].

3. Et à nous que prescrit aujourd'hui l'Évangile? *Quand vous jeûnerez, oignez votre tête.* Condescendance admirable! L'esprit du Seigneur est sur lui, parce qu'il l'a rempli de son onction; et, cependant, en évangélisant les pauvres, il dit : *Oignez votre tête.* Le Père met sa complaisance dans le Fils, et tandis que le ciel retentit de sa voix, l'Esprit descend sous la forme d'une colombe. Pensez-vous, mes frères, qu'au baptême du Christ, l'onction ait fait défaut? L'Esprit du Seigneur demeure sur lui, et comment douter qu'il n'ait été pénétré de son onction? *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances*[6]. Voilà l'émanation de ce parfum spirituel. Le Père a oint son Fils dans une mesure particulière, car il est l'objet privilégié de ses complaisances. Le Père aime le Fils d'une affection divine et inconnue à toute créature. Le Père, dis-je, a oint le Fils d'une façon spéciale, en accumulant sur lui tous les dons de bonté, de mansuétude, de suavité, et en le remplissant avec une incomparable abondance des entrailles de miséricorde et de tendresse. Après l'avoir ainsi oint, il l'a envoyé vers nous, et nous l'a présenté tout plein de grâce et de bonté. C'est ainsi que notre chef a reçu l'onction du Père, et cependant il demande à en recevoir une aussi de nous. *Quand vous jeûnez*, dit-il, *oignez votre tête.* Et quoi! la source inépuisable demande de l'eau à un petit ruisseau! Oui, elle en demande, ou plutôt en redemande. Car les fleuves remontent à la source d'où ils s'échappent pour couler encore[1].

4. Ce n'est pas le besoin qui porte Jésus-Christ à redemander ce qu'il a donné, c'est pour que vous ne perdiez pas vous-même tout ce que vous rapporterez à lui. L'eau du fleuve se corrompt, si elle s'arrête; en s'épanchant elle reflue. Ainsi la grâce cesse de descendre quand elle cesse de remonter, et non-seulement elle ne s'accroît pas dans le cœur ingrat, mais les dons qu'il a reçus tournent à sa perte, tandis que l'âme fidèle dans les petites choses se rend digne de faveurs plus grandes. Oignez donc votre tête en reportant vers Celui qui est au-dessus de vous tout ce qu'il y a en vous de dévotion, de délices et d'affection. Oignez votre tête, afin que s'il est en vous quelque grâce, elle remonte à ce principe : cherchez sa gloire et non la vôtre. Car il parfume le Christ Celui qui est partout son odeur. Souvenez-vous de cette parole dirigée contre les hypocrites : *Ne soyez pas tristes comme les hypocrites.* Jésus-Christ ne nous défend pas toute tristesse, mais seulement celle qui se montre aux hommes. *Le cœur du sage en effet est là où est la tristesse*[2], et saint Paul n'a pas regret d'avoir donné à ses disciples une tristesse qui sert à leur salut[3]. Telle n'est pas la tristesse des hypocrites; elle est sur leur visage et non dans leur cœur, car *ils s'exténuent le visage.*

5. Remarquez qu'il ne dit pas : Ne soyez pas tristes comme les hypocrites, mais, *ne vous faites pas tristes*, ce qui indique l'artifice. C'est ainsi qu'on dit vulgairement, il se donne l'air triste, ou, il se donne de grands airs, ou celui qui le fait heureux se trompe[4], et mille formules analogues qui expriment la dissimulation et non la vérité. *Pour vous, quand vous jeûnez, parfumez votre tête, et lavez votre visage.* Les hypocrites exténuent leur figure; Jésus-Christ vous ordonne de laver la vôtre. Il y a un visage qui est notre vie extérieure; celui-là un fidèle serviteur du Christ prend soin de le laver, afin que rien n'y offense les yeux; l'hypocrite, au contraire, l'exténue, car il cherche la singularité et l'extraordinaire. Mais il n'oint pas sa tête celui dont l'amour est loin de Jésus-Christ, et qui se complaît dans une vaine faveur. Il s'oint plutôt lui-même, afin de répandre autour de lui le parfum d'une bonne opinion. Le Christ n'est pas évidemment la tête de l'hypocrite; et il ne peut parfumer cette tête, celui qui, au doux témoignage de sa propre conscience, préfère

[1] Rom., VIII, 35. — [2] Isaï., XLI, 7. — [3] Ps. CXXXII, 2. — [4] Ps. XLIV, 8. — [5] Math., XXVI, 7, 10. — [6] Math., III, 17.

[1] Ecclé., I, 7. — [2] Ecclé., VII 5. — [3] II Cor., VII, 8. — [4] Isaï., IX, 16.

les caresses de la flatterie. *Donnez-nous de votre huile*[1], disent les vierges folles. Pourquoi donc? Parce que leurs vases sont vides. Mais les vierges prudentes ne donnent pas ainsi de leur huile : comment feraient-elles aux autres ce qu'elles ne veulent pas qu'on leur fasse? Écoutez le prophète à qui Dieu avait révélé les secrets et les mystères de sa sagesse : *L'huile du pécheur ne parfumera pas ma tête*[2]. Les hypocrites achètent cette huile, comme le dit le Seigneur : *En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense, car ils exténuent leur figure, pour montrer qu'ils jeûnent.* Vous voyez comme Jésus-Christ flétrit en deux mots les singularités de l'hypocrisie et en condamne la vanité. Voyez aussi comme, dans ce peu de mots, il nous exhorte à faire le bien devant les hommes comme devant Dieu. *Parfumez votre tête et lavez votre visage*, c'est-à-dire, montrez-vous si irrépréhensible au dehors, que vous puissiez vous concilier la grâce de Dieu ; et, sous les regards humains, au lieu de votre gloire personnelle, cherchez celle de votre Créateur.

6. Dans un autre sens, le visage lavé c'est une conscience pure, et la tête parfumée c'est une âme pleine de dévotion. Si ce sens vous agrée, ces deux expressions d'ablution et d'onction semblent dirigées contre un double vice auquel sont sujets ceux qui jeûnent. L'un, en effet, jeûne par vanité, et c'est à lui qu'il est dit : *Lavez votre visage.* Un autre jeûne avec impatience et colère, et celui-là a besoin de se parfumer la tête. Cette tête, c'est le cœur qui trouve une onction dans le jeûne, quand il y puise une joie spirituelle. Serait-ce donc chose nouvelle pour vous d'entendre dire que le jeûne est une onction? Je dis plus, c'est une onction qui inonde l'âme. N'avez-vous donc jamais lu ce qui est écrit : *Afin qu'il les nourrisse dans la faim*[1]? Le jeûne corporel est donc l'onction de l'âme, et la macération de la chair devient la nourriture du cœur. Et comment ne pas voir une onction dans ce qui guérit nos blessures et calme les consciences souffrantes? Que l'hypocrite achète par son jeûne l'huile du pécheur; pour moi, je ne vends pas le mien; c'est l'huile même dont je me parfume. *Oignez votre tête*, est-il dit, pour bannir toute impatience et tout murmure. Allez plus loin, glorifiez-vous dans la tribulation, comme dit l'apôtre[2]. Oui, glorifiez-vous, mais sans aucune vanité, afin que votre visage lui-même soit pur de l'huile du pécheur.

SERMON II

Comment nous devons-nous convertir au Seigneur.

1. *Convertissez-vous à moi de tout votre cœur, dans le jeûne, les larmes et les gémissements ; déchirez vos cœurs et non vos habits, dit le Seigneur tout-puissant*[3]. Que signifie, mes frères, cette exhortation du Seigneur de nous convertir à lui? Il est partout, il remplit tout, et cependant il embrasse tout. Où donc me tourner, pour me tourner vers vous, Seigneur mon Dieu? Si je monte au ciel, vous y êtes; si je descends aux enfers, vous y êtes encore[4]. Que m'ordonnez-vous donc? Par où me tourner vers vous? En haut ou en bas? à droite où à gauche? C'est un conseil, mes frères; c'est un secret qui n'est confié qu'aux seuls amis, c'est le mystère du royaume de Dieu. Il est révélé aux apôtres, et à l'oreille, car pour ce qui est de la foule, on ne lui parle qu'en parabole. *Si vous ne vous convertissez, et ne devenez comme ce petit enfant, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux*[3]. Je reconnais maintenant où Dieu veut que nous nous tournions. Il faut se tourner vers le petit Enfant, afin d'apprendre de lui qu'il est doux et humble de cœur ; car c'est dans ce but qu'il nous a été donné sous la forme de l'enfance. Sans doute, il est grand aussi, mais dans la cité de Dieu, à laquelle il est dit : *Tres-*

[1] Math., xxv, 8. — [2] Ps. cxl, 5. — [3] Joël, ii, 12, 13.— [4] Ps. cxxxviii, 8.

[1] Ps. xxxii, 19. — [2] Rom., v, 3. — [3] Math., xviii, 3.

saille et loue, ô Sion, car il est grand au milieu de toi le Saint d'Israël [1]. O homme! pourquoi t'enfler et t'enorgueillir sans raison? Pourquoi t'élever? Pourquoi porter tes regards vers des hauteurs malheureuses pour toi? Dieu est sublime, mais ce n'est pas ainsi qu'il s'offre à toi. Sa grandeur appelle nos louanges, elle ne réclame pas l'imitation. Elle est si élevée que tu ne saurais y atteindre au prix même des plus violents efforts. *L'homme s'approchera de ce cœur profond, et Dieu sera exalté* [2]. Oui, le Seigneur est grand, il abaisse ses regards sur l'humilité, mais il dédaigne l'orgueil [3]. Abaisse-toi, et tu arriveras jusqu'à lui. Telle est la loi de la piété, et c'est pour cette loi, Seigneur, que je vous ai attendu. Ah! Si on nous eût proposé une route sublime, et si un tel chemin eût dû nous montrer le salut de Dieu, que n'eussent pas fait les hommes pour s'élever? Avec quelle cruauté ils se seraient renversés mutuellement et foulés aux pieds! Quelle imprudence ils auraient mise à ramper des pieds et des mains pour monter et se placer sur la tête de leurs frères! Or celui qui prétend ainsi surpasser son prochain rencontrera de nombreuses difficultés, d'innombrables rivaux, des contradictions incessantes, des adversaires qui le heurteront sur sa route; tandis qu'à celui qui le veut, rien de plus facile que de s'humilier. Voilà ce qui nous ôte toute excuse, et ne nous permet pas de jeter sur notre conduite le moindre voile.

2. Mais voyons en quelle manière il nous faut nous tourner vers ce petit Enfant, maître de mansuétude et d'humilité : *Convertissez-vous à moi de tout votre cœur*. Mes frères, s'il eût dit tout simplement et sans addition : *Convertissez-vous*, nous eussions peut-être été les maîtres de répondre : C'est fait ; proposez-nous un autre précepte. Mais ici il nous parle, si je l'entends bien, d'une conversion spirituelle qui n'est pas l'œuvre d'un jour. Puissions-nous même la conduire à bonne fin dans toute notre vie corporelle! Cette vie est le modèle de la conversion, elle n'en a pas la réalité, elle n'est qu'une image vide de la piété. Que l'homme est misérable! Il se plonge dans les choses extérieures, il ignore ce qui est en lui, il se croit quelque chose quand il n'est rien et se séduit ainsi lui-même. *Je me suis répandu comme l'eau*, dit le prophète parlant au nom de cet homme, *et mes os ont été dispersés* [4]. Et un autre prophète : *Les étrangers ont dévoré sa force, et il l'a ignoré* [5]. Occupé seulement de l'extérieur et de la superficie des choses, il croit tout sauvé, et ne sent pas le ver caché qui lui ronge les entrailles. Il porte la tonsure, il garde son habit religieux, il observe les jeûnes prescrits par la règle, il psalmodie aux heures voulues, *mais son cœur est loin de moi* [1], dit le Seigneur.

3. Étudiez avec soin vos affections, vos craintes, vos joies, vos tristesses (A), et vous vous trouverez une âme mondaine sous l'habit religieux, un cœur pervers sous les apparences d'un converti. Le cœur en effet est tout entier dans ces quatre affections, et c'est d'elles qu'il faut entendre cette exhortation à nous convertir au Seigneur de tout notre cœur. Que votre amour se convertisse donc afin que vous n'aimiez que lui, ou du moins rien que pour lui. Que votre crainte se convertisse aussi à lui. Coupable est toute crainte qui vous porte à redouter autre chose que Dieu, ou qu'en vue de lui. Que vos joies et vos tristesses se tournent également vers lui. Ce qui arrivera, si vous n'avez de peine ou de jouissance qu'en lui. N'est-ce pas le comble de la perversité que de se réjouir quand on a mal fait, et de mettre son bonheur dans le crime? La tristesse charnelle est aussi mortelle : si votre douleur vous est inspirée par vos péchés ou par ceux du prochain; elle est sainte et salutaire [2]. Vous réjouissez-vous des dons de la grâce, c'est là une joie sainte aussi, pleine de sécurité et émanée du Saint-Esprit. La charité de Jésus-Christ doit vous porter à partager les joies de vos frères, à compatir à leurs souffrances, selon ce qui est écrit : *Réjouissez-vous avec ceux qui sont dans la joie, et pleurez avec ceux qui versent des larmes* [3].

4. Il ne faut pas dédaigner non plus la conversion corporelle, qui est à la conversion spirituelle un aide utile. C'est pour cela qu'après avoir dit *convertissez-vous de tout votre cœur*, le Seigneur ajoute *dans le jeûne*, ce qui regarde le corps. Je veux cependant vous avertir, mes frères, que cette observance ne s'entend pas seulement de la nourriture, mais de tous les attraits charnels et de toutes les voluptés du corps; il faut même jeûner plus de vices que d'aliments. Mais il est un pain dont je ne veux pas vous voir jeûner, de crainte que vous ne tombiez sur la route; si vous l'ignorez, c'est le pain des larmes. Car il est dit ensuite : *Dans le*

[1] Isaï., XII, 6. — [2] Ps. LXIII, 7, 8. — [3] Id. CXXXVII, 6. — [4] Id. XXI, 15. — [5] Osée, VII, 9.

(A) Les anciens et avec eux saint Bernard ont coutume de voir ici les quatre passions principales, d'où les autres dépendent. Comparez *Serm. XIV, sur le Ps.* XC, n° 9; *Serm. L, sur divers sujets*, n°s 2 et 3; *Serm. LXXXV, sur le Cantique*, n° 5, *et liv. V de la Considération*, n° 9, ainsi que le *Traité de l'Amour de Dieu*, n° 23.

[1] Marc, VII, 6. — [2] II Cor., VII, 10. — [3] Rom., XII, 15.

jeûne, les pleurs et les gémissements. L'expiation de notre vie passée exige de nous des gémissements; le désir de la béatitude future exige de nous des larmes. *Mes larmes sont devenues mon pain jour et nuit,* dit le prophète, *pendant qu'on me dit sans cesse : Où est ton Dieu* [1] ? Il n'aime pas encore cette vie nouvelle celui qui ne pleure ni son passé, ni les péchés qu'il a commis, ni le temps qu'il a perdu. Si vous ne pleurez pas de la sorte, vous ne sentez pas les blessures de votre âme, ni les lésions de votre conscience. Vous n'avez pas non plus des joies futures un désir assez vif, si vous ne les sollicitez pas tous les jours avec des larmes; vous les connaissez mal, si votre cœur ne repousse pas toute consolation, jusqu'à ce qu'il les ait goutées.

5. Le prophète ajoute ensuite : *Et déchirez vos cœurs, et non vos habits.* Ces paroles sont un reproche manifeste de dureté et de superstition adressé au peuple juif. Car on y avait l'habitude de déchirer les vêtements plus que les cœurs. Et comment déchirer les cœurs de pierre qu'on ne pouvait même circoncire? *Déchirez vos cœurs et non vos habits.* Quel est celui de vous dont le cœur reste obstinément attaché à un objet ? Qu'il l'ouvre avec le glaive de l'esprit, qui est la parole de Dieu ; qu'il le déchire, qu'il le réduise en pièces. Car on ne peut se convertir à Dieu de tout son cœur qu'en déchirant ce cœur. Jusqu'à ce que vous soyez parvenu à l'unité de la Jérusalem céleste, de nombreux préceptes vous sont imposés; en violer un, c'est les violer tous. *L'esprit du Seigneur est multiple* [2], dit le sage, et on ne peut suivre la multiplicité sans de nombreux déchirements. Écoutez l'homme selon le cœur de Dieu. *O Dieu! mon cœur est prêt, mon cœur est prêt* [3]. Prêt à l'adversité, prêt à la prostérité, prêt à l'humiliation, prêt à la gloire, prêt enfin à tout ce que vous ordonnerez. Voulez-vous un berger, ou voulez-vous un roi ? *O Dieu, mon cœur est prêt, oui, il est prêt.* Qui va et vient avec la fidélité de David, et obéit ainsi aux ordres du roi ? Et il disait en parlant des pécheurs : *Leur cœur est devenu dur comme le lait coagulé ; pour moi, je n'ai pas cessé de méditer votre loi* [1]. La dureté du cœur, l'obstination de l'âme n'ont pas d'autre cause ; on oublie la loi du Seigneur pour ne songer qu'à sa volonté personnelle.

6. Déchirons donc nos cœurs, mes bien-aimés, afin de garder nos vêtements intacts. Nos vêtements, ce sont nos vertus. Quel excellent habit que la charité et l'obéissance ! Heureux celui qui conserve ces vêtements pour ne pas marcher nu ! *Heureux ceux dont les péchés ont été couverts* [2], *et dont la charité couvre la multitude des péchés* [3] ! Oui, déchirons nos cœurs, selon qu'il est écrit, afin de garder ces vêtements entiers comme la tunique du Sauveur. Le cœur déchiré ne garde pas seulement au vêtement son intégrité; il lui donne de l'ampleur, il en fait cette robe variée que le saint patriarche Jacob donna à son fils de prédilection [4]. De là, en effet, vient la persévérance des vertus, et l'unité variée d'une belle vie. De là cette gloire de la fille du roi couverte de vêtements d'or [5]. On peut cependant entendre autrement encore ce déchirement du cœur ; est-il mauvais qu'on le déchire par le repentir ? Est-il dur, qu'on le déchire par la compassion. Ne faut-il pas ouvrir un ulcère pour que la sanie s'en échappe? Ne faut-il pas ouvrir le cœur pour que la bonté en découle ? Ces deux déchirements ont leur utilité : ils empêchent le venin du péché de rester enfermé dans le cœur, et les entrailles de la miséricorde de se fermer aux indigences du prochain, afin qu'à notre tour nous obtenions miséricorde de notre Seigneur Jésus-Christ, qui est le Dieu suprême béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Ps. XLI, 4. — [2] Sages, VII, 22. — [3] Ps. LVI, 8.

[1] Ps. CXVIII, 70. — [2] Ps. XXXI, 1. — [3] I Pierre, IV, 8. — [4] Gen., XXXVII, 3. — [5] Ps. XLIV, 14, 15.

POUR LE CARÊME

SERMON III

Du jeûne du carême.

1. Je vous en conjure, mes bien-aimés, accueillez avec une entière dévotion ce jeûne quadragésimal, qui est encore plus recommandé par le mystère qu'il renferme que par l'abstinence qu'il impose. Si jusqu'à ce jour nous avons jeûné dévotement, il nous faut le faire maintenant avec une piété plus grande. Si on ajoute à la mesure habituelle de notre abstinence, n'est-il pas indigne de trouver onéreux un fardeau que l'Église entière porte avec nous? Jusqu'ici nous avons jeûné seuls jusqu'à l'heure de none : maintenant tous les fidèles vont le faire avec nous jusqu'à l'heure des vêpres, tous, rois et princes, clercs et peuple, nobles et roturiers, riches et pauvres. Je vous dis cela, mes frères, pour que personne ne se laisse troubler par la pusillanimité, et n'accueille ce jeûne avec une piété moindre, se souvenant d'avoir porté difficilement le poids du jeûne précédent. Notre ennemi fait tout ce qu'il peut pour ôter à notre sacrifice la moelle de la dévotion, le rendre ainsi moins agréable à Dieu, et diminuer dans notre conscience la joie spirituelle ; de la sorte, en affaiblissant notre courage, il jette aussi l'abattement dans notre conscience. Puisque nous connaissons ses ruses, soyons en garde contre lui; et, parce que Dieu aime celui qui donne avec joie, que notre conscience soit relevée par une confiance plus grande; et, pour que nos jeûnes soient plus dévôts, proposons-nous l'exemple de l'Église entière.

2. Mais pourquoi parler de ceux qui partagent avec vous cette sainte observance? N'avons-nous pas ici des guides plus excellents ou plutôt des devanciers qui ont consacré ce temps? Avec quelle dévotion il faut accueillir un jeûne que Moïse nous a légué en héritage [1], lui à qui une prérogative unique permettait de parler à Dieu face à face! Avec quelle ferveur il faut embrasser une pratique que nous recommande Élie [2], enlevé au ciel sur un char de feu [3]! Depuis ce temps, des milliers d'hommes ont succombé sous la loi générale de la mort. Élie gardé par Dieu a jusqu'ici échappé à cette loi. Moïse et Élie si grands d'ailleurs, mais serviteurs comme nous, nous recommandent le jeûne. Quelle autorité ne lui donne pas l'exemple de Jésus-Christ notre Seigneur qui a lui-même jeûné pendant un même espace de temps! Quel est, je ne dirai pas le moine, mais le chrétien, qui n'embrassera pas avec dévotion un jeûne sanctifié par Jésus-Christ? Enfin, mes très-chers frères, nous devons nous porter avec d'autant

[1] Exod., XXIV, 28. — [2] III Rois, XIX, 8. — [3] Ibid., II, 11.

plus de zèle à l'accomplissement du jeûne pour imiter le Sauveur, que nous savons certainement que son jeûne n'a pas été accompli pour lui, mais pour nous.

3. Jeûnons donc, mes chers frères, et jeûnons dévotement dans ce saint temps de carême; et faisons-le d'autant plus, que nous ne pouvons ignorer que notre Carême ne doit pas être limité à quarante jours; car il doit durer autant que notre vie; puisque, pendant toute notre vie, nous sommes tenus d'accomplir, avec l'aide de la grâce, les préceptes de la loi de Dieu et les conseils évangéliques. C'est donc se tromper grossièrement, de croire que ce court espace de pénitence suffise, puisqu'il est certain que tout le temps de notre vie doit être consacré à la pénitence. *Cherchez le Seigneur*, dit le prophète, *non pas seulement pendant quarante jours, mais pendant qu'on peut le trouver. Invoquez-le pendant qu'il est près de vous* [1]. Il ne sera plus temps de le faire, quand il sera éloigné. Car il est près des uns, et éloigné des autres. Personne cependant ne le possède encore. Mais comme il est près, il est facile de le trouver et de le posséder, autant qu'on le peut faire ici-bas. Quel est celui qui vous semble avoir été le prochain de l'homme tombé parmi les voleurs? Assurément celui qui a usé de miséricorde envers lui [2]. Puisque, pendant ces jours de miséricorde, il est près de nous, *cherchez-le* donc, mes très-chers frères, *parce que vous pouvez le trouver; invoquez-le, parce qu'il est près de vous*.

4. Nous devons cependant, mes frères, chercher le Seigneur avec bien plus de ferveur dans ce saint temps de Carême, qui non-seulement fait partie de notre vie, mais qui est encore la figure de tout ce que notre vie doit être. C'est pourquoi, si vous vous êtes acquittés de vos devoirs avec tiédeur dans le cours de l'année, il est juste qu'aujourd'hui votre ferveur se ranime. Si vous n'aviez péché que par la bouche, il suffirait de punir la bouche par le jeûne; mais si toutes les autres parties du corps ont péché, pourquoi ne les puniriez-vous pas en les faisant aussi jeûner à leur manière? Que l'œil donc jeûne, puisqu'il a ravagé l'âme; que l'oreille jeûne, que la langue jeûne et que l'esprit lui-même jeûne. Que l'œil jeûne, en s'interdisant tous les regards curieux et indiscrets; afin qu'humilié par la pénitence, il expie toutes les fautes que sa trop grande liberté lui a fait omettre. Que l'oreille, qui a pris plaisir à entendre débiter des fables et des nouvelles, jeûne, en s'abstenant de prendre part à tout discours inutile, et qui n'a aucun rapport avec le salut. Que la langue jeûne, en évitant tout ce qui sent la médisance et le murmure, en se retranchant toutes les paroles vaines et contraires à la gravité; et, par respect pour le silence, qu'elle s'abstienne même de ce qui lui paraît bon et nécessaire. Que la main jeûne, en ne se permettant aucun signe, ni aucune action qui ne soient dirigés par l'obéissance. Mais surtout que l'âme jeûne, en évitant toute sorte de péché, et en renonçant à sa propre volonté. Car, sans ce jeûne, tous les autres ne peuvent être agréables à Dieu, selon ce qui est écrit : *Le Seigneur a vos présents et vos sacrifices en abomination, parce que vos volontés se trouvent dans vos jeûnes* [1].

[1] Isai., LV, 6. — [2] Luc, x, 36, 37.

[1] Isai., LVIII, 3.

SERMON IV

De la prière et du jeûne.

1. Voici venir le jeûne quadragésimal que j'exhorte votre charité à recevoir avec une entière dévotion; je crois donc utile de vous dire avec quel profit et de quelle manière il faut jeûner. D'abord notre abstinence des choses licites nous obtient le pardon des choses illicites qui se trouvent dans notre passé. Or, qu'est-ce que ce pardon? sinon le rachat de jeûnes éternels au prix d'un jeûne bien court. Car nous avons mérité la Géhenne où il n'y a ni nourriture, ni consolation, ni fin, où le riche demande une goutte d'eau sans l'obte-

[1] Isai., LV, 6. — [2] Luc, x, 36, 37.

[1] Isai., LVIII, 3.

nir [1]. Utile et salutaire est donc un jeûne qui nous obtient la remise de ces privations sans terme et de ces supplices, ainsi que la remise de nos péchés. Et non-seulement la rémission de nos fautes, mais l'extirpation de nos vices; non-seulement le pardon, mais la grâce; il efface les péchés commis, et il devient une sauvegarde contre ceux dont nous pourrions nous rendre coupables dans l'avenir.

2. J'ajouterai un autre effet du jeûne qui vous est connu, parce que, si je ne me trompe, vous en avez une fréquente expérience. Le jeûne donne à la prière dévotion et confiance. Et voyez comme le jeûne et la prière se marient ensemble, selon ce qui est écrit : *Si le frère vient en aide à son frère, ils se consoleront mutuellement* [2]. La prière obtient la force de jeûner; le jeûne mérite la grâce de prier. Le jeûne fortifie la prière; la prière sanctifie le jeûne et le présente à Dieu. De quelle utilité peut nous être un jeûne qui reste sur la terre? Qu'il s'élève sur l'aile de la prière. Et, de peur que cette aile ne soit insuffisante, il faut lui en donner une autre. *La prière du juste*, dit l'Écriture, *pénètre les cieux* [3]. Que notre jeûne ait donc des ailes pour s'ouvrir facilement la route du ciel, celles de la justice et de la prière. Et quelle justice? sinon celle qui rend à chacun ce qui lui appartient. Ne voyez pas Dieu seulement : vous êtes aussi débiteur envers vos supérieurs et vos frères, et Dieu ne veut pas que vous méprisiez ceux qu'il estime. Ce n'est pas sans raison que l'apôtre a dit : *Faites le bien non-seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes* [4]. Vous disiez peut-être : Il me suffit que Dieu approuve ma conduite; pourquoi m'inquiéter des jugements humains? Mais sachez que Dieu n'a pas pour agréable tout ce que vous faites au grand scandale de ses enfants, et contre la volonté de celui qui tient sa place. *Sanctifiez le jeûne*, est-il dit; *convoquez l'assemblée* [5]. Qu'est-ce que convoquer l'assemblée? C'est conserver l'unité, chérir la paix, aimer la fraternité. Il jeûnait, il sanctifiait le jeûne, ce pharisien superbe qui jeûnait deux fois la semaine, et rendait grâce à Dieu, mais il ne réunissait pas l'assemblée, puisqu'il disait : *Je ne suis pas comme le reste des hommes* [6]. Aussi son jeûne soutenu sur une seule aile ne monta pas jusqu'au ciel. Pour vous, mes bien-aimés, lavez vos mains dans le sang du pécheur, et mettez votre sollicitude à munir votre jeûne de ces deux ailes, la sainteté et la paix, sans lesquelles on ne peut voir Dieu.

[1] Luc, XVI, 24, 26. — [2] Prov., XVIII, 19. — [3] Ecclé., XXXV, 20, 21. — [4] Rom., XII, 17. — [5] Joël, III, 15. — [6] Luc, XVIII, 14.

Sanctifiez le jeûne, afin qu'une intention pure et une prière fervente l'offrent à la majesté divine; *convoquez l'assemblée*, en vue de l'unité; *louez le Seigneur au son du tympanon et en chœur*, afin que la concorde préside à vos mortifications.

3. Or, quoique nous ayons parlé du jeûne et de la justice, il convient aussi de dire un mot de la prière. Plus son efficacité est grande, quand elle est bien faite, plus l'ennemi déploie de ruse à l'entraver. Souvent aussi elle trouve un obstacle dans l'abattement de l'esprit et une crainte immodérée. Ce qui arrive d'ordinaire quand l'homme considère son indignité personnelle, sans tourner les yeux vers la divine bonté. *Un abîme amène un autre abîme* [1] : un abîme de lumière, un abîme de ténèbres; un abîme de miséricorde, un abîme de misères. Car le cœur de l'homme est profond, et on n'en peut sonder les mystères. Mais si mon péché est grand, plus grande, Seigneur, est votre bonté. Aussi, quand mon âme se trouble, je me rappelle l'immensité de votre miséricorde, et je respire, et, en pénétrant dans mes impuissances, je ne m'arrête pas au souvenir exclusif de votre justice.

4. Cependant, s'il y a un péril dans la timidité de la prière, il y en a un aussi grand, un plus redoutable même dans l'excès contraire, la témérité. De ceux qui prient de la sorte, écoutez ce que le Seigneur dit au prophète : *Crie*, dit-il, *ne cesse pas*, *élève la voix comme la trompette*, etc., [2]. *Comme la trompette;* c'est que les téméraires doivent être repris avec énergie. Ils me cherchent ceux qui ne se sont pas encore trouvés eux-mêmes. Je ne dis pas cela pour ôter aux pécheurs la confiance dans la prière, mais je veux que leur prière soit une prière de pécheurs et non de justes. Qu'ils prient afin d'obtenir le pardon de leurs offenses, par la contrition du cœur et l'humilité de l'esprit, à l'exemple de ce publicain qui s'écriait : *O Dieu, soyez propice à un pécheur* [3]! Or, j'appelle témérité les sentiments d'un homme dont la confiance est dominée par le péché ou le vice, et qui pourtant marche fièrement, sans inquiétude du salut de son âme. Un troisième danger, c'est la tiédeur dans la prière qui n'est pas inspirée par une affection vive. Une prière timide ne pénètre pas le ciel, parce que l'excès de la crainte resserre le cœur, et empêche la prière non-seulement de monter, mais de sortir de l'âme. La prière tiède languit et défaille dans son vol; elle est sans vigueur. La prière téméraire monte bien,

[1] Ps. XLI, 8. — [2] Isaï., LVIII, 1. — [3] Luc, XVIII, 13.

mais elle tombe ensuite devant la résistance qu'elle rencontre, et loin d'obtenir la grâce, elle se convertit en offense. Pour la prière riche de foi, d'humilité et de ferveur, elle pénètrera certainement les cieux; elle ne peut revenir vide et stérile.

SERMON V

D'une triple manière de prier.

1. Mes frères, la charité que j'ai pour vous m'oblige à vous adresser la parole : elle me porterait même à le faire plus souvent, si mes nombreuses occupations n'y mettaient obstacle. Ne vous étonnez pas de mon intérêt pour vous, quand je trouve en moi une riche matière et une occasion de sollicitude. Quand je songe à ma misère et à mes dangers, mon âme est remplie de trouble. Je n'éprouve pas moins d'inquiétude pour chacun de vous, si je vous aime comme moi-même. Celui qui scrute les cœurs sait combien de fois votre pensée contrebalance mes sollicitudes personnelles. Peut-il en être autrement, et puis-je n'être pas saisi de crainte quand je vous vois parmi tant de misères et de dangers? Il est évident, en effet, que nous portons notre filet, et que nous promenons partout notre ennemi avec nous : je veux parler de cette chair issue du péché et nourrie dans le péché, trop corrompue déjà dès son origine, mais viciée davantage par des habitudes mauvaises. C'est pourquoi la chair a des désirs si violemment contraires à l'esprit, murmure sans cesse, et est si impatiente de toute discipline; voilà pourquoi elle éveille en nous tant de suggestions illicites, et se révolte contre la raison, sans que la crainte la retienne.

2. Aussi est-elle le moyen, l'aide, l'instrument dont se sert, pour nous attaquer, ce rusé serpent dont tous les désirs, les efforts et les soins ne tendent qu'à répandre le sang des âmes. Constamment il médite de noirs projets, il excite les désirs de la chair, et ses suggestions empoisonnées soufflent le feu naturel de la concupiscence : il allume en nous des ardeurs illicites, il nous ménage des occasions de péché, et ne cesse par mille artifices de tenter nos cœurs. Il nous lie les mains avec notre ceinture, et, comme on dit, il nous frappe avec notre bâton, afin que la chair qui nous a été donnée comme un aide, devienne pour nous un piége et une occasion de ruine.

3. Mais à quoi bon indiquer le danger, si on n'indique aussi la consolation et le remède? Le péril est grand; dure est la lutte à soutenir contre notre ennemi domestique; nous sommes des étrangers qui passent; l'ennemi est chez lui, il habite une région qui est la sienne, tandis que nous sommes exilés et voyageurs. C'est aussi une tâche difficile que de soutenir contre les ruses de l'enfer des combats si fréquents, pour ne pas dire continuels, avec un adversaire invisible, si fin par sa nature spirituelle, si adroit, grâce à sa longue habitude du mal. Cependant il dépend de nous de ne pas consentir à une défaite; personne dans ce genre de guerre n'est vaincu malgré lui. Vos appétits, ô hommes! vous sont soumis et vous les maîtriserez [1]. L'ennemi peut bien exciter en vous les mouvements de la tentation; mais vous restez maîtres d'y donner ou d'y refuser votre consentement, vous avez la faculté de changer votre ennemi en esclave, de façon que tout tourne à votre bien. Il allume en vous les désirs de la nourriture, il vous suggère des pensées de vanité et d'impatience, il excite dans vos sens des sensations voluptueuses : ne consentez pas, et, autant de fois vous résisterez, autant de fois vous serez couronnés.

4. Cependant, nous ne pouvons le nier, mes frères, tout cela est importun et périlleux; mais, dans la lutte même, si notre résistance est virile, une douce tranquillité naît dans une conscience pure. Je crois même que si nous repoussons ces pensées aussitôt que nous les apercevons en nous, et si nous les combattons vigoureusement, je crois que l'ennemi s'éloi-

[1] Gen., IV, 7.

gnera de nous tout confus, et qu'il ne reviendra pas de sitôt. Mais qui sommes-nous, ou quelle est notre force pour que nous puissions résister à des assauts si nombreux? Voilà ce que Dieu cherchait et le but où il voulait nous conduire : il voulait que la vue de notre faiblesse, qui n'a d'autre appui que lui, nous fît recourir humblement à sa miséricorde. C'est pourquoi je vous prie, mes frères, de vous réfugier sans cesse dans le sûr asile de la prière, dont je me souviens de vous avoir entretenu récemment, à la fin du discours précédent.

5. Mais toutes les fois que je parle de la prière, je crois lire dans votre cœur certaines idées que j'ai souvent recueillies de la bouche d'autrui ou que j'ai senties en moi. Pourquoi donc, malgré notre constance dans la prière, éprouvons-nous si rarement quel est le fruit de la prière? Nous sortons de la prière comme nous y sommes venus : personne ne nous y adresse un mot, nous n'y recevons rien, nous semblons y avoir perdu notre peine. Mais que dit le Seigneur dans l'Évangile? *Ne jugez pas selon les apparences; portez un jugement vrai*[1]. Et qu'est-ce qu'un jugement vrai, sinon le jugement de la foi, car le juste vit de la foi[2]? Suivez donc ce jugement de la foi plutôt que votre expérience; la foi est vraie, tandis que l'expérience est trompeuse. Et quelle est donc la vérité de la foi, sinon ce que nous promet le Fils de Dieu : *Tout ce que vous demandez dans la prière, croyez que vous le recevrez, et vous serez exaucés*[3]? Que personne de vous, mes frères, ne mésestime sa prière, car, je vous le dis, Celui à qui elle s'adresse en fait grand cas. Elle n'est pas encore sortie de nos lèvres qu'il ordonne de l'inscrire en son livre. Nous pouvons donc espérer sans hésiter qu'il nous donnera ou ce que nous demandons, ou quelque autre bien qu'il jugera plus utile. Car nous ne savons pas prier comme il faut. Mais Dieu a pitié de notre ignorance, il accueille avec bonté notre prière, sans nous accorder ce qui nous est inutile ou ce qu'il n'est pas nécessaire de nous donner présentement. Toutefois, notre prière ne restera pas infructueuse.

6. Mais ce sera à la condition que nous suivrons l'avis du psalmiste, et que nous mettrons nos délices en Dieu. Car David a dit : *Délectez-vous dans le Seigneur et il vous accordera les demandes de votre cœur*[4]. Mais, pourquoi donc, ô prophète, nous prescrivez-vous, d'une façon si absolue, de mettre nos délices en Dieu? Cela dépend-il donc de nous? Nous connaissons bien les plaisirs de la nourriture, du sommeil, du repos, et les autres jouissances de la terre. Mais quel plaisir Dieu nous offre-t-il et pouvons-nous chercher en lui? Mes frères, les mondains peuvent tenir ce langage. Vous n'avez pas le droit d'en user, car qui de vous n'a éprouvé souvent les joies d'une bonne conscience? Qui n'a goûté la saveur de la chasteté, de l'humilité, de la charité? Ces joies ne ressemblent pas au plaisir qu'on trouve à boire ou à manger, ou à des sensations analogues; et cependant c'est une joie plus vive que toutes les autres. C'est une délectation divine et non charnelle, et toutes les fois que nous mettons là notre félicité, nous nous délectons dans le Seigneur.

7. Mais plusieurs m'objecteront peut-être qu'ils ressentent rarement cette affection plus douce et plus délicieuse qu'un rayon de miel, sans doute parce qu'ils sont encore exercés par les tentations. Ils montrent plus de virilité en pratiquant la vertu, non pour le plaisir qu'ils y goûtent, mais pour la vertu elle-même, et en exécutant la volonté de Dieu avec énergie, sinon avec affection. Assurément, celui qui est dans ces dispositions met en pratique l'exhortation du prophète : *Cherchez en Dieu vos délices*, puisqu'il ne parle pas ici d'affection, mais d'exercice. L'affection est un bonheur, et l'exercice une vertu. *Mettez vos délices en Dieu*, c'est-à-dire, tendez à ce but, efforcez-vous de trouver vos joies en Dieu, et il *exaucera les demandes de votre cœur*. Remarquez que le prophète parle *des demandes du cœur* que le jugement de la raison approuve. Vous n'avez pas sujet de vous plaindre, mais plutôt de remercier affectueusement. Votre Dieu a de vous un tel soin, que si vous lui demandez quelque objet inutile, il ne vous exauce pas, mais il y substitue un don plus avantageux. C'est ainsi qu'un père selon la chair donne volontiers du pain à son enfant; mais que l'enfant demande un couteau que le père ne croit pas lui être nécessaire, il refuse, il rompt plutôt lui-même le pain qu'il lui avait donné, ou le fait rompre par un serviteur, afin d'épargner à l'enfant tout danger et toute fatigue.

8. Or, selon moi, les demandes du cœur se rapportent à trois objets, en dehors desquels je ne vois guère ce qu'un élu doit solliciter. Deux regardent le temps présent : ce sont les biens du corps et de l'âme; et le troisième est la béatitude de l'éternelle vie. Ne soyez pas surpris si j'avance qu'il faut demander à Dieu les biens du corps, puisque tous les biens matériels et spirituels viennent de lui. Il nous faut donc réclamer et attendre de lui tout ce

[1] Jean, VII, 24. — [2] Habac, II, 4. — [3] Math., XXI, 22. — [4] Ps. XXXVI, 4.

qui peut nous soutenir dans son service. Cependant nous devons prier plus souvent et avec plus de ferveur pour les besoins de notre âme, c'est-à-dire pour obtenir la grâce de Dieu et les vertus. De même encore, sollicitons avec une piété entière et d'ardents désirs cette vie éternelle où réside la pleine et parfaite félicité du corps et de l'âme.

9. Sur ces trois points, trois choses sont à observer, afin que nos demandes soient vraiment des prières du cœur. La superfluité se glisse d'habitude dans la première demande, l'impureté dans la seconde, et l'orgueil dans la troisième. On sollicite des biens temporels pour le plaisir, et des vertus dans un but d'ostentation. Quelques-uns même ne demandent pas la vie éternelle avec humilité, mais bien avec une confiance présomptueuse dans leurs mérites. Ce n'est pas que je prétende que la grâce reçue doive ôter la confiance à notre prière; mais il ne faut pas asseoir sur elle une confiance absolue. Ces premiers dons doivent avoir uniquement pour effet, de nous en faire espérer de plus grands de la miséricorde qui nous les a concédés. Que la prière qui a un but temporel se restreigne donc au seul nécessaire; que la prière qui sollicite les vertus de l'âme soit dégagée de toute impureté, qu'elle se conforme au bon plaisir de Dieu, et que celle qui a en vue la vie éternelle, soit pleine d'humilité, ne s'appuyant, comme il convient, que sur la miséricorde d'en haut.

SERMON VI

Sur l'oraison dominicale. (Math., vi, 9, 13.)

1. La volonté du Seigneur, mes frères, qui a d'abord créé les Anges, les a ensuite rendus heureux en s'accomplissant en eux. Car, comme le Verbe qui était au commencement, ayant pris notre chair, est appelé, et avec vérité, le Verbe fait chair[1], ainsi cette volonté éternelle s'est faite dans l'Ange, quand elle a absorbé en elle la volonté angélique. Et pourquoi ne pas la dire faite dans l'Ange, puisqu'elle est devenue angélique? Le comble de la félicité, le torrent de la céleste volupté, c'est que la volonté divine est devenue la volonté de l'Ange, de sorte que, comme le monde angélique plaît à Dieu, les Anges, à leur tour, trouvent leur joie, et leurs délices en lui. Nous demandons donc que cette volonté réalisée dans la création angélique, s'accomplisse aussi dans la création terrestre, de façon qu'à l'exemple de l'Ange, l'homme s'attachant à Dieu, ne soit qu'un esprit avec lui. Mais, hélas! en moi, que d'obstacles à cette union, et que d'empêchements! Entre moi et Dieu se dressent et la malice, et l'infirmité, et la concupiscence, et l'ignorance. La nature ou plutôt sa dégradation a mis en nous une inclination malheureuse, une passion du mal, de sorte qu'en nos âmes misérables, règne un attrait insatiable de péché. Quoi de plus éloigné de la volonté divine! Il y a sous ce rapport entre elle et nous un abîme immense. En effet, le bonheur de Dieu est de verser sur nous de continuels bienfaits, tandis qu'une affection cruelle porte notre ingratitude à nuire même aux innocents. C'est là que germe toute racine d'amertume; de là aussi les jalousies, les médisances, les dissensions, les inimitiés sortent comme une végétation luxuriante. Il faut retrancher sans cesse ces pousses vénéneuses, avec la faulx de la justice, et nous imposer de ne pas faire à autrui ce que nous ne voulons pas qu'on nous fasse; au contraire, traitons les hommes comme nous voulons être traités. Cependant le mal ne pourra jamais être totalement déraciné ni extirpé de notre cœur, tant que nous serons dans un monde plongé lui-même tout entier dans le mal. On écrase bien la tête du serpent, mais une fréquente expérience nous apprend qu'il essaie de nous mordre au talon.

2. En second lieu, la faiblesse de ce corps sujet à la corruption empêche notre volonté de s'unir parfaitement à celle de Dieu. En effet, ce qui nous importune doit nécessairement nous déplaire; or, souvent notre volonté est

[1] Jean, i, 14.

en dissidence avec la volonté divine, et pour l'empêcher d'être avec elle en opposition formelle, nous avons besoin de la force, seconde espèce de vertu.

3. Les afflictions du corps ne sont pas ici le dernier obstacle; il y a encore la concupiscence qui nous tire par des désirs nombreux et insatiables. Quand donc une volonté pleine d'inégalités et d'angles, une volonté toute contrefaite pourra-t-elle s'unir à celle qui est la droiture même? Hélas! Seigneur mon Dieu! la guerre est partout autour de moi; les traits volent de toutes parts; de toutes parts obstacles et périls. De quelque côté que je me tourne, je ne rencontre aucune sécurité : je crains et ce qui me flatte et ce qui me blesse; la faim et la nourriture, le sommeil et les veilles, le travail et le repos sont également mes ennemis. *Ne me donnez ni les richesses ni la pauvreté* [1]. Ainsi priait le sage, sans doute parce qu'il voyait de part et d'autre des piéges et des dangers. Si la tempérance réprime la concupiscence (ce qui est ici l'unique remède), il y a bien une certaine union, mais qui sera imparfaite. C'est pourquoi l'apôtre fait cet aveu en parlant de lui-même : *Par l'esprit je consens à la loi de Dieu, et par la chair à cette loi de péché qui est en mes membres* [2]. Il est en partie uni à Dieu, et en partie séparé de lui, jusqu'à ce qu'il atteigne la perfection, et que l'imperfection disparaisse de son être.

4. Le quatrième obstacle est l'ignorance qui, vous le savez, nous est grandement nuisible. Car, comment suivre la volonté de Dieu si je ne la connais pas? Or je ne la connais qu'en partie et la science que j'en ai n'égale pas celle que Dieu a de moi. Nous devons donc tendre de tous nos désirs à l'accroissement de la prudence en nous, afin que Dieu nous fasse connaître davantage sa volonté, et quel est en tout temps son bon plaisir. Ainsi la perfection des vertus, de la justice, de la force, de la tempérance et de la prudence consommera cette union aussi heureuse que désirable de notre volonté et de celle de Dieu, de sorte que nous n'ayions d'autre plaisir que son bon plaisir, et ce sera là, pour nous (comme nous l'avons dit des Anges), la félicité parfaite.

5. Nous demandons encore l'avénement du règne de Dieu qui nous assure la pleine sécurité de la puissance de ce règne. Si nous demandons que son nom soit sanctifié, c'est que nous souhaitons entrer profondément dans sa connaissance. Car, une fois que nous possèderons l'heureuse sécurité et la félicité assurée, nous serons entraînés de toute la puissance de l'esprit, en Celui qui est au-dessus de nous. *Que votre nom soit sanctifié.* Son nom, c'est sa gloire. Comment ne serait-elle pas sainte? Cependant on dit que sa gloire est sanctifiée lorsque notre sainteté personnelle glorifie Dieu; c'est ainsi que nous demandons que sa volonté qui est éternelle, s'accomplisse en nous, et devienne la nôtre. Nous sollicitons d'abord ce qui est plus élevé, afin que la sainteté immaculée de sa gloire se révèle en nous. Nous sollicitons ensuite ce qui a rapport à nous, et la puissance de ce règne à cause de sa sécurité, et la perfection de la divine volonté en nous, à cause de la félicité qui en découle. Mais nous ne jouissons pas encore de cette perfection, et nous ne pouvons, sans de rudes efforts, obtempérer à la divine volonté. Il nous faut donc une nourriture, un pain quotidien qui nous empêche de défaillir. Souvent aussi nous nous éloignons de cette volonté, nous péchons, nous la délaissons, et c'est pourquoi nous appelons sur nous l'indulgence, en disant : *Remettez-nous nos dettes*, etc. Et, de crainte de retomber après avoir reçu le pardon de nos péchés, nous demandons à Dieu de ne pas nous laisser succomber à la tentation, de nous en tirer plutôt, et de nous délivrer du mal. Ainsi soit-il.

[1] Prov., XXX, 8. — [2] Rom., VII, 25, 23.

SERMON VII

De l'étranger, du mort et du crucifié.

1. Heureux ceux qui, au milieu de ce monde pervers, vivent en étrangers et en pèlerins, et qui se gardent purs de ses souillures ! Car nous n'avons pas ici-bas de cité permanente, nous sommes à la recherche de la cité à venir [1]. Abstenons-nous donc des désirs charnels qui combattent contre l'âme, comme il sied à des étrangers qui passent. Le pèlerin suit la grande route, il ne s'écarte ni à droite, ni à gauche; voit-il des gens qui se querellent, il ne s'en occupe pas; rencontre-t-il une noce, des chœurs de danses, ou des personnes occupés d'autre chose, il poursuit son chemin; il est étranger ; tout cela ne le regarde pas. Il soupire après sa patrie ; il y tend ; content d'un habit et d'un peu de pain, il refuse de se charger d'autres objets. Oui, heureux celui qui connaît ainsi son exil et le déplore, disant au Seigneur : *Je suis devant vous un étranger et un voyageur comme tous mes pères* [2] ! Cette disposition est déjà une grande chose : mais il est un degré plus élevé peut-être. Car, encore que le pèlerin ne se mêle pas aux habitants du pays qu'il traverse, il a quelquefois du plaisir à voir ce qu'ils font, à les écouter, à raconter ce qu'il a vu. Sans doute, tout cela ne le retient pas, mais il en est retardé ; il se souvient moins de sa patrie, et il marche vers elle avec des désirs moins ardents. Il peut même trouver sur sa route des charmes assez puissants, non-seulement pour ralentir sa marche, mais pour l'enchaîner tout à fait et l'empêcher d'arriver à son but.

2. Et qui donc est plus éloigné des actes du siècle que le voyageur? Ceux à qui l'apôtre dit : *Vous êtes morts et votre vie est cachée en Dieu, avec Jésus-Christ* [3]. En effet, le souci de la nourriture à chercher, ou le poids de ses bagages peut aisément ralentir ou alourdir la marche du premier. Mais le mort est insensible, même à l'absence de sépulture. Il s'entend, avec la même indifférence, blâmer ou louer, flatter ou critiquer, ou plutôt, il

[1] Hébr., XIII, 14. — [2] Ps. XXXVIII, 13. — [3] Coloss., III, 3.

n'entend pas, il est mort. Heureuse mort qui le met aussi à l'abri de toutes les souillures du monde, ou plutôt qui le rend étranger au monde même! Mais il est nécessaire que celui qui ne vit pas en lui-même ait Jésus-Christ vivant en lui. C'est ce que dit l'apôtre : *Je vis ou plutôt je ne vis plus, c'est le Christ qui vit en moi* [1]. Comme s'il disait : Pour tout le reste, je ne vis plus, je n'ai ni sensibilité, ni attention, ni souci, mais tout ce qui regarde Jésus-Christ me trouve vivant et prêt. A défaut d'autre faculté, je sens; tout ce que je vois se faire en son honneur me plaît; le contraire me déplaît. C'est là un degré bien élevé de perfection.

3. Mais peut-être en trouverons-nous un supérieur. En qui donc le chercher. En qui, sinon en celui dont nous parlions, et qui a été ravi au troisième ciel? Et qui nous empêche de voir dans ce troisième ciel le degré de perfection supérieur à tous les autres? Entendez donc l'apôtre lui-même, non pas s'enorgueillir, mais nous parler de cette élévation sublime : *A Dieu ne plaise que je me glorifie, sinon dans la croix de notre Seigneur Jésus-Christ par qui le monde m'est crucifié et par lequel je suis crucifié au monde* [2] ! Il ne se dit pas seulement mort au monde, il s'y déclare crucifié, ce qui est une mort ignominieuse. Oui, je lui suis crucifié, il l'est pour moi. Tout ce que le monde aime m'est une croix : joies charnelles, honneurs, richesses, vains éloges des hommes. Et moi je suis cloué, attaché à tout ce que le monde estime une croix; j'embrasse tout cela de toute l'ardeur de mon cœur. N'est-ce pas là un degré plus élevé que le premier ou que le second? Le voyageur prudent, et qui n'oublie pas sa condition, passe, bien qu'avec peine, et s'embarrasse peu des choses mondaines. Le mort méprise également les fleurs et les épines de cette vie. Mais l'âme ravie au troisième ciel trouve une croix dans tout ce qui

[1] Galat., II, 20. — [2] Ibid., VI, 14.

passionne le monde, et elle se passionne pour tout ce qui est croix aux yeux du monde. Peut-être aussi peut-on donner aux paroles de l'apôtre cet autre sens : le monde lui est crucifié par l'estime qu'il en fait, et il est crucifié au monde par la compassion qu'il inspire. Il voyait le monde crucifié dans les liens de tous les vices, et, à son tour, il était crucifié au monde par un sentiment de compassion.

4. Examinons maintenant lequel de ces degrés est le nôtre, et travaillons à progresser sans cesse, car c'est en allant de vertu en vertu que nous ferons voir Dieu au milieu de Sion[1]. Mais efforçons-nous, je vous en conjure, de vivre dans toute la pureté possible, surtout durant ce saint temps, dont les jours si courts sont fixés d'avance pour empêcher l'humaine fragilité de tomber dans le désespoir. Car, si on nous disait : Soyez attentifs en tout temps à garder la pureté de la vie, qui ne se découragerait? Présentement, c'est durant un petit nombre de jours qu'on nous invite à corriger les négligences des autres temps, afin que nous puissions au moins goûter ainsi la douceur de la pureté parfaite, et que désormais toute notre vie garde les traces de cette sainte Quarantaine. Efforçons-nous donc, mes frères, de passer dévotement ce saint temps, et de réparer nos armes spirituelles. Présentement, en effet, le Sauveur, entouré du monde entier, comme d'une armée, entre en lutte avec Satan. Heureux les soldats qui auront vaillamment combattu sous un tel chef! Toute l'année, l'entourage du roi est en campagne et livre d'incessants combats. Ce n'est qu'une fois l'an, et à une époque fixe, que l'empire tout entier est appelé à servir. Vous êtes heureux, vous qui avez mérité d'être attachés à la maison du roi, et à qui l'apôtre a dit : *Vous n'êtes plus des hôtes ni des étrangers, vous êtes les concitoyens des saints et la maison de Dieu*[1]. Que ne feront pas les soldats qui restent sous les armes toute l'année, quand les recrues novices et les soldats inoccupés prennent les armes spirituelles? Il faut donc porter au combat une ardeur inaccoutumée, afin qu'une grande victoire nous sauve, en glorifiant notre roi.

[1] Ps. LXXXIII, 8.

[1] Éphés., II, 19.

DIX-SEPT SERMONS POUR LE CARÊME

SUR LE PSAUME *QUI HABITAT*, ETC.

PRÉFACE

1. Mes frères, je considère vos travaux avec un grand sentiment de compassion, et je cherche à vous donner toutes les consolations que je puis. Il se présente assez d'occasions de vous consoler selon le corps, mais cette manière de secourir est peu utile et risque plutôt de vous nuire. On ne saurait diminuer la mesure de la semence sans diminuer aussi la récolte, puisque chaque grain en produirait beaucoup d'autres. Ainsi je ne saurais alléger votre pénitence sans une pitié cruelle, sans ôter, peu à peu, à votre couronne, les pierreries qui la doivent rendre précieuse. Mais de quoi suis-je capable? Où trouver cette farine du prophète[1], par laquelle il sut corriger une amertume mortelle? Vous êtes maintenant dans des peines amères et mortelles aussi. Vos jeûnes austères vous tiennent dans une mortification continuelle. Vous êtes toujours dans les travaux. Vos veilles sont continuelles. Et, avec toutes ces peines visibles, vous en avez d'intérieures et de cachées qui ne sont pas moins considérables. Vos cœurs sont pénétrés de cette douleur véhémente que produit la parfaite conversion, et vous avez encore une foule de tentations à supporter. Mais si vous êtes continuellement comme dans un état de destruction et de mort, c'est pour celui qui est mort pour vous. Si pour lui vous êtes dans l'affliction, vous serez par lui au sein de la joie. Votre âme, refusant les consolations temporelles, trouvera en Dieu toutes ses délices, parce qu'en lui les plus grandes douleurs deviennent de grandes consolations. Il est certain que les peines que vous endurez surpassent les forces humaines; elles sont au-dessus de la nature et contraires à ce qu'on a coutume de souffrir. Un autre que vous porte donc en vous les fardeaux si pesants dont vous êtes chargés. C'est celui qui, selon l'apôtre[1], porte et soutient toutes choses par sa souveraine puissance. Ne sentez-vous pas que si vous êtes soutenus par lui, votre ennemi se détruit lui-même par ses propres armes, et que les grandes afflictions par lesquelles il avait coutume de vous tenter, vous servent elles-mêmes à surmonter les tentations? Cette victoire n'est-elle pas un témoignage assuré de la présence de Dieu dans vos âmes? Que devons-nous donc craindre si nous sommes assistés et soutenus par la présence et la vertu de celui qui soutient et fait subsister toutes choses? *Le Seigneur est le protecteur de ma vie; qui me pourra faire trembler*[2]*? Si je marche au milieu des ombres de la mort, je ne craindrai point les maux qui m'arriveront, parce que vous êtes avec moi*[3]. Comment ce Dieu tout-puissant

[1] Rois.

[1] Héb., I, 3. — [2] Ps. XXVI, 1. — [3] Ps. XXII, 4.

soutient-il la masse de la terre? Sur qui tout le monde est-il appuyé? S'il y a dans la nature un être souverain qui soutient, et fait subsister tous les autres, par qui peut-il être soutenu, sinon par lui-même? De sorte qu'on ne saurait trouver une puissance qui soutienne toutes choses, sinon celle de Dieu même par laquelle il dispose de tout. *Les Cieux*, dit le prophète, *ont été formés par la parole de Dieu, toute leur vertu, toute leur beauté leur a été donnée par le souffle de sa bouche*[1].

2. Si jamais vous avez eu besoin de recevoir des consolations par la parole de Dieu, ce qui est juste, c'est principalement en ce temps que votre travail est, en quelque façon, plus grand qu'il n'a encore été. Il ne sera donc pas inutile de vous entretenir de quelque sujet tiré de l'Écriture sainte, selon la prière que quelques-uns de vous m'en ont faite. Parmi tous les endroits où je pourrais m'arrêter, je n'en vois pas un que je doive préférer au psaume dont l'ennemi se servit pour tenter Notre-Seigneur. Nous pourrons trouver de quoi le vaincre et briser ses armes dans le texte même où il a prétendu puiser des forces. Ce mauvais usage de la parole de Dieu que fit en cette rencontre, cet esprit méchant, nous montre, mes frères, que ceux qui se servent de l'Écriture sainte, d'une manière profane, et qui tiennent la vérité captive sous le mensonge, comme font quelques-uns, sont manifestement les imitateurs de cet ennemi. Je vous en conjure, mes bien-aimés, ne tombez pas dans un si étrange dérèglement; c'est une action diabolique d'abuser ainsi de la parole de Dieu. Et ceux qui sont assez malheureux pour se perdre eux-mêmes, en s'efforçant de corrompre l'Écriture sainte qui nous a été donnée pour notre salut, montrent qu'ils appartiennent à Satan. Mais je ne veux pas m'arrêter davantage sur ce point; je crois qu'il suffit de vous l'avoir indiqué brièvement. Il faut maintenant qu'avec l'assistance de Notre-Seigneur, j'essaie de vous expliquer quelques vérités importantes puisées dans le psaume que j'ai choisi.

SERMON PREMIER

Sur le premier verset : *Celui qui habite sous la protection du Très-Haut demeurera sous la protection du ciel.*

1. En observant quels hommes ne mettent point leur confiance dans le secours du Seigneur, on peut mieux connaître ceux qui l'y mettent véritablement. Vous trouverez qu'il y a trois sortes de personnes qui manquent à ce devoir : ceux qui n'espèrent point, ceux qui sont dans le désespoir, et ceux qui espèrent vainement. Celui qui n'a pas encore choisi Dieu pour son secours n'est pas dans l'état que nous représentent les premières paroles de ce verset. Il se confie en sa vertu et dans la multitude de ses richesses. Il est sourd à cet avertissement d'un prophète : *Cherchez le Seigneur pendant qu'on le peut trouver. Ayez soin de l'invoquer pendant qu'il est proche*[2]. Il jalouse la prospérité des méchants, parce qu'il ne cherche que les choses temporelles. Voyant la paix où vivent les pécheurs, il s'éloigne du secours du Très-Haut, n'estimant pas que ce secours lui soit nécessaire pour obtenir ce qu'il se propose. Mais pourquoi juger ceux avec lesquels nous n'avons pas de commerce? Je crains bien, mes frères, qu'il ne s'en rencontre parmi nous qui ne soient point établis dans le secours du Très-Haut, mais qui se confient en leur propre vertu et en la multitude de leurs richesses. En voici un en qui l'on remarque beaucoup de ferveur, qui supporte courageusement les veilles, les jeûnes, le travail, et toutes les autres austérités et qui, durant un long espace de temps, a acquis et amassé (du moins il se l'imagine) les richesses des bonnes œuvres. Confiant en ce trésor de mérites, il devient plus lâche dans le service de Dieu; il commence à se laisser aller facilement à des curiosités et à des occupations vaines et inutiles, poussé par une confiance funeste qu'il se donne à lui-même. Il murmure, il médit. Il juge et condamne les

[1] Ps. XXXII, 6. — [2] Isaï., LV, 6.

autres. Sans doute, s'il était établi dans le secours du Très-Haut, il se tiendrait sur ses gardes, il se défierait de lui-même et craindrait sans cesse d'offenser Celui dont il sentirait que l'assistance lui est nécessaire. Il devrait d'autant plus craindre Dieu, et avoir d'autant plus de vigilance et de soin que les grâces qu'il a déjà reçues de sa bonté sont plus grandes, puisqu'il est certain que nous ne pouvons ni conserver, ni garder, que par l'assistance même de ce bienfaiteur, les biens que nous tenons de lui. Je ne puis ni le voir ni le dire sans douleur; il en est parmi nous qui ont été assez craintifs au commencement de leur conversion. Mais quand leurs désirs devaient être plus grands, selon cette parole de l'Écriture : *Ceux qui me mangent auront encore faim*[1], ils commencent à se conduire comme s'ils disaient en eux-mêmes : Pourquoi nous assujétir davantage à tant de choses qui regardent le service de Dieu dans notre profession, et à mériter son assistance, puisque nous avons déjà reçu ce qu'il avait à nous donner pour notre salut? O que vous auriez besoin de savoir combien ce que vous avez reçu est peu de chose, et combien vous le perdrez promptement, si Celui qui vous l'a donné ne le conserve lui-même! Car ce sont ces deux choses qui doivent avoir plus de puissance pour nous rendre vigilants et soumis à Dieu, et nous empêcher d'être du nombre de ceux qui n'ont point mis leur appui dans le Très-Haut, ne pensant pas que ce secours leur soit nécessaire. Voilà ceux qui n'espèrent point en Dieu.

2. D'autres vivent dans le désespoir, et ce sont ceux qui, considérant leur propre faiblesse, perdent courage, et se laissent accabler par la langueur et la lâcheté dans laquelle ils tombent. Ils s'appuient et s'établissent sur leur propre chair. Ils sont toujours occupés à regarder leur infirmité, et comme l'esprit se rend capable des choses auxquelles on l'applique, ils sont toujours prêts à raconter et leurs passions et leurs défauts qu'ils ont toujours devant les yeux. Ils tirent de cette application de leur esprit, cet avantage, qu'ils connaissent assez leurs misères : mais ils manquent de la confiance qu'ils seraient obligés d'avoir dans le secours de Dieu; ils ne connaissent pas même quel est ce secours, parce qu'ils n'ont pas la force de s'élever jusqu'à penser au besoin qu'ils en ont. D'autres, à la vérité, espèrent en Dieu; mais vainement : ils se bercent de telle sorte dans l'espérance de sa miséricorde infinie, qu'ils ne se corrigent point de leurs péchés. Cette espérance est entièrement vaine, et elle ne peut leur apporter que confusion, car elle n'est point accompagnée de charité. Un prophète a prononcé cette menace terrible contre eux : *Malédiction à celui qui pèche dans l'espérance du pardon* (A)! Et un autre prophète a dit : *Le Seigneur se plaît en ceux qui le craignent, et en ceux qui espèrent en sa miséricorde*[1]. Il faut observer qu'il a marqué la crainte de Dieu, à cause qu'on espère en vain, et que l'on rend l'espérance entièrement inutile, si on rejette la grâce par le mépris que l'on en fait et par les désordres de la vie.

3. Aucune de ces trois classes d'hommes n'est établie dans le secours du Très-Haut, car les premiers s'appuient et se reposent en leurs propres mérites; les seconds sont toujours dans les tourments que leur donne leur conscience, et les troisièmes demeurent éternellement dans leurs vices. L'état de ces derniers est souillé de mille désordres. L'état des seconds est accompagné d'inquiétudes et d'angoisses, et celui des premiers est périlleux et contraire à la sagesse. Car, qu'y a-t-il de plus éloigné de cette sagesse que de faire sa demeure dans une maison qui est à peine commencée? Pensez-vous avoir achevé? Et ne savez-vous pas qu'il est dit : *Lorsque l'homme aura achevé, il ne fera encore que commencer*[2]? Cette habitation est tout à fait ruineuse, et elle a plutôt besoin d'être soutenue et étayée, qu'elle n'est en état d'être habitée. La vie présente n'est-elle pas fragile et incertaine? Il est, conséquemment, nécessaire que tout ce qui s'appuie et se fonde sur elle lui devienne semblable. Car, qui pourrait croire qu'un édifice pût avoir quelque stabilité, étant bâti sur un fondement qui n'est point stable lui-même? L'habitation de ceux qui espèrent en leurs mérites étant ruineuse comme elle est, est toujours extrêmement périlleuse. L'état de ceux qui tombent dans le désespoir par la considération de leurs propres infirmités, est plein d'inquiétude et de trouble, et nous avons dit qu'ils ont comme établi leur demeure dans les tourments, car, en même temps qu'ils sont voués aux remords et aux douleurs qui les torturent le jour et la nuit, ils sont aussi tourmentés et même avec plus de violence, par les peines qu'ils ne sentent pas encore : de manière que ce n'est pas seulement par l'affliction présente qu'il sont accablés, mais encore par les maux qu'ils préviennent, et qui

[1] Eccle., XVI, 29.

(A) On ne trouve ces paroles expresses dans aucun Prophète, mais les versets 3, 4, 5, 6, du ch. V de l'Ecclésiastique en contiennent le sens. — Jérémie a aussi quelques paroles analogues au chap. XVII, 5. — [1] Ps. CXLVI, 11. — [2] Eccle., XLVIII, 7.

ne leur arriveront peut-être jamais. Peut-on imaginer un enfer plus insupportable et des supplices pareils? Et parmi des peines si cruelles, ils n'ont point le pain céleste pour se soutenir. Ils n'ont point établi leur demeure dans le secours du Très-Haut, parce qu'ils sont tombés dans le désespoir. Les premiers ne cherchent point ce secours, parce qu'ils n'en sentent nullement la nécessité, et les derniers s'en tiennent éloignés, parce qu'ils le cherchent d'une manière qui ne saurait l'obtenir. Il n'y a que ceux qui n'ont point d'autre désir sur la terre que de recevoir ce secours du Très-Haut, ni d'autre crainte que d'en être privés, qui soient véritablement établis dans ce secours comme en leur demeure fixe et permanente. Ils ne pensent qu'à ce secours qu'ils attendent de la seule bonté de Notre-Seigneur. Il est l'objet incessant de leur vigilance et de leurs soins, et cette disposition à penser toujours et à se préparer toujours à recevoir la grâce de Jésus-Christ, comme l'unique bien que l'on attend, et que l'on désire en cette vie, est la véritable piété et le culte sincère de Dieu. Heureux celui qui est établi de cette façon dans le secours du Très-Haut! Il demeurera sous la protection du Dieu du Ciel. Qu'y a-t-il sous le ciel qui puisse nuire jamais à celui pour qui le Dieu du ciel a tant de bonté et qu'il protége et conserve? Il est certain que tout ce qui est capable de nous nuire, est sous le ciel. Les puissances invisibles de l'air sont sous le ciel. Le monde corrompu est sous le ciel. La chair qui se révolte contre l'esprit est encore sous le ciel.

4. C'est donc avec grande raison que le prophète a dit : ***Il demeurera sous la protection du Dieu du ciel***, pour exprimer que celui qui aura eu le bonheur de mériter cette protection n'aura rien à craindre de tout ce qui est sous le ciel. Ces paroles doivent aussi s'entendre comme se liant avec le verset qui suit, de cette manière : ***Celui qui est établi dans le secours du Très-Haut, demeurera sous la protection du Dieu du ciel. Il dira au Seigneur : Vous êtes mon asile et mon refuge.*** Ainsi ces paroles : ***Il demeurera sous la protection du Dieu du ciel***, seront l'explication de ces autres qui précèdent : ***Celui qui habite dans le secours du Très-Haut.*** Nous pouvons trouver dans les deux parties de ce verset cet enseignement de ne chercher pas seulement le secours qui est nécessaire pour faire le bien, mais aussi la protection dont on a besoin pour être délivré du mal. Mais remarquez que le prophète dit ***sous la protection***, et non pas en la présence. Les Anges sont établis, par cette présence de Dieu, dans une joie qui ne peut jamais être troublée; mais nous, tout ce que nous avons à prétendre, en l'état où nous sommes, c'est de pouvoir demeurer sous sa protection. L'Ange trouve sa félicité dans cette présence divine; dans ma misère, je ne puis souhaiter que de pouvoir demeurer sous cette protection si nécessaire. Le prophète nomme Dieu, ***le Dieu du ciel***, parce qu'encore qu'on ne doute point qu'il ne soit partout, il est plus spécialement dans le ciel, de telle sorte que, relativement à la manière dont il y est présent, il ne semble pas qu'il soit sur la terre. C'est pour cela que dans la prière nous disons : ***Notre père qui êtes dans les cieux.*** L'âme répandue dans tout le corps, réside néanmoins d'une façon plus particulière et plus excellente dans la tête, où tous les sens se rencontrent, et elle n'exerce guère, dans tous les autres membres, que la fonction seule d'un sens, le toucher; en sorte que, par la manière selon laquelle elle est dans la tête, elle gouverne plutôt les autres membres quelle n'y réside. Ainsi, en considérant qu'elle est cette présence de Dieu dont les Anges bienheureux jouissent dans le ciel, nous pouvons à peine dire que nous jouissions nous-mêmes de la protection de Dieu. Toutefois, heureuse l'âme assistée sur la terre par cette protection de son Dieu! Elle lui dira avec confiance : ***Vous êtes mon asile et mon refuge.*** Mais réservons l'explication de ce verset pour un autre sermon.

SERMON II

Sur le second verset : *Il dira au Seigneur : Vous êtes mon asile et mon refuge. Il est mon Dieu, j'espèrerai en lui.*

1. *Celui qui s'appuie sur le secours du Très-Haut*, dit le prophète, *dira au Seigneur : Vous êtes mon asile et mon refuge. Il est mon Dieu, j'espèrerai en lui.* Il parlera ainsi dans un mouvement de reconnaissance, louant le Seigneur et sa miséricorde pour le double secours qu'il en a reçu. Car celui qui demeure dans le secours, n'est pas encore dans le royaume : il est donc souvent dans la nécessité de fuir, et il tombe quelquefois. Cette fuite est sans doute nécessaire tant que notre âme est retenue dans ce corps, à cause des tentations qui nous attaquent et qui nous poursuivent. Si nous fuyons avec moins de diligence qu'il ne faudrait (ce qui arrive quelquefois), l'ennemi nous pousse et nous renverse. Mais le Seigneur nous relève et nous reçoit sous sa protection. Il se fait notre refuge, et nous donne la vigilance et l'activité nécessaires pour fuir notre ennemi, et nous garantir de cette poursuite violente et de cette oppression honteuse sous lesquelles il essaie de nous accabler comme sous la boue [1]. Ce Seigneur tout-puissant est notre asile et notre défenseur, en nous soutenant et nous retenant comme par sa main, afin que, lorsque nous tomberons, nous ne puissions nous faire de graves blessures. Quand donc nous sentons l'assaut de la tentation dans notre pensée, recourons promptement à cet unique et souverain protecteur, et demandons-lui humblement son secours. Si l'ennemi nous surprend (comme il arrive quand nous recourons à Dieu plus tard que nous ne devons), ayons soin de nous mettre en état d'être relevés et soutenus par sa main toute-puissante. Car il est nécessaire que les hommes tombent quelquefois tant qu'ils vivent en ce siècle. Mais les uns sont brisés par la grandeur de leur chûte; les autres ne le sont pas, parce que Dieu les soutient et les protége de sa main. Mais comment discerner les uns d'avec les autres? Comment séparer (comme le doit faire Notre-Seigneur) les agneaux des boucs, les justes des méchants [1], puisque le juste même tombe sept fois le jour [2]?

2. Toutefois, il y a cette différence entre ces chûtes, que le juste, soutenu par Notre-Seigneur, devient plus fort après s'être relevé, au lieu que le pécheur tombé ne se relève pas, mais entre dans l'insolence ou dans une mauvaise honte ; car ou il excuse ses actions par une honte qui l'engage à de nouveaux crimes, ou il devient impudent comme la prostituée ; et, en cet état, il ne craint et ne respecte ni Dieu ni les hommes; il se fait gloire de ses péchés, comme les habitants de Sodome. Au contraire, le juste tombe sur la main du Seigneur, en sorte que, par une merveilleuse disposition de sa bonté, le péché même qu'il commet le conduit à une nouvelle justice, selon cet oracle de l'apôtre : *Nous savons que tout tourne à bien à ceux qui aiment Dieu* [3]. Une chûte n'est-elle pas un bien, lorsque nous en devenons plus humbles et plus vigilants? N'est-ce pas Dieu même qui soutient celui qui tombe, et qui se fait son refuge, lorsqu'il lui fait trouver un asile dans l'humilité? *Poussé et ébranlé*, dit le prophète, *j'ai été sur le point de tomber;* mais l'ennemi qui s'est efforcé de me renverser n'a pu réussir dans son dessein, *parce que le Seigneur m'a soutenu* [4]. Ainsi donc l'âme fidèle a bien sujet de dire à son Dieu : *Vous êtes mon asile et mon défenseur*. Toutes les créatures peuvent lui dire : Vous êtes mon créateur. Tous les animaux peuvent lui dire : Vous êtes mon conservateur. Tous les hommes peuvent lui dire : Vous êtes mon rédempteur; mais il n'y a que celui qui met totalement son appui et son attente dans le secours du Très-Haut, qui puisse lui dire : *Vous êtes mon unique refuge*. Et c'est pourquoi le prophète ajoute : *Mon Dieu*. Pourquoi ne

[1] Eccle., XXII, 1.

[1] Math., v, 32. — [2] Prov., XXIV, 16. — [3] Rom., VIII, 28. — [4] Ps. CXVII, 13.

dit-il pas : Notre Dieu? C'est sans doute parce qu'en la création, en la rédemption, et dans les autres bienfaits communs à tous les hommes, il est le Dieu de tous; mais il est comme le Dieu particulier de chacun des élus dans les tentations qu'ils ont à souffrir; car il est toujours tellement prêt à leur donner refuge, dans leurs chûtes, et à les délivrer de leur ennemi, dans leur fuite, qu'il semble abandonner le reste des hommes, pour prendre un soin exclusif de ceux dont il se rend le libérateur et l'appui spécial.

3. Il est donc très-important à toutes les âmes jalouses d'être fidèles à Dieu, d'être attentives et appliquées à tous les moments de leur vie, à le regarder non seulement comme celui qui se donne à elles pour les secourir et les défendre, mais aussi comme celui qui les regarde toujours, et qui ne les saurait jamais perdre de vue. Combien cette pratique est nécessaire et avantageuse pour ne point tomber dans la négligence et dans la langueur! Comment celui qui ne cesse jamais de regarder Dieu qui le considère, et de s'élever à lui par les mouvements de sa piété, pourra-t-il se relâcher et se négliger? Comment ne serait-il pas sans cesse sur ses gardes, toujours en état de se défendre en regardant et invoquant sans cesse un tel défenseur, par lequel il est lui-même protégé et regardé? Et comment croire que Dieu ne se constitue pas l'asile propre et particulier de l'âme de laquelle il est si occupé, à laquelle il montre, par les lumières de la foi, l'incroyable et merveilleux soin qu'il en a? Ce protecteur tout-puissant ne détourne jamais ses yeux de l'âme qu'il daigne protéger. Il la considère et la surveille et au dehors et au dedans. Il pénètre et discerne parfaitement non-seulement toutes ses actions, mais aussi les plus secrets et les plus impénétrables mouvements de son âme. Ce fidèle peut donc dire avec raison: *Il est mon Dieu, j'espèrerai en lui.* Et observez qu'il ne dit pas : J'ai espéré ou j'espère, mais j'espèrerai. Ce qui signifie : c'est mon désir; c'est ma résolution; c'est l'énergique application de mon âme de persévérer en cette espérance. Je l'ai mise dans mon sein, comme une chose précieuse, afin de la conserver toujours. J'espèrerai constamment en mon Dieu. Je m'éloignerai du désespoir où tombent les pécheurs à la vue de leur faiblesse et de leur impuissance. Je n'espèrerai pas vainement, comme font ceux qui continuent de pécher, dans l'espérance des miséricordes divines, et auxquels cette insolente espérance mérite une éternelle malédiction. Mais je ne veux pas être du nombre de ceux qui n'espèrent point en Dieu, *j'espèrerai toujours en lui.* Mais dites-nous avec quel fruit, et au prix de quelle récompense? *Il me délivrera,* dit-elle, *du filet des chasseurs et de toutes les choses terribles qui me menacent.* Mais il faut remettre, s'il vous plaît, l'explication de ce filet et de cette parole à un autre jour, et à un autre sermon.

SERMON III

Sur le troisième verset : ***Il est mon Dieu, j'espèrerai en lui, parce qu'il m'a délivré du filet des chasseurs et des choses terribles dont j'étais menacé.***

1. Je vous le confesse, mes frères, ces paroles : *Il m'a délivré du filet des chasseurs,* me donnent une grande compassion de moi-même, et une extrême pitié de mon âme. Sommes-nous des bêtes pour être ainsi exposés à des chasseurs? Oui, sans doute. *L'homme,* dit le prophète, *élevé dans un état glorieux n'a point eu d'intelligence; il est devenu semblable aux animaux destitués de raison* [1]. Certainement les hommes sont comme des bêtes. Ils sont la plupart comme des brebis égarées et sans pasteur. O homme, pourquoi êtes-vous superbe? Pourquoi tirez-vous vanité d'un peu de connaissance que vous avez? Considérez que vous êtes devenu semblable à ces animaux, à qui les chasseurs

[1] Ps. XLVIII, 13.

tendent des filets. Et quels sont ces chasseurs qui vous poursuivent? Des chasseurs méchants, injustes, pleins de ruse et de cruauté. Ils ne sonnent pas du cor comme les chasseurs ordinaires; ils s'abstiennent de faire du bruit, afin de nous surprendre, et ils lancent leurs flèches en cachette contre les cœurs innocents. Ils sont les maîtres des ténèbres de ce siècle, et leur méchanceté est mêlée de tant de subtilité, d'adresse, d'artifices, que les plus habiles et les plus prudents de tous les hommes ne sont, en comparaison de ces dangereux ennemis, que comme les bêtes devant ceux qui les poursuivent à la chasse. J'excepte le petit nombre de ceux qui, avec l'apôtre, connaissent leurs pensées, et auxquels la sagesse divine a donné la puissance de découvrir leurs piéges[1]. Vous qui commencez à vous établir dans le secours de Dieu, plantes nouvelles et tendres; vous qui n'êtes pas encore exercés à faire le discernement du bien et du mal, je vous conjure de ne suivre pas le jugement de votre cœur, et de ne point abonder en votre sens, de crainte que ce chasseur artificieux ne vous surprenne et ne trompe votre inexpérience. Il est vrai, il tend ouvertement des filets et des piéges aux hommes du siècle qui sont tout à fait animaux et charnels, assuré qu'il est de les prendre facilement. Mais pour vous, qui, comme des cerfs prudents tuez les serpents[2], et désirez vous désaltérer à la source de la vie, ce redoutable chasseur n'emploie à votre égard que les filets les plus subtils et ses plus artificieuses et plus spécieuses tromperies. C'est pourquoi je vous prie instamment de vous humilier sous la main puissante de Dieu, votre pasteur, et dont vous êtes les ouailles. Suivez avec une fidèle soumission les conseils de ceux qui connaissent mieux que vous la méchanceté et les artifices incroyables de ce chasseur qui vous poursuit; ils sont éclairés et instruits par une longue habitude et une fréquente expérience qu'ils ont faite soit sur eux-mêmes, soit sur d'autres personnes.

2. Mais nous connaissons les chasseurs et les bêtes, il faut maintenant examiner quels sont les filets. Je ne veux rien inventer de moi-même, ni vous proposer rien de douteux. Que l'apôtre nous montre quels sont ces filets, car il n'ignore pas les pensées et les desseins de ces chasseurs de nos âmes. Dites-nous donc, bienheureux Paul, quels sont ces filets du diable, dont l'âme fidèle se réjouit d'avoir été délivrée? *Ceux qui veulent*, dit-il, *devenir riches en ce siècle, tombent dans les tentations et dans les filets du Démon* [3]. Les richesses de ce siècle sont-elles donc les filets que nous tendent les Démons? Hélas! qu'il y en a peu qui se puissent réjouir d'être entièrement délivrés de ces filets! Au contraire, qu'il y a d'hommes qui s'affligent de ne s'y pas voir assez engagés, et qui font tout ce qu'ils peuvent pour s'en envelopper, et s'en embarrasser de plus en plus! Vous, qui avez quitté toutes choses pour suivre le Fils de l'homme qui n'a pas où reposer sa tête [1], réjouissez-vous et vous écriez: *Il m'a délivré du filet des chasseurs.* Rendez-lui de tout votre esprit, de toute votre âme, de toutes vos forces, et du plus profond de votre cœur, les louanges et les actions de grâces que vous lui devez, et répétez dans les transports de votre reconnaissance: *Il m'a délivré du filet des chasseurs.* Et afin que vous connaissiez combien est grand et inestimable ce bienfait, que vous sachiez quels dons vous avez reçus de Dieu, écoutez les paroles qui suivent: *Et il m'a encore délivré de toutes les paroles terribles qui me menaçaient.* Homme indigne de ce nom et qui mérites plutôt le nom de bête par tes dispositions charnelles et animales, ne craignais-tu point les filets tendus pour te perdre? Crains au moins le marteau qui te menace. Quelles sont ces paroles si menaçantes, sinon ce cri de l'insatiable Géhenne: Apportez, apportez! Frappez; déchirez; ôtez-lui promptement la vie; dépouillez-le! Quelle est la parole terrible, sinon celle-ci: *Exterminons l'homme impie, afin qu'il ne puisse voir la gloire de Dieu* [2]? Ainsi les chasseurs se réjouissent d'avoir pris la bête et crient: Prenez, embrochez, mettez au feu, plongez-la dans la chaudière bouillante. Ce fut avec de semblables paroles que les Juifs infidèles et cruels poursuivirent Notre-Seigneur, lorsqu'ils s'écrièrent: *Qu'on le fasse mourir! qu'on le fasse mourir! Qu'il soit mis en croix* [3]! Parole horrible, impitoyable, cruelle! Leurs dents étaient véritablement alors des armes et des flèches, et leur langue un glaive tranchant [4]. Seigneur, vous avez souffert cette parole cruelle, et pourquoi, sinon pour nous délivrer d'autres paroles encore plus redoutables et plus accablantes? C'est donc un pur effet de votre excessive bonté, si maintenant nous n'avons pas à souffrir ce que vous avez daigné vous-même endurer pour nous.

3. Les hommes du siècle, lorsque nous tâchons de leur persuader de faire pénitence, nous répondent ce que nous voyons dit dans l'Évangile à Notre-Seigneur: *Cette parole est bien dure* [5]. Il parlait alors de cette pénitence,

[1] II Cor., 2. — [2] S. Aug. Enar. in ps. 41. — [3] Tim., VI, 9.

[1] Luc, IX, 58. — [2] Isaï., XXVI, 10. — [3] Jean, XIX, 15.— [4] Ps. LVI, 5. — [5] Jean, VI, 51.

mais en figure, ne voulant pas s'expliquer ouvertement devant des personnes auxquelles il n'était pas donné de connaître le mystère du royaume de Dieu. Lorsqu'il leur dit : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous*, ils lui répondirent : *Cette parole est dure et aussitôt il s'éloignèrent* [1]. Qu'est-ce que manger sa chair et boire son sang, sinon participer à ses souffrances, et imiter la vie qu'il a menée en sa chair? De sorte que le chaste sacrement de l'autel dans lequel nous recevons le corps de Jésus-Christ, signifie que comme les espèces du pain entrent visiblement dans notre corps, ainsi Notre-Seigneur entre invisiblement en nous, y renouvelant et y reprenant lui-même sa vie terrestre, afin d'habiter et de vivre par la foi dans nos cœurs. Car, lorsque la justice est répandue dans nos âmes, c'est Celui même qui a été fait notre justice, par le Père Éternel, qui entre véritablement en nous, et s'unit à nous, et celui qui demeure en la charité demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui. Et pourtant que de personnes nous disent, comme les Juifs : *Cette parole est dure !* Comment trouver dures des peines légères et passagères qui nous méritent un poids éternel de gloire? Est-il si dur de racheter par un travail court et léger des supplices et des tourments qui ne doivent jamais finir et que nul esprit n'est capable de comprendre? Vous semble-t-il que ce soit chose insupportable de vous entendre dire : *Faites pénitence* [2]? Vous êtes, dans une étrange erreur, et vous entendrez un jour, malgré vous, ces paroles terribles, ce discours effroyable: *Allez maudits au feu éternel* ! Je vous le déclare, c'est la seule parole que vous devez craindre et estimer insupportable. Et vous trouverez alors le joug du Seigneur doux, et son fardeau léger. Si vous n'êtes pas encore capables de croire que ce joug est doux en lui-même, au moins vous ne pouvez nier qu'il ne le soit infiniment, en comparaison des menaces qui vous sont adressées.

4. Mais vous, mes chers frères, qui avez des ailes et devant lesquels on jette vainement des filets, vous qui avez entièrement abandonné les richesses de ce siècle, pourquoi craindriez-vous ces choses formidables et ces paroles terribles, puisque vous avez le bonheur d'être délivrés des filets qui leur sont tendus aux mondains et dans lesquels ils se laissent prendre? Vous êtes heureux, ô Idithun! à qui certains psaumes sont dédiés [3], d'avoir passé par-dessus ces filets sans y avoir été pris, et évité la parole terrible. Car à qui dira-t-on : *Allez maudits au feu éternel : j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger* [1]? A qui, dis-je, adressera-t-on ces paroles si accablantes, sinon à ceux qui auront possédé les richesses de ce monde? Vos cœurs, mes chers frères, ne sont-ils pas dans une extrême allégresse en écoutant ce que je dis? Ne sont-ils pas remplis d'une joie toute sainte et toute spirituelle? Votre pauvreté ne vous est-elle pas plus précieuse que tous les trésors du monde? C'est elle véritablement qui vous délivre de ces paroles de malédiction. Car comment Dieu peut-il exiger de nous ce que nous avons abandonné pour son amour? Et néanmoins, par sa grâce, dans l'état où vous êtes, vous ne laissez pas de faire des œuvres de miséricorde. Vous nourrissez et revêtez Jésus-Christ du travail de vos mains ; il ne manque rien aux nécessités des pauvres. Rendez donc grâces à Dieu. Soyez dans les transports de joie et dites : *Il m'a délivré du filet des chasseurs et de la parole terrible.* Réjouissez-vous donc, mais cependant que ce soit avec tremblement. Je le veux, soyez dans la joie, mais ne pensez pas être en sûreté. Ayez cette abondante et sainte joie du Saint-Esprit. Soyez toujours dans la défiance et la crainte, et restez toujours sur vos gardes, afin de ne point retomber dans vos premières fautes.

5. Que pensez-vous avoir à craindre pour l'avenir? Une seule chose, mais horriblement criminelle, le péché de Judas, le péché d'apostasie. Il vous est heureusement arrivé d'avoir des ailes comme la colombe, et d'avoir volé jusqu'à ce que vous ayez trouvé le repos, car il n'y avait point pour vous de repos sur la terre, mais travail, douleur, affliction d'esprit. Qu'avons-nous donc à craindre pour ceux dont le vol est aussi haut que le vôtre, sinon qu'ils imitent ces oiseaux qui, du milieu de l'air, s'arrêtent à regarder sur la terre un cadavre, ou quelque pâture semblable, dont les chasseurs se servent pour les attirer dans leurs filets? Que peut-on craindre pour ceux qui sont arrivés à l'élévation où je vous vois, sinon qu'attirés par les objets que leur présentent les Démons, ils ne se jettent dans les piéges que leur ont dressés ces impitoyables chasseurs : et qu'ils ne tombent dans un état plus déplorable que celui qui précéda leur conversion? Voilà, mes frères, ce qu'il faut redouter : c'est que quelques-uns de ceux qui sont convertis, et qui sont maintenant fidèles à Dieu, ne retournent à leur vomissement de

[1] Jean, VI, 61. — [2] Math., III, 2. — [3] Ps. XXVIII, LXI, 76.

[1] Math., XXV, 41.

cœur ou de fait. Nous lisons que les enfants d'Israël retournèrent de cœur en Égypte [1]. Ils n'y pouvaient retourner de corps; la mer Rouge fermée sur leurs pas, leur fermait aussi le retour. Chacun de nous doit avoir une extrême crainte de tomber dans des fautes si grandes, qu'il mérite que Dieu le rejette et le vomisse : ou si la honte l'empêche de tomber dans une apostasie extérieure et toute manifeste, au moins il doit craindre que la tiédeur et la lâcheté ne l'entraînent peu à peu dans une apostasie intérieure et secrète : que, sous l'habit religieux, il n'ait un cœur séculier, et n'embrasse les consolations de ce siècle autant qu'elles se peuvent présenter dans notre condition. Nous ne sommes pas plus saints que l'apôtre, qui craignait, en prêchant les autres, d'être reprouvé lui-même [1]. Il faut rester dans cette crainte, jusqu'à ce que les filets de notre ennemi soient entièrement rompus, jusqu'à ce que notre âme soit délivrée de ce corps. Car ce corps même est un filet. C'est pourquoi nous lisons que les yeux ravagent les âmes [2]. Il n'est donc nullement raisonnable que l'homme se tienne en assurance, puisqu'il porte toujours avec lui son piége ; il lui est plutôt absolument nécessaire de chercher un asile, dans le secours du Très-Haut, afin de se garantir par ce moyen de toute embûche.

SERMON IV

Sur le quatrième verset : *Il vous couvrira de ses ailes.*

1. C'est justement que Dieu promet, dans ces paroles, des bienfaits encore plus grands que les premiers, à celui qui reconnaît avec humilité le besoin continuel qu'il a de son assistance, et qui le remercie avec ferveur des grâces qu'il en a déjà reçues. Car celui qui sera trouvé fidèle dans les petites choses méritera qu'on lui confie des biens plus considérables [2]; comme, au contraire, celui qui méconnaît les biens qu'il a déjà reçus, est indigne d'en recevoir d'autres à l'avenir. C'est pourquoi l'Esprit de Dieu répond si favorablement à cette reconnaissance fervente, exprimée dans le verset précédent, et dit à l'âme : Dieu ne se contentera pas de vous avoir délivrée des peines où vous étiez et des périls qui vous menaçaient : il aura encore la bonté *de vous couvrir de ses ailes*. Je crois que nous devons entendre par ces ailes deux promesses que Dieu nous fait : des secours dans les périls et les nécessités de la vie présente, et les biens réservés à la vie éternelle que nous attendons. Car si Dieu nous promettait seulement son royaume et nous laissait manquer de l'assistance dont nous avons besoin pour y parvenir, les hommes auraient sujet de se plaindre et de lui répondre : Le bonheur que vous nous promettez est inestimable; mais vous ne nous donnez pas la puissance et les moyens nécessaires pour l'obtenir. C'est pourquoi Dieu qui nous a promis la vie éternelle, après que nous serons sortis de ce siècle, a voulu aussi par une bonté pleine de prévoyance, nous promettre, dès cette vie, le centuple de ce que nous aurions abandonné pour le servir [3]. Où les hommes peuvent-ils donc trouver les fondements d'une excuse légitime? Certainement Dieu ferme la bouche aux pécheurs et à leurs plaintes injustes. Que peuvent-ils alléguer pour entretenir leur tentation contre l'espérance qu'ils doivent avoir en Dieu, après les promesses qu'il leur a faites? Que peuvent-ils dire, sinon que la voie dans laquelle ils ont à marcher jusqu'à leur mort sera longue et pénible? Mais s'il vous reste encore beaucoup de chemin à faire, pourquoi craignez-vous cette longueur du voyage? Dieu vous donne une nourriture destinée à vous soutenir et à vous remplir de vigueur, afin que vous ne puissiez pas manquer de courage et de force en marchant. L'Ange apporta au prophète Élie [4] une nourriture, la plus commune de celles dont les hommes ont coutume de se servir, et néanmoins il en fut tellement fortifié, qu'en marchant quarante jours, il ne sentit ni fatigue

[1] Nombres, XIV, 3. — [2] Math., XXV, 23.

[1] I Cor., IX, 27. — [2] Thren., III, 51. — [3] Math., XIX, 29. — [4] III, Rois, XIX.

ni faim. Ne désirez-vous pas que Dieu vous donne, par le ministère de ses Anges, la nourriture qui est si propre à vous soutenir? Il serait bien étrange que vous n'eussiez pas ce désir.

2. Si vous désirez véritablement cette nourriture céleste, et si vous demandez, non par ambition et par vanité, mais par une humble connaissance de vos besoins, que les Anges vous donnent secours, écoutez ce qui est écrit de Notre-Seigneur. Le Démon l'attaquant par une tentation, et s'efforçant de lui persuader de convertir des pierres en pain, il lui résista et lui dit : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toutes les choses qui procèdent de la bouche de Dieu*[1]. Après qu'il eut surmonté les tentations et chassé le tentateur, les Anges s'approchèrent et le servirent. Si donc vous voulez être secourus par le ministère des Anges, fuyez les consolations du siècle, et résistez aux tentations du Diable. Que votre âme refuse de se consoler et de se plaire dans les vaines satisfactions de la terre, si vous souhaitez trouver vos délices et votre repos à vous entretenir de Dieu. Lorsque vous sentez en vous les mouvements de la cupidité, comme une faim qui vous presse, l'ennemi tâche de vous persuader de courir au pain de la terre; mais au lieu de lui donner attention, écoutez plutôt le Seigneur qui vous dit : *Ce n'est pas seulement par le pain que l'homme peut entretenir sa vie.* Pourquoi votre âme est-elle en proie à tant de soins et de soucis, et vous occupez-vous à demander tant de choses qui ne regardent que les besoins et la conservation de votre corps? Vous pouvez trouver toutes ces choses comme ramassées d'une façon excellente dans la seule parole de Dieu. Cette parole est une manne qui a tous les goûts et toutes les odeurs capables de donner de véritables délices. Cette parole établit les hommes dans un vrai repos : elle est pure, elle est pleine de douceur, et sa douceur est toute salutaire, elle comble de consolation et de joie ceux qui en font leur nourriture, elle est toute sainte.

3. Tels sont les avantages, telles sont les promesses que Dieu nous fait pour la vie présente. Mais qui pourrait expliquer les biens qu'il nous promet pour l'avenir? Si la seule attente et la seule espérance des justes les jette dans la joie[2], et dans une si grande joie que la possession de tout ce qu'on peut désirer ici-bas ne saurait lui être comparée, qui pourrait concevoir quel sera ce bonheur qu'il attend? Que sera la possession? Non, grand Dieu! les yeux de vos créatures ne sont pas

[1] Math., IV, — [2] Prov., X, 28.

capables, sans vous, de voir les biens que vous avez préparés à ceux qui vous aiment[1]. Nous recevons de Dieu quatre sortes de bienfaits lorsqu'il nous couvre de ses ailes. Il nous cache et nous empêche par ce moyen d'être exposés aux périls. Il nous protége contre toutes les puissances invisibles qui nous peuvent attaquer, en sorte que nous sommes comme des poussins à couvert des éperviers et des milans, sous les ailes de leur mère. Il nous donne du rafraîchissement en nous tenant sous une ombre salutaire, comme une mère qui, avec ses ailes, garantit ses petits de la trop grande ardeur du soleil. Enfin, Dieu nous nourrit et nous échauffe sous ses divines ailes. Le prophète dit dans un autre psaume : *Il m'a caché dans son tabernacle durant les mauvais jours*[2]. Ces mauvais jours signifient le temps que nous demeurons en cette terre étrangère assujétie à la puissance des méchants. On ne voit point en cette terre d'exil le règne de la paix : le Dieu de la paix n'y règne point; s'il y régnait, pourquoi dirions-nous dans la prière que nous faisons tous les jours : *Que votre règne arrive*[3]? Il est donc nécessaire, en attendant cette paix et ce règne de Dieu, s'il nous a fait la grâce de nous donner quelques richesses spirituelles, de les cacher soigneusement, selon cette parole de l'Évangile : *L'homme qui a trouvé le royaume des cieux est soigneux de le cacher*[4]. C'est pour cela que nous nous cachons, même corporellement, dans les monastères et dans les forêts. Et si vous voulez savoir ce que nous gagnons à nous cacher, il est aisé de vous le montrer. Je crois qu'il n'y a personne parmi vous qui ne fût honoré comme saint, regardé comme un Ange, s'il faisait dans le monde la quatrième partie de ce qu'il fait ici. Et néanmoins, on trouve tous les jours assez de sujet d'accuser de négligence, et de reprendre pour d'autres défauts, cette personne qui serait tant honorée dans le siècle. Pensez-vous que ce soit un médiocre avantage, et un petit gain de n'être pas estimé saint avant de l'être? En ne recevant pas cette récompense si méprisable que donne le monde par ses louanges, craindrez-vous d'être privés, à l'avenir, de la seule récompense pour laquelle vous devez agir? Il est donc nécessaire de nous tenir cachés et inconnus. Et non-seulement nous nous devons cacher, autant qu'il se peut, aux yeux des autres, mais nous devons encore avoir plus de soin de nous cacher à nous-mêmes. C'est ce que Notre-Seigneur nous ordonne par ces paroles : *Quand*

[1] Isai., LXIV, 4. — [2] Ps. XXVI, 5. — [3] Math., VI, 10. — [4] Math., XIII, 44.

vous aurez fait toutes les choses qui vous seront commandées, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles, nous avons fait ce que nous étions obligés de faire[1]. Malheur à nous si nous n'avions pas fait ce qui nous avait été commandé. Notre plus grande vertu et notre souveraine sûreté, c'est de vivre dans la piété, d'avancer toujours et de songer néanmoins bien plus aux grâces qui nous manquent, qu'à celles que nous pensons avoir obtenues; c'est d'oublier ce que nous avons laissé derrière nous, pour marcher vers celles que nous voyons devant nous[2]. Voilà donc comme nous avons le bonheur d'être cachés, ainsi que j'ai dit, sous les ailes de Notre-Seigneur. Ce fut, peut-être, cette grâce de la vie cachée que la sainte Vierge reçut, lorsque le Saint-Esprit la mit comme sous une ombre, dans laquelle elle vivait loin de l'ostentation et de l'éclat, et dans laquelle elle tenait inconnu aux hommes, le mystère si grand et si incompréhensible de sa divine maternité.

4. Dans un autre psaume, où il parle de cette protection, le prophète dit encore : *Vous avez ombragé ma tête au jour du combat*[3]. Comme une mère, voyant venir un oiseau de proie, étend ses ailes, afin que ses poussins s'y abritent et y trouvent un refuge assuré; ainsi la bonté souveraine et l'ineffable charité de Notre-Seigneur se tient prête à nous secourir, et s'étend sur nous, nous ouvrant et nous présentant son sein, afin que nous y cherchions une défense. Aussi l'âme fidèle lui dit-elle : *Vous êtes mon refuge.*

5. Vous voyez donc que nous trouvons une ombre salutaire, et la protection dont nous avons besoin, sous les ailes de Notre-Seigneur, qui a pour nous les tendresses et les soins d'une mère. Nous devons nous plaire de tout notre cœur sous cette ombre où Dieu nous tient et nous cache. Car le soleil de justice est semblable, par ses effets, au soleil matériel. Cet astre est doué d'excellentes propriétés; il nous est extrêmement nécessaire; néanmoins, il fait mal à la tête aux personnes qui l'ont délicate et faible; il blesse les yeux malades par son éclat, si sa chaleur et sa lumière ne sont tempérées par quelques nuages; et tout cela ne tient à aucune malignité ni à aucun défaut qui soit dans le soleil, mais à la seule faiblesse et à la disposition particulière de nos corps. Telle serait à nos âmes une communication trop vive et trop lumineuse des dons et des grâces de Jésus-Christ. Et c'est pour cette raison que le sage nous donne cet avertissement : *Ne soyez point justes avec excès*[1]. Ce n'est pas que la justice ne soit bonne; mais tant que nous sommes faibles, la grâce que nous recevons doit être telle, qu'elle ne nous donne qu'avec modération les saintes qualités que nous demandons, de peur que nous ne tombions dans l'indiscrétion ou la vanité. De là vient qu'en priant avec ferveur et avec assiduité, nous ne pouvons pas arriver à cette abondance de grâces que nous désirons. Pensez-vous que cela vienne de ce que Dieu soit devenu pour nous avare ou pauvre, impuissant ou inexorable? Loin de nous cette pensée. C'est seulement parce qu'il connaît ce que nous sommes, et qu'il daigne nous tenir et nous garder à l'ombre de ses ailes.

6. Il ne faut pas néanmoins, pour cela, que nous cessions de le prier ; s'il ne nous accorde pas ce qui pourrait satisfaire pleinement nos désirs, au moins il nous donne tous les secours dont nous avons besoin pour notre conservation, et s'il ne veut pas répandre sur nous une ardeur extrême, afin d'épargner notre faiblesse, au moins a-t-il soin de nous échauffer, comme une mère réchauffe ses petits, par une douce chaleur; c'est le quatrième avantage que j'ai remarqué qui nous arrivait, lorsque nous sommes sous la protection de Dieu, comme des poussins sous les ailes de leur mère. Il nous conserve en nous tenant attachés à lui, comme cette mère fait subsister ses petits en les échauffant. Il nous empêche de nous éloigner de lui, afin que nous ne perdions pas la vie, par le refroidissement de la charité qui n'est répandue et entretenue en nous que par l'Esprit qu'il nous communique. Ce sera donc sous les ailes de ce Sauveur que vous espérerez en assurance ; et les biens que vous recevrez présentement de sa bonté vous permettront d'espérer et d'attendre ceux qu'il vous prépare pour l'avenir.

[1] Luc, XVII, 10. — [2] Philipp., III, 13. — [3] Ps. CXXXIX, 8.

[1] Eccle., VII, 17.

SERMON V

Sur le cinquième verset : *Sa vérité vous couvrira d'un bouclier; vous ne craindrez point les frayeurs qui surprennent durant la nuit.*

1. *Veillez et priez, afin de ne point entrer en tentation* [1]. Vous savez de qui vient cet avertissement, et en quel temps il a été donné. Ce sont les paroles de Notre-Seigneur à ses apôtres, à l'heure voisine de sa Passion. Considérez que c'était lui qui devait souffrir, et non ses disciples ; et néanmoins ce n'était pas pour lui qu'il disait qu'il fallait prier, mais seulement pour eux. C'est pourquoi il dit à Pierre : *Satan a désiré de vous cribler comme le froment; mais j'ai prié pour vous, afin que votre foi ne défaille point ; et, un jour, lorsque vous serez converti, confirmez vos frères* [2]. Si les apôtres devaient tant craindre durant le temps des souffrances de Notre-Seigneur, combien, mes frères, avons-nous sujet de craindre lorsque nous sommes nous-mêmes dans les souffrances ! Veillez donc et priez pour ne point entrer dans la tentation, car de tous côtés vous êtes environnés de tentations. Aussi lisons-nous dans l'Écriture sainte : *Que la vie de l'homme sur la terre est un combat et une continuelle tentation* [3]. Si donc notre vie est pleine d'un si grand nombre de tentations, qu'on a sujet de l'appeler elle-même une tentation, nous avons un visible besoin de nous tenir sur nos gardes, avec une merveilleuse vigilance, et prier avec une fervente assiduité, pour nous garantir de succomber aux tentations. C'est dans la vue des combats et des périls parmi lesquels nous vivons, que nous disons, tous les jours, dans la prière que Notre-Seigneur nous a donnée : *Ne nous laissez pas succomber à la tentation.* Parce que vous êtes ainsi de toutes parts environnés et pressés de tentations, sa vérité vous couvrira d'un bouclier, afin que comme les ennemis vous attaquent de tous côtés, vous ayez aussi de tous côtés une défense. Et il est tout à fait manifeste que ce bouclier qui nous peut couvrir et abriter contre toutes sortes de tentations, est une protection spirituelle que nous devons attendre de Dieu. C'est

[1] Marc, XIV, 38. — [2] Luc, XXII, 30-32. — [3] Job, VII, 1.

sa vérité qui nous environne et qui nous défend parce que Celui qui nous a promis de nous soutenir est véritable et fidèle, et fait toutes choses comme il les a promises. *Dieu est fidèle,* dit l'apôtre, *il ne souffrira point que vous soyez tentés au-delà de vos forces* [1].

2. La grâce de la protection divine est bien comparée à un bouclier : le bouclier est large et étendu par en haut, afin de couvrir la tête et les épaules, mais étroit par en bas, afin d'être moins pesant, et principalement parce que les jambes qu'on doit garder, n'ont pas tant de largeur, et ne sont pas si facilement blessées, et que, d'ailleurs, les blessures n'y sont pas si dangereuses. Ainsi Jésus-Christ ne donne à ceux qui combattent le plus fidèlement pour lui, le secours des choses temporelles, qu'avec beaucoup de réserve, et qu'autant qu'ils en ont besoin pour la conservation de ce corps si inférieur à l'âme. Il les tient à l'étroit et dans la disette à l'égard de ces assistances corporelles et extérieures; il ne veut point leur donner une abondance de biens temporels, qui leur serait un fardeau trop pesant. Il faut que nous contentions, selon les paroles de l'apôtre, d'avoir le vivre et le vêtement. [2] Mais quant à l'âme, si élevée au-dessus de tout ce que nous avons en nous de terrestre et de corporel, Dieu lui donne des biens spirituels en une plus large mesure, il lui communique une abondance de grâce. Et c'est pour cela que Notre-Seigneur dit dans l'Évangile : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tous les autres biens vous seront ajoutés par surcroît.* [3] Il entendait certainement parler du vivre et du vêtement, dont il venait de dire que nous ne devions jamais nous inquiéter. Notre Père céleste nous donne ces autres secours extérieurs et corporels, avec une bonté toute paternelle, pour deux raisons : afin que nous n'ayons pas sujet de croire qu'il est irrité contre nous, en nous les déniant, et

[1] I Cor., X, 13. — [2] I Tim., VI, 8. — [3] Math., VI, 33.

qu'ainsi nous ne tombions pas dans le désespoir; ou parce que le trop grand soin mis à chercher ces biens qui nous manqueraient, deviendrait extrêmement dommageable aux occupations chrétiennes et spirituelles : car si nous manquons des choses dont le corps a besoin, nous ne pouvons ni vivre, ni servir Dieu. Mais ici plus nous sommes éloignés de l'abondance et du superflu, et réduits au seul nécessaire, plus notre état est sûr et avantageux.

1. *La vérité divine nous servira donc de défense et de bouclier. Vous ne craindrez point les terreurs qui arrivent durant la nuit, ni la flèche qui vole durant le jour, ni les entreprises qui se font dans les ténèbres, ni les attaques ouvertes, ni le Démon du midi.* Ces paroles marquent quatre sortes de tentations, qui nous assaillent de toutes parts, et contre lesquelles nous avons besoin d'être couverts et environnés du bouclier du Seigneur, afin qu'il nous secoure à droite et à gauche, devant et derrière. Car vous devez être avertis que personne ne vivra sur la terre sans éprouver quelque tentation. A peine est-on délivré de l'une, qu'on doit en attendre une autre, avec assurance : et, que dis-je, avec assurance ? Il faut plutôt que ce soit avec beaucoup de crainte, et que nous demandions de telle sorte d'être délivrés de chaque tentation, lorsqu'elle est présente, que nous n'osions jamais nous promettre dans ce corps de mort, un repos entier et une parfaite liberté. Et il faut que nous considérions sur ce sujet que la bonté avec laquelle Dieu nous traite, est si grande, si bonne, si accommodée et si proportionnée à nos besoins et à nos faiblesses, que s'il nous laisse longtemps occupés et combattus par certaines tentations, c'est afin de nous en épargner d'autres plus périlleuses, et comme pour faire diversion. Et, quand il nous délivre promptement de certaines tentations, c'est afin de nous exercer par d'autres qu'il prévoit nous devoir être plus utiles. Voyons quelles sont ces quatre tentations marquées dans ce verset ; mais ce sera le sujet d'un autre discours. Je crois que ces tentations s'élèvent contre ceux qui se convertissent à Dieu, dans l'ordre même où elles sont ici, et que, dans le combat spirituel, elles sont comme les chefs de toutes les autres tentations qui nous attaquent.

SERMON VI

Sur l'autre partie du cinquième verset : *Vous ne craindrez point les frayeurs qui surprennent durant la nuit;* et sur le sixième verset : *Ni la flèche qui vole durant le jour*, etc.

1. Dans les divines Écritures, la nuit signifie ordinairement l'adversité ; et nous savons que le premier combat qu'ont à soutenir ceux qui se convertissent à Dieu, consiste dans les peines du corps. Car la chair qu'on n'avait pas encore pris soin de dompter, ne souffre pas facilement qu'on la châtie et qu'on la réduise en servitude. Le souvenir de la liberté qu'elle vient de perdre, rend plus ardents et plus violents les désirs avec lesquels elle s'oppose et fait la guerre à l'esprit. C'est ce que vous éprouvez principalement quand vous faites sentir à la chair ces mortifications au-dessus de la nature, et toutes contraires à vos premières habitudes, et par lesquelles vous êtes mourants, et même comme morts. Pourquoi s'étonner de trouver en soi-même des contradictions et des résistances, principalement lorsque l'on commence à se convertir sérieusement à Dieu ? Ces révoltes et ces combats de la chair donnent du trouble à ceux qui ne sont pas encore accoutumés à la vaincre, et ni assez prompts à recourir à la prière, à se réfugier en de saintes méditations, afin de porter plus aisément le poids de la chaleur et du jour. Le bouclier du Seigneur nous est donc merveilleusement nécessaire dans les commencements de notre conversion, contre les frayeurs qui surprennent durant la nuit. Et c'est avec raison qu'il est dit : Que nous ne craindrons point les frayeurs de la nuit. On ne dit pas, que nous ne craindrons

point la nuit, parce que ce ne sont pas les afflictions et les contradictions qui sont proprement une tentation, mais c'est plutôt la crainte qu'on en a. Car nous souffrons tous, et néanmoins nous ne sommes pas tous tentés; ceux qui sont tentés, souffrent plus par la prévoyance et la crainte des peines qui ne sont pas encore venues, que par le sentiment des douleurs présentes.

2. Or, parce que la crainte est une tentation, il a été convenable que celui qui est à couvert sous le bouclier du Seigneur, fût assuré, par la parole même de Dieu, qu'il ne craindra point cette tentation. Peut-être sera-il attaqué et tenté, peut-être craindra-t-il la nuit : mais cette crainte ne lui sera point nuisible. Au contraire, il en deviendra plus innocent, pourvu que cette crainte n'ait point prévalu sur son esprit; et l'exercice qu'elle lui aura donné, le corrigera et le rendra pur, selon qu'il est écrit : *Ceux qui passeront par l'épreuve de la crainte seront purifiés* [1]. Cette crainte est une fournaise ardente; mais la vérité divine fait qu'elle ne consume pas, mais éprouve seulement. Cette crainte est véritablement nuit et ténèbres, mais les rayons de la vérité la dissipent très-facilement. Car tantôt cette vérité met devant les yeux du cœur la vue des péchés que l'on a commis, afin (comme dit le prophète parlant de lui-même) que nous soyons préparés aux afflictions, confessant nos iniquités et faisant réflexion sur notre péché [2]; tantôt elle nous représente les supplices éternels que nous avons mérités, afin que nous regardions, comme des délices, les maux que nous supportons, en comparaison de ceux dont nous avons été préservés ; tantôt elle nous rappelle le fréquent souvenir des récompenses éternelles, objet de nos aspirations et au prix desquelles toutes les afflictions de cette vie, ne sont rien, si on les compare à la gloire future que Dieu nous réserve [3]. Tantôt, enfin, cette vérité nous retrace les douleurs que Jésus-Christ a souffertes pour nous, afin qu'en nous représentant souvent combien cette Majesté divine a souffert pour des serviteurs inutiles, nous ayons honte de ne vouloir pas souffrir, même de légères peines, pour notre propre avantage.

3. Mais la vérité, peut-être, a déjà prévalu sur la crainte dans ceux devant qui je parle. Cette vérité est si abondante, qu'elle nous couvre de toutes parts ; elle donne à ceux qu'elle couvre et qu'elle défend la puissance non-seulement de repousser la crainte, mais aussi de la chasser tout à fait. La nuit est passée. Craignez-donc la flèche qui vole durant le jour ; marchez avec honnêteté et modestie, comme des enfants du jour et de la lumière. Cette flèche vole rapidement, elle pénètre avec légèreté : mais je vous le déclare, elle ne fait pas de légères blessures; elle fait mourir promptement. Cette flèche est la vaine gloire, elle n'attaque point ceux qui manquent de courage et de cœur, mais ceux qui paraissent les plus fervents. Qu'ils prennent garde de n'être point surpris par cette tentation ; qu'ils soient extrêmement soigneux de ne quitter jamais le bouclier invincible de la vérité : car qu'y a-t-il de plus contraire à la vanité? Et ce ne sont pas ces vérités si mystérieuses, si relevées, si difficiles à comprendre qu'il est besoin d'opposer à cette flèche; il suffit que l'âme se connaisse véritablement elle-même, et qu'elle sache bien la vérité de ce qu'elle est. Certainement, il est difficile (si je ne me trompe) qu'une personne puisse être élevée, et puisse entrer dans une haute présomption par les paroles de ceux qui se plaisent à louer les hommes durant leur vie. Si cette personne s'examine, au dedans, par une considération sérieuse à la lumière de la vérité, si elle songe à sa propre condition, ne se dira-t-elle pas? Terre et cendre, pourquoi es-tu superbe [1]? Si elle considère la corruption de sa nature, ne sera-t-elle pas contrainte d'avouer qu'il n'y a rien en elle de bon? Et si elle trouve quelque bien en elle, que répondra-t-elle à l'apôtre, qui lui dit : *Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu* [2] ? et à ce que dit ailleurs ce même apôtre : *Que celui qui est debout prenne garde à ne pas tomber* [3]? Enfin, si elle examine et observe toutes choses avec fidélité, il lui sera facile de reconnaître qu'elle ne peut, avec dix mille combattants, aller au-devant de celui qui vient à elle avec vingt mille, et que toutes ses justices ne sont qu'un linge souillé.

4. Il faut encore opposer cette vérité à d'autres tentations qui suivent. Car notre vieil ennemi, s'il est vaincu, n'abandonne pas pour cela ses entreprises; il tâche d'ordinaire de nous combattre par des moyens plus subtils et plus dangereux. Il a éprouvé que la tour qu'il a attaquée était ferme et inébranlable de tous les côtés. Il ne peut plus rien entreprendre ni à gauche, en se servant de la crainte pour nous décourager, ni à droite en s'efforçant de nous ébranler par les louanges des hommes, puisqu'il a attaqué ces deux côtés sans aucun succès. Mais il se dit en lui-même : je ne puis renverser cette personne par la force, je

[1] Job. XLI, 16. — [2] Ps. XXXVII, 18-19. — [3] Rom., VIII.

[1] Eccli., X, 9. — [2] I Cor, IV, 7. — [3] I Cor, IX, 12.

la pourrai peut-être tromper par la ruse et l'artifice. Mais d'où pourront venir ces ruses et ces artifices? De la cupidité, racine de toutes sortes de péchés; de l'ambition, mal subtil, venin secret, peste cachée. Cette ambition est féconde en tromperies, elle est la mère de l'hypocrisie, elle produit l'envie, elle est la source des vices, elle entretient les crimes, elle détruit les vertus, elle ruine la sainteté, elle aveugle les cœurs, elle se sert des remèdes mêmes pour engendrer des maladies, elle fait tomber les hommes dans la langueur par les moyens qui les devraient guérir. Il a méprisé la vaine gloire, dit l'ennemi, parce qu'elle est vaine; peut-être aimerait-il quelque chose de plus solide : les honneurs et les richesses. Combien ces entreprises de l'ennemi tentées dans les ténèbres de cette vie en ont-elles fait tomber dans les ténèbres extérieures, les dépouillant de la robe nuptiale, et rendant les vertus qu'ils ont exercées, entièrement vides du véritable esprit de la piété, sans lequel elles ne pouvaient être que stériles et inutiles! Combien ce dangereux ennemi a-t-il fait tomber honteusement de personnes, les tirant, par sa malice artificieuse, de l'état avantageux où elles étaient! Combien la chûte de ces personnes a-t-elle donné sujet de craindre une soudaine ruine à ceux qui ne s'apercevaient pas et ne se défiaient pas de ce cruel ennemi, qui travaillait secrètement à les perdre! Mais qu'est-ce qui entretient dans le cœur cette passion, ver qui le ronge et le consume, sinon l'égarement de notre âme, et l'oubli de la vérité? Et qu'est-ce qui nous aide à découvrir cet ennemi qui nous attaque par des trahisons et des artifices? Qu'est-ce qui nous montre cet ouvrage de ténèbres, par lequel ce trompeur s'efforce de nous surprendre, sinon la lumière de la vérité? Car c'est elle qui nous dit : *Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il perd son âme* [1]? et qui nous déclare, que *les puissants seront puissamment tourmentés* [2]. C'est elle qui, par de continuelles suggestions, nous remet dans l'esprit combien les joies et les consolations des ambitieux sont vaines et frivoles; combien le jugement que Dieu fera d'eux sera terrible; combien la jouissance des biens qu'ils cherchent sera courte; combien la fin que doit avoir leur grandeur est incertaine et inconnue.

5. Ces tentations sont celles qu'endura le Fils de Dieu même. Mais Satan n'a pas eu la hardiesse d'employer contre lui la quatrième (A), car elle vient de l'ignorance. Et le Démon ne pouvait douter de la sagesse parfaite de Celui qui lui fit de si prudentes réponses, qu'il ne lui permit pas de découvrir ce qu'il cherchait. Il s'efforça de lui persuader, par la première tentation, puisqu'il souffrait la faim, de changer en pain les pierres du désert ; mais le Sauveur ne lui répondant pas, s'il pouvait ou non opérer ce miracle, lui allégua une autre nourriture que celle-là ; il lui dit : *L'homme ne se nourrit pas seulement de pain, mais de toute parole qui procède de la bouche de Dieu* [1]. Par la seconde tentation, Satan porta Notre-Seigneur à se précipiter, lui promettant qu'il ne serait point blessé s'il était le Fils de Dieu, et que toute la ville le voyant élevé en l'air, le comblerait de louanges et d'acclamations. Jésus-Christ répondit à cette proposition sans déclarer s'il était le Fils de Dieu ou s'il ne l'était pas. La troisième tentation fut une tentation d'ambition, quand il lui promit de lui donner tous les royaumes du monde, s'il se prosternait devant lui pour l'adorer [2]. Voyez-vous comme l'ambition conduit les hommes à l'adoration du Démon, parce qu'il promet à ses adorateurs qu'ils arriveront aux honneurs et à la gloire du monde? Mais pour la quatrième tentation Satan s'abstient, comme j'ai dit, d'en user à l'égard de Notre-Seigneur, ayant éprouvé par ses réponses son extrême sagesse.

6. Que fait donc cet ennemi contre les autres hommes qu'il voit aimer ardemment la justice et haïr l'injustice? Que fait-il, sinon de couvrir et de déguiser l'iniquité sous les spécieuses apparences de la vertu? Car il s'efforce de persuader le mal sous les apparences d'un bien non pas médiocre, mais parfait à ceux qu'il sait être les plus parfaits amateurs de ce bien; il se sert ainsi de leur ardente inclination à la perfection, pour les faire consentir plus promptement à ce qu'il désire, et il les précipite plus facilement dans ses piéges, en les faisant courir avec ardeur vers l'objet qu'ils se proposent. Ce Démon est donc un Démon non-seulement du jour, mais de midi. La sainte Vierge ne le craignit-elle pas, lorsqu'elle fut saisie d'une soudaine frayeur au salut de l'Ange [3]? N'était-ce pas aussi ce qu'insinuait l'apôtre, lorsqu'il disait : *Nous n'ignorons pas les pensées de cet ennemi* [4], *car cet Ange de Satan se transforme en Ange de lumière* [5]? N'était-ce pas aussi ce que craignaient les disciples, lorsque, le voyant marcher sur la mer, ils poussaient des cris, pensant que c'était un fantôme [6]? Considérez, je vous prie, avec moi, que c'est par une heureuse rencontre qu'il est

[1] Math., XVI, 26. — [2] Sages. VI, 7.

(A) Cependant plus loin, au sermon 14, n° 4. Saint Bernard parle de cette quatrième tentation.

[1] Math., IV, 4. — [2] Math., IV, 3-9. — [3] Luc, I, 29. — [4] II Cor., II, 11. — [5] Ibid., XI, 2. — [6] Math., XIV, 26.

marqué dans l'Évangile que ce fut à la quatrième veille de la nuit que cette peur saisit les disciples : comme pour signifier que c'était contre cette quatrième tentation qu'ils étaient vigilants et attentifs. Je ne pense pas avoir besoin de m'arrêter à vous montrer que la vérité seule peut nous faire découvrir ces faussetés déguisées; rien de plus manifeste.

7. Quiconque considèrera les choses avec attention, trouvera sans peine ces quatre sortes de tentations dans l'état général de l'Église. Car, premièrement, n'était-ce pas la frayeur nocturne qui exerçait l'Église à sa naissance, lorsque ceux qui égorgeaient les serviteurs de Dieu, s'imaginaient lui être agréables? Ensuite la persécution dissipée, et le jour revenu, la flèche qui vole lui causa des troubles plus violents, et lui fit de plus cruelles blessures, lorsque certains membres de l'Église l'abandonnèrent, enflés par l'esprit de leur chair, et avide d'une gloire toute vaine et toute frivole. Jaloux de se faire un nom, en exaltant leur langue, ils forgèrent des dogmes nouveaux et funestes. Maintenant, à la vérité, nous sommes en repos du côté des païens et des hérétiques, mais non pas du côté des enfants rebelles de l'Église. Sauveur Jésus! vous avez multiplié le nombre, mais vous n'avez pas augmenté notre joie, parce qu'il y en a beaucoup qui sont appelés, mais peu qui soient élus. Tous sont chrétiens. Et cependant presque tous cherchent leurs intérêts propres, et non les intérêts de Jésus-Christ. Les dignités ecclésiastiques mêmes ne sont plus qu'un objet de cupidité sordide et honteuse : elles sont livrées à un trafic et à un commerce de ténèbres. On ne cherche plus le salut des âmes, mais seulement le luxe et les richesses. Ce n'est que pour cela qu'on se fait couper les cheveux, qu'on fréquente les églises, qu'on célèbre des messes, qu'on chante des psaumes. Aujourd'hui on guerroie impudemment pour des évêchés et des archidiaconés, pour des abbayes et pour les autres dignités sacrées, afin de dissiper et de consumer les revenus des églises en superfluités et en vaines dépenses. Il ne nous reste plus qu'à voir paraître l'homme de péché, le fils de perdition, le Démon non-seulement du jour, mais du midi, qui non-seulement se transfigurera en Ange de lumière, mais qui s'élèvera au-dessus de tout ce qui est considéré et honoré comme Dieu[1]. Voilà le serpent qui doit diriger ses plus cruels efforts, dans les derniers temps, contre l'Église notre mère, pour se venger de ce qu'elle lui a brisé la tête. Sans doute, ce sera alors que ses entreprises et ses attaques seront plus dangereuses et plus violentes. Mais la vérité ne laissera pas encore d'en délivrer l'Église des élus, et ce sera pour eux qu'elle viendra abréger ces jours[2] et qu'elle détruira le Démon du midi par la clarté de son second avénement. Voilà ce que j'avais à vous dire sur ces tentations; je me souviens de vous en avoir déjà entretenu dans un des sermons sur le Cantique des Cantiques[3], où je vous parlais de ce Démon du midi, à l'occasion du repos que prend l'Époux au milieu du jour, et du désir qu'a l'Épouse de connaître le lieu où il le goûte.

SERMON VII

Sur le septième verset : *Il en tombera mille à votre gauche, et dix mille à votre droite, mais leurs coups n'approcheront point de vous.*

1. Nous vivons en espérance, mes frères, et nous ne manquons point de courage dans les afflictions présentes, parce que nous sommes dans l'attente de joies ineffables et éternelles. Cette attente ne peut pas être vaine, et notre espérance ne doit pas nous paraître douteuse, puisqu'elle est appuyée sur les promesses de l'éternelle vérité. Les biens que nous recevons de Dieu présentement nous donnent assez sujet d'attendre, avec certitude les biens qu'il nous a promis pour l'avenir. La puissance et

[1] II Thess., II, 4 — [2] Math., XXIV, 22. — [3] Sermon 33. — Ceci prouve que ces sermons ont été prononcés vers 1140, puisque le 33e sermon sur le *Cantique*, est postérieur à l'année 1138.

la vertu de sa grâce présente nous donne un témoignage très-croyable et très-assuré que cette grâce sera suivie de l'heureuse gloire qu'il nous a promise. Le Seigneur des vertus est aussi le roi de gloire, et, dans une de nos hymnes, nous l'appelons le Père de la gloire éternelle, le Père de la grâce toute-puissante[1], et nous chantons, dans un psaume : *Dieu aime la miséricorde et la vérité; le Seigneur nous donnera la grâce et la gloire*[2]. Que la piété nous fasse donc soutenir courageusement, en cette vie, les combats qui nous y arrivent, et tout souffrir, avec une âme égale et tranquille. Pourquoi cette piété n'aurait-elle pas la force de nous faire supporter les choses les plus difficiles, puisqu'elle est propre à tout, et qu'elle a des promesses et pour cette vie, et pour la vie future? Que notre âme résiste énergiquement à l'ennemi; son défenseur ne se lassera point de la secourir en ses luttes et de récompenser libéralement ses triomphes. *Sa vérité*, est-il dit, *vous couvrira comme un bouclier*.

2. L'invincible protection de la vérité est, sans doute, absolument nécessaire, non-seulement durant tout le temps que notre âme demeure en cette chair, mais encore lorsqu'elle est sur le point d'en sortir. L'âme a besoin maintenant de cette protection, à cause des attaques si périlleuses qu'elle doit soutenir, et, à cette dernière heure, elle en aura encore un plus grand besoin à cause de l'horrible rencontre des esprits mauvais. L'ennemi fit les derniers efforts contre l'âme toute sainte du glorieux saint Martin, et cette bête cruelle, sachant qu'il ne lui restait plus guère de temps, bien qu'il n'y eût rien en ce serviteur de Dieu qui lui appartînt, osa se présenter à lui, et l'attaquer, avec toute la fureur de sa malice infatigable. Elle eut même l'audace d'attaquer le Roi de gloire, comme il l'atteste : *Le prince de ce monde est venu contre moi, et il n'y a rien trouvé qui pût lui appartenir*[3]. Heureuse l'âme qui, durant le cours de cette vie, aura repoussé les traits des tentations par le bouclier de la vérité, et qui, ne laissant rien de mortel et d'empoisonné la pénétrer et demeurer en elle, sera préservée de la confusion, et dira à ses ennemis, en sortant de ce monde : Vous ne trouverez rien en moi de funeste! Heureux, le fidèle, lorsque le bouclier de la vérité l'environne et le couvre de telle sorte, qu'il est assuré de son entrée et de sa sortie! J'entends, par cette sortie, l'instant où il sort de ce monde, et par cette entrée, le moment où il entre dans la gloire. Que ce fidèle est heureux quand l'ennemi n'est en état ni de rien entreprendre contre lui, par surprise, ni de lui nuire, par une attaque ouverte! Certainement, dans ce périlleux et dernier passage, l'âme aura besoin d'un gardien, d'un conducteur fidèle, d'un consolateur puissant contre les visions horribles qui se présenteront à elle, comme elle a besoin maintenant d'être secourue, et défendue contre d'invisibles tentateurs.

3. C'est pourquoi, mes très-chers frères, glorifiez présentement Jésus-Christ, et portez-le en votre corps. Fardeau délicieux! poids bien doux! charge salutaire! S'il semble qu'on en soit quelquefois accablé; si Jésus-Christ nous punit et nous humilie par son joug, lorsque notre nature lui résiste; s'il nous traite quelquefois comme ces chevaux dont on serre la bouche et que l'on dompte avec le mors et la bride, c'est toujours heureusement pour nous qu'il nous traite de cette manière. Soyez donc, entre ses mains, comme l'animal qui porte le Sauveur, mais point comme une bête de somme. L'*homme*, dit le prophète, *élevé en honneur n'a pas compris la dignité de sa condition, ni le rang que Dieu lui donnait. Il a été comparé à des animaux sans raison, et il leur est devenu semblable*[1]. Pourquoi pensez-vous que ce prophète plaigne si fort l'homme, ou lui fasse un si grand reproche de ce qu'il est semblable à des bêtes de somme, quand dans un autre endroit, il dit à Dieu, avec un accent de reconnaissance et de joie : *Je suis devenu comme une bête de service entre vos mains, et je suis toujours en votre présence*[2]? Je pense, ou plutôt je ne doute point, mais je suis certain qu'il y a avec les bêtes une certaine ressemblance qui est recommandée à l'homme. Mais cette ressemblance ne peut pas consister dans l'absence d'intelligence ou de sagesse. Elle consiste seulement à avoir la patience des bêtes. Le prophète n'aurait point parlé aux hommes en les reprenant ou en les plaignant de leur condition, s'il avait dit : L'homme, sous le fardeau dont Dieu l'a chargé, n'a point résisté. Il a été sous sa main comme un animal doux et soumis. Qui d'entre nous n'aurait pas porté envie à l'animal sur lequel notre Sauveur daigna monter, pour rendre plus recommandable aux hommes son ineffable douceur, si cet animal avait eu l'intelligence de l'honneur si grand qui lui revenait d'une charge si précieuse? Soyez donc, mes frères, sous la main de Dieu, comme des animaux; mais ne soyez pas des animaux. Soutenez avec patience le

[1] Brév. fér. II, à Laudes. — [2] Ps. LXXXIII, 12. — [3] Jean, XIV, 30.

[1] Ps. XLVIII, 13. — [2] Ps. LXXII, 22.

fardeau que l'on vous impose, mais comprenez-en l'honneur. Considérez, avec sagesse et avec plaisir, quelle charge vous portez, et l'utilité que vous en devez tirer.

4. Ce grand Ignace, notre martyr, formé à l'école du disciple que Jésus aimait, dont les précieuses reliques enrichissent notre pauvreté, en plusieurs des épîtres écrites à une certaine Marie, la salue du nom de porte-Christ (A). C'est là sans doute, une merveilleuse dignité et un honneur immense, c'est régner que de servir Dieu. Ce n'est donc pas une charge que de le porter, c'est un honneur. Pouvait-on craindre que l'animal, dont je vous ai parlé, sur lequel était monté ce Sauveur, n'eût pas assez de vigueur et de force en marchant sous une pareille charge? Pouvait-on appréhender qu'il ne fût devoré par les loups? La rencontre de voleurs, les précipices, ou d'autres périls étaient-ils à redouter pour une monture conduite et gardée par le Sauveur du monde? Qu'heureux est l'homme qui porte Jésus-Christ, de telle sorte qu'il se rende digne d'être conduit par le Saint des saints dans la cité du ciel! Sous cette conduite, il n'a plus à craindre de rencontrer d'obstacle dans la voie où il marche, ni d'être écarté de l'entrée de cette cité. Les peuples préparaient le chemin à cet animal [1]; ainsi les saints Anges préparent la voie du salut à chacun des élus, selon cette parole du prophète : *Il a commandé à ses Anges de vous garder dans toutes vos voies, de crainte que vous ne blessiez vos pieds contre quelque pierre.* Mais il ne faut pas encore expliquer ce verset : suivons plutôt dans notre explication l'ordre de l'Écriture.

5. *Il en tombera mille à votre gauche, et dix mille à votre droite, et ils n'approcheront point de vous.* C'est de ce verset que je vous dois entretenir aujourd'hui. Dans le verset précédent que je vous ai expliqué la dernière fois, je vous ai montré, si vous vous en souvenez, comment la protection de la vérité nous délivre de quatre des plus grandes et des plus fâcheuses tentations de cette vie : des frayeurs qui surprennent durant la nuit, de la flèche qui vole durant le jour, des entreprises qui se font dans les ténèbres, et des attaques du Démon du midi. Ce qui suit : *Il en tombera mille à votre gauche, et dix mille à votre droite*, semble plutôt regarder la vie future. C'est pourquoi, au commencement de ce discours (je pense que vous vous en souvenez), je vous ai rappelé que, selon l'avertissement de l'apôtre, la piété est utile à tout et qu'elle a des promesses pour l'avenir, aussi bien que pour cette vie. Écoutez donc, et écoutez avec toute la joie de votre cœur, les promesses qui regardent la vie éternelle et qui doivent être l'objet de votre attente et de vos désirs. Votre cœur est où est votre trésor. Je me souviens bien que vous avez écouté, avec une affection particulière, le discours que je vous ai fait sur les témoignages que Dieu nous donne maintenant de son amour. Vous devez écouter encore avec plus d'affection, les biens qui regardent l'autre vie. Profitez de la connaissance que vous avez de l'histoire sainte. Le faux prophète Balaam tout méchant qu'il était désirait mourir de la mort des justes, et il demandait que les dernières heures de sa vie fussent semblables à celles des serviteurs de Dieu [1]. Les fruits de la piété sont si grands, les récompenses de la justice si abondantes et si précieuses, que ceux même qui vivent dans l'injustice et l'impiété ne sauraient s'abstenir de les désirer. Il est vrai, ces désirs sont faibles et languissants en ceux qui vivent de cette manière, et les cantiques de Sion les charment moins que les saules de Babylone. Il y faut suspendre les instruments de musique. Il faut plutôt se lamenter sur le rivage des fleuves de Babylone, et tâcher de persuader à ceux qui s'y plaisent d'y gémir avec nous. Si nous chantons, et si nous avons quelques joies en cette vie, il faut que ce soit seulement dans les lieux où nous sommes sûrs de trouver des âmes dont les réjouissances soient toutes spirituelles et capables d'écouter avec transport les accents de la harpe et les cantiques de Sion. Il faut que ce soit dans la compagnie de ceux que les saints désirs remplissent d'ardeur, qui ne souhaient autre chose que l'éternelle félicité, et qui sont toujours dans la disposition de dire, de toute leur âme : *Qui me donnera des ailes, comme à la colombe, afin que je vole, et que je prenne mon repos* [2]? Ces transports que donne la joie intérieure et spirituelle, sont semblables aux bonds qu'excitent les instruments harmonieux. Tout ce qu'on raconte de plus enviable de la tranquillité et de la beauté du rivage touche bien peu ceux qui sont encore au milieu des périls de la mer, poussés par les tempêtes et agités par les flots, éloignés du port, et presque hors d'espérance d'y aborder. Ainsi nous ne serons pas assez touchés des promesses qu'on nous propose ici. Elles ne regardent pas notre état pré-

(A) Il ne s'agit pas ici de la sainte Vierge, mais d'une autre Marie *Cassabolita* ou *Castabolite*; deux lettres attribuées à saint Ignace lui sont adressées ; il l'y salue du titre de *Christifera, qui porte le Christ.* Une autre épître qui porte aussi le nom d'Ignace et adressée à Marie la Mère de Dieu porte en tête le même salut. Mais il n'est ici question que de la première. — [1] Math., XXI, 7, 9.

[1] Nomb., XXIII, 10. — [2] Ps. LIV, 7.

sent, et il n'y a personne de nous à qui l'on puisse encore dire : *Mille de vos ennemis sont tombés à votre gauche, et dix mille à votre droite.* Mais souvenez-vous à qui cette promesse est faite. C'est à celui qui, placé *sous la main du Très-Haut, demeurera constamment sous la protection du Dieu du ciel.*

6. Que celui donc qui approche tous les jours du port du salut par ses pensées et par ses désirs, qui, jetant l'ancre de l'espérance, s'attache avec une inébranlable fermeté à chercher et à posséder cette terre si enviable, soit attentif à cette promesse; que son âme en soit occupée et soutenue durant tout le temps qu'elle doit combattre sur la terre, et jusqu'à l'heure de sa transformation. Le genre de vie que vous menez est le principal et le plus sûr moyen d'aborder à ce port que vous regardez par l'espérance et la foi. En demeurant fidèles à votre vocation, en vous sanctifiant à l'aide des grâces que Dieu vous a faites, vous vous préparez tous les jours à sortir des misères de cette vie. Ces deux choses, la vocation de Dieu et la sanctification de nos âmes par sa grâce ont une liaison et un rapport nécessaires avec l'éternelle félicité que nous attendons. L'éternité de ses décrets est liée à l'éternité de notre bonheur. Ces deux éternités sont inséparables et dépendent l'une de l'autre. Il y a un enchaînement divin qu'on ne saurait rompre entre notre prédestination et notre élévation à la gloire, et comme cette prédestination n'a point eu de commencement en Dieu, ainsi la gloire à laquelle nous serons élevés ne pourra jamais finir. Mais ne pensez pas que cette union et cette dépendance réciproque de ces deux éternités soient une invention de mon esprit. Écoutez ce qu'en dit l'apôtre, et voyez comme il nous l'enseigne en termes extrêmement clairs : *Ceux qu'il a connus et aimés avant tous les temps*, dit-il, *il les a prédestinés pour les rendre conformes et semblables à son Fils.* Comment et dans quel ordre les doit-il élever à la gloire? Car il fait toutes choses avec ordre. Pensez-vous pouvoir arriver de la prédestination à la gloire, comme par un bond soudain? Ménagez-vous un pont, ou plutôt passez sur celui qui est tout préparé. *Il a appelé*, dit l'apôtre, *ceux qu'il a prédestinés et il a justifié ceux qu'il a appelés, et il a donné sa gloire à ceux qu'il a justifiés* [1].

7. Il est des hommes à qui cette voie paraît bonne; elle est bonne, en effet, et nous devons être sans crainte sur l'issue qu'elle doit avoir. Que le terme de cette route ne vous soit pas suspect, marchez-y avec une entière assurance, et avec d'autant plus de force et de vigueur, que vous êtes plus certains qu'à chaque pas vous approchez du repos qui doit heureusement terminer votre travail. Serait-il possible que vous n'atteigniez point la fin quand vous tenez les moyens? *Faites pénitence*, dit Notre-Seigneur, *le royaume des cieux approche* [1]. Mais vous me direz peut-être : Le *royaume des cieux souffre violence, et il n'y a que ceux qui se font violence qui l'emportent* [2]. Je n'y puis arriver qu'à travers les rangs ennemis. Il y a des géants sur le chemin : ils volent dans l'air, ils assiégent tous les passages, ils épient tous ceux qui passent. Mais que la vue de tous ces obstacles ne vous empêche jamais d'agir avec une pleine confiance. Ne craignez rien, vos ennemis sont forts, ils sont nombreux, mais *il en tombera mille à votre gauche et dix mille à votre droite.* Ils tomberont de tous côtés, et seront éternellement impuissants à vous nuire. Ce n'est pas encore assez, ils ne pourront même jamais approcher de vous. A la vérité, l'auteur du péché vous voyant dans les dernières heures de votre vie, redoublera contre vous sa fureur; mais votre Dieu, par sa miséricorde infinie, aura soin de prévenir vos souhaits et de vous envoyer du secours. Et cette même miséricorde vous accompagnera toujours dans le péril, en vous gardant soigneusement, comme j'ai déjà dit, au moment où vous sortirez de cette vie, et où vous entrerez dans l'autre. Autrement, comment les forces humaines pourraient-elles résister à la rencontre redoutable de ces esprits, et comment les hommes ne seraient-ils pas ébranlés et renversés par la frayeur insupportable qui les saisirait?

8. Et quoi! mes frères, s'il était permis à un seul de ces esprits de ténèbres de se ruer parmi vous, et de vous apparaître sous la figure monstrueuse de son corps ténébreux, qui aurait assez de force physique et de cœur pour en soutenir la vue? Vous savez qu'il n'y a pas longtemps, il y avait parmi nous un religieux qui, ayant été réveillé la nuit, fut tellement troublé par un fantôme, qu'à peine recouvra-t-il, ce jour-là, l'usage de la raison, et qu'à peine on le put rassurer. Vous fûtes vous-mêmes tous épouvantés du cri terrible qu'il poussa dans sa frayeur. Véritablement vous devez avoir de la confusion de ce qu'en cette rencontre votre foi parut endormie à ce point, quoiqu'à la vérité cela soit arrivé durant votre sommeil. Mais, sans doute, Dieu permit cet accident pour nous rappeler contre quels ennemis nous avons à combattre, quelle est leur jalousie, et quelle reconnaissance

[1] Rom., VIII, 29, 30.

[1] Math., III, 2. — [2] Id., XI, 12.

nous sommes obligés d'avoir à la protection divine. Il est certain que la violente jalousie de ces ennemis leur a inspiré cette fureur contre nous. Leur malice invétérée s'accroît et redouble contre nous, principalement durant ces saints jours; ils témoignent ainsi que votre ferveur leur est un supplice insupportable. Ils exercent leur jalousie furieuse et leur rage contre les saints, mais, avec plus de violence que jamais, lorsqu'ils sont sur le point de sortir du monde. Ils se tiennent près d'eux ; toutefois, ce n'est qu'à leurs côtés, car Dieu ne leur permet pas d'attaquer de front ses serviteurs, de leur faire violence, ni de les surprendre et de venir à eux de telle sorte qu'ils ne puissent les apercevoir.

9. Et quand vos ennemis auront ainsi été renversés, ils n'oseront plus mettre d'obstacles dans le chemin par lequel vous passerez, car ils n'approcheront seulement pas de vous. Non-seulement ils n'oseront pas vous joindre pour vous blesser; mais ils ne pourront pas même approcher de vous pour vous effrayer. Les exemples des autres vous ont peut-être fait craindre jusqu'ici d'être soudainement saisis de frayeurs insupportables à la rencontre de ces formes si monstrueuses, et de tant de hideuses figures sous lesquelles ils peuvent se présenter à vous. Mais vous serez assistés par ce consolateur excellent et tout-puissant dont il est écrit : *Les peuples d'Éthiopie se prosterneront devant lui, et ses ennemis seront renversés par terre*[1]. L'esprit malin sera anéanti en sa présence, et il associera à sa gloire ceux qui le craignent. Seigneur Jésus, tant que vous nous serez présent, que nos ennemis nous attaquent, quel que soit leur nombre, nous ne les craindrons pas. Que non-seulement ils nous attaquent, mais qu'ils viennent fondre sur nous, avec toute leur force, qu'ils nous assaillent de toutes parts, qu'ils se précipitent avec l'impétuosité des torrents, ils s'écouleront, ils disparaîtront en la présence du Seigneur, comme la cire qui fond devant le feu. Car quelle crainte dois-je avoir d'ennemis dont les forces se dissipent? Quelle frayeur me doivent donner des ennemis qui trembleront eux-mêmes de peur? Quelle appréhension pourront jeter en mon esprit des ennemis que je verrai tomber à mes pieds? Seigneur mon Dieu, si je marche au milieu des ombres de la mort, je ne craindrai pas, pourvu que vous soyez toujours avec moi[2]. Le jour commencera bientôt à paraître, et les ombres se retireront, et les princes des ténèbres tomberont de toutes parts. Si maintenant que nous marchons dans l'obscurité de la foi et parmi les suggestions malignes et cachées de nos adversaires, et que nous sommes éloignés de la lumière, notre foi ne laisse pas d'être victorieuse, avec quelle facilité la connaissance parfaite de la vérité qui nous sera totalement découverte, chassera ces images affreuses qui ne peuvent subsister que dans les ténèbres? Et ne vous mettez pas en peine du nombre de vos ennemis. N'en redoutez pas la multitude. Souvenez-vous qu'au premier commandement de notre Sauveur, une légion tout entière de Démons se retira du corps d'un homme possédé depuis longtemps, et n'osa pas même, sans son ordre, entrer en des pourceaux[1]. Combien mieux l'âme fidèle sous sa conduite, verra-t-elle ses ennemis renversés de quelque côté qu'ils l'attaquent, et forcés de s'écrier avec étonnement et avec honte : *Quelle est celle-ci qui monte comme l'aurore qui se lève, qui est belle comme la lune, choisie comme le soleil, et terrible comme une armée en bataille*[2]? Intrépides, dégagés de toute crainte, les accents de la reconnaissance et la louange sur les lèvres, vous regarderez avec tranquillité la ruine de vos ennemis. Vous n'aurez plus à soutenir leurs attaques. Vous ne craindrez plus leur fureur, mais vous considérerez seulement la récompense réservée aux pécheurs.

10. Tout ceci semblerait suffire pour aujourd'hui. Mais il y en a parmi vous qui espèrent et attendent. Ceux qui ont plus d'affection à s'instruire, ont envie de savoir que veut dire le prophète dans ces paroles : *Il en tombera dix mille à votre droite, et mille à votre gauche.* Je ne crois pas qu'on doive entendre autre chose que le côté gauche, par ce mot de côté qui est mis sans addition, puisque le droit est nommé ensuite. Sans doute, ce n'est pas sans mystère qu'il est dit par le prophète, qu'il tombera plusieurs ennemis à gauche, mais qu'il en tombera bien davantage à droite. Ce serait tout à fait manquer de sens que de s'imaginer que ces deux nombres ont été mis ici sans aucun dessein de comparer ce qui est plus grand avec ce qui est plus petit. Car ce n'est pas ainsi que nous avons coutume d'entendre les paroles de l'Écriture ni que l'Église les entend. Ces mots : *Il en tombera mille à votre gauche, et dix mille à votre droite*, signifient que l'ennemi attaque l'aile droite avec plus de force et avec plus de violence, de méchanceté, et avec des troupes plus nombreuses. Et si nous considérons le grand corps de l'Église, nous reconnaîtrons aisément

[1] Ps. LXXI, 9. — [2] Ps. XXII, 4.

[1] Math., 8. — [2] Cant., III, 9.

que les hommes spirituels, qui en sont la plus noble partie, sont attaqués avec bien plus de violence que les charnels. A mon avis, ces deux classes de personnes qui la composent, peuvent bien convenablement être pris pour son côté droit et son côté gauche. Et, sans doute, la malice superbe et jalouse de notre ennemi le porte à combattre ainsi différemment les différents membres de l'Église, et à diriger de plus violents efforts contre les plus parfaits, selon cette parole de l'Écriture : *Il veut se nourrir de viandes exquises* [1], et selon cette autre : *Il absorbera les fleuves, et ne s'étonnera point, et il a la confiance que les eaux du Jourdain couleront dans sa bouche* [2]. Mais s'il agit ainsi, ce n'est pas sans une dispensation particulière de la Providence et un conseil de Dieu, qui ne permet pas qu'il tente les plus imparfaits au-delà de ce qu'ils peuvent supporter, leur faisant même retirer beaucoup de fruit des tentations; il prépare par ce moyen aux plus parfaits des triomphes non-seulement plus glorieux, mais encore plus nombreux. Tous les élus de l'Église seront donc couronnés ensemble, parce qu'ils auront légitimement combattu des deux côtés. Cette Église (en attendant que Dieu la couronne de ses élus) repousse et renverse ses ennemis, avec tant de vigueur et de courage, de quelque côté qu'ils entreprennent de la combattre, qu'on en voit tomber manifestement chaque jour mille à sa gauche, et dix mille à sa droite. C'est ainsi qu'autrefois, après que David eut signalé son courage et sa force, et avant que la réprobation de Saül eût été déclarée en Israël, les femmes chantèrent en chœur : *Saül en a tué mille et David dix mille* [3].

11. Mais si vous aimez mieux rapporter ce texte à chaque fidèle en particulier, plutôt qu'à l'Église en général, vous pouvez en donner une interprétation spirituelle, en consultant votre propre expérience. Regardons notre âme comme notre droite, à cause de sa noblesse, et notre corps, comme notre gauche, à cause de son état inférieur : nous trouverons que nos ennemis s'appliquent avec beaucoup plus de vigilance et de soin, et mettent en usage un plus grand nombre d'adresses et de ruses contre la plus noble partie de nous-mêmes, que contre cette autre partie inférieure; chacun de nous éprouve tous les jours que ces ennemis travaillent bien plus ardemment à blesser en nous l'âme que le corps, et à nous ravir les biens du cœur. Il est vrai, ces esprits tendent, autant qu'il leur est possible, à nous enlever toute sorte de

[1] Habac, III, 16. — [2] Job, XL, 18. — [3] I Rois, XVIII, 7.

bonheur, soit celui qui est éternel, soit celui qui est passager. Mais il est certain qu'ils s'attachent à nous priver de la rosée du ciel avec plus d'obstination et d'ardeur, que de la graisse de la terre. Je vous laisse à juger si cette comparaison est convenable. Au moins je ne crains pas d'être blâmé pour avoir attribué les biens spirituels à la droite, et les charnels à la gauche, surtout par vous, dont le soin a toujours été si grand, de ne prendre jamais cette main droite pour la gauche, ni cette main gauche pour la droite. Et la sagesse divine autorise assez ma pensée, en mettant dans la main gauche les richesses et la gloire, et dans la droite l'éternité de la vie [1]. Il serait sans doute fâcheux pour vous d'ignorer par quel endroit la multitude opiniâtre de vos ennemis vous veut assaillir avec plus d'ardeur et de violence. Car il faut apporter plus de vigueur et de courage, où la nécessité de se défendre est plus pressante, où se concentre tout l'effort de la guerre, où se doit terminer tout le combat, où les vaincus doivent trouver une servitude pleine de honte et d'ignominie, et les vainqueurs la gloire du triomphe.

12. Enfin c'est à cause de cette pressante nécessité de nous défendre et de repousser fortement notre ennemi, par l'endroit où il se propose toujours de nous attaquer, qu'il semble que vous exposiez volontiers la partie la moins considérable de vous-mêmes comparée à la main gauche, afin d'avoir plus de puissance et de liberté d'employer vos soins à la conservation de cette autre principale partie comparée à la main droite. Et en cela, je loue votre sagesse. Car c'est ainsi que tous les chrétiens doivent imiter cette prudence du serpent, que Jésus-Christ a recommandée à ses disciples, en exposant tout le corps, s'il en est besoin, pour conserver la tête; c'est en cela que consiste la véritable philosophie du christianisme. C'est observer le conseil du sage, qui nous exhorte à mettre tous nos soins à garder notre cœur, parce qu'il est le principe de la vie [2]. C'est enfin se conformer heureusement à la miséricorde et à la bonté avec laquelle Dieu traite ses serviteurs, et à la conduite qu'il tient envers ses élus. Il protége avec un soin particulier, leur droite, et semble oublier leur gauche. C'est pour cela que le prophète dit en parlant de lui-même : *Je m'appliquais à considérer que le Seigneur m'est toujours présent et me regarde toujours, parce qu'il ne cesse point d'être à ma droite, afin que je ne sois jamais ébranlé* [3]. Ne tenait-

[1] Prov., III, 16. — [2] Id., IV, 23. — [3] Ps. XV, 8.

il pas la main droite de Job, mais sa main droite seulement, puisqu'il avait permis à l'ennemi d'exercer librement contre lui sa fureur et sa cruauté, non-seulement à l'égard de ses possessions, mais encore à l'égard de son corps? *Conserve seulement son âme* [1], dit le Seigneur à Satan. O bon Jésus! soyez toujours à ma droite. Tenez toujours ma main droite, car je sais et je suis certain que nulle adversité ne me pourra nuire, si nulle iniquité ne me domine. Que l'on me frappe, que l'on m'outrage, que l'on me charge d'opprobres, j'expose volontiers tout ce qui est représenté par la main gauche, pourvu, Seigneur, que vous ayez la bonté de conserver mon âme, et que vous daigniez être ma protection du côté de ma main droite.

13. On pourrait aussi, avec beaucoup de raison, par ces mille ennemis qui tombent à gauche, entendre plutôt les hommes que les Démons, parce que la plupart ne nous sont opposés et ne nous font la guerre qu'à cause des biens temporels et passagers, se plaignant par une méchanceté pleine d'envie que nous les possédions, ou plutôt, s'affligeant, par une cupidité injuste, de ne les posséder pas eux-mêmes. Car il y en a qui s'efforcent de dépouiller les serviteurs de Dieu des biens de ce monde, ou de leur ravir la faveur et la bienveillance des hommes, ou même de leur ôter la vie du corps. La persécution des hommes peut aller jusque-là, mais ils n'ont pas la puissance de nuire aux âmes. Au contraire, c'est plutôt en ce qui regarde les biens célestes et éternels que les Démons exercent leur jalousie et leur haine à notre égard. Ce n'est pas toutefois qu'ils aient la prétention d'acquérir ces biens dont ils nous veulent priver. Ils savent que la perte qu'ils en ont faite est irréparable; c'est seulement afin que le pauvre élevé de la poussière, comme parle le prophète, ne puisse arriver à ce bonheur, dont sont déchus ces malheureux esprits, que Dieu avait mis dans un état glorieux en les créant, et déchus de telle sorte qu'ils ne le peuvent jamais recouvrer. Ces esprits malins et opiniâtres ressentent une rage et un désespoir continuels de voir la fragilité des hommes obtenir une gloire dans laquelle ils n'ont pu se maintenir. Si parfois ils s'efforcent d'apporter à quelqu'un dommage dans les biens temporels, ou s'ils se réjouissent de lui en voir souffrir, leur but est que ces pertes extérieures et temporelles deviennent à la personne qui les souffre, ou à une autre, l'occasion d'une perte intérieure et spirituelle. Au contraire, toutes les fois que les hommes essaient contre nous une tentative qui offense notre âme qui est notre droite, c'est moins ce dommage spirituel qu'ils se proposent, qu'un dommage matériel qu'ils veulent nous causer, un profit temporel qu'ils veulent se ménager, selon qu'ils se regardent eux-mêmes, ou qu'ils nous regardent, ou qu'ils en regardent d'autres. Le spirituel n'est donc point ce que les hommes, qui se proposent de nous nuire, ont en vue, et la ruine des âmes n'est point l'objet de leur passion; j'excepte ces êtres assez méchants pour se changer en Démons, par la disposition de leur cœur, et désirer que des personnes objet de leur haine, tombent dans la damnation éternelle.

14. Pourquoi languissants et lâches, manquons-nous de vigilance, et de soin à l'égard des biens spirituels, puisque nous sommes poursuivis en tant de manières par des ennemis qui ne cherchent qu'à nous les ravir, et dont la haine et la malice n'ont d'autre objet que la perte de nos âmes? Je rougis de retracer ici notre négligence et notre assoupissement; mais ma douleur est trop violente pour me permettre de me taire. Combien, mes frères, même parmi ceux qui ont embrassé la vie religieuse et font profession de vivre dans l'état le plus parfait, semblent, par leur négligence et leur oubli des biens spirituels, avoir mérité cet oubli et cet abandon terrible de Dieu, que le prophète exprime en ces termes : *Jérusalem, si je t'oublie que ma droite même soit mise en oubli* [1]! Ces personnes mettent tous leurs soins à conserver ces biens temporels signifiés par notre main gauche; ils sont habiles et sages, il est vrai, mais de la sagesse du siècle à laquelle ils devraient avoir renoncé. Ils ont embrassé cette sagesse que la chair et le sang inspirent aux hommes, après avoir résolu de n'y céder jamais, pour se conformer à l'apôtre [2]. Ils reçoivent les gains présents avec tant d'ardeur; ils ont une joie si mondaine des avantages passagers de cette vie; ils sont si troublés, si abattus par les moindres pertes des biens de la terre; ils défendent leurs prétentions à l'égard de ces biens, d'une façon si charnelle; ils sont si prompts à courir de tous côtés pour leurs intérêts; ils s'engagent dans les affaires du siècle avec une disposition si éloignée de celle qui sied à des religieux, qu'on dirait que ces choses temporelles sont leur prétention exclusive, leur lot, tout leur héritage. Je l'avoue, le laboureur cultive avec un soin spécial un pauvre fond de terre, mais c'est parce qu'il n'a rien de plus précieux. Un pauvre qui demande sa vie,

[1] Job, I, 6.

[1] Ps. CXXXVI. 5. — [2] Galat., I, 16.

cache soigneusement une bouchée de pain; il n'a point d'autres richesses à conserver. Mais pourquoi, dans l'état où vous êtes, vous abaisser à des soins semblables à ceux des pauvres, et y prodiguer misérablement votre travail et votre esprit? Ne savez-vous pas que vous avez une autre possession et une autre richesse à conserver? Et si vous les croyez bien éloignées, vous êtes dans l'erreur; rien n'est plus près de nous que ce qui est en nous. Mais en convenant que cette possession n'est pas loin de vous, vous direz peut-être qu'elle vous est inutile, et qu'en étant séparés comme vous l'êtes, vous avez besoin d'en chercher, en cette vie, une autre qui vous satisfasse davantage. C'est vous abuser étrangement, car vous trouverez la satisfaction et le repos qui vous est propre dans ce trésor inestimable que vous avez au milieu de vous, plutôt qu'en tout autre bien, et même j'ose vous assurer que vous ne pourrez trouver qu'en ce seul bien la satisfaction que vous cherchez. Mais pensez-vous qu'il ne requière pas tous vos soins et tout votre travail, ou qu'il ne réponde pas assez à ce que vous en devez attendre; vous imaginez-vous, que cette possession est assez assurée, qu'il soit inutile de vous mettre en peine de la conserver? Toutes ces idées sont contraires à la raison et à la sagesse, car c'est principalement en cela que se trouvera véritable ce que dit l'Apôtre : *L'homme ne pourra recueillir que ce qu'il aura semé* [1]. Celui qui aura semé avec épargne ne pourra faire une abondante récolte, et celui qui aura semé libéralement et avec bénédiction sera sûr de recueillir avec la même bénédiction [2]. Un grain lui en rendra trente, un autre soixante, un autre cent [3]. Mais vous n'avez ce trésor, dont je vous parle, que dans des vaisseaux d'argile, si toutefois vous l'avez encore, car je crains bien que vous ne l'ayez perdu. Je crois qu'on vous l'a déjà ravi : les étrangers ont déjà consumé toutes vos forces et dévoré à votre insu ce que vous aviez de plus précieux, et, si vous ne pouvez pas maintenant appliquer votre cœur à votre trésor, c'est que vous avez perdu ce trésor. Si vous ne l'avez pas encore perdu, si vous soignez si attentivement vos moindres intérêts, si vous conservez votre paille, ne négligez pas de garder votre froment. N'exposez pas votre trésor, vous qui veillez si bien sur un vil fumier. Mille peut-être vous envient ces biens temporels, mais dix mille s'efforcent de vous ravir les biens spirituels, et ces dix mille surpassent les autres en artifices, en cruauté, comme en nombre. *Il en tombera*, dit le prophète, *mille à votre gauche, et dix mille à votre droite*. Tournez de tout côté les yeux de votre foi. Ils se sont peut-être déjà emparés de tous les passages. Peut-être ils ravagent et ils emportent le butin, ils se le partagent en toute liberté. Pourquoi vous attacher si soigneusement à défendre ces biens qui sont beaucoup moins considérables à l'égard des autres que la main gauche n'est inégale à la droite? C'est parce que vous les estimez trop, que vous les considérez toujours, que vous les avez sans cesse devant les yeux, et qu'ils vous sont si chers, qu'y toucher, ce n'est pas vous blesser à la main gauche, mais à la prunelle des yeux.

[1] Galat., VI, 8. — [2] II Cor., IX, 6. — [3] Math., XXV, 33.

15. Mais qui que vous soyez qui négligez ces biens placés à votre main droite, et qui faites tant de cas de ceux qui sont à votre main gauche, craignez que Dieu ne vous place avec les boucs à cette main gauche que vous avez choisie [1]. Cette parole, mes chers frères, est terrible, et ce n'est pas sans sujet que vous en êtes épouvantés. Mais il n'est pas moins nécessaire d'éviter cette condamnation que de la craindre. Notre Seigneur Jésus-Christ, au temps de sa Passion, après tous les effets inestimables de sa bonté envers nous, voulut encore souffrir pour nous qu'on lui perçât le côté droit, pour nous marquer que c'était seulement de ce côté-là qu'il voulait épancher sur nous ses grâces, et nous préparer un lieu de refuge. Que je m'estimerais heureux d'être cette colombe qui s'abrite dans les trous de la pierre, dans les ouvertures du côté droit de Jésus-Christ! Observez, cependant, que Notre-Seigneur ne sentit point cette blessure, puisqu'il ne l'a voulu recevoir qu'après sa mort, pour nous avertir que, tant que nous vivons, nous devons toujours veiller à la garde de ce côté, et qu'il faut tenir une âme pour morte, lorsqu'elle reçoit quelque blessure de ce côté-là, sans en témoigner quelque douleur, et avec une insensibilité fatale. C'est avec raison qu'on dit que le cœur de l'homme est du côté gauche, puisque ses affections penchent toujours, et sont toujours portées vers la terre. Le prophète qui gémissait, dans un profond sentiment des misères de cette vie, n'ignorait pas cette vérité, lorsqu'il criait : *Mon âme s'est attachée à la terre; faites-moi vivre, selon votre parole* [2]. Et un autre prophète disait : *Élevons nos cœurs et nos mains vers Dieu* [3]; par cet avertissement, il voulait nous exhorter à relever nos affections du côté gauche vers le côté droit. A la guerre on ne porte le bouclier que du côté gauche : n'imitons pas cette coutume dans la guerre spirituelle, si

[1] Math., XXV, 33. — [2] Ps. CXVIII, 25. — [3] Thren., III, 41.

nous ne voulons pas être mis au nombre de ceux qui combattent visiblement pour ce siècle, et non pour Jésus-Christ. *Personne*, dit l'apôtre, *combattant pour Dieu, ne s'engage dans les affaires du siècle* [1]; c'est-à-dire ne porte son bouclier à sa main gauche, au lieu de le porter à sa main droite.

16. Cependant, mes frères, si vous vous souvenez des instructions que vous avez reçues, nous avons besoin de nous couvrir des deux côtés, selon cette parole du prophète : *Sa vérité vous couvrira et vous environnera de toutes parts comme d'un bouclier*. Et l'apôtre dit aussi *que nous devons combattre par les armes de la justice, à droite et à gauche* [2]. Mais écoutons Celui qui est la justice même, pour apprendre les différentes manières de combattre de ces deux côtés. Car tantôt il nous dit par son Apôtre : *Ne vous défendez pas, mes chers frères, mais cédez à la colère* [3], et tantôt il nous fait ce commandement : *Ne donnez pas lieu au Démon de prendre quelque avantage sur vous* [4], et il dit encore : *Résistez au Démon, et il s'éloignera de vous* [5]. C'est ainsi que nous devons combattre tantôt en cédant, et tantôt en résistant. Écoutez encore comment l'apôtre nous enseigne à nous mettre à couvert, et à nous conserver de l'un et de l'autre côté. *Ayez soin*, dit-il, *de faire le bien, non-seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes* [1], car c'est la volonté de Dieu qu'en faisant toujours bien, non-seulement vous surmontiez et rendiez inutiles l'envie et la haine des esprits malins, mais que vous confondiez encore l'ignorance des hommes imprudents [2]. Mais cette protection nous sera-t-elle éternellement nécessaire, et nos ennemis nous attaqueront-ils toujours de tous côtés? Non, sans doute : viendra un temps où non-seulement ils n'auront plus la force de rien entreprendre sur nous, mais où ils ne pourront pas même subsister devant vous, selon cette promesse : *Il en tombera mille à votre gauche, et dix mille à votre droite*, car alors la malice des hommes sera impuissante contre nous. Et, quant aux Démons, nous n'en craindrons pas plus les légions réunies que des amas de vers ou de mouches. Nous ne les regarderons pas plus que les enfants d'Israël, après avoir passé la mer Rouge, ne regardaient les Égyptiens étendus de tous côtés sur le sable, et leurs chariots perdus au fond de l'eau. Nous chanterons aussi au Seigneur des cantiques de louanges, mais avec beaucoup plus de sureté et de de joie que les Israélites; nous le louerons de s'être donné gloire à lui-même, en précipitant dans les abîmes le cheval et son coursier [3].

[1] II Tim., II, 4. — [2] II Cor., VI, 7. — [3] Rom., XII, 19. — [4] Éphés., IV, 27. — [5] Jacq., IV, 7.

[1] Rom., XII, 17. — [2] I Pierre, II, 15. — [3] Exode, XIV, 15.

SERMON VIII

Sur le huitième verset : *Vous contemplerez de vos yeux, et vous verrez la punition des méchants.*

1. Mes très-chers frères, je vous parlerais moins longuement si j'avais la liberté de vous entretenir plus souvent; c'est, je pense, ce que vous avez pu reconnaître. Et quand mes occupations m'ont ôté tout loisir, réduit à la fâcheuse nécessité d'être plusieurs jours sans vous adresser d'exhortation et vous consoler par mes discours, je crois que personne de vous n'a dû s'étonner si, pour regagner ensuite le temps, j'ai donné à mes instructions une longueur proportionnée à leur rareté. Ce prélude, mes frères, a pour but de vous demander excuse pour l'étendue du sermon d'hier et la brièveté de celui d'aujourd'hui, car j'ai sujet de craindre que cette longueur d'hier n'ait déplu à quelques-uns, et que ma concision d'aujourd'hui ne sourie pas à tous ceux qui m'écoutent : peut-être eut-on préféré des discours également brefs à des entretiens si inégaux. *Sa vérité vous couvrira d'un bouclier, vous ne craindrez point les frayeurs de la nuit, ni la flèche qui vole durant le jour, ni les entreprises que l'on fait dans les ténèbres, ni les attaques et le Démon du midi. Il en tombera mille à votre gauche, et dix mille à votre droite, mais nulle flèche n'approchera de vous*. Je vous ai exposé dans les ser-

mons précédents, les pensées que la Vérité même a daigné me donner. Je vous ai montré comment Dieu met l'âme fidèle à l'abri tantôt des tentations, et tantôt des difficultés de cette vie. Le même prophète marque tout cela dans un autre psaume, en moins de paroles qu'ici, lorsqu'il dit : *Je serai délivré par vous de la tentation; et, par le secours de mon Dieu, je franchirai la muraille*[1]. Ce qui signifie : le fidèle qui marche sous la conduite de ce souverain défenseur ne rencontre rien dans la voix de son salut qui le blesse ou l'arrête ; il surmonte tous les obstacles. Le prophète nous marque donc, dans une partie de ce psaume que je vous explique, comment Dieu retire souvent notre âme des mains de ses ennemis et des périls dont elle est environnée ; et, dans l'autre partie, comment notre délivrance doit être sûre et entière. Car, dans ces paroles qu'il ajoute ici : *Vous contemplerez seulement de vos yeux*, il exprime la promesse d'un repos et d'une félicité qui n'est pas ordinaire. *Il en tombera*, dit-il, *mille à votre gauche, et dix mille à votre droite, mais aucune flèche n'approchera de vous, et vous contemplerez seulement de vos yeux*. Je vous le demande instamment, Seigneur, qu'il en soit ainsi. Que mes ennemis tombent, et que je ne tombe pas ; qu'ils soient épouvantés, et que je demeure intrépide ; qu'ils soient confondus, et qu'il ne m'arrive aucune confusion !

2. Le prophète, par ces paroles, nous marque assez évidemment l'immortalité de l'âme et établit même la foi à la résurrection des corps. Car elles signifient que lorsque mes ennemis périront, je subsisterai, et je verrai de mes yeux leur punition définitive. Il ne dit pas simplement : *Vous verrez*, mais *de vos propres yeux*, c'est-à-dire de ces mêmes yeux qui languissent maintenant, qui se lassent et qui défaillent à force d'attendre Dieu même. Et, sans doute, mes frères, nos yeux nous manquent à l'égard de ce que nous espérons : *Car on n'espère pas*, dit l'apôtre, *ce que l'on voit; l'espérance qu'on voit n'est plus de l'espérance*[2]. Vous contemplerez donc alors ce que vous ne pouvez voir maintenant, et ce sera avec ces mêmes yeux, que vous n'osez pas seulement lever au ciel, dans le sentiment de pénitence qui vous pénètre ; avec ces mêmes yeux qui ont si souvent versé des larmes et que vous affligez dans une componction continuelle. Ne pensez pas que Dieu vous doive donner de nouveaux yeux ; il renouvellera seulement les vôtres. Cependant que dirais-je de l'œil, la portion la plus élevée et la plus excellente du

[1] Ps. xvii, 30. — [2] Rom., viii, 24.

corps humain, encore qu'il en soit la plus petite ? Car nous tenons comme en réserve dans notre sein cette heureuse espérance, en vertu de la promesse de la Vérité même, et il ne périra pas un seul cheveu de notre tête[1].

3. Dieu nous promet expressément cette grâce que nous verrons de nos propres yeux, peut-être parce que le souverain désir de l'âme est de voir les biens qui lui sont propres. *Je crois*, dit le prophète, *que je verrai les biens du Seigneur en la terre des vivants*[2]. L'âme qui désire avec ardeur de voir clairement, de posséder ce qu'elle croit et ce qu'elle espère, souhaite que les yeux de son corps soient rendus capables de contempler la suprême vérité. L'œil n'a nulle part à la foi ; elle vient uniquement de l'ouïe. Cette foi donne un corps aux choses que nous espérons ; elle est la démonstration de l'invisible[3], de sorte que nos yeux nous font défaut, et n'ont aucune fonction relativement aux objets de la foi, non plus qu'à l'égard des objets de l'espérance ; l'oreille seule nous sert et est ici d'usage. *Le Seigneur*, dit un prophète, *m'a ouvert l'oreille*[4]. Mais un jour il nous ouvrira aussi les yeux. Un jour il ne se contentera pas de dire à l'âme fidèle : *Écoutez, ma fille, considérez, et que votre oreille soit attentive*[5] ; mais il lui dira : Élevez vos yeux et contemplez. Et qu'aurons-nous à contempler, sinon ce bien souverain qui nous doit combler de délices et de joie, et que Dieu nous fera posséder comme un trésor qu'il nous a acquis et conservé ? Quels sont les biens dont nous devrons jouir et que nous devrons voir même des yeux de notre corps ? Sans doute, ce ne seront pas seulement ces biens dont la connaissance nous vient par le ministère de l'ouïe, que nous pouvons croire, quoique nous ne soyons nullement capables de les voir, mais ce seront encore des biens dont l'oreille n'a jamais entendu parler, qui ne sont jamais entrés dans la pensée de l'homme, que l'œil n'a jamais vus, et que Dieu a préparés à ceux qu'il aime[6]. De sorte que l'œil même du corps, élevé à une nouvelle puissance par la vertu de la résurrection, deviendra capable de voir ce que notre oreille n'a jamais entendu, et ce que notre esprit même n'est pas capable de comprendre actuellement. Et, c'est, je pense, à cause de cet ardent désir qu'a notre âme de voir même des yeux du corps l'objet de sa foi et de son espérance, qu'un autre héraut évident de la résurrection a fait une mention

[1] Luc, xxi, 18. — [2] Ps. xxvi, 13. — [3] Hébr., xi, 1. — [4] Isaï., l, 5. — [5] Ps. xliv, 11. — [6] Isaï., lxiv, 4, et 1 Cor., ii, 9.

spéciale de nos yeux. *Je crois*, dit Job, *que mon âme sera de nouveau rétablie dans ce corps et que je verrai Dieu mon Sauveur en ma propre chair, que je le verrai moi-même, que ce ne sera pas un autre qui le verra à ma place, et que je le contemplerai de mes propres yeux. Cette espérance*, ajoute-t-il, *repose dans mon sein* [1].

4. Il faut peut-être faire une attention particulière à ces paroles : *Je contemplerai de mes propres yeux;* elles sont semblables à celles-ci que je vous explique : *Vous contemplerez de vos propres yeux*. Pensez-vous que mes yeux soient maintenant véritablement à moi, et que j'en sois le maître? Non certainement. Ils étaient autrefois à moi, j'en disposais avec une entière liberté, et ils faisaient partie de ces richesses dont Dieu m'avait confié l'usage et la disposition, comme un père qui partage ses biens à ses enfants. Mais j'ai mal conservé cette portion d'héritage qui m'avait été confiée. Je l'ai promptement perdue et dissipée. La loi du péché s'est emparée de tous mes membres et s'en est rendue maîtresse. La mort entrait librement par mes yeux, et au lieu que j'en devais être exempt, j'en suis devenu le captif. J'étais tombé dans une misérable et honteuse servitude, assujéti, non pas à des hommes, mais à des passions semblables aux bêtes les plus sales et les plus impures. Je n'étais pas seulement un serviteur mercenaire, mais un esclave, si éloigné de recevoir un salaire de mes peines, qu'on me déniait la nourriture que je demandais. Et cette nourriture, si je l'avais reçue, m'aurait été plus funeste que la faim. Personne ne me voulait seulement donner les restes des pourceaux, que je souhaitais. En sorte que, vivant pour la conservation de ces animaux, il ne m'était pas permis de vivre avec eux et de me nourrir comme eux. Enfin mes yeux étaient-ils à moi, lorsqu'au lieu de me servir et de m'être utiles, ils ravageaient mon âme? Réduit à cette nécessité, j'ai été heureusement contraint de remettre mon héritage entre les mains de notre souverain Dominateur, afin qu'il défendît, contre l'usurpation de mon ennemi, ses propres dons que je ne pouvais sauver.

5. Considérez attentivement, mes chers frères, et représentez-vous par quelle puissance vous avez été délivrés du joug insupportable de Pharaon, afin de ne plus faire de vos membres des armes d'iniquité, ne plus vous assujétir au péché, et ne plus faire régner à l'avenir le mal dans vos corps mortels et corruptibles. Cette heureuse liberté, mes frères, n'est pas l'ouvrage de votre puissance, mais de la droite du Seigneur. Celui qui peut tout est seul capable de produire un si merveilleux changement. Ne dites donc pas : *C'est notre main puissante qui nous a délivrés* [1], mais avouez, avec joie et vérité, *que le Seigneur fait en vous toutes ces choses*. Enfin que chacun de nous sache qu'il a besoin de se tenir sans cesse sur ses gardes, de peur que (pendant les jours mauvais où nul homme n'est en sûreté nulle part) notre négligence et notre relâchement ne nous portent à reprendre l'héritage que nous avons mis entre les mains d'un tuteur si bon et si vigilant, pour en user de nouveau avec une liberté pleine de périls, et même tout à fait pernicieuse. S'il est jaloux des biens qu'il nous a donnés, c'est par une bonté paternelle, c'est pour nous; c'est par prudence et non par envie, qu'il nous commande de lui laisser tout ce que nous possédons et tout ce que nous sommes; c'est afin que rien de ce qu'il nous avait donné ne périsse. Et lorsque vous serez arrivés à cette grande et sainte cité, dans l'enceinte de laquelle il a établi la paix, et où l'on n'aura plus à craindre les attaques ni les entreprises d'aucun ennemi, non-seulement il vous rendra entièrement à vous-mêmes, avec tout ce que vous lui aviez confié, mais il se donnera lui-même à vous. En attendant, éloignez-vous courageusement de votre propre volonté; n'ayez pas la témérité d'usurper des membres que vous avez consacrés à Dieu; ils sont destinés aux usages saints de la piété et de la religion. N'ayez jamais l'audace de les employer à de sacriléges usages de vanité, de curiosité, de volupté, ou quelque autre usage mondain. *Ne savez-vous pas*, dit saint Paul, *que vos corps sont le temple du Saint-Esprit que vous avez reçu de Dieu, et que vous ne vous appartenez plus à vous-mêmes? Votre corps n'appartient point à la fornication*. A qui appartient-il? Est-ce à vous? Je ne trouve pas étrange que vous en disposiez en possesseur et en maître absolu, si vous le pouvez délivrer par vos propres forces de ses mouvements impétueux et de ses passions honteuses et violentes, ou du moins l'en défendre à l'avenir, lorsqu'il sera une fois délivré. Mais si vous n'avez point de vous-mêmes ce pouvoir, ou plutôt parce que vous ne l'avez pas, laissez ce corps sous la pleine domination du Seigneur, de peur qu'il ne redevienne l'esclave des passions. *Je ne vous propose qu'une sainteté humaine*, dit l'apôtre, *à cause de l'infirmité de votre chair. Comme vous avez abandonné vos membres à la servitude du péché, pour n'en commettre que les œuvres, de*

[1] Job, XIX, 26, 27.

[1] Deutér., XXXII, 27.

même consacrez maintenant vos membres à la servitude de la justice, pour ne faire que des œuvres de sainteté[1]. C'est à cause de la faiblesse de notre nature qu'il nous tient ce langage : mais quand ce qui a été semé dans l'infirmité sera ressuscité dans la force, nous ne serons plus réduits à nous soumettre à aucune servitude. Possesseurs d'une libre sécurité et d'une liberté sans péril, pouvons-nous douter qu'alors Dieu ne nous rende pleinement à nous-mêmes? Quoi! le père de famille ne donnerait pas la liberté à un fidèle serviteur qu'il établira sur tous ses biens?

6. Vous verrez donc de vos propres yeux, pourvu que dans le cours de cette vie vous soyez fidèles à reconnaître que ces yeux sont à Dieu et non à vous. Car, sans parler des liens contractés par les vœux que vous avez faits, et par lesquels renonçant à votre propre volonté, vous avez consacré au service de Dieu ces membres que vous ne pourriez défendre par vous-mêmes de la tyrannie du péché, comment regarder comme à vous des membres dans lesquels une loi contraire à celle de Dieu habite toujours, si elle n'y règne pas; des membres dans lesquels la peine du péché, c'est-à-dire la convoitise, votre second ennemi, non-seulement demeure, mais prévaut et domine librement? Voulez-vous nommer votre corps, un corps soumis à la mort par le péché? ou qu'il appartienne à votre âme, quand votre âme ne cesse de l'accabler? Certainement, si nous désirons donner à ce corps un nom qui lui convienne, il faut l'appeler une charge, une prison. Sinon, comment pouvons-nous dire que nos yeux sont à nous, quand bon gré mal gré le sommeil les ferme, la fumée les offusque, un peu de poussière les blesse, une humeur maligne leur cache la lumière, quand ils sont tourmentés par des maladies et des douleurs aiguës, et que la mort les clôt pour jamais? Vos yeux ne seront pleinement à vous, que lorsqu'ils ne seront plus sujets à toutes ces misères, et quand vous aurez la liberté entière de vous en servir pour vous livrer à la contemplation, et d'en faire l'usage qu'il vous plaira. Alors nous n'aurons plus à les détourner de la vanité, puisqu'ils contempleront la Vérité toute pure. La mort n'entrera plus par ces fenêtres. Cette mort, notre capitale ennemie sera entièrement détruite. Pourriez-vous craindre que dans le ciel, où tous les saints reluiront comme des soleils, vos yeux n'aient pas la force de soutenir l'éclat d'une si grande lumière et en soient éblouis? J'avoue que cela serait à craindre, si la résurrection ne devait pas communiquer à nos yeux, comme à toutes les autres parties de notre corps, la gloire et la puissance.

[1] Rom., vi, 19.

7. *Et vous verrez la punition des méchants.* Ce sera pour eux un insupportable supplice et le comble de tous les maux. Car il semble que ce leur serait une espèce de soulagement dans leurs tourments de pouvoir se faire oublier de ceux qu'ils ont persécutés avec tant de méchanceté, ou du moins de pouvoir s'éloigner de leur vue. Mais s'ils doivent trouver un surcroît d'affliction dans cette publicité de leurs supplices, quel besoin en aurons-nous? Quelle utilité, quelle satisfaction en pourrons-nous tirer? Présentement, quoi de plus contraire à la piété, de plus inhumain, de plus cruel, que de rassasier ses yeux du sang de ses ennemis ou de scélérats quelconques et de se plaire à contempler les supplices des misérables! Néanmoins, comme les pécheurs voyant Dieu appeler ses élus à la participation de sa gloire, en sècheront d'envie et en frémiront de dépit et de rage, ainsi les justes, à la vue des maux dont ils seront préservés, seront au comble de la joie. Dans cette terrible séparation, comme la vue des agneaux sera pour les boucs l'occasion d'une violente jalousie, la vue des réprouvés sera aux élus un sujet infini d'action de grâces et de louanges. Pour les justes quelle plus ample matière d'action de grâces que de jouir d'abord d'une ineffable félicité, de voir en même temps la punition des méchants, et de songer que c'est par la miséricorde du Rédempteur seule qu'ils ont été distingués et séparés de ces misérables! Et pour les méchants, quel sujet de fureur et de désespoir, de voir des hommes comme eux, élevés, en leur présence, à une éternelle félicité, pendant qu'ils seront réduits, par une inévitable condamnation, à gémir éternellement dans les horreurs de l'enfer, dans les tourments d'un éternel incendie, dans les misères d'une mort immortelle! *Il n'y aura là*, comme dit Notre-Seigneur, *que des pleurs et des grincements de dents*[1]. Le feu qui ne s'éteindra jamais les fera toujours pleurer; les remords les rongeront comme des vers, sans les consumer, et leur causeront toujours cet horrible grincement de dents, car il est certain que les douleurs font répandre des larmes et que la fureur fait grincer les dents. Les tourments extrêmes des damnés, les contraindront à pleurer sans cesse, et leur violente jalousie, jointe à leur malice obstinée et incorrigible, nourrissant leur rage, leur causera cet épouvantable grincement de dents. Vous verrez

[1] Math., xiii, 50.

donc ainsi la punition des méchants, afin qu'en connaissant de quels périls vous aurez été délivrés, vous ne puissiez jamais devenir ingrats envers votre libérateur.

8. Dieu voudra que ses élus contemplent de leurs propres yeux les châtiments de ses ennemis pour une autre raison, afin de les tenir dans une parfaite assurance et dans un plein repos. Car ils verront, et seront ainsi entièrement certains de n'avoir plus à craindre la malice des hommes, ni celle des Démons; ces malheureux précipités, pour l'éternité, dans les supplices qu'ils auront mérités, ne pourront plus les attaquer ni leur nuire. Sans cette assurance, les bienheureux ne pourraient-ils pas craindre encore le serpent, le plus rusé des animaux, surtout au souvenir de la première femme séduite dans le paradis par ce dangereux ennemi, s'ils ne le voyaient précipité, avec tous ses membres, pour toujours, dans les flammes vengeresses, et un abîme infini entre eux et lui?

9. Dans la considération de la punition des pécheurs, vous trouverez un troisième avantage; l'éclat de votre gloire vous paraîtra plus grand, par sa comparaison avec leur horrible misère : les contraires comparés semblent recevoir de cette opposition un accroissement de qualités. Ainsi le blanc paraît davantage, quand on le compare avec le noir, et le noir semble encore plus noir quand on l'oppose au blanc. Mais écoutez ici le témoignage d'un prophète : *Le juste*, dit-il, *se réjouira quand il verra la vengeance.* Pourquoi? *Il lavera ses mains dans le sang du pécheur* [1]. Il ne souillera pas ses mains dans ce sang, il les y lavera, en sorte que ce sang qui rend le pécheur difforme et hideux, fera paraître le saint plus resplendissant de beauté; la souillure de l'un deviendra la gloire de l'autre.

10. Ces trois raisons regardent précisément l'intérêt et la gloire des élus, et montrent assez que, dans l'état où ils seront avec Dieu, ils seront bien éloignés d'avoir aucun sentiment de répugnance pour un pareil spectacle. Mais ce ne sera pas encore pour aucune de ces raisons que la sagesse divine, comme elle le déclare, se rira de la perte de ces réprouvés; elle le prédit, et elle est incapable de mentir. *Je vous ai appelés et vous m'avez rejetés, je vous ai tendu les mains, et vous ne m'avez point voulu regarder;* pour cette raison, ajoute-t-elle un peu après, *je me rirai de votre perte, et je me moquerai de vous, lorsque le malheur fondra sur vous, et que la ruine vous écrasera comme une tempête* [2]. Que devons-nous donc estimer qui doive plaire à la sagesse éternelle dans la perte des insensés, sinon cette si juste disposition et cet ordre si irrépréhensible? Il faut que l'objet qui sera agréable à la sagesse éternelle plaise pareillement à tous les sages. Ne pensez donc pas que ce soit une chose dure que cette promesse que Dieu vous fait : *Vous contemplerez de vos yeux*, puisque vous aurez de la joie, et que vous rirez de leur perte. Ce ne sera pas que vous soyez capables alors de vous complaire dans cette vengeance et cette punition des réprouvés, par un sentiment d'inhumanité et de cruauté; mais parce que l'ordre que la providence divine donne à tout, étant parfait au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, donne nécessairement un extrême plaisir à tous les amis de la justice et de l'équité. Quand, à la lumière de la vérité dont vous serez remplis, vous connaîtrez pleinement et parfaitement que tout est excellemment ordonné et que chaque être est au rang qu'il doit avoir, comment ne vous plairiez-vous pas à tout considérer et à louer le Dispensateur souverain de tout cela? Saint Pierre parlant de la perte de Judas, l'a excellemment exprimée, en disant que *ce fils de perdition est allé en la place qui lui appartenait* [1]. Il convenait en effet que le compagnon des puissances malignes de l'air, mourût aussi en l'air par la rupture de ses entrailles, et que celui qui avait trahi le Sauveur vrai Dieu et vrai homme, descendu du ciel pour opérer notre salut au milieu de la terre, fût à la fois repoussé du ciel et de la terre.

11. C'est pourquoi *vous contemplerez de vos propres yeux et vous verrez la punition des méchants.* Premièrement, afin que vous sentiez la damnation dont vous serez délivrés. Secondement, pour votre totale sûreté. En troisième lieu, afin que vous compariez l'état où vous serez à la misère des méchants. Et, quatrièmement, afin que vous ayez un zèle parfait de la justice, car alors ce ne sera plus le temps de la miséricorde, mais le temps de la justice. Et ne croyons pas que, dans un temps où il n'y aura plus aucun espoir de correction pour les méchants, il reste encore pour eux quelque compassion. Alors nous serons bien éloignés de cette mollesse naturelle propre maintenant à la condition et à l'infirmité des hommes. La charité sait en faire un salutaire usage. Et comme les pêcheurs prennent indifféremment dans leurs nasses les bons et les mauvais poissons et ne les séparent que sur le rivage, ainsi cette charité reçoit dans son sein les différents mouvements

[1] Ps. LVII, 11. — [2] Prov., I, 24, 26, 27.

[1] Act., I, 25, 18.

de l'âme : la joie et la tristesse. Mais sortie de la mer de cette vie, et, sur le rivage de l'éternité, elle rejettera tous les sentiments douloureux. Elle se réjouira avec ceux qui seront dans la joie, sans s'affliger avec ceux qui s'affligeront. Comment pourrions-nous juger le monde si nous n'étions entièrement dégagés de cette sensibilité qui nous fait compatir aux peines des autres, et introduits dans le cellier au vin, selon ce que dit le prophète : *J'entrerai dans les puissances du Seigneur, mon Dieu; je ne me souviendrai que de votre justice seule* [1] ? Et même, dans l'état où nous sommes, il ne nous est pas permis de considérer au préjudice de l'équité la personne du pauvre, ou d'avoir pitié de lui, quand il s'agit de le juger ; mais nous sommes obligés, dans ces rencontres, de retenir les sentiments de compassion, quelque peine que cela nous fasse, et nous ne devons songer qu'à rendre un jugement équitable. Combien serons-nous plus inflexibles, lorsque nous ne sentirons aucun combat en nous-mêmes et que nous ne serons plus capables d'aucune impression de tristesse et de douleur? Combien faudra-t-il alors que cette prophétie s'accomplisse parfaitement : *Leurs juges seront absorbés, étant joints à la pierre* [2] ! C'est-à-dire : Ils seront entièrement absorbés dans l'amour de la justice, imitant la solidité de la pierre à laquelle ils seront unis. *Ils seront joints et unis* à Jésus-Christ qui est *cette pierre*, parce qu'ils ont abandonné toutes choses pour ne suivre que lui seul. C'est cette fonction de juger tous les hommes, que le Sauveur a promise à ses disciples, en récompense de cet amour avec lequel ils l'avaient suivi, lorsqu'il disait à Pierre : *Lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le siége de sa majesté, vous serez aussi assis sur douze siéges, et jugerez les douze tribus d'Israël* [3]. Et un prophète a dit, en prédisant la même chose : *Le Seigneur viendra juger avec les anciens de son peuple* [4]. Pensez-vous qu'on puisse trouver quelque chose de flexible et de mou dans des juges unis et incorporés à cette pierre? *Celui qui est attaché à Dieu*, dit l'apôtre, *ne fait avec lui qu'un esprit* [5], et celui qui est uni à la pierre ne fait avec elle qu'une pierre. C'est après quoi le prophète soupirait, avec beaucoup de raison, lorsqu'il disait : *Il m'est bon de m'attacher à Dieu* [6]. Les juges des nations seront donc absorbés dans une justice immuable, étant totalement unis à la pierre. O familiarité inestimable! ô comble d'honneur! ô privilége de confiance ! ô prérogative d'une sécurité parfaite!

[1] Ps. LXX, 16. — [2] Ps. CXL, 2. — [3] Math., XIX, 28. — [4] Isaï., III. 14. — [5] Cor., VI, 17. — [6] Ps. LXXII, 28.

12. Qu'y a-t-il maintenant de plus à craindre, quoi de plus capable de nous remplir d'inquiétudes, que d'avoir à paraître devant le tribunal de Dieu pour être jugés, et d'attendre la sentence incertaine d'un juge si rigoureux? *C'est une chose horrible*, dit l'apôtre, *de tomber entre les mains du Dieu vivant* [1]. Mes frères, jugeons-nous nous-mêmes, et efforçons-nous de prévenir notre Juge, en exerçant sur nous présentement une justice qui nous exempte de la condamnation terrible que nous avons sujet de craindre. Dieu ne jugera pas deux fois. Il est certain que, comme il y a des hommes qui commettent des péchés manifestement condamnés et punissables avant qu'on les juge, il y a aussi des hommes dont la vigilance et les œuvres préviennent et détournent les jugements de Dieu; en sorte que les uns, étant déjà jugés, et condamnés sans attendre la sentence de leur souverain Juge, tomberont soudain dans les supplices éternels par le propre poids de leurs crimes, et les autres, au contraire, monteront, avec toute la puissance et la liberté que l'esprit de Dieu leur donnera, et sans retard, sur les trônes qui leur auront été préparés. Sauveur Jésus, que la pauvreté volontaire de ceux qui quittent tout pour vous suivre est heureuse! Qu'elle est heureuse, puisqu'elle inspirera une si grande sécurité et qu'elle élèvera à une si haute gloire ceux qui l'auront embrassée au milieu des renversements et des changements de la nature, quand la justice divine examinera avec tant de rigueur les mérites de tous les hommes, au milieu du danger si formidable du jugement! Considérons, maintenant, ce que l'âme pieuse et fidèle répond à de telles promesses. Pour exprimer qu'elle est aussi éloignée d'une confiance téméraire que de la défiance, *Seigneur*, dit-elle, *vous êtes toute mon espérance*. Que pourrait-elle dire qui montrât davantage son humilité et sa piété? Il semble aussi que cette protestation ne pourrait recevoir une réponse plus convenable que celle qui suit : *Vous avez placé votre refuge bien haut*. Mais je vous demande pardon, mes frères, j'ai dépassé aujourd'hui les bornes de la brièveté que je vous avais promis de respecter.

[1] Hébr., XIX, 31.

SERMON IX

—

Sur le neuvième verset : *Vous êtes mon espérance. Vous avez placé bien haut votre refuge.*

1. Entretenons-nous aujourd'hui, mes frères, de la promesse du Père, de l'espérance des enfants, de la fin de notre pèlerinage, de la récompense de notre travail, du fruit de notre captivité. Or la captivité n'est pas seulement cette captivité commune où sont maintenant réduits tous les hommes, mais cette captivité particulière dans laquelle nous nous appliquons à mortifier notre volonté propre, nous perdons la vie que nous possédons en ce monde pour nous enchaîner dans les liens d'une rigougoureuse discipline et nous soumettre à cette austère pénitence qui nous est comme une prison. Cette servitude serait malheureuse si elle était forcée, et non pleinement volontaire. Mais puisque vous faites spontanément votre sacrifice à Dieu, et que votre volonté ne souffre de violence que d'elle-même, cette servitude est heureuse, c'est un bien incomparable. A-t-on sujet de se plaindre, si difficile et pénible que soit une chose, quand on ne la fait que pour Dieu? Et si quelquefois la grandeur de nos peines inspire un sentiment de compassion, la considération de la cause pour laquelle nous souffrons appelle plutôt des félicitations. Ajoutez que toutes ces bonnes œuvres, non-seulement se font pour Dieu, mais encore par lui. Car c'est lui qui opère en nous et la volonté et l'accomplissement de l'œuvre, selon son bon plaisir [1]. Il est donc l'auteur de tout le bien que nous faisons; il en est aussi le rémunérateur; il est toute la récompense : de manière que ce Dieu, qui est le souverain bien, et dont l'unité est parfaite, se multiplie en quelque sorte en nous, à l'égard de nos bonnes actions; il est une double cause : cause effective et finale. Ce vous est donc un grand bonheur, mes très-chers frères, que non-seulement vous persévériez dans vos nombreux travaux, mais que vous surmontiez encore tous les obstacles, à cause de Celui qui vous a aimés. Et comme c'est pour lui, n'est-ce pas aussi par lui que vous êtes victorieux? Oui, sans doute, car dit l'apôtre : *Comme nos afflictions sont abondantes pour Jésus-Christ, ainsi nos consolations abondent par lui* [1].

[1] Philipp., II, 13.

2. Pour Dieu : voilà un mot bien usité et une façon de parler bien commune. Mais il faut beaucoup de pénétration et de lumière pour dire quand cette parole n'est pas fausse. Elle est souvent sur les lèvres de chrétiens qui laissent voir qu'elle est loin de leur cœur. Tous les hommes demandent qu'on leur accorde pour Dieu, ce qu'ils désirent d'obtenir. Ils demandent, avec instance, qu'on les assiste pour Dieu; et, quelquefois on demande facilement pour Dieu, ce qu'on ne désire nullement pour Dieu, mais plutôt contre Dieu. Mais cette parole est toute vive et efficace, lorsqu'on ne l'emploie pas négligemment; par manière d'acquit, par coutume, ou dans le but artificieux de persuader qu'elle procède, comme cela doit être, de l'onction et de l'abondance de la piété, de la disposition sincère du cœur. Le monde passe avec toutes ses convoitises, et ce qu'on fait pour lui n'a, on le verra, ni une fin assez utile, ni un fondement assez solide. Quand la cause pour laquelle on avait agi, manque, comment les choses appuyées sur cette fin ne seraient-elles pas aussi réduites à néant? C'est pourquoi il est nécessaire que ceux qui sèment en la chair, ne recueillent que la corruption de la chair, car toute chair est comme l'herbe, et son éclat ressemble à la fleur de l'herbe; l'herbe vient-elle à sécher, sa fleur périt fatalement avec elle. Il n'y a que celui qui est la cause souveraine qui ne puisse finir, et ce n'est point la fleur des prairies, c'est la parole du Seigneur qui demeure éternellement [2]. *Le Ciel*, dit-il, *et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas* [3].

3. C'est donc, mes très-chers frères, avec prudence et utilité, que vous avez choisi des voies dures et difficiles, sur la parole de Notre-Seigneur, et que vous semez où vous ne sau-

[1] II Cor., I, 5. — [2] Isaï., XL, 6, 8. — [3] Math., XXIV, 35.

riez perdre le moindre grain de semence. Celui qui sème avec épargne ne laissera pas de moissonner, mais sa moisson ne sera pas abondante [1]. Moissonner c'est recevoir la récompense, et nous savons quel est Celui qui a promis que le fidèle qui aura donné, en son nom, un verre d'eau fraîche à une personne altérée ne sera point frustré de sa récompense [2]. Mais ne nous rendra-t-il pas la mesure que nous aurons donnée pour lui, et ne donnera-t-il pas une récompense proportionnée au mérite de ceux qui, non contents de présenter de l'eau à leurs frères, auront répandu leur propre sang, en buvant le calice du Sauveur? Ce calice du Sauveur n'est point un verre d'eau fraîche, c'est un calice brillant, plein d'une liqueur qui enivre ceux qui la boivent, un calice du vin le plus pur, mais d'un vin mêlé [3]. Jésus-Christ seul est parfaitement pur, seul il a bu un vin pur, et, seul, par son infinie pureté, il peut rendre purs ceux qui sont issus d'un germe immonde. Il a bu ce vin pur à cause qu'il est la sagesse même, selon sa divinité. Cette sagesse, par sa pureté, agit dans tous les lieux de la terre, sans que rien puisse la souiller. Et quant à l'humanité de ce Sauveur, elle n'a point été capable de péché. Il n'est sorti de sa bouche aucune parole qui n'ait été véritable et sainte. Il n'y a que lui qui n'ait point goûté la mort par la nécessité de sa condition, mais par le seul choix de sa volonté. Il nous a donné des preuves désintéressées de son amour, puisqu'il n'avait pas besoin de nos biens. Ce n'a point été pour reconnaître nos bienfaits par une affection réciproque, qu'il a daigné mourir. Il est mort, non pour des amis mais pour transformer en amis ses ennemis; ou, plutôt, pour des amis qui n'aimaient pas encore, mais qui déjà étaient aimés. La grâce de Dieu a consisté principalement, non pas en ce qu'il nous a aimés, lorsque nous l'aimions, mais en ce qu'il nous a aimés le premier. Voulez-vous apprendre combien il nous a aimés longtemps avant que nous l'aimassions? *Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ qui nous a bénis de toutes les bénédictions spirituelles, par les biens célestes, en Jésus-Christ, nous ayant choisis en lui, avant la création du monde.* Et l'apôtre dit un peu après : *Il nous a comblés de ses bienfaits et de ses grâces en son Fils bien-aimé* [4]. Comment donc n'aurions-nous pas été aimés en ce Fils, quand nous avons été choisis en lui? Et comment n'avons-nous pas été agréables à Celui en qui nous avons reçu la grâce qui nous a sanctifiés? Ainsi donc, selon l'ordre du temps, Jésus-Christ est mort pour des impies; et, selon l'ordre de la prédestination, il est mort pour des frères et des amis.

4. De tout cela il résulte que lui seul a bu un vin sans mélange, en sorte que tous les saints ont sujet de s'appliquer cette parole d'un prophète : *Votre vin est mêlé d'eau* [1]. Premièrement, parce que personne en cette vie n'est exempt de toute souillure, et ne peut se glorifier d'avoir le cœur entièrement pur. Secondement, parce qu'il nous est nécessaire de souffrir, un jour, la mort due à nos péchés. En troisième lieu, parce que ceux qui exposent leur vie pour Jésus-Christ, méritent ainsi l'éternelle vie. Mais malheur à eux, s'ils rougissaient de lui rendre ce témoignage! Quatrièmement, parce qu'ils ne peuvent néanmoins reconnaître, que d'une manière fort disproportionnée et fort inégale, l'excès de son amour et la grâce qui leur a été faite. Cependant Celui qui est sans mélange ne dédaigne pas le bien qu'il voit en ses serviteurs, quoiqu'il soit ainsi mêlé. Et c'est ce qui a donné à l'apôtre la confiance de dire *qu'il accomplissait, en son corps ce qui manque à la Passion de Jésus-Christ* [2]. Mais encore qu'il doive donner à tous ses élus le même denier de la vie éternelle, comme une étoile diffère d'une autre étoile, qu'autre est la clarté du soleil, autre celle de la lune, autre celle des étoiles, ainsi sera-t-il de la résurrection des morts. Il n'y aura qu'une maison, mais il y aura plusieurs demeures en cette maison, de telle sorte qu'en ce qui regarde l'éternité et l'abondance qui sera convenable à chaque saint, celui qui aura peu, en comparaison d'un autre, ne souffrira pourtant aucune diminution dans la plénitude dont il sera capable. Et celui qui aura davantage n'aura rien par-dessus la mesure qui lui sera propre. Quant à l'éminence et à la distinction des mérites, chacun recevra selon son travail, et rien de ce qui aura été semé en Jésus-Christ ne périra.

5. Je vous dis ces choses, mes chers frères, afin de vous faire estimer cette réponse si spirituelle et si excellente que nous avons à considérer aujourd'hui : *Seigneur, vous êtes mon espérance.* Quoique je doive faire, éviter, supporter, désirer, Seigneur, vous êtes mon espérance. Voilà pour moi la cause de toutes les promesses, le fondement de mon attente. Que les uns comptent sur leurs mérites; que les autres se vantent de supporter le poids du jour et de la chaleur; que d'autres enfin allèguent leurs jeûnes, et se glorifient de ne pas ressem-

[1] II Cor., IX, 6. — [2] Math., X, 42. — [3] Ps. LXXXIV, 9. — [4] Ephés., I, 3, IV, 6.

[1] Isaï., I, 22. — [2] Coloss., I, 24.

bler au reste des hommes; pour moi, je mets mon bonheur à m'attacher à Dieu seul et à placer mon espérance en Notre-Seigneur. Que les hommes espèrent en d'autres appuis; que l'un se confie en sa science, l'autre en la sagesse du siècle, l'autre en sa noblesse, l'autre en ses dignités et en sa puissance, ou en toute autre vanité : je méprise tout cela comme de la boue, car, *Seigneur, vous êtes mon unique espérance*. Espère qui voudra dans les richesses incertaines et périlleuses; je n'attendrai de vous que le nécessaire, me confiant en ces paroles que vous avez dites à vos disciples, et sur lesquelles je me suis fondé, en renonçant à toutes choses : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes les autres choses vous seront accordées par surcroît*[1]; car le pauvre est abandonné à vos soins, et vous secourrez l'orphelin [2]. Si vous me promettez des récompenses, c'est par vous que j'espèrerai les obtenir. Si l'on me fait la guerre, si le monde exerce contre moi sa fureur, s'il frémit de rage contre moi, si ma chair me tourmente de désirs contraires à l'esprit, j'espèrerai en vous.

6. Voilà, mes frères, quels doivent être nos sentiments. Les avoir, c'est vivre de la foi, et personne ne saurait dire en l'abondance de son cœur : *Vous êtes mon espérance,* sinon celui à qui l'esprit de Dieu a fortement persuadé (selon l'avertissement du prophète) d'abandonner au Seigneur tous ses soins et toutes ses pensées, assuré qu'il le nourrira[3], selon cette parole de l'apôtre saint Pierre : *Renoncez à toutes vos inquiétudes, et mettez-les entre les mains du Seigneur, car il a soin de vous*[4]. Si nous avons ces sentiments dans le cœur, pourquoi différer de rejeter entièrement des espérances vaines, inutiles et misérables? Pourquoi différer de nous attacher de toute notre âme, et avec toute la ferveur dont notre esprit est capable, à une espérance si solide, si parfaite, si heureuse? Si quelque chose est impossible à notre Dieu, si quelque chose lui est difficile, cherchez un autre fondement à votre espérance. Mais il peut tout par sa seule parole. Et qu'y a-t-il de plus facile que de dire une parole? Mais il faut entendre ce que c'est que cette parole. Si le Seigneur a résolu de nous sauver, aussitôt nous serons délivrés. S'il lui plaît de nous donner la vie, notre vie est en sa volonté. S'il nous veut donner des récompenses éternelles, il lui est permis de faire ce qui lui plaît. Mais quoi! sûrs de la facilité avec laquelle Dieu agit, douteriez-vous

[1] Math., VI, 33. — [2] Ps. IX, 14. — [3] Id., LIV, 23. — [4] I Pierre, V, 7.

de sa volonté? Mais il a donné de sa volonté des témoignages éclatants. *Personne*, dit-il, *ne saurait avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis* [1]. Quand est-ce que cette grandeur de notre Dieu, qui nous invite à espérer en lui, a fait défaut à l'espérance? Non ! Il n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui. *Il les aidera*, dit le prophète, *les délivrera des pécheurs et les sauvera* [2]. Pour quelle raison? Pour quels mérites? Écoutez ce qui suit : *Parce qu'ils ont espéré en lui.* Douce raison, et raison efficace et infaillible! C'est en cela que consiste la justice, non pas la justice qui est de la loi, mais la justice qui est de la foi. *De quelque affliction qu'ils crient vers moi*, dit-il, *je les exaucerai.* Figurez-vous toutes les afflictions imaginables; ces consolations donneront toujours de la joie à votre âme, en proportion de ce que vous souffrirez, pourvu que vous n'ayez point recours à d'autres qu'à lui, que vous ne manquiez point de crier vers lui, que vous espériez en lui et que vous ne preniez point des choses basses et terrestres, mais le Dieu tout-puissant pour votre refuge. Qui a espéré en lui et a été confondu? Le ciel et la terre passeront plus facilement que sa parole.

7. *Vous avez choisi un refuge extrêmement élevé.* Le tentateur n'en approchera point, le calomniateur n'y montera pas, et l'accusateur de ses frères, si plein de méchanceté, n'y pourra jamais atteindre. Cette parole du prophète s'adresse à celui qui demeure sous la protection du Très-Haut et qui s'y réfugie contre sa propre faiblesse et contre les tempêtes. Il nous serait moins nécessaire de fuir, si nous avions au dedans une magnanimité qui nous aidât à soutenir fortement les attaques du dehors, ou si notre propre faiblesse était défendue par l'éloignement de nos ennemis. *Vous avez choisi un refuge très-élevé.* Fuyons souvent, mes frères, en cet asile. C'est une forteresse bien défendue; on n'y craint pas l'ennemi. Que nous serions heureux s'il nous était permis d'y demeurer toujours! Mais ce bonheur n'est pas de ce monde. Ce qui nous est maintenant un refuge, nous sera un jour une demeure, et une demeure éternelle. En attendant, si nous n'avons pas la liberté d'être toujours en cette demeure, allons souvent y chercher une retraite. C'est une ville de refuge ouverte à toutes nos peines, à toutes nos nécessités, de quelque nature qu'elles soient. Notre-Seigneur a pour nous la tendresse d'une mère toujours prête à recevoir ses enfants entre ses bras. Les trous du rocher nous sont

[1] Jean, XV, 13. — [2] Ps. XXXVI, 40.

ouverts. Les entrailles de la miséricorde de notre Dieu ne nous sont point fermées. Ne soyons pas surpris si celui qui s'éloigne de ce refuge ne peut échapper à ses ennemis.

8. Ce que je viens de vous dire semblerait suffire à l'explication de ce verset, si le prophète avait dit simplement, comme en d'autres psaumes : *J'ai espéré en vous*. Mais cette expression : *Vous êtes mon espérance*, paraît signifier quelque chose de plus grand et de plus élevé, à savoir, que l'âme fidèle, non-seulement espère en Dieu, mais qu'elle l'espère lui-même. Car il est plus convenable de donner le nom d'espérance à ce que nous espérons, qu'à celui en qui nous espérons seulement. On trouve aisément des personnes qui désirent recevoir du Seigneur des biens temporels, ou même des biens spirituels ; mais la charité parfaite n'a soif que du souverain bien, s'écriant de toute l'ardeur de son désir : *Quel bien m'est réservé dans le ciel? et qu'est-ce que je vous demande de toutes les choses qui sont sur la terre? vous êtes le Dieu de mon cœur ; mon Dieu vous serez éternellement ma part et mon héritage* [1]. Le texte du prophète Jérémie que nous avons lu aujourd'hui, nous marque ces deux espérances, en peu de paroles : *Seigneur, vous êtes bon à ceux qui espèrent en vous, à l'âme qui vous cherche* [2]. Votre discernement vous fera observer, dans ces paroles, la différence des nombres que marque le prophète. Il parle au pluriel de ceux qui espèrent en Dieu, parce que cela est commun à plusieurs : mais il désigne au singulier, l'âme qui cherche Dieu lui-même, car c'est une singulière pureté, une singulière grâce, une singulière perfection, non-seulement de ne rien attendre que de Dieu, mais de ne rien espérer que Dieu même. Que s'il est bon aux premiers, combien plus aux seconds !

9. C'est donc avec raison que Dieu répond à l'âme qui le cherche : *Vous avez choisi un refuge extrêmement haut*. Car l'âme ainsi altérée de son Dieu, ne demande point à Notre-Seigneur, avec saint Pierre, qu'il lui fasse un tabernacle sur une montagne de la terre [1], ni avec Madeleine de le toucher ici-bas [2], elle lui crie : *Fuyez, mon bien-aimé ; imitez dans votre course la vitesse des chevreuils et des faons de biche sur les montagnes de Béthel* [3]. Elle sait qu'il a dit : *Si vous m'aimiez, vous auriez de la joie de ce que je m'en vais à mon Père, parce que mon Père est plus grand que moi* [4]. Elle sait qu'il a dit : *Ne me touchez point, car je ne suis pas encore monté vers mon Père* [5]. Et, n'ignorant pas les desseins de Dieu, elle crie, avec l'apôtre : *Si nous avons connu Jésus-Christ, selon la chair, maintenant nous ne le connaissons plus en cette manière* [6]. Fuyez sur les montagnes de Béthel ; montez au-dessus de toutes les Puissances et de toutes les Principautés, au-dessus des Anges et des Archanges, au-dessus des Chérubins et des Séraphins, car les montagnes de la maison de Dieu ne sont autre chose que ces esprits bienheureux. Il s'est élevé au-dessus d'eux, lorsqu'il a voulu prendre, à la droite de son Père, le rang qui lui appartenait, afin de lui être égal. Car la vie éternelle consiste à connaître et posséder le Père éternel, qui est le vrai Dieu, et Jésus-Christ son Fils qu'il a envoyé, qui est, avec lui, vrai Dieu et que nous devons louer éternellement. Ainsi soit-il.

¹ Ps. LXXII, 25-26. — ² Thren., III, 25.

¹ Math., XVII, 4. — ² Jean, XX, 17. — ³ Cantiq., VIII, 14. — ⁴ Jean, XIV, 23. — ⁵ Id. XX, 17. — ⁶ II Cor., V, 16.

SERMON X

—

Sur le dixième verset : *Il ne vous arrivera point de mal, et le fléau n'approchera point de votre tabernacle.*

1. C'est une maxime qui ne vient pas de moi et qui ne vous est pas nouvelle, une maxime bien connue, qu'en ce qui regarde la plupart des objets de notre foi, il est plus facile de connaître, et plus périlleux d'ignorer ce qu'ils

ne sont pas, que ce qu'ils sont. Sans doute, on peut en dire autant de l'espérance : car l'esprit de l'homme, qui a l'expérience de tant de peines, comprend plus aisément les maux dont il doit être exempt, que les biens dont il doit jouir. L'espérance et la foi ont entre elles une liaison intime ; les objets de notre espérance sont les objets de notre foi, et nous ne commençons à espérer les choses qui nous sont promises, que lorsque nous croyons qu'elles doivent arriver. C'est pourquoi l'apôtre a dit, ***La foi est la substance des choses que nous espérons***,[1] parce qu'on ne saurait espérer ce qu'on ne croit point, comme on ne peut peindre que sur une matière qui soutienne la peinture. La foi nous dit : Dieu prépare aux fidèles des biens inestimables et incompréhensibles. Et l'espérance nous dit : C'est à moi que ces biens sont réservés. Et la charité après elles ajoute : Je cours avec ardeur à la recherche de ces biens. Mais, comme je viens de dire, il est difficile, sinon impossible de connaître le prix de ces biens éternels, si ce n'est à ceux à qui Dieu l'a voulu révéler par son esprit, puisque, selon l'apôtre, ***l'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, ni l'esprit de l'homme n'a pu concevoir quels sont les biens que Dieu a préparés à ceux qu'il aime*** [2]. Si nous n'étions en cette vie capables de quelque perfection imparfaite, l'apôtre ne dirait pas : ***Autant que nous sommes de parfaits, ayons le même sentiment.*** Et ce sentiment, dans lequel il veut que les plus parfaits fidèles s'unissent, est, sans doute, celui qui est exprimé dans ces paroles qu'il venait de dire : ***Ce n'est pas que j'aie atteint le but, ou que je sois encore parfait*** [3]. Mais il est certain que, si parfait que soit devenu un homme, selon qu'il est capable de l'être, dans cette chair corruptible, fût-ce même le grand apôtre, il doit faire cet aveu : ***Nous ne voyons maintenant qu'en un miroir et en énigme, et nous ne verrons face à face, que quand nous serons hors de cette vie*** [4]. C'est le propre des affligés de regarder, comme une souveraine félicité, d'être délivrés de leurs afflictions, et d'estimer, comme un suprême bonheur, de se trouver exempts de misères. C'est pourquoi le prophète, dans le psaume, parle à son âme en ces termes : ***Tournez-vous, mon âme, vers votre repos, parce que le Seigneur vous a honorée de ses bienfaits*** [5]. Et cependant il n'énumère aucun bienfait reçu, mais il ajoute seulement : ***Parce qu'il a délivré mon âme de la mort, mes yeux des larmes, et mes pieds de la chûte*** [6]. En quoi il déclare manifestement, quel grand repos et quel grand bienfait, il croit avoir reçu du Seigneur, d'être délivré des afflictions et des périls.

2. Le verset dont j'ai maintenant à vous entretenir se rapporte tout à fait à ce sentiment : ***Il ne vous arrivera point de mal, et le fléau n'approchera point de votre tabernacle.*** Ce verset, autant que je le puis concevoir, est facile à entendre, et, peut-être, plusieurs d'entre vous ont déjà prévenu mon explication. Car vous n'êtes pas si peu instruits ni si étrangers à la science spirituelle, que vous ne sachiez observer la différence que vous devez faire entre vous et vos tabernacles, ainsi que la différence que l'on doit mettre entre ce que le prophète appelle le mal et ce qu'il appelle le fléau. Vous avez entendu l'apôtre dire qu'après avoir achevé le bon combat, il quitterait bientôt son tabernacle [1]. Mais pourquoi rapporter les paroles de l'apôtre? Le soldat peut-il ignorer ce que c'est que la tente sous laquelle il loge, et a-t-il besoin qu'on l'instruise là-dessus, par l'exemple des autres? Nous voyons dans l'Église des soldats sans vigueur et sans courage qui se font de leurs tentes une demeure dans laquelle ils s'assujétissent à une honteuse captivité. Il ne combattent point, mais, demeurant lâchement sous ces tentes, ils passent leur vie dans une misérable servitude. D'autres sont dans une si ridicule et si épouvantable folie, ils ont tellement oublié leur condition et leur devoir, ils sont tombés dans une si étrange frénésie d'esprit, qu'ils semblent ne plus voir en eux que cette tente. Ne faut-il pas que, non-seulement ils ignorent Dieu, mais qu'ils s'ignorent eux-mêmes, eux qui, insensibles à l'égard des choses qui doivent le plus occuper leur cœur, donnent tous leurs soins à ce corps, et s'appliquent à conserver ce tabernacle, comme si jamais il ne devait périr? Il est pourtant nécessaire qu'il périsse, et bientôt. Ces êtres aussi abandonnés à la chair et au sang, que s'ils s'imaginaient n'être autre chose que chair, ne semblent-ils pas s'ignorer eux-mêmes? ils ont reçu leurs âmes en vain ; on dirait même qu'il ignorent s'ils ont reçu une âme. *Si vous séparez ce qui est précieux de ce qui est vil*, dit le Seigneur, *vous serez comme mon oracle* [2] ; c'est-à-dire ; si vous êtes exact et fidèle à mettre la différence convenable entre les biens extérieurs et les biens intérieurs, en sorte que vous n'ayez pas plus de crainte du fléau, pour ce corps qui est votre tente, que du mal et du péché pour vous-mêmes. Ce mal, dont il est parlé ici, est celui duquel il est dit ail-

[1] Hébr. II, 1. — [2] I Cor., II, 9. — [3] Philipp., III, 11-12. — [4] I Cor., XIII, 12. — [5] Ps. CXIV, 7. — [6] Ps. CXIV, 7. — [7] Ps. CXIV, 7-8.

[1] II Tim., IV, 6. — [2] Jérém., XV, 19.

leurs : *Éloignez-vous du mal, et faites le bien.* [1] C'est ce mal qui prive notre âme de sa vie, et qui nous sépare de Dieu. Tant qu'il règne en nous, notre âme, éloignée de Dieu, est comme un corps séparé de son âme. Elle est morte, semblable à ceux que l'apôtre nous représente comme n'ayant point de Dieu dans ce monde [2].

3. Ce n'est pas que je vous exhorte à haïr votre chair. Vous la devez aimer comme un aide, comme une partie de vous-mêmes, destinée à participer à l'éternelle félicité. Mais que cette âme aime sa chair sans paraître changée en chair, et qu'elle ne donne pas sujet à Notre-Seigneur de lui dire : *Mon esprit ne restera point en l'homme, parce qu'il n'est que chair* [3]. Que notre âme aime la chair, mais qu'elle aime plus encore son âme et sa vie. Qu'Adam aime Ève son épouse, mais qu'il n'obéisse pas à la voix de cette femme plus qu'à celle de Dieu. C'est d'ailleurs nuire à sa chair que de l'aimer de façon, qu'en voulant lui épargner les peines d'une correction paternelle, on lui amasse les trésors de colère d'une éternelle damnation. *Race de vipères,* dit saint Jean, *de qui avez-vous appris à fuir la colère dont vous êtes menacés ? Faites de dignes fruits de la pénitence* [4]. Comme s'il disait en termes plus clairs : Prenez la correction et la discipline, de crainte que le Seigneur ne s'irrite contre vous. Souffrez courageusement la verge qui vous corrige, de crainte que vous ne sentiez le marteau qui vous brise. Pourquoi les hommes charnels nous disent-ils : Votre genre de vie est cruel, vous ne ménagez en rien votre chair ? Il est vrai, mais ne point épargner ce corps, c'est semer abondamment, c'est ne point ménager cette semence dont nous devons recevoir le fruit dans l'éternité. En quoi pourrions-nous raisonnablement ménager ce grain que nous semons? N'est-il pas plus avantageux pour cette semence d'être renouvelée et multipliée dans le champ, que de pourrir dans les granges et dans les greniers? O malheur, les grains ont pourri dans la poussière et l'ordure qui les couvrait [5]! Pensez-vous, hommes sensuels, aimer véritablement votre chair en l'épargnant et en la flattant comme vous faites ? Si nous sommes cruels pour un temps, en traitant la nôtre avec rigueur, vous êtes bien plus cruels, en ne voulant causer aucune peine à la vôtre. Maintenant notre chair se repose déjà dans l'espérance. Mais considérez à quelles ignominies votre chair est aujourd'hui assujétie, et quelle misère la justice divine lui prépare dans l'avenir. *Il ne vous arrivera point de mal, et le fléau n'approchera point de votre tabernacle.* Ces paroles marquent deux sortes de bonheur, et indiquent une double immortalité, car d'où la mort procède-t-elle, sinon de la séparation de l'âme et du corps? C'est pour cela qu'un corps n'est mort que parce qu'il est sans âme. Et par quelles causes cette séparation arrive-t-elle, sinon par les maux auxquels on est sujet en cette vie, par des douleurs violentes, par la corruption même du corps, par la peine que mérite le péché ? Notre chair craint et hait, avec beaucoup de raison, les châtiments et les maux que lui causera cette séparation de l'âme avec laquelle elle se trouve unie d'un lien si cher et si glorieux. Mais qu'elle le veuille ou non, il lui faut endurer cette séparation jusqu'à l'époque de son rappel. Et il vous est utile de souffrir ainsi, afin d'éviter les châtiments éternels, et de ne plus craindre que les fléaux approchent jamais de votre tabernacle.

4. Dieu est la véritable vie de l'âme (je l'ai déjà marqué), et il convient d'avoir toujours dans l'esprit cette vérité. Comme il y a des maux qui séparent l'âme du corps, il y en a qui séparent l'âme de Dieu. Ce sont des maux spirituels qui ne sont autre chose que le péché. Hélas! mes frères, pouvons-nous chercher quelque joie en cette vie? Pouvons-nous nous plaire dans l'oisiveté et les vains amusements du monde, ayant près de nous ces deux serpents toujours prêts à nous ôter, l'un la vie du corps, l'autre la vie du cœur? Pouvons-nous dormir tranquillement? Notre négligence ne serait-elle pas plutôt une marque de notre désespoir que de notre sécurité? Nous devons souhaiter d'être délivrés de ce double péril. Mais il faut craindre et fuir le péché plus que la punition du péché, et si nous devons nous éloigner avec plus de soin du mal qui menace notre âme que du fléau qui menace notre corps, c'est que la séparation de l'âme d'avec son Dieu est plus affreuse que la séparation de l'âme et du corps. Sans doute, quand le péché sera entièrement détruit, la cause étant totalement ôtée, l'effet cessera. De sorte que comme le mal ne pourra plus arriver jusqu'à vous, le fléau ne pourra plus approcher de votre tabernacle, parce que les peines, de quelque nature qu'elles soient, seront aussi éloignées de l'homme extérieur, que le péché se trouvera éloigné de l'homme intérieur. Aussi le prophète ne dit pas seulement : Il n'y aura point de mal en vous, et il n'y aura point de fléau dans votre tabernacle ; mais *le*

[1] Ps. xxxvi, 27. — [2] Ephés, ii, 12. — [3] Gen., vi, 3.— [4] Math., vii, 8. — [5] Joël, i, 17.

mal n'arrivera point jusqu'à vous, et le fléau n'approchera point de votre tabernacle.

5. Il faut considérer ici qu'il est des hommes dans lesquels non-seulement le péché habite, mais règne. Et le péché ne semble leur pouvoir être plus uni et plus intime que lorsqu'il dominera en eux d'une façon définitive. Il est encore d'autres hommes dans lesquels le péché demeure présentement, mais n'y prévaut et n'y domine plus. Il y est comme une mauvaise plante qu'on s'est efforcé d'arracher, à laquelle on a ôté une partie de sa vigueur, mais qu'on n'a point encore jetée hors du lieu qu'elle occupe, et qui tient encore à la terre par quelques racines. Il est en eux, comme un ennemi abattu et vaincu, mais qu'on n'a pas encore tout à fait éloigné. Il est certain qu'au commencement il n'en était pas ainsi, et le péché non-seulement n'a point régné, mais n'a point habité en nos premiers parents, avant leur première désobéissance. Il semble néanmoins que le péché était déjà près d'eux, puisqu'il leur fut persuadé si facilement, et qu'il entra si vite dans leurs âmes. Et quel avertissement Dieu leur donnait-il en leur disant : *Le jour où vous aurez mangé du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, vous mourrez* [1], sinon que cette mort, qui devait être la peine du péché, n'étant pas encore dans les corps, était à leur porte? Nous, dont la vie nouvelle et ressuscitée doit être infiniment plus glorieuse que notre première condition, nous sommes dans une attente et une espérance bien-heureuses, puisque ni offense, ni peine, ni mal, ni fléau ne règnera et n'habitera plus, et ne pourra plus ni régner ni habiter, soit dans nos âmes, soit dans nos corps. *Le mal n'arrivera point jusqu'à vous, et le fléau n'approchera point de votre tabernacle.* Rien n'est plus éloigné que ce qui ne peut plus même exister.

6. Mais que faisons-nous, mes frères? Je crains de mériter des reproches. Notre grand et commun abbé a assigné cette heure non à des entretiens mais au travail [1]. Je pense néanmoins qu'il me pardonnera facilement, au souvenir surtout de cette ruse religieuse par laquelle Romain lui porta à manger durant trois années, lorsqu'il était caché dans une caverne. « Cet homme (comme nous le lisons) se dérobait, pieusement, durant quelques heures, aux yeux de son supérieur, et portait à saint Benoît, à certains jours, le pain qu'il se pouvait ôter à lui-même [2]. » Je ne doute point, mes frères, que plusieurs d'entre vous n'aient une plus grande abondance de richesses spirituelles que celles que je leur puis communiquer. Mais je ne me prive pas du bien que je vous communique ; au contraire, je prends avec plus de sûreté et plus de douceur ce que Notre-Seigneur me donne, en le prenant avec vous. Cette nourriture de l'âme ne diminue pas, quand on la partage; elle augmente. Néanmoins, si je vous entretiens quelquefois contre la coutume de notre Ordre, je ne prends point cette liberté de moi-même, j'obéis à la volonté de nos vénérables frères, les autres abbés qui m'enjoignent une occupation à laquelle ils ne voudraient pas avoir la permission de s'appliquer. Ils savent qu'il y a pour moi une raison particulière et une nécessité personnelle de m'occuper de cette façon. Je ne vous parlerais pas maintenant si je pouvais travailler avec vous. Les entretiens que je vous ferais, en d'autre temps, seraient peut-être plus puissants et plus efficaces; cela serait aussi plus conforme au mouvement de ma conscience. Mais puisque je n'ai pas le pouvoir de travailler comme vous, soit parce que mes péchés me privent de cet avantage, soit parce que des infirmités corporelles m'accablent, soit parce que je n'ai pas le temps, demandez à Dieu pour moi qu'étant de ceux qui disent et qui ne font pas, je puisse obtenir d'être, ne fût-ce que le dernier, dans son royaume. Ainsi soit-il.

[1] Gen., II, 17.

[1] Règle de St-Bernard, ch. XLVIII. — [2] S. Grégoire, dialog., liv. 2, ch. I.

SERMON XI

Sur le onzième verset : *Parce qu'il a commandé à ses Anges de vous garder en toutes vos voies.*

1. Il est écrit, et avec vérité : *c'est grâce à la miséricorde du Seigneur que nous ne sommes pas consumés, et parce qu'il ne nous a pas abandonnés aux mains de nos ennemis* [1]. L'œil si infatigable et si vigilant de la clémence divine veille sur nous. Celui qui garde Israël ne dort et ne sommeille jamais. Cette vigilance est nécessaire, puisque celui qui combat Israël ne dort et ne sommeille point non plus. Et comme Dieu veille pour nous et a soin de nous, l'ennemi veille et travaille sans cesse à nous perdre et à nous égorger. Il n'a qu'un souci, c'est que celui qui s'est éloigné de Dieu, n'y retourne jamais. Pour nous, ou nous ne faisons pas attention, ou nous n'en faisons pas assez à la présence et à la grandeur de Celui qui préside à nos travaux et à nos combats, à la vigilance de Celui qui nous protége, aux biens que nous recevons de notre bienfaiteur. Nous sommes ingrats envers sa grâce, et à tant de sortes de grâces, par lesquelles il nous prévient et nous secourt. Tantôt il remplit directement nos âmes de lumière, tantôt il nous visite par ses Anges, tantôt il nous instruit par les hommes, tantôt il nous console, et tantôt il nous enseigne sa doctrine par les saintes Écritures. *Car toutes les choses qui sont écrites ont été écrites pour notre instruction, afin que, par la patience et la consolation des Écritures, nous ayons espérance* [2]. Excellente doctrine, celle qui nous établit dans l'espérance par la patience, car comme il est dit ailleurs : *On connaît la doctrine d'un homme par sa patience* [3], et la patience fait que nous sommes éprouvés, et notre épreuve produit l'espérance [4]. Pourquoi négligeons-nous d'être présents à nous-mêmes ? Pourquoi nous oublier nous-mêmes ? Faut-il nous dissimuler les périls qui nous environnent de tous les côtés ? Mais c'est une raison de veiller plus soigneusement sur nous. Dieu n'aurait pas pour nous au ciel et sur la terre une sollicitude si vive, s'il ne voyait la pressante nécessité que nous avons de son secours. Il ne nous garderait pas en tant de manières, si nous n'étions entourés de piéges innombrables.

[1] Thren., III, 22. — [2] Rom., XV, 4. — [3] Prov., XIX, 11. — [4] Rom., V, 4.

2. Heureux nos frères qui sont délivrés du filet des chasseurs, et qui, de la tente du soldat, sont passés au séjour du repos ! C'est à quelqu'un d'eux, ou plutôt à tous que Dieu adresse cette promesse : *Le mal n'arrivera point jusqu'à vous, et le fléau n'approchera point de votre tabernacle.* Considérez que ce n'est pas aux hommes qui vivent selon la chair, qu'a été faite cette promesse, mais à ceux qui vivant en la chair, se conduisent selon l'esprit. Dans l'homme charnel on ne saurait faire de distinction entre lui et son tabernacle : tout est confusion en cet enfant de Babylone. Cet homme n'est que chair, et l'esprit de Dieu ne demeure point en lui. Et quel mal peut faire défaut à celui en qui le Saint-Esprit n'est pas ? Or, là où est le mal, là vient aussi le fléau, puisque la peine suit toujours le péché. *Le mal n'arrivera point jusqu'à vous, et le fléau n'approchera point de votre tabernacle.* Grande promesse; mais d'où puis-je en espérer l'effet ? Comment me soustraire au mal et au fléau ? Comment trouver un refuge qui m'en garantisse, et m'éloigner assez pour qu'il n'approche point de moi ? Par quel mérite, par quelle sagesse, par quelle vertu ? *Parce qu'il a commandé à ses Anges de vous garder dans toutes vos voies.* Quelles sont toutes ces voies ? Celles par lesquelles vous vous éloignez du mal et de la colère à venir. Il y a beaucoup de voies différentes, et aussi grands périls pour les voyageurs. Qu'il est facile de s'éloigner du droit chemin et de s'égarer à travers des chemins sans nombre, si on ne sait pas les discerner ? Car Dieu ne commande pas aux Anges de nous garder dans toutes sortes de voies, mais seulement dans toutes nos voies. Il y a des routes desquelles et non dans lesquelles il faut nous garder.

3. Examinons donc nos voies et les voies

des Démons, les voies des esprits bienheureux et celles du Seigneur. Je confesse que j'entreprends un travail au-dessus des mes forces. Mais vous m'aiderez par vos prières à obtenir de Dieu qu'il m'ouvre le trésor de son intelligence, et que les discours que je vous adresse lui soient agréables. Les voies des enfants d'Adam sont toutes, ou de nécessité, ou de cupidité. Voilà les deux choses qui nous conduisent et qui nous attirent. La nécessité nous presse plus fortement, et la cupidité nous attire et nous emporte. Nous devons attribuer la nécessité principalement au corps. Et la voie de la nécessité n'est pas unique; elle a des détours qui nous causent plus de dommages et de pertes que de profits, si toutefois elle nous profite. Quel homme ne sait pas combien notre condition présente nous assujétit à des nécessités de toute sorte? Qui pourrait en expliquer le nombre, qu'une dure expérience nous révèle assez? Chacun apprend par lui-même combien il a souvent besoin de crier à Dieu : *Seigneur, délivrez-moi*, non pas d'une seule nécessité, *mais de tant de nécessités que je souffre*[1]! Et tout homme qui ne ferme pas l'oreille aux avertissements du sage, non content de demander d'être délivré de la voie de la nécessité, demande encore de l'être de la voie de la cupidité. Car que dit le sage? *Détournez-vous de vos propres désirs, et ne suivez point vos convoitises*[2]. Car à choisir entre deux maux, mieux vaut vivre dans la nécessité que dans la cupidité. A la vérité, nos nécessités sont nombreuses; mais le nombre de nos cupidités est encore plus grand, en toutes manières; il dépasse toute mesure et toute borne. Elles viennent du cœur de l'homme, et c'est pourquoi elles sont d'autant plus abondantes et plus variées que l'âme a plus de puissance, d'étendue et d'activité que le corps. Enfin ces deux voies paraissent bonnes aux hommes, et elles ne finissent qu'à l'abîme de l'enfer. Si vous avez trouvé ces voies de l'homme, songez que c'est d'elles qu'il est dit : *Il n'y a qu'affliction et malheur dans leurs voies* [3], en sorte que l'affliction est dans la nécessité, et le malheur dans la cupidité. Comment le malheur se rencontre-t-il dans la cupidité, ou comment les hommes n'y trouvent-ils pas le bonheur qu'ils y rêvent? Qu'arrive-t-il donc lorsqu'un homme pense avoir trouvé, dans l'abondance des biens et des délices de la terre, la félicité qu'il a désirée? Je soutiens que cet homme est d'autant plus misérable qu'il embrasse, avec plus d'ardeur, la misère même, comme une véritable félicité,

[1] Ps. XXIV, 19. — [2] Eccle., XVIII, 30. — [3] Ps. XIII, 7.

et qu'il se plonge plus avant dans cette misère, s'imaginant se plonger dans un bonheur complet. Que les enfants des hommes sont à plaindre, qu'ils sont malheureux par cette fausse et trompeuse félicité! Malheur à celui qui dit : Je suis riche, je n'ai besoin de rien, tandis qu'il est pauvre, nu, misérable. La nécessité procède des infirmités de la chair, et la cupidité, de l'indigence du cœur et de l'oubli. L'âme cherche et mendie, parce qu'elle a oublié de manger son pain; elle n'est si avide des choses de la terre, que parce qu'elle ne songe jamais à celles du ciel.

4. Étudions maintenant les voies des Démons pour nous en garantir. Considérons-les pour nous en éloigner. Ces voies sont la présomption et l'obstination. Voulez-vous savoir d'où j'ai appris cela? Voyez leur chef : ses esclaves lui ressemblent. Considérez les commencements de ses voies, et vous verrez qu'il s'est jeté d'abord dans une présomption insensée en disant : *Je siégerai sur la montagne du testament, du côté de l'aquilon, je serai semblable au Très-Haut* [1]. Que cette présomption est téméraire! Qu'elle est horrible! Aussi, tous ces esprits artisans d'iniquité ne sont-ils pas tombés par cette présomption? N'ont-ils pas été renversés par leur orgueil sans pouvoir demeurer debout? La présomption les a empêchés de se maintenir dans l'état glorieux où Dieu les avait mis. Et, à cause de leur obstination, ils ne sont point capables de se relever après leur chûte. Leur orgueil a éloigné d'eux l'esprit de sainteté, et cette obstination l'empêche de revenir. La présomption des Démons est bien digne d'étonnement; mais leur obstination ne l'est pas moins. Il ne peuvent changer, parce que leur orgueil monte toujours. Ils n'ont point voulu quitter la voie de leur présomption; ils se sont jetés dans celle de l'obstination; en demeurant présomptueux, ils restent opiniâtres. Que le cœur des enfants des hommes est méchant et dans un étrange renversement, lorsqu'ils suivent les vestiges des Démons, et qu'ils entrent dans leurs voies! Tous les efforts de ces esprits d'iniquité contre nous ne tendent qu'à nous séduire, qu'à nous engager dans leurs voies, qu'à nous y retenir, afin de nous conduire avec eux à la fin qui leur a été préparée. Fuyez, ô homme! fuyez la présomption, si vous voulez empêcher que votre ennemi ne triomphe de vous, car c'est principalement dans ces vices que cet ennemi se plaît à nous faire tomber, car il a éprouvé par lui-même combien il nous est difficile de nous retirer de cet abîme.

[1] Isaï., XIV, 13.

5. Je ne dois pas vous laisser ignorer, mes frères, de quelle manière on descend ou plutôt on tombe dans ces deux vices. Le premier degré de cette descente et de cette chûte, c'est lorsque l'on dissimule et que l'on se cache à soi-même sa propre faiblesse, sa propre méchanceté, sa propre inutilité. Quand l'homme s'excuse, quand il se flatte, quand il se persuade être quelque chose, bien qu'il ne soit rien, alors il se fait son propre séducteur. Le second degré, c'est l'ignorance de soi-même. Lorsque l'homme, par le premier degré de sa chûte, se cache lui-même sa honte et sa nudité, comme avec des feuilles de figuier, il ne lui reste plus que de ne pas voir les blessures qu'il tient cachées, et qu'il n'a cachées que pour ne pas les voir. Il arrive de là que son aveuglement, à l'égard de lui-même, grandissant, si un autre lui montre ses blessures, il soutient que ce ne sont pas des blessures. Il use de paroles d'injustice et d'iniquité pour excuser ses péchés, et s'efforce de justifier les excuses à l'aide desquelles il se défend. Et ces excuses des péchés sont le troisième degré voisin de la présomption, s'il n'y touche pas. Car quel mal peut-on rougir de commettre, quand on ose justifier celui que l'on a commis? Le pécheur arrivé là ne pourra pas rester sur cette pente ténébreuse, car l'Ange mauvais, ministre de Dieu, le poursuit et le pousse. Aussi il y a un quatrième degré ou plutôt un quatrième précipice, un quatrième abîme : le mépris : car dit le sage : *Lorsque l'impie est arrivé au fond du précipice, il méprise* [1]. Le puits de l'abîme se ferme sur lui, le mépris jetant l'âme dans l'impénitence, et l'impénitence s'établissant et s'affermissant dans le cœur par l'obstination. C'est là le péché qui ne doit être remis ni dans ce siècle, ni dans le siècle futur, parce que ce cœur impénitent et endurci n'a plus ni crainte de Dieu, ni respect pour les hommes. Celui qui s'attache ainsi au Démon en toutes ses voies est devenu manifestement un même esprit avec lui. Les voies des hommes que nous avons indiquées plus haut sont celles dont il est dit : *Je souhaite que vous ne soyez attaqués que par une tentation humaine* [2]. Car c'est chose humaine que de pécher. Mais qui ne sait que les voies des Démons sont éloignées de la nature de l'homme? Il est cependant quelques hommes à qui la mauvaise habitude semble avoir fait prendre la nature de ces esprits malheureux? Du reste si l'on voit des hommes persévérer dans le péché, cette persévérance opiniâtre n'est plus chose humaine mais diabolique.

[1] Proverb., XVIII, 3. — [2] I Cor., X, 13.

6. Maintenant quelles sont les voies des saints Anges? Il ne faut pas douter que ce ne soient celles que le Fils unique a marquées lorsqu'il a dit : *Vous verrez les Anges monter et descendre au-dessus du Fils de l'homme* [1]. Voilà donc leurs voies; monter et descendre. Ils montent pour eux; ils descendent pour nous, condescendant à nos besoins. Ainsi ces bienheureux esprits montent par la contemplation de Dieu, ils descendent par le soin qu'ils ont de nous, afin de nous garder en toutes nos voies. Ils montent vers Dieu pour jouir de sa vue, ils descendent vers nous pour obéir à ses ordres, car il leur a commandé d'avoir soin de nous. Toutefois, en descendant ainsi vers nous, ils ne sont point privés de cette jouissance de la gloire qui les rend heureux, parce qu'ils voient sans cesse la face du Père.

7. Vous désirez aussi connaître les voies du Seigneur. Je présume beaucoup de moi-même en m'engageant à vous les montrer. L'Écriture sainte nous dit *qu'il nous enseignera lui-même ses voies* [2]. Car qui pourrait-on mieux croire sur ce sujet? Il nous a donc enseigné lui-même ses voies lorsqu'il a fait dire à son prophète : *Toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité* [3]. C'est ainsi qu'il vient à chacun des hommes en particulier, et à tous en général. Lorsque nous présumons beaucoup de sa miséricorde, et que nous oublions la vérité, Dieu n'est pas encore en nous. Et il n'y est pas non plus, lorsque la considération de sa vérité nous jette dans une crainte extrême et que nous ne demandons aucune consolation au souvenir de sa miséricorde. Car celui qui ne reconnaît pas la miséricorde où elle est véritablement, s'éloigne de la vérité, et la miséricorde ne saurait être véritable sans la vérité. De sorte que la justice et la paix se rencontrent avec la miséricorde et la vérité. Par conséquent Dieu, qui a établi sa demeure dans la paix, ne saurait être loin. Combien l'Écriture sainte nous donne-t-elle de lumières et de connaissances sur l'union si heureuse et si accomplie de cette miséricorde et de cette vérité? *Votre miséricorde et votre vérité m'ont soutenu*, dit le prophète [4]. Et il dit ailleurs : *Votre miséricorde est toujours devant mes yeux, et je me plais à contempler votre vérité* [4]. Et Dieu a dit de ce prophète : *Ma vérité et ma miséricorde sont avec lui* [6].

[1] Jean, I, 51. — [2] Ps. XXIV, 9; Michée, IV, 2. — [3] Ps. XXIV, 10. — [4] Ps. XXXIX, 12. — [5] Ps. XXV, 3. — [6] Ps. LXXXVIII, 25.

8. Considérons aussi les voies que le Seigneur a prises pour venir à nous, et nous trouverons que, comme nous possédons maintenant, en sa personne, un Sauveur plein de miséricorde, nous trouverons en lui, à la fin du monde, un juge plein de justice et de vérité, selon les promesses qui en ont été faites. Et c'est pour cela qu'il est dit: *Dieu aime la miséricorde et la vérité ; le Seigneur donnera la grâce et la gloire* [1]. Notre-Seigneur, dans son premier avénement, s'est tout à la fois souvenu de sa miséricorde et de sa vérité qu'il avait promises à Israël ; et, dans son dernier avénement, quoiqu'il doive venir juger la terre avec sa parfaite équité, et tous les peuples dans sa vérité, néanmoins, il n'exercera point son jugement sans miséricorde, si ce n'est à l'égard de celui qui aura été sans miséricorde. Ce sont là les routes de l'éternité dont un prophète a dit : *Les collines du monde se sont abaissées devant les voies de son éternité* [2]. Il m'est facile de prouver que Dieu n'a jamais cessé et ne cessera jamais d'exercer cette miséricorde et cette justice, puisque la *miséricorde du Seigneur est de toute éternité* [3], *et doit s'étendre jusque dans l'éternité, et que la vérité du Seigneur doit aussi durer éternellement* [4]. Les collines du monde, c'est-à-dire, les Démons superbes, les princes des ténèbres de ce siècle, se sont abaissés devant ces voies. Ils ont ignoré les voies de la vérité et de la miséricorde, ils ne se sont point souvenus de ses sentiers. Quelle part peut avoir à la vérité celui qui est par excellence *menteur et père du mensonge?* C'est pourquoi il est dit de lui : *Il n'est point demeuré dans la vérité*. Quant à la miséricorde, les maux qu'il nous a infligés témoignent assez combien il en est éloigné. Quand donc a-t-on vu miséricordieux celui qui a été *homicide dès le commencement* [5] ? Celui qui est méchant pour lui-même, pour qui sera-t-il bon? Or, qu'il est méchant et injuste à lui-même celui qui ne s'afflige jamais de ses propres iniquités, et à qui sa propre damnation n'inspire jamais un sentiment de pénitence ! Sa fausse présomption l'a éloigné de la voie de la vérité, et son obstination cruelle lui a fermé la voie de la miséricorde, de sorte qu'il ne peut jamais ni trouver en lui la miséricorde, ni l'obtenir de Dieu. C'est de cette manière que ces collines si élevées ont été contraintes de s'abaisser devant les voies de l'Éternité. Ces esprits superbes se sont éloignés des voies si droites et si équitables du Seigneur par des détours et par des chemins obliques et tortueux, qui ont plutôt été pour eux, des précipices que des chemins. Ah ! que les autres collines se sont abaissées avec plus de prudence et d'utilité ! Elles n'ont point été abaissées par force, et comme si elles eussent été en opposition avec ces voies saintes. Les routes de l'Éternité les ont elles-mêmes courbées, et ne voit-on pas maintenant aussi les collines du monde abaissées, puisque les grands et les puissances du siècle s'abaissent devant Notre-Seigneur, par une pieuse soumission et adorent ses pas? Ces collines ne se courbent-elles pas lorsque, renonçant à la pernicieuse hauteur de leur vanité et de leur cruauté, ces grands suivent les humbles sentiers de la vérité, de la miséricorde ?

9. Non-seulement les saints Anges, mais aussi les hommes prédestinés règlent toutes leurs voies sur ces voies de Notre-Seigneur. Le premier degré par lequel l'homme misérable sort de l'abîme du vice est cette miséricorde par laquelle il a pitié de lui-même et de son âme, et travaille à plaire à Dieu. Il imite le grand ouvrage de la divine miséricorde. Il s'afflige avec celui qui a souffert pour lui d'extrêmes douleurs, mourant lui-même, en quelque sorte, pour son salut, sans s'épargner. Cette compassion qu'il a de lui-même le ramène à son cœur. Et cette compassion le fait entrer, pour son salut, au plus profond de son âme. Il ne lui reste plus qu'à marcher dans la voie royale de la vérité, à joindre la confession de la bouche à la contrition du cœur, comme je vous l'ai souvent recommandé, car nous croyons du cœur pour la justice, et nous confessons de bouche pour le salut. Il est nécessaire que celui qui revient à son cœur en se convertissant, soit petit à ses propres yeux, selon cette parole de la vérité même : *Si vous ne vous convertissez et ne devenez comme un petit enfant, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux* [1]. Qu'il ne se dissimule pas ce qu'il ne peut ignorer ; il s'est réduit jusqu'au néant. Qu'il ne rougisse pas de produire au dehors et à la lumière de la vérité les défauts qu'il voit, avec des sentiments de compassion, dans le secret de son cœur. Ainsi l'homme entre dans les voies de la miséricorde et de la vérité qui sont les voies du Seigneur, les voies de la vie. Et le fruit de ces voies c'est le salut de celui qui les suit.

10. Les Anges aussi tendent évidemment aux mêmes voies. Car, lorsqu'ils montent à la contemplation de Dieu, ils cherchent la vérité dont ils se remplissent sans cesse en la désirant, et qu'ils désirent toujours en la pos-

[1] Ps. LXXXIII, 12. — [2] Habac., III, 6. — [3] Ps. CII, 17. [4] Ps. CXVI, 2. — [5] Jean, VIII, 44.

[1] Math., XVIII, 3.

sédant. Lorsqu'ils descendent, ils exercent envers nous la miséricorde en nous gardant en toutes nos voies. Car ces bienheureux esprits sont les ministres de charité de Dieu qui nous sont envoyés pour nous donner secours[1]; ils sont nos serviteurs et non nos maîtres. En cela ils imitent l'humilité du Fils de Dieu qui n'est point venu pour être servi, mais pour servir[2], et qui a vécu parmi ses disciples comme s'il avait été leur serviteur. Le fruit de ces voies angéliques, est, quant à eux, la béatitude et l'obéissance dans la charité; quant à nous, cette utilité consiste, d'une part, dans la communication qui nous est faite des grâces de Dieu, et de l'autre, dans la garde de notre route, puisque Dieu a commandé à ses Anges de vous garder dans tous vos besoins et dans tous vos désirs. Sans ce secours, vous pourriez entrer facilement dans la voie de la mort, passer de la nécessité dans l'obstination, et de la cupidité dans la présomption, qui sont les voies non pas des hommes, mais des Démons. Car en quoi les hommes sont-ils plus facilement opiniâtres, sinon dans les choses qu'ils feignent ou s'imaginent appartenir à la nécessité? Avertissez, on vous répond ordinairement : je puis ce que je puis, je ne puis rien au-delà de mes forces. Mais gardez-vous bien d'alléguer ainsi des prétextes et des excuses de nécessité et d'impuissance, et soyez dans d'autres sentiments[3]. Quant à la présomption, nous n'y tombons que poussés par l'ardeur et la violence de nos désirs.

11. Dieu a donc ordonné aux Anges, non pas de nous retirer de nos voies, mais de nous y garder soigneusement, et de nous conduire dans les voies de Dieu par celles qu'ils suivent, et où ils nous tiennent en nous gardant. Comment, direz-vous? Les Anges agissent par la charité seule, et d'une manière beaucoup plus pure et plus parfaite que nous. Pour nous, avertis et poussés par la nécessité, descendons et accommodons-nous aux besoins du prochain, exerçons envers lui la miséricorde, et en même temps, élevons nos désirs vers Dieu, à l'imitation de l'Ange, travaillons de

[1] Hébr., I, 14.— [2] Math., xx, 28.— [3] Térence, *Andrienne*, act. II, sc. 1.

toute l'affection et de toutes les forces de notre âme, à monter jusqu'à la souveraine et éternelle vérité. Dieu nous exhorte à élever nos cœurs avec nos mains[1]. Nous entendons dire tous les jours : les cœurs en haut. La parole de Dieu nous reproche notre négligence, et nous crie : *Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti? Pourquoi aimez-vous la vanité, et cherchez-vous le mensonge*[2]. Un cœur déchargé du poids, de la pesanteur qui le retient sur la terre, s'élève plus facilement à la recherche et à l'amour de la vérité. Cependant ne soyez pas étonnés que des esprits, qui daignent nous garder dans nos voies, ne dédaignent point de nous admettre avec eux dans les voies du Seigneur. Mais qu'ils y marchent plus heureusement, et avec plus de sûreté que nous! Et cependant la manière dont ils suivent la miséricorde et la Vérité est inférieure à celle avec laquelle celui qui est la Vérité même, et la Miséricorde, suit et observe, dans toutes ses œuvres, la voie de cette miséricorde et de cette vérité.

12. Comme Dieu a mis toutes les créatures en des degrés convenables! Lui, l'Être souverain, au-dessus duquel et au-delà duquel il n'y a rien, occupe le premier rang. Il n'a pas placé ses Anges dans cette élévation souveraine, mais dans une condition sûre. Voisins de cet Être souverain, ils sont affermis dans leur élévation par la vertu supérieure de Celui qui les domine. Quant aux hommes, ils ne sont ni au plus haut degré, ni dans un état sûr; ils sont obligés à se tenir sur leurs gardes. Les Démons habitent la région de l'air où ils errent sans repos, comme s'ils étaient agités par le vent. Indignes de monter dans le ciel, ils dédaignent de descendre sur la terre. Mais c'est assez pour aujourd'hui. Puisse Celui de qui vient notre suffisance nous donner moyen de lui rendre grâces suffisamment, car nous ne pouvons rien de nous-mêmes, pas même avoir une bonne pensée, sans l'aide de Celui qui donne à tous abondamment, et qui est béni dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Thren., III, 41. — [2] Ps. IV, 3. — [3] II Cor., III, 5.

SERMON XII

Sur les onzième et douzième versets : *Parce qu'il a commandé à ses Anges de vous garder en toutes vos voies. Ils vous porteront entre leurs mains, de peur que votre pied ne heurte contre quelque pierre.*

1. Je vous ai dit, dans le sermon d'hier, si vous vous en souvenez, que les voies des Démons étaient la présomption et l'obstination, et je vous en ai donné la raison. Nous pouvons encore, si vous le jugez nécessaire, rechercher ces voies par un autre procédé. Car encore qu'ils tâchent de nous les cacher, par tous les moyens possibles, le Saint-Esprit nous les dévoile en mille manières, et il nous explique, en divers endroits de l'Écriture, quels sont les sentiers des méchants. Nous y lisons que *les méchants marchent autour de nous*[1]. Nous lisons que *leur prince tourne de tous les côtés, cherchant une proie à dévorer*[2]. Nous voyons en effet dans le livre de Job, que, Satan paraissant devant la Majesté divine avec les enfants de Dieu, et interrogé d'où il venait, fut contraint de répondre : *J'ai marché tout autour de la terre, et je l'ai visitée de tout côté*[3]. Disons-donc que les voies du Démon consistent à tourner et à circonvenir. Il use du second procédé contre nous; le premier le ramène à lui-même. Il s'élève toujours, et il retombe toujours. Sa présomption croît et monte sans cesse. Mais Dieu l'humilie toujours, à mesure qu'il tente de monter et de s'élever. N'est-ce pas véritablement un mouvement circulaire que l'activité de cet esprit qui le fait toujours monter et toujours descendre, toujours retourner au point d'où il est parti? Car celui qui marche ainsi en tournant, marche, mais n'avance pas. Malheur à l'homme qui suit ce mouvement circulaire, qui ne se sépare jamais de sa propre volonté! Si vous essayez de l'arracher à cette volonté propre, il vous semblera, un moment, qu'il vous suit; mais c'est une ruse. Sa marche est un circuit: il se prépare à retourner, il tient toujours à sa volonté, sans qu'on l'en puisse détacher, il s'agite, il fuit, il reste attaché à sa volonté propre.

[1] Ps. xi, 9. — [2] I Pierre, v, 8. — [3] Job, i, 7.

2. Si ce mouvement circulaire des Démons qui les ramène au même point est criminel, le mouvement par lequel ils nous circonviennent est pire encore. Le premier leur est comme naturel, et c'est principalement ce qui les fait Démons. Mais comment, mes frères, un esprit, ennemi si superbe, descend-il vers des hommes misérables, pour les surprendre? Considérez de quelle manière ces auteurs de toute impiété tournent autour de nous. Leurs yeux superbes regardent les hauteurs. Néanmoins leur envie et leur curiosité malignes vont chercher les choses les plus basses pour y trouver les moyens d'entraîner les hommes au mal. Mais ce n'est qu'afin de s'élever davantage par leur exécrable vanité qu'ils descendent et qu'ils s'abaissent ainsi. Ils s'imaginent qu'ils deviendront plus élevés en avilissant les hommes et en les tenant comme sous leurs pieds, par le péché, selon ce qui est écrit dans le prophète : *Pendant que l'impie s'enorgueillit et s'élève, le pauvre tombe dans la désolation*[1]. Combien donc les mauvais Anges imitent-ils, par une émulation détestable, les voies si saintes des bons Anges qui montent et qui descendent? Ils montent pour contenter leur vanité, ils descendent pour satisfaire leur jalousie. Incapables de cette miséricorde et de cette vérité dont je vous entretenais hier, ils ne descendent vers nous que par une insatiable cruauté; ils ne s'élèvent au-dessus de nous que par une gloire tout imaginaire et toute fausse qu'ils se donnent à eux-mêmes. Mais, si d'un côté ils descendent vers nous comme des ennemis qui s'efforcent de nous perdre, d'un autre côté, nous avons un grand sujet de rendre grâce à Dieu, de ce que, par son commandement exprès, les bons Anges descendent vers nous pour nous secourir et nous garder en toutes nos voies. Et non-seulement pour nous gar-

[1] Ps. x, 2.

der et nous secourir, mais encore, comme dit le prophète, *pour nous porter entre leurs mains, de peur que nous ne heurtions nos pieds contre quelque pierre.*

3. Combien, mes frères, Dieu nous donne d'instruction, d'avertissement, de consolation dans ces paroles! Quel langage pouvons-nous rencontrer, dans tous les psaumes, qui console plus avantageusement l'affliction, qui avertisse plus fortement la négligence, qui instruise mieux l'ignorance? C'est pour cela que la divine Providence a voulu que les fidèles prononçassent souvent les versets de ce psaume, principalement dans ce saint temps de Carême. Et la raison qui a porté l'Église à nous faire ainsi répéter ce psaume semble être que Satan a employé ces paroles pour tenter Notre-Seigneur. Ainsi cet esprit si plein de méchanceté a été en cela utile aux enfants de Dieu, contre son intention. Car rien ne lui déplaît davantage, rien ne peut nous donner plus de joie que de voir sa malice tourner à notre bien. *Dieu a commandé à ses Anges de vous garder en toutes vos voies.* Que les miséricordes infinies de Dieu vous obligent à le louer, à le remercier et à souhaiter que la grandeur de ses merveilles soit annoncée aux enfants des hommes! Racontez parmi les nations que le Seigneur a fait de grandes choses, pour témoigner son amour à ses serviteurs. Seigneur, qu'est-ce que l'homme, pour que vous vous soyez révélé à lui? Comment daignez-vous en faire l'objet de votre amour? Vous pensez à lui avec une bonté paternelle, vous pourvoyez à ses besoins, vous avez de lui un soin ineffable. Et, pour comble de bienfaits et de grâces, vous lui avez envoyé votre Fils unique. Vous lui envoyez votre Esprit. Vous lui promettez la vue de votre visage. Et, afin de ne rien omettre au ciel des soins qui peuvent regarder notre intérêt et notre conservation, vous envoyez pour nous sur la terre, les heureux esprits, afin qu'ils soient toujours prêts à nous secourir et à nous servir dans toutes sortes de rencontres. Vous leur donnez ordre de nous garder. Vous en faites nos pédagogues et nos guides. Ce n'est pas assez que ces esprits soient vos Anges, vous avez encore voulu qu'ils fussent les Anges même des plus petits enfants. *Leurs Anges*, dit Notre-Seigneur, *contemplent toujours le visage du Père éternel*[1]. Ces créatures si heureuses remplissent l'office de médiateurs entre vous et nous.

4. *Il a commandé à ses Anges de vous garder.* Merveilleux effet de sa bonté! Indicible témoignage de son amour! Car quel est Celui qui donne ce commandement? A qui et pour qui le fait-il? Qu'a-t-il commandé? Représentons-nous l'importance et la qualité de ce commandement; quel est donc Celui qui a commandé? A qui les Anges appartiennent-ils? A qui obéissent-ils? De qui doivent-ils exécuter la volonté? *Il a commandé à ses Anges de vous garder dans toutes vos voies.* Et ils sont si prompts à obéir, qu'ils nous portent sans délai entre leurs mains. C'est donc la souveraine majesté qui commande aux Anges, et à ses Anges, à ces esprits si élevés, si heureux, si voisins de Dieu, si unis à Dieu, si familièrement attachés à Dieu. Et il les charge de vous. Eh! qui êtes-vous? Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour vous souvenir de lui? Qu'est-ce que le Fils de l'homme, pour que vous en fassiez tant d'estime? Comme si l'homme était autre chose que corruption et pourriture, ver de terre! Mais quel est le commandement que Dieu a fait pour nous à ses Anges? Leur a-t-il donné contre nous des ordres pénibles? Les a-t-il obligés à montrer leur puissance contre une feuille que le vent emporte, et de poursuivre une paille desséchée? d'éloigner le méchant, de lui ravir la vue de la gloire de Dieu? Cet ordre doit être porté un jour, il ne l'est point encore. Ne vous éloignez point du secours du Très-Haut. Restez sous la protection du Dieu du ciel, afin que vous ne donniez jamais occasion à sa justice de faire ce terrible commandement contre vous. Le Dieu du ciel ne fera point de commandement contre celui qu'il protégera, mais plutôt en sa faveur. Et ce qu'il ne commande pas est différé, afin que toutes choses soient pour ses élus. Comme les serviteurs du Père de famille s'offraient d'aller arracher promptement l'ivraie semée dans le bon blé, cet homme prudent leur dit: *Laissez croître les mauvaises plantes avec les bonnes jusqu'au moment de la moisson, de crainte qu'en arrachant les mauvaises herbes, vous n'arrachiez aussi le froment*[1]. Comment donc ce froment pourra-t-il être conservé si long-temps? C'est cette conservation qui est tout entière l'ouvrage de la grâce présente de Jésus-Christ, et du commandement que Dieu fait à ses Anges pour le temps où nous sommes.

5. *Il a donc commandé à ses Anges de vous garder.* O froment parmi l'ivraie! O grain mêlé avec la paille! O lys entre les épines! Grâces, mes chers frères, grâces soient rendues à la bonté de Dieu, et pour vous et pour moi. Il nous a mis entre les mains un dépôt infiniment précieux, le fruit de sa croix, le prix de son sang.

[1] Math., XVIII, 10.

[1] Math., XIII, 30, 29.

C'est pourquoi il n'a pas voulu se contenter de cette garde si peu utile, si faible, si insuffisante dont nous étions capables; sur tes murailles, ô Jérusalem! il a établi d'autres gardes. Ceux mêmes qui semblent être comme des murailles, et qui dans l'ordre de ces murailles, semblent des colonnes, sont ceux qui ont le plus de besoin de ces gardes.

6. *Il a commandé à ses Anges de vous garder en toutes vos voies*. Combien cette parole doit-elle vous porter au respect, vous donner de dévotion vous inspirer de confiance; de respect pour la présence de notre bon Ange, de dévotion pour sa bienveillance, de confiance pour sa protection. Ayez une attention particulière sur toutes vos actions, puisque les Anges, comme il leur a été commandé, vous sont toujours présents dans toutes vos voies. En tout lieu, en tout endroit éloigné de la vue des hommes, ayez toujours un respect particulier pour votre Ange. N'ayez pas la hardiesse de faire en sa présence ce que vous ne voudriez pas faire sous mes yeux. Doutez-vous que cet esprit que vous ne voyez pas vous soit présent? Ah! si vous l'entendiez! si vous le touchiez! si vous le sentiez! Considérez que ce n'est pas seulement par les yeux qu'on est assuré de la présence des choses. Tous les objets, même corporels, ne peuvent pas être vus. Combien donc les réalités spirituelles sont-elles plus éloignées de la portée de nos sens! Combien est-il plus nécessaire d'employer des moyens spirituels pour les trouver! Si vous consultez la foi, elle vous prouve que vos bons Anges vous sont toujours présents. Et je ne me répens pas de vous avoir dit que la foi vous le prouve, puisque l'apôtre nous enseigne que cette foi est une preuve et une démonstration des choses qui ne paraissent pas [1]. Il est donc tout à fait indubitable que vos bons Anges vous sont toujours présents; et que non-seulemeut ils sont avec vous, mais qu'ils n'y sont que pour vous. Ils sont là, afin de vous protéger et de vous être utiles. Que rendrez-vous au Seigneur pour tout ce qu'il vous a donné? Car à lui seul honneur et gloire. Pourquoi à lui seul? Parce que c'est lui qui a commandé à ses Anges de nous garder; tout don parfait ne peut venir que de lui.

7. Mais encore que Dieu ait commandé aux Anges de nous garder, nous sommes néanmoins obligés à la reconnaissance envers la charité avec laquelle ils obéissent, et prennent soin de nous, dans nos grandes nécessités. Ayons donc une dévotion et une reconnaissance particulières envers ces gardiens excellents. Rendons-leur amour pour amour; honorons-les autant que nous le pouvons, autant que nous le devons. Rapportons néanmoins tout cet amour et tout ce respect à Celui dont ils tiennent tout ce qui peut leur mériter ces sentiments de notre part. Lorsque l'apôtre a écrit qu'il faut rendre *à Dieu seul l'honneur et la gloire* [1], il n'a pas voulu contredire cette parole prophétique qui nous assure que les amis de Dieu devaient être extrêmement honorés [2]. C'est ainsi que l'apôtre a dit : *Ne devez rien à personne, sinon la charité mutuelle*. Il n'a pas eu intention de donner, par ces paroles, la liberté de manquer à beaucoup d'autres dettes envers le prochain, puisqu'il dit ailleurs : *Il faut rendre l'honneur à qui l'honneur appartient* [3], et qu'il marque encore d'autres devoirs de la vie commune. Servons-nous donc d'une comparaison pour entendre plus parfaitement le sentiment de l'apôtre, et l'avertissement qu'il a eu dessein de nous donner. Considérez que les étoiles ne paraissent point parmi les rayons du soleil. Mais quand nous ne les voyons point paraître, pensons-nous qu'elles aient disparu et que leur lumière soit éteinte? Nullement. Nous savons qu'elles ne sauraient se montrer à nos yeux, parce qu'elles sont comme cachées par une plus grande lumière. Ainsi l'amour que nous devons à Dieu, supérieur à tous nos autres devoirs, doit régner en nous comme s'il était seul, en sorte que tout ce que nous devons aux créatures dépende de cet amour souverain, et que nous fassions tout par cet amour. Ainsi le culte que nous rendons à Dieu doit prévaloir sur tous les autres, et en être la règle, la mesure, la raison, le principe, le centre, le terme, la fin. Il faut en dire autant de l'amour que nous devons à Dieu. Car qu'est-ce que la loi divine a laissé aux autres amours, puisqu'elle nous oblige à consacrer à l'amour de Dieu tout notre cœur, toute notre âme, et toutes nos forces? Donc, mes frères, aimons en Dieu avec une dévotion particulière, ses saints Anges destinés à être nos cohéritiers, comme ils sont présentement établis nos tuteurs et nos gardiens. Dès maintenant nous sommes véritablement les enfants de Dieu, encore qu'il ne paraisse rien de ce que nous devons être avec lui dans la gloire. Nous sommes des enfants en minorité, sous la conduite de leurs tuteurs et de leurs gouverneurs, et dans cet état nous ne différons guère des serviteurs.

8. Cependant si nous sommes enfants, et si nous avons un chemin très-grand à faire, un chemin non-seulement très-long, mais très-

[1] Hèbr., XI, 1. — [2] Jacq., I, 17.

[1] II Tim., I, 17. — [2] Ps. CXXXVIII, 17. — [3] Rom., XIII, 8.

périlleux, que devons-nous craindre avec de tels gardiens? Ils ne peuvent être vaincus, ni trompés par nos ennemis. Et ils peuvent encore moins nous tromper, puisque leur ministère est de nous garder de toute surprise et de toute tromperie dans nos voies. Ils sont fidèles, ils sont prudents, ils sont puissants, que craignons-nous? Suivons-les seulement. Attachons-nous à eux, et demeurons immuablement sous la protection du Dieu du ciel. Considérez combien cette protection, combien cette vigilance à nous garder dans toutes nos voies nous est nécessaire. *Ils vous porteront*, dit le prophète, *entre leurs mains, de peur que vous ne blessiez votre pied contre quelque pierre.* Pensez-vous que ce soit peu de chose de n'avoir point à craindre sur notre route de pierres d'achoppement? Faites attention, je vous prie, aux paroles qui suivent : *Vous marcherez sur l'aspic et sur le basilic; vous foulerez aux pieds le lion et le dragon.* Combien est-il nécessaire à un enfant qui marche parmi tant de périls d'être conduit, d'être soutenu, d'être porté? C'est pourquoi le prophète dit : *Ils vous porteront entre leurs mains.* Ils vous garderont dans toutes vos voies. Ils se contenteront de vous conduire comme on conduit des enfants là où il peuvent marcher. Mais ils ne souffriront pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces. Ils vous porteront entre leurs mains, pour vous aider à passer, sans encombre, les périls et les difficultés. Il passe aisément celui qui est porté par de telles mains. Le proverbe le dit : Celui que l'on soutient dans l'eau nage doucement.

9. Toutes les fois donc que vous vous sentez pressés par une violente tentation, et que vous êtes menacés d'une affliction véhémente, invoquez cet Ange qui vous garde, qui vous conduit, qui vous secourt si à propos dans vos peines. Ayez recours à lui, et dites-lui : *Seigneur sauvez-nous, nous périssons.* Il ne dort ni ne sommeille. Si quelquefois il dissimule pour un temps le danger où vous êtes, c'est afin que vous ne soyez pas en état de vous précipiter hors de ses mains, ignorant que c'est lui qui vous soutient. Ces mains sont spirituelles, et les secours qu'elles donnent sont spirituels; et chacun des élus reçoit en son âme différemment ces secours, selon les divers périls qui lui arrivent, et les difficultés qui se présentent à lui. Ces périls et ces difficultés sont comme des monceaux de pierre sur le passage de ceux qui voyagent, et qui pourraient accabler les voyageurs, ou les arrêter. Je vais vous dire les tentations que j'estime les plus communes, et je pense qu'il n'y en a guère parmi vous qui ne les aient éprouvées. Un homme est violemment tourmenté, ou par une incommodité du corps, ou par une affliction temporelle, ou par la langueur et la lâcheté de son esprit, ou par une défaillance de l'âme. Il commence à être tenté au-dessus de ses forces; il heurtera et se blessera bientôt contre la pierre, si personne ne vient à son aide. Quelle est cette pierre? J'entends par cette pierre d'achoppement et de scandale, celle contre laquelle se blessent tous ceux qui s'y heurtent, et qui brise ceux sur lesquels elle tombe. C'est cette pierre angulaire, choisie, précieuse, Notre Seigneur Jésus-Christ[1]. Se heurter et se blesser contre cette pierre, c'est murmurer contre ce Sauveur, être scandalisé par le manque de courage, par les tempêtes et les agitations de cette vie. Il faut donc alors le secours des Anges, la consolation des Anges, les mains des Anges. Et celui qui murmure et qui blasphème heurte véritablement contre cette pierre, se blessant lui-même, et non pas celui contre lequel il se précipite en fureur.

10. J'estime qu'il y a des hommes qui sont quelquefois soutenus par les Anges, comme avec deux mains, en sorte qu'ils passent par les dangers et les tentations qu'ils craignaient davantage, sans s'en apercevoir, et ils sont ensuite dans une grande admiration de l'extraordinaire facilité qu'ils ont vue succéder à la difficulté qui les arrêtait. Voulez-vous savoir ce que j'entends par ces deux mains des Anges? J'entends par là deux connaissances et deux vues que ces esprits de lumière répandent en nous, qu'ils y impriment; d'un côté, la connaissance de la brièveté des afflictions de cette vie; et, de l'autre, la connaissance de l'éternité de la récompense. Et qui serait assez incrédule pour ne croire pas que ces impressions si utiles et si saintes se font en nous par les bons Anges, puisqu'il est certain que les impressions malignes se font par les mauvais Anges. Accoutumez-vous donc, mes frères, à vous entretenir avec vos bons Anges, dans une confiance et une familiarité particulières. Pensez à eux, adressez-leur des prières ferventes et continuelles, puisqu'ils sont toujours présents pour votre défense et votre consolation.

[1] Isaï., VIII, 14; et I Pierre, II, 6, 8.

SERMON XIII

Sur le douzième verset : *Ils vous porteront entre leurs mains, de crainte que vous ne heurtiez le pied contre quelque pierre.*

1. Nous pouvons entendre ce verset dont nous avons maintenant à nous entretenir, non-seulement des consolations et des assistances présentes, mais aussi de celles de l'avenir. Il est certain que les saints Anges nous gardent dans nos voies durant cette vie bornée. Et lorsque notre voyage sera fini, c'est-à-dire, lorsque nous sortirons de cette vie, ils nous porteront entre leurs mains. Et nous ne manquons pas ici de témoins fidèles ; il n'y a pas long-temps que vous avez entendu lire que notre bienheureux père saint Benoît, paraissant avoir les yeux attentifs à regarder l'éclat d'une brillante lumière, vit l'âme de Germain, évêque de Capoue, portée au ciel par les Anges dans un globe de feu (A). Mais pourquoi chercher des témoignages de cette sorte? La Vérité même dit, dans l'Évangile, que le pauvre couvert d'ulcères *fut porté par les Anges dans le sein d'Abraham* [1]. Nous ne pourrions pas marcher dans une voie si nouvelle et si inconnue, si nous n'y étions conduits et portés, surtout quand il y a une si grande pierre sur le chemin. Quelle pierre? Celui qui était autrefois adoré dans des pierres, et qui présenta des pierres à Notre-Seigneur, en lui disant : *Dites que ces pierres deviennent du pain* [2]. Et votre pied n'est autre chose que votre affection et votre passion. Voilà ce pied de l'âme que les Anges portent entre leurs mains, de crainte que vous ne le heurtiez contre la pierre. Car comment l'âme ne serait-elle pas extrêmement troublée si elle sortait toute seule de cette vie, si elle entrait dans ces routes sans consolation, si elle marchait avec ses pieds seuls, parmi ces pierres?

2. Mais apprenez plus clairement combien il vous est nécessaire d'être portés sur des mains étrangères qui ne sont autres que celles des Anges. *Vous marcherez sur l'aspic et sur le basilic, et vous foulerez aux pieds le lion et le dragon.* Que ferait ici le pied de l'homme? Quel serait le trouble de son âme au milieu de monstres si terribles? Ce sont les mauvais esprits bien figurés par ces noms. Car c'est d'eux (vous vous en souvenez) que sont dites ces paroles : *Il en tombera mille à votre main gauche, et dix mille à votre main droite.* Mais qui peut savoir si les œuvres de malice et les ministères d'iniquité sont divisés et partagés entre ces esprits, en sorte que ces divers offices, par lesquels ils exercent différemment leur méchanceté sur les hommes, doivent être signifiés et représentés par les divers noms et les différentes propriétés de ces bêtes? L'un mérite d'être appelé un aspic, l'autre un basilic, l'autre un lion, l'autre un dragon, car chacun d'eux est occupé à nous nuire et à nous porter au mal d'une manière occulte. L'un agit par des morsures cruelles, l'autre par de simples regards, l'autre en rugissant et en frappant, l'autre par un souffle et par le venin de son haleine. J'ai lu qu'il y a un certain genre de Démons qu'on ne saurait chasser que par la prière et le jeûne. Les apôtres n'avaient nulle puissance par leurs paroles contre ces sortes de Démons [1]. N'étaient-ils donc pas semblables à des aspics, puisqu'il est dit de ce genre de serpents, dans le psaume, *qu'ils sont sourds et qu'ils se bouchent les oreilles, de crainte d'entendre la voix de l'enchanteur* [2]. Voulez-vous n'être point épouvantés par des monstres si terribles? Voulez-vous marcher avec sûreté, après votre mort, sur ces aspics? Prenez garde, durant cette vie, de ne point marcher après eux. Gardez-vous de les imiter, et vous n'aurez point sujet de les craindre dans l'avenir.

3. Il y a un vice particulier sur lequel règnent ces Démons. Ce vice c'est ce mouvement circulaire contre lequel, dans le sermon

(A) Ce sermon a donc été prononcé peu après la fête de saint Benoît ; le détail ici relaté se lit en *saint Grégoire-le-Grand, dialogues*, liv. II, ch. 35.

[1] Luc, XVI, 22. — [2] Math. IV, 3.

[1] Math., XVII, 14, 20. — [2] Ps. LVII, 5.

d'hier, je vous ai mis en garde; c'est cette obstination contre laquelle je vous ai parlé. Je suis bien-aise de vous en parler encore; et, toutes les fois que les occasions s'en présenteront, je ne négligerai point de vous indiquer des précautions, afin que vous fuyiez cette peste si pernicieuse de l'âme. C'est la ruine entière de la religion et c'est véritablement, comme dit Moïse, *un incurable venin d'aspic* [1]. On dit que l'aspic presse une de ses oreilles contre la terre, et se bouche l'autre avec sa queue, afin de ne point entendre. Ceux qui sont indociles et opiniâtres n'imitent-ils pas cet animal? Car que peut sur leur esprit la voix des saints enchanteurs évangéliques? Que peuvent sur ces cœurs les paroles et les avertissements de ceux qui leur annoncent les vérités chrétiennes? Je prierai pour cette personne, j'humilierai mon âme par le jeûne. Je me baptiserai pour ce mort, dans un flot de larmes. Que l'homme indocile et opiniâtre considère que ce n'est pas vers le ciel qu'il élève sa tête, mais que c'est sur la terre qu'il la tient attachée, puisque la sagesse qui vient du ciel non-seulement est modeste, mais pacifique. Au contraire cette prudence des aspics est terrestre et animale. Mais cet aspic ne se rendrait point sourd, si, outre qu'il tient la tête collée à la terre, il ne bouchait encore une de ses oreilles avec sa queue. Quelle est cette queue? La fin à laquelle on se propose d'arriver. La surdité est désespérée, lorsque d'un côté, un homme collé à la terre s'attache à sa propre volonté; et, que de l'autre, repliant sa queue, il forme dans son esprit quelque dessein, et met dans son cœur un objet qu'il désire d'obtenir. Je vous en conjure, mes frères, ne vous bouchez jamais les oreilles; n'endurcissez pas vos cœurs. De là viennent, dans la bouche d'un homme opiniâtre, tant de paroles mordantes et amères, parce qu'en cet état il est inaccessible à la bienveillance qui lui rappelle son devoir. Et parce qu'il s'est endurci avec tant de soin contre la voix de l'enchanteur, sa langue demeure toujours pleine d'un venin d'aspic.

4. Quant au basilic, on dit qu'il porte son venin dans les yeux, et que cet animal est plus méchant et plus à craindre que tous les autres. Voulez-vous savoir ce que c'est qu'un œil envenimé, un œil méchant, un œil capable de tuer par ses regards? Représentez-vous l'envie. Qu'est-ce qu'envier, sinon regarder avec malignité? Si le Démon n'avait point été un basilic, jamais la mort ne serait entrée sur la terre par sa jalousie? Malheur à l'homme de n'avoir point prévu la méchanceté de ce cruel envieux! Garantissons-nous, pendant que nous sommes sur la terre, des atteintes de ce vice, si nous voulons, après notre mort, n'avoir pas à craindre le ministre d'une si cruelle méchanceté. Ne regardez jamais le bien du prochain avec des yeux d'envie : regarder de la sorte, c'est (autant qu'on en a le pouvoir) l'infecter et, le corrompre, et, en quelque façon, le détruire. La vérité nous déclare que celui qui hait un homme est homicide [1]. Celui donc qui hait le bien qui se rencontre dans un homme, ne peut-il pas être appelé raisonnablement un homicide? L'homme vit encore, il est vrai, mais l'envieux est coupable de sa mort. Le feu que notre Seigneur Jésus-Christ est venu apporter sur la terre est encore allumé [2]; le jaloux mérite d'être condamné pour avoir éteint l'esprit de charité.

5. Redoutez encore le dragon. C'est une bête cruelle. Elle tue d'un souffle brûlant tout ce qu'elle touche. Non-seulement elle fait mourir les bêtes de la terre, mais encore les oiseaux du ciel. Ce dragon n'est autre chose que l'esprit de colère. Combien d'hommes dont la vie semblait sublime, misérablement enflammés au souffle de son haleine, sont honteusement tombés, nous en gémissons, dans la gueule de ce monstre! Qu'ils auraient mieux fait de s'irriter contre eux-mêmes pour ne pas pécher! A la vérité, la colère est une passion naturelle aux hommes; mais ceux qui abusent des biens naturels seront sévèrement punis et périront misérablement. Prévenons cette passion, mes frères, dans les rencontres où il nous est important de la prévenir, de crainte qu'elle ne nous emporte à des actions inutiles et défendues. Ainsi d'ordinaire on repousse un amour par un autre amour, on chasse une crainte par une autre crainte. *Ne craignez point ceux qui font mourir le corps*, a dit Notre-Seigneur, *et qui n'ont aucun pouvoir de nuire à nos âmes*. Et il ajoute : *Mais je vais vous dire qui vous devez craindre. Craignez celui qui a la puissance de jeter le corps et l'âme dans les tourments éternels. Je vous le répète, c'est celui-là que vous devez craindre* [3] : comme s'il disait : Craignez celui-là pour ne point craindre les autres. Que l'esprit de la crainte du Seigneur vous remplisse, et une crainte étrangère n'aura point place dans vos cœurs. Je vous le dis avec assurance, parce que ce n'est pas moi, mais la Vérité même qui vous le dit : ce n'est pas moi, mais c'est le Seigneur. Ne vous mettez point en colère contre ceux qui vous ôtent des biens passagers, qui

[1] Deutér., XXXII, 33.

[1] I Jean, III, 15. — [2] Luc, XII, 49. — [3] Id.

vous outragent, qui vous font souffrir des supplices, et qui ne peuvent rien de plus. Je vous vais montrer contre qui vous devez exercer votre colère. Mettez-vous en colère contre ce qui seul est capable de vous nuire et de faire que tout ce que vous souffrez ne vous profite pas. Voulez-vous savoir quel est cet objet si légitime de votre colère ? C'est votre propre iniquité. C'est contre elle que je vous exhorte à vous mettre en colère, car nulle adversité ne vous pourra nuire si nulle iniquité ne vous domine. Celui qui s'irrite parfaitement contre cet ennemi n'est jamais troublé par les autres rencontres fâcheuses; il les embrasse plutôt avec joie. *Je suis préparé*, dit le prophète, *à tous les fléaux* [1]. Qu'on me dépouille, qu'on me traite injurieusement, qu'on me blesse en mon corps, je suis préparé, je ne suis pas troublé, parce que la douleur que mes péchés me doivent donner m'est toujours toute présente. Pourquoi ne mépriserais-je pas toutes les afflictions, en comparaison de cette douleur ? *Mon propre fils me persécute*, dit David ; *puis-je m'irriter contre un serviteur qui me dit des injures* [2] ? Mon cœur m'a trahi, ma force m'a abandonné, ainsi que la lumière de mes yeux. Et je pleurerais des pertes temporelles, ou je songerais à des incommodités qui ne regardent que le corps ?

6. Cette disposition, non-seulement donne une patience et une douceur à laquelle le souffle ardent du dragon ne saurait nuire; mais elle forme encore dans le cœur une force et une magnanimité que les rugissements du lion ne peuvent épouvanter. *Votre adversaire*, dit Saint-Pierre, *est comme un lion rugissant* [1]. Grâces au lion victorieux de la tribu de Juda, ce lion peut rugir mais non dévorer. Qu'il rugisse tant qu'il voudra, mais que la brebis de Jésus-Christ ne fuie pas. Combien ce lion fait-il de menaces? Combien exagère-t-il les périls, essayant de les grossir dans l'imagination des hommes? Mais n'imitons pas, à son égard, la lâcheté et la peur des bêtes devant les lions, afin que ce rugissement qui n'est qu'un vain bruit ne puisse jamais nous abattre. Ceux qui ont examiné, avec plus de curiosité, les propriétés des animaux, rapportent que nulle bête n'est assez hardie pour demeurer ferme devant le rugissement du lion, pas même celles qui résistent avec rage à ses attaques ; car souvent une bête qui ne peut résister au rugissement du lion ne laisse pas de le surmonter lorsqu'elle en est attaquée. Ce sont véritablement des bêtes, ce sont des hommes tout à fait privés de raison, ceux dont le faible courage cède à la seule crainte, et se laisse tellement surmonter par la seule pensée d'une peine qui n'est pas encore arrivée, qu'ils succombent avant le combat, non sous les flèches, mais sous le seul bruit de la trompette. *Vous n'avez pas encore résisté jusques au sang* [2], disait ce chef généreux, qui connaissait combien est vain le rugissement de ce lion. Et un autre apôtre ajoutait : *résistez au diable et il fuira loin de vous* [3].

SERMON XIV

Sur les douzième et treizième versets : *Vous marcherez sur l'aspic et sur le basilic*, etc.

1. Rendons grâces, mes frères, à notre bienfaiteur, à notre rédempteur; à notre rémunérateur, ou plutôt à celui qui est toute notre espérance. Car c'est lui qui doit nous récompenser et être en même temps notre récompense, et nous n'attendons rien de lui que lui-même. Premièrement nous tenons de lui tout ce que nous sommes; il nous a faits, et nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes. Or est-ce peu de chose que Dieu vous ait donné l'être ? Songez quelles qualités il a mises en vous, en vous créant. Par le corps, il vous a fais la plus parfaite de toutes les créatures visibles; par l'âme, vous êtes ses images; il vous a communiqué la raison et l'intelligence ; il vous a rendus capables d'une félicité éternelle.

[1] Ps. xxxvii, 18. — [2] II Rois, xvi, 2.

[1] I Pierre, v, 8. — [2] Hébr., xii, 4. — [3] Jacq., iv, 7.

L'homme doit être admiré parmi toutes les autres créatures, à cause des deux parties qui le composent, unies ensemble par un art incompréhensible et une sagesse impénétrable. C'est là un don aussi grand que l'homme même. Que ce don est gratuit ! Car il est évident que l'homme n'a pu rien mériter avant sa création, puisqu'il n'était pas. Et après avoir reçu la vie, pouvait-il espérer payer la grâce qu'il avait reçue de son auteur? *J'ai dit au Seigneur,* dit le prophète: *Vous êtes mon Dieu, parce que vous n'avez besoin d'aucun de mes biens* [1]. L'homme ne pouvait donc rien rendre au Dieu qui se suffit pleinement. Mais on attendait de lui une reconnaissance à laquelle son bienfaiteur avait droit. Et comment ne serait-il pas reconnaissant? Si quelqu'un. vous avait rendu la vue, ou l'ouïe, ou quelque autre sens perdu ; s'il vous avait rendu la liberté de vos mains et de vos pieds longtemps immobiles; s'il vous avait restitué l'usage de la raison perdue, quelle indignation exciterait contre vous l'oubli d'un bienfait de cette nature, l'ingratitude envers votre bienfaiteur! Or le seigneur votre Dieu vous a donné tous ces organes, qu'il a faits de rien. Il ne s'est pas borné à créer tout cet organisme, il l'a disposé, arrangé, assignant à chaque partie sa fonction spéciale. Ne s'est-il pas ainsi assuré des droits nouveaux à votre reconnaissance?

2. Dieu ne s'est pas contenté de ce don déjà si grand de l'existence, il a voulu y ajouter tout ce qui était convenable à sa conservation. Et ici sa libéralité est aussi grande que l'avait été sa puissance. *Faisons*, dit-il, *l'homme à notre image et à notre ressemblance*. Et qu'ajoute-t-il? *Qu'il soit le maître des poissons de la mer, et des bêtes de la terre et des oiseaux de l'air.* Il venait de déclarer qu'il avait formé les cieux et leurs éléments pour l'usage de l'homme, car, il le dit, il a fait les astres pour être *des signes, et marquer les temps, et les jours, et les années* [2]. Et pour qui? pour vous seul. Car les autres créatures, ou n'ont aucun besoin de ces signes, ou ne sont point capables de les entendre. Que Dieu est donc riche! qu'il est libéral dans ce second bienfait de notre conservation! Combien de choses pour soutenir notre vie! Combien pour nous instruire! Combien pour nous consoler! Combien pour nous corriger! Combien enfin pour notre plaisir! Il est vrai, il nous a donné ces deux biens gratuitement et deux fois gratuitement. Que dis-je? Sans mérite de notre part, sans labeur de la sienne, car *il a dit et tout a été fait.* [3] Mais faut-il pour cela que nous reconnaissions, avec moins de soin et d'affection, sa puissance, sa libéralité, sa bonté? Il est d'un cœur pervers de chercher des occasions d'ingratitude. Agir ainsi c'est être gratuitement ingrat. Les biens que nous avons reçus avec l'existence sont-ils moins utiles, pour n'avoir coûté aucune peine à leur auteur? Estimer que les biens qui coûteraient davantage à Dieu vous seraient aussi plus utiles serait un jugement personnel que vous n'auriez puisé qu'à votre propre école. Ainsi vous obligeriez votre frère avec empressement sans qu'il vous en coûtât rien : mais parce que ce service serait gratuit, vous ne voudriez pas cependant que l'obligé trouvât dans cette circonstance une cause d'ingratitude.

3. Considérez maintenant un troisième bienfait de Dieu, la Rédemption. Ici point de voile qui excuse. Cet ouvrage a été pour Jésus-Christ la cause de tant de labeurs! Il vous a rachetés gratuitement, mais non pas sans qu'il lui en ait coûté. Il vous a sauvés sans avoir rien trouvé en vous qui l'obligeât à vous faire cette grâce. Mais ce n'a pas été en ne donnant rien. Comment l'amour que nous lui devons est-il languissant? Ah! l'âme qui ne répond point à ce bienfait, qui ne s'exhale pas en actions de grâces et en louanges, n'est pas seulement assoupie, elle est morte. Il est évident que ce troisième bien rend les deux premiers beaucoup plus recommandables, en nous montrant que ça été un véritable amour de Dieu qui nous les a faits, et que s'il nous les a concédés sans se donner aucune peine, ce n'est pas qu'il ait refusé de faire autrement, c'est qu'il ne l'a pas fallu. Notre Dieu vous a donc faits. Il a fait une infinité de choses pour vous. Et enfin il s'est fait homme lui-même pour vous. *Le Verbe s'est fait chair, et il a demeuré parmi nous* [1]. Que restait-il à faire? Il est devenu une même chair avec vous. Par lui vous ne serez avec lui qu'un même esprit. Que ces quatre bienfaits ne s'éloignent donc jamais de votre esprit, de votre bouche, de votre mémoire, de votre cœur. Pensez-y toujours. Mettez vos délices à les méditer. Aiguillonnez votre âme par la vive considération de ces bienfaits. Embrasez-la en l'y tenant attentive afin qu'elle aime, autant qu'elle le doit, Celui qui vous témoigne son amour en tant de manières. Souvenez-vous de ce qu'il nous dit : *Si vous m'aimez gardez mes commandements* [2]. Observez donc les commandements de votre Créateur, de votre conservateur, de votre rédempteur, de votre rémunérateur.

[1] Ps. xv, 2. — [2] Gen., I, 26,14. — [3] Ps. xxxii, 9.

[1] Jean, I, 14. — [2] Jean, xiv, 15.

4. Si les bienfaits sont au nombre de quatre, combien y a-t-il de commandements? Nous savons tous qu'il y en a dix. Multipliez par quatre le décalogue de la loi, vous avez la vraie quarantaine, la quarantaine spirituelle. Demeurez dans la crainte; et préparez votre âme à la tentation. Défiez-vous des ruses du serpent. Observez les embûches de l'ennemi, car il s'efforce d'empêcher par quatre sortes de tentations que nous ne nous acquitions de quatre devoirs et de quatre actions de grâces que nous devons rendre à Dieu. Jésus-Christ a éprouvé toutes ces tentations, selon ces paroles de l'apôtre : *Jésus-Christ a été tenté en tout, à cause qu'il ressemblait aux pécheurs par sa chair* [1]. Peut-être on s'étonnera de ma pensée, et on dira qu'on n'a pas lu que Notre-Seigneur ait souffert quatre sortes de tentations. Mais je crois qu'on ne tiendrait pas ce langage si on se rappelait avoir lu que la *vie de l'homme sur la terre est une tentation* [2]. Celui qui considérera bien cette vérité ne se persuadera pas que Notre-Seigneur n'a souffert que les trois tentations marquées par l'Évangile, lorsqu'il jeûna dans le désert, et fut porté sur le plus haut du temple et sur le sommet d'une montagne [3]. Dans ces trois occasions la tentation fut manifeste. Mais les tentations qu'il souffrit depuis, jusqu'à la mort sur la croix, furent plus violentes, quoiqu'elles fussent plus cachées. Ceci ne s'écarte pas de la comparaison proposée. Car les trois premiers bienfaits déjà passés sont très-évidents et connus de tout le monde. Quant à celui de la vie éternelle, il n'est pas encore accompli, il n'est pas encore réalisé. C'est pourquoi nous ne devons pas nous étonner si la tentation opposée à ce bienfait est secrète et cachée, puisque la cause l'est pareillement. Mais elle est plus longue et plus forte, car l'ennemi déploie, contre notre espérance, tout ce qu'il a de méchanceté.

5. Afin donc premièrement de nous rendre ingrats envers l'auteur de la nature, il s'efforce de nous jeter, en ce qui regarde cette nature, en des sollicitudes excessives. C'est ainsi qu'il osa dire à Notre-Seigneur, pendant qu'il avait faim dans le désert : *Dites que ces pierres deviennent du pain.* Comme si celui qui nous a faits ignorait les besoins de notre corps, ou si celui qui donne la nourriture aux oiseaux du ciel n'avait pas soin des hommes. Celui qui se prosterne devant Satan et l'adore, afin d'obtenir les biens temporels et passagers que sa cupidité désire, qu'il est ingrat envers le Créateur qui a fait le monde pour l'homme! *Je vous donnerai tout*, dit cet esprit méchant, *si vous vous prosternez pour m'adorer*. Misérable, avez-vous fait toutes ces choses? Comment pourriez-vous donner ce qui a été créé par Dieu? Ou comment espérer recevoir de vous; comment vous demander, en vous adorant, ce qui n'est pas en votre pouvoir, mais au pouvoir de Dieu qui l'a fait? Cette tentation, par laquelle Satan dit à Notre-Seigneur : *Jetez-vous du haut du temple*, est un avertissement à tous ceux qui sont comme élevés au plus haut du temple, par leur ministère et leur dignité, de se tenir soigneusement sur leurs gardes. O vous, qui êtes établis dans la maison de Dieu à la place la plus éminente, soyez vigilants sur vous-mêmes! Vous qui, dans l'Église de Jésus-Christ, occupez la plus haute place, prenez garde à vous, et veillez. Que vous êtes ingrats envers Dieu, et que votre conduite est injurieuse pour le mystère de bonté, si vous y cherchez un moyen de flatter vos intérêts! Quelle infidélité envers Celui qui a sanctifié de son propre sang, et consacré à la gloire de son père, le ministère qu'il vous a confié, si vous cherchez par là votre propre gloire qui n'est rien, si vous poursuivez vos intérêts, et non les intérêts de Jésus-Christ! Que vous répondez indignement à l'honneur qu'a daigné vous faire Celui qui, dans la dispensation des mystères de son humilité, vous a élevés si haut, qui vous a confié l'administration de ses sacrements, qui vous a donné une puissance toute céleste et peut-être plus grande que celle qu'il a donnée à ses Anges! Si, de l'élévation où vous êtes, vous vous précipitez en bas, vous goûterez non pas les choses d'en haut, mais celles qui sont basses et terrestres. Nul doute que ceux qui, du comble des vertus, s'abaissent au désir de la vaine gloire, n'outragent la grâce et les bienfaits du Dieu des vertus qui a tant souffert, pour imprimer en nous le modèle de sa sainteté.

6. Examinons attentivement, mes frères, si cette première tentation qui trouble notre âme à l'accasion de nécessités corporelles, ne doit point être comparée à l'aspic. Cet animal blesse les hommes par ses morsures violentes et se bouche les oreilles pour ne point entendre la voix de l'enchanteur. Et qu'est-ce que le tentateur s'efforce de faire par ce genre de tentation? De boucher et fermer les oreilles de notre cœur contre les consolations de la foi? Mais cet ennemi échoua auprès de Celui qui le confondit par cette réponse : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui procède de la bouche de Dieu.* Dans ces

[1] Hébr., XIV 15. — [2] Job, VII, 1. — [3] Math., IV.

paroles de Satan : *Je vous donnerai tout, si vous vous prosternez pour m'adorer* [1], observez le sifflement artificieux du dragon par lequel il essaie de répandre son venin dans le cœur. On dit que cette sorte de serpents se cachant dans le sable attirent à eux par leur souffle envenimé, jusqu'aux oiseaux qui volent. Combien était envenimé ce souffle : *Je vous donnerai toutes ces choses, si vous m'adorez en vous prosternant!* Mais, Notre-Seigneur n'étant pas un oiseau ordinaire, le souffle du dragon fut impuissant contre lui.

7. Maintenant que penser du basilic? Plus monstrueux que tous les autres, sa vue seule, dit-on, fait mourir. Ce n'est autre chose que la vaine gloire, si je ne me trompe. *Prenez garde*, dit Notre-Seigneur, *à ne point faire vos œuvres de justice devant les hommes pour être considérés par eux* [2] ; comme s'il disait : Gardez-vous des yeux du basilic. Mais à qui nuit donc le basilic? A ceux qui ne l'aperçoivent point. Car si vous le découvrez le premier, il ne peut vous nuire, dit-on, mais plutôt vous lui donnez la mort. Il en est ainsi, mes frères. La vaine gloire fait mourir ceux qui ne l'aperçoivent pas, les aveugles, les négligents : ceux qui se présentent et s'exposent à elle, au lieu d'être plutôt occupés à regarder où elle est, à observer ses approches, à la discerner de tout ce qui la cache et qui la déguise, à considérer enfin combien elle est frivole, périssable, vaine, et inutile. Celui qui regarde la vaine gloire de cette manière donne sans doute la mort au basilic; et, la vaine gloire, au lieu de lui ôter la vie de l'âme, périt elle-même, comme réduite en poussière. Il n'est pas besoin d'examiner de quelle manière se rattachait à la vaine gloire cette tentation suscitée par le Démon à Notre-Seigneur, lorsqu'il lui dit : *Si vous êtes le Fils de Dieu jetez-vous en bas.* Car quel en était le but, sinon de l'engager à se faire voir et louer par ce basilic?

8. Et voyez comment le basilic se cacha afin d'empêcher Notre-Seigneur de le découvrir le premier. *Il est écrit*, disait-il: *Dieu a commandé à ses Anges de vous garder et de vous porter entre leurs mains.* Esprit malin, qu'est-il écrit? *Il a commandé à ses Anges.* Que leur a-t-il commandé? Observez et considérez que cet esprit malin et trompeur tut les paroles qui pouvaient anéantir l'artifice que sa malice lui suggéra. Car qu'est-ce qui a été commandé par Dieu à ses Anges? *Qu'ils vous gardent dans toutes vos voies.* Est-ce dans des précipices, comme aurait été l'espace placé entre le haut et le bas du temple, et dans lequel il sollicitait Notre-Seigneur de se précipiter? Ce n'était pas là une voie, mais une chute. Et si ç'avait été une voie, ce n'aurait été que la voie du Démon, et non pas la vôtre. Esprit superbe, c'est en vain que vous employez, pour tenter le chef, des paroles écrites pour consoler les membres. Ceux qui ont à craindre de se blesser les pieds contre des pierres ont besoin d'être gardés en marchant : mais celui qui n'a rien à craindre n'a pas besoin qu'on le garde. Pourquoi n'alléguez-vous point ces paroles : *Vous marcherez sur l'aspic et sur le basilic, et vous foulerez aux pieds le lion et le dragon?* C'est que ces paroles figurées ne regardent que vous. Une créature monstrueuse par sa méchanceté et digne d'être foulée aux pieds mérite d'être représentée par des animaux farouches et monstrueux, et de recevoir ces noms, non-seulement de la bouche de Celui qui est le chef de tous les fidèles, mais aussi de tous ses membres. Cet impitoyable ennemi, après cette triple confusion, n'usa plus contre lui des ruses et des adresses du serpent, mais de la cruauté du lion; il lui fit souffrir des injures et des outrages, les fouets, les soufflets et la mort de la croix. Mais le lion de la tribu de Juda victorieux, t'a publiquement foulé aux pieds. Trompé dans ses prétentions, il nous suscite de toute sa fureur, une persécution tout autre qu'au commencement, afin de nous priver du royaume des cieux par la violence des afflictions. Heureuse l'âme qui, foulant aux pieds ce lion par une vertu puissante, emporte ce royaume par une sainte violence!

9. Désormais donc, mes très chers-frères, marchons avec toute la précaution et tout le soin possibles comme sur l'aspic et le basilic. Gardons notre cœur de toute racine d'amertume. Loin de nous tout esprit mordant, audacieux, violent, inexorable, rebelle. N'allons pas nous précipiter en bas, élevons-nous au-dessus de la gloire temporelle, sans la regarder. Imitons ces oiseaux qui volent sans s'arrêter sur la terre, et devant lesquels on tend inutilement des filets [1]. Foulons aux pieds le lion et le dragon, afin que ni le rugissement de l'un, ni le souffle de l'autre ne nous puissent nuire. Ces quatre monstres se rapportent à quatre de nos passions. Par quelle passion pensez-vous que le dragon dresse ses embûches? J'estime que c'est par la cupidité, parce qu'il sait qu'elle est la racine de tous maux, et que c'est elle principalement qui jette le cœur dans le désordre. Ce qui lui fait dire : *Je vous donnerai toutes ces choses.* Quant au lion, il est manifeste qu'il n'emploie

[1] Math., IV, 3-9. — [2] Math., VI, 6.

[1] Prov., I, 17.

ses rugissements épouvantables qu'à l'égard de ceux qui sont déjà dans la crainte. L'aspic observe ceux qui sont dans la tristesse, persuadé que cette passion ouvre la route à ses morsures. C'est pourquoi il ne s'approcha de Notre-Seigneur que lorsqu'il le vit souffrir la faim. Au contraire que ceux qui sont dans la joie craignent les regards du basilic, parce que c'est surtout la joie qui donne entrée aux rayons envenimés de ses yeux, et la vaine gloire ne nous blesse que par la vaine joie.

10. Considérez encore si nous pouvons opposer quatre vertus à ces quatre sortes de tentations. Le lion rugit. Qui ne le craindra pas? L'homme fort et courageux. Mais quand on s'est garanti du lion, le dragon se cache dans le sable pour attirer l'âme par son haleine empoisonnée, en lui inspirant le désir des choses de la terre. Qui évitera ses piéges? L'homme prudent. Que si pendant que vous êtes sur vos gardes pour vous soustraire aux piéges de l'ennemi, vous êtes molestés, voici que l'aspic se présente, croyant l'occasion favorable. Qui n'en sera pas blessé? L'homme à l'esprit égal et modéré, qui sait vivre dans l'abondance et dans la disette? Je crois que l'ennemi prendra encore occasion de vos succès, pour vous flatter et vous perdre par son regard méchant. Quel homme détournera son visage des regards de ce basilic? Le juste, qui, loin d'usurper la gloire de Dieu, ne voudra pas même recevoir celle qui lui sera offerte par les autres hommes. Mais il faut pour cela un juste qui accomplisse avec justice, tout ce qui est juste, qui ne fasse point ses bonnes œuvres devant les hommes et qui ne lève jamais une tête superbe, quelque justice qu'il ait en lui-même. Cette vertu consiste principalement dans l'humilité. Elle rend l'intention pure, et elle donne un mérite d'autant plus vrai et plus efficace qu'elle est plus éloignée de se rien attribuer.

SERMON XV

Sur le quatorzième verset : *Parce qu'il a espéré en moi, je le délivrerai; je le protégerai, parce qu'il a connu mon nom.*

1. *Venez à moi, vous tous qui travaillez, et qui êtes chargés, et je vous soulagerai*, dit notre Seigneur. *Mettez mon joug sur vous, et vous trouverez le repos de vos âmes, parce que mon joug est doux, et que ma charge est légère* [1]. Il invite ceux qui sont accablés de travail à venir chercher du rafraîchissement. Il appelle ceux qui sont chargés à prendre du repos. Toutefois il ne décharge pas pour cela ceux qui vont à lui de toute sorte de fardeau et de travail. Il change plutôt leur fardeau et leur travail en un autre, mais en une charge légère et en un joug infiniment doux, qui n'offre que rafraîchissement et repos, biens réels encore qu'invisibles. L'iniquité dans le cœur de l'homme lui est un fardeau plus pesant que ce talent de plomb [2]. Sous cette charge pesante gémissait le pécheur qui disait : *Mes iniquités couvrent ma tête, elles se sont appesanties sur moi comme un lourd fardeau* [1]. Quel est donc ce fardeau du Christ? Ce fardeau si léger, à mon avis, c'est le fardeau de ses bienfaits, doux fardeau, mais à ceux qui le sentent et qui l'éprouvent. Car si vous n'avez pas encore senti sur vous ce fardeau, si vous ne vous apercevez pas que vous en êtes chargés, il vous est pesant et périlleux. L'homme, dans tout le temps de cette vie mortelle, est comme un animal destiné à porter une charge. S'il porte encore ses péchés, il est chargé d'un fardeau pesant. S'il en est déchargé, le fardeau est moins pesant. Mais s'il est éclairé de la véritable sagesse, la grâce, par laquelle Notre-Seigneur l'a déchargé de ses péchés, lui semblera encore une charge. Dieu donc nous charge en nous déchargeant. Il nous charge de ses bienfaits et de ses grâces, en nous déchargeant de nos péchés. Voici le langage

[1] Math., XI, 28-30. — [2] Zach., V, 7.

[1] Ps. XXXVII, 5.

d'un homme ainsi chargé : *Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné?* [1] Voici les paroles d'un autre aussi chargé : *Éloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur* [2]. Voici le langage d'un troisième : *J'ai toujours craint Dieu, et j'ai toujours appréhendé sa colère, comme on craindrait les flots de la mer agitée* [3]. J'ai toujours craint, dit-il. Comme j'ai craint avant d'avoir reçu le pardon de mes péchés, j'ai continué à craindre après l'avoir obtenu. Heureux l'homme qui vit ainsi dans la crainte, également attentif à ne se laisser accabler ni par les bienfaits de Dieu, ni par ses propres péchés !

2. Si on nous représente la libéralité de Dieu si attentive et si riche envers nous, c'est pour nous solliciter à la reconnaissance et pour nous inviter à l'amour. *Il a commandé à ses Anges de vous garder en toutes vos voies.* Qu'a-t-il pu faire davantage pour vous? Mais je vois vos pensées, âme généreuse et fidèle. Vous êtes touchée d'avoir près de vous les Anges du Seigneur, mais vous aspirez à posséder le Seigneur même des Anges. Vous demandez, vous souhaitez que celui qui vous encourage par ses paroles, ne se contente pas de vous envoyer ses ministres, mais vous assiste lui-même, et que sans aucun intermédiaire, il vous baise d'un baiser de sa bouche. Vous savez que vous marcherez sur l'aspic, sur le basilic, sur le lion et le dragon, et vous êtes certaine de la victoire que Michel et ses Anges doivent remporter sur le dragon. Cependant ce n'est pas vers cet Archange, c'est vers le Seigneur même que vos désirs vous font crier : *Délivrez-moi et mettez-moi près de vous, et après cela, vienne m'attaquer n'importe quelle main* [4] ? Être dans cette disposition, ce n'est pas seulement chercher un refuge plus haut que les refuges ordinaires, c'est en prendre un plus haut que les plus hauts, c'est mériter qu'après avoir dit : *Seigneur, vous êtes mon espérance*, il vous soit répondu : *Vous avez choisi un refuge extrêmement élevé.*

3. Le Seigneur, plein de miséricorde et de compassion, ne dédaigne pas d'être lui-même l'espérance des misérables. Il ne refuse pas de servir de libérateur et de protecteur à ceux qui espèrent en lui. *Parce qu'il a espéré en moi,* dit-il, *je le délivrerai ; je le protégerai, parce qu'il a connu mon nom.* Si le Seigneur ne garde la forteresse, en vain celui qui la garde, se tient dans la vigilance [5], qu'il soit homme, qu'il soit même ange. Des montagnes environnent Jérusalem : mais c'est peu, ce n'est rien, si le Seigneur lui-même ne couvrait son peuple. C'est pourquoi l'Épouse est dépeinte dans le cantique, sous les traits suivants. Ayant trouvé les gardes, ou plutôt trouvée elle-même par eux (car elle ne les cherchait pas), elle ne s'arrête pas, elle laisse les sentinelles, et, après s'être brièvement informée de son bien-aimé, elle vole à sa poursuite [1]. Son cœur n'est point occupé de ses sentinelles, elle met toute sa confiance en son Seigneur, et si l'on veut l'en détourner, elle répond : *Je me confie en Dieu ; comment dites-vous à mon âme : Volez comme l'oiseau sur la montagne* [2] ? Les Corinthiens ne l'imitèrent pas, lorsque ayant rencontré à leur tour des gardes et des sentinelles, ils s'y arrêtèrent, sans passer au-delà. *Je suis à Céphas, je suis à Paul, je suis à Apollon* [3], disaient-ils. Mais que firent ces sentinelles si prudentes et si fidèles ? Car elles ne pouvaient pas s'attribuer l'Épouse, pour laquelle elles n'avaient qu'un zèle tout saint et selon Dieu, et qu'elles voulaient conduire à Jésus-Christ, comme une vierge toute chaste. *Ils m'ont frappée et m'ont blessée,* disait l'Épouse. Qu'est-ce à dire ? On la pressait de passer outre, si je ne me trompe, pour aller trouver son Époux. *Ces gardes,* dit-elle, *m'ont ôté mon manteau* [4], sans doute, afin qu'elle courût plus librement. Considérez comme l'Apôtre frappe et corrige fortement les Corinthiens, de quelles flèches il les blesse pour les empêcher de s'arrêter parmi les gardes. *Paul*, dit-il, *a-t-il été crucifié pour vous, où avez-vous été baptisés au nom de Paul* [5]*? Lorsque quelqu'un d'entre vous dit : Je suis à Paul, et l'autre : je suis à Apollon, n'êtes-vous pas des hommes? Qu'est-ce qu'Apollon? qu'est-ce que Paul? Les serviteurs de Celui en qui vous croyez* [6]. *Je le délivrerai*, dit le Seigneur, *parce qu'il a espéré en moi.* Ce n'est point dans les gardes, dans l'homme ; ce n'est point en un Ange, mais en moi seulement qu'il a espéré, n'attendant rien que de moi-même par le ministère de ceux qui me représentent. Car tout don parfait vient du Ciel et du Père des lumières [7]. C'est par moi seulement que la vigilance et les soins des hommes sont utiles, qu'ils peuvent tirer quelque fruit de leurs œuvres extérieures. C'est par moi que les hommes veillent, comme ils doivent, sur les âmes que je leur ai confiées. C'est par moi que les Anges sont si vigilants dans le ministère pour lequel je les ai envoyés sur la terre,

[1] Ps. cxv, 12. — [2] Luc, v, 8. — [3] Job, xxxi, 33. — [4] Ibid., xxxi, 23. — [5] Ps. cxxvi, 1.

[1] Cantiq., iii, 3. — [2] Ps. x, 2. — [3] I Cor., i, 13. — [4] Cantiq., v, 7. — [5] I Cor., i, 13. — [6] Id. iii, 45 — [7] Jacq., i, 17.

par moi qu'ils portent les cœurs à de saints mouvements et en éloignent les suggestions malignes de l'ennemi. Et il faut encore que je garde moi-même le cœur de l'homme et la sainteté de ses intentions par l'assistance immédiate de ma grâce, car aucun œil humain, aucun œil angélique ne peut pénétrer en ce sanctuaire.

4. Reconnaissons donc, mes frères, autour de nous trois sortes de gardes. Soyons pour eux ce qu'il convient d'être, faisons le bien devant les hommes, devant les Anges et devant Dieu. Appliquons-nous à contenter en toutes choses, autant que nous le pouvons, ceux qui nous aident et qui nous soutiennent; mais par-dessus tout, Celui qui est notre protecteur; rendons-lui louanges et actions de grâces en présence des Anges, afin que cette parole du prophète s'accomplisse en eux : *Ceux qui vous craignent me regarderont et seront dans la joie, parce que j'ai mis toute mon espérance dans votre parole*[1]. Obéissons à nos supérieurs qui veillent comme ayant à rendre compte de nos âmes, afin qu'ils ne s'acquittent pas de ce devoir avec tristesse[2]. Grâce à Dieu, je n'ai pas besoin de vous avertir longuement sur ce sujet, ni de craindre ici beaucoup. Votre obéissance est prompte, comme votre vie est irrépréhensible, et c'est ma joie et ma gloire. Combien cette joie serait-elle accrue si j'avais l'assurance que les Anges ne peuvent rien voir en vous d'indigne, rien de l'anathème de Jéricho : ni murmure secret, ni médisance cachée, ni dissimulation, ni lâcheté, ni pensées honteuses, qui jettent, hélas! le trouble jusque dans nos sens. Cette certitude donnerait un grand accroissement à ma joie, mais elle n'en serait pas encore la plénitude. Nous ne sommes pas si élevés que nous puissions regarder comme une petite chose de ne pouvoir être jugés par les hommes, et de ne nous sentir coupables de rien. Mais si les plus grands saints craignent les jugements secrets de ce Juge, que nous avons sujet de trembler au souvenir de l'examen qui nous attend! Quelle serait ma joie si j'étais sûr qu'il n'y a rien dans aucun de nous qui puisse offenser cet œil qui seul connaît parfaitement ce qu'il y a dans l'homme, et qui y lit ce que l'homme n'est pas lui-même capable d'y voir! Mes frères, que ce jugement soit désormais une de nos pensées, et occupons-nous d'autant plus à le considérer avec crainte et tremblement, que nous pouvons moins comprendre l'abîme impénétrable, des jugements de Dieu, et ses dispositions immuables. Notre espérance, quand nous la joignons à cette crainte, est pleine de mérites, et nous espérons plus utilement quand nous sommes pénétrés de cette crainte.

[1] Ps. CXVIII, 74. — [2] Hébr., XIII, 17.

5. A bien voir cette crainte, c'est une très-solide et très-efficace matière d'espérance. Car elle est une des plus grandes grâces de Dieu, et les biens que nous recevons maintenant de sa bonté nous sont un gage assuré de ses miséricordes à venir. Dieu se plaît en ceux qui le craignent[1], et notre vie est en sa volonté, et notre salut éternel dépend de son bon plaisir. *Parce qu'il a espéré en moi, je le délivrerai.* Qu'il est doux de songer que Dieu ne nous manque jamais, si nous espérons en lui! Tout le mérite de l'homme consiste à mettre son espérance en Celui qui sauve tout l'homme. *Nos pères ont espéré en vous, ils ont espéré et vous les avez délivrés. Ils ont crié vers vous, et ils ont été sauvés. Ils ont espéré en vous, et ils n'ont point été confondus*[2]. Car qui a espéré en lui et a été confondu? Peuple, espérez en lui : vous possèderez tous les lieux où vos pieds auront passé. Votre pied, c'est votre espérance. Vous possèderez tous les biens que votre espérance aura embrassés, si toutefois elle est ferme et fixée en Dieu sans chanceler. Pourquoi craindre l'aspic ou le basilic? Pourquoi redouter le rugissement du lion ou les sifflements du dragon?

6. *Parce qu'il a espéré en moi, je le délivrerai.* Et afin que celui qui a été délivré n'ait pas besoin de l'être une seconde fois, je le protégerai et le conserverai, si toutefois il connaît mon nom, ne s'attribue point sa délivrance, mais en rapporte à mon nom toute la gloire. *Je le protégerai, parce qu'il a connu mon nom.* Voir le visage de Dieu, c'est la glorification; connaître son nom, c'est une protection. L'espérance est dans le nom, la réalité dans la vue. Car on n'espère plus quand on voit et quand on possède[3]. *La foi vient de l'ouïe*[4], et selon le même apôtre, *elle donne un corps à l'objet de notre espérance*[5]. *Je le protégerai, parce qu'il a connu mon nom.* L'homme ne connaît point véritablement le nom de Dieu, quand il le prend en vain, quand il lui dit : Seigneur, Seigneur, sans observer ce qu'il lui commande; il ne connaît pas le nom de Dieu, quand il ne l'honore point comme son père, et ne le craint point comme son maître. Il ne connaît point le nom de Dieu, lorsqu'il tourne ses affections vers les vanités et les folies du monde. *Heureux l'homme dont le nom du Seigneur est toute l'espérance et qui ne regarde point des vanités et des folies pleines*

[1] Ps. CXLVI, 11. — [2] Ps. XXI, 5-6. — [3] Rom., VIII, 24. — [4] Id. X, 17. — [5] Hébr., XI, 1.

de fausseté [1]. Il connaissait ce nom celui qui disait : *Il n'y a point d'autre nom donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés* [2]. Et si nous connaissons ce saint nom invoqué sur nous, nous devons désirer qu'il soit toujours sanctifié en nous et demander cette sanctification dans nos prières, selon l'enseignement de Notre-Seigneur : *Notre Père qui êtes dans les Cieux, que votre nom soit sanctifié* [3]. Écoutez enfin la suite du psaume : *Il a crié vers moi, et je l'exaucerai.* Voilà le fruit de la connaissance du nom de Dieu et la puissance du cri de la prière. Or le fruit de ce cri, c'est d'être exaucé par le Sauveur. Car, comment l'âme pourrait-elle être exaucée si elle n'invoque pas? Ou, comment pourrait-elle invoquer le nom du Seigneur sans le connaître? Rendons grâces à Celui qui a manifesté aux hommes le nom du Père, et qui a établi le salut dans l'invocation de ce nom tout-puissant, selon ce qui est écrit : *Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé* [1].

[1] Ps. xxxix, 5. — [2] Actes, iv, 12. — [3] Math., vi, 9.

[1] Joël, ii, 32.

SERMON XVI

Sur le seizième verset : *Il a crié vers moi, et je l'exaucerai.*

1. *Il a crié vers moi, et je l'exaucerai.* Ces paroles sont véritablement une promesse de paix, une alliance de bonté, un pacte de miséricorde et de compassion. *Il a espéré en moi, et je le délivrerai.* Il a connu mon nom, et je le protégerai. Il m'a invoqué, et je l'exaucerai. Il ne dit pas : Il est digne, il est juste, il est droit, ses mains et son cœur sont purs; c'est pour cela que je le délivrerai, que je le protégerai, que je l'exaucerai. S'il tenait ce langage ou tout autre pareil, qui ne tomberait dans le désespoir? Qui peut se flatter d'avoir le cœur pur? Mais, Seigneur, puisque vous avez tant de clémence et de miséricorde, je mets en vous toute ma confiance, et la loi que vous vous êtes donnée à vous-même, fait que j'attends en votre présence. Loi douce, celle qui n'établit point d'autre mérite pour être exaucé que le cri de celui qui demande! *Il a crié vers moi*, dit le Seigneur, *et je l'exaucerai.* Il est bien juste que Dieu n'exauce pas celui qui néglige de crier vers lui, ne lui adressant aucune prière, ou ne le priant qu'avec langueur et négligence. Un désir ardent est un grand cri aux oreilles de Dieu; au contraire l'affection froide et languissante n'est qu'une parole à voix basse, qu'on n'entend pas. Comment pourra-t-elle percer les nuées? et être entendue dans le ciel? Les premières paroles de la prière que nous faisons tous les jours nous avertissent que le Père auquel s'adressent nos demandes réside au ciel, et qu'il faut crier de tout notre pouvoir pour y lancer nos vœux par un effort puissant de l'esprit. Dieu est esprit, et il est nécessaire que ceux qui désirent que leurs cris parviennent jusques à lui, crient en esprit et en vérité (A). Car Dieu ne regarde point le visage de l'homme, ainsi que font les hommes, mais le cœur; il écoute plutôt la voix du cœur que la voix du corps. C'est pourquoi le prophète lui dit avec raison : *Vous êtes le Dieu de mon cœur* [2]. Et c'est pour cela que Moïse, sans prononcer aucune parole, est néanmoins intérieurement entendu de Dieu, selon le témoignage de Dieu même : Pourquoi criez-vous vers moi [3]?

2. *Il a crié vers moi, et je l'exaucerai.* Ce n'est pas sans sujet; un besoin pressant arrache un grand cri. En criant de toutes les forces de son âme, que demande-t-il, sinon d'être consolé, délivré, glorifié? Pensez-vous qu'il est aussi exaucé, lorsqu'il crie pour les autres. *Je l'exaucerai*, dit le Seigneur. De quelle manière, Seigneur, et en quoi l'exaucerez-vous? *Je serai avec lui dans l'affliction, je l'en tirerai et je le comblerai de gloire.* Il me semble que je puis rapporter ces trois effets du secours à ces trois grands jours que nous devons bientôt

[2] Ps lxxii, 26. — [3] Exode, xiv, 15.

(A) Comparer *Serm. IX, de la Bonne intention.* n° 2.

célébrer. Jésus-Christ, en effet, s'est soumis à l'affliction et à la douleur lorsqu'il a souffert le supplice de la croix, méprisant la confusion et se proposant la joie de la gloire qui lui était due. Ce fut alors que les choses qu'il devait accomplir sur la terre furent terminées, comme il l'avait prédit avant sa mort. Et après qu'il eut dit en mourant : Tout est consommé, il entra aussitôt dans le repos de son sépulcre, et la gloire de la résurrection lui fut donnée sans retard le troisième jour. Le soleil de justice se leva pour nous dès le matin, lorsqu'il entra dans sa nouvelle vie. Et le fruit de l'affliction qu'il avait soufferte, et la vérité de sa délivrance parurent dans la manifestation de sa gloire. Ces trois choses arrivées en Jésus-Christ, dans l'espace de trois jours, doivent aussi nous arriver. *Je suis avec lui dans la tribulation*, dit le Seigneur. Quand cela, sinon dans le temps de notre affliction, dans le temps de notre croix, tant que s'accomplit ce que dit Notre-Seigneur à ces disciples : *Vous aurez des traverses dans le monde*[1], et ce que dit son apôtre : *Tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ souffriront persécution* [2]? Car notre délivrance pleine et parfaite ne pourra pas arriver avant le jour de notre mort, parce que les enfants d'Adam sont réduits à porter un joug pesant et dur, depuis le jour où ils sortent du sein de leurs mères, jusqu'au jour de leur sépulture dans la terre, la mère commune[3]. Ce sera dans ce jour-là seulement que Dieu accomplira la promesse qu'il fait de délivrer celui qui aura mis son espérance en lui, puisqu'alors le monde n'aura plus la puissance de faire souffrir ni le corps ni l'âme. Quant à la gloire, elle est réservée au dernier jour, au jour de la résurrection, où le corps semé dans l'ignominie, surgira dans la gloire.

3. Comment savons-nous que Dieu est avec nous dans l'affliction? Parce que nous subsistons dans cette affliction. Qui résisterait, qui pourrait vivre et persévérer sans lui? Nous devons regarder, mes chers frères, comme un grand sujet de joie d'éprouver diverses calamités, non-seulement parce que nous devons entrer dans le royaume de Dieu par beaucoup de souffrances[4], mais encore parce que le Seigneur est près des cœurs affligés[5]. *Si je marche au milieu des ombres de la mort,* dit le prophète, *je ne craindrai point les maux qui m'arriveront, parce que vous êtes avec moi*[6]. C'est ainsi qu'il est avec nous tous les jours de notre vie, jusqu'à la consommation des siècles. Mais quand serons-nous avec lui? Quand nous serons ravis dans les airs pour aller à sa rencontre. Et quand nous verrons-nous dans la gloire avec lui? Lorsque le Christ, notre vie, apparaîtra lui-même. En attendant, il est nécessaire que nous demeurions cachés, afin que l'affliction précède notre délivrance, et que notre délivrance précède notre gloire. Écoutez le cri d'un homme délivré : *Mon âme, entrez dans votre repos, puisque le Seigneur vous a comblée de ses bienfaits : car vous avez, Seigneur, retiré mon âme de la mort, mes yeux des larmes, mes pieds de la chute*[1]. *Je le délivrerai, je le glorifierai.* Heureux l'homme que vous daignez consoler et soutenir en cette vie! Plus heureux celui que vous avez effectivement délivré et affranchi de tant de maux! Combien plus heureux celui que vous avez dégagé du filet des chasseurs, retiré du monde, afin que la malice ne pervertît pas son cœur et que les artifices ne pussent séduire son âme! Mais infiniment plus heureux celui que vous aurez élevé et uni à vous, rempli des biens de votre sainte maison et rendu conforme à votre gloire!

4. Mes chers enfants, dans cette misère, poussons vers le ciel le cri de nos cœurs, et notre Dieu aura pitié de nous. Crions vers le ciel, puisque sous le ciel il n'y a que douleur, que travail, que vanité, qu'affliction d'esprit. Le cœur de l'homme est méchant et impénétrable[2], ses inclinations le portent au mal. Il n'y a nul bien en moi, c'est-à-dire en ma chair. La loi du péché habite en elle, et ses désirs sont contraires à l'esprit. Je n'ai ni courage, ni force dans ma volonté. Mon corps est assujéti à la nécessité de mourir à cause du péché. Les peines et les afflictions se succèdent chaque jour. Le monde n'est que méchanceté et corruption. Que le siècle présent est injuste! Que l'âme y est combattue et contrariée par les désirs terrestres! Nous sommes attaqués, de tous les côtés, par les princes de ce monde qui règnent dans les ténèbres et qui sont d'autant plus à craindre que leurs méchancetés sont toutes spirituelles et toutes cachées. Puissances invisibles qui remplissent et infectent l'air que nous respirons, et, parmi elles, le serpent qui les surpasse en perfidie. Voilà tous les maux que nous avons à craindre sous le soleil. Contre tout cela où trouver un refuge? D'où espérez-vous du soulagement et du secours? Si vous cherchez en vous, votre cœur est desséché, vous méritez d'être mis en oubli comme les morts. Cherchez-vous dans le corps? Il est sujet à la corruption et son

[1] Jean, XVI, 33. — [2] II Tim., III, 12. — [3] Eccle., XL, 1. — [4] Act., XIV, 21. — [5] Ps. XXXIX, 19. — [6] Ps. XXII, 4.

[1] Ps. CXIV. 7-8. — [2] Jérém., XVII, 9.

poids appesantit l'âme. Si vous cherchez autour de vous, cette habitation de terre abaisse les pensées de l'esprit[1]. Cherchez donc un refuge au-dessus de vous. Mais prenez garde, en vous élevant, de passer à travers cette troupe d'esprits présomptueux qui se sont perdus par l'orgueil. Ils savent que tout ce que nous avons de parfait et de bon, ne peut venir que d'en haut, et ils se tiennent entre le ciel et la terre, comme des voleurs, pour nous ravir les dons de Dieu. Passez donc, passez au-delà de ces esprits si méchants et si vigilants qui travaillent, avec une malice infatigable, à nous empêcher de monter à la cité de Dieu. S'ils vous blessent, s'ils vous outragent, laissez-leur votre manteau, comme fit jadis Joseph à cette femme qui le voulait corrompre[2]. Abandonnez votre tunique pour fuir avec ce jeune homme de l'Évangile, qui, au temps de la Passion de Notre-Seigneur, s'échappa nu des mains de ceux qui le voulaient prendre[3]. Dieu n'avait-il livré aux mains de l'impie que le manteau et la tunique de Job? Après lui

[1] Sages, IX, 15. — [2] Gen., XXXIX, 12. — [3] Marc, XIV, 52. — [4] I Tim., IV, 8.

avoir donné le pouvoir de lui ravir tous ses biens, ne lui donna-t-il pas encore la puissance de l'affliger en son corps, se contentant de lui dire : *Conserve seulement sa vie*[1]. Que notre cœur soit donc toujours élevé vers Dieu, que vers lui montent notre cri et nos désirs, notre vie, notre intention, qu'enfin toute notre attente soit aux choses du ciel. Criez vers le ciel pour être exaucés, et afin que votre Père qui est dans le ciel, vous envoie de son sanctuaire le secours dont nous avons besoin, que sa protection descende sur nous de Sion. Demandez-lui de nous soutenir dans l'affliction, de nous délivrer dans l'épreuve et enfin de nous glorifier à la résurrection. Ces choses sont grandes à la vérité, mais c'est vous, notre grand Dieu, qui nous les avez promises. Nous les attendons de vos promesses, et nous osons dire : Si nous crions vers vous avec un cœur plein de foi, vous nous devez ce que nous vous demandons, vous avez promis [2]. Ainsi soit-il.

SERMON XVII

Sur le dix-septième verset : *Je le comblerai de jours et d'années, etc., etc.*

1. Par une heureuse coïncidence, mes frères, ce verset convient tout à fait au temps où nous sommes. Nous allons célébrer la Résurrection de Notre-Seigneur, et la nôtre nous est promise, en sorte que les membres peuvent honorer, avec une joie plus vive, dans leur chef, ce qu'ils attendent pour eux-mêmes. Que ce psaume finit bien, puisqu'il assure à ceux qui le chantent une fin si heureuse! Ce verset achève le psaume d'une manière qui nous doit remplir de joie, puisqu'il nous promet de nous combler de tous les biens. *Je le comblerai de jours et d'années, et je lui ferai part de mon salut.* Je vous ai souvent rappelé, mes frères, que la piété, selon la parole de saint Paul, *renferme les promesses de la vie présente aussi bien que de l'avenir*[4]. C'est pourquoi cet apôtre dit encore : *Vous recevrez dès maintenant le fruit de votre fidélité, en obtenant la sanctification de vos âmes; et la fin, c'est la vie éternelle*[3]. Voilà cette plénitude et cette longueur de jours qui nous est ici promise. Car qu'y a-t-il de plus long que ce qui est éternel? Qu'y a-t-il de plus long que ce qui ne doit jamais être terminé? Heureuse fin qu'une vie éternelle! Heureuse fin qu'une gloire qui ne doit jamais avoir de fin! Il n'y a, sans doute, que les choses qui ont la bonté qu'elles doivent avoir dont la fin soit bonne. Poursuivons donc de tout notre cœur la sanctification, puisque c'est en elle seulement que consiste la bonté, et qu'elle doit être couronnée par une vie sans fin. Cherchons la sainteté et la paix, sans lesquelles personne ne verra Dieu[4]. *Je le comblerai de jours et je lui montrerai mon salut.* Cette

[1] Job, II, 6. — [2] Hymne de Carême. — [3] Rom., VI, 22. — [4] Hébr., XII, 14.

promesse est de la droite de Dieu. C'est un don de cette droite qu'un saint homme souhaitait autrefois que Dieu lui tendît. *Vous tendrez*, dit-il, *votre droite à l'œuvre de vos mains*[1]. C'est cette droite qui nous doit combler de délices éternelles. Cette main droite, il la désirait et l'a obtenue, celui dont le psalmiste a dit : *Il vous a demandé la vie, et vous lui avez accordé la longueur des jours, au siècle des siècles*[2]. Ce que le sage explique encore plus clairement : *Les richesses et la gloire sont dans sa main gauche, et la longueur des jours est dans sa main droite*[3]. Quel homme veut véritablement la vie, et souhaite voir d'heureux jours? Car la vie dans laquelle nous vivons maintenant est plutôt une mort : on ne doit pas l'appeler simplement vie, mais vie mortelle. Lorsqu'un homme est sur le point de mourir, nous disons : Cet homme se meurt. Que faisons-nous dès que nous commençons à vivre, sinon d'approcher à chaque moment de la mort et de commencer à mourir? Les jours tels quels de cette vie sont courts et mauvais, comme dit le patriarche Jacob[4]. On ne vit véritablement que lorsque l'on possède une vie qui dure toujours, qui s'entretient par elle-même et qui n'a rien en elle de mortel et de corruptible. Les jours dont on jouit ne sont heureux que lorsqu'on est sûr que leur durée n'a pas de bornes. Grâces soient rendues à Celui dont la puissance et la bonté ont disposé toutes choses avec force et douceur ! Ces jours où nous n'avons que des peines à souffrir doivent finir bientôt, au lieu que ces jours où nous ne devons trouver que félicité doivent durer toute l'éternité.

2. *Je le comblerai de jours.* Le Seigneur explique encore davantage dans ce verset ce qu'il promet dans le précédent par ces paroles : *Je le glorifierai.* A qui ne doit pas suffire d'être glorifié par Celui dont les œuvres sont parfaites? Une pareille immensité peut-elle communiquer autre chose qu'une gloire immense? Il est nécessaire que la gloire venant de la gloire magnifique de Dieu participe à la grandeur du principe dont elle procède. Oui, c'est avec beaucoup de raison que saint Pierre appelle la gloire de Notre-Seigneur une gloire magnifique[5]. Qu'elle est magnifique et en elle-même et dans ses effets, se communiquant à nous avec tant de magnificence par une durée éternelle, par une variété infinie, par une plénitude sans mesure! La gloire de cette vie est trompeuse. Tout l'éclat du monde n'est que vanité et les jours de l'homme sur la terre n'ont qu'une durée passagère. C'est pourquoi cette gloire, cet éclat, cette vie ne seront jamais l'objet des désirs du sage. Il dira plutôt à Celui qui voit le fond de son cœur : *Seigneur, vous le savez, je n'ai jamais désiré les jours de l'homme*[1]. Mais j'ai un désir qui va plus loin : je ne reçois pas ces biens ; car je sais qui a dit : *Je ne reçois pas la gloire qui vient des hommes*[2]. Que nous sommes misérables de chercher la gloire que nous nous pouvons donner les uns aux autres, et de ne point chercher celle qui vient de Dieu seul? C'est la seule dont la longueur mérite d'être recherchée, et dont la plénitude peut satisfaire. Et nous négligeons de l'acquérir! Les jours de l'homme sont courts : ils fleuriront et passeront comme la fleur des champs. *La fleur s'est séchée, et la fleur qu'elle soutenait s'est aussi fanée, mais la parole du Seigneur demeure éternellement*[3]. C'est le vrai jour que celui qui ne doit point finir. C'est dans ce jour seulement que se rencontre l'éternelle vérité, l'éternité véritable, et conséquemment la plénitude véritable et éternelle, qui seule est capable de remplir tous nos désirs. Car comment la gloire trompeuse et vaine pourrait-elle les remplir? Elle est vaine et trompeuse, de sorte que nous sommes obligés de reconnaître qu'elle nous met dans l'indigence et qu'elle nous épuise plutôt qu'elle ne nous remplit. En attendant, mieux vaut pour nous l'abjection que l'élévation, la souffrance que le plaisir. Toutes ces choses passent, mais les unes produisent des supplices et les autres une couronne.

3. L'affliction est utile, puisqu'elle nous éprouve et nous conduit à la gloire. *Je suis avec lui dans l'affliction, je le délivrerai et le remplirai de gloire.* Rendons grâces au Père des miséricordes de ce qu'il est avec nous dans l'affliction, et de ce qu'il nous console dans toutes nos peines. Car je l'ai dit, c'est chose nécessaire que la souffrance qui se change en gloire, et la tristesse qui se change en joie, en une joie qui ne doit jamais finir, et ne nous peut jamais être ravie, joie toujours égale, abondante et multipliée, joie pleine et parfaite. C'est une nécessité qui enfante la couronne. Ne la méprisons pas. C'est une petite semence d'où doit sortir un beau fruit. Cette semence est peut-être insipide, acerbe : c'est le grain de senevé. N'en considérons pas le dehors ni l'apparence, mais les qualités enfermées dans ce grain[4]. Souvenons-nous que les choses qui se voient, sont temporelles et que celles qu'on ne voit point, sont éternelles[4].

[1] Job, xiv, 15. — [2] Ps. xx, 5. — [3] Prov., iii, 16. — [4] Gen., xlvii, 9. — [5] II Pierre, i, 27.

[1] Jérém., xvii, 16. — [2] Jean, v, 41. — [3] Isaï., xl, 8. — [4] II Cor., iv, 18.

Goûtons dans ces maux les prémices de la gloire. Mettons notre gloire dans l'espérance que nous avons de participer à la gloire du grand Dieu. Ne nous contentons pas encore de mettre notre gloire dans cette gloire future, mettons-la dans toutes les afflictions de cette vie, puisqu'elles sont l'espérance de la gloire. N'est-ce pas ce que l'apôtre nous enseigne lorsqu'il ajoute : *Puisque l'affliction produit la patience, et la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance?* Il est manifeste, par ces paroles, que l'apôtre, après avoir dit que nous devons mettre notre gloire dans l'espérance, ne change pas d'idée. Il insiste en disant: *Non-seulement cela, mais glorifiez-vous dans les tribulations* [2]. Il ne propose qu'une sorte de gloire dans ces deux expressions, et il joint seulement les afflictions à l'espérance, pour montrer sur quoi l'espérance de la gloire doit être fondée, et en quel état on se doit glorifier de son espérance et s'y appuyer. Dans l'affliction on trouve l'espérance de la gloire, ou plutôt c'est l'affliction qui contient la gloire. Comme l'espérance du fruit est dans la semence, le fruit même est le germe; c'est en cette manière que dès maintenant le royaume de Dieu est en nous, trésor sans prix dans un vaisseau de terre et dans un champ de vil prix. Il y est, mais caché. Heureux celui qui l'y trouve! Quel est-il? C'est celui qui songe plutôt à la récolte qu'à la semence. L'œil de la foi trouve ce trésor, en ne jugeant pas des choses selon la surface, mais en voyant les choses qui ne sauraient paraître à nos sens, et regardant attentivement ce que ne saisissent pas les yeux du corps. Que l'apôtre avait bien trouvé ce trésor qu'il souhaitait de faire trouver à tous les autres, lorsqu'il disait : *Ces peines si courtes et si légères produisent en nous un poids immense de gloire* [3]! Il ne dit pas : Les afflictions seront couronnées; mais elles produisent en nous *un poids éternel de gloire.* Cette gloire, mes frères, ne paraît point. Elle est cachée en nous dans l'affliction. L'éternité est ainsi cachée et contenue dans un moment. Un poids d'une valeur infinie est contenu dans une chose si légère! Hâtons-nous donc, pendant que nous sommes sur la terre, d'acheter ce champ, d'acheter le trésor caché dans ce champ. Estimons une grande joie de tomber dans l'affliction. Disons du fond du cœur : *Mieux vaut aller à la maison de deuil qu'à la maison du festin* [4].

4. *Je suis avec lui dans l'affliction*, dit le Seigneur. Je chercherai donc dans l'affliction autre chose que l'affliction. Il m'est bon de m'attacher à Dieu, de mettre en lui toute mon espérance [1], puisqu'il a dit : *Je vous délivrerai et je vous ferai participer à ma gloire. Je suis avec lui dans l'affliction. Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes* [2]. C'est ce qui nous est signifié par le nom d'Emmanuel, qui signifie Dieu avec nous. *Je vous salue, pleine de grâce*, dit l'Ange à Marie : *Le Seigneur est avec vous* [3]. Il est avec nous dans la plénitude de la grâce, et nous serons avec lui dans la plénitude de la gloire. Il est descendu sur la terre pour être près de ceux dont le cœur est affligé, pour être avec nous dans les calamités de cette vie. Mais un jour viendra, dit l'Apôtre, où nous serons transportés dans les nuées, pour aller au-devant de Jésus-Christ, et ainsi nous serons toujours avec Notre-Seigneur, si toutefois nous travaillons à l'avoir toujours avec nous, afin que Celui qui nous doit introduire dans l'éternelle patrie, soit le compagnon de notre pèlerinage, ou plutôt que Celui qui doit être lui-même notre patrie, soit aussi notre voie. Seigneur, il vaut mieux pour moi souffrir, pourvu que vous soyez toujours avec moi, que de régner sans vous, que d'être dans les plus grandes félicités loin de vous, que de jouir même de la gloire étant séparé de vous. Oui, mieux vaut pour moi vous embrasser dans l'affliction, vous posséder dans l'épreuve qui me purifie, que d'être sans vous au ciel. Car qu'est-ce que je prétends au ciel, et qu'est-ce que je désire recevoir de vous sur la terre, sinon vous-même [4]? La fournaise éprouve l'or, et la tentation de l'affliction éprouve les justes [5]. C'est dans ces rencontres, Seigneur, que vous êtes avec eux, que vous demeurez au milieu d'eux, lorsqu'ils sont assemblés en votre nom, comme vous avez autrefois assisté de votre présence ces trois enfants jetés dans la fournaise. Vous rendîtes cette présence si visible, même à un païen qu'il s'écria : *La forme du quatrième est semblable à un fils de Dieu* [6]. Pourquoi tremblons-nous? pourquoi tardons-nous? pourqnoi fuyons-nous cette fournaise? Le feu redouble d'ardeur, mais le Seigneur est avec nous dans la souffrance. Si donc Dieu est avec nous, qui sera contre nous? S'il nous délivre, qui pourra nous ravir de ses mains toutes-puissantes? Enfin, s'il nous glorifie, qui pourra nous couvrir d'ignominie? S'il nous honore, qui nous humiliera?

5. Considérez enfin quelle est la gloire que Dieu nous doit donner. *Je le comblerai de jours,*

[1] II Cor., IV, 17. — [2] Rom., V, 1-3. — [3] Eccle., VII, 3.

[1] Ps. LXXII, 28. — [2] Prov., VIII, 31. — [3] Luc, I, 28. — [4] Ps. 72-25. — [5] Eccle., XXVII, 6. — [6] Daniel, III, 92.

dit-il. Et premièrement, en mettant le nom de jours au pluriel, il nous marque non pas une vicissitude, mais un grand nombre de jours. Il ne faut point se figurer l'éternité comme une succession de jours, mais comme un jour permanent. Et c'est ce jour duquel il est dit : Un jour dans les parvis de Dieu vaut mieux que mille autres jours [1]. Nous lisons que des saints et que des hommes parfaits sont sortis de cette vie pleins de jours. Et je ne pense pas que ces jours, dont on les dit remplis, signifient autre chose, sinon qu'ils ont été remplis de vertus et de grâces. Les saints reçoivent de jour en jour, non par leur esprit, mais par l'Esprit du Seigneur, cet accroissement et cette plénitude de vertus et de clartés qui les transforme et qui les rend semblables à lui. Si donc la grâce est appelée un jour, si l'éclat qui vient de l'homme, et si cette gloire sans fondement, que nous cherchons à recevoir les uns des autres, est, comme j'ai dit ailleurs, le jour de l'homme', combien la plénitude de la véritable gloire mérite mieux le nom de jour et de plein midi? Que si nous pouvons regarder comme plusieurs jours de la vie, les diverses divisions de grâces, comment ne pas voir un grand nombre de jours dans la multiplicité de la gloire? Enfin, apprenez plus clairement encore qu'il est des jours nombreux sans vicissitude : *La lumière de la lune sera comme la lumière du soleil*, dit le prophète, *et la lumière du soleil sera sept fois comme la lumière de sept jours* [2]. Je pense que c'était dans les jours permanents de cette éternelle vie, et non dans les jours passagers de celle-ci que le roi fidèle souhaitait chanter ses cantiques dans la maison du Seigneur. Car ce sera redire des psaumes et des cantiques à la louange de Dieu que de jouir avec amour d'une si grande et si abondante gloire, et d'être toujours occupés à rendre des actions de grâce à la majesté divine.

6. *Je le comblerai de jours*. Comme s'il disait : Je sais ce qu'il désire, je sais ce dont il a soif, ce qu'il aime surtout. Ce n'est point l'or, ni l'argent, ni la volupté, ni la curiosité, ni aucune dignité du siècle. Il méprise tout cela comme de la boue. Il a vidé son cœur de toutes ces choses, et il ne peut souffrir qu'aucune l'occupe, parce qu'il sait qu'aucune ne le peut jamais remplir. Il sait à l'image de qui il a été fait, de quelle grandeur il est capable, et il ne veut point croître par le moindre côté de son être pour diminuer par le plus grand. C'est pourquoi *je le comblerai de jours* celui qui ne veut être réjoui et rempli que par la véritable et éternelle lumière. Et la longueur des jours dont je le ferai jouir sera interminable. La lumière que je répandrai sur lui ne se retirera jamais, et l'abondance dont je le remplirai ne connaîtra pas le dégoût. Il sera sûr de l'éternité de son bonheur, il puisera sa gloire dans la possession de la vérité et il trouvera toujours également sa joie au sein de l'abondance. *Je lui montrerai mon salut*, c'est-à-dire, il méritera de voir ce qu'il a désiré, lorsque le roi de gloire rendra l'Église, son épouse, sans tache, à cause de la splendeur permanente du jour où elle sera établie et sans rides à cause de la plénitude qu'elle trouvera en lui. Les âmes qui ne sont pas entièrement pures, ni celles qui sont dans le trouble, ne sont point encore capables de s'élever jusqu'à la splendeur de cette lumière. C'est pourquoi on nous commande d'acquérir la sainteté et la paix, sans lesquelles personne ne pourra voir Dieu [1]. Quand donc il aura rempli vos désirs de ses biens, en sorte que vous n'aurez plus rien à désirer, votre esprit étant apaisé par cette totale plénitude, vous pourrez alors contempler sans nuages la beauté parfaite et la majesté de Dieu, et vous lui serez semblable, parce que vous le verrez tel qu'il est. Peut-être aussi les habitants de ce siècle, ayant en eux-mêmes la plénitude de la gloire qui leur sera propre, établis dans un séjour de délices éternelles, regarderont-ils de tous côtés toutes les œuvres de Dieu pour le salut et la félicité des hommes, et verront-ils reluire sa majesté par toute la terre. A cette idée, on peut rapporter ces paroles : *Je lui montrerai mon salut.*

7. Nous pouvons encore donner un autre sens à ce verset, et faire consister ces jours promis dans l'ostension même du salut. *Je le comblerai de jours*, dit-il. Et comme pour répondre à cette demande, d'où viendra cette longueur de jours en cette demeure céleste, où il n'y aura jamais de nuit, et où l'on n'aura point de soleil qui produise le jour, il ajoute : *Je lui montrerai mon salut*, afin, comme on le lit dans l'Écriture, que l'Agneau en soit la lumière [2]. *Je lui montrerai l'auteur du salut*; je ne l'instruirai plus par la foi, je ne l'exercerai plus par l'espérance, mais je le remplirai de la vive contemplation du Sauveur que je lui ai donné. *Je lui montrerai ce Sauveur*, je lui montrerai Jésus-Christ, afin qu'il contemple éternellement celui en qui il a cru, qu'il a aimé, qu'il a toujours désiré. Seigneur, montrez-nous votre miséricorde, et donnez-nous votre Sauveur [3], et il nous suffit, car celui qui

[1] Ps. LXXXIII, 11. — [2] Isaï, XXX, 26.

[1] Hébr., II, 14. — [2] Apoc., XXI, 23. — [3] Ps. LXXXIV, 8.

le voit, vous voit aussi, parce qu'il est en vous et que vous êtes en lui. Et la vie éternelle consiste à vous connaître, vous, le vrai Dieu, et à connaître Jésus-Christ que vous nous avez envoyé [1]. Vous renverrez donc votre serviteur en paix, selon votre parole, lorsque mes yeux verront le Sauveur que vous avez donné au monde, Jésus-Christ, notre Seigneur, qui est le Dieu béni dans les siècles. Ainsi soit-il.

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX

SERMON PREMIER

Des trois classes de serviteurs de Jésus-Christ.

1. Ce n'est pas sans raison que l'Église, inspirée de l'esprit de son Époux et de son Dieu, associe aujourd'hui, par un nouvel et merveilleux mélange, une procession à la Passion. La procession, c'est le triomphe et ses applaudissements, la passion, c'est le deuil. Puisque nous sommes débiteurs envers les sages et les ignorants, voyons quel profit les uns et les autres retirent de cette association. Et d'abord, que dit-elle aux séculiers, car il faut commencer non par ce qui est spirituel, mais animal? Que l'âme mondaine voie donc et comprenne comment le deuil se rencontre aux frontières de la joie! Celui qui, sur les autres points, a d'abord fait avant d'enseigner, prêchant d'exemple comme de paroles, se montrant dans la chair, a voulu donner en sa personne une preuve évidente de cet oracle qu'il avait prononcé par le prophète : *Toute chair n'est que de l'herbe, et son éclat est passager comme celui de la fleur* [2]. C'est pourquoi il a voulu être exalté dans une procession glorieuse, lui qui savait qu'approchait pour lui le jour de sa très-ignominieuse Passion. Comment compter maintenant sur la gloire temporelle si incertaine, quand on voit Celui qui est sans péché, le créateur des siècles et des mondes, après une pareille exaltation, condamné à une pareille humiliation? Dans la même ville, du même peuple, au même temps, le voilà honoré de la gloire d'une procession solennelle et d'éloges divins, puis interrogé par l'outrage et la torture, et mis au rang des scélérats. Ainsi finit la joie éphémère; voilà le fruit de la gloire temporelle. C'est pourquoi le prophète fait cette prière : Qu'au milieu de la gloire, je chante vos louanges, Seigneur, et que je ne sente plus les pointes de la tristesse [1]. C'est-à-dire qu'il appelle une procession que ne suive pas la Passion.

2. Je m'adresse à vous, maintenant, mes très-chers frères, et comme vous êtes spirituels, je vous tiens un langage tout spirituel. Dans cette procession, nous représentons la gloire de la patrie céleste; dans la Passion, nous en montrons la route. Si cette procession vous rappelle cette joie future, ces transports que nous ressentirons quand nous serons ravis dans les airs au-devant du Christ, si vous désirez ardemment voir ce jour où sera reçu dans la céleste Jérusalem le Christ-Roi, le chef avec ses membres, portant l'instrument

[1] Jean, XVII, 3. — [2] Isaï., XL, 6.

[1] Ps. XXIX, 13.

de la victoire au milieu des applaudissements, non plus des foules, mais des vertus angéliques, parmi les peuples des deux testaments poussant ce cri : *Béni Celui qui vient au nom du Seigneur* [1] : si, dis-je, vous avez considéré dans la procession le but où il faut aller, apprenez dans la Passion par où il faut aller. La route de la vie, c'est la tribulation présente; la route de la gloire, la voie qui conduit à la cité, notre définitif séjour, la voie du royaume, selon ce cri du larron en croix : *Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous serez arrivé dans votre royaume*[2]. Il voyait qu'il allait en son royaume, il le supplie de se souvenir de lui à son arrivée. Il y arriva aussi lui-même. Voulez-vous savoir combien la route lui fut abrégée : il mérita d'être ce jour-là en paradis avec le Seigneur. La gloire de la procession lui rendit supportables les douleurs de la Passion, car rien n'est difficile à l'amour.

3. Ne vous étonnez pas de m'entendre dire que la procession d'aujourd'hui représente celle du ciel, puisque, dans l'une et dans l'autre, on reçoit le même Christ; il est vrai qu'il est reçu de façon et par des personnes différentes. Dans l'une, Jésus-Christ s'assied sur un animal sans raison; dans l'autre, il y aura aussi une monture, mais une monture intelligente, puisque *vous sauverez les hommes et les bêtes, Seigneur*[3]. On trouve la même idée dans cet autre texte : *Je suis devenu devant vous comme une bête de somme, et je suis toujours avec vous* [4]. Et voyez si le prophète ne parle pas de la procession, lorsqu'il ajoute : *Vous m'avez tenu par la main droite, vous m'avez conduit à votre gré et vous m'avez reçu avec gloire.* Là ne manquera même pas l'ânon, car si l'hérétique murmure, s'il écarte les petits enfants, en attaquant le baptême qu'on leur confère (A), Celui qui est né petit enfant, qui a choisi son premier bataillon parmi les enfants (je parle des innocents), aujourd'hui ne les exclut pas de sa grâce. Il sied à sa bonté, il est aisé à sa majesté de suppléer en eux, par un effet de sa libéralité, à ce que la nature leur rend impossible. Là le peuple ne jettera pas sous ses pas des rameaux, de vils vêtements, mais les animaux sacrés abaisseront leurs ailes, les vingt-quatre vieillards déposeront leurs couronnes devant le trône de l'Agneau, et toutes les vertus angéliques lui feront hommage de leur gloire et de leur beauté [1].

4. Mais puisque j'ai fait mention de monture, d'habits, de rameaux, il faut considérer plus attentivement le triple service que je vois rendre au Sauveur dans cette procession, premièrement, par l'animal qui le porte, secondement, par ceux qui mettent à ses pieds leurs habits, troisièmement, par ceux qui coupent les rameaux des arbres. Tous les autres ne donnent-ils pas de leur abondance? Ils honorent le Christ, presque sans qu'il leur en coûte. L'animal seul se met à son service. Dois-je me taire pour vous épargner l'orgueil, ou parler pour vous consoler? Cette monture, sur laquelle est assis Jésus-Christ, n'est-ce pas vous qui, selon le précepte de l'apôtre, glorifiez et portez Dieu en vos corps [2]? Les gens du monde mettent au service du Seigueur, non pas leur corps, mais ses accessoires, les choses qui lui sont nécessaires, quand ils font l'aumône de leurs biens temporels. Les prélats coupent les rameaux des arbres, quand, par exemple, ils prêchent la foi et l'obéissance d'Abraham, la chasteté de Joseph, la douceur de Moïse et les vertus des autres saints. Toutefois, ils puisent eux aussi à des trésors remplis, et c'est un devoir pour eux de donner gratuitement ce qu'ils ont gratuitement reçu. Tous, cependant, s'ils s'acquittent fidèlement de leur fonction, sont dans la procession du Sauveur, et entrent avec lui dans la cité sainte, puisque le prophète a prévu le salut de trois personnages : de Noé, qui coupe les bois destinés à la construction de l'arche; de Daniel, devenu, par sa nourriture grossière et son abstinence, comme la bête qui porte Jésus-Christ, et enfin de Job, qui fait un bon emploi de ses biens, et réchauffe de la toison de ses brebis les flancs glacés du pauvre [3]. Mais quel est celui dont Jésus-Christ est le plus rapproché dans cette procession, celle de ces trois classes dont le salut est plus voisin? C'est je crois ce qu'il vous est facile de voir.

[1] Math., XXI, 9. — [2] Luc. XXIII, 42. — [3] Ps., XXXV, 7. — [4] Ps. LXXII, 23.

(A) Allusion aux Henriciens. Voir lettre 242. Leurs idées étaient partagées par ces hérétiques de Cologne dont les erreurs sont réfutées aux sermons 65 et 66 *sur le Cantique.*

[1] Apoc, IV. — [2] I. Cor., VI, 20. — [3] Ezéch. XIV, 14.

SERMON II

De la Passion, de la Procession, et des quatre ordres de la Procession.

1. Je dois être court aujourd'hui, car le temps nous presse. La procession qu'il nous faut célébrer nous offre sans doute de grands enseignements, mais elle nous empêche aussi de parler longtemps. Nous allons célébrer aujourd'hui une procession, puis nous entendrons lire la passion. Que signifie cette association singulière? Quelle a été l'intention de nos pères en unissant ensemble ces deux choses? Je comprends qu'on retrace aujourd'hui par la procession, un triomphe qui s'est accompli aujourd'hui ; mais pourquoi y joindre la passion, qui n'a eu lieu que vendredi? Si on a joint ainsi ensemble la procession et la passion, c'est afin de nous apprendre à ne pas placer notre confiance dans les joies de ce monde, puisque le deuil touche à la joie. Ne soyons donc pas insensés ; que notre prospériténe nous donne pas la mort. Du sein des jours heureux, sachons prévoir d'autres jours malheureux, et réciproquement. Ce sont là les éléments dont la vie se compose, non-seulement pour les séculiers, mais même pour les hommes voués, comme nous, aux choses spirituelles. Aux premiers, nous voyons arriver tantôt des succès, tantôt des revers ; et les hommes spirituels passent aussi alternativement de la tristesse à la joie. Le jour se compose d'un soir et d'un matin : *Vous le visitez le matin, et soudain vous l'éprouvez* [1]. Telle est notre condition tant que ce monde dure, ou plutôt tant qu'il passe et fuit.

2. Mais à cette vie succèderont deux autres vies différentes et séparées. Dans l'une, pleurs et grincements de dents ; dans l'autre, actions de grâces et chants de joie. *Dieu essuiera toute larme des yeux de ses saints, et la mort ne sera plus, ni le deuil, ni les cris, ni la douleur : tout cela aura passé* [2]. En attendant, comme les partisans du monde sont condamnés à de nombreuses épreuves, les serviteurs de Dieu ne rencontrent pas toujours la satisfaction de leurs désirs. Malheureux, ils songent à des jours plus heureux, pour éviter le découragement et l'impatience, à l'exemple de Celui dont nous lisons dans le psaume : *Il vous louera quand vous lui aurez fait du bien* [1]. Mais aux jours heureux, ils songent à des jours qui le sont moins, pour échapper à l'orgueil et ne pas s'écrier dans leur abondance : Je ne serai pas ébranlé. Si la prospérité mondaine tue le mondain insensé, l'abondance de la prospérité spirituelle peut perdre celui qui n'est pas versé dans la science spirituelle, et qui, partant, n'est pas spirituel lui-même, car l'homme spirituel juge toutes choses. Mais d'où vient donc que la prospérité tue l'insensé et non pas le sage [2]? C'est ce que nous trouvons ailleurs : *Le cœur du sage est là où est la tristesse, et le cœur des insensés là où est la joie*. Aussi est-il justement écrit : *Mieux vaut aller à la maison du deuil qu'à celle du festin* [3]. Si l'adversité abat bien des cœurs, la prospérité en jette un plus grand nombre dans les enivrements de l'orgueil, selon ce qui est écrit : *Mille tomberont à votre côté*, à ce côté gauche qui désigne l'adversité, *et dix mille*, c'est-à-dire de plus nombreux, *à votre droite* [4], côté qui désigne la prospérité. Mais parce qu'on rencontre le péril de part et d'autre, le Sage prie, et dit : *Ne me donnez ni la pauvreté, ni les richesses* [5], de peur que les richesses ne me jettent dans l'orgueil ou la pauvreté dans l'abattement.

3. C'est pourquoi le Seigneur a pris soin de nous montrer l'humilité dans le triomphe, comme la patience dans la passion. Dans sa passion, il a été conduit comme une brebis à la boucherie, et, pareil à l'agneau qui se tait devant le tondeur, il n'a pas ouvert la bouche. On le frappait, il n'a pas fait entendre une menace ; au contraire, il priait, disant : *O père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* [6]. Mais dans sa marche triomphale, les peuples se préparaient à aller à sa rencontre ; il le savait bien, lui qui connaît le fond de l'homme. Il se prépare de son côté, il ne dispose pas des

[1] Job. VII, 18. — [2] Apoc., XXI, 4.

[1] Ps. XLVIII, 19. — [2] Prov., I, 32. — [3] Eccle., VII, 3. — [4] Ps. XC, 7. — [5] Prov., XXX, 8. — [6] Luc, XXIII, 34.

charriots et des coursiers, des freins d'argent ou des selles couvertes d'or. Il monte un modeste ânon, sur lequel les apôtres ont étendu leurs habits qui n'étaient pas faits, que je sache, des plus riches étoffes du pays.

4. Mais pourquoi, mes frères, Jésus-Christ a-t-il voulu entrer dans Jérusalem avec tant d'appareil, sachant que, dans peu, il devait y endurer les ignominies de sa passion? Ce fut sans doute pour en augmenter encore par là l'amertume. Car, dans le même lieu, peu de jours après, il fut crucifié par ce même peuple qui l'avait reçu en triomphe. Quelle différence entre ces cris : *Otez-le, ôtez-le, qu'il soit crucifié* [1] ; et ces acclamations : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur; gloire lui soit rendue au plus haut des cieux* [2] ! Quel contraste de l'entendre aujourd'hui proclamer *le roi d'Israël* [3], et d'entendre quelques jours après crier : *Nous ne connaissons point d'autre roi que César* [4] ! Quelle différence entre les rameaux verdoyants et la croix, entre les fleurs et les épines! On le dépouille, on se partage par le sort les vêtements de Celui sous les pas duquel on étendait les siens pour honorer son triomphe. Malheur à toi, amertume du péché, qui n'as pu être expiée que par ce torrent d'amertume!

5. Si je m'approche maintenant en esprit pour considérer cette entrée triomphante de Jésus-Christ, il me semble que j'y distingue quatre ordres différents que nous pouvons retrouver dans notre procession. Car quelques-uns précédaient et préparaient le chemin; ce sont ceux qui préparent vos cœurs au Seigneur, qui vous conduisent et qui dirigent vos pas dans la voie de la paix. D'autres suivaient, et ce sont ceux qui, bien pénétrés de leur insuffisance et de leur ignorance, suivent dévotement, et s'appliquent à imiter les exemples de ceux qui les précèdent. On y remarquait les disciples qui, comme de fidèles serviteurs, étaient aux côtés du Sauveur. Ce sont ceux qui ont choisi la meilleure part, qui, dans le cloître, ne vivent que pour Dieu, sont toujours unis à Dieu, et ne s'étudient qu'à faire sa sainte volonté. On voyait aussi la bête de charge sur laquelle le Sauveur était assis; elle était la figure de ceux qui ont le cœur dur, et dont l'esprit est comme abruti. Grâce à Dieu, nous n'avons pas ici beaucoup de gens de cette sorte, et nous n'en avons pas besoin, car ils sont plus à charge qu'utiles, et ne font pas beaucoup d'honneur à la procession. Ils ne savent pas chanter, où s'ils le font, ce n'est que pour donner des sons discordants, qui approchent du rugissement; il faut toujours avoir la baguette à la main pour les conduire ou les exciter à coups d'éperon. Le Seigneur, cependant, s'ils refusent de se soumettre à la discipline, ne les abandonne pas, car c'est pour eux qu'il est écrit : *Servez le Seigneur dans la crainte, et soumettez-vous au joug de l'obéissance, de peur qu'il n'entre en colère, et que vous ne veniez à périr de la voie de la justice* [1]. Mais enfin, si, sourds à la voie de Dieu, ils demeurent dans leur opiniâtreté, que reste-t-il? si ce n'est que le Seigneur les rejette dans son indignation; et que, sortis du véritable chemin, ils retournent aux épines et aux chardons, c'est-à-dire aux richesses du monde et aux voluptés de la chair, qui achèvent d'étoufffer en eux les fruits de la parole de Dieu.

6. Mais s'il s'en trouvait ici quelques-uns qui ne portent qu'avec répugnance le poids de la discipline régulière, à qui tout soit à charge, qui aient besoin d'être à chaque instant piqués et excités, je les conjure de travailler à corriger au plus tôt une vie si semblable à celle d'une bête de charge, de devenir des hommes, s'ils le peuvent, et de tâcher de pouvoir être comptés au nombre de ceux ou qui précèdent, ou qui accompagnent, ou qui suivent le Sauveur; sinon, je les supplie au moins de rester ce qu'ils sont, de supporter un régime salutaire, malgré sa rigueur, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de regarder leur humilité, et d'améliorer leur état. Mais voulez-vous que nous consolions un peu notre monture? Nous le savons bien, elle ne peut pas chanter. Elle n'est pas de ceux à qui il est permis de dire : *Je chantais vos lois dans le lieu de mon pèlerinage* [2]. Cependant elle a un privilége, c'est que Jésus-Christ est plus près d'elle que de tous les autres. Ceux qui le suivent à droite, ou à gauche ne sont pas comme elle qui le porte. Ecoutez le prophète dire la même chose : le *Seigneur est près des cœurs troublés* [3]. Une mère voit-elle un de ses enfants malade, elle lui prodigue plus de soin et de tendresse qu'aux autres. Ne vous indignez donc pas, ne vous laissez donc pas aller au mépris, tant que vous consentirez à devenir la monture de Jésus-Christ; scandaliser l'un de ses petits, c'est offenser gravement celui qui les réchauffe, comme une mère au sein de sa miséricorde, jusqu'à ce qu'ils soient forts. C'est pour cela que saint Benoît nous avertit de supporter avec grande patience les défauts et les infirmités de caractère [4].

7. On distingue donc quatre genres de per-

[1] Jean, XIX, 15. — [2] Math., XXI, 9. — [3] Jean, XII, 13. — [4] Id., XIX, 15.

[1] Ps. II, 11. — [2] Ps. CXVIII, 54. — [3] Ps. XXXIII, 19. — [4] Règle de Saint Benoît, ch. LXXII.

sonnes dans la procession du Seigneur : les bons prudents et les bons simples ; ce sont ceux qui précèdent, et ceux qui suivent. J'ai ajouté la qualité de bons, parce que la prudence sans bonté n'est qu'iniquité, selon ces paroles de l'Esprit saint : *Ils sont sages et ils font le mal*[1]; et les simples qui ne sont pas bons sont insensés. Or dans la procession du Seigneur, ni les méchants ni les fous ne sont admis. Ceux qui sont à ses côtés sont les contemplatifs. Ceux qui le portent, parce que son joug leur pèse, sont ceux qui ont le cœur dur et les indévots. Tous accompagnent le Sauveur, et aucun d'eux ne voit sa face. Ceux qui précèdent sont occupés à préparer le chemin : ils mettent toute leur sollicitude à purifier les autres de leurs péchés et à les délivrer de leurs tentations. Ceux qui suivent sont dans l'impossibilité de voir sa face mais, comme il a été dit à Moïse, ils le voient par derrière. La bête de charge qui le porte ne lève jamais les yeux pour le regarder, mais elle les tient toujours fixés vers la terre. Ceux qui sont à ses côtés peuvent quelquefois le voir, mais furtivement, et comme en passant, jamais clairement, tant qu'ils sont dans le chemin. Cependant ils le voient plus à découvert que les autres, selon ce qui est écrit de Moïse et des autres Prophètes, que ceux-ci n'avaient de communication avec Dieu que par des visions et des songes, au lieu que Moïse lui parlait face à face. Il est certain cependant, que, tant qu'il a vécu en ce monde, jamais il n'a pu obtenir de voir pleinement la face du Seigneur parce qu'il est écrit : *Aucun mortel ne pourra voir Dieu et vivre*[1], c'est-à-dire : Personne ne me verra face à face pendant cette vie, dans cette procession. Que le Seigneur, donc, mes frères, par sa grande bonté, nous accorde la grâce de marcher avec une telle persévérance à sa suite, pendant cette vie, que nous puissions mériter de le suivre au jour de son magnifique triomphe, où son Père le mettra en possession solennelle de son Royaume, et qu'il nous introduise dans la Cité sainte, où il vit et règne avec lui, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON III

Des cinq jours de la Procession, de la Réfection, de la Passion, du Repos et de la Résurrection.

1. Dieu a tout fait avec nombre, poids et mesure[1]; mais au temps où il s'est montré ici-bas, et où il a conversé avec les hommes, ses œuvres, ses paroles, ses souffrances, tout cela a reçu de lui une disposition telle, qu'on n'y trouve ni un iota qui n'ait son sens, ni un détail qui ne cache un mystère. Mais il a entouré d'un éclat plus vif et les quatre jours qui vont suivre et celui que nous honorons en ce moment; le jour de son triomphe, le jour de son repas, celui de sa passion, et celui de sa résurrection. Jours remarquables, et dignes entre tous d'être étudiés. Le premier de ces jours, il a daigné accepter la gloire humaine, et au milieu d'une émotion et de transports universels entrer à Jérusalem, non pas à pied selon son habitude, mais porté sur une monture. C'était une préparation à sa passion, car son triomphe surtout alluma la jalousie des prêtres. Déjà les peuples avaient voulu le prendre et le faire roi : mais nous lisons qu'il les évita par la fuite[2]. Aujourd'hui il vient sans qu'on le cherche, afin qu'on l'accueille en roi d'Israël et qu'on lui donne ce nom. Il y a plus ; au milieu de ces éloges, il excite lui-même les cœurs. Il faut faire la même observation au sujet de la passion. Il sortit de Jérusalem et se cacha aux Juifs : il ne voulait plus marcher ostensiblement en Judée, parce qu'on cherchait à lui ôter la vie ; mais sachant son heure venue, il va, maître de lui-même, libre, au-devant de sa passion. Car il convenait que notre pontife fût éprouvé en tout, à l'exception cependant du péché. Il voulait, en sa qualité d'homme, accepter ou repousser, à l'occasion, les prospérités et les adversités, apanage de

[1] Jérém. IV, 22. — [2] Sages. XI, 21.

[1] Exod. XXXIII, XXIII, 11, 20. — [2] Jean, VI, 15. — [3] Jean VII, 1. — [4] Hébr. IV, 15.

l'humanité, et nous donner en lui-même un exemple salutaire des unes et des autres. Car si c'est modération de se soustraire quelquefois aux éloges populaires et aux succès, c'est justice de s'y prêter à certaines conditions. Il y a aussi prudence à fuir la persécution et l'adversité en certains lieux et en certains temps, comme au besoin à les supporter avec courage.

2. C'est sur ces deux choses, la prospérité et l'adversité, que roule toute la vie humaine. Néanmoins toute la vertu repose sur ces quatre formes très-connues. Il convenait que Celui en qui habitait la plénitude de toute vertu les pratiquât toutes, afin de montrer à tout le monde qu'il savait, et vivre dans l'abondance, et souffrir la détresse. La Sagesse de Dieu n'était pas de ceux qui trouvent la mort dans leur prospérité, ni la Vertu de Dieu de ceux que l'égarement peut perdre. Car ces deux choses sont écrites : la prospérité, non de tous, mais des insensés, les tue : et l'égarement, non de tous, mais des enfants les perd [1]. Cependant avec quelle modestie il semble avoir accepté cette gloire ! Il s'avance en triomphe, non sur un char traîné par des chevaux, mais sur un âne. Et il disait : *Si on vous dit quelque chose, répondez : Le Seigneur en a besoin.* Il s'agit d'une grande œuvre, l'œuvre du salut. Il était venu sauver les hommes et les bêtes, et Dieu prodiguait sa miséricorde. Sa bonté ménage les débuts de notre conversion, afin que nous engendrions d'abord un fils de la servante. Sur l'ordre du Seigneur on délie celui qui était attaché, incapable ou sans volonté de faire le bien, ou plus fortement encore enchaîné d'un double lien, l'absence de pouvoir et l'absence de volonté. Il ne sait pas encore goûter en son cœur ces joies intimes dont Dieu est la source. Il croit ce qu'il fait agréable à Dieu ; il se console en pensant que Dieu est son obligé et va répétant souvent que le Seigneur a besoin de ses actions. Avec le temps il sera plus touché de la pensée de sa propre dette ; il craindra d'être trouvé ingrat envers tant de bienfaits reçus, et dira : Je suis un serviteur inutile, vous n'avez pas besoin de mes biens. Mais c'est là une affection vraie et fidèle ; c'est le fils de la femme libre avec qui le fils de l'esclave ne saurait partager l'héritage. Voilà pour le triomphe de Jésus-Christ.

3. Mais avant sa Passion, le Père de famille, dans sa tendresse, prit soin de préparer un repas à ses serviteurs ; et en cela aussi brilla la bonté et l'humanité du Sauveur. Ayant aimé les siens il les aima jusqu'à la fin ; et il disait : *J'ai désiré d'un vif désir manger avec vous cette Pâque, avant de souffrir* [1]. Il le fallait bien. Satan les cherchait pour les cribler comme du froment ; il fallait se hâter de leur donner un aliment. Ah! si après avoir pris cette nourriture, ils ont faibli un instant, qu'est-ce donc s'ils eussent été à jeun? C'est pour cela qu'il a nourri non-seulement leur corps, mais leur cœur surtout. Ce n'était pas une passion physique, mais une tentation spirituelle qui les menaçait. Jésus-Christ devait être seul dans son mystérieux passage. Car cette hostie comme elle fut seule capable de nous servir, suffisait seule à notre rachat. Il ne convenait pas que Pierre, ou Jacques, ou Jean souffrît pour le salut des hommes. Cependant Jésus-Christ eut deux compagnons en son supplice, mais deux scélérats : il n'y a pas sujet de soupçonner qu'ils aient été là pour parfaire l'efficacité du sacrifice de Jésus-Christ.

4. De quels pains donc Jésus-Christ a-t-il nourri ses apôtres à la Cène? A mon avis, il les a nourris de cinq pains. *Ma nourriture,* disait-il, *est de faire la volonté de mon Père* [2]. C'est une nourriture, mais du cœur. Car qu'est-ce qui soutient et fortifie le cœur humain, le réconforte en toutes ses nécessités autant que l'accomplissement de la divine volonté, qui descend jusqu'aux entrailles de l'âme, la conscience? Que les paroles et les exhortations du Ciel, la promesse de ses consolations, que les larmes de la prière soient aussi les pains du cœur, c'est ce qu'ignore seul celui dont le cœur est desséché, parce qu'il a oublié de manger son pain. Mais la chair de Notre-Seigneur est la nourriture par excellence, nourriture de vie, pain vivant venu du Ciel [3]. Regardez bien : rien de tout cela n'a manqué dans cette Cène si solennelle du Seigneur. Les disciples étant encore à table, lui se lève, se ceint d'un linge, met de l'eau dans un bassin, lave les pieds des disciples et les essuie. Ce n'est pas ici une volonté charnelle, la volonté du sang, mais la volonté du Père, notre sanctification. *Si je ne te lave,* dit-il à Pierre qui se refusait à ce service, *tu n'auras aucune part avec moi* [4]. Nous savons quel est Celui qui a dit : *Celui qui vient à moi je ne le repousserai pas : car je suis descendu du Ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé* [5]. C'est fort à propos et conformément à son habitude, qu'à l'exemple il ajoute l'exhortation de la parole. Dans son discours, qui est très-long, il prit soin de les ranimer et de les ré-

[1] Prov. I, 3, 32. — [2] Math., XXI, 3.

[1] Luc. XXII, 15. — [2] Jean IV, 34. — [3] Id. VI, 56, 48, 51. — [4] Id. XIII, 8. — [5] Id. VI, 37, 38.

chauffer par de nombreuses promesses relatives à sa résurrection, à la venue du Paraclet, à leur confirmation, et à leur assomption auprès de lui. Ensuite il pria, et, jusqu'à trois fois, durant son agonie. Il semble qu'alors, les larmes ne sortirent pas seulement de ses yeux, mais pour ainsi dire de tous ses membres, afin que tout son corps, qui est l'Eglise, fût lavé par les larmes du corps entier. Quant au sacrement de son corps et de son sang, personne n'ignore que ce précieux et singulier aliment nous a été donné à pareil jour pour la première fois[1], et que c'est dans ce jour aussi que le Seigneur nous a imposé l'obligation d'y participer.

5. Suit le jour de la Passion où il a sauvé l'homme tout entier, en faisant de tout son être une hostie salutaire, livrant son corps à de si grands supplices et à tant d'outrages, et son âme aux émotions d'une double et tendre compassion, causée d'une part par l'inconsolable affliction des saintes femmes, de l'autre par le découragement et la dispersion de ses disciples. Ces quatre choses furent la croix de Jésus-Christ. Et il a enduré tout cela pour nous, lui dont l'extrême charité compatissait à notre sort. Cependant tout ce qui le concernait a eu une fin, ainsi qu'il le disait aux femmes éplorées[1]; fin très-prompte et très-célèbre, d'abord le repos de la tombe, ensuite la résurrection. Et nous aussi, si nous avons hâte d'entrer en ce repos, souvenons-nous qu'il nous faut traverser des tribulations multipliées. Et d'abord, c'est beaucoup, tant que nous sommes dans la tribulation, nous semble-t-il, d'aspirer au repos, comme si nous n'avions plus rien à désirer au-delà. Mais, au sein même du repos, le désir de la gloire et celui de la résurrection ne nous permettront pas un repos complet : *Que, dès maintenant, dit l'Esprit, ils se reposent de leurs travaux*[2]. Ceux qui dorment dans le Seigneur se reposent donc de leur travail; mais ils ne cessent de crier. Sous le trône de Dieu en effet, crient les âmes de ceux qui ont été égorgés pour lui : si rien ne les fait souffrir, elles n'ont cependant pas encore tout ce qui peut les rendre heureuses, elles attendent que la résurrection suive pour elle le repos, et que la Pâque couronne le Sabbat. Ainsi soit-il.

[1] Math., xxvi, Marc., xiv, Luc. xxii, et Jean, xiii, 18.

[1] Luc. xxiii, 28. — [2] Apoc., xiv. 13.

POUR LE MERCREDI SAINT

SERMON

Sur la Passion du Seigneur.

1. Veillez, mes frères, de peur que les mystères de ce temps ne passent infructueux pour vous. La bénédiction abonde; recevez-la en des vases dignes d'elle. A tant et de si grandes grâces, apportez des âmes généreuses, des cœurs attentifs, des affections chastes, des consciences pures. Vous êtes invités à cette sollicitude, non-seulement par la profession que vous avez embrassée, mais par la pratique de l'Église universelle dont vous êtes les fils. En effet, dans cette semaine sacrée, tous les chrétiens, ou plus que de coutume, ou contre leur coutume, se montrent pieux, modestes, graves, afin de paraître partager en une certaine mesure les souffrances de Jésus-Christ. Et qui donc pousse l'irréligion jusqu'à ne pas être ému d'un sentiment de componction, l'insolence jusqu'à ne pas s'humilier, la colère, jusqu'à refuser de pardonner, la mollesse jusqu'à se soustraire à toute abstinence? Quel libertin ne se contient un instant? Quel pécheur n'est touché de repentir? Et c'est justice. C'est la Passion du Seigneur qui jusqu'aujourd'hui remue le monde, brise les pierres, et ouvre les tombeaux. Après elle vient la Résurrection dans laquelle vous célèbrerez la fête du Dieu Très-Haut. Plaise à Dieu que l'empressement et l'avidité de vos cœurs vous aident à entrer jusqu'au fond des merveilles opérées par Dieu! Rien au monde ne pouvait surpasser l'excellence des choses qu'il a accomplies en ces jours. Et quelle meilleure, quelle plus utile recommandation à faire à ce même monde, que de célébrer chaque année, par une fête perpétuelle, cet anniversaire, avec de pieux désirs, et un souvenir riche de suave reconnaissance! Ces deux événements se rapportent à nous : car tous les deux renferment des fruits de salut; tous les deux apportent la vie à nos âmes. Admirable est votre Passion, ô Seigneur Jésus! Elle a ruiné toutes nos passions, pardonné toutes nos iniquités, elle oppose un remède efficace à chacune de nos misères. Car quelle plaie si mortelle qu'elle soit, n'est guérie par votre mort?

2. Dans cette Passion, mes frères, il convient de considérer spécialement trois choses : l'œuvre, le mode, la cause. L'œuvre fait éclater la patience de Jésus-Christ, le mode son humilité, la cause sa charité. Patience merveilleuse : pendant que les pécheurs forgent sur son dos, l'étendent sur le bois de la croix, comptent ses os; pendant que ce puissant rempart gardien d'Israël est percé de tous côtés; qu'on lui fouille les pieds et les mains; qu'il est conduit à la boucherie, comme un agneau et que, pareil à la brebis qu'on tond, il n'ouvre pas la bouche : il ne murmure ni contre son Père qui l'a envoyé, ni contre le genre humain au profit duquel il acquitte une dette qu'il ne doit pas, ni même contre ce peuple, son peuple privilégié qui paie de si grands bienfaits par de si indignes traitements! On rencontre des coupables qui acceptent humblement le châ-

timent dû à leurs crimes et on les dit patients. D'autres endurent des tourments qui sont moins une expiation qu'une épreuve et un titre à la couronne : leur patience est estimée plus grande et plus justement admirée. Comment n'en pas voir la perfection en Jésus-Christ condamné à une mort cruelle, comme un voleur, par l'héritage qu'il venait spécialement sauver, en Jésus-Christ exempt de tout péché soit personnel, soit contracté? En lui habite toute la plénitude de la divinité, non point en figure, mais corporellement : Dieu est substantiellement en lui, se réconciliant le monde; il est plein de grâce, plein de vérité ; il vient en personne accomplir son œuvre, au lieu d'y apporter une simple coopération. *L'œuvre est bien éloignée de lui*, dit Isaïe[1] : C'est son œuvre, parce que son Père la lui donne à faire, et elle est éloignée de lui, car étant ce qu'il est, il consent à endurer de telles indignités. Ainsi vous voyez la patience de Jésus-Christ reluire en son œuvre.

3. Étudiez maintenant le mode, vous l'y trouverez non-seulement doux, mais humble de cœur. Avec quels détails humiliants il a été condamné! Et à tant de blasphèmes et d'accusations calomnieuses il n'oppose que le silence. *Nous l'avons vu*, dit Isaïe, *et il était sans aspect.* Ce n'est plus le plus beau des enfants des hommes : c'est un être couvert d'opprobre, c'est un lépreux, c'est le dernier des hommes, un homme de douleur, frappé de Dieu, abaissé, au point qu'il ne garde plus ni apparence, ni beauté[2]. O le dernier et le plus grand des hommes! ô homme humble et sublime! ô l'opprobre de la terre et la gloire des Anges! Nul n'est plus haut, nul n'est plus bas à la fois. On le couvre de crachats; on le rassasie d'opprobres, on le condamne à une mort infâme; on le range parmi les scélérats. Quel ne sera pas le mérite d'une humilité qui se montre en une telle mesure, ou plutôt qui dépasse toute mesure? Si la patience de Jésus-Christ est singulière, son humilité est admirable : et toutes les deux sont sans exemple.

4. Ces deux vertus sont relevées encore par la cause qui les inspire, la charité. D'ans l'excès de l'amour que Dieu a pour vous, pour racheter un esclave, le Père n'épargne pas son Fils, le Fils ne s'épargne pas lui-même. Oui c'est ici une charité extrême, elle dépasse tout mesure; elle excède tout mode; elle est supérieure à tout. *Personne*, dit Jésus-Christ, *ne peut porter l'amour au-delà du sacrifice de sa vie*[3]. Vous l'avez porté plus loin, mon Dieu, en donnant la vôtre pour vos ennemis, quand votre mort nous a réconciliés et avec votre Père et avec vous. Y a-t-il, dans le présent, y a-t-il eu dans le passé, l'avenir offrira-t-il une semblable charité? C'est à peine si on meurt pour un juste : vous avez souffert pour des coupables, en mourant pour nos crimes ; vous êtes venu justifier gratuitement les pécheurs, transformer vos esclaves en frères, des captifs en cohéritiers, des exilés en rois. Mais ce qui illustre par-dessus tout tant de patience, et d'humilité, c'est que Jésus-Christ a livré son âme à la mort, et porté le poids des péchés du monde en priant pour les pécheurs, afin de les arracher à leur perte. Parole vraie et digne d'être reçue : parce qu'il l'a voulu, il s'est offert au supplice. Non-seulement il a consenti à souffrir, mais il a souffert parce qu'il l'a voulu. Il avait seul la puissance de quitter la vie. Personne ne pouvait la lui ôter : il l'a donnée spontanément. Après avoir goûté le vinaigre, il s'écrie : *Tout est consommé.* Il ne reste plus rien à accomplir : Je ne dois pas attendre plus longtemps. *Et inclinant la tête*, obéissant jusqu'à la mort de la croix, *il rendit l'esprit*[1]. Qui donc s'endort si facilement à son gré? Mourir c'est une grande faiblesse : mais mourir de la sorte quelle puissance immense! La faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes. L'homme en sa folie peut porter sur lui-même des mains criminelles; ce n'est pas là déposer sa vie; c'est plutôt la chasser et la briser avec violence. Toi, sacrilége Judas, tu as bien eu la misérable faculté de te pendre; mais ton âme criminelle, en quittant ton corps, n'obéissait pas à la volonté, mais au lacet qui te l'arrachait. Tu ne l'as pas vendue, tu l'as perdue. Seul il a livré sa vie à la mort, Celui qui seul est revenu à la vie par sa vertu personnelle. Il a eu seul le pouvoir de la déposer, Celui qui posséda exclusivement la faculté de la reprendre, parce qu'il était le maître de la vie et de la mort.

5. Digne de Dieu est donc une charité si inestimable, une humilité si admirable, une patience qu'on ne peut surpasser! Digne de Dieu est une hostie si sainte, si immaculée, si agréable! L'agneau ainsi égorgé mérite de recevoir la puissance de faire ce pour quoi il est venu, d'ôter le péché du monde. Je parle d'un triple péché qui a dominé la terre. Croyez-vous que je veuille parler de la concupiscence de la chair, de la concupiscence des yeux, et de l'orgueil de la vie? C'est un triple lien difficile à rompre : voilà pourquoi tant de gens le traînent, ou plutôt sont eux-mêmes traînés dans les chaînes de la vanité. Mais ce premier et précédent ternaire prévaut

[1] Isaï, XXVIII, 21. — [2] Isaï, LIII, 2-4. — [3] Jean, XV, 13.

[1] Jean, XIX, 30.

justement dans les élus. Comment en effet, le souvenir de la patience de Jésus-Christ n'écarterait-il pas la volupté des cœurs? Comment la considération de son humilité n'écraserait-elle pas l'orgueil? Cette charité, si nous la méditons, si elle remplit notre âme, est bien capable d'en bannir totalement la curiosité. Contre ces passions, un énergique remède, c'est la Passion du Sauveur.

6. Mais je pense à vous dire comment un autre péché, triple aussi, trouve son remède dans la vertu de la croix; peut-être cette idée vous sera-t-elle plus profitable. J'appellerai le premier originel, le second personnel, et le troisième singulier. On appelle originelle cette grande faute que nous avons héritée du premier Adam, en qui nous avons tous péché, et pour laquelle nous mourons tous. Crime énorme qui souille et le genre humain tout entier, et chacun de ses membres, en sorte que personne n'est soustrait à ses atteintes. Du premier homme il descend jusqu'au dernier; ce poison nous couvre de la plante des pieds à la cime de la tête. Il envahit la vie tout entière, du moment où notre mère nous conçoit jusqu'à celui où la mère commune nous reçoit dans son sein. D'où vient qu'un joug accablant pèse ainsi sur tous les fils d'Adam, et sur tout leur être, depuis le jour qui les tire des entrailles maternelles jusqu'au jour de leur sépulture? Nous sommes conçus dans la souillure, nous sommes formés dans les ténèbres, et enfantés dans la douleur. Avant de paraître, nous sommes un fardeau pour nos mères; en sortant de leur sein nous le déchirons à la façon des vipères; et il est bien étonnant que nous ne soyons pas déchirés à notre tour. Notre première parole se traduit par des larmes; et c'est justice, puisque nous entrons dans la vallée des larmes; en sorte qu'on peut nous appliquer ce mot de Job : *L'homme né de la femme, vit peu de temps et il est rempli d'innombrables misères*[1]. A défaut de paroles, les épreuves de la vie se chargent de nous enseigner cette vérité. *L'homme né de la femme;* rien de plus abject. Et pour qu'il n'aille pas demander aux sens corporels la flatterie d'un plaisir sensible, à l'entrée même de la vie une voix terrible l'avertit qu'il en faudra bientôt sortir. *Il vit peu de temps.* Et loin de lui l'idée que ce court espace, qui sépare l'entrée de la sortie, soit libre de toute peine. *Il est rempli de nombreuses misères.* Misères nombreuses en effet et de toute sorte; misères du corps, misères du cœur, misères dans le sommeil, misères durant la veille, misères de tous les côtés. Jésus-Christ aussi, né d'une Vierge, fait d'une femme, mais d'une femme bénie entre toutes les femmes, à laquelle il dit : *O femme! voici votre fils*[1] a vécu peu de temps sur la terre, et cependant il a été sujet à d'innombrables misères; et dans une vie si courte, il s'est vu en butte aux piéges, accablé d'injures, chargé de coups, livré aux supplices, couvert d'outrages.

[1] Job, xiv, 1.

7. Douterez-vous qu'une semblable obéissance suffise à effacer le crime de la première prévarication? Oui, elle suffit et même au delà, car quelle différence entre le péché et la grâce! Le péché d'un seul nous perd, et la grâce suffit à nous justifier d'offenses sans nombre. Grave est assurément ce péché d'origine qui blesse en nous la nature avec la personne. Cependant plus grave est le péché que nous commettons personnellement, en lâchant la bride à nos passions, et en faisant de nos membres des instruments d'iniquité, nous chargeant ainsi des liens d'une faute, non plus étrangère, mais propre et individuelle. Mais le péché le plus grave est celui commis contre le seigneur de majesté par ces impies qui ont iniquement immolé le juste, porté des mains sacriléges contre le fils de Dieu même, se souillant du plus cruel des homicides, ou plutôt, s'il est permis de parler ainsi du plus affreux déicide. Que sont les deux crimes précédents comparés à cet attentat? Il fit frémir et trembler la machine du monde et faillit tout repousser dans l'antique chaos. Supposons qu'un des grands de l'état ravage à mains armées les terres du Roi; un autre se lève de la table, sort du conseil du prince, dont il court étouffer le fils de ses mains perfides. Le premier, comparé au second, ne semble-t-il pas innocent et pur? Ainsi en est-il de tout péché considéré relativement à celui-ci. Et cependant Jésus-Christ s'est aussi chargé de ce péché, il s'est fait lui-même péché, afin de détruire le mal par le mal même. Par là tout péché aussi bien originel que personnel a été effacé, et cet attentat unique s'est trouvé expié par lui-même.

8. C'est en raisonnant *à maximo*, comme on dit, que je trouve les deux moindres péchés effacés, et voici mon argument. Jésus-Christ s'est chargé de tous nos crimes; il a prié pour les transgresseurs, afin de les arracher à leur perte. *O Père! pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*[2] Votre parole, Seigneur, vole irrévocable, elle ne reviendra pas à vous sans effet; elle atteindra son but. Voyez maintenant les œuvres du Seigneur, ces œuvres prodigieuses dont la terre est le théâtre. Il a été battu de verges, couronné d'épines, percé de clous, attaché à un gibet, rassasié d'opprobres; et ce-

[1] Jean, xix, 26. — [2] Luc, xxiii, 34.

pendant il oublie toutes ses douleurs pour s'écrier : *Pardonnez-leur*. D'un côté, d'innombrables misères corporelles; de l'autre, la miséricorde de son cœur; douleurs d'une part, pitié de l'autre; ici l'huile de la joie, là des gouttes de sang qui découlent sur la terre. Les miséricordes du Seigneur sont nombreuses, mais ses misères le sont aussi. Les misères seront-elles victorieuses des miséricordes, ou les miséricordes le seront-elles des misères? Ah! Seigneur, que vos antiques miséricordes triomphent, que la sagesse ait raison du mal! L'iniquité est grande ; mais votre bonté n'est-elle pas plus grande? Oui sans doute. *Rend-on le mal pour le bien*, dit le prophète, *pour qu'ils aient préparé une fosse à mon âme* [1]? Oui ils ont creusé une fosse d'impatience, ils ont semé devant lui de nombreuses occasions d'indignation. Mais qu'est-ce que leur fosse comparée à l'abîme de votre mansuétude? Ils ont creusé une fosse en lui rendant le mal pour le bien. Mais la charité ne s'irrite pas, elle ne s'emporte pas, elle ne périt pas, elle ne tombe pas dans la fosse; contre les mauvais procédés elle accumule les bons. Que les mouches ne gâtent pas, en y mourant, le parfum [2] qui découle de tout votre corps; car la miséricorde remplit votre sein, et vous avez en vous une riche rédemption. Les mouches mourantes sont les misères, les blasphèmes, les outrages dont vous couvre une génération dépravée et irritante.

9. Et vous Seigneur? En élevant vos mains, quand le sacrifice du matin se transformait en celui du soir, par la vertu de l'encens qui montait au ciel, couvrait la terre, inondait les enfers, vous criiez, vous digne d'être exaucé pour vous-même : *O Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*. Quelle indulgence! quelle douceur! mon Dieu! Que vos pensées diffèrent des nôtres! Comme votre miséricorde s'affermit sur les impies! ô prodige! Il crie : *Pardonnez-leur;* et les Juifs : *Crucifiez-le* [3]. Ses paroles sont plus douces que l'huile; et leurs paroles sont des traits. O charité patiente et pleine de compassion! *La charité est patiente;* cela suffit. *La charité est bonne* [4]; voilà le comble. *Ne vous laissez pas vaincre par le mal;* c'est la charité abondante. *Mais triomphez du mal à force de bien* [5]; c'est la charité surabondante. Ce n'est pas la patience seule, c'est aussi la bonté de Dieu qui a amené les Juifs à pénitence : car la charité qui est bonne aime ceux qu'elle supporte, et les aime si ardemment. La charité patiente, dissimule, attend, souffre le pécheur, mais sa bonté nous tire, nous amène, nous retire des voies de l'erreur, et enfin couvre la multitude de nos péchés. O Juifs! vous êtes des pierres; mais vous frappez une pierre plus tendre qui rend le doux son de la piété et laisse échapper à flots l'huile de la charité! Comment donc abreuverez-vous, Seigneur, au torrent de la volupté, ceux qui vous désirent, vous, qui inondez des flots de votre miséricorde ceux qui vous crucifient?

[1] Jérém., XVIII, 20. — [2] Ecclé, X, 1. — [3] Jean, XIX, 15. — [4] I Cor., XIII, 4. — [5] Rom., XII, 21.

10. Il est donc évident que cette passion est très-puissante pour expier tous les genres de péchés. Mais qui sait si elle m'a été donnée? Oui elle me l'a été, car elle n'a pu être à d'autre. Serait-ce à l'Ange? Il n'en a pas eu besoin. Au démon? Il ne se relève pas. En effet, *il a pris la ressemblance*, non des démons, *mais des hommes; il a pris un extérieur humain, et il s'est anéanti sous la forme de l'esclave* [1]. Il était fils, il s'est fait esclave. Il n'en a pas pris seulement la forme pour s'abaisser; il a pris celle d'un méchant esclave pour être châtié; d'un esclave du péché afin de payer le châtiment d'une faute dont il était innocent. *Il a pris la ressemblance des hommes*, et non pas de l'homme, car le premier homme n'a été créé ni avec une chair de péché, ni avec la ressemblance d'une chair de péché. Le Christ est descendu plus avant dans la misère universelle, pour dérober à l'œil du démon ce grand mystère de bonté. C'est pourquoi il a été trouvé avec l'extérieur, et tout l'extérieur de l'homme : et quant à la dette de la nature, il n'a offert en lui aucune exception. Et parcequ'il a été trouvé ainsi, il a été crucifié. Il ne s'est révélé qu'à un petit nombre afin d'avoir des croyants; mais il s'est caché aux autres : *Car s'ils eussent connu le maître de la gloire, jamais ils ne l'auraient mis en croix* [2]. Il a donc voulu unir l'ignorance à ce péché unique, afin qu'une ombre de justice permît de pardonner à leur ignorance.

11. Ce vieil Adam, qui s'enfuit loin de la face de Dieu nous a laissé un double héritage, le travail et la douleur : le travail dans l'action, la douleur dans la passion. Ce n'était pas là son lot au paradis, qu'il avait reçu pour le travailler et le garder, le travailler d'une façon agréable, le garder fidèlement pour lui et sa postérité. Le Christ, le Seigneur a considéré le travail et la douleur, pour les prendre en ses mains, ou plutôt, pour se livrer en leurs mains : il s'est enfoncé au plus profond de l'abîme, et les eaux sont entrées jusqu'à son âme : *Voyez*, dit-il à son père, *voyez mon abaissement, et mon travail* [3] : *je suis pauvre*,

[1] Philipp., II, 7. — [2] I Cor., II, 8. — [3] Ps. XXIV, 18.

je suis dans les labeurs depuis n a jeunesse [1]. Il a travaillé avec persévérance ;- ses mains se sont assujéties à ce travail. Voyez ce qu'il a dit de la douleur : *O vous tous qui passez par le chemin, voyez s'il est douleur comme ma douleur* [2] ! Il a vraiment porté nos langueurs ainsi que nos infirmités et nos douleurs [3] : homme de douleurs, pauvre et souffrant, il a été tenté en tout à l'exception du péché, sa vie a été une activité douloureuse, sa mort une passion active, pendant qu'il opérait notre salut. Je me souviendrai donc toute ma vie des labeurs que Jésus-Christ a endurés dans ses prédications, des fatigues de ses courses, des tentations de son jeûne, de ses veilles dans la prière, des larmes que la compassion lui arrachait. Je me rappellerai aussi les douleurs, les insultes, les crachats, les soufflets, les outrages, les reproches qui l'ont accablé, ses clous, et tous les traitements qui ont passé sur lui et l'ont transpercé (A). La force, la ressemblance, si l'imitation s'y joint, m'entraîne sur ces traces. Sinon on me redemandera le sang juste qui a trempé la terre, et je partagerai le crime particulier des Juifs, pour avoir payé d'ingratitude une si grande charité, outragé l'esprit de grâce, profané le sang de l'alliance, et foulé aux pieds le Fils de Dieu.

12. La plupart des hommes sont condamnés au travail et à la douleur, mais plutôt par la nécessité que par leur volonté. Aussi ne sont-ils pas conformes à l'image du Fils de Dieu. D'autres les endurent parce qu'ils le veulent; et ils n'ont rien à voir dans cet entretien. Le luxurieux veille toute la nuit, non-seulement avec patience, mais avec plaisir, pour assouvir sa passion. Le ravisseur veille le fer à la main pour saisir sa proie ; le voleur veille pour forcer la demeure d'autrui. Mais tous ces hommes et ceux qui leur ressemblent sont bien loin du travail et de la douleur que Dieu considère. Pour les hommes de bonne volonté qui ont, dans une intention chrétienne, quitté les richesses pour la pauvreté, ou méprisé, comme s'ils les avaient, les biens qu'ils n'avaient pas, renonçant à tout pour Jésus-Christ, comme lui-même a tout laissé pour eux, ils le suivent partout où il va. Une pareille imitation est une preuve puissante que la passion du Sauveur et sa ressemblance avec notre humanité tournent à notre profit. Et voilà le Sauveur, voilà le fruit du travail et de la douleur.

[1] Ps. LXXXVII, 16. — [2] Thren., I, 12. — [3] Isaï., LIII, 4.

(A) On retrouve les mêmes expressions au *Sermon 22 sur divers sujets* n° 5, et au *Sermon 43 sur le Cantique*, n° 3. Nicolas de Clairvaux se les est aussi appropriées, dans sa lettre sixième.

13. Voyez donc avec quelle grandeur cette majesté s'est conduite envers vous. S'agit-il des choses qui composent le ciel et la terre, il a dit, et tout a été fait [1] ; et quoi de plus facile que de dire un mot? Mais est-ce avec un simple mot que vous a relevés celui qui vous avait faits? Il a habité trente-trois ans la terre, conversant avec les hommes ; on l'a calomnié, insulté, il n'avait pas où reposer la tête. Pourquoi cela ? parce que le Verbe était venu des hauteurs où il résidait pour se vouer à une œuvre basse et pénible. Mais comme la pensée revêt une expression sensible, sans rien perdre d'elle-même, avant ou après ; ainsi le Fils de Dieu a pris une chair sans se mêler à elle, sans s'amoindrir, ni avant l'incarnation, ni après. En son Père il était invisible ; mais ici-bas nos mains l'ont touché, et nous avons vu de nos yeux celui qui était dès le commencement. Le Verbe s'étant uni une chair très-pure et une âme toute sainte, réglait librement les actions de son corps, et parce qu'il était sagesse et justice, et parce qu'il ne portait pas en ses membres cette loi rebelle à la loi de l'esprit. Mon verbe à moi n'est ni sagesse, ni justice ; il est capable de ces deux choses, qui peuvent être en lui, ou s'en éloigner, s'en éloigner surtout. Car il nous est plus habituel de servir les vices de notre chair que d'en régler les actes ou les passions. En effet, dès l'enfance, tout âge est enclin au mal, et jusque parmi les fléaux, et les glaives, sous les menaces de la mort, il rêve le plaisir.

14. Heureux celui dont la pensée (et notre pensée est notre verbe) règle les actions conformément à la justice, de façon que son intention soit saine et ses œuvres pleines de droiture ! Heureux celui qui dirige vers la justice tous les mouvements de son corps et qui souffre, pour le fils de Dieu, tout ce qu'il souffre ! dont le cœur ne connaît pas le murmure, et dont les lèvres ne savent que remercier et louer Dieu ! Se tenir ainsi, c'est prendre son grabat, c'est s'en aller en sa maison. Notre grabat, c'est notre corps, ce grabat sur lequel nous gisions jadis languissants, esclaves de nos désirs et de nos concupiscences. Maintenant nous le portons quand nous sommes contraints d'obéir à l'esprit : et nous portons notre mort, puisque le corps est devenu mortel à cause du péché. Cependant nous marchons, mais nous ne courons pas ; le corps sujet à la corruption appesantit l'âme, et cette maison de terre abaisse l'esprit et ses pensées [2]. Nous marchons aussi vers notre maison. Quelle

[1] Ps. CXLVIII, 5. — [2] Sagess., IX, 15.

maison? Vers la mère universelle, puisque leurs tombeaux dit le prophète, sont leur demeure pour jamais [1]. Ou plutôt nous allons vers une maison bâtie de Dieu, et non par l'homme [2], la maison éternelle des cieux. Si nous marchons sous ce fardeau, ah! quand nous l'aurons déposé, songez comme nous courrons, comme nous volerons! Nous volerons sur l'aile des vents. Notre Seigneur Jésus-Christ nous a embrassés par notre travail et notre douleur : embrassons-le à notre tour à cause de sa justice et pour sa justice, dirigeons nos actions vers la justice, et souffrons pour la justice. Disons avec l'Epouse : *Je le tiens, je ne le laisserai point aller* [1]; et avec le patriarche : *Je ne vous laisserai point aller que vous ne m'ayez béni* [2]. Car que reste-t-il, sinon attendre la bénédiction? Après les embrassements viennent les baisers. Si je suis si bien attaché à Dieu, ne m'est-il pas permis de m'écrier? *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche* [3]. En attendant, mon Dieu, nourrissez-nous du pain des larmes, abreuvez-nous de larmes, avec mesure, jusqu'à ce que vous nous ameniez à cette mesure bonne, serrée, tassée, que vous verserez en notre sein, vous qui résidez dans le sein du Père, Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Ps. XLVIII, 12. — [2] II Cor., V, 1.

[1] Cantiq., III, 4.— [2] Gen., XXXII, 26. — [3] Cantique, I, 1.

POUR LE JEUDI SAINT

SERMON

Sur le Baptême, le sacrement de l'Autel et l'ablution des pieds.

1. Voici des jours dignes de notre attention, riches de piété et de grâces, qui portent à la pénitence les cœurs même les plus criminels. Telle est la vertu des mystères qu'ils rappellent qu'ils briseraient des cœurs de rocher, et amolliraient des âmes de fer. Nous voyons aujourd'hui encore, le ciel s'émouvoir aux souffrances de Jésus-Christ, la terre s'ébranler, les pierres se fendre, et, par la confession des péchés, les tombeaux s'ouvrir. Mais il en est des mets spirituels comme des matériels : les uns font sentir immédiatement une saveur qu'il faut chercher avec effort dans les autres. Les vérités évidentes n'ont pas besoin de notre ministère : mais celles qui sont cachées demandent une considération attentive. Une mère ne donne pas à un enfant une noix entière; elle la brise pour lui en donner le fruit. C'est ainsi, mes frères, que je devrais, si je l'avais pu, vous dévoiler le secret de nos mystères. Mais, dans mon impuissance, demandons à la Sagesse notre mère de nous rompre à vous et à moi ces noix, ces noix, dis-je, fruit d'un rameau sacerdotal, de cette tige puissante que le Seigneur a fait sortir de Sion. Ces mystères sont nombreux, et le temps ne nous permet pas de les sonder tous. Peut-être aussi quelques-uns d'entre vous sont-ils bien faibles pour s'élever à l'intelligence de si grandes choses. Je traiterai donc, avec l'aide de Dieu, de trois sacrements adaptés au temps où nous sommes (A).

2. On appelle sacrement un signe sacré ou un secret sacré. Beaucoup d'actions n'ont d'autre but qu'elles-mêmes; mais il en est qui sont destinées à désigner d'autres choses; on les

(A) Le mot de sacrement est ici pris dans son acception générale, non-seulement comme désignant les vrais sacrements de la loi nouvelle, mais aussi les sacramentaux du nombre desquels est l'ablution des pieds. Arnauld de Bonneval, dans un sermon sur ce sujet, un de ceux qui composent son livre *des Œuvres cardinales de Jésus-Christ*, donne même à cette cérémonie le nom de sacrement. Du reste Hugues de Saint Victor, écrivain de ce temps, indique d'une façon positive le nombre des sacrements.

appelle signes, ce qu'elles sont en effet. Empruntons un exemple aux usages de la vie. On donne un anneau uniquement pour donner cet anneau; il n'y a point ici de signification. Mais qu'on le donne pour investir quelqu'un d'un héritage, voilà un signe qui permet à celui qui le reçoit de dire : Cet anneau est sans valeur; c'est l'héritage que je voulais. C'est ainsi qu'à l'approche de sa passion, le Seigneur prit soin d'investir ses disciples de sa grâce, et voulut que cette grâce invisible leur fût donnée sous un signe visible. Dans ce but ont été institués tous les sacrements; c'est à quoi sont destinées et la participation à l'Eucharistie, et l'ablution des pieds, et le Baptême enfin, initiation à tous les autres sacrements, qui nous associe à la mort de Jésus-Christ. C'est pourquoi la triple immersion rappelle le triduum que nous célébrons. Car, de même que pour les choses extérieures, il y a des signes infinis; de même (je suis ma comparaison) qu'il y a diverses investitures, selon les biens mêmes dont on nous met en possession, et qu'on donne, par exemple, l'investiture au chanoine par un livre, à l'abbé par le bâton, à l'évêque par le bâton et l'anneau tout ensemble : ainsi les diverses divisions de grâces sont communiquées par des sacrements différents. Quelle grâce nous transmet le Baptême? la purification des péchés. Car qui peut rendre pur un être issu d'un germe immonde? qui, sinon Dieu seul qui est sans péché? Le sacrement de cette grâce était d'abord la circoncision dont le couteau enlevait la rouille de la faute originelle communiquée par nos premiers parents. Mais à l'arrivée du Seigneur, de l'Agneau rempli de bonté et de douceur, de Celui dont le joug est si suave et le fardeau léger, une heureuse révolution s'est opérée; c'est l'eau avec l'onction de l' Esprit-Saint qui ôte des âmes cette rouille vieillie et guérit ce mal cruel.

3. Mais on demandera peut-être : Si le péché que nous héritons de nos premiers parents est effacé au baptême, pourquoi sentons-nous subsister en nous le péché de la concupiscence qui est le foyer embrasé du mal? Car on ne peut douter que cette loi de péché ne soit passée de nos premiers parents en nous? Nous sommes tous engendrés par une volonté pécheresse; de là vient la corruption même de notre volonté toute couverte d'ulcères (A). De là aussi ce prurit des passions, que nous subissons, et ces mouvements marqués d'un caractère bestial que nous ressentons en nous. Je vous l'ai dit souvent, et il ne faut pas oublier cette vérité, nous sommes tous tombés avec le premier homme. Nous sommes tombés sur un monceau de pierres et dans la boue; nous ne sommes pas seulement salis, mais blessés, mais brisés. Nous pouvons bien nous laver en un instant, mais notre guérison totale exige des soins multipliés. Nous sommes lavés dans le baptême qui déchire la cédule de notre condamnation. Il nous confère une grâce qui empêche la concupiscence de nous nuire, pourvu que nous lui refusions notre consentement. Ainsi disparaît la sanie d'un ulcère invétéré, avec notre condamnation, et la réponse de mort qui en découlait. Mais qui pourra dompter des mouvements si fougueux? Qui pourra supporter la démangeaison de cet ulcère? Ayez confiance : la grâce nous vient encore ici en aide, et vous avez pour vous tranquilliser, le sacrement du corps du Seigneur et de son sang précieux. Car ce sacrement opère en nous le double effet d'amortir notre sensibilité dans les petites occasions et de nous empêcher de consentir aux péchés graves. Si vous ne sentez plus, ni si souvent, ni si vivement, les mouvements impétueux de la colère, de la luxure, ou des autres passions, rendez-en grâces au corps et au sang de Jésus-Christ, dont la vertu agit en vous : réjouissez-vous qu'un affreux ulcère se ferme et touche à la guérison.

4. Cependant tant que nous habitons ce corps de péché, et durant ces jours mauvais, nous ne pouvons être sans péché. Faut-il pour cela nous désespérer? Non. *Si nous disons* (c'est saint Jean qui parle) *que nous n'avons pas de péché nous nous séduisons; la vérité n'est pas en nous. Mais si nous confessons nos péchés, Dieu est fidèle, il nous pardonnera et nous purifiera*[1]. Car ne doutons pas de la rémission de nos offenses journalières; en voici le sacrement dans l'ablution des pieds. Vous me demanderez peut-être d'où je sais que c'est le sacrement de cette rémission, surtout après que le Seigneur a dit à Pierre : *Tu ne sais pas présentement ce que je fais; tu le sauras plus tard?* Il n'a pas parlé de sacrement, il s'est borné à dire : *Je vous ai donné l'exemple afin que vous m'imitiez.* Il avait à leur dire bien des choses qu'ils étaient incapables d'entendre. C'est pour cela qu'il n'a pas voulu les livrer à l'anxiété, ou aux soupçons, ni leur adresser des enseignements au-dessus de leur portée. Mais voulez-vous voir que sa conduite en cette occasion renfermait avec un exemple,

(A) Dans certains mss., on ne trouve pas ce membre de phrase. « De là........ etc. » Ces paroles se relient bien cependant à la suite du texte, et à l'image qu'il renferme.

[1] I Jean, I, 8, 9.

un sacrement? Remarquez cette parole adressée à Pierre : *Si je ne te lave tu n'auras aucune part avec moi*. Il se cache donc ici un moyen nécessaire au salut, puisque, sans lui, Pierre n'aura point place au royaume du Christ et de Dieu. Voyez Pierre saisi devant cette parole menaçante, reconnaître le mystère du salut et répondre : *Ah! Seigneur! lavez non-seulement mes pieds, mais aussi mes mains et ma tête*. Et comment savons-nous que cette ablution a pour but d'effacer les fautes qui ne sont pas mortelles, et dont nous ne pouvons nous préserver totalement avant la mort? C'est qu'à l'apôtre présentant à cette ablution les mains et la tête, il est répondu : *Celui qui est déjà lavé n'a besoin que de se purifier les pieds*[1]. Il est lavé, celui qui n'a pas de péchés graves, dont la tête, c'est-à-dire, l'intention, les mains, c'est-à-dire les actes et la vie sont purs. Mais les pieds qui figurent les affections de l'âme, tant qu'ils foulent cette poussière, ne sauraient être sans souillure aucune, l'âme se laissant aller, ne fût-ce qu'un instant, tantôt à la vanité, tantôt au plaisir, tantôt à la curiosité : car, *nous péchons tous en mille points*[2].

5. Cependant qu'on n'aille pas mépriser et dédaigner ces petites choses. Avec elles, le salut est impossible, et elles ne peuvent être effacées que par la médiation de Jésus-Christ, et par lui. Que personne ne s'endorme dans une sécurité funeste, couvrant ses fautes de fausses excuses, puisque, Jésus-Christ l'a déclaré à Pierre, si le Christ ne lave ces offenses, nous n'aurons point de part avec lui. D'un autre côté, ces fautes ne doivent pas nous causer d'inquiétudes extrêmes : car Notre-Seigneur les pardonnera facilement et même volontiers, si nous les reconnaissons. Dans ces faiblesses inévitables, la négligence est criminelle, et la crainte est de trop. Voilà pourquoi, dans la prière qu'il a lui-même instituée, il a voulu nous faire prier tous les jours pour ces péchés[1]. Nous l'avons remarqué, tout en nous sauvant de la damnation; (et *il n'y a aucun sujet de damnation dans ceux qui sont en Jésus-Christ*[2]), pour nous humilier, Dieu laisse la concupiscence subsister en nous, nous affliger, afin que nous sentions la puissance de la grâce, et que nous recourions au secours qui en émane. De même, une miséricordieuse disposition de sa providence ne nous soustrait pas totalement à ces péchés moindres, mais elle les fait tourner à notre instruction ; elle veut que l'impuissance de les éviter nous apprenne que nos seules forces ne sauraient nous garder de plus grands excès, nous tienne dans une appréhension et une crainte gardiennes de la grâce, dont nous avons tant de raisons de sentir la nécessité.

[1] Jean, XIII, 7, 10, 15. — [2] Jacq., III, 2.

[1] Luc, XI, 4. — [2] Rom., VIII, 1.

POUR LE SAINT JOUR DE PAQUES

SERMON

Sur les sept sceaux rompus par l'Agneau.

1. *Le Lion de la tribu de Juda a remporté la victoire*[1]. La sagesse a vaincu la malice, en atteignant avec force d'une extrémité jusqu'à l'autre, et en disposant tout avec douceur. Il a agi avec force pour moi, et avec douceur envers moi. Il a vaincu les blasphèmes des Juifs sur le gibet; il a enchaîné le fort armé dans sa maison, et il a triomphé de l'empire même de la mort. O Juif, où sont tes opprobres? qu'est devenue la honte de ta captivité? Mort, où est ta victoire? Le calomniateur est confondu, le ravisseur est dépouillé. O nouveau genre de puissance! la mort, jusqu'ici victorieuse, est saisie d'effroi. Que t'en semble, ô Juif, qui branlais il y a quelques jours ta tête sacrilége devant la croix, et insultais au chef sacré du Christ, en l'accablant d'injures? *S'il est roi d'Israël,* disais-tu, *qu'il descende de la croix*[2]. O langue empoisonnée, parole pleine de malice, discours d'iniquité! Ce n'est pas là, Caïphe, ce que tu disais quelques instants auparavant: *Il est expédient qu'un homme meure pour le peuple, afin que toute la Nation ne périsse pas*[3]. Comme tu disais alors la vérité, tu ne parlais pas de ton propre mouvement, tu ne disais rien de toi-même; mais ces paroles : *S'il est roi d'Israël, qu'il descende de la croix*[4], sont toutes de toi, ou plutôt, c'est le premier de tous les menteurs qui te les a inspirées. Quelle conséquence, en effet, entre la qualité de roi d'Israël, et l'obligation de descendre? S'il est roi, ne doit-il pas plutôt monter? Tu as donc oublié, ancien serpent, avec quelle confusion tu as été forcé de te retirer, lorsque tu fus assez présomptueux pour lui dire : *Jetez-vous en bas, et je vous donnerai toutes ces choses, si vous vous prosternez devant moi pour m'adorer*[1]*?* C'est ainsi, Juifs, que vous avez oublié ce que vous avez entendu, *que le Seigneur doit régner par le bois*, puisque vous refusez de reconnaître pour votre roi, celui qui est sur le bois. Mais peut-être ne l'avez-vous pas compris cet oracle; car ce n'est point pour les Juifs, mais pour les Nations, qu'il a été prononcé : *Dites parmi les Nations que le Seigneur a régné par le bois*[2] (A).

[1] Apoc., v, 5. — [2] Marc., xv, 32. — [3] Jean, II, 50. — [4] Math., xxvii, 42.

2. Ce n'est pas sans doute sans raison que Pilate, gouverneur du royaume et gentil d'origine, fit attacher, au-dessus de la croix, cette inscription que les Juifs ne purent ni effacer ni changer, et qu'ils purent encore moins empêcher le Sauveur de souffrir, et de consommer l'œuvre de notre rédemption. Ils ont beau dire avec dérision : *S'il est le roi d'Israël, qu'il descende;* c'est justement parce qu'il est roi d'Israël, qu'il en porte le titre,

[1] Math., IV, 6, 9. — [2] Ps. LXLV, 10.

(A) C'est la leçon de la version romaine ou italique, ainsi que du psautier de St.-Germain. Voir le dialogue de S. Justin avec Tryphon.

écrit au-dessus de sa tête, qu'il ne l'abandonnera pas, qu'il se gardera bien de déposer le sceptre du commandement qui a été imposé sur ses épaules [1]. *N'écrivez pas*, disent les Juifs à Pilate, *qu'il est le roi des Juifs, mais qu'il s'est dit roi des Juifs. Ce que j'ai écrit est écrit* [2], répondit Pilate. Si donc Pilate ne veut pas changer ce qu'il a écrit, pourquoi Jésus-Christ ne consommera-t-il pas ce qu'il a commencé? Il a commencé le grand ouvrage de notre rédemption, il faut qu'il l'achève. Mais, disent-ils, *il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même* [3]. Insensés! et c'est justement pour cette raison qu'il demeure sur la croix; car s'il venait à en descendre, il ne sauverait personne, puisque personne ne peut être sauvé, et encore moins sauver les autres, s'il ne persévère jusqu'à la fin. De l'aveu des Juifs, il a sauvé les autres; il est donc le salut, il n'a donc pas besoin d'être sauvé lui-même. C'est lui qui opère notre salut. Hostie salutaire, il ne laissera pas son sacrifice imparfait. Insensé! il connaît vos pensées. Il ne condamnera pas au silence les langues qui prêchent, qui consolent, et disent à chacun : Ne quittez pas votre place; ce qui arriverait si on pouvait répondre : Jésus-Christ abandonne la sienne. L'homme est porté au mal. C'est donc en vain, méchant, que tu as préparé tes flèches, et que tu couvres les soupirs des apôtres sous les insultes des Juifs. Les premiers désespèrent, les autres outragent, mais aucun de ces traits n'arrive à Jésus-Christ. Il a choisi un temps pour fortifier ses apôtres, un autre pour confondre ses ennemis.

3. Ajoutez, mes frères, qu'en demeurant sur la croix, Jésus-Christ offre à l'univers un modèle de patience; il prêche à tous l'humilité; il met le sceau à son obéissance; il perfectionne la charité. Ces quatre vertus sont comme quatre pierres précieuses qui ornent les quatre extrémités de la croix. Sur la tête est la charité, à droite l'obéissance, à gauche la patience et l'humilité, la racine de toutes les vertus, est à la base. C'est en consommant sa passion douloureuse sur l'arbre de la croix, que Jésus-Christ l'a enrichie de ces quatre joyaux précieux, lorsqu'il fit paraître son humilité au milieu des blasphèmes des Juifs, sa patience dans les tourments qu'il souffrit, soit intérieurement par les injures dont on l'accablait, soit extérieurement par les clous qui le perçaient. Y eut-il jamais une charité plus parfaite? il a donné sa vie pour ses ennemis. L'obéissance, il l'a portée jusqu'à son comble; car, devenu obéissant jusqu'à la mort, après avoir incliné la tête, il rendit lui-même l'esprit. C'est de ces précieuses richesses, c'est de cette gloire, dont s'efforçaient de priver l'Église de Jésus-Christ ceux qui disaient : *S'il est le roi d'Israël, qu'il descende de la croix.* Comme s'ils eussent dit : Qu'il n'y ait plus de règle pour l'obéissance, d'aiguillon pour exciter le feu de la charité; qu'il n'y ait plus de modèle de patience et d'humilité. Mais il faudrait qu'ils pussent aussi effacer de l'Evangile ces consolantes paroles plus douces que le lait et le miel : *Il n'est point de charité pareille à celle de celui qui donne sa vie pour ses amis* [1], et ces autres paroles de Jésus-Christ à son Père : *J'ai consommé l'œuvre dont vous m'aviez chargé* [2]; et ces autres qu'il adressait à ses Disciples : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* [3]; et enfin : *Si je suis élevé de terre, j'attirerai tout à moi* [4]. Ce sont surtout ces dernières, qui remplissent aujourd'hui de rage le serpent empoisonné, parce qu'il voit élevé dans le désert de ce monde le serpent d'airain, à l'aspect duquel nous trouvons la guérison des blessures qu'il nous a faites par sa malice [5]. N'est-ce pas à son instigation que la femme de Pilate envoya dire au gouverneur : *Ne vous mêlez pas de ce juste; car j'ai beaucoup souffert aujourd'hui dans un songe à cause de lui* [6]? Il tremblait déjà; mais présentement paralysé par la vertu de la croix, l'ennemi du genre humain cède à un tardif repentir : ceux qu'il avait poussés à crucifier Jésus-Christ, il les pousse à lui persuader de descendre de son gibet. *S'il est le roi d'Israël*, disent-ils, *qu'il descende de la croix, et nous croyons en lui.* Ruse de serpent, invention diabolique. L'impie avait entendu le Sauveur dire : *Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues d'Israël* [7]. Aussi savait-il quel zèle animait Jésus-Christ, pour le salut de ce peuple. Il suggère donc malignement à ces blasphémateurs de dire : *Qu'il descende et nous croyons;* comme si rien ne pouvait plus empêcher de descendre Celui qui souhaitait si ardemment la foi de ces Juifs.

4. Mais que machine donc sa fourberie et contre qui dresse-t-il des embûches? Contre Celui qui se rit de tout ennemi, et à qui le fils de l'iniquité ne saurait nuire. Il est insensible aux vaines promesses Celui qui connaît le fonds de tous les cœurs, comme sa douceur est à l'épreuve des plus outrageux blasphèmes. Le but des suggestions perfides de l'enfer

[1] Isaï., IX, 6. — [2] Jean, XIX, 19, 22. — [3] Math., XXVII, 42.

[1] Jean, XV, 13. — [2] Jean, XVII, 4. — [3] Math., II, 29. — [4] Jean, XII, 32. — [5] Nombre, XXI, 8. — [6] Math., XXVII, 19. — [7] Math., XV, 24.

était moins d'inspirer la foi aux Juifs, que d'ébranler la nôtre par tous les moyens. Nous lisons dans les livres saints : *Les œuvres de Dieu sont parfaites* [1] : or eussions-nous vu un Dieu en Celui qui laissait imparfaite l'œuvre de notre salut? Mais écoutons ce que Jésus-Christ répond par le Prophète. Tu demandes des prodiges, ô Juif! *Attends-moi au jour de ma résurrection* [2]. Si tu veux croire, je t'ai déjà montré de grands prodiges. J'ai multiplié les miracles; j'ai guéri les malades hier et avant-hier. Aujourd'hui je n'ai plus qu'à couronner ces merveilles. Tu as vu les esprits immondes sortir du corps des possédés ; les paralytiques bondir de leurs grabats : n'est-ce pas un prodige plus surprenant que d'arracher les clous que tu as enfoncés en mes mains et mes pieds? C'est le moment de souffrir ; ce n'est pas celui d'agir. Tu as essayé vainement de devancer l'heure de ma passion; tu tenteras aussi, pour l'empêcher, d'inutiles efforts.

5. Mais, si cette génération adultère et perverse demande un prodige, elle n'en aura pas d'autre que celui du prophète Jonas [3]. Non pas un prodige d'abaissement, mais de résurrection. Et si le Juif ne le demande pas, que le chrétien l'embrasse avec joie. Le lion de la tribu de Juda est vainqueur. A la voix paternelle le jeune lionceau s'est réveillé; il est sorti d'un tombeau fermé Celui qui ne descend pas du gibet. Le miracle est-il plus grand? Prenons ici pour juges nos ennemis, qui ont mis tant de soin à sceller le sépulcre, qui l'ont couvert d'une lourde pierre, et l'ont entouré de gardes. Cette pierre énorme, qui excitait les inquiétudes des pieuses femmes, la résurrection faite, *l'Ange la renverse, il s'assied dessus* [4], comme il est écrit. Il est donc constant que le corps ressuscité de Jésus-Christ est sorti d'un tombeau fermé, comme en naissant il était sorti d'un sein virginal, et qu'il est arrivé dans le cénacle, jusqu'aux disciples, les portes closes. Mais il est un lieu d'où il n'a pas voulu sortir les portes fermées; c'est le cachot de l'enfer. Il en a brisé les verrous de fer, il en a broyé toutes les barrières, pour en tirer ceux qu'il avait rachetés des mains de l'ennemi, et afin de faire sortir, portes battantes, les blanches légions de ses saints qui avaient lavé et purifié leurs vêtements dans le sang de l'agneau. Parce qu'il est sorti avec ce sang, en baignant ces âmes, comme dans une eau pure, celui qui a vu ce grand évènement en rend témoignage. Oui assurément ces vêtements étaient blanchis dans le sang, mais dans le sang laiteux, blanc et rouge d'un jeune agneau, comme vous le lisez dans le cantique des cantiques : *Mon bien-aimé*, dit l'épouse, *est blanc et rouge, choisi entre mille* [1]. C'est pour cela que le témoin de la résurrection apparaît couvert d'une robe blanche, et avec un visage fulgurant.

6. Si pour confondre les Juifs, si pour répondre à cette insulte : Que *le roi d'Israël descende de la croix*, il suffisait à Jésus-Christ de sortir de son tombeau scellé, et on avait mis à le sceller et à le garder plus de soin encore qu'à enfoncer les clous dans le corps de la victime ; si, dis-je, le lion de Juda a déjà vaincu dans son procès même, et montré à ses ennemis un prodige plus grand que celui qu'ils demandaient, à quoi comparer celui de sa résurrection? Nous voyons bien quelques résurrections précéder la sienne; mais elles n'en étaient que des préludes, et elles lui sont inférieures sous un double rapport. Ces personnages ressuscités restaient tributaires de la mort; mais Jésus-Christ, sorti du tombeau, ne meurt pas ; la mort n'a plus d'empire sur lui. Ces autres morts devront ressusciter une seconde fois. Mais Jésus-Christ, mort pour le péché, ne meurt qu'une fois, et s'il vit, c'est pour Dieu [2], c'est pour l'éternité. Le Christ est donc vraiment les prémices des ressuscités; il est soustrait pour jamais à la mort, puisque seul il est en possession de l'immortalité.

7. Un autre point met en lumière la gloire singulière de cette résurrection. Quel est celui de tous les ressuscités qui se soit rendu la vie à lui-même? C'est une chose inouïe qu'un homme endormi du sommeil de la mort se réveille lui-même ; c'est un fait exceptionnel qui n'est arrivé qu'à une personne, et qu'une fois. Le prophète Élisée a ressuscité un mort [3], mais un mort autre que lui-même. Lui-même depuis des siècles gît en sa tombe, incapable de se ressusciter, espérant cette grâce d'un autre, de Celui qui, en sa propre personne, a triomphé de la mort. C'est ce qui nous fait dire des autres qu'ils ont été ressuscités, tandis que Jésus-Christ s'est ressuscité, lui qui seul, par sa vertu propre, est sorti vainqueur du sépulcre. C'est là en effet la victoire du lion de la tribu de Juda. Que pourra donc ou plutôt que ne pourra pas vivant, et disant à son Père : *Je suis ressuscité, et je suis encore avec vous* [4], Celui qui fut déjà puissant quand il était relégué parmi les morts, au milieu desquels il demeurait libre cependant?

[1] Deutér., xxxii, 4. — [2] Sophon., iii, 8. — [3] Math., xii, 39. — [4] Math., xxviii, 2. Marc., xvi, 3.

[1] Cantiq., v, 10. — [2] Rom., vi, 9, 10. — [3] 4 Rois., iv, 35. — [4] Ps. cxxxviii, 18.

8. Il n'a pas retardé sa résurrection au-delà du troisième jour, afin de réaliser cette prophétie : *Il nous rendra la vie après deux jours, et le troisième jour, il nous ressuscitera* [1]. Il convient, en effet, que les membres suivent le chef. Jésus-Christ a racheté l'homme sur un gibet, le vendredi, jour même où il l'avait créé. Le jour suivant il s'est reposé dans le tombeau après avoir achevé son œuvre. Le troisième jour, qui est le premier de la semaine, le vainqueur de la mort s'est montré prémices des dormants, homme nouveau. Ainsi nous tous qui suivons les pas de notre chef, durant tout ce jour où nous avons été créés et rachetés, ne cessons de faire pénitence, de porter notre croix avec la persévérance du Christ, jusqu'à ce que l'esprit nous invite à nous reposer de nos travaux. N'écoutons personne, mes frères, ni la chair etle sang, ni l'esprit qui nous persuaderait de quitter le Calvaire. Restons en croix, mourons sur la croix ; que des mains étrangères et non notre légèreté nous en détachent. Des hommes justes ont descendu notre chef : que les saints Anges daignent nous rendre ce service, afin qu'ayant passé avec courage le jour de la croix, le second jour après la mort nous goûtions au sépulcre un doux repos et un suave sommeil, en attendant la bienheureuse espérance et l'arrivée de la gloire du grand Dieu qui ressuscitera enfin nos corps, le troisième jour, après leur avoir communiqué la gloire de son propre corps. Les morts de quatre jours exhalent une odeur infecte, comme il est dit de Lazare : *Déjà il sent mauvais, Seigneur, car il y a quatre jours qu'il est là* [2].

9. Les fils d'Adam, par leur invention, ont donné naissance au quatrième jour ; il ne vient pas de Dieu. Aussi sont-ils devenus corrompus, abominables, comme les animaux enfoncés dans leur fange. Les trois jours dont nous venons de parler, travail, repos, résurrection, sont une disposition de Dieu. Ils ne plaisent pas aux enfants des hommes qui préfèrent leur jour à eux, et négligent la pénitence pour se livrer à leurs plaisirs. Ce n'est pas là le jour que le Seigneur a fait. Ces hommés du quatrième jour exhalent une odeur d'infection, inconnue du Saint qui est né de Marie : il est ressuscité le troisième jour pour ne pas voir la corruption. *Le lion de la tribu de Juda est donc vainqueur.* L'agneau a été mis à mort, mais le lion est victorieux. Le lion rugira ; qui ne sera saisi de crainte ? Le lion, dis-je, le roi des animaux qui ne redoute aucune rencontre, le lion de la tribu de Juda.

[1] Osée, VI, 3. — [2] Jean, XI, 39.

Qu'ils tremblent ceux qui l'ont renié, et qui ont dit : *Nous n'avons d'autre Roi que César* [1]. Qu'ils tremblent ceux qui ont poussé ce cri : *Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous* [2]. Il revient après avoir ressaisi son trône, et il va perdre les méchants. Et voulez-vous apprendre qu'ils revient après qu'il a reconquis son trône : *Toute puissance*, dit-il, *m'a été donnée au ciel et sur la terre* [3]. Et le Père dit aussi dans le psaume : *Demande, et je te donnerai les nations en héritage ; tu auras en ta possession, les confins du monde. Tu les gouverneras avec une verge de fer, et tu les briseras comme un vase d'argile* [4]. Le lion est fort, il n'est pas cruel ; pourtant son indignation est redoutable, et la colère de la colombe est intolérable. Mais le lion rugira pour et non contre les siens. Que la terreur soit le partage des étrangers, et la joie le lot de la tribu de Juda.

10. Qu'ils tressaillent de joie ceux qui le confessent et dont les os même disent : *Seigneur qui est semblable à vous* [5] ? *Le lion de la tribu de Juda. La racine de David.* David signifie désirable par la vue, ou fort par la main ; et le même prophète a dit : *Tout mon désir est devant vous* [6] : et *je vous garderai ma force* [7]. *Racine de David.* David n'est pas sa racine ; c'est lui qui est celle de David, parce qu'il le porte, et n'en est pas porté. Vous avez raison, ô pieux roi, d'appeler votre fils votre Seigneur, puisque vous ne portez pas cette racine ; c'est elle qui vous soutient. C'est la racine de votre force et de votre désir, racine désirable elle-même, racine puissante. *Il a vaincu le lion de la tribu de Juda, racine de David, pour ouvrir le livre et en délier les sept sceaux.* Ce sont les paroles de l'Apocalypse. Que ceux qui les ignorent les apprennent ; que ceux qui les connaissent s'en souviennent. *J'ai vu*, dit saint Jean, *à la droite de celui qui siégeait sur le trône un livre scellé de sept sceaux. Il n'y avait personne pour les briser et lire ; et je pleurai, parce que nul n'était trouvé digne d'ouvrir le livre. Et un des vieillards me dit : Ne pleure pas : voici que le lion de la tribu de Juda, racine de David a vaincu. Et j'ai vu, au milieu du trône, l'agneau comme égorgé ; et venant, il prit le livre de la droite de celui qui était assis sur le trône, et il l'ouvrit, et il y eut une grande joie : et de grandes actions de grâces.* Jean avait entendu le lion, et il vit l'agneau. L'agneau est tué, il a pris le livre ; l'agneau l'a ouvert et le lion est apparu. *Il est digne*, s'écrient les vieillards, *il est digne, l'agneau immolé, de recevoir la force* [8],

[1] Jean, XIX, 15. — [2] Luc, XIX, 14. — [3] Math., XXVIII, 18. — [4] Ps. II, 8, 9. — [5] Ps. XXXIV, 10. — [6] Ps. XXXVII, 10. — [7] Id, LVIII, 10. — [8] Apoc., V, 12.

non de ne pas perdre sa douceur, mais de recevoir la force, afin de rester agneau, en devenant lion. Je vais plus loin : il est aussi le livre qu'on ne pouvait ouvrir. Et qui donc serait digne d'ouvrir un tel livre ? Jean-Baptiste lui-même s'en estime indigne; Jean-Baptiste, le plus grand des fils de la femme. *Je ne mérite pas*, dit-il, *de dénouer les courroies de sa chaussure* [1]. Car cette majesté était venue à nous avec des chaussures, la divinité s'était incarnée, la sagesse de Dieu était venue, mais en un livre fermé et scellé. Ce que liait la courroie de la chaussure, les sceaux du livre le liaient aussi.

11. Mais que dire de ces sept sceaux ? Les trois facultés de l'âme, raison, mémoire et volonté et les quatre éléments qui entrent dans la composition du corps ne seraient-ils pas ici désignés, afin de nous donner à entendre qu'il ne manqua au Sauveur rien de ce qui constitue l'humanité véritable ? Ou plutôt ce livre n'est-ce pas l'humanité, et n'est-ce pas en elle qu'il faut chercher ces sept sceaux ? Sept choses, en effet voilaient surtout, il me semble, la majesté présente dans la chair, et empêchaient d'ouvrir le livre et de reconnaître la sagesse cachée. Les voici : le mariage de la mère du Christ qui voilait un enfantement virginal et la pureté de cette conception, ce qui fait passer le Créateur de l'homme pour le fils d'un artisan. L'infirmité du corps. Il pleurait, il vagissait, on l'allaitait, il dormait ; il était assujéti aux autres nécessités de la chair, et c'est sous de tels dehors que se cachait la divinité, Ainsi encore, il reçoit le signe de la circoncision, remède du péché, et médecine contre cette maladie, lui qui était venu ôter du monde toute maladie et tout péché. Il fuit en Égypte, devant un petit roi, Hérode, sans qu'on puisse reconnaître en lui, ni le fils de Dieu, ni le maître du Ciel. Et cette triple tentation au désert, à la cime du temple, au sommet d'une montagne ? *Si vous êtes le fils de Dieu*, lui dit Satan, *commandez que ces pierres deviennent du pain ;* et encore : *Jetez-vous en bas*. Jésus-Christ n'a fait ni l'un ni l'autre, afin que le livre demeurât scellé, et que les ruses de Satan fussent déjouées. Satan fut si bien trompé qu'il regarda Jésus-Christ comme un pur homme, et dans l'aveuglement de son orgueil, il poussa la folie jusqu'à dire non plus ; *Si vous êtes le fils de Dieu :* mais *je vous donnerai toutes ces choses, si vous tombez à mes pieds pour m'adorer* [2]. Le sixième sceau fut celui de la croix où le maître de la gloire fut suspendu entre des voleurs et confondu avec des scélérats. La sépulture a fermé ce livre : aucun sceau n'a mieux serré, n'a mieux caché ce grand mystère de bonté. Le Seigneur, mis au tombeau, il ne restait plus, ce semble, qu'à désespérer ; aussi les disciples disaient-ils : *Nous espérions* [1]. Qui donc alors n'eût déploré de voir fermé ce livre sans personne pour l'ouvrir ?

[1] Marc., I, 7. — [2] Math., IV, 3, 9.

12. Mais, ô bienheureux Jean, ne pleurez pas davantage, et vous, Marie, ne pleurez pas non plus. Loin d'ici le deuil ; que la tristesse écarte ses nuages. Réjouissez-vous dans le Seigneur, tressaillez, ô justes ! glorifiez vous, vous, dont le cœur est droit [2]. L'agneau immolé, le lion ressuscité mérite d'ouvrir le livre ; ou plutôt, le livre est digne de s'ouvrir lui-même. En ressuscitant du sein des morts, par sa vertu personnelle, et après trois jours, selon sa prédiction, et de l'aveu de ses ennemis ; en ressuscitant avec tant de gloire et de majesté, il nous montre clairement que les sceaux mentionnés plus haut, que les voiles dont ils s'était enveloppé étaient de sa part volontaires et non nécessaires ; sa bonté s'y prête sans que sa condition les exige. Pourquoi donc, ô Juif, scellais-tu la pierre du tombeau ? Parce que *ce séducteur avait dit pendant sa vie : Je ressusciterai trois jours après ma mort* [1] ? Oui, c'est un vrai séducteur mais un séducteur plein de bonté, et non de malice. *Vous m'avez séduit, Seigneur, et j'ai été séduit*, dit votre prophète parlant en votre nom : *Vous avez été plus fort que moi, et vous m'avez vaincu* [4]. O Juifs ! il vous a séduits dans sa passion; mais c'est dans sa résurrection qu'a prévalu et vaincu le lion de la tribu de Juda. S'ils l'avaient connu, jamais ils n'auraient crucifié le Dieu de la gloire [5]. Qu'allez-vous donc faire ? Il l'a prédit, et il est revenu à la vie. Examinez bien les sceaux du sépulcre : il est ouvert ; on vous donne le prodige du prophète Jonas, comme il l'a lui-même annoncé. Jonas sort des flancs du cétacé, et Jésus-Christ sort le troisième jour des entrailles de la terre. Toutefois il y a manifestement ici plus que Jonas [6], dans Celui qui s'arrache vaillamment lui-même du sein de la mort. C'est pourquoi les Ninivites s'élèveront contre vous au jugement et seront vos juges, parce qu'ils ont écouté le prophète, tandis que vous n'écoutez pas le maître des prophètes.

13. Vous disiez : *Qu'il descende de la Croix et nous croyons en lui* [7]. Vous avez voulu rompre le sceau de la Croix, en promettant d'en-

[1] Luc, XXIV, 21. — [2] Ps. XXXI, 11.— [3] Math., XXVII, 63. — [4] Jérém., XX, 7. — [5] I Cor., II, 8. — [6] Math., 12, 39. 41. — [7] Math., XXVII, 42.

trer dans le sein de la foi. Le voilà levé et non brisé, entrez donc. Si vous ne croyez pas à Jésus-Christ ressuscité, vous n'eussiez pas cru davantage à Jésus-Christ descendant de sa croix. La croix du Christ vous scandalise à ce point : car, dit l'Apôtre, la *parole de la Croix est un scandale pour les Juifs* [1]. Qu'au moins le spectacle inoui de sa résurrection vous réveille. Nous trouvons, nous, la gloire dans la croix. Pour nous, qu'elle sauve, elle est la force de Dieu, et la plénitude de toutes les vertus. Prenez au moins part à sa résurrection. Mais peut-être vous scandalise-t-elle encore davantage, et, odeur de vie pour nous, elle est pour vous une odeur de mort. Pourquoi donc insistons-nous? Le frère aîné ne peut souffrir le bruit de la symphonie et des chants, il s'indigne qu'on ait pour nous égorgé le veau gras. Il reste dehors et refuse obstinément d'entrer [2]. Pour nous, mes frères, entrons, et mangeons les azymes de la sincérité et de la vérité; car Jésus-Christ, notre Pâque a été immolé [3]. Embrassons les vertus qui nous sont recommandées à la croix, l'humilité, la patience, l'obéissance, la charité.

14. Songeons aussi sérieusement aux leçons que nous donne cette grande solennité. La résurrection, c'est un passage, c'est une transmigration, car Jésus-Christ, mes frères, n'est pas aujourd'hui retombé parmi nous, il est ressuscité ; il n'est pas revenu sur cette terre, il s'est élevé plus haut, il est passé plus loin. Ce nom de Pâque donné à cette fête ne signifie pas retour, mais passage, et la Galilée où sa vue nous est promise veut dire transmigration. J'en ai l'assurance, la pensée de plusieurs de ceux qui m'écoutent me devance, et ils devinent le but où tendent mes paroles. Expliquons-nous pourtant, mais avec brièveté, de crainte que la longueur de cet entretien ne devienne, en une si grande solennité, une charge à votre piété. Si l'œuvre du Calvaire consommée, Notre-Seigneur était rentré dans cette vie mortelle et remplie d'épreuves, je ne dirais pas, mes frères, qu'il est passé, mais qu'il est revenu; je ne dirais pas qu'il est monté en une région plus haute, mais qu'il est rentré dans son premier état. Mais aujourd'hui qu'il entre dans une vie nouvelle, il nous invite à passer avec lui, il nous appelle en Galilée. Car parce qu'il est mort pour le péché il n'est mort qu'une fois ; mais en sa vie actuelle il ne vit plus pour la chair; il vit pour Dieu.

15. Et que dirons-nous, nous qui ôtons à la résurrection du Seigneur son nom de Pâque en sorte que pour nous, au lieu de passer, il revient? Nous avons pleuré ces jours derniers; nous nous sommes adonnés à la componction, à la prière, au recueillement, à l'abstinence, jaloux de racheter et d'expier dans cette quarantaine sacrée les négligences des autres temps de l'année. Nous nous sommes associés aux souffrances de Jésus-Christ, nous nous sommes replongés dans le baptême de larmes, de la pénitence et de la confession. Mais si nous sommes morts au péché comment vivrons-nous encore pour lui? Si nous avons pleuré nos négligences, pourquoi y retomber? On nous verra encore, comme dans le passé, curieux, loquaces, paresseux, vains, soupçonneux, médisants, emportés, esclaves de ces vices que nous avons pleurés ces jours-ci avec tant de sollicitude. J'ai lavé mes pieds, comment les salir de nouveau? J'ai quitté ma tunique, comment la reprendre [1]? Mes frères, agir ainsi ce n'est pas passer; Jésus-Christ ne se montrera pas ainsi; ce n'est la route où Dieu nous montrera son salut, car qui regarde en arrière est indigne du royaume de Dieu [2].

16. C'est ainsi, hélas! que les partisans du monde, ennemis de la croix de Jésus-Christ qui portent vainement le nom de chrétiens, tout le long du carême soupirent après les jours de la résurrection, pour se livrer plus librement au plaisir. Je touche, mes frères, un triste sujet qui assombrit cette joyeuse solennité ; mais je dois déplorer l'injure qu'on lui fait, et que je puis dissimuler aujourd'hui moins que jamais. O douleur! La résurrection de Jésus-Christ clôt le temps des sacrifices et ramène celui du péché. Voici revenir les excès, l'ivresse, l'impureté et tout son cortège : on lâche la bride aux passions; comme si Jésus-Christ était ressuscité pour cela et non pour notre justification! Malheureux! est-ce ainsi que vous honorez Jésus-Christ que vous avez reçu? Vous vous êtes préparés à sa réception, en confessant vos péchés avec des gémissements, en châtiant vos corps, et répandant l'aumône. Et après l'avoir reçu vous le livrez à ses ennemis; ou plutôt vous l'expulsez de vos cœurs, en y faisant rentrer vos désordres passés. La lumière ne peut habiter avec les ténèbres, Jésus-Christ avec l'orgueil, avec l'avarice, avec l'ambition, avec la haine, avec la luxure et la fornication. Quoi! devez-vous moins d'égard à sa présence qu'à sa venue prochaine? Le temps de sa résurrection est-il moins vénérable que celui de sa passion? Mais, je le vois, vous ne respectez ni l'un, ni l'autre, car si vous partagez ses souffrances

[1] I Cor., I, 23. — [2] Luc, XV, 28. — [3] Cor., V, 7.

[1] Cantiq., V, 3. — [2] Luc, IX, 62.

vous auriez part à son règne : en mourant avec lui vous ressusciteriez avec lui.

17. Mais aujourd'hui l'usage ou la dissimulation sont les seuls motifs d'une humiliation qui n'est suivie d'aucune joie spirituelle. *C'est pour cela*, dit l'Apôtre, *que beaucoup sont faibles et infirmes parmi vous*[1]. De là cette mortalité si fréquente en ces jours, dans certaines contrées. Pécheurs, vous êtes pris au piége, non pour avoir péché, mais pour persister en vos iniquités, pour y mettre le comble, soit par l'absence, soit par la tiédeur de la pénitence, soit par la négligence à fuir, après une malheureuse expérience, des occasions périlleuses qui allument vos passions. L'ennemi vous a enlacés, l'Ecriture le dit, en des nœuds serrés[2]. Si le remords vous éloigne des sacrements de Jésus-Christ, vous n'avez pas la vie en vous. Ecoutez-le lui-même vous dire : *Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie en vous*[3]. Le recevoir indignement c'est manger votre jugement, en ne discernant pas le corps sacré du Seigneur. Pécheurs, rentrez donc en vous-mêmes ; cherchez le Seigneur de tout votre cœur, détestez le mal; faites pénitence non-seulement de bouche, mais en esprit et en vérité. Mais comme la pénitence qui reste disposée à s'exposer est insuffisante, comme c'est errer encore que de ne pas chercher un guide, montrez votre repentir en fuyant les occasions. Sinon il est à craindre que ce jour, établi aussi pour la perte et la résurrection de plusieurs, ne tourne à votre réprobation, soit parce que vous êtes évidemment éloignés de Jésus-Christ avec qui vous ne communiez pas, soit en votre qualité d'associés de Juda, en qui Satan est entré après la bouchée que Jésus-Christ lui eut offerte[4].

[1] I Cor., XI, 30. — [2] Job, XL, 12. — [3] Jean, VI, 54. — [4] Jean, XIII, 27.

18. Mais, pourquoi juger ceux qui sont dehors? Pourquoi, sinon afin de pleurer sur le malheur qui nous a engagés dans les mêmes piéges, et nous féliciter d'avoir été retirés par la miséricorde divine, de la condition déplorable où nous gémissons de voir nos frères? Ah ! que Dieu nous trouve saints, et débarrassés de cette misérable et sacrilége habitude ! Puissions-nous recueillir, sans en rien perdre, tous les fruits de la résurrection, passer et croître chaque année davantage ! Car tous ceux qui, après les tristesses de la pénitence, loin de revenir aux consolations charnelles, pénètrent plus avant dans la confiance en la bonté divine, entrent en une dévotion nouvelle et dans la joie du Saint-Esprit. Ils sont moins attristés du souvenir de leurs péchés passés, qu'émus par le souvenir, enflammés par le désir des récompenses éternelles. Voilà ceux qui ressuscitent avec Jésus-Christ, qui célèbrent la Pâque, qui se hâtent d'aller en Galilée. Vous donc, mes très-chers frères, si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, cherchez les choses d'en haut où le Christ réside à la droite de Dieu le Père ; goûtez les choses d'en haut, et non celles de la terre[1], afin que comme Jésus-Christ est ressuscité des morts par la gloire de son Père, vous aussi vous marchiez en une voie nouvelle[2] ; afin que de la joie séculière, et des consolations mondaines, la componction et la tristesse qui est selon Dieu, vous amènent heureusement à la sainte dévotion, aux transports d'une félicité spirituelle. Daigne vous accorder cette faveur, Celui qui est passé de ce monde à son Père ! Qu'il nous attire à sa suite, qu'il nous invite à entrer en Galilée, afin de se montrer à nous, lui le Dieu béni par-dessus tout dans les siècles ! Ainsi soit-il.

[1] Coloss., III, 1, 2. — [2] Rom., VI, 4.

POUR LE TEMPS DE LA RÉSURRECTION

SERMON II

ADRESSÉ AUX ABBÉS (A)

Sur ce passage de l'Évangile : *Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé, etc.* (Marc, XVI, I.)

1. Nous avons appris de l'Apôtre *que le Christ habite par la foi dans nos cœurs* [1]. Ce qui nous autorise à croire que le Christ vit en nous aussi longtemps que la foi y vit elle-même. Mais quand notre foi est morte, Jésus-Christ est en quelque sorte morte en nous. Or la preuve de cette vie de la foi ce sont les œuvres, selon ce qui est écrit : *Les œuvres que mon Père m'a ordonné de faire, rendent témoignage de moi* [2]. Il ne contredit pas ce sentiment, Celui qui soutient que la foi sans les œuvres est morte [3]. Car comme nous constatons la vie du corps par son mouvement, nous reconnaissons celle de la foi aux bonnes œuvres. L'âme, principe du mouvement et du sentiment, est la vie du corps; et c'est la charité qui est la vie de la foi, parce que c'est par elle qu'elle opère, selon ces paroles de l'Apôtre : *c'est la foi qui opère par la charité* [4]. D'où il suit, que lorsque la charité vient à se refroidir, la foi meurt, comme le corps lorsque l'âme se retire. Si donc vous voyez un homme prompt et fervent à faire le bien, appliqué à l'accomplissement de tous ses devoirs, ne doutez pas que la foi ne soit vivante en lui, puisqu'il a le caractère infaillible de la vie. Mais il s'en trouve plusieurs qui, après avoir commencé par l'esprit, finissent, hélas! malheureusement par la chair. Or nous savons que dès lors l'esprit de vie ne réside plus en eux; selon ce qui est écrit : *Mon esprit ne demeurera point dans l'homme charnel* [1]. Si donc l'esprit n'y demeure pas, il est indubitable que la charité n'y réside pas non plus, puisqu'elle n'est répandue dans nos cœurs que par l'Esprit Saint qui nous est donné [2].

2. Or celui qui nous dit, comme nous l'avons déjà remarqué, que la foi opère par la charité, fait certainement consister la vie de la foi dans la charité. D'où il faut conclure que la foi meurt lorsque l'Esprit-Saint se retire, parce que c'est cet Esprit qui vivifie [3]. Enfin, si c'est une véritable mort, que de vivre d'une manière charnelle [4], il suit nécessairement que ceux que nous regardions comme vivants, et avec raison, pendant qu'ils mortifiaient les inclinations de la chair, s'ils en deviennent les esclaves, doivent

(A) C'est ainsi que nous rétablissons l'ordre des Sermons de Pâques, d'après les mss. et les premières éditions, omettant ici le *Sermon XLIV, sur divers sujets*, placé habituellement après le 3e sermon qui suit. Comparez *Sermon LVIII, sur divers sujets*.

[1] Éphés., III, 17. — [2] Jean, V, 36. — [3] Jacq., II, 20. — [4] Galat., V, 6.

[1] Gen., VI, 3. — [2] Rom., V, 5. — [3] Jean, VI, 64. — [4] Rom., VIII, 6.

être pleurés comme morts. Aussi lisez-vous dans le même apôtre : *Si vous vivez selon la chair vous mourrez; et vous vivrez si vous mortifiez par l'esprit les œuvres de la chair* [1]. Malheur donc à vous, qui, comme des chiens, retournez à votre vomissement, qui, comme des pourceaux, vous roulez de nouveau dans la boue, après avoir été lavés [2]. Je parle à ceux non-seulement qui retournent réellement de corps dans l'Égypte, mais même à ceux qui le font en esprit, nourrissant dans leurs cœurs de l'affection et de l'attachement pour les vains plaisirs du siècle, et qui, par conséquent, n'ont point la vie de la foi, qui est la charité. Car si quelqu'un aime le monde, la charité du Père ne réside point en lui [3]. Peut-on une mort plus funeste que de porter du feu dans son sein, je veux dire le péché dans sa conscience, sans le voir, sans en être effrayé, et sans faire aucun mouvement pour le secouer?

3. Or, mes frères, cette mort de la foi dans l'âme, c'est Jésus-Christ dans le sépulcre. Que lui ferons-nous? Que firent les saintes femmes qui, parmi toutes les autres, avaient un amour plus ardent pour le Sauveur? *Elles achetèrent des parfums afin de le venir embaumer*. Ce n'était point pour le ressusciter, et nous savons, mes frères, que nous n'avons pas le pouvoir de le faire. Tout ce que nous pouvons, c'est d'embaumer. Et pour quelle fin? de peur que celui qui est dans cet état de mort n'exhale une mauvaise odeur qui soit pour les autres une odeur de mort; pour l'empêcher lui-même de se corrompre et de tomber en dissolution. Que les trois femmes donc achètent leurs parfums, je veux dire : l'esprit, la langue et la main; ce sont, si je ne me trompe, ces trois puissances que le Sauveur commanda à Pierre de mettre en usage pour la conduite des âmes, lorsqu'il le chargea de paître son troupeau [4]. Paissez-le de l'esprit, lui dit-il, paissez-le de la bouche, paissez-le par vos œuvres. Paissez le troupeau par vos prières, par vos instructions et par vos exemples.

4. Que l'Esprit donc prépare ses parfums, et, avant toute chose, qu'il soit animé d'une compassion affectueuse, d'un zèle désintéressé, et surtout d'un esprit de discrétion. Un frère vient-il à pécher, c'est le cas de déployer une affectueuse compassion, inspirée par l'humanité et que vous trouvez en vous. *Vous qui êtes spirituels*, dit l'Apôtre, *instruisez ces personnes avec douceur, songeant que vous pouvez être tenté vous-mêmes* [1]. Et quand le Seigneur sortait, la croix sur les épaules, et que pleuraient sur lui, non pas encore toutes les tribus de la terre, mais quelques femmes, il se tourne vers elles pour leur dire : *Filles de Jérusalem ne pleurez pas sur moi; pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants* [2]. Observez ici l'ordre exprimé. *Sur vous* d'abord, ensuite *sur vos enfants*. Songez à vous-mêmes afin de savoir compatir aux autres, afin de reprendre avec douceur. Considérez-vous vous-mêmes de peur d'être tentés. Mais parce que l'exemple est une persuasion plus efficace, et qui s'imprime plus profondément, je vous renvoie à ce saint vieillard qui, apprenant qu'un de ses frères avait commis une faute, se mit à verser des larmes amères et à s'écrier : Lui aujourd'hui, moi demain [3]. S'il pleurait ainsi sur lui-même, croyez-vous qu'il fût sans pitié pour son frère ? Cette compassion affectueuse est utile à un grand nombre : car un cœur généreux rougit de contrister un autre cœur à qui il cause de telles anxiétés.

5. Mais quelle conduite tenir avec ces esprits obstinés et ces fronts opiniâtres qui abusent de notre compassion et de notre patience ? Nous avions pitié d'un frère, ne faut-il pas maintenant avoir aussi pitié de la justice que nous voyons méprisée avec tant d'impudence, et provoquée avec tant d'audace? Je le sais. S'il y a quelque charité en nous, il nous est impossible d'endurer un pareil mépris de Dieu. Voilà le zèle de la justice qui nous enflamme contre les prévaricateurs. C'est un amour pieux envers la justice de Dieu que nous voyons méprisée. Toutefois la compassion affectueuse doit encore dominer ici. Sinon dans la violence de notre esprit nous brisons les vaisseaux de Tharsis, nous achevons le roseau cassé, nous éteignons la mèche encore fumante.

6. Mais à ces deux sentiments d'affectueuse compassion et de zèle pour la justice, il est nécessaire de joindre l'esprit de discrétion, de peur de substituer mal à propos un de ces sentiments à l'autre, et de tout confondre imprudemment. Que notre esprit ait donc un troisième parfum, la discrétion, afin que tenant à propos compte des temps, il sache déployer du zèle, sans négliger l'indulgence. Qu'il soit le Samaritain évangélique, observant soigneusement les occurences qui demandent l'huile de la misércorde ou le vin de la ferveur. Et pour que vous ne voyiez pas ici mes idées personnelles, écoutez le prophète demander ces qualités, et les demander dans

[1] Rom., 8,13. — [2] II Pierre, II, 22. — [3] I Jean, II, 15. — [4] Jean, XXI, 17.

[1] Galat, VI, 1. — [2] Luc, XXIII, 28. — [3] *Vie des Pères.*

le même ordre. *Enseignez-moi, Seigneur, la bonté, la discipline et la science* [1].

7. Mais où puiserons-nous ces parfums? car la terre de nos cœurs ne porte pas ces germes de vertus; elle engendre plutôt des ronces et des épines. Il faut donc les acheter. Mais à qui? A celui qui a dit : *Venez acheter sans argent, et sans échange, le vin et le lait* [2]. Vous n'ignorez pas ce qu'indique la douceur du lait, ce que figure la fermeté du vin. Mais acheter sans argent, sans échange, qu'est-ce? Les partisans de ce siècle ne connaissent pas cette façon d'acheter; mais l'auteur du siècle n'en connaît pas d'autre. Car le prophète a dit au Seigneur : *Vous êtes mon Dieu, puisque vous n'avez pas besoin de mes biens* [3]. Quel échange recevra donc en retour de sa grâce celui qui n'a besoin de rien, qui est le maître de tout? La grâce est gratuitement donnée, l'acheter est encore une acquisition gratuite; car ce qu'on donne pour elle reste en nos mains.

8. Les trois aromates de l'esprit doivent donc être achetés avec l'argent de la volonté propre. En y renonçant nous ne perdons rien: nous gagnons au contraire beaucoup, puisque, par une heureuse transformation, elle devient commune de propre qu'elle était. Or la volonté commune, c'est la charité. Nous achetons donc sans échange, recevant ce que nous n'avions pas, et gardant en de meilleures conditions ce que nous avions. Quelle compassion aura pour son frère, celui à qui sa volonté propre n'inspire de compassion que pour lui-même? Celui qui s'aime lui-même aimera-t-il la justice et aura-t-il en horreur l'iniquité? Il peut bien dissimuler aux yeux des hommes, se tromper lui-même, et quand il obéit aux suggestions de l'amour-propre ou de la haine, se croire guidé par la compassion et le zèle de la justice. Mais il est aisé de reconnaître l'abîme qui sépare la volonté propre de la charité : ces deux choses sont en opposition directe. Car la charité est bienveillante, elle ne se réjouit pas du mal [4]. Et quant à l'esprit de discrétion, nous le savons, rien ne l'affaiblit plus que la volonté propre, qui pervertit le cœur et aveugle les yeux de la raison. Achetons donc les trois parfums de l'esprit, la compassion affectueuse, le zèle de la droiture, et l'esprit de discrétion : achetons-les, dis-je, au prix de la volonté propre.

9. Il y a aussi trois aromates de la langue, modération dans la réprimande, abondance dans l'exhortation, efficacité dans la persuasion. Voulez-vous avoir ces aromates? Achetez-les à votre Dieu. Achetez-les, dis-je, comme les précédents, sans aucun échange, afin de recevoir et de ne rien débourser. Achetez de Dieu la modération dans la correction. C'est un grand bien; c'est un don exquis et rare : *Car la langue*, dit Saint-Jacques, *personne ne la peut dompter* [1]. Vous rencontrerez bien des gens qui, avec la meilleure intention, et avec un bon cœur, disent légèrement des paroles qui blessent ceux qui les entendent. La parole vole et ne revient plus [2]. Elle devait guérir, mais elle a semblé mordante; elle ne fait qu'irriter davantage quand l'impudence s'ajoute à la négligence; l'impatience y met le comble : et celui qui gisait dans la fange s'y enfonce plus avant; il recourt à des paroles de malice pour couvrir d'excuses ses fautes, et, semblable au furieux, non-seulement il repousse, mais il cherche à mordre la main du médecin. Beaucoup d'autres manquent de paroles, et l'impuissance semble leur coller la langue au palais, ce qui nuit singulièrement aux auditeurs. D'autres au contraire ont une parole abondante et facile. Mais leurs discours ne plaisent pas, ne sont pas goûtés, et, partant, se trouvent dénués d'efficacité. Vous voyez donc combien il est nécessaire d'acheter de Celui qui est le principe de tout bien, de toute science, la modération dans la réprimande, l'abondance dans l'exhortation, et l'efficacité à persuader.

10. Achetez-les donc avec la monnaie de la confession, afin de vous purifier de vos péchés avant d'essayer de purifier ceux d'autrui. Quel grand et merveilleux mystère que la résurrection d'une âme! N'y mettez pas une main impure. Si vous ne pouvez, ou plutôt parce que vous ne pouvez y apporter l'innocence, lavez vos mains au milieu des innocents, avant d'entourer la tombe du Seigneur. La confession purifie tout. Cette ablution sera pour vous une sorte d'innocence, et vous permettra de prendre place parmi les âmes sans tache. On n'approche pas de l'autel avec des vêtements ordinaires, on prend des habits blancs. Vous aussi, pour venir au tombeau, de Jésus-Christ lavez-vous, couvrez-vous de vêtements blancs et glorieux afin qu'on vous dise : *Vous avez revêtu la confession et la beauté* [3]. Car là où est la confession est aussi devant Dieu la beauté. Tout ceci a pour but de nous faire acheter, avec la monnaie de la confession, les aromates de la langue, réprimande modérée, exhortation abondante, persuasion efficace.

11. Cependant nous lisons [4], et une expérience quotidienne nous apprend que le

[1] Ps. CVIII, 66.— [2] Isaï., LV, 1. — [3] Ps. XV, 2. — [4] I Cor., XIII, 4, 6.

[1] Jacq., III, VIII. — [2] Horace, Épître, liv. I, XVIII, 71. — [3] Ps. CIII, 1. — [4] St-Grégoire-le-Grand. — *Pastoral.*

prédicateur dont la vie est méprisée voit sa parole condamnée au même sort. Que la main prépare donc aussi ses aromates, de peur que le sage ne lance contre nous ces railleries dirigées contre le paresseux qui ne peut, sans peine, porter sa main à sa bouche [1] et que l'homme objet de vos corrections ne vous réplique : *Vous instruisez les autres et vous ne vous instruisez pas vous-même* [2]. Vous liez des fardeaux énormes, impossibles à soulever; vous les mettez sur les épaules des hommes, sans même les toucher du doigt [3]. Je vous le dis : la parole vivante, efficace, c'est l'exemple, qui persuade aisément ce que nous voulons faire entrer dans les cœurs, puisqu'il prouve la possibilité de ce que nous prêchons. Pour cela il faut à votre main des aromates, la continence de la chair, la miséricorde envers nos frères, la patience dans la bonté. Ce qui fait dire à l'Apôtre : *Vivons dans la sobriété, la justice et la piété* [4]. Ces trois choses sont surtout nécessaires à notre vie, puisque nous devons la première à nous-mêmes, la seconde au prochain, la troisième à Dieu. Celui qui se livre à la fornication pèche contre son propre corps : il lui ravit un grand honneur; il lui imprime une flétrissure horrible et infâme; il prend les membres de Jésus-Christ pour en faire les membres d'une prostituée. Ce n'est pas uniquement de ces jouissances abominables, mais de toute volupté charnelle que je vous exhorte à vous priver. Avant tout, visez à cette continence parfaite que vous vous devez à vous-mêmes; car vous n'avez personne qui vous touche de plus près que vous. Ajoutez à cette vertu la miséricorde que vous devez au prochain, votre salut est inséparable du sien, et la patience que vous devez à Dieu, de qui dépend ce salut. *Car tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, souffriront persécution* [5]. *C'est par de nombreuses tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume des cieux* [6]. N'allez pas vous perdre par l'impatience : souffrez tout pour Celui qui le premier

[1] Prov., XIX, 24. — [2] Rom., II, 21. — [3] Math., XXIII, 4. — [4] Tite, II, 12. — [5] II Tim., III, 12. — [6] Act., XIV, 21.

a enduré pour vous de plus grandes épreuves, et qui ne laissera pas votre patience inutile, comme le dit le prophète : *La patience des pauvres ne périra pas sans retour* [1].

12. Or les aromates de la main s'achètent avec l'argent de la soumission. C'est elle qui dirige nos pas, et nous mérite la grâce d'une sainte vie. Si la désobéissance a mis en nos membres une loi contraire, qui ne sait que l'obéissance nous donne la continence? C'est elle encore qui d'habitude règle en nous la miséricorde, qui nous enseigne la patience et nous la donne. Munis de ces parfums, approchons de celui dont la foi est morte. Mais si nous considérons quelle entreprise c'est pour nous de ressusciter un pareil mort, combien il est difficile d'avoir accès en un cœur fermé par la pierre de l'obstination et de l'impudence, nous ne pourrons nous empêcher de dire avec les saintes femmes : *Qui nous ôtera la pierre de l'entrée du sépulcre?* Cependant lorsque pénétrés de cette frayeur, nous craignons d'approcher et d'entreprendre un si grand miracle, il arrive souvent que le Seigneur, toujours plein de bonté, se laisse toucher par les gémissements de nos cœurs, et que le mort ressuscite au seul son de sa voix toute-puissante. L'Ange du Seigneur, je veux dire une certaine gaieté paraît sur son visage, comme l'Ange à l'entrée du sépulcre. Je ne sais quel éclat nous annonce qu'il est ressuscité, et bientôt nous voyons clairement que ce n'est plus le même homme; il nous donne lui-même entrée dans son cœur, il nous invite même à en sonder les replis, et roulant de ses propres mains la pierre d'obstination qui le fermait il s'assied dessus. Et ainsi sa foi étant ressuscitée, il nous fait voir les linceuls dans lesquels elle était ensevelie. Enfin en nous découvrant les passions qui le tyrannisaient, en nous faisant l'aveu de toutes ses faiblesses, en nous montrant comment il s'était enseveli lui-même par sa tiédeur et sa négligence, il semble nous dire ce que l'Ange disait aux saintes femmes : Venez et voyez où le Seigneur était placé [2].

[1] Ps. IX, 19. — [2] Math., XXVIII, 6.

SERMON III

Naaman se plonge sept fois dans le Jourdain ; purification de sept lèpres ; sept apparitions du Seigneur ressuscité qui désignent les sept dons du Saint-Esprit.

1. Dans la médication matérielle on emploie d'abord les purgations, puis les aliments, afin de débarrasser le corps des humeurs dangereuses, et de le fortifier ensuite à l'aide d'une nourriture énergique. C'est ainsi que le médecin de nos âmes, notre Seigneur Jésus-Christ, dont toute la vie dans la chair est un remède de salut, avant sa Passion, nous a offert sept purgations, et après sa résurrection, autant d'aliments à la fois salutaires et doux. Notre Elisée a ordonné au lépreux Naaman de se plonger sept fois dans le Jourdain, mot qui veut dire *descente* [1]. En effet dans la descente de Notre Seigneur Jésus-Christ, dans la vie humble qu'il a menée avant sa passion, nous trouvons une purification, une purgation. Mais dans sa résurrection et dans la vie qu'il a menée ensuite durant quarante jours, nous trouvons une nourriture et des aliments délicieux qui réparent nos forces. Car la lèpre de l'orgueil nous a envahis de sept façons : par la propriété des biens matériels, la gloire des vêtements, la volupté des corps, deux fois par la bouche, ainsi que par le cœur. La première est la lèpre de la maison qui nous porte à vouloir être riches ici-bas. Nous nous en purifions en nous plongeant dans le Jourdain, c'est-à-dire, dans la descente du Christ. Car nous le voyons lui, le riche par excellence, se faire pauvre pour nous. Splendeur inénarrable du ciel, il est descendu en ce monde ; il a dédaigné nos richesses et il a choisi une pauvreté si grande qu'à sa naissance on l'a déposé dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour lui dans une hôtellerie [2]. Qui ne sait que plus tard le fils de l'homme n'eut pas où reposer la tête ? Celui qui se plonge dans ces pensées peut-il chercher encore les richesses de ce monde ? Quel abus de voir aspirer à la fortune un vermisseau pour lequel le Dieu de Majesté et le Seigneur des armées a voulu être pauvre !

2. Par la lèpre du vêtement, entendez la pompeuse vanité de ce siècle. Vous vous en débarrasserez en vous plongeant encore dans le Jourdain, où, vous verrez le Christ du Seigneur enveloppé de langes grossiers, devenu l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple. Dans ce même Jourdain nous nous purifions de la lèpre du corps, en méditant la passion de Notre Seigneur, et en rougissant de poursuivre le plaisir. Mais sur la bouche, il y a, nous l'avons dit, une double lèpre. Nous arrive-t-il quelque adversité, nous murmurons, et les paroles d'impatience coulent comme la sanie d'une lèpre. On s'en guérit en considérant Celui qui s'est laissé conduire comme un agneau à la boucherie, sans ouvrir les lèvres [1], qui, à la malédiction, n'opposa jamais la malédiction et qui, dans ses souffrances ne formula jamais une menace [2]. Dans la prospérité, contrairement à celui qui a dit : *Ce n'est pas celui qui se recommande lui-même qui est approuvé* [3], nous nous recommandons, nous, non par notre patience, mais par l'arrogance, et nous voilà souillés d'une autre lèpre, la jactance. Pour nous en laver plongeons-nous dans le Jourdain, et imitons Celui qui ne cherchait pas sa gloire personnelle. Aussi quand les Démons criaient qu'il était le Fils de Dieu, il leur imposait silence [4], et il défendait aux aveugles illuminés de raconter leur guérison [5].

3. Le cœur aussi est atteint d'une double lèpre, la volonté propre, et le conseil propre. Ces deux lèpres sont les plus dangereuses, et d'autant plus qu'elles sont intérieures. Je parle de cette volonté propre, qui n'a rien de commun avec Dieu ni avec les hommes, mais est exclusivement la nôtre. C'est ce qui arrive quand nos volontés, au lieu de se référer à l'honneur et à la satisfaction de Dieu, à l'utilité ou au service de nos frères, n'ont d'autre but que nous-mêmes, et la satisfaction de nos inclinations personnelles. La vertu directement opposée à ce vice c'est la charité qui est Dieu. La volonté propre est l'ennemie de Dieu à qui elle fait une

[1] IV Rois, v, 10. — [2] Luc, II, 7.

[1] Isaï., LIII, 7. — [2] I Pierre, II, 23. — [3] II Cor., X, 18. — [4] Luc, IV, 31, 35. — [5] Math., IX, 30.

guerre cruelle. Car qu'est-ce que Dieu hait et punit, excepté la volonté propre? Otez la volonté propre, il n'y a plus d'enfer, et le feu éternel n'a plus d'objet. Présentement même, quand nous endurons le froid, la faim, ou toute autre sensation pénible, qu'est-ce qui est blessé en nous, sinon cette volonté propre? Notre volonté accepte-t-elle ces peines, elle devient commune. Mais il reste en elle une faiblesse, un prurit de personnalité qui nous fait souffrir tant qu'il n'a pas disparu. Car on doit appeler propre volonté celle à laquelle nous donnons notre assentiment, et devant laquelle le libre arbitre s'incline. Les désirs, les concupiscences que nous subissons malgré nous ne sont pas la volonté; ils n'en sont que la corruption. Or avec quelle violence la volonté propre ne se déchaîne-t-elle pas contre Dieu! Apprenez-le et tremblez, esclaves de la volonté propre? Premièrement elle se soustrait et se dérobe à l'autorité de son auteur à qui elle devait obéir, en se donnant toute à lui. Mais se bornera-t-elle à cet outrage? Non. Elle va plus loin, et, autant qu'il est en elle du moins, elle prend, elle ravit ce qui est à Dieu! Quelle borne en effet se pose à elle-même la cupidité humaine? Celui qui demande à l'usure un misérable gain, n'essaierait-il pas de gagner l'univers, s'il en avait le pouvoir, comme il en a la volonté? Je le dis avec assurance : le monde entier ne suffirait pas à satisfaire la volonté propre. Et plût au ciel qu'elle s'en contentât, sans oser, par un crime ineffable, porter ses coups contre son auteur! Mais la volonté propre attaque Dieu lui-même autant qu'elle en est capable. Elle souhaiterait bien en effet que Dieu ne pût, ou ne voulût châtier ses crimes, ou qu'il les ignorât. Elle voudrait donc que Dieu n'existât pas, puisqu'elle le souhaite ou impuissant, ou injuste, ou ignorant. Cruelle et exécrable malice, qui aspire à détruire la puissance, la justice, la sagesse de Dieu! Voilà la bête la plus féroce, le monstre le plus affreux, la louve la plus dévorante, la lionne la plus impitoyable. Voilà la lèpre la plus impure qui demande qu'on nous plonge dans le Jourdain, et que nous imitions Celui qui n'est pas venu faire sa volonté. Aussi disait-il en sa passion : *Que ma volonté ne se fasse pas, mais la vôtre* [1]!

4. Quant à la lèpre du propre conseil, elle est d'autant plus pernicieuse, qu'elle est plus cachée. Et plus elle est grande, plus on s'estime bien portant. C'est la maladie de ceux qui ont le zèle de Dieu, mais un zèle qui n'est pas selon la science, qui se passionnent pour leur erreur, qui s'y obstinent, et ne veulent écouter aucun conseil. Ils brisent l'unité; privés de toute charité, ils sont les ennemis de la paix; la vanité les gonfle; ils se complaisent en eux-mêmes; grands à leurs propres yeux, ils ignorent la justice de Dieu, pour établir la leur. Et, n'est-ce pas le comble de l'orgueil, qu'un homme seul préfère son jugement à celui de toute une communauté, comme s'il avait seul l'esprit de Dieu? *Refuser d'obéir c'est le crime d'idolâtrie, et résister, c'est comme si on commettait le péché de divination* [1]. Allez maintenant, allez, vous, qui vous prétendez plus religieux que vos frères, qui n'êtes pas, croyez-vous, comme le reste des hommes. Ce sont des idolâtres, des devins, si toutefois ils en croient celui qui tient ce langage plutôt qu'eux-mêmes. C'est aussi ce que dit la Vérité même : *S'il n'écoute pas l'Église, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain* [2]. Mais où purifier cette lèpre sinon dans le Jourdain? Plongez-vous-y vous qu'elle ronge; considérez la conduite de l'Ange du grand conseil. Voyez-le se soumettre à la volonté d'une femme, la bienheureuse Vierge et d'un pauvre artisan, Joseph. Trouvé au milieu des docteurs qu'il écoute et qu'il interroge, et repris par sa mère, en ces termes : *Mon fils pourquoi agir ainsi avec nous? Ne saviez-vous pas*, répond-il, *qu'il faut que je sois aux choses de mon Père? Mais ils ne comprirent pas ce mot.* Et que fait le Verbe? Il n'est pas compris par eux : *Il descend*, de façon *qu'il leur était soumis* [3]. Comment ne pas rougir de son obstination, quand la Sagesse même renonce à son propre conseil? Il semble renoncer à l'œuvre qu'il avait commencée et l'abandonner. Et en effet, à dater de cette époque, et jusqu'à trente ans, il n'est plus question ni de sa doctrine, ni de ses œuvres.

5. Mais peut-être faut-il lui demander pourquoi il abandonne ainsi sa volonté et son conseil? Seigneur! cette volonté à laquelle vous renoncez, si elle n'est pas bonne, comment était-elle la vôtre? Si elle l'est, pourquoi y renoncer? Ce conseil, s'il n'est pas bon, comment est-il le vôtre? S'il l'est, comment l'abandonner? Tout cela était bon, tout cela était bien à lui; il y renonce pourtant pour quelque chose de mieux. Il ne fallait pas préférer une idée personnelle au sentiment commun. C'était bien la volonté du Christ, et une volonté bonne, celle qui disait : *S'il se peut, que ce calice s'éloigne de moi* [4]. Mais celle de laquelle il disait : *Que votre volonté se fasse* [5]! était meilleure encore, car elle était commune à la fois

[1] Luc, XXII, 42.

[1] II Rois, XV, 23. — [2] Math., XVIII, 17. — [3] Luc, II, 46, V, 1 — [4] Math., XXVI, 59. — [5] Luc, XXII, 42.

et au Père, et au Christ lui-même qui s'est offert parce qu'il l'a voulu et à nous. Si le grain de froment n'était tombé en terre pour y mourir, il fût resté seul ; mort il a porté du fruit au centuple. C'était la volonté du Père ; il voulait avoir des enfants à adopter ; c'était la volonté de Jésus-Christ d'être le premier né de nombreux frères ; c'était la nôtre, puisqu'il avait en vue notre rédemption. Il faut en dire autant du conseil. C'était bien le conseil de Jésus-Christ, et un conseil excellent que celui qui lui faisait dire : *Ne faut-il pas que je sois aux choses qui regardent mon père?* Mais on ne le comprit pas : alors il le modifia pour nous purifier de la lèpre du conseil personnel. Il nous donna l'exemple afin que nous le suivions. Il savait bien dès le début ce qu'il devait faire. Mais il voulut nous donner ce modèle d'humilité, et nous préparer en lui un divin Jourdain destiné à laver cette détestable lèpre. Écoutez donc vous tous que souillent soit la lèpre de la volonté propre, soit celle du propre conseil ; écoutez ce que l'esprit dit aux Églises, condamnant ces deux maladies dans ce texte si court : *La sagesse qui est d'en haut, est premièrement pudique*, ce qui est opposé à l'impureté de la volonté propre ; ensuite *pacifique* [1] ; ce qui est opposé à la rébellion obstinée du propre conseil.

6. Que le malade guéri de ces sept lèpres cherche sept aliments dans les sept dons du Saint-Esprit. Or, comme dans la vie du Seigneur qui précède la passion, nous trouvons sept purgations, dans les sept apparitions arrivées après la résurrection nous pouvons trouver les sept dons du Saint-Esprit. Dans la première, recevez le don de crainte : à l'arrivée des saintes femmes un Ange descend du ciel, la terre tremble, et il faut que cet Ange rassure ces visiteuses effrayées [1]. Vous trouvez l'esprit de piété dans l'apparition à Simon [2]. Quelle bonté singulière de la part du Seigneur Jésus de se montrer particulièrement, et d'abord à l'apôtre coupable d'une apostasie honteuse, afin que la grâce surabondât là où avait abondé le péché ! C'est l'esprit de science qui, aux disciples allant à Emmaüs, expliqua les Écritures, en commençant par Moïse et par les prophètes [3]. C'est l'esprit de force qui fit entrer Jésus-Christ à travers les portes closes du cénacle où il montra ses mains et son côté [4] : ainsi on montre en signe de vaillance les coups qui ont percé un bouclier. Par l'esprit de conseil, Jésus-Christ conseilla aux apôtres qui se fatiguaient à un péché stérile, de jeter le filet à droite de la barque [5]. Par l'esprit d'intelligence, il ouvrit leur esprit à l'intelligence des Écritures. Par l'esprit de sagesse, il leur apparut le quarantième jour, et s'éleva au ciel en leur présence [6], et ils virent le Fils de l'homme remonter au séjour qu'il avait quitté. Jusqu'à ce jour il sauvait les croyants par la folie de la prédication ; mais, dès que devant eux il fut remonté à son Père, sa sagesse commença à se manifester.

[1] Jacq., III, 17.

[1] Math., XXVIII, 2, 10. — [2] Luc, XXIV, 34. — [3] Luc, XXIV, 27. — [4] Jean, XX, 19, 20. — [5] Luc, XXIV, 45. — [6] Act., I, 9.

POUR L'OCTAVE DE PAQUES

SERMON PREMIER

De la foi victorieuse et des trois témoignages au ciel et sur la terre. (I Jean, v, 4,11.)

1. *Tout ce qui est né de Dieu triomphe du monde.* Depuis que le fils de Dieu, égal à son Père, a daigné devenir aussi fils de l'homme et prendre notre nature, la petitesse humaine est autorisée à parler de génération céleste. Car il n'est pas indigne de Dieu de se constituer le père de ceux dont le Christ s'est fait le frère. C'est pourquoi saint Jean (qui nous recommande si souvent, et avec tant d'instance cette adoption des enfants de Dieu) au début même de son Évangile s'écrie : *A tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu* [1]. Nous venons d'entendre d'une de ses épîtres quelque chose d'analogue : *Tout ce qui est né de Dieu triomphe du monde.* Tous ceux qui sont à Jésus-Christ, le monde les hait avec Jésus-Christ ; mais à son tour le monde est vaincu par Jésus-Christ et par eux. *Ne vous étonnez pas*, dit-il, *si le monde vous hait : sachez qu'il m'a haï avant vous* [2]. Et encore : *Ayez confiance, car j'ai vaincu le monde* [3]. Ainsi éclate la vérité de ce mot de l'Apôtre : Ceux *qu'il a connus par sa prescience* (il s'agit évidemment de Dieu le Père), *il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils* [4]. Remarquez ce mot de conformité. Ils sont adoptés à sa suite, afin qu'il soit le premier né entre de nombreux frères. C'est aussi à sa suite que le monde les hait, et c'est encore après lui qu'ils triomphent du monde.

2. Il est donc vrai que ce qui est né de Dieu triomphe du monde, afin que la victoire remportée sur la tentation, serve de témoignage à la génération céleste ; de sorte que comme celui qui est fils par nature a vaincu le monde et son prince, nous tous, enfants d'adoption, nous sortions aussi de la lutte vainqueurs, mais vainqueurs en Celui qui nous fortifie, et en qui nous pouvons tout : *Car la victoire qui met le monde sous nos pieds c'est notre foi.* C'est en effet à la foi que nous devons l'adoption des enfants de Dieu ; c'est la foi que le monde pervers hait et poursuit en nous, et c'est aussi par la foi qu'il est vaincu, selon ce qui est écrit : *Les saints, par la foi, ont vaincu les royaumes* [1]. Pourquoi ne pas attribuer la victoire à la même cause qui donne la vie ? *Le juste*, est-il dit, *vit de la foi* [2]. Toutes les fois donc que vous résistez à la tentation et que vous êtes vainqueur de l'esprit méchant, n'attribuez pas vos succès à vos forces personnelles ; glorifiez-vous en Dieu et non pas en vous-même. Car comment ce fort armé cèderait-il devant votre faiblesse ? Écoutez un avertissement du pasteur à qui le Seigneur a remis son troupeau : *Votre adversaire, le Démon tourne autour de vous en poussant des rugissements et cherchant une proie à dévorer. Résistez-lui, forts dans la foi* [3]. Vous

[1] Jean, I, 12. — [2] Jean, XV, 18. — [3] Jean, XVI, 32. — [4] Rom., VIII, 29.

[1] Hébr., XI, 33. — [2] Rom., I, 17. — [3] I Pierre, V, 8, 9.

voyez l'harmonieux rapport des témoignages de la vérité. Paul enseigne que, par la foi, les saints ont vaincu les empires; Pierre, qu'il faut résister par la foi au prince du monde; et Jean ajoute : *La victoire qui triomphe du monde c'est notre foi.*

3. Voici la suite du texte : *Quel est celui qui triomphe du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu?* Il est certain, mes frères, que quiconque ne croit pas au Fils de Dieu est par là même vaincu et même jugé; car, sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu [1]. Cependant une observation peut nous ébranler. Que de gens voyons-nous croire que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, et qui sont encore enlacés dans les passions mondaines! Pourquoi donc l'Apôtre dit-il : *Quel est celui qui triomphe du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le fils de Dieu*, puisque le monde croit cela? Les Démons aussi ne croient-ils pas au milieu de leurs terreurs? Je réponds : dites-moi, croit-il en Jésus-Christ, le Fils de Dieu, l'homme insensible à ses menaces, indifférent à ses promesses, indocile à ses préceptes, sourd à ses conseils? Si cet homme déclare connaître Dieu, ne le nie-t-il en sa conduite? Or la foi sans les œuvres est morte [2]. Étonnez-vous donc qu'un homme qui n'a pas la vie ne puisse remporter la victoire!

4. Vous me demandez quelle est la foi vive et victorieuse. Sans nul doute c'est celle qui fait habiter Jésus-Christ en nos cœurs. Car Jésus-Christ est notre vertu et notre vie. *Quand paraîtra le Christ, votre vie*, dit l'Apôtre, *alors vous apparaîtrez avec lui dans la gloire* [3]. D'où viendra cette gloire, si ce n'est de la victoire? Ou pourquoi apparaîtrons-nous avec lui, sinon parce que nous aurons vaincu en lui? Si pour avoir le pouvoir de devenir enfants de Dieu, il faut recevoir Jésus-Christ, c'est de ceux-là aussi exclusivement qu'il convient d'entendre ceci : *Quiconque est né de Dieu, triomphe du monde.* C'est pourquoi le même apôtre, après avoir dit : *Quel est celui qui triomphe du monde, sinon celui qui croit que Jésus-Christ est le fils de Dieu?* afin de recommander d'une façon plus expresse la foi qui fait habiter Jésus-Christ en nos cœurs, ajoute aussitôt à propos de son arrivée : *C'est lui qui vient par l'eau et par le sang, Jésus-Christ.* Il nous montre même une route plus parfaite encore : *C'est l'esprit qui rend témoignage que Jésus-Christ est le fils de Dieu.* S'il place ici une interposition et s'il répète : *Il n'est pas venu dans l'eau seulement, mais dans l'eau et le sang*, c'est, je pense, pour différencier Jésus-Christ d'avec Moïse. Moïse en effet est venu dans l'eau, ce qui lui a valu son nom.

[1] Hébr., XI, 6. — [2] Jacq., II, 20. — [3] Coloss., III, 4.

5. Que ceux qui connaissent l'histoire de l'Ancien Testament se rappellent comment, en Égypte, quand les enfants des Israélites étaient mis à mort, la fille de Pharaon recueillit Moïse exposé sur les eaux [1]. Ne trouvez-vous pas ici une figure de Jésus-Christ? Hérode ému des mêmes soupçons que Pharaon, eut recours aux mêmes procédés cruels, et se vit dépouiller de la même façon; des deux côtés une masse d'enfants périt pour une personne suspectée; des deux côtés aussi celui qu'on cherchait se déroba à toute poursuite. Et comme la fille de Pharaon sauva Moïse, ainsi l'Égypte, (dans laquelle il est permis de voir la fille de Pharaon) sauva le Christ. Toutefois, il y a ici visiblement quelque chose de plus que Moïse, puisque Jésus-Christ vient, non pas dans l'eau seulement, mais dans l'eau et le sang. Les grandes eaux figurent les peuples [2]. Il vient donc dans l'eau seulement, celui qui a rassemblé un peuple, mais sans le racheter. Car la délivrance de la servitude de l'Égypte n'est pas même due à Moïse, mais au sang de l'Agneau. Et cette délivrance figurait que le sang de l'Agneau immaculé, du Christ Jésus, nous affranchirait de la vanité de notre vie mondaine. Voilà notre législateur véritable, en qui on trouve une riche rédemption. Il est mort non pas seulement pour sa nation, mais pour rassembler en un seul corps tous les enfants de Dieu dispersés. Souvenez-vous du spectacle vu par Jean, et de son témoignage dont nous connaissons la certitude. Du côté du Seigneur endormi sur la croix, il sortit de l'eau et du sang; afin que des flancs du nouvel Adam endormi l'Eglise fût tirée et rachetée du même coup.

6. Ainsi aujourd'hui encore, il vient à nous par l'eau et le sang, afin que l'eau et le sang soient le témoignage de sa venue et de la foi victorieuse. Il y a un témoignage supérieur encore à ceux-ci, c'est celui de l'esprit de vérité. Le témoignage de ces trois choses est véritable et certain, et heureuse l'âme qui mérite de le recevoir! *Il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre, l'esprit, l'eau, et le sang.* Entendez par l'eau, le baptême; par le sang, le martyre, et par l'esprit, la charité. C'est l'esprit qui vivifie, et la vie de la foi, c'est l'amour. Et si vous demandez ce qu'il y a de commun entre l'esprit et la charité, saint Paul vous répond : *La charité de Dieu a été répandue en nos cœurs, par l'Esprit-Saint qui nous a*

[1] Exode, II,3. — [2] Apoc., XVII, 15.

été donné [1]. L'esprit est aussi nécessairement joint à l'eau et au sang, puisqu'au témoignage du même apôtre, sans la charité tout ce que nous avons est inutile [2].

7. Mais si l'eau figure le baptême, et si le sang désigne le martyre, souvenez-vous qu'il y a un baptême et un martyre uniques et quotidiens. Il y a en effet une sorte de martyre, et d'effusion de sang à affliger chaque jour son corps. Il y a aussi comme un baptême dans la conponction du cœur, et dans les larmes versées assidûment. Il faut que les Chrétiens faibles et infirmes incapables de donner réellement leur sang pour Jésus-Christ le répandent par un martyre plus doux, mais quotidien. C'est ainsi encore que le sacrement de baptême ne pouvant être réitéré, il fallait le remplacer par des ablutions fréquentes, dans l'intérêt de ceux qui offensent Dieu en mille occasions. C'est ce qui fait dire au prophète : *Je laverai chaque nuit ma couche, et je l'inonderai de mes larmes* [3]. Voulez-vous donc connaître quel est celui qui triomphe du monde ? Considérez attentivement ce qu'il y faut vaincre. C'est ce que saint Jean nous indique en ces termes : *Mes bien-aimés, n'aimez pas le monde ni ce qui est dans le monde ; car tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et ambition du siècle* [4]. Voilà les trois troupes formées par les Chaldéens [5]. Mais je me souviens aussi que le saint patriarche Jacob fit trois bandes de ceux qui l'accompagnaient, parce qu'à son retour de Mésopotamie, il redoutait Ésaü [6]. Vous avez aussi besoin d'une triple défense contre ces trois genres de tentation. Il faut vaincre la chair par la mortification de la chair même, vertu exprimée, je l'ai dit, s'il vous en souvient, par le témoignage du sang : à la concupiscence des yeux, il convient d'opposer la componction et des larmes fréquentes; pour la vanité de l'ambition, que l'entrée de l'âme lui soit fermée par la vertu de Charité qui, seule, la rend chaste et en purifie les intentions. La preuve assurée qu'on a triomphé du monde, c'est de châtier son corps, de l'asservir, et d'empêcher qu'une liberté fatale n'en fasse l'esclave de la volupté ; c'est de prêter ses yeux aux larmes plutôt qu'à la hardiesse et à la curiosité ; c'est enfin de brûler des ardeurs de l'amour spirituel, et de soustraire son cœur à toute vanité.

8. C'est assurément le même esprit qui rend témoignage au ciel comme sur la terre. Parce que les souffrances corporelles cesseront, la source des larmes tarira, mais la charité est immortelle. Présentement nous la goûtons seulement ; l'avenir nous en réserve la consommation et la plénitude. Cependant encore, que l'esprit demeure après l'eau et le sang, (car l'eau et le sang ne possèderont pas le royaume de Dieu), en attendant, on ne peut guère trouver l'esprit sans ces éléments, parce que *ces trois ne sont qu'un*, en sorte que si l'un de ces trois vient à faire défaut, vous n'avez plus les deux autres. Mais unis ensemble ces témoignages méritent notre foi, et celui qui les a sur la terre n'en pourra manquer au ciel. Il confesse le Fils de Dieu devant les hommes, non pas seulement de la parole et des lèvres, mais en œuvre et en vérité, et le Fils de Dieu à son tour le confessera devant les Anges. Comment le Père ne rendrait-il pas témoignage à celui qu'il voit honoré de celui de son Fils ? Oui, il proclamera publiquement ce qu'il aura vu dans le secret. De son côté, l'Esprit ne se séparera point du Père et du Fils puisqu'il est l'esprit de l'un et de l'autre. D'ailleurs une âme qui a mérité son témoignage ici-bas en sera-t-elle déshéritée au Ciel ? *Il y en a donc trois qui rendent témoignage au Ciel, le Père, le Fils, et l'Esprit-Saint.* Et pour que vous ne soupçonniez entre eux aucune dissonance, *ces trois sont un*. Quel magnifique témoignagne attend ceux que le Père recevra au ciel à titre d'enfants et d'héritiers ; que le Fils s'adjoindra à titre de frères et de cohéritiers, et qui, attachés à Dieu, n'auront avec l'Esprit-Saint lui-même, qu'un seul et même esprit. L'Esprit-Saint est en effet l'indissoluble nœud de la Trinité, et par lui, comme le Père et le Fils sont un, ainsi nous sommes aussi un en eux ; et nous devons cette faveur à la miséricorde de Jésus-Christ, notre Seigneur, qui a daigné la solliciter pour ses disciples.

[1] Rom., v, 5. — [2] I Cor., xiii, 1, 3. — [3] Ps. vi, 7. — [4] I Jean, ii, 15, 16. — [5] Job, i, 17. — [6] Gen., xxxii, 7.

SERMON II

Des trois témoignages. (I Jean, v, 4, 11.)

1. On nous a lu aujourd'hui un passage de l'Epître de saint Jean, où nous apprenons qu'un triple témoignage est rendu au ciel, et un triple témoignage sur la terre. Selon moi, il y a là un signe de stabilité, et ici un signe de réparation : le premier témoignage distingue les Anges, l'autre les hommes; l'un sépare les bienheureux des malheureux, l'autre les justes des impies. Les Anges qui, dans la première prévarication et devant l'orgueil de Lucifer, sont restés dans la vérité, trouvent un témoignage mérité dans la vue de la Trinité, et les hommes, sauvés par la divine miséricorde, ont le témoignage de l'Esprit, de l'eau et du sang. Comment le Père refuserait-il son témoignage à ceux qui l'ont honoré comme Père? Mais à toi, esprit pervers, voici le langage qu'il te tient : *Si je suis Père où est l'honneur qui m'est dû* [1]? Tu seras donc nécessairement privé du témoignage du Père dont tu essaies de ravir la gloire, quand tu songes, non pas à l'honorer, mais à l'égaler. *Je siégerai*, dit-il, *sur la montagne du Testament, et je serai semblable au Très-Haut* [2]. Quoi, toi une créature, partager le trône du Père des esprits! Ce n'est pas à toi qu'il a dit : *Assieds-toi à ma droite* [3]. Si tu l'ignores, ô imprudent! c'est au Fils unique qu'appartient, en vertu de la génération éternelle, l'égalité avec le Père et le droit de partager son trône. Mais toi, en concevant l'injuste pensée de t'égaler à Dieu, tu envies la gloire du Fils, la gloire du Fils unique du Père, tu ne mérites donc pas d'en recevoir le témoignage. Et comment un être, objet de la haine du Père et du Fils, serait-il honoré du témoignage de l'Esprit-Saint? Ah! il a horreur d'un esprit superbe et inquiet, Celui qui se repose sur les humbles et les pacifiques, Celui qui aime la paix, qui consacre l'unité, deux choses qu'il défend contre toi.

2. Est-il étonnant, mes frères, si nous appréhendons que ce monstre singulier ne vienne dévaster cette humble vigne du Seigneur? Que de ceps il a brisés à la vigne céleste jadis, quand

[1] Malach., I, 6. — [2] Isaï., XIX, 14. — [3] Ps. CXIX, 1.

il s'est isolé pour la première fois! Vous remarquez aisément en lui l'orgueil; mais peut-être voyez-vous moins son isolement. Or quand tout le monde angélique se tenait debout, n'était-il pas entaché du vice de la singularité, celui qui prétendait s'asseoir? Mais vous me demanderez peut-être où j'ai appris que les Anges étaient debout? J'ai de cela deux témoins autorisés puisqu'ils déposent de ce qu'ils ont vu. *J'ai vu le Seigneur assis*, dit Isaïe; *mais les Séraphins se tenaient debout* [1]. Et Daniel : *des milliers d'Anges le servaient et des millions se tenaient auprès de lui* [2]. Voulez-vous une troisième autorité, afin que tout soit décidé par trois témoins? Voici l'apôtre ravi au troisième ciel; il en revient et il dit : *Ne sont-ils pas tous des esprits chargés d'un ministère* [3]? Et quand tous sont debout, tous servent, tu seras assis, toi, ennemi de la paix? Tu contristes l'Esprit qui met partout l'union; tu blesses la charité, car tu scindes l'unité et tu brises le lien de la paix. Il rend donc un juste témoignage à la charité, à l'unité et à la paix des Anges qui ont gardé leur place et leur rang, l'Esprit qui réprouve ta jalousie, ta singularité superbe et inquiète. Voilà pour le témoignage rendu dans les cieux.

3. Il en est un autre rendu sur la terre, dans le but de discerner les exilés des indigènes, les citoyens du ciel de ceux de Babylone. Quand donc, en effet, Dieu laissera-t-il ses élus sans témoignage? Quelle serait leur consolation, quand ils flottent pleins d'anxieuses sollicitudes entre l'espérance et la crainte, s'ils ne méritaient absolument aucun témoignage de leur élection? Le Seigneur connaît ceux qui sont à lui, il sait seul ceux qu'il a choisis de toute éternité; mais parmi les hommes quel est celui qui sait s'il est aimé ou haï de Dieu? Si cependant il est indubitable que nous ne puissions avoir sur ce point aucune certitude, quel cas ne devons-nous pas faire des marques qui nous permettent au moins de conjecturer que nous sommes du nombre des

[1] Isaï., VI, 1, 2. — [2] Daniel, VII, 10. — [3] Hébr., I, 14.

élus, si toutefois on peut en assigner quelqu'une? Et quelle tranquillité, quelle paix pourrions-nous avoir sans cela? Heureuse parole, et que nous devons saisir avec avidité, que celle qui nous donne des témoignages de notre salut! Elle est la consolation des élus et enlève aux réprouvés tout prétexte d'excuse. Car celui qui, connaissant les marques de la vie, les néglige, est convaincu d'avoir reçu en vain son âme, et de ne faire aucun cas de la terre que tous nos désirs doivent appeler.

4. *Or il y en a trois, qui rendent témoignage sur la terre : l'esprit, l'eau, et le sang.* Vous savez, mes frères, que nous avons tous péché dans le premier homme, que nous sommes tous tombés en sa personne. Nous sommes tombés, n'en doutons pas, dans une prison remplie de boue et de pierres. Là nous étions étendus, salis, souillés et brisés jusqu'à ce que le Désiré des nations est venu, qui nous a rachetés, lavés, et secourus. C'est lui qui a donné son sang pour notre rédemption. Il a tiré de l'eau de son côté pour nous laver. Enfin il nous a envoyé son Esprit du haut des cieux pour secourir notre faiblesse. Voulez-vous savoir si ces précieux avantages ne sont pas pour vous sans effet, de peur que vous ne vous rendiez coupable du sang du Seigneur, en n'en profitant pas; de peur que l'eau qui aurait dû vous purifier, ne soit pour vous une source de condamnation, parce que vous préférez de rester dans vos souillures, plutôt que d'en être lavés; de peur que l'Esprit-Saint, à qui vous résisteriez, ne vous délivre point de la malédiction qu'il a prononcée contre ceux qui abusent de ses grâces? Car si ces trois moyens de salut vous étaient inutiles, ils tourneraient nécessairement à votre perte.

5. Or quel est celui qui peut se flatter d'avoir le témoignage du sang de Jésus-Christ versé pour notre salut, si ce n'est celui qui évite le péché? Car celui qui commet le péché est esclave du péché. S'il est parvenu à s'en abstenir, s'il a secoué le joug de sa misérable servitude, il a un témoignage infaillible de la rédemption qui lui a certainement été acquise par le sang de Jésus-Christ. Mais il ne suffit pas à un pécheur de cesser de pécher, il faut encore qu'il fasse pénitence. L'eau lui sert alors de témoignage, s'il travaille dans les gémissements, en lavant toutes les nuits sa couche de ses larmes. Car, de même que nous sommes rachetés par le sang, pour que le péché ne règne plus dans notre corps de mort, de même, par cette eau, nous sommes purifiés de tous les péchés que nous avons commis. Mais que deviendrons-nous, fatigués des pesantes chaînes que nous avons portées pendant longtemps? Affaiblis par le séjour d'une longue et cruelle prison, brisés et comme rompus, nous ne saurions supporter les fatigues de la route. Invoquons avec confiance l'Esprit vivifiant et consolateur, parce que Dieu le Père donnera un bon esprit à ceux qui le lui demanderont. Or on connaît certainement la présence du nouvel esprit, par une conduite et une vie toute nouvelle. Et maintenant pour reprendre en peu de mots ce que j'ai dit : Nous trouvons dans le sang, l'eau, et l'esprit le témoignage de notre justification, ou de notre élection, si nous évitons le péché, si nous faisons de dignes fruits de pénitence, et si nos œuvres sont des œuvres de vie.

SERMON POUR LES ROGATIONS

Des trois pains. (Luc, XI, 5,10.)

1. *Qui de vous a un ami, etc.* Pourquoi en déclarant qu'il lui est survenu un ami ne se borne-t-il pas à demander un seul pain? Croyait-il cet ami assez avide pour ne pas se contenter d'un pain unique? Il est étrange de servir trois pains à un même convive. Croyez donc que cet homme est venu, accompagné de sa femme et de son serviteur, et que c'est là ce qui porte l'ami à lui présenter trois pains. A mon avis, cet ami qui vient à moi, c'est moi-même, car personne ne m'est plus cher, per-personne ne me touche de plus près. L'ami m'arrive de voyage quand, abandonnant les choses passagères, je rentre en mon cœur, selon ce qui est écrit : *Revenez pécheurs revenez à votre cœur* [1]. Et chacun est véritablement à lui-même son ami, quand il revient de ce voyage, car celui qui aime l'iniquité hait son âme. Dès le jour de ma conversion, mon ami m'est donc revenu. Il est revenu d'une région lointaine, où pâtre de pourceaux, il dévorait leur vile nourriture sans pouvoir se rassasier. Il est revenu affamé, affaibli par les privations, épuisé par le jeûne. Il est revenu avec le besoin de trouver un ami. Mais, hélas! il a choisi un hôte bien pauvre, il est entré sous un toit bien dénué. Que ferais-je pour cet ami si malheureux? je n'ai absolument rien à lui offrir. C'est mon ami je l'avoue, mais je suis pauvre moi-même. O ami, pourquoi venir à moi dans une si grande détresse? Je suis indigent ; il n'y a pas de pain dans ma maison. Hâte-toi, me dit-il, cours, va réveiller ton grand ami qui t'environne d'une affection incomparable et dont personne n'égale l'opulence. Cherche, sollicite, frappe : car *celui qui cherche trouve, celui qui demande reçoit, et on ouvre à celui qui frappe.* Crie et dis : *Ame prête-moi trois pains.*

2. Mes frères quels sont ces pains? puissions-nous mériter de les recevoir! car, peut-être, celui-là seul les connaît qui les reçoit? Je crois cependant que nous devons solliciter les trois pains de la vérité, de la charité, de la force. Je confesse en avoir un grand besoin, à l'arrivée de mon ami revenu de voyage, avec sa femme et son serviteur. En effet ma raison (elle est cet homme) languit dans l'ignorance de la vérité ; ma volonté languit aussi privée d'amour, et ma chair souffre parce que la force lui manque. Ma raison comprend mal ce qu'il faut faire; ma volonté aime peu ce que la raison comprend, et le corps corruptible qui appesantit l'âme, l'empêche d'exécuter ce que nous voulons. Mon cœur s'est desséché, ma chair aussi, parce que j'ai oublié de manger mon pain. Je n'éprouverais pas ces défaillances, si ma raison s'était constamment exercée dans la recherche de la vérité, ma volonté dans le désir de la charité, ma chair dans la pratique de la vertu. O ami! prêtez-moi donc trois pains : que je comprenne, que j'aime, que je fasse votre volonté! C'est en quoi consiste la vie, la vie de l'esprit, puisque l'Écriture dit : *Que la vie est dans la volonté du Seigneur* [1].

[1] Isai., XLVI, 8.

[1] Ps. XXIX, 6.

POUR L'ASCENSION DU SEIGNEUR

SERMON PREMIER

Sur la lecture de l'Évangile. (Marc, XVI, 14,20.)

1. *Jésus apparut aux onze disciples lorsqu'ils étaient assis à table* [1]. La bonté et l'humanité du Sauveur, mes frères, paraît ici d'une manière bien admirable. Quelle confiance ne devons-nous pas avoir qu'il est avec nous lorsque nous vaquons à la prière, en voyant qu'il ne dédaigne pas de se trouver au milieu de ceux qui sont à table? Je dis que sa bonté est manifeste, en ce que, connaissant le limon dont nous avons été formés, nos infirmités ne le rebutent pas, il nous secourt dans nos besoins, il a compassion de nous, si toutefois loin de flatter notre chair en suivant ses désirs, nous ne lui accordons que ce qui lui est absolument nécessaire. C'est pourquoi l'Apôtre disait : *Soit que nous mangions, soit que nous buvions, quelque chose que nous fassions, nous devons tout faire pour la gloire de Dieu* [2]. *Ensuite il leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leur cœur, parce qu'il n'avaient pas cru au témoignage de ceux qui l'avaient vu ressuscité.* Entendez-vous, mes frères, comment Jésus-Christ reprend ses disciples; je dis plus, il leur fait des reproches? et ce n'est pas encore dans un moment indifférent, mais à l'heure où il est sur le point de les priver de sa présence corporelle, temps auquel il semble qu'il eût dû les épargner davantage. Si donc il arrive désormais que celui qui vous tient la place de Jésus-Christ vous reprenne, gardez-vous bien de vous en formaliser; c'est ce que le Sauveur a voulu nous apprendre dans la conduite qu'il a tenue avec ses Apôtres avant de monter au Ciel. Mais que prétend-il, *en leur reprochant de n'avoir point cru à ceux qui l'avaient vu ressusciter?* Est-ce qu'il y a ici des yeux assez heureux pour être témoins de sa résurrection? On ne lit nulle part, et on ne croit pas qu'aucun mortel l'ait vu ressusciter. Il faut donc qu'il veuille parler des Anges, au témoignage desquels la foi chancelante des Apôtres a hésité.

2. Maintenant pour accomplir ce qui est écrit : *Enseignez-moi la bonté, la discipline, et la science* [1]; il faut que la prédication de la doctrine suive la grâce de la visite et la censure des reproches; et qu'il dise : *Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé*. Que dirons-nous sur ces paroles, mes frères? Il me semble qu'elles sont pour les chrétiens qui vivent dans le monde, un grand motif de confiance, et je crains même qu'ils n'en prennent occasion de suivre les inclinations de la chair en s'appuyant, plus qu'ils ne le doivent, sur leur baptême et sur leur foi, sans en faire les œuvres. Mais considérons ce qui suit : *On reconnaîtra ceux qui croiront, aux signes suivants.* Si les paroles précédentes peuvent inspirer aux gens du siècle une vaine confiance, n'est-il pas à craindre que celles-ci ne jettent les

[1] Marc, XVI, 14. — [2] I Cor., X, 31.

[1] Ps. CXVIII, 66.

personnes même religieuses dans le désespoir? Car qui sont parmi nous ceux en qui l'on peut trouver les signes qu'ils n'ont pas la foi, dont Jésus-Christ fait l'énumération dans ce passage, et sans lesquels cependant personne ne peut être sauvé? Puisqu'il est écrit que *celui qui ne croira pas sera condamné;* et ailleurs : *Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu.* Quel est, en effet, celui qui chasse les démons, qui parle plusieurs sortes de langues, qui manie les serpents? Si de nos jours il ne se trouve personne; ou s'il n'y en a que très-peu qui jouissent de ces dons, il n'y aura donc personne de sauvé, ou il n'y aura que ceux qui les possèdent? Le mérite ne consiste cependant pas dans ces œuvres. Elles n'en sont pas même toujours la preuve, puisque beaucoup de ceux qui pourront dire : *N'avons-nous pas chassé les démons en votre nom? N'est-ce pas en votre nom que nous avons fait tels ou tels miracles?* ne laisseront pas d'entendre au jour du jugement ces terribles paroles : *Je ne vous connais pas, retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité* [1]. L'Apôtre se serait donc trompé lorsqu'il dit, en parlant du juste Juge, *qu'il rendra à chacun selon sès œuvres* [2], si au jour du jugement il fait plus d'attention aux miracles qu'aux mérites?

3. Ne doutons pas, cependant, que les mérites ne soient des gages de salut beaucoup plus sûrs et beaucoup plus utiles. Pour moi, il me semble qu'il est facile de donner aux signes que le Sauveur exige en preuve de notre foi, un sens tel, qu'ils soient en même temps et une preuve indubitable que nous croyons, et une marque certaine de salut. Car le premier effet que la foi agissant par la charité, produise dans nos cœurs, c'est la componction, qui certainement chasse le démon en déracinant le péché. Ensuite ceux-là parlent une langue nouvelle, qui, croyant en Jésus-Christ, mettant en oubli ce qui était autrefois la matière de leurs entretiens, cessent d'imiter nos premiers parents, d'emprunter à leur exemple des paroles de duplicité et de malice pour multiplier excuses sur excuses dans leurs péchés. Mais dès que par la componction du cœur et l'humble aveu de leur misère ils ont effacé leurs péchés, afin d'éviter la rechute, et pour que leur nouvel état ne devienne pas pire que le premier, ils sont dans la nécessité de prendre les serpents; je veux dire, d'étouffer toutes les suggestions du démon. Si, cependant, il arrive qu'une racine repousse et ne puisse être assez tôt extirpée; si la concupiscence de la chair combat opiniâtrément contre l'esprit, que faire alors? Certainement *s'ils ont pris quelque breuvage empoisonné, il ne leur fera aucun mal,* parce qu'à l'exemple du Sauveur, après l'avoir goûté, ils refuseront d'en boire : c'est-à-dire, après avoir ressenti la délectation du péché, ils refuseront d'y donner leur consentement. C'est ainsi que le sentiment de la concupiscence ne leur nuira pas, parce qu'il ne peut y avoir de damnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ. Cependant, il faut l'avouer, c'est une guerre bien fâcheuse et bien dangereuse, que d'avoir toujours à combattre tant de faiblesse et de corruption. *Mais ceux qui croiront imposeront les mains sur les malades et ils seront guéris;* c'est-à-dire, ils couvriront de bonnes œuvres ces affections malades, et ce remède les guérira.

SERMON II

Comment Jésus-Christ est monté au-dessus des cieux pour tout consommer.

1. Mes frères, cette solennité est glorieuse et joyeuse tout ensemble, puisqu'elle apporte à Jésus-Christ un honneur singulier et à nous un sujet spécial de réjouissance. Elle est le complément et le couronnement des autres solennités, et l'heureuse conclusion du voyage du Fils de Dieu. Car Celui qui est descendu, est aussi Celui qui remonte aujourd'hui au-delà des cieux pour tout consommer [1]. Après avoir montré qu'il était le Maître de la terre, de la mer et de l'enfer, il ne lui restait plus qu'à prouver, par une démonstration

[1] Math., VII, 22, 23. — [2] Rom., II, 6.

[1] Ephés., IV, 10.

analogue ou plus décisive, qu'il était également le maître de l'espace et des cieux. La terre avait reconnu son empire quand à ce cri puissant sorti de ses lèvres : *Lazare sors d'ici* [1], elle rendit un cadavre. La mer lui avait rendu le même témoignage en s'affermissant sous ses pieds, devant les apôtres qui s'imaginaient voir un fantôme [2], et l'enfer dont Jésus-Christ brisa les portes d'airain [3] en fit autant quand le Sauveur y enchaîna cet homicide insatiable appelé le diable, Satan [4]. Certes Celui qui a ressuscité les morts, purifié les lépreux, illuminé les aveugles, affermi les boiteux, dissipé tous les genres d'infirmités, était bien le maître souverain, et, de la même main qui avait tout créé, il réparait tout. Ainsi encore Celui qui avait prédit à Pierre qu'il trouverait un statère dans la bouche d'un poisson [5] se montrait vraiment le roi de la mer et de tout ce qu'elle contient. Mais Celui qui a traîné à sa suite les puissances de l'air, et les a clouées à sa croix a montré clairement son empire sur les officines de l'enfer. Car c'est lui qui a passé en faisant le bien, en guérissant tous les hommes opprimés par le démon [6], lui qui au milieu des champs, enseignait les foules, et qui devant le gouverneur recevait des soufflets; durant tout le temps qu'il était visible ici-bas, et conversait avec les hommes, parmi d'innombrables labeurs, il opérait le salut du monde.

2. Donc, ô Seigneur Jésus, pour fermer votre tunique sans couture, et donner à notre foi toute son intégrité, il vous reste à vous élever sous les yeux de vos disciples, par delà tous les cieux, et à vous montrer le maître de l'espace en le traversant. Ainsi vous prouverez que vous êtes le roi suprême, en accomplissant tout en tout ; et désormais tout genou au ciel, sur la terre et aux enfers, devra fléchir devant vous, et toute langue confesser que vous êtes dans la gloire, à la droite de votre Père [7]. C'est là que se trouvent d'éternelles délices. Aussi l'apôtre nous invite à chercher les choses d'en haut, là où le Christ est à la droite du Père [8]. C'est là en effet qu'est notre trésor, Jésus-Christ en qui sont cachées toutes les richesses de la sagesse et de la science, et en qui habite corporellement toute la plénitude de la divinité [9].

3. Songez, mes frères, à la vive douleur et à la crainte qui saisirent le cœur des apôtres quand ils virent leur maître enlevé du milieu d'eux, soulevé au milieu des airs, sans l'aide d'échelles ou de cordes, environné des hommages des Anges qui ne lui prêtèrent pourtant aucun secours et s'avançant dans l'immensité de sa force. Alors s'accomplit cette parole : *Vous ne pouvez pas venir où je vais* [1]. Ils l'auraient suivi dans tous les endroits de la terre, et même sur la mer, comme le fit un jour Pierre [2], au risque d'être submergé ; ils étaient incapables de le suivre en cette rencontre, car le corps corruptible appesantit l'âme, et cette habitation d'argile tire en bas l'esprit et ses pensées [3]. Ils étaient donc en proie à une douleur extrême à la vue de Celui pour lequel ils avaient tout quitté, ravi à leurs affections et à leurs yeux. Et les fils de l'Époux pouvaient-ils donc ne pas pleurer la perte de l'Époux? Ils étaient aussi remplis de crainte, en se voyant abandonnés orphelins au milieu des Juifs, avant d'avoir reçu la vertu d'en haut. Jésus les bénissant était donc emporté dans l'espace. Peut-être, en sa miséricorde, eût-il été ému de pitié de laisser ainsi ses disciples malheureux et son école pauvre encore, s'il n'était allé au ciel leur préparer une place, et s'il n'eût été expédient de leur ôter sa présence sensible. Heureuse et magnifique procession à laquelle les apôtres ne sont pas même admis; la pompe triomphale des âmes saintes et des vertus célestes conduit Jésus-Christ jusqu'à son Père à la droite duquel il prend place. C'est alors qu'il a vraiment accompli toutes choses. Né au milieu des hommes, il a vécu parmi eux, il a souffert de leur part, et pour eux, il est mort, il est ressuscité, il est assis à la droite de Dieu. Je reconnais là cette tunique d'un seul tissu qui trouve son achèvement dans ce céleste séjour. Là Jésus-Christ est complété et a complété toutes choses.

4. Cependant en quoi ces solennités me touchent-elles? Seigneur Jésus, qui me consolera, moi, qui ne vous ai point vu suspendu à la croix, meurtri de coups, couvert de la pâleur de la mort? Je n'ai point compati à votre trépas, je n'ai pas honoré votre tombe, je n'ai pas versé sur vos blessures l'onction de mes pleurs. Pourquoi ne m'avez-vous pas salué quand, beau sous votre vêtement royal, vous rentriez glorieux dans les hauteurs des cieux ? Ah! mon âme se fût refusée à toute consolation, si les Anges ne m'avaient prévenu de ces paroles pleines d'allégresse : *Hommes de Galilée pourquoi restez-vous là à regarder le ciel? ce Jésus qui vous est enlevé reviendra comme vous le voyez remonter au ciel* [4]. Ils le déclarent, il reviendra de cette façon. Viendra-t-il nous prendre avec

[1] Jean, XI, 43, 44. — [2] Math., XIV, 25, 26. — [3] Ps. CVI, 16. — [4] Apoc., XII, 9. 20. 2. — [5] Math., XVII, 26. — [6] Act., X, 38. — [7] Philipp., II, 10, 11. — [8] Coloss., III, 1. — [9] Coloss., II, 3, 9.

[1] Jean, XIII, 33. — [2] Math., XIV, 29. — [3] Sages., IX, 15. — [4] Act., I, 2.

ce cortége singulier et universel, quand précédé des Anges, et suivi des hommes, il descendra pour juger les vivants et les morts? Sans aucun doute il viendra; mais comme il est remonté, et non dans l'appareil où il est descendu d'abord. Il est venu dans l'humilité pour sauver les âmes; il reviendra dans l'éclat ressusciter ce cadavre, le réformer sur le modèle de son propre corps, afin d'entourer ce vaisseau misérable d'honneur et d'éclat. Alors on verra, étincelant de puissance et de majesté, Celui qui avait commencé par se cacher sous une chair infirme. Je le verrai donc, mais pas maintenant; je le verrai, mais pas de près, de façon que cette seconde glorification l'emporte en excellence et en splendeur sur la première.

5. En attendant, le Christ, gerbe de nos prémices est offert, élevé à la droite du Père, et il est présent devant Dieu pour nous. Il est assis, ayant à droite la miséricorde, à gauche le jugement, une miséricorde immense et un jugement infini, tenant irrévocablement l'eau à droite, le feu à gauche. Et, en effet, il a affermi sa miséricorde sur ceux qui le craignent, dans la mesure qui sépare le ciel de la terre[1] afin qu'ils comprennent que la miséricorde divine amoncelée, dépasse la distance placée entre le ciel et la terre. Car les desseins de Dieu sur eux restent inébranlables et cette miséricorde (du Seigneur) s'étend de l'éternité à l'éternité sur ceux qui le craignent; de l'éternité par la prédestination, à l'éternité par la glorification. De même, dans les réprouvés, Dieu se montre terrible envers les enfants des hommes; ainsi, de part et d'autre, la sentence éternelle reste immuable, et dans ceux qui arrivent au salut, et dans ceux qui périssent. Qui sait si les noms de tous ceux que je vois ici sont inscrits dans les cieux et gravés au livre de la prédestination? Des signes de votre vocation et de votre justification, j'en crois voir quelques-uns dans cette vie humble que vous menez. Ah! quelle joie inonderait mes os, si je pouvais savoir cela! Mais l'homme ignore s'il est digne d'amour ou de haine[2].

6. C'est pourquoi, mes bien-aimés, persévérez dans la vie que vous avez choisie, afin que l'humilité vous conduise à l'élévation. C'est la vraie route, il n'en est pas d'autre; suivre un autre chemin c'est tomber plutôt que monter.

[1] Ps. CII, 8, 2. — [2] Ecclé., IX, 1.

L'humilité seule élève, seule mène à la vie. Jésus-Christ, en tant que Dieu, ne pouvait ni croître, ni monter, car au-delà de Dieu il n'y a rien. En descendant il a trouvé le moyen de monter, lorsqu'il est venu s'incarner, souffrir et mourir, pour nous soustraire à la mort éternelle. C'est pourquoi Dieu l'a exalté, puisqu'il est ressuscité, monté au ciel, et assis à la droite de Dieu. Allez, et faites de même; vous ne pouvez monter qu'à la condition de descendre, car loi éternelle l'a décrété : *Quiconque s'élève sera abaissé, et qui s'abaisse sera élevé*[1]. O perversité! ô illusions des fils d'Adam! monter est très-diffiicle, descendre très-facile : et ils montent légèrement, et ils descendent malaisément, prêts aux honneurs et à l'élévation des charges ecclésiastiques redoutables pourtant aux épaules mêmes des Anges. Mais quand il s'agit de vous suivre, ô Seigneur Jésus! on en trouve à peine qui se laissent traîner ou qui consentent à être conduits par les routes de vos commandements. Car les uns sont traînés et ils peuvent dire : *Tirez-moi après vous*. D'autres sont conduits et ils disent : *Le roi m'a introduit dans le cellier au vin.*[2] D'autres sont enlevés à l'exemple de l'apôtre ravi jusqu'au troisième ciel. Les premiers sont heureux parce qu'ils possèdent leurs âmes dans la patience. Les seconds sont plus heureux parce qu'ils le louent spontanément : pleinement heureux sont les troisièmes dont la liberté est comme ensevelie dans les profondeurs de la divine miséricorde; un esprit ardent les emporte au sein des richesses de la gloire; est-ce avec ou sans leur corps? ils l'ignorent[3]. Ils ne savent qu'une chose, c'est qu'ils sont ravis. Bienheureux, ô Jésus! celui qui vous a sans cesse pour guide, à la place de cet esprit rebelle qui a prétendu monter et que votre main divine a foudroyé. Pour nous, votre peuple, les brebis de votre troupeau, puissions-nous vous suivre, et aller à vous par vous! Car vous êtes la voie, la vérité, la vie[4]. La voie par vos exemples, la vérité dans vos promesses, la vie dans la récompense[4]; vous avez les paroles de la vie éternelle et nous savons et nous croyons que vous êtes le Christ fils du Dieu vivant[5], Dieu suprême béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Luc., XIV, 11.— [2] Cantiq., I, 3. — [3] II Cor., XII, 2. — [4] Jean, XIV, 6. — [5] Id., VI, 69, 70.

SERMON III

—

De l'intelligence et de l'affection.

1. Aujourd'hui, le maître des cieux, par sa puissance surhumaine, a pénétré les hauteurs célestes, et secouant le nuage des infirmités de la chair, il s'est revêtu du manteau de sa gloire. Le soleil s'est élevé à l'horizon, il a dardé toute la force de ses feux. Il a dilaté et multiplié ses rayons sur la terre, et personne ne peut se dérober à sa chaleur. La sagesse de Dieu est retournée dans la région de la sagesse, là, où tous ont le sens et la passion du bien, parce que leur intelligence apporte à la parole divine, une perspicacité merveilleuse, et leur cœur, une affectueuse disposition. Nous habitons, nous, une région où la malice abonde, et où la sagesse est rare, car le corps corruptible alourdit l'âme, et cette maison d'argile abaisse le sens occupé de nombreuses pensées [1]. Par ce sens, il faut ici entendre, à mon avis, l'intelligence. En réalité, elle est abaissée, quand elle s'occupe d'objets nombreux, au lieu de se recueillir dans le souvenir exclusif de cette cité, qu'elle doit un jour habiter. L'intelligence, ainsi occupée, est fatalement abaissée et tiraillée en mille manières. Par âme, l'Écriture entend ici ces affections qui, dans la corruption du corps, sont en proie à diverses passions, qu'on ne peut pas calmer pleinement, moins encore guérir, tant que la volonté ne cherchera pas un objet unique, et ne tendra pas à cette unité.

2. Il y a donc en nous deux choses qu'il faut purifier, l'intelligence et l'affection, l'intelligence pour qu'elle connaisse, l'affection pour qu'elle veuille. Heureux et vraiment heureux ces deux hommes, Élie et Hénoch soustraits à tous les objets et à toutes les occasions capables d'entraver leur intelligence ou leur cœur : vivant pour Dieu seul, ils ne connaissent, ils ne désirent que lui. En effet, il est dit d'Hénoch : *Il a été ravi, de peur que la malice, ne changeât son intelligence, ou que le mensonge ne séduisît son âme* [2]. Notre intelligence était troublée pour ne pas dire aveuglée, notre affection souillée et grandement souillée.

[1] Sages. IX, 15. — [2] Sages., IV, 11.

Mais le Christ illumine l'intelligence, et l'Esprit-Saint purifie le cœur. En venant ici-bas, le Fils de Dieu a fait dans le monde, tant et de si éclatants miracles, qu'il a retiré notre intelligence de toutes les mondanités, pour l'appliquer à la pensée des merveilles qu'il a réalisées, pensée qui dépasse notre capacité. Il lui a ouvert une carrière infinie. Le torrent de ces pensées est, au dire du prophète, d'une profondeur infranchissable [1]. En effet, qui pourra apprécier dignement les prévenances du maître souverain pour nous, les secours qu'il nous a apportés, cette majesté mourant pour nous rendre la vie, acceptant l'esclavage, pour nous mettre sur le trône, s'exilant pour nous rendre la patrie, s'abaissant aux plus vils offices, pour nous établir sur toutes ses œuvres?

3. Tel s'est offert aux apôtres le maître des apôtres; les perfections invisibles de Dieu ne se révèlent plus à l'aide des réalités visibles; le créateur de toutes choses se montre en personne. Et parce que les disciples étaient charnels, que Dieu est esprit et qu'il n'y a pas de rapport entre l'esprit et la chair, il s'est voilé pour eux sous l'ombre de son corps, afin que, grâce à sa chair vivifiante, ils vissent le Verbe dans la chair, le soleil dans la nuée, la lumière dans le vase d'argile, le cierge dans la lanterne. Car *le souffle de notre bouche, c'est le Christ, le Seigneur à qui nous avons dit : Nous vivrons à votre ombre parmi les nations* [2]. *A votre ombre*, dit le prophète, *et parmi les nations*, et non parmi les Anges, où nos yeux purifiés contempleront la lumière dans toute sa pureté. C'est pourquoi la vertu du Très-Haut a couvert la Vierge de son ombre, de peur que la splendeur ne l'éblouît, et que cette aigle privilégiée fût incapable elle-même de supporter les feux de la divinité. Il a donc aussi présenté sa chair à ses disciples, afin de ramener leur pensée des choses humaines à sa chair, organe des merveilles qu'il faisait et disait, et de les élever ainsi de la chair à l'esprit; car Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en

[1] Ezéch., XLVII, 5. — [2] Thren., IV, 20.

esprit et en vérité [1]. Dites, n'a-t-il pas éclairé leur intelligence, lorsqu'il leur dévoila le sens des Écritures, leur montrant qu'il fallait que le Christ souffrît et ressuscitât des morts, et entrât ainsi dans sa gloire [2]?

4. Mais, habitués à cette chair très-sainte, les apôtres ne pouvaient entendre parler de son éloignement, ni se faire à l'idée de se voir quittés par Celui pour lequel ils avaient tout quitté. Pourquoi cela? Si leur intelligence était éclairée, leur affection n'était pas encore purifiée. Aussi ce bon maître leur disait-il avec douceur : *Il vous est avantageux que je m'en aille. Si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra pas à vous. Mais parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse s'est emparée de votre cœur* [3]. Pourquoi donc l'Esprit-Saint ne pouvait-il venir sur les apôtres tant que Jésus-Christ était sur la terre? Avait-il en horreur cette chair conçue et née de lui et par lui, dans la Vierge et de la Vierge-mère? Assurément non. Il voulait nous montrer la route à suivre, et nous tracer le modèle à imiter. Enlevé au ciel du milieu des disciples éplorés, Jésus-Christ leur a envoyé le Saint-Esprit qui a purifié leur affection, c'est-à-dire leur volonté, ou plutôt il l'a transformée, de façon à leur faire désirer de voir monter au ciel ce Dieu qu'ils voulaient retenir ici-bas. Ainsi fut accompli ce qu'il leur avait dit : *Pour vous, vous serez dans la tristesse mais votre tristesse se changera en joie* [4] : de cette façon leur intelligence fut éclairée par Jésus-Christ et leur volonté épurée par l'Esprit-Saint : le bien qu'ils connaissaient, l'ont voulu, et c'est en quoi consiste la religion parfaite, ou la perfection religieuse.

5. Je me souviens maintenant du saint prophète Élisée. Élie lui ayant dit de demander ce qu'il voudrait pendant son éloignement ou son ascension, il répondit : *Je demande que votre esprit soit double en moi. Mais Élisée, vous demandez là une chose difficile. Cependant si vous me voyez quand je serai enlevé d'auprès de vous vous serez exaucé* [5]! Ne trouvez-vous pas dans Élisée l'image du Seigneur en son ascension? Et Élisée ne représente-t-il pas le chœur apostolique, avec ses anxiétés et ses soupirs, à la vue du Christ montant au ciel? Comme rien ne pouvait séparer Élisée d'Élie, les apôtres ne pouvaient être privés de la présence de Jésus-Christ? C'est avec peine qu'il leur persuada que sans la foi il est impossible de plaire à Dieu. Et quel est le double esprit sollicité ici, sinon l'illumination de l'intelligence et la purification de l'affection. Privilége difficile, car rarement trouve-t-on ici-bas une âme qui le mérite. *Cependant si vous me voyez quand je serai séparé de vous, votre prière sera exaucée.* Pour obtenir cette faveur, il n'est rien que vos enfants ne doivent sacrifier, Seigneur Jésus, car, sous leurs yeux vous avez été élevé au ciel et leur regards avides vous ont suivi dans votre marche puissante et glorieuse. Nous pouvons encore trouver ce double esprit dans cette parole du Sauveur à ses disciples : *Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais et même de plus extraordinaires* [1]. En effet, Pierre n'a-t-il pas opéré des prodiges plus étonnants que ceux du Christ, bien que par lui, puisqu'on lit de lui : *On plaçait les malades sur leur grabats au milieu des places, afin que l'ombre de Pierre en couvrît quelqu'un, et qu'ils fussent délivrés de leurs infirmités* [2]? On ne voit nulle part que notre Seigneur ait guéri des malades avec son ombre.

6. Je ne doute donc pas que l'intelligence de tous ceux qui sont ici ne soit éclairée; mais les cœurs ne sont pas purifiés. Je le conjecture à des signes trop évidents. Vous connaissez tout ce qui est bien, quelle route il faut suivre, et comment on y doit marcher; mais la volonté n'est pas la même chez tous. Les uns ne marchent pas seulement dans tous les exercices de cette route et de cette vie; ils courent, ils volent : pour eux les veilles sont courtes, la nourriture douce, les haillons suaves, le travail, non-seulement supportable, mais désirable. Les autres éprouvent des sentiments tout différents : leur cœur avide et leurs inclinations rebelles à ce régime s'y plient à peine sous l'empire de la honte, et sous l'impulsion de la crainte de l'enfer. Il en est même qu'on n'y peut contraindre, qui se sont fait un front de prostituée et qui ne savent plus rougir. Il en est, dis-je, beaucoup parmi nous, qui partagent notre table, notre sommeil, nos chants, nos travaux et qui sont malheureux, misérables, parce qu'associés à nos tribulations, ils n'ont pas nos consolations. Le bras du Seigneur est-il raccourci, et Celui qui, en ouvrant sa main, comble tout être vivant de ses bénédictions, ne peut-il être libéral envers tous? Quelle est donc la raison de ceci? Ces gens ne voient pas Jésus quand il leur est ravi; ils ne songent pas qu'il les a laissés orphelins, qu'ils sont étrangers et pèlerins sur la terre, qu'ils sont retenus dans l'horrible cachot d'un corps infect, et ne sont pas avec Jésus-Christ. Dans ces conditions, s'ils restent longtemps sous ce lourd fardeau, où ils en sont écrasés et succombent, ou les voilà dans une sorte d'enfer; ils ne respirent plus

[1] Jean, IV, 24. — [2] Luc., XXIV, 45. — [3] Jean, XVI, 6, 7. — [4] Jean, XVI, 20. — [5] IV Rois., II, 9, 10.

[1] Jean, XIV, 12. — [2] Act., V, 15.

pleinement à la lumière des miséricordes du Seigneur : ils ne goûtent plus cette liberté d'esprit qui seule rend le joug de Jésus-Christ doux et son fardeau léger.

7. La cause de cette tiédeur funeste est qu'en eux l'affection, c'est-à-dire la volonté, n'est pas purifiée. Ils ne veulent pas le bien autant qu'ils le connaissent. Ils sont entraînés et séduits par leur propre concupiscence. Ils demandent de misérables consolations charnelles à tout, à des paroles, à certains signes et certains actes. Et s'ils les interrompent quelquefois, ils ne les rompent jamais absolument. Aussi dirigent-ils rarement leurs affections vers Dieu. Leur componction est passagère et non continuelle, ou, pour mieux dire, elle n'est que momentanée. Or une âme esclave de ces préoccupations, ne peut être remplie des visites du Seigneur. Plus elle saura se sévrer des unes, plus elle sera favorisée des autres, et dans une égale proportion. Ou, si vous le préférez, ces choses ne se marieront jamais ensemble. L'huile s'arrête quand les vases ne sont pas vides. On ne met sûrement le vin nouveau qu'en des outres neuves. L'esprit et la chair, la ferveur et la tiédeur n'habitent pas sous le même toit, puisque la tiédeur provoque le dégoût de Dieu. [2]

8. Les apôtres encore attachés à la chair de Jésus-Christ (la seule chair sainte, puisqu'elle appartenait au Saint des Saints), n'ont pu être remplis de l'Esprit divin qu'après son départ ; et vous, enchaînés et collés à votre chair souillée et salie par toute sorte d'imaginations impures, vous vous croyez capables de recevoir cet esprit si pur, sans essayer de renoncer complétement à ces consolations matérielles ! Commencez, votre cœur sera triste; mais persévérez, cette tristesse se changera en joie. Alors vos affections se purifieront, votre volonté se renouvellera, ou plutôt elle sera comme créée une seconde fois ; et tout ce qui vous semblait difficile deviendra aisé ; vous y sentirez douceur et avidité. ***Envoyez votre esprit***, est-il dit, ***et tout sera créé***, ***et vous renouvellerez la face de la terre***[2]. De même qu'on connaît l'homme extérieur à sa physionomie, on connaît l'homme intérieur à sa volonté. Le Saint-Esprit crée et renouvelle la face de la terre, c'est-à-dire que la volonté, de terrestre, devient céleste, et est prête à obéir avec promptitude. Heureux les cœurs ainsi disposés, qui loin de sentir le mal en eux, sont sous l'empire d'une dilatation merveilleuse ! Quant à ceux dont nous avons rappelé le souvenir plus haut, c'est d'eux que Dieu a dit ce mot terrible : ***Mon esprit ne restera pas dans ces hommes, parce qu'ils sont chair***[1] ; c'est-à-dire charnels, et tout ce qu'il y avait en eux de spirituel s'est évanoui dans la chair.

9. Mes très-chers frères, puisqu'aujourd'hui l'Époux nous est ravi, non sans jeter quelque trouble en nos cœurs, et ravi pour nous envoyer l'Esprit de vérité, pleurons et demandons-lui de nous trouver ou plutôt de nous rendre dignes de sa visite, de remplir cette maison où nous sommes réunis, de façon que l'onction qui vient de lui plutôt que les corrections nous instruisent, et qu'après avoir éclairé notre intelligence et purifié nos affections, il vienne en nous pour y établir sa demeure. Comme le serpent de Moïse dévora tous les serpents des magiciens[2], ainsi cet esprit, à son arrivée, consumera toutes nos affections et nos joies charnelles, versera en nous ses consolations et nous fera trouver le repos dans le travail, la joie dans la tribulation, la gloire dans le mépris. C'est ainsi que les apôtres qu'il avait remplis, sortaient radieux du conseil, parce qu'ils avaient été trouvés dignes de souffrir des humiliations pour le nom de Jésus[3]. Car l'esprit de Jésus, esprit de bonté, de sainteté, de droiture, de douceur, de force, allége et élargit tout ce que ce monde pervers offre de difficile et d'étroit. Il convertit l'opprobre en félicité, et le mépris en élévation. Donc, selon l'exhortation du prophète, ***sondons nos voies et nos pensées : élevons nos cœurs et nos mains***, [4] afin de goûter des joies abondantes dans la solennité de l'Esprit-Saint qui nous aidera à pénétrer dans toutes les vérités, selon la promesse du Fils de Dieu [5].

[1] Apoc., III, 16. — [2] Ps. CIII, 30.

[1] Gen., VI, 3. — [2] Exod., VII, 12. — [3] Act., V, 41. — [4] Thren, III, 40. — [5] Jean, XVI, 13.

SERMON IV

De deux ascensions mauvaises, celle du démon et celle du premier homme. De six bonnes ascensions de Jésus-Christ qui sont aussi les nôtres.

1. Si nous célébrons avec piété les solennités de la Nativité et de la Résurrection du Seigneur, il convient d'apporter à la fête de son Ascension une égale dévotion, car elle n'est en rien inférieure à ses sœurs ; elle en est le terme, et le couronnement. Oui, c'est à bon droit un jour de pompe et de joie, que celui où ce soleil plus que céleste, ce soleil de justice s'est offert à nos yeux, voilant sous le nuage de sa chair et le sac de sa mortalité, la vivacité de son éclat, et tempérant ainsi la lumière inaccessible. C'est aussi une heure de grande joie et de transports que celle où environné de félicité, il a déchiré ce sac, et sans en séparer sa substance, le débarrassant de toute vétusté, corruption, misère et abaissement, il a consacré les prémices de notre résurrection. Cependant en quoi ces solennités me touchent-elles, si ma vie reste enchaînée à la terre? Et qui oserait aspirer à monter au Ciel, si Celui qui en est descendu le premier n'y était aussi remonté le premier? C'est pourquoi je vous dis : cet exil serait à mes yeux à peu près aussi insupportable que l'enfer, si le Dieu des armées ne nous avait laissé un germe d'espérance et d'attente, quand il s'est élevé sur les nuées et a donné l'espoir aux croyants. *Si je ne m'en vais*, disait-il, *le Consolateur ne viendra pas* [1] Quel Consolateur? Celui qui répand en nous la charité, qui empêche l'espérance d'être confondue : le Consolateur qui fait que notre conversation est au ciel : cette vertu d'en haut qui élève nos cœurs. *Je vais vous préparer une place, puis je reviendrai et je vous prendrai avec moi.* [2] *Là où sera le corps les aigles se rassembleront*[3] Voyez-vous comme la solennité de ce jour est la consommation de toutes les autres solennités, en exprime le fruit, et en augmente la grâce ?

2. Comme tous les mystères du Dieu né pour nous et qui nous a été donné, l'Ascension s'est accomplie pour nous et nous profite. Dans cette vie, notre conduite semble livrée au hasard ou à la nécessité. Le Christ, vertu et sagesse de Dieu, ne pouvait être asservi à ces causes. Quelle nécessité enchaînerait donc la vertu de Dieu? En quoi la sagesse divine agirait-elle au hasard? Ses discours, ses œuvres, ses souffrances, n'en doutez pas, ont été volontaires ; tout y est plein de mystères ; tout y est riche en fruits de salut. Ce principe posé, lorsqu'il nous arrive de connaître quelque fait relatif au Christ, n'allons pas y voir une découverte personnelle; sachons-le, il y avait une raison antérieure à la connaissance que nous en avons. De même que l'écrivain range ses idées dans un ordre arrêté d'avance, ainsi tout ce qui vient de Dieu est réglé, et particulièrement les œuvres opérées par sa majesté présente dans la chair. Mais, ô limites étroites de nos connaissances ! ô pauvreté de notre science! que nous savons peu, et que ce peu est lui-même restreint ! c'est à peine s'il nous arrive quelques étincelles d'un si vaste foyer de lumière, du flambeau posé sur le chandelier ! Mais plus notre capacité individuelle est faible, plus il faut mettre de fidélité à communiquer aux autres les lumières qui nous sont données. Aussi, mes frères, je ne veux, ni ne dois vous priver des lumières que, pour votre édification, Jésus-Christ a daigné me donner touchant son Ascension, ou mieux, touchant ses ascensions, surtout quand les dons spirituels ont la prérogative de pouvoir se communiquer sans s'amoindrir. Peut-être tout ceci est-il déjà connu de quelques âmes qui en ont également reçu la révélation; mais par égard pour ceux que leurs occupations ou leur application à des objets plus sublimes peut-être, ou dont l'intelligence est moins vive, je dois dire ce que je sens.

3. *Le Christ qui est descendu est aussi monté* [1]. Ce sont les paroles de l'Apôtre. Moi je crois, qu'en descendant, Jésus-Christ est monté. Ainsi devait-il descendre afin de nous apprendre à monter. Nous sommes avides d'ascension, et

[1] Jean. XVI, 7. — [2] Jean, XIV. 2, 3. — [3] Math., XXIV, 28.

[1] Ephés., IV, 10.

nous avons tous la passion de nous élever. Car nous sommes des créatures nobles, au grand cœur, naturellement jalouses d'exaltation. Mais malheur à nous si nous voulons suivre Celui qui a dit : *Je prendrai place sur la montagne du testament, du côté de l'aquilon*[1] ! Malheureux ! du côté de l'aquilon ! Quelle froide montagne ! Nous ne te suivons pas. Tu es avide de pouvoir ; tu en ambitionnes les hauteurs. Combien pourtant, jusqu'aujourd'hui, suivent ces traces souillées et malheureuses ! ou plutôt, qu'ils sont rares ceux qui ne sont pas esclaves de la fureur de dominer ! Aussi donne-t-on le titre de bienfaiteur aux dépositaires du pouvoir, et loue-t-on le pécheur de se laisser aller aux désirs de son cœur. Tous adulent, tous jalousent les puissants. Et qui suivez-vous, hommes infortunés ? qui suivez-vous ? Ne voyez-vous pas Satan tomber comme la foudre ? N'est-ce pas ici cette montagne que l'Ange a gravie et où il est devenu démon ? Ou faites cette remarque : après sa chute, la jalousie le torture ; il forme le coupable projet de supplanter l'homme, il n'ose pas cependant lui suggérer l'idée de monter sur cette montagne, ou son inutile tentative d'ascension lui avait montré un abîme.

4. Toutefois cet adversaire rusé sut trouver un expédient. Il fit voir à l'autre une autre montagne semblable. *Vous serez*, dit-il, *comme des Dieux, sachant le bien et le mal*[2]. Elle est funeste encore cette ascension ou plutôt cette descente de Jérusalem à Jéricho. Malheureuse montagne que la science qui enfle ! et pourtant, vous voyez jusqu'à ce jour ramper vers elle les enfants d'Adam en masse, comme s'ils ignoraient quelle chute terrible leur père a faite en essayant de la gravir, et comment il a entraîné et brisé avec lui sa postérité ! Les blessures que vous avez reçues dans cette ascension, alors que vous étiez encore cachés dans votre père ne sont pas guéries, et voilà que vous tentez une ascension personnelle, afin que la dernière erreur devienne pire que la première. Malheureux ! quelle est donc cette terrible passion ? Enfants des hommes, jusques à quand vos cœurs seront-ils appesantis ? Pourquoi chérissez-vous la vanité et le mensonge[3] ? Ignorez-vous que Dieu a choisi ce qui est faible selon le monde pour confondre la force, et la folie pour confondre la sagesse[4] ? Quoi ! rien ne nous retient, ni la crainte des menaces du ciel, qui perdra la sagesse des sages, et réprouvera la prudence des prudents, ni l'exemple d'un père, ni nos propres sentiments, ni l'expérience de la dure nécessité à laquelle nous a réduits la folle passion de savoir !

[1] Isaï., XIV, 13. — [2] Gen., III. 5. — [3] Ps. IV, 3. — [4] I Cor., I, 27.

5. Nous venons donc de vous montrer, mes frères, une autre montagne, non pas à gravir, mais à fuir. C'est la montagne où montait Celui qui voulut savoir, comme Dieu, le bien et le mal. C'est la montagne que dressent jusqu'aujourd'hui et élèvent ses fils, qui ne trouvent rien de si vil dont ils ne prétendent exhausser la montagne de la science. Voyez : l'un poursuit la connaissance des lettres, l'autre celle des choses du monde, celui-ci d'idées, qui déplaisent à Dieu, celui-là d'un métier vulgaire, et avec une telle ardeur, que rien ne lui coûte, pourvu qu'il arrive à passer pour plus entendu que les autres. C'est ainsi qu'ils édifient Babel, qu'ils s'imaginent arriver jusqu'à ressembler à Dieu ; ainsi rêvent-ils l'inutile, négligeant l'indispensable. Qu'avez-vous de commun avec ces montagnes dont l'ascension est si difficile et si périlleuse ? Ou pourquoi déserter celle qu'il est si aisé et si utile de monter ? L'ambition du pouvoir a privé un Ange de la félicité des Anges : et le désir de la science a dépouillé l'homme de la gloire de l'immortalité. Essayez de vous élever aux hauteurs du pouvoir : que de contradictions vous rencontrez ! que d'oppositions ! que d'obstacles ! Quelle route laborieuse ! Vous arrivez au terme de vos désirs. Mais, dit l'Écriture, *Les puissants seront puissamment tourmentés*[1]. Je ne parle pas des sollicitudes et des anxiétés, dont le pouvoir est la source. Un autre ambitionne la science qui enfle ; quel travail ! quelle fatigue d'esprit ! et cependant il entendra dire : Vous crèveriez que vous n'y arriveriez jamais. Son regard sera attristé toutes les fois qu'il se verra relégué au dernier rang. Et où aboutiront les enflures de son orgueil : *Je perdrai*, dit le Seigneur, *la sagesse des sages et je réprouverai la prudence des prudents*[2].

6. Mais passons : vous avez vu, je pense, combien nous devons fuir ces deux montagnes, si nous redoutons le précipice qui a englouti l'Ange et la chute qui a renversé l'homme. Montagnes de Gelboé, que ni la pluie, ni la rosée ne descendent sur vous[3] ! Que faisons-nous, cependant ? Monter de cette façon n'est pas expédient, et pourtant, nous avons la passion de monter. Qui nous apprendra à bien monter ? Qui ? Celui dont nous lisons : *Il est descendu, et il est aussi monté*[4]. C'est à lui qu'il appartenait de nous montrer la route qui nous conduit aux hauteurs pour nous empêcher de suivre les

[1] Sages., VI, 7. — [2] I Cor., I, 19. — [3] II Rois., I, 21. — [4] Ephes., IV, 10.

pas d'un guide ou plutôt d'un séducteur perfide. Parce qu'il ne pouvait plus monter, le Très-Haut est descendu, et il a consacré ainsi une voie d'ascension douce et salutaire. Il est descendu des cimes de la puissance, revêtu d'une chair infirme ; il est descendu de la montagne de la science, parce qu'il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication. Car quoi de plus infirme qu'un corps délicat et des membres d'enfant ? Quoi de plus ignorant qu'un petit être qui ne connaît que le sein de sa mère ? Quelle impuissance comparable à celle de ces membres cloués dont on peut compter tous les os? Quelle folie égale en apparence celle de cette victime qui livrait son âme à la mort, et payait ce qu'elle ne devait pas? Vous voyez à quel degré il est descendu, et comment, du haut de sa puissance et de sa sagesse, il s'est anéanti. Mais il n'a pu s'élever plus haut sur la montagne de la bonté, ni nous donner de sa charité des preuves plus expressives. Et ne vous étonnez pas que le Christ soit monté en descendant, puisque l'Ange et l'homme sont tombés en montant. Il cherchait, à mon sens, cette façon de monter celui qui demandait : *Qui montera sur la montagne du Seigneur, ou qui se tiendra dans le lieu qui lui est consacré*[1]? Peut-être aussi Isaïe, voyant les hommes renversés par le désir même de s'élever, les appelait-il à cette montagne quand il s'écriait : *Venez, montons à la montagne du Seigneur*[2]. Et ne condamne-t-il pas manifestement l'ascension des montagnes précédentes, en célébrant la fécondité de celle-ci, celui qui a dit : *Pourquoi considérez-vous ces grasses montagnes? Oui c'est une montagne grasse, une montagne riche*[3]. Voici donc la montagne de la maison du Seigneur, élevée au sommet des collines, sur lesquelles avait vu bondir l'Époux, le prophète qui disait : *Le voici! Il vient en bondissant sur les monts*[4]. Il enseignait le chemin à qui l'ignorait; il traînait un petit enfant, il le guidait. C'est pourquoi il s'avançait comme pas à pas, afin que de vertu en vertu le Dieu des Dieux se montrât en Sion[5], car sa justice est comme la montagne de Sion[6].

7. Mais considérons, je vous prie, les bonds de ce géant parti des hauteurs du ciel, et qui y remonte comme par degrés[7]. Voyez d'abord cette première montagne sur laquelle il monte avec Pierre, Jacques et Jean et sur laquelle il est transfiguré devant eux. Son visage étincelle comme le soleil, et ses vêtements deviennent blancs comme la neige[8]. La gloire de la résurrection est celle que nous contemplons sur la montagne de l'espérance. Pourquoi y monte-t-il et s'y transfigure-t-il, sinon pour nous apprendre à nous élever par la pensée à cette gloire future qui nous sera révélée? Heureux celui qui médite sans cesse devant Dieu, et qui repasse attentivement en son cœur les délices de la droite de Dieu! Quelle peine peut sembler pesante à celui qui songe constamment que les souffrances de cette vie n'ont aucun rapport avec la gloire qui nous attend ? Que peut désirer en ce monde misérable celui dont l'œil contemple sans cesse les biens du Seigneur dans la terre des vivants, et reste fixé sur les récompenses éternelles? *Mon cœur vous a parlé*, dit le prophète au Seigneur, *mon cœur vous a dit : Mon visage vous a cherché, je chercherai votre visage, Seigneur*[1]. Qui me donnera de vous voir tous debout, en haut, les regards fixés sur la félicité qui nous viendra de Dieu?

8. Trouvez bon que nous restions quelque temps sur cette montagne, nous pourrons franchir les autres plus vite. Qui ne serait retenu sur celle-ci par ce cri que Pierre y a poussé : *Seigneur, il est bon de demeurer ici*[2]? Est-il donc un bonheur aussi grand, ou plutôt est-il un bonheur autre que celui qui place notre âme dans le bien, puisque notre corps ne peut habiter cette région? Je crois que celui qui entrait dans le tabernacle admirable, jusqu'à la maison de Dieu, la joie et la confession sur les lèvres, faisait aussi entendre ce cri[3] : *Il est bon de demeurer ici.* Qui de vous, songeant en son cœur à cette vie future, à la félicité, aux transports, à la béatitude et à la gloire des enfants de Dieu, et méditant ces grandes choses, en une conscience tranquille, n'épancherait en ces termes la suavité intime dont elles remplissent son âme : *Il est bon de demeurer ici?* Non pas en ce triste pèlerinage où le corps nous retient, mais dans ce doux et salutaire souvenir où le cœur habite. *Qui me donnera les ailes de la colombe, et je volerai au lieu du repos*[4]? Mais vous, fils des hommes, fils de l'homme descendu de Jérusalem à Jéricho, fils des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti? Montez, montez vers le cœur élevé, et Dieu sera exalté[5]. C'est la montagne où Jésus-Christ est transfiguré. Montez, et vous apprendrez que le Seigneur a merveilleusement traité son Saint.

9. Mes frères, je vous en prie, que vos cœurs ne s'appesantissent pas au milieu des soucis mondains : car pour ce qui est des excès et de

[1] Ps. XXIII, 3. — [2] Isaï., II, 3. — [3] Ps. LXVII, 16, 17.— [4] Cantiq., II, 8. — [5] Ps. LXXXIII, 8. — [6] Id., XXXV, 7. — [7] Ps. XVIII, 6, 7. — [8] Math., XVII, 2.

[1] Ps. XXVI, 8. — [2] Math., XVII, 4. — [3] Ps. XLI, 5. — [4] Ps. LIV, 7. — [5] Ps. LXIII, 7, 8.

l'ivresse, grâces à Dieu, je n'ai guère sujet de vous en parler : déchargez, je vous en supplie, vos cœurs du lourd fardeau des pensées terrestres, afin que vous sachiez que le Seigneur traite ses saints d'une façon merveilleuse; dressez en vous-mêmes non-seulement les tentes des patriarches et des prophètes, mais les demeures multiples de cette maison céleste, à l'exemple de celui qui allait dans le tabernacle du Seigneur immolant une hostie à la voix puissante, et chantant à Dieu ce psaume : *Que vos tabernacles sont aimés, ô Dieu des vertus! Mon âme soupire et défaille dans les parvis du Seigneur* [1]. Allez aussi, vous mes frères avec des sentiments de piété et de dévotion, pour hostie, visiter par la pensée les régions supérieures, et les innombrables demeures de la maison du père ; prosternez-vous humblement devant le trône divin de l'agneau ; adressez de respectueuse supplications à chaque ordre des Anges; saluez les nombreux patriarches, les rangs pressés des prophètes, le sénat des apôtres ; admirez les couronnes des martyrs aux fleurs empourprées, les chœurs des vierges tout embaumées du parfum des lis, et autant que vous le permet l'infirmité de vos cœurs, prêtez l'oreille à ce cantique nouveau dont l'harmonie surpasse le miel en douceur : *Je me suis souvenu de toutes ces choses*, dit le prophète, *et j'ai épanché mon âme* [2]. Quelles sont ces choses? *Je passerai au lieu de votre admirable tabernacle, jusqu'à la maison de Dieu*. Et encore : *Je me suis souvenu de Dieu et j'ai goûté des délices* [3]. Il a vu celui qu'ont vu les apôtres, et d'une façon analogue, avec cette différence que sa vision était toute spirituelle et n'avait rien de corporel. Il ne l'a pas vu à la façon de celui qui disait : *Nous l'avons vu ;* il *n'avait ni aspect, ni beauté* [4]. Il l'a vu transfiguré, revêtu d'une beauté supérieure à celle des enfants des hommes, celui qui se déclare enivré de cette vision, comme les apôtres. *Il fait bon demeurer ici*, disaient-ils au Seigneur. Et, afin que rien ne manque à cette ressemblance, les Apôtres tombent prosternés en terre [5]; et le prophète avoue que son âme a défailli [6]. Quelle multitude de douceurs, vous avez réservées, Seigneur, à ceux qui vous craignent! Montez donc sur cette montagne, contemplez-y face à face la gloire divine, et vous vous écrierez à votre tour : *Attirez-nous à votre suite*. Car à quoi sert-il de savoir le but où il faut tendre, si vous ignorez la route qui y mène?

10. Il faut que vous montiez une autre montagne, pour y écouter un prédicateur qui y dresse une échelle à huit degrés et dont le sommet touche le ciel. *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux*. Si vous avez gravi la première montagne, par une continuelle méditation de la gloire céleste, vous n'aurez plus de peine à gravir celle-ci pour méditer jour et nuit la loi du Seigneur ; ainsi le même prophète songeait non-seulement aux récompenses, mais aux préceptes du Seigneur chers à son cœur [1]. Vous vous entendez dire à votre tour : *Vous savez où je vais*, à cause de la première ascension, et *vous savez la route* [2], à cause de la seconde. C'est pourquoi, prenez la résolution de chercher le chemin de la vérité, afin de n'être pas du nombre de ceux qui n'ont pas trouvé la route qui mène à la cité destinée à leur servir d'habitation ; soyez plus empressés encore de vous élever, non-seulement par la pensée de la gloire céleste, mais par une vie qui la mérite.

11. Je trouve néanmoins une troisième montagne sur laquelle Jésus monta pour y prier [3]. Vous voyez combien l'Épouse a sujet de dire dans le cantique : Le *voici; il vient, il bondit sur les montagnes* [4]. Sur la première il a été transfiguré, pour que vous sachiez vers quel but marcher; sur la seconde il a fait entendre des paroles de vie, afin que vous sachiez la voie qui y mène; il a prié sur la troisième, afin que vous travailliez à obtenir la bonne volonté de marcher et de parvenir à ce terme. Car *celui qui connaît le bien et ne le fait pas est coupable* [5]. C'est pourquoi, sachant que la bonne volonté est donnée à la prière, après avoir vu ce qu'il faut faire, recourez aussi à la prière, afin d'avoir la force de le faire. Priez avec instance, priez avec persévérance, à l'exemple de Jésus-Christ qui passait la nuit en oraison, et votre père, qui est la bonté même, vous donnera un bon esprit. Voyez ici de quelle utilité il est de chercher à l'heure de la prière un lieu écarté. Jésus-Christ ne s'est pas borné à nous recommander cette précaution par cette parole : *Entrez dans votre chambre fermez-en la porte et priez votre Père* [6] ; il nous l'a recommandée aussi par son exemple ; il n'admet en sa société aucun de ses compagnons; il monte seul à la montagne de la prière.

12. Croyez-vous qu'il nous soit possible de dire quelque chose de plus, touchant ces ascensions? Oui cela est possible. N'oubliez pas,

[1] Ps. LXXXIII, 2, 3. — [2] Ps. XLI, 5. — [3] Ps. LXXVI, 4. — [4] Isaï., LIII, 2. — [5] Math., XVII, 6. — [6] Ps. LXXV, 14.

[1] Ps. CXVIII, 47. — [2] Jean, XIV, 4. — [3] Math., XIV, 23. — [4] Cantiq, II, 8. — [5] Jacq., IV, 17. — [6] Math., VI, 6.

je vous prie, la monture qui a porté Jésus-Christ, n'oubliez pas l'ascension de la croix. Il fallait que le fils de l'homme y fût élevé. *Et moi,* disait-il, *après que j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi*[1]. Vous avez la connaissance et la volonté du bien, et vous ne pouvez encore le réaliser; des mouvements brutaux et dignes de la bête vous font sentir une loi opposée à celle de l'esprit, et essaient de vous asservir. Que ferez-vous devant ces appétits que la raison condamne, et qui s'élèvent en vos membres? Vous consentez à jeûner, la gourmandise vous presse de ses attraits; vous avez résolu de veiller, le sommeil vous accable. Comment traiter cette bête? car tout cela est de la bête, et nous est commun avec elle: *L'homme est descendu au rang des animaux sans raison, et leur est devenu semblable*[2]. Montez, Seigneur, montez sur cet âne; réprimez-en les mouvements bestiaux. S'ils ne sont domptés, ils nous dompteront; si on ne les foule aux pieds, ils nous fouleront, et si on ne les tient sous le joug, ils nous l'imposeront. C'est pourquoi, ô mon âme! suis encore le Seigneur, dans cette ascension, afin que tes instincts restent sous ton empire, et que tu les maîtrises. Pour monter au ciel, il faut commencer par t'élever au-dessus de toi-même, en foulant aux pieds les désirs charnels qui te livrent la guerre.

13. Suis aussi Jésus-Christ, montant sur la croix, Jésus-Christ élevé de terre; place-toi par la pensée, non-seulement plus haut que toi, mais plus haut que le monde; considère et méprise tout ce qu'il y a en bas sur la terre, selon ce qui est écrit: *Ils verront la terre de loin*[1]. Ne permets ni aux charmes du monde de t'abaisser, ni à ses adversités de t'abattre. Loin de toi toute gloire qui ne vient pas de la croix de ton Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde t'est crucifié, et regarde comme une croix tout ce que le monde désire. Par lui aussi tu es crucifiée au monde: attache-toi de toute l'ardeur de ton cœur, à tout ce que le monde estime une croix.

14. Que vous reste-t-il, sinon à monter vers Celui qui est béni dans tous les siècles? Ah! le mieux, c'est que nos liens se brisent, et nous permettent d'être avec le Christ. *Heureux l'homme qui trouve son secours en vous*, dit le prophète au Seigneur; *il a disposé des ascensions en son cœur; il s'élèvera de vertu en vertu, jusqu'à voir le Dieu des dieux en Sion*.[2] C'est la dernière ascension; c'est le couronnement de tout, comme le dit l'Apôtre: *le Christ qui est descendu, est aussi monté, afin de compléter toutes choses*[3]. Mais que dirais-je de cette ascension? Où monterons-nous, afin d'être où est le Christ? Qu'y aura-t-il là? *O Dieu! l'œil n'a pas vu, et vous seul savez ce que vous avez préparé à ceux qui vous aiment*[4]. Ah! mes frères, désirons cette ascension; soupirons sans cesse après elle, et que la vivacité de nos affections supplée à ce qui manque ici à notre intelligence!

[1] Jean, XII, 32. — [2] Ps. XLVIII, 13. — [3] Dan., VII, 13. — [4] Isaï., IV, 2.

[1] Isaï., XXXIII, 17. — [2] Ps. LXXXIII, VI, 8. — [3] Ephés., IV, 10.— [4] Isaï., LXIV, 42, et I Cor., II, 9. — [5] Ps. CIX, 1.

SERMON V

De l'intelligence et de l'affection.

1. Aujourd'hui, le fils de l'homme vient s'offrir à l'ancien des jours, assis sur un trône, qu'il doit partager[3], et désormais le germe du Seigneur, ne sera pas seul environné de magnificence et de gloire; le fruit de la terre se trouvera porté à une hauteur sublime[4]. Heureuse union! mystère qu'il faut embrasser avec une joie ineffable! Le même est à la fois germe du Seigneur et fruit de la terre, fils de Dieu et fruit des entrailles de Marie, fils de David, et Seigneur, ce Seigneur, qui le comble aujourd'hui de joie, et qui lui inspirait jadis ce chant: *le Seigneur a dit à mon Seigneur: Asseyez-vous à ma droite*[5]. Comment le germe du Seigneur, ne serait-il pas lui-même Seigneur? Et il est aussi son fils, le fruit

sublime de la terre, le fruit de ce rameau sorti de la tige de Jessé. Aujourd'hui donc, le Père glorifie son Fils, le fils de l'homme, il le glorifie en lui-même de cette gloire qu'il y possédait avant la création du monde [1]. Aujourd'hui le ciel se glorifie de se voir rendre la vérité sortie de la terre. Aujourd'hui, l'Époux est enlevé à ses fils, condamnés au deuil, selon sa prédiction, car les fils de l'Époux ne pouvaient s'attrister pendant qu'il était avec eux. Mais le jour est venu où il leur est enlevé, et où son absence les condamne aux larmes et au jeûne [2]. Que devient donc votre parole, ô Pierre? vous disiez : *Seigneur, il fait fait bon demeurer ici; faisons-y trois tabernacles* [3]. Et le voilà entré dans un tabernacle plus vaste et plus parfait, que la main de l'homme n'a pas façonné, et qui n'appartient pas à cette création.

2. Comment donc est-il bon pour nous de rester ici? C'est plutôt une charge, une souffrance, un péril d'habiter une région envahie par le mal, ou la sagesse est rare, si même on l'y trouve. Tout y est couvert d'une glu dangereuse; tout y est glissant, et voilé de ténèbres; les filets du péché sont tendus partout. On ne rencontre sous ce soleil que dangers pour les âmes, affliction d'esprit, vanité, douleurs. Elevons-donc, mes frères, élevons au ciel nos cœurs et nos mains, et efforçons-nous d'y suivre le Seigneur avec les pieds de notre dévotion et de la foi. Une heure viendra où, sans retard comme sans difficulté, nous serons enlevés dans les airs à sa rencontre, et nos corps spiritualisés pourront alors ce que ne peuvent aujourd'hui nos âmes animalisées. Car maintenant quels efforts il nous faut pour soulever un peu nos cœurs! Ah! nous le lisons malheureusement assez dans le livre de notre expérience personnelle; ils sont hélas! appesantis par la corruption du corps et retenus en bas par le poids de cette demeure d'argile.

3. Peut-être convient-il d'expliquer ce que c'est qu'élever son cœur, et comment il faut l'élever : mais c'est à l'apôtre plutôt qu'à moi de vous l'apprendre. *Si vous êtes ressuscités avec le Christ*, dit-il, *cherchez les choses d'en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu : goûtez les biens d'en haut et non ceux de la terre*. Comme s'il disait avec plus de clarté encore : si vous êtes ressuscités avec lui montez avec lui; si vous vivez avec lui, régnez avec lui. Suivons, mes frères, suivons l'agneau partout, en sa passion, en sa résurrection, et plus volontiers encore dans son ascension. Que notre vieil homme soit crucifié avec lui, afin que notre corps de péché soit détruit, que nous cessions d'être les esclaves du péché, en mortifiant nos membres qui sont sur la terre. Mais comme Jésus-Christ est ressuscité des morts par la gloire de son Père, nous aussi marchons dans une vie nouvelle. Car s'il est mort, s'il est ressuscité, c'est pour que, morts au péché, nous vivions pour la justice.

4. Du reste, puisque une vie nouvelle demande un lieu plus sûr, et que la dignité de la résurrection exige une place plus élevée, suivons Jésus-Christ en son ascension, pour chercher à goûter les choses d'en haut et non celles de la terre. Quel est donc ce lieu, me direz-vous? Ecoutez l'Apôtre : *La Jérusalem d'en haut est libre; c'est elle qui est notre mère*[1]. Et voulez-vous savoir quels biens on y trouve? La vision de la paix. *O Jérusalem! loue le Seigneur, loue ton Dieu, ô Sion! ton Dieu qui t'a donné la paix pour frontières*[2]. O paix qui surpasse tout sentiment! ô paix, qui couronne la paix! ô mesure pleine, pressée, condensée, débordante! Ame chrétienne, souffrez avec Jésus-Christ, ressuscitez avec lui, montez avec lui, c'est-à-dire : *Evitez le mal, faites le bien; cherchez la paix et poursuivez-la* [3]. C'est ainsi qu'aux Actes des apôtres, saint Paul nous rappelle qu'il a enseigné aux disciples, la continence, la justice, l'espérance de la vie éternelle [4]. Ainsi, dans l'Évangile, la vérité nous avertit de nous ceindre les reins, d'allumer nos lampes, et de nous tenir prêts comme les serviteurs qui attendent leur maître [5].

5. Du reste, si vous observez bien, l'Apôtre nous recommande une double ascension en nous exhortant à chercher et à goûter les choses d'en haut et non les choses de la terre. De son côté, le prophète semble indiquer cette distinction lorsqu'il dit : *Cherchez la paix, poursuivez-la;* en sorte que chercher la paix, la poursuivre après l'avoir cherchée est la même chose que chercher les biens pour goûter, et goûter après avoir cherché les choses du ciel et non celles de la terre. Tant que nos cœurs sont divisés, remplis d'innombrables replis, en désaccord avec eux-mêmes, il faut nécessairement les élever par parties, et comme par morceaux, destinés à être rassemblés dans la Jérusalem d'en haut, où règne l'unité. Là ils habiteront non plus isolément, mais tous ensemble l'unité; et non-seulement ils cesseront d'être divisés en eux-mêmes, mais ils ne le seront plus entre eux. Et pour distin-

[1] Jean, XVII, 3. — [2] Math., IX, 15. — [3] Id., XVII, 4. — [4] Coloss., III. 1, 2.

[1] Galat., IV, 26. — [2] Ps. CXLVII, 12, 14. — [3] Ps. XXXIII, 15. — [4] Actes, XXIV, 25, — [5] Luc, XII, 35, 36.

guer les parties principales du cœur, il y a en nous l'intelligence et l'affection, souvent en lutte l'une contre l'autre, l'une cherchant les régions élevées, l'autre les régions infimes. Quelle douleur! quel tourment pour l'âme d'être ainsi tirée, déchirée, brisée! C'est ce que vous pouvez conjecturer vous-mêmes d'après les déchirements du corps qu'il nous est aisé d'éprouver, si une insensibilité funeste et dangereuse vous empêche d'observer ce phénomène dans votre être spirituel. On écarte violemment les jambes d'un patient; on sépare ses pieds par de longues pièces de bois; la peau reste encore entière; mais quelle torture!

6. Telle est, et nous le déplorons, la situation douloureuse de ces infortunés qui, vivant corporellement au milieu de nous, éclairés peut-être comme nous, ne partagent pas nos sentiments. Ils comprennent le bien qu'ils devraient faire, mais ils ne l'aiment pas comme ils le comprennent. Car pour l'ignorance, pouvons-nous y chercher une excuse, nous, à qui la doctrine céleste, les pieuses lectures, les enseignements spirituels ne manquent pas? Tout ce qui est vrai, pur, juste, aimable; tout ce qui est de bonne réputation, tout ce qui respire la vertu, les bonnes mœurs, vous l'avez appris, reçu, entendu, vu, dans les exemples et les paroles de ceux qui mènent au milieu de vous une vie parfaite, et dont les exhortations et la conduite sont un enseignement éloquent et universel. Puissent ces leçons, en s'adressant à l'esprit, toucher aussi les cœurs, afin de nous épargner les amertumes et les douleurs d'une contradiction et d'une division qui nous condamnent au supplice d'être tirés en bas, pendant qu'une force opposée nous soulève!

7. Dans toutes les communautés religieuses vous rencontrez, en effet, des hommes inondés de consolations, plongés dans les délices, toujours rayonnants de joie et de contentement, fervents, occupés le jour et la nuit à méditer la loi de Dieu, portant au ciel des regards fréquents, levant dans la prière des mains pures, observateurs attentifs de leur conscience, et appliqués avec ardeur aux bonnes œuvres. Pour eux la discipline est aimable, le jeûne facile, les veilles courtes, le travail des mains agréable, et tout ce qu'il y a d'austère dans ce régime ne leur offre que douceur. Vous en trouverez au contraire d'autres pusillanimes et lâches : ils tombent sous la charge; il faut employer contre eux la verge et l'éperon; leur joie est dissipée, leur tristesse abattue, leur componction rare et courte, leurs pensées animales, leur vie tiède. Ils obéissent sans dévotion, ils parlent sans circonspection, ils prient sans ferveur, ils lisent sans s'édifier. C'est à peine, nous le voyons, si la crainte de l'enfer les retient, si la honte les arrête, si la raison leur fait sentir son frein, si la discipline les maîtrise. Une pareille vie ne vous semble-t-elle pas s'acheminer vers l'enfer? Cette lutte entre l'intelligence et l'affection les force de mettre la main à des œuvres qui sont le partage des forts, et ils ne mangent pas le pain des forts, dont ils partagent les tristesses, sans en goûter les consolations. Levons-nous, je vous en conjure, nous tous qui vivons de cette vie, réparons nos âmes, rassemblons nos forces, sortons de cette tiédeur funeste; si ce n'est pas parce qu'elle est dangereuse et qu'elle provoque d'ordinaire le dégoût de Dieu, que ce soit du moins parce qu'elle est fatigante, pleine de misère et de douleur, qu'elle expose à l'enfer, et qu'elle est comme l'ombre de la mort.

8. Si nous cherchons les choses d'en haut, efforçons-nous aussi d'en prendre un avant-goût. Peut-être est-il permis d'appliquer à l'intelligence et à l'affection l'avertissement qui nous est donné, de chercher les biens d'en haut, et de les goûter, afin, comme nous l'avons déjà dit, d'élever vers Dieu nos cœurs, dans ses principales parties, comme avec les mains d'un pieux effort et d'un exercice spirituel. Tous, si je ne me trompe, nous cherchons les choses d'en haut, par l'intellect de la foi, et le jugement de la raison; mais nous n'avons pas tous, au même degré, le goût des choses d'en haut, car nous sommes pris à l'appât des choses terrestres, qui nous inspirent une violente affection. Quelle est, en effet, la source de ces divergences d'idées, de cette disparité de goûts, de cette opposition de conduite, de tous les contrastes indiqués plus haut? D'où vient que certaines âmes sont tristement privées de grâces, quand d'autres en sont si abondamment pourvues? Certes, celui qui les distribue, n'est ni pauvre, ni avare; mais les vases vides manquent, et l'huile est condamnée à s'arrêter. L'amour du monde nous assiége de toute part; ses consolations ou plutôt ses désolations obstruent nos routes, entrent par nos fenêtres, envahissent nos âmes; ce n'est pas l'âme cependant de celui qui a dit : *Mon âme a refusé d'être consolée; je me suis souvenu de Dieu, et j'ai goûté des délices* [1]. Un cœur rempli de désirs mondains, voit les joies saintes fuir loin de lui. La vérité ne s'allie pas à la va-

[1] Ps. LXXVI, 3, 4.

nité, l'éternel au passager, les choses spirituelles aux corporelles, celles d'en bas, à celles d'en haut, et vous ne pouvez goûter tout ensemble, les biens du ciel et ceux de la terre.

9. Heureux ces hommes prédestinés à figurer d'avance l'Ascension du Seigneur, Enoch ravi [1], Élie enlevé au ciel [2]! Heureux ceux qui vivent exclusivement pour Dieu, et qui sont voués uniquement à l'intelligence, à l'amour, à la jouissance! Un corps corruptible n'appesantit plus les âmes, une maison de boue ne tient plus abaissés les pensées et les sentiments de ces hommes qui ont marché avec Dieu. Pour eux, plus d'obstacle, plus d'occasion, plus de matière capable d'appesantir leur affection, ou d'abaisser leur intelligence. L'Écriture déclare en effet, que si le premier a été ravi (A), c'est pour empêcher la malice de triompher de sa sagesse, et soustraire son intelligence et son âme, à toute possibilité de séduction ou de changement [3].

10. Mais d'où nous vient donc la vérité dans ces ténèbres, la charité dans ce siècle méchant, dans ce monde plongé tout entier dans le mal? Trouverons-nous quelqu'un qui éclaire notre intelligence, et échauffe nos affections? Oui, si nous nous tournons vers Jésus-Christ, afin qu'il enlève de nos cœurs le voile qui les couvre. C'est de lui qu'il est écrit : *Une grande lumière s'est levée sur ceux qui habitaient dans la région et les ombres de la mort* [4]. Dieu, en effet, prenant en pitié les temps de l'antique ignorance, a annoncé aux hommes de faire partout pénitence, selon que saint Paul le disait aux Athéniens [5]. Souvenez-vous que le Verbe de Dieu, sagesse éternelle, s'est incarné. Pendant tout le temps que daigna se montrer et séjourner parmi les hommes cette ineffable vertu, cette gloire, cette majesté, son occupation fut d'éclairer les cœurs, et d'inspirer aux hommes la foi par la prédication et les miracles. *L'esprit du Seigueur est sur moi*, disait-il; *il m'a envoyé évangéliser les pauvres* [6]. Et il disait aux apôtres : *La lumière est encore au milieu de vous, pour un peu de temps; marchez pendant que vous avez la lumière, afin que les ténèbres, ne vous surprennent pas* [7]. Et non-seulement avant sa passion, mais après sa résurrection, quand il leur prouve qu'il est vivant, quand il leur apparaît pendant quarante jours, qu'il leur parle du royaume de Dieu [8], qu'il ouvre leur esprit à l'intelligence

[1] Ecclé., XLIV, 16. — [2] IV Rois., II, 2.— [3] Sages., IV, 11. — [4] Isaï., IX, 2. — [5] Actes., XVII, 30. — [6] Isaï., LXI, 1. — [7] Jean, XII, 35. — [8] Act., I, 3.

(A) Voir plus haut *Sermon* III, n° 2.

des Écritures [1], il façonne leur esprit, plus qu'il ne purifie leur affection.

11. Comment, en effet, les cœurs matériels eussent-ils été touchés de choses spirituelles? Ils étaient même incapables de supporter la lumière pure, et il fallut leur présenter le Verbe dans la chair, le soleil dans une nuée, la lumière en un vase d'argile, le miel dans la cire, le flambeau dans une lanterne. L'Esprit, le Christ, le Seigneur était bien sous leurs yeux, et non séparé de l'ombre sous laquelle ils devaient vivre parmi les nations. Aussi lisons-nous que la Vierge fut couverte de cette ombre [2], de crainte qu'ébloui d'une trop vive splendeur, l'œil de cette aigle fût impuissant à soutenir la lumière fulgurante et les feux de la Divinité. Cependant, cette nuée légère ne fut pas inutile; il en a fait un salutaire emploi. Les cœurs de ses disciples ne pouvaient s'élever jusqu'à l'intelligence de la foi et des choses spirituelles, si leurs affections n'étaient pas changées. Jésus-Christ a donc voulu leur inspirer une affection charnelle, afin qu'en fixant leurs attachements à son humanité sainte, par laquelle il opérait de si grands prodiges et disait de si grandes choses, il les détournât de s'occuper des choses humaines. Cet amour, à la vérité, était humain et charnel, mais il était si fort, qu'il l'emportait sur tous les autres, et ainsi il cherchait à les élever de la chair à l'esprit. C'était sans doute cet amour dont ils étaient épris, qui leur faisait dire : *Voilà que nous avons tout abandonné pour vous suivre* [3]. Car bienheureux les yeux qui voyaient le Dieu de Majesté présent dans son humanité, le Créateur de l'univers conversant avec les hommes, donnant l'exemple de toutes les vertus, guérissant les malades, marchant sur la mer, ressuscitant les morts, commandant aux démons, et donnant aux hommes une puissance semblable à la sienne! Heureux les yeux qui voyaient cet homme doux et humble de cœur, bon, affable, riche en miséricordes, cet agneau de Dieu sans tache et sans souillure, portant les péchés de tous les hommes! Heureuses les oreilles qui ont mérité d'entendre de la bouche du Verbe incarné les paroles de vie, par lesquelles le Fils unique du Père annonçait et faisait connaître tout ce qu'il en avait appris! C'est dans ces torrents de la doctrine céleste, dans cette pure fontaine de la vérité, qu'ils ont puisé, disons mieux, qu'ils se sont enivrés du vin des sublimes vérités qu'ils ont ensuite répandues et comme vomies parmi les peuples.

12. Qu'y a-t-il de surprenant, mes frères,

[1] Luc, XXIV, 45. — [2] Luc, I, 35. — [3] Math., XIX, 27.

que la tristeese s'empare du cœur de ceux qui, dans la personne de Jésus-Christ, possédaient de si grands avantages, lorsqu'ils l'entendent dire et redire : *Je vais où vous ne pouvez me suivre?*[1] Comment leurs entrailles ne seraient-elles pas émues, leur sensibilité troublée, leur esprit inquiet, leur visage consterné? Comment pourraient-ils de sang froid et sans être effrayés entendre la prédiction de son départ? Qu'il devait leur paraître dur de se voir délaissés par Celui pour l'amour duquel ils avaient tout abandonné? Cependant si le Sauveur permit que les Apôtres conçussent une si forte et si vive affection pour son humanité sainte, ce n'était pas pour qu'elle demeurât fixée à cet objet sensible, mais il voulait les élever par ce moyen à une affection toute spirituelle, afin qu'ils pussent dire un jour : *Quoique nous ayons connu le Christ selon la chair, cependant nous ne le connaissons plus maintenant*[2]. C'est pourquoi, afin de les consoler, ce bon Maître leur dit : *Je prierai mon père, et il vous donnera un autre Paraclet, l'Esprit de vérité qui demeurera en vous éternellement.* Et encore : *Je vous dis la vérité, il est expédient pour vous que je m'en aille, car si je ne m'en vais, le Paraclet ne viendra pas vers vous*[3]? Est-ce que la présence de Jésus-Christ ne pouvait sympathiser avec celle du Paraclet? Ces paroles, mes frères, renferment un grand mystère, car que veut-il nous faire comprendre par ces paroles : *Si je ne m'en vais, le Paraclet ne viendra pas à vous?* L'Esprit-Saint avait-il horreur de communiquer avec la chair du Sauveur? cette chair, qui, comme nous l'apprenons par les paroles de l'Ange député vers Marie, n'a pu être conçue que par son opération. Que veut-il donc dire : *Si je ne m'en vais, le Paraclet ne viendra pas à vous*? C'est comme s'il eût dit : Si je ne dérobe à vos yeux la présence de mon humanité, votre esprit tout occupé de cet objet sensible ne sera point capable de recevoir la plénitude de la grâce du divin Esprit, votre âme n'en pourra être remplie, et votre cœur ne la saurait goûter.

13. Que vous en semble, mes frères? si, ce que je viens de vous dire est la vérité, comment celui qui, séduit par je ne sais quel charme fantastique, est esclave de son corps de péché, de ce corps engendré dans le péché, accoutumé au péché, dans lequel on ne saurait rien trouver de bon, comment, dis-je, ose-t-il, dans ces dispositions, attendre l'Esprit saint? Si les Apôtres n'ont pu recevoir cette céleste visite, s'ils n'ont pu être remplis des ardeurs du divin Esprit, tant qu'ils ont joui de la présence sensible du Sauveur, comment ceux qui restent enfoncés dans la fange de leur corps, qui ne cessent de le flatter, qui ne sèment que dans la chair, qui ne respirent que la chair, comment oseront-ils seulement espérer de participer au torrent de voluptés et de grâces que l'Esprit saint répand dans les âmes? Quelle erreur de croire qu'on ne puisse se complaire que dans ce qu'il y a de plus vil, et goûter en même temps les douceurs célestes? que le baume des consolations spirituelles puisse se mêler avec le poison des voluptés charnelles? que l'Esprit sanctifiant orne de ses dons celui qui est idolâtre de son corps? Vous êtes dans l'erreur, Thomas, si vous espérez voir le Seigneur, tant que vous serez séparé de la société des Apôtres. La Vérité ne se plaît point dans les coins, ni dans les lieux écartés. Elle se montre ouvertement; c'est dans l'exactitude aux observances régulières, dans la vie commune, dans la pratique des exercices communs, qu'elle aime à se trouver. Jusques à quand donc aimerez-vous à vous éloigner des autres? Jusques à quand donc aimerez-vous et mendierez-vous avec tant d'empressement les consolations de votre propre volonté? Mais que fais-je? Écoutez plutôt ce que vous dit le Seigneur : Chassez l'esclave et son fils. Car le fils de l'esclave ne saurait être l'héritier [1]; selon ce qui est écrit, qu'il ne peut y avoir d'accord entre la vérité et le mensonge, entre la lumière et les ténèbres, entre l'esprit et la chair, entre le feu et la tiédeur.

14. Mais en attendant, direz-vous, je ne puis vivre sans consolation. S'il tarde à venir, attendez-le, il viendra ; et bientôt [2]. Les Apôtres l'ont attendu dix jours, persévérant tous ensemble dans la prière, avec les saintes femmes et Marie la mère de Jésus [3]. Et vous aussi, apprenez à prier, à chercher, à frapper, jusqu'à ce qu'enfin vous trouviez, vous receviez, et qu'on vous ouvre. Le Seigneur connaît le limon dont il vous a formés, il ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces. Confiez-vous en lui; si vous êtes fidèles à l'attendre, vous ne l'attendrez pas dix jours. Il préviendra certainement des bénédictions de sa douceur une âme désolée et suppliante; puisque vous refusez de chercher votre consolation dans les vanités du monde, il vous fera trouver vos délices à vous souvenir de lui, enivrés de l'abondance de sa maison, et abreuvés d'un torrent de voluptés. C'est ainsi que l'Écriture nous dit que pria

[1] Jean, VIII, 12. — [2] II Cor., V, 16. — [3] Jean, XIV, 16. — [4] Id., XVI, 17.

[1] Gen., XXI, 10. — [2] Habac., II, 3. — [3] Actes., I, 14.

autrefois Elisée, lorsqu'il pleurait les consolations qu'il goûtait dans la société d'Élie qui devait bientôt lui être enlevé. Mais considérez attentivement l'objet de sa prière, et la réponse qui lui fut faite : *Je vous prie, seigneur*, lui dit-il, *que votre double esprit descende sur moi*. Car il fallait que cet esprit fût double en lui, afin que cette double grâce pût le dédommager de son absence. *Si vous me voyez*, lui répondit le Prophète, *lorsque je serai élevé d'avec vous, vous obtiendrez ce que vous demandez* [1]. Et en effet son esprit fut véritablement doublé lorsqu'il le vit sortir de ce monde. Car en s'élevant visiblement dans le ciel, Élie emporta avec lui tous les désirs de son disciple, qui commença alors à goûter les choses du ciel et non les choses de la terre; son esprit fut doublé à la vue de ce départ, en ce sens, qu'à l'intelligence spirituelle se joignit l'affection spirituelle; l'attachement qu'il avait pour sa chair devenant, par son élévation, purement spirituel.

15. C'est ce qui s'est opéré d'une façon plus manifeste dans les Apôtres. Car, lorsqu'à leurs yeux, le Seigneur Jésus fut élevé au-dessus des nuées, et qu'il s'élançait vers le Ciel, de manière que personne n'avait plus besoin de l'interroger et de lui demander où il allait; ce fut alors, si j'ose le dire, qu'ils commencèrent à être instruits de cette foi cachée qui leur fit tendre des mains suppliantes vers le ciel, pour demander les dons de la grâce, jusqu'à ce que le bruit du vent impétueux venant d'en haut leur fît connaître, en se répandant sur eux sous la forme du feu, la venue de ce feu sacré que Jésus est venu apporter sur la terre, et qu'il désire tant de voir allumer partout. Ils avaient, à la vérité, déjà reçu l'Esprit-Saint, lorsque, soufflant sur eux, Jésus leur avait dit : *Recevez le Saint-Esprit* [1]; mais c'est l'Esprit de foi et d'intelligence, et non l'Esprit de ferveur, par lequel la raison était plutôt éclairée que leur volonté enflammée. Il fallait donc que cet Esprit fût doublé en eux. Car le feu divin, venant à embraser les cœurs de ceux à qui le Verbe du Père avait déjà enseigné la discipline et la science, et qu'il avait remplis d'intelligence, les trouvant ainsi purifiés, y répandit abondamment les dons de la grâce, changea entièrement leur amour, et les embrasa d'une charité si forte, qu'ils ne craignirent plus la mort; non-seulement ils ne fermèrent plus leur porte par la crainte qu'ils avaient des Juifs, mais rien ne fût capable de leur fermer la bouche. Si donc nous voulons, nous disposer, selon notre faible mesure, à recevoir une si grande grâce, dépouillons-nous tout-à-fait de nous-mêmes; vidons nos cœurs de toute satisfaction terrestre et de toute consolation sensible; surtout aux approches de ce grand jour de fête, livrons-nous tous ensemble avec plus de ferveur, d'instance, de confiance et de persévérance à la prière, afin que cet Esprit plein de bonté, de douceur et de force, cet Esprit qui soutient les faibles, qui aplanit les voies les plus rudes, qui purifie les cœurs, daigne, par sa visite, nous consoler et nous confirmer dans le bien; ce divin Esprit, qui, pour être distinct du Père et du Fils, ne fait cependant qu'un avec eux, trois en un, et un en trois, comme l'enseigne véritablement et fidèlement, l'Église Catholique, adoptée par le Père, épousée par le fils, et fondée par le Saint-Esprit; trois personnes adorables qui n'ont qu'un même être, et qui jouissent de la même gloire, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] IV Rois, II, 9, 10.

[1] Jean, XX, 32.

POUR LA FÊTE DE LA PENTECOTE

SERMON PREMIER

Comment l'Esprit-Saint exerce en nous une triple opération.

1. Nous célébrons aujourd'hui, mes très-chers frères, la solennité du Saint-Esprit : elle appelle toute notre joie, elle est digne de toute notre dévotion, car le Saint-Esprit est en Dieu quelque chose de doux ; c'est la bonté de Dieu, et il est Dieu tout ensemble. Si donc nous célébrons les fêtes des saints, à plus juste titre faut-il solenniser celui qui les a rendus saints. Si nous vénérons ceux qui ont été sanctifiés, ne convient-il pas d'honorer davantage encore le sanctificateur lui-même ? C'est donc aujourd'hui le jour où l'Esprit-Saint d'invisible s'est rendu visible : ainsi, le Fils, invisible de sa nature, a daigné se montrer dans la chair. Aujourd'hui l'Esprit-Saint nous révèle quelque chose de lui-même, comme nous avons reçu précédemment quelques notions relatives au Père et au Fils ; car la connaissance parfaite de la Trinité est réservée à la vie éternelle. Présentement nous connaissons en partie ; et nous croyons ce que nous sommes incapables de comprendre. En ce qui regarde le Père, je sais qu'il a créé, puisque les créatures crient : *Il nous a faites ; nous ne nous sommes pas donné l'être* [1]. *Les perfections invisibles de Dieu, depuis la création du monde, par lui sont devenues visibles* [2]. Comprendre son éternité, son immutabilité, c'est trop pour moi ; il habite une lumière inaccessible. Du Fils, je sais quelque chose de grand : grâce à lui, je connais son incarnation. Mais qui nous racontera sa génération [1] ? Qui comprendra un fils égal à son père ? Relativement au Saint-Esprit, si nous ne pouvons comprendre sa procession du Père et du Fils (car c'est ici une science merveilleuse, trop haute pour moi [2]), je sais pourtant quelque chose, son inspiration. Et il y a en elle deux points à observer. D'où procède-t-il ? et où va-t-il ? La procession du Père et du Fils est cachée en des ombres épaisses ; mais sa possession vers les hommes a commencé de se montrer aujourd'hui, et elle s'est manifestée aux fidèles.

2. Jusque-là, et c'était une nécessité, l'Esprit invisible révélait son arrivée par des signes visibles. Aujourd'hui, plus ces signes sont spirituels, plus ils sont convenables, et plus ils semblent dignes du Saint-Esprit. Il est venu sur les apôtres en langues de feu, afin qu'ils fissent entendre dans toutes les langues du monde des paroles de feu, et qu'ils prêchassent une loi de feu avec des lèvres embrasées. N'allons pas nous plaindre d'être privés de ce genre de manifestation : Car l'Esprit se manifeste à chacun pour son utilité [3]. D'ailleurs, s'il faut le dire, c'est pour nous plus que pour les apôtres même que cette manifestation s'est faite. A quoi devaient leur servir ces langues des nations, sinon à convertir les nations ? Il y eut en eux une autre manifestation qui les

[1] Ps. XCIX, 3. — [2] Rom., I, 20.

[1] Isaï., LIII, 5. — [2] Ps. CXXXVIII, 6. — [3] I Cor., XII, 7.

concernait plus spécialement, et elle se réalise encore en nous. Car ils ont été manifestement revêtus de la vertu d'en Haut, ces hommes qui, d'une si grande pusillanimité sont arrivés à une si intrépide fermeté. Ils ne fuient plus; la peur des Juifs ne les porte plus à se cacher; ils mettent à prêcher plus d'audace qu'ils n'en mettaient naguère à se cacher. Ce changement opéré par la main de Dieu se montre dans le prince des apôtres : jadis la voix d'une servante le glaçait de terreur; aujourd'hui il reste inébranlable sous les verges dont les princes des prêtres l'accablent. *Ils sortaient joyeux du conseil, parce qu'ils avaient été trouvés dignes d'endurer l'opprobre pour le nom de Jésus-Christ* [1], ce Jésus qu'ils avaient délaissé, quand on le traînait devant le même conseil. A ce spectacle, comment douter de l'arrivée d'un Esprit puissant qui remplit ces cœurs d'une invisible énergie? Ainsi encore les opérations de l'Esprit en nous rendent témoignage de lui.

3. Nous avons reçu l'ordre d'éviter le mal et de faire le bien [2]; voyez comment, sous ce double rapport, l'Esprit vient en aide à notre faiblesse. Les grâces sont diverses, mais elles émanent du même Esprit [3]. Il nous détourne du mal par une triple opération, la componction, la supplication, l'intercession. En effet, c'est la pénitence qui commence notre retour à Dieu, et elle est l'œuvre de l'Esprit de Dieu et non du nôtre, comme la raison l'enseigne, et l'autorité le prouve. Quel est donc l'homme glacé qui, après s'être approché du feu, et s'y être réchauffé, doute que le feu lui ait communiqué une chaleur qu'il ne pouvait avoir sans lui? Ainsi le cœur, d'abord glacé par le péché, puis embrasé des ardeurs de la pénitence, n'hésitera pas à reconnaître qu'il a reçu la visite d'un autre Esprit qui reprend et juge le sien. C'est ce que vous trouvez précisément dans l'Évangile quand il parle de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croient en Jésus-Christ : *Cet Esprit*, est-il dit, *convaincra le monde de péché* [4].

4. Mais à quoi sert le repentir qui ne sollicite pas le pardon? Et c'est ce que doit faire encore l'Esprit, en remplissant le cœur d'une douce espérance qui nous porte à demander avec confiance et sans hésiter. Voulez-vous que je vous montre que c'est encore bien là une œuvre de l'Esprit-Saint? Tant qu'il est absent, vous ne sentirez rien de pareil en vous. C'est en lui que nous crions : O Père! C'est lui qui demande pour les saints avec

[1] Act., v, 41. — [2] Ps. xxxiii, 13. — [3] I Cor., xii, 4. — [4] Jean, xvi, 8.

d'ineffables gémissements [1]; voilà son action dans nos cœurs. Et dans celui du Père que fait-il? De même qu'en nous il prie pour nous; en son Père et avec lui il nous remet nos péchés. Dans notre cœur, il est notre avocat et notre Seigneur dans le cœur du Père. Ce que nous sollicitons, il le donne lui qui nous donne la grâce de demander; et, comme il nous élève par une pieuse confiance, ainsi sa douce miséricorde incline Dieu vers nous. Et, afin que vous sachiez bien que c'est l'Esprit-Saint qui opère en nous la rémission des péchés, écoutez une parole adressée jadis aux apôtres : *Recevez le Saint-Esprit; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez* [2]. Voilà pour la fuite du mal.

5. Mais lorsqu'il s'agit de nous porter à faire le bien, quel secours nous prête l'Esprit du bien? Il avertit la mémoire, il éclaire la raison, il meut la volonté, et ce sont là les trois principales facultés de l'âme. Il suggère le bien à la mémoire par de saintes pensées, et, par ce moyen, il dissipe notre lâcheté et notre indolence. Toutes les fois donc que vous sentirez ces bons mouvements dans votre cœur, rendez gloire à Dieu, et respectez l'Esprit-Saint dont la voix se fait entendre à vos oreilles. Car c'est lui qui enseigne la justice, et le Sauveur nous dit dans l'Évangile : *C'est lui qui vous suggèrera tout ce que je vous dirai.* Prenez garde à ces paroles : *Il vous enseignera toutes choses* [3]. Car j'ai ajouté qu'il instruit la raison. Il ne suffit pas, en effet, de savoir qu'il faut faire le bien, il faut encore que la grâce du Saint-Esprit nous apprenne quel est le bien qu'il faut faire; comment nous devons réduire à l'acte cette bonne pensée, pour que le mouvement de Dieu ne soit point inutile, puisqu'il est écrit que *celui qui connaît le bien, et ne le fait pas, n'est pas exempt de péché* [4]. C'est pourquoi il n'est pas seulement nécessaire d'être averti et enseigné par la grâce; il faut encore être porté et appliqué au bien par cet Esprit qui aide notre faiblesse, et par lequel nos cœurs sont remplis de la charité qui opère la bonne volonté.

6. Lors donc que l'Esprit-Saint vient ainsi prendre possession de toutes les facultés de votre âme, en lui inspirant le bien, en le lui faisant connaître, en l'y appliquant, parlant sans cesse dans votre intérieur, de manière que vous pouvez dire que vous entendez au-dedans de vous ce que dit le Seigneur Dieu, en éclairant votre raison, et en embrasant votre volonté, ne vous semble-t-il pas que toute la maison est comme remplie de langues

[1] Rom., viii, 15, 26. — [2] Jean, xx, 22. — [3] Ibid., xiv, 26. — [4] Jacq., iv, 17.

de feu, puisque, comme nous l'avons dit plus haut, ces trois facultés semblent constituer l'âme tout entière? Ces langues qui paraissent dispersées sont la multitude des saintes pensées ; mais comme elles procèdent d'une seule et même lumière, qui est la vérité, leur multiplicité ne forme qu'un seul et même feu, qui est la charité. La maison cependant ne sera remplie qu'à la consommation des choses, lorsque l'Esprit-Saint versera dans notre sein une bonne mesure, pleine, entassée et surabondante. Mais quand cela arrivera-t-il? N'en doutons pas, lorsque les jours de la Pentecôte seront écoulés. Que vous êtes heureux, vous qui touchez à la cinquantième année, à l'année du jubilé, ou qui y êtes parvenus! Je parle de ceux de nos frères à qui l'Esprit-Saint a déjà dit de se reposer de leurs travaux. Car c'est encore ici une des opérations du Saint-Esprit. Vous savez, mes frères, que nous célébrons deux temps différents dans l'année d'une manière toute particulière : l'un de quarante, l'autre de cinquante jours; l'un, avant la Passion, l'autre, après la Résurrection; celui-là dans la componction du cœur et les larmes de la pénitence, celui-ci dans la componction de l'esprit et avec des chants d'allégresse. Le premier est la figure de la vie présente ; le second, celle du repos des saints après la mort. Lorsque la fin de cette cinquantaine sera arrivée, je veux dire, après la résurrection et le jugement, c'est alors que les jours de la pénitence seront accomplis, que le Saint-Esprit règnera dans toute sa plénitude et qu'il remplira toute la maison. Car toute la terre sera pleine de sa majesté, puisque non-seulement l'âme, mais le corps lui-même ressuscitera spirituel, si toutefois, comme l'Apôtre nous l'enseigne, pendant sa vie animale, il a semé dans la vie spirituelle.[1]

SERMON II

Des œuvres de la Trinité en nous, *et de la triple grâce du Saint-Esprit.*

1. Aujourd'hui, très-chers frères, les cieux ont distillé leur rosée devant le Dieu du Sinaï, le Dieu d'Israël qui a versé sur l'héritage du Christ une pluie de choix [1]. L'Esprit-Saint procédant du Père, est survenu dans les apôtres avec une abondance extraordinaire, et leur a apporté des grâces privilégiées. Jésus-Christ était ressuscité avec magnificence : de là monté au ciel avec gloire, il y siégeait sur un trône sublime; il ne restait plus qu'à combler la joyeuse attente des justes, et à remplir des dons du ciel des hommes tout célestes. N'est-ce pas ce qu'Isaïe avait prédit avec tant d'autorité et de précision? *En ce jour-là*, dit-il, *le germe du Seigneur sera dans la magnificence et la gloire; le fruit de la terre deviendra sublime ; il sera un sujet de joie pour ceux qui auraient été sauvés en Isaël* [2]. Jésus-Christ est le germe du Seigneur (et non d'Adam). Il a été seul conçu d'un germe sans tache, et s'il a pris la ressemblance de la chair, du péché, il n'a pas pris le péché. Fils d'Adam selon la chair, il n'a pas hérité de la prévarication d'Adam; il n'était pas fils de colère par nature, comme le reste des hommes conçus dans l'iniquité. Donc ce germe sorti de la tige de Jessé, et sur un rameau virginal, a été entouré de magnificence quand il est ressuscité ; car, alors, Seigneur, vous avez été exalté d'une façon sublime, vous avez revêtu l'éclat et la gloire, vous vous êtes entouré d'un vêtement de lumière [2]. Et quelle a été encore la gloire de votre Ascension, quand le cortége des Anges et des âmes saintes vous ramenait à votre Père, et, qu'introduit triomphalement dans les cieux, vous placiez au sein de la divinité, l'humanité que vous aviez prise! Comment, je ne dis pas exprimer, mais imaginer la sublimité à laquelle est élevé ce fruit de la terre, assis à droite du Père, spectacle qui éblouit les natures célestes, fait trembler les regards des Anges, incapables de le contempler? Que la joie, Seigneur Jésus, se répande donc sur les enfants d'Israël qui ont été sauvés, sur vos

[1] Ps. LXVII, 9, 10. — [2] Isaï., IV, 2.

[1] I Cor., XV, 44. — [2] Ps. CIII, 1, 2.

apôtres choisis par vous, avant la création du monde! Vienne votre Esprit, qui lave les souillures, infuse les vertus, Esprit de justice et d'amour.

2. Considérons attentivement ce que la Très-Sainte-Trinité a fait pour nous depuis le commencement du monde, et ce qu'elle ne cessera de faire jusqu'à la consommation des siècles, et quelle est la sollicitude de cette infinie Majesté, qui gouverne et régit ce grand univers, pour nous empêcher de nous perdre éternellement. Ce Dieu trois fois Saint avait, par sa puissance, tiré tous les êtres du néant, il les régissait par sa sagesse. On voyait reluire d'une manière admirable ces deux attributs dans la création et la conservation de ce vaste univers, et dans l'une et dans l'autre éclataient les effets de son ineffable bonté. Cependant une bonté plus grande encore, et qui devait en un jour favorable mettre le comble à toutes les autres, était cachée dans le cœur du Père, comme il le dit lui-même par un de ses prophètes : *Je médite des pensées de paix*[1]. C'était de nous envoyer Celui qui est notre paix, qui de deux choses divisées n'en a fait qu'une; il pensait à nous donner paix sur paix; paix à ceux qui sont loin, paix à ceux qui sont proche [2]. C'est donc pour exécuter ce projet, que, du plus haut point d'élévation, le Verbe de Dieu, invité par sa bonté, attiré par sa miséricorde, poussé par le désir de vérifier les prédictions des prophètes, est descendu vers nous. Il a été reçu dans un sein pur et virginal, sans en blesser l'intégrité. Il en est sorti par sa puissance, l'obéissance a dirigé tous ses pas, la patience l'a soutenu dans ses travaux, et la charité l'a porté à se manifester par ses paroles et par ses miracles.

3. Si donc je viens à considérer, d'un côté, mes misères, de l'autre, les biens dont mon Seigneur me comble, et que je fasse un sérieux retour sur moi-même, que de motifs pour m'engager à réformer ma conduite sur ses divins préceptes! Ces biens sont ineffables, car, pour tout dire en un mot, la divine sagesse ne pouvait, dans toute sa sagesse, rien trouver de mieux que ce qu'elle a fait pour nous racheter. Mais les maux qui nous accablaient étaient sans nombre. *Mes péchés*, dit le juste, *surpassent le nombre des grains de sable de la mer. Vous me pardonnerez mon péché*, dit-il ailleurs, *parce qu'il est grand* [3]. Le serpent tortueux fut envoyé par le Diable pour insinuer son venin par les oreilles de la femme, et infecter ainsi toute sa postérité. L'Ange Gabriel fut ensuite député par le Seigneur pour faire retentir le Verbe du Père aux oreilles d'une vierge, pour en remplir son esprit et son sein, afin que le remède fût appliqué par la même voie par laquelle le poison était entré. Nous avons vraiment vu sa gloire, la gloire du Fils unique du Père. Car tout ce que le Christ nous a apporté du cœur du Père est paternel; de sorte qu'il n'y a rien dans le Fils de Dieu qui ne soit doux, rien qui ne sente la bonté d'un père, rien qui soit propre à inspirer aux hommes la moindre frayeur. Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y avait en nous rien de sain. Nous étions dans l'égarement dès le sein de notre mère. Nous étions condamnés lorsque nous nous formions en elle ; puisque nous tirons notre origine du péché, et que nous avons été conçus dans le péché.

4. Or Jésus-Christ a appliqué d'abord le remède où a paru la première blessure, en descendant substantiellement dans le sein d'une vierge. Il y fut conçu du Saint-Esprit, comme dans le milieu de la terre, afin d'opérer notre salut, en purifiant notre conception qui, si elle n'avait pas été l'œuvre de l'Esprit malin, en avait été au moins infectée. Et aussi afin que sa vie dans le sein maternel ne fût pas oiseuse, il y panse, durant neuf mois, notre vieille blessure, il en sonde la corruption jusqu'aux dernières profondeurs, pour y substituer une santé éternelle. Déjà il opérait notre salut au milieu de la terre, au sein de la vierge Marie, qui, grâce à d'admirables propriétés, mérite d'être appelée le milieu de la terre. C'est en effet vers elle, comme vers un centre, vers l'arche de Dieu, la cause de tout, l'œuvre des siècles que tournent les yeux, et les habitants du ciel, et ceux de l'enfer, et nos devanciers avec nous, et ceux qui viendront après nous, et leurs enfants, et les enfants de leurs enfants. Les habitants du ciel pour y trouver le repos ; ceux de l'enfer, leur délivrance; nos devanciers, pour être trouvés vrais en leurs prophéties; leurs successeurs, afin de se glorifier. Toutes les générations vous proclameront bienheureuse [1], Mère de Dieu, reine du monde, souveraine du ciel! Oui, toutes les générations. Car il y a les générations du ciel et celles de la terre. *Dieu est le Père des esprits*, dit l'Apôtre, *et de lui dérive toute paternité au ciel et sur la terre* [2]. Et toutes les générations vous appelleront bienheureuse, parce qu'à toutes vous avez donné la vie et la gloire. C'est par vous en effet que les Anges ont trouvé la joie, les justes la grâce, et les pécheurs le pardon. Toute créature

[1] Jérém., XXIX, 29, I. — [2] Éphés., II, 14, 17. — [3] Ps. XXIV, 11.

[1] Luc, I, 40. — [2] Éphés., III, 15.

tourne justement vers vous ses regards, car c'est en vous, par vous, et par un bien sorti de vous que la main miséricordieuse du Tout-Puissant a réparé ce qu'elle avait créé.

5. Puisque vous m'avez donné votre conception, ô mon Sauveur Jésus, donnez-moi. s'il vous plaît, encore votre vie; car, non-seulement ma conception est impure, mais ma vie est pleine de périls, ma mort est mauvaise, et après elle j'en ai encore une plus funeste à redouter, la seconde mort. Non-seulement, me dit-il, je te donne ma conception, mais encore ma vie, et les différents âges par lesquels j'ai passé, mon adolescence, ma jeunesse; j'y ajouterai ma mort, ma résurrection, mon ascension, l'émission de mon Saint-Esprit, afin que ma conception purifie la tienne, que ma vie soit le modèle de ta vie, que ma mort détruise la tienne, que ma résurrection précède celle qui t'attend un jour, que mon ascension te prépare la voie par laquelle tu dois aussi un jour monter au ciel, et enfin pour que mon Esprit-Saint fortifie ta faiblesse. C'est ainsi que tu connaîtras la voie par laquelle tu dois marcher, avec quel soin tu dois y marcher, et le but où elle te doit conduire. Tu conformeras ta vie à la mienne, afin que, comme j'ai pratiqué sans relâche la pauvreté, l'obéissance, l'humilité, la patience, la charité, la miséricorde, tu marches aussi sur mes traces, sans te détourner ni à droite ni à gauche. Dans ma mort, tu trouveras ma justice, qui brisera le joug de ta captivité, qui terrassera les ennemis qui s'opposent à ton passage dans la voie ou qui se tiennent à l'écart pour te tendre des piéges, afin que désormais ils n'aient plus la hardiesse de te nuire. Cela fait, je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti, et j'irai de nouveau montrer ma face aux brebis que j'ai laissées sur les montagnes et que j'avais abandonnées pour courir après toi, et plutôt afin de te rapporter dans le bercail que pour t'y ramener.

6. Et afin que mon absence n'excite en vous ni murmure, ni tristesse, je vous enverrai l'Esprit consolateur qui vous donnera le gage du salut, la force de la vie, la lumière de la science. Le gage du salut : cet Esprit rendra lui-même témoignage à votre esprit que vous êtes le Fils de Dieu. Il imprimera et mettra en votre cœur les signes les plus assurés de prédestination (A); il répandra la joie en votre cœur, et il engraissera votre âme, sinon toujours, du moins fréquemment des douces rosées du ciel. La force de la vie : afin que ce que la nature vous rend impossible, sa grâce vous le rende non-seulement praticable, mais aisé. Les labeurs, les jeûnes, la faim, la soif, toutes ces observances qui cacheraient la mort si elles n'étaient adoucies par cette farine [1] vous deviendront délicieuses; vous y trouverez des richesses de toutes sortes. La lumière de la science : afin qu'après avoir bien fait toutes choses vous ne vous regardiez que comme un serviteur inutile; que le bien que vous trouveriez en vous, vous le rapportiez au principe de tout bien, sans lequel vous êtes incapable non-seulement de rien achever, mais de rien commencer. Ainsi ce divin Esprit sur ces trois points vous enseignera toutes choses, tout ce qui intéresse votre salut, car c'est en cela que réside la pleine et absolue perfection.

7. Et c'est ce que ce même Esprit nous dit par le Prophète : *Semez pour vous dans la justice;* en cela il nous montre le gage du salut : *Recueillez l'espoir de la vie;* c'est la force de la vie; *et allumez en vous la lumière de la science* [2]. C'est l'expression même dont nous nous sommes servis. Voilà pourquoi cet Esprit s'est montré sur les apôtres sous la figure du feu, doué d'éclat et d'ardeur. Ceux qu'il remplit, il leur communique et la ferveur de l'esprit, et la connaissance de la vérité, car la miséricorde seule les prévient et les dirige. Quel trésor de cette miséricorde avait amassé cet enfant du Seigneur qui s'écriait : *Sa miséricorde me préviendra* [3]; *sa miséricorde est devant mes yeux* [4]. *Elle me suivra tous les jours de ma vie* [5]. *Il me couronne dans sa miséricorde et sa bonté* [6]. *Mon Dieu, ma miséricorde* [7]! Avec quelle douceur vous avez vécu au milieu des hommes, ô Seigneur Jésus! Quelle richesse et quelle excellence de biens vous leur avez prodiguées! Avec quelle force vous avez enduré pour eux des indignités cruelles! En sorte que nous pouvons sucer le miel de la pierre et l'huile du dur rocher; dur en paroles, plus dur dans les coups, très-dur dans les horreurs de la Croix. Et dans tout cela, comme un agneau, il s'est tu devant le tondeur, et n'a pas ouvert la bouche. Voyez la vérité de ces paroles : *Le Seigneur a été plein de sollicitude pour moi* [8]. Pour racheter un esclave, le Père n'épargne pas le Fils; le Fils se livre volontairement lui-même; tous les deux envoient l'Esprit-Saint, et l'Esprit prie pour nous en des gémissements ineffables.

(A) Il appelle ces signes très-assurés comme au *Sermon II, pour l'Octave de Pâques*, n° 3; il dit que *cette certitude nous est tout à fait refusée*. Voir *Sermon I, pour la Septuagés.*, n° 1 : *Nous n'avons pas la certitude; mais la confiance inspirée par l'espérance nous console, etc.*, etc.

[1] IV Rois, IV, 41. — [2] Osée, X, 12. — [3] Ps. LVIII, 11. — [4] Ps. XXV, 3. — [5] Ibid, XXII, 6. — [6] Ibid., CII, 4. — [7] Ibid., LVIII, 18. — [8] Ibid., XXXIX, 18.

8. O dureté et insensibilité des enfants d'Adam! Ils ne peuvent être amollis par une si grande bonté, ni enflammés par la fournaise d'un si ardent amour, en considérant que, pour de si viles denrées, il nous donne de si précieuses marchandises! Car ce n'est ni avec de l'or, ni avec de l'argent corruptibles qu'il nous a rachetés, mais avec tout son sang répandu en abondance, puisqu'il en a coulé des flots par les cinq ouvertures de son corps sacré. Qu'a-t-il dû faire de plus qu'il n'ait pas fait? Il a éclairé les aveugles, ramené ceux qui s'égaraient, réconcilié les coupables, justifié les impies; il a vécu trente-trois ans sur la terre, il a conversé avec les hommes, il est mort pour eux. Celui qui d'un seul mot a créé les Chérubins, les Séraphins et les vertus des Anges, le Tout-Puissant, le Maître souverain de l'univers, s'est rendu obéissant, et s'est à soumis à tout. Que demande donc de vous Celui qui vous a cherchés avec tant de sollicitude, sinon que vous marchiez vous-mêmes avec sollicitude en la présence de votre Dieu? Or, mes frères, c'est l'Esprit-Saint, le scrutateur des cœurs, celui qui discerne nos pensées et nos intentions, qui ne peut souffrir la moindre paille dans le cœur qu'il possède et où il a fixé sa demeure, mais qui la consume aussitôt par le feu de la recherche la plus scrupuleuse; Esprit de douceur qui sait plier notre volonté, ou plutôt qui l'excite et la dirige selon la sienne, afin que nous la puissions comprendre clairement, aimer ardemment et accomplir efficacement.

SERMON III

Des opérations multiples du Saint-Esprit en nous.

1. Avec quel empressement je vous communiquerais les inspirations dont le ciel daignerait me gratifier! J'en atteste cet Esprit dont nous célébrons aujourd'hui la principale solennité! Puissions-nous y apporter une dévotion digne de la fête! C'est cet Esprit, mes très-chers frères, qui vous a rassemblés, non pas seulement dans une même cité, mais dans une même maison, pour se reposer sur vous, sur des âmes humbles et pleines pour sa parole d'une pieuse terreur. Il a couvert de son ombre la Vierge, il a fortifié les apôtres, afin de tempérer pour une chair virginale l'accès de la divinité, et de revêtir les apôtres de la vertu d'en Haut, c'est-à-dire des plus vives ardeurs de la charité. Telle est la cuirasse revêtue par le chœur apostolique, lorsqu'il s'élance comme un géant pour exercer la vengeance parmi les nations, châtier les peuples, enchaîner les rois et mettre des menottes de fer aux mains de leurs princes [1]. Comme leur mission était de lier le fort en sa maison et de lui enlever ses armes, ils avaient besoin d'une force supérieure à la sienne. Comment auraient-ils triomphé de la mort et des portes de l'enfer, s'ils n'avaient possédé cette énergie victorieuse de l'amour, forte comme la mort, et du zèle énergique comme l'enfer? Ils avaient été imprégnés de ce zèle quand on les croyait plongés dans l'ivresse [1]. Oui, ils étaient vraiment pleins de vin, mais non du vin dont parlaient les incrédules. Ils étaient ivres d'un vin nouveau que les vieilles outres ne méritaient ni n'étaient capables de contenir. Ce vin venait de cette vigne d'en Haut; il réjouit le cœur sans troubler la raison. Il engendre les vierges sans pousser les sages au désordre. Vin nouveau, mais seulement pour les habitants de la terre. Car au ciel il abondait déjà, non en des celliers et en des outres ni en des vaisseaux d'argile, mais en des magasins tout spirituels. A travers les rues et les places de cette cité coulait ce vin qui met la joie au cœur, sans allumer dans la chair les feux de la luxure; mais les fils de la terre, les enfants des hommes ne le connaissaient pas.

2. Ainsi le ciel jouissait d'un vin particulier, ignoré de la terre. Toutefois la terre n'était pas condamnée à une détresse absolue, elle se glorifiait de la chair du Christ dont la présence était l'objet des désirs du ciel. Pourquoi ne se ferait-il pas entre le ciel et la terre,

[1] Ps. CXLIX, 7, 8.

[1] Act., II, 13.

entre les Anges et les apôtres un juste et agréable échange qui donnerait aux premiers la chair du Christ et aux seconds le vin du ciel, attirerait l'Esprit ici-bas, porterait là-haut la chair de Jésus-Christ et rendrait ainsi, et pour jamais, tous ces biens communs à tous? *Si je ne m'en vais pas*, disait le Sauveur, *le Paraclet ne viendra pas à vous*, c'est-à-dire, si vous ne donnez ce que vous aimez, vous n'aurez pas ce que vous désirez ; *il vous est donc avantageux que je m'en aille* [1], afin de vous transporter de la terre au ciel, de la chair à l'esprit. Car le Fils est esprit, le Père est esprit, le Saint-Esprit est esprit. L'Esprit qui est devant nous est le Christ, le Seigneur. Le Père aussi parce qu'il est esprit cherche des adorateurs en esprit et en vérité. Cependant l'Esprit-Saint porte plus particulièrement le nom d'esprit parce qu'il procède de l'un et de l'autre, ferme et indissoluble nœud de la Trinité, et il est proprement saint, parce qu'il est le don du Père et du Fils, et qu'il sanctifie toute créature. Toutefois le Père est aussi esprit et saint, comme le Fils est également esprit et saint ; *et de lui*, dit saint Paul, *toutes choses émanent; tout est en lui et par lui* [2].

3. Dans l'œuvre si vaste de ce monde, il nous faut considérer trois choses : qu'est-il? comment et à quelle fin est-il établi? L'existence des êtres proclame d'abord une puissance merveilleuse qui les a créés si nombreux, si grands et si magnifiques. Dans leur manière d'être reluit une sagesse singulière qui a placé les uns en haut, les autres en bas, les autres au milieu et, si vous songez à la raison de l'existence de ce monde, vous rencontrez une bonté si utile, une utilité si bienveillante, qu'elles peuvent accabler l'ingratitude sous la multitude et la grandeur de leurs bienfaits. La puissance a donc tiré tous les êtres du néant, la sagesse leur a donné leur beauté, et la bonté leur a communiqué leur utilité. Cependant il y a toujours eu, nous le savons, et il y a encore, nous le voyons, une multitude d'hommes plongés par leurs sens, au milieu des biens inférieurs de ce monde visible, livrés aux choses créées, qui ne s'inquiétent ni du mode, ni du but de leur création. Comment les appeler, sinon charnels? Il en est d'autres, en très-petit nombre, je crois, et il y en a eu jadis, nous le lisons, dont toute l'étude et l'unique travail consistent à rechercher le mode d'existence et l'harmonie des ouvrages de Dieu, qui n'ont pas négligé seulement de s'enquérir de l'utilité des choses créées, mais qui les ont elles-mêmes noblement méprisées, contents d'une nourriture simple et frugale. Ces hommes s'intitulent philosophes. Nous les nommons avec plus de raison des hommes curieux et vains.

[1] Jean, XVI, 7. — [2] Rom., XI, 36.

4. Tous ont été remplacés par des hommes plus sages qui, s'élevant au-dessus des êtres créés et du mode de leur création, se sont exclusivement appliqués à l'étude de ce problème : quel est le but de ces êtres? Ils ont compris que Dieu a tout fait pour lui-même, tout fait pour les siens. Cependant c'est d'une façon qu'il a agi pour lui-même, et d'une autre qu'il a agi pour les siens, car s'il est dit : *Il a tout fait pour lui-même* [1], c'est pour relever l'origine des êtres, et ces mots, il a tout fait pour les siens, expriment surtout le fruit qui en résulte. Dieu a tout fait pour lui-même, c'est-à-dire, par une bonté gratuite. Et il a tout fait aussi pour ses élus, c'est-à-dire pour leur utilité : là est la cause efficiente, ici la fin. Voilà les hommes spirituels qui usent de ce monde comme n'en usant pas, qui cherchent Dieu dans la simplicité de leur cœur, sans même s'inquiéter comment fonctionne cette machine du monde. Les premiers sont esclaves du plaisir, les seconds remplis de vanité, les derniers riches de vérité.

5. Je me réjouis de vous voir appartenir à cette école, à l'école du Saint-Esprit, où vous apprendrez la bonté, la discipline et la science, et où vous direz avec un saint : *J'ai surpassé en intelligence tous ceux qui m'enseignaient.* Et pourquoi? Est-ce parce que j'ai revêtu la pourpre et le fin lin, et que ma table est chargée de mets délicats? Est-ce parce que j'ai pénétré toutes les arguties de Platon, toutes les subtilités d'Aristote? ou parce que le travail m'a conduit à cette intelligence? Non, certes, c'est *parce que j'ai cherché vos témoignages* [2]. Heureux celui qui demeure dans cette chambre nuptiale du Saint-Esprit, afin de pouvoir comprendre ce triple Esprit, qui donnait à un serviteur de Dieu une intelligence supérieure à celle des vieillards, et lui arrachait ce cri, ce chant : *Ne me rejetez pas loin de votre face; ne m'ôtez pas votre Saint-Esprit; créez en moi un cœur pur, ô Dieu! et renouvelez en mes entrailles un esprit droit. Rendez-moi la joie de votre visage, et affermissez-moi par un Esprit principal* [3]! Entendez ici l'Esprit-Saint désigné par son nom propre. David demande donc à n'être pas rejeté loin de sa présence, comme un objet immonde; car cet Esprit a en horreur tout ce qui souille, et il ne peut habiter en un corps asservi au péché. Sa propriété étant

[1] Prov., XVI, 4. — [2] Ps. CXVIII, 199. — [3] Ibid. L, 12, 14.

d'éloigner le péché, il doit aussi le haïr, et la même demeure ne saurait abriter à la fois tant de pureté et tant d'impureté. Mais l'Esprit-Saint étant reçu par la sainteté, sans laquelle nul ne verra Dieu, qui osera se présenter devant lui, comme lavé et pur, sinon celui qui s'abstient de tout mal et met un frein à ses actions et à ses pensées?

6. Mais parce que les pensées perverses et impures séparent de Dieu [1], il faut demander à Dieu de créer en nous un cœur pur : ce qui arrivera quand un Esprit droit aura été renouvelé en nos entrailles. Par cet Esprit droit, on peut entendre le Fils : il nous a dépouillé du vieil homme pour nous revêtir du nouveau. Il a opéré une rénovation au fond de notre âme, comme en des entrailles, afin que nos pensées soient droites, que nous marchions dans la nouveauté de l'Esprit, et non dans la vétusté de la lettre. Il nous a apporté du ciel et il a laissé à la terre la forme de cette rectitude. Dans toutes ses œuvres, il a mêlé la douceur à cette rectitude, selon que l'avait prédit de lui le même Prophète : *Le Seigneur est doux, il est droit, c'est pourquoi il donnera une loi à ceux qui chancellent sur la route* [2]. Le corps étant donc discipliné par la sainteté des œuvres, le cœur purifié, ou plutôt renouvelé par la rectitude des pensées, la joie salutaire vous est rendue, afin que désormais vous marchiez à la lumière du visage de Dieu, et que son nom vous inspire des transports continuels.

7. Que vous reste-t-il, sinon à être affermi par l'Esprit principal? Par cet Esprit principal, entendez le Père. Ce n'est pas qu'il soit plus grand, mais c'est que, seul, il n'émane de personne, puisque le Fils naît de lui, et que le Saint-Esprit procède de tous les deux. Mais en quoi consiste cet affermissement, sinon dans la charité? Quel autre don est si digne du Père? Quel présent est si paternel? *Qui nous séparera*, dit l'Apôtre, *de la charité du Christ? La tribulation? les angoisses? la faim? la nudité? le péril? la persécution? le glaive?* Soyez certains que ni la mort, ni la vie, ni aucune des choses que l'Apôtre exprime dans sa longue et audacieuse énumération, n'est capable de nous séparer de la charité de Dieu, qui est en Jésus-Christ [3]. Tous les détails de ce texte n'indiquent-ils pas un affermissement? Savez-vous posséder votre corps dans la sainteté et l'honneur, et non dans les passions? Vous avez reçu l'Esprit-Saint. Voulez-vous faire aux autres ce que vous désirez pour vous, et êtes-vous disposé à ne pas faire à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse? Vous avez reçu un Esprit droit pour servir le prochain. Car c'est là cette rectitude que les deux lois nous recommandent, que la nature nous dicte et que l'Écriture nous enseigne. Persévérez-vous solidement dans ces deux excellentes dispositions et dans celles qui s'y rapportent, vous avez reçu l'Esprit principal, seul agréable à Dieu. Celui qui existe vraiment ne peut agréer ce qui tantôt est, tantôt n'est pas, et l'éternité ne saurait se plaire en ces choses caduques. Si donc vous désirez que Dieu ait en vous sa place, ayez soin, après avoir possédé l'Esprit de sainteté pour vous, l'Esprit de droiture pour le prochain, de lui offrir en vous, comme au Roi et au Père des Esprits, l'Esprit principal.

8. Il est vraiment multiple, cet Esprit inspiré en tant de manières aux enfants des hommes, en sorte qu'on ne peut se dérober à sa chaleur. Il leur est donné, en effet, pour l'usage, le miracle, le salut, le secours, la consolation, la ferveur. Pour l'usage de la vie : il dispense en abondance des biens communs aux bons et aux méchants, à ceux qui en sont dignes et aux indignes; il semble ne faire ici aucune distinction. C'est de l'ingratitude de ne pas reconnaître en tout cela un bienfait du Saint-Esprit. Pour le miracle : dans les signes et les prodiges, dans les vertus diverses opérées par toutes les mains. Il renouvelle les antiques miracles, afin que les nouveaux accréditent les anciens. Mais comme il accorde à certaines personnes cette grâce, sans aucun profit pour elles, il est, en troisième lieu, donné pour le salut, quand nous revenons de tout notre cœur au Seigneur notre Dieu. Il est donné comme secours quand il aide notre faiblesse dans nos luttes diverses. Et quand il rend à notre esprit ce témoignage que nous sommes les enfants de Dieu, cette inspiration a un but de consolation. Il est encore donné pour la ferveur, quand il répand aux cœurs des parfaits un souffle énergique qui y allume le feu puissant de la charité. Il les porte à se glorifier non plus seulement dans l'espérance des enfants de Dieu, mais dans les tribulations, à trouver l'honneur dans l'opprobre, la joie dans l'outrage, l'élévation dans le mépris. Tous, nous avons, si je ne me trompe, reçu le Saint-Esprit pour notre salut, mais non pour la ferveur. Il en est peu qui soient remplis de cet Esprit, peu qui soient jaloux de le mériter. Nous nous contentons de nos étroites limites. Loin de travailler à respirer à l'aise dans cette liberté, c'est à peine si nous aspirons

[1] Sages, I, 3. — [2] Ps. XXIV, 8. — [3] Rom., VIII, 35, 38, 39.

après elle. Prions, mes frères, afin que les jours de la Pentecôte s'accomplissent en nous, jours de rémission, de joie, de véritable jubilé. Que le Saint-Esprit nous trouve toujours tous rassemblés corporellement, et puis de cœur, dans le même lieu, par la stabilité promise, à la gloire et à là louange de l'Époux de l'Église, de Jésus-Christ notre Seigneur, le Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE 4e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE (A)

De David et Goliath, et des cinq pierres. (Rois, XVII, 40.)

1. Nous apprenons du livre des Rois que Goliath, homme d'une taille prodigieuse, fier de sa force et de sa stature, insultait de ses cris les phalanges d'Israël et les provoquait à un combat singulier. Nous savons aussi de la même source que Dieu inspira un enfant, indigné de voir un bâtard, un incirconcis insulter le camp d'Iraël et les bataillons du Dieu suprême. Nous l'avons vu cet adolescent marcher, avec une fronde et une pierre, contre un adversaire d'une taille monstrueuse, couvert d'une cuirasse, protégé par le bouclier et le casque, et revêtu d'une redoutable armure. Nous n'avons pu assister insensibles à un pareil spectacle, et, après avoir tremblé pour celui qui engageait une semblable lutte, nous avons partagé la joie du vainqueur, nous avons loué le courage de l'enfant, dont le cœur, dévoré du zèle de la maison de Dieu, estimait siennes les injures dirigées contre le Seigneur, et gémissait des coups portés à Joseph. Nous avons admiré dans un adolescent une confiance sans égale en Israël. Et la victoire donnée par le ciel, et due à une vertu manifestement divine nous a causé une joie égale à l'inquiétude que nous ressentîmes à la vue d'un enfant armé de sa seule foi, attaquant un géant enivré de sa force personnelle.

2. Mais, si, selon le témoignage de l'Apôtre, nous n'ignorons pas l'existence d'une loi spirituelle [1], si nous savons qu'elle a été écrite pour nous, et destinée, non pas seulement à nous charmer de sa beauté extérieure, mais à rassasier nos sens intérieurs d'un froment exquis, il nous faut considérer quel est ce Goliath qui se dresse seul contre le peuple de Dieu déjà entré dans la terre promise et vainqueur de nombreux ennemis, qui ose l'insulter, fier et enivré de l'esprit de sa chair. Car je crois être autorisé à voir le vice de l'orgueil désigné ici par un homme superbe. C'est là le plus grand péché, qui harcèle davantage le peuple de Dieu et qui attaque spécialement ceux qui semblent avoir terrassé les autres vices. Voilà pourquoi il provoque à un combat singulier; ses autres adveraires sont vaincus. Car les Philistins, même en ce temps-là, craignaient d'entrer en lutte avec Israël, et toute leur confiance reposait en Goliath, géant d'une taille énorme. Pourquoi donc l'orgueil tente-t-il l'âme subjuguée par l'envie, ou par cette tiédeur qui provoque d'ordinaire les dégoûts de Dieu [2], ou par cette paresse qu'on lapide avec de la fange [3]? D'où vient, dis-je, l'orgueil, la

(A) Ce sermon, dans quelques manuscrits, est joint aux neuf sermons de Nicolas de Clairvaux dédiés à Henri, comte de Troyes. Mais les manuscrits les plus nombreux et les plus autorisés l'attribuent à saint Bernard, ainsi que les fleurs de Guillaume, moine de Tournai, recueillies par lui, il y a plus de quatre cents ans, des œuvres du saint abbé. (Voir *Préface des Sermons*).

[1] Rom., VII, 14. — [2] Apoc., III, 16. — [3] Ecclé., XXII, 2.

fierté dans une âme tellement esclave de tous les autres vices qu'elle doit croire que tous les jugements la condamment? Qui donc, sinon un homme fort, dont la vertu a maîtrisé les autres vices, viendra combattre le vice odieux de l'orgueil? Vienne donc le vaillant David, car un héros seul peut vaincre un pareil ennemi. Armez contre Goliath un homme qui déjà a terrassé, et les ours, et les lions.

3. Et qu'il voie si les armes de Saül pourront lui servir, soit la sagesse séculière, soit les enseignemements de la philosophie, soit même la connaissance superficielle des divines Écritures appelée par l'Apôtre la lettre qui tue [1]. Qu'il voie, dis-je, s'il peut, avec ces armes, vaincre l'orgueil et conquérir l'humilité; s'il sent qu'elles lui sont plutôt un poids qu'une défense, qu'il les rejette, pour se confier uniquement en Dieu. Qu'il désespère de sa propre habileté, qu'il s'arme de la foi seule, sans considérer la taille de Goliath, dont la vue pourrait l'accabler, qu'il chante et de l'esprit, et du cœur, et dise : *Le Seigneur protége ma vie; qu'ai-je donc à redouter* [2]? Pierre oubliant, et la violence du vent, et la profondeur de la mer, et le poids de son propre corps, s'élança dans les flots, sur la parole de Notre-Seigneur, sans périr, et même sans trembler. Mais, sous le souffle impétueux de l'orage, il se mit à craindre, et la crainte fut cause qu'il commença d'enfoncer [3]. Le roi Saul essaie de persuader à notre athète quelque chose d'analogue. *Vous ne pouvez résister à ce Philistin,* dit-il, ni lutter contre lui; *vous n'êtes qu'un enfant, lui est un homme de guerre depuis son adolescence.* Notre athlète n'écoute pas; confiant en la vertu de Celui dont la pensée lui a fait jeter ses armes, il s'avance avec intrépidité. Après avoir abandonné les armes de Saül, il ramasse, dans le torrent, cinq pierres si légères que ce torrent pouvait les polir sans toutefois les entraîner. Le torrent (et puisse notre âme le franchir!) c'est la vie présente, l'Écriture l'atteste : *Une génération vient, et une génération passe* [4]. C'est un flot qui recouvre un autre flot. Et comme toute chair ressemble à l'herbe, et sa gloire à celle de la fleur des champs, le torrent entraîne aisément en son cours ces choses fragiles; mais la parole du Seigneur, qu'aucun flot n'emporte, demeure éternellement [5].

4. Il me semble que, par ces cinq pierres, on peut entendre la parole avec ses cinq emplois : menace, promesse, amour, imitation, prière. Ces cinq sortes de paroles abondent dans la suite des divines Écritures, ce sont peut-être là ces cinq paroles que saint Paul préfère, quand ils les entend proférer, à dix mille en une langue inconnue [1]. *La figure de ce monde passe* [2], et, selon un autre témoignage, le *monde aussi passe avec ses concupiscences* [3]. Mais elles ne demeurent pas seulement pendant que passe le monde; mais elles deviennent plus subtiles, puisque la science s'accroît au milieu de la multiplicité des phénomènes qui passent. Qu'après avoir recueilli ces pierres sur le point de combattre l'esprit d'orgueil, David les mette en réserve dans sa mémoire; qu'il considère les menaces de Dieu, ses promesses, son amour pour nous, les nombreux exemples de sainteté qu'il nous propose, et enfin le soin qu'il met à nous recommander la prière. Qu'il prenne, dis-je, ces pierres, celui qui veut combattre le vice de l'orgueil, afin que, quand ce vice ose dresser sa tête empoisonnée, Goliath, frappé au front par l'une de ces pierres (la première qui se rencontre sous la main de la pensée), tombe couvert de confusion. Dans cette lutte, il faut aussi la fronde, symbole de la magnanimité, si indispensable en ce combat.

5. Des pensées de vanité viennent-elles frapper à la porte de votre cœur, ayez un sentiment vif des menaces du ciel, ou un désir ardent de ses promesses, et Goliath ne pourra soutenir le coup d'une de ces pierres, et à l'instant toute enflure sera réprimée. Que si vous songez à cet amour ineffable que vous a témoigné le Dieu de majesté, la charité ne s'allumera-t-elle pas immédiatement en vous et ne vous inspirera-t-elle pas de l'horreur pour la vanité? Ainsi encore les exemples des saints, étudiés attentivement, vous serviront utilement à réprimer l'orgueil. Mais si une tentation subite de vanité ne permet point à votre main de saisir l'une de ces armes, tournez-vous avec ferveur vers le seul moyen qui vous reste, la prière; et soudain l'impie, qui semblait haut et grand comme les cèdres du Liban, disparaîtra renversé.

6. Mais vous me demandez peut-être comment vous pourrez trancher la tête de Goliath avec son propre glaive. C'est là un coup d'autant plus agréable à celui qui le porte qu'il est plus terrible à l'ennemi qu'il atteint. Je réponds brièvement, car je m'adresse à des âmes expérimentées, capables d'entendre et de saisir sans retard ce qu'elles ont fréquemment senti en elles. Toutes les fois que, sous les provocations de la vanité, le souvenir des me-

[1] II Cor., III, 6. — [2] Ps. XXVI, 1. — [3] Math., XIV, 28, 30. — [4] Ecclé., I, 4. — [5] Isaï., XL, 6, 8.

[1] I Cor., XIV, 19. — [2] Ibid., VII, 31. — [3] I Jean, II, 17.

naces de Dieu, ou de ses promesses, ou des autres vérités indiquées plus haut, vous inspire honte et confusion, Goliath est abattu; mais peut-être vit-il encore. Approchez donc plus près, afin de l'empêcher de se redresser. Penché sur lui, coupez lui la tête avec son glaive; abattez la vanité à l'aide même de la vanité qui vous poursuit. Dans la pensée d'orgueil qui vous obsède, puisez un sujet et une occasion d'humilité; concevez de vous-même une idée plus basse et plus vile, estimez-vous un homme superbe, et vous avez tué Goliath avec son propre glaive.

POUR LE 6e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

SERMON PREMIER

Sur ce passage de l'Évangile où la foule qui suit Jésus-Christ depuis trois jours est nourrie avec sept pains. (Marc, VIII, 1, 9.)

1. *J'ai pitié de cette foule, voilà trois jours qu'elle me suit, et elle n'a rien à manger.* Mes frères, l'Évangile a été écrit pour être lu; et il n'est lu que pour nous fournir un juste motif de consolation ou de désolation. Les séculiers trouvent une vaine consolation dans l'abondance et une vaine désolation dans l'absence des biens de la terre. Pour l'Évangile, miroir de vérité, il ne flatte, ni ne séduit personne; chacun peut s'y trouver tel qu'il est, se rassurer s'il n'a rien à craindre, mais ne pas se livrer à la joie s'il a mal fait. Mais que dit l'Écriture? *Si quelqu'un écoute la parole sans la pratiquer, il ressemble à un homme qui se regarde dans un miroir, et quand il s'est regardé, il s'en va et oublie l'état où il est* [1]. Qu'il n'en soit pas ainsi de nous, mes frères, je vous en supplie; mais regardons-nous dans l'Évangile qui vient de nous être lu de façon à en profiter, à nous corriger d'après ses leçons, si nous trouvons en nous matière à correction. C'est pour cela que le Prophète demande à Dieu de diriger ses voies vers l'observation des lois divines: *Alors,* dit-il, *j'éviterai la confusion quand je considérerai vos commandements* [1]. Pour moi, au lieu de me confondre, je me glorifie pour vous, mes frères, parce que vous avez suivi Jésus-Christ au désert, et vous êtes hardiment sortis après lui hors du camp. Mais je crains que quelqu'un ne manque de courage durant les trois jours d'attente, et ne retourne, soit de cœur, soit de corps, dans l'Égypte de ce siècle mauvais. L'Écriture a donc raison de nous crier: *Attendez le Seigneur; que votre cœur prenne courage et attendez le Seigneur* [2]; Mais combien faut-il *attendre?* Jusqu'à ce qu'il ait eu pitié de nous. Quand sera-ce, demandez-vous? *J'ai pitié de la foule,* dit Jésus-Christ, *car voilà trois jours qu'elle me suit.*

2. Il faut marcher trois jours au désert, si vous voulez offrir à Dieu un sacrifice qui lui soit agréable; attendre durant trois jours le Sauveur, si vous désirez être nourri de pains miraculeux. Le premier jour est celui de la crainte, jour qui dévoile et illumine vos ténèbres intérieures, et vous montre le supplice

[1] Jacq., I, 23, 24.

[1] Ps. CXVIII, 5, 6. — [2] Ibid. XXVI, 44.

affreux de l'enfer, séjour des ténèbres extérieures. Cette pensée, comme vous le savez, nous occupe d'ordinaire au début de notre conversion. Le second jour est celui de la piété où nous respirons à la lumière de la miséricorde divine. Le troisième jour, celui de la raison où la vérité se dévoile. Éclairée par elle, la créature comprend qu'elle acquitte une dette naturelle en se soumettant docilement au créateur, et l'esclave en servant son rédempteur. On nous ordonne ensuite de nous asseoir afin que la charité soit réglée en nous. Puis le Seigneur ouvre sa main et remplit tout ce qui vit de ses bénédictions. Il est dit aux apôtres : *Faites asseoir ces gens.* Je le dis en rougissant, vous avez en nous des vicaires tels quels des apôtres ; et nous vous invitons aussi à vous asseoir, afin, mes frères, que, soutenus du pain de bénédiction, vous puissiez continuer votre route, sinon une malheureuse nécessité vous ferait descendre en Égypte, et vous deviendriez bientôt le jouet de ceux qui n'ont pas, avec vous, suivi Jésus-Christ au désert. Malheureux sont-ils de n'être pas sortis avec vous ; mais mille fois plus malheureux ceux qui, partis avec les autres, n'ont pas été nourris comme eux !

3. Mais si, pendant que la foule prenait place sur l'herbe, quelques hommes se cachèrent derrière les buissons, ou se tinrent à l'écart, ils durent rester, qui ne le comprend? à jeun et affamés. Il en fut de même de ceux qui, conduits par la légèreté et la curiosité, erraient çà et là, sans s'asseoir, ou qui s'assirent, mais sans ordre, et loin des autres. Nous invitons donc votre charité, et nous vous avertissons avec une sollicitude de pasteur à fuir l'isolement, l'ombre et l'éloignement de vos frères, car celui qui fait mal hait la lumière ; et il ne la cherche pas parce qu'elle condamne ses œuvres [1]. Loin de vous aussi ces esprits qui se laissent aller à tout vent de doctrine, esprits inconstants, inquiets, sans stabilité, sans poids, semblables à la poussière que le vent emporte. Que dirais-je de ceux dont la main est levée contre tout le monde, et qui voient aussi toutes les mains levées contre eux ? Ils se séparent eux-mêmes, hommes livrés à une vie animale, et qui n'ont pas

[1] Jean, III, 20.

en eux l'Esprit de Dieu, puisque nul homme animé de l'Esprit de Dieu ne dit anathème à Jésus [1]. Fléau aussi criminel que funeste : l'obstination d'un seul cause un trouble universel, elle devient un foyer de discorde et une matière de scandales. Écoutez le Prophète parler de la vigne du Seigneur : *Un monstre isolé l'a dévastée*, dit-il [2]. Je vous en supplie donc, mes frères, je vous en conjure, fuyez toute dissimulation et les recoins de votre volonté propre ; fuyez l'inquiétude et l'esprit de légèreté, fuyez l'entêtement et le vice fatal de l'isolement ; à moins que vous ne vouliez (et Dieu vous en préserve !) priver vos âmes de manger le pain de bénédiction.

4. Voici donc, car je ne veux pas vous mener trop loin, voici les sept pains qui alimentent vos forces. Le premier est la parole de Dieu : en lui est la vie, comme Jésus-Christ lui-même le déclare [3]. Le deuxième pain, c'est l'obéissance : *Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé* [4]. Le troisième pain est la sainte méditation, dont il est écrit : *Une sainte pensée vous conservera* [5], et, dans un autre endroit, elle est aussi appelée un pain de vie et d'intelligence [6]. Le quatrième pain, ce sont les larmes de la prière. Le cinquième, le labeur de la pénitence. Ne soyez pas surpris de m'entendre donner le nom de pain au travail et aux larmes. Vous n'avez pas oublié que vous avez lu dans le Prophète : *Vous nous nourrirez du pain des larmes* [7] ; et dans un autre psaume : *Vous mangerez le travail de vos mains ; vous serez heureux et il vous arrivera bien* [8]. Le sixième pain, c'est la douceur de l'union fraternelle ; pain formé de différents grains réunis, et fermenté sous l'action de la grâce divine (ou de la sagesse divine). Le septième pain est l'Eucharistie, car il est dit : *Le pain que je vous donne, c'est ma chair pour la vie du monde* [9]. (A)

[1] I Cor., XII, 3. — [2] Ps. LXXIX, 14. — [3] Luc, IV, 4. — [4] Jean, IV, 34. — [5] Prov., IV, 6. — [6] Ecclé., XV, 3. — [7] Ps. LXXIX, 6. — [8] Ibid. CXXVII, 2. — [9] Jean, VI, 52.

(A) Ici, dans les mss., se trouvent placés les *Sermons XXXVI, XXVII, XXXVIII, XXXIX, sur divers sujets*, excepté dans le ms. de Cîteaux, qui les renvoie expressément parmi ces *Sermons*. Les deux *Sermons* qui suivent, *sur les sept miséricordes*, présentent, dans les anciens exemplaires, des variantes nombreuses, mais ces variantes n'en altèrent pas le sens.

SERMON II

Des sept miséricordes.

1. *Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur* [1]. Insensé que je suis! mon cœur murmure contre la pénitence, il la croit impossible et m'en rend ainsi le fardeau plus lourd. Mais je sens un autre fardeau plus doux, et pourtant plus considérable. Dieu me charge de ses miséricordes, il m'environne et m'enferme de ses bienfaits, au point de me rendre toute autre charge insensible. Que rendrais-je, en effet, au Seigneur, pour tous les biens dont il m'a comblé? Il m'en a accordé, et accordé encore de si grands! Et vous me parlez d'un autre fardeau? Ah! mon esprit s'épuise dans cette considération des bienfaits de Dieu. Si je suis incapable de le remercier dignement, mon âme a pourtant horreur de l'ingratitude. Et quelle mortelle chose que l'ingratitude! quelle ennemie de la grâce! quel obstacle au salut! Je vous dis ici, mes très-chers frères, mon sentiment, rien ne déplaît davantage à Dieu, que ce vice, surtout dans les fils de la grâce, dans les hommes convertis. Il ferme les routes de la grâce qui ne peut plus arriver où règne l'ingratitude. Aussi ma grande tristesse, le grand chagrin de mon cœur, c'est de voir tant de religieux enclins à la légèreté, aux rires, aux paroles oiseuses et bouffonnes. Je crains bien qu'ils n'oublient trop la divine miséricorde, je crains que, payant d'ingratitude les bienfaits innombrables dont ils ont été l'objet, ils n'en soient punis par l'abandon de la grâce qu'ils ne respectent plus comme une grâce.

2. Que dirais-je de celui qui persiste dans le murmure et l'obstination du cœur, qui a regret de s'être donné à Dieu, qui, malgré l'intérêt et la raison, se repent d'avoir bien fait, et qui, non-seulement ne remercie pas Dieu de ses grâces, mais le paie d'insultes? C'est déshonorer le Dieu qui nous a appelés, que de porter à son service la tristesse et l'amertume. Je veux parler de cette tristesse charnelle qui donne la mort. Loin d'ajouter à nos mérites, elle nous ôte ceux que nous avons. N'estime-t-on pas perdu, en effet, ce qu'on donne à un ingrat? Ou n'est-on pas fâché d'avoir fait un présent qui semble perdu? Que l'homme jaloux de voir les dons de la grâce demeurer en lui et s'y multiplier se montre reconnaissant et dévoué! Et, en cherchant, il est facile de voir qu'on est infiniment redevable à Dieu. C'est un soleil aux rayons duquel personne ne se dérobe. Mais nous surtout, qu'il s'est choisis, et qu'il a pris pour son service exclusif, que ne lui devons-nous pas? Si toutefois, selon l'Apôtre, nous avons reçu, non pas l'esprit du monde, mais l'esprit de Dieu, afin d'apprécier ce que Dieu nous a donné [1], nous trouverons en nous d'innombrables sujets de reconnaissance. Et qui donc de nous ne peut confesser, Seigneur, que votre miséricorde à notre égard est grande? C'est pourquoi je me propose de vous dire quelques mots sur la multitude des miséricordes divines, afin que celui qui les comprend, prenne, de là, occasion de les comprendre mieux encore.

3. Or, je remarque sept miséricordes de Dieu sur moi, qui sont comme les sept pains dont je suis rassasié dans ce désert, et que vous remarquerez aussi facilement en vous. La première consiste en ce que le Seigneur m'a préservé de beaucoup de péchés pendant que j'étais encore dans le monde. Je dis que c'est la première, non de toutes celles qu'il m'a faites, mais la première des sept. Car qui ne voit pas que si j'ai commis bien des fautes, sans le secours de la bonté toute-puissante de Dieu, j'en aurais commis encore un bien plus grand nombre. Je le confesse et le confesserai: si le Seigneur ne m'avait assisté de sa grace, mon âme se serait rendue coupable de presque tous les crimes. Quelle charité plus admirable que la grâce ait conservé un ingrat qui la méprisait! que, dans le moment où il agissait contre Dieu et foulait aux pieds sa loi, ce Dieu de bonté n'ait pas laissé de continuer à le protéger pour l'empêcher de porter plus loin son audace! Par quelles paroles, Seigneur,

[1] Ps. LXXXVIII, 2.

[1] I Cor., II, 12.

pourrai-je expliquer la seconde miséricorde dont vous avez usé à mon égard? Qu'elle a été bonne, libérale, gratuite! Je péchais, et vous dissimuliez! je ne cessais de courir après les vanités du monde, et vous différiez de me punir! je prolongeais mon iniquité, et vous ne mettiez point de bornes à votre bonté! Mais de quoi servirait la patience, si elle n'était suivie de la pénitence? Elle mettrait le comble à ma condamnation; et vous me reprocheriez justement votre silence, en me disant : *Je me suis tû pendant que tu m'outrageais* [1].

4. La troisième miséricorde a donc paru en ce que le Seigneur a visité et changé mon cœur, de manière que ce qui lui paraissait malheureusement doux auparavant, lui est devenu amer. Je me réjouissais en me livrant au péché, je mettais mon plaisir dans l'iniquité : j'ai enfin commencé à repasser devant Dieu, dans l'amertume de mon âme, les années de ma jeunesse. Oui, Seigneur, c'est vous qui avez remué la terre dure de mon cœur, et qui l'avez pénétrée d'une sainte frayeur. Voyez le trouble où je suis plongé, et faites-moi trouver ma guérison dans ma douleur. Car combien qui n'ont tiré aucun profit de leur pénitence, parce qu'elle a été réprouvée comme leur faute? Vous m'avez donc reçu à la pénitence, et c'est la quatrième miséricorde dont vous avez usé envers moi. De sorte que j'ai été du nombre de ceux que le Psalmiste appelle *bienheureux, lorsqu'il dit : Heureux ceux dont les iniquités sont pardonnées* [1]!

5. Vient ensuite la cinquième miséricorde, par laquelle vous m'avez accordé la grâce de m'abstenir du péché et de ne point retomber par mes rechutes dans un état pire que le premier. Mon Seigneur et mon Dieu, il est clair que c'est ici l'ouvrage seul de votre grâce, et non celui de la force humaine. Ce n'est que par elle seule que l'homme, devenu esclave du péché, peut avoir la force de secouer son joug. Car quiconque commet le péché est esclave du péché [2], et il n'y a qu'une main puissante qui puisse le délivrer de cet esclavage. Mais maintenant, après nous avoir mis en liberté par ces cinq effets de votre miséricorde, afin que nous accomplissions ce qui est écrit : *Évitez le mal, et faites le bien* [3]; par les deux autres vous nous faites participants de vos dons. Et ces deux sont : la grâce de mériter, par laquelle vous nous accordez le présent d'une bonne vie; et l'espérance d'obtenir, par laquelle vous donnez à l'homme indigne et pécheur de présumer assez de votre bonté, dont il a tant de fois fait l'expérience, pour espérer les biens célestes.

SERMON III

Des fragments des sept miséricordes.

1. Savez-vous ce que j'ai fait en vous proposant aujourd'hui sept miséricordes? Je vous ai distribué sept pains. En effet, si mes larmes sont devenues un pain qui me nourrit le jour et la nuit, combien plus les miséricordes divines! Ah! que leur goût est bien plus doux encore, et qu'elles fortifient et soutiennent mieux le cœur de l'homme! Mais, si je ne me trompe, il est tombé aujourd'hui pour nous de nombreux fragments de ces pains. En les rompant j'en sentais des miettes glisser de mes mains, et à travers mes doigts. A vous de voir si vous en avez recueilli quelques-unes : pour moi, si vous ne dédaignez pas de m'écouter, je vous communiquerai sans envie celles que j'ai ramassées, pour ne pas encourir la malédiction prononcée contre ceux qui dérobent le blé au peuple [4]. Le premier pain, si j'ai bon souvenir, c'est la conservation de la grâce, qui, malgré mon indignité, m'a préservé dans le monde de beaucoup de péchés. J'en tiens trois fragments pleins de saveur et de vie. Je me rappelle en effet avoir été préservé du péché de trois manières : par l'éloignement de l'occasion, par la force de résistance, par la droiture de mes affections, car je serais tombé en mille fautes, si j'en avais rencontré

[1] Ps. XLIX, 21.

[1] Ps. XXXI, 4. — [2] Jean, VIII, 34. — [3] Ps. XXXIII, 15. — [4] Prov., XI, 26.

les occasions que la miséricorde de Dieu a écartées de moi. J'aurais aussi bien souvent succombé à la violence des tentations. Mais le Seigneur, roi des vertus, m'a communiqué l'énergie de maîtriser mes appétits, et de dominer la concupiscence dont je sentais les aiguillons. Pour certaines fautes, votre bonté, mon Dieu, m'en a donné une telle horreur que la pensée de les commettre ne m'a pas même importuné.

2. Le deuxième pain était cette attente qui vous portait à retarder votre vengeance parce que vous aviez des pensées d'indulgence. Recevez trois fragments de ce pain, en songeant à la patience de Dieu, au choix de prédestination qu'il voulait réaliser, à l'excessive charité dont il m'a aimé. Le Seigneur a attendu si longtemps sans paraître s'occuper de moi, et détournant le visage de mes péchés comme s'il ne voulait pas même voir l'excès de mes désordres. Il dissimulait, dis-je, pour montrer sa patience, réaliser son choix, confirmer sa charité.

3. Du troisième pain, de la miséricorde qui nous a amenés à la pénitence, je vous présente, non pas trois fragments, mais trois bouchées. Car alors, il m'en souvient, il a ébranlé mon cœur, il l'a excité à remarquer la blessure de ses péchés, il lui a fait sentir la douleur de ses blessures. Il l'a même terrifié, le conduisant aux portes de l'enfer, et lui montrant les supplices préparés aux méchants. Et afin d'effacer de mon cœur toute trace de délectation funeste, en m'inspirant des consolations meilleures, il m'a donné l'espoir du pardon. Voilà les trois choses qui m'ont converti, et vous aussi, je pense.

4. Pour le quatrième pain, l'indulgence, je vous en prie, recueillez-en soigneusement les restes. Empêchez qu'ils ne se perdent, car ils sont fort salutaires et surpassent en douceur un rayon de miel. Qu'il a porté loin l'indulgence et la libéralité du pardon! Il ne nous écrase pas de sa vengeance, ses reproches ne nous couvrent pas de confusion, le souvenir de nos offenses ne diminue pas son amour. Il est des personnes, en effet, qui, tout en pardonnant, sans se venger, éclatent en reproches. D'autres, dans leur silence, gardent au cœur un souvenir profond et amer : ni les unes ni les autres ne pardonnent tout à fait. Bien différente est la bonté divine. Elle agit avec libéralité, elle pardonne pleinement et pour inspirer la confiance aux pécheurs, mais aux pécheurs pénitents; là où abonda le crime surabonde aussi la grâce. Témoin Paul, le docteur des nations, qui, aidé de la divine grâce, a travaillé plus que tous. Témoin Mathieu, élevé du comptoir à l'apostolat et qui eut le privilége d'être le premier écrivain du Nouveau Testament. Témoin encore Pierre qui, après son triple reniement, reçut le gouvernement de l'Église entière. Témoin enfin cette pécheresse fameuse, remplie, au début même de sa conversion, d'une charité si riche, et honorée ensuite de la faveur d'une familiarité si grande. Qui a accusé Marie et l'a obligée à se défendre? Si le Pharisien murmure, si Marthe se plaint, si les apôtres se scandalisent, Marie se tait, Jésus-Christ l'excuse, il la loue même en son silence. Et puis, quelle prérogative, quelle faveur encore d'avoir mérité de voir la première le Sauveur ressuscité, et de le toucher (A)!

5. Mais passons à d'autres considérations. Il est bon de rester ici, puisque les pécheurs y puisent la confiance, mais il est d'autres vérités qu'il ne faut pas taire. Dans la continence qui est le cinquième pain, je trouve trois choses qui me permettent de m'écrier : *Il a fait en moi de grandes choses, le Tout-Puissant*[1]. Peut-être essuyez-vous votre continence peu méritoire, je ne suis pas de votre avis. Car je sais les ennemis qu'elle rencontre, et quelle vertu il faut pour leur résister. Le premier de ces ennemis, c'est la chair dont les désirs sont opposés à l'esprit. Quel ennemi domestique! Quelle lutte périlleuse! Quelle guerre intestine! O mon âme! Nous ne pouvons ni fuir ce cruel ennemi, ni le mettre en fuite. Nous sommes contraints à le porter partout, parce qu'il est enchaîné à nous. Et pour comble de danger et de malheur, nous sommes forcés à le nourrir; car le tuer nous est défendu. Voyez donc avec quelle sollicitude il faut vous garder de celle qui dort sur votre sein! Toutefois, ce n'est pas là mon unique adversaire, j'en ai un autre qui m'environne et m'assiége, et si vous l'ignorez, cet ennemi, c'est ce monde pervers. Le voilà sur tous mes chemins. Par les cinq portes de mes sens, il me blesse de ses traits; la mort monte par les fenêtres. C'était déjà bien assez de ces deux adversaires. Mais, hélas! je vois accourir de l'aquilon un vent violent et de ce côté vient tout le mal. *Ah! Seigneur, sauvez-nous, nous périssons* [2]. Voici le marteau qui brise la terre, le serpent, le plus rusé des animaux, voici cet ennemi invincible. Comment donc s'en défendre?

[1] Luc, I, 49. — [2] Math., VIII, 25.

(A) Ici Madeleine est confondue avec Marie, sœur de Lazare, et la pécheresse, comme au *Sermon II, sur l'Assomption*. Saint Bernard hésite sur cette question, au *Sermon III, sur le Cantique*.

Quand on peut garder la continence (je ne parle pas de la seule continence qui nous préserve de la luxure, mais aussi des vices et péchés), on n'a pas uniquement à lutter contre la chair et le sang, mais contre les princes et les puissances, contre les dominateurs de ce monde de ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans l'air [1]. Et qui pourra éteindre leurs traits enflammés? *Ils ont préparé leurs flèches en leur carquois, afin d'en percer dans l'ombre les cœurs droits* [2]*; et ils ont résolu de cacher leurs piéges et ont dit : Qui donc les verra* [3]? Ils nous attaquent, ils nous poursuivent, tantôt par la violence ouverte, tantôt par des ruses cachées, toujours avec une malice cruelle. Qui est capable, je ne dis pas de surmonter, mais de soutenir ces assauts? Vous voyez, je crois, la difficulté de la continence, et vous pouvez apprécier, comme dit l'Apôtre, les dons que Dieu vous a faits [4]. Car c'est en lui que nous puisons la force, c'est lui qui réduit à néant nos adversaires, c'est lui qui écrase sous nos pieds, et la chair avec ses concupiscences, et le monde avec ses curiosités et ses vanités, et Satan lui-même avec ses tentations. N'avait-je pas raison de dire que nous trouvions dans la continence sujet de nous écrier : *Le Tout-Puissant a fait en nous de grandes choses?*

6. Recevez maintenant les restes du sixième pain. Ce pain c'est la grâce qui nous fait mériter les biens de l'éternelle vie. Je crois que cette grâce consiste en trois choses : dans la haine des maux passés, dans le mépris des

[1] Éphés., VI, 12. — [2] Ps. X, 3. — [3] Ps. LXVIII, 6. — [4] I Cor., II, 12.

biens présents, dans le désir des biens futurs. Le septième pain est l'espérance d'obtenir : j'en tiens cependant trois fragments, et leur goût est plein de saveur à mes lèvres. Oui, trois choses soutiennent et fortifient mon cœur, en sorte que ni l'absence de mériter, ni la considération de mon néant, ni le haut prix de la béatitude céleste ne sauraient le précipiter de cette hauteur d'espérance où il est enraciné. Les désirez-vous, ou faut-il les réserver à cause de celui qui a dit : *As-tu trouvé du miel? Manges-en ce qui te suffit* [1]? Ainsi s'accomplit chaque jour ce que la Sagesse a prophétisé d'elle-même, et je vois maintenant que *ceux qui me mangent,* comme elle dit, *auront encore faim* [2]. Je ne vous ferai pas attendre davantage, je ne tromperai pas votre faim, car je vous vois disposés, comme si vous n'aviez encore rien pris. Trois choses sont la base de mon espérance : la charité qui m'adopte, la vérité qui promet, la puissance qui réalise la promesse. Que ma folle pensée murmure et dise : qui es-tu? Que cette gloire est grande? En vertu de quels mérites comptes-tu l'obtenir? Je répondrai hardiment. Je sais en qui j'ai cru, j'ai l'assurance qu'il m'a adopté dans l'excès de son amour, qu'il est vrai en ses promesses, qu'il est assez puissant pour les accomplir, car il lui est permis de faire ce qu'il veut. Voilà un triple lien difficile à rompre. De notre patrie il descend jusqu'en ce cachot. Oh! je vous prie, tenons-le fortement, afin qu'il nous tire, nous soulève, nous emporte jusqu'à la vue de la gloire du grand Dieu, béni dans les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Prov., XXV, 16. — [2] Ecclé., XXIV. 29.

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE NOVEMBRE

SERMON PREMIER

Sur ces paroles d'Isaïe, ch. I, v. I : *J'ai vu le Seigneur assis, etc.*

1. *J'ai vu le Seigneur assis sur un trône élevé, et la terre était remplie de sa Majesté.* C'est une sublime vision que le prophète nous décrit ici. *J'ai vu*, dit-il, *le Seigneur assis.* Quel grand spectacle, mes frères! Heureux ceux qui l'ont vu! Qui donc ne souhaiterait ardemment contempler la gloire d'une aussi haute Majesté? Ç'a toujours été là l'unique désir de tous les saints. C'est Dieu, en effet, que les Anges aspirent à considérer, car le voir, c'est la vie éternelle. Mais j'ai lu une autre vision du même prophète, dans laquelle il a vu Dieu sous un aspect bien différent. C'est ce même Isaïe, en effet, qui dit, en un autre endroit : *Nous l'avons vu, et il était sans dehors, sans beauté. Nous l'avons considéré comme un lépreux*, etc. [1]. Il convient d'observer ici une vision commune, et une autre particulière au prophète. Ce n'est pas sans raison que d'un côté il est écrit : *Nous avons vu*, et de l'autre : *J'ai vu* : c'est pour nous donner à entendre que la première vision est commune, et la seconde d'une excellence singulière. Hérode, en effet, a vu le Seigneur sans aspect, sans beauté, et il l'a méprisé ; les Juifs l'ont aussi vu, eux qui ont compté ses os. Quant à l'autre vision bienheureuse, le prophète la désigne manifestement, quand il dit : *Otez l'impie pour qu'il ne voie pas la gloire de Dieu* [2].

2. Le Seigneur s'est donc montré plusieurs fois et en plusieurs manières aux prophètes, comme il a parlé par eux. David l'a vu abaissé au-dessous des Anges; Jérémie l'a vu converser sur la terre avec les hommes; Isaïe l'a aperçu, tantôt sur un trône élevé, tantôt non-seulement plus bas que les Anges, ou au milieu des hommes, mais sous les traits d'un lépreux, c'est-à-dire non-seulement dans la chair, mais dans la ressemblance d'une chair de péché. Voulez-vous, à votre tour, contempler Jésus-Christ dans sa gloire, contemplez-le d'abord dans son abaissement. Commencez par regarder le serpent dressé dans le désert, si vous désirez voir le Roi sur son trône : que cette dernière vision vous humilie, pour que l'autre vous exalte; que l'une réprime votre orgueil, afin que l'autre comble et rassasie vos désirs. Vous le voyez anéanti? Que cette vision ne soit pas inutile, parce que vous ne pourrez sans profit le voir exalté. Vous lui deviendrez semblables en le voyant tel qu'il est. Devenez-lui donc semblables aujourd'hui en le contemplant dans l'état auquel il s'est réduit pour vous. Car si vous ne dédaignez pas de lui ressembler jusqu'en son infirmité, vous méritez de partager son élévation, et il ne souffrira pas qu'un compagnon de ses tribulations soit exclu de sa gloire. Il est si éloigné de repousser de son royaume celui qui a eu part à sa passion, que le larron en croix a été

[1] Isaï., LIII, 2. — [2] Id. XXVI, 10.

reçu ce jour-là même au Paradis. C'est ce qu'il avait promis à ses apôtres : *Vous êtes demeurés avec moi dans mes tribulations, et moi je vous réserve un trône* [1]. Si nous souffrons avec lui, nous régnons aussi avec lui. En attendant, mes frères, que Jésus-Christ crucifié soit l'objet de nos méditations. Plaçons-le comme un sceau sur notre cœur et sur notre bras. Embrassons-le, si j'ose dire, des bras de notre charité reconnaissante, et suivons-le par une vie pieuse. C'est la route où il se montre à nous, lui, le salut de Dieu, non plus sans aspect et sans gloire, mais avec un tel éclat que sa Majesté remplit le monde.

3. C'est bien à propos que, dans la première vision, comme si l'hiver régnait encore, Dieu se montre, non sur son trône, mais dans un endroit inférieur et bas. Toute grande maison possède, en effet, deux appartements, l'un en haut pour l'été, l'autre en bas pour l'hiver. Tant que les cœurs des disciples étaient comme glacés, et que Pierre, l'âme aussi froide que ses membres, se réchauffait au foyer, ce n'était pas le moment de résider sur un trône, ou plutôt de s'y montrer. Mais quand retentira le cantique nouveau, *l'hiver a fui, les fleurs ont apparu sur notre terre* [2], ce sera l'heure de monter sur le trône, et le Seigneur alors habitera les hauteurs.

4. Croyez qu'Isaïe, lorsqu'il tenait ce langage, a vu d'un regard prophétique la gloire de ce temps : *J'ai vu*, dit-il, *le Seigneur assis sur un trône élevé*, etc. Mais que penser, mes frères, de ce trône, et quel est-il? Car le Très-Haut ne réside pas en des lieux visibles ni disposés par la main des hommes. Il n'est pas de matériaux corporels propres à former un tel trône, dignes d'une pareille construction, ni d'un tel habitant; des pierres vivantes doivent élever cet édifice spirituel qui aura l'honneur de recevoir la vie véritable et éternelle. Si les Anges ne suffisent pas à préparer un si grand édifice, eux, décimés par la prévarication et la chute, que Dieu tire le pauvre de la terre et l'indigent de la poussière, afin de les placer avec les princes, et de remplir ainsi le trône de gloire. C'est peut-être pour cela que le prophète n'a pas aperçu seulement un trône très-haut, mais nous parle d'un trône élevé, afin de désigner ainsi et la grandeur stable des Anges, et la miséricordieuse élévation des hommes. Ce qui suit semble demander une considération plus attentive : qu'il nous suffise pour aujourd'hui d'avoir abordé ce sujet.

[1] Luc, XXII, 28, 29. — [2] Cantiq. II, 11, 12.

SERMON II

Sur les paroles d'Isaïe, ch. VI, 1, 3.

1. *Toute la terre était pleine de sa Majesté*, dit notre contemplateur, parlant de Celui qu'il avait vu sur un trône. Que votre règne arrive, Seigneur, afin que la terre, comme le Ciel, soit remplie de votre Majesté! Pourquoi le Prince de ce monde déploie-t-il partout sa fureur, sinon parce que la terre est aux mains de l'impie? L'heure présente est son heure, l'heure de l'empire des ténèbres. Un jour viendra où le misérable qui n'a pas eu de place au ciel sera aussi banni de la terre, et emprisonné dans des cachots souterrains. C'est pour cela que David, après avoir parlé de la prospérité des saints, ajoute au sujet du Méchant, de ses Anges ou de ses membres : *Il n'en est pas ainsi de l'impie; non, il n'en est pas ainsi : il sera semblable à la poussière que le vent enlève de la surface de la terre* [1]. Alors il perdra et la faculté de tenter, et la liberté de semer le trouble, et la possibilité de nuire. La terre entière sera remplie de la majesté du Seigneur. Quand sa volonté cessera d'être transgressée, ou plutôt quand la création sera enfin affranchie de la corruption qui, jusqu'ici, la condamne aux gémissements et aux douleurs de l'enfantement, alors il y aura un ciel nouveau et une terre nouvelle; et partout où vous tournerez les yeux,

[1] Ps. I, 4.

dans tout l'ensemble des choses, vous verrez resplendir la Majesté divine.

2, Mais il y a pour vous une autre terre plus voisine, et qui mérite de votre part une sollicitude plus grande et plus juste; *car personne ne hait sa propre chair* [1]. Consolez-la donc, afin qu'elle aussi repose dans l'espérance, en entendant dire que toute la terre sera remplie de la Majesté de Dieu. Comment donc, mes très-chers frères, cette Majesté remplirait-elle présentement notre chair, puisque le grand Paul, qui n'avait que les prémices de l'Esprit, gémissait et s'écriait tristement : *Je sais que le bien n'est pas en moi, c'est-à-dire dans ma chair* [2]? Assurément le péché ne dominait plus son corps mortel [3]. Remarquez, toutefois, que ce corps restait mortel, bien qu'il ne subît plus la domination du péché. Alors la loi du péché était encore en ses membres [4], cette loi que la plénitude de la Majesté détruira, à son arrivée. Il y a plus : la mort elle-même sera détruite; la Majesté divine remplira donc notre terre, quand disparaîtra, avec le sentiment du péché, la dette de la mort. Notre terre sera, dis-je, remplie de la Majesté divine, quand elle sera revêtue de la gloire de la résurrection, du vêtement de l'immortalité, et qu'elle aura revêtu l'éclat du corps du Christ : *car nous attendons un Sauveur qui réformera, sur l'image de son corps glorieux, notre corps humilié* [5]. Pourquoi murmures-tu encore, chair misérable? Pourquoi regimbes-tu, et formes-tu des désirs contraires à ceux de l'Esprit? S'il t'humilie, te châtie, et te réduit en servitude, c'est dans ton intérêt autant que dans le sien. Pourquoi portes-tu envie à ces gens qui ne rougissent pas de demander une gloire honteuse à l'ouvrage des vers, à des peaux de rat, qui cherchent une parure indigne des hommes et interdite aux femmes, et qui se déshonorent plutôt qu'ils ne s'ornent? Ah! qu'ils réforment leurs corps, ou au moins qu'ils le défigurent! Pour toi, si tu as été un corps humilié, l'Ouvrier qui t'a fait te reconstruira. Si tu es sage, tu attendras que la main qui t'a façonné te refasse.

3. Voyez maintenant la suite de la vision prophétique : *Et tout ce qui était sous lui remplissait le temple.* C'est pourquoi sans doute il est dit : *Humiliez-vous sous la main puissante de Dieu, afin qu'il vous exalte au temps de sa visite* [6]. Songez à être sous lui, sinon vous ne pourriez être avec lui. Car quoi? Pensez-vous que Dieu admette indifféremment les hommes dans ce temple de la béatitude, lui qui n'y a pas souffert indifféremment les Anges mêmes? Quoi! il ne ferait pas un discernement dans la fange, après en avoir fait un entre les étoiles? Il examinera certainement l'argent, puisqu'il a éprouvé l'or, et l'a même réprouvé. Quel homme faut-il donc pour remplacer l'Ange déchu? Un homme exempt d'iniquité, et surtout de ce péché qui, pour l'Ange, ne fut pas une offense légère, ni l'objet d'une colère passagère, mais qui attira sur lui une vengeance éternelle. L'orgueil a mis le désordre en ce royaume, il en a ébranlé les murs et il en a renversé une portion considérable. Quoi donc? croirez-vous qu'on l'y laisse rentrer facilement? Cette cité n'a-t-elle pas une haine profonde pour un aussi abominable fléau? Soyez-en certains, mes frères, le Dieu qui n'a pas épargné la superbe des Anges, ne ménagera pas celle des hommes. Il ne peut se contredire et il ne fait acception de personne; ses jugements sont toujours semblables. L'humilité seule lui plaît, dans l'Ange et dans l'homme, et Celui qui siége sur le trône ne choisit que des sujets pour en remplir son temple. Il est écrit, en effet : *Qui donc est semblable au Seigneur notre Dieu, qui habite les hauteurs, et qui considère les humbles, au ciel et sur la terre* [1]? Prenez garde que la parole de Michel ne vienne résister en face à cet orgueil qui ose dire : *Je serai semblable au Très-Haut.* Michel signifie qui est comme Dieu.

4. Le prophète commence donc par dire qu'il a vu le Seigneur sur un trône haut et élevé : et pour empêcher que par ce siége placé en haut, on n'entende l'Ange qui a dit : *je monterai au-dessus des nuées* [2]; ou qu'on applique le mot élevé aux hommes, qui s'exaltent dans leur orgueil, il a ajouté : *Et tout ce qui était sous lui remplissait le temple.* Il donne ainsi à entendre qu'il ne recommande pas ici ces hauteurs qui se dressent contre lui; mais que ceux qui lui sont soumis seront exaltés soit dans le temple, soit sur un trône, les uns maintenus par une stabilité inébranlable, les autres soulevés de leur néant par la miséricorde divine. N'objectez pas que tout est subordonné à son pouvoir et qu'il est difficile de déterminer ce que renferme ce mot : *ce qui est sous lui;* pour montrer qu'il approuve et recommande ici uniquement la soumission volontaire et inspirée par la charité, le prophète ajoute le nom des Séraphins, dont nous traiterons en temps et lieu, si Dieu nous aide à le faire.

[1] Ephés., v, 29. — [2] Rom., vii, 18. — [3] Id., vi, 12. — [4] Id., vii, 23. — [5] Philip., iii, 20. — [6] 1 Pierre, v, 6.

[1] Ps. cxii, 5, 6. — [2] Isaï., xiv, 14.

5. *Ce qui était sous lui remplissait le temple.* Au commencement Dieu avait créé les Anges qui composaient ce temple bienheureux. Mais tous n'ont pas été l'objet de ses complaisances, puisque, ainsi qu'il est écrit, *il a trouvé des taches jusqu'au milieu d'eux* [1]. Parmi eux, en effet, il s'en est rencontré un pour oser dire : *Je placerai mon trône du côté de l'aquilon* [2], et tout un peuple l'a cru. Malheureux ! il a préféré être sans Dieu, au lieu de vivre sous l'empire de Dieu. Infortunés ceux qui, voyant ce voleur, ont suivi ses pas ! Ils sont sortis pour leur perte d'un lieu destiné à d'autres. O mon âme, ne seras-tu donc pas soumise au Seigneur ? Sinon il n'y aura pas non plus place pour toi dans ce temple, puisque *ce qui était sous lui remplissait le temple.* Les Vierges folles frapperont inutilement à l'entrée ; en vain elles pousseront des cris, quand au festin des noces, les places seront occupées, et la porte définitivement fermée. Ah ! plaignez l'âme ainsi exclue : plaignez le sort de celui qui donnera occasion de crier : *Otez l'impie, et qu'il ne contemple pas la gloire de Dieu* [1] ! Pourquoi voit-il cette lumière temporelle, le malheureux qui ne méritera pas cette gloire ? Ah ! Plût au ciel que mon œil n'eût jamais rien vu s'il doit (ô malheur !) être privé de cette vision ! Allez âmes superbes ; soyez insolentes ; exaltez-vous, enflez-vous ; ambitionnez sans cesse de figurer au premier rang. Lorsqu'on passera le niveau de l'équité, vous disparaîtrez. Qu'il n'en soit pas ainsi de toi, ô mon âme ! Demeure soumise à Dieu ; soumise du fond de ton être, avec toute la ferveur de la dévotion, parce que *les Séraphins se tenaient sur ce trône.* Tenons-nous là aussi avec eux, mes frères, ne nous éloignons pas de ce temple, où tous rendent gloire à Dieu, parce qu'ils y contemplent la gloire de notre Seigneur Jésus-Christ qui est le Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

SERMON III

Sur les paroles d'Isaïe, ch. VI, 2.

1. Vous n'avez pas oublié que je dois vous entretenir aujourd'hui des deux Séraphins, qu'Isaïe, après son récit de la vision de Dieu assis sur son trône, ajoute avoir vus se tenir au-dessus de lui. Les Séraphins, on vous l'a dit souvent, sont des esprits supérieurs ; ils forment dans les neuf ordres, l'ordre le plus élevé et le plus sublime. Mais, on leur donne ici une autre signification ; c'est mon sentiment, et ,ce qui l'autorise, c'est que ces esprits forment d'innombrables légions ; dans la description d'Isaïe, il n'est parlé que de deux Séraphins. Pour moi, mes frères, si chacun est libre d'abonder en son sens, je crois que ces Séraphins désignent les deux créations douées de raison, la création angélique et la création humaine. Et ne vous étonnez pas de voir l'homme devenir Séraphin ; souvenez-vous que le Créateur et le maître des Séraphins s'est fait homme. Pour ta confusion, esprit superbe créé parmi les Anges, au milieu desquels tu n'as pas mérité de rester, voici que notre roi vient créer sur la terre des Anges nouveaux. Et ce qui doit accroître ton dépit et ton supplice, il ne prépare pas des Anges d'un rang inférieur, mais des Séraphins. Car écoutez son langage : *Je suis venu apporter le feu sur la terre, et mon désir est qu'il s'allume* [2]. Il veut donc faire des Séraphins destinés à occuper la place d'où tu es tombé. *Les Séraphins*, dit Isaïe, *se tenaient au-dessus de lui.* Pourquoi donc toi qui brillais comme l'astre du matin, n'es-tu pas resté dans la vérité, sinon parce que tu n'étais pas Séraphin ? Séraphin veut dire ardent et embrasant. Malheureux ! tu avais la lumière ; tu n'avais pas l'ardeur. Il valait mieux pour toi être porte-feu qu'être porte-lumière, et que ton désir de briller ne t'eût pas poussé, froid déjà, à chercher une région froide. Tu as dit : *Je monterai au-dessus des nuées, je siégerai du côté de l'aquilon.* Pourquoi, ô Lucifer, cet empressement à te lever dès l'aurore ? Pourquoi rêver d'effacer la gloire des astres, toi qui les surpasses en éclat ? Ta gloire sera

[1] Job., IV, 18. — [2] Isaï., XIV, 13.

[1] Isaï., XXVI, 10. — [2] Luc, XII, 49. — [3] Isaï., XIII, 14.

éphémère ; le soleil de justice te suit, car tu te vantes inutilement de l'être ; il te suit, et sa clarté et sa chaleur t'éclipseront bientôt. Le Dieu qui doit venir à la fin des siècles et se lever comme un vrai soleil, vainement tu te prépares à le devancer, à l'aide de cet homme de perdition dont tu useras et qui se posera en ennemi et, au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu ou qui est adoré ; l'éclat de son avènement sera ta destruction.

2. Ce fut dans un meilleur sens, et sans confusion pour lui-même, que Jean-Baptiste à été porte-lumière. Il n'avait pas usurpé cette onction, poussé par une injuste et déloyale présomption. Mais Dieu le Père l'avait, de sa propre autorité, envoyé devant le Seigneur. *Voilà*, dit-il, *que j'envoie mon Ange devant votre face* [1]. Et, dans le psaume, il est dit encore au sujet de Jean : *J'ai préparé un flambeau à mon Christ* [2]. C'était un flambeau ardent et luisant. Les Juifs voulurent se réjouir à son éclat : il s'y refusa. Pourquoi ? Interrogez-le lui-même, qu'il parle, qu'il dise ce qu'il est. *L'ami de l'Époux*, dit-il, *se tient debout, et se réjouit à la voix de l'Époux* [3]. Jean se tient donc debout ; ce n'est pas un roseau agité par le vent, parce qu'il aime, parce qu'il est ardent, et les Séraphins nous sont aussi représentés debout. Oui il est vraiment l'ami de l'époux : quand celui-ci sort de la chambre nuptiale, au lieu de jalouser sa gloire, il lui prépare la voie, il en proclame la grâce, afin de mériter aussi de s'enrichir de sa plénitude. Jean brille donc et avec d'autant plus d'éclat que sa ferveur est plus vive, avec d'autant plus de vérité, qu'il est moins avide de paraître ; fidèle flambeau venu non pour usurper, mais pour annoncer la splendeur du soleil de justice. *Je ne suis pas le Christ*, dit-il, *un plus fort que moi vient, et je ne suis pas digne de dénouer la courroie de sa chaussure* ; et encore : *Je vous baptise dans l'eau ; lui vous baptisera dans l'esprit saint et dans le feu* [4]. Comme s'il disait ce Lucifer : pourquoi admirez-vous mon éclat ? Je ne suis pas le soleil : vous en verrez un autre en comparaison duquel je suis ténèbres, et non lumière. Semblable à l'étoile qui devance le jour, je vous couvre d'une rosée matinale ; mais lui versera sur vous ses ardents rayons ; il fondra la glace, dessèchera les marais fangeux, réchauffera les membres glacés, et deviendra le vêtement des pauvres. Le précurseur parle à peu près comme le juge ; mais le Christ a donné visiblement le feu promis par Jean. *Je suis venu*, dit-il, *apporter le feu sur la terre.*

[1] Luc, VII, 27. — [2] Ps. CXXXI, 17. — [3] Jean, III, 29. — [4] Id., I, 20, 27, 26, 33.

3. Vous direz peut-être que le feu possède aussi bien l'éclat que l'ardeur. Je ne le conteste pas ; bien que l'ardeur soit, en quelque sorte, plus inséparable de sa substance. Mais écoutons Jésus-Christ lui-même et voyons ce qu'il recommande davantage dans le feu. *Je suis venu*, dit-il, *apporter un feu sur la terre, et quelle est ma volonté sinon qu'il brûle?* Vous savez maintenant ce qu'il veut. Mais vous n'ignorez pas que la vie dépend de sa volonté [1] ; que le serviteur qui a connu la volonté de son maître et ne l'a pas faite recevra une punition plus sévère [2]. Pourquoi vous hâter de briller? Le temps n'est pas venu où les justes brilleront, comme le soleil, dans le royaume de leur Père. Jusque-là le désir de paraître est un désir pernicieux ; il vaut bien mieux brûler. Mais si vous souhaitez tant l'éclat, efforcez-vous d'être ce que vous voulez paraître ; cherchez premièrement la ferveur ; il n'est pas douteux que l'éclat ne s'y ajoute. Sinon vos efforts sont inutiles, car vain est l'éclat que l'ardeur n'accompagne pas. Elle est empruntée ou simulée, la lumière qui ne vient pas du feu. Il vous servira peu d'usurper le bien d'autrui, et vous serez couvert d'une confusion plus grande pour avoir voulu paraître ce que vous n'étiez pas. La lune, dit-on, a de l'éclat, mais point de chaleur, et cet éclat lui vient du soleil ; aussi subit-elle des phases fréquentes pour ne pas dire continuelles. *L'insensé change comme la lune ; tandis que le sage demeure stable comme le soleil* [3], cet insensé, qui a perdu la sagesse en voulant paraître beau, et qui s'est glacé dans sa splendeur.

4. Lucifer est donc tombé du ciel, comme la foudre, tandis *que les Séraphins se tenaient au-dessus du trône*. Oui, les Séraphins, se tiennent, car la charité ne meurt pas [4]. Ils se tiennent étonnés et absorbés dans la contemplation de Celui qui est assis sur le trône, ils se tiennent dans une éternelle immutabilité, et dans une immuable éternité. Impie, tu as essayé de t'asseoir, et c'est pourquoi tes pieds se sont ébranlés et ont glissé. C'est le Fils qui siége sur le trône, le Dieu des armées, qui juge tout avec sérénité. La Trinité est seule assise, parce qu'elle a seule l'éternité en partage ; seule elle est soustraite à toute vicissitude ; elle en ignore jusqu'à l'ombre. Les Séraphins sont bien aussi immuables, mais à leur façon qui diffère de celle de Dieu. Ils se dilatent, ils s'étendent vers Celui dont la vue excite leurs désirs. L'esprit qui dans sa présomption a essayé de s'asseoir, a voulu se con-

[1] Ps. XXIX, 6. — [2] Luc, XII, 47. — [3] Ecclé., XXVII, 12. — [4] I Cor., XIII, 8.

tenter de lui-même, aussi, aujourd'hui encore, n'est-il avide que de méchanceté, seul bien qu'il ait de son fonds. *Lorsqu'il parle mensonge, il parle de lui-même, car il est menteur et père du mensonge* [1]. Ce qui est dit ici d'une parole de mensonge, entendez-le aussi des œuvres de malice. Et, bien qu'il trouve dans le mal une déplorable complaisance, il sera éternellement impuissant à se suffire à lui-même. Il n'y a donc que la Trinité souveraine qui siége sur le trône, car seule elle possède l'existence en propre : aussi, à vrai dire existe-t-elle seule; seule elle jouit d'elle-même, et n'a besoin de personne, parce que seule elle suffit à sa propre félicité.

SERMON IV

Sur les paroles d'Isaïe, ch. VI, 2.

1. Après avoir dit que les *Séraphins se tenaient*, le prophète ajoute : *L'un avait six ailes et l'autre six ailes aussi.* Mes frères, que signifient ces six ailes? Quand l'hiver de cette vie sera fini, et que le Roi siégera assis sur son trône, les Séraphins seront-ils encore obligés de voler, afin de pourvoir aux diverses nécessités des hommes, les arracher aux dangers, les secourir dans leurs peines et les consoler dans leur afflictions? Ah! loin du royaume de la béatitude éternelle toute nécessité, tout péril, tout labeur et toute tribulation. Alors pourquoi ces ailes? J'aime la place des Séraphins. J'y veux demeurer, et je n'admets pas qu'aucune cause puisse me tirer jamais de la stabilité dont on y jouit. Pourtant je sais, ô bienheureux Isaïe ! que vous êtes prophète, et que vous possédez l'esprit de celui dont la riche bonté dépasse non-seulement les mérites, mais les vœux des hommes. Qu'on me conserve d'abord cette stabilité qui m'est si chère. Quant à ces ailes, je ne les repousse pas, si elles ajoutent à ma félicité. Mais je crois que si l'attitude droite des Séraphins indique l'immortabilité, le vol promet l'activité, car la stabilité des cieux n'est pas un état d'insensibilité. Vous me direz : s'il est besoin d'ailes, pourquoi sont-elles si nombreuses? Quel est le but de leur multiplicité? Écoutez la suite du texte: *Avec deux ailes, ils voilaient sa tête ; avec deux, ses pieds, et avec les deux dernières, ils volaient.* A mon avis, ces paroles expliquent clairement par le vol des Séraphins ce qui a été dit de leur attitude. Vers quel but volent-ils, sinon vers le Dieu dont l'amour les embrase? Considérez cette flamme qui vole et qui demeure tout à la fois, et vous ne serez plus surpris de ces Séraphins qui volent dans leur immobilité, et qui restent immobiles dans leur vol.

2. Nous avons dit le terme vers lequel leur vol les dirige. Votre pieuse curiosité demande aussi, quelles sont ces ailes dont ils s'aident dans leur vol. Celui qui a eu le privilége de les voir pourrait apporter ici un témoignage plus certain et plus croyable. Pour moi je pense que ces ailes pourraient bien désigner la connaissance et la dévotion qui emportent les Séraphins vers le Dieu qui est au-dessus d'eux. En effet, l'aile de la connaissance nous élève, mais elle est insuffisante. Il tombe bientôt, celui qui essaie de voler avec une aile unique, et, plus il monte, plus sa chute est profonde. Les philosophes païens en ont fait l'expérience : ils ont connu Dieu et, au lieu de le glorifier comme Dieu, ils se sont évanouis en leurs pensées, et leur cœur insensé a été enveloppé de ténèbres. Dieu les a livrés au sens réprouvé, et ils se sont précipités en des passions ignominieuses [1]. Ce qui prouve la vérité de cette maxime : *Celui qui sait le bien qu'il faut faire et ne le fait pas est coupable de péché* [2]. De même aussi le zèle, sans la science, tombe avec une gravité proportionnée à sa véhémence; il se heurte contre les obstacles et recule. Mais que la charité accompagne l'intelligence, que la dévotion s'unisse à la

[1] Jean, VIII, 44.

[1] Rom. I, 21, 28, 26. — [2] Jacq., IV, 17.

science, avec ces deux qualités, on prendra un vol assuré, et sans fin, parce qu'on volera vers l'Éternité.

3. Quant à ces ailes qui voilent les pieds et la tête, c'est un sentiment approuvé par les Pères, que la tête et les pieds de Dieu sont voilés, en ce sens que nous ignorons ce qu'il était avant la création du monde, et ce qu'il sera après sa consommation : ceci s'applique aux manuscrits latins qui portent distinctement *sa tête et ses pieds*. Mais notre interprête (saint Jérôme) atteste que, dans l'hébreu, il y a une expression vague qui peut signifier : *se*, *lui*, de façon que, selon l'ambiguïté du texte hébreu, les Séraphins couvrent ou la face et les pieds de Dieu, ou leur propre visage et leurs propres pieds. D'après cela, il est permis de s'étonner, qu'entre deux sens, il ait adopté celui qui s'harmonise moins avec l'ensemble de la vision, qui fait voler les Séraphins et leur fait voiler en même temps la tête et les pieds de celui qui est assis sur le trône : peut-être a-t-il en cela suivi l'exposition d'Origène.

4. S'il est permis d'appliquer ce texte aux Séraphins, représentez-les-vous la tête et les pieds voilés, ne laissant paraître que le milieu du corps, en partie couvert lui-même par les ailes qui soutiennent leur vol. Je trouve en quelque sorte, ma tête, mon corps et mes pieds dans ces paroles de l'Apôtre : *Ceux qu'il a connus d'avance et prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, qu'il a prédestinés, il les a appelés, il les a justifiés ; ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés* [1]. Je dois donc mon commencement à la grâce seule, et, dans ma prédestination comme dans ma vocation, je ne puis rien m'attribuer. Quant à l'œuvre de la justification, j'y ai ma part, la grâce l'opère, mais avec mon concours. Remarquez-vous comme dans les Séraphins le milieu paraît ? La consommation du salut n'est due aussi qu'à la grâce ; je ne saurais me glorifier d'y avoir coopéré, ni de l'avoir secondée. Le Séraphin se voile donc la tête avec deux ailes, s'il reconnaît vraiment et confesse humblement que la miséricorde seule l'a prévenu. Il se voile également les pieds de deux autres ailes, s'il reconnaît aussi la miséricorde conséquente et s'il ne la paie pas d'ingratitude. Il ne faut pas négliger présentement cette façon de se voiler la tête et les pieds, qui devra surtout s'accomplir quand le juge siégera sur son trône, qu'il inondera de la pleine connaissance de la vérité les Séraphins placés à ses côtés, et les enflammera de l'ardeur de la charité. Puissions-nous être rangés parmi eux, malgré notre indignité, par cette miséricorde dont nous parlons et qui s'étend sur les élus, aux deux extrémités de l'éternité ! L'intervalle de ces deux termes est rempli par la grâce du mérite fondée sur le libre arbitre ; mais la miséricorde réclame le commencement et la fin, afin que notre Dieu soit pour nous l'alpha et l'oméga, et que, reconnaissant le double droit de la miséricorde, nous puissions nous écrier : *Donnez, Seigneur, donnez la gloire, non pas à nous, mais à votre nom* [2]. Ainsi soit-il.

SERMON V

Sur les paroles d'Isaïe, ch. VI, 1, 3.

1. Les saintes Lettres nous montrent le Christ, Notre-Seigneur, sortant de son Père, vivant en son Père, avec son Père, de son Père, pour son Père et même sous son Père. En disant qu'il sort de son Père, elles nous retracent son ineffable naissance ; en nous le montrant dans le Père, elles nous enseignent son unité consubstantielle, et, en le plaçant avec le Père, elles nous rappellent l'égalité de sa majesté. Ces trois propriétés sont éternelles. Mais s'il naît du Père, pourquoi est-il en lui et avec lui ? Peut-être ce langage a-t-il pour but d'exprimer qu'il se repose en son Père et siége avec lui sur le trône. Et apprenez la raison de ce repos et de cette session commune : être assis exprime la majesté, et être assis ensemble exprime l'égalité dans la majesté, surtout la place du fils étant à la droite de son Père, et non sous ses pieds, ou derrière lui.

[1] Rom., VIII, 29, 30. — [2] Ps. CXIII, 1.

Être assis, c'est déjà se reposer, sans doute; mais on se repose plutôt quand on est couché. Mais en quoi le Fils trouve-t-il plus de délices et de douceur? Est-ce à être en son Père, ou à gouverner tout avec lui? Quelle est de ces deux situations celle qui constitue plus proprement cette paix souveraine de Dieu, supérieure à tout sentiment, et ce repos réservé au Seigneur? Si la bouche est incapable d'exprimer dignement ce mystère, peut-être le cœur en a-t-il une pieuse idée, en sorte que, réservant en tout l'indivisible simplicité d'essence du Fils, on pourrait, entre l'égalité de gloire et l'unité de substance, imaginer une distinction analogue à celle qu'on met entre être assis et être couché.

2. L'Épouse ne se contente pas de voir l'Époux assis, elle demande qu'on le lui montre couché en son repos. *Indiquez-moi*, dit-elle, *ô vous, mon bien-aimé, le lieu où vous reposez durant le midi* [1]; mais toute âme qui a des choses un sentiment vrai, goûte bien plus ce que dit l'Apôtre : *Celui qui s'attache au Seigneur, est un même esprit avec lui* [2]; que ce qui est dit aux apôtres : *Quand le roi sera assis sur son trône majestueux, vous siégerez et jugerez avec lui* [3]. Le repos n'a pas moins de charmes que la session : *je suis en mon Père*, dit le Fils, *et mon Père est en moi* [4]; il ne pouvait exprimer plus formellement l'unité de substance. Car, s'ils sont tous les deux l'un en l'autre, on ne saurait imaginer là rien d'extérieur ni d'intérieur; il est plutôt nécessaire de reconnaître en tous les deux l'unité la plus absolue de substance. Cette autre parole offre encore avec la précédente une certaine ressemblance : *Celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu est en lui* [5] : avec cette différence que ce dernier texte indique une union spirituelle, selon ce que nous avons rappelé précédemment : *Celui qui est uni à Dieu* est non plus un même être, une même substance, mais *un même esprit avec lui*, tandis que là est plutôt désignée l'unité naturelle et substantielle. C'est pourquoi vous lisez dans l'Évangile : *Mon Père et moi nous sommes un* [6]; c'est donc ici, selon la comparaison faite plus haut, comme la chambre du Fils unique et comme le repos suprême du Seigneur. Et nous aussi, grâce à cette union des volontés et à cette adhérence de l'esprit produite par la charité, nous sommes, dans la mesure de nos forces, introduits par le premier-né, dans cette chambre, et associé à son repos.

3. S'il est dit que le Fils sort du Père, c'est pour exprimer une marche, et ceci se rattache

[1] Cantiq., I, 6. — [2] I Cor., VI, 17. — [3] Math., XIX, 28. — [4] Jean, X, 38. — [5] Math., XIX, 28. — [6] Jean, X, 30.

à son avénement dans l'incarnation, que nous nous préparons à célébrer avec son aide. C'est ce qui lui fait dire à lui-même. *Je suis sorti de Dieu et je suis venu* [1]. Il s'est montré sur la terre, il a conversé avec les hommes, il est resté au milieu de nous qui ne le connaissions pas, véritable Emmanuel ou *Dieu avec nous*, demeurant avec nous, mais pour son Père. S'il reste avec nous, c'est pour nous aider; s'il y reste pour son Père, c'est pour montrer son zèle. Car, en tout, il cherchait la gloire de son Père dont il était venu faire la volonté. Si vous le considérez suspendu à un gibet, si vous contemplez le Christ crucifié, c'est là surtout que vous le verrez soumis à son Père. Et cette soumission était l'apanage de l'humilité de la nature humaine, selon laquelle il disait : *Mon Père est plus grand que moi* [2]. Oserons-nous dire qu'il a même été un moment sans Père? On ne l'oserait, si lui-même ne s'était écrié le premier : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné* [3]*?* C'était, en effet, une sorte d'abandon que cette absence apparente de force dans une si grande détresse, et que l'éclipse de sa majesté.

4. Nous voyons donc le Christ naissant de de son Père, reposant en son Père, assis avec son Père, marchant loin de son Père, séjournant ici-bas pour son Père, suspendu à la croix par soumission pour lui, et mourant en quelque sorte sans Père. Dans lequel de ces états croirons-nous qu'Isaïe l'ait vu, lorsqu'il disait : *J'ai vu le Seigneur assis sur un trône sublime et élevé?* Cette vision était bien différente de cette autre : *Nous l'avons vu et il était sans aspect, sans beauté; nous l'avons réputé un lépreux, un homme frappé de Dieu et humilié.* Le même prophète a, dans ces deux circonstances, aperçu le même objet, mais il ne l'a pas vu de la même façon, ni, par conséquent, sous les mêmes traits. Ici, il l'a aperçu tout livide de coups, rassasié d'opprobres, au milieu des supplices et des outrages; il l'a vu méprisable, pendu au gibet, mourant pour nous, et il a dit : *Il a été brisé pour nos crimes, et ses meurtrissures nous ont guéri* [4]. Ici, dis-je, il est apparu au prophète comme le dernier et le plus méprisé des hommes; mais là, toute la terre était pleine de sa majesté. D'un côté, c'était un homme de douleur initié à toutes nos infirmités; de l'autre, le Seigneur assis dans sa grandeur. La première vision commune à tous est désignée par le pluriel, la seconde est aussi singulière que sublime. D'un côté, le prophète dit comme un spectateur dans une multitude

[1] Jean, VIII, 42. — [2] Jean, XIV, 28. — [3] Math., IV. — [4] Isaï., LIII, 2, 3.

d'autres: *Nous l'avons vu* : de l'autre, comme s'il était seul, il dit, sur un ton solennel : *J'ai vu le Seigneur assis*, etc. Et il a raison de donner le nom de Seigneur à celui qu'il aperçoit assis sur un trône. C'est bien là l'attitude d'un chef, d'un maître, d'un roi. Mais être assis sur un trône indique surtout la souveraineté, être simplement assis indique quelquefois l'humiliation. Du reste, nous l'avons dit précédemment, celui qui repose dans le Père au sein des délices, siége aussi et commande avec le Père; d'un côté, c'est un aimable époux; de l'autre un maître admirable, le Dieu glorieux en ses saints, et merveilleux en sa majesté.

5. *J'ai vu le Seigneur assis sur un trône sublime et élevé ; la terre était pleine de sa majesté et ce qui était sous lui remplissait le temple.* Qu'y avait-il au-dessous de lui? Le trône dont le prophète avait parlé? Si haut, si élevé qu'il fût, il était pourtant au-dessous de Dieu, puisque Dieu y était assis. Mais comment remplissait-il le temple? Ensuite puisque la terre entière était déjà remplie par la majesté divine, comment peut-il y avoir un temple, et qu'est-ce qui peut le remplir? Que ce que vous lisez vous apprenne à ne point imaginer ce trône comme une machine matérielle, mais à entendre par lui la création angélique. Si l'âme du juste est le siége de la sagesse, les Anges saints forment un trône plus noble encore, c'est là son trône glorieux, déjà élevé par nature, mais porté bien plus haut par la grâce. Dieu, en effet, a placé les Anges à une grande hauteur, par la nature et la condition dans lesquels il les créés, et il leur a communiqué une élévation supérieure par la grâce qui les a confirmés, et de laquelle il est dit : *C'est la parole du Seigneur qui a affermi les cieux* [1]. Ces légions angéliques sur lesquelles Dieu repose, et qui sont placées au-dessous de lui remplissent le temple, quoique la terre soit déjà pleine de sa majesté. En effet, il règne partout, partout il commande, partout se rencontre sa majesté. Mais il n'en est peut-être pas de même de la grâce. Si sa puissance se trouve en tout lieu, on n'en peut dire autant de la volonté bonne, bienveillante et parfaite. Autrement, pourquoi dirions-nous : *Que votre volonté se fasse sur la terre, comme au ciel* [2]? Car sa volonté s'accomplit à l'égard de tous, par tous, mais cependant pas en tous; elle s'accomplit dans les esprits élus, quand ils n'ont avec lui qu'une même volonté. Cette adhésion spirituelle engendre l'unité d'esprit, comme il est dit de la multitude des croyants, qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme [1]. *Et ce qui était sous lui remplissait le temple :* les Anges le remplissaient de bénédictions spirituelles de toutes sortes, de consolations divines, de la distribution des grâces, du fruit de la sanctification, puisque, Seigneur, la sainteté convient à votre demeure; ils remplissaient ce temple de la variété des dons surnaturels, de l'esprit de sagesse et d'intelligence, de l'esprit de conseil et de force, de l'esprit de science et de piété, et enfin de l'esprit de crainte du Seigneur.

6. *Les Séraphins se tenaient au-dessus du trône.* C'est ici le nom d'un ordre angélique supérieur, très-élevé et qui mérite d'être ainsi représenté au-dessus des autres. Mais quelle que soit sa supériorité, il se tient cependant auprès de Dieu, près duquel il remplit un ministère dévoué, et à qui il offre des hommages profondément respectueux. Car il convient d'entendre en un sens différent cette attitude, s'il s'agit de Dieu, ou de l'Ange, ou de l'homme. Le Christ est debout, plein de zèle pour son Père, dont il cherche la gloire; vrai Fils unique, permier-né du Père, son zèle le porte à venir en aide aux fils d'adoption. C'est ainsi qu'Étienne l'a aperçu debout [2], et trouva en lui un appui. Ainsi le prophète le suppliait de se lever pour le secourir. *Levez-vous*, disait-il, *levez-vous, Seigneur, et aidez-nous* [3]. L'attitude droite des Anges, c'est leur service, comme le dit le prophète. *Des millions d'esprits le servaient, et des centaines de millions se tenaient auprès de lui* [4]. Pour l'homme, se tenir debout, c'est persister dans l'énergie de l'âme, et l'observation des saints préceptes. Ainsi Moïse se tint en présence de Dieu pour arrêter et détourner sa colère. Ainsi se tint aussi Phinées qui l'apaisa [5]. Mais pourquoi le prophète, dit-il avoir vu, non pas un Séraphin unique, non pas une multitude de Séraphins, mais deux? En effet, la suite du texte prouve bien qu'il en a vu deux : *L'un avait six ailes, et l'autre six aussi* : et ils avaient raison d'être deux, car *malheur à celui qui est seul; s'il tombe, il n'a personne qui le relève* [6]. Malheur à toi, esprit superbe, ami de l'isolement et d'une solitaire présomption! tu n'es pas demeuré dans la vérité, tu en as été chassé, dans ton orgueil le pied t'a glissé. Tu as voulu t'asseoir seul sur le trône, et, pareil à la foudre, tu es tombé du ciel, incapable de rencontrer désormais une main pour te relever.

[1] Ps. XXXII, 6. — [2] Math., VI, 10.

[1] Act., IV, 32. — [2] Ac., VII, 55. — [3] Ps. XLIV, 26. — [4] Dan. VII, 10. — [5] Ps. CV, 26. — [6] Ecclé., IV, 10. —

7. *L'un avait six ailes, et l'autre six.* Pourquoi cette multiplicité d'ailes? *Avec deux ils voilaient la tête, avec deux autres les pieds, et avec deux ils volaient.* Grand et profond mystère! Ces paroles demandent de vous des oreilles attentives, mais elles exigent surtout de moi une langue habile, et, par-dessus tout, un esprit versé dans les secrets de la spiritualité. Je dis ici ce que je pense, sans affirmer; c'est une conjecture, une opinion que j'émets. Qui empêche de croire qu'après la chute de Lucifer, les Séraphins aient été établis autour du trône, comme des sentinelles vigilantes? Ainsi après l'expulsion du premier homme, l'Écriture l'atteste, Dieu chargea un chérubin de garder le Paradis terrestre. Et si ce chérubin reçoit un glaive de feu[1], c'est peut-être afin que les coups de ce glaive et ses ardeurs redoutables éloignent de l'arbre de vie toute main d'homme. Les Séraphins reçoivent uniquement des ailes dont le voile doit écarter tout regard de l'esprit. *A l'aide de deux ailes ils voilaient la tête*, est-il dit, *et, avec deux autres, les pieds*, afin de rendre ce méchant incapable de contempler les hauteurs et les profondeurs divines. Un jour, la gloire de Dieu se révèlera, mais ce ne sera pas avant l'accomplissement de ce qui est écrit : *Otez l'impie, pour qu'il ne voie pas la gloire divine*[1]. Jusque-là, et la tête, et les pieds demeurent cachés, et il ne reste que le milieu exposé aux regards, ou plutôt, à l'envie de cet impie. Et les ailes qui voilent, en écartant l'impie, soutiennent et portent les séraphins.

8. Mais il faut d'abord chercher quelles sont les ailes sur lesquelles leur vol est soutenu. *Avec deux ailes ils volaient.* Peut-être faut-il voir ici les deux ailes de la nature et de la grâce, surtout quand nous y avons déjà trouvé l'image de la hauteur et de l'élévation du trône. L'intelligence pénétrante qu'ils tiennent de la nature, l'amour ardent qu'ils ont reçu de la grâce, les faisant tendre sans cesse vers Celui qui est au-dessus d'eux et s'appliquer à le contempler, c'est à cause du ministère qu'ils exercent qu'on les représente debout, et le zèle qui les anime est figuré par leur vol. S'ils voilent à d'autres, et la tête, et les pieds de Dieu, il ne se les voilent pas à eux-mêmes; ils volent, au contraire, sans cesse, autour et au milieu de ces régions, pour y pénétrer les hauteurs de la puissance et y sonder les profondeurs de la sagesse divine. Ce ne sont pas des scrutateurs téméraires de la majesté qu'elle foudroie de sa gloire : leur amour égale leur intelligence, parce qu'ils sont conduits et guidés par cet esprit qui sonde jusqu'aux secrets de Dieu. Le superbe Lucifer, riche de lumière, mais vide de chaleur, ne s'étant appuyé que sur une seule aile, a pu tomber en prétendant prendre son vol. Il s'est enivré d'un éclat privé d'ardeur; il n'était pas embrasé, ce qui est la signification du mot séraphin. Son mépris l'a empêché de rester debout, et sa présomption a été un obstacle à son vol. L'élan de sa nature l'a soulevé, mais pour sa perte, puisque, bientôt après, l'absence de grâce l'a précipité. Pareille fut la chute de ces sages qui, après avoir connu Dieu, ne l'ont ni glorifié, ni remercié, ce qui, en les livrant au sens réprouvé, a jeté les ténèbres sur leur cœur insensé[1]. Devant leur prince aussi, un voile est tombé, que la plus vive nature ne percera jamais, et qui leur dérobera la tête et les pieds de celui qui siége sur le trône. En effet, les séraphins debout auprès de ce trône couvrent de leurs ailes, et cette tête, et ces pieds.

9. La substance divine n'est pas corporelle; elle n'a pas, comme l'homme, des membres distincts les uns des autres. Dieu est esprit et c'est en un sens spirituel qu'il faut entendre ce qui est dit de lui. Autrement, qui nous dévoilerait le mystère de cette tête et de ces pieds voilés par les deux ailes des séraphins, sinon l'esprit qui connaît tout ce qui est en Dieu et qui en sonde les hauteurs? et ce sont là, en effet, selon moi, les choses désignées par ce mot de tête. D'après ce sens, la tête est l'emblème de la majesté, de la puissance de l'éternelle vertu, de la divinité. Voici la tête, selon ce mot du prophète : *Votre justice est comme les montagnes de Dieu.* Ces autres paroles qui suivent : *Vos jugements sont un abîme profond*[2], peuvent fort bien désigner les pieds. En effet, comme des pieds, ses voies se dérobent à nos investigations, ses jugements sont insondables, sa sagesse est profonde, et ses plans sont aussi difficiles à pénétrer qu'ils sont à l'abri de toute critique. A ces pieds se rapporte aussi spécialement le mystère sacré de l'Incarnation, et l'œuvre entière de notre salut. Voyez quelle est la sublimité d'une justice que le prophète, dans son admiration, compare aux plus hautes montagnes. Pour la nôtre, si nous en avons, elle est très-humble, elle peut être droite, mais elle n'est pas pure, à moins de nous croire meilleurs que nos pères qui, dans un langage aussi vrai que modeste, s'écriaient : *Toutes nos justices sont semblables à un linge souillé*[3]. Quelle peut être, en effet, la pureté d'une justice incapable

[1] Gen., III, 24. — [2] Isaï., XXVI, 10.

[1] Rom., I, 21, 28. — [2] Ps. XXXV, 7. — [3] Isaï, LXIV, 6.

encore d'être exempte de faute? La justice des hommes peut être droite, s'ils ne consentent point au péché et ne le laissent point régner dans leur corps mortel. Dans l'état primitif, et dans le premier homme, elle était à la fois pure et droite, tant qu'il lui fut donné d'ignorer le péché. Mais comme elle manquait de fermeté et de solidité, elle perdit aisément sa pureté, sans garder sa rectitude. Chez les Anges, la justice est à la fois droite, pure, affermie, sublime même, mais dans un degré inférieur à celle de Dieu. En effet, elle n'est point innée en eux; elle leur a été conférée; et leur nature, par elle-même, n'est pas seulement incapable de justice, elle est encore capable d'injustice. N'est-ce pas là cette dépravation, cette tache que la justice a trouvée, lisons-nous, en ses Anges[1]? *Nul vivant ne sera juste en sa présence*[2], a dit celui qui n'ignorait pas la justice de Dieu. Il ne dit pas nul homme mais *nul vivant*, peut-être pour vous donner à entendre qu'il n'excepte pas même les esprits angéliques. Ils vivent, en effet, et d'une vie d'autant plus vraie que leur demeure est plus voisine de la source de la vie. Ils sont aussi justes, mais par lui, et non devant lui, par une grâce qu'il leur a faite, mais non par comparaison avec lui. Dieu est à lui-même sa justice; et sa volonté est moins équitable qu'elle n'est l'équité même, et ces deux choses sont son essence même. Elle est donc vraiment comme une montagne, cette justice qui est droite, pure, inébranlable, et qui est sa substance. Quelle hauteur donc, dans cette tête! Quelle gloire et quelle sublimité s'abritent dans cette montagne puissante et couverte d'ombres!

10. Mais de quelles ailes les Séraphins voilent-ils cette tête, pour qu'aucune pénétration naturelle, aucune intelligence, si vive soit-elle, ne permettent à un œil mauvais d'arriver jusqu'à ces clartés véritables? Ces deux ailes, si je ne me trompe, sont leur gloire et leur félicité. Ils trouvent d'ineffables délices dans l'admiration que leur cause cette contemplation, et ils se glorifient dans la vénération qu'elle leur inspire. Cet Esprit pervers, plein d'admiration, mais d'une admiration sans respect, n'a pu être fixé par cette admiration, parce que le respect ne l'avait pas tenu dans la dépendance. Chez lui l'admiration est même devenue jalousie. Rejetant la vénération, il a osé tenter l'imitation. Plus heureux dans leur admiration, les Séraphins sont aussi devenus plus respectables. Par leur respect même, ils ont trouvé une gloire véritable dans le Dieu dont le service est une royauté, et qui relève ceux qui s'abaissent devant lui. Et maintenant, écoutez comment ces Séraphins semblent cacher de leurs ailes, aux regards de cet Esprit méchant, la tête du Seigneur. Toutes les fois qu'il élève son regard, il rencontre la félicité et la gloire des Anges; et, comme une fatale humeur, la jalousie empêche ce regard de pénétrer plus loin. Il y a comme un double voile qui ferme à cet envieux l'aspect de ces hauteurs; la vue tantôt de la félicité, tantôt de la gloire, tantôt de ces deux priviléges qu'il rencontre en ces esprits dont la supériorité l'offense, arrête son regard et le livre en proie à l'envie. Quelle démangeaison plus douloureuse pour l'œil que l'envie? Pour cette passion, point de plus grand supplice que le bonheur et la gloire d'autrui. Et le malheur seul, dit-on, est à l'abri de l'envie.

11. Les pieds du Seigneur, qui nous ont figuré l'abîme impénétrable de ses jugements et ses desseins incompréhensibles, sont aussi voilés de deux ailes par les Séraphins. Ces deux ailes, je les appelle prudence et fidélité. Ils sont, en effet, des ministres, et fidèles, et prudents. Ils gèrent les intérêts divins, et ils travaillent au salut des élus, de façon à tromper l'habileté de ce méchant. Ces pieds voilés l'ont porté à faire crucifier, sans le savoir, le Roi de gloire, et, tous les jours, par la même raison, contribue à son insu, et malgré lui, à notre salut, et il regrette, mais trop tard, de nous avoir servis en croyant nous nuire. Ainsi le ministère des bons Anges déjoue ses ruses. Fidèles, ils ne veulent pas dévoiler; prudents, ils ne peuvent pas couvrir les dispositions secrètes de la Providence à notre égard.

12. Mais, de même que cet esprit méchant a, dans les deux ailes supérieures, trouvé le sujet d'une admiration sans respect: de même, dans les ailes moyennes, la nature lui a fait trouver une intelligence spirituelle à laquelle la grâce n'a pas ajouté l'amour. Mais, à propos de ces ailes d'en bas, on peut voir combien il a manqué de fidélité, sans que la prudence lui ait fait défaut, à moins de croire que c'est d'un autre que lui qu'il a été dit: *Le serpent était le plus rusé des animaux*[1]. Peut-être sommes-nous autorisés à soutenir que sa chute n'a été si irrémédiable, que parce qu'il a à gauche les ailes qui lui manquaient à droite. Bien différents sont les deux Séraphins que la vision prophétique nous montre debout auprès de la majesté divine. Avec deux de leurs ailes, ils voilent la tête de Dieu, et les

[1] Job, IV, 18. — [2] Ps. CXLII, 2.

[1] Gen., III, 1.

ailes sont l'admiration qui les enivre, et le respect dont ils se glorifient. Ils couvrent les pieds avec deux autres : la fidélité et la prudence. Ils volent enfin portés sur deux autres encore : la pénétration naturelle et la vertu de la grâce. Ils ne laissent à nu et à découvert qu'une région moyenne, la bonté, la miséricorde de Dieu qui a invité les hommes à la pénitence. Tous, en effet, peuvent voir comment il fait lever son soleil sur les bons et les méchants, et descendre la pluie sur les justes et les pécheurs. Telle la charité dont ce vrai Salomon a garni le milieu de son trône à cause des filles de Jérusalem [1]. Aussi, les âmes à qui les hautes et profondes recherches sont interdites, peuvent s'exercer dans ce milieu et mériter ainsi de s'élever un jour à des contemplations plus hautes. Au reste, cet Esprit méchant trouve un supplice actuel dans cette vision qui lui garde pour l'avenir des tortures plus cruelles encore. Car, premièrement, il nous envie la bonté et la miséricorde que Dieu nous prodigue, et, ensuite, il ne peut pas prévoir que cette occasion l'amène jamais à la pénitence.

[1] Cantiq., III, 10.

FIN DES SERMONS DU TEMPS ET DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES DU TROISIÈME VOLUME

SERMONS DU TEMPS.

Sur l'Avent du Seigneur.

Des louanges de la Vierge-Mère, ou quatre homélies sur l'Évangile *Missus est.*

Pour la vigile de la Nativité de Notre-Seigneur.

Pour la Nativité du Seigneur.

Pour le jour des Saints Innocents.

Pour la Circoncision de Notre-Seigneur.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Coulommiers. — Typographie de A. MOUSSIN.

